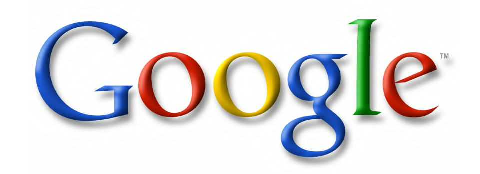
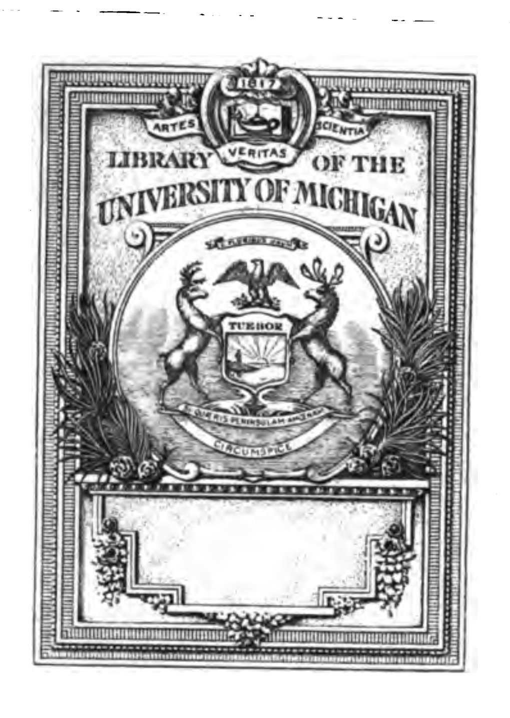



1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

LA PERPÉTUITÉ

DE

LA FOI DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

TOUCHANT

L'EUCHARISTIE.

LA PERPÉTUITÉ
DE
LA FOI DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE
TOUCHANT
L'EUCHARISTIE,
DÉFENDUE
CONTRE LES LIVRES DU SIEUR CLAUDE,
Ministre de Charenton.

TOME SECOND.

Contenant les preuves de la doctrine de l'Eglise, tirées de l'Ecriture & des Peres des six premiers siecles, & la réfutation des défaites par lesquelles les Ministres se sont efforcés de les éluder, & principalement de leurs fausses comparaisons d'expressions, & des deux chefs célebres de figure *& de* vertu.



A PARIS, & se vend à *LAUSANNE,*
Chez SIGISMOND D'ARNAY & COMPAGNIE.

M. DCC. LXXXI.

APPROBATION

DE MONSEIGNEUR L'ARCHEVEQUE DE SENS.

IL est difficile de dire ce que l'on doit le plus estimer dans ce second Volume de la Perpétuité, ou le dessein que l'Auteur s'est proposé, ou la maniere dont il l'exécute. Sa voie est une voie toute de lumiere, qui fait disparoître la plupart des difficultés, sans qu'il soit presque nécessaire d'y répondre ; & ce qui en reste est si peu considérable, en comparaison de cet amas prodigieux de preuves dont il fait voir que la doctrine de l'Eglise est appuyée, que des esprits raisonnables ne sauroient y avoir d'égard. Si les preuves qu'il propose ne sont pas nouvelles pour les passages dont il se sert, elles sont toutes nouvelles dans l'usage qu'il en fait, dans les réflexions dont il les accompagne, & ce qui est le principal, dans la maniere dont il les met à couvert des défaites des Ministres. De sorte que l'on peut dire qu'il redonne en quelque sorte ces preuves à l'Eglise, parce que les artifices & les chicaneries des Calvinistes, qui en avoient obscurci un grand nombre, ne seront plus désormais capables de tromper que ceux qui voudront s'aveugler eux-mêmes. On voit de plus dans tout cet ouvrage, que l'on ne s'y fonde point sur de vaines subtilités, ni sur des raisonnements abstraits, mais sur des preuves si naturelles, si simples & si sensibles, qu'il paroît bien que c'est la vérité qui les a produites, & non l'agitation de l'esprit. C'est le témoignage que nous nous sommes crus obligés de rendre de cet ouvrage, que l'on a lieu de considérer comme l'un des plus solides qui aient été faits sur cette matiere, & des plus capables de faire rentrer dans le sein de l'Eglise, ceux qui en étant séparés périssent misérablement.

Fait à Sens le 28 de Novembre 1671.

LOUIS HENRI DE GONDRIN, Archev. de Sens.

Approbation de Monseigneur l'Evêque de la Rochelle.

APrès les preuves invincibles par lesquelles on a fait voir dans le premier Tome de la Perpétuité de la Foi de l'Eglise Catholique touchant l'Eucharistie, l'impossibilité du changement de créance, que les Ministres de la Religion Prétendue Réformée prétendent y être arrivé, il n'étoit pas absolument nécessaire qu'on entrât dans la discussion de la doctrine de l'Eglise touchant ce mystere pendant les six premiers siecles, puisque la moindre lumiere du sens commun suffit pour faire avouer aux personnes tant soit peu sinceres, que n'y ayant point eu de changement de créance, il faut que l'on ait cru dans ces premiers temps ce que l'on a cru dans ceux qui les ont suivis. Cependant nous avons toujours jugé qu'il étoit à propos que l'Auteur de cet ouvrage entreprît cette discussion ; non seulement parce qu'il est avantageux pour la cause de l'Eglise que la vérité

triomphe de l'erreur en toutes ſortes de manieres; mais auſſi parce qu'il étoit important de diſſiper quelques nuages, par leſquels les nouveaux Miniſtres ont tâché d'obſcurcir les vives lumieres de la Tradition, & en même temps de leur ôter le prétexte d'une vanité ridicule dont ils ſe flattent, en ſe vantant que le Livre d'un de leurs Confreres eſt demeuré juſques à préſent ſans réponſe. On peut dire avec vérité, que c'eſt ce que cet Auteur a fait d'une maniere toute ſinguliere, dans le nouveau Livre qu'il donne au public ſous le titre de *la Perpétuité de la Foi de l'Egliſe*, *défendue contre le Sieur Claude*, *Tome ſecond.* Car après y avoir établi par les regles les plus naturelles & les plus conſtantes du langage humain, le véritable ſens des paroles dont la Sageſſe incarnée s'eſt ſervie dans l'inſtitution de ce Sacrement, il montre par toutes les différentes manieres dont les anciens Peres en ont parlé, qu'ils ont toujours pris ces mêmes paroles de Jeſus Chriſt dans un ſens de réalité, & jamais dans le ſens imaginaire de figure ou d'efficace que les Miniſtres leur donnent. Mais de plus, parce que celui des Miniſtres, qui a le plus travaillé pour ſoutenir la doctrine de ſon parti, s'eſt imaginé qu'il pourroit éluder cette nuée de témoins qui dépoſent tous en faveur de la préſence réelle, en oppoſant à leurs paroles quelques autres expreſſions qui paroiſſent ſemblables, mais qui néanmoins doivent être priſes dans un ſens métaphorique: cet Auteur découvre l'illuſion de ce procédé, en faiſant voir que la plupart de ces expreſſions n'ont aucun rapport aux paſſages des Peres, expliqués dans le ſens des Miniſtres; mais principalement en montrant qu'il ne peut pas y avoir de prétention plus mal fondée, & qui ſoit plus contre le bon ſens, que de vouloir régler l'intelligence du langage commun & ordinaire parmi les fideles ſur le ſujet de l'Euchariſtie, & lequel a été pris dans le ſens de réalité par toutes les ſociétés chrétiennes, par des expreſſions rares & extraordinaires, & que perſonne ne s'eſt jamais aviſé de prendre dans un autre ſens que celui de figure ou de métaphore. Comme il n'y a que Dieu qui parle efficacement par ſa grace au cœur de l'homme, pour lui faire embraſſer la vérité, & que d'ailleurs ſa divine juſtice punit ſouvent par de juſtes aveuglements, ceux qui réſiſtent à ſes lumieres par des paſſions injuſtes, nous ne pouvons pas dire quel effet cet ouvrage fera ſur l'eſprit des Prétendus Réformés; mais nous pouvons aſſurer ceux qui chercheront de bonne foi à s'inſtruire de la vérité, qu'ils y trouveront tout ce que le bon ſens, la force de l'eſprit, & une profonde érudition jointe à une grande netteté de diſcours, peuvent humainement contribuer à l'éclairciſſement d'une controverſe auſſi importante qu'eſt celle de l'Euchariſtie. Ce que nous ne diſons pas pour faire ici le panégyrique de celui qui en eſt l'Auteur, comme le Miniſtre qui a écrit le dernier ſur cette conteſtation ſe l'eſt vainement perſuadé, ou du moins l'a voulu perſuader aux autres; mais parce que c'eſt un témoignage que le caractere que nous portons, quoiqu'indignes, nous oblige de rendre aux ouvrages qui, comme celui-ci, ſont faits pour la défenſe des vérités dont Jeſus Chriſt nous a confié le dépôt, & qui n'ont d'autre but que de ramener dans le ſein de l'Egliſe ceux que le malheur de la naiſſance, plutôt qu'une méchante diſpoſition d'eſprit, tient miſérablement engagés dans le ſchiſme & dans l'erreur.

Fait à Paris le 15 Février 1671.

HENRI DE LAVAL, Evêque de la Rochelle.

Approbation de Messeigneurs les Evêques de Condom & de Grenoble.

NOus avons lu, par ordre exprès de Sa Majesté, les Livres qui ont pour titre : *Préjugés légitimes contre les Calvinistes. Réponse générale au nouveau Livre du Sieur Claude, Ministre de Charenton* : LE RENVERSEMENT DE LA MORALE DE JESUS CHRIST, *par les erreurs des Calvinistes touchant la justification : La Perpétuité de la Foi de l'Eglise touchant l'Eucharistie, défendue contre le Sieur Claude, Tome II.* La Foi de l'Eglise Catholique n'est pas seulement très-solidement expliquée, mais invinciblement soutenue dans ces excellents ouvrages, où la force du raisonnement égale la profondeur de la doctrine. Ainsi nous espérons qu'ils seront très-utiles à la conversion des errants, & à l'instruction des fideles. Donné à Paris ce quatrieme Septembre 1671.

J. BENIGNE, Evêque de Condom.

ETIENNE, Evêque & Prince de Grenoble.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos Amés & Féaux, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes Ordinaires de notre Hôtel, les Gens tenant les Requêtes de notre Palais, Baillifs, Sénéchaux, Prévôts, leurs Lieutenants, & tous autres nos Justiciers & Officiers qu'il appartiendra ; SALUT : Notre cher & bien amé..... Nous a fait remontrer qu'il a entre les mains quatre Livres intitulés : *Réponse générale au nouveau Livre du Sieur Claude, Ministre de Charenton. Prejugés légitimes contre les Calvinistes. La Perpétuité de la Foi de l'Eglise Catholique touchant l'Eucharistie, défendue contre le Livre du Sieur Claude, Ministre de Charenton, Tome II. Et le Renversement de la Morale de Jesus Christ par les erreurs des Calvinistes touchant la justification.* Lesquels Livres ont été lus par notre exprès commandement, & à la priere du Sieur Archevêque de Paris, par le Sieur Evêque de Condom, & par le Sieur le Camus, nommé à l'Evêché de Grenoble ; & l'Exposant desireroit donner lesdits Livres au public, s'il avoit sur ce nos Lettres de permission à ce convenables : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer lesdits quatre Livres, par tel Imprimeur qu'il voudra du nombre des réservés, & chaque Livre en un ou plusieurs Volumes, en telles marge, forme, grandeur, caractere, & autant de fois que bon lui semblera, & les faire vendre & débiter durant le temps de cinq années entieres & consécutives, à commencer du jour que chacun desdits Livres sera achevé d'imprimer la premiere fois : FAISONS DÉFENSES à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, de les imprimer, faire imprimer, vendre & débiter durant le dit temps en aucun lieu de notre Royaume, ni d'en faire des extraits ou abrégés, sous prétexte de correction, changement de titre, fausses marques, ou autrement, en quelque

sorte & maniere que ce soit, sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine *de six mille livres* d'amende contre chacun des contrevenants, applicable un tiers à Nous, un tiers à l'Hôpital-Général de notre ville de Paris, & l'autre tiers à l'Exposant; DE CONFISCATION des Exemplaires contrefaits, des Presses qui y auront servi, de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge qu'avant que de les exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires en notre Bibliotheque publique, un en celle du Cabinet de notre Louvre, & un autre en celle de notre Amé & Féal le Sieur Séguier, Chevalier Chancelier de France. SI VOUS MANDONS que du contenu en ces Présentes vous fassiez jouir & user le dit Exposant pleinement & paisiblement, cessant & faisant cesser tous troubles & empèchements contraires. VOULONS qu'en insérant autant des Présentes, ou un Extrait d'icelles au commencement ou à la fin de chaque Exemplaire desdits Livres, elles soient tenues pour bien & duement signifiées; & que foi soit ajoutée aux copies collationnées par l'un de nos Amés & Féaux Conseillers & Secretaires, comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, faire pour l'exécution des Présentes, toutes saisies, perquisitions & autres exploits nécessaires, sans demander autre permission, nonobstant Clameur de Haro, Chartres Normandes & autres Lettres à ce contraires, avons dérogé pour ce regard. CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Paris le vingt-quatrieme jour de Juin, l'an de grace mil six cent soixante & onze, & de notre regne le vingt-neuvieme. Signé, PAR LE ROI *en son Conseil*, DALENCÉ: & scellé du grand Sceau de cire jaune sur simple queue.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris le 22 Septembre 1671, suivant l'Arrêt du Parlement du 8 Avril 1653, & celui du Conseil Privé du Roi du 27 Février 1665.

Signé, THIERRY, Syndic.

Le dit Sieur...... a cédé son droit du dit Privilege, pour cette édition seulement, à la Veuve Charles Savreux, Libraire Juré à Paris, aux conditions portées par l'accord qu'ils ont fait entr'eux.

Achevé d'imprimer la premiere fois le 12 Décembre 1671.

Les Exemplaires ont été fournis au desir des dites Lettres.

LA PERPÉTUITÉ

PRÉFACE.

Où l'on fait voir 1°. Que ce n'est point reconnoître l'insuffisance de la méthode de prescription qu'on a suivie dans la premiere Partie de cet Ouvrage, que d'en suivre une autre dans celle-ci. 2°. Que tous les principes du nouveau Livre de M. Claude y sont détruits.

CE second Tome de la Perpétuité contient une partie de ce que l'on a dessein, de faire pour éclaircir la doctrine de l'Ecriture & des Peres des premiers siecles sur le mystere de l'Eucharistie. C'est ce qu'on a appellé la méthode de discussion; & l'on verra dans la suite de cette Préface quelle utilité on en peut tirer, & de quelle sorte tous les principes du nouveau Livre de M. Claude y sont renversés. Mais avant que d'entrer dans ce discours, il est nécessaire de détruire d'abord ce qu'il dit, que le dessein qu'on y a d'examiner la matiere de l'Eucharistie par l'Ecriture & par les Peres des six premiers siecles, est une preuve évidente, qu'on a reconnu par-là, l'insuffisance & l'inutilité de la méthode qu'on avoit suivie dans le premier Volume.

Il a été si content de cette raison, qu'il a voulu qu'elle parût dans sa Préface, où il tâche toujours de rassembler tout ce qu'il a le plus d'envie d'imprimer dans l'esprit de ses Lecteurs. Mais s'il a eu quelque sujet de croire que les gens d'intelligence médiocre s'en pourroient payer, il a du moins eu tort de la juger bonne en elle-même, ou de croire que les personnes un peu habiles y pourroient être surpris.

Ce qui l'a trompé est, qu'il n'a pas considéré, qu'il faut juger fort différemment des voies & des méthodes de prouver les vérités de la foi & de combattre les erreurs, lorsqu'on les regarde en elles-mêmes, ou qu'on les considere par rapport à ceux que l'on desire persuader.

En ne regardant certaines méthodes qu'en elles-mêmes, on a sujet de dire qu'elles sont capables de conduire l'esprit jusques à lui faire connoître certaines vérités avec certitude; & l'on peut mettre de ce nombre toutes celles dont les principes sont clairs & certains, & les conséquences évidentes.

Mais il n'en est pas ainsi lorsque l'on compare ces méthodes & ces voies avec les différentes dispositions des hommes. Car ils sont pleins de tant de ténebres, & leurs préoccupations sont si bizarres & si déré-

glées, qu'il n'eſt pas poſſible de trouver une lumiere qui ſoit proportionnée à tous ces différents obſcurciſſements. Ainſi il n'y a point de méthode qu'on puiſſe appeller ſûre & certaine. Les unes ſont bonnes pour certains eſprits, les autres pour d'autres: les unes ſont plus propres à diſſiper certains nuages & certains préjugés, les autres éclairciſſent plus diſtinctement certaines difficultés. De ſorte qu'en regardant les voies de perſuader la vérité par rapport aux hommes, on peut dire qu'il y en a qui ſont propres à plus de perſonnes que les autres; mais on ne peut dire qu'il y en ait aucune qui ſoit propre à toutes ſortes d'eſprits, & qui rende toutes les autres inutiles.

On ne doit donc pas s'étonner, qu'après avoir employé une méthode *de preſcription* dans la premiere partie de cet Ouvrage, on paſſe maintenant à celle que l'on a nommée *de diſcuſſion*, qui conſiſte dans l'examen de ce que l'Ecriture & les Peres nous ont enſeigné de ce myſtere. Ainſi il n'y a rien de moins raiſonnable, que le ſujet que M. Claude a pris d'inſulter ſur cela dans ſa Préface à l'Auteur de la Perpétuité, en lui reprochant, *que tout ce qu'il a fait juſques ici eſt une digreſſion inutile*, *qu'il a reconnu lui-même la néceſſité de cette diſcuſſion*; & en lui demandant *pourquoi il ne s'y eſt pas appliqué d'abord*, *puiſqu'enfin il y faut venir*. Et il faut qu'il ne ſe ſoit pas ſouvenu qu'il s'eſt engagé dans cette même Préface, *qu'on ne trouveroit point d'illuſions dans ſes raiſonnements*, ou qu'il ſe ſoit peu ſoucié de tenir ſa parole. Car où a-t-il pris qu'une méthode étoit inutile, lorſqu'elle n'étoit pas propre à toutes ſortes de diſpoſitions, & qu'elle n'étoit pas capable de percer & de diſſiper les ténebres de toutes ſortes d'eſprits. De quelle méthode & de quelle voie pourroit-on dire qu'elle eſt utile, s'il falloit pour l'être, qu'elle eût ces conditions? S'en peut-on ſeulement imaginer une qui convienne à tous ceux à l'égard de qui on l'emploie? N'a-t-on pas expreſſément excepté à l'égard de celle de preſcription, ceux qui ſont *entiérement opiniâtres*, au nombre deſquels nous mettons la plupart des Calviniſtes, de même que M. Claude y met la plupart des Catholiques?

Une perſonne éclairée ne demandera donc jamais, pourquoi de la voie de preſcription on paſſe à celle de diſcuſſion, ni ne prétendra que ce ſoit reconnoître par-là l'inutilité de la premiere. Ces deux voies, quoique différentes, ſont également bonnes, parce qu'elles regardent diverſes ſortes d'eſprits, & qu'elles s'entr'aident mutuellement. Tous ceux qui reconnoiſſent par la vue de leur foibleſſe, l'impuiſſance où ils ſont de trouver la vérité par l'examen de l'Ecriture ou des Peres, ou qui, ayant entrepris cet examen, ſe trouvent partagés par les preuves différentes qui s'offrent à leur eſprit, doivent céder à l'argument de la pre-

miere méthode. Car il eſt indubitable que la raiſon leur dicte d'embraſſer plutôt le ſentiment qu'ils voient avoir été ſuivi par tous les Chrétiens du monde depuis mille ans, ſans qu'il paroiſſe qu'ils en aient pu changer, que de ſuivre une doctrine certainement nouvelle, & qui les oblige de ſuppoſer une choſe auſſi contraire au ſens commun, qu'un changement inſenſible de créance par toute la terre, ſur un point auſſi eſſentiel, auſſi commun, & auſſi capable d'exciter des diviſions, que l'article de la préſence réelle.

C'eſt en vain que M. Claude, qui ne ſauroit nier cette conſéquence, replique, qu'il ne connoît point de Calviniſtes qui aient l'eſprit en cet état. Car tous ceux qui les quittent, qui ne ſont pas en petit nombre, ni peu conſidérables, & qui paſſent tous par ce degré d'incertitude, avant que de venir à croire avec certitude la foi catholique, lui devroient avoir fait modérer ces expreſſions ſi hardies. Outre que lorſqu'on regarde en général l'utilité d'une méthode, on ne conſidere pas l'état où ſont effectivement les hommes par le déréglement de leur eſprit, & par leur attache inflexible à leur ſentiment; mais on conſidere l'état où ils devroient être ſelon la raiſon. Or certainement il n'y a rien de ſi facile que de prouver aux Calviniſtes, qu'ils doivent être au moins dans le doute de la vérité de leur doctrine: & le Livre de la Perpétuité ne leur en fournit que trop de raiſons. Car avec quelque confiance que M. Claude fonde la prétendue certitude de ſa créance ſur celle des yeux & du ſens commun, je ne crois pas néanmoins qu'il oſe dire, que c'eſt par le rapport de ſes yeux qu'il voit que ces paroles de Jeſus Chriſt, *ceci eſt mon corps*, qui ſont le fondement de la foi de ce myſtere, ſe doivent entendre en un ſens de figure. Il faut donc qu'il ſe réduiſe *au ſens commun.* Mais comme il faut être étrangement opiniâtre, pour n'entrer pas en doute d'un ſens que l'on prétend voir par le ſens commun, lorſqu'il ſe trouve contraire au ſens commun de toute la terre; il eſt viſible que le Livre de la Perpétuité, faiſant voir que tous les Chrétiens du monde n'ont point pris ces paroles dans un ſens de figure depuis mille ans, il réduit les Calviniſtes à la néceſſité de douter de leur prétendu *ſens commun;* & qu'ils ne s'en peuvent défendre que par un entêtement déraiſonnable.

On a fait voir auſſi que les plus ſavants Calviniſtes, & les plus perſuadés de leurs prétendues preuves tirées de l'Ecriture ou des Peres, peuvent être réduits à cet état de doute & d'incertitude, par l'évidence contraire de la preuve de l'impoſſibilité du changement, & que ſuppoſé cette incertitude & ce doute, ils ſe doivent réſoudre par leur doute même, à quitter une ſociété à laquelle on ne peut raiſonnablement de-

meurer uni, quand on n'a pas des raiſons évidentes de quitter la Communion Catholique.

M. Claude ſemble demeurer d'accord de cette conſéquence. Il nie ſeulement que l'argument de la Perpétuité ſoit capable de produire cet effet. C'eſt ce qui dépend de la clarté de cette preuve. Car ſi elle eſt telle qu'on prétend, toutes les vaines raiſons dont il ſe ſert pour la rejetter, en alléguant que c'eſt une preuve *de raiſonnement*, *indirecte*, *oblique*, *médiate*, n'en ſauroient empêcher l'effet. L'eſprit ne regarde dans les preuves que la clarté: c'eſt elle qui le pénetre, l'emporte & le perſuade; & ce ſeroit bien en vain qu'on prétendroit prouver à un eſprit perſuadé, qu'il a tort de voir une vérité qu'il voit clairement, & d'avoir ſuivi une voie qui l'a conduit à cette évidence.

Il eſt donc vrai, que ſuppoſé l'évidence de l'argument de la Perpétuité, il eſt propre par lui-même à toutes ſortes de Calviniſtes, puiſqu'ils ſont tous compris dans ces deux genres, de ſimples ou de ſavants. Et M. Claude ne devoit pas s'imaginer que ce fût en douter & ſe défier de ſa force & de ſa ſolidité, que d'en venir, comme il dit, à la méthode de diſcuſſion, puiſque c'eſt ſeulement reconnoître, que cette premiere méthode n'eſt pas capable de vaincre toutes les préoccupations déraiſonnables des Calviniſtes, ni de diſſiper toutes leurs ténebres volontaires; & c'eſt ce qu'on n'a auſſi jamais prétendu.

On ſait, que quoiqu'il ſoit aiſé de juger dans la plupart des choſes à quoi la raiſon oblige, ce ſeroit ſe tromper de n'accompagner pas cette connoiſſance d'une autre, qui eſt, que l'on ne ſuit pas toujours la raiſon, ou plutôt qu'il eſt aſſez rare qu'on la ſuive; les attaches ſecretes & les préventions enracinées l'emportant ordinairement ſur les preuves les plus évidentes, & y ayant bien des gens pour qui l'autorité de ceux qu'ils eſtiment, eſt une raiſon invincible.

Comme tous ceux qui agiſſent de la ſorte n'écoutent pas la raiſon, & ne font pas ce qu'elle demande d'eux, il n'eſt pas étrange que le Livre de la Perpétuité ne les perſuade pas: mais c'eſt leur mauvaiſe diſpoſition qui en empêche l'effet, & non le défaut de cette méthode. Et parce que quelque déraiſonnable que ſoit cette diſpoſition, la charité ne permet pas qu'on les abandonne, il faut chercher une autre voie d'entrer dans leur eſprit, & de porter la lumiere dans leurs ténebres.

On avoue donc à M. Claude, que l'on reconnoît la néceſſité de cette autre voie: mais on ne la reconnoît point à l'égard de toutes ſortes de perſonnes; puiſqu'il y en a pluſieurs qui ſe laiſſent toucher à la raiſon, qui doutent de ce dont il faut douter, & qui ſuivent ce qu'il faut ſuivre. On ne recconnoît point auſſi cette néceſſité par le défaut même de

la premiere méthode, & comme si les preuves qu'elle fournit étoient d'elles-mêmes défectueuses & insuffisantes: mais on la reconnoît par rapport à la disposition de quantité de personnes, à leurs préjugés & à leurs attaches, qu'il faut essayer de vaincre par toutes sortes de voies. C'est-là ce qui nous oblige maintenant à entrer dans la méthode de discussion: mais tant s'en faut que cette voie exclue l'autre, qu'elle l'établit & la fortifie.

M. Claude soutient, par exemple, que tous les vrais Calvinistes étant fortement persuadés par l'Ecriture de la vérité de leur Religion, ne doivent avoir que du mépris pour le Livre de la Perpétuité. Quand on leur aura donc montré que cette persuasion est très-téméraire, & qu'il n'y a rien de plus mal fondé, on aura détruit ce préjugé qui leur rendoit l'autre méthode inutile. Or c'est ce que l'on fait dans ce Livre ici, où l'on montre avec étendue, & par des preuves très-capables de convaincre ceux qui veulent écouter la raison, que le sens auquel ils prennent les paroles de Jesus Christ, qui reglent leur créance sur l'Eucharistie, est clairement faux; que tous leurs prétendus exemples d'expressions sacramentales & figuratives sont mal allégués; & que toutes leurs chicaneries de Logique sont déraisonnables, & contraires aux véritables regles de cette science.

Si ces raisons font sur eux tout l'effet qu'elles y devroient faire, à la bonne heure qu'ils se passent de l'autre méthode, & qu'ils se déterminent par celle-ci. Mais si elles ne font que les ébranler & les mettre dans le doute, quelle excuse pourront-ils alléguer dans cet état, pour ne se pas déterminer par le consentement de tous les Chrétiens du monde, établi dans le Livre de la Perpétuité, puisqu'ils ne s'en défendoient que par cette évidence prétendue que ce Livre-ici détruit pleinement?

Il en est de même des SS. Peres. S'il y a des Calvinistes qui croient de bonne foi qu'ils leur sont favorables sur la fausse lueur de quelques passages, on entreprend de les détromper de cette illusion, par une telle foule de preuves tirées des mêmes Peres, & par une réfutation si convainquante des réponses de leurs Ministres, qu'on a sujet de croire qu'il n'y aura que ceux qu'une prévention déraisonnable empêchera de les considérer attentivement, qui puissent ne s'y pas rendre.

Mais quand on ne leur arracheroit pas tous leurs préjugés, pourvu seulement qu'ils entrent dans le doute, ils n'auront plus d'excuse raisonnable, pour refuser de se rendre au consentement de tous les Chrétiens, qui leur a été représenté.

Car bien loin qu'ils puissent dire dans cet état de doute, comme M. Claude leur fait dire: Puisqu'il est certain que les Peres ont été

dans un ſentiment contraire à la préſence réelle, il faut que le changement ſoit arrivé ; la raiſon les obligera de dire au moins dans cette diſpoſition : Puiſque nous ne ſommes pas aſſurés de l'opinion des Peres, & que nous ne pouvons nous déterminer par-là, pourquoi ferons-nous violence à notre raiſon, pour nous imaginer qu'une choſe auſſi incroyable qu'eſt ce changement inſenſible, qui auroit dû ſe faire par toute la terre, dans la créance de l'Euchariſtie, ſoit effectivement arrivée.

Ainſi ces deux méthodes s'entr'aident & ſe fortifient mutuellement. Elles ſont toutes deux parfaites en elles-mêmes, parce qu'elles concluent directement & avec certitude la vérité de la foi catholique. Elles ſont toutes deux imparfaites par les mauvaiſes diſpoſitions de ceux que l'erreur à prévenus.

Si cette mauvaiſe diſpoſition empêche que la premiere n'ait tout l'effet qu'elle devroit avoir, la ſeconde vient au ſecours & détruit ces empêchements. Si cette ſeconde trouve encore trop d'obſtacles, & qu'elle ne les détruiſe qu'imparfaitement, pourvu ſeulement qu'elle conduiſe l'eſprit juſques au doute, la premiere doit achever. Et s'il faut être fort opiniâtre pour ne ſe pas rendre à l'une ou à l'autre ſéparément, il le faut être juſques à l'excès, pour réſiſter à toutes les deux tout à la fois. Et je ne vois guere d'autres moyens de s'en défendre, que celui que les Miniſtres Calviniſtes prennent contre leurs principes, qui eſt d'empêcher ceux qui ont créance en eux de lire ces Livres.

Je me ſuis plus étendu ſur cette objection de M. Claude qu'elle ne ſembloit le mériter. Mais c'eſt que je ne l'ai pas tant conſidérée en elle-même, que dans la maniere dont il la propoſe, qui eſt ſi pleine de confiance, que j'ai cru qu'il étoit bon de lui faire connoître d'abord, qu'il devoit ſe défier davantage de certaines penſées qui flattent pour un moment ceux qui les écrivent, & où l'on ne trouve rien de ſolide quand on les examine ſérieuſement. Il n'y a point d'avis qui ſoit plus néceſſaire à M. Claude que celui-là, parce qu'il y a peu de perſonnes qui s'abandonnent plus pleinement que lui à ces ſortes de penſées, & qui les pouſſent avec moins de retenue. L'objection que je viens de réfuter en peut ſervir d'un exemple remarquable. On a vu combien elle étoit peu ſolide. Cependant M. Claude ne s'eſt pas contenté d'en faire l'un des principaux ornements de ſa Préface ; il la répete tout de nouveau dans ſon Livre ; il en tire de nouvelles railleries, & il la propoſe avec une complaiſance qu'il eſt bon de repréſenter par ſes propres paroles : *Voilà*, dit-il, *ce que produit cette admirable méthode, la gloire de nos jours, le chef-d'œuvre de l'eſprit humain ; c'eſt qu'après bien des circuits, bien des combats, bien de la chaleur ; après avoir appellé toute la*

M. Claude 3. Réponſ. p. 71.

France, tous ceux de l'une & de l'autre Communion au spectacle d'une grande dispute, nous sommes réduits à traiter la matiere de l'Ecriture & de l'Eglise; c'est le fruit de la Perpétuité. En vérité, si nous continuons à disputer de la sorte, je ne crois pas que le monde doive plus s'amuser à nous; car c'est une pure illusion. Nous luttons de toutes nos forces, nous suons, nous prenons bien de la peine, nous faisons acheter nos livres bien cher: & après tout cela nous sommes à recommencer. Car s'il faut maintenant disputer de l'Ecriture & de l'Eglise, pourquoi ne l'avons-nous pas fait au commencement? Pourquoi le Traité de la Perpétuité nous devoit-il servir de prélude? Est-ce que la porte de cette controverse n'est pas assez ouverte d'elle-même, sans que ce Traité nous y introduise? Ou est-ce qu'elle n'est pas assez digne de nous, si le Traité ne lui sert de médiateur? Est-ce que l'Eglise Romaine ou l'Ecriture ont besoin pour se recommander à nous, l'une du Traité de la Perpétuité, & l'autre de ma Réponse, & qu'on ne puisse se ranger à l'une ou à l'autre que sous nos auspices? Pour moi je n'ai point une prétention si vaine, & ainsi j'estime qu'il est hors de propos que nous allions entamer une nouvelle controverse.

Je ne crois pas être obligé, après ce que j'ai dit ici, de réfuter ce transport, & il suffit de dire à M. Claude, que quand il respectera davantage la vérité qui sera son juge, & qu'il aura plus de soin de *travailler effectivement sous les yeux de Dieu*, que de s'en vanter inutilement, il parlera d'une autre maniere.

Il ne reste plus que de dire quelque chose de ce qui est contenu dans ce Volume-ici, & de quelle sorte tous les principes de la derniere Réponse de M. Claude y sont renversés.

Comme il étoit déja entre les mains de quelques-uns de Messeigneurs les Evêques avant que la Réponse de M. Claude parût, & que d'ailleurs il étoit destiné à l'examen de ce que l'Ecriture & les Peres des six premiers siecles nous enseignent de l'Eucharistie; on ne doit pas s'étonner de n'y pas voir une réfutation exacte & précise de cette Réponse. Je puis dire néanmoins avec vérité, que sans se détourner du dessein principal, & seulement en y ajoutant quelques réflexions en certains endroits, on a tellement ruiné tous les principes de ce nouveau Livre, qu'il est pleinement réfuté à l'égard des personnes intelligentes.

Car les principes de M. Claude ont cela de commode qu'ils sont en fort petit nombre. C'est toujours par la supposition d'une clarté extraordinaire de l'Ecriture & des Peres en faveur de la doctrine calviniste, qu'il prétend être en droit de mépriser l'argument qu'on tire de l'impossibilité d'un changement universel de créance dans la doctrine de l'Eucharistie. Ce sont toujours les mêmes solutions *de figure & de vertu*, qu'il applique

au hasard à tous les passages des Auteurs. Il est vrai que la fertilité de son esprit lui a fourni quelques expressions nouvelles, qui semblent présenter à l'esprit quelque nouvelle idée. Il nous parle d'une *forme œconomique & surnaturelle du corps de Jesus Christ imprimée au pain*, qu'il prétend que les Grecs ont entendue par les mots *de corps véritable*, *de corps propre de Jesus Christ*, *de corps né de la Vierge*, par rapport à un certain passage d'une certaine Lettre de S. Jean de Damas, qu'ils n'ont pourtant jamais citée. Mais quand on examine de près ce qu'il renferme sous ces mots mystérieux, on trouve que tout cela se réduit *à la clef de vertu ;* c'est-à-dire, à une certaine vertu séparée du corps de Jesus Christ, & imprimée au pain par le S. Esprit.

Il ajoute seulement dans ce Livre-ci un principe nouveau, qui est, que tous ces termes, qui paroissent si précis pour la présence réelle & la Transsubstantiation ; savoir, *que le pain est changé & transélémenté au corps de Jesus Christ*, *qu'il est fait le propre corps de Jesus Christ*, *que c'est le véritable corps de Jesus Christ*, *le corps divinisé*, *le corps né de la Vierge ;* que toutes ces expressions, dis-je, sont générales, & qu'ainsi on n'en peut tirer la doctrine de la Transsubstantiation, qui est une doctrine particuliere & déterminée. Ce principe & ces solutions regnent dans tout le troisieme, le quatrieme & le cinquieme Livre. C'est par-là qu'il prétend montrer que les Grecs ne croient point la Transsubstantiation. C'est par-là qu'il tâche d'éluder tout ce qu'on lui allegue des Auteurs Grecs de ces derniers siecles. Enfin c'est sur la confiance qu'il a dans ces solutions & dans ces principes, qu'il se dispense presque toujours d'en rapporter les passages tout au long, parce qu'il s'imagine qu'il n'y en a point qui soit à l'épreuve de ces solutions.

Il est donc clair, qu'en ruinant & ces suppositions & ces principes, on ruine tout le Livre de M. Claude, on en renverse tous les fondements, & on rétablit dans leur force toutes les preuves de fait du Livre de la Perpétuité, qu'il s'étoit efforcé d'affoiblir par ces défaites.

Or quoique l'on n'ait point eu cette vue dans cet Ouvrage, il se trouve néanmoins qu'on le fait aussi précisément & aussi fortement, que si l'on avoit eu expressément ce dessein. Car peut-on mieux prouver, par exemple, que l'imagination que les Calvinistes ont que l'Ecriture est clairement pour eux, n'est qu'une illusion de leur esprit, qui leur fait prendre pour clairs & pour certains les sentiments auxquels leur passion les attache, qu'en montrant par des preuves évidentes, qu'il n'y a pas un mot dans l'Ecriture qui prouve ni *leur figure* ni leur *vertu ;* que le sens qu'ils donnent à ces paroles, *ceci est mon corps*, est entiérement absurde ; qu'ils font parler Jesus Christ d'une maniere dont jamais homme sage

sage n'a parlé, qui auroit été inintelligible à ses Apôtres, & qui n'est autorisée par aucun exemple, ni de l'Ecriture ni du langage des hommes.

Or c'est proprement là le sujet du premier & du second Livre de ce Volume-ici, & l'on y verra tous ces points établis, par des preuves dont on croit que les personnes judicieuses seront satisfaites. On y fait voir que l'explication que les Calvinistes donnent à ces paroles: *ceci est mon corps*, est contraire à tous les principes du langage humain, & que tous ces exemples d'expressions sacramentales, par lesquels ils ont ébloui tant de monde, prouvent directement le contraire de ce qu'ils prétendent. On y découvre la véritable cause qui a empêché plusieurs personnes d'en reconnoître la différence. On y soutient les raisons ordinaires des Théologiens catholiques, & l'on fait voir que les Ministres y répondent mal. Et comme ils ont eu recours en cette matiere à des subtilités de Logique, on les suit par condescendance dans cette voie, quoiqu'éloignée de l'esprit de l'Eglise, & on leur montre que tous leurs prétendus raisonnements ne sont que de purs sophismes.

Les cinq Livres qui suivent les deux premiers, contiennent une partie des preuves de la doctrine catholique que les Peres nous fournissent; & quoiqu'on ne les y ait pas toutes rassemblées, parce que ç'auroit été un ouvrage infini, il y en a pourtant une telle foule, que M. Claude aura sujet d'avoir quelque honte d'avoir avancé si témérairement, qu'aucun article de la créance catholique ne se trouve *ni en termes formels ni en termes équivalents* dans les Peres.

Mais on ne se contente pas de proposer ces passages; on les met aussi à couvert de toutes les chicaneries des Ministres; & l'on fait voir que toutes leurs défaites sont vaines & sophistiques; & sur-tout que ces comparaisons d'expressions qui font toute la force du Livre d'Aubertin, & qui lui ont acquis ce qu'il a de réputation parmi les Savants, ne sont que de pures illusions, & qu'elles enferment souvent un défaut de sincérité ou de lumiere, qui lui a fait rapporter comme semblables des expressions très-différentes.

Les nouvelles solutions de M. Claude sur l'argument tiré du doute marqué par les Peres, trouveront aussi leur place dans ce Livre-ici; & l'on y verra de plus ces deux clefs célebres de vertu & de figure, & ce nouveau principe des *termes généraux*, tellement renversés, qu'on sera contraint d'avouer, qu'il faut que ceux qui se laissent éblouir par ces chimeres, ne prennent pas la peine de les considérer à fond. De sorte que comme c'est par ces mêmes solutions & ces mêmes principes, qu'il tâche d'éluder les passages des Auteurs Grecs depuis le septieme siecle, qui sont cités dans le Livre de la Perpétuité, il est visible que ces solutions étant

ruinées, ces passages subsistent dans toute leur force, & que le Livre de la Perpétuité n'a reçu aucune atteinte, non seulement dans l'argument principal, comme nous l'avons prouvé dans un Ouvrage particulier, mais aussi dans les questions & les preuves accessoires qui y sont mêlées.

Ce n'est pas que je n'aie encore quelque dessein d'appliquer plus précisément à la Réponse de M. Claude, les principes qu'on établit ici, & de réfuter en particulier ses visions touchant les Grecs, & ses prétendus exemples d'arguments négatifs. C'est ce que j'ai réservé à la fin du troisieme Volume : mais cependant je prétends qu'on pourroit s'en passer, & que M. Claude ne sauroit dire avec raison, que l'on n'ait pas satisfait dans ce Volume-ici à tout ce qu'il y a de considérable dans son Livre pour ce qui regarde le dogme.

Il est vrai que ce n'en est pas le principal, & que les reproches, les plaintes, les railleries, les justifications, les invectives, les digressions accessoires & inutiles en occupent la plus grande partie ; ce qui a fait dire à des gens de son parti, qu'il avoit plutôt fait son Apologie que celle de sa Religion. En effet il n'y a personne qui ne puisse remarquer, qu'autant qu'il est stérile & embarrassé quand il traite les dogmes, & qu'il répond aux passages & aux preuves de son adversaire, autant est-il vif, animé & étendu quand il se défend en particulier, ou qu'il insulte à celui qu'il attaque. Le moindre mot qui blesse sa délicatesse le met aux champs, & lui donne lieu de faire plusieurs pages de plaintes.

Mais parce qu'on a déja satisfait le monde sur ces plaintes dans un Ouvrage particulier, on suivra dans celui-ci une méthode toute contraire à celle de M. Claude. Car comme on a dessein de servir l'Eglise, & qu'on n'en veut point à sa personne, on s'est appliqué à traiter avec ordre dans le corps du Livre, ce qui regarde la preuve de la présence réelle & de la Transsubstantiation. M. Claude n'y entre que par occasion ; & l'on ne s'est attaché à le réfuter que lorsqu'on l'a rencontré dans son chemin. On lui a seulement donné la préférence sur les autres ; c'est-à-dire, que lorsque des objections pouvoient être réfutées, ou sous son nom, ou sous celui de quelques autres Ministres, on a cru qu'il étoit plus naturel de le faire sous le sien. Je ne sais si ce procédé lui plaira ; car il est assez difficile de deviner ses inclinations, & il se plaint souvent des choses dont il auroit dû nous savoir gré. Mais ce que je sais, est, que ceux qui feront réflexion sur quelques endroits de ce Livre-ici, où l'on réfute exactement des Chapitres entiers du sien, jugeront sans doute qu'on ne le pouvoit traiter plus favorablement, que de le confondre comme on a fait souvent avec les autres Ministres, & de ne pas s'attacher à lui en particulier.

Je ne prétends pas néanmoins qu'il m'en ait obligation. Car quoique je cherche autant que je puis à l'épargner, la vérité est, que c'est l'intérêt de l'Eglise que j'ai considéré en cela, & non pas le sien. Si j'eusse cru qu'il eût été utile pour la gloire de la vérité de n'avoir que son Livre pour objet, & d'en faire voir toutes les illusions & tous les défauts, je n'aurois pas manqué de le faire, & j'y aurois trouvé une extrême facilité. Mais cette facilité ne m'a pas paru une raison suffisante pour m'engager dans cette voie, & j'avoue qu'il m'a semblé que c'étoit une trop petite fin, que celle de faire remarquer au monde les fautes d'un Auteur. Je sais que toutes ces sortes d'Ecrits n'ont qu'un cours & une utilité passagere, & que c'est avec raison que le monde ne s'y intéresse pas longtemps; puisqu'enfin ce n'est pas avoir tiré grand fruit de la lecture d'un Livre, que d'y avoir appris seulement qu'un homme est tombé dans de mauvais raisonnements. J'ai donc cru qu'il valoit mieux s'attacher à l'éclaircissement de la matiere en soi, à la preuve de la vérité de la créance catholique, & à la réfutation des objections ordinaires des Ministres, entre lesquelles celles de M. Claude viennent en leur rang. C'est l'ordre qu'on a suivi dans les deux Livres qui regardent l'Ecriture, & dans les cinq autres où l'on commence à traiter des sentiments des Peres des six premiers siecles. Les Ministres n'y trouveront pas encore l'explication de certains passages qu'ils répetent continuellement, parce qu'ils auront leur place naturelle dans un autre Volume. Ils y verront néanmoins assez de principes pour juger qu'on n'en sera pas embarrassé.

Pour la maniere dont on y a traité M. Claude, j'espere que toutes les personnes équitables en seront satisfaites, & qu'ils reconnoîtront qu'on est demeuré dans les bornes d'une exacte justice, & même d'une modération dont il se devroit tenir obligé. Car quoique tout son Livre soit plein de railleries malignes, de reproches personnels, de soupçons injurieux; on n'a eu néanmoins aucune envie d'imiter ce procédé. Tout ce qu'il y a de Poëtes parmi les Calvinistes se pourroient répandre pour lui en louanges hyperboliques, qu'on ne penseroit pas à l'en rendre responsable, comme il prétend qu'on doit répondre d'une Ode latine, dont on n'a appris des nouvelles que par son Livre même. On ne se met pas en peine s'il lit ou ne lit pas les Auteurs par lui-même; s'il travaille seul ou s'il se fait aider; s'il envoie ou s'il n'envoie pas son Livre dans les pays étrangers; s'il y a des commerces ou s'il n'y en a point; s'il aime ou s'il n'aime pas les histoires. On s'attache uniquement à son sujet. Que si avec tout cela il ne laisse pas d'en être blessé, & d'en faire des plaintes pareilles à celles qu'il a faites du Volume précédent; on le plaindra de cette injuste délicatesse, mais on n'y aura pas d'égard; parce que

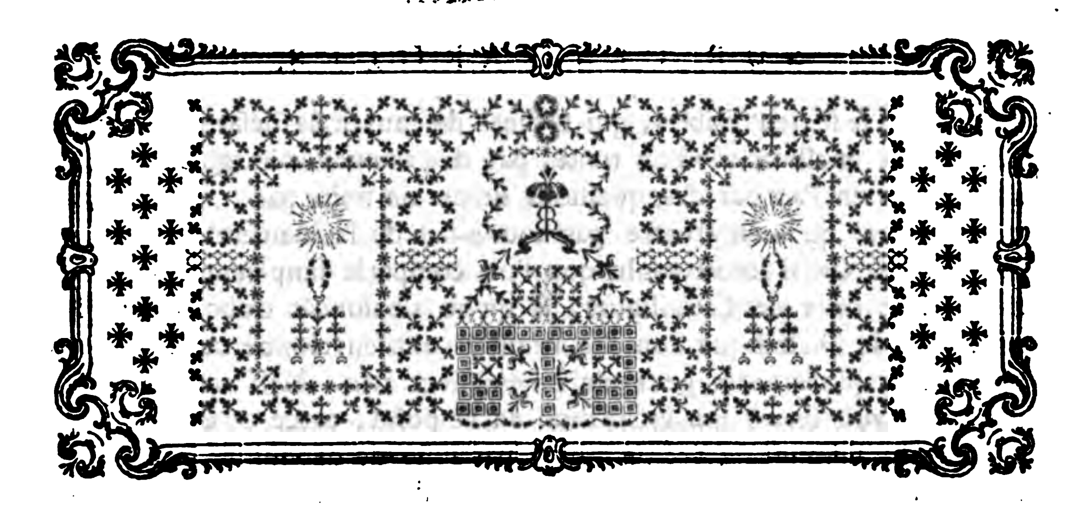
l'on croit devoir à l'honneur de la vérité de repréſenter les excès qui la bleſſent tels qu'ils ſont, & de ne pas affoiblir l'idée qu'on en doit avoir.

On ne s'amuſera pas ici non plus à aſſurer le public de la ſincérité de l'intention avec laquelle on a travaillé à cet Ouvrage, ni à proteſter qu'on n'y a été porté par aucune vue humaine, ni par aucune animoſité contre la perſonne de M. Claude. Dieu eſt le ſeul Juge de ce qui ſe paſſe en notre cœur, comme il eſt ſeul capable d'en pénétrer le fond, qui nous eſt ſouvent inconnu à nous-mêmes. Il ſuffit qu'à l'égard des hommes nous ne croyions pas leur avoir donné aucun ſujet de nous attribuer de mauvaiſes intentions, ce qui leur doit ſuffire pour en juger favorablement. Mais au même temps nous ſommes fort éloignés de nous promettre que tout le monde nous faſſe cette juſtice, & qu'il n'y ait perſonne qui ne condamne le procédé de M. Claude. On reconnoît au contraire, que de la maniere dont il écrit, il ne manquera jamais de partiſans. Ses railleries, quelles qu'elles ſoient, plairont toujours aux gens à qui ceux qu'il attaque ne plaiſent pas. Il en trouvera d'aſſez ſimples pour croire qu'on lui a fait de grandes injuſtices, puiſqu'il en fait de ſi grandes plaintes.

Il en trouvera qui ſe laiſſeront gagner par ces proteſtations en l'air, qu'il eſt exempt de toute paſſion & de tout reſſentiment.

Il en trouvera d'indifférents & de pareſſeux, qui voyant qu'on ſe fait mutuellement les mêmes reproches, s'imagineront qu'on a également tort, & qui ne prendront pas la peine de juger par le fond, de la juſtice & de l'injuſtice des uns ou des autres.

Il en trouvera qui s'éblouiront par ſa fierté, qui ne ſauront ce que c'eſt que de peſer & de comparer les raiſons, & qui formeront leur jugement, non en pénétrant les choſes mêmes, mais en ſe laiſſant emporter à la maniere dont on les exprime, & aux noms qu'on leur donne; qui prendront pour clair tout ce qu'on leur dit être clair, & pour ridicule ce qu'on nomme ridicule, & pour qui les fauſſes railleries ou des exclamations ſont des raiſons convainquantes. Si M. Claude ne recherche l'approbation que de ces gens-là, elle ne lui manquera jamais: mais je le tiendrai bien malheureux tant qu'il ſera capable de plaire à de tels Juges; parce qu'il eſt impoſſible, qu'en leur plaiſant, il ne déplaiſe infiniment aux yeux de la vérité, qu'il ne s'éloigne toujours davantage de la connoître, & qu'il ne s'attire de plus en plus les effets redoutables de ſa colere, dont cette vaine approbation ne le ſauroit délivrer.



LA PERPÉTUITÉ DE LA FOI DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE TOUCHANT L'EUCHARISTIE.

LIVRE PREMIER.

Où l'on montre que les paroles, ceci est mon corps, *se doivent entendre au sens des Catholiques, & ne se peuvent entendre en celui des Calvinistes.*

CHAPITRE PREMIER.

Liv. I. Chap. I.

Que l'abus visible de la voie que les Calvinistes ont prise, d'examiner par la seule Ecriture la doctrine de l'Eucharistie & toutes les autres controverses, est une preuve de la fausseté de leur Religion.

NOus allons entrer dans cet examen de l'Ecriture & des Peres où M. Claude nous appelle depuis tant de temps, & l'on verra par-là si la confiance qu'il a témoignée, est aussi-bien fondée qu'il s'efforce de le faire croire; ou si ce n'est point au contraire une adresse assez ordinaire

à ceux qui se sentent foibles, qui tâchent de couvrir le désavantage qu'ils ont dans la question que l'on traite, par des avantages imaginaires qu'ils s'attribuent en l'air sur des questions qu'on ne traite pas.

Il est vrai qu'on n'y entre pas tout-à-fait de la maniere qu'il auroit bien desiré. Car il auroit voulu que l'on comparât simplement ses arguments avec ceux des Catholiques, & qu'on s'enfonçât d'abord dans les obscurités de Dialectique dont les Ministres ont enveloppé cette dispute; afin que la plupart des gens n'y entendissent rien. Mais nous n'avons pas cru devoir suivre son inclination en ce point, parce qu'elle ne nous a pas paru raisonnable, & qu'il n'est pas juste de dépouiller la cause de l'Eglise de l'éclat qu'elle reçoit de ces circonstances extérieures, que l'on a remarquées dans le Livre des Préjugés, ni de la réduire à se défendre contre les Ministres d'égal à égal. J'espere néanmoins que la suite fera voir, que quoique ces avantages extérieurs ne doivent pas être négligés à cause des simples qui en ont besoin, ils ne sont pourtant pas absolument nécessaires aux personnes intelligentes, & que la doctrine de l'Eglise n'en a pas moins dans le fond & dans les preuves qu'on peut appeller intérieures, qui sont celles que l'on tire de l'Ecriture & des Peres.

M. Claude ne désavouera pas sans doute ce que je remarquerai d'abord, que rien n'a plus contribué au progrès des Calvinistes, que de s'être au commencement renfermés dans la seule Ecriture, & sur le point de l'Eucharistie & sur tous les autres: que c'est ce qui leur a acquis tout d'un coup tant de Villes & des Provinces entieres, & ce qui a fait que leurs opinions se sont répandues en moins de vingt ans dans une grande partie de l'Europe. Il croira même peut-être que cette vérité de fait que je reconnois, est fort avantageuse à ceux de sa société. Aussi ont-ils eu soin eux-mêmes de marquer en divers endroits de leurs Histoires, qu'ils ne recevoient au commencement aucun argument que ceux qui étoient tirés de l'Ecriture; & que c'est sur ce fondement que leur prétendue Réformation est établie.

Ce fut la premiere démarche que Zwingle fit faire au Sénat de Zurich, lorsqu'il le porta à faire schisme avec l'Eglise, avant même qu'il eût encore osé proposer son opinion sur l'Eucharistie. Hospinien rapporte que ce Sénat fit tenir un Synode, (*a*) où Zwingle proposa l'abrégé de sa doctrine en soixante-sept Articles, dont aucun ne regardoit encore la présence réelle ni la Transsubstantiation; que Jean Faber, Grand-Vicaire de

(*a*) Hospinien *parte altera* fol. 23. date ce Synode de l'an 1519; mais il est certain par les Actes du Synode même qu'il fut tenu l'an 1523. Et Zwingle même dans le Livre de la vraie Religion qu'il fit en 1525 dit, qu'il n'y avoit que deux ans qu'il avoit proposé soixante-sept Articles; qui furent néanmoins proposés dans ce Synode-là.

l'Evêque de Constance, s'étant efforcé de persuader que des matieres si importantes ne devoient pas être discutées dans une dispute publique, & qu'il les falloit réserver à l'examen d'un Concile, Zwingle s'éleva contre lui, en disant, que puisqu'il étoit constant que les Livres Canoniques *de l'un & de l'autre Testament étoient l'unique & certaine regle de la foi, sur laquelle on devoit tout régler dans l'Eglise*, il devoit tâcher de montrer par ces Livres, s'il y avoit quelque chose dans ses conclusions de contraire à l'Ecriture, à la Religion & à la vraie foi: & que personne ne l'ayant entrepris, les Magistrats firent un Décret, par lequel il étoit ordonné à tous les Pasteurs & Ministres, *de ne proposer, & de n'annoncer rien que la pure parole de Dieu, contenue dans les Ecrits des Apôtres & des Prophetes.* Liv. I. Chap. I.

C'est sur ce même fondement, comme l'on a dit dans le Livre des Préjugés, qu'on condamna à Zurich la Messe & la doctrine de la présence réelle l'an 1525. Hospinien p. 26.

Le même procédé fut tenu dans toutes les autres villes au commencement de cette étrange Réformation. La maxime capitale dont Zwingle les avoit infatués étoit, qu'ils ne devoient point entendre ce que les hommes avoient ordonné, mais ce que Jesus Christ avoit commandé, *Velle se, non quid homines decernant, sed quid Christus velit atque jubeat audire*, comme le Sénat de Zurich le déclare, dans une Lettre écrite aux autres Cantons.

Il n'y a qu'à lire les Actes de ces prétendus Synodes, pour voir qu'on ne peut traiter plus outrageusement l'autorité des Peres qu'elle y fut traitée. Zwingle appelle nettement les Ordonnances des Conciles *des niaiseries. Quid opus est*, dit-il, *humanorum Constitutionum nugas subinde prætexere?* fol. 615. Il tenoit pour maxime qu'il étoit impossible de rien éclaircir par l'examen des Peres, parce qu'il faudroit un an de temps pour discuter un seul article. C'est ce qu'il répond à Faber, Vicaire de l'Evêque de Constance, qui le pressoit par les Peres. *An verò de Patribus*, dit-il, fol. 588. dans ses Lettres à Faber, *disputare instituistis, Domine Vicari. Atqui vel annum totum disputando consumere licebit, priusquam vel unicus fidei articulus conciliari possit. Sed longè aliter se res habet. Christus Jesus unus & idem est, hodie, heri & in æternum. Unde veritas ipsius non Patrum aut Doctorum verbo probari debet.*

Le Colloque de Berne, tenu l'an 1526, le 17 Décembre, & qui fut suivi de l'abolition de la Messe & des Images, & de l'établissement de tous les Dogmes Calvinistes dans Berne & dans Constance, en contient une preuve remarquable. Les Magistrats qui le convoquerent, & qui y appellerent tous les Théologiens qui étoient sous leur jurisdiction, pour

 décider de la Religion de tout ce Canton, en établirent pour fondement, *qu'il n'y auroit que l'Ecriture du vieil & du nouveau Testament qui y seroit considérée.* Ut in actione *tota veteris ac novi Testamenti Scriptura sola pondus haberet.* Zwingle parut sur les rangs avec Œcolampade, Bucer & Blaurer, Moines Apostats, & Capiton, qui avoit été Prédicateur de l'Archevêque de Mayence, & qui épousa depuis la veuve d'Œcolampade. Et comme un nommé Conrad Triget, Religieux Augustin, eut voulu rapporter quelques arguments tirés des Peres de l'Eglise, les Magistrats qui présidoient à la dispute s'y opposerent, & il fut contraint de se taire. Ainsi non seulement sans qu'on eût consulté les Peres, mais sans avoir même voulu permettre qu'on les nommât, le changement de Religion fut résolu & exécuté.

Il ne faut pas penser qu'on ait agi d'une autre maniere aux autres lieux, ni que la Réformation se soit avancée par d'autres moyens. L'examen des Peres a été un divertissement aux heures perdues pour les Ministres un peu plus habiles, comme Œcolampade, Mélanchon, Bulenger & quelques autres; mais pour cette foule de petits Prédicants, qui étoient ceux qui attiroient la multitude, qui soulevoient les peuples, qui formoient les Eglises Calvinistes, ils n'y pensoient seulement pas, & ne se servoient que de quelques pointilleries sur l'Ecriture, dont ils remplissoient la tête des peuples abusés; & il est bien visible, par la qualité des Apôtres de ce nouvel Evangile, qu'ils n'étoient pas gens à examiner la tradition de l'Eglise, ni à porter les autres à le faire. C'étoient souvent des artisans qui sortoient de leurs boutiques pour prêcher, comme Jean le Clerc, cardeur & prédicateur du Calvinisme à Meaux & à Metz; un autre Pierre le Clerc, aussi cardeur de laine, dont Beze dit, *qu'outre l'intégrité de sa vie, il étoit fort exercé aux Ecritures, combien qu'il n'eût connoissance que de la langue françoise; & que ce personnage fut tellement béni de Dieu en son ministere, prêchant & administrant les Sacrements en l'assemblée, qu'en peu de temps y accourut plusieurs des villages mêmes de cinq lieues à la ronde, & se trouverent trois ou quatre cent, tant hommes que femmes.*

Hist. Eccl. de Beze, l. 1. p. 6.

Ibid. p. 50.

C'étoient de jeunes gens qui ne faisoient que sortir du College, comme Jean Masson, dit la Riviere, qui fut élu, comme l'on a dit ailleurs, à l'âge de vingt-deux ans, premier Ministre de Paris, à la sollicitation d'un Gentilhomme du Maine nommé Feriere, qui ne put souffrir, dit Beze, que son enfant fût baptisé avec les superstitions de l'Eglise Romaine; c'est-à-dire, avec les exorcismes & autres cérémonies, quoiqu'ils reconnoissent eux-mêmes qu'il n'y a rien de plus autorisé par l'Antiquité. Les autres étoient pour l'ordinaire des Moines qui quittoient le froc & le Couvent dans le dessein de se marier, comme Jean Chaponneau, Moine de

Hist. Eccl. l. 2. p. 99.

de l'Abbaye de S. Ambroise; Jean Michel de l'Ordre de S. Bénoît; de Nuptiis Cordelier, & Melchior Flavin du même Ordre, que Beze appelle *un enragé cafard*, parce qu'il ne servit pas fidellement le parti jusques à la fin; Marcii & Troya aussi Cordeliers; Bertaut, Couraut, Jean l'Epine, Marlorat, Richard Vauville Augustins, & Vindocin Jacobin. Tous ces gens, pour se signaler dans la nouvelle Réforme, dont ils tiroient la subsistance de leur famille, faisoient une légere provision de certains arguments communs sur l'Ecriture, qu'ils débitoient ensuite avec hardiesse, & par lesquels ils se faisoient suivre du peuple.

Liv. I. Chap. I. p. 12.

Il n'y a point d'homme de bonne foi qui puisse nier que ce ne soit en cette maniere que la prétendue Réforme s'est établie; que l'examen des Peres n'y a eu aucune part, & qu'on en a éloigné les peuples autant qu'on a pu. C'est pourquoi Beze donne de grandes louanges à un nommé Nicolas Simon, Docteur de Bourges; parce, dit-il, qu'il avoit réglé de telle sorte l'Ecole de Théologie, *qu'il n'étoit permis d'y proposer aucun argument que du pur texte de la Sainte Ecriture.* Et l'on ne doit pas douter qu'ils n'en aient usé de même par-tout où ils l'ont pu.

Beze l. 1. p. 57.

Et en effet, le moyen qu'ils eussent suivi une autre conduite, puisqu'il étoit question en ce temps-là de faire recevoir tous leurs Dogmes, & qu'ils avouent eux-mêmes que la plupart sont contraires aux Peres.

Comment eussent-ils pu prouver que l'invocation des Saints n'est pas établie par les Peres du quatrieme & cinquieme siecle, aussi-bien que le culte des Reliques? Comment auroient-ils pu justifier par les Peres, que le Baptême n'est pas nécessaire au salut: que les Sacrements n'operent que dans les Elus: que plusieurs des enfants baptisés ne reçoivent pas la grace: que les plus grands crimes sont compatibles avec la justice & l'état d'enfants de Dieu: que toutes les loix de l'Eglise non contenues dans l'Ecriture, ne peuvent obliger en conscience, & que c'est une tyrannie de le prétendre: que la priere pour les morts est une superstition; que le célibat des Prêtres est une doctrine des démons; que de commander l'abstinence des viandes, c'est être apostat dans la foi; que les vœux monastiques sont sortis de la boutique de Satan; puisqu'ils avouent eux-mêmes que tous ces points, qui ont été les premiers objets de leur Réformation, sont enseignés par les Peres?

Ainsi ils ne sauroient désavouer que pour faire cet étrange renversement de l'Eglise; pour élever Autel contre Autel; pour se séparer du corps des autres fideles; pour former une secte à part; pour embrasser tant de dogmes contraires à la créance commune; pour condamner l'Eglise de tous les siecles, les peuples ne se soient uniquement arrêtés à

Liv. I. Chap. I. ce qu'on leur a allégué de l'Ecriture, sans avoir égard aux Peres, sans s'informer ni de leurs sentiments ni de leurs raisons.

Ces équitables Réformateurs ont porté chacun de ceux qu'ils ont attirés à leur parti à se rendre juges de tous les Papes, de tous les Conciles, de tous les Peres, sans même les écouter; & à prononcer cet étrange jugement, qu'ils ont tous été dans l'erreur, & qu'ils n'ont pas entendu l'Ecriture sur des points très-importants.

Ce seroit en vain qu'ils diroient qu'ils ne l'ont pas prononcé formellement, qu'ils ont simplement embrassé ce qu'on leur faisoit voir être enseigné par l'Ecriture, sans se mettre en peine si les hommes avoient combattu ces vérités. C'est assez le prononcer, que de faire profession d'une doctrine notoirement contraire aux Peres & aux Conciles, & dont il s'ensuit nécessairement qu'ils ont été dans l'erreur. C'est le prononcer, que de condamner des dogmes qui ont été tenus & enseignés par les Peres, de l'aveu même des Ministres.

Je sais bien que je ne dis rien encore en ceci que M. Claude ne prenne pour une louange de ces premiers Réformateurs & des peuples qui les ont suivis, & qu'il prétendra qu'ils ont eu droit de prononcer ce jugement, & de s'arrêter à l'Ecriture seule, sans se mettre en peine de rechercher les opinions des hommes: mais il est vrai pourtant que ce procédé est si choquant & si visiblement téméraire, que quelques-uns même de ceux qui l'ont suivi, qui portoient les autres à le suivre, & qui étoient prévenus de faux principes sur ce point, n'ont pu s'empêcher de le condamner quand ils l'ont considéré sérieusement.

C'est de Melanchon même que je les prie de prendre l'idée qu'il en faut avoir. Voici de quelle sorte il en parle dans une Lettre écrite à un nommé Frideric Myconius. *Quoique la foi*, dit-il, *ne dépende pas de l'autorité humaine, mais de la parole de Dieu; néanmoins comme l'Ecriture veut que les forts soient confirmés par les foibles, il est bon dans toutes les tentations qui éprouvent notre foi, d'avoir les témoignages de l'Eglise. Car comme nous consultons volontiers les vivants que nous jugeons avoir quelque connoissance des choses spirituelles, il faut consulter de même les Anciens dont les Ecrits sont approuvés. Il y a encore d'autres raisons qui me portent à ne mépriser pas les témoignages des Anciens; c'est que je crois que l'Eglise a cru communément ce qu'ils ont écrit. Or il n'est pas sûr de s'éloigner du sentiment commun de l'ancienne Eglise.* NEQUE *verò tutum est à communi sententia veteris Ecclesiæ discedere.*

Elle est rapportée par Hosp. fol. 114.

Et de peur que l'on ne dise que ce n'est qu'un conseil de Mélancton, & qu'il ne jugeoit pas absolument nécessaire de le suivre, il condamne expressément de témérité ceux qui agissent autrement. *Selon mon juge-*

ment, dit-il, *c'est une grande témérité de publier des dogmes sans consulter l'Eglise ancienne.* MEO *quidem judicio magna est temeritas, dogmata serere inconsultâ Ecclesiâ veteri.* Et dans un autre lieu cité par Hospinien: *Je ne voudrois*, dit-il, *être auteur ni approbateur d'aucun nouveau dogme, & qui ne soit confirmé par les témoignages approuvés de l'ancienne Eglise. Car je ne méprise pas l'autorité & le jugement de l'Eglise Catholique.* NEQUE *enim contemno Ecclesiæ Catholicæ judicium & auctoritatem.*

Liv. I. Chap. I. fol. 171.

Il n'est pas question présentement si Mélancton a bien observé cette regle; mais il est certain que la raison l'a obligé de la reconnoître pour véritable, & qu'on ne sauroit rien dire de plus conforme aux premieres notions du sens commun, & aux plus simples lumieres de l'humilité & de la foi.

Il s'agissoit alors de dogmes soutenus d'un côté par tout le corps de l'Eglise visible, & combattus de l'autre par un petit nombre de personnes. On ne pouvoit approuver le sentiment de ce petit nombre sans faire schisme avec tout le corps. Il falloit que chaque particulier qui délibéroit de sa Religion, & qui ne déféroit pas absolument à l'autorité de l'Eglise, se rendît juge de ce grand différent, dans lequel il ne pouvoit prendre un mauvais parti sans se perdre pour l'éternité. N'étoit-il donc pas juste au moins, qu'il conclût qu'il devoit se conduire dans ce jugement avec toute la circonspection possible: qu'il devoit rechercher toutes les lumieres qui pouvoient l'aider à discerner la vérité de l'erreur: qu'il devoit considérer sur qui tomberoit la condamnation qu'il prononceroit: qu'il devoit écouter leurs raisons, & ne les pas condamner sans les entendre: qu'il devoit se défier de ses propres lumieres, de ses préventions & de cette confiance téméraire, qui fait prendre pour des vérités certaines toutes les fantaisies dont l'imagination est frappée?

Chacun n'étoit-il pas obligé de se dire à soi-même ce que S. Augustin dit aux Manichéens? *On n'oseroit entreprendre de lire sans Maître les ouvrages de Terentianus Maurus; on cherche des Commentaires pour les moindres Poëtes; & vous aurez la hardiesse d'entreprendre sans guide la lecture des Livres saints, & d'en juger sans avoir emprunté les lumieres d'aucun Maître!*

De Utilit. cred. c. 7.

Ces pensées n'obligeoient-elles pas ceux qui vouloient choisir une Religion par leur propre lumiere, à s'informer exactement des sentiments de l'ancienne Eglise: à s'instruire de ce que les Peres avoient écrit sur les matieres dont il étoit question: à craindre de les condamner en condamnant ceux qui suivoient leurs sentiments: à peser leurs raisons avec équité? Que peut-on donc juger de ceux qui n'ont rien fait de toutes ces choses: qui ont suivi aveuglément & sans discernement les déclama-

Liv. I. Chap. I. tions impétueuses des premiers Réformateurs: qui ont cru sur leur parole que les dogmes qu'ils leur annonçoient, étoient conformes à la parole de Dieu, que ceux qu'ils décrioient y étoient contraires: qui ont condamné tous les Peres sans les consulter & les écouter; sinon que c'étoit une multitude de gens téméraires, qui ont violé dans ce jugement toutes les regles de l'équité & de la raison?

Je n'ai dessein dans ce discours que de rabattre l'avantage que M. Claude pourroit tirer du progrès qu'a fait la Religion prétendue Réformée, par cette voie, de n'examiner les articles contestés que par la seule Ecriture; en lui montrant qu'elle est visiblement téméraire, & qu'il n'est pas étrange que Dieu ait puni ceux qui s'y sont engagés en les abandonnant à l'esprit d'erreur, & qu'il ait laissé emporter hors de l'aire de l'Eglise, ces gens inconsidérés & présomptueux, qui ont eu la hardiesse de condamner tous les Peres sans daigner même les entendre; & qui dans le discernement du vrai sens de l'Ecriture, s'en sont uniquement rapportés à leur propre sens & à leur propre lumiere, sans croire avoir besoin d'en emprunter de personne.

Mais il est vrai au fond que ces principes s'étendent naturellement plus loin, & que l'on en conclut directement que la société des Calvinistes ne sauroit être l'Eglise de Jesus Christ, comme il est facile de le prouver en les réduisant à ce raisonnement.

Toute société fondée & formée par un jugement injuste, téméraire, précipité & présomptueux, ne peut être l'Eglise de Jesus Christ. Or le jugement que les particuliers Calvinistes ont porté pour choisir leur Religion, n'étant fondé que sur l'Ecriture expliquée par leur propre sens, sans consulter l'ancienne Eglise & le sentiment des Peres, est visiblement injuste, téméraire & présomptueux, quoique ce soit sur ce jugement que leur société est fondée, & qu'ils se soient unis entr'eux, en se séparant de l'Eglise Catholique. Donc la société des Calvinistes ne peut être l'Eglise de Jesus Christ.

M. Claude dira sans doute, que c'est exiger l'impossible que de vouloir obliger les particuliers à consulter toute la Tradition & tous les Peres, pour s'éclaircir des dogmes qu'ils doivent croire; & qu'ainsi ne pouvant entrer en de si longues discussions, il leur suffit d'examiner les points contestés par l'Ecriture. Mais je lui réponds, que si d'un côté il a raison de dire que cette discussion de toute la Tradition est impossible au commun du monde, il est vrai aussi de l'autre, que la raison fait voir évidemment qu'elle est nécessaire à tous ceux qui voudroient abandonner la doctrine de l'Eglise Catholique; parce qu'il est contre toute sorte d'équité, comme Mélancton le reconnoît, de ne consulter dans un jugement si important

que son propre sens, de n'avoir aucun égard à la doctrine de l'Antiquité, & de se mettre en danger de la condamner sans s'être informé de ses sentiments & de ses raisons. Ainsi au lieu de conclure de-là que cette discussion étant impossible, on peut s'en dispenser & condamner néanmoins les sentiments de l'Eglise, la conclusion que l'on en doit tirer, c'est que cette discussion étant visiblement nécessaire, & n'étant pas possible aux simples, aux ignorants, & à ceux qui n'emploient pas toute leur vie à l'étude, toutes ces personnes se doivent croire hors d'état de pouvoir condamner avec équité aucun dogme de l'Eglise Catholique, & se tenir ainsi obligés, par une heureuse nécessité que la prudence chrétienne leur impose, à y demeurer inviolablement attachés, & à prendre pour de faux Prophetes ceux qui les veulent porter à former un jugement, que la lumiere du sens commun leur fait juger visiblement téméraire, & pour une marque de la vérité de la foi de l'Eglise, de ce qu'il leur est impossible de la comdamner raisonnablement. Liv. I. Chap. I.

Bien loin donc qu'on ait raison d'alléguer comme une preuve de vérité, ce grand progrès que les Calvinistes firent en peu de temps en divers lieux de l'Europe, & principalement en France & aux Pays-Bas, en ne se servant que de l'Ecriture; l'on a droit de s'en servir contre eux, comme d'une preuve que leur société n'est qu'une faction téméraire, qui ne s'est formée que par un emportement déraisonnable de peuples aveugles & inconsidérés. Et si l'on le regarde même de plus près, on trouvera dans les sentiments corrompus de la nature, assez de causes capables de le produire pour ne s'en pas étonner, & pour juger que cette adresse de réduire toutes les disputes à l'Ecriture devoit avoir cet effet.

S. Augustin témoigne que ce qui attiroit les hommes à la secte des Manichéens, étoit la promesse qu'ils faisoient de faire connoître la vérité avec évidence. *Vous savez*, dit ce Saint à Honorat, *que l'unique cause qui m'a engagé dans le parti des Manichéens est, qu'ils promettoient de ne pas instruire ceux qui les vouloient entendre par la voie d'une autorité terrible, mais de les conduire à Dieu, & de les délivrer de toute erreur, par la voie toute simple de la raison. Car quelle autre raison m'eût pu porter à mépriser la Religion dans laquelle j'avois été nourri par mes parents, pour écouter ces gens avec tant de soin, sinon qu'ils reprochoient aux Catholiques qu'on les effrayoit dans leur Religion par des superstitions, & qu'on leur commandoit la foi sans leur en rendre raison; mais que pour eux, ils n'obligeoient personne à croire qu'après les avoir éclaircis de la vérité? Qui n'auroit été ébranlé par ces promesses, & qui s'étonnera qu'ils aient fait impression sur l'esprit d'un jeune homme qui aimoit la vérité, & que les disputes & les conférences qu'il avoit eues dans l'Ecole avec quelques hommes doctes, avoient déja rendu discoureur & présomptueux?* De Utilit. cred. c. 1.

LIV. I. CHAP. I. *L'ame*, dit encore ce Saint en un autre endroit de ce même Livre, *est naturellement touchée de ces promesses que tous les hérétiques font de montrer clairement la vérité; elle ne considere pas ses propres forces, ni l'état où la met son infirmité & sa maladie. Ainsi en desirant les viandes des sains, qui ne peuvent être utiles qu'à ceux qui se portent bien, elle s'engage dans les erreurs empoisonnées de ces hérétiques qui la trompent.* IRRUIT *in venena fallentium.*

On n'a qu'à appliquer ce discours aux Calvinistes, pour représenter, d'une maniere très-naturelle & très-véritable tout ensemble, la voie dont ils se sont servis pour attirer à eux ce grand nombre de gens qu'ils ont portés à se séparer de l'Eglise. Cet effet ne vient uniquement que de la promesse qu'ils leur ont faite, de prouver évidemment par l'Ecriture la vérité de leur doctrine, de les en rendre juges eux-mêmes; & du décri où ils ont mis en même-temps l'autorité humaine par laquelle on les vouloit retenir. Tous les esprits présomptueux se sont laissés flatter & éblouir par cette promesse. Ils ont été ravis qu'on les établît Juges de la doctrine de l'Eglise, qu'on ne les obligeât plus de s'en rapporter à d'autres, qu'on leur mît l'Ecriture entre les mains, & qu'on ne leur proposât plus des décisions toutes formées, qu'ils n'eussent pas la liberté de rejetter. Et cette disposition que la vanité inspire, les rendant favorables à ces nouveaux Prédicateurs, qui les avoient su prendre par leur amour propre, ils ne se sont pas mis en peine de regarder de si près comment ils exécutoient leur promesse. Les moindres petites raisons ont semblé convainquantes dans leur bouche, parce que la plupart du monde se laisse emporter dans ses jugements à ses inclinations, & croit véritable tout ce qu'il aime.

Ainsi comme les Manichéens en promettant une connoissance claire de la vérité, & de prouver toutes choses par raison, ont eu le pouvoir de faire approuver à plusieurs personnes les plus déraisonnables rêveries qui soient jamais tombées dans l'esprit humain: il est arrivé de même, que les Calvinistes, en promettant de ne rien enseigner qu'ils ne prouvassent clairement par l'Ecriture, ont eu l'adresse de persuader à quantité de gens des opinions non seulement très-fausses, mais très-clairement démenties par l'Ecriture; Dieu voulant ainsi confondre la présomption de ceux qui se sont crus capables de l'expliquer par leur propre sens, sans consulter la lumiere de son Eglise.

On l'a fait voir dans un autre ouvrage sur des points très-importants, comme sur l'inamissibilité de la justice, sur cette alliance monstrueuse qu'ils font des crimes énormes avec l'état d'un enfant de Dieu; & l'on espere prouver clairement dans la suite de cet examen de la doctrine de

l'Euchariſtie par l'Ecriture, qu'ils n'ont pas moins corrompu le véritable ſens de la parole de Dieu ſur ce myſtere, que ſur les autres dont j'ai parlé. Mais pour le faire voir avec plus de netteté, il eſt néceſſaire de repréſenter d'abord toute la doctrine des Calviniſtes ſur l'Euchariſtie, & de quelle ſorte ils expliquent les paſſages où Jeſus Chriſt & les Apôtres nous inſtruiſent de ce myſtere.

CHAPITRE II.

Trois États de l'opinion Zwinglienne.

Premier de ces États, que l'on peut appeller état de ſincérité.

L'Opinion Sacramentaire a paru ſous tant de diverſes formes, & a été revêtue de tant de différents termes, depuis ſa naiſſance juſques à préſent, qu'il eſt difficile de n'en avoir pas une idée confuſe, ſi l'on ne la diſtingue en divers états, & ſi l'on ne pénetre par le moyen de l'Hiſtoire, les raiſons de tant de différentes expreſſions ſous leſquelles on l'a répandue dans le monde.

Je ne prétends la conſidérer que depuis ſon renouvellement dans le ſeizieme ſiecle; parce que les derniers Sacramentaires avec qui nous ſommes en diſpute, n'ont aucun rapport avec les premiers, & ne ſont liés avec eux ni par la ſucceſſion des perſonnes, ni par l'union dans les autres dogmes, ni même pour avoir emprunté d'eux leurs expreſſions ou leurs arguments; ayant inventé d'eux-mêmes leur opinion ſans relation aux autres, & comme ſi elle n'eût jamais été dans le monde avant eux.

En la regardant de cette maniere, on la peut diſtinguer en trois états, dont le premier ſe peut appeller l'état de ſincérité; le ſecond l'état de politique; le troiſieme l'état de mélange. On verra dans la ſuite les raiſons de tous ces différents noms.

On a déja dit qu'elle fut premiérement propoſée par Carloſtad: mais parce qu'il fut bientôt hors de combat, & qu'il s'y prit ſi mal qu'il fut abandonné de tout le monde, Zwingle a été conſidéré comme l'Auteur de ce renouvellement de l'opinion Sacramentaire.

Elle fut d'abord aſſez informe dans ſon eſprit. Car quoiqu'il témoigne que pluſieurs années avant qu'il la publiât, il avoit déja quitté dans le cœur la doctrine de la préſence réelle, & qu'il croyoit que Jeſus Chriſt n'étoit point réellement préſent dans l'Euchariſtie, ce qui le convainc d'avoir trahi ſa conſcience pendant tout ce temps, puiſqu'il ne laiſſoit pas Subſid. de Euch. fol. 244. De vera Rel. f. 202. Reſp. ad Luth. fol. 400.

Liv. I. Ch. II. de prêter son ministere à un culte & à une doctrine qu'il condamnoit dans le cœur, il dit pourtant lui-même, qu'il ne savoit pas encore alors la maniere d'expliquer ces paroles, *ceci est mon corps*, par ces mots, *ceci signifie mon corps*, & qu'il n'apprit cette célebre explication de figure & de signe, qu'il appelle cette heureuse perle, *felicem Margaritam*, que dans la Lettre d'un Hollandois nommé Hunnius, qui lui fut communiquée par Jean Rhodius & George Saganus, qui l'étoient venu consulter sur l'Eucharistie.

Zwingl. Epist. ad Pomeran. fol. 256.

Il ne fut pas même d'abord toutes les adresses pour défendre cette *clef de figure*, comme il l'appelle lui-même. Il se contentoit de proposer au commencement certains passages, qui ont peu de rapport avec ce qu'il prétendoit expliquer, & qui étoient pris ou des songes ou des paraboles dont il est parlé dans l'Ecriture, dans lesquels il n'est pas étrange que le mot *est* soit pris pour *signifie*. Ce ne fut que par un avertissement qu'il reçut en songe d'un esprit *noir ou blanc*, comme il dit lui-même, qu'il apprit ce fameux passage : *Est enim phase Domini*, *c'est le passage du Seigneur*, qu'il crut le plus propre de tous pour autoriser son explication.

In subsid. de Euch. fol. 249.

Mais après qu'il eut acquis toutes ces lumieres, il expliqua ensuite son opinion par des termes assez naturels & assez simples, & qui exprimoient assez nettement ses sentiments véritables, sans se mettre en peine de les déguiser par quantité de mots dont on s'est servi depuis, qui ne signifiant rien, ne sont destinés qu'à éblouir les ignorants & les simples. Il enseigna donc que dans ces paroles, *ceci est mon corps*, il y avoit un trope ou une figure ; que le mot *est* ne s'y devoit pas expliquer simplement & naturellement ; mais que de même que ces paroles de l'Ecriture, *c'est le passage du Seigneur*, signifient que l'Agneau Paschal est la figure du passage du Seigneur ; de même le sens de ces paroles de Jesus Christ, *ceci est mon corps*, est, que *ceci*, c'est-à-dire le pain, signifie, ou est la figure du corps de Jesus Christ. Cette explication des paroles de l'institution de ce mystere, régla sa doctrine sur l'Eucharistie, qui consistoit toute à dire, que la Cene étoit un Sacrement & un signe sacré établi de Dieu pour nous renouveller la mémoire du corps de Jesus Christ. Mais il vaut mieux exprimer son opinion par ses termes que par les nôtres.

Tous ses Livres sont pleins des explications qu'il fait de sa doctrine sur les Sacrements, & sur la Cene. Il dit dans le Livre de la véritable Religion, que *quoi qu'en veuillent dire les nouveaux ou les anciens Auteurs, les Sacrements sont des signes & des cérémonies, par lesquelles un homme prouve qu'il veut être dans l'Eglise, ou qu'il est soldat de Jesus Christ.* Sunt *ergo Sacramenta signa vel ceremoniæ, pace omnium dicam, sive neotericorum sive veterum, quibus se homo Ecclesiæ probat aut candidatum, aut militem*

De vera Rel. f. 198.

militem esse Christi. Et il réfute en ce même lieu, ceux qui enseignent que les Sacrements sont des signes de telle nature, que lorsqu'on les administre au dehors, *l'effet signifié par les Sacrements est opéré intérieurement: parce*, dit-il, *que c'est le S. Esprit qui divise ses graces comme il veut; c'est-à-dire, à qui il veut, quand il veut, & où il veut. Car s'il étoit contraint d'opérer intérieurement lorsque nous administrons ces signes extérieurs, il seroit absolument lié à ces signes.* LIV. I. CH. II.

Il définit dans sa Confession de foi présentée à l'Empereur, les Sacrements d'une maniere plus courte. *Le Sacrement*, dit-il, *est un signe d'une chose sacrée, savoir de la grace déja faite.*

Quand il veut expliquer en particulier la nature de l'Euchariſtie dans le Livre de la véritable Religion, il ne dit autre chose, sinon *qu'elle est une commémoration, par laquelle ceux qui croient fermement qu'ils ont été réconciliés par la mort & le sang de Jesus Christ, annoncent cette mort qui leur a causé la vie, ils l'en louent, ils s'en réjouissent, ils la relevent par leurs éloges; d'où il arrive que ceux qui s'assemblent pour célébrer cette fête, & pour annoncer & faire mémoire de la mort du Seigneur, témoignent par-là même qu'ils sont les membres d'un même corps & un même pain.* p. 222.

Ces paroles, qui réduisent la nature de l'Eucharistie à une simple commémoration, ont fait avouer à Hospinien que Zwingle n'avoit marqué dans ce Livre que ce seul usage, qui feroit voir qu'il ne reconnoissoit dans ce Sacrement que de simples signes & une pure représentation de la mort de Jesus Christ; mais il prétend qu'il s'explique davantage en d'autres lieux, & c'est ce qui ne paroît pas. Lettre de Billicanus dans Hosf. fol. 40.

Il est certain que Billicanus, Prédicateur de Norlinguen, l'accusa nettement dans une Lettre écrite à Urbanus Regius, de n'admettre dans la Cene que du pain & du vin, qui est ce que l'on appelle n'admettre que de simples signes, *nuda signa:* ce qui a été depuis tant de fois anathématisé par les Calvinistes. Cependant Zwingle, dans la Réponse qu'il fit à Billicanus l'an 1526, ne prend pas la peine de se justifier sur cet article; & dans sa Lettre à Urbanus Regius écrite la même année, il confirme plutôt l'accusation de Billicanus, en disant nettement, que les *signes cérémoniaux ou sacramentaux ont été donnés aux hommes, afin que leurs sens eussent aussi quelque consolation; & que notre Eucharistie est une assemblée de l'Eglise, où nous mangeons le pain & buvons le vin comme des symboles, afin de nous renouveller la mémoire de ce que Jesus Christ a fait pour nous;* sans parler d'aucun autre effet de ce mystere.

Il enseigne, dans sa Réponse à Strution, écrite l'an 1627, que ces paroles, *hoc est corpus meum*, ne contiennent point de promesse, & fol. 313.

LIV. I. CH. II. qu'elles sont historiques & préceptives. Et il essaie de prouver la même chose dans l'Apologie contre le Sermon de Luther. *Nihil*, dit-il, *in*
fol. 371. *his verbis (hac est corpus meum) nobis promissum est. Unde nullo modo, si saltem propriè & disertè de his pronunciare volumus, quod his confidere ac se totos committere debeant qui fideles sunt.*

Part. 2. Hosp. fol. 29. Cela paroît directement contraire à ce que les Sacramentaires enseignent communément, que les Sacrements enferment la promesse de ce qu'ils signifient, comme Hospinien le dit expressément, & comme on le voit souvent dans Calvin & dans les autres Ecrivains de ce parti. Nous verrons néanmoins que s'ils sont différents de termes, ils ne sont pas fort éloignés de sentiments.

fol. 381. Mais en se voulant expliquer sur ce point dans sa Réponse à Luther, qui lui avoit reproché qu'il n'admettoit dans la Cene que de simple pain & de simple vin, pour servir de gage & de mémoire au peuple Chrétien, il semble confirmer plus fortement cette objection; car c'étoit-là le lieu d'expliquer les effets de l'Eucharistie, l'union des signes aux choses, & la manducation réelle du corps de Jesus Christ par la foi. Cependant il ne fait rien de tout cela, il reproche à Luther *d'attribuer, comme les Papistes, des effets à l'Eucharistie sans l'autorité de la parole de Dieu*, & de dire que par cette manducation *on obtient la rémission de ses péchés, que la foi est confirmée, que nos corps sont conservés pour la résurrection.*

Il est vrai qu'il se plaint comme d'une grande injure que l'on l'accuse de n'admettre que de simples signes, *nuda signa*: mais pour s'en justifier il ne dit autre chose, sinon, *qu'il faut célébrer en sorte l'Eucharistie, que tous ceux qui y participent rendent graces à Dieu pour la mort qu'il a voulu souffrir pour eux, & qu'ils prennent en même temps ce vrai & infaillible signe qui nous lie mystiquement, comme dit S. Paul, en un même pain & un même corps.*

fol. 396. Conformément à cette doctrine il dit, *que l'action de graces est la principale partie de ce qui se passe dans l'Eucharistie.* PRIMARIUM *& principale opus esse quod hic transigi solet.* Il dit dans la Déclaration de sa foi, présentée à l'Empereur Charles V à la Diete d'Augsbourg, *que par le Baptême, l'Eglise reçoit au nombre de ses enfants ceux qui y étoient déja reçus par la grace.* BAPTISMO *igitur Ecclesia publicè recipit eum qui prius receptus est per gratiam;* & qu'ainsi ce n'est pas le Baptême *qui confere la grace, mais qu'il témoigne seulement à l'Eglise qu'elle a été reçue.* NON *ergo affert gratiam Baptismus, sed gratiam factam esse ei cui datur, Ecclesiæ testatur.* Ce qu'il étend tant aux adultes qu'aux enfants, qu'il veut être déja en grace quand on les baptise, en vertu de cette alliance imaginaire, qu'il prétend que Dieu a contractée avec les Chrétiens & leurs enfants, aussi-bien qu'avec

les Juifs. Et s'il raisonne de cette sorte sur le Baptême, on ne doit point douter qu'il n'ait eu les mêmes pensées sur l'Eucharistie. Liv. I. Ch. II.

A la vérité dans ce même Ecrit il déclare qu'il croit que le corps de Jesus Christ est présent dans la Cene. *Credo quod in sacra Eucharistia, hoc est gratiarum actionis Cœnâ, verum Christi corpus adsit:* mais il ajoute incontinent, de peur qu'on ne s'y puisse méprendre, que *c'est par la contemplation de la foi;* & il explique cette présence par la foi, en ces termes: c'est-à-dire, *que ceux qui rendent graces à Dieu pour les bienfaits qu'il nous a faits dans son Fils, reconnoissent qu'il a pris une véritable chair, qu'il a souffert véritablement dans cette chair, qu'il a véritablement lavé nos péchés dans son sang, & qu'ainsi tout ce que Jesus Christ a fait pour nous, devient comme présent par cette contemplation de la foi.*

Mais il n'y a rien de plus propre à faire bien comprendre l'opinion de Zwingle, que l'Exposition de sa foi qu'il écrivit pour le Roi de France peu de temps avant sa mort.

Il dit dans cet Ecrit, que *manger spirituellement Jesus Christ, c'est s'appuyer en esprit sur la miséricorde de Dieu par Jesus Christ.* Spiritu *ac mente niti misericordiâ Dei per Christum.* fol. 554.

Que le manger sacramentalement, c'est ajouter à cette disposition la manducation extérieure des signes.

Il représente ensuite sept vertus des signes sacramentaux, & il n'y compte point cette efficace de grace dont parle M. Claude.

Celles qu'il nous marque ne sont que des effets attachés aux signes comme signes; mais qui ne renferment aucune action du S. Esprit.

Il faut pourtant avouer que Zwingle reconnoît quelquefois dans la Cene une opération du S. Esprit; mais c'est une opération sans aucun ordre certain; c'est-à-dire, qu'il veut que le S. Esprit y opere *quand il veut, sur qui il veut, & autant qu'il veut.* Hæc *omnia*, dit-il, dans son Ecrit adressé aux Princes d'Allemagne, *dum fiunt, unus atque idem operatur Spiritus, qui inspirando, nunc citra instrumentum trahit, nunc cum instrumento, quo, quantùm & quem vult.* L'on reconnoît que l'on peut encore trouver dans ses œuvres, aussi-bien que dans celles d'Œcolampade, quelques passages qui parlent de cette opération du S. Esprit, qu'il joint quand il veut aux Sacrements. Et c'est aussi dans ce même sens que les Théologiens Suisses, dans la Déclaration qu'ils envoyerent à Luther de leur sentiment, après le Concordat de Wittemberg l'an 1536, disent en parlant des Sacrements: *Verùm & ipsis ministris & signis illis utitur Dominus, quemadmodum & verbo, ad hoc ut ex mera gratia quando & quomodo voluerit, cœlestia sua dona, semper tamen juxta præscriptum* Part. 2. fol. 152.

 promissionum suarum, & repræsentata annuntiet visibiliterque demonstret; & præsentia sistat atque exhibeat.

CHAPITRE III.

Si selon la doctrine de Zwingle, ci-dessus représentée, on doit conclure qu'il n'admet dans les Sacrements que de simples signes.

Vid. Epist. Œcolam. ap. Hosp. fol. 112.

CEtte question est d'une extrême importance, parce qu'il est clair presque par toutes les Confessions de foi des Eglises Calvinistes, qu'ils condamnent comme une hérésie d'enseigner que les Sacrements ne contiennent que de purs signes destitués de vertu & d'efficace. De sorte que de convaincre Zwingle & les Zwingliens de l'avoir enseigné, c'est les convaincre d'une hérésie reconnue pour telle par tous les Calvinistes; ce qui ne seroit pas fort glorieux à ce prétendu Prophete, suscité de Dieu pour tirer toute l'Eglise d'erreur. Outre que montrant que Zwingle a été dans cette erreur, on établira des fondements pour faire voir dans la suite, que les Calvinistes n'en sont pas fort éloignés, & qu'ils ne s'en sauroient exempter que par des opinions arbitraires, qui n'ont aucun fondement ni solide ni apparent dans l'Ecriture.

Mais pour décider cette question, il faut savoir généralement que de n'admettre que de simples signes, *nuda signa*, c'est ne reconnoître aucune efficace dans les Sacrements. Et par cette efficace l'on n'entend pas une efficace extérieure, qui est inséparable des signes en tant que signes; étant certain qu'il n'est pas possible que des signes n'excitent l'idée de ce qu'ils signifient. On entend une efficace divine & intérieure. De sorte que de dire que les Sacrements sont de simples signes, c'est dire en un mot que le S. Esprit n'agit point intérieurement dans le cœur de ceux qui reçoivent les Sacrements.

Or dire que le S. Esprit n'agit point dans les Sacrements, & qu'ils sont destitués de son efficace, ce n'est pas dire qu'il n'y agit jamais; mais c'est dire qu'il n'a pas promis d'y agir toujours. Le S. Esprit peut agir dans ceux qui travaillent dans leurs maisons, qui lisent des histoires, qui rendent la justice; mais on n'a pas lieu de dire pour cela que ces actions soient pleines de l'efficace du S. Esprit; puisqu'il n'a pas promis d'agir particuliérement dans ceux qui les feroient. Le S. Esprit peut agir de même dans ceux qui contemplent Jesus Christ de quelque maniere que ce soit, dans ceux qui le regardent par les yeux de la foi sous toutes les figures par lesquelles il nous est représenté dans l'Ecriture, qui le considerent

comme une porte, comme une vigne, comme le bouc chargé des péchés du peuple, comme la lumiere, comme le soleil, comme une pierre, comme une montagne, comme un alpha & un omega, comme une clef. Cependant je ne pense pas que MM. les Ministres prétendent que toutes ces choses ne sont pas de simples signes, parce qu'on les peut regarder par la foi, & que Dieu peut agir par son esprit sur ceux qui les regardent de la sorte. Liv. I. Ch. III.

Il peut agir de même sur l'esprit de ceux qui, pour se souvenir de Jesus Christ & de sa mort, s'en feroient dés signes arbitraires; sur ceux qui auroient un crucifix ou un tableau de la passion devant les yeux; sur ceux qui liroient les Livres où il est parlé de Jesus Christ: & je ne crois pas néanmoins que les Ministres nous veuillent obliger de regarder toutes ces choses comme autant de Sacrements & de signes efficaces de la grace, à cause de ces mouvements de foi & de cette opération du S. Esprit qui y peut être jointe.

Il faut aussi distinguer plusieurs sortes d'opérations du S. Esprit dans ceux qui reçoivent les Sacrements. La premiere consiste dans les mouvements de foi avec lesquels on s'y prépare, on s'éprouve soi-même & on s'en approche.

Ces mouvements de foi joignant l'ame à Jesus Christ, & rendant Jesus Christ présent à l'ame, sont, ou produisent une manducation spirituelle, selon la doctrine des Ministres, & principalement selon celle de Zwingle, qui cite souvent ce passage de S. Augustin comme un fondement de sa doctrine: *Croyez, & vous avez mangé.* CREDE, *& manducasti.* Et ainsi ceux qui s'approchent de l'Eucharistie avec ce mouvement de foi, joignent la manducation spirituelle à la manducation sacramentale, comme Zwingle le dit expressément dans un passage rapporté ci-dessus.

Mais cette union de la manducation spirituelle avec la sacramentale, ne suffit nullement, afin qu'on puisse dire que l'Eucharistie ne soit pas un simple signe: 1°. Parce que c'est par accident que cette manducation spirituelle est jointe à la sacramentale, & qu'elle n'en est nullement l'effet. Elle est même présupposée, & Dieu ne la donne point en vue de la réception de l'Eucharistie. C'est ce que Zwingle enseigne formellement dans son Exposition de la foi chrétienne. *Il ne se peut faire*, dit-il, *que la foi soit donnée dans la Cene, parce qu'il faut l'avoir avant que de s'en approcher.* NEQUIT *fieri ut in Cœna fides detur; adesse enim oportet priusquam adeas.* Ce qu'il avoit déja écrit dans sa Lettre aux Princes d'Allemagne. *Il est constant*, dit-il, *que la grace n'est point attachée aux Sacrements, & qu'ainsi ils ne justifient point, & ne conferent point la justification; mais qu'ils excitent & certifient plutôt la foi & la promesse, que l'on suppose être présente* Exp. fidei Christ. fol. 555. fol. 546.

LIV. I. CH. III fol. 541. *auparavant*. Enfin il s'explique si nettement sur ce point, dans sa Confession de foi présentée à l'Empereur à Augsbourg, qu'il ne laisse aucun lieu de douter de son sentiment. *Je crois*, dit-il, *ou plutôt je sais, que tant s'en faut que les Sacrements conferent la grace, qu'ils ne la portent & ne la dispensent pas même. Et peut-être, très-puissant César, que ces paroles vous paroîtront trop hardies; mais je ne puis me départir de ce sentiment. C'est la vérité même qui a dit que l'Esprit souffle où il veut, & que l'on ne sait d'où il naît & où il se repose. Ce n'est point ni par une immersion, ni par un breuvage, ni par une onction que la grace nous est donnée. Car si cela étoit, on sauroit ou quand, ou sur qui le S. Esprit agit. Et il ne faut point que les Théologiens aient recours aux dispositions qu'ils disent être requises dans le sujet, ni qu'ils soutiennent que la grace du Baptême ou de l'Eucharistie est donnée à ceux qui sont disposés auparavant. Car ou celui qui reçoit la grace se prépare lui-même, ou il y est préparé par le S. Esprit. S'il s'y prépare lui-même, nous pouvons donc quelque chose de nous-mêmes, & il ne faut plus de grace prévenante. S'il est préparé par l'Esprit de Dieu, je demande si c'est par le Sacrement ou hors le Sacrement. Si c'est par le moyen du Sacrement, les Sacrements préparent aux Sacrements, & il y aura un progrès à l'infini. Que si sans le Sacrement l'homme est préparé à recevoir la grace sacramentale; donc l'esprit est présent avant le Sacrement. D'où il s'ensuit, ce que j'admets volontiers dans la matiere des Sacrements, que les Sacrements sont donnés pour servir de témoignage public de la grace qui étoit déja présente auparavant. Quæ cuique privato prius adest.*

La seconde raison est, que cette grace peut être jointe de même avec tous les autres signes arbitraires ou naturels de Jesus Christ, & que chaque fidele peut tous les jours en mangeant son pain ordinaire, penser que Jesus Christ est mort pour nous, & que sa mort est la nourriture de l'ame. De sorte que si cela suffisoit, afin de dire qu'un signe est efficace & rempli de la vertu du S. Esprit, il faudroit dire que tout en est rempli; n'y ayant rien qui par notre volonté ne puisse être joint avec des pensées & des mouvements de foi, & qui ne nous puisse servir d'occasion de penser à Jesus Christ, & y ayant même des choses qui le font d'une maniere plus vive que les Sacrements.

La seconde maniere dont on pourroit concevoir que les Sacrements sont efficaces, est que Dieu opérât de nouveaux mouvements de foi, & donnât des graces nouvelles à ceux qui communieroient. Ce qui se peut encore concevoir en deux manieres.

L'une, que par le mérite de cette foi que l'on y auroit apportée, on obtînt de nouvelles graces, & un nouvel accroissement de foi & de charité, selon la doctrine des Peres, qui enseignent que la foi mérite l'aug-

mentation de la foi, *fides meretur augeri*: d'où il s'ensuivroit que les fideles apportant à l'Euchariſtie un mouvement de foi, mériteroient par cette foi même que Dieu leur fit de nouvelles graces, & agît plus fortement dans leur cœur.

L'autre eſt, que ſans avoir égard préciſément à cette foi qu'ils apporteroient à l'Euchariſtie, Dieu, en vertu de ſa promeſſe, agît ſur les ames de ceux qui communient dignement, d'une maniere toute autre qu'il ne fait ſur les ames de ceux qui joignent des mouvements de foi, ou à des ſignes arbitraires de Jeſus Chriſt, ou aux actions communes de la vie.

Il eſt clair que ſi l'on n'entend cet accroiſſement de foi, de charité, & de grace qu'en la premiere maniere, cela ne ſuffit nullement pour dire que les Sacrements ne ſont pas de ſimples ſignes. Car s'enſuit-il que le pain commun ne ſoit pas un ſimple ſigne du corps de Jeſus Chriſt, de ce qu'en s'en ſervant pour ſe faire reſſouvenir de Jeſus Chriſt, on le regarde comme la figure de la nourriture ſpirituelle que nous trouvons en la méditation de ſa mort, & qu'en vertu de ces actes de foi, on obtient de Dieu quelques nouvelles graces? Ce ſeroit un moyen certain pour transformer toutes les créatures du monde en Sacrements efficaces, puiſqu'elles nous peuvent toutes ſervir pour nous élever à Dieu, qu'elles peuvent toutes exciter notre foi, & que nous pouvons en les regardant obtenir de Dieu de nouvelles graces.

Ce n'eſt donc pas reconnoître aucune véritable efficace dans les Sacrements, que de n'en reconnoître que de cette ſorte, & l'on ne peut être exempt de cette erreur, qu'en faiſant profeſſion de croire, que Dieu agit par ſon eſprit ſur tous ceux qui reçoivent les Sacrements avec la diſpoſition requiſe, qu'il leur communique de nouvelles graces en vertu de ſa promeſſe, & d'une maniere différente de celle dont il augmente la grace de ceux qui joignent des mouvements de foi aux autres ſignes qui ne ſont pas Sacrements.

Et cela ſuppoſé, j'avoue qu'à la vérité Zwingle a reconnu la premiere ſorte d'efficace, & qu'il a enſeigné que les fideles qui s'approchoient avec foi de la Cene, joignoient la manducation ſpirituelle avec la ſacramentale; mais c'eſt dire, qu'il a reconnu que la Cene étoit efficace, comme un agneau, comme un bouc, comme une porte, comme le ſoleil, comme un pain commun, & comme toutes les autres choſes que l'on peut regarder par la foi comme figures de Jeſus Chriſt.

J'avoue encore qu'il a reconnu dans la Cene quelques opérations du S. Eſprit, à l'égard de ceux qu'il veut, & quand il veut; comme il en a reconnu ſans doute dans toutes les actions communes, & dans la conſidération de toutes les figures arbitraires & naturelles de Jeſus Chriſt;

n'y en ayant aucune à laquelle le S. Esprit ne puisse joindre sa grace quand il le veut.

Mais je ne vois pas qu'il ait reconnu d'efficace perpétuelle & particuliere à l'Euchariſtie, & différente de cette foi préparatoire; & qu'ainſi il ſe ſoit juſtifié de l'héréſie qu'on lui a imputée, de n'admettre dans l'Euchariſtie que de ſimples ſignes.

Bien loin de s'en être juſtifié, il a donné lieu de l'en convaincre. 1°. En niant formellement, comme nous avons vu, que les paroles de l'Ecriture continſſent aucune promeſſe. Car ſi elles ne contiennent aucune promeſſe, il n'y a aucune efficace & aucune grace attachée à la réception de l'Euchariſtie.

2°. En réfutant formellement ceux qui diſent que les Sacrements ſont des ſignes de telle nature, que lorſqu'on les adminiſtre au dehors, l'effet ſignifié par les Sacrements eſt opéré au dedans. Car ne pas reconnoître cela, c'eſt mettre les Sacrements au rang de tous les autres ſignes auxquels Dieu joint ſa grace quand il veut, ſans que pour cela on s'aviſe jamais de dire ou de penſer que ce ſoient des ſignes efficaces de la grace.

Enfin, tous les paſſages que nous avons rapportés ci-deſſus, dans leſquels il paroît que Zwingle ne met jamais entre les vertus ou les effets des Sacrements, cette efficace perpétuelle & cette opération particuliere de Dieu ſur ceux qui les reçoivent, prouvent manifeſtement qu'il ne l'a point reconnue. Il n'auroit jamais manqué d'en parler lorſqu'il s'agiſſoit d'expliquer les effets des Sacrements, comme dans ſa Confeſſion de foi envoyée à l'Empereur Charles V à la Diete d'Augsbourg, & dans ſon Expoſition de la foi chrétienne adreſſée au Roi de France. Car comme il n'a pu ignorer que c'étoit une des principales objections par leſquelles on décrioit ſa doctrine, il n'eût pas manqué de ſe juſtifier de ce reproche, s'il eût eu lieu de le faire.

Je ne vois pas que les ſectateurs de Zwingle, comme Œcolampade, s'en ſoient mieux purgés. Il eſt vrai qu'ils reconnoiſſent une préſence de Jeſus Chriſt dans la Cene; mais c'eſt une préſence ſemblable à celle qu'ils diſent ſe rencontrer dans toutes les actions chrétiennes, où l'on penſe à Jeſus Chriſt, & par leſquelles on peut dire que Jeſus Chriſt eſt préſent à toutes les portes, à tous les agneaux, à tous les boucs, à toutes les pierres, à toutes les montagnes, & généralement à toutes les choſes avec leſquelles il nous plaît de joindre la contemplation de Jeſus Chriſt, comme avec ſes ſignes & ſes figures. Il eſt vrai encore qu'ils reconnoiſſent une promeſſe: mais c'eſt une promeſſe qui n'eſt pas pour l'Euchariſtie ſeule, & qui regarde toute ſorte d'aſſemblées chrétiennes, dans leſquelles l'eſprit de Dieu agit quand il veut. On peut voir tout cela dans ce lieu d'Œcolampade, où en voulant

lant faire voir que Jesus Christ n'est pas absent de la Cene, il fait voir qu'il n'attribue rien de particulier à l'Eucharistie, & qui ne convienne aussi bien à mille autres choses qui ne sont pas Sacrements.

On ne regarde point, dit-il, *bassement le pain & le vin, mais on éleve cependant son esprit par la foi. On ne peut pas dire qu'un homme ait rien de commun avec la vanité des théatres, lorsqu'il reconnoît Jesus Christ partout, à cause de son immense majesté, qu'il le sent favorable dans son cœur comme dans son temple, qu'il le loue comme régnant dans le ciel dans sa chair glorieuse, avec une grande confiance d'être un jour uni avec lui, & qu'il se nourrit & se fortifie par cette chair. Comment croira-t-on qu'un tel homme soit particuliérement privé de Jesus Christ dans la Cene?* Il veut dire que possédant Jesus Christ par-tout, il le posséde aussi dans la Cene. Et de peur que l'on attribuât cela à l'Eucharistie plutôt qu'à une autre chose, il le fonde sur une promesse générale. *Nous ne rejettons pas*, dit-il, *la promesse: je suis avec vous jusques à la consommation des siecles. Nous avouons que Jesus Christ n'est pas absent de deux personnes qui s'assemblent en son nom. Nous nous réjouissons qu'il habite dans notre cœur.*

Ep. Apol. ad Philip. Mel. apud Hosp. f. 71.

Voilà quelle est la présence, l'efficace, la promesse que les Zwingliens reconnoissent; c'est-à-dire, comme nous avons déja dit, que l'Eucharistie est efficace, selon eux, comme une porte, un agneau, & un pain commun considéré par la foi, & que ceux qui vont à l'Eglise participer à la Cene, ont une promesse de grace comme ceux qui demeurent à la maison avec leur famille, & qui y mangent du pain commun en pensant à Jesus Christ. Si c'est-là admettre autre chose que de simples signes, je ne pense pas qu'il soit possible de tomber dans cette erreur, autrement qu'en niant absolument que Dieu joigne jamais sa grace avec aucune chose extérieure. Ce qui est une opinion ridicule & contraire au sens commun.

CHAPITRE IV.

Second état de l'opinion Zwinglienne, que l'on peut appeller ETAT DE POLITIQUE.

Ce second état de l'opinion sacramentaire est fort différent du premier. Car on y voit disparoître presque tous les caracteres & toutes les expressions par lesquelles elle étoit reconnoissable, & on ne la voit revêtue que de termes, par lesquels les Catholiques & les Luthériens expriment ordinairement leur sentiment de la présence réelle.

Liv. I. Ch. IV. Ce fut Martin Bucer, qui de Religieux de S. Dominique s'étoit fait Ministre à Strasbourg, qui fut l'Auteur de cet artifice, dans lequel il fut aidé par les autres Ministres de cette ville-là, & sur-tout par Capiton avec qui il étoit particuliérement lié. Les Calvinistes, qui depuis n'approuverent pas tout-à-fait son procédé, attribuent le dessein qu'il eut d'obscurcir leur opinion à un excès de timidité. Mais ce ne fut pas seulement après la mort de Zwingle qu'il forma cette entreprise, comme il semble que Hornbek l'a cru, car il en avoit déja fait divers essais auparavant, en traitant avec Mélancton & les autres Luthériens.

Summa contr. p. 672.

Il est visible même qu'il dressa dans cette vue la Confession de foi des quatre villes impériales, Strasbourg, Constance, Memminge & Lindau, qui fut présentée à l'Empereur Charles V, dans la Diete d'Augsbourg. Car le bruit s'étant répandu dans l'Allemagne, que l'Empereur, après la prise de François I devant Pavie, alloit déclarer la guerre aux Protestants, & principalement aux Sacramentaires, contre qui il étoit particuliérement animé, Bucer, qui cherchoit à s'appuyer des Princes Protestants, sans le secours desquels ces quatre villes impériales n'étoient pas en état de résister à l'Empereur, tempéra de telle sorte l'article de la Cene dans cette Confession, qu'il ne se sépara proprement ni des Luthériens, ni des Catholiques; s'étant contenté de dire sur ce sujet, que *Jesus Christ donne par les Sacrements à ceux qui sont du nombre de ses disciples, son vrai corps & son vrai sang à manger & à boire véritablement, en aliment & en breuvage des ames qui les nourrit à la vie éternelle.*

Confess. Argent. art. 18.

Il joignit à cette Confession de foi une déclaration rapportée par Hospinien, qui n'est pas moins captieuse. Car il semble qu'il n'y condamne que la manducation Capharnaïte; c'est-à-dire, celle qui suppose que le corps de Jesus Christ est broyé & divisé; & il cite même Saint Thomas & les Scholastiques pour appuyer ses sentiments; mais il y admet en termes formels, que le vrai corps de Jesus Christ nous est donné avec le pain, *simul cum pane dari verum corpus Christi.*

Part. 2. fol. 101.

Il découvrit quelque temps après le but qu'il s'étoit proposé dans le choix de ces expressions, si peu propres pour exprimer ses sentiments. Car Philippe, Landgrave de Hesse, qui, faisant profession de la doctrine Luthérienne, ne laissoit pas de desirer ardemment de se fortifier par le secours des Suisses & des autres Calvinistes, ayant une extrême passion de réunir ces deux partis dans un même corps de Religion: Bucer, secondant son inclination, eut la hardiesse d'avancer la plus ridicule prétention qui fut jamais, qui est, qu'il n'y avoit qu'une dispute de mots entre Luther & Zwingle, & qu'ils s'accordoient dans le fond des opi-

nions. C'eſt ce qu'il s'efforça d'établir par divers Ecrits, & par diverſes lettres qui ſont rapportées par Hoſpinien. Liv. I. Ch. IV.

Les Luthériens, qui avoient des intérêts ſéparés de ceux des Zwingliens, & qui, par la conſidération de la puiſſance des Princes qui ſuivoient leur doctrine, eſpéroient obtenir de l'Empereur qu'elle ſeroit tolérée, n'entrerent point du tout d'abord dans ces expédients de Bucer, & ils marquerent fort nettement par divers articles, la différence de l'opinion de Luther & de celle de Zwingle, comme on peut voir dans Hoſpinien.

Les Zwingliens, diſent-ils, *croient nettement que le corps de Jeſus Chriſt est dans le ciel, & n'eſt pas réellement ni dans le pain, ni avec le pain; & néanmoins ils ne laiſſent pas de dire, que le corps de Jeſus Chriſt eſt véritablement préſent, mais par la contemplation de la foi; c'eſt-à-dire par imagination. C'eſt-là leur véritable ſentiment. Ainſi ils trompent les hommes par ces termes, que Jeſus Chriſt eſt vraiment préſent. Car ils ajoutent que c'eſt par la contemplation de la foi, c'eſt-à-diré par imagination, niant ainſi la préſence réelle qu'ils avoient ſemblé accorder. Pour nous, nous enſeignons que le corps de Jeſus Chriſt eſt vraiment préſent dans le pain & avec le pain.* fol. 112.

Les artifices de Bucer ayant été ſi clairement découverts, tout autre que lui auroit abandonné une prétention ſi déraiſonnable; mais la crainte qu'il avoit de ſe voir ſans appui, expoſé à la puiſſance de l'Empereur, étant plus forte que la raiſon, il continua dans le même deſſein, & il eut la hardieſſe, en répondant à cet Ecrit, de ſoutenir encore que Luther & Zwingle étoient dans les mêmes ſentiments; mais ce fut en altérant & en déguiſant d'une maniere horrible les ſentiments de Zwingle. Car il fit ſemblant de ne nier que le corps de Jeſus Chriſt pût être en pluſieurs lieux, qu'en la maniere dont S. Thomas & S. Bonaventure le nient; & il donne tout-à-fait lieu de croire qu'il admettoit une vraie préſence réelle. Hoſp. p.2. fol. 111.

Il ne ſe contenta pas même d'avoir conféré avec Mélancton & Brence; il alla trouver Luther à une ville nommée Coburge, & de-là il fit un voyage en Suiſſe pour conférer avec Zwingle; & il fit tant par ſon adreſſe, que le Landgrave de Heſſe fit alliance avec les Suiſſes & la ville de Strasbourg. Ce qui étoit le but de toutes ſes courſes. Hoſp. fol. 112.

Cependant les Luthériens prenoient des routes bien différentes, & ſe déclaroient toujours plus nettement contre les Calviniſtes, en ſe ménageant davantage ſur l'Euchariſtie à l'égard des Catholiques. Car Melancton, dans l'Apologie de la Confeſſion d'Augsbourg, en parla de telle ſorte, qu'on pouvoit conclure de ſes paroles qu'il tenoit la Tranſſubſtantiation, comme Hoſpinien le lui reproche auſſi-bien que Zanchius. p.2. f.120.

Liv. I. Ch. IV. Mais tout cela ne rebuta pas néanmoins Bucer ; il continua d'écrire à diverses personnes qu'il n'y avoit qu'une dispute de mots entre Luther & Zwingle, & il protesta, par une Lettre écrite aux Ducs de Brunswick Hosp. p. 2. fol. 122. & de Lunebourg, *qu'il croyoit avec Zwingle & Œcolampade, que le vrai corps & le vrai sang du Seigneur étoient vraiment présents dans la Cene, & que le corps du Seigneur étoit offert avec le pain, pour servir de nourriture à l'ame & non pas au ventre.*

On vit en cette occasion combien la hardiesse d'un homme est capable d'imposer aux personnes même intelligentes, & combien ces termes Hosp. fol. 123. portent naturellement au sens d'une présence réelle. Car quoique Luther eût assez lieu de se défier de Bucer, il fut néanmoins persuadé par les paroles que j'ai rapportées, qu'il admettoit une vraie présence ; & il fut réduit à dire qu'il étoit seul dans ce sentiment, & que les autres n'y étoient pas ; *Zwingle*, disoit-il, *& Œcolampade ayant fortement soutenu que Jesus Christ n'est présent que dans un certain lieu du ciel.*

fol. 123. Cet Ecrit de Luther rapporté par Hospinien, est extrêmement considérable pour entendre en quel sens il a pris les paroles de Bucer ; parce que c'est par-là qu'il faut régler celui de la Concorde de Wittemberg, qui fut depuis conclue, & dont nous parlerons ci-après, & qu'il fait voir nettement que Luther a cru que Bucer admettoit une présence réelle du corps de Jesus Christ sur la terre. Car il est visible que c'est l'opinion que Luther lui attribue en cet Ecrit, comme il paroît :

1°. Parce qu'il le distingue de Zwingle, lequel il dit vouloir que le corps de Jesus Christ ne fût que dans un certain lieu du ciel. *In certo cœli loco.* Donc, selon lui, Bucer n'étoit pas de ce sentiment.

2°. Par ce qu'il dit de leur entrevue à Coburge. *Outre cette présence corporelle*, dit-il, *que Bucer confesse en cet Ecrit pour le salut de l'ame, je lui parlai, étant à Coburge, de la présence corporelle, par laquelle, tant les fideles que les infideles, reçoivent de bouche le vrai corps & le vrai sang de Jesus Christ, avec le pain & le vin, & il expliqua son sentiment sur ce point d'une telle sorte qu'il me causa beaucoup de joie. Or encore que dans cet Ecrit il ne touche pas ce point, néanmoins puisqu'il accorde que la chair de Jesus Christ est corporellement offerte & présente à l'ame, je m'imagine qu'il ne sera pas difficile de lui faire croire qu'elle est aussi offerte & présente à la bouche du corps. Que si Dieu leur avoit fait cette grace de se joindre encore à nous dans ce sentiment, notre union seroit certaine.*

Il ne faut donc pas s'étonner, puisque Luther lui-même, qui conféra de vive voix avec Bucer, a été persuadé qu'il admettoit effectivement une véritable présence corporelle de Jesus Christ à l'égard de l'ame, que d'autres

personnes aient eu la même opinion, tant de Bucer que de Calvin, qui emprunta ces termes de lui, comme nous dirons dans la suite. Et c'est aussi le sentiment dans lequel Casaubon a toujours vécu, n'ayant jamais pu souffrir les opinions des nouveaux Ministres de France, qui ont réduit nettement toute cette présence à une présence de foi, c'est-à-dire d'imagination, & d'une prétendue efficace; quoiqu'il soit vrai qu'ils ont mieux entendu en cela le sentiment de Calvin que Casaubon, qui s'étoit laissé tromper aussi-bien que Luther par ses termes captieux. Liv. I. Ch. IV.

Luther ne fut pourtant pas encore persuadé par la déclaration de Bucer qu'il dût s'unir avec les Suisses, tant parce qu'il demandoit d'eux quelque chose de plus, & qu'il vouloit qu'ils fissent profession de croire, que le corps de Jesus Christ est reçu de bouche & des bons & des méchants, que parce qu'il doutoit que Bucer fût bien avoué de ce qu'il disoit. Il se contenta donc de consentir à la ligue de Smalkalde contre l'Empereur, quoiqu'il eût enseigné jusqu'alors, qu'il n'étoit pas permis de résister au Magistrat légitime. Mais il dissuada l'Electeur de Saxe de faire alliance avec les Suisses, & les Théologiens de Wittemberg en firent autant à l'égard du Landgrave de Hesse qui les avoit consultés. Hosp. p.2. fol. 123. Ibid. 124.

Mais ce qui arriva cette même année en Suisse abattit entiérement le peu de courage qui restoit à Bucer, & le fit résoudre à tout accorder aux Luthériens. Car la guerre s'étant émue entre les Cantons Catholiques & Zwingliens, les Catholiques défirent les Protestants en plusieurs batailles, dans la premiere desquelles Zwingle lui-même fut tué les armes à la main, ce que les Ministres de Zurich se sont efforcés de justifier par l'exemple des anciens Prophetes; n'ayant pas trouvé dans l'histoire de l'Eglise, que des Apôtres & des Evangélistes aient fait le métier de Capitaine. La mort d'Œcolampade suivit de près celle de Zwingle; & Luther publia par des Ecrits imprimés, qu'il avoit été étranglé par le Diable. Les Calvinistes l'en justifient comme ils peuvent. Mais la vérité de ce fait est peu importante aux Catholiques; puisqu'il s'ensuit toujours de ce différent entre Luther & eux, ou que Luther qu'ils traitent de Saint & de Prophete, est un infame calomniateur, ou qu'Œcolampade a reçu visiblement la juste punition de son hérésie & de son schisme.

Ces nouvelles ayant été portées à Bucer, il crut son parti entiérement ruiné, s'il ne s'unissoit avec les Luthériens, & il écrivit en hâte aux Ministres de Zurich, qu'il lui sembloit que l'opinion de Luther touchant les Sacrements étoit supportable, & qu'elle n'étoit guere différente de celle de Zwingle; que le différent consistoit plutôt dans l'opinion que dans les choses. Ceux de Zurich lui répondirent d'abord assez fortement, en l'exhortant de demeurer ferme, & de n'abandonner pas la doctrine Hosp. p.2. fol. 127.

LIV. I. CH. IV. qu'il avoit défendue par tant d'Ecrits, pour embrasser la doctrine de Luther touchant la présence corporelle. Mais des paroles n'étoient pas capables de rassurer un homme aussi épouvanté que Bucer, & qui s'étoit mis dans la tête de venir à bout de cet accord à quelque prix que ce fût. Ainsi, encore que Luther eût écrit en l'an 1533, une lettre très-dure au Sénat de Francfort contre les Zwingliens, par laquelle, après avoir marqué nettement la différence de son opinion & de celle de Zwingle, & avoir dit que les Zwingliens se jouoient d'une maniere diabolique des paroles de Jesus Christ, il déclare, *que si quelqu'un sait que son Prédicateur est Zwinglien, il vaut mieux demeurer toute sa vie sans Sacrements que de les recevoir de sa main.* Bucer ne laissa pas d'aller lui-même à Zurich pour empêcher les Ministres de cette ville d'y répondre, & pour les entretenir de quelque espérance de paix.

Cependant les Calvinistes d'Allemagne, suivant les impressions de Bucer, faisoient toujours quelques nouvelles démarches pour s'approcher de Luther. Les Théologiens d'Augsbourg déclarerent par un Ecrit imprimé, *qu'ils n'admettoient pas moins parfaitement & moins pleinement que Luther, une vraie présence, & une vraie manducation.* Ils appellent cette présence, *une présence très-pleine*, & ils finissent cet Ecrit en disant, *qu'ils protestent devant Dieu qu'ils sont d'accord avec lui dans le fond de l'article de la Cene.*

Hosp. p. 2. fol. 129. fol. 130.

Mais plus ils s'efforçoient de publier cette fable, plus Luther faisoit de déclarations contr'eux. Il en fit une entr'autres qu'Hospinien qualifie de très-grossiere, *Confessio & doctrina Lutheri de Cœna crassissima*, par laquelle il dit, que *non seulement les Justes & les Saints, mais aussi les pécheurs reçoivent & touchent véritablement le corps & le sang de Jesus Christ né de la Vierge, soit par les mains, soit par la bouche, soit par le calice, soit sur la patene & le corporal, & que personne ne lui ravira cette foi.*

Id. f. 132.

Idem 133. Hospinien déclare qu'on ne peut suivre cette Confession sans tomber dans plusieurs & très-grandes erreurs; mais elle ne rebuta pas néanmoins ces opiniâtres pacificateurs. Bucer entreprit avec plus d'ardeur que jamais de faire cette union, à la sollicitation du Landgrave de Hesse, s'étant pourvu à cet effet de nouvelles équivoques, ou plutôt s'étant résolu de tout accorder aux Luthériens.

Il est bien vrai que les Théologiens Suisses ne le secondoient pas tout-à-fait, & que dans leur Synode tenu à Constance, ils ne lui donnerent pouvoir de s'accorder avec Luther, qu'au cas qu'il avouât que le corps de Jesus Christ n'étoit mangé que par la foi. Mais Bucer n'étoit pas résolu d'en demeurer dans ces termes, comme il le fit bien voir en répondant aux Articles d'Amdorfius Luthérien, où il déclare, que *tout ce*

Hosp. fol. 136.

que Luther entend par le mot de essentiellement, réellement, corporellement, il entend l'exprimer par le mot de *véritablement.* QUIDQUID *Lutherus per essentialiter, realiter, vel etiam corporaliter dixit, hoc totum volumus per verè exprimere.* Il déclare de plus, qu'il ne rejette *que la présence locale*, rejettée aussi par S. Thomas. Liv. I. Ch. IV.

Il faudroit transcrire tout cet Ecrit, pour faire voir jusqu'où la crainte & l'intérêt peuvent pousser les équivoques. Et l'on ne doit pas s'étonner que ces étranges déguisements aient fait impression sur l'esprit de Mélancton, qui se laissa gagner par la déclaration que lui fit Bucer, *que le corps de Jesus Christ étoit vraiment & substantiellement reçu dans la Cene.* CORPUS *Christi verè & substantialiter à nobis accipi cum Sacramento utimur.* En sorte qu'il ne paroissoit plus d'autre différence entre lui & Luther, sinon que Luther vouloit que le corps de Jesus Christ fût dans le pain & le vin, quoique d'une maniere non locale; au lieu que Bucer vouloit qu'il fût reçu dans la communion sans rapport au pain: ce que Mélancton ne jugeoit pas considérable, & qui étoit même plus conforme à son sentiment. Mais il est visible par tout ce Traité, que les Luthériens ont toujours cru que Bucer admettoit une présence réelle de Jesus Christ dans la Cene à l'égard des fideles qui communient, & que c'est ce qui fait dire à Mélancton qu'ils revenoient au sentiment de Luther: *Nunc ipsi ad Lutherum se inflectunt.* De sorte que l'on n'a pas lieu de croire qu'il ait jamais approuvé leur sentiment qu'en ce sens. Et c'est pourquoi Luther lui-même, ayant vu la déclaration que Bucer avoit faite à Mélancton à l'entrevue de Cassel, répondit en cette maniere. *Puisqu'ils avouent*, dit-il, *que le corps de Jesus Christ est véritablement & essentiellement présenté, reçu, mangé; pourvu qu'ils aient dans le cœur ce qu'ils expriment de bouche, je ne trouve plus rien à redire à leurs paroles.* Hosp.137. Hosp. fol. 138. fol. 140.

Aussi se rendit-il un peu plus traitable depuis ce temps-là; & il témoigna par diverses Lettres, qu'il avoit espérance de s'unir à eux.

Bucer & Capiton voyant leurs pratiques en si bon train, appréhenderent qu'elles ne fussent troublées par le projet que les Cantons Protestants avoient fait de dresser une Confession de foi dans leur Assemblée de Basle: & comme ils n'épargnoient pas leur peine, ils crurent se devoir trouver à cette Assemblée, où ils prierent les Ministres des Suisses Protestants, de tempérer en sorte leurs expressions sur l'Eucharistie & sur l'efficace des Sacrements, qu'elles pussent contribuer à l'accord qui avoit été commencé: & c'est ce qu'ils obtinrent en partie; ces Ministres s'étant abstenus d'y mêler aucuns termes qui condamnassent l'opinion de Luther, & qui ne pussent s'accorder avec ses sentiments par une explication un peu favorable. fol. 141. fol. 142.

Liv. I. Ch. IV. Ces Médiateurs étant donc partis chargés de la Confession de tous les Suisses, ils se rendirent à Isenac au Synode qui y étoit assemblé, &
fol. 144. ensuite à Wittemberg, pour conférer avec Luther qui étoit malade. Et ce fut là qu'ils désavouerent nettement leurs premiers sentiments, ou qu'ils firent voir qu'il n'y a point d'équivoques dont les Calvinistes ne soient capables. Car ils avouerent nettement tout ce que Luther avoit exigé
Ibidem. d'eux, non seulement en s'exprimant en ces termes formels: *Fidem & doctrinam de hoc Sacramento hanc esse quod sentiant in eo ex institutione & opere Domini, prout verba Christi sonant, verum corpus & verum sanguinem suum cum visibilibus signis pane & vino, exiberi, dari & sumi:* mais en y ajoutant de plus, *Credere se etiam per Ecclesiæ Ministrum corpus & sanguinem Christi omnibus sumentibus offerri, neque tantum sumi à dignis corde & ore ad salutem, sed etiam ab indignis ore ad judicium.* C'est-à-dire, QUE LEUR FOI *& leur doctrine touchant ce Sacrement étoit, que par l'institution & l'opération du Seigneur, & suivant le sens naturel des paroles, le vrai corps & le vrai sang de Jesus Christ étoient rendus présents, donnés & pris, avec les signes visibles du pain & du vin; & qu'ils croyoient aussi, que par le Ministre de l'Eglise, le corps & le sang de Jesus Christ étoient offerts à tous ceux qui les reçoivent, & qu'ils n'étoient pas seulement pris par les dignes de cœur & de bouche pour le salut, mais aussi de bouche par les indignes.* C'étoit confesser bien nettement la manducation orale & la manducation des indignes.

fol. 145. La seule chose qu'ils obtinrent de Luther, fut qu'on ne les obligeât pas de confesser que les impies reçussent le corps de Jesus Christ, & qu'il leur fût permis de déclarer, que par ces indignes, ils entendoient des personnes qui fussent membres de l'Eglise, sur quoi Luther ne les voulut pas presser.

Il est vrai que dans la formule qui fut dressée, le mot *ore*, de bouche, n'y est pas formellement exprimé. Mais il est si visible qu'il y est parlé d'une manducation orale, & l'article des indignes qui y est exprimé le fait voir si clairement, qu'il y a de l'apparence que Luther ne s'apperçut pas que Bucer l'avoit subtilement retranché, afin de faire plus aisément passer son accord aux Suisses, de qui il n'avoit qu'une commission fort générale.

L'article de la manducation des indignes est encore plus fortement exprimé dans le récit que Bucer a fait lui-même de cet accord, & qui
fol. 147. est rapporté par Hospinien. Car après avoir excepté les impies, c'est-à-dire, ceux qui n'ont pas même la foi historique, il dit des autres: *Reliquos qui se externè Christi discipulos profitentur, multis nævis tamen adhuc laborant, cum institutionem & verba Domini non pervertant, sed historica fide præditi sint, etiam corpus & sanguinem Domini accipere: quia*

quia autem hoc sine fide faciunt, reos ipsos fieri corporis & sanguinis Domini. C'est-à-dire, que ceux qui ont la foi non vive & justifiante, mais historique, reçoivent le corps & le sang de Jesus Christ, quoique pour leur condamnation. LIV. I, CH. IV.

Cet accord fut signé à Wittemberg par les Ministres des villes d'Allemagne Calvinistes, & ils souffrirent même que Luther les interrogeât juridiquement de leur foi chacun en particulier, avec autant de soumission que pourroient avoir pour leur Evêque les moindres Clercs d'un Diocese. Après la conclusion du Traité, Bucer & Capiton firent voir à Luther la Confession des Suisses, dont nous avons parlé, dans laquelle Luther trouva quelques termes qui pouvoient, disoit-il, blesser les simples. Ce qui ne l'empêcha pas de promettre qu'il traiteroit les Suisses de freres, pourvu qu'ils voulussent souscrire à la formule de l'accord. fol. 145. fol. 148.

Bucer sur qui Luther s'étoit remis de faire recevoir la formule dont on étoit convenu, étant de retour à Strasbourg, en fit une explication, qui dans les termes n'étoit pas moins éloignée de la créance des Calvinistes que la formule même. Il tâcha néanmoins de l'adoucir en certains endroits par quelques gloses équivoques, comme on peut voir dans Hospinien qui rapporte cette déclaration. fol. 149.

Mais si ces artifices réussirent à Strasbourg, ils penserent échouer à Basle & à Zurich, où il envoya la formule de la Concorde & de la déclaration; car on les y jugea d'abord obscures & captieuses, & l'on en refusa la souscription. Ainsi Bucer fut encore contraint d'y aller en personne, & il y fit toutes sortes d'efforts pour y faire recevoir sa Concorde: mais tout ce qu'il en put obtenir fut que l'on écriroit une longue déclaration des sentiments des Eglises Suisses pour l'envoyer à Luther, avec celle que Bucer avoit faite des articles de la Concorde.

Dans cette déclaration ils approuverent ces articles, en se servant néanmoins d'équivoque pour les tourner à leur sens. Et comme ces équivoques étoient assez visibles, ce fut un grand défaut de lumiere, ou une extrême lâcheté à Luther d'avoir fait semblant de ne les pas entendre. Il est vrai qu'il se remit de l'explication de ses sentiments à Capiton & à Bucer, qui furent encore contraints de s'en revenir à Basle, où ils tâcherent de déguiser l'opinion de Luther, comme ils déguisoient à Wittemberg les sentiments des Théologiens des Suisses. Mais ils y trouverent d'abord la face des choses fort changée; car les Théologiens de Zurich leur déclarerent, que l'opinion de Luther étant claire dans ses livres, & conçue en des termes qui ne recevoient pas d'explication, il falloit pour s'accorder avec lui, qu'il parût qu'il eût changé de sentiment. fol. 147. fol. 160.

Liv. I. Ch. IV. fol. 161.

Il n'y avoit rien de plus juste que cette réponse, & elle venoit sans doute d'un reste d'honnêteté qui ne s'éteint pas entiérement dans les esprits les plus corrompus. Ils la répéterent encore le lendemain en termes plus forts : mais ils ne laisserent pas enfin d'écrire à Luther en commun, qu'ils croyoient être d'accord avec lui sur tous les articles, & sur celui de la Cene en particulier, quoiqu'en effet ils ne le crussent nullement; ce qui est un mensonge inexcusable. Il est vrai qu'afin que cet accord ne préjudiciât point à leurs sentiments, ils déclarerent qu'ils ne se départoient ni de leur Confession de foi, ni de la déclaration qu'ils avoient envoyée à Luther. Et ainsi on ne les peut blâmer, que d'avoir contre leur conscience, témoigné être d'accord avec un homme qu'ils savoient être entiérement opposé à leurs sentiments.

Ce fut la fin de ce prétendu Traité d'accord que les Calvinistes nomment eux-mêmes malheureux, parce que les villes qui l'embrasserent sincérement, comme Strasbourg, Augsbourg, Memminge, Lindau, se trouverent en peu de temps toutes Luthériennes; de sorte que Rodolphe Gualterus, quoique peu éloigné du temps de Bucer, dit dans une de ses Lettres, que si Bucer revenoit au monde, il ne seroit pas reconnu dans sa propre ville de Strasbourg.

CHAPITRE V.

Réflexions sur cet état politique de l'opinion sacramentaire.

J'Ai voulu rapporter toute la suite de ce Traité, parce qu'il nous donne lieu de faire plusieurs réflexions assez importantes. La premiere est, que l'on y découvre la véritable origine de toutes ces expressions magnifiques, *que le corps de Jesus Christ est vraiment & substantiellement présent dans la Cene; que nous mangeons véritablement le vrai corps de Jesus Christ, qui est vraiment offert & distribué*, & de plusieurs autres semblables, que les Calvinistes ont employées, & dans leurs Ecrits & dans leurs Confessions de foi. Car il est visible qu'elles ne sont pas nées du desir de se faire entendre, mais plutôt de celui de n'être pas entendus. Bucer en revêtit son opinion pour tromper Luther, & pour faire une alliance avec lui, fondée sur l'équivoque & sur le mensonge, & il les fit recevoir ou en tout, ou en partie aux Théologiens d'Allemagne & aux Suisses mêmes, chacun y ajoutant divers correctifs, pour les allier avec ses sentiments.

Il n'est pas difficile d'expliquer de quelle sorte elles se sont étendues; & comment elles ont réglé le langage calviniste. Calvin fut lui-même

disciple de Bucer, étant venu fort jeune à Strasbourg, & les Calvinistes se plaignent eux-mêmes que Bucer, au commencement, l'engagea dans sa dissimulation. Or quoique dans la suite il ait parlé plus clairement que Bucer, ce n'a pas été néanmoins en abandonnant les expressions qu'il avoit reçues, mais en y en ajoutant d'autres pour les expliquer. De Calvin elles passerent à Beze, & d'eux à tous les Ministres de France. Liv. I. Ch. V.

D'ailleurs les Suisses ayant reçu une partie de ces expressions dans la Confession de foi & dans les déclarations qu'ils envoyerent à Luther, ces pieces ont servi depuis de modele à toutes les autres confessions de foi; outre qu'ils ont eu intérêt de persévérer dans le même langage, tant pour se défendre du reproche qu'on leur faisoit de n'admettre que de simples signes, ce qui en avoit déja fait admettre quelques-unes à Zwingle & à Œcolampade, qu'afin de se conserver une ouverture & un moyen de se joindre aux Luthériens; ce qui a toujours été un des principaux desseins des Calvinistes, comme tous leurs Livres le témoignent. Bucer & Pierre Martyr les introduisirent eux-mêmes dans l'Eglise Anglicane, Bucer sans explication, & Martyr en les expliquant.

Ainsi ce n'est pas seulement dans l'Allemagne que les phrases que Hornbek appelle Bucero-luthériennes ont eu cours: c'est dans toutes les Provinces Calvinistes, avec cette différence, que les Ministres qui s'en servent pour se faire honneur dans leurs Livres, ont grand soin d'éviter qu'elles ne fassent leur impression naturelle sur les esprits, & les accompagnent toujours de restrictions qui les détournent de leur véritable sens.

La seconde réflexion est, que l'événement a fait voir que ces expressions ne sont propres, d'elles-mêmes, qu'à donner l'idée de la présence réelle, & qu'en les prenant simplement on n'y enferme point d'autre sens. C'est ce que nous avons vu être arrivé à ces villes d'Allemagne qui accepterent la Concorde de Wittemberg & reçurent ce langage: car elles se trouverent, comme nous avons dit, toutes Luthériennes en peu de temps; & ce qui est le plus considérable, c'est qu'elles prétendirent que c'étoit la doctrine qu'elles avoient reçue de Bucer. C'est ce que l'on peut voir dans la contestation arrivée à Strasbourg entre Zanchius & les Prédicateurs de cette ville-là: car il fallut enfin que Zanchius, pour avoir fait paroître qu'il étoit Calviniste, quittât la partie, & se retirât de la ville; & il avoit même été obligé pendant qu'il y demeura de dissimuler ses sentiments sur l'Eucharistie, parce que les Prédicateurs & le peuple y étoient contraires. Cependant c'étoit dans cette ville-là que Bucer, Capiton & Calvin avoient régné: & ce qui est remarquable, c'est que ce changement ne se fit pas par la condamnation de Bucer, mais par la persuasion où le peuple entra par le moyen de ces expressions, qu'il avoit cru la présence réelle, & qu'il avoit

Vid. Hisp. part. 2. fol. 313.

Liv. I. embrassé l'opinion de Luther. Cet effet fut si prompt, que peu de temps
Ch. V. après la mort de Bucer, Pierre Martyr fut obligé de quitter Strasbourg,
Ib. f. 144. parce qu'on ne lui accordoit pas, *eam quam petebat scribendi & loquendi*
Hosp. fol. *libertatem*. Le même accident arriva aussi dans Memminge à Cleberus
345. Calviniste, qui y fut condamné par Smidelin, que l'on avoit mandé de Tubinge pour connoître de ce différent.

On ne peut pas apporter un plus illustre exemple du véritable sens de ces expressions : & il s'ensuit clairement de-là, que ces mêmes expressions ayant été en usage dans l'ancienne Eglise, en ce qui regarde la présence réelle, sans qu'on se soit mis davantage en peine de les expliquer que l'on faisoit à Strasbourg, & tous les Chrétiens du monde ayant toujours oui retentir à leurs oreilles ces paroles, que l'on recevoit dans l'Eucharistie le vrai corps de Jesus Christ, il est impossible qu'elles n'y aient fait leur impression naturelle, qui est de donner l'idée de la présence réelle, & de la faire entendre à ceux qui la prennent simplement.

La troisieme réflexion est, qu'il paroît par toute l'histoire de cette négociation, & par toutes les suites qu'elle eut, que les principaux du parti calviniste, & ses prétendus *Héros*, comme les appelle Hospinien, étoient des gens sans conscience ; tout ce Traité n'ayant été fondé que sur une imposture sans apparence, qui est, qu'il n'y eût entre Luther & Zwingle qu'une dispute de mots. Hospinien le reconnoît lui-même en condamnant en divers lieux l'opinion de Luther sur la présence réelle comme contraire à ses sentiments ; & dans le cours même du Traité, il prétend que la déclaration que Luther en publia est pleine d'erreurs très-considérables. Cependant en rapportant les prétentions de Bucer & les divers Ecrits où il soutient qu'il n'y avoit entre Luther & Zwingle qu'une différence de mots, il témoigne aussi de les approuver. La Concorde de Wittemberg lui plaît ; la résistance des Suisses à cette Concorde lui plaît aussi. Il trouve bon que l'on dise, comme firent les Ministres de Zurich, que la doctrine de Luther est clairement mauvaise, & qu'il n'y a pas moyen de la pallier ; & il trouve bon aussi que ces mêmes Ministres la palliassent, en déclarant qu'ils étoient d'accord avec lui dans l'article de la Cene. Enfin tout lui est bon, pourvu qu'il lui paroisse avantageux à sa cause, & désavantageux aux Catholiques, sans qu'il se mette jamais en peine si ces avantages ne se contredisent point, & ne se détruisent point les uns les autres.

Comme le fondement de ce Traité étoit faux, l'exécution en fut pleine de mensonge. Il fallut tromper Luther, en lui persuadant que les Zwingliens croyoient une véritable présence réelle ; & les Zwingliens, en leur disant que les Luthériens ne la croyoient pas. Et la conclusion qui suivit ce Traité fut un digne couronnement de tant d'artifices, puisque l'on y fit

signer aux Calvinistes des termes qu'ils ne pouvoient allier avec leur opinion que par des équivoques honteuses. Liv. I. Ch. V.

Il est vrai qu'il y en a eu quelques-uns qui ont témoigné ne pas approuver absolument ce Traité. La formule n'en fut pas proprement signée par ceux de Zurich, & ils firent, comme nous avons vu, des déclarations amples de leurs sentiments. Calvin écrivit de Geneve pour avertir Bucer qu'il parlât plus clairement. Pierre Martyr étant revenu d'Angleterre à Strasbourg, ne voulut pas souscrire les articles de la Concorde de Wittemberg. Musculus & le Comte de Wittemberg en écrivirent diverses fois à Bucer; & Hornbek après avoir dit que tout ce Traité ne fut qu'un effet de la timidité de Bucer, le qualifie du titre de la malheureuse Concorde de Wittemberg. Mais qu'il est aisé de voir par ce procédé même, combien ces gens étoient éloignés de l'esprit des Peres! Car comme il est certain que les expressions de la Concorde de Wittemberg sont plus éloignées des véritables sentiments des Calvinistes, que les Symboles de Syrmium & de Rimini ne l'étoient de la foi du Concile de Nicée, il est certain aussi que si ces Calvinistes eussent agi dans les principes des Peres, & s'ils eussent eu quelque étincelle de leur zele, ils dévoient, selon leurs sentiments, condamner ce Traité comme une insigne perfidie; ils devoient accuser d'apostasie ceux qui en avoient été les entremetteurs & tous ceux qui le signoient. Cependant, bien loin d'agir de la sorte, les plus généreux d'entr'eux se sont contentés de l'accuser d'obscurité & de faire quelque difficulté de le signer. On n'a pas laissé de traiter parmi les Calvinistes Bucer & Capiton de Saints, & de les appeller *nos saints Peres Bucer & Capiton*, aussi-bien que Luther, & même cette formule a long-temps été signée par ceux des Calvinistes à qui leurs Historiens donnent de plus grands éloges. Ep. Apol. Eccl. ref. p. 14.

Zanchius, après en avoir fait quelque difficulté, la signa à Strasbourg l'an 1563, avec une restriction qui marque assez combien il avoit peu de conscience; car il se contenta d'ajouter à sa signature, *Hanc doctrinam formulæ ut piam agnosco, ita & recipio.* Par où il vouloit dire, qu'il ne la recevoit qu'en ce qu'elle contenoit de bon, & dans le bon sens qu'il lui plaisoit d'y donner à sa fantaisie contre le sens véritable des paroles; au lieu que ces termes portent toute une autre idée dans l'esprit des lecteurs. Les autres Calvinistes n'ont pas fait difficulté en d'autres occasions de signer des formules aussi ambiguës, ou plutôt aussi ouvertement contraires à leur créance que celle de cette Concorde. Hosp. p. 2. fol. 317.

Celle que l'on appelle, *Recessus Francofordiensis*, qui fut dressée l'an 1558, portoit; *que dans la sacrée Cene instituée par Notre Seigneur Jesus Christ, il y est présent, véritablement, substantiellement & d'une maniere*

LIV. I. CH. V. *vivifiante; & qu'il nous donne son corps & son sang à manger & à boire, avec le pain & le vin qu'il a choisis pour cet effet.* Et néanmoins cette formule étoit signée par tous les Princes Calvinistes d'Allemagne. Fréderic Electeur Palatin allégua pour se défendre dans la Diete d'Ausgbourg contre ceux qui le vouloient exclure, comme Calviniste, de la paix de l'Empire, qu'il l'avoit signée deux fois; & Hospinien a la hardiesse de la soutenir comme favorable aux Calvinistes.

La quatrieme réflexion est, qu'il ne faut pas s'étonner si de certaines déclarations, qui sont d'elles-mêmes très-contraires aux Calvinistes, ont été accusées par les Luthériens & par les Catholiques de n'être pas assez précises pour la présence réelle. Ce n'est pas qu'elles ne la signifiassent en effet, en suivant le sens que les termes impriment naturellement; mais c'est que les Calvinistes avoient tellement renversé par leurs équivoques politiques les sens ordinaires des termes, qu'il en falloit choisir nécessairement d'extraordinaires pour leur faire avouer qu'on les avoit condamnés.

Enfin la cinquieme réflexion est, que c'est une prétention ridicule que celle des Calvinistes, qui soutiennent que l'Article 10 de la Confession d'Augsbourg, ne leur est point contraire en la maniere qu'elle fut publiée par les Princes de cette Confession l'an 1532, qui porte seulement ces termes: *Ils enseignent touchant la Cene du Seigneur, que le corps & le sang de Jesus Christ sont véritablement présents, & sont distribués avec le pain & le vin, à ceux qui participent à la Cene du Seigneur, & ils désapprouvent ceux qui enseignent autrement*: au lieu que cet article étoit ainsi exprimé dans l'exemplaire présenté à l'Empereur l'année d'auparavant. *Que le vrai corps & le vrai sang de Jesus Christ sont véritablement présents dans la Cene sous les especes du pain & du vin, & qu'ils y sont distribués & reçus.* Car encore que la seconde maniere, qui est celle de l'an 1532, renferme l'erreur de Luther touchant la Transsubstantiation, au lieu que la premiere ne la renferme point, elles sont néanmoins toutes deux également fortes pour la présence réelle, & c'est pécher contre toutes les regles de la sincérité & du bon sens, que d'avouer d'une part, comme fait Hospinien, que ceux qui l'ont composée étoient persuadés de cette doctrine; qu'ils l'y ont voulu exprimer, qu'ils l'ont accompagnée d'une apologie où ils déclarent sur cet article, que la doctrine de l'Eglise Romaine sur la présence réelle y est enseignée: *Nos defendere receptam in tota Ecclesia sententiam quod in Cœna Domini verè & substantialiter adsint corpus & sanguis Christi & verè exhibeantur cum his rebus quæ videntur, pane & vino*; & de prétendre néanmoins que cet article n'a rien de contraire à la doctrine des Calvinistes: comme si le sens des paroles se devoit prendre d'ailleurs que du sens connu de ceux qui les prononcent ou qui les écrivent, & de

Hosp. p. 2. fol. 121.

Hosp. p. 2. fol. 120.

l'impreſſion commune qu'elles font dans l'eſprit de ceux qui les entendent; & comme s'il étoit permis de détourner les termes de leur ſens naturel & ordinaire, pour les attacher à un autre ſens que l'on invente par de vaines ſubtilités.

Qui s'étonnera après cela que des gens qui abuſent des paroles d'une maniere ſi étrange, & qui conſultent ſi peu le ſens commun & l'impreſſion publique pour en trouver le vrai ſens, oſent ſoutenir que les Peres leur ſont favorables, & que l'Ecriture eſt clairement pour eux? En effet, je penſe que l'on peut égaler ces prétentions, & qu'on leur peut accorder avec juſtice que leurs opinions ſont conformes à l'Ecriture & aux Peres, comme ils ſont conformes à la Confeſſion d'Augsbourg, à l'Apologie de Mélancton, & aux Ecrits de Luther, & qu'ils ont autant de raiſon de ſoutenir l'un que l'autre.

CHAPITRE VI.

Troisieme état de l'opinion zwinglienne.

Mêlange des expreſſions luthériennes & zwingliennes.

CEt état n'eſt pas tout-à-fait diſtingué de l'état politique par l'ordre des temps, puiſqu'il y a toujours eu quelque mêlange d'expreſſions dans les profeſſions des Suiſſes, & même dans quelques déclarations de Bucer: mais il éclata beaucoup davantage depuis l'accord de Wittemberg; & ce fut proprement celui où Calvin & Beze le réduiſirent, & ſur lequel on a formé le langage des Egliſes Calviniſtes. Car les ſectateurs de Zwingle s'étant apperçus que ces mots qui avoient été reçus par Bucer, portoient inſenſiblement le monde à l'opinion de la préſence réelle, ils crurent y devoir remédier, & ils ſe ſervirent pour cela de divers moyens.

Celui des Miniſtres Suiſſes fut de condamner dans un Synode les mots de *ſubſtantiellement*, *réellement*, *corporellement*, *eſſentiellement*, *charnellement*, *ſurnaturellement*; & par ce moyen ils réduiſirent en quelque ſorte leur langage à la ſimplicité de celui de Zwingle, à l'exception de quelques termes qui leur reſterent de la part qu'ils prirent dans la politique de Bucer. Mais Calvin crut qu'il ſuffiſoit de bien marquer qu'il y avoit une diſtance locale entre le corps de Jeſus Chriſt & nous, & qu'après cela il étoit avantageux de dire, que les fideles n'étoient pas ſeulement nourris de l'eſprit de Jeſus Chriſt, mais de ſa chair même. C'eſt ce qu'il exprime fortement dans la Confeſſion de foi qu'il préſenta avec Farel & Viret à Bucer & à

 Capiton: car elle contenoit ces termes, *que la vie spirituelle que Jesus Christ nous communique ne consiste pas seulement en ce qu'il nous vivifie par son esprit, mais aussi en ce que par la vertu de son esprit, il nous rend participants de sa chair vivifiante, par la communication de laquelle nous sommes nourris à la vie éternelle.*

Hosp. fol. 171.

Et pour donner un air plus mystérieux à ces expressions, il dit, *qu'encore que nous ne soyons pas au même lieu que Jesus Christ, néanmoins comme l'efficace de son esprit n'a point de bornes, elle peut joindre & lier ensemble les choses qui sont distantes de lieux; qu'ainsi le Saint Esprit est le lien de notre communication avec Jesus Christ, mais en sorte néanmoins qu'il nous nourrit véritablement à la vie immortelle de la substance de la chair & du sang du Seigneur, & que Dieu donne cette communion du corps & du sang du Seigneur sous les symboles du pain & du vin, à tous ceux qui célebrent la Cene selon la légitime institution.*

Hosp. fol. 248.

Il dit dans sa Lettre à Martin Scalingius, *qu'il ne nie pas que les fideles dans la Cene ne soient nourris véritablement & substantiellement de la chair de Jesus Christ, pourvu que l'on définisse la maniere, qui est que c'est par la vertu secrete du Saint Esprit que la chair & le sang de Jesus Christ font passer en nous leur vertu.* Et pour expliquer ce qu'il entend par-là, il dit, *qu'il enseigne que nous sommes nourris efficacement de la substance de la chair & du sang de Jesus Christ, parce que Jesus Christ fait, par la vertu merveilleuse & incompréhensible de son esprit, que nous sommes unis avec lui, que sa chair nous vivifie, & que sa vie pénetre en nous.*

Vid. Hosp. p.2.f.251. 252.

On peut voir ce même langage dans la Confession envoyée aux Eglises d'Allemagne de la part des Calvinistes de France, & signée par Beze, par Farel, par Carmel & par Budé; & l'on y peut remarquer que parlant de la maniere du monde la plus outrageuse de la Transsubstantiation, qu'ils appelloient *crassam illam & diabolicam Transsubstantiationem*, ils s'efforcerent, par un amas de termes magnifiques, d'éblouir tellement les Luthériens, qu'ils ne s'apperçussent pas qu'ils rejettoient aussi la présence réelle. Car comme les Calvinistes de France étoient encore foibles en ce temps-là, & qu'ils avoient besoin du secours des Protestants d'Allemagne, on voit dans tous les Actes publics qu'ils faisoient pour être communiqués aux Princes Protestants, une basse flatterie envers les Luthériens, & un emportement horrible contre les Catholiques.

J'ajoute enfin pour ne lasser pas les lecteurs par une répétition ennuyeuse des mêmes termes, qu'il n'y a rien de si ordinaire dans les Confessions de foi & dans les Ecrits des Calvinistes de ce temps-là, que ces termes; *que Jesus Christ nous nourrit véritablement de sa chair & de son sang, de la substance de sa chair; que ce mystere de notre union avec Jesus Christ est si sublime,*

sublime, qu'il surpasse tous nos sens & tout l'ordre de la nature; que l'on reçoit véritablement à la Cene ce qui est signifié par les symboles, savoir le corps & le sang de Jesus Christ; que Jesus Christ inspire sa vie, de même que nous tirons de la vigueur du suc du pain; qu'ils reconnoissent un miracle dans la Cene qui surpasse les bornes de la nature & la capacité de notre esprit: In *cœna miraculum agnoscimus, quod & naturæ fines & sensus nostri modum exuperat:* Que *dans le Sacrement il intervient une mutation céleste & supernaturelle; qu'ils ne sont pas faits seulement participants des fruits de la mort de Jesus Christ, mais qu'ils joignent l'héritage avec le fruit* (a).

Mais en même temps qu'ils se servoient de ces termes politiques & destinés ou à flatter les Luthériens, ou à rendre les ignorants favorables à leur opinion, & à diminuer l'aversion générale que tout le monde concevoit contr'eux, de ce qu'ils bannissoient Jesus Christ de l'Eucharistie, ils avoient beaucoup plus de soin que Bucer d'exprimer leur opinion par des termes propres à la faire entendre, & à marquer qu'ils n'admettoient pas une présence réelle. C'est pourquoi Beze dit nettement au Colloque de Poissy, que le corps de Jesus Christ étoit aussi éloigné de la Cene que le ciel l'est de la terre; & c'est un des articles de l'accord fait par Calvin avec les Théologiens de Zurich. Hist. Eccl. de Beze, p. 521. Vid. Hosp. part. 2. fol. 212.

Cependant encore qu'ils ne fissent que trop d'efforts pour se distinguer des Catholiques Romains, l'impression de ces autres termes politiques & empruntés des Luthériens, ne laisse pas d'être si forte, & elle porte si naturellement au sens de la présence réelle, que plusieurs ont cru qu'elle avoit été admise par Calvin; & Beze prétend même que la Confession de foi sur la Cene dressée à Poissy, & qui fut justement condamnée par la Sorbonne, comme fausse & captieuse, avoit été approuvée par des Théologiens avec qui le Roi lui avoit ordonné de conférer. Ce qui vient uniquement du rapport naturel de ces termes à la doctrine catholique, & de la peine que l'on a de concevoir que l'on y puisse renfermer un autre sens. Hist. Eccl. p. 608.

Or comme c'est la politique qui les a obligés d'admettre ces termes, plutôt que leur propre inclination, ou la nécessité d'exprimer leurs sentiments, qui ne les demandent en aucune sorte, il se trouve aussi qu'ils ne sont pas également reçus dans toutes les Eglises Réformées. Car les Calvinistes de France, qui étoient toujours aux mains avec les Catholiques Romains, & qui avoient par conséquent plus d'intérêt d'éblouir le monde, & de revêtir leur opinion de termes spécieux qui en diminuassent l'horreur,

(a) Confession de foi des Calvinistes François, présentée à François I. Apud Hosp. fol. 265. Joan Cal. in dilucida explicat. sanæ doctrinæ de vera participat. corp. & sang. Christ. Beze au Colloque de Poissy, Hist. Eccles. l. 4. p. 514. 515.

Liv. I. Ch. VI. se sont fortement attachés au mot de substance, & à dire, que nous recevions dans la Cene la propre substance de Jesus-Christ, jusques-là que dans leur Synode de la Rochelle, tenu l'an 1571, ils condamnerent ceux qui refusoient de se servir de ce terme, par un article exprès qui porte: *Damnamus eos qui non recipiunt substantiæ vocabulum.* Mais comme ils avoient par-là imprudemment condamné les Suisses, qui ne recevoient point les mots de *substance & substantiellement*, & s'attachoient au langage de *Zwingle*, qui ne s'en est jamais servi, comme le confesse Hospinien, les Ministres Suisses en firent de grandes plaintes, & ne se payerent pas des excuses de Beze, qui leur écrivit que cet article ne regardoit que certains téméraires, qui ne reconnoissoient pour la chose signifiée par le pain que la seule efficace. Ce qui étoit en effet une excuse en l'air, & qui n'empêchoit pas que les Suisses ne fussent précisément condamnés, comme Bulenger l'écrivit à Beze. (*b*) Ainsi les Calvinistes François qui avoient besoin des Suisses, trouverent à propos de se rétracter honnêtement, comme ils firent l'année suivante dans le Synode de Nismes, où ils déclarerent, *qu'ils retenoient le mot de substance, sans préjudice des Eglises qui le rejettoient pour certaines raisons.*

Vid. Hosp. fol. 344.

En un mot, à mesure qu'ils ont été plus pressés, & qu'ils ont eu plus de besoin du secours des étrangers, ils se sont aussi rendus plus faciles à admettre ces termes & ces expressions qui confondoient leurs sentiments avec ceux des Luthériens. Les Suisses, qui ne craignoient pas tant, ont affecté de parler plus clairement, & ont établi leur langage sur cette maxime de Bulenger, Ministre de Zurich, que dans les points controversés il faut parler clairement, afin de ne point troubler les simples, & de ne les embrouiller pas de telle sorte qu'ils ne sachent à quoi s'en tenir.

Mais les autres ont regardé ces sentiments comme des discours de gens à leur aise, & ils n'ont pas fait difficulté de s'unir avec les Luthériens autant qu'ils ont pu, en recevant tous ces termes, & en retranchant tout ce qui pouvoit marquer la différence des opinions. C'est ainsi que l'an 1570 les Luthériens, les Calvinistes & les Vaudois de Pologne, voulant se fortifier les uns les autres contre les Catholiques, s'aviserent de s'unir dans le Synode de Sandomir, en convenant d'une formule qui portoit, *que la présence substantielle de Jesus Christ n'est pas seulement signifiée dans la Cene, mais que le corps & le sang du Seigneur sont véritablement rendus présents, distribués & présentés à ceux qui y participent, les symboles étant*

Hosp. p. 2. fol. 342.

(*b*) Bulenger récrivit à Beze. *Videri decretum paulò inconsideratiùs conceptum & pronuntiatum esse; damnamus eos qui non recipiunt substantiæ vocabulum. Quis enim ignorat nos ex eorum numero esse qui hoc non recipiunt, neque unquam recipere voluimus? Apud Hosp. fol.* 344.

joints à la chose même, non pas simples, mais tels que le demande la nature des Sacrements.

Mais si les Luthériens de Pologne consentirent à cet accord par le besoin qu'ils avoient des Calvinistes, ceux d'Allemagne, de Danemarck & de Suede, qui n'étoient pas dans la même nécessité, se sont toujours moqués de tous ces accommodements. Luther rompit lui-même celui de Wittemberg, soit qu'il se fût apperçu qu'il avoit été trompé par les Suisses, ou qu'il se trouvât en état de n'avoir plus besoin de dissimuler ses sentiments; & il condamna plus fortement que jamais les Zwingliens, comme l'on peut voir par sa petite Confession de foi. En voici quelques paroles; & je ne sais si les Calvinistes les jugeront dignes d'un homme qu'ils ont canonisé. *Je me soucie aussi peu*, dit-il, *d'être loué ou blâmé par les fanatiques Zwingliens & autres gens semblables, que de l'être par le Turc, par le Pape, & par tous les diables. Car étant près de la mort, je veux porter cette gloire & ce témoignage au tribunal de Jesus Christ, que j'ai condamné de tout mon cœur Carlostad, Zwingle, Œcolampade & autres fanatiques ennemis du Sacrement, avec tous leurs disciples qui sont à Zurich; & nous condamnons tous les jours dans nos Sermons, leur hérésie pleine de blasphême & d'imposture.* Il exprime dans la même Confession, la foi de la présence réelle aussi fortement qu'on la peut exprimer. Que l'on juge après si ce n'est pas une hardiesse inconcevable à certains Auteurs Calvinistes, d'avoir continué de soutenir qu'il n'étoit pas éloigné de leur doctrine.

Après cette rupture ce ne fut plus dans toute l'Allemagne que disputes de vive voix & par écrit entre les Luthériens & les Calvinistes. Des disputes on passa aux persécutions réelles: les Calvinistes furent chassés & proscrits des Etats des Princes Luthériens; & les Calvinistes traiterent de même les Luthériens quand ils furent les maîtres, comme il arriva au Palatinat; avec cette différence néanmoins, que les Calvinistes étoient chassés par les Luthériens comme hérétiques & comme fanatiques; au lieu que les Calvinistes qui ont toujours été plus possédés par l'esprit de politique, & qui ont toujours voulu se réserver une porte pour s'unir aux Luthériens dans le besoin, ne les chassoient que comme des Théologiens inquiets & incurables, *Irrequieti & insanabiles Theologi.* C'est le nom qu'Hospinien leur donne, quand il marque qu'ils furent bannis du Palatinat par Jean Casimir Régent de cet Etat, après la mort de l'Electeur Louis qui en avoit chassé tous les Calvinistes. Hosp. p. 2. fol. 372.

Ainsi la politique a toujours continué parmi eux, mais en différents degrés; ce qui a fait cet état de mélange dont nous parlons. Et c'est-là l'état présent de leur opinion en France, & dans les autres pays qu'ils possedent en tout ou en partie.

Liv. I. Ch. VII.

CHAPITRE VII.

Opinion des Sociniens & des Remontrants touchant l'Eucharistie, & en quoi elle est différente de celle des Calvinistes.

IL est utile de joindre à la description des divers états de l'opinion des Calvinistes, l'explication de celle des Sociniens & des Remontrants; tant parce qu'elle est née des mêmes principes, que parce que l'impuissance où les Calvinistes sont de réfuter leur doctrine sur cet article, quoiqu'ils l'anathématisent, & qu'ils fassent des articles de foi du contraire, est une preuve de la fausseté des principes qui leur sont communs.

Ceux qui connoissent le génie de ces pernicieux hérétiques, savent qu'ils ne forment d'ordinaire leurs opinions que sur les principes qu'ils empruntent des Calvinistes, & qu'ils jugent s'accorder avec la raison. Mais au lieu que les Calvinistes ont resserré ces principes dans de certaines bornes, pour éviter les excès visibles où ils les pourroient porter, ceux-ci ne trouvant ces bornes ni raisonnables ni bien fondées, ne les peuvent souffrir, & étendent ces principes qu'on leur donne, jusques à toutes les conséquences qui en sont des suites naturelles.

C'est ce qui leur est arrivé proprement sur l'article de l'Eucharistie, & l'on verra clairement que leur doctrine sur ce sujet n'est qu'une extension de celle des Calvinistes.

Ils ont entendu dire aux Protestants, qu'il ne faut établir aucun dogme de foi sans l'autorité expresse & évidente de l'Ecriture, que l'autorité des Peres & de la Tradition n'est nullement suffisante pour cela. Cette doctrine qui les établit juges de la foi, en les établissant juges de cette évidence, leur a plu, & ils l'ont prise pour le premier fondement de tous leurs dogmes.

Ensuite ils ont vu que les Calvinistes expliquoient ces paroles, *Ceci est mon corps*, par celles-ci; *Ceci est la figure de mon corps*, & qu'ils se délivroient par-là de tous les miracles qu'enferment les sens que les Catholiques & les Luthériens donnent à ces mêmes paroles. Cette explication leur a aussi paru fort commode; & quoique pour la rendre encore plus conforme à leur sens, ils aient mieux aimé entendre par le mot de *Ceci*, la cérémonie entiere de la fraction, de la distribution & de la manducation du pain, que le pain seul, comme font les Calvinistes, ils reconnoissent néanmoins qu'ils leur sont obligés de ce qu'il y a de capital & d'essentiel dans ce sens, qui est de prendre le mot d'*est* pour *signifier* ou être figure.

Ainsi le sens qu'ils donnent aux paroles de Jesus Christ est ; *que toute la cérémonie prescrite par Jesus Christ, figure l'immolation de son corps dans la croix.* Liv. I. Ch. VII.

Ensuite de cette explication, ils ont considéré les diverses fins de ce mystere, & ils ont vu qu'il y en avoit une exprimée dans l'Evangile & dans S. Paul, qui est de faire commémoration de Jesus Christ & de sa mort. *Hoc facite in meam commemorationem. Quotiescumque enim manducabitis panem hunc & calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis donec veniat.* Et c'est ce qui leur a fait enseigner, que l'Eucharistie étoit une cérémonie instituée par Jesus Christ pour commémoration de sa mort.

Ils en ont vu une autre marquée par S. Paul, qui est, que la manducation du même pain eucharistique étoit un signe de l'union des fideles, qui ne composoient entr'eux qu'un corps formé de divers membres, comme un pain est composé de divers grains ; & ils l'ont comme attachée à la premiere, en enseignant, que par la célébration de cette cérémonie, les fideles font profession d'appartenir au même corps de Jesus Christ.

Mais ensuite ils ont entendu avancer aux Calvinistes plusieurs autres merveilles étonnantes de cette cérémonie & de ce pain, *que c'étoit un Sacrement & un sceau des promesses de Jesus Christ, une figure efficace : que l'on y recevoit des effets surnaturels & miraculeux : que le Saint Esprit y agissoit puissamment sur les ames : que la chair de Jesus Christ y communiquoit sa vie : qu'il nous y nourrissoit véritablement de la substance de sa chair : qu'il étoit vraiment & substantiellement présent, quoique par la foi : qu'il nous y donnoit sa chair à manger d'une maniere incompréhensible & ineffable, réelle & spirituelle tout ensemble.*

Ces expressions les ayant surpris, ils ont eu recours à la regle qu'ils tenoient des Calvinistes, & ont examiné s'ils trouveroient dans l'Ecriture quelqu'un de ces dogmes, qui leur paroissoient si mal-aisés à accorder avec l'explication de figure qu'ils avoient reçue. Mais comme ils n'y en ont apperçu aucune trace, parce que cette explication les efface toutes, ils ont déclaré aux Calvinistes, que la profession qu'ils faisoient avec eux de ne rien admettre comme de foi qui ne fût dans l'Ecriture, ne leur permettoit pas d'avouer que l'Eucharistie fût un Sacrement ; non pas, disent-ils, que nous voulions nier que ce ne soit une sainte cérémonie instituée par Jesus Christ ; mais parce que nous ne trouvons point dans l'Ecriture cette efficace qu'on lui attribue. *Nous détestons*, dit Smalcius, *la signification pompeuse*, PHALERATAM, *de ce terme Sacrement, inconnue aux Livres Saints, & qui a été inventée par des hommes oiseux, qui n'ont pas craint d'attribuer à ces cérémonies je ne sais quoi de superstitieux, & qui tient de l'idolâtrie. Ces gens*, dit Wokelius, *qui ont abusé du mot de Sacrement*, De Sacr. p. 372. De vera Relig. l. 4. cap. 22. p. 303.

LIV. I. CH. VII. *l'appliquant aux cérémonies sacrées, veulent que les Sacrements ne soient pas simplement des signes, mais aussi des sceaux & des confirmations de la grace & des instruments pour nous la communiquer. Ce qui est entiérement éloigné du vrai usage de la Cene du Seigneur, qui ne nous donne aucune grace, & qui n'en scelle aucune, mais qui figure seulement le sceau & la confirmation de cette grace, ayant été instituée pour célébrer, par une solemnelle action de graces, la bonté de Dieu dont ces graces sont découlées.*

On peut juger par-là en quoi les Sociniens conviennent ou ne conviennent pas avec les Calvinistes. Ils conviennent avec eux dans l'explication des paroles de l'institution de ce mystere. Car ils prétendent, comme eux, que le mot *est* doit être expliqué par celui de *signifie*, ou *est figure:* ce qui fait l'essence de cette explication. Ils conviennent encore dans l'improbation de la doctrine des Catholiques touchant la présence réelle, la Transsubstantiation & le Sacrifice, & ils combattent ces dogmes par les mêmes arguments. Mais ils ne conviennent pas sur cette efficace que les Calvinistes attribuent à l'Eucharistie, & que les Sociniens ne reconnoissent point.

Ils ne conviennent pas non plus avec eux dans cette manducation réelle de la chair de Jesus Christ, admise par les Calvinistes, dont les Sociniens se moquent, comme d'une folie contraire au sens commun. *Cujus*
Vok. 316. *quidem opinionis falsitas*, dit Vokelius, *vel hoc solo convincitur, quod non solùm Christi verbis nequaquam continetur, sed & cum sanæ mentis ratione pugnat.*

On peut voir la même chose dans l'Apologie d'Episcopius, dans laquelle il combat expressément la manducation introduite par Calvin, comme ridicule & impossible, & dit, *que le dessein qui la lui a fait inventer, a été celui d'accorder quelque chose aux Papistes & aux Zwingliens, & de faire recevoir ainsi plus facilement sa doctrine par les uns & par les autres.*

V. Trigl. in Exam. Apol. pag. 701. Mais pour entendre mieux cette différence, il faut remarquer deux choses. La premiere, que les Sociniens & les Remontrants ont raison de se moquer des expressions de Calvin & des Calvinistes; parce qu'elles ne répondent nullement en effet à ce qu'ils ont voulu signifier, & qu'elles sont trompeuses & captieuses; mais qu'ils ont tort néanmoins de n'avoir pas reconnu que Calvin, par toute cette apparence de termes pompeux & magnifiques, ne signifioit rien que de très-ordinaire & de très-compréhensible, qui est 1°. Que les fideles en recevant la Cene pensent à Jesus Christ, & se le rendent métaphoriquement présent par des actes de foi. 2°. Que Jesus Christ agit sur eux par son Esprit en excitant ces mouvements de foi & en les augmentant. 3°. Que ce commerce d'actions des fideles envers Jesus Christ, & de Jesus Christ sur les fideles, forme une

certaine union des fideles avec le corps de Jesus Christ, en vertu de laquelle on dit qu'ils sont ses membres. Liv. I. Ch. VII.

Il n'y a rien en cela d'extraordinaire, ni qui choque directement la raison. Et c'est pourquoi les Sociniens ont tort de les combattre par ces sortes de raisonnements qui font voir qu'ils n'entendent pas leur opinion.

La seconde chose qu'il faut remarquer est, que le différent entre les Calvinistes & les Sociniens n'est pas si grand que l'on pense, & qu'il pourroit sembler même qu'il n'y en a point à l'égard de la manducation spirituelle. Car les Sociniens reconnoissent aussi une espece de manducation spirituelle. *Non seulement*, dit Vokelius, *on figure le corps de Jesus Christ brisé par la fraction du pain, & le sang de Jesus Christ versé pour nous par le breuvage contenu dans le calice, & l'on met ainsi devant les yeux de tout le monde la mort sanglante de Jesus Christ: mais il est vrai aussi, qu'en mangeant ce pain & buvant de ce calice, nous témoignons publiquement que le corps de Jesus Christ brisé & crucifié, est la viande de notre ame, que son sang est son breuvage, & que nous en sommes nourris & fortifiés pour la vie spirituelle & éternelle, comme nos corps sont nourris & soutenus pour la vie temporelle par le boire & le manger.* Et comme les Calvinistes enseignent que la manducation spirituelle n'est pas attachée à la Cene, & qu'elle se fait toutes les fois que l'ame fidelle, se souvenant des promesses divines, les embrasse par la foi, même hors de ces exercices publics de Religion: de même les Sociniens disent que cette manducation se fait hors la Cene comme dans la Cene, toutes les fois que nous entretenons notre esprit de cette méditation & de la confiance qui en naît. *Quamdiu meditatio illa & fides inde concepta, in animis nostris est.* Vok. Ibid.

Mais il est vrai néanmoins qu'il y a sur ce point quelque différent réel entre les Calvinistes & les Sociniens, qui ne paroît pas dans les termes. Car les Calvinistes qui ne sont pas Pélagiens, enseignent que cette nourriture spirituelle se fait par une action de Jesus Christ sur les ames & par la communication du S. Esprit; au lieu que les Sociniens qui nient la grace comme les Pélagiens, ne font consister cette nourriture que dans l'exemple de la mort de Jesus Christ, duquel on se nourrit en le méditant. Compen. Socinian. refutat. p. 179.

CHAPITRE VIII

Que l'explication que les Calvinistes donnent à ces paroles, ceci est mon corps, *les met absolument dans l'impuissance de réfuter les Sociniens.*

IL n'y a point d'erreur dont les Calvinistes aient pris plus de soin de se justifier, que de celle de n'admettre dans l'Eucharistie que des signes tout simples & sans efficace. Car comme le soupçon que l'on avoit qu'ils enseignoient cette hérésie, fortifié par le reproche ordinaire des Luthériens & même de quelques Catholiques, les rendoit fort odieux, ils ont fait toutes sortes d'efforts pour le détruire, & pour montrer que c'étoit une pure calomnie. Tous leurs Ecrits, toutes leurs déclarations, toutes leurs Confessions de foi sont remplies de condamnations formelles de cette erreur, *que l'Eucharistie ne contienne que de simples signes*; & s'il les en faut croire à leurs paroles, jamais personne n'en fut plus exempt qu'eux. *Si l'Electeur de Saxe*, dit Hospinien, *a entendu par le mot de Zwingliens, des gens qui n'admettent que de simples signes, comme les Anabaptistes, il a bien fait de ne vouloir avoir aucun commerce avec eux; car*
fol. 124. *les Suisses n'y en ont aussi jamais eu.* Ainsi, selon Hospinien, n'admettre que de simples signes dans la Cene, c'est une erreur si considérable qu'elle mérite que l'on rompe tout commerce avec ceux qui la tiendroient; c'est-à-dire, que c'est une erreur fondamentale & qui renverse la Religion.
fol. 128. *Nous anathématisons*, disent les Ministres d'Augsbourg dans un Ecrit rapporté par Hospinien, *ceux qui disent que dans la Cene du Seigneur on n'offre que de simple pain & de simple vin, & qui ne confessent pas, que le vrai corps & le vrai sang du Seigneur, & même le Seigneur tout entier vrai Dieu & vrai homme, y est comme vrai & unique don.*

Hosp. fol. 135. *C'est une opinion directement contraire aux paroles du Seigneur*, disent les Théologiens de Strasbourg, *de n'admettre dans la Cene que le pain & le vin comme signes commémoratifs du corps & du sang de Jesus Christ absent.*

Hosp. fol. 147. Dans la Concorde de Wittemberg il fut conclu que l'on condamneroit hautement comme une erreur, de dire, *que l'on ne nous donne dans la Cene & que nous n'y recevons que du pain & du vin*; & l'on y traita même cette erreur *de blasphême.*

On peut voir la même erreur condamnée dans la Confession des Ministres de France, Art. 33; dans la Confession Angloise Art. 25; dans celle d'Ecosse Art. 21; dans le Synode de Dordrect Art. 33 & 35; & dans

dans une infinité d'autres lieux; & l'on peut dire avec vérité qu'ils n'ont pas si souvent condamné l'Arianisme qu'ils ont fait cette hérésie *des signes simples & sans efficace.*

Après tant de condamnations expresses, après tant d'anathêmes redoublés, ils ne peuvent pas refuser d'avouer que si cette erreur, qu'ils condamnent avec tant de soin, & qu'ils attribuent aux Anabaptistes, aux Sociniens & aux Remontrants, est une suite nécessaire de leurs principes & du sens auquel ils prennent les paroles de Jesus Christ dans l'institution de ce mystere, il s'ensuit nécessairement que ces principes sont faux, & que cette explication est erronée. Cependant il n'y a guere de choses plus claires que la liaison nécessaire de cette erreur avec l'explication calviniste, comme il est aisé de le faire voir.

Admettre de simples signes dans l'Eucharistie, c'est dire que Jesus Christ ne nous y donne que du pain & du vin; c'est dire que l'Eucharistie n'a point d'efficace, & que nous n'y faisons autre chose que célébrer la mémoire de Jesus Christ. Or certainement il faudroit dire toutes ces choses s'il n'y avoit aucune promesse de grace dans les paroles où l'Ecriture nous instruit de ce mystere: car comme nous n'avons par nous-mêmes aucun droit à la grace, & que toutes celles que nous recevons de Dieu dépendent de sa pure miséricorde, nous ne pouvons nous en promettre aucune sans témérité & sans présomption, & encore moins attacher le don de la grace à aucun signe & à aucune cérémonie extérieure, si Dieu ne s'est engagé à donner ces graces à ceux qui pratiqueroient ces cérémonies & qui recevroient ces signes.

C'est un principe que l'opinion des Calvinistes établit plus formellement qu'aucun autre: car au lieu que les Catholiques demeurant d'accord qu'il n'y a que Dieu qui puisse joindre la grace à ces signes extérieurs, prétendent que nous sommes suffisamment assurés qu'il l'y a jointe, lorsque la Tradition nous en assure; les Calvinistes au contraire ne se contentent pas de cette assurance, & ils veulent une autorité expresse de la parole de Dieu, écrite dans les Livres de l'Ancien ou du Nouveau Testament, afin qu'on puisse dire sans témérité que quelque signe est efficace, & que Dieu opere sur ceux qui le reçoivent comme il faut.

Ainsi, pour leur montrer qu'un signe n'est pas efficace, & par conséquent qu'il n'est pas un vrai Sacrement de la Loi nouvelle, il suffit de leur montrer que Dieu ne s'est engagé par aucune promesse d'y joindre sa grace: de sorte que c'est absolument la même chose de prouver contr'eux, que selon leur explication, il n'y aura dans l'Ecriture aucune promesse de grace à l'égard de l'Eucharistie, que de prouver positivement que l'Eucharistie ne communique point de grace, puisqu'elle n'en peut

 communiquer qu'en vertu de quelque promesse, & que sans cet engage-
 ment de Dieu, c'est une témérité présomptueuse d'enseigner qu'elle est un signe efficace & qu'elle produit la grace.

Aussi les Calvinistes qui ont bien vu la nécessité de cette promesse, ont eu grand soin de nous dire que ces paroles, *prenez & mangez, ceci est mon corps*, qui sont le fondement de toute la doctrine sur ce mystere,
Exam. Ap. cap. 57. p. 696. renfermoient une promesse de grace. *Ces paroles*, dit Triglandius, *contiennent une promesse qui nous est faite de la part de Dieu, d'une chose qu'il offre à tous, & qui est reçue de notre part par la foi.* Et Calvin dans son
Inst. l. 4. c. 17. p. 51. Institution les appelle formellement *des paroles de promesse.* Et la Confession des Ministres de France, suivant les principes que Calvin avoit éta-
Ap. Hosp. fol. 251. blis dans son Institution, dit, que l'union qui est formée entre Jesus Christ & nous par la vertu incompréhensible de son esprit, nous a été révélée par ces paroles, *ceci est mon corps.*

Mais Zwingle qui n'avoit pas prévu cette conséquence, & qui a raisonné plus simplement, en suivant simplement son explication, enseigne expressément, au contraire, que ces paroles ne contiennent aucune promesse, & sont purement historiques. Il dit, comme nous avons déja vu,
fol. 311. dans sa Réponse à Strution, qu'elles marquent seulement un précepte &
fol. 371. non une promesse. Il dit dans l'Apologie contre le Sermon de Luther, que Jesus Christ ne nous a rien promis par ces paroles, *ceci est mon corps*, & il réfute même expressément Luther sur ce qu'il attribuoit la rémission
Dans sa Réponse, fol. 382. des péchés à l'Eucharistie, *parce*, dit-il, *qu'il le faisoit sans autorité de l'Ecriture.* CITRA *omnem divini verbi auctoritatem.*

Ainsi en s'arrêtant à Zwingle, il faut dire que les Sociniens ont raison de se moquer de la promesse que les Calvinistes renferment dans ces paroles, *ceci est mon corps*: & en s'arrêtant à ce que les Calvinistes disent de cette promesse, il faut dire que tous les anathêmes qu'ils lancent contre les Sociniens retombent sur Zwingle même, qui convient avec eux qu'il n'y a point de promesse dans ces paroles, *ceci est mon corps.* D'où il s'ensuit nécessairement qu'il n'y a point, selon lui, de grace attribuée à l'Eucharistie.

Ce n'est pas là déja une conséquence peu considérable, que ce Chef de tous les nouveaux Sacramentaires, ce prétendu Prophete suscité de Dieu pour renouveller l'Eglise, soit anathématisé par ceux qui se disent ses disciples. Mais de peur néanmoins qu'il ne prenne envie aux Ministres d'abandonner Zwingle pour conserver cette promesse & cette efficace, je leur soutiens de plus que Zwingle raisonne bien selon leurs principes communs, & qu'il n'y a que Calvin & les Calvinistes qui raisonnent mal.

Car par quelle subtilité peuvent-ils découvrir dans ces paroles, *prenez*

& mangez, ceci est mon corps, prises dans le sens de figure, une promesse de grace? Dire, comme les Calvinistes supposent que Jesus Christ a fait, *prenez & mangez, ceci est la figure de mon corps*, est-ce dire, *prenez & mangez, je vous promets de vous donner ma grace quand vous mangerez la figure de mon corps?* Est-ce une conclusion raisonnable que de dire, ceci est la figure du corps de Jesus Christ, donc cette figure contient & confere la grace du corps de Jesus Christ?

Le sens commun ne dicte-il pas au contraire, qu'il n'est point nécessaire qu'une figure contienne la vertu de la chose signifiée: que ce sont deux choses toutes séparées, d'être figure, & de contenir la vertu; & qu'ainsi en affirmant l'une, on n'affirme pas pour cela l'autre. Quand Joseph dit à Pharaon que les sept vaches étoient sept années, il vouloit dire simplement qu'elles en étoient les signes; mais il ne vouloit pas dire qu'elles en continssent la vertu. Quand Dieu dit à Moyse que l'agneau étoit la Pâque, il vouloit dire, selon les Religionnaires, qu'il étoit la figure de la Pâque ou du passage; mais il ne vouloit pas dire qu'il fût rempli de la vertu du passage.

Ils n'ont qu'à parcourir de même tous les exemples où ils prétendent que le nom de la chose signifiée est attribué aux signes, & que le mot *est*, est employé pour celui de *signifie;* ils n'en trouveront assurément aucun dans lequel ils se soient avisés de renfermer cette promesse chimérique d'efficace & de vertu. Tout l'ancien Testament étoit plein de cérémonies mystérieuses & figuratives, que Dieu obligeoit les Juifs de pratiquer: mais les Ministres oseront-ils dire que Dieu se fût obligé de donner sa grace à tous ceux qui les observoient, & que ce fussent ainsi autant de Sacrements efficaces & pleins de vertu?

Ces Messieurs, qui font un si grand usage de la Dialectique dans leurs Livres, ne devroient-ils pas avoir reconnu, que toute conclusion dépendant de deux propositions, celle dont il est question, qui est, que l'Eucharistie est efficace, ne sauroit être liée avec cette autre, que l'Eucharistie est la figure de Jesus Christ, que par une proposition universelle, qui seroit que toute figure est efficace: d'où il s'ensuivroit, que l'Eucharistie étant figure, elle seroit efficace. Mais comme cette majeure est extravagante, la liaison que les Calvinistes veulent faire de leur conséquence, *que l'Eucharistie est efficace*, avec cette explication, qu'elle est *figure du corps de Jesus Christ*, ne l'est pas moins.

Je ne vois dans tous les Livres des Calvinistes qu'un seul raisonnement pour appuyer cette absurdité, qui est, qu'il est indigne de Dieu de nous repaître par un vain spectacle, & qu'ainsi il faut croire certainement que lorsqu'il établit un signe, la vérité de la chose signifiée est aussi présente.

LIV. I. CH. VIII. D'où ils concluent, que Dieu ayant établi le pain comme signe de son corps par ces paroles, *ceci est mon corps*, il faut que la vérité de ce corps soit jointe au pain, & qu'il nous en communique l'efficace par son esprit, parce qu'autrement il feroit trompeur. *Nisi cum quis fallacem vocare Deum velit, inane ab ipso symbolum proponi, nunquam dicere audebit*, dit Calvin dans son Institution.

Inst. l. 4. c. 17. §. 10.

J'avoue franchement que jusques ici, il ne m'a pas été possible de trouver la moindre étincelle de sens commun dans cet argument, & que je ne puis assez m'étonner que des gens qui font si hautement profession de n'admettre que les conséquences évidentes de l'Ecriture, osent produire sous le nom de conséquences de l'Ecriture des rêveries & des songes de cette nature.

Car quel sujet y auroit-il d'accuser Dieu de tromperie, si ne nous commandant que de prendre la figure de son corps, il ne nous donnoit aussi que la figure de son corps? Est-ce tromper les hommes que de leur donner précisément ce qu'on leur promet; & ne seroit-ce pas plutôt les tromper en quelque sorte que de leur donner ce qu'on ne leur promet pas sans les en avertir? Pourquoi est-ce une chose vaine, illusoire & indigne de Dieu, d'établir une figure d'une chose absente? N'est-ce pas au contraire l'usage ordinaire des figures de représenter les choses absentes? Et les Ministres ne nous répetent-ils pas eux-mêmes ce principe à chaque page, quand ils croient qu'il leur est avantageux? Etoit-ce une chose vaine & illusoire de rendre l'Agneau Paschal figure du passage de l'Ange? Et seroit-ce raisonner d'une maniere supportable, que de dire, selon la pensée de Calvin, que puisque l'Agneau Paschal étoit toujours la figure de ce passage de l'Ange, il falloit donc que ce passage fût toujours présent, parce qu'autrement Dieu auroit été trompeur en proposant de faux signes?

Mais comment est-ce que les Calvinistes ne s'apperçoivent pas que cet argument est clairement détruit par l'aveu qu'ils font, que, selon tous les Peres, l'Eucharistie n'est pas simplement signe du corps de Jesus Christ, mais qu'elle est aussi signe du peuple & de toute l'Eglise; soit par la matiere du pain & du vin, qui sont des choses composées de plusieurs parties réduites en un; soit par le mélange de l'eau avec le vin, qui figure l'union de l'Eglise avec Jesus Christ? Or comme ce seroit ridiculement conclure, que de dire que l'Eucharistie étant la figure du peuple, il faut donc qu'elle contienne la vertu du peuple, de peur qu'elle ne soit un signe vuide & trompeur; il n'est pas moins absurde de prétendre prouver, comme font les Calvinistes, que la vertu de Jesus Christ est jointe à l'Eucharistie, de peur que ce ne soit une figure vuide & trompeuse du corps de Jesus Christ.

L'institution des Sacrements est une chose libre qui dépend uniquement de la pure volonté de Jesus Christ. Il les a rendu instruments de ses graces

dans le Nouveau Teftament par une bonté toute gratuite, & à laquelle il n'étoit point obligé. Il pouvoit, s'il eût voulu, inftituer parmi les Chrétiens de purs fignes deftitués d'efficace, comme il en avoit inftitué parmi les Juifs ; & quand il l'auroit fait on auroit été ridicule de l'accufer d'avoir trompé les hommes par un vain fpectacle. Les fignes n'auroient été ni vains, ni faux, ni illufoires. Ils auroient produit l'effet auquel ils auroient été deftinés de Dieu, qui eft de nous repréfenter les chofes fignifiées ; & cette repréfentation n'ayant rien d'elle-même que de légitime, quand Dieu ne fe feroit engagé de l'accompagner d'aucune grace, on n'auroit aucun fujet de s'en plaindre. Il faut donc une promeffe de grace, jointe à l'établiffement du figne, pour pouvoir conclure raifonnablement que la grace y eft jointe. Et ainfi ces paroles, *ceci eft mon corps*, prifes dans le fens des Calviniftes, ne contenant rien davantage que l'inftitution du pain comme figne du corps de Jefus Chrift, c'eft une abfurdité vifible, que de les vouloir faire paffer pour une promeffe & un engagement de la part de Dieu, à opérer par fon Efprit fur ceux qui prendroient ces fignes de fon corps.

Les Miniftres répondront peut-être, qu'à la vérité cette efficace qu'ils attribuent à l'Euchariftie n'eft pas contenue dans ces paroles, *ceci eft mon corps*, mais qu'elle l'eft dans d'autres paffages de l'Ecriture ; comme dans le fixieme Chapitre de S. Jean, dans ces paroles de S. Paul : *Unus panis & unum corpus multi fumus, omnes qui de uno pane participamus ;* & dans ces autres du même Apôtre : *Panis quem frangimus nonne communicatio corporis Chrifti eft ?* C'eft ce qu'il faut examiner.

Et premiérement à l'égard du fixieme Chapitre de S. Jean, il eft bien clair qu'ils ne peuvent pas s'en fervir pour prouver l'efficace de l'Euchariftie, puifqu'ils foutiennent avec les Luthériens, qu'il n'eft point parlé de l'Euchariftie dans tout ce Chapitre. Pour les paffages de S. Paul, j'avoue qu'étant pris dans leur véritable fens, qui eft celui de la préfence réelle, ils enferment celui de l'efficace de l'Euchariftie, qui eft une conféquence néceffaire de cette préfence : mais fi on les détache de ce fens, en les entendant d'une figure du corps de Jefus Chrift, je foutiens qu'on ne fauroit raifonnablement les alléguer pour montrer que cette figure eft efficace.

Car que fignifie dans ce fens le paffage de S. Paul, *Nous fommes tous un même pain & un même corps, nous tous qui participons à un même pain ?* Sinon, ou que comme ce pain eft formé par l'affemblage de plufieurs grains, de même les Chrétiens font unis en un même corps par les liens de la charité ; & qu'ainfi ce pain eft le modele de leur union, & qu'il leur doit fervir d'avertiffement pour s'unir plus étroitement : ou que la participation à ce pain étant une action extérieure de religion & de culte, elle les unit entr'eux dans un même corps & une même fociété.

Liv. I. Ch. VIII. Il s'enſuit du premier de ces ſens, que le pain euchariſtique figure l'union des Chrétiens par la charité, & que c'eſt une inſtruction qui les y porte; mais il ne s'enſuit nullement qu'il la produiſe efficacement par la communication de quelque grace. Et il ne s'enſuit autre choſe du ſecond, qui eſt celui auquel les Sociniens l'entendent, ſinon que la participation de l'Euchariſtie eſt une profeſſion extérieure de la Religion de Jeſus Chriſt, qui réunit ainſi en un même corps tous ceux qui ont part à cette cérémonie.

Il eſt facile de réfuter l'un & l'autre ſens par les principes des Catholiques, & par l'établiſſement de la préſence réelle; mais il eſt impoſſible de les combattre, ni ſolidement ni probablement, par les principes des Calviniſtes.

Cette efficace ne ſe peut pas mieux conclure de cet autre paſſage de S. Paul; *le pain que nous rompons n'eſt-il pas la communion du corps de Jeſus Chriſt?* Car, premiérement, Zwingle détruit tout d'un coup toutes les conſéquences qu'on en peut tirer, en prétendant que ces paroles, *communicatio corporis Chriſti*, & en grec *κοινωνία*, ne ſignifient pas la communion ou la participation du corps de Jeſus Chriſt, mais une compagnie, une ſociété, une aſſemblée de gens qui s'appuient ſur le corps & le ſang de Jeſus Chriſt, *κοινωνία*, ſelon lui, ſignifiant en ce lieu, compagnie & ſociété.

Il n'avance pas cette explication en paſſant ſeulement; il la répete en pluſieurs endroits: il l'étend, il la prouve; il prétend la tirer par une conſéquence néceſſaire de la force des termes, & de ce qui précede & de
fol. 211. ce qui ſuit; comme l'on peut voir dans le Livre de la véritable Religion,
fol. 258. dans ſa Réponſe à Pomeran, dans l'Exégeſe ou expoſition de la doctrine
fol. 342. de l'Euchariſtie contre Luther.

Que ſi cette explication paroît trop forcée aux Miniſtres, quoique l'autorité de Zwingle leur doive être très-conſidérable, ils nous en fourniſſent eux-mêmes deux autres, qui anéantiſſent encore toutes les conſéquences qu'ils peuvent tirer de ce paſſage.

La premiere eſt, qu'une partie de leurs Auteurs enſeignent que dans cette propoſition, *ceci eſt mon corps*, le mot de corps eſt pris pour la figure du corps de Jeſus Chriſt; c'eſt le ſens d'Œcolampade, de Gomar, & de pluſieurs autres. Rien n'empêche donc que par le corps de Jeſus Chriſt, dont il eſt parlé dans ce paſſage de S. Paul, on n'entende auſſi, ſelon les Calviniſtes, le ſigne du corps de Jeſus Chriſt. Et ainſi le ſens de ce paſſage ſera *que la fraction du pain eſt la participation du ſigne du corps de Jeſus Chriſt*: d'où l'on voit qu'il eſt impoſſible de conclure l'efficace.

Aub. pag. 224. • Le ſecond ſens, qui eſt même autoriſé par Aubertin, eſt d'entendre par le corps de Jeſus Chriſt, ſon corps myſtique. Et ainſi cette communication

marquée par la fraction du pain, se réduira à témoigner qu'on fait partie du corps de l'Eglise, ce qui revient au sens de Zwingle & des Sociniens.

Mais quand on ne recevroit aucune de ces explications, il faut néanmoins que les Ministres reçoivent celle d'Aubertin, qui entend par le mot de *κοινωνία*, participation, le signe de la communion, *signum participationis*. De sorte que, selon lui, le passage signifie, que la fraction du pain est un signe de la communion au corps de Jesus Christ.

Or comment pourront-ils conclure de-là, que l'Eucharistie a quelque efficace particuliere, si ce n'est par un grand nombre de suppositions sans fondement, & en suppléant par leur fantaisie ce que l'Ecriture ne dit point?

On peut concevoir plusieurs participations du corps de Jesus Christ. La premiere est, la participation réelle des Catholiques, qui se fait par la réception du vrai corps de Jesus Christ dans le nôtre. La seconde est, la participation spirituelle à ses graces & à son esprit; & cette participation est encore de deux sortes: l'une générale & perpétuelle, & commune à tous les justifiés, qui consiste dans la participation de l'esprit de Jesus Christ, qui est toujours en quelque degré dans tous les justifiés: l'autre particuliere & pour de certains moments, qui consiste dans une augmentation de grace.

La troisieme sorte de participation, est une participation extérieure à la Religion de Jesus Christ, qui a pour objet son corps & son sang, & c'est de cette participation que les Sociniens entendent ordinairement ce passage.

Les Calvinistes rejettent le premier de ces sens, qui est celui des Catholiques, quoique ce soit le sens naturel, & que tous les autres soient métaphoriques. Mais en quittant ce sens, comment excluront-ils celui des Sociniens, & par quelles preuves feront-ils voir que ce passage ne s'entend pas d'une participation purement extérieure? La suite même semblera alors les favoriser. Car l'Ecriture ne dit pas seulement, *que la fraction du pain est la communion au corps de Jesus Christ*. Elle dit aussi, *que ceux qui mangent des viandes immolées aux idoles, entrent en société avec les démons, & font participants de la table des démons*. Aubertin se sert de cette comparaison, que fait S. Paul, entre la table du Seigneur & la table des démons, pour montrer que la communion du corps du Seigneur, dont parle S. Paul, n'est pas une communion réelle & corporelle; parce, dit-il, que l'on n'est pas réellement associé avec les démons, en mangeant des viandes qui leur sont immolées. Il ramasse avec grand soin tous les passages des Peres, qui comparent la participation que les justes ont à la chair de Jesus Christ, avec celle que les idolâtres ont avec les démons. Mais ne donne-t-il pas lieu de conclure par-là contre lui, que cette participation au corps du Seigneur, dont il est parlé dans ce passage, n'est donc pas aussi une participation à sa vertu; puisque ceux qui mangent des viandes offertes aux dé-

Aubert. p. 225.

p. 831.

mons ne participent point à la vertu des démons, mais seulement à leur culte & à la société de ceux qui leur appartiennent.

On voit déja combien les Calvinistes sont éloignés de pouvoir conclure de ce passage l'efficace qu'ils attribuent à l'Eucharistie: mais il y a encore d'autres hypotheses qui détruisent toutes les conséquences qu'ils en peuvent tirer. Car qu'ils supposent tant qu'ils voudront, que la participation dont S. Paul parle en cet endroit, est une participation à l'efficace de la chair de Jesus Christ, ils n'en seront pas plus avancés. Il faut qu'ils prouvent de plus, que cette participation, dont la fraction du pain est le signe, n'est pas la participation à l'esprit de Jesus Christ, qui est générale & commune à tous les fideles; mais une participation particuliere à ceux qui communient. Et enfin il faut qu'ils prouvent, que le signe de participation est joint à l'effet & à la participation actuelle. Et ce sont toutes choses qu'il leur est impossible de prouver. De sorte qu'il est clair, qu'il est impossible de tirer de ce passage l'efficace qu'ils attribuent à l'Eucharistie.

CHAPITRE IX.

Où l'on fait encore voir que les Calvinistes ne sauroient prouver par l'Ecriture que l'Eucharistie soit efficace.

Comme j'ai dessein de faire voir que les preuves que les Calvinistes tirent de l'Ecriture pour établir leur efficace, n'ont rien de solide, de quelque maniere qu'on les propose, j'en examinerai encore une, dont ils pourroient peut-être se servir, & qui a été marquée par Calvin en divers endroits.

Ils pourront dire que non seulement le pain est établi figure de Jesus Christ par ces paroles, *ceci est mon corps*, mais que la manducation de ce pain est établie figure de la manducation spirituelle du corps de Jesus Christ, par ces paroles, *Prenez & mangez:* qu'ainsi, afin que la vérité réponde à la figure, il faut qu'il y ait dans la Cene une manducation spirituelle, laquelle ne se peut faire sans le S. Esprit; & partant qu'il faut que le S. Esprit y opere, & qu'il nous y nourrisse du corps & du sang de Jesus Christ. Et c'est en quoi consiste, diront-ils, l'efficace de l'Eucharistie; qui se trouvera ainsi dans l'Ecriture, puisque de l'établissement de la figure de la manducation spirituelle, contenue dans ces paroles, *prenez & mangez*, on doit conclure la manducation spirituelle.

Cette objection ne servira qu'à nous donner lieu de mieux développer l'opinion des Calvinistes, & de faire voir encore plus clairement, qu'en supposant



ſuppoſant leur explication, il eſt impoſſible de prouver par l'Ecriture que l'Euchariſtie ait aucune efficace. Liv. I. Ch. IX.

Premiérement il n'eſt pas clair que la manducation du pain euchariſtique ſoit établie figure de la manducation ſpirituelle, par ces paroles, *prenez & mangez;* & il n'eſt pas permis de le ſuppoſer à des perſonnes qui font profeſſion de ne s'arrêter qu'aux conſéquences claires & indubitables de l'Ecriture. Car quoique l'on ſuppoſât que le pain fût ſimplement figure du corps de Jeſus Chriſt, il ne s'enſuivroit pas que la manducation de ce pain fût commandée pour figurer la manducation ſpirituelle, puiſqu'elle pourroit avoir une autre fin raiſonnable, qui eſt d'unir par un lien extérieur, dans un même corps de Religion, ceux qui en font profeſſion, ſelon le ſens que nous avons dit que les Sociniens donnent à ce paſſage, *panis quem frangimus nonne communicatio corporis Chriſti eſt?* Et en effet, Aubertin enſeigne, que le commandement de manger ſe rapporte directement au pain. De ſorte que ce n'eſt que dans leur raiſon, & non dans l'Ecriture, que ſe trouve ce rapport de la manducation de ce ſigne à la manducation ſpirituelle.

Mais je veux bien ſuppoſer que la manducation du pain euchariſtique eſt la figure de la manducation ſpirituelle, s'enſuit-il que cette manducation ſpirituelle s'accompliſſe particuliérement dans la Cene, & que l'on en puiſſe prendre ſujet de dire que l'Euchariſtie eſt efficace? Nullement; il ne faut, pour détromper ſur cela les Calviniſtes, que les faire reſſouvenir de leur doctrine.

Car ils enſeignent avec Calvin, que la manducation ſpirituelle n'eſt autre choſe que l'union que nous avons par la foi avec le corps & le ſang de Jeſus Chriſt; ce qu'ils appellent dans leur Confeſſion de foi, Article 36, le myſtere de notre incorporation avec Jeſus Chriſt, *myſterium noſtræ cum Chriſto coalitionis.* Et comme cette incorporation eſt inſéparable de la foi, & qu'un Chrétien régénéré n'eſt jamais ſans foi, ils enſeignent auſſi que cette incorporation & cette union avec Jeſus Chriſt eſt perpétuelle, qu'elle peut augmenter en certains états, mais qu'elle ne ceſſe jamais.

C'eſt la doctrine expreſſe de Calvin, comme l'on peut voir dans la Confeſſion de foi qu'il fit en commun avec les Miniſtres de Zurich, & qui eſt rapportée par Hoſpinien. *Les fideles*, dit-il, *jouiſſent de la vérité figurée par le Sacrement, même hors l'uſage des Sacrements. Ainſi dans la Cene Jeſus Chriſt ſe communique en ſorte à nous, qu'il s'étoit déja communiqué auparavant, & qu'il demeure continuellement dans nous. On commande à ceux qui communient qu'ils s'éprouvent eux-mêmes: & il s'enſuit de-là que l'on exige d'eux qu'ils aient la foi, devant que de s'approcher des Sacrements. Or la foi n'eſt point ſans Jeſus Chriſt. Mais parce qu'elle eſt confirmée par les Sacrements, les dons de Dieu ſont confirmés en nous, & Jeſus Chriſt croît* fol. 212.

Liv. I. Ch. IX. *en quelque sorte en nous, comme nous croissons en lui.* Et dans un autre lieu de ce même Ecrit il est dit, *que ceux qui embrassent par foi les promesses*
fol. 211. *en recevant l'Eucharistie, reçoivent Jesus Christ avec ses dons spirituels, & qu'ayant été depuis long-temps participants de Jesus Christ, ils continuent & renouvellent cette communion,* Communionem *illam continuare & reparare fatemur.*

Ce passage de Calvin nous apprend qu'il faut distinguer, selon lui, trois sortes d'incorporation ou de manducation de la chair de Jesus Christ; l'une perpétuelle, qui commence dès-lors qu'on est justifié par la foi; la seconde hors l'usage des Sacrements par tous les actes de foi; la troisieme dans la Cene.

Les autres Ministres reconnoissent toutes ces manieres de manger la chair de Jesus Christ: car les Ministres des Suisses marquent la seconde expressément par ces paroles de leur Confession de foi: *L'on pratique cette action de boire & de manger Jesus Christ même hors de la Cene, & toutes*
Cap. 47. *les fois que l'on croit en Jesus Christ.* Triglandius la reconnoît de même en disant, dans l'examen de l'Apologie des Remontrants, *que la communion au corps de Jesus Christ se fait dans la Cene & hors la Cene.* Et pour cette communion perpétuelle elle est fort bien décrite dans la même Confession des
Hosp. fol. 330. Suisses. *Dès-lors*, disent-ils, *que le fidele croit il reçoit l'aliment céleste, & il en jouit encore quand il approche de l'Eucharistie. Mais on ne doit pas conclure de-là qu'il ne reçoive rien en la recevant; car il avance dans la continuation de la communion du corps & du sang de Jesus Christ, & sa foi croît & s'enflamme de plus en plus, & il est de plus en plus nourri de cet aliment spirituel.*

Ce n'est donc pas simplement dans la manducation spirituelle, & dans l'incorporation avec Jesus Christ que consiste l'effet de l'Eucharistie selon les Ministres. C'est dans l'augmentation de cette incorporation; c'est dans l'accroissement de la foi, & dans le renouvellement de cette communion, comme parle Calvin. Et c'est aussi ce que M. Claude enseigne dans sa Ré-
pag. 321. ponse. *Il ne faut pas douter*, dit-il, *que Dieu ne communique à ses enfants, par le moyen de ce mystere, une plus abondante mesure de sa paix & de sa consolation, un nouveau rayon de sa lumiere, un nouveau degré de sanctification.* Si la foi demeure au même état qu'elle étoit auparavant, si elle n'augmente point, il faut dire que l'Eucharistie est sans efficace; que c'est un signe aussi vuide, & aussi destitué de force que tous les autres signes arbitraires ou naturels de Jesus Christ, que l'on joint quand on veut à la manducation spirituelle, & que l'on n'appelle pas pour cela des signes efficaces.

Cependant les Calvinistes ne sauroient prouver que la manducation qui se fait dans la Cene, ne soit pas la figure de cette manducation générale

& perpétuelle à tous les fideles, comme nous avons déja dit : car cette union avec Jesus Christ est un assez grand objet pour être représenté par une image & un Sacrement ; & Dieu a pu commander aux Chrétiens de la figurer par la manducation du pain, que les Calvinistes disent être la figure de ce corps, sans s'obliger par-là à leur donner de nouvelles graces, à agir sur eux d'une maniere particuliere par son esprit, & à augmenter cette incorporation continuelle. Liv. I. Ch. IX.

Il est clair que dans cette hypothese l'Eucharistie ne seroit pas un vain spectacle, puisqu'on y représenteroit un objet très-réel, & que la vérité seroit jointe à la figure, en ce que la manducation spirituelle de Jesus Christ seroit jointe à la manducation du Sacrement, sans qu'il s'ensuivît néanmoins que l'Eucharistie eût aucune efficace ; puisqu'il ne s'ensuivroit point que Jesus Christ se fût obligé d'augmenter la grace dans ceux qui la reçoivent, ni de fortifier leur union avec lui, & que c'est dans cette augmentation que consiste l'effet qu'ils attribuent à l'Eucharistie.

Je supplie M. Claude de bien remarquer ce principe, parce qu'il démêle une infinité des sophismes des Ministres, qu'il ne suffit pas, pour dire avec raison que l'Eucharistie n'est pas un signe simple, nud & sans efficace, & pour éviter l'hérésie qu'ils ont si souvent anathématisée sous les mots de *nuda signa*, de dire que l'on mange spirituellement Jesus Christ dans l'Eucharistie. Car selon eux on le mange toujours en cette maniere. On le mange aussi en considérant une porte, le soleil, la lumiere, les pierres & les montagnes, le pain commun, si l'on regarde ces choses comme les figures & les images de Jesus Christ.

Il ne suffit pas de dire que sa chair nous y est communiquée ; que nous nous y nourrissons de sa substance ; que Jesus Christ y est présent ; qu'il nous y donne la vie ; puisqu'ils veulent que cette action de se nourrir de la chair de Jesus Christ, de la substance de sa vie, soit continuelle dans les fideles, & qu'elle se renouvelle par mille choses qui ne sont point efficaces, & qui ne sont que de simples signes.

Il faut qu'il prouve, & qu'il prouve par des textes formels de l'Ecriture, que l'on reçoit dans l'Eucharistie *une augmentation de grace, un accroissement d'incorporation, un nouveau rayon de lumiere, un nouveau degré de sanctification*, comme il le dit lui-même. Il faut qu'il justifie par l'Ecriture ce qui est dit dans la Déclaration des Suisses envoyée à Luther, & rapportée par Hospinien : *Dum fideles celebrant Cœnam Domini, adest illis Dominus Jesus Christus, & potenter in cordibus eorum per Spiritum Sanctum operatur.* Il faut qu'il établisse par des passages clairs & évidents, ce que dit Calvin, *que le S. Esprit déploie son efficace dans la Cene, pour accomplir ce qu'il* Hosp. fol. 153. Inst. l. 4. c. 17. §. 10.

LIV. I. CH. IX. *promet.* Ce qui oblige de faire voir dans l'Ecriture cette efficace & cette promesse.

C'est ce que je lui demande, & c'est ce que je soutiens qu'il ne sauroit faire avec la moindre apparence. Car il est clair qu'il seroit ridicule d'alléguer pour cela ces paroles, *prenez & mangez*, qui ne contiennent tout au plus qu'un commandement de représenter par une action extérieure la manducation spirituelle qui se fait continuellement par les fideles, & qui se peut faire dans la Cene; mais qui ne renferment certainement aucune promesse de l'augmentation de cette incorporation. Et il ne le seroit pas moins de se servir du passage de S. Paul, *panis quem frangimus, nonne communicatio corporis Christi est?* Puisqu'il ne peut signifier autre chose en le prenant dans le sens des Calvinistes, sinon que la fraction & la manducation de ce pain, est la figure de la manducation & de la communion spirituelle, comme l'expliquent Dumoulin & Aubertin, & qu'il ne dit en aucune sorte, que cette communion spirituelle se fasse dans l'Eucharistie plutôt qu'ailleurs, ni qu'elle soit augmentée par l'Eucharistie.

de l'Euch. ch. 7.

Il ne suffiroit pas même, comme je l'ai déja remarqué, pour éviter l'hérésie qui consiste à n'admettre que de simples signes dans l'Eucharistie, de dire simplement que la foi y est augmentée. Car si cette augmentation n'est que l'effet ordinaire des mouvements de foi que l'on joint à la réception de l'Eucharistie, comme on les peut joindre à tout autre signe arbitraire, ce n'est point encore là une augmentation qui donne lieu de dire que l'Eucharistie est efficace, comme on ne dit point que la lumiere soit efficace, parce qu'en la considérant comme figure de cette véritable lumiere qui illumine tous les hommes, on peut exciter sa foi, & que Dieu la peut augmenter s'il veut en agissant plus fortement dans le cœur. La foi mérite de soi d'être augmentée; mais on n'attribue nullement, selon les Peres, cet accroissement aux signes particuliers, & l'on ne s'avise point de dire que ces signes sont efficaces, & qu'ils sont pleins de grace & de vertu, si Dieu ne s'est obligé d'agir d'une maniere particuliere sur ceux qui en useront. C'est ce que les Ministres doivent faire voir que Dieu a promis à l'égard de l'Eucharistie. Sans cela ils demeurent toujours engagés dans cette hérésie, qu'ils ont si solemnellement condamnée.

Que M. Claude ne s'étonne pas que je me sois tant étendu sur ce point: les conséquences en sont si considérables, qu'elles méritoient bien que l'on établît avec soin le principe d'où elles naissent. Car il s'ensuit nettement, que puisque c'est une hérésie par leur aveu, de dire que l'Eucharistie est sans efficace & sans vertu, & qu'elle n'enferme que de simples signes, & qu'il est certain, comme nous l'avons prouvé, que cette hérésie est une

ſuite néceſſaire de l'explication qu'ils donnent à ces paroles, *ceci eſt mon corps*, ils ſont obligés de renoncer à cette explication.

Il s'enſuit en ſecond lieu, qu'ils ſe départent de la profeſſion qu'ils font, de ne recevoir aucune vérité de foi qui ne ſoit clairement contenue dans l'Ecriture; puiſque cette efficace tient lieu parmi eux d'une vérité de foi, quoiqu'ils ne la puiſſent tirer, ni expreſſément, ni par une conſéquence raiſonnable d'aucun paſſage de l'Ecriture.

Il s'enſuit en troiſieme lieu, qu'ils ſont dans l'impuiſſance de réſiſter aux Sociniens & aux Anabaptiſtes, qui ſe moquent de leur efficace prétendue, & qui ne reconnoiſſent point que l'Euchariſtie ſoit un Sacrement; parce qu'en expliquant les paroles de l'établiſſement de ce myſtere comme les Calviniſtes, ils n'y voient aucune promeſſe de grace, & qu'ils ont raiſon de n'y en pas voir: ce qui rend les Calviniſtes coupables de toutes les erreurs que les Sociniens ont tirées de cette fauſſe explication qu'ils leur ont fournie.

Et enfin il s'enſuit que cette explication qui fortifie l'erreur, & qui y conduit par des conſéquences néceſſaires, ne peut être qu'une fauſſeté & une illuſion de l'eſprit humain.

On verra dans la ſuite qu'il s'enſuit même que les Calviniſtes ſont entiérement contraires aux ſentiments des Peres, & que les Peres qui reconnoiſſent cette efficace, ne l'ont pu tirer que de la doctrine de la préſence réelle.

CHAPITRE X.

Qu'il eſt douteux ſi les Calviniſtes ne ſont pas en effet engagés dans l'héréſie de n'admettre dans l'Euchariſtie que de ſimples ſignes, quoiqu'ils l'aient ſi ſouvent anathématiſée.

JE n'ai pas prétendu accuſer formellement les Calviniſtes, de n'admettre aucune efficace dans l'Euchariſtie, & de la réduire ainſi à la condition des ſimples ſignes, que Dieu ne s'eſt point obligé d'accompagner d'aucune opération particuliere de ſon eſprit. J'ai ſeulement voulu prouver que cette erreur étoit une ſuite manifeſte de l'explication qu'ils donnent à ces paroles, *ceci eſt mon corps*. Mais en conſidérant leurs principes, & joignant enſemble les divers lieux où ils parlent de cette efficace, j'avoue que je ſuis en doute, s'ils ne ſont point en effet engagés dans cette héréſie: & ſi M. Claude, qui ſemble la nier formellement, & ad-

Liv. I. Ch. X. mettre que Dieu donne à ceux qui communient *un nouveau degré de sanctification*, ne s'écarte point de leurs principes.

Et premiérement il faut remarquer, que dans l'opinion des Calvinistes, cette efficace est resserrée dans des bornes très-étroites, n'y ayant, selon leurs principes, que très-peu de gens qui en profitent.

Car c'est un de leurs principaux dogmes que les Sacrements n'operent que dans les Elus : d'où il s'ensuit qu'ils ne peuvent dire que l'Eucharistie ait aucun effet sur aucun des réprouvés ; les réprouvés, selon eux, n'ayant jamais la foi vive, qui est l'origine de la manducation spirituelle. C'est ce qui fut expressément inséré dans la Confession de foi dont Calvin convint avec les Ministres de Zurich.

Hosp. fol. 212. *Nous enseignons*, disent-ils, *que Dieu ne fait pas paroître son efficace sur tous ceux qui reçoivent les Sacrements, mais seulement sur les Elus.* Et plus bas : *On administre*, disent-ils, *les signes aux réprouvés comme aux Elus ; mais il n'y a que les Elus qui participent à la vérité de ces signes.* C'est-à-dire en un mot, que nul réprouvé ne reçoit l'effet du Baptême ni de l'Eucharistie, en quelque temps qu'il les reçoive, & que tous ceux qui ne sont pas Elus ne reçoivent que de simples signes dans l'un & dans l'autre de ces Sacrements.

Voilà déja un étrange retranchement dans l'effet de l'Eucharistie. Elle n'opere, disent-ils, que dans les Elus. Mais peuvent-ils dire qu'il soit vraisemblable que les Elus soient en fort grand nombre parmi eux ? Auront-ils la témérité de préférer leur Eglise à celle de Constantinople du temps de S. Chrysostôme, ou à celle d'Afrique du temps de S. Augustin ? Font-ils paroître plus de piété & de réglement dans leurs mœurs que les Chrétiens de ce temps-là ? Cependant le premier de ces Saints n'a pas craint de dire qu'il ne savoit si de tout le grand peuple qui l'écoutoit, il y en auroit cent de sauvés. Et l'autre avouoit que de son temps le nombre des mauvais Chrétiens surpassoit tellement celui des bons, qu'on avoit de la peine à discerner ceux-ci dans la foule des méchants, comme on en a à discerner un grain de bled dans un grand amas de paille.

Mais au moins tous les Elus Calvinistes ne recevront-ils pas l'effet de leur Cene, & cette vertu vivifiante du Verbe incarné, qui y déploie sa force ? Non, il faut pour cela qu'ils soient régénérés, & que le Baptême qu'ils ont reçu dans l'enfance ait produit son effet en eux. Or il ne le produit quelquefois que dans la vieillesse. C'est encore un des articles de cette Confession de foi des Suisses & de Calvin, que j'ai citée ci-dessus. *Ceux*, disent-ils, *qui sont baptisés dans l'enfance ne sont souvent régénérés que lorsqu'ils sont un peu plus âgés, ou au commencement de la jeunesse, ou quelquefois même dans la vieillesse. Autrement*, disoit Beze dans le Colloque de Mombelliard, *ils ne deviendroient pas si vicieux.*

Toutes ces personnes qui ne sont, selon eux, régénérés que dans la vieillesse, ne reçoivent avant cela que de simples signes. Cependant il faut que le nombre n'en soit pas petit ; puisque la plupart des adultes Calvinistes étant engagés dans de continuels déréglements qu'ils ont honte d'allier avec leur foi justifiante, il faut qu'ils les mettent tous dans le nombre des réprouvés, à moins que de leur faire espérer leur régénération dans la vieillesse.

Ces deux retranchements sont certains ; mais on ne peut pas nier qu'à l'égard de ceux qui ont la foi & qui sont actuellement régénérés, dont le nombre ne peut pas être fort grand, ils n'admettent quelque opération du Saint Esprit dans la célébration de la Cene. Nous avons déja rapporté divers passages qui parlent de cette opération, & l'on en pourroit encore rapporter plusieurs autres. Mais ces passages ne suffisent pas pour donner lieu de conclure assurément que les Calvinistes admettent dans l'Eucharistie une véritable efficace ; parce qu'ils sont sujets à une équivoque que nous avons déja découverte.

Il est certain que Dieu étant maître de ses graces, & les distribuant comme il lui plaît, il se peut servir d'une infinité de divers moyens extérieurs pour nous les donner. Mais l'union de sa grace & de l'opération de son esprit avec certains moyens extérieurs, ne suffit nullement pour dire que ces moyens soient efficaces ; parce que Dieu ne s'est point engagé de l'y joindre, & que s'il l'y joint aujourd'hui, il ne l'y joindra peut-être point une autre fois. On ne dit pas que les eaux du Jourdain eussent la vertu de guérir la lepre, parce que le Prophete Elisée s'en servit pour la guérison de Naaman : mais on dit que l'eau de la Piscine de Bethsaïde avoit celle de guérir un malade tous les ans, lorsqu'elle étoit remuée par l'Ange ; parce que, comme il est dit dans l'Evangile, le premier malade qui y descendoit après que l'Ange avoit remué l'eau, étoit guéri de quelque maladie qu'il pût avoir.

Ainsi encore que Dieu puisse agir par son Esprit sur tous ceux qui s'approchent avec foi de l'Eucharistie, si l'on n'avoue néanmoins qu'il y agit toujours, & qu'il ne manque jamais de leur accorder quelque grace nouvelle, & qu'il s'y est engagé par une promesse solemnelle, on ne reconnoît point véritablement que l'Eucharistie soit efficace autrement que tous les autres signes arbitraires ou naturels.

Or encore que les livres des Calvinistes parlent souvent d'une opération du Saint Esprit sur l'ame de ceux qui communient, ils ne déterminent pas néanmoins si cet effet est perpétuel à l'égard de tous ceux qui s'approchent de la Cene comme il faut.

Ils ne déterminent point aussi si cet effet est différent de la foi préparatoi-

Liv. I. re à l'Euchariſtie, qu'ils enſeignent néanmoins n'être pas ſon propre effet.
Ch. X. Et enfin ils donnent lieu de croire en quelques endroits, qu'ils veulent que cet effet ſoit entiérement libre & ſans engagement de la part de Dieu; c'eſt-à-dire, qu'ils ſe réduiſent à dire, que le Saint Eſprit agit quand il lui plaît, ſur l'ame de ceux qui communient, ſans qu'il y ait aucune promeſſe en vertu de laquelle on puiſſe s'aſſurer, que ceux qui s'en ſont approchés avec foi aient reçu une nouvelle infuſion de grace.

C'eſt ce qui ſemble aſſez marqué dans la Déclaration que les Egliſes des Suiſſes envoyerent à Luther, pour ſervir d'explication à leur Confeſſion de foi. Car quoiqu'elles aient eu deſſein de s'exprimer le plus favorablement qu'elles pouvoient, afin de contenter Luther avec lequel elles avoient deſſein de s'unir, il eſt clair néanmoins qu'elles n'attribuent pas aux Sacrements un effet perpétuel. *Dieu*, diſent-ils, *uſe des Miniſtres & des Sacrements comme il fait de ſa parole, par ſa pure grace, quand & comment il veut.* Ex *mera ſua gratia, quando & quomodo voluerit.*

Il ſemble auſſi que c'eſt la doctrine de Calvin, comme il paroît par les paroles de la confeſſion qu'il en fit en commun avec les Miniſtres de Zurich. *Par cette doctrine*, dit-il, *que les Sacrements n'operent que dans les Elus, on renverſe l'opinion que les Sophiſtes* (c'eſt ainſi qu'il appelle toujours les Théologiens Catholiques) *ont inventée, qui eſt que les Sacrements de la nouvelle Loi conferent la grace à tous ceux qui n'y apportent point l'obſtacle du péché mortel. Car outre qu'on n'y reçoit rien que par la foi, il faut croire de plus, que la grace de Dieu n'eſt point liée au Sacrement* (comme ſi quiconque a le ſigne, jouiſſoit auſſi de la choſe ſignifiée) *car on adminiſtre également les Sacrements aux Elus & aux réprouvés; mais il n'y a que les Elus qui en reçoivent la vérité.* Car encore qu'il n'applique cette maxime, que *la grace n'eſt pas attachée aux Sacrements*, qu'aux réprouvés, néanmoins comme elle eſt générale, rien n'empêche que l'on ne l'applique aux Elus même, & qu'on ne conclue qu'ils ne reçoivent pas toujours un accroiſſement de grace dans l'uſage des Sacrements.

Hoſp. fol. 212.

Si c'eſt-là le véritable ſens de Calvin & des Calviniſtes, comme c'eſt auſſi celui de Zwingle, ainſi que nous l'avons montré, il eſt vrai qu'on auroit tort de diſtinguer Calvin de Zwingle; mais il eſt vrai auſſi qu'on auroit raiſon d'accuſer l'un & l'autre de n'avoir admis dans l'Euchariſtie que de ſimples ſignes; l'union que Dieu fait quelquefois de ſa grace avec des ſignes, ſans engagement de ſa part, & ſans aucun ordre certain, n'étant nullement ſuffiſante pour les tirer de la condition des ſimples ſignes, & pour donner lieu de dire qu'ils ſont efficaces.

Mais parce qu'il y a auſſi d'autres lieux où il ſemble admettre une opération particuliere du Saint Eſprit à l'égard de tous ceux qui communient,

nient, je n'attribuerai à Calvin ni l'un ni l'autre de ces ſentiments. J'aime mieux m'en rapporter à M. Claude, & le prier de nous déclarer nettement quel eſt ſur ce point l'opinion de ceux de ſa ſecte. Mais quelque parti qu'il prenne, je lui ſoutiens par avance qu'il lui eſt également déſavantageux.

S'il dit que le Saint Eſprit ne fait pas toujours de nouvelles graces à ceux qui communient, quoiqu'ils y apportent les diſpoſitions néceſſaires, & s'il réduit cette manducation ſpirituelle, par laquelle il dit qu'on eſt nourri de la chair de Jeſus Chriſt dans l'Euchariſtie à cet acte de foi avec lequel on s'en approche, & qui n'en eſt pas l'effet, il eſt viſible qu'il ne diſtingue point l'Euchariſtie du pain commun, & qu'il la prive véritablement d'efficace; puiſque s'il plaît à tous les Calviniſtes de ſe ſouvenir dans tous leurs repas que Jeſus Chriſt eſt mort pour être l'aliment de leurs ames, comme les aliments terreſtres le ſont de leurs corps, ils participeront auſſi véritablement à la chair de Jeſus Chriſt par cette penſée, qu'ils le font à la Cene par cette foi de préparation.

Mais s'il admet une action du Saint Eſprit dans la Cene, différente de celle qui, ſelon eux, ſe peut rencontrer quand ils le veulent dans leurs repas ordinaires, je lui ſoutiens qu'il l'admet ſans fondement & ſans raiſon, & contre ſes propres principes, puiſqu'il le fait ſans l'autorité de l'Ecriture; & qu'ainſi il eſt condamné par lui-même & par ſa propre Confeſſion de foi.

De ſorte que les Miniſtres ne ſauroient ſe tirer de ce mauvais pas ſans ruiner un des articles de leur Confeſſion de foi. Car en n'admettant pas cette efficace, ils ruinent celui par lequel ils admettent deux Sacrements dans la Loi nouvelle: & en l'admettant, ils détruiſent celui par lequel ils ſoutiennent que l'Ecriture eſt claire & manifeſte, & qu'elle eſt l'unique regle de notre foi; n'y ayant rien, ſuppoſé leur explication, qui ſoit moins clairement dans l'Ecriture que l'efficace qu'ils attribuent à l'Euchariſtie.



Liv. I.
Ch. XI.

CHAPITRE XI.

Second Argument contre l'explication des Calvinistes : que les paroles de Jesus Christ n'ont formé cette impression à aucune des sociétés chrétiennes, & qu'elles ont toujours distingué les expressions par lesquelles ils la veulent autoriser.

Liv. 10. ch. 1. &c. ON a déja proposé dans le Livre de la Perpétuité, la preuve qui se tire de l'impression que ces paroles, *ceci est mon corps*, ont formée dans l'esprit de toutes les nations, & de la différence que les Chrétiens ont mise entre le sens de ces termes & celui des expressions, que les Calvinistes y prétendent être semblables. Je ne ferai que la répéter ici en abrégé, en la fortifiant de quelques nouvelles remarques.

L'une des plus ordinaires causes de l'éblouissement & des erreurs où l'on tombe, dans le jugement que l'on fait du sens des expressions, c'est qu'en les rendant l'objet d'un grand nombre de raisonnements & de réflexions, on étouffe l'impression naturelle qui nous auroit conduits à leur véritable sens.

Car ces réflexions fréquentes font que l'esprit s'accoutume aux sens les plus extraordinaires & les plus éloignés des paroles, & qu'y étant accoutumé il n'en est plus surpris ; & cependant c'est cette surprise qui lui sert ordinairement à distinguer les sens faux des véritables. Il arrive de plus que par ces divers raisonnements & ces différentes réflexions, on joint ces sens extraordinaires à quantité d'exemples qui paroissent en être peu différents, & par la réunion de toutes ces différentes lumieres l'on vient à y trouver de la clarté. Et l'on ne prend pas garde qu'il a fallu beaucoup de méditations & de recherches pour joindre ensemble tous ces éclaircissements, & que cependant les hommes ne jugent jamais du sens des paroles par ces lumieres éloignées, qui ne se présentent pas d'abord à l'esprit, & qui sont des fruits d'une longue application, mais par celles qu'ils trouvent dans les paroles mêmes & dans ce qu'ils y découvrent sans effort & sans recherche : ce qui fait que les gens habiles, qui savent que les hommes ont accoutumé de juger ainsi de ce qu'on leur dit, ne font jamais dépendre l'intelligence de ce qu'ils disent de ces sens éloignés & difficiles à trouver.

Il est certain que la maniere dont Zwingle est tombé dans cette explication célebre, par laquelle il prétend que le sens de ces paroles, *ceci est mon corps*, est que le pain signifie le corps de Jesus Christ, a toutes les

marques de cet égarement de l'esprit humain. Il avoit déja abandonné la doctrine commune de l'Eglise sur ce mystere, sans savoir encore de quelle sorte il expliqueroit ces paroles. Il les tourna pendant quatre ou cinq ans en tous les sens imaginables, sans y appercevoir encore celui qu'il a depuis embrassé. Il l'apprit ensuite, non par l'impression qu'elles firent dans son esprit, mais par l'instruction qu'il tira de la lettre d'un Hollandois; après quoi il trouva divers moyens de la rendre plus plausible par l'application continuelle qu'il eut à ramasser tout ce qu'il put rencontrer, & dans l'Ecriture & dans le langage des hommes, qui y pût donner quelque jour & quelque lumiere.

Que ce procédé ressent l'illusion, & qu'il est bien d'un homme qui étouffe peu à peu par de vaines subtilités, les impressions de la nature & les simples lumieres du sens commun; qui s'accoutume aux ténebres, & qui s'y enfonce de plus en plus; & qui ayant été abandonné de Dieu à la corruption de son cœur, ensuite du schisme qu'il avoit fait avec son Eglise & de son mariage incestueux, tombe d'aveuglement en aveuglement! Mais parce que les Calvinistes voient toutes ces choses avec d'autres yeux, & qu'ils s'imaginent que la peine qu'eut Zwingle à trouver cette explication & à s'y affermir, ne vient point de ce qu'elle est difficile & éloignée de la nature, mais de ce qu'il avoit à se défaire des préjugés dont il s'étoit rempli dans sa jeunesse, qui lui avoient obscurci l'esprit; & qu'ils croient de même que les Catholiques ne sont persuadés que le sens qu'ils donnent à ces paroles-là, est naturel & facile, que parce qu'on leur a inspiré ce jugement dès leur enfance; on leur a proposé un moyen pour s'assurer de l'impression naturelle de ces termes, qui ne leur devroit pas être suspect s'ils étoient tant soit peu raisonnables; c'est de ne s'en rapporter aux raisonnements ni des uns ni des autres, mais de consulter l'expérience, & de voir quel est le sens dans lequel elles ont été effectivement prises par toutes les nations chrétiennes.

Or le Livre de la Perpétuité contient la plus grande partie de cette discussion, & l'on peut dire même qu'il la contient toute entiere, puisque l'examen que l'on y fait de la créance de toutes les Eglises Chrétiennes sur le sujet de l'Eucharistie depuis mille ans, s'étend à tous les siecles précédents, par une conséquence nécessaire.

On y prouve qu'il n'y a aucune société chrétienne qui ne se soit trouvée sans changement apparent dans la créance de la présence réelle, & par conséquent qui n'ait entendu ces paroles, *ceci est mon corps*, dans le sens littéral & naturel. On y prouve que bien loin que le sens des Calvinistes ait été reçu par quelques-unes de ces Eglises, il y en a plusieurs qui le condamnent & le rejettent formellement. On y prouve que ceux qui ont

LIV. I. CH. XI. voulu combattre cette doctrine en prenant ces paroles, *ceci est mon corps*, en un sens approchant de celui des Calvinistes, ne l'ont pas fait en se conformant à la doctrine de l'Eglise de leur temps, ni en conservant celle dont on les avoit instruits, mais en quittant l'une & l'autre pour s'attacher à ce qu'ils croyoient avoir découvert par leurs raisonnements.

On y fait voir que la doctrine catholique s'est trouvée établie par-tout par voie d'impression; c'est-à-dire sans effort, sans combat, sans contradiction, sans apparence de changement; & que la doctrine calviniste ne s'est établie nulle part que par des voies tout opposées, par les disputes, par les écrits, par les réflexions & par les spéculations métaphysiques.

On y montre que toute la terre a distingué ces expressions, que les Calvinistes représentent comme semblables & ayant le même sens: que jamais, par exemple, il n'est venu dans l'esprit de personne de croire que sept vaches fussent réellement sept années, ni qu'elles fussent changées en sept années, quoique l'Ecriture dise que les sept vaches & les sept épis étoient sept années.

Que personne n'a jamais cru que Nabuchodonosor eût une tête d'or; que la Circoncision fût l'alliance; que l'Agneau paschal fût le passage; que la pierre fût Jesus Christ; que la semence fût la parole de Dieu; qu'une statue d'Alexandre fût Alexandre même; qu'une carte de Géographie fût effectivement la province qu'elle représente; quoique l'Ecriture dise de Nabuchodonosor; *tu es la tête d'or*; Tu *es caput aureum*: qu'elle appelle la Circoncision *l'alliance*; qu'elle dise de l'Agneau paschal *qu'il étoit le passage du Seigneur*; que S. Paul ait dit *que la pierre étoit Jesus Christ*; qu'il soit dit dans l'Evangile *que la semence est la parole de Dieu*, & que le langage ordinaire autorise ces façons de parler, *cette statue est Alexandre*, *cette carte est la France*: & qu'au contraire il se trouve que sans disputes, sans instruction, sans contention, sans opposition, toute la terre a entendu par ces paroles, *ceci est mon corps*, que le pain consacré étoit réellement le corps même de Jesus Christ, & que ne l'étant pas avant la consécration, il le devenoit dans la consécration par la vertu toute-puissante du Saint Esprit.

Est-il possible qu'on s'imagine qu'un effet si grand, si uniforme, & si universel n'ait point d'autre cause que le hasard, & que l'on se persuade que cette expression, *ceci est mon corps*, étant parfaitement semblable à celle-ci, *cet agneau est le passage du Seigneur*, EST *enim phase Domini*, il soit arrivé néanmoins sans aucune cause que tous les Chrétiens du monde aient entendu par la premiere, que le pain étoit réellement changé au corps de Jesus Christ, sans être frappés du sens de figure que les Calvinistes ont embrassé; & qu'il ne soit venu dans l'esprit à aucun de ces mêmes Chrétiens que l'Agneau paschal fût vraiment un passage, & qu'ils

n'en aient jamais eu d'autres pensées, sinon qu'il étoit la victime destinée de Dieu pour renouveller la mémoire du passage de l'Ange. Si l'idée que forment ces expressions est la même, pourquoi les hommes les ont-ils prises en des sens si différents? Et si elle n'est pas la même, pourquoi les compare-t-on, & pourquoi trompe-t-on le monde en alléguant comme semblables, des expressions qui font une si différente impression sur l'esprit?

M. Claude nous dira peut-être, que ce n'est que depuis quelques siecles qu'elles forment ces différentes impressions, & que dans les premiers elles ne donnoient que la même idée. Mais c'est chercher à obscurcir une chose claire & certaine par une autre qui n'est ni claire ni certaine, & qui est plutôt certainement fausse comme j'espere le lui faire voir; & cette réponse d'ailleurs ne satisfait nullement à la difficulté que je lui propose. Car en laissant à part les premiers siecles, dont on parlera dans la suite de ce Livre, il est toujours constant que jamais personne ne s'est avisé de prendre en un sens de réalité, aucune des expressions que les Ministres proposent comme semblables à celles dont Jesus Christ s'est servi en instituant l'Eucharistie, & que toute la terre au contraire s'est portée naturellement depuis mille ans à prendre ces paroles, *ceci est mon corps*, dans le sens naturel & littéral de la présence réelle; sans qu'il ait été besoin d'arguments, de preuves, de raisonnements pour les porter à ce sens. Et cela suffit pour convaincre un esprit tant soit peu raisonnable, qu'il faut que ce soit l'impression naturelle qu'elles forment, & pour lui faire conclure qu'il y a une énorme différence entre ces expressions que les Ministres comparent comme semblables; un effet si réel ne pouvant être produit que par une cause très-réelle.

On peut faire le fier extérieurement contre ces sortes de preuves, mais il est bien difficile qu'on étouffe entiérement dans son esprit l'impression qu'elles y font, & que l'on soit sérieusement persuadé que des expressions que jamais personne n'a été tenté de prendre en un autre sens qu'en un sens métaphorique, soient fort semblables à une autre qui a été prise sans effort par toute la terre en un sens de réalité.



CHAPITRE XII.

Que selon les véritables regles du langage humain, on a dû prendre comme on a fait ces paroles, ceci est mon corps, *dans le sens de la présence réelle.*

LE moyen le plus sûr pour trouver la vérité dans toutes choses, est de s'assurer premiérement des effets pour remonter ensuite aux causes; parce que la certitude des effets est le degré naturel pour y parvenir; & au contraire la voie & la méthode la plus trompeuse que l'on puisse suivre, c'est de s'amuser à raisonner en général sur les causes, & de vouloir ensuite régler les effets sur les idées que l'on s'en est formé.

On peut dire que les Calvinistes ont suivi proprement cette mauvaise méthode dans l'examen qu'ils font du sens de ces paroles, *ceci est mon corps.* Car ils s'amusent à les discuter par des réflexions philosophiques; ils en examinent tous les termes séparément; & sans consulter l'impression que cette proposition entiere a formée dans l'esprit des Chrétiens, ils en déterminent le sens par leur seul raisonnement; & par cette détermination fondée uniquement sur leur spéculation, ils prétendent juger du sens auquel elles ont été prises dans tout le cours de l'Eglise.

Ç'a été pour éviter ce défaut que nous avons suivi une voie tout opposée, en nous assurant d'abord du fait, & en montrant par des preuves claires & certaines, que toutes les nations du monde ont pris ces paroles, *ceci est mon corps*, dans le sens de la présence réelle, & qu'ils en ont distingué sans peine les expressions métaphoriques que les Calvinistes rapportent comme semblables. Ce qui nous a donné lieu de conclure, que quelque rapport que l'on trouve entre ces expressions, il faut pourtant qu'il y ait quelque chose de bien réel qui les distingue, & qui donne occasion à l'esprit de s'en former des idées si différentes.

Cette ouverture nous met dans la voie de chercher la véritable différence de ces expressions; & pourvu qu'on s'y applique il n'est pas difficile de la découvrir, & de se convaincre par raison, que cet effet devoit arriver de la maniere qu'il est arrivé; c'est-à-dire, que les hommes ont dû prendre comme ils ont fait ces paroles, *ceci est mon corps*, dans le sens simple & naturel des paroles, qui est celui de la présence réelle, & n'entendre au contraire, toutes les autres expressions que les Calvinistes proposent comme semblables à celles-là, que dans un sens de figure & de métaphore.

C'est ce que j'ai dessein de leur faire voir dans ce Chapitre, par les prin-

cipes les plus ſimples & les plus clairs du langage humain. Mais pour cela il eſt néceſſaire de remarquer d'abord le défaut des preuves dont ils ſe ſervent pour conclure que ces paroles, *ceci eſt mon corps*, ſe peuvent entendre dans un ſens de figure; parce qu'il paroîtra clairement par-là, que non ſeulement ils ne prouvent rien de ce qu'ils prétendent, mais qu'ils ne comprennent pas ſeulement ce qu'ils ſeroient obligés de prouver.

Ils font d'ordinaire de grands diſcours pour montrer que c'eſt une expreſſion commune dans toutes les langues, d'affirmer des ſignes les choſes ſignifiées: que c'eſt ainſi que l'on dit d'un tableau que *c'eſt Jules Céſar*, & d'une *carte* que *c'eſt la France ou l'Italie.*

Ils ramaſſent enſuite quantité de lieux de l'Ecriture qu'ils prétendent ſe devoir prendre en ce ſens, & dans leſquels le mot *eſt* doit être, ſelon eux, expliqué par celui de *ſignifie*: comme quand il eſt dit *que les ſept vaches ſont ſept années*, *& que la pierre étoit Chriſt*, *que la ſemence eſt la parole de Dieu.* Ils prétendent que ce langage eſt particuliérement propre aux Sacrements, & que c'eſt pour cette raiſon qu'il eſt dit dans l'Exode que l'*agneau* que Dieu commanda aux Iſraélites d'immoler, *étoit le paſſage*; & dans la Geneſe, *que la Circonciſion étoit l'alliance.* Et ils concluent de tous ces exemples non ſeulement que l'on peut entendre de la même ſorte ces paroles, *ceci eſt mon corps*, & les prendre de même dans le ſens de figure, en les expliquant par ces mots, *ceci eſt la figure de mon corps*; mais auſſi qu'on le doit; parce, diſent-ils, qu'il s'agit d'un Sacrement, & qu'il faut prendre les expreſſions ſacramentales dans un ſens ſacramental.

Les Luthériens, qui ont de grandes diſputes avec eux ſur ce ſujet, leur nient & leurs principes & leurs exemples. Pluſieurs Catholiques en font de même; & l'on peut voir dans leurs livres de quelle maniere ils s'en démêlent. Mais afin de ne pas embarraſſer cette diſpute de tant de ſubtilités, & de la réduire à des principes clairs & ſenſibles, je réponds en un mot que les Calviniſtes ne prouvent rien, & qu'il eſt étrange qu'ils ne s'en apperçoivent pas.

Je ne m'amuſe pas à leur conteſter leur principe, *que les choſes ſignifiées ſe peuvent affirmer des ſignes.* Je le reçois tel qu'il eſt, & il eſt inutile qu'ils ſe mettent en peine de l'établir par quelques paſſages de S. Auguſtin, qu'ils ne manquent jamais d'alléguer ſur ce ſujet; mais je les prie en même temps de conſidérer de quelle maniere on le doit entendre, & quelle étendue on lui doit donner. Car c'eſt s'abuſer groſſiérement que de prendre ce principe pour général, & de ſuppoſer, comme il ſemble que font les Calviniſtes, qu'en toutes occaſions & en toutes circonſtances on peut affirmer du ſigne la choſe ſignifiée. Il faut reconnoître au contraire, que s'il y a des rencontres où ces ſortes de propoſitions ſont raiſonnables &

Liv. I. Ch.XII. usitées, il y en a d'autres aussi où elles seroient ridicules & extravagantes. Je les prie, par exemple, de me dire si ce seroit une chose supportable que quelqu'un ayant fait un songe la nuit, dans lequel une grande quantité de fantômes & d'images lui auroient passé par l'esprit, & s'étant imaginé à son réveil que ces images qui lui auroient passé par l'esprit signifioient quelque chose, s'avisât en parlant aux autres, sans les avoir avertis qu'il parle d'un songe, de donner à ces images le nom des choses qu'il croiroit qu'elles signifient. Si dans ce songe, par exemple, il avoit vu des bœufs ou des chameaux, & qu'il se fût imaginé que les bœufs figuroient les Allemands, & les chameaux les Hollandois, auroit-il droit pour cela, en parlant à des gens qui n'auroient jamais rien appris de son songe, d'appeller un bœuf un Allemand, ou un chameau un Hollandois?

Si quelqu'un en pratiquant l'art de la mémoire artificielle, s'étoit servi d'un chêne pour marquer Alexandre le Grand, & d'un chien pour se souvenir de Cyrus, auroit-il droit en vertu de la destination secrete qu'il auroit faite de ces choses à signifier ces Princes, de dire à ceux qui n'en sauroient rien, en montrant un chêne que c'est Alexandre, & un chien que c'est Cyrus? Et ne seroit-ce pas au contraire une voie sûre pour se déclarer insensé, que de parler de la sorte?

Puis donc qu'il y a des rencontres où ces sortes d'expressions sont raisonnables, & d'autres où elles sont ridicules & insensées, il ne suffit pas pour conclure que cette proposition, *ceci est mon corps*, se peut entendre en un sens de figure, de prouver par des exemples, que ces propositions sont quelquefois raisonnables; mais il faut montrer de plus qu'étant expliquée en ce sens, elle est du nombre de celles qui sont raisonnables & permises, & non de celles qui sont extravagantes & insensées.

Ainsi c'est visiblement demeurer en chemin, & ne voir pas ce qu'il faut prouver, que de proposer seulement, comme font les Calvinistes, des exemples de propositions où l'on affirme du signe la chose signifiée sans passer plus avant, puisque l'on ne peut conclure de-là, ni que l'on doive expliquer de cette sorte ces paroles, *ceci est mon corps*, ni même qu'on le puisse.

Mais peut-être qu'il y a bien autant d'adresse que de défaut de lumiere en ce qu'ils laissent ainsi leur preuve imparfaite, & qu'ils ont crainte de ne pas trouver leur compte en la poussant plus loin, & de faire voir que leurs exemples sont tous différents de celui dont il s'agit. Et c'est pourquoi nous croyons au contraire, qu'il nous est utile de n'en demeurer pas là, & de porter cette recherche jusqu'à découvrir la véritable regle, par laquelle on doit discerner quand ces propositions sont raisonnables, & quand elles sont extravagantes, afin de savoir en quel rang il faut mettre le sens

le sens qu'ils donnent à cette proposition, *ceci est mon corps.* C'est ce qu'il semble qu'on puisse éclaircir nettement par les réflexions suivantes. Liv. I. Ch. XII.

Il est certain que si les hommes voyoient immédiatement ce qui se passe dans l'esprit & dans le cœur des uns & des autres, ils ne parleroient point du tout, & les paroles deviendroient de nul usage; puisqu'elles n'en ont point d'autre, que de faire connoître nos pensées à ceux de qui nous supposons qu'elles ne sont pas connues.

Mais ils parleroient aussi tout autrement qu'ils ne font, s'ils ne connoissoient rien du tout de ce que les autres ont dans l'esprit, & s'ils n'y voyoient point de certaines pensées selon lesquelles ils reglent leurs paroles. On ne sauroit faire tant soit peu réflexion sur la nature du langage humain, que l'on ne reconnoisse qu'il est tout fondé sur cette pénétration imparfaite de l'esprit des autres. Et c'est ce qui fait qu'en parlant il y a des choses que nous n'exprimons point, parce que nous supposons qu'elles sont déja connues à ceux qui nous entendent; que nous n'en marquons d'autres qu'à demi, sur l'assurance que nous avons qu'ils suppléeront à ce que nous n'exprimons pas; que nous répondons à ce que nous lisons dans l'esprit des autres, & que prévoyant le sens auquel ils doivent prendre nos paroles, nous choisissons celles qui doivent former dans leur esprit l'idée que nous y voulons imprimer.

La seconde réflexion est, qu'il y a des choses que nous regardons comme *des choses*, c'est-à-dire, que nous considérons en ce qu'elles sont en elles-mêmes; & d'autres au contraire que nous considérons comme signes, c'est-à-dire, dans lesquelles nous avons moins d'égard à ce qu'elles sont, qu'à ce qu'elles signifient, ou naturellement ou par institution.

La troisieme est, que non seulement nous considérons nous-mêmes ces choses en ces deux manieres; mais que nous savons aussi, par le commerce que nous avons les uns avec les autres, de quelle sorte les autres les regardent. Ainsi nous savons que communément ceux à qui on parle, regardent un cheval, un arbre, du pain, du vin comme des choses, & un tableau, une carte géographique comme des signes.

Quatriémement, il est clair par-là, que quand on voit que celui à qui on parle, considere quelque chose comme un signe, c'est parler d'une maniere raisonnable que d'en affirmer la chose signifiée, & de dire, par exemple, qu'un tableau est Alexandre, qu'une carte est l'Italie; parce que nous lisons dans son esprit qu'il n'est en peine que de savoir ce que représente ce tableau ou cette carte, & non de quelle matiere elle est. Et comme nous supposons avec raison qu'il forme intérieurement cette question, *qu'est-ce que ce tableau est en signification & en figure?* Nous répondons aussi avec raison, que c'est Alexandre; les mots de, *en signification & en*

Liv. I. Ch.XII. *figure*, qui manquent en notre expreſſion, étant ſuppléés par cette queſtion intérieure que nous voyons dans ſon eſprit. De ſorte que la propoſition entiere conſiſte, & dans ce que nous ſavons qu'il a dans l'eſprit, & dans ce que nous exprimons par nos paroles.

Mais lorſque nous connoiſſons au contraire, que ceux à qui nous parlons ne regardent nullement de certaines idées comme des ſignes, mais qu'ils les conſiderent comme des choſes, il eſt ridicule alors d'en affirmer ce qu'elles ſignifient dans notre eſprit. Et il eſt viſible que c'eſt ce qui rend ridicules les exemples que j'ai propoſés, d'un homme qui diroit qu'*un chêne eſt Alexandre le Grand*, & qu'*un chien eſt le grand Cyrus*. Ces exemples n'étant extravagants, que parce que ceux à qui on parle, ne conſiderent un chien & un chêne, que comme des choſes, & non comme des ſignes, & que celui qui parloit devoit voir en eux cette diſpoſition.

Et c'eſt pourquoi, ſi-tôt qu'il aura droit de prévoir en eux cette penſée, & qu'il leur aura donné lieu de regarder ces choſes comme des ſignes, il aura droit auſſi d'en affirmer les choſes ſignifiées, quelque éloignées qu'elle paroiſſent; parce qu'alors ce qui manque à ſon expreſſion ſera ſuppléé par cette queſtion intérieure, qu'il verra dans l'eſprit de ceux à qui il parle.

Si j'ai expliqué, par exemple, à quelqu'un le ſecret de la mémoire artificielle, & ſi je lui ai dit, qu'on s'y ſert de toutes les choſes qui ſe préſentent, pour marquer celles que l'on veut retenir, je ne parlerai point extravagamment quand je lui dirai, d'un arbre, que *c'eſt le Roi de la Chine*, où d'un dogue, *que c'eſt le grand Mogol;* parce qu'il auroit l'eſprit aſſez préparé à conſidérer ces choſes comme des ſignes: mais ſi je le faiſois ſans cette préparation, mon diſcours ſeroit ridicule & contre le bon ſens.

Il eſt vrai qu'on ne pourroit pas abſolument accuſer une perſonne de menſonge ni d'extravagance, ſi, ſans avoir prévu cette penſée dans l'eſprit des autres, il donnoit au ſigne le nom de la choſe ſignifiée, & s'il diſoit, par exemple, d'une tour, que c'eſt la ville de Conſtantinople, pourvu qu'il ajoutât immédiatement après, *c'eſt-à-dire que je m'en ſers pour m'en ſouvenir*.

Mais ſi l'on fait réflexion néanmoins ſur ces ſortes de propoſitions, dont l'on fait dépendre le ſens d'une explication ſubſéquente, & non pas antécédente, on trouvera qu'elles ne ſont pas naturelles, & qu'elles enferment quelque ſorte de raillerie. On ne ſauroit dire à une perſonne qu'un arbre eſt le Roi de la Chine, ſans avoir deſſein de lui cauſer de la ſurpriſe, quelque intention que l'on ait d'expliquer enſuite en quel ſens on l'entend. Et il arrive de-là, que comme on prévoit cette ſurpriſe, &

que l'on l'a voulu causer, il est nécessaire aussi d'y remédier formellement; & il faut que cette explication soit bien nette & bien marquée, puisqu'elle a pour but de dissiper un embarras que l'on a volontairement causé: c'est pourquoi ces sortes de discours ne conviennent point à ceux qui parlent simplement & sérieusement.

Voilà les principes naturels, par lesquels on peut juger si une proposition, où l'on dit que la chose signifiée est affirmée du signe, est raisonnable ou extravagante: & par ces principes on voit tout d'un coup que le sens que donnent les Calvinistes à ces paroles, *ceci est mon corps*, ne peut aucunement subsister; parce qu'il rendroit cette proposition contraire au bon sens & à tous les principes du langage humain. Car il est visible que du pain n'est pas du nombre des choses que l'on considere ordinairement comme des signes. On ne doit point croire que Jesus Christ ait vu dans l'esprit de ses Apôtres, qu'ils fussent en peine de ce que signifioit le pain qu'il prenoit, parce que l'on n'a aucun lieu de supposer qu'ils en fussent en peine, le pain étant du nombre des êtres que l'on regarde comme choses & non comme signes. Il ne répondoit donc à aucune de leurs pensées, en disant, *ceci est mon corps*. Cette expression n'étoit point suppléée dans leur esprit par aucune idée précédente, & il ne leur avoit point donné lieu de former cette question intérieure, *que signifie ce pain?* Elle auroit donc été entiérement insensée s'il avoit affirmé du pain, qu'il étoit son corps, pour marquer qu'il l'étoit en signification & en figure; & elle auroit été tout aussi peu raisonnable que les autres que nous venons de rapporter, dans lesquelles chacun reconnoît une extravagance visible.

Non seulement elle seroit extravagante en ce sens, mais elle seroit encore trompeuse, parce qu'elle porte l'esprit à une autre idée. Car ceux qui entendent parler un homme sage, ne prennent jamais ses paroles dans un sens éloigné de la maniere ordinaire dont parlent les personnes bien sensées. Et ainsi le respect même que les Apôtres portoient à Jesus Christ, les obligeant de n'entendre pas ses paroles dans un sens de figure, & ce sens étant trop éloigné pour se présenter à leur esprit, il est impossible qu'étant la sagesse & la raison souveraine, il y ait enfermé un sens que la raison & la sagesse ne permettent pas de lui attribuer.

Ce qui a trompé les Calvinistes, & leur a fait trouver vraisemblable un sens qui est effectivement contre toutes les lumieres du sens commun, c'est qu'ils n'ont pas compris la raison fondamentale, qui fait que l'on peut donner en quelques occasions aux signes le nom de la chose signifiée, & que l'on ne le peut pas en d'autres, qui est, que quelquefois les mêmes choses sont considérées comme signes, & quelquefois selon ce

qu'elles font en elles-mêmes. Car c'est par l'ignorance de ce principe qu'ils n'ont pas distingué entre le premier établissement des signes d'institution, & ces mêmes signes déja établis. Ce qui les a fait conclure, que si on pouvoit donner aux signes déja établis le nom de la chose signifiée, on le pouvoit aussi dans le premier établissement: au lieu qu'il falloit conclure tout le contraire; la même raison qui fait qu'on le peut donner aux signes établis, faisant qu'on ne le leur peut donner quand ils ne le sont pas & qu'on les veut établir. Car quand un signe est établi, & confirmé par un long usage, on a droit de supposer quelquefois qu'il est connu comme signe, quoique ceux à qui l'on parle ne sachent pas précisément de quoi il est signe; & ainsi on peut répondre à cette pensée, en appellant le signe du nom de la chose signifiée. Mais cette supposition ne peut avoir lieu dans le premier établissement, d'autant plus qu'il n'y a rien de plus rare que d'établir un signe. Et ainsi il est absolument ridicule de donner, en cette rencontre, le nom de la chose signifiée à celle que l'on destine à être signe.

Ce n'est point du tout le langage auquel se porte un homme qui établit un signe, & qui l'établit sans préparation. Il s'explique, il n'abrege point son discours, il ne laisse rien à suppléer, parce qu'il ne suppose point, dans ceux à qui il parle, ces pensées qui font que l'on s'exempte d'exprimer si distinctement les choses.

Et c'est pourquoi, dans les signes déja établis, & dans lesquels on a plus de droit de supposer qu'ils sont regardés comme des signes, si par quelque rencontre particuliere cette supposition devient peu probable, on est obligé par le bon sens, à s'expliquer davantage. Ainsi, en parlant à un François qui sait que les titres de tous les biens, les lettres de grace, les provisions des charges & des gouvernements s'écrivent sur du parchemin, on lui pourra dire, en lui montrant un acte de cette sorte, que c'est une rente, une maison, une terre, une grace, un bénéfice, un gouvernement, sans s'expliquer davantage. Mais si on parloit à un Canadois, qui ne sauroit rien de cet usage, & qui ignoreroit même l'art de l'écriture; comme ce seroit en quelque sorte établir des signes à son égard, que de lui dire la signification de ceux-là, il faudroit s'expliquer davantage, & lui découvrir, que, par un établissement commun, ces actes contiennent le droit que ceux pour qui ils sont faits ont aux choses qui y sont exprimées.

Enfin, on doit encore considérer sur ce sujet, que jamais ceux qui parlent raisonnablement ne font dépendre la signification de leurs paroles de certaines idées rares, extraordinaires, éloignées, & qu'ils doivent supposer ne se présenter pas facilement à l'esprit, & que comme ils prévoient que l'idée ordinaire ne manquera pas de s'offrir, & que leur discours sera expliqué selon la maniere dont on parle communément, ils ont soin de

le rendre véritable & intelligible, selon le sens que les hommes y découvrent naturellement. Ainsi, parce que c'est une chose rare que d'expliquer un songe, & que c'est une chose fort ordinaire d'affirmer ce que l'on croit que les choses sont effectivement, un homme ne parlera pas raisonnablement, comme nous avons dit, si, sans avertir qu'il parle d'un songe, il donnoit aux choses qu'il auroit vues en dormant, le nom de celles qu'il croiroit qu'elles signifient, & s'il supposoit qu'on devroit deviner qu'il parle d'un songe. Or il est encore infiniment plus rare d'établir un signe que de parler d'un songe. Cela ne se fait jamais dans la vie commune. Les Apôtres n'en pouvoient avoir aucun exemple dans la vie de Jesus Christ, que celui du Baptême; & dans l'établissement de ce signe, il n'avoit point donné à l'eau le nom du Saint Esprit ou de son sang: ils n'avoient jamais vu Jesus Christ se servir d'une maniere de parler si surprenante, ni commencer l'institution d'un signe en le nommant du nom de la chose même. La vie civile, le langage ordinaire ne leur fournissoit aucun exemple d'une semblable expression. Et ainsi, comme l'idée du signe étoit très-éloignée de leur esprit, il est impossible que Jesus Christ en eût fait dépendre l'intelligence de ses paroles.

Les Calvinistes pouvoient trouver, dans la maniere même dont Zwingle est entré dans ce sens de figure & de signe, une preuve bien sensible qu'il faut qu'il soit étrangement éloigné de la nature & des idées communes. Car comme nous avons rapporté, il avoit déja abandonné la doctrine de l'Eglise sur l'Eucharistie plusieurs années avant que d'avoir trouvé ce prétendu dénouement, qui consiste à prendre dans ces paroles, *ceci est mon corps*, le mot *est*, pour *signifie* ou *est figure;* & il fallut même qu'il l'apprît d'ailleurs. Si ce sens donc est si éloigné qu'il ne se présente pas dans l'espace de quatre ou cinq ans à un homme qui le cherche, qui le desire, dont il favorise les passions & les sentiments, comment Jesus Christ auroit-il supposé qu'il se seroit présenté tout d'un coup aux Apôtres, qui ne le cherchoient pas, & qui n'avoient pas, comme Zwingle, une opposition formelle au sens simple & naturel des paroles?

Il est clair, par tout ce que nous venons de dire, que si Jesus Christ n'avoit voulu faire du pain de l'Eucharistie qu'une simple figure de son corps, il ne se seroit jamais servi de ces paroles, *ceci est mon corps;* parce que ç'auroit été le premier établissement de ce signe, & que l'on ne donne aux signes le nom des choses signifiées, que lorsqu'ils sont déja regardés comme signes, & que l'on voit dans l'esprit des autres qu'ils sont en peine de savoir, non ce qu'ils sont, mais ce qu'ils signifient. Et il s'ensuit de-là, que ce sens, que les Calvinistes trouvent si naturel à force de s'y être accoutumés, est effectivement ridicule, trompeur, faux, & entiérement indigne d'être attribué à Jesus Christ.

Après cela il est aisé de comprendre, que les Chrétiens de toute la terre aient pris ces paroles, *ceci est mon corps*, dans un sens de réalité; qu'ils en aient tiré la foi de la présence réelle, & qu'au contraire ce sens de figure & de signification ne soit venu dans l'esprit de personne. C'est que tous les Chrétiens ont supposé que Jesus Christ, qui est la sagesse infinie, avoit parlé d'une maniere sage & raisonnable; qu'étant la vérité même, il n'avoit pas parlé d'une maniere trompeuse, & qui ne fût propre qu'à jetter les hommes dans l'erreur; & qu'étant vrai homme, il s'étoit conformé au langage des autres hommes. C'est que, comme tous les Chrétiens sont eux-mêmes des hommes, ils ont jugé de cette expression selon la maniere dont ils parlent eux-mêmes, & dont ils entendent le langage des autres hommes; & que, comme ils ne s'aviseroient jamais en instituant un signe, de ne pas avertir que la chose dont ils parlent doit être regardée comme un signe, mais de l'appeller tout d'un coup, sans usage précédent, du nom de la chose signifiée, ils n'ont pu croire que Jesus Christ l'ait voulu faire, & qu'étant sur le point de quitter ses Disciples, leur donnant ses dernieres & ses plus importantes instructions, il leur ait parlé d'une maniere dont il ne leur avoit jamais parlé auparavant, & dont il faudroit dire que jamais autre que lui n'auroit parlé.

Voilà la véritable cause de cet effet: il n'en faut point chercher d'autre; & cette cause est si naturelle, que, comme nous l'avons découverte en considérant l'effet, on peut aussi découvrir & s'assurer de l'effet, en considérant cette cause; c'est-à-dire, que comme l'on peut juger par l'idée uniforme de la présence réelle qui s'est trouvée établie dans l'esprit de tous les Chrétiens du monde, qu'il falloit que ces paroles, *Ceci est mon corps*, la leur eussent imprimée, & qu'ainsi ce fût l'impression naturelle & unique de ces paroles: on peut juger aussi par ces paroles, considérées selon les véritables principes du langage des hommes, qu'elles ne pouvoient pas donner une autre idée que celle de la présence réelle, ni porter les hommes à un autre sens.

CHAPITRE XIII.

Que tous les exemples que les Ministres alleguent pour prouver que ces paroles, ceci est mon corps, *se peuvent entendre dans un sens de figure, prouvent tout le contraire de ce qu'ils prétendent.*

LEs Livres des Calvinistes sont remplis de ces exemples, par lesquels ils prétendent justifier, que l'on peut donner aux signes le nom des choses signifiées, & ils les accompagnent ordinairement de cette Préface; que ce n'est pas précisément de-là qu'ils concluent que leur sens de figure est le véritable sens des paroles de Jesus Christ; qu'ils ont d'autres moyens pour cela; mais qu'ils en concluent seulement, qu'il n'a rien de déraisonnable ni de contraire au langage des hommes & de l'Ecriture.

Je ne leur impute pas la conclusion qu'ils ne tirent point; mais je m'oppose à celle qu'ils tirent: c'est-à-dire, que je leur soutiens, qu'aucun de leurs exemples ne prouve que l'on puisse raisonnablement entendre les paroles de Jesus Christ en la maniere qu'ils les entendent.

Ces exemples sont de divers genres. Car comme ils croient qu'ils n'en sauroient trop avoir, ils en proposent quelquefois qui n'ont aucune ressemblance, ni prochaine ni éloignée avec le lieu dont il s'agit. C'est ainsi que Dumoulin rapporte comme semblables à cette expression, *ceci est mon corps*, les lieux de l'Evangile où Jesus Christ dit, qu'il est la vigne, & qu'il est la porte. D'où l'on pourroit conclure, que, selon lui, Jesus Christ étoit la figure d'un sep de vigne & d'une porte, comme il prétend que le pain est la figure de Jesus Christ. Du Moul. de l'Euch. c. 7.

M. Claude, qui est plus circonspect que Dumoulin, n'a pas osé proposer ces lieux de l'Evangile, pour servir d'exemple d'expressions dans lesquelles la chose signifiée est énoncée du signe, parce qu'il a bien vu qu'ils étoient d'un genre tout différent, & que Jesus Christ s'appelle porte & sep de vigne, non parce qu'il est signe d'une porte ou d'un sep, mais parce qu'il possede en soi les qualités dont un sep & une porte ne sont que de foibles images. Néanmoins, comme il fait faire usage de tout, il n'a pas voulu que ces exemples lui fussent tout-à-fait inutiles, & il les fait servir à préparer les Apôtres pour entendre ces paroles, *ceci est mon corps*, en un sens de figure. *De plus*, dit-il dans sa Réponse au P. Nouet, *ils avoient* p. 237.
souvent entendu leur Maître proférant de semblables propositions, qui ne devoient pourtant pas être prises au pied de la lettre. Comme lorsqu'il leur avoit dit, je suis une porte, je suis un sep, vous êtes des sarments, mon Pere est le vigneron.



Liv. I. Ch. XIII. Mais il me pardonnera si je lui dis, qu'il eût mieux fait de négliger ce petit usage, que de nous donner lieu de remarquer, que tant s'en faut que ces lieux pussent disposer les Apôtres à entendre ces paroles, *ceci est mon corps*, dans le sens de figure, qu'ils les disposoient, au contraire, à juger qu'il ne les falloit pas entendre en ce sens.

Car ils pouvoient remarquer, sur le sujet de ces exemples, que quoique Jesus Christ eût dit, qu'il étoit une porte, un sep de vigne, & que son Pere étoit un vigneron, ç'auroient été néanmoins des propositions ridicules, de dire, sans préparation, en montrant une porte ou un sep, *cette porte ou ce sep est Jesus Christ*, & en montrant un vigneron, *ce vigneron est Dieu le Pere.* Et parce que ces propositions sont ridicules, jamais un homme sage ne s'avise de les avancer. Ainsi, comme ils auroient trouvé dans les propositions de Jesus Christ des exemples de propositions raisonnables, ils auroient aussi trouvé dans le renversement de ces propositions, des exemples de propositions extravagantes, que l'on ne peut attribuer à Jesus Christ.

Et cette réflexion leur eût pu faire juger, que comme cette proposition, *ceci est mon corps*, prise dans le sens des Calvinistes, n'est pas semblable aux propositions directes, *Jesus Christ est la porte*, *Dieu le Pere est le vigneron*, qui sont raisonnables; mais aux propositions renversées, *cette porte est Jesus Christ*, *ce vigneron est Dieu le Pere*, qui sont extravagantes si l'esprit n'y est préparé, il ne leur étoit pas permis de l'attribuer à Jesus Christ en ce sens. En un mot, ils auroient conclu sans peine, que comme il est ridicule de dire qu'un vigneron est Dieu le Pere, quoiqu'il soit vrai qu'il en est une figure, à moins que d'avoir donné lieu de considérer un vigneron comme signe & comme figure; de même Jesus Christ, ne leur ayant donné aucun sujet de considérer le pain qu'il tenoit comme figure, n'en auroit jamais affirmé qu'il étoit son corps, pour signifier qu'il en étoit la figure.

Rép. au P. Nouët, p. 220. M. Claude s'est dispensé d'alléguer les exemples où il prétend que le mot *est*, est pris pour celui de *signifie; parce*, dit-il, *qu'ils sont si communs, & qu'ils ont été si souvent allégués, que la répétition n'en sauroit être qu'ennuyeuse.* Mais comme cette maniere de répondre m'est un peu suspecte, qu'il répete bien d'autres choses qui ne sont pas moins communes, & qu'il allegue lui-même la plupart de ces exemples en d'autres lieux, je ne laisserai pas de les alléguer, pour lui montrer que tous ces exemples ne peuvent servir qu'à prouver, qu'il est contre le bon sens d'expliquer ces paroles, *ceci est mon corps*, dans un sens de figure; parce qu'ils confirment tous la regle que j'ai proposée, qui est, que l'on n'affirme jamais raisonnablement du signe, la chose signifiée, que lorsque l'on lit dans l'esprit des autres, qu'ils considerent ce signe comme signe; c'est-à-dire, comme signifiant

fiant & repréfentant quelque chofe, & qu'ils ignorent feulement quelle eft la chofe fignifiée.

On peut remarquer généralement fur le fujet de ces exemples, qu'ils fe peuvent tous propofer en deux manieres différentes, l'une ridicule, & l'autre raifonnable, & qu'il fe trouve toujours. 1°. Que dans la maniere raifonnable, la regle que j'ai propofée pour affirmer les chofes fignifiées des fignes y eft exactement obfervée. 2°. Qu'ils n'ont aucun rapport avec ces paroles, *ceci eft mon corps*, expliquées au fens calvinifte, qu'étant prifes d'une maniere extravagante. C'eft ce qu'il eft bon de faire voir en détail fur chacun de ces exemples.

Il y en a de deux fortes. Les uns ne regardent pas la matiere des Sacrements; les autres la regardent. Nous traiterons féparément des unes & des autres.

Celui de la premiere efpece qu'ils alleguent le plus ordinairement, & qui eft cent fois répété dans Zwingle & dans tous les Calviniftes, eft pris de ce que Jofeph dit à Pharaon, *que les fept vaches graffes, & les fept épis pleins étoient fept années d'abondance*. On leur avoue que dans cet exemple la chofe fignifiée eft affirmée du figne d'une maniere raifonnable; mais il faut auffi qu'ils avouent que ce qui la rend raifonnable, c'eft que la regle que nous avons marquée y eft parfaitement obfervée. Car Jofeph fait cette réponfe à Pharaon, en lui expliquant un fonge qu'il lui avoit propofé, & dont il lui demandoit l'éclairciffement. Il favoit qu'il confidéroit ces vaches graffes & maigres, & ces épis pleins & vuides comme des fignes; qu'il n'avoit pas deffein d'apprendre quelle étoit la nature phyfique de ces fantômes qui avoient paffé par fon imagination, mais leur être fignificatif; & c'eft dans la vue de cette penfée que Jofeph voyoit dans l'efprit de Pharaon, qu'il répondit, que les fept vaches graffes & les fept épis pleins étoient fept années d'abondance, & les fept vaches maigres & les fept épis vuides fept années de ftérilité; c'eft-à-dire, qu'ils l'étoient en fignification & en figure, ne fe donnant pas la peine d'exprimer ce qu'il voyoit clairement fuppléé dans l'efprit de Pharaon.

Gen. ch. 41. v. 26.

C'eft en cette maniere que cette réponfe de Jofeph eft très-raifonnable; mais auffi elle n'a nul rapport avec les paroles de Jefus Chrift, *ceci eft mon corps*, prifes au fens des Calviniftes. Car les Apôtres n'avoient point demandé à Jefus Chrift ce que fignifioit ce pain qu'il avoit entre les mains; ils n'en étoient nullement en peine, & il n'y a nul lieu de croire qu'ils le regardaffent comme un figne; puifque ce n'eft point en cette maniere que l'on regarde ordinairement du pain. Ainfi c'eft une illufion groffiere à Zwingle & à tous les Calviniftes, de s'être fervis de cet exemple pour autorifer ce prétendu fens.

LIV. I. CH. XIII. Mais s'ils veulent savoir le moyen de le rendre en quelque sorte semblable à celui dont il s'agit, il est facile de les satisfaire. Ils n'ont qu'à le proposer d'une autre maniere, en supposant, par exemple, qu'au lieu de Pharaon ce fût Joseph lui-même qui eût fait ce songe, & qu'ensuite ayant été trouver Pharaon, & ne l'avertissant point qu'il avoit fait un songe, & qu'il lui en venoit dire l'explication, il lui eût dit en l'abordant, que sept vaches grasses étoient sept années d'abondance, sans rien ajouter davantage. Il est certain qu'en cette maniere il y auroit quelque rapport entre cet exemple & le sens que les Calvinistes donnent à ces paroles, *ceci est mon corps*, parce que Pharaon auroit été aussi peu préparé à considérer les sept vaches comme des signes, que les Apôtres l'étoient à considérer le pain en cette qualité. Mais aussi je pense que M. Claude demeurera d'accord que cet exemple, ainsi proposé, est très-propre pour faire connoître, que lorsque l'on donne à un signe le nom de la chose signifiée, sans l'avoir fait considérer comme signe, la proposition est extravagante & ridicule, & qu'ainsi le sens qu'il donne lui-même aux paroles du Fils de Dieu ne peut subsister.

Il n'a qu'à proposer lui-même les autres exemples de cette double maniere pour en tirer la même conséquence. Daniel répondit fort raisonnablement à Nabuchodonosor *qu'il étoit la tête d'or;* c'est-à-dire, que la tête d'or le signifioit: mais c'est que ce Roi lui avoit proposé un songe où il avoit vu une statue qui avoit la tête d'or; & dans la vue de cette pensée, Daniel lui répond qu'il est lui-même la tête d'or, *tu es caput aureum.* Pour rendre cette réponse ridicule, on n'a qu'à ôter cette pensée à Nabuchodonosor, & supposer que Daniel lui vint dire de lui-même, sans rapport à aucun songe, qu'il avoit la tête d'or. Car on verra clairement que ce discours ne signifiera plus rien de raisonnable, étant proposé en cette maniere, & qu'il n'eût été propre qu'à faire passer Daniel pour insensé.

Les exemples que l'on tire de l'explication des paraboles de l'Evangile, où il est dit *que la semence est la parole de Dieu; que le champ est le monde; que les zizanies sont les méchants; que les moissonneurs sont les Anges; que celui qui seme la bonne semence est le Fils de l'homme*, sont aussi fort ordinaires dans les Ecrits de Zwingle, & il y a peu de Ministres qui ne s'en servent. Cependant je m'imagine que M. Claude appréhende plutôt qu'on n'en fasse un sujet de reproche contre ceux qui ont abusé le monde par de si mauvais moyens, qu'il n'espere maintenant d'en tirer avantage. Car qu'est-ce qu'une parabole? N'est-ce pas une énigme de paroles, dans laquelle ceux à qui on la propose savent que chaque terme est mis pour en signifier un autre? N'est-ce pas là l'impression que tout le monde en a, même avant que de l'entendre & de savoir ce qu'elle signifie?

Zwing. de vera relig. fol. 209. In subsid. de Euch. fol. 248.

Les Apôtres n'entendoient pas la parabole de la zizanie, mais ils favoient bien que c'étoit une parabole, c'est-à-dire, une énigme qui signifioit une autre chose; & c'est ce qui leur en fit demander l'explication à Jesus Christ: *Edissere nobis parabolam zizaniorum.* Qui peut donc douter que Jesus Christ connoissant cette disposition n'ait parlé d'une maniere fort naturelle, lorsqu'il leur dit, *que celui qui seme la bonne semence étoit le Fils de l'homme, que le champ étoit le monde, que la bonne semence étoit les enfants du Royaume, & la zizanie les méchants?* Mais aussi c'est sur cette connoissance, que ces expressions sont fondées, & si on l'ôtoit, elles deviendroient surprenantes & contraires à la nature. C'est pourquoi Jesus Christ, qui dit dans cette parabole que les moissonneurs sont des Anges, parce qu'il savoit que ses Apôtres considéroient ces moissonneurs de la parabole comme des signes, ne leur auroit jamais dit, en leur montrant de véritables moissonneurs, que c'étoient des Anges; & s'il le leur avoit dit, ils n'auroient jamais pris cette expression dans un sens de signification & de figure.

Liv. I. Ch. XIII.

Matth. 13. 38.

Que M. Claude fasse, s'il lui plaît, réflexion sur cet exemple, & qu'il en forme cet argument. Dire dans l'explication d'une parabole, que des moissonneurs sont des Anges, c'est parler raisonnablement. Dire hors d'une parabole, & lorsque des moissonneurs ne sont pas considérés comme des signes, mais comme des hommes, que ce sont des Anges, pour marquer qu'ils signifient des Anges, c'est une proposition absurde & trompeuse. Or cette proposition, *ceci est mon corps*, prise dans le sens des Calvinistes, n'est pas semblable à celle-ci, *les moissonneurs sont des Anges*, considérée dans une parabole, mais hors d'une parabole. Et par conséquent elle n'y est semblable que lorsque l'on la doit juger absurde & contraire au bon sens.

Les exemples tirés du langage ordinaire prouvent si clairement, que toutes ces sortes d'expressions où la chose signifiée est affirmée du signe, supposent qu'on voit que ceux à qui on parle regardent le signe comme signe, & non comme chose, & qu'ils sont ridicules sans cela, qu'il y a sujet de s'étonner qu'un homme d'esprit comme M. Claude, n'ait pas fait difficulté de les employer comme il fait en divers lieux. Ce qui nous oblige de lui répéter, afin qu'il ne tombe plus dans la même faute, qu'à la vérité on dit d'un tableau que c'est le Roi ou le Pape, mais qu'on ne le dit qu'à ceux qui savent que les tableaux sont destinés pour représenter d'autres choses, & qui en sont avertis par la ressemblance du tableau avec la chose représentée. Que l'on dira de même d'une carte que c'est la France ou l'Allemagne; mais qu'on ne se sert de ce langage, qu'à l'égard de ceux qui savent en général qu'on représente ainsi les provinces sur les

cartes, & qui ignorent seulement quelle est la province figurée. C'est pourquoi si on montroit une carte à un Américain qui n'eût jamais oui parler de cette maniere de peindre des pays, & qui ne sût pas même l'usage de l'Ecriture, on choisiroit naturellement d'autres termes que ceux-là pour lui faire entendre sa pensée, parce qu'on jugeroit qu'ils ne seroient pas assez intelligibles, quoiqu'ils le fussent néanmoins beaucoup plus que ceux dont Jesus Christ s'est servi, s'il eût prononcé ces paroles, *ceci est mon corps*, dans le sens des Calvinistes. Car une carte n'est pas un signe qui soit purement d'institution; c'est en quelque sorte un signe naturel, c'est un tableau qui représente la chose aux sens telle qu'elle est en elle-même. Mais le pain auroit été à l'égard du corps de Jesus Christ un signe de pur établissement, parce que les rapports entre un pain & le corps de Jesus Christ sont trop éloignés, & que les différences en sont si sensibles, qu'elles ne permettent pas à l'esprit de chercher ni d'appercevoir ces rapports.

CHAPITRE XIV.

Que les exemples que les Ministres tirent des expressions qu'ils appellent sacramentales, prouvent le contraire de ce qu'ils prétendent.

Les exemples que les Ministres tirent de certaines expressions de l'Ecriture sur la matiere des Sacrements, où ils prétendent que le nom de la chose signifiée est donné au signe, leur semblent encore bien plus convaincants. Car ils n'en concluent pas simplement comme des autres, que cette expression, *ceci est mon corps*, peut être raisonnablement expliquée dans le sens de figure qu'ils lui donnent; ils en concluent qu'elle le doit être. C'est pourquoi Dumoulin ne dit pas seulement, que dans les Sacrements il est naturel d'user de paroles sacramentales, c'est-à-dire, figuratives; mais il dit, *qu'il se faudroit ébahir si Jesus Christ eût parlé autrement, & qu'il se fût départi du style ordinaire de l'esprit de Dieu.* Et M. Claude a trouvé ce jeu de paroles, *de Sacrement & de sens sacramental*, si beau & si convaincant, qu'il en tire aussi une conclusion précise pour son opinion. *S'agissant*, dit-il, *du pain que Jesus Christ tenoit entre ses mains, & dont il faisoit un Sacrement, ces paroles ne peuvent former dans l'esprit qu'un sens sacramental, ni avoir d'autre signification que celle-ci, ce pain est le Sacrement de mon corps.*

(De l'Euch, ch. 8.)

(Réponse à la Perpét. p. 257.)

Enfin il semble à les entendre parler, qu'il y avoit une loi parmi les Juifs, quand il s'agissoit de Sacrement, de donner toujours aux signes le nom

des choses signifiées, & que cela étoit tellement connu que personne n'y pouvoit être surpris.

Mais ce qui doit faire soupçonner qu'il n'y ait un peu de mécompte dans tout ce discours, c'est que ce prétendu langage sacramental ne devoit pas être inconnu à Zwingle; puisqu'il avoit sans doute beaucoup lu la Bible, lorsqu'il quitta la créance de l'Eglise. Cependant avec toute sa lecture, il fut plus de quatre ou cinq ans à chercher des moyens d'expliquer ces paroles, *ceci est mon corps*, dans un autre sens que celui de la présence réelle, sans que ces prétendues expressions sacramentales se présentassent à son esprit & lui donnassent aucune lumiere; au lieu qu'il faudroit qu'elles se fussent présentées en foule aux Apôtres, qui ne les cherchoient pas, pour leur faire prendre les paroles de Jesus Christ en ce sens de figure que M. Claude appelle sacramental.

En effet, après avoir examiné la chose de plus près, je crois pouvoir dire hardiment à M. Claude, malgré la confiance des Ministres, que le prétendu langage sacramental est une pure chimere; que la plupart des exemples qu'ils en rapportent sont faux, ou prouvent tout le contraire de ce qu'ils prétendent; & enfin, que l'unique regle que Dieu a observée dans l'Ecriture en parlant des Sacrements, est d'en parler intelligiblement; en gardant exactement sur cette matiere, comme sur les autres, celle de n'affirmer jamais d'un signe la chose signifiée, que lorsqu'il y a lieu de juger que ceux à qui il parloit, regardoient cette chose comme un signe.

Le premier exemple qu'ils alleguent, qui est que la Circoncision est appellée l'alliance, a ces deux défauts tout ensemble, & d'être faux, & de prouver le contraire de ce qu'ils prétendent. Car, 1°. il est faux que cette proposition soit dans l'Ecriture; le passage dont ils la tirent, qui est le dixieme verset, du dix-septieme Chapitre de la Genese, ne la contenant nullement. En voici les termes: *C'est l'alliance que vous observerez entre moi & vous & votre postérité après vous. Tous les enfants mâles seront circoncis.* Or il est clair que ce passage ne signifie pas que la Circoncision fût le signe de l'alliance; mais que l'alliance faite entre Dieu & Abraham, avoit pour condition que les mâles seroient circoncis; c'est-à-dire, que la Circoncision n'est pas considérée en cet endroit comme signe de l'alliance, mais comme condition stipulée & commandée par l'alliance; & que Dieu n'a point voulu instruire par-là Abraham de ce que représentoit la Circoncision, mais de ce qu'il exigeoit de lui par son alliance.

Ce sens est si évident par le passage même, que c'est une pure rêverie d'y en chercher un autre, & de tâcher de l'obscurcir, comme fait Aubertin, en disant que la Circoncision est appellée *signum fœderis*, SIGNE *d'alliance*, dans le verset suivant: *circumcidetis carnem præputii vestri ut sit in*

signum foederis inter me & vos. Car la conclusion qu'il en tire, qu'elle est donc aussi appellée signe dans le précédent, est fausse & sans fondement.

Toute condition subsistante & perpétuelle d'une alliance devient signe naturel de cette alliance: mais il ne s'ensuit pas de-là que ce ne soient des expressions différentes, & des sens différents, lorsque l'on dit d'une part, que l'on exige cette condition, comme il est dit dans le dixieme verset, & que l'on dit de l'autre, que cette condition est signe de l'alliance, comme il est dit dans l'onzieme.

Le commandement de la Circoncision est contenu dans le dixieme verset, & la fin de ce commandement de la Circoncision est contenue dans l'onzieme, & dans tout cela il n'y a pas une ombre de difficulté ni de ces prétendues expressions sacramentales. Mais ce qu'il y a de considérable est, que non seulement Dieu ne se sert pas de ce prétendu langage que les Ministres voudroient y trouver, mais qu'il autorise la remarque que l'on a faite, que dans l'établissement d'un signe on ne se sert point de cette expression figurée, où l'on donne au signe le nom de la chose signifiée; parce qu'il n'est pas encore connu comme tel. Car Dieu établissant la premiere fois la Circoncision comme signe de son alliance, ne dit point qu'elle est l'alliance; il dit, par une expression simple & naturelle, qu'elle est signe de l'alliance, comme il avoit fait aussi en établissant l'arc-en-ciel signe de sa réconciliation avec les hommes.

Cet exemple est donc admirable pour faire voir de quel langage on use dans l'établissement des signes. Et ainsi il a encore dans l'usage qu'en fait M. Claude, le second défaut que nous avons remarqué, qui est de prouver tout le contraire de ce que les Ministres prétendent. Car il donne lieu de conclure, que suivant ce modele, si Jesus Christ eût voulu faire entendre qu'il établissoit le pain pour signe de son corps, il eût dit, par une expression non figurée, comme celle de la Genese, qu'il le rendoit signe de son corps; n'étant pas vraisemblable qu'il eût voulu parler d'une maniere moins intelligible dans l'établissement du principal Sacrement de la Loi nouvelle, qui est une loi de lumiere & de clarté, que celle dont il avoit parlé dans l'institution de ce Sacrement de l'ancienne, qui étoit une loi d'ombres & d'obscurités.

Je puis dire néanmoins à M. Claude, que je ne me sers de cette réponse que parce qu'elle est véritable; mais qu'il est fort indifférent d'ailleurs de quelle maniere on explique cet endroit de la Genese, puisque je suis prêt de lui avouer que c'est un langage raisonnable de dire que la Circoncision est l'alliance, & que je ne trouverois pas même étrange que Dieu s'en fût servi dans le premier établissement de ce signe. Et la raison en est qu'il est conforme au principe du sens commun, selon lequel on

a vû que les hommes jugent de ces expressions; c'est-à-dire, que l'on Liv. I.
est suffisamment préparé à considérer la Circoncision comme un signe, Ch. XIV.
pour entendre que c'est par cette raison que l'on en affirme l'alliance qu'elle signifie.

Car il faut remarquer sur ce sujet, que comme il y a des choses que tout le monde sait être destinées à être des signes, comme un tableau, une carte, une parabole; de même il y en a d'autres que tout le monde sait être destinées à être signifiées, & avoir besoin ordinairement d'un signe extérieur pour produire l'effet que l'on prétend en tirer. Les alliances sont proprement de ce nombre; car étant spirituelles de leur nature, & devant être conservées dans la connoissance de ceux qui les contractent & qui y sont intéressés, elles ont besoin nécessairement d'être marquées & fixées en quelque sorte par des signes extérieurs. C'est pourquoi il n'y a point de nation au monde qui n'ait attaché les alliances à des signes extérieurs, passagers ou permanents. Et cette coutume, fondée sur la nature & sur la
raison, est particuliérement marquée dans l'Ecriture. Dieu ne se contenta Genes. 9.
pas après le déluge de faire une alliance spirituelle avec les hommes, il v. 13.
en établit un monument & un signe visible & permanent dans l'arc-en-
ciel. Laban & Jacob faisant alliance ensemble lorsqu'ils se séparerent, éle- Genes. 31.
verent un monceau de pierres pour être le monument des promesses réci- v. 51.
proques qu'ils se firent. Dieu voulut que la premiere alliance qu'il fit avec Abraham, en lui promettant la possession de la terre de Chanaan, fût marquée par un sacrifice solemnel & miraculeux. Celle qu'il fit depuis avec le
peuple d'Israël dans le désert, fut scellée par le sang des victimes immo- Genes. 15.
lées, dont Moyse arrosa le peuple, comme il est porté dans le XXIV de l'Exode. Enfin, il n'y a rien de si public & de si connu que ce rapport des alliances à ces signes extérieurs qui les confirment. Qui doute donc qu'après cela, le seul mot d'alliance ne suffise pour faire regarder comme un signe la chose extérieure qui y est jointe; & que la pensée que cette chose est un signe qui naît naturellement dans l'esprit de tout le monde, ne donne droit d'en affirmer la chose signifiée pour marquer de quoi elle est signe, & de supprimer le mot de signe, qui se supplée assez par la nature de l'expression.

Quand il seroit donc vrai que Dieu auroit appellé la Circoncision alliance dans sa premiere institution, ce ne seroit point par ce principe général qu'il est permis dans les Sacrements de donner au signe le nom de la chose signifiée; car ce principe est absolument faux, lorsqu'il s'agit du premier établissement d'un signe d'institution: mais ce seroit par cette raison particuliere à cette expression, que le mot d'alliance porte naturellement à considérer comme signe la chose extérieure qui y est jointe. Et en effet, parce

Liv. I. Ch. XIV. que la foi & la justice ne donnent pas la même idée, & qu'elles n'ont pas ce rapport naturel à un signe extérieur, S. Paul ne dit point que la Circoncision fût la foi ou la justice, quoique, selon lui, elle en soit aussi un signe; mais il dit, par une expression nette & précise, qu'elle étoit le sceau de la justice de la foi, *signaculum justitiæ fidei.*

Que M. Claude conclue donc encore de cette remarque, que le pain n'étant point considéré comme un signe, & le corps de Jesus Christ n'ayant aucun rapport naturel à être exprimé par un signe d'institution, la pensée que le pain étoit un signe, ne pouvoit naître dans l'esprit des Apôtres, & n'étoit nullement formée par cette expression, *ceci est mon corps*, & qu'ainsi elle est contraire à la raison & à l'usage, si on la prend dans ce sens de figure que les Ministres lui attribuent.

L'exemple de l'Agneau paschal, appellé le passage du Seigneur, que la maniere dont Zwingle en fut instruit a rendu célebre, fait voir que cet esprit qui le lui apprit la nuit, étoit plutôt un esprit de ténebres que de lumiere; puisqu'il n'a rien de solide, & qu'il n'est propre qu'à tromper ceux qui se laissent éblouir par une vaine apparence.

Je ne m'arrête pas à ce que Luther dit, que ce n'est pas l'Agneau, mais le jour de cette cérémonie qui est appellé passage en ce lieu, *est enim phase, sive transitus Domini.* Mais je demande à M. Claude & à tous les Ministres, quel droit ils ont d'expliquer ce lieu par ces mots, c'est le signe du passage du Seigneur, puisque l'Ecriture les explique elle-même dans le verset 27, par ces termes, *c'est la victime du passage du Seigneur*, & que ce sens est autorisé, & par le rapport naturel de la chose sacrifiée à la fin du sacrifice, puisque l'on sacrifie toujours pour quelque fin; & par l'usage connu de la langue sainte, où l'on voit que pour abréger on appelloit souvent les victimes du nom de la fin pour laquelle on les immoloit, *pacifiques*, si c'étoient des sacrifices pour la paix, & *péché*, si c'étoit une victime pour le péché. Car il y a beaucoup d'apparence que Moyse n'est pas Auteur de ce langage, & qu'il l'a emprunté de l'usage de sa langue.

Exod. 12. v. 11.

Quel sujet y a-t-il donc de s'étonner, que Dieu ayant déja fait considérer l'Agneau paschal comme victime dans le verset 6. *Immolabitque eum universa multitudo filiorum Israël*, & toute victime se rapportant naturellement à une fin, & faisant naître la pensée qu'elle est immolée pour cette fin, il se serve en parlant à des esprits ainsi préparés, de cette façon de parler, & qu'au lieu de leur dire, comme il fit ensuite, que l'Agneau paschal étoit la victime du passage, il leur ait dit par une expression abrégée, mais très-intelligible avec cette préparation, qu'elle étoit le passage même.

Ce n'est donc point encore là une expression sacramentale, puisqu'elle n'est pas fondée sur la raison générale de *signe*, mais sur la raison particuliere

liere de victime, c'est-à-dire, sur l'usage particulier qui autorisoit ces expressions à l'égard des victimes, & non des autres signes & des autres Sacrements. Et ainsi il est ridicule de l'appliquer à ces paroles, *ceci est mon corps*, puisque les Apôtres ne considéroient nullement ni le pain comme victime, ni le corps de Jesus Christ comme la fin de cette victime. Liv. I. Ch. XIV.

Je veux bien néanmoins admettre ce que ces Ministres disent sans raison & sans fondement, que ces paroles, *est enim phase Domini*, peuvent s'expliquer par celles-ci, *c'est le signe du passage du Seigneur*. Ils n'en seront pas plus avancés, & la comparaison qu'ils en font avec ces paroles, *ceci est mon corps*, n'en sera pas plus juste ni plus raisonnable. Que M. Claude se souvienne du principe général que nous avons établi, qu'il est permis de donner au signe le nom de la chose signifiée, quand on voit dans l'esprit des autres qu'ils le regardent comme signe, & qu'ils sont en peine de savoir ce qu'il signifie; mais qu'il n'est pas permis de le faire quand on n'a pas droit de supposer cette pensée dans ceux à qui l'on parle; & il en verra l'usage & la pratique dans ce passage de l'Exode.

Dieu commande à Moyse dans le commencement de ce Chapitre, d'ordonner aux Israélites de prendre un agneau & de l'immoler: ce qui portoit déja leur esprit à desirer de savoir quelle étoit la fin de ce sacrifice, tout sacrifice se rapportant à quelque fin. Il joint à ce commandement celui d'observer & dans le choix de cet agneau, & dans l'usage de son sang, & dans la maniere de le manger, quantité de cérémonies extraordinaires & visiblement mystérieuses; de n'en manger qu'un dans chaque famille; d'arroser de son sang les poteaux & le seuil de la porte; de le manger roti, & non autrement; d'y joindre du pain azyme & des laitues ameres; de le manger entier sans en réserver aucune partie; d'avoir en le mangeant une ceinture autour des reins, des souliers aux pieds & un bâton à la main, comme des gens prêts à se mettre en chemin; de se hâter de le manger. Qui peut douter que cet appareil de cérémonies, éloignées de l'usage ordinaire, ne fît naître dans l'esprit des Israélites, cette question intérieure; qu'est-ce que tout cela veut dire? Pourquoi nous est-il ordonné de manger cet agneau avec tant de mysteres? Et ainsi Dieu ajoutant, pour expliquer la raison de cette cérémonie, *est enim phase Domini*, c'est le passage du Seigneur, répond visiblement à cette question intérieure. De sorte que quand on prendroit ces paroles, *c'est le passage du Seigneur*, dans ce sens, c'est le signe du passage du Seigneur, ce sens seroit fort intelligible par le rapport à cette pensée intérieure justement prévue.

Il est si vrai que toutes ces cérémonies, qui sont décrites avant ces paroles, excitent naturellement cette question intérieure, & que ces paroles, *est enim phase Domini*, en sont la réponse, que l'Ecriture a eu soin de les

Liv. I. Ch. XIV. Verſ. 27.

marquer dans ce Chapitre même. *Vous obſerverez*, leur dit Dieu, ces cérémonies, *quand vous ſerez dans la terre que le Seigneur vous donnera. Et lorſque vos enfants vous interrogeront quelle eſt cette Religion, vous leur répondrez, c'eſt la victime du paſſage du Seigneur.* Il paroît par cette déclaration expreſſe de l'Ecriture, comme il étoit déja manifeſte par le ſens commun, que la vue de ces cérémonies excitoit naturellement cette penſée, *quæ eſt iſta religio?* Que veulent dire toutes ces cérémonies ſi myſtérieuſes, que l'on pratique en mangeant cet agneau? Et comme elles l'excitent naturellement, on a droit de la ſuppoſer & de la prévoir. Or en la ſuppoſant & y répondant, c'eſt parler naturellement que de dire; c'eſt le paſſage du Seigneur, parce qu'il eſt permis de ne pas exprimer ce que l'on voit être conçu par ceux à qui l'on parle.

Quel uſage peuvent donc faire les Miniſtres de ces exemples? A-t-on quelque ſujet de ſuppoſer que les Apôtres formoient dans leur eſprit cette queſtion, *qu'eſt-ce que ce pain ſignifie?* Y avoient-ils été excités par quelque cérémonie extraordinaire? Etoit-ce une choſe rare que de voir Jeſus Chriſt bénir du pain & le rompre? Comment peut-on ne pas voir, que comme les circonſtances dans leſquelles Dieu a dit aux Iſraélites que l'agneau étoit le paſſage, rendoient cette expreſſion raiſonnable, même dans le ſens que les Calviniſtes y donnent, qui eſt, que c'étoit le ſigne du paſſage; auſſi le défaut de ces mêmes circonſtances auroit rendu celle de Jeſus Chriſt contraire au bon ſens, ſi pour ſignifier à ſes Apôtres qu'il rendoit le pain ſigne de ſon corps, il s'étoit ſervi de cette expreſſion, *ceci eſt mon corps?*

Les autres exemples ne ſont ni plus juſtes ni plus propres à prouver ce qu'ils prétendent, qu'il y ait eu un uſage ordinaire de ce prétendu langage ſacramental, & encore moins que ce langage puiſſe avoir lieu dans les circonſtances où Jeſus Chriſt a prononcé ces paroles, *ceci eſt mon corps.*

Dumoulin prétend, que le nom de Roi de gloire eſt donné à l'Arche, lorſqu'il eſt dit dans le XXIV Pſeaume, *Attollite portas principes veſtras & introibit Rex gloriæ;* mais c'eſt une rêverie. Ce Roi de gloire eſt Dieu & non l'Arche; & ce n'eſt pas à l'Arche que l'on attribue ce qui eſt propre à Dieu, mais c'eſt à Dieu que l'on attribue ce qui eſt propre à l'Arche, qui eſt d'entrer en un lieu; David ayant conſidéré Dieu comme réſidant en quelque ſorte dans l'Arche, & lui ayant attribué, ſelon ce ſens, qui n'eſt pourtant pas le ſeul qu'on y puiſſe donner, ce qui convient particuliérement au ſigne: ce qui eſt une autre eſpece de figure toute différente.

On pourroit même convenir, pour ne s'amuſer pas à conteſter inutilement, que l'Arche eſt appellée le Roi de gloire. Mais eſt-ce dans la premiere inſtitution? N'eſt-ce pas au contraire après une connoiſſance générale, publique, & établie parmi tous les Iſraélites, qu'elle étoit un ſigne

qui marquoit la préfence de Dieu? N'eft-ce pas cette connoiffance qui donnoit droit de fupprimer une chofe connue, comme l'on fupprime qu'un tableau eft un figne, parce que chacun le fait, & que l'on n'exprime que la chofe dont il eft figne, parce qu'il n'y a que cela que l'on ignore? Et en effet, que l'on détruife cette connoiffance & cette penfée gravée dans l'efprit de tous les Ifraélites, & cette même expreffion deviendra impie. Car M. Claude voudroit-il foutenir, qu'il n'y eût pas eu d'impiété à un Juif, de dire à un Payen que l'Arche étoit l'Eternel & le Roi de gloire? Voudroit-il autorifer ces façons de parler, que le foleil eft Dieu, que la lumiere eft le Verbe, fi l'on s'en fervoit devant des ignorants, qui n'auroient aucune connoiffance que l'on regardât ces chofes comme des fignes? Et ainfi c'eft encore la fuppofition de cette penfée de figne & de figure, que l'on ne peut admettre raifonnablement dans les Apôtres à l'égard du pain, qui rend le fens que les Miniftres donnent à ce verfet du Pfeaume tant foit peu probable. LIV. I. CH. XIV.

Il y a plufieurs difficultés de fait touchant ce paffage célebre, *la pierre étoit Chrift*, qui eft un de ceux que les Miniftres alleguent le plus ordinairement; plufieurs Peres ayant cru que c'étoit Jefus Chrift qui étoit appellé la pierre, & non la pierre qui étoit appellé Chrift; ce qui ne feroit qu'une métaphore ordinaire. Mais que l'on fuppofe tant que l'on voudra que c'eft la pierre dont on affirme le mot de Chrift, il n'y a qu'à lire tout le Chapitre de S. Paul, pour reconnoître qu'il ne le fait qu'après avoir préparé l'efprit par toute la fuite de fon difcours, à la regarder comme un figne. Il avoit déja repréfenté le Baptême des Chrétiens fous les figures de la mer & de la nuée, en difant, *omnes in Moyfe baptifati funt in nube & in mari.* Il avoit porté l'efprit de fes lecteurs à ne pas confidérer la manne & l'eau du défert comme un aliment & un breuvage naturel & commun, en donnant le nom de fpirituel à l'un & à l'autre. Il appelle de même la pierre d'où cette eau fortoit, *une pierre fpirituelle*, afin qu'on n'en confidérât pas la matiere & l'être naturel. Tout fon difcours a l'air & le caractere de celui d'un homme qui propofe des figures, & qui les explique, qui expofe des enigmes & des tableaux à la vue du monde, & qui en découvre le fens. Il en avoit déja expliqué une partie; il avoit fait attendre l'explication des autres. Après cela il pouvoit fans obfcurité fupprimer que la pierre fût un figne, puifqu'il avoit fuffifamment exprimé cette idée, & que la voyant dans l'efprit de fes lecteurs, il n'étoit plus befoin qu'il l'y imprimât de nouveau. Il falloit feulement qu'il marquât de quoi elle étoit figure, comme il a fait, en difant, *que la pierre étoit Chrift.* 1. Cor. 10. 4.

Cet exemple eft donc tout contraire au deffein des Miniftres, puifque la même raifon qui juftifie cette expreffion, eft celle même qui prouve qu'on

ne peut prendre ces paroles, *ceci est mon corps*, dans le sens de figure, sans une absurdité insupportable; parce que les Apôtres ne regardoient nullement le pain comme un signe, & qu'ils ne s'attendoient pas que Jesus Christ leur en expliquât la signification.

Afin que cet exemple fût en quelque sorte semblable, il faudroit que les Ministres trouvassent quelque passage, où un Prophete, parlant de la pierre du désert toute seule, sans la joindre à toutes ces figures, ait commencé son discours en disant: cette pierre est Christ, ou Dieu; & qu'il en fût demeuré là. Qu'ils cherchent de ces exemples & qu'ils en produisent, ou qu'ils avouent sincérement qu'ils n'en ont point. Car de dire hardiment, comme ils font, que tout est plein d'exemples d'expressions semblables à celle dont il s'agit, & ne pas voir les différences sensibles & grossieres de celles qu'ils alleguent, c'est manquer visiblement de sincérité ou de lumiere.

Ils témoignent encore plus de confiance sur le dernier de ces exemples, qui est tiré de ces paroles de S. Luc: *Le calice est la nouvelle Alliance dans mon sang*. Car prétendant que le *calice* est appellé *alliance*, parce qu'il est le signe ou le sceau de l'alliance, ils en concluent que si les Catholiques admettent bien cette figure dans ces paroles de S. Luc, ils la peuvent bien admettre dans ces paroles, *ceci est mon corps*, *ceci est mon sang*: & cela leur paroît si convaincant, qu'ils en triomphent de la maniere du monde la plus insolente.

Mais pour rabattre cette fierté, il n'y a qu'à leur répondre que c'est un sophisme ridicule de conclure de figure à figure, parce qu'il y en a de divers genres, & que dans un même genre les unes sont raisonnables & les autres extravagantes; & qu'ils tombent dans ce sophisme, en concluant de la figure de S. Luc, qui est raisonnable, claire & tout aussi intelligible qu'une expression simple, qu'on en peut admettre une semblable dans ces paroles, *ceci est mon corps*, qui seroient, étant prises dans leur sens, obscures, inintelligibles & contraires au sens commun.

Je dis que celle de S. Luc, *ce calice est le Nouveau Testament*, est claire, raisonnable, intelligible, par la raison que j'ai marquée, qui est, qu'il y a un rapport connu, établi, confirmé par le consentement de tous les peuples, entre les alliances & les signes extérieurs qui les marquent, qui fait juger sans peine que cette chose extérieure que l'on joint au mot d'alliance, est ce signe extérieur que toute alliance demande; ce qui la faisant regarder comme signe, fait qu'on en peut affirmer la chose signifiée: au lieu que jamais les hommes n'ayant établi ni songé à établir que le pain fût figure, ni que le corps de Jesus Christ demandât d'être figuré, il est contre la raison de supposer que les Apôtres aient eu cette pensée, & de croire que Jesus Christ ait omis frauduleusement une partie essentielle de sa proposition.

J'ai voulu discuter en particulier tous ces exemples, parce que cette discussion donne droit d'en tirer plusieurs conclusions très-importantes. Liv. I. Ch. XIV.

La premiere est, que le sens auquel les Ministres prennent ces paroles, *ceci est mon corps*, est un sens qui est absolument sans exemple, soit dans le langage ordinaire, soit dans celui de l'Ecriture; toutes les expressions qu'ils ont alléguées comme semblables en étant tellement différentes, que, comme nous avons montré, elles ne sont raisonnables que par la raison même qui fait voir que le sens des Calvinistes ne l'est pas.

La seconde est, qu'il n'y a aucun lieu de s'étonner que jamais ces expressions n'aient été prises que dans un sens de figure, parce que la nature & la raison portent à les prendre de la sorte; ni que jamais on n'ait pris cette expression, *ceci est mon corps*, dans ce sens de figure, parce que ce sens auroit été inoui, sans exemple, & contre les principes par lesquels les hommes reglent leur langage, & expliquent celui des autres.

La troisieme, que tous les Ministres, & particuliérement Zwingle, qui fait de ces prétendus exemples un des fondements de sa doctrine, & qui les répete à chaque page, ont abusé d'une maniere honteuse de la simplicité des peuples, & les ont portés à la révolte contre l'Eglise, par de fausses subtilités & des sophismes ridicules.

La quatrieme, que le plus grand exemple de témérité qu'on ait peut-être jamais vu, c'est l'événement de cette déplorable dispute qui se fit le 11 Avril 1525, entre Zwingle & le Chancelier de Zurich, & qui eut pour sujet l'examen de ces expressions de l'Ecriture, que Zwingle comparoit à celle de Jesus Christ, *ceci est mon corps*, pour montrer qu'on la pouvoit prendre en un sens de figure. Car quoiqu'il paroisse par le récit de cette dispute qu'il fait lui-même dans un de ses Traités, qu'il n'y avoit pas de sens commun en tout ce qu'il disoit, & qu'il n'eût point alors d'autres exemples à alléguer que ceux des paraboles de l'Evangile, *le champ est le monde*, *la semence est la parole de Dieu;* néanmoins parce qu'il n'avoit qu'un Laïque en tête, & qu'il avoit plus de hardiesse que lui, & plus de facilité à parler, cette assemblée de Laïques fut assez téméraire pour ordonner le jour même l'abolition de la Messe, en condamnant ainsi la foi de toute l'Eglise. Voilà l'origine du Calvinisme; les autres villes n'ont fait qu'imiter celle de Zurich, & n'ont pas procédé avec plus de maturité dans l'examen des matieres de la foi. Qu'on juge là-dessus s'il y a un homme de bon sens qui puisse croire, qu'un édifice bâti sur l'illusion, le mensonge, la témérité, la présomption, ait pour fondement Jesus Christ, qui est la sagesse & la vérité même.

Subsid. de Euch. fol. 248.

CHAPITRE XV.

Que ces paroles, faites ceci en mémoire de moi, *ne sont point explicatives, & ne déterminent point les paroles précédentes à un sens de figure & de représentation.*

COmme il y a divers degrés dans l'erreur, & que tout n'y est pas également déraisonnable, les Ministres sont plus excusables de s'être servis de ces paroles, *faites ceci en mémoire de moi*, pour autoriser leur sens, que d'avoir tant fait valoir ces prétendus exemples des expressions sacramentales. En effet, il faut avouer que l'induction qu'ils tirent de ces paroles a un peu plus de couleur, & qu'elles peuvent servir quand ce sens est trouvé, pour le faire paroître moins étrange. Mais ils n'ont pas pris garde qu'elles ne servent de rien du tout à le découvrir; que ce n'est point par-là qu'on y est arrivé, & que ce n'est qu'après l'avoir inventé, qu'ils ont jugé qu'elles pouvoient servir à l'appuyer; le rapport que ces paroles ont avec ce sens étant trop éloigné pour se présenter à l'esprit à moins qu'il n'en soit déja prévenu.

Aussi tous les Chrétiens du monde les ont toujours lues dans l'Evangile, sans qu'aucun se soit avisé qu'elles pussent donner lieu d'entendre ces paroles, *ceci est mon corps*, dans un sens figuratif.

Les Ministres ne sauroient faire voir qu'aucun des Peres & des Ecrivains Ecclésiastiques ait employé ces paroles, *faites ceci en mémoire de moi*, à l'éclaircissement de celles-ci, *ceci est mon corps*, quoiqu'ils aient souvent cité ces dernieres pour confirmer la foi que l'on devoit avoir de l'Eucharistie.

Ceux même qui ont été ou tentés de croire, ou persuadés en effet que le pain Eucharistique n'étoit que la figure du corps de Jesus Christ, n'y ont point été portés par ces paroles-là.

Frudegard témoigne à Paschase, qu'il avoit eu quelque pente à ce sentiment; mais c'étoit un passage de S. Augustin, & non ces paroles, *faites ceci en mémoire de moi*, qui lui avoit donné cette pensée.

Zwingle fut long-temps, comme nous l'avons dit plusieurs fois, devant que d'avoir appris qu'on pouvoit prendre dans ces paroles, *ceci est mon corps*, le mot *est*, pour celui de *signifie*. Il cherchoit ce sens pour se défaire des idées de la réalité; mais ce fut la Lettre d'un Hollandois, & non la lumiere de ces paroles, *faites ceci en mémoire de moi*, qui le lui découvrit. Il faut donc que cette lumiere soit bien sombre, & il est bien peu probable que Jesus Christ ait fait dépendre d'une explication si peu claire le sens

des paroles par lesquelles il vouloit instruire toute l'Eglise de ce qu'elle devoit croire sur ce mystere.

Mais il est aisé de prouver que ce seroit faire outrage à Jesus Christ, que de prétendre que par ces paroles, *faites ceci en mémoire de moi*, il ait voulu éclaircir ce qu'il avoit dit du pain en l'appellant son corps.

Premiérement, il n'y a aucun exemple, ni dans l'Ecriture, ni dans les discours ordinaires d'une semblable expression, par laquelle, sans aucune préparation, & sans voir dans l'esprit des autres qu'ils considérassent une chose comme un signe, on lui ait donné la premiere fois qu'on en fait un signe, le nom de la chose signifiée, & cela dans le dessein de s'expliquer dans la suite. La nature ni l'usage ne nous portent point du tout à parler de la sorte. Et il est bien étrange que l'on veuille attribuer à Jesus Christ, dans le temps même où il paroît le plus éloigné de s'expliquer d'une maniere extraordinaire, un discours inusité entre les hommes; car on n'en sauroit apporter d'exemples que de faits à plaisir, encore a-t-on bien de la peine à en trouver, & l'on peut même remarquer dans ces exemples, qu'ils renferment un dessein de surprendre ceux à qui on tiendroit ces sortes de discours; & qu'ainsi ce seroient plutôt de mauvaises railleries que des discours sérieux.

Si quelqu'un, par exemple, commençoit un discours par ces paroles, en montrant un poisson, *ce poisson que vous voyez est le corps d'un de mes amis*, quelque dessein qu'il eût de dire dans la suite qu'il ne l'est qu'en figure, & qu'il s'en sert seulement pour s'en souvenir, il est clair néanmoins qu'il n'auroit pu parler de la sorte, que dans le dessein de faire rire le monde, en le surprenant par cette expression extraordinaire, & que s'il n'avoit point eu cette intention, il n'auroit jamais commencé par-là.

C'est donc transformer le discours de Jesus Christ en une espece de plaisanterie, que de vouloir qu'il ait commencé par ces paroles, *ceci est mon corps*, & qu'il les ait expliquées dans la suite, en faisant voir à ses Apôtres qu'il prétendoit seulement faire du pain une figure de son corps. Et comme ce dessein de surprendre & de railler est infiniment éloigné de la divine gravité de Jesus Christ, & de l'esprit sérieux qui paroît dans tout l'Evangile, & sur-tout dans l'institution de ce mystere, c'est une espece de blasphême que de lui attribuer cette intention.

2°. Ceux qui se plaisent à surprendre ainsi les autres, ne manquent jamais d'y pourvoir, & ils ne le font même qu'à dessein de remédier à cette surprise par une explication formelle & distincte, qui ôtant toute sorte d'embarras à l'esprit, ne lui laisse que le plaisir d'avoir été tenu en suspens. Or outre que Jesus Christ n'avoit nulle envie de divertir ses Disciples, les Calvinistes ne peuvent pas dire que ces paroles, *faites ceci en*

L.IV. I. *mémoire de moi*, soient une explication expresse. Elles ne changent donc
CH.XV. rien dans le sens des paroles qui les précedent.

3°. Les explications de ces propositions surprenantes sont de l'essence même du discours, & n'en peuvent être retranchées sans le rendre trompeur, inintelligible & faux. Cependant deux Evangélistes, qui sont S. Matthieu & S. Marc, n'ont point rapporté ces paroles, *faites ceci en mémoire de moi*. Ils ont donc cru que le sens de ces paroles, *ceci est mon corps*, *ceci est mon sang*, n'en dépendoit point; c'est-à-dire, qu'ils ont cru qu'elles étoient intelligibles & faciles en elles-mêmes. Ils ne les ont donc point prises pour surprenantes & pour extraordinaires: ils ne les ont point regardées comme ayant besoin d'explication. Et par conséquent ils ne les ont point prises dans le sens de figure, & n'ont pas voulu qu'elles y fussent prises. Car ce sens étant éloigné des paroles est nécessairement surprenant, & a besoin d'une explication formelle & précise.

4°. La suite même fait voir que Jesus Christ n'a point ajouté ces mots à ceux de l'institution pour en expliquer le sens, mais pour marquer ce qu'on devoit avoir dans l'esprit en observant ce qu'il prescrivoit. Car après avoir dit à ses Apôtres, *ceci est mon corps*, *ceci est mon sang*, il ne leur dit pas, c'est-à-dire, que c'est la figure qui le signifie, comme il auroit fait s'il avoit prévu qu'il les eût surpris; mais il leur dit: faites ceci, c'est-à-dire, pratiquez ce que j'ai fait; supposant qu'ils entendoient bien ce qu'il avoit fait; & il ajoute ensuite l'esprit avec lequel ils le devoient pratiquer, qui est, de se souvenir de lui & de sa mort, comme dit S. Paul.

5°. Comment les Apôtres auroient-ils pu conclure de ces paroles, que ce qu'il leur donnoit n'étoit pas véritablement son corps? Auroient-ils dit, que puisque Jesus Christ leur ordonnoit de se souvenir de lui, il falloit qu'il ne fût pas présent dans la Cene, parce que la mémoire n'est que des choses absentes? Mais cette conséquence ne leur pouvoit pas paroître raisonnable, puisqu'elle étoit démentie par l'expérience même: car ils pratiquerent ou purent pratiquer dans la premiere Cene ce que S. Paul ordonne généralement à tous les Chrétiens par ces paroles, *toutes les fois que vous mangerez ce pain vous annoncerez la mort du Seigneur;* étant ridicule de dire, que ce précepte ne regarde point la premiere Cene; puisqu'il naît de l'institution même du mystere. Or c'est dans ce souvenir de la mort du Seigneur que consiste cette mémoire que Jesus Christ prescrit par ces paroles, *Hoc facite in meam commemorationem*. Ainsi ils n'avoient garde de s'imaginer qu'un devoir qu'ils pratiquoient ou pouvoient pratiquer en la présence de Jesus Christ, fût une preuve de son absence.

6°. Il n'y a rien de plus visiblement contre le sens commun, que ce principe imaginaire, que la mémoire suppose l'absence. Car la mémoire n'est



n'eſt oppoſée qu'à l'oubli, & nous pouvons nous ſouvenir de toutes les choſes que nous pouvons oublier. Or nous pouvons oublier une infinité de choſes préſentes, parce qu'elles ne frappent pas nos ſens. Nous oublions Dieu, en qui nous ſommes & en qui nous vivons. Nous nous oublions nous-mêmes, quoique nous ſoyons intimément préſents à nous-mêmes. Nous oublions que nous ſommes environnés de démons, qui vont & viennent à l'entour de nous, cherchant l'occaſion de nous perdre. Nous oublions que les Anges ſont avec nous pour nous ſecourir. Nous oublions nos biens, nos maux; & les biens, & les maux de ceux avec qui nous vivons, quoique tout cela ſoit préſent. Et comme nous oublions ces choſes, nous nous en ſouvenons auſſi quelquefois, nous en avons la mémoire. Et c'eſt une chicanerie ridicule à Aubertin, que de dire que c'eſt prendre le mot de mémoire en une ſignification impropre, que de l'appliquer à ces choſes-là: car c'eſt le prendre dans ſa ſignification ordinaire, & elle eſt ſi peu impropre qu'il eſt impoſſible de s'exprimer plus proprement. Ainſi quand quelques Auteurs ont dit que la mémoire ne regarde pas les choſes préſentes, ils ont entendu une préſence ſenſible, & non une préſence réelle, & ils ont voulu ſeulement faire entendre, qu'on ne ſe ſert pas du mot de *mémoire* ou de *ſouvenir*, pour marquer l'application de l'eſprit aux choſes qui frappent nos ſens, qu'on ne ſauroit en effet oublier.

Liv. I. Ch. XV.

Tout ce que les Apôtres pouvoient donc conclure de ces termes, c'étoit qu'il falloit ſe ſouvenir, à l'égard de Jeſus Chriſt, de quelque choſe qui ne frappât pas les ſens: mais il n'eſt pas poſſible qu'ils aient conclu que Jeſus-Chriſt devoit être abſent, ſur ce qu'il leur commandoit de ſe ſouvenir de lui; cette conſéquence étant trop groſſiérement fauſſe pour l'attribuer à des perſonnes non prévenues.

Mais, diſent les Miniſtres, ils comprirent par ces paroles, *faites ceci en mémoire de moi*, que Jeſus Chriſt inſtituoit un Sacrement: & comme ils ſavoient que les Sacrements étoient des ſignes ſacrés, ils comprirent auſſi, que le pain étoit le ſigne ſacré du corps de Jeſus Chriſt, & que c'étoit ce que Jeſus Chriſt avoit voulu dire par ces paroles, *ceci eſt mon corps*.

Il eſt vrai que les Apôtres comprirent que Jeſus Chriſt inſtituoit un Sacrement; mais ils le comprirent dans le ſens des Catholiques, & non dans celui des Calviniſtes. Ils le comprirent ſelon l'ordre que Jeſus Chriſt le leur avoit fait connoître; c'eſt-à-dire, après les avoir inſtruits de la préſence réelle de ſon corps ſous les eſpeces du pain & du vin, & non ſelon les penſées téméraires des Miniſtres, qui renverſent cet ordre de Jeſus Chriſt. C'eſt ce qu'il faut éclaircir.

Ces paroles, *faites ceci en mémoire de moi*, n'étant que confirmatives de ce que Jeſus Chriſt avoit dit, & nullement explicatives, ni deſtinées à

LIV. I. CH.XV. en déterminer le sens, ne pouvoient rien changer d'elles-mêmes dans l'idée que les Apôtres en avoient déja. Or cette idée n'ayant été formée que par ces paroles, *ceci est mon corps*, dites sans préparation, à des personnes qui ne considéroient point le pain comme signe, & qui n'étoient point en peine de savoir ce qu'il signifioit, ne pouvoit être une simple idée de figure, qui leur fit seulement comprendre que le pain étoit la figure du corps de Jesus Christ; mais ce devoit être par nécessité une idée de réalité, par laquelle ils crussent, que l'objet présent que Jesus Christ leur montroit, étoit véritablement son corps.

Mais cette idée de réalité enfermoit par nécessité une idée de figure, qui en étoit une conséquence nécessaire. Car il étoit visible que le pain consacré n'étoit pas extérieurement le corps de Jesus Christ, & que le vin de même n'étoit pas extérieurement son sang, & qu'ainsi il y avoit de la différence entre l'apparence extérieure & la vérité intérieure; d'où il s'ensuivoit, que le corps & le sang de Jesus Christ y étoient sous des formes différentes de celles qu'ils ont naturellement; que ces formes différentes les couvroient à leurs yeux, & les représentoient à leur foi. Et de plus, la séparation de ces objets visibles étoit une image fort naturelle de la séparation de son corps & de son sang dans sa Passion. Il y a donc par nécessité dans l'Eucharistie, supposé la présence réelle, un objet des sens, & un de foi. Il y a une image de la Passion, jointe à la réalité du corps de Jesus Christ: par conséquent il y a un Sacrement; c'est-à-dire, un signe sacré d'une chose invisible & cachée. Les Apôtres, qui ont eu l'idée de la vérité de la présence réelle, ont eu aussi celle de cette conséquence nécessaire, qui est que l'Eucharistie est un Sacrement; mais ils l'ont conçue selon l'ordre que Jesus Christ le leur a fait connoître.

Or il est visible qu'il ne les a pas fait passer de la pensée qu'il instituoit un Sacrement à l'intelligence de ces paroles, *ceci est mon corps;* mais qu'il les a fait passer de l'intelligence de ces paroles, *ceci est mon corps*, à la pensée qu'il instituoit un Sacrement. Lors donc que Jesus Christ leur dit ensuite, *faites ceci en mémoire de moi;* & que supposant qu'ils entendoient ce qu'il avoit fait, il leur commanda de le faire eux-mêmes en *mémoire* de lui, ils ne purent entendre ces paroles qu'en une maniere qui s'accordât avec l'idée qu'ils avoient déja, & qui ne la changeât pas. Or cette maniere de s'appliquer par la pensée à Jesus Christ caché sous ces apparences qui le couvrent, convient parfaitement avec l'idée de la présence réelle. Car elle s'appelle mémoire dans le langage de tous les hommes, puisque cette pensée regarde un objet dont les sens ne sont pas frappés. De plus, sa mort y étant représentée par la séparation des especes, cette image conduit naturellement à la méditation de cette mort, qui est encore une autre sorte de mémoire, qui regarde un objet absent.

La doctrine de l'Eglise Catholique allie donc parfaitement ces paroles, *ceci est mon corps*, avec les autres qui les suivent dans S. Luc & dans S. Paul, *faites ceci en mémoire de moi*; puisque le sens qu'elle donne aux dernieres est une suite nécessaire de celui des premieres. Il n'en est pas de même de l'explication des Calvinistes. Elle fait dépendre contre la nature, contre l'autorité de deux Evangélistes, contre le consentement de tous les Peres & de tous les Chrétiens du monde, le sens de ces paroles, *ceci est mon corps*, de celles-ci, *faites ceci en commémoration de moi*, quoiqu'il soit visible qu'elles ne sont point explicatives, mais seulement confirmatives. Elle détruit, par ces dernieres paroles, l'idée que l'on devoit avoir prise sur les premieres. Enfin elle fait prononcer à Jesus Christ une proposition surprenante & choquante, que l'on ne pourroit avancer que par raillerie, & elle ne remédie à cette surprise que par des conséquences si éloignées, que personne ne les apperçoit, & si fausses qu'on ne les peut soutenir. Liv. I. Ch. XVI.

CHAPITRE XVI.

Que les raisons ordinaires des Catholiques sont bonnes, & que les Ministres n'y opposent que de mauvaises défaites.

Il n'y a guere de rencontres où les Ministres fassent paroître plus de fierté & de confiance, qu'en répondant aux raisons dont les Catholiques se servent, pour montrer qu'il faut entendre littéralement & simplement ces paroles, *ceci est mon corps.*

On en peut juger par la maniere dont Aubertin conclut sa réponse au dernier argument général, qui comprend presque tous ceux que nous examinerons dans la suite. Car après avoir fait un amas de figures qu'il prétend être admises par les Catholiques dans les paroles de l'institution, qui n'est qu'un amas de sophismes, il termine ce discours par cette exclamation. *Qui ne sera épouvanté de la hardiesse désespérée de ces gens, qui nient qu'il soit probable que Dieu ait voulu se servir, sur le sujet de l'Eucharistie, d'un langage figuré! Ils font toutes sortes d'efforts pour prouver qu'il n'a point fait ce qu'ils avouent eux-mêmes qu'il a fait. Voilà quel est leur étourdissement. Mais c'est le génie de ces gens, d'étonner ainsi & de tromper les simples par un vain fantôme.* Aub. L. 1. c. 14.

Pour Chamier, il ne traite, à son ordinaire, ses adversaires que de stupides, de sophistes, d'audacieux, de téméraires, d'imprudents. Et pour voir en abrégé son génie, il ne faut que lire ce seul passage que l'honnêteté m'empêche de traduire. *Magno scilicet infortunio confligendum est cum* Chamier Euch. l. x. c. 15. §. 7c.

hominibus ejusmodi ex alto quidquid est in orbe reliqui despicientibus tamquam longè infrà se positum; ut ejus nullæ sint partes præterquam adorandi quidquid in tam alto fastigio positis vel ructare, vel etiam pedere libuerit. Videte ô vos mendaciorum sectatores, quibus vos ipsos Dominis, imò quibus tyrannis vos submiseritis. Videte vos veritatis amatores, quanta vos servitute Deus liberaverit, & quanta vobis opus sit constantia adversus hujusmodi barbariem.

Voilà quelle est la retenue & la modestie des Calvinistes. Que si les nouveaux Ministres ne se sont pas portés à des excès si grossiers, ils ont toujours retenu cet air de confiance, d'insulte & de mépris pour leurs adversaires; parce qu'ils ont jugé qu'ils en avoient besoin pour imposer à ceux qui ne jugent des disputes que par-là.

Pour moi j'y suis si accoutumé, que je les soupçonne d'autant plus de sophisme & de supercherie, que je les vois accuser plus hardiment les autres d'être des sophistes: & je crois que l'examen que nous allons faire des arguments des Auteurs Catholiques, qu'ils rejettent tous avec mépris, comme indignes d'être proposés par des personnes judicieuses, pourra servir de preuve à tout le monde que ce soupçon n'est pas mal fondé. J'avertis seulement que je ne les proposerai pas toujours de la maniere qu'ils se trouvent dans divers Auteurs, qui n'ont pu prévoir les chicaneries dont on se serviroit pour les éluder; mais comme ils les auroient proposées, s'ils avoient prévu ces défaites, par lesquelles on a tâché de les rendre inutiles, & comme il étoit facile aux Ministres de voir qu'elles pouvoient être proposées.

Les Auteurs Catholiques qui ont écrit de cette matiere, & que les Calvinistes font particuliérement profession de réfuter, font premiérement considérer sur le sujet de ces paroles, *ceci est mon corps*, que c'est un Dieu qui parle & non pas un homme, & qu'ainsi c'est attribuer un mensonge à Dieu, qui est la premiere vérité, que de ne demeurer pas d'accord de la vérité littérale de ses paroles. Aubertin appelle cette raison impertinente & insensée, *stolidissimum argumentum*; parce qu'il s'ensuivroit de même, dit-il, de ce que c'est Dieu qui parle, que l'on devroit croire que Jesus Christ est une porte, puisqu'il a dit de même, *je suis une porte*. Mais peut-être qu'il se trouvera que sa réponse mériteroit le nom qu'il donne à cet argument.

Jamais personne n'a prétendu qu'il faille prendre à la lettre tout ce que Dieu dit dans l'Ecriture; mais il y a des propositions qu'il faut prendre à la lettre, parce que c'est Dieu qui les avance, & dont on jugeroit autrement si elles étoient avancées par un homme. Un homme a des défauts, & Dieu n'en a point; & même la piété ne nous permet pas d'attribuer

à Dieu de certains mouvements qu'un homme peut raiſonnablement avoir.
Un homme peut parler par raillerie ; il ne peſe pas toujours tous ſes termes, il peut même parler contre le bon ſens, & on a droit de ſuppoſer que cela arrive en quelques rencontres. Et comme nous ſavons de plus les bornes de ſa puiſſance, nous ſavons auſſi certainement quand ce qu'il avance eſt impoſſible ; & par l'impoſſibilité nous jugeons que ce n'eſt pas ſon ſens, ou que ſon ſens eſt extravagant.

Nous avons deux principes tout contraires pour juger des paroles de Dieu. Nous ſavons d'une part que Dieu parle toujours raiſonnablement & d'une maniere conforme au bon ſens ; qu'il ne lui échappe rien par imprudence & par mépriſe ; & nous ſavons de l'autre que ſa puiſſance eſt infiniment au deſſus de la capacité de nos eſprits, & qu'il eſt contre la raiſon de la vouloir reſſerrer dans les bornes étroites de notre raiſon, & de prétendre que Dieu ne peut faire ce que nous ne pouvons concevoir.

Le premier de ces principes nous empêche d'attribuer à l'Ecriture des ſens ridicules, & contraires à la maniere commune dont parlent les hommes ſenſés. Le ſecond nous défend d'oppoſer jamais de prétendues impoſſibilités aux vérités que Dieu nous révele clairement.

Il ne faut que ces deux principes joints enſemble pour conclure que le ſens que les Calviniſtes donnent à ces paroles, *ceci eſt mon corps*, eſt faux, & qu'on ne le peut ſuivre ſans accuſer Dieu de menſonge. Car étant manifeſte, comme nous l'avons montré, que l'expreſſion de Jeſus Chriſt ſeroit déraiſonnable dans le ſens de figure, il eſt clair que les hommes ne peuvent pas l'attribuer à Jeſus Chriſt ſans lui faire injure, & qu'ils doivent croire que ce n'eſt pas ſon ſens. Et au contraire, le ſens de la préſence réelle étant le ſeul & unique ſens raiſonnable de ces paroles, ils doivent croire que c'eſt celui que Jeſus Chriſt a voulu ſignifier : & les prétendues impoſſibilités qui le leur feroient rejetter, ſi c'étoit un homme qui leur parlât, ne les doivent nullement empêcher de le recevoir, parce que c'eſt Dieu qui leur parle. Ils agiſſent donc raiſonnablement en croyant ce ſens ; & s'il étoit faux, ce ſeroit Dieu même qui les auroit engagés dans cette erreur ; de ſorte que prétendre qu'il eſt faux, comme font les Calviniſtes, c'eſt effectivement accuſer Dieu de menſonge.

Il n'en eſt pas de même des expreſſions métaphoriques, qu'Aubertin compare mal-à-propos avec celle-là, comme celle qui eſt contenue dans ces paroles de Jeſus Chriſt, *je ſuis la porte* ; parce que ce n'eſt point faire parler Dieu d'une maniere ridicule & déraiſonnable, que de dire qu'il a voulu ſignifier par-là, qu'il étoit ſemblable à une porte, en ce qu'on ne peut entrer que par lui, dans la voie de la vie & du ſalut. Les hommes l'ont donc dû prendre dans le ſens métaphorique, comme ils ont fait, &

s'ils ne l'avoient pas prise en ce sens, ce ne seroit pas à Dieu qu'il faudroit imputer cette erreur. Ainsi la replique d'Aubertin se réduit à cet argument déraisonnable. Si c'est faire Dieu menteur que de supposer, comme font les Calvinistes, qu'il ait employé une figure qui a trompé toute la terre, & que les hommes agissant raisonnablement n'ont point dû prendre pour figure, c'est donc aussi faire Dieu auteur du mensonge, que de dire qu'il s'est servi d'une figure si claire & si intelligible, qu'elle n'a jamais donné à personne une fausse idée. Voilà quelle est la justesse de l'esprit d'Aubertin.

Les mêmes Auteurs représentent que Dieu n'a pu choisir des paroles plus précises & plus claires, pour faire entendre que le pain consacré étoit son corps, que celles dont il s'est servi en disant; *ceci est mon corps:* qu'il faut donc croire que c'est son corps, puisqu'il le dit si précisément & si clairement. Et Aubertin se contente de repliquer que Jesus Christ ne pouvoit pas dire aussi plus clairement qu'il étoit une porte, qu'en disant, *ego sum ostium;* qu'il faudroit donc aussi croire qu'il est une porte, si cette raison étoit concluante. Mais c'est bien peu approfondir les choses, que de ne pas voir les différences sensibles qui distinguent ces expressions.

Comme il n'est pas vrai que toute expression soit simple, & que la raison, la coutume & la nécessité ont introduit dans le langage une infinité d'expressions métaphoriques, la clarté d'une expression ne consiste pas dans la seule clarté des termes qui la composent, mais aussi dans les déterminations qui font connoître celles qu'il faut prendre en un sens simple, & celles qu'il faut prendre en un sens métaphorique. Ainsi il est très-faux que Jesus Christ ait dit clairement qu'il étoit une porte, parce qu'encore que les paroles dont il s'est servi soient claires, il y a néanmoins dans ce lieu même plusieurs déterminations à la métaphore, qui les détournent du sens propre, & qui font voir que selon la raison, il les faut prendre dans un sens métaphorique.

Il n'en est pas de même de ces paroles, *ceci est mon corps.* Elles sont simples, sans détermination contraire qui les détourne de leur sens. Les Ministres même n'y ont pu imaginer qu'une sorte de figure, qui est celle par laquelle ils prétendent que le nom de la chose signifiée est attribué au signe. Toutes les autres, par leur aveu même, n'y peuvent convenir. Or celle-là y convient moins qu'aucune; parce qu'il est contre la nature de donner au signe le nom de la chose signifiée dans le premier établissement de ce signe, & lorsque ceux à qui on parle ne le regardent aucunement comme un signe.

Jesus Christ ne pouvoit donc pas mieux s'exprimer, pour faire entendre que ce qu'il donnoit à ses Apôtres étoit véritablement son corps, que par les paroles qu'il a choisies, qui contiennent ce sens naturellement & net-

tement, sans aucune détermination directe ni indirecte, qui le détruise & qui en détourne l'esprit en le portant au sens de figure. Et il ne pouvoit, au contraire, plus mal expliquer le sens calviniste, que d'en éloigner l'esprit, & par les termes qui impriment naturellement toute une autre idée, & par le défaut des circonstances essentielles, sans lesquelles les hommes ne s'y portent jamais, lorsqu'il n'est pas exprimé en propres termes.

Ces mêmes Auteurs Catholiques font diverses remarques, pour montrer que toutes choses portent à prendre cette expression de Jesus Christ littéralement & proprement. Ils disent, que l'on voit bien que c'est une expression métaphorique quand Jesus Christ dit, *je suis une vigne ;* parce que le mot de *vigne* exprime une qualité de Jesus Christ: mais que l'on feroit choqué si quelqu'un disoit qu'une vigne est Jesus Christ; parce que Jesus Christ n'est pas propre à être employé à exprimer une qualité de la vigne, & que les hommes n'ont point admis cette sorte de langage.

Que l'on ne sauroit de même renverser ces propositions de l'Ecriture, Jesus Christ est une porte, Jesus Christ est un agneau, en disant qu'un agneau est Jesus Christ, qu'une porte est Jesus Christ, sans les rendre littérales, & par conséquent fausses; parce qu'étant renversées, elles ne peuvent plus passer pour métaphoriques; Jesus Christ ne pouvant être pris pour une qualité d'agneau ou de porte. Et ils concluent de-là, qu'encore qu'il soit dit que Jesus Christ est un pain, & que cette proposition soit clairement métaphorique, parce que le pain exprime une qualité de Jesus Christ, néanmoins quand on la renverse, & que l'on dit que le pain est Jesus Christ, comme on ne peut croire que l'on emploie Jesus Christ pour marquer une qualité du pain, l'esprit ne se porte qu'au sens littéral, & par conséquent la proposition seroit fausse, si le sens littéral n'étoit véritable. Et comme celle que Jesus Christ a faite, en disant, *ceci est mon corps*, ne peut être fausse, il faut que le sens littéral de ces paroles soit vrai.

Aubertin croit avoir suffisamment satisfait à tout cela, en disant, que ces exemples & ces remarques prouvent seulement, que cette proposition n'est pas métaphorique, de cette sorte de métaphore qui consiste à mettre le nom de la chose pour sa qualité; un agneau pour la douceur, un lion pour la force; mais qu'elles ne prouvent pas qu'elle ne le soit en une autre maniere, qui est celle où le nom de la chose signifiée est attribué au signe. Mais c'est qu'il n'entend jamais qu'imparfaitement les raisons qu'il veut réfuter, & qu'il n'est jamais entré dans les vrais principes du langage humain.

Le desir que les hommes ont de se faire entendre, & d'imprimer des idées vives de ce qu'ils conçoivent, les porte naturellement à chercher

des comparaisons qui rendent plus sensible l'idée qu'ils veulent former; & la pente qu'ils ont naturellement à abréger leurs discours, jointe à ce desir, fait qu'il leur est fort ordinaire de renfermer des comparaisons dans un seul mot, en supprimant tous les termes de rapport, & les exprimant comme si la chose dont ils parlent étoit véritablement celle dont ils se servent comme d'une image pour l'éclaircir. Ainsi l'on dit qu'un homme est un lion, un agneau, un tigre, au lieu de dire qu'il est semblable à un agneau, à un lion, à un tigre. Or comme le desir de s'exprimer fortement & vivement est continuel, & qu'il a lieu presque dans toutes sortes de discours, ces sortes de figures, qu'on appelle proprement métaphores, sont fort ordinaires, & on y est fort accoutumé: ce qui fait que d'abord que l'esprit se trouve tant soit peu embarrassé de quelque proposition, il est difficile qu'il ne jette un regard secret de ce côté-là, pour voir si elle ne s'entend point par métaphore.

Il a ses regles pour le reconnoître; & l'une des principales est, qu'il suppose qu'un discours n'est pas métaphorique en cette maniere, lorsqu'il ne voit pas que le terme qui est joint à l'autre, soit propre à servir d'image pour éclaircir celui auquel on le joint.

Il est vrai qu'il y a encore d'autres especes de discours impropres, comme celui où l'on donne au signe le nom de la chose signifiée, ou à la chose signifiée le nom du signe; mais comme ces tropes ou figures sont infiniment plus rares, il y a une espece de convention entre les hommes, qu'afin qu'on entende ces sortes d'expressions en ce sens, il faut que l'on prenne la peine de les en avertir, ou que l'on ne s'en serve que lorsqu'ils en sont déja avertis. Quand un homme me fait un récit, & qu'il y mêle des choses absurdes, je ne suis pas obligé de deviner qu'il parle d'un songe. C'est à lui de me le dire; cela ne se supplée point, & rien ne demande que je dise, c'est un songe ou un accident véritable qu'il m'a raconté: mais je dois croire qu'il me dit un accident qu'il croit véritable, ou qu'il raille, dès-lors qu'il ne me dit point que c'est un songe, en vertu de cette convention secrete, établie entre les hommes, qu'on ne croit point qu'un homme parle d'un songe, s'il n'en avertit auparavant.

Il en est de même de ces figures où l'on donne aux choses le nom de leurs signes, ou aux signes le nom des choses signifiées. Il est permis à la vérité de s'en servir, & d'employer, par exemple, les mots de laurier & d'olivier pour marquer la victoire & la paix, comme font les Poëtes: mais il faut un avertissement précédent; c'est-à-dire, qu'il faut que ces choses soient établies en qualité de signes, & que cet établissement soit connu. Car s'il prenoit fantaisie à quelqu'un de s'imaginer que du buis ou du houx sont aussi propres à désigner la victoire que le laurier, cette imagination ne

ne lui donneroit pas droit pour cela de se servir du mot de buis ou de houx pour signifier la victoire, & s'il le faisoit on auroit sujet de dire, que son discours ne seroit pas raisonnable.

Les hommes étant donc convenus de ne supposer jamais qu'une expression doive être prise en ce sens, s'ils ne sont avertis ou par une préparation expresse, ou par un établissement public que l'on parle d'un signe, toutes les personnes sensées observent cette convention, & cela fait qu'on ne soupçonne personne de ne la pas observer, & que l'on suppose toujours sans examen & sans réflexion, qu'une personne qui parle d'une chose qui n'est pas signe, & qui n'avertit pas qu'il en fait un signe, n'en parle pas comme d'un signe. Ainsi l'esprit ne fait aucune réflexion à ce sens extraordinaire & éloigné, & s'il se trouve embarrassé du discours qu'on lui fait, il n'a que deux attentions & deux regards; l'un vers le sens simple, l'autre vers le sens métaphorique proprement dit. Mais comme le sens métaphorique a besoin de certaines conditions, si-tôt qu'il ne les apperçoit pas il se tourne du côté du sens simple, & suppose avec raison que c'est celui que les paroles signifient.

Il paroît par-là que l'exclusion de ces sens métaphoriques proprement dits, détermine l'esprit au sens naturel & simple; & qu'ainsi de montrer que ces paroles, *ceci est mon corps*, n'ont pas un sens métaphorique proprement dit, comme les raisons de ces Théologiens le font voir par l'aveu même d'Aubertin, c'est montrer qu'il les faut entendre littéralement & proprement: car ces autres sens qui ne sont pas compris dans cette division, ne sont pas des sens que l'esprit cherche & auxquels il fasse attention, mais ce sont des sens dont il faut l'avertir auparavant, ou que l'on ne lui doit proposer que lorsqu'il en est suffisamment averti.

Il est donc clair que les réflexions que font les Théologiens Catholiques sur la nature des propositions métaphoriques sont solides, & que les réponses d'Aubertin sont vaines & frivoles; parce que n'ayant pour but que de défendre son opinion à quelque prix que ce soit, il s'attache à l'écorce des paroles; il ne supplée point ce qui est dans la chose même, & il croit avoir répondu lorsqu'il s'est échappé, & qu'il a montré qu'un argument n'est pas concluant dans toute l'exactitude de la Logique, quoiqu'il le soit selon le bon sens, qui n'exprime pas tout, & qui laisse plusieurs choses à suppléer à la bonne foi.



CHAPITRE XVII.

Suite des raisons des Théologiens Catholiques, & de la réfutation des réponses d'Aubertin.

LA suite de cet examen des réponses des Calvinistes aux raisons des Théologiens Catholiques, fera voir qu'elles sont toutes fondées sur un même principe, qui est la prétendue clarté de leur sens de figure, & que toutes les raisons des Catholiques sont fondées au contraire sur un principe tout opposé, qui est l'obscurité notoire & évidente de ce sens. De sorte que c'est par la vérité de l'une ou de l'autre supposition que l'on doit juger de la solidité de ces raisons ou de ces réponses.

Mais que ce différent est aisé à décider, puisqu'il ne dépend que de l'examen de ce principe! Car tout ce qui peut contribuer à faire juger qu'un sens est obscur, se trouve réuni dans cette rencontre ; c'est-à-dire, l'expérience, l'usage & la raison.

On juge par expérience qu'un sens est obscur, quand un grand nombre de personnes ne l'apperçoivent point, & se portent d'elles-mêmes à un autre sens ; & cette preuve est la plus sûre, & la moins suspecte de toutes. Que doit-on donc juger de ce prétendu sens de figure, qui n'a point été découvert dans ces paroles par tous les Chrétiens du monde, quoiqu'ils s'y soient tous appliqués par nécessité ?

Non seulement ils rejettent ce sens, quand on le leur propose, mais il ne se présente point à eux s'il ne leur est expressément proposé; ce qui est une marque qu'il est bien caché. Car que M. Claude prenne la peine de consulter le gros des Chrétiens dans toutes les communions du monde, & il verra que quoiqu'ils soient tous unis dans le sens catholique de ces paroles, *ceci est mon corps*, il y en a peu néanmoins qui aient eu besoin pour cela de rejetter formellement son sens de figure.

Non seulement il ne se présente point à ceux qui ne le cherchent pas, mais il ne se présente pas même à ceux qui le cherchent. Zwingle, comme il a été dit, consuma quatre ou cinq ans à cette recherche, & ne le trouva que dans une lettre d'un Hollandois. Après même qu'il a été trouvé, il n'a pu entrer dans l'esprit de ceux qui l'ont le plus souhaité. Luther a fait toutes sortes d'efforts pour se persuader qu'il étoit véritable, par le desir si évangélique & si digne d'un Prophete, de nuire par-là au Pape: *Sciens hoc maximè modo posse me incommodare Papatui*, comme on l'a déja remarqué ailleurs. Cependant il ne l'a jamais pu, & il s'est toujours cru obligé, malgré qu'il en eût, de traiter les Sacramentaires d'hérétiques.

Enfin, non seulement on ne le trouve pas aisément de soi-même, & l'on ne s'en persuade pas facilement quand il est trouvé, quelque desir que l'on en ait; mais lors même que ce sens est reçu & établi dans un pays & dans de grandes villes, il s'y abolit de lui-même sans peine, à moins qu'il n'y soit renouvellé par des instructions continuelles, tant cette subtilité échappe facilement à l'esprit. C'est ce qui est arrivé, comme nous avons dit, à plusieurs villes impériales, comme Strasbourg, Augsbourg, Memmingen, Lindau, qui avoient embrassé l'opinion des Sacramentaires au commencement qu'elle fut publiée dans l'Allemagne. Car si-tôt que Bucer & Capiton, pour complaire aux Luthériens, ne firent plus si souvent retentir à leurs oreilles ces mots de *figure*, & que l'on n'y entendit plus que ces paroles, *ceci est mon corps*, les peuples ne songerent plus à tous ces nouveaux sens, qu'on avoit tâché de leur inspirer, & ils crurent de bonne foi que ceux qui leur parloient de la présence réelle de Jesus Christ, la croyoient eux-mêmes, & leur vouloient persuader de la croire; de sorte qu'après la mort de Bucer cette doctrine s'y trouva universellement établie.

On doit juger par l'usage, qu'une proposition est obscure dans un certain sens, quand elle est inusitée dans ce sens, & qu'elle est très-usitée dans un autre; car l'esprit se porte naturellement au sens usité, & ne découvre pas facilement les sens où l'usage ne le conduit point. Or nous avons fait voir que le sens des Calvinistes n'est autorisé par aucun exemple de l'Ecriture, ni même de la vie civile, les Calvinistes n'en ayant jusqu'ici allégué aucun, où le nom de la chose signifiée soit donné au signe, lorsque cette expression n'est pas suppléée par une pensée que l'on suppose dans ceux à qui l'on parle, par laquelle ils regardent comme un signe la chose à laquelle on donne le nom de ce qu'elle signifie. Il est donc impossible qu'un sens si contraire à l'usage, & si éloigné de la pensée que les paroles excitent, ne soit pas obscur.

Enfin nous avons fait voir par la raison, que non seulement ce sens est obscur, mais qu'il est entiérement faux; ce qui est le comble de l'obscurité, & qu'il est faux par cela même qu'il est obscur; parce qu'il est contre le bon sens & la sincérité de renfermer dans des paroles un sens qui ne peut être découvert qu'avec une peine extrême, lorsqu'elles en présentent un autre facile, naturel, & autorisé par l'usage.

La supposition que font les Catholiques de l'obscurité de ce sens est donc très-raisonnable & très-bien fondée: & cela étant, qui ne voit que c'est raisonner exactement que de dire, comme ils font, que si Jesus Christ avoit voulu signifier que le pain n'est son corps qu'en figure, il seroit bien étrange qu'il eût choisi ces paroles: *ceci est mon corps*, & que les ayant

choisies, il ne les eût point expliquées, lui qui a expliqué à ses Apôtres tant de paraboles plus faciles. Qu'il seroit bien étrange que les Evangélistes, qui ne se sont point astreints à rapporter toujours les propres mots, fussent convenus de ne se servir d'aucun où cette étrange figure ne se rencontrât, & qu'ils répétassent tous ces paroles, ou sans changement ou avec des changements si peu considérables, qu'ils n'en diminuent en rien l'obscurité. Que S. Paul eût toujours parlé de ce pain comme du corps de Jesus Christ, & qu'aucun Apôtre n'eût jamais dit qu'il n'en étoit que le signe: qu'on voit tout le contraire dans les choses qui sont véritablement des signes. Car quoique ce soit une expression claire que de dire, du signe de l'alliance, que c'est l'alliance, par le rapport naturel & établi de l'alliance à son signe, Dieu néanmoins ne dit point que l'arc-en-ciel soit l'alliance, il dit qu'il sera le signe de l'alliance.

Il n'appelle point non plus la Circoncision alliance, qu'après l'avoir nommée expressément signe d'alliance.

S. Paul n'appelle point la Circoncision foi & justice; il l'appelle, par une expression propre & complete, *le sceau de la justice & de la foi.*

Quoique ce fût une expression très-claire, lorsque Dieu dit que l'agneau étoit le passage du Seigneur, puisqu'il y avoit préparé l'esprit des Israélites, en le faisant regarder comme victime, & en ordonnant plusieurs cérémonies mystérieuses, qu'on devoit pratiquer à l'égard de cet agneau, qui excitoient naturellement la question secrete à laquelle il répond, *que c'est le passage du Seigneur;* cet agneau néanmoins, qui est appellé *passage* en cet endroit, est appellé en un autre, *victime du passage;* parce qu'il est rare que l'on continue toujours dans une expression figurée, quoique claire. N'y auroit-il donc pas lieu de s'étonner que tous les Evangélistes & S. Paul, fussent convenus de se servir toujours sur le sujet de l'Eucharistie, de l'expression du monde la plus obscure, que pas un n'eût employé en aucun lieu l'expression propre, & qu'aucun n'eût eu soin d'expliquer l'obscurité de la figure dont il se servoit?

Tous ces raisonnements sont visiblement conformes au bon sens, & il est impossible de n'en être pas touché: mais qu'il y en a peu dans la repartie par laquelle Chamier & Aubertin ont tâché de les éluder! Elle consiste dans un ramas qu'ils font d'expressions de l'Evangile, qui, quoique métaphoriques, se trouvent dans les quatre Evangélistes, & ne sont expliquées dans aucun; comme celles-ci: *Préparez la voie du Seigneur, applanissez ses sentiers. Celui qui ne prend point sa croix & ne me suit pas, n'est pas digne de moi. On n'allume point la lampe pour la mettre sous le boisseau. Cette fille n'est pas morte, mais elle dort;* & de-là ils concluent que les Evangélistes peuvent répéter & n'expliquer pas des expressions qui sont certainement

métaphoriques. Mais n'eſt-ce pas ſe jouer du monde, que de prétendre l'abuſer par de telles réponſes? Ces expreſſions métaphoriques ſont-elles obſcures? Ont-elles jamais été priſes en un autre ſens que celui auquel Jeſus Chriſt a voulu qu'elles fuſſent priſes? Ont-elles jamais trompé perſonne? Sont-elles inuſitées dans ce ſens? Quelle conſéquence peut-on donc tirer des unes aux autres?

Cependant il n'y a point de Miniſtres qui ne croient qu'il n'y a plus rien à dire après cela. Il leur ſemble que pourvu qu'ils aient entaſſé quantité de paſſages, ou de l'Ecriture ou des Peres, qui conviennent dans quelques termes généraux avec le lieu qu'ils veulent éclaircir, quoiqu'ils en ſoient très-différents en effet, on ne leur peut rien demander davantage. Toute métaphore, ſelon eux, juſtifie toute métaphore. Toute expreſſion où l'on affirme la choſe ſignifiée du ſigne, eſt pour eux un exemple de toute autre expreſſion qu'ils prétendent réduire à ce genre; & ils n'ont pu encore ſe mettre dans l'eſprit, qu'une métaphore extravagante n'eſt point ſemblable à une métaphore raiſonnable; qu'une métaphore claire & ordinaire eſt fort différente d'une métaphore inintelligible & inuſitée; qu'une expreſſion où l'on donne le nom de la choſe ſignifiée au ſigne, en répondant à la penſée de ceux à qui l'on parle, & en voyant qu'ils regardent cette choſe comme un ſigne, n'eſt point ſemblable à une autre expreſſion, où l'on prétendroit que le nom de la choſe ſignifiée eſt donné au ſigne ſans cette préparation, mais qu'elle en eſt auſſi différente qu'un homme l'eſt d'une bête, quoique l'on donne à l'un & à l'autre le nom d'animal, & que le ciel l'eſt de la terre, quoique l'on donne au ciel & à la terre le nom de matiere.

Ce même ſophiſme, tout groſſier & tout ridicule qu'il eſt, eſt le fondement de toutes leurs autres réponſes.

On leur dit que s'agiſſant dans cet endroit de l'inſtitution d'un Sacrement, c'eſt-à-dire, d'un culte qui devoit être obſervé par les Apôtres, & pratiqué par toute l'Egliſe, il n'eſt pas croyable que Jeſus Chriſt ait voulu ſe ſervir de paroles impropres & éloignées de la maniere ordinaire de parler. Ils répondent que les Sacrements peuvent être établis en paroles figurées, & ſur cela ils rapportent trois exemples.

L'un de la Circonciſion, qui eſt appellée, diſent-ils, *alliance* dans l'inſtitution même. Mais cet exemple eſt faux, comme nous l'avons montré, & il feroit mal allégué quand il ſeroit vrai, parce que l'expreſſion eſt claire & ne peut recevoir aucune difficulté; & par conſéquent ne peut autoriſer une autre expreſſion qui ſeroit obſcure & inintelligible dans ce ſens de figure.

Le ſecond eſt celui de la pierre, qui eſt appellée *Chriſt* par S. Paul. Mais outre toutes les autres différences que nous avons marquées, il eſt viſible de plus que cet exemple eſt mal allégué, parce que S. Paul parle bien en ce lieu d'un Sacrement de l'ancienne Loi, mais il ne l'établit pas.

LIV. I. CH. XVII. Le troisieme est, que S. Luc dit que le Calice est la nouvelle alliance. Mais 1°. ces paroles sont très-nettes & très-claires, par les raisons que nous avons dites ; & par conséquent elles ne peuvent servir d'exemple d'une expression obscure. 2°. Elles ont été expliquées par les autres Evangélistes. 3°. S. Luc étant le seul qui s'en soit servi, il n'y a pas de raison de dire que Jesus Christ se soit servi des paroles de cet Evangéliste plutôt que de celles des autres.

Enfin ils entassent ces exemples communs, où le signe est appellé du nom de la chose signifiée, qui sont essentiellement distingués de cette expression, *ceci est mon corps*, prise au sens des Calvinistes ; & c'est proprement ce sophisme que nous venons d'expliquer, par lequel on argumente d'une figure raisonnable à une figure extravagante.

On leur dit qu'il est sans apparence que ces paroles, *ceci est mon corps*, étant l'unique lieu de l'Ecriture où la foi de l'Eucharistie soit expliquée, elles aient un sens obscur, impropre & éloigné des termes. Ils répondent qu'il y a des articles de foi qui sont expliqués en termes métaphoriques. Mais si ces métaphores sont claires, intelligibles & ordinaires, pourquoi les comparent-ils avec une prétendue figure qui seroit dans le dernier degré de l'obscurité? Et si elles sont obscures, & qu'elles ne soient éclaircies par aucun autre lieu, pourquoi reconnoissent-ils le sens de ces paroles pour article de foi; faisant profession, comme ils font, de ne rien recevoir comme de foi qui ne soit clairement dans l'Ecriture ?

Il est évident que tout cela roule toujours sur ce même sophisme, par lequel ils ont cru pouvoir raisonner de métaphore à métaphore, comme si ce terme n'en comprenoit pas de très-différentes, & qu'ils se sont imaginés que l'argument des Catholiques n'étoit fondé que sur le seul terme de figure, au lieu qu'il est fondé sur la nature particuliere de la figure qu'ils introduisent dans cette expression, *ceci est mon corps*.

On leur dit que ces paroles, *ceci est mon corps*, contenant une alliance, une loi, un testament, Jesus Christ a été engagé par toutes ces considérations, à parler d'une maniere propre, claire, intelligible, & à éviter les sens obscurs, vagues, incertains & trompeurs ; & ils répondent qu'il y a des alliances exprimées en des termes figurés, des loix renfermées dans des expressions métaphoriques, des testaments dont tous les termes ne sont pas propres. Mais c'est une illusion visible ; car il n'est point question du mot de figure ou de métaphore en général, il est question d'une métaphore & d'une figure semblable à celle qu'ils admettent dans ces paroles, *ceci est mon corps*. Qu'ils fassent donc voir s'ils peuvent, des alliances, des loix, des testaments, qui contiennent des figures obscures, inusitées, trompeuses, comme celle-là ; qu'ils en produisent où l'on donne sans pré-

paration le nom de la chose signifiée à une chose qui n'étoit point considérée comme signe. Que s'ils n'en peuvent alléguer, qu'ils avouent que l'expression de Jesus Christ est singuliere, & sans exemple dans le sens qu'ils y donnent, & qu'ils nous disent eux-mêmes de bonne foi, s'il y a de l'apparence que dans une occasion où Jesus Christ étoit obligé par toutes les circonstances de parler clairement, il se soit servi d'une expression si extraordinaire, que non seulement il ne s'étoit jamais servi d'aucune qui en approchât, mais qu'il ne s'en trouve pas même d'exemple dans les discours d'aucun homme de bon sens.

Les gens accoutumés, comme les Ministres, aux arguments métaphysiques, se jouent des preuves tirées du bon sens, & qui ont besoin de bonne foi. Ils croient faire des merveilles lorsqu'ils font voir que certaines regles ne sont pas générales, & qu'ils s'échappent par quelques petites exceptions rares qu'ils y trouvent. Il n'est pas vrai généralement, disent-ils, que toute loi, tout testament, toute alliance, tout article de foi s'exprime toujours en termes simples. Il n'est pas vrai que toute métaphore soit expliquée par les Apôtres & par Jesus Christ: & sur cela ils triomphent & croient avoir répondu très-solidement. Mais ils témoignent en cela qu'ils ignorent les principes qui déterminent les discours des hommes à certains sens, & qui font que l'on dit que certaines choses sont possibles, & que d'autres ne le sont pas.

Car le jugement que l'on fait de la plupart des choses, n'est point fondé sur des regles sans exception, mais sur un amas de circonstances, qui étant rares d'elles-mêmes, ne se rencontrent jamais ensemble. Je veux que ce ne soit pas une regle générale que les Evangélistes ne répetent jamais les métaphores; mais il est rare qu'ils expriment tous une chose par figure & jamais proprement. Il est rare de même, que Jesus Christ n'explique point à ses Apôtres des métaphores qui les pouvoient embarrasser. Il est rare qu'on exprime en des termes figurés un article de foi; il est rare que l'on y exprime un testament; il est rare que l'on y exprime une loi: & de toutes ces circonstances rares, il s'en forme ce qu'on appélle impossibilité morale.

Que sera-ce donc si l'on y joint encore tout ce que l'on peut considérer sur ce sujet, & entr'autres la remarque que l'on peut faire que les Apôtres n'ont point fait des questions à Jesus Christ sur des paroles qui leur devoient être si obscures; d'où les Théologiens Catholiques tirent une forte conjecture qu'ils les ont prises simplement. Cette conjecture néanmoins paroît si peu solide à Aubertin, qu'il croit en pouvoir former une toute contraire; parce, dit-il, que s'ils eussent entendu ces paroles dans le sens de la présence réelle, ils auroient fait diverses questions à Jesus Christ; au lieu qu'étant accoutumés aux discours de figure, ils ont pu n'en point former, ni sur les paroles qu'ils entendoient bien; ni sur la chose qui étoit

intelligible. Mais c'est que ce Ministre jugeoit de la disposition des Apôtres par la sienne; au lieu qu'ils avoient deux qualités directement opposées à l'esprit de ce Ministre, qui devoient faire sur eux un effet tout contraire à celui que la disposition où étoit Aubertin a produit dans son esprit.

Ils étoient dociles & respectueux envers Jesus Christ, & incapables d'opposer jamais leurs foibles raisonnements à son autorité souveraine. Ils étoient grossiers, non dans l'intelligence des vérités solides, mais dans les raffinements métaphysiques. Au lieu que ce Ministre avoit autant de cette fausse subtilité, qu'il manquoit de la véritable docilité & du vrai esprit de foi. Le défaut de cette subtilité les rendoit incapables de prendre les paroles en des sens éloignés, obscurs & inusités, & ils n'y étoient nullement préparés par toutes les métaphores dont Jesus Christ s'étoit servi en leur présence; puisque des métaphores raisonnables ne préparent point du tout à des métaphores extravagantes, & qu'ils ne pouvoient avoir appris de ces discours figurés dont Jesus Christ s'étoit servi, que le véritable usage des métaphores, qui leur enseignoit à ne prendre pas pour métaphoriques, les expressions où ils ne découvroient pas les mêmes circonstances & les mêmes regles. Il étoit donc impossible que les Apôtres pussent entendre une figure pareille à celle que les Calvinistes trouvent dans ces paroles, *ceci est mon corps;* mais il est très-possible qu'ayant entendu ces paroles dans le sens propre & naturel de la présence réelle, ils n'aient point formé des questions sur ce sujet. Ils n'en avoient point fait lorsque Jesus Christ leur avoit découvert le mystere de la Trinité, & son unité avec son Pere par ces paroles, *ego & Pater unum sumus.* Ils n'avoient rien repliqué à ce que Jesus Christ dit à Philippe; celui qui me voit, voit mon Pere. Ils n'avoient point formé de difficulté lorsqu'il s'étoit attribué la divinité en tant de manieres; ni lorsqu'il leur avoit dit qu'il étoit le pain vivant qui étoit descendu du ciel. Ce ne furent pas les Apôtres qui répondirent lorsqu'il leur promit de leur donner sa chair à manger & son sang à boire, que ce discours étoit dur: au contraire ils reçurent avec docilité cette promesse si étonnante, en répondant tous par la bouche de S. Pierre, *Seigneur, à qui irions nous, vous avez les paroles de la vie éternelle?* Que si la promesse ne leur fit point faire des questions téméraires, pourquoi l'exécution de cette même promesse auroit-elle produit en eux un plus grand soulévement, puisqu'elle n'avoit rien qui frappât vivement les sens?

Si les Calvinistes avoient quelque idée de ce que peut la foi dans les personnes vraiment simples, ils sauroient qu'elle appaise sans aucune peine cette révolte des raisonnements humains, qu'elle couvre d'un saint nuage toutes les difficultés des mysteres, en sorte qu'on ne s'en apperçoit pas, & qu'elle occupe tout l'esprit de la reconnoissance de sa foiblesse, & de

la vue

la vue de la grandeur infinie de Dieu ; & ils concluroient de-là, qu'il n'y a point de mouvement plus éloigné de la disposition où nous avons droit de concevoir les Apôtres, que celui qui porte à faire des questions sur une vérité que Jesus Christ leur disoit en termes clairs & précis. LIV. I. CH. XVII.

Ce n'est donc pas une repartie raisonnable que celle d'Aubertin, mais c'est au contraire une conjecture judicieuse que celle de ces Théologiens Catholiques. Car il est permis à un ignorant qui est humble, de demander d'être instruit de ce qu'il n'entend point, principalement si c'est une chose que l'on lui commande de faire, & qu'il ne puisse faire sans l'entendre. Mais il n'est pas permis à une personne vraiment docile, de refuser de croire ce que Dieu lui dit clairement, sous prétexte qu'il y trouve des difficultés.

Je ne puis m'empêcher de finir ces considérations morales, par une qui a déja été touchée dans le premier Tome de la Perpétuité, & qui doit faire impression sur toutes les personnes qui ont quelque sentiment de piété. C'est que Jesus Christ dans le choix des paroles qu'il a prononcées en instituant ce mystere, n'a pas seulement considéré ses Apôtres, il a parlé à toute l'Eglise, non d'un siecle, mais de tous les siecles. Tous ces divers sens dans lesquels ses paroles devoient être prises, lui ont été présents aussi-bien que tous les différents qui en sont nés. Il a vu qu'elles seroient le sujet d'une grande division entre ceux qui feroient profession de croire en lui. Il la pouvoit prévenir; il ne l'a pas voulu par un jugement incompréhensible, mais certainement juste, & qui ne sauroit être contraire à ce qu'il nous a fait paroître de sa bonté. Il a donc exercé en les prononçant, & sa miséricorde & sa justice ; l'une en rendant ses paroles assez claires pour être entendues par ceux qui les prennent dans le vrai sens, & l'autre en ce qu'il n'a pas voulu empêcher par des expressions plus précises, que l'on n'en pût abuser en les détournant à un sens faux.

Ce sont ou les Catholiques ou les Calvinistes qui éprouvent les effets terribles de cette justice : il est question seulement de discerner sur qui tombe ce malheur. Mais à qui ce discernement peut-il être difficile, si l'on considere simplement ou les personnes ou les causes qui engagent les uns & les autres dans les opinions qu'ils embrassent? Je ne prétends point répéter ici tout ce que l'on peut voir dans le Livre des *Préjugés*; qu'il est impossible de croire, que ceux qui ont commencé par condamner tous les Conciles & tous les Peres; que les destructeurs du Sacerdoce, & de tout l'extérieur & l'intérieur de l'Eglise ; que des Schismatiques déclarés, que des gens qui selon toutes les regles de la raison ne doivent point être écoutés, soient les seuls que Dieu ait choisis pour leur donner l'intelligence de ce mystere de l'unité des Chrétiens, & du sacrifice perpétuel de son

LIV. I. CH. XVII. Eglise. Mais je dis qu'il n'y a qu'à confidérer les divers mouvements qui engagent les uns & les autres dans leurs opinions, pour reconnoître ceux qui ont le plus de fujet de craindre, que le fentiment qu'ils ont ne foit l'effet d'un aveuglement dont ils ont été frappés par la colere de Dieu.

Qui s'étonnera qu'il abandonne les Calviniftes aux ténebres & aux égarements de leur propre efprit, & qu'il leur refufe la connoiffance de ce myftere de paix, lorfque l'on les voit armés & foulevés contre fon Eglife, & que par un principe d'orgueil commun à toute la fecte, ils font affez hardis pour prétendre, qu'ils ont chacun plus de lumiere dans l'intelligence de l'Ecriture que tous les Peres enfemble?

Qui s'étonnera que des gens qui reglent leur foi par des fubtilités de métaphyfique, foient livrés aux illufions de leur raifon, & que Dieu, qui leur a laiffé affez de lumiere & de fecours, foit par la clarté de fes paroles, foit par l'autorité de fon Eglife, qui leur rend témoignage de la foi, n'ait pas voulu prévenir ces doutes téméraires où ils n'ont été portés que par leur préfomption?

Mais il n'en eft pas de même de cet autre parti, infiniment plus nombreux, & qui comprend toute l'Eglife Catholique. On ne voit point de préfomption dans le motif qui leur fait embraffer le fentiment où ils font. Ils ne fe foulevent point contre l'Eglife en le fuivant; c'eft au contraire l'Eglife même, & ce grand corps de Religion venu de Jefus Chrift jufques à eux qui les y engage. Ils affujettiffent leur raifon à la foi, non la foi à la raifon; & c'eft la grande idée qu'ils ont de l'éminence de Dieu au-deffus de la capacité de leur efprit, qui leur fait méprifer tout ce qui les pourroit détourner de fe rendre à ce qu'ils croient que Dieu leur révele de ce myftere. Qui pourroit donc croire que Dieu voyant la difpofition de tant d'ames qui n'aiment que lui, leur ait refufé la lumiere néceffaire pour éviter une telle erreur: que non feulement il la leur ait refufée, mais qu'il leur ait tendu des pieges à deffein; qu'il ait évité les termes ordinaires dont on exprime ce fens de figure, & qu'il en ait choifi d'autres qui ne donnent d'eux-mêmes que l'idée de la préfence réelle, & qu'il n'ait pas voulu prévenir, par un mot que l'ufage du langage ordinaire demandoit, tous ces funeftes effets, qu'il prévoyoit devoir naître de l'expreffion extraordinaire qu'il avoit choifie? Ne peut-on pas dire fur ce fujet ce que Jefus Chrift difoit aux Juifs; que fi les plus méchants hommes ne le feroient pas affez, pour refufer à des enfants foumis & obéiffants une inftruction fi facile & fi néceffaire, c'eft un blafphême contre la bonté de Dieu, que de croire qu'il l'ait refufée à fon Eglife, qui ne fe porte au fens de la préfence réelle, que par la foumiffion qu'elle a pour l'autorité divine, & par le mépris des lumieres de l'efprit humain?

LIVRE SECOND.

Où l'on répond aux objections de Logique, que les Ministres proposent contre le sens littéral de ces paroles, ceci est mon corps.

CHAPITRE PREMIER.

Que c'est une nouvelle chicanerie de dire, comme fait M. Claude, que ces paroles, ceci est mon corps, *prises à la lettre, ne renferment pas la doctrine de la Transsubstantiation, & de la présence réelle. Que tous les anciens Ministres ont reconnu le contraire. Que le sens des Catholiques est clair & intelligible à ceux qui en jugent par le bon sens.*

C'Est un étrange progrès que celui que font les fantaisies dans ceux qui les suivent aveuglément. Car comme elles sont formées par les passions, & qu'elles n'ont point de regles, elles n'ont point aussi de bornes certaines, & elles emportent souvent le jugement à des extrémités tout opposées à celles par où elles ont commencé.

C'est ce qui est arrivé aux Calvinistes sur le sujet de ces paroles, *ceci est mon corps.* Les premiers Réformateurs y virent long-temps le sens catholique uniquement, & n'y apperçurent point les autres. Ensuite ayant envie de détruire ce sens, non parce qu'il leur sembloit trop peu conforme aux paroles, mais parce qu'il renfermoit trop de difficultés, ils y en chercherent un autre, & furent long-temps sans en pouvoir trouver. Quand ils l'eurent trouvé, ils l'embrasserent comme le véritable sens: mais par un certain reste de sincérité qui leur demeura, ils ne laisserent pas d'avouer que prenant ces paroles à la lettre, elles signifioient la Transsubstantiation. Enfin ils se sont repentis de cet aveu, que la vérité avoit tiré d'eux, & ils ont trouvé qu'il leur étoit plus utile de dire nettement, que ces paroles ne se pouvoient du tout entendre à la lettre; qu'elles ne formoient aucun sens, ni vrai ni faux, étant prises de la sorte, & que l'on n'en sauroit tirer la Transsubstantiation que par des explications aussi figurées que celles qu'on reproche aux Calvinistes.

C'est le degré de fantaisie où les Ministres sont arrivés présentement; & il eût été bon, puisqu'ils en devoient venir là, que ceux qui ont écrit avant eux, n'eussent pas fait tant d'avances sur ce sujet. Car ils ont témoi-

 gné pendant un temps fort confidérable, qu'ils entendoient fort bien ce que M. Claude & Aubertin ne veulent plus entendre.

fol. 261. Zwingle déclare nettement fon fentiment fur ce point dans fa Réponfe à Billicanus. Car comparant l'opinion des Catholiques Romains avec celle des Luthériens, il dit que les Luthériens font imprudents d'admettre d'une part, que le mot *eft* retient fa fignification naturelle, & de nier de l'autre, que le pain foit changé au corps de Jefus Chrift, & le vin en fon fang. *Car certainement*, dit-il, *fi l'on prend le mot*, EST, *proprement*, *ceux qui fuivent le Pape ont raifon*, *& il faut croire que le pain eft chair*; c'eft-à-dire, que felon Zwingle, la Tranffubftantiation fe tire du fens fimple & naturel de ces paroles, *ceci eft mon corps.*

fol. 275. Il fe fert du même argument dans fon Traité de la Cene. *Si l'on explique*, dit-il, *fans figure le mot*, EST, *dans ces paroles*, *ceci eft mon corps*, *il eft impoffible que la fubftance du pain ne foit changée en la fubftance du corps de Jefus Chrift*, *& qu'ainfi ce qui étoit pain auparavant ne foit plus pain.* FIERI *nequit quin panis fubftantia in ipfam carnis fubftantiam convertatur: panis ergo amplius non eft qui antea panis erat.*

Et ce qui eft confidérable, c'eft qu'il dit que cette propofition, *ceci eft mon corps*, forme le fens de la Tranffubftantiation, en fuppofant que par le mot de *ceci* on entende le pain.

Exeg. con. Luth. pag. 336. *Si le mot de ceci marque le pain*, dit-il à Luther, *& que l'on ne puiffe fouffrir de figure dans ces paroles*, *il s'enfuit que le pain devient le corps de Jefus Chrift*, *& que ce qui étoit pain eft fait tout d'un coup le corps de Jefus Chrift.* JAM *panis tranfit in corpus Chrifti*, *& eft corpus fubitò quod jam panis erat.* Et un peu plus haut: *Si vous vous opiniâtrez à ne recevoir point de figure*, *il s'enfuit que le Pape a raifon de dire*, *que le pain eft changé au corps de Jefus Chrift.*

Hofpinien reconnoît la même chofe par-tout, comme lorfqu'il dit en
fol. 49. réfutant un Ecrit de Luther: *s'il faut exclure toute figure du difcours de Jefus Chrift*, *l'opinion de ceux qui fuivent le Pape eft véritable.*

p. 583 & 584. On a cité dans le premier Tome de la Perpétuité un paffage de Calvin, un autre de Beze, un autre de l'Ecrit d'un Hollandois de l'année 1666, qui difent la même chofe, & par lefquels ils avouent que le fens naturel des paroles contient nettement la Tranffubftantiation; & s'il étoit befoin on en rapporteroit tant qu'on voudroit.

D'où vient donc que ce fens, qui a été compris fi facilement par ces Miniftres, qui n'avoient nulle envie de favorifer les Catholiques, eft devenu incompréhenfible à M. Claude? C'eft que fa fantaifie l'a porté plus loin que ceux dont nous avons parlé, ou plutôt qu'il a fuivi Aubertin, Dumoulin, & quelques autres emportés, & qu'il s'eft embarraffé dans leurs fauffes fubtilités.

Il n'y a donc, pour le ramener de son égarement, qu'à se réduire à juger des expressions par leur véritable regle, qui est l'impression qu'elles font; & à lui représenter qu'on ne peut nier qu'une expression ne soit claire, quand elle forme une idée claire dans l'esprit de ceux qui l'entendent sans préoccupation. Et puisqu'il voit que ces paroles, *ceci est mon corps*, prises dans le sens naturel, forment une idée de présence réelle & de Transsubstantiation, non seulement dans l'esprit de tous les Catholiques, mais aussi dans celui de leurs plus grands ennemis, il ne devoit pas s'amuser à contester sur ce point, ni prétendre, comme il a fait, que ces paroles ne contiennent point littéralement le sens de la Transsubstantiation.

Ce qui l'a trompé aussi-bien que ses Maîtres, est, qu'il en a voulu juger par les regles d'une très-fausse Logique, comme on lui fera voir, & que n'ayant pas trouvé le dénouement des vaines difficultés qu'il s'est formées, il s'est imaginé que ces paroles étoient obscures dans ce sens, parce qu'on les avoit obscurcies par de fausses subtilités.

Mais avant que d'y répondre en particulier, il est bon de l'avertir en général, qu'il ne s'ensuit nullement qu'une expression soit obscure, parce qu'on y peut trouver de ces sortes de difficultés, & qu'il s'ensuit seulement, que l'on ne doit pas juger de la clarté des expressions par ces réflexions métaphysiques.

Il n'y a rien que nous sachions plus clairement que ce qui se passe dans notre esprit jusques à un certain point. Mais si-tôt que nous voulons pénétrer plus avant que cette clarté, qui se découvre tout d'un coup, nous nous enveloppons souvent dans des difficultés inexplicables. Nous savons parfaitement ce que c'est qu'affirmer, nier, douter, pourvu que nous en demeurions-là, & que nous nous contentions de l'idée que ces paroles forment en nous. Mais si-tôt que nous voudrons définir ces actions, en disant, par exemple, qu'affirmer c'est unir & lier deux termes ensemble; que nier c'est les séparer, nous ferons naître bientôt des difficultés qu'il sera mal-aisé de démêler. Car tous ces mots de lier, de délier, sont métaphoriques. L'esprit ne lie & ne délie rien; il conçoit seulement l'identité de deux termes. Or comment peut-il réduire en un deux notions qui ne sont pas les mêmes, & de quelle maniere cela se fait-il? C'est où l'esprit perd incontinent toute cette clarté qu'il avoit d'abord, lorsqu'il regardoit ces choses plus confusément.

Il y a entre les termes mille différences insensibles, que l'esprit sent, & qu'il ne peut expliquer qu'avec beaucoup de difficultés. Il y en a dont il sent l'impression, & dont il ne sauroit marquer la signification & l'idée précise. Que M. Claude fasse réflexion, s'il lui plaît, sur le mot qui commence cette période que je lui adresse; c'est-à-dire *que*, soit que l'on s'en

Liv. II. Chap. I

ferve au commencement, foit que l'on en ufe dans la fuite du difcours, comme il y a des exemples de l'un & de l'autre dans cette période même: je crois qu'il avouera qu'il n'eft pas facile de déterminer nettement quelle eft l'idée qu'il forme dans l'efprit, quoique jamais perfonne ne fe foit avifé de le trouver obfcur, & que l'on en fente très-diftinctement l'omiffion.

Ces réflexions de Logique fur les termes, peuvent fervir d'un divertiffement agréable à des gens qui n'ont pas d'occupations plus férieufes: mais c'eft une chofe horrible, que de réduire la foi de l'Eglife à ces fortes de pointilleries comme font tous les Miniftres, & de prétendre décider les articles de foi par des fpéculations abftraites fur la nature du fujet & de l'attribut des propofitions. C'eft pourquoi je me crois obligé de faire ici des excufes de ce que j'y entre dans la fuite, & de protefter que c'eft contre ma propre inclination, & par la feule néceffité de montrer que ces Théologiens Philofophes, qui font une fi haute profeffion de fubtilité dans la Logique, n'ont pas laiffé de prendre dans cette difpute des fophifmes ridicules pour des démonftrations convaincantes; ce qu'on doit pourtant moins attribuer à un défaut de fcience & de lumiere, qu'au mauvais ufage qu'ils ont fait de l'une & de l'autre. Car ayant appliqué tout leur efprit à un fujet faux, & par conféquent incapable d'être éclairci, toutes leurs fpéculations & tous leurs raifonnements n'ont pu produire que des fubtilités fophiftiques. Auffi eft-ce un des plus certains principes de cette fcience, que le faux ne peut être prouvé.

Ainfi tout ce que nous dirons dans la fuite, en examinant le fens de ces paroles, *ceci eft mon corps*, par les regles de la Logique, n'eft deftiné que pour ceux qui n'ayant pas d'éloignement de ces difcuffions fubtiles, font bien aifes de voir fi les Miniftres ont tant de raifon de faire valoir leurs arguments de Logique, ou pour ceux qui s'y étant engagés avec trop peu de précaution, auroient été embarraffés de quelques-uns de ces arguments.

Mais ce n'eft pas que l'on prétende faire dépendre de-là le jugement de ce différent, ni que l'on croie que cette voie foit néceffaire au commun du monde pour s'éclaircir de la vérité. On peut dire au contraire que ce n'eft la voie ni de la foi ni de la raifon. Elles agiffent l'une & l'autre plus fimplement dans le difcernement du vrai & du faux: & lorfqu'il s'agit du fens de quelques paroles, elles n'ont aucun befoin pour s'en affurer de les examiner par des principes fi éloignés.

Il fuffiroit même, au cas que l'on voulût écouter ces fubtilités des Miniftres, de faire voir combien elles font vaines & frivoles, en les obligeant de réfoudre fur d'autres fujets des queftions toutes femblables à celles qu'ils

forment fur ces paroles, *ceci eſt mon corps*. S'ils demandent, par exemple, ce que fignifie dans cette propofition le mot de *ceci*, il leur faut demander de même ce qu'auroit fignifié le mot de *ceci*, fi lorfque Dieu changea la femme de Lot en ftatue de fel, il avoit dit, *ceci eſt une ſtatue de ſel:* ce qu'il auroit fignifié, fi Moyfe changeant fa verge en ferpent, ou les eaux de l'Egypte en fang, avoit dit, *ceci eſt ſerpent; ceci eſt ſang*, & ce qu'il auroit de même fignifié, fi Jefus Chrift en changeant l'eau en vin aux noces de Cana avoit dit, *ceci eſt vin.* Il leur faut demander fi ces propofitions euffent été fauffes, au cas que le changement ne fe fût fait qu'à la derniere fyllabe, & fi celui qui auroit compris par la propofition que Jefus Chrift eût pu faire, que ce qu'on lui montroit étoit du vin, fe fût amufé à chicaner fur ce que ce n'étoit pas encore du vin lorfqu'il auroit prononcé ce mot de *ceci*. Enfin il faut leur faire fur ces propofitions toutes les queftions qu'ils font fur ces paroles, *ceci eſt mon corps;* & il n'y aura qu'à fe fervir des folutions qu'ils donneront à ces exemples, pour démêler toutes les difficultés qu'ils peuvent propofer fur celle de Jefus Chrift. LIV. II. CHAP. I.

Car il ne faut pas qu'ils prétendent éluder ces queftions en difant, comme fait Aubertin, que ces exemples font faits à plaifir, & que Dieu, Moyfe & Jefus Chrift n'auroient jamais parlé de la forte, & qu'ils auroient choifi d'autres expreffions pour fe faire entendre. Cette réponfe eft une illufion vifible, & une défaite de gens qui ne favent que dire. Car pourquoi n'auroient-ils pas choifi celles-là, puifqu'elles impriment une idée très-nette de ce que l'on veut dire? Une expreffion n'eft-elle pas véritable lorfqu'elle ne forme point de fauffes idées? N'eft-elle pas claire quand elle n'en forme qu'une, & qu'elle la forme fans peine?

Que fi ces propofitions font rares, c'eft premiérement que ces fortes de changements font très-rares, & qu'il eft encore plus rare de les marquer fi précifément quand ils fe font. C'eft la rareté de la chofe qui fait la rareté de l'expreffion: mais l'expreffion en foi eft intelligible & propre, & l'efprit, en la fuivant, conçoit nettement ce qu'on lui veut faire concevoir.

CHAPITRE II.

Que tous les ſens que les Catholiques donnent à cette propoſition, ceci eſt mon corps, *reviennent au même, & que le ſens de la Tranſſubſtantiation eſt conforme aux regles de la vraie Logique.*

LEs Catholiques & les Proteſtants ſe reprochent mutuellement, la diverſité de leurs ſentiments ſur les paroles de l'inſtitution du Saint Sacrement. Bellarmin dit qu'un Auteur de ſon temps avoit compté juſques à deux cents, tant opinions que dépravations de ces paroles, *ceci eſt mon corps;* & pour lui il les réduit à neuf. Les Calviniſtes en font de même à l'égard des différentes opinions des Catholiques; & Chamier ſur-tout en fait des railleries, qui reſſentent plus la comédie & le théatre, que la gravité d'un homme qui ſe mêle d'écrire de Théologie. *Qui eſtis vos primi? Qui verba recitativè accipi æquum cenſemus? Bonum nomen; quantum quidem in Papiſtis bonum nomen eſſe poteſt. Heus vos alii quinam eſtis? Panarii. Panarii! quod genus hominum? Quibus* hoc *ſupponit pro panis ſubſtantia. Et tertii, accidentarii, &c. Quartos volo; corporarii ſumus. Quinti accedant, momentanei, &c. Sextos expecto; individuo vagi ſumus. Quâ in urbe frequentes? Tragelaphorum, hyppocentaurorumque bombis in vacuo ludentium.* Voilà quel eſt le génie du perſonnage.

Chamier de Euch. l. x. c. 5.

Mais les perſonnes ſages & judicieuſes, qui ſavent qu'il n'y a rien de plus aiſé que de donner un air ridicule à des choſes qui ne le ſont nullement, ne s'arrêtent pas à ces diſcours; & dans ces reproches communs, ils diſtinguent par le fond même ceux qui ſont juſtes & légitimes, de ceux qui n'étant fondés que ſur une vaine apparence, ne ſont propres qu'à des déclamateurs emportés, qui n'ont pour but que d'éblouir le monde, & non de l'inſtruire de la vérité.

Toute diverſité d'opinions n'eſt pas ridicule. C'eſt quelquefois un effet inévitable des ténebres de l'eſprit humain, qui nous doit plutôt humilier par la vue de notre commune foibleſſe, que nous porter à inſulter aux autres pour un défaut qui nous eſt commun avec eux. Souvent auſſi cette diverſité n'eſt que dans les mots, & elle ne vient que de ce qu'un objet ayant diverſes faces, peut être différemment regardé. Mais comme toutes ces faces ſe trouvent dans la même choſe, tous ces divers ſentiments s'accordent auſſi dans le fond, & ce ſont plutôt des opinions imparfaites que contraires.

Les actions de notre eſprit devenant l'objet de ſes réflexions, peuvent facilement

facilement donner lieu à l'une & à l'autre diversité; & quand les Catholiques y seroient tombés en effet, ils auroient sujet de dire aux Calvinistes, qu'ils n'ont rien à leur reprocher sur ce sujet, puisqu'ils sont eux-mêmes aussi partagés qu'eux sur l'intelligence de ces paroles: mais qu'on a droit au contraire d'imputer aux Calvinistes la diversité de leurs sentiments, & la fâcheuse nécessité où ils ont mis les Théologiens Catholiques de descendre dans ce détail, qui cause cette variété d'explications dont ils les accusent. Liv. II. Ch. II.

Peut-être qu'il se trouvera néanmoins que celle qui se remarque dans les Théologiens Catholiques, ne sera que du dernier genre; c'est-à-dire, qu'on reconnoîtra que cette diversité ne vient que des différentes manieres de regarder une même chose. Mais pour démêler tout cela avec quelque ordre, il faut d'abord représenter ces diverses opinions, non en les multipliant comme font les Calvinistes, qui ont accoutumé de faire des opinions différentes, des différentes expressions d'une même opinion; mais en réduisant à un même genre celles qui ne sont différentes que de termes.

La premiere de ces opinions, & qui fait un genre à part, est celle du Pape Innocent III. Vasquez demeure d'accord qu'elle a été suivie par l'Archidiacre, par Guillaume Durand, par Erasme, par Armacan, & principalement par Catharin, dont le Traité fut imprimé à Rome, au temps même de la célébration du Concile de Trente. Elle consiste à dire, qu'encore que la consécration se fasse par ces paroles, *ceci est mon corps*, néanmoins Jesus Christ en instituant le Sacrement non en Ministre, mais en Maître, consacra le pain par une bénédiction secrete, & qu'ensuite il dit à ses Apôtres, du pain déja consacré, *ceci est mon corps*; de sorte que comme le changement étoit fait lorsqu'il prononça le mot de *ceci*, ces Auteurs prétendent que ce terme signifioit le corps même de Jesus Christ, & que l'on doit expliquer la proposition entiere comme toutes les autres propositions spéculatives, par lesquelles on affirme d'un sujet ce qu'il est.

Arch. Can. timor. Lib. 4. divin. offi. c. 41. n 15. In an in c. 14. Marci. l. 9. quæst. armen.

Voilà ce qu'ils disent de la proposition considérée dans la bouche de Jesus Christ. Mais pour expliquer le sens qu'elle a dans celle des Prêtres, ils ajoutent, que Jesus Christ ne leur ayant pas donné cette autorité souveraine qu'il avoit sur les Sacrements, & les en ayant rendus seulement les Ministres, il les a obligés, pour opérer la consécration, à la récitation de ces paroles; qu'ainsi elles n'ont point d'autre sens dans la bouche des Prêtres qu'en celle de Jesus Christ, puisqu'ils ne les font que réciter; d'où il s'ensuit qu'elles ne sont pas opératives en signifiant leur effet, mais en le produisant.

Vasq. in 3.p. Sanct. Tho. disp. 97. c. 1. Suarez in 3.p. Sanct. Tho. disp. 57. sect. 1.

Cette opinion enferme diverses difficultés, en ce qu'elle suppose que Jesus Christ ait consacré d'une autre maniere que ses Ministres; ce qui fait que Vasquez dit, *qu'elle mérite quelque note*, & que Suarez la condamne de témérité. Mais comme d'une part ces Théologiens mêmes ne la condamnent pas d'hérésie, que Catharin l'a soutenue par un Livre imprimé à Rome durant le Concile de Trente, & que la profession de foi de ce Concile n'en parle point; & que de l'autre elle évite certainement toutes les chicaneries que les Ministres font sur ces paroles, *ceci est mon corps*, puisqu'elle en fait une proposition semblable à toutes les autres propositions affirmatives, & qu'elle la réduit au sens que M. Claude avoue lui-même être clair, il est évident que si les Calvinistes ne pouvoient pas se désabuser des chicaneries & des sophismes que leurs Auteurs font sur ces paroles, *ceci est mon corps*, ils seroient plus excusables de l'embrasser que de combattre comme ils font, sur ces vaines subtilités, la présence réelle de Jesus Christ dans ce mystere.

Mais les Théologiens Catholiques ne sont pas dans cette nécessité, parce qu'ils ne font aucun état de ces subtilités de Logique, & que sans avoir recours à ce sens d'Innocent III, ils expliquent les paroles de Jesus Christ en d'autres manieres, qui n'enferment pas moins clairement la présence réelle & la Transsubstantiation. Ces manieres se réduisent à trois: la premiere est, que le pronom, *Hoc*, *ceci*, marque & désigne le pain; la seconde, que ce mot signifie la substance singuliere qui est présente aux sens, & contenue sous les accidents sensibles; la troisieme, qu'il signifie le corps même de Jesus Christ, ce corps ne pouvant être uni qu'avec lui-même. Ce sont les trois opinions que l'on peut rapporter raisonnablement; les autres se réduisant à la seconde, & n'étant que de différentes manieres de l'exprimer.

Mais nous ferons voir de plus, que ces trois opinions ne sont point inalliables ni contraires, & qu'elles composent plutôt une seule opinion complette dont elles sont partie. C'est ce que M. le Cardinal du Perron a marqué en abrégé en son Traité de l'Eucharistie. Et l'éclaircissement que nous allons donner à cette pensée fera voir, comme je l'espere, qu'il y a plus de bon sens dans ce qu'il dit sur ce sujet en quatre ou cinq pages, que dans tous les volumes que les Ministres en ont composés.

P. 954.

Pour entrer dans le sens véritable de ces paroles, & montrer qu'elles expriment parfaitement & sans figure la Transsubstantiation, on ne sauroit prendre une voie plus sûre & plus naturelle, que de considérer ce qui se passe dans l'esprit de celui qui opere un changement, indépendamment de la maniere dont il l'exprime ou le peut exprimer.

Que l'on considere donc Moyse changeant sa verge en serpent, ou plu-

tôt Jesus Christ changeant l'eau en vin aux noces de Cana en Galilée: parce que nous sommes entiérement assurés que ses idées ont été conformes à la vérité des choses, il faudra reconnoître d'abord, que comme l'eau a été eau jusqu'à un certain instant, & que dans un autre ce qui étoit eau a commencé d'être vin, Jesus Christ a vu l'eau comme eau pendant tout le temps de son être, & qu'il a vu le vin fait d'eau comme vin dès le commencement de son être; c'est-à-dire, que la vue par laquelle il a regardé l'eau comme de l'eau, finit au dernier moment de son être; & celle par laquelle il a regardé ce nouveau vin comme vin, commence au premier moment où il a commencé d'être vin. Liv. II. Ch. II.

Or cette vue de Jesus Christ, considérant l'eau comme eau au dernier moment de son être, réduite en proposition, s'exprime naturellement & raisonnablement par ces paroles, *ceci est de l'eau.* Et de même la vue de Jesus Christ, considérant ce nouveau vin comme du vin dans le premier moment de son être, s'exprime naturellement par ces paroles, *ceci est du vin.* Voilà donc deux propositions qu'on peut supposer avoir été dans l'esprit de Jesus Christ dans deux instants consécutifs: *ceci est de l'eau: ceci est du vin.*

Si l'on considere maintenant le sujet de ces deux propositions, qui est en toutes les deux le terme *ceci*, on demeurera d'accord que *ceci*, dans la premiere proposition, signifie de l'eau, puisqu'il est joint à l'eau, & que *ceci* dans la seconde, signifie du vin, puisqu'il est uni au vin, & que le vin ne peut être uni qu'avec lui-même.

Jusqu'ici il n'y a encore aucune difficulté; tout ce que j'ai dit étant commun & indubitable. Je m'imagine même que M. Claude conçoit déja des espérances de pouvoir tirer de grands avantages de l'aveu que je lui fais, que le mot de *ceci* signifie de l'eau dans cette proposition, *ceci est de l'eau*, & du vin dans celle-ci, *ceci est du vin.* Je le prie néanmoins de se détacher de ces intérêts d'opinion, & d'examiner seulement si ce que je lui dirai est juste & raisonnable; car je ne prétends surprendre personne par de fausses subtilités.

On avoue donc que le mot de *ceci* signifie de l'eau dans cette proposition, *ceci est de l'eau*, & du vin dans celle-ci, *ceci est du vin:* mais je prie M. Claude de remarquer de quelle sorte ce terme signifie l'eau dans l'une, & du vin dans l'autre. Car il est certain que ces propositions ne forment point du tout dans l'esprit l'idée de ces autres propositions: *de l'eau est de l'eau: du vin est du vin;* ces deux dernieres étant ridicules & impertinentes, au lieu qu'il n'est point ridicule de dire: *ceci est de l'eau: ceci est du vin.*

Qu'il conçoive donc, s'il lui plaît, que quoique le mot de *ceci* signifie

de l'eau dans cette propoſition, *ceci eſt de l'eau*, il ne la ſignifie pas néanmoins diſtinctement & clairement; autrement l'attribut n'ajouteroit aucune clarté au ſujet, & la propoſition ſeroit ridicule; mais qu'il la ſignifie confuſément & par une idée générale de *choſe*, *d'être*, *de ſubſtance*, *d'objet préſent*, & qu'ainſi ces paroles, *ceci eſt de l'eau*, ſignifient proprement cette choſe eſt de l'eau. Il eſt vrai qu'il y a identité entre *cette choſe* & *l'eau*, ce qui fait que l'on affirme l'une de l'autre: mais il y a pourtant diverſité d'idées entre ces termes, l'idée de *cette choſe* & l'idée *d'eau* étant différentes.

Ainſi quand nous avons accordé à M. Claude que dans cette propoſition, *ceci eſt de l'eau*, *ceci* ſignifie de l'eau, il n'a pas dû concevoir que ce mot formât la même idée dans l'eſprit que celui *d'eau*, ce qui ſeroit viſiblement faux; mais il a dû concevoir ſeulement, que l'idée de *cette choſe* & *l'idée d'eau*, étoient unies objectivement; c'eſt-à-dire, qu'elles ſignifioient réellement la même choſe.

Cet exemple nous apprend donc qu'il y a deux ſortes de ſignifications, c'eſt-à-dire, deux manieres de ſignifier une même choſe.

Car il y a une ſignification claire, diſtincte, qui fait voir toute la choſe par une idée nette.

Il y en a une autre confuſe, indiſtincte, générale, qui la repréſente tellement qu'elle pourroit en repréſenter une autre: de ſorte qu'il ne s'enſuit pas que ce qui ſignifie une choſe en une maniere, la ſignifie en l'autre maniere.

Ainſi il eſt vrai que *ceci* ſignifie de l'eau confuſément & indiſtinctement dans cette propoſition, *ceci eſt de l'eau*: & il n'eſt pas vrai qu'il la ſignifie nettement & diſtinctement. Il ſignifie bien la choſe déſignée par le mot *eau*, mais il ne la ſignifie pas comme elle eſt ſignifiée par le mot *eau*. Et il faut dire la même choſe de toutes les autres propoſitions ſemblables: *ceci eſt du vin: ceci eſt de l'or*.

On peut apprendre par-là la ſignification naturelle des pronoms démonſtratifs, *ceci*, *celui-là*: car il eſt vrai qu'ils ſignifient la choſe démontrée, mais ils ne la ſignifient pas comme les noms. Ils la ſignifient confuſément & non diſtinctement; ils la ſignifient par une idée générale, & non par une idée particuliere; ils la ſignifient comme choſe préſente, comme ſubſtance préſente; mais ils ne déterminent pas par eux-mêmes quelle eſt cette choſe. C'eſt l'eſprit qui le fait par le jugement qu'il y joint, & qui dit que cette choſe eſt de l'eau, que cette choſe eſt du vin; mais ce n'eſt pas le ſeul mot de *ceci* qui forme cette idée nette & claire de l'objet.

Or il arrive de la maniere confuſe dont ces pronoms ſignifient leur objet, que des objets différents peuvent être repréſentés par la même idée; parce qu'encore que les idées claires les diſtinguent à l'eſprit, les idées con-

fuses ne les distinguent point. Ainsi dans ces deux propositions considérées dans l'esprit de Jesus Christ : *ceci est de l'eau : ceci est du vin*, quoique les idées d'eau & de vin soient différentes, néanmoins les idées des deux sujets exprimées par le mot de *ceci* sont les mêmes ; c'est-à-dire, que l'esprit n'apperçoit pas la distinction de ces objets & les conçoit par la même idée.

Je ne dis pas que cette idée représente le même objet ; mais je dis qu'elle représente deux objets d'une maniere que l'esprit ne distingue pas, & que l'esprit les voit tous deux par la même idée. Or toutes les fois qu'il y a unité d'idée entre deux objets différents, & entre deux sujets de deux propositions différentes, & qu'il se fait un changement de ce sujet, il arrive une chose que je suplie M. Claude de bien remarquer ; c'est que l'esprit peut unir ces deux propositions en une, en faisant de la premiere une proposition indirecte & accessoire de l'autre.

Ainsi, parce que dans ces deux propositions : *ceci est de l'eau : ceci est du vin*, considérées dans l'esprit de Jesus Christ, les deux termes, *ceci*, sont conçus par l'esprit sous une même idée, & que l'eau fut changée en vin, l'esprit peut faire cette proposition : *ceci qui est eau dans cet instant, est vin dans celui-ci*, ou, *ceci qui est vin dans cet instant, étoit eau dans le précédent.* Ce n'est pas que la même chose soit vin & eau, mais c'est que ces deux objets sont conçus par la même idée, & que l'on substitue insensiblement un sujet pour l'autre, quand il s'agit de les lier avec différents attributs.

Ce passage d'une chose à l'autre est insensible. L'esprit le fait & ne le distingue pas. Quand je dis, *ceci qui est de l'eau*, j'unis à l'eau la chose qui y peut être jointe ; & quand je dis ensuite, *est maintenant du vin*, ce n'est plus la même chose réellement, mais c'est la même idée ; c'est-à-dire, que l'esprit ne distingue pas qu'elle est différente. Cela arrive dans toutes les rencontres où deux choses qui se succedent l'une à l'autre dans un même lieu, peuvent être conçues par une même notion confuse. Ainsi comme dans ces spectacles magnifiques de l'ancienne Rome, on faisoit paroître souvent un lac au lieu même où l'on avoit vu une forêt peu de temps auparavant, on auroit pu dire : *ceci qui est maintenant forêt, sera un lac dans un moment*, & personne n'auroit accusé ce discours, ni d'obscurité, ni de fausseté.

On auroit pu dire de même, lorsque Dieu changea les Villes de Sodome en une mer de soufre : *ceci qui est maintenant une ville, sera une mer dans un moment d'ici.* Et dans cet exemple, aussi-bien que dans le premier, le mot de ceci auroit signifié dans chaque proposition deux choses différentes en effet, quoique l'esprit ne se fût pas apperçu de cette diversité.

Ainsi l'on ne peut nier que Moyse n'ait pu dire en changeant sa verge: *ceci qui est verge dans cet instant ici, est serpent dans celui-ci*; & que Jesus Christ n'ait pu dire de même, en changeant l'eau en vin: *ceci qui est eau dans ce moment, est du vin dans cet autre moment.*

Et dans ces exemples, cette proposition complexe n'est que l'expression de ces deux propositions, qui ont été certainement dans l'esprit de Jesus Christ selon ces deux différents instants: *ceci est eau: ceci est vin;* car elle les exprime toutes deux en effet, mais sans marquer la distinction des sujets, & en y mettant une union de confusion.

Et c'est ce qui oblige de remarquer dans cette proposition complexe: *ceci qui est eau dans cet instant, est vin dans celui-ci*, que le mot de *ceci* a deux significations réellement distinctes en soi, mais que l'esprit ne distingue pas; l'une passagere, l'autre permanente; l'une qui précede, l'autre qui succede.

La signification passagere est celle qu'il a quand on le joint au terme d'eau dans le temps que l'on prononce la proposition indirecte: *ceci qui est de l'eau;* car alors le mot de *ceci* marque l'eau, & signifie l'eau; mais cette signification finit avec cette proposition: & lorsque l'on vient à dire, *est maintenant du vin*, ce même mot qui est sous-entendu, c'est-à-dire, cette même idée qui continue à être dans l'esprit, a pour objet une autre chose, & un autre être qui est le vin, quoique l'esprit ne s'apperçoive point de ce changement. Ainsi il y a véritablement deux sujets, quoique l'on n'en remarque qu'un.

Mais avant que de passer outre, & de nous engager dans l'examen des expressions où la diversité de sentiments pourroit obscurcir l'esprit, il faut déterminer si cette proposition que Jesus Christ a pu faire; *ceci qui est eau dans ce moment, est vin dans cet autre moment*, est une proposition propre ou métaphorique. Or je pense que sur cette question, tout le monde conviendra que cette proposition n'est nullement métaphorique, & que jamais on n'a donné le nom de métaphore à ces sortes de propositions. Car la métaphore, ou le trope, enferme le changement de l'idée de quelqu'un des termes; comme quand on prend le mot de *lion*, non pour un lion véritable, mais pour un vaillant homme. Et cela n'arrive point ici, ni dans le mot *d'eau*, qui signifie toujours de l'eau, ni dans le mot de *vin* qui signifie toujours du vin, ni dans le mot de *ceci*, qui signifiant tantôt de l'eau & tantôt du vin, ne change pas néanmoins d'idée dans cette diverse application, mais convient à l'eau & au vin sous une même idée confuse qui ne les distingue pas.

Ce n'est pas là ce qu'on appelle trope ou métaphore. Le trope ou la métaphore est un ornement du langage, & donne quelque plaisir à l'esprit,

& par conséquent il faut qu'il la sente & l'apperçoive; de sorte que lorsqu'il n'y a aucun changement d'idée, comme l'esprit ne s'apperçoit point de la diversité des objets, cela ne s'appelle point trope.

Mais si l'on veut savoir le moyen de rendre cette proposition vraiment métaphorique, il n'y a qu'à substituer au lieu de l'idée confuse de *ceci*, l'idée distincte d'eau, en disant: *cette eau qui est eau dans ce moment, est vin dans celui-ci;* car alors je dis qu'il y a métaphore dans cette proposition, parce que l'esprit ne pourra lier le mot de vin avec celui d'eau, qu'en s'appercevant distinctement, qu'il faut substituer un autre sujet; le terme de vin ne s'alliant pas avec l'idée d'eau, comme il s'allie avec l'idée de *ceci.*

On peut donc prendre pour principe certain, que si Jesus Christ en changeant l'eau en vin, eût dit: *ceci qui est de l'eau dans ce moment ici, est vin dans celui-ci*, il auroit fait une proposition simple, claire & intelligible, & qu'il auroit marqué le changement d'eau en vin, par l'expression de ces deux états: & que s'il avoit dit: *cette eau qui est eau dans ce moment ici, est vin dans celui-ci*, il auroit marqué ce changement par une proposition métaphorique, mais très-claire.

Cela étant, supposons, comme il n'y a nul inconvénient à le supposer, qu'au lieu de former cette proposition entiere: *ceci qui est eau dans ce moment ici, est vin dans cet autre moment*, il ait retranché cette proposition indirecte, *qui est eau dans ce moment ici*, ajoutée au sujet *ceci*, & qu'il ait retranché de l'attribut ce terme, *dans cet autre moment*, en s'exprimant seulement en ces termes, *ceci est vin*, sa proposition aura-t-elle changé de sens, & sera-t-elle devenue de claire, obscure; de propre, métaphorique?

Je dis qu'il est visible que non; & la raison en est, que quand on laisse le même sujet & le même attribut, & que l'on ne supprime que ce que l'esprit supplée, & ce qui n'est pas nécessaire, la proposition ne perd rien de sa clarté, & ne change point de sens. Or cette proposition; *ceci est du vin*, a le même sujet & le même attribut que la proposition complexe: *ceci qui est eau dans ce moment, est vin en celui-ci.* Et cette proposition indirecte retranchée, *qui est eau dans ce moment*, est suppléée par l'esprit, qui voit tout d'un coup que par le mot de *ceci* on marque de l'eau. Donc ce retranchement ne change pas la proposition, le sujet & l'attribut subsistant de même. Et l'on peut dire la même chose de ces termes, *dans cet autre moment*, retranchés de l'attribut; car ils n'en changent pas la signification, & sont suppléés par l'esprit, qui conçoit que l'attribut convient au sujet dans le temps où il les peut unir ensemble. Or il ne les peut unir que lorsque la proposition est achevée.

Il est donc clair que cette proposition: *ceci qui est eau dans ce moment*

ici, eſt vin dans cet autre, & celle-ci: *ceci eſt vin*, ont abſolument le même ſens: qu'elles ſont toutes deux propres & toutes deux claires, & que la diverſité n'étant que dans les termes acceſſoires & indirects qui ſont retranchés, les termes qui ſubſiſtent & ſe trouvent les mêmes dans l'une & dans l'autre ont le même ſens.

Et de-là l'on doit conclure, que comme dans la propoſition complexe, *ce qui eſt eau dans ce moment ici, eſt vin dans cet autre moment*, le terme *ceci* ſignifioit de *l'eau*: de même dans cette propoſition ſimple, *ceci eſt du vin*, appliquée à l'eau dans le temps du changement, le terme *ceci*, ſignifie de l'eau, & eſt équivalent, par la démonſtration & le ſupplément qu'en fait l'eſprit, à toute cette propoſition: *ceci qui eſt de l'eau dans ce moment ici.*

On doit conclure ſecondement, que comme dans cette propoſition, *ceci qui eſt de l'eau dans ce moment ici, eſt du vin dans cet autre*, le terme de *ceci* ne marque pas de l'eau diſtinctement, mais ſeulement confuſément: de même dans cette propoſition, *ceci eſt du vin*, le terme de *ceci* marque de l'eau confuſément. La diſtinction vient de ce que l'eſprit ajoute en l'appliquant à l'eau, & non de la ſignification préciſe du mot de *ceci*, qui eſt toujours confuſe.

3°. Il faut conclure que comme dans cette propoſition, *ceci qui eſt de l'eau dans ce moment ici, eſt du vin dans cet autre*, quoique l'eſprit n'y diſtingue pas deux ſujets, il y en a néanmoins deux en effet; le *ceci* qui eſt joint à l'eau, n'étant pas réellement le *ceci* qui eſt joint au vin, mais n'étant le même qu'en idée: de même dans cette propoſition: *ceci eſt du vin*, conſidérée comme opérative, il y a deux ſujets en effet; c'eſt-à-dire, que comme l'objet change, de même l'eſprit le conſidere en deux états, & que comme il avoit appliqué *ceci* à l'eau, lorſqu'on l'avoit prononcé d'abord, il l'applique enſuite au vin, lorſque l'on prononce le mot de *vin*; mais en ſorte que ce n'eſt plus le même *ceci*, ſinon en idée.

Ainſi, ce terme ſignifie effectivement deux choſes; l'une paſſagérement, qui eſt l'eau à l'inſtant qu'on le prononce; l'autre d'une maniere permanente, qui eſt le vin, lorſque l'on l'unit avec le vin après la propoſition achevée; mais il ſignifie tellement ces deux choſes, que comme il les unit dans une même idée, l'eſprit ne diſtingue point ce paſſage, & ne regarde ce terme, ſoit dans ſa ſignification paſſagere, ſoit dans ſa ſignification permanente, que comme le même.

Voilà donc tout le myſtere de ces propoſitions qu'on appelle pratiques & opératives, & en quoi elles ſont différentes des propoſitions ſpéculatives. C'eſt que comme les propoſitions ſpéculatives regardent un objet invariable, & en qui l'on ne ſuppoſe pas de changement, elles ne le regardent qu'en un état; & ainſi il n'y a qu'un ſujet & en idée & en effet.

Mais

Mais comme les propoſitions opératives regardent un ſujet qui change, & qu'elles le regardent en deux états, ce ſujet n'étant pas le même au commencement & à la fin, elles ont en effet deux ſujets; c'eſt-à-dire, qu'elles ſont équivalentes à deux propoſitions, quoique cette diverſité de ſujets ne paroiſſe pas; parce qu'ils ſont renfermés dans une même idée.

Or tout de même qu'on peut réduire cette propoſition propre & claire, *ce qui eſt de l'eau ddns ce moment ici*, *eſt du vin dans celui-ci*, à cette autre propoſition, *ceci eſt du vin*, qui n'eſt pas moins propre ni moins claire: de même on peut réduire cette propoſition métaphorique & claire, *cette eau qui eſt eau dans ce moment ici*, *eſt du vin dans cet autre moment*, à cette autre propoſition métaphorique, & qui ne laiſſe pas d'être claire, *cette eau eſt vin*; l'eſprit n'ayant aucune peine de concevoir que l'on l'appelle *eau*, parce qu'elle eſt eau lorſque l'on prononce le mot *eau* qui eſt le ſujet, & qu'elle n'eſt plus eau quand on l'appelle *vin*; & ſubſtituant ainſi au lieu du mot *d'eau* un autre ſujet qui puiſſe être lié avec le mot de *vin*.

Il n'eſt pas preſque néceſſaire de faire l'application de ces principes à ces paroles, *ceci eſt mon corps*, & je ne le fais que pour les inculquer davantage.

Il eſt donc certain, que ſuppoſé que Jeſus Chriſt ait changé le pain en ſon corps, il a vu le pain comme pain juſques au dernier moment de l'être du pain, & qu'il a vu ſon corps en la place du pain dans le premier moment de ſon exiſtence ſous les eſpeces.

Il eſt certain encore que cette double vue ſe peut exprimer par ces deux propoſitions conſidérées comme ſpéculatives; *ceci eſt du pain*; *ceci eſt mon corps*.

Il eſt certain que dans la premiere propoſition, *ceci* ſignifie *le pain*, & dans la ſeconde *le corps*.

Il eſt certain que dans l'une & l'autre, *ceci* ne ſignifie ni le pain ni le corps que confuſément.

Il eſt certain que l'idée du mot de *ceci*, quand il ſignifie le pain, eſt la même que quand il ſignifie le corps, quoique cette même idée ſignifie différents objets; c'eſt-à-dire, que l'eſprit ne diſtingue point par ce mot la diverſité de ces objets, & qu'il les confond ainſi enſemble.

Il eſt donc certain que de ces deux propoſitions il s'en peut faire une qui les renferme toutes deux, en rendant la premiere indirecte en cette maniere: *ceci qui eſt pain dans ce moment ici*, *eſt mon corps dans cet autre moment*.

Il eſt certain que cette propoſition n'eſt point métaphorique, quoique le *ceci* joint au pain, ne ſoit pas le *ceci* joint au corps, parce qu'il n'y a pas changement d'idée.

Il eſt certain que pour faire cette propoſition métaphorique, il faudroit dire : *ce pain qui eſt pain dans ce moment, eſt mon corps dans cet autre moment ;* parce que l'on changeroit alors l'idée du ſujet pour le joindre à l'attribut.

Il eſt donc encore certain que cette propoſition : *ceci qui eſt pain juſqu'à ce moment ici, eſt mon corps dans cet autre moment*, peut être réduite à celle-ci ; *ceci eſt mon corps*, ſans changer de ſens ; parce que ce que l'on en retranche n'y eſt pas eſſentiel, & que l'on laiſſe le même ſujet & le même attribut. Secondement, parce que l'eſprit ſupplée ce qui eſt retranché, & que comme le pain étant déſigné par le mot de *ceci*, l'eſprit conçoit *ceci* qui eſt pain ; de même en affirmant de ceci que c'eſt le corps, il conçoit, ſelon la loi générale de toutes les propoſitions, que c'eſt ſon corps dans le moment que la propoſition eſt formée ; c'eſt-à-dire, dans l'inſtant qui ſuit la prononciation de l'attribut.

Enfin il eſt certain que cette propoſition eſt propre & non figurée, puiſqu'elle a le même ſujet & le même attribut qu'une propoſition propre & non figurée ; & qu'elle eſt intelligible & claire, puiſqu'elle n'en eſt diſtinguée que par le retranchement de clauſes qui ſont aiſément ſuppléées.

Voilà le dénouement de toutes les chicaneries des Miniſtres, & ce qui démêle toutes ces difficultés, dont ils ont rempli tant de volumes, & ébloui tant de monde.

On demande ce que ſignifie *ceci* dans cette propoſition, *ceci eſt mon corps.* Je dis qu'il ſignifie le pain, mais conçu confuſément.

On demande quel eſt le *ceci*, ou la choſe dont le corps de Jeſus Chriſt eſt affirmé, c'eſt-à-dire, quel eſt le *ceci* que l'eſprit lie avec l'attribut de *corps de Jeſus Chriſt* après la propoſition achevée. Je réponds que c'eſt le même en idée que celui qui ſignifioit le pain quand on l'a prononcé ; mais que ce n'eſt pas le même en objet, & qu'ainſi en cette propoſition : *ceci eſt mon corps*, comme en toutes les autres ſemblables, il faut conſidérer deux ſignifications du ſujet ; l'une paſſagere, qui ſe lie avec la choſe conſiderée dans le premier état, c'eſt-à-dire avec le pain ; l'autre permanente, qui ſe lie avec l'attribut après la prononciation : mais que ces deux *ceci* ne ſe diſtinguent pas, parce qu'ils ſont conçus par la même idée : qu'ainſi cette unique propoſition eſt réellement équivalente à deux propoſitions, parce qu'elle fait concevoir à l'eſprit tout ce qu'il concevroit par deux propoſitions ; mais que cette diverſité ne paroît pas, à cauſe de l'unité confuſe des deux ſujets renfermés dans la même idée.

Et par-là il eſt viſible que toute cette diverſité d'opinions, que les Miniſtres reprochent aux Théologiens Catholiques, ne naît que du différent regard de la même choſe, & qu'elles ſont toutes véritables & im-

parfaites, ayant besoin d'être unies ensemble pour remplir tout le sens de cette proposition : *ceci est mon corps.* Liv. II. Ch. II.

Car ceux qui disent que *ceci* signifie le pain, ont raison en entendant la signification passagere de ce mot, & dans le moment qu'il est prononcé. Ceux qui disent qu'il signifie confusément ce qui est contenu sous les especes, une substance singuliere, l'objet présent, ont aussi raison d'exprimer ainsi non l'objet réel, mais la maniere de signifier de l'idée qui le représente. Car soit que l'on l'applique ou au pain ou au corps de Jesus Christ, il signifie l'un & l'autre sous l'idée générale & confuse d'objet présent, de substance singuliere, de chose contenue sous les especes. Et enfin ceux qui disent que *ceci* signifie le corps de Jesus Christ, ne se trompent pas en considérant la signification permanente de ce mot, qui est lorsque l'esprit fait l'union de l'attribut de *corps* avec le sujet. Car il est certain que le *ceci* qu'il lie avec le corps de Jesus Christ, est le corps de Jesus Christ confusément conçu. Mais comme ces opinions n'expliquent séparément qu'une partie du sens de cette proposition, *ceci est mon corps*, il les faut joindre ensemble, en disant que *ceci* signifie le pain par une signification passagere, selon la premiere opinion; qu'il désigne le corps lorsque la proposition est entiérement formée, selon la derniere; & qu'il désigne l'un & l'autre sous la notion confuse d'objet présent, selon la seconde opinion.

N'est-ce pas une chose déplorable que les Calvinistes aient troublé toute l'Europe, & arraché à l'Eglise un si grand nombre de ses enfants, par des subtilités qui ne sont que de purs sophismes & de pures ignorances de cette science même, dont ils se servent si mal à propos dans l'examen des mysteres de notre Réligion ? Car il se trouve même que dans les questions de Logique, les Catoliques ont raison en tout, & que ces différentes opinions que l'on leur reproche sont toutes véritables, & que les Calvinistes au contraire ont tort en tout; & se trompent en tout ce qu'ils avancent.

Ils disent que *ceci* signifie le pain, pour en conclure qu'il ne signifie pas le corps: mais ils se trompent, car il signifie & le pain & le corps en deux instants différents, comme nous l'avons montré.

Ils disent que *ceci* signifie le pain; comme si *ceci* & le *pain* étoient des termes synonimes; mais ils se trompent. *Ceci* signifie la chose marquée par le mot de pain; mais d'une maniere toute différente de celle dont le mot de pain la signifie.

Ils disent que le mot de *ceci* signifie le pain, pour conclure que la proposition est figurée; mais ils se trompent, & leur argument est un pur sophisme, comme je le montrerai ci-après en répondant en détail aux objections de M. Claude. Et pour lui donner lieu de s'y préparer par avance,

je lui déclare que lorſqu'il argumentera de cette ſorte: Dans cette propoſition, *ceci eſt mon corps*, ceci ſignifie le pain. Or cette propoſition, le pain eſt mon corps, eſt une propoſition figurée. Donc cette propoſition, *ceci eſt mon corps*, eſt une propoſition figurée: je lui accorderai en un ſens la majeure & la mineure, & lui nierai la concluſion, parce que c'eſt un pur ſophiſme, indigne d'être propoſé par une perſonne intelligente, quoique ce ſoit le fondement de toute l'explication calviniſte.

Ils diſent que ſi cette propoſition, *ceci eſt mon corps*, étoit réduite à celle-ci, le *pain eſt mon corps*, cette propoſition qui ſeroit figurée ſe devroit expliquer dans le ſens calviniſte. Et moi je lui ſoutiens que quand cette propoſition, *ceci eſt mon corps*, ſeroit réduite à ces termes, le *pain eſt mon corps*, cette propoſition n'auroit point du tout le ſens calviniſte; c'eſt-à-dire qu'elle ne ſignifieroit point, ceci eſt la figure de mon corps, & qu'elle ne ſignifieroit uniquement que le ſens catholique, quoique par une expreſſion figurée, mais claire & intelligible.

Je dis qu'elle ne ſignifieroit nullement le ſens calviniſte, *ceci eſt la figure de mon corps;* parce que l'eſprit n'étant point prévenu que le pain eſt un ſigne, ne ſupplée jamais cette idée de ſoi-même, comme nous avons montré. Qu'eſt-ce donc que l'eſprit concevroit par ces mots: le *pain eſt le corps de Jeſus Chriſt?* Il eſt aiſé de le déterminer. Le ſens de ſigne ne ſe préſenteroit pas, parce qu'il ne ſe préſente jamais ſans préparation; & le ſens de métaphore proprement dite, où le nom de la choſe eſt pris pour ſa qualité, ſeroit auſſi exclus; parce qu'il eſt viſible que le mot de corps de Jeſus Chriſt n'eſt pas employé pour ſignifier une qualité du pain. L'attention de l'eſprit ſe porteroit donc directement à l'affirmation de l'attribut, qui eſt le principal objet de la propoſition, & ce que l'on veut principalement faire concevoir: & l'attribut de corps étant ainſi conçu comme réellement affirmé, comme il ne ſe peut joindre avec le pain demeurant pain, on réduiroit naturellement le mot de pain à une ſignification qui ſe peut lier avec l'attribut, en le prenant pour un terme de déſignation, & non pour un terme de ſignification, ou en le conſidérant comme marquant le premier état de pain, lorſque la propoſition commence, & ſubſtituant un autre terme pour le lier avec l'attribut de *corps:* de même que ſi Jeſus Chriſt en changeant l'eau en vin avoit dit, *cette eau eſt vin*, l'eſprit ſe portant à concevoir de vrai vin, auroit ſubſtitué un autre terme que celui d'eau, pour le lier avec l'attribut de vin, & n'auroit conçu par le mot d'eau, que le premier état de l'eau lorſque le ſujet auroit été prononcé.

Je finirai ce Chapitre par deux remarques qui ſerviront encore à l'éclairciſſement de ce que l'on y a dit.

La premiere eſt, que le ſens que j'ai donné à ces paroles : *ceci eſt mon corps*, en le réduiſant à cette propoſition : *ceci qui eſt pain dans cet inſtant-ici, eſt mon corps dans celui-ci*, eſt ſi naturel que Zwingle même l'explique en cette maniere en voulant exprimer le ſens littéral de ces propoſitions. Car nous avons vu qu'il déclare nettement à Luther, *que ſi l'on veut bannir toute figure de cette propoſition : ceci eſt mon corps, il s'enſuit que le pain devient corps de Jeſus Chriſt, & que ce qui étoit pain eſt tout d'un coup fait le corps de Jeſus Chriſt.* ET *eſt corpus ſubitò quod jam panis erat.* Ce qui eſt la même choſe que la propoſition à laquelle nous l'avons réduite, & où l'on voit que le même ſujet eſt joint & au mot de *pain*, & au mot de *corps;* ce qui montre que ce ſujet eſt double en effet, quoiqu'il n'en paroiſſe qu'un. Voilà cependant ce que Zwingle appelle le ſens naturel & ſans figure. LIV. II. CH. II. Exeg.con. Luth. p. 336.

La ſeconde remarque eſt, qu'à la vérité il ne paroît pas par la nature même de ces paroles, *ceci eſt mon corps*, ſi elles ſont ou pratiques ou ſpéculatives, & quelle de ces idées elles ont formé dans l'eſprit des Apôtres. Mais ſoit que l'on les prenne pour ſpéculatives ou pour pratiques, elles ſignifient également, & la préſence réelle, & la Tranſſubſtantiation.

Elles ſignifient l'un & l'autre comme ſpéculatives, parce qu'elles font concevoir à l'eſprit que l'objet préſent eſt le corps de Jeſus Chriſt. D'où il conclut que ce n'eſt donc plus du pain. Elles les ſignifient auſſi comme opératives, & encore plus préciſément, parce qu'elles font concevoir l'objet préſent en deux états, & comme pain, & comme corps de Jeſus Chriſt; & qu'elles excluent le premier par le ſecond, comme Jeſus Chriſt auroit exclu l'état d'eau, en diſant dans le changement même ; *ceci eſt du vin.*

Je crois que ces principes ſont aſſez clairs pour être appliqués ſans peine à toutes les chicaneries des Miniſtres. Il n'eſt pas mauvais néanmoins d'en faire l'eſſai en répondant en détail à celles de M. Claude, comme l'on verra dans le Chapitre ſuivant, où nous rapporterons ſes raiſonnements dans ſes propres termes, afin qu'il ne ſe plaigne pas que l'on ne le réfute pas exactement ſur ce point.

CHAPITRE III.

Examen des raisonnements de M. Claude sur ces paroles, ceci est mon corps.

M. Claude.

Rép. au P. Nouët, p. 219.

« Je ne trouve pas étrange que des personnes qui sont préoccupées de-» puis leur enfance de cette opinion, que le pain de l'Eucharistie est réel-» lement changé en la substance du corps de Jesus Christ, & qui d'ailleurs » ne sont pas de profession à pouvoir examiner à fond un point de doc-» trine, se persuadent de bonne foi que la Transsubstantiation & la présence » réelle sont formellement établis par ces paroles; *ceci est mon corps*. Car » c'est le naturel effet de la préoccupation, non seulement de se tromper » sur des apparences, mais aussi de convertir à son usage les choses mê-» mes les plus éloignées. Mais comme nous avons tous un très-grand in-» térêt ou à recevoir ou à rejetter des dogmes de cette importance, il me » semble qu'on doit dans cette occasion prendre un peu plus de peine » qu'à l'ordinaire, & voir si ce qu'on trouve de favorable dans ces termes » de Jesus Christ est établi sur un fondement légitime, ou si ce n'est point » un effet de préjugé & de l'engagement où l'on est. Si l'on nous veut » accorder une chose si nécessaire & si raisonnable, & à laquelle tous ceux » de notre communion se soumettront toujours de bon cœur, j'espere qu'il » ne faudra pas aller fort loin pour découvrir le vrai sens de ces paroles, » qui sont d'elles-mêmes assez claires, pourvu que nous ne soyons pas » ingénieux à nous embarrasser ».

Réponse. Comment M. Claude, qui soutient que toute l'Eglise est tombée dans la créance de la présence réelle sans résistance, sans combat, sans surprise, sans en témoigner de l'étonnement, peut-il attribuer la persuasion où les Catholiques sont, que ce sens & cette doctrine est contenue dans les paroles de Jesus Christ, à un effet naturel de la préoccupation? Lorsque, selon lui, toute la terre l'embrassa insensiblement au dixieme siecle, en étoit-elle préoccupée? On peut donc l'approuver & la suivre sans préoccupation.

Il faudroit, pour convaincre les Catholiques que c'est la préoccupation qui leur rend ce sens clair & facile, qu'il leur montrât des personnes non préoccupées qui le trouvassent obscur & difficile. Mais qui seront ces juges désintéressés, & non prévenus, puisque tout le monde à pris parti dans ce différent? Est-ce que M. Claude nous voudra obliger de lui céder cet honneur & à ceux de la Religion prétendue Réformée; nous qui croyons

que bien loin qu'il ſoit en droit de le prétendre, il y a au contraire toute ſorte d'apparence que la facilité qu'ils trouvent préſentement dans leur ſens figuratif, ne vient point de la clarté de ce ſens, mais de ce qu'ils ſe le ſont rendu familier par des réflexions continuelles? Car une marque certaine que ce ſens n'eſt ni naturel ni facile, c'eſt qu'il ne vient dans l'eſprit de perſonne ſans inſtruction. Il faut toujours l'établir par la diſpute, & l'on n'y tombe jamais de ſoi-même. Liv. II. Ch. III.

Tout cela a bien l'air d'une fauſſe ſubtilité, qui ne ſe trouve qu'en s'éloignant de la nature & en étouffant ſes impreſſions. Cependant quoique M. Claude emploie de fort mauvaiſes raiſons pour ſe faire écouter, nous ne laiſſerons pas de lui accorder ce qu'il demande.

M. Claude. « Car premiérement quand il ſeroit vrai que ces paroles » peuvent recevoir un ſens de Tranſſubſtantiation ou de préſence réelle, » ce qui pourtant n'eſt pas, comme je le ferai voir dans la ſuite, ſi eſt-ce » qu'on ne ſauroit déſavouer qu'on ne puiſſe les entendre en un ſens » métaphorique qui conſervera fort bien toute leur force & toute leur vé» rité. C'eſt ce que le Cardinal Cajetan a formellement reconnu. *Il rapporte » enſuite un long paſſage de Cajetan, où ce Cardinal* dit, *qu'il ne paroît » rien qui oblige de prendre ces paroles, ceci eſt mon corps, proprement & » non métaphoriquement. Enſuite de quoi il ajoute.* Ainſi cette confeſſion de » Cajetan eſt fondée ſur l'évidence de la choſe même. Car combien y a» t-il de propoſitions, ſoit dans l'Ecriture, ſoit dans le langage ordinaire » des hommes, où le terme *eſt* ſe prend pour celui de *ſignifie*, ou pour » celui de *repréſente?* Les exemples en ſont ſi communs, & ils ont été ſi » ſouvent allégués, que la répétition en ſeroit ſans doute ennuyeuſe ».

Réponse. Il eſt bien étrange que M. Claude ſuppoſe de plein droit ce qu'il fait lui être nié par tous les Catholiques & tous les Luthériens, qui eſt que cette propoſition, *ceci eſt mon corps*, ſe puiſſe prendre dans un ſens figuratif, & qu'il y ait des exemples de ſemblables expreſſions dans l'Ecriture : mais il eſt encore plus étrange qu'il croie que l'autorité du Cardinal Cajetan, dont il cite un paſſage qui a été retranché de ſes œuvres comme contenant des choſes témérairement avancées, doive prévaloir ſur ce ſentiment commun, & obliger tout le monde à le quitter. Pour détruire donc ces ſuppoſitions téméraires, il n'y a qu'à lui oppoſer, non des ſuppoſitions, mais des propoſitions déja prouvées, qui ſont, que ces paroles, *ceci eſt mon corps*, ne peuvent du tout recevoir le ſens des Calviniſtes : que tous les exemples par leſquels on prétend le rendre probable prouvent qu'il eſt ridicule, & qu'ainſi M. Claude ne peut rien fonder ſur cette comparaiſon de ces deux ſens, qu'il met en balance comme également probables, puiſqu'on lui a fait voir que le ſien eſt notoirement faux, & n'a aucun degré de vraiſemblance & de probabilité.

Liv. II. Ch. III. Pourquoi donc, dit M. Claude, le Cardinal Cajetan a-t-il jugé que ces paroles le peuvent recevoir, & qu'il n'y a que le ſentiment de l'Egliſe qui les détermine au ſens littéral ? Quand je lui répondrois ſimplement que ce Cardinal s'eſt trompé & qu'il a parlé trop légérement, quel avantage en pourroit-il tirer? Eſt-ce une choſe fort extraordinaire qu'un homme ſe trompe? Mais il eſt aiſé de plus de découvrir la cauſe de cette erreur. Ces propoſitions où l'on attribue au ſigne le nom de la choſe ſignifiée ſont quelquefois raiſonnables, & quelquefois contraires à la raiſon. Ce Cardinal n'en a pas fait le diſcernement. Les exemples des propoſitions raiſonnables lui ont caché l'abſurdité de celles qui ne le ſont pas. Et il eſt bien aiſé de deviner comment cela s'eſt fait. Car, comme nous avons dit, ces propoſitions ſont toujours abſurdes, quand la choſe que l'on prend pour ſigne, & dont on affirme la choſe ſignifiée, n'eſt point conſidérée comme ſigne par ceux à qui l'on parle : ce qui fait que ce ſens de figure ne vient point alors du tout dans l'eſprit, & que les gens raiſonnables qui ſavent qu'il n'y doit point venir, ne s'aviſent jamais de l'exprimer de cette maniere, au moins s'ils ont deſſein de ſe faire entendre. Mais lorſqu'une expreſſion eſt devenue le ſujet de pluſieurs conteſtations, on devient en quelque ſorte incapable d'en ſentir l'effet & l'abſurdité, parce que les conteſtations rendent tous les ſens qu'on y donne préſents & familiers, & qu'elles en ôtent la ſurpriſe, & en même temps le moyen de juger combien celui de *figure* eſt contraire à la nature, & éloigné de la maniere ordinaire de parler. Voilà ce qui l'a rendu facile à ce Cardinal, & qui y a accoutumé les Calviniſtes. La diſpute, l'inſtruction, l'application continuelle leur fait regarder le pain comme un ſigne, & forme ainſi en eux cette penſée qui eſt néceſſaire pour trouver ce ſens raiſonnable. Mais qu'ils faſſent quelque effort pour ſe mettre dans la diſpoſition d'un homme qui ne regarde point du tout le pain comme ſigne, qui étoit celle des Apôtres, & ce ſens leur paroîtra ſans doute ridicule & inſoutenable.

M. Claude. « Je me contenterai donc de dire, que quand même les » paroles du Sauveur ſeroient capables de recevoir le ſens que l'Egliſe Ro» maine leur donne, comme elles ſont capables de recevoir celui que » nous leur donnons, il ne faudroit pas nous les propoſer comme fait le » P. Nouet, pour une déclaration évidente que Jeſus Chriſt a faite de ſa » volonté, ni établir ſur elles des triomphes imaginaires. Il faudroit, ce » me ſemble, comparer ces ſens l'un avec l'autre, examiner la nature du » ſujet dont il s'agit, les circonſtances de l'action du Seigneur, ſon inten» tion, toutes les parties de ſon diſcours, & en général tout ce qui nous » peut fournir des lumieres pour diſcerner lequel des deux eſt véritable. » Or il eſt certain que dans cette comparaiſon & dans cette recherche l'on

» l'on trouvera que toutes choses favorisent le sens figuré, & qu'en même » temps elles résistent à celui de la Transsubstantiation & de la présence » réelle. Je ne dirai point ici que pour l'établir, il faut renoncer à deux » témoignages inviolables, qui sont celui de nos sens & celui de la droite » raison, & faire naître une guerre immortelle entre la foi & la nature: » ce qui est fort éloigné de l'esprit du Christianisme, comme je l'ai fait » voir dans les deux premieres Parties de cet ouvrage. Je dirai seulement » qu'il faut avoir sans cesse recours aux miracles de la toute-puissance de » Dieu, non seulement pour faire cette conversion qu'on prétend, non » seulement pour garantir ses suites ordinaires & nécessaires; mais aussi » pour sauver les plus petits accidents qui arrivent au Sacrement: ce qui » est à mon avis un assez grand inconvénient. Car Dieu ne nous a point » rendus maîtres de sa toute-puissance, pour en faire ce que nous jugerons » à propos. Je dirai encore que ce sens dont il s'agit engage les hom- » mes qui le veulent suivre dans des labyrinthes & dans des difficultés, dont » il ne leur est pas possible de se développer. Telle est la question qui est » entre les Docteurs de l'Eglise Romaine sur le terme *ceci*, qui est le pre- » mier dans la proposition de Jesus Christ, & qui fait entr'eux une guerre » irréconciliable. Telle est aussi la difficulté qu'ils trouvent à déterminer » de quelle nature ou de quel ordre est cette action qui établit Jesus Christ » présent au Sacrement, qui a produit tant de différents sentiments; & je » ne sais combien d'autres qu'il n'est pas besoin de toucher ici. Je dirai de » plus, que ce sens nous donne une idée du corps de Jesus Christ tout- » à-fait contraire à celle que la nature donne à tous les hommes du monde » d'un vrai corps humain. Car présupposé qu'on puisse concevoir ce corps » existant en même temps au ciel & en la terre, sous deux existences si » différentes l'une de l'autre, ce que je ne crois pas possible; présupposé » qu'on le puisse concevoir existant en un point invisible & imperceptible, » il y a tant de différence non seulement entre nos corps & celui-ci, mais » encore entre celui-ci & lui-même, selon que l'Evangile nous le repré- » sente, & selon qu'il doit être au ciel, qu'il n'est presque pas possible » d'en trouver une plus grande, n'y ayant entre ces deux idées rien de » commun que le nom. Enfin je dirai, que ni la nature du sujet dont il » s'agit, ni les circonstances de l'action du Seigneur, ni son intention, » autant qu'il nous en paroît par l'Ecriture Sainte, ni les autres parties » de son discours, ni la liaison naturelle qui doit être entre les mysteres » de la Religion, ni aucune des choses dont on peut tirer de l'éclairciss- » ment sur ce point, ne s'ajustent avec ce sens de réalité. De sorte que » quand même il y auroit quelque choix à faire entre les deux explica- » tions, & que l'on jugeroit que les termes du Sauveur peuvent souffrir

 » l'une & l'autre, il feroit bien plus dans l'ordre d'embraffer celle que les » fens & la raifon ne choquent point, qui eft dégagée de toutes ces diffi- » cultés dont j'ai parlé, & qui au refte eft favorifée par tout ce qui a quel- » que intérêt ou quelque relation avec la doctrine du Sacrement, que de » fe tourner du côté de l'autre, où vous trouvez mille oppofitions & mille » embarras ".

Réponse. M. Claude croit-il fe faire bien de l'honneur parmi les perfonnes fages & judicieufes; par ces fortes de déclamations, qui ne font pas feulement vaines & inutiles, mais qui donnent d'étranges ouvertures pour établir les plus grandes impiétés? Les Catholiques font perfuadés que le fens qu'ils donnent à ces paroles, *ceci eft mon corps*, eft vifiblement celui de l'Ecriture; qu'il eft confirmé par la Tradition, & qu'il eft autorifé par le jugement de l'Eglife univerfelle. Ces trois principes les y tiennent inviolablement attachés. Comme ils ne l'embraffent que fur ces trois fondements, il ne faudroit pas de raifons pour le leur faire rejetter, fi on les avoit détruits. Que prétend donc faire M. Claude? Veut-il que quoique les Catholiques croient avoir pour eux l'Ecriture, les Peres & l'autorité de l'Eglife, & que ces motifs fubfiftent dans leur efprit, tout cela néanmoins doive céder à ces belles raifons, tirées des fens, de la raifon, de la difficulté d'expliquer le mot de *ceci*, l'action qui met le corps de Jefus Chrift fur l'Autel, & la maniere de fon exiftence? Si cela eft, je lui réponds que c'eft un difcours de Socinien, & qui tend entiérement à renverfer l'Incarnation & la Trinité; la prefcience & l'immenfité de Dieu, la rédemption & le péché originel. Que s'il demeure d'accord que toutes ces raifons tirées des difficultés, ne doivent point être mifes en balance avec celles qui déterminent les Catholiques, qu'il ne nous les faffe valoir qu'après qu'il aura montré que leur fentiment n'eft fondé ni fur l'Ecriture, ni fur la Tradition, ni fur l'autorité de l'Eglife, ou du moins que l'Eglife s'y eft trompée ou s'y peut tromper. Mais en vérité je ne puis que je ne voie avec douleur, que M. Claude prenne une voie fi dangereufe pour l'examen des matieres de la foi, & que quelque éloigné que je le croie d'avoir quelque pente pour les impiétés où elle conduit, je n'appréhende pour lui les effets de l'infirmité humaine. Car enfin, c'eft-là proprement la méthode que les Sociniens ont fuivie pour établir leur opinion, quand ils ont voulu attaquer la divinité du Fils de Dieu. Ils ont dit que le mot de Dieu étoit équivoque, & pouvoit avoir deux fens, & qu'il falloit choifir, en l'attribuant à Jefus Chrift, celui qui étoit le moins contraire à la raifon. Ils en ont ufé de même en combattant la divinité du S. Efprit, & ils ont tâché de réduire à des figures & à des profopopées, les paffages où il eft parlé de fa perfonne,

en prétendant qu'ils avoient deux sens. Ils se servent de cette même méthode sur la rédemption des hommes opérée par Jesus Christ, en distinguant plusieurs sens de ce mot racheter, & en soutenant qu'il faut préférer celui qui choque le moins la raison, & qui engage à moins de difficultés. Ils l'emploient sur la pluralité des personnes divines, & enfin sur tous les articles qu'ils combattent. Toute leur adresse consiste à trouver deux sens dans les passages de l'Ecriture, & à donner ensuite le choix à la raison. M. Claude en voudroit faire de même sur le sujet de l'Eucharistie. Il se moque de l'autorité de l'Eglise, comme les Sociniens : il ne s'arrête aux Peres que par divertissement, sans les reconnoître pour juges, non plus que les Sociniens. Il ne reste donc plus que l'Ecriture. Il n'est question que d'y trouver deux sens, & alors, selon lui, la raison décidera ; & c'est à quoi un esprit hardi & présomptueux ne sera jamais empêché. Mais si M. Claude ne craint pas pour lui le danger de cette voie, qu'au moins il ne la propose pas aux autres comme s'ils étoient obligés de s'en servir. Les Catholiques qui en savent le danger, sont bien éloignés de l'y suivre. Ils l'arrêtent à chacun de ces degrés ; ils ne reconnoissent point ces deux sens dans ces paroles, *ceci est mon corps :* ils n'y en voient qu'un, qui est celui qu'ils embrassent. Quand il y en auroit deux, ils n'auroient pas recours pour en choisir un, ni aux difficultés, ni à cette raison qu'il y a moins de miracles en l'un qu'en l'autre. Ils jugeroient avec raison qu'ils devroient choisir entre ces deux sens, celui que les Peres auroient choisi, & qu'ils auroient reçu des Apôtres : & quand même la Tradition seroit obscure, ils s'en rapporteroient à l'Eglise, & ils apprendroient de Jesus Christ, parlant en elle & par elle, ce qu'ils seroient obligés d'en croire. Voilà la disposition & l'esprit de tous ceux qui sont vraiment Catholiques. C'est à M. Claude ou à les suivre dans leurs principes, ou à les combattre directement ; mais ce n'est pas une chose supportable de mettre ces principes à part, & de raisonner comme si les Catholiques les avoient abandonnés.

LIV. II. CH. III.

M. CLAUDE. « Mais il n'est pas nécessaire de venir à ce discernement :
» car il est certain que si l'on considere bien les paroles de Jesus Christ,
» on trouvera qu'elles sont incompatibles avec la Transsubstantiation & la
» présence réelle, & qu'elles ne peuvent souffrir d'autre sens que celui que
» nous leur donnons. Je ne prétends pas ici engager les lecteurs dans une
» dispute d'Ecole, n'ignorant pas combien cette maniere d'agir est inutile
» dans le monde : je ne prétends dire que des choses intelligibles à toutes
» sortes de personnes. La premiere remarque que je ferai sera sur le terme
» de *ceci*, qui sert de pierre d'achoppement à tous les Docteurs de l'Eglise
» Romaine. Les uns veulent qu'il ne signifie rien : les autres veulent qu'il
» signifie les accidents ; c'est-à-dire, la couleur, la saveur & la figure : les

» autres *cet être* ſimplement : les autres ce qui eſt contenu ſous ces accidents : les autres cette ſubſtance indéterminément : les autres le corps de Jeſus Chriſt : les autres le pain ; d'autres quelque autre choſe, ſelon que la hardieſſe de l'imagination leur en fournit l'idée. Car quand ces Meſſieurs parlent au peuple, ils diſent qu'il n'y a rien de plus formel que ces paroles, *ceci eſt mon corps* ; mais quand ils parlent entr'eux, & qu'il en faut venir à l'explication, le premier mot les embarraſſe de telle ſorte qu'ils ne ſavent plus où ils en ſont. Ce qui a fait dire à Ambroiſe Catharin une choſe aſſez plaiſante. *Que le lecteur*, dit-il, *conſidere le travail & les angoiſſes mortelles où ſe jettent preſque tous ceux qui écrivent ſur cette matiere, quand on leur demande ce que ſignifie ce pronom*, ceci. *Car ils écrivent tant de choſes, & des choſes ſi différentes, qu'elles ſont capables de faire devenir un homme fol, s'il s'y veut attacher un peu plus qu'il ne faut* ».

Réponse. Le diſcours que nous avons fait dans le Chapitre précédent, eſt une très-mauvaiſe préparation pour bien recevoir celui que M. Claude vient de faire ; & c'eſt ce qui fait que j'eſpere auſſi-bien que lui, mais dans un autre ſens que le ſien, qu'il ſera intelligible à tout le monde ; c'eſt-à-dire, que tout le monde comprendra que ce ſont des contes en l'air. Je ne m'arrête pas à la maniere dont il repréſente & multiplie ces opinions. On peut juger par ce qui a été dit, que c'eſt une petite adreſſe pour donner un air ridicule à ce qui ne l'eſt nullement. J'avertirai ſeulement ceux qui liront ceci, que jamais aucun Théologien Catholique n'a enſeigné que ces paroles ne ſignifient rien. Quelques-uns ont dit ſeulement qu'elles ne démontrent rien de préſent ; c'eſt-à-dire, que l'on les prononce par forme de récitation, & que l'on leur laiſſe le ſens qu'elles avoient dans la bouche de Jeſus Chriſt ; comme celui qui rapporte, que S. Jean parlant de Notre Seigneur dit : Voilà l'Agneau, ne démontre ni un agneau, ni Notre Seigneur, mais raconte ſimplement que S. Jean le déſigna par ces paroles. On a fait voir auſſi qu'il ne s'enſuivoit pas que des paroles ne fuſſent pas claires & intelligibles en elles-mêmes, de ce qu'on ſe diviſoit en diverſes opinions en les voulant expliquer d'une maniere métaphyſique, & même que cette diverſité de ſentiments n'étoit qu'en apparence, & que toutes ces opinions des Catholiques s'accordoient dans le fond, & n'étoient que des manieres différentes de regarder une même choſe. Si Ambroiſe Catharin ne l'a pas compris, & s'il en parle peu judicieuſement, cela ne change pas la réalité des choſes. En vérité M. Claude devroit dans une matiere ſi ſérieuſe s'attacher à des choſes plus ſolides, & ne pas payer le monde de ces bagatelles. Il n'eſt pas queſtion de ce que Catharin a dit, il eſt queſtion de ce qui eſt.

M. Claude. « Quoi qu'il en ſoit, ou le terme *ceci* ſignifie ce *pain*, ou

» il ne le signifie pas. S'il le signifie, Jesus Christ aura voulu dire, *ce pain est mon corps;* & en ce cas il n'est pas possible de donner à ces paroles » un autre sens, que le métaphorique que nous lui donnons. La raison » en est assez évidente : car c'est parce que l'incompatibilité naturelle qui » est entre ces deux termes, *pain & corps*, ne permet pas que l'un soit » l'autre proprement & sans figure. De sorte que la proposition étant for- » mellement impossible & contradictoire, ne formeroit aucun sens si l'on » ne recouroit à la métaphore ". Liv. II. Ch. III.

Réponse. Si le nombre de ceux qui se sont trompés avant nous, & qui nous engagent à nous tromper après eux, par leur autorité & par leur exemple, rend un sophisme excusable, jamais on n'eut plus de lieu de traiter favorablement M. Claude que dans cette occasion. Car il faut reconnoître que l'argument qu'il propose en cet endroit, tout sophistique qu'il est, est néanmoins proposé, étendu, rebattu par tous les Ministres; que c'est l'abrégé de tous leurs raisonnements; qu'il contient le fruit de tous leurs travaux sur cette matiere. C'est dans cette vue qu'ils font de grands Traités pour montrer que *hoc* signifie *le pain;* qu'il ne se prend pas *adjectivement*, mais *substantivement;* & qu'ils ramassent avec soin les autorités des Peres, qui disent que Jesus Christ a appellé le *pain* son *corps; qu'il a fait le pain son corps*, & qu'il a dit du pain *que c'étoit son corps.*

C'est pour cela qu'ils se tourmentent à réfuter toutes les autres opinions des Catholiques sur le sujet du mot de *ceci:* c'est le capital du premier Livre d'Aubertin & du dixieme Livre de Chamier; & c'est principalement sur ce point que M. Claude doit prétendre qu'ils ont emporté une *belle victoire sur l'Ecole de Rome:* car on les y voit aux mains avec Isamberg, Vasquez, Suarez, Gamache, Merat, Salmeron, Valentia, Bellarmin & tous les autres Scholastiques. C'est sur ce point qu'ils les foulent aux pieds, qu'ils les chargent d'injures, qu'ils les font venir sur le théatre, par des bouffonneries de Comédiens sous les noms ridicules *de panarii, corporarii, accidentarii, momentanei, individuo vagi,* νεφελοκοκκυγεῖς. Tous ces combats, toutes ces victoires se réduisent à cet argument : *Ceci signifie le pain.* Or cette proposition : *ce pain est mon corps*, ne peut avoir d'autre sens que le métaphorique des Calvinistes. Donc cette proposition : *ceci est mon corps*, doit être prise dans le sens des Calvinistes. M. Claude 2. Répons. p. 50.

Je le répete donc encore, ce n'est point sur M. Claude que retombe ce que je vais dire. Il est excusable de s'être laissé tromper par ces SS. Peres du Calvinisme, comme ils les appellent eux-mêmes, & de n'avoir pas examiné avec tout le soin qu'il auroit pu, ce qu'il voyoit proposé avec tant de confiance par des gens si célebres dans son parti.

Mais après lui avoir rendu toute la justice que je lui puis rendre, je



le prie de trouver bon que je rende aussi à la vérité ce que je lui dois ; & que je soutienne que ce grand argument des Calvinistes, ce fondement de leur foi & de leur doctrine, n'est qu'un ridicule & impertinent sophisme, ou plutôt un amas de sophismes & de faussetés. Je lui ai promis d'en nier la conclusion. Je la nie, & je nie de plus la majeure & la mineure, quoiqu'on les pût accorder en un certain sens, parce qu'elles sont fausses dans celui auquel ils les prennent. Je nie la raison qu'il en apporte, qui est *que l'incompatibilité des termes oblige à recourir à leur sens de figure.* Enfin je nie tout, parce que tout y est faux.

La premiere maniere de découvrir un sophisme est, de faire de semblables arguments qui soient visiblement faux. En voici un qui peut désabuser M. Claude.

Dans cette proposition, *ceci est du pain*, le terme *ceci* signifie du pain. Or cette proposition, *le pain est du pain*, est une proposition ridicule. Donc cette proposition, *ceci est du pain*, est une proposition ridicule.

M. Claude dira-t-il, que ce soit bien conclure ? Mais s'il étoit assez prévenu pour approuver encore cette conclusion, en voici une autre qu'il n'approuvera pas certainement.

Dans cette proposition, *le lion de la Tribu de Juda a vaincu*, le terme de lion signifie Jesus Christ. Or cette proposition : Jesus Christ a vaincu, est une proposition propre & sans métaphore. Donc cette proposition : *le lion de la tribu de Juda a vaincu*, est une proposition propre & sans métaphore. Je demande à M. Claude si c'est bien conclure ? Il dira sans doute que non. Mais je lui soutiens que cette conclusion est aussi juste que celle que les Ministres tirent, en concluant que cette proposition, *ceci est mon corps*, est métaphorique, de ce que *ceci* signifie le pain.

Pour éclaircir tout ceci, il faut savoir que la raison qui rend sophistique le premier argument, par lequel on concluoit que cette proposition, *ceci est du pain*, étoit ridicule, c'est que quand on dit que dans la majeure, *ceci est du pain*, le terme *ceci* signifie & démontre le pain, la proposition est ambiguë. Car il est vrai qu'il le signifie confusément, & il est faux qu'il le signifie distinctement, comme nous l'avons déja expliqué. Or quand on dit dans la mineure que cette proposition, *le pain est du pain*, est ridicule ; cette proposition n'est vraie que parce que le sujet signifie le pain distinctement, & que l'attribut n'y ajoute rien. Et ainsi la conclusion que l'on en tire, que cette proposition : *ceci est du pain*, est une proposition ridicule, est une conclusion fausse ; parce que le mot de *ceci*, ne convient avec celui de *pain*, qu'en son objet, & non en la maniere de signifier cet objet que le mot de pain signifie distinctement ; au lieu que le mot *ceci* le signifie confusément. Cet argument sophistique se réduit donc à cet en-

thymême visiblement faux. Il est ridicule d'affirmer le *pain* distinctement conçu, du *pain* distinctement conçu. Donc il est ridicule d'affirmer le pain distinctement conçu, du pain confusément conçu. LIV. II. CH. III.

Le second argument de même est sophistique par l'équivoque de la majeure. Car il est vrai que dans cette proposition : *le lion de la Tribu de Juda a vaincu*, le terme de lion signifie Jesus Christ; mais il le signifie métaphoriquement & non proprement. On ne peut donc conclure de ce que cette proposition : Jesus Christ *a vaincu*, est une proposition propre & non métaphorique, que celle-ci : *le lion de la tribu de Juda a vaincu*, soit propre & non métaphorique.

Il n'y a qu'à appliquer cette même solution à l'argument des Ministres pour en découvrir le sophisme. Car il est vrai en un sens, que dans cette proposition : *ceci est mon corps*, *ceci* signifie le *pain*; mais il n'est pas vrai qu'il le signifie distinctement, comme le mot de pain. Il est vrai au contraire que le mot de *ceci* ne le signifie que confusément, & par une idée qui peut représenter dans la suite une chose qui n'est pas pain, sans qu'il soit besoin d'une nouvelle idée. C'est l'éclaircissement de la majeure.

Il est vrai à l'égard de la mineure, que cette proposition : *le pain est mon corps*, est métaphorique ; mais c'est que le mot de *pain* marquant son objet, non confusément comme le mot de *ceci*, mais distinctement, il faut nécessairement pour le pouvoir lier avec le *corps* de Jesus Christ, substituer non seulement un autre sujet, mais une autre idée : & c'est pourquoi c'est une vraie métaphore, la métaphore consistant essentiellement dans ce changement d'idée.

Mais il n'arrive pas le même au terme de *ceci*, qui ne signifie son objet que confusément comme chose présente. Car à cause de cette confusion, cette même idée est capable de représenter un autre objet, & de recevoir ainsi un autre attribut, comme celui de *corps* de Jesus Christ. Il est vrai que par cette attribution elle change d'objet, & qu'elle ne signifie plus alors du pain, mais le corps de Jesus Christ, comme nous l'avons expliqué ; mais ce changement d'objet ne rend point la proposition métaphorique, parce que l'idée demeure la même.

On voit par-là que tout est faux dans l'argument des Ministres, en la maniere qu'il faut qu'ils l'entendent pour le rendre concluant.

Il est faux que dans cette proposition, *ceci est mon corps*, *ceci* signifie le *pain* d'une signification distincte. Or c'est de cette signification distincte que leur conclusion dépend. Il est faux que cette proposition : *ce pain est le corps de* Jesus Christ, soit métaphorique par cette seule raison que le sujet signifie le pain : elle ne l'est que parce qu'il le signifie distinctement ; car s'il le signifioit confusément elle ne seroit point métaphorique. Et la

conclusion qu'on en tire, qui est que cette proposition, *ceci est mon corps*, est métaphorique, comme équivalente à celle-ci : *ce pain est mon corps*, est fausse, parce qu'elle n'y est équivalente que dans l'objet du sujet, & non en la maniere de le signifier ; l'une le signifiant distinctement & l'autre confusément.

Enfin ce que les Ministres supposent de plein droit, que cette proposition, *ce pain est mon corps*, étant métaphorique, doit être prise dans leur sens figuratif, est encore une illusion grossiere & palpable. Car toute métaphorique qu'elle est, elle ne fait que signifier métaphoriquement la même chose qui est signifiée proprement par *ceci est mon corps ;* comme cette proposition : *le lion de la Tribu de Juda a vaincu*, ne signifie que la même chose que celle-ci : Jesus Christ *a vaincu :* mais elle signifie métaphoriquement ce que l'autre signifie proprement & distinctement.

Que les Ministres n'abusent donc point de ce terme de métaphore, comme si c'étoit la même chose d'admettre une métaphore dans ces paroles, *le pain est le corps de* Jesus Christ, & d'y admettre leur sens, qui est que *le pain est le signe du corps de* Jesus Christ. Cette métaphore *de signe* est une métaphore qui choque absolument le sens commun, quand on n'y est pas préparé. Il est donc impossible de l'admettre. Mais il ne s'ensuit pas, qu'en excluant celle-là on exclue les autres. La métaphore qu'il y faut admettre est claire & facile ; c'est que si Notre Seigneur avoit dit : *ce pain est mon corps*, encore que lorsqu'il eût prononcé le mot de *pain*, les Apôtres n'eussent pu concevoir que de vrai pain, néanmoins lorsqu'il eût prononcé celui de *corps*, & qu'il eût été question de lier ensemble ces deux termes, ils auroient substitué naturellement un autre terme à celui de pain, & ils l'auroient pris alors comme terme de *désignation*, & non de *propriété :* de même que si l'on eût dit au jeune Tobie, en lui montrant l'Ange Raphaël, *cet homme est un Ange*, quoique lorsqu'on eût prononcé le mot de *cet homme*, il n'eût pu concevoir qu'un vrai homme, néanmoins après la proposition finie, ne pouvant lier ce terme d'homme avec le terme d'Ange, il auroit substitué un autre sujet, & conçu que par les mots *cet homme*, on ne marquoit qu'un Ange revêtu de la forme d'un homme ; & ainsi il auroit changé l'idée *d'homme* en celle *de chose qui paroît un homme.*

Voilà la seule métaphore qu'il faudroit admettre dans ces paroles : *le pain est mon corps*, quand Jesus Christ s'en seroit servi. Et ainsi quand les Ministres auroient prouvé par tous leurs raisonnements, qu'il faut admettre une figure dans ces paroles : *ceci est mon corps*, ils n'en seroient de rien plus avancés ; parce que l'on ne leur donneroit nullement le choix de cette figure, comme il semble qu'ils le supposent, & que l'on la détermineroit

mineroit par le sens commun, qui ne peut en aucune sorte recevoir celle qu'ils ont inventée. Liv. II. Ch. III.

Je prie M. Claude de remarquer exactement ceci, parce que c'est une faute dans laquelle il tombe perpétuellement aussi-bien qu'Aubertin, de prendre toujours pour la même chose, d'admettre *un sens métaphorique* dans ces propositions, & d'y admettre *la figure calviniste*.

La découverte que nous avons faite de ce sophisme n'est pas peu considérable; car elle sert à convaincre le Livre d'Aubertin d'un grand nombre de sophismes, parce que celui-là y est répété plusieurs fois. Et afin que M. Claude ne prenne pas ce que je dis pour un reproche en l'air, quoique je ne prétende pas faire un catalogue exact de tous les lieux où Aubertin emploie cet argument, je l'avertirai néanmoins qu'outre le premier Livre où il l'étend, & en fait le fondement de sa doctrine, il le trouvera encore dans les pages 281, 288, 308, 318, 322, 324, 327, 329, 363, 368, 372, 423, 455, 527, 574, 580, 599, 603, 776, 783, 788, 796.

Il a même tant de complaisance dans ce sophisme, qu'il en tire de basses plaisanteries. *Ces paroles de S. Augustin*, dit-il en un endroit, *ont fait geler le sang à Bellarmin.* Ad quæ *verba Bellarmino sanguis congelavit*: parce qu'elles lui fournissoient le sujet d'en tirer cet argument, que le mot de *hoc* s'entendoit du *pain*; & que comme cette proposition, *ce pain est mon corps*, est une proposition figurée, il s'ensuit que cette proposition, *ceci est mon corps*, est une proposition figurée. p. 603.

Mais pour réfuter tous ces lieux tout d'un coup, & montrer que ce sont autant de sophismes, il n'y a qu'à faire cet argument. Quiconque conclut de ce que, par le mot de *ceci*, on entend le pain dans cette proposition, *ceci est mon corps*, que l'on prend cette proposition dans un sens métaphorique, tombe dans un sophisme. Or c'est la conclusion que tire Aubertin dans tous ces lieux marqués. Donc ce sont autant de sophismes.

M. Claude. « C'est ce que les plus célebres Jésuites ont fort bien reconnu, Salmeron, Bellarmin, Suarez & Vasquez. *Si Jesus Christ*, dit Salmeron, *eût dit: ce pain est mon corps, nous serions contraints de recourir à la figure.* Cette proposition, dit Bellarmin: *ce pain est mon corps, est tout-à-fait absurde & impossible, si on ne la prend figurément; c'est-à-dire, en ce sens, que le pain signifie le corps. On ne peut pas dire*, dit Suarez, *que la substance du pain est le corps de Jesus Christ, sinon métaphoriquement. Il est faux de dire*, dit Vasquez, *que le pain est le corps de Jesus Christ sans trope ou sans figure.* En effet, quand S. Paul a dit que *la pierre étoit Jesus Christ*, la répugnance naturelle que l'on découvre d'abord entre ces deux termes, *la pierre & Jesus Christ*, fait qu'on a recours à

„ la figure, & que l'on entend que la pierre fignifioit Jefus Chrift. Si donc „ il faut entendre par le mot *ceci*, *ce pain*, il eft évident qu'on ne peut „ donner au Sauveur aucun fens de préfence réelle, mais feulement un de „ fignification; favoir ce pain fignifie ou eft le figne de mon corps".

Réponse. Ces célebres Jéfuites ont eu raifon de reconnoître que cette propofition: *ce pain eft mon corps*, eft métaphorique, & non littérale: mais ils n'auroient pas eu raifon de dire que cette propofition ne peut recevoir d'autre métaphore que celle des Calviniftes. Car c'eft une chofe vifiblement fauffe; & il eft vrai au contraire qu'elle ne peut recevoir celle des Calviniftes, qui eft manifeftement extravagante, comme nous l'avons prouvé, & qu'elle en peut recevoir une autre fort naturelle, qui eft celle qui eût été contenue dans ces paroles: *cette verge eft un ferpent*, fi Moyfe les eût prononcées en changeant fa verge en ferpent; ou celle dont Jefus Chrift pouvoit ufer en changeant l'eau en vin, s'il eût dit: *cette eau eft du vin;* ou celle dont uferoit un homme, fi en mettant le feu à de la poudre, il difoit: *cette poudre eft du feu;* ou celle dont fe ferviroit un Chimifte, qui ayant la pierre philofophale, diroit dans le moment du changement: *ce plomb eft de l'or.* Toutes ces propofitions feroient métaphoriques, mais non figuratives; & elles ne fignifieroient nullement: *cette verge eft la figure d'un ferpent: cette eau eft la figure du vin: cette poudre eft la figure du feu: ce plomb eft la figure de l'or.*

Que M. Claude apprenne donc encore une fois, qu'il y a bien de la différence entre un fens métaphorique & le fens figuratif des Calviniftes. Car il y a des fens méthaphoriques qui fignifient la même chofe que le fens propre de ces paroles: *ceci eft mon corps;* & ce font ceux-là que la raifon veut que l'on admette dans ces fortes de propofitions.

M. Claude s'abufe auffi dans l'imagination qu'il a, que ce foit la feule répugnance naturelle de ces termes, *pierre* & *Chrift*, qui a obligé à prendre le mot de *pierre* pour un figne de Jefus Chrift, & à croire que cette propofition, *la pierre étoit Chrift*, marque feulement qu'elle en étoit la figure. Cette raifon de l'incompatibilité de deux termes n'eft nullement fuffifante pour autorifer cette expreffion, & pour porter les gens fages à s'en fervir ou à l'entendre en ce fens, autrement il n'y a point d'extravagance qu'on ne pût dire & excufer fur ce prétexte. Il feroit permis, par exemple, en vertu d'une deftination fecrete que l'on feroit d'un moulin à fignifier le Grand Seigneur, de dire froidement & fans préparation à des perfonnes qui ne regarderoient ce moulin que comme un moulin: *ce moulin eft le Grand Seigneur.* Et M. Claude, felon fa Philofophie, devroit trouver cette propofition fort raifonnable; parce que, felon lui, elle ne fignifie autre chofe, finon que ce moulin eft la figure du Grand Seigneur, à

caufe de l'incompatibilité des termes : ce qui feroit peu furprenant, & attireroit feulement cette queftion : en quoi eft-il figure ? Mais cette Philofophie n'eft point reçue dans le monde, & malgré M. Claude, quiconque dira qu'un moulin eft le Grand Seigneur, fans autre préparation, fera jugé extravagant.

Ce n'eft donc point la feule incompatibilité de ces termes, *pierre & Chrift*, qui oblige à prendre ces paroles : *la pierre étoit Chrift*, dans ce fens figuratif ; c'eft l'idée que l'on peut fuppofer dans les Chrétiens, que tout ce qui eft arrivé dans l'Ancien Teftament eft la figure des vérités du Nouveau ; ce qui fait qu'ils regardent déja cette pierre du défert comme un figne : c'eft toute la fuite du difcours des paroles de S. Paul, qui donne l'idée qu'il parle de figures & de fignes ; & cette idée étant formée, c'eft une propofition claire, que de dire que la pierre étoit Chrift. Mais fans cette idée, S. Paul ne fe feroit jamais fervi d'une telle expreffion ; & Moyfe, par exemple, n'auroit jamais dit aux Ifraélites fans préparation : *Voyez-vous cette pierre qui jette des eaux ? C'eft le Meffie qui doit venir.*

M. Claude. « Que fi au contraire par *ceci* on ne doit pas entendre *ce » pain*, je dis qu'elles ne fauroient nous déclarer ou nous faire connoître » la converfion du pain ; car comment voulez-vous déclarer la converfion » d'une chofe par des paroles qui n'en font aucune mention ? Si la fubftance » du pain n'eft marquée par le mot *ceci*, elle ne l'eft pas auffi par les fui- » vants, *eft mon corps*. Elle n'eft donc en aucune maniere défignée dans tou- » te cette propofition : *ceci eft mon corps*. Comment donc peut-on conclure » par la force de ces paroles, que la fubftance du pain eft changée ? Sans » mentir on abufe bien de notre fimplicité. On crie contre nous comme » contre des opiniâtres & des entêtés, de ce que nous croyons que la fubf- » tance du pain demeure. On nous affure qu'elle eft changée, qu'elle eft » convertie au corps du Sauveur. On nous dit que nous fommes des fourds » & des aveugles fi nous n'entendons ce changement, & fi nous ne le » voyons dans ces paroles de Jefus Chrift, *ceci eft mon corps* : & enfuite on » nous dit qu'il n'y eft feulement pas fait mention du *pain*, ni de fa fubf- » tance. Ce fera fans doute un autre accident fans fujet, une converfion » fans qu'il y ait rien de converti. On feroit mieux, ce me femble, de » nous dire qu'il faut croire la Tranffubftantiation, parce que l'Eglife Ro- » maine le veut, que de l'établir fur une propofition dont il faut recon- » noître enfuite qu'elle n'en parle ni près ni loin. Quelque demi-favant dira » peut-être ici, que pour faire que des paroles operent une converfion, il » n'eft pas néceffaire qu'elles défignent la chofe qu'elles convertiffent, & » qu'il fuffit que Dieu veuille déployer fa toute-puiffance par leur moyen. » Mais je fuis affuré que le P. Nouet eft trop habile homme pour me faire » cette objection. Je réponds néanmoins qu'il eft vrai que Dieu peut opérer

LIV. II. CH. III.

„ un changement, ou sans user de paroles, ou par des paroles qui ne „ signifieront rien, ou par des paroles qui signifieront toute autre chose „ que ce à quoi elles seront employées; car sa puissance ne dépend pas de „ la force des mots. Mais si l'on veut que celles de Jesus Christ soient du „ nombre de ces dernieres, je veux dire qu'elles ne signifient pas le chan„ gement qu'elles operent, il ne faut donc pas les produire pour nous le „ prouver; il faut le prouver d'ailleurs. Et d'où peut-on savoir que ces „ paroles ont la vertu de convertir le pain, si on ne le peut tirer de la „ force de leur signification"?

RÉPONSE. Puisque nous avons dit que *ceci* signifie le pain, & en quel sens il le signifie, M. Claude peut juger déja que tout ce qu'il dit ici est fort inutile. Mais il est quelquefois si peu heureux dans ses raisonnements, qu'en lui accordant toutes ses suppositions, il en tire encore de fausses conséquences. Je veux donc bien me revêtir pour un moment d'un sentiment dont je ne suis pas, pour examiner ce qu'il en conclura. Il dit que si le mot de *ceci* ne signifie pas le pain, mais par exemple le corps de Jesus Christ confusément conçu, on ne pourra conclure de ces paroles que la substance du pain est changée. Il se trompe. On le concluroit encore suffisamment. Car quoique le mot de *ceci* signifiât le corps de Jesus Christ, il le signifieroit pourtant comme l'objet présent. Et comme le corps de Jesus Christ ne sauroit être cet objet présent, à moins que cet objet présent ne soit autre chose que le pain, il s'ensuivroit toujours des paroles de Jesus Christ, & que l'objet présent est le corps de Jesus Christ, & que ce n'est pas du pain: ce qui suffit pour marquer la Transsubstantiation. Ainsi jamais il n'y eut d'exclamation ou de raillerie moins à propos que celle dont il se sert, en s'écriant *que l'on abuse de leur simplicité, que l'on crie contre eux comme contre des opiniâtres & des entêtés, de ce qu'ils croient que la substance du pain demeure, & que l'on leur dit ensuite qu'il n'y est pas fait mention du pain & de sa substance.* Car c'est faire mention que le pain est changé, que de donner lieu de conclure nécessairement qu'il est changé; d'empêcher la pente naturelle que l'esprit a, lorsqu'on l'applique à un objet présent qui paroît pain, de conclure que c'est du pain, en lui faisant rejetter cette pensée, & lui faisant avouer que c'est le corps de Jesus Christ. Mais il n'est pas nécessaire de recourir à cette hypothese, puisque dans le vrai sens de cette proposition, le pain est considéré comme pain, & comme le terme du changement lorsqu'on prononce le mot de *ceci*, & qu'ensuite l'esprit conçoit par la même idée, que l'objet présent, qui étoit pain, est le corps de Jesus Christ: ce qui enferme l'idée naturelle de la Transsubstantiation.

M. CLAUDE. « Mais il faut aller plus avant: & puisqu'il est certain que

» cette propofition, *ceci eft mon corps*, étant réduite à cette forme, ce Liv. II.
» pain eft mon corps, ne peut avoir autre fens que le métaphorique que Ch. III.
» nous lui donnons, il eft important de voir fi c'eft ainfi que Jefus Chrift
» & fes Apôtres l'ont entendu. Je dis donc à l'égard de Jefus Chrift, que
» tenant du pain en fes mains, l'ayant béni, l'ayant rompu, & le préfen-
» tant à fes Difciples en leur difant, *prenez, mangez: ceci eft mon corps*, ce
» feroit la plus étrange de toutes les équivoques, fi par le mot *ceci*, il n'avoit
» pas entendu le pain qu'il tenoit & qu'il montroit. Jamais homme, de-
» puis le premier Adam jufques à cette génération, ne parla de la maniere
» que le Seigneur a parlé, qu'il n'ait entendu par *ceci*, ce qu'il tient & ce
» qu'il montre à ceux à qui fon difcours s'adreffe, fi au moins il a eu
» deffein de parler fincérement & férieufement. Que fi la bonne foi du
» langage ne nous permet pas de donner à nos termes, & fur-tout à des
» termes communs & ordinaires, un autre fens que celui qui eft établi par
» un ufage perpétuel & général, faut-il s'imaginer que le Seigneur ait voulu
» violer cette regle, & quitter la fignification propre & naturelle de ce
» pronom, pour lui en donner une autre qui eft fi impropre, fi cachée &
» fi impénétrable, que quelque fubtile que foit l'Ecole Romaine & quelque
» recherche qu'elle en ait faite, elle n'a pu encore s'en affurer? Pouvons-
» nous juger autrement du fens de Jefus Chrift que les Apôtres n'en ont
» jugé? Et quelle apparence y a-t-il que voyant du pain devant leurs yeux,
» que leur Maître tenoit en fes mains, qu'il leur montroit & qu'il leur
» préfentoit en difant: *prenez & mangez*, ils n'aient pas cru qu'en ajou-
» tant, *ceci eft mon corps*, il ait voulu dire: *ce pain eft mon corps?* Or il
» s'enfuit de-là manifeftement, comme je l'ai déja dit, & comme les plus
» éclairés d'entre les Docteurs Romains le confeffent, qu'il faut enten-
» dre toute cette propofition en un fens de fignification; puifqu'il n'eft
» pas poffible de concevoir autrement comment le pain peut être le corps
» de Jefus Chrift ".

Réponse. M. Claude ne fait autre chofe en allant plus avant, que de s'enfoncer davantage dans les mêmes fautes, répéter le même fophifme, & nous obliger à l'en avertir de nouveau.

Je lui répete donc encore, que quoique l'on réduife cette propofition, *ceci eft mon corps*, au fens de celle-ci: *ce pain eft mon corps*, il eft faux qu'elle foit métaphorique; de même qu'encore que l'on réduife le fens de cette propofition: *le lion de la Tribu de Juda a vaincu*, au fens de celle-ci: Jefus Chrift *a vaincu*, il eft faux qu'elle foit propre. Le mot de *ceci* ne fignifiera jamais *le pain* que confufément, & ne le fignifiant que confufément, il pourra être lié avec l'attribut de corps de Jefus Chrift, fans que l'idée en change; quoiqu'il y ait changement d'objet, & par conféquent fans métaphore.

Je lui répete encore que cette propoſition, *ce pain eſt mon corps*, n'a point le ſens calviniſte, qu'elle ne ſignifie que la Tranſſubſtantiation & la préſence réelle, mais métaphoriquement.

Je lui répete que c'eſt en vain qu'il ſe travaille à prouver que Jeſus Chriſt par le mot de *ceci*, a entendu & démontré le pain, & que les Apôtres l'ont entendu de la ſorte. Car s'il veut montrer que l'idée qui répond au mot de *ceci* ſignifie le pain diſtinctement, ſa prétention eſt ridicule; & s'il ne prétend autre choſe, ſinon que ce mot ſignifie le pain confuſément, on lui accorde tout ce qu'il demande, & non ſeulement il n'en ſauroit rien conclure, mais nous en avons conclu tout le contraire.

Ce n'eſt pas qu'en lui accordant cela je veuille demeurer d'accord de toutes les preuves qu'il en apporte, qui ſont pour la plupart exceſſives, hyperboliques & fauſſes. Mais ce ſeroit un trop grand travail que d'être obligé de réfuter les mauvaiſes preuves dont-il ſe ſert pour établir une choſe dont on convient avec lui. Il ſuffit de l'arrêter ſur la concluſion qu'il en tire, & après lui avoir permis de dire que par le mot de *ceci*, Jeſus Chriſt a ſignifié le pain, lui nier comme je fais, qu'il en puiſſe conclure que cette propoſition, *ceci eſt mon corps*, ſe doit prendre en un ſens de ſignification; puiſque non ſeulement elle n'a pas ce ſens, étant exprimée en ces termes: *ceci eſt mon corps*, mais qu'elle ne le pourroit même avoir quand Jeſus Chriſt ſe ſeroit ſervi de ces paroles: *ce pain eſt mon corps*, & que, ſelon l'une & l'autre expreſſion, elle ne peut avoir que le ſens de la préſence réelle & de la Tranſſubſtantiation.

CHAPITRE IV.

Réfutation des prétendus éclairciſſements de M. Claude.

M. Claude.

« Pour éclaircir davantage cette vérité, il faut ſe ſouvenir de ce que » j'ai dit dans l'explication du Chapitre VI de S. Jean, que le Seigneur a » voulu ſe repréſenter à nous ſous l'idée d'un aliment qui nourrit notre » ame, & qui entretient en nous cette vie ſpirituelle que nous avons reçue » en qualité de créatures nouvelles. Nous n'avons point de diſpute là- » deſſus: car les uns & les autres confeſſent, que Jeſus Chriſt nous eſt » donné dans l'Euchariſtie comme une viande & un breuvage ſpirituel. » Et Bellarmin même n'a pas fait difficulté de dire, que ces paroles, *ceci* » *eſt mon corps*, ſignifient le corps de Jeſus Chriſt, en tant qu'il eſt la viande

» de nos ames, & la nourriture ſpirituelle de nos cœurs. Or il eſt certain » que cette idée d'aliment de l'ame eſt métaphorique, établie ſur la reſſem- » blance qu'il y a entre le pain & le vin matériel à l'égard des corps, & » le corps & le ſang de Jeſus Chriſt à l'égard des ames. Quelle difficulté » trouve-t-on donc dans les paroles du Sauveur? Il prend du pain & du » vin, c'eſt-à-dire, ces mêmes aliments corporels, ſur leſquels il veut établir » l'idée de viande & de breuvage, dont il revêt ſon corps & ſon ſang; il » dit de l'un: *ceci eſt mon corps*, & de l'autre: *ceci eſt mon ſang*. Qui ne » voit qu'il veut dire, non ce pain eſt changé réellement en mon corps, & » ce vin en mon ſang; car cela ne fait rien à ſon deſſein; mais ſeulement, » ce pain vous repréſente mon corps, & ce vin mon ſang, ſous l'image de » ce pain & de ce vin ".

Liv. II. Ch. IV.

Réponse. Les éclairciſſements de M. Claude ne ſont pas plus ſolides que ſes preuves. Il prétend que Jeſus Chriſt s'étant repréſenté aux Apôtres dans le ſixieme Chapitre de S. Jean comme aliment de l'ame, cela les a pu porter à prendre ces paroles: *ceci eſt mon corps*, dans ce ſens: *ceci eſt la figure de mon corps*. J'avoue que j'ai de la peine à comprendre qu'un homme d'eſprit comme lui ſoit capable d'un ſi bizarre raiſonnement. Jeſus Chriſt répete & inculque à ſes Apôtres, dans le ſixieme Chapitre de S. Jean, que ſa chair eſt vraiment viande, & ſon ſang vraiment breuvage; que ceux qui ne mangeront pas ſa chair & ne boiront pas ſon ſang, n'auront point la vie; que le pain qu'il donnera eſt ſa chair: & tout cela, dit M. Claude, avoit très-bien préparé les Apôtres à croire que ce pain qu'il leur diſoit être ſon corps ne l'étoit pas. N'eſt-ce pas ſe moquer du monde que de raiſonner de la ſorte? Et tous ces diſcours de Jeſus Chriſt pouvoient-ils faire d'autre effet ſur l'eſprit des Apôtres, que de les préparer, lorſqu'il leur dit, en montrant le pain, que c'étoit ſon corps, à croire qu'il l'étoit véritablement?

Il leur avoit promis de leur donner ſa chair à manger, & ſa chair véritable, puiſque les Miniſtres avouent que dans le ſixieme Chapitre de S. Jean, il eſt toujours parlé de la véritable chair de Jeſus Chriſt: ils ne ſavoient pas de quelle maniere cette promeſſe s'exécuteroit: ils en voient l'exécution dans ces paroles, *ceci eſt mon corps;* Jeſus Chriſt leur commandant de manger ce qu'il leur donnoit. Le rapport de la promeſſe à l'effet leur pouvoit-il donner d'autre idée que celle-là, que cet objet préſent étoit véritablement la chair de Jeſus Chriſt?

Il faut conſidérer ſur ce ſujet, que les propoſitions métaphoriques, dans leſquelles on donne à une choſe le nom d'une autre, parce qu'elle en poſſede la qualité, ne ſe peuvent que rarement renverſer en changeant l'attribut au ſujet. On dit que *Jeſus Chriſt eſt une vigne, une porte, un*

soleil: mais on ne dit point qu'une vigne, une porte, un soleil soit Jesus Christ. On dit que Benjamin étoit un loup ravissant; mais on ne dit pas qu'un loup ravissant soit Benjamin. Ainsi la seule comparaison que Jesus Christ auroit faite de soi-même à un aliment en s'appellant pain de vie, n'auroit point du tout donné lieu à dire que *le pain étoit Jesus Christ*, & encore moins qu'un tel pain fût Jesus Christ. Car Jesus Christ n'est pas semblable à un tel aliment, mais à un aliment en général. De sorte que ce changement entre ces propositions, *la chair de Jesus Christ est un aliment, & cet aliment est la chair de Jesus Christ*, marque un autre rapport qu'un simple rapport de figure & de signe.

Quand M. Claude, après avoir dit que Jesus Christ s'est comparé à un aliment dans le sixieme Chapitre de S. Jean, se récrie donc: *Quelle difficulté trouve-t-on dans les paroles du Sauveur! Qui ne voit qu'il veut dire: ce pain vous représente mon corps, ou concevez mon corps & mon sang sous l'idée de ce pain & de ce vin*, il suit sa méthode ordinaire, de croire qu'une très-mauvaise raison devienne bonne en la mettant en exclamation. Car c'est comme s'il disoit, puisque Jesus Christ dit qu'il est une porte, quelle difficulté trouve-t-on à dire qu'une telle porte est Jesus Christ? Puisqu'il a dit que les Apôtres étoient des branches de vigne, pourquoi ne dira-t-on pas de toutes les vignes qu'elles sont des Apôtres?

M. Claude, « En effet, quand on dit que le corps de Jesus Christ est au » Sacrement comme la viande de nos ames, cela signifie deux choses. » L'une, qu'il y est présent en la maniere qu'il le doit être pour nourrir » nos ames; & l'autre, qu'il y doit être en forme d'aliment. Il faut de- » meurer d'accord de cela, & il ne reste plus qu'à examiner quelle est » cette présence nécessaire pour la nourriture de l'ame, & quelle est cette » forme d'aliment dont il doit être revêtu. Si nous éclaircissons bien ces » deux points, il n'y aura plus rien qui nous embarrasse dans les paroles » de Jesus Christ. Le premier est évident de lui-même. Car nourrir notre » ame, c'est lui donner le sentiment de la paix de Dieu, & la fortifier en la » foi, en la piété, en la sainteté, en l'espérance de la vie éternelle. Or la » présence réelle & substantielle du corps & du sang de notre Sauveur est » inutile pour cela. La substance de Jesus Christ n'entre point dans nos » ames proprement & littéralement, pour y produire tous ces effets. Une » pensée de cette nature seroit indigne de la Religion Chrétienne. Il ne » faut qu'une présence objective, comme on parle; c'est-à-dire, que le » corps & le sang de Notre Seigneur soient présentés à notre foi, en tant » qu'ils sont la victime offerte à Dieu pour notre rédemption, & que notre » foi les accepte en cette qualité. C'est de l'impression vive & profonde de » ces objets, & de l'acceptation que nous en faisons, que naît la commu-

nion

» nion myſtique que nous avons à Jeſus Chriſt & à ſes graces. De-là viennent tous les motifs de notre conſolation, de notre ſanctification & de notre eſpérance; de-là dérive cet Eſprit Saint qu'il nous communique, pour nous vivifier & pour nous conſacrer en lui; & de-là enfin dépend le droit que nous avons à la Réſurrection bienheureuſe & à la gloire des Cieux. Le ſecond n'eſt pas moins clair. Car pour recevoir le corps & le ſang de Jeſus Chriſt ſous l'idée d'un aliment, il ne faut ni changer réellement ce corps en du pain, & ce ſang en du vin; ni changer réellement le pain en ce corps, ni le vin en ce ſang; ni donner réellement à ce corps & à ce ſang la forme extérieure du pain & du vin: ce ſeroit tromper nos ſens, & renverſer les choſes ſans aucune néceſſité. Il ne faut que nous repréſenter ces divins objets par le pain & par le vin du Sacrement, comme par des images & des ſignes, & nous obliger de les conſidérer préciſément dans la conformité qui eſt entr'eux & ces choſes matérielles. En la même maniere que pour concevoir Jeſus Chriſt comme un vêtement, ou comme un ſep ou une pierre, il ne faut ni lui donner réellement la forme extérieure de ces choſes, ni envelopper ſa ſubſtance de leurs accidents, mais ſeulement le conſidérer dans la reſſemblance qu'il a avec elles; ou, ſi vous voulez, il faut que les idées de ces choſes nous reglent & nous conduiſent, pour nous faire bien concevoir les qualités qui ſont en Jeſus Chriſt ».

Réponse. Tout ce diſcours, qui eſt continuellement dans la bouche des Miniſtres, dont M. Claude ne fait que l'emprunter, eſt ſi plein de témérité, & donne de ſi étranges ouvertures à toutes ſortes d'erreurs & d'impiétés, qu'il doit faire horreur à tous ceux qui ont quelque ſentiment de Religion, & qui ſavent ce que c'eſt que de ſoumettre la foi aux égarements d'une raiſon aveugle & préſomptueuſe.

Ces Meſſieurs veulent juger par la fin que Dieu s'eſt propoſée en établiſſant l'Euchariſtie, qui eſt de nourrir & de vivifier nos ames, des moyens qu'il a dû choiſir pour arriver à cette fin; & ils croient avoir droit d'en exclure les uns comme non néceſſaires à cette fin, & de ſe borner aux autres comme ſuffiſants pour l'effet que Dieu s'eſt propoſé. Il ſemble que Dieu étoit obligé de leur demander conſeil des moyens qu'il devoit employer pour notre ſanctification, & qu'ils puiſſent rejetter tous ceux dont ils ne voient pas la raiſon. Il n'eſt pas néceſſaire, pour vivifier nos ames, dit M. Claude, que Jeſus Chriſt ſoit préſent dans l'Euchariſtie. Il n'y eſt donc pas préſent. Mais s'il eſt permis de raiſonner de la ſorte ſur ce myſtere, & de prendre notre raiſon pour juge des moyens dont Dieu ſe ſert pour notre ſalut, où en ſommes-nous? Et M. Claude voit-il lui-même les horribles

conféquences de ce damnable principe? L'Incarnation du Fils de Dieu & fa mort paroiffent aux Sociniens, auffi-bien qu'aux Turcs & aux Payens, des moyens non feulement inutiles pour le falut des hommes, mais ridicules & injuftes. Et quoi, difent-ils, Dieu ne pouvoit-il pas pardonner fimplement les péchés, fans être obligé de fe faire homme & de mourir pour les effacer? Serons-nous donc obligés, pour les convaincre, de leur montrer par raifon que ces moyens étoient néceffaires, & ferons-nous dépendre de-là la victoire de la vérité & la décifion de ce différent? Conviendrons-nous avec eux de ces principes, que fi nous ne leur pouvons montrer par raifon que ces effets ne fe pouvoient produire fans l'Incarnation & la mort d'un Dieu, il faut rejetter la foi de tous ces articles? Faudra-t-il faire le même fur tous les autres points que les hérétiques conteftent à l'Eglife, & examiner s'ils font néceffaires pour la fin que Dieu s'y eft propofée? Eft-il néceffaire, pour fauver les hommes, dira un Manichéen, que Jefus Chrift eût un véritable corps, & qu'il foit mort véritablement? Eft-il néceffaire, diront d'autres, pour la fin de la Religion Chrétienne, & pour ce culte en efprit & en vérité dans lequel elle confifte, que Dieu y communique fa grace par des fignes extérieurs? Eft-il néceffaire même, dira-t-on à M. Claude, que pour concevoir Jefus Chrift comme un aliment, il y ait un figne & un Sacrement exprès établi dans l'Eglife, puifqu'il n'y a point de pain qui ne nous puiffe faire penfer, auffi-bien que celui de l'Euchariftie, que Jefus Chrift eft l'aliment de nos ames?

Qu'il apprenne donc, par la vue des précipices où fes raifonnements le conduifent, combien la hardieffe qui lui fait conclure, que Dieu n'a pas établi un certain moyen, parce qu'il ne lui paroît pas néceffaire pour une certaine fin, eft contraire à l'efprit de la foi, & même aux lumieres de la véritable raifon. Car c'eft fuppofer que l'homme eft capable de connoître toutes les raifons de la conduite de Dieu, & de pénétrer dans tous les fecrets de fa fageffe. C'eft égaler fa lumiere à celle de Dieu même; c'eft-à-dire, que c'eft le comble de la préfomption. Il ne faut donc que rappeller ceux qui s'y laiffent emporter, comme M. Claude, à la connoiffance de leur condition & de leur foibleffe. Il n'y a qu'à les faire reffouvenir qu'ils font hommes & non pas Dieux, & à leur remettre dans l'efprit ce que Dieu dit par fon Prophete, que fes penfées ne font pas les nôtres, & que fes voies ne reffemblent pas à celles des hommes. *Non enim cogitationes meæ cogitationes veftræ, neque viæ meæ viæ veftræ, dicit Dominus.*

Il ne faut, pour leur faire honte de cette infolence, que leur faire fentir leur aveuglement & leurs ténebres dans les chofes les plus communes, & leur dire avec S. Auguftin: *Infenfé que vous êtes, rentrez premiérement*

en vous-même, considérez votre être tout entier, & voyez si vous le pouvez comprendre, & vous disputerez ensuite de celui qui est votre Créateur & le mien. Faites-moi entendre & développez-moi ces choses inférieures & terrestres, & je vous croirai capable de pénétrer aussi dans les choses hautes & divines. DEMONSTRA *mihi atque explica parva ista inferiora, & tunc tibi credam posse te investigare superiora.*

Car en vérité, c'est une chose étomante que des hommes foibles & misérables, qui marchent comme à tâtons dans des obscurités impénétrables; qui sont environnés d'incompréhensibilités de toutes parts; qui ne connoissent la nature ni de leur ame ni de leur corps, bien loin de connoître celle de ce grand monde, qui les engloutit comme des atomes imperceptibles, aient la hardiesse de borner l'étendue infinie de la sagesse de Dieu à la petitesse de leur esprit, & de conclure, par une témérité monstrueuse, que ce qu'ils ignorent n'est point; comme si Dieu ne pouvoit avoir des raisons dans ses œuvres qui leur fussent inconnues.

L'Incarnation d'un Dieu n'est pas nécessaire pour sauver les hommes. Elle n'est donc point, disent les Sociniens. Le Baptême est inutile aux enfants pour les justifier. Il ne les faut donc point baptiser, disent les Anabaptistes. La présence corporelle de Jesus Christ est inutile pour vivifier nos ames. C'est donc une vision, disent les Calvinistes & M. Claude.

Mais si l'esprit d'erreur porte à ces raisonnements impies, l'esprit de la foi en donne tout au contraire de l'éloignement & de l'horreur; & pour peu qu'un Chrétien en soit animé, il fait qu'il s'écrie à Dieu, dans la reconnoissance de sa foiblesse & de la grandeur de cet être incompréhensible; *Mirabilis facta est scientia tua ex me, confortata est & non potero ad eam.* Il découvre par-tout des abymes & des profondeurs infinies. Ainsi ne trouvant point d'autre sûreté que de ne juger des œuvres de Dieu que par la lumiere que Dieu lui en donne, il établit toujours la foi pour le fondement de toutes ses connoissances; & c'est par cette foi qu'il tâche de parvenir à l'intelligence de ce qu'il ne comprenoit pas, en pratiquant ainsi ce que dit S. Augustin: *Non capis videndo, intellige credendo:* si la vue de votre esprit n'est pas assez forte pour atteindre jusques-là, essayez de vous y élever par la foi.

Si M. Claude prenoit cette heureuse voie, que je lui souhaite de tout mon cœur, peut-être que Dieu lui feroit la grace de comprendre quelque chose de ce qu'il ne comprend pas présentement, & de ce qu'il blasphême, parce qu'il ne le comprend pas. Mais il faut pour cela renverser cette méthode d'erreur. Il ne faut plus conclure, comme il fait, que la présence réelle n'est pas, parce qu'il ne la juge pas nécessaire pour vivifier les ames. Il faut qu'il croie la présence réelle de Jesus Christ, & ensuite il

pourra connoître que ce moyen étoit très-convenable pour cette fin: que Jesus Christ étant le Médiateur entre Dieu & nous, & l'étant en tant qu'homme & par sa nature humaine, & cette qualité de Médiateur consistant à vivifier les ames & les corps pour les réunir à Dieu, & à donner moyen aux hommes de s'offrir eux-mêmes à Dieu par lui & avec lui, ce qui est la fin de l'Incarnation, c'étoit y satisfaire d'une maniere bien digne de Dieu, & très-propre pour en exciter vivement la foi dans les hommes, que de se servir de son humanité même, comme d'instrument pour détruire dans les ames & dans les corps les effets de la mort & du péché, & de se donner ainsi à toute son Eglise, afin qu'elle l'offre elle-même à Dieu son Pere, & qu'elle s'en fasse recevoir, en s'offrant par lui & avec lui.

Qu'y a-t-il qui nous puisse faire sentir plus vivement, que nous ne pouvons obtenir aucune grace que par le Médiateur, ni avoir accès à Dieu que par lui, que de voir qu'il attache notre vie spirituelle à la réception de son humanité glorieuse, qui est ainsi comme interposée sensiblement entre Dieu & nous; & qu'il ait rendu cette humanité le don même que l'Eglise fait à Dieu, afin qu'il la reçoive en sa grace? Combien ce sentiment est-il plus vif & plus pressant, en considérant le corps de Jesus Christ réellement présent sur nos Autels & en nous-mêmes, que si nous ne le regardions que dans le ciel dans un éloignement infini? Ce n'est pas être exempt de cette foiblesse, mais c'est ne la sentir pas par aveuglement, ou la dissimuler par orgueil, que de ne reconnoître pas la différence des impressions que la présence ou l'absence d'une même chose fait sur nous. On pourroit alléguer quantité d'autres raisons de ce conseil admirable de la Sagesse de Dieu. Mais quelques raisons qu'on en allegue, il n'en faut jamais faire dépendre la foi de ce mystere: il ne le faudroit pas moins croire quand on n'y en trouveroit aucune, & il ne faudroit pas avoir moins d'horreur pour cette voie téméraire des Ministres, qui ont l'insolence de conclure que Dieu n'a point établi certains moyens de salut, parce qu'ils ne les jugent pas nécessaires.



CHAPITRE V.

Continuation de la réfutation des preuves de M. Claude.

M. CLAUDE.

« IL y a encore beaucoup d'autres considérations, que je ne laisserai » pas de rapporter, encore qu'elles soient communes & ordinaires, parce » qu'elles sont très-importantes; comme, que le style de l'Ecriture est de » donner aux Sacrements les noms des choses dont ils sont les Sacrements. » *C'est mon Alliance*, dit Dieu, parlant de la Circoncision. *C'est le passage* » *de l'Eternel*, dit-il, parlant de l'Agneau paschal, lequel à cause de cela » fut ensuite appellé *la Pâque*, c'est-à-dire, le passage. Car puisque Jesus » Christ établit en sa Sainte Cene le Sacrement de son corps, pourquoi » n'aura-t-il pas dit de même: *ceci est mon corps*; & quelle difficulté y » a-t-il en ces termes, qui ne soit éclaircie par ces autres expressions toutes » semblables » ?

RÉPONSE. J'ai reproché à M. Claude d'avoir supprimé ces prétendus exemples, & de les avoir supposés comme constants; je lui reproche maintenant qu'il les rapporte mal-à-propos. C'est qu'on ne sauroit rien faire de bon d'une fausseté. On est toujours en faute, soit qu'on la rapporte, soit qu'on la supprime en la supposant. Mais parce que nous avons traité ces exemples en particulier, il suffit ici de prier M. Claude de relire ce qu'on en a dit.

M. CLAUDE. « Je mets en ce rang la remarque que plusieurs ont faite » de la coutume des Juifs en la célébration de la Pâque. Car le Pere de » famille prenoit un pain, & après l'avoir rompu, il le distribuoit aux assis- » tants, en disant: *Ceci est le pain d'affliction que nos Peres ont mangé dans* » *la terre d'Egypte*; ce qui donne beaucoup de lumiere aux paroles du » Sauveur. Car en substituant au mémorial de l'ancienne Alliance celui de » la nouvelle, il a voulu garder la même forme d'expression. Et au lieu » de dire: ceci est le pain d'affliction que nos peres ont mangé dans la » terre d'Egypte, il a dit, *ceci est mon corps, qui sera rompu pour vous* ».

RÉPONSE. M. Claude se seroit encore bien passé de cette remarque, quand ce ne seroit que pour ne pas donner lieu d'y faire plusieurs réflexions qui ne seront pas avantageuses à la cause qu'il défend.

1°. Cette remarque tirée des Rabins est de nulle autorité, & comme elle est incertaine dans le fond, il est ridicule de la vouloir faire servir à

 expliquer des paroles qui contiennent un article de foi, & dont par conséquent le ſens doit être conſtant d'ailleurs.

2°. Il eſt viſible que ce n'eſt pas par cette remarque que Dieu a voulu que ces paroles, *ceci eſt mon corps*, fuſſent entendues; puiſque nul des Evangéliſtes & des Apôtres ne fait mention de cette coutume des Juifs, & que nul des Peres ne l'a ſue. Il faut donc chercher dans ces paroles un ſens indépendant de cette remarque, & qui ſoit intelligible ſans ce ſecours, puiſque c'eſt un ſecours que Dieu ne nous a point donné, & dont l'Egliſe s'eſt bien paſſée juſques à quelques nouveaux Ecrivains, qui ont déterré cette remarque, qui étoit enſevelie dans les Livres de quelques Rabins.

3°. M. Claude devroit comprendre, une fois pour toutes, qu'une expreſſion raiſonnable n'autoriſe point, & ne rend point intelligible une expreſſion extravagante; & qu'au contraire elle la rend plus obſcure & plus inintelligible, en faiſant voir quel eſt l'uſage légitime de ces ſortes d'expreſſions. Or il eſt certain que de donner le nom de la choſe ſignifiée à un ſigne déja établi, comme les Juifs donnoient dans cette cérémonie au pain azyme, qui étoit un ſigne établi & connu, le nom du pain azyme, que les Iſraélites avoient mangé en ſortant d'Egypte, c'eſt une expreſſion raiſonnable. Donc cette expreſſion n'autoriſe point, & ne rend point intelligible une autre expreſſion, dans laquelle on prétendroit que Jeſus Chriſt auroit donné le nom de la choſe ſignifiée à un ſigne non établi, & qui n'étoit point regardé comme ſigne, puiſque cette expreſſion eſt contraire à l'uſage de tous les hommes ſenſés: & la premiere expreſſion n'a pu que rendre au contraire celle-ci plus obſcure & plus inintelligible, en faiſant voir quel eſt le véritable uſage de ces ſortes d'expreſſions, où l'on attribue au ſigne le nom de la choſe ſignifiée.

M. Claude. « On pourroit encore ajouter, que les actions de Jeſus Chriſt » en la célébration de ce Sacrement, ſavoir la bénédiction & la fraction du » pain, étant elles-mêmes myſtiques; c'eſt-à-dire, repréſentant quelque » choſe de ſpirituel & de divin, & celle qu'il commande à ſes Diſciples de » faire, ſavoir de prendre le pain & de le manger, l'étant auſſi, il faut » prendre ſes paroles dans le ſens que ces actions nous indiquent, & au- » quel il ſemble qu'elles nous conduiſent comme par la main. C'eſt-à-dire, » que comme la bénédiction qu'il fit du pain, repréſentoit la conſécration » qu'il a faite de ſa nature humaine pour être la victime de nos péchés, & » la fraction qu'il en fit ſignifioit le tourment qu'il devoit bientôt ſouffrir » pour nous: de même quand il a dit du pain: *ceci eſt mon corps*, il a » voulu dire: ce pain vous repréſente mon corps; d'autant plus qu'il a » ajouté, *qui eſt rompu pour vous*. Car il eſt clair qu'il a voulu exprimer » ſa Paſſion par un terme emprunté de l'action qu'il venoit de faire, en

» rompant le pain, pour faire connoître que ses expressions étoient figurées
» comme ses actions étoient mystérieuses ".

Réponse. Cette addition est du genre de la remarque; c'est-à-dire, qu'elle étoit très-bonne à supprimer. Il y a des actions mystérieuses qui peuvent servir à faire juger qu'une expression l'est; mais pour cela il faut qu'elles aient deux qualités: la premiere, qu'on les regarde comme mystérieuses, avant que de former dans son esprit le sens de cette expression: la seconde, qu'il y ait quelque rapport assez sensible de la signification de ces actions au sens de cette expression, que l'on prétend qu'elles éclaircissent. Ces deux conditions se sont trouvées dans l'institution de la Pâque qui est décrite dans l'Exode. Car avant que Dieu dît à Moyse ces paroles: *Est enim phase Domini:* c'est le passage du Seigneur, il lui ordonna de prescrire aux Israélites certaines cérémonies visiblement mystérieuses; comme de ceindre leurs reins, d'avoir un bâton à la main, de se hâter de manger l'Agneau: & ces cérémonies excitoient naturellement cette question: *Quænam hæc religio?* Que veulent dire ces mysteres? Et comme elles excitoient cette question, elles contribuoient aussi à faire entendre cette réponse: *Est enim phase Domini:* c'est le passage du Seigneur, par le rapport visible qu'elles avoient à l'état où les Israélites devoient être ensuite de ce passage du Seigneur, qui étoit d'être prêts de partir avec précipitation.

Mais ces deux conditions manquent toutes deux à ces actions de Jesus Christ, que M. Claude remarque. La bénédiction, la fraction, la manducation n'excitoient point d'elles-mémes l'idée d'un mystere & d'un signe, parce que c'étoient des actions ordinaires. Nous n'avons appris qu'elles sont mystérieuses que par ces paroles mémes, qui nous ayant fait connoître la présence de Jesus Christ, ont donné lieu de découvrir des analogies dans ces circonstances. Mais cette découverte suppose ce sens trouvé; elle ne le découvre pas. Et les rapports qu'il y a entre la bénédiction, la fraction & la manducation de ce pain, & les objets auxquels M. Claude les rapporte, sont si éloignés, qu'il est impossible qu'ils aient aidé à les découvrir & à y porter l'esprit. Il eût déja fallu savoir que le pain étoit figure de Jesus Christ, pour deviner que la fraction du pain étoit figure des tourments de Jesus Christ. Ainsi M. Claude renverse l'ordre de nos connoissances, & il fait servir à l'éclaircissement de ces paroles: *ceci est mon corps*, des mysteres qui n'ont été découverts que par la lumiere qu'on a tirée de ces mémes paroles.

M. Claude. « Mais quel plus grand éclaircissement peut-on donner que » celui des paroles qui suivent immédiatement après: *Faites ceci en commémoration de moi?* Car n'est-ce pas comme s'il eût dit: j'établis le pain » de mon Sacrement pour être mémorial de ma mort? C'est au moins ainsi

» que S. Paul l'a entendu ; puiſqu'après avoir rapporté ces paroles du Sauveur, il a ajouté ce commentaire : car toutes les fois que vous mangerez » de ce pain, & que vous boirez de ce calice, vous annoncerez la mort » du Seigneur juſqu'à-ce qu'il vienne. M'éloignerai-je donc de l'intention » du Sauveur, & de celle de ſon Apôtre, quand j'entendrai ces paroles : » *ceci eſt mon corps*, & *ceci eſt mon ſang*, en ce ſens : le pain que vous » mangerez, & ce calice que vous boirez, ſont des mémoriaux de mon » corps & de mon ſang, par leſquels vous annoncerez ma mort juſqu'à- » ce que je revienne ".

Réponse. J'ai déja fait voir par un Chapitre exprès que ces paroles ne ſont point explicatives, mais ſeulement confirmatives ; qu'elles ſuppoſent le ſens de ces paroles, *ceci eſt mon corps*, tout formé, & ne contribuent rien à le former ; & que comme il ne peut être autre que celui de la préſence réelle, la mémoire de la mort de Jeſus Chriſt commandée par S. Paul, n'eſt pas une mémoire qui exclut cette préſence, mais c'eſt une mémoire qui la ſuppoſe & qui en naît ; parce que l'eſprit regardant Jeſus Chriſt préſent, mais en état de mort & revêtu des voiles qui nous repréſentent ſa mort, eſt excité à ſe ſouvenir de ſa mort, & à lui en rendre graces.

M. Claude. « Que ſi au contraire on prétend donner à ces paroles un » ſens de Tranſſubſtantiation ou de préſence réelle, comme l'Egliſe Ro- » maine le veut, il faut leur faire une violence inouie. Car après tout, » Jeſus Chriſt n'a pas dit : *ceci eſt changé ou converti en la ſubſtance de mon* » *corps*. *Ceci eſt*, ſont des paroles affirmatives, qui doivent être vraies lors » même qu'elles ſont conçues & avant même qu'elles ſoient prononcées. » Elles ne font pas leur vérité, mais elles la préſuppoſent ; & l'on ne ſau- » roit nous donner aucun exemple, où à parler proprement & ſans figure, » l'on puiſſe dire : *ceci eſt une telle choſe*, lorſque ce n'eſt en effet cette » choſe qu'après que les paroles ont été dites. Je n'ignore pas que quel- » ques-uns diſent, que ſi un Peintre tenant un pinceau & voulant faire » une ligne diſoit : *ceci eſt une ligne*, il s'expliqueroit aſſez intelligible- » ment, & néanmoins ſa propoſition ne ſeroit vraie qu'après l'avoir pro- » noncée. Mais outre que par le mot *ceci*, il voudroit dire non une choſe » qu'il tient & qu'il montre, & qui eſt déja exiſtante, comme faiſoit Jeſus » Chriſt qui tenoit & qui montroit du pain, mais ce qu'il va faire, en » quoi il y a une figure de Grammaire qui préſuppoſe comme préſent » ce qui n'eſt pas préſent en effet, mais qui eſt ſur le point d'arriver : je » dis de plus, qu'il y en a une autre dans le terme *eſt*, qui ſe prend pour » *ſera* ; de ſorte que dans la rigueur de l'expreſſion, *ceci eſt une ligne*, » veut dire ce que je vas faire ſera une ligne quand je l'aurai faite. Or dans

„ dans cette proposition il n'y auroit rien qui ne fût facile & intelligible ; „ parce que le sujet dont il s'agit, le pinceau, les couleurs, la disposition „ de la main du Peintre, & les autres choses que les yeux voient, condui- „ sent la raison à entendre par *ceci*, ce que le Peintre va faire, & par *est*, „ *sera;* au lieu qu'il n'y a rien de semblable dans la proposition de Jesus „ Christ, rien qui conduise l'esprit à lui donner un sens de Transsubstan- „ tiation ; rien au contraire qui ne l'en éloigne, & qui par conséquent ne „ la rende impénétrable & inintelligible. Quelques autres s'imaginent avoir „ trouvé le dénouement de la question, en disant, que si Jesus Christ vou- „ lant convertir l'eau de Cana en vin, eût dit en tenant dans ses mains „ cette eau : *ceci est du vin*, il eût fait une véritable conversion, & que „ ces paroles l'eussent signifiée, bien qu'elles n'eussent été vraies qu'après „ avoir été prononcées. Mais il est facile de leur répondre, qu'en ce cas „ même il y eût eu de l'impropriété ou de la figure dans cette expression. „ Car, *ceci est du vin*, eût voulu dire, cette eau que je tiens se change ou „ se convertit en du vin. Le terme *est*, dans le langage des hommes étant „ pris proprement ne peut jamais marquer qu'un temps présent, & quand „ il est pris à la rigueur de la lettre, il faut que la chose soit non seule- „ ment quand la proposition est prononcée, mais même quand elle est „ conçue ; car les paroles n'étant que les images des pensées, les pensées „ doivent être vraies avant que les paroles le soient. Ainsi si ces paroles, „ *ceci est mon corps*, signifient & operent un changement du pain au corps, „ comme l'Eglise Romaine se le persuade, il faut nécessairement y admet- „ tre de la figure. On a beau philosopher, toute la subtilité du monde „ ne sauroit faire que ces paroles marquent proprement & sans figure une „ conversion qui n'est en effet que lorsqu'elles sont prononcées. D'où vient „ donc que le Pere Nouet appuye si fort sur le sens propre & littéral, „ puisqu'il ne sauroit, à moins que de renverser toute l'intelligence hu- „ maine, accorder ce sens littéral avec la créance de son Eglise ? Il faut en „ venir à la figure malgré qu'on en ait. D'où il paroît combien sont vai- „ nes & importunes ces exclamations populaires : Jesus Christ a dit, *ceci* „ *est mon corps*, il le faut croire comme il l'a dit ; il est la vérité qui ne „ peut mentir, il ne nous a point trompés, il n'y a point de figure dans „ les paroles de son Testament ; & toutes ces autres exagérations, dont je „ voudrois de bon cœur que le Pere Nouet se fût abstenu, parce qu'elles „ ne s'accordent pas bien à l'estime que je desirerois avoir de sa solidité. „ Quoi qu'il en soit, après toute cette injuste gloire, qu'on tire de ce que „ les paroles du Seigneur sont expresses, formelles, on est contraint de „ leur attribuer une figure, mais une figure inusitée, & dont il faut aller

LIV. II. CH. V.

„ chercher les exemples dans des suppositions éloignées de l'usage des „ hommes, au lieu d'admettre celle que l'usage de tous les peuples & „ celui de tous les siecles autorise, que la nature du sujet fournit, que les „ actions de Jesus Christ indiquent, que son intention rend évidente, que „ les paroles suivantes découvrent, & que S. Paul même a assez évidemment „ établie par son explication ".

RÉPONSE. Si les tentatives que M. Claude a faites de s'échapper à la faveur des ténebres de la Logique ne lui ont pas été heureuses jusques-ici, j'espere que cette derniere ne le sera pas davantage. Ce n'est pas qu'il n'ait plus de subtilité qu'il n'en faut pour faire des découvertes dans ce pays-là; mais quand on cherche ce qui n'est point, le plus grand esprit du monde est incapable de rien trouver. L'on en va voir un exemple dans tout son discours, qui n'est qu'un égarement perpétuel.

Nous avons déja dit que la connoissance de Jesus Christ ayant été conforme aux choses, elle avoit suivi l'ordre des choses; qu'ainsi il avoit regardé le pain comme pain tant qu'il avoit été pain, & son corps présent dès qu'il avoit été présent; que la premiere de ces vues s'exprime par ces paroles: *ceci est pain*, la seconde par celles-ci: *ceci est mon corps*, en regardant cette seconde comme purement spéculative; que de la premiere & de la seconde se faisoit cette proposition opérative: *ceci qui est pain dans cet instant, est mon corps dans cet autre instant*, & que par le retranchement des clauses non nécessaires à cette expression, & qui se suppléent d'elles-mêmes, on formoit la proposition dont il s'est effectivement servi & qui a le même sens, savoir, *ceci est mon corps*, en la considérant comme pratique.

Or dans cette proposition le terme *ceci* représente, lorsqu'il est prononcé, le *ceci* de la premiere proposition, & pour l'attribut avec le verbe *est*, il est pris de la seconde proposition, *ceci est mon corps*; l'esprit substituant non une autre idée du mot *ceci*, pour servir de sujet, mais un autre objet à cette idée.

Tout cela a déja été expliqué plus amplement ci-dessus; mais il y faut ajouter ici pour éclaircir les nouvelles difficultés de M. Claude, que le verbe *est*, signifiant la liaison de l'attribut avec le sujet, suppose nécessairement l'attribut conçu, puisqu'on ne sauroit lier deux termes qu'on ne les conçoive; de sorte que quoiqu'il précede quelquefois l'attribut dans la prononciation, il marque pourtant dans l'esprit quelque chose de postérieur à la conception de l'attribut, & le temps présent qu'il marque est toujours relatif à celui où l'esprit conçoit cette liaison. De sorte que lorsqu'on prononce l'*est* avant l'attribut, il ne produit pas tout son effet dans ce moment, & il fait seulement concevoir que l'on veut affirmer quelque

chose ; mais l'esprit remplit sa signification si-tôt que l'attribut est prononcé, qui est le temps où la proposition se forme dans l'esprit ; c'est-à-dire, qu'il fait alors la liaison des deux termes signifiée par le verbe *est*.

On ne distingue pas cela dans les propositions ordinaires ; quoique cela s'y rencontre néanmoins ; mais on le peut rendre plus sensible par cet exemple. Supposons qu'un homme ayant de la poudre à canon devant lui & étant prêt d'y mettre le feu, prononce lentement cette proposition : *ceci est du feu*, en sorte qu'il y ait quelque intervalle entre la prononciation de chaque mot. Quelle idée formera alors le mot de *ceci ?* L'idée confuse de l'objet présent, que l'esprit applique indirectement à de la poudre. Ainsi l'idée complette est, *ceci qui est de la poudre*. Le mot *est* prononcé ensuite, marque que l'on veut affirmer quelque chose ; mais avant que cet attribut soit prononcé il ne lie rien, & par conséquent n'a pas encore son effet. Il produit donc seulement une suspension, une attente & une idée que l'on veut affirmer quelque chose de cette poudre. Que l'on ajoute maintenant le mot de *feu*, en y mettant le feu. Je dis que dans ce moment l'esprit conçoit la proposition entiere ; qu'il lie l'attribut de feu avec le mot *ceci*, qui ne signifie plus alors de la poudre, mais du feu, & que le mot *est* a son plein & entier effet, qui est de marquer la liaison des deux termes ; & de la marquer comme présente. Toutes les idées passageres de *ceci* appliquées à la poudre de l'*est*, qui ne produit qu'une simple attente d'une affirmation, s'évanouissent, & il demeure seulement l'idée permanente que l'objet présent est du feu.

Or il ne faut pas s'imaginer que ces connoissances ne se forment de cette sorte que dans l'esprit de ceux à qui on parle. Elles se suivent dans le même ordre dans l'esprit de celui qui prononce la proposition, parce qu'il conforme ses pensées à son objet. Ainsi quand il prononce *ceci*, il conçoit de la poudre ; quand il prononce *est*, comme il ne lie rien à cet objet, il n'affirme encore rien, mais il se dispose à affirmer : quand il prononce *du feu*, il conçoit & le feu & le sujet avec lequel il se peut accorder, & il en fait la liaison. Et par-là il est visible que comme le mot *est* signifie la liaison des deux termes conçus & que son effet entier est toujours postérieur à la conception de ces deux termes, si lorsqu'ils sont conçus cette liaison est présente, il doit marquer un temps présent & non un temps futur.

Ainsi c'est parler véritablement que de dire, en mettant le feu à de la poudre, *ceci est du feu ;* parce que lorsque la liaison des deux termes se fait, c'est-à-dire, après la prononciation de l'attribut, cette liaison est présente : & au contraire cette proposition seroit fausse ou métaphorique, si l'on s'étoit servi du terme *sera*. Car quand on auroit conçu cette liaison, on l'auroit

conçue comme future, au lieu qu'elle étoit présente; & par conséquent la proposition ne seroit pas conforme à l'objet.

Il faut encore remarquer que l'on peut produire, concevoir & exprimer un même effet en un même instant, & qu'on le peut même concevoir en deux manieres; parce qu'il y a une connoissance qui précede l'effet, & une connoissance qui le suit: & tout cela se passe dans un même instant; ces antériorités & ces postériorités ne marquant qu'un ordre de raison dans nos connoissances, & non pas une succession réelle.

Dieu, dans un même instant connut la lumiere pour la produire, puisqu'il la produisit par cette connoissance qui est conçue ainsi comme antérieure à l'effet dont elle est cause. Il produisit la lumiere, & il vit la lumiere produite & existante: car il la connut dans le premier moment de son existence, & cette connoissance est comme postérieure à la lumiere produite.

La connoissance qui est conçue comme antérieure, est celle que l'Ecriture exprime par ces paroles, *fiat lux;* & la connoissance postérieure est marquée par celles-ci: *Et vidit Deus lucem quod esset bona.* Mais cette double connoissance étoit néanmoins dans le même instant de la production de la lumiere; & s'il avoit prononcé extérieurement ces paroles, *fiat lux*, ces deux connoissances, cette production & cette prononciation auroient été jointes dans le même instant.

Jesus Christ disant au Lépreux, *je le veux, soyez guéri*, conçut cette guérison; il la voulut, il la produisit, & il exprima & sa volonté & l'effet, & il conçut encore cette guérison comme faite. De sorte qu'il avoit dans le même instant de la prononciation de ces paroles, l'idée de la guérison qu'il vouloit produire, l'idée de la volonté qu'il en avoit, l'idée de cette guérison produite, & tout cela étoit joint & à la production actuelle, & à la prononciation des paroles, *volo, mundare.*

Et de même quand il changea l'eau en vin aux noces de Cana, il conçut dans le même instant le vin à faire, le vin fait, la production du vin, la volonté de le produire. Et s'il eût avec cela prononcé ces mots: *ceci est du vin*, toutes ces idées auroient été jointes à la prononciation du terme de vin.

Mais il faut remarquer que l'esprit concevant ainsi plusieurs choses dans le même instant, il n'exprime pas toujours toutes ces idées lorsqu'il les veut faire connoître au-dehors; mais il choisit tantôt les unes & tantôt les autres, en laissant le reste à suppléer, & ne les regardant lui-même qu'indirectement & confusément.

Jesus Christ parlant au Lépreux, & lui disant: *je le veux, soyez guéri*, exprima cette idée de guérison antérieure à l'effet, & la volonté qu'il avoit;

mais il n'exprima point cette connoissance postérieure à la guérison, par laquelle il la connut dans le premier moment de son être, qui étoit le même que celui de la production. Liv. II. Ch. V.

Au contraire, quand il dit au Prince de la Synagogue ; *allez, votre fils est vivant*, quoiqu'il eût en même temps la volonté de guérir cet enfant, l'idée de cette guérison comme étant à produire, l'idée de la production actuelle de la guérison, & l'idée de cette guérison produite, il n'exprima néanmoins par ces paroles, que la seule idée de la guérison produite, & il laissa toutes les autres idées à suppléer.

Que M. Claude comprenne donc par-là, puisque c'est lui qui nous engage à développer tous ces embarras, que l'amas de toutes les idées qu'un homme peut avoir à l'égard d'une même chose, comprenant plusieurs idées particulieres, toutes ces idées particulieres peuvent être renfermées chacune à part en différentes expressions, qui signifient toutes cette même chose par diverses faces, parce que l'esprit supplée par le moyen des idées formellement exprimées celles qui ne le sont pas.

Ainsi Jesus Christ changeant le pain en son corps, avoit dans le même moment toutes ces idées ensemble ; l'idée du pain qui cessoit d'être, l'idée de son corps, qu'il vouloit produire ; l'idée de sa volonté ; l'idée de son opération, l'idée de son corps produit. De toutes ces différentes idées il en pouvoit faire quantité de propositions différentes, qui auroient été toutes littérales & naturelles. Il pouvoit dire comme M. Claude le propose, *ceci est changé ou converti en mon corps* ; & par cette proposition il eût ajouté aux idées exprimées par ces paroles, *ceci est mon corps*, une idée distincte de son opération, & des deux différents états de l'objet présent. Il pouvoit dire, *je veux que cela soit mon corps*, & il auroit ajouté l'expression de sa volonté. Mais comme dans cette expression, *votre fils est vivant*, il s'est contenté de marquer cette connoissance postérieure à l'effet produit, en laissant suppléer les autres ; de même en disant, *ceci est mon corps*, il n'exprime pas cette connoissance antérieure à l'effet, comme s'il avoit dit, *que cela soit fait mon corps* ; il exprime seulement celle qui suit l'effet d'une postériorité de raison, c'est-à-dire, celle par laquelle il connut son corps produit par sa volonté.

Mais en n'exprimant distinctement que cette unique idée il a fait concevoir toutes les autres. Il a fait concevoir sa volonté ; parce qu'on peut juger que cet effet dépend de sa volonté. Il a fait concevoir son opération ; parce que ce qu'il appelle *ceci*, n'étoit son corps que par son opération. Il a fait concevoir le changement ; parce qu'en faisant regarder l'objet en deux états, & le dernier étant incompatible avec le premier, il donne l'idée du changement de cet objet. Tout cela éclaircit si parfaite-

ment les petits nuages que M. Claude tâche de répandre sur cette matiere, qu'il est presque inutile d'en faire l'application.

Il objecte que Jesus Christ n'a pas dit, ceci est converti en la substance de mon corps. Je réponds qu'il est vrai qu'il n'a pas exprimé distinctement le changement par une idée formelle; mais il l'a exprimé clairement par la vue qu'il donne de l'objet en deux états.

Il dit que ces paroles, *ceci est*, sont des paroles affirmatives qui doivent être vraies lors même qu'elles sont conçues. Je réponds que pour le sujet *ceci*, comme il étoit pain, Jesus Christ le concevoit comme du pain; & que comme l'attribut n'étoit pas encore, Jesus Christ ne le voyoit pas encore comme présent. Et ainsi le mot *est* n'avoit encore que cette signification générale dont nous avons parlé, & n'eut son effet entier, qui est d'unir l'attribut, qu'après la conception & la prononciation de l'attribut.

Il dit que l'on ne *sauroit lui donner d'exemple où l'on dise sans figure qu'une chose est, lorsqu'elle n'est en effet cette chose qu'après la prononciation des paroles.* Il devoit dire, que dans le dernier instant de la prononciation des paroles: car le corps de Jesus Christ n'est pas produit après la prononciation des paroles, mais il existe dans le dernier instant de la prononciation de ces paroles.

Je réponds que l'on lui en donnera mille pour un. Quand Jesus Christ dit au Prince de la Synagogue, *votre fils est vivant*, c'est-à-dire guéri, on peut supposer avec raison que l'enfant ne fut guéri qu'à l'instant de la prononciation de la derniere parole. Ainsi lorsque Jesus Christ prononça les deux premiers mots, *votre fils est*, l'attribut ne lui convenoit pas encore. Cependant la proposition étoit vraie, & Jesus Christ devoit parler de la sorte. Si je dis d'un aveugle qui recouvre la vue, cet homme est clair-voyant, m'accusera-t-on de mensonge ou de figure, parce qu'il étoit encore aveugle quand on a prononcé ces trois mots, *cet homme est?* Ne seroit-ce pas mentir au contraire, si je disois de cet homme qu'il est aveugle, parce qu'il l'étoit à la prononciation du sujet & du verbe *est?*

Est-ce que M. Claude prétend que désormais il ne sera plus permis de dire d'un homme qui expire actuellement, *cet homme est mort*, & qu'il faut dire, *cet homme est vivant*, parce qu'il est encore vivant quand on prononce ces mots, *cet homme est*, quoiqu'il soit mort quand on prononce celui de *mort*.

Si je dis d'un flambeau dans l'instant qu'il s'éteint, ce flambeau est éteint, M. Claude me fera-il un procès là-dessus, & m'accusera-t-il de parler par figure & par métaphore, en prétendant que pour parler proprement, il falloit dire que ce flambeau étoit allumé, parce que l'attribut qui lui convient pendant la prononciation des mots, *ce flambeau est*, étoit celui d'*allu-*

mé, & non celui d'*éteint*; ou qu'il falloit dire: ce flambeau s'éteindra, parce que l'attribut n'étoit encore que futur quand on a prononcé le mot de flambeau? Et moi je lui soutiens, puisqu'il m'engage dans ces basses pointilleries, qu'il ne faut pas dire, *ce flambeau est allumé*, parce que celui qui écouteroit, formant la proposition dans son esprit après la prononciation de l'attribut, en formeroit une fausse, s'il concevoit ce flambeau comme allumé. Je lui soutiens aussi qu'il ne faut pas dire dans ce moment-là: ce flambeau s'éteindra, parce qu'on donne lieu de concevoir cette extinction comme future lorsqu'elle est présente; mais qu'il faut dire, ce flambeau est éteint, parce que cette expression forme une idée exactement véritable.

Il ne faut point aussi dire d'un homme qui meurt actuellement, *cet homme est vivant*, ni cet homme mourra; mais on peut dire indifféremment, *cet homme meurt*, ou, *cet homme est mort*; parce que la mort actuelle ou *l'être mort*, sont dans le même instant que l'on suppose être celui de la fin de la prononciation des paroles.

Ainsi Jesus Christ en changeant l'eau en vin, n'eût pas dû dire: cette eau est eau, encore qu'elle fût *eau* quand il prononça ce mot. Il ne devoit point dire, cette eau sera vin, puisque cet effet n'étoit point futur quand cette proposition fut achevée; mais il devoit dire, cette eau est vin, ou, ceci est vin.

Tous les raisonnements de M. Claude sur cette proposition d'un Peintre, *ceci est une ligne*, sont donc absolument faux. Il veut qu'elle soit impropre, & elle est très-propre. Il veut que cette autre qu'il substitue, *ceci sera une ligne*, soit propre, & elle est fausse & impropre. Et tout cela fait voir seulement, ou qu'il n'a pas pensé à cette matiere avant que d'en écrire, ou que sa préoccupation l'a ébloui.

Mais, dit-il, le terme *est*, dans le langage des hommes, étant pris proprement, ne peut jamais marquer qu'un temps présent. Il est vrai. Mais il marque ce temps présent, non par rapport à soi, mais par rapport à l'attribut qu'il lie avec un sujet; de sorte qu'il suffit que la liaison soit présente lorsqu'elle est conçue: ce qui se fait après la proposition toute formée.

Il ajoute, *que les paroles n'étant que les marques des pensées, les pensées doivent être vraies avant que les paroles le soient*. M. Claude abuse de cette maxime. Car la postériorité qui doit être entre les pensées & les paroles, n'est pas une postériorité de temps, mais une postériorité d'ordre; & les pensées & les paroles peuvent être dans le même instant.

Jesus Christ disant au Lépreux, *mundare*, concevoit la guérison, produisoit la guérison, exprimoit la guérison. En disant au fils du Prince de

la Synagogue, *votre fils est vivant*, il concevoit qu'il le vouloit guérir; il le guérissoit, il le concevoit guéri, il l'exprimoit guéri. Il a donc pu dans l'instant de la prononciation des mots de *corpus meum*, concevoir son corps, produire son corps, & exprimer son corps.

M. Claude. « Mais, direz-vous, si cela est ainsi, d'où vient ce pre- » mier éclat de propriété & de sens littéral, qui paroît d'abord dans la » créance de l'Eglise Romaine à l'égard de ces paroles, dont on ne manque » jamais d'être ébloui? Je réponds que cette surprise vient de ce qu'on » cache au peuple le vrai sentiment de l'Eglise Romaine. Car on lui fait » considérer ces paroles comme véritables, simplement après que la con- » sécration est faite, de sorte qu'étant affirmatives, comme elles sont, & » d'ailleurs le peuple préoccupé n'examinant pas qu'elles se rapportent au » pain que Jesus Christ tenoit, & dont il assure qu'il est son corps, ce qui » ne peut être vrai que figurément, puisqu'il ne sauroit être proprement » pain & corps tout à la fois, il lui semble d'abord que pour prendre » ces paroles à la lettre, il faut croire de bonne foi que ce sujet que le » Prêtre porte en ses mains, est la propre substance du corps de notre » Sauveur, puisque lui-même l'affirme ainsi. Au lieu que le sentiment de » l'Eglise Romaine est, que ces paroles operent & signifient un change- » ment de substance; d'où naissent mille embarras. Car si elles le signi- » fient, il faut qu'elles marquent la chose qui est changée, aussi-bien que » celle-là en laquelle elle est changée. Et par conséquent il faut que *ceci*, » veuille dire *ce pain*. De plus, si elles signifient changement, il faut faire » violence à la propriété du terme *est*, & l'entendre d'une maniere dont » jamais personne ne l'a entendu. Car qui a jamais dit, ceci est une » telle chose, pour dire, ceci est changé ou converti en une telle cho- » se? Si je montrois aujourd'hui la statue de sel en laquelle la femme de » Loth fut changée, & que je disse: ceci est une statue de sel, j'expli- » querois fort bien ce qu'elle est maintenant; mais je ne marquerois point » du tout ce qu'elle fut autrefois, ni du changement qui fut fait d'une » femme en elle ».

Réponse. Il n'y a point en tout cela d'embarras que celui que les Ministres se causent par leurs vaines subtilités. Pour marquer un changement, il suffit de marquer un même objet en deux états différents, & de faire entendre qu'il est dans le dernier état, lorsque ce dernier est incompatible avec le premier. C'est ce que fait cette proposition: *ceci qui est du pain maintenant, est mon corps dans cet instant-ci*, & celle-ci qui signifie la même chose: *ceci est mon corps*.

Il suffit même de marquer un objet dans un certain état, lorsque ceux à qui on parle savent qu'il étoit peu auparavant en un autre état. Ainsi lorsque

lorsque la femme de Loth fut changée en une statue de sel, si Loth avoit dit: ceci est du sel, il auroit marqué son changement; mais on ne le marqueroit pas en disant à présent ces mêmes paroles, parce que peut-être n'auroit-on aucune connoissance du premier état. Ainsi pour marquer un changement, la connoissance des deux états est nécessaire, & dans celui qui parle, & dans ceux à qui on parle, mais non l'expression des deux états. On dit suffisamment qu'un homme a changé d'état par la mort, lorsqu'on avertit des personnes qui le considéroient comme vivant qu'il est mort; & jamais personne, pour faire concevoir ce changement de la vie à la mort, ne s'est cru obligé de dire, que la vie d'un tel a été changée & convertie en sa mort.

M. Claude. « Il faut encore que si elles signifient un changement, que » ce soit ou comme à faire, ou comme déja fait, ou dans le moment qu'il » se fait. Si c'est comme à faire, le sens est: ce pain sera changé en mon » corps. Si c'est comme déja fait, le sens sera celui-ci: le pain a été changé » en mon corps. Si c'est dans le moment qu'il se fait, le sens est: ce pain » passe ou se convertit en mon corps. Or quelque parti que l'on prenne, » il faut toujours admettre une figure dans ces paroles, & une figure si » étrange & si singuliere, qu'on n'en sauroit trouver un seul exemple dans » tout le langage humain; une figure que rien n'éclaircit, & à qui au con- » traire toutes les circonstances de l'action de Jesus Christ, soit celles qui » précedent la proposition, soit celles qui l'accompagnent, soit celles qui » la suivent, sont opposées; une figure par conséquent inintelligible, & qui » rendroit le discours de Jesus Christ non seulement inutile, mais illusoire » & trompeur. Il est important de faire connoître cette vérité dans toute » son étendue, à ceux qui sont si fort préoccupés pour la propriété de la » lettre, & qui s'imaginent que l'Eglise Romaine la suit ».

Réponse. Ces paroles font concevoir le changement comme non fait, & comme fait; comme non fait par le terme *ceci*, parce que l'esprit alors regarde l'objet présent comme du pain; comme fait par ces paroles *mon corps*, qui font regarder cet objet comme le corps de Jesus Christ: ce qui fait conclure, que ce n'est donc plus du pain. La figure ne seroit ni étrange ni singuliere, quand il auroit dit: *ce pain est mon corps*. Mais s'étant servi du mot de ceci, l'expression est naturelle & très-proportionnée à la chose représentée. Et M. Claude doit se souvenir que l'on est assez accoutumé à ses hyperboles, pour ne s'en étonner pas. Ce qui le devroit rendre plus retenu.

M. Claude. « On dira peut-être que si le sens propre de ces paroles ne » peut s'accommoder à la Transsubstantiation, il faut au moins avouer qu'il

» s'ajuſte fort bien avec la préſence réelle. Car quand le Seigneur dit: *ceci eſt mon corps*, que peuvent ſignifier ces termes, à les prendre au pied de la lettre, ſinon, que c'eſt ſon corps réellement & en ſubſtance? Je » réponds, que le ſens littéral de ces paroles eſt autant incompatible avec » la préſence réelle qu'avec la Tranſſubſtantiation. Et la raiſon en eſt ſi » facile à trouver & à reconnoître, que je ſuis ſurpris que la plupart du » monde ni prend pas garde. C'eſt parce que dans la propriété de la lettre, » *ceci eſt mon corps*, ne peut ſignifier autre choſe que, ce pain eſt mon » corps, non ſeulement à cauſe de la démonſtration viſible que Jeſus Chriſt » faiſoit du pain quand il diſoit *ceci*, mais auſſi parce que le pain eſt la » matiere employée dans ce Sacrement, une matiere préſente, & ſur laquelle » les Diſciples avoient leurs yeux attachés, attendant ce que leur Maître » en vouloit faire. Et par conſéquent il faut avouer que le Seigneur en » parle, à moins que de s'éloigner du ſens naturel des mots, de l'uſage » perpétuel des hommes, & de l'attente de ſes Diſciples. Or la propriété » littérale de cette propoſition étant, que cela même qui eſt du pain, eſt le » corps de Jeſus Chriſt, il faut conſerver la réalité de l'un & la réalité de » l'autre; je veux dire celle du pain & celle du corps de Jeſus Chriſt, & » en même temps en établir l'identité, ſi j'oſe ici me ſervir de ce terme » de l'Ecole. C'eſt-là le ſens littéral hors lequel il n'y en a point d'autre. » Mais ce ſens eſt abſurde, impoſſible, inconcevable, ou pour mieux dire » ce n'eſt pas un ſens; & ce ſeroit faire un outrage à la ſageſſe & à la bonté » du Sauveur que de le lui attribuer. Il faut donc néceſſairement recourir à » la figure, & dire que le pain eſt ſon corps parce qu'il en eſt le ſigne ou » le Sacrement. Voilà en effet le ſens naturel, premier & néceſſaire de ces » paroles. Et ſi on les examine bien, on trouvera qu'elles n'en peuvent » recevoir d'autre ».

Réponse. Voilà M. Claude revenu à ſon ſophiſme & à ſon argument à quatre termes. *Ceci ſignifie le pain. Or cette propoſition: ce pain eſt mon corps, eſt métaphorique. Donc cette propoſition: ceci eſt mon corps, eſt auſſi métaphorique.* Je lui en ai nié la concluſion, & je la lui nie encore. Mais comme il y a de l'apparence que ce que l'on lui a dit ſur ce ſujet l'aura ſuffiſamment éclairci de la fauſſeté de ſon argument, il n'eſt pas néceſſaire de l'en éclaircir ici davantage. J'ajouterai ſeulement, que c'eſt une prétention ridicule, que de dire, comme il fait, que le mot de *ceci* étant appliqué au pain lorſqu'il fut prononcé, il falloit que les Apôtres *conſervaſſent la réalité du pain, & la réalité du corps de Jeſus Chriſt tout enſemble*, & qu'ils conçuſſent littéralement que cet objet étoit en même temps & pain & corps de Jeſus Chriſt. Car c'eſt comme s'il diſoit que dans cette propoſition, ceci eſt du feu, dite ſur la poudre à canon à laquelle on met le feu, le mot

de *ceci* étant appliqué à la poudre, il faut pour l'entendre dans le ſens littéral, concevoir qu'elle eſt poudre & feu tout enſemble. Mais l'eſprit des hommes n'agit pas ſelon la fantaiſie de M. Claude. En diſant: ceci eſt du feu, on joint l'idée de ceci avec l'attribut de feu, qui eſt le ſeul affirmé, & l'on en retranche toutes les idées incompatibles avec cet attribut. Ainſi lorſque Jeſus Chriſt dit: *ceci eſt mon corps*, encore que les Apôtres aient peut-être appliqué *ceci* au pain, néanmoins quand il eut dit *que c'étoit ſon corps*, en retenant l'idée du terme *ceci*, ils en retrancherent l'application qu'ils en avoient faite au pain, comme incompatible avec le mot de corps. De même que ſi on eût dit à Tobie, en parlant de Raphaël: ceci eſt un Ange, quoiqu'il eût pu appliquer le mot de ceci à l'idée d'homme au temps de la prononciation, néanmoins après l'affirmation du mot d'Ange, il auroit retenu la ſeule idée de ceci & d'Ange, & en auroit retranché l'application qu'il en auroit faite à l'idée d'homme, comme incompatible. Cela eſt clair à ceux qui le veulent entendre. Mais rien ne le peut être à ceux qui ne cherchent qu'à chicaner.

M. Claude. « C'eſt ce qui paroîtra clairement, ſi l'on conſidere que tout » Sacrement eſt un ſigne d'inſtitution, & que pour l'établir il faut néceſſai- » rement trois choſes; la premiere eſt celle dont on fait le ſigne, on l'ap- » pelle la matiere du Sacrement; la ſeconde eſt celle en vertu de laquelle » cette matiere eſt actuellement établie dans la condition de ſigne, c'eſt-à- » dire, ce qui lui donne formellement la force de ſignifier, on l'appelle la » forme du Sacrement; & la troiſieme eſt la choſe ſignifiée. Il n'y a point » de conteſtation là-deſſus.

» Or ſoit que ces paroles établiſſent le Sacrement comme l'Egliſe Ro- » maine le veut, ſoit qu'elles déclarent ſeulement l'établiſſement qui en » avoit déja été fait par la bénédiction, comme nous prétendons, il faut » tomber d'accord qu'elles doivent marquer ces trois choſes eſſentielles; » la matiere dont le ſigne ſe fait, la choſe ſignifiée, & l'élévation de cette » matiere à la qualité de ſigne, ou ſi vous voulez la puiſſance qui lui eſt » donnée de ſignifier. Cela étant ainſi poſé, les paroles de Jeſus Chriſt ſont » claires. *Ceci*, voilà la matiere qu'il a choiſie pour en faire ſon ſigne: » *mon corps*, voilà la choſe ſignifiée: *eſt*, voilà l'établiſſement de cette ma- » tiere en la qualité de ſigne. Quelle enigme y a-t-il donc en tout cela? » *Ceci* veut dire ce pain que je tiens & que je vous préſente *eſt mon corps*, » c'eſt-à-dire, eſt élevé à la gloire d'être le Sacrement ou le ſigne de mon » corps. Cette explication eſt naturelle & tirée de l'eſſence de la choſe » même; au lieu que ſi vous leur en donnez une de Tranſſubſtantiation » ou de préſence réelle, ce ne ſeront plus des paroles ſacramentales. Car

 „ où fera la matiere dont on fait le figne? Où fera l'élévation de cette ma-„ tiere à la condition de figne"?

Réponse. En vérité c'eft une chofe bien incommode que d'avoir affaire à des gens fi prévenus, qu'ils rebattent fans ceffe les mêmes abfurdités. Si Jefus Chrift avoit dit à fes Apôtres, je m'en vas établir ce pain comme figne de quelque chofe, & qu'il eût ajouté enfuite: *ce pain eft mon corps*, il feroit vrai alors que l'on auroit droit de croire que cette propofition fignifie qu'il en eft le figne. Mais que Jefus Chrift n'ayant point averti fes Apôtres de ce deffein d'établir un figne, ait commencé à fe fervir de ces termes en ce fens, c'eft ce qui n'a jamais été fait, & qui ne fe fera jamais par aucune perfonne fenfée. Et c'eft pourquoi Jefus Chrift n'ayant pu ignorer, que le refpect feul devoit empêcher qu'on ne donnât un fens fi déraifonnable à fes paroles, il n'eft pas poffible qu'il ait eu deffein de l'y renfermer. Mais ce qui trompe toujours M. Claude, eft qu'étant rempli de toutes ces préventions, il conçoit clairement que Jefus Chrift alloit inftituer un figne. Il a l'efprit dans cette attente, & s'étant ainfi préparé, il n'eft plus étonné que l'on lui dife que c'eft le corps de Jefus Chrift. Mais qu'il fe défaffe de ces préparations de fantaifie, & qui n'ont point été dans l'efprit des Apôtres, & je fuis affuré qu'il ne pourra plus alors fouffrir l'abfurdité de ce fens.

M. Claude. « Pour bien trouver le fens de ces paroles, il eft bon d'en-„ trer, autant qu'il nous fera poffible, dans la penfée des Difciples de Jefus „ Chrift, & de découvrir, s'il fe peut, de quelle maniere ils les ont en-„ tendues. Car il ne faut pas s'imaginer que Jefus Chrift ait voulu donner „ un fens abftrus & impénétrable à fes Difciples, ni qu'il les ait entendues „ lui-même autrement qu'il ne vouloit que fes Difciples les entendiffent; „ ni que nous, qui vivons dans ces derniers fiecles, ne les devions prendre „ comme il paroîtra qu'ils les ont prifes. Or il eft certain que fi l'on exa-„ mine bien l'état & la difpofition des Difciples de Jefus Chrift, on jugera, „ felon toutes les regles du bon fens, qu'ils n'y ont entendu ni Tranffubf-„ tantiation ni préfence réelle, & qu'ils ne les ont prifes que comme nous „ les prenons, c'eft-à-dire, myftiquement & figurément. 1°. Ils voyoient „ en même temps le corps de leur Maître, & le pain qu'il tenoit dans fes „ mains comme diftingués réellement l'un de l'autre, tous deux devant „ leurs yeux féparés localement, chacun demeurant ce qu'il étoit, & fi „ différents entr'eux, qu'il n'étoit pas poffible qu'ils n'en conçuffent deux „ idées fort différentes. 2°. Ils n'étoient point imbus de ces nouveaux prin-„ cipes de Philofophie, que la néceffité de foutenir la Tranffubftantiation „ a fait inventer, qu'un corps puiffe être en même temps en plufieurs „ lieux; qu'il puiffe exifter d'une maniere invifible & impalpable, caché

» ſous les accidents d'une autre ſubſtance; qu'il puiſſe être tout entier avec » toutes les parties qui le compoſent en un point indiviſible; qu'il n'en faille » pas croire nos ſens dans les myſteres de la foi. Ils n'avoient jamais oui par- » ler de rien de ſemblable. Ils n'en avoient rien lu ni dans la Loi ni dans les » Prophetes, ni n'en avoient rien découvert dans la doctrine de Jeſus Chriſt. » 3°. Au contraire, quand il avoit fait des miracles il les avoit toujours expo- » ſés à la connoiſſance des ſens, ſoit qu'il eût reſſuſcité des morts, ſoit qu'il » eût guéri des malades, ſoit qu'il eût illuminé des aveugles, ſoit qu'il eût » appaiſé des orages. Les choſes avoient toujours paru telles que ſa toute- » puiſſance les avoit faites, & en l'état qu'il les avoit miſes. Ils ne ſavoient ce » que c'étoit que de ces miracles imperceptibles, qui trompent la vue en » changeant la ſubſtance intérieure des choſes ſans toucher à leurs caracteres » naturels. 4°. De plus, ils avoient ſouvent entendu leur Maître proférer » de ſemblables propoſitions, qui ne devoient pourtant pas être priſes au » pied de la lettre, comme lorſqu'il leur avoit dit: Je ſuis une porte, je » ſuis un ſep, vous êtes des ſarments, mon Pere eſt un vigneron. 5°. Il les » avoit même en quelque ſorte accoutumés à ce ſtyle, ſoit par la fréquence » de ces paraboles, ſoit par les autres figures, dont ſon diſcours étoit » d'ordinaire enrichi. Et ſi quelquefois eux ou les autres avoient pris ſes » expreſſions figurées en un ſens propre, il avoit pris ſoin de leur faire » connoître leur erreur; comme lorſqu'ayant entendu d'une viande ma- » térielle ce qu'il leur diſoit: j'ai à manger d'une viande que vous ne ſavez » pas, il leur dit que ſa viande étoit la volonté de ſon Pere; ou lorſ- » qu'ayant pris ce qu'il leur diſoit du levain des Phariſiens, pour un levain » proprement ainſi nommé, il les déſabuſa, en leur faiſant comprendre que » c'étoit un levain de fauſſe doctrine. 6°. Quelquefois même en leur ex- » pliquant ſes paraboles, il s'étoit ſervi de la même expreſſion dont il s'étoit » ſervi en cette occaſion, comme quand il leur avoit dit: la ſemence eſt » la parole; le ſemeur eſt celui qui ſeme la parole. Ce qui ne pouvoit » être entendu que d'un être de proportion ou de reſſemblance. Enfin ils » venoient de célébrer le myſtere de la Pâque, & ils comprenoient déja » bien que le Seigneur en vouloit inſtituer un autre, pour être à l'égard » de la nouvelle alliance, ce que la Pâque étoit à l'égard de l'ancienne. Ce » qui inclinoit leur eſprit à entendre les paroles de Jeſus Chriſt au ſens » qu'on a accoutumé de prendre celles qui ſe diſent en ces ſortes de céré- » monies. Toutes ces diſpoſitions, que je viens de remarquer dans les Diſ- » ciples, étant priſes chacune à part, ſont des conjectures très-fortes qu'ils » n'ont pu prendre ces paroles: *ceci eſt mon corps*, que dans le ſens ſacra- » mental ou figuré: mais elles ſont toutes enſemble une démonſtration con- » vaincante. Car d'où leur ſeroit venu le ſens de la Tranſſubſtantiation ou » de la préſence réelle"?

Réponse. Un grand Orateur a eu raiſon de dire, qu'un diſcours pouſſé avec impétuoſité, eſt comme un torrent qui entraîne indifféremment tout ce qui ſe rencontre en ſon chemin: *Cùm enim fertur quaſi torrens oratio multa cujuſque modi rapit;* & nous en avons un exemple bien ſenſible dans ce diſcours, où M. Claude entaſſe tant de conſidérations. Le torrent de ſon éloquence l'a emporté malgré lui hors des bornes de la raiſon, & lui a fait ramaſſer à droit & à gauche tout ce qui s'eſt préſenté, bon ou mauvais. Il ne conſidere jamais ſi les raiſons qu'il emploie ne pourront point ſervir à combattre les plus grandes vérités. Il lui ſuffit qu'il en groſſiſſe ſes troupes & les faſſe paroître plus redoutables, afin d'avoir lieu de conclure bruſquement, que toutes ces raiſons, qui ne valent rien en particulier, forment toutes enſemble une preuve convaincante.

Il ſuffit, pour renverſer tout ce ramas de conſidérations, ou vaines, ou fauſſes, ou trompeuſes, de dire à M. Claude, qu'il ne tient qu'aux Sociniens de les appliquer toutes au myſtere de la Trinité, pour montrer que les Apôtres n'ont pu entendre les paroles par leſquelles Jeſus Chriſt les a inſtruits de ce myſtere, qu'en un ſens de métaphore, & qu'ainſi il n'a qu'à s'appliquer ce que nous répondrions aux Sociniens.

M. Claude dit que les Apôtres voyoient Jeſus Chriſt & le pain euchariſtique comme deux ſujets réellement diſtincts; qu'ils ne pouvoient donc ſe perſuader que ce fût un même corps. Un Socinien dira de même, qu'ils concevoient nettement que cet homme qu'ils voyoient étoit une perſonne diſtinguée de Dieu le Pere, & qu'ils ne pouvoient donc pas croire que ce fût un même Dieu. Mais je réponds à M. Claude & à ce Socinien, que quoiqu'ils viſſent cette diſtinction apparente du pain & du corps de Jeſus Chriſt, & qu'ils conçuſſent cette diſtinction réelle de la perſonne de Jeſus Chriſt de celle de ſon Pere, néanmoins la ſimplicité de leur foi, & le retranchement des cauſes qui déterminent à la métaphore, leur firent expliquer nettement, ſimplement, & dans le ſens naturel, & ces paroles: *ceci eſt mon corps*, qui marquent l'unité du corps de Jeſus Chriſt avec le pain euchariſtique, & ces paroles: *mon Pere & moi nous ne ſommes qu'un*, qui marquent l'unité de la nature divine dans Jeſus Chriſt, & dans ſon Pere.

M. Claude ajoute, que les Apôtres n'étoient pas inſtruits des principes philoſophiques, dont on s'eſt ſervi pour défendre la préſence réelle, & qu'ils n'avoient point oui dire qu'un corps pût être en pluſieurs lieux. Ces Sociniens ajouteront de même, que les Apôtres n'avoient pas encore oui révoquer en doute les axiomes communs, par leſquels les hommes connoiſſent l'unité & la diſtinction des êtres: *Quæ ſunt eadem uni tertio ſunt eadem inter ſe: Quæ non ſunt eadem inter ſe non ſunt eadem uni tertio*, qui ſemblent être le fondement de tous leurs raiſonnements. Mais

l'on répond & à M. Claude & aux Sociniens, que les Apôtres étant établis dans la docilité de la foi, ne s'amusoient pas à raisonner contre ce qui leur étoit proposé par Jesus Christ : qu'ils embrassoient ce qu'il leur disoit dans le véritable sens des termes, sans faire des réflexions sur les principes philosophiques, ni sur leurs connoissances naturelles ; & qu'ainsi ils crurent & l'unité de la nature divine dans le Pere & dans le Fils, & l'unité du corps de Jesus Christ en ces deux objets présents, parce que l'un & l'autre leur fut proposé d'une maniere qui ne donnoit aucun lieu de les entendre dans un sens métaphorique.

M. Claude dit, qu'ils n'avoient jamais encore entendu parler de miracles imperceptibles aux sens. Les Sociniens diront, qu'ils n'avoient aussi jamais oui parler d'un Dieu né dans le temps, d'un Dieu mortel, d'un Dieu sujet aux nécessités de la vie ; & que ces choses dont leurs sens étoient frappés, les détournoient suffisamment de la créance de cette divinité cachée.

Mais nous répondons & à M. Claude & aux Sociniens, que la foi ne consulte ni la raison ni les sens, & qu'elle s'attache uniquement à l'autorité de Dieu & à la certitude de sa parole ; de sorte que lorsque cette parole lui propose un mystere dans des termes dont elle voit clairement le sens, elle ne fait plus ces retours & ces réflexions humaines, mais elle s'y soumet avec un profond respect & avec un saint aveuglement : que c'est la disposition de toutes les personnes vraiment fidelles ; que ç'a été celle des Apôtres, & que c'est celle même que la raison nous prescrit ; puisqu'elle n'a pas lieu de se plaindre de ne pas comprendre ce que Dieu lui dit, son être & sa puissance étant au dessus de notre intelligence : mais qu'il y auroit lieu de s'étonner qu'il nous eût parlé de telle sorte, que l'unique sens que nous voyons dans ses paroles fût un sens faux & trompeur.

M. Claude veut que l'on considere, que Jesus Christ s'étoit servi de quantité d'expressions métaphoriques & semblables à celle dont il se servit en instituant l'Eucharistie. Les Sociniens diront de même, que Jesus Christ s'étoit servi de quantité d'expressions semblables à celle par laquelle il a marqué son unité avec son Pere, qui ne signifioient néanmoins qu'une unité métaphorique. Mais l'on répond à M. Claude, qu'il est très-faux que Jesus Christ se soit servi d'aucune expression semblable à celle de : *Ceci est mon corps*, au cas qu'elle dût être prise dans le sens métaphorique. Tous les exemples qu'il en allegue, comme ceux qu'il tire des paraboles, étant mal allégués & prouvant tout le contraire. Et nous répondons aux Sociniens, que les expressions semblables n'ont pas toujours un même sens, lorsque les circonstances déterminent les unes à la métaphore, & que les autres sont destituées de ces déterminations.

M. Claude ajoute encore, que les Apôtres avoient vu célébrer à Jesus

Christ le mystere de l'ancienne Pâque & de l'ancienne Alliance, & qu'ils comprirent aisément par-là que Jesus Christ vouloit en instituer une qui fût à l'égard de la nouvelle Alliance, ce que la Pâque étoit à l'égard de l'ancienne. Il n'est pas étrange que nous ne puissions trouver d'exemple où les Sociniens se pussent servir d'une raison pareille à celle qu'emploie M. Claude, parce qu'elle concluroit contre eux-mêmes, comme celle-ci conclut directement contre lui.

Car comme il n'y a que deux choses dans la Pâque ancienne, l'Alliance signifiée & scelée par le sang de l'Agneau, & ce sang de l'Agneau signifiant & scellant; il n'y doit avoir aussi, selon cette analogie, que deux choses dans la nouvelle Alliance; l'Alliance signifiée & scellée, & la chose qui la signifie & qui la scelle. Or cette chose qui la scelle est le sang de Jesus Christ, selon tous les Evangélistes; & c'est pourquoi il est appellé le sang du Nouveau Testament. Cependant il est certain par S. Luc & par S. Paul, que le Calice Eucharistique est aussi sceau de la nouvelle Alliance. Il faut donc que le calice soit la même chose que le sang de Jesus Christ, qui est cet unique sceau. Voilà la seule conséquence que l'analogie de l'ancienne Pâque a pu faire tirer aux Apôtres. On peut juger par-là de la solidité de la conclusion que M. Claude tire de toutes ces fausses raisons qu'il apporte.

M. Claude. « Enfin il faut considérer, que Jesus Christ ne se contente » pas de dire: *Ceci est mon Corps*, mais qu'il déclare ensuite sous quelle » qualité son corps est au Sacrement, savoir sous la qualité de mort » pour nos péchés. C'est pour cela qu'il dit: *ceci est mon corps, qui est* » *rompu pour vous*; & du calice même: *ceci est mon sang, le sang* » *du Nouveau Testament, qui est répandu pour plusieurs en rémission des* » *péchés*. C'est pour cela que S. Paul dit, que nous y annonçons la mort » du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. Et c'est pour cela même qu'il a » institué son Sacrement sous les deux especes séparées, pour expliquer » la séparation du corps & du sang, c'est-à-dire la mort qu'il a voulu » souffrir. Puis donc que le corps de Jesus Christ ne peut être au Sa- » crement en qualité de mort, qu'en représentation, & comme un objet » offert à la méditation de notre foi, ne s'ensuit-il pas manifestement que » le vrai sens de ces paroles: *Ceci est mon corps qui est rompu pour vous:* » *Ceci est mon sang qui est répandu pour la rémission de vos péchés*, est celui- » ci: *Ce pain & ce calice sont des signes qui vous représentent mon corps* » *mort & mon sang répandu, & qui offrent à votre ame ces divins objets?* » Ceux qui établissent la présence réelle sont contraints à faire de deux » choses l'une; ou à nier que Jesus Christ soit au Sacrement en tant que » mort, & son sang en tant que répandu, qui est le pire de tous les partis qu'on

» qu'on fauroit prendre, puifqu'il eft contraire à l'Evangile & à la per- LIV. II.
» pétuelle intelligence des Chrétiens; ou ils font contraints de dire qu'il CH. V.
» y eft vivant en effet, mais pourtant fous une image de mort; c'eft-
» à-dire, que quant à fon corps il y eft réellement & fubftantiellement;
» mais qu'à l'égard de mort il n'y eft qu'en repréfentation ou en figne:
» mais c'eft être réduit à une dure extrémité. Jefus Chrift dit : *Ceci eft mon*
» *corps rompu pour vous.* Et l'on veut que, par la force de ces paroles, le
» corps y foit d'une maniere, & la qualité de mort d'une autre : on veut
» que le mot *eft*, rapporté au corps, fignifie un être de fubftance & de
» réalité; mais que rapporté au titre ou à la qualité de rompu, il veuille
» dire un être de fignification, & ne fe prenne que figurément. En vérité
» c'eft faire une étrange violence aux termes. Pourquoi ne dirai-je pas que
» le corps & fes qualités font au Sacrement d'une méme maniere, & que
» fi vous l'y mettez réellement, il faut auffi qu'il y foit réellement mort?
» Et puifque la Religion ne nous permet pas de le croire ainfi, pourquoi
» ne donnerai-je pas à fes paroles un fens de repréfentation ou de commé-
» moration plutôt que de Tranffubftantiation?"

RÉPONSE. Comme cet argument de M. Claude contient une des grandes fources des fophifmes des Miniftres, qu'il le répete lui-même en plufieurs endroits, & que c'eft fur un pareil raifonnement qu'Aubertin accufe les Catholiques d'une audace défefpérée, *quis non obftupefcet ad projectam hanc audaciam*, & que Dumoulin & Chamier en parlent encore plus infolemment, il eft bon une fois pour toutes, de leur fermer la bouche fur de femblables objections. M. Claud. 2. Répon. p. 82.

C'eft ce que l'on peut faire aifément par quelques remarques faciles, & tirées du fens commun.

La premiere eft, que le genre de tropes, de figures & de métaphores, étant fi étendu & fi vafte qu'il comprend la moitié des expreffions des hommes, & ces figures étant d'une infinité de fortes, bonnes ou mauvaifes, claires, obfcures, raifonnables, déraifonnables, fenfées, infenfées; il eft vifible que c'eft une chofe ridicule, de conclure précifément d'une métaphore à une autre, & que c'eft comme vouloir prouver qu'une propofition eft vraie, parce qu'une autre propofition, qui n'y a nul rapport, eft véritable; comme fi fous le genre de propofition, il n'y en pouvoit pas avoir de vraies & de fauffes.

La feconde eft, que les métaphores raifonnables, déraifonnables, fenfées, infenfées, ne font pas toujours diftinguées par la nature des expreffions, mais par diverfes circonftances, qui font qu'en quelques occafions les hommes doivent donner un fens métaphorique à une expreffion, & ne le doivent pas en d'autres. De forte que c'eft les tromper & tomber

dans l'extravagance, qu'employer une expreſſion dans le ſens métaphorique, lorſque toutes les circonſtances la déterminent au ſens ſimple. Par exemple, c'eſt une métaphore raiſonnable que de dire, que la colere change les hommes en bêtes: mais ce ſeroit une métaphore déraiſonnable, ſi lorſqu'il eſt dit que Dieu changea la femme de Loth en ſtatue de ſel, on entendoit ſeulement qu'il la mit en un état qui ſert d'inſtruction aux hommes, & qui leur eſt un exemple de ſageſſe. La raiſon en eſt, que la privation de la raiſon dans les bêtes eſt une choſe fort connue, & qu'elle a un rapport viſible & ſenſible avec l'état où la colere met les hommes; que d'ailleurs l'effet de la colere eſt auſſi très-connu. Et ces deux circonſtances conduiſent tellement à la métaphore, que le ſens littéral eſt ſans apparence. Mais dans l'autre expreſſion, on ne connoît point l'étendue de la puiſſance de Dieu, qui n'a point d'effet certain & déterminé, & le rapport de ſel à la ſageſſe n'eſt pas auſſi fort ſenſible. Il eſt donc contre les regles du langage humain, que l'on prenne ce diſcours pour métaphorique. Il le faut par conſéquent expliquer ſimplement & ſans métaphore.

3°. Il faut remarquer que quand, par le diſcernement que l'on fait des expreſſions, on a conclu qu'une choſe eſt exprimée ſimplement & proprement, il ne s'enſuit nullement de-là que les circonſtances de cette choſe ne puiſſent être exprimées métaphoriquement. Encore que le feu d'enfer ſoit un feu véritable & non métaphorique, il ne s'enſuit pas que le ver qui ronge les damnés ſoit un véritable ver. Si je dis que Jeſus Chriſt eſt monté aux cieux proprement & ſimplement, il ne s'enſuit pas qu'en ajoutant qu'il y eſt aſſis à la droite de ſon Pere, je ne parle par métaphore. Et ce ſeroit un argument qui ne ſeroit digne que d'un Ubiquiſte, de conclure que comme Jeſus Chriſt n'eſt aſſis que métaphoriquement à la droite de ſon Pere, il n'eſt auſſi monté aux cieux que par métaphore. Lorſqu'il eſt dit du Saint Eſprit, qu'il deſcendit en forme de colombe ſur Jeſus Chriſt, il ne s'enſuit pas que le Saint Eſprit étant pris proprement, cette deſcente ne ſoit pas métaphorique: & il n'y auroit qu'un Socinien qui pût conclure, que comme il ne faut entendre par cette deſcente du S. Eſprit qu'une deſcente métaphorique, l'Eſprit de Dieu étant incapable de deſcendre puiſqu'il eſt par-tout, il ne faut auſſi entendre, par le mot du S. Eſprit, qu'une perſonne métaphorique.

Il ſeroit aiſé de rapporter mille exemples de ce genre, & l'on peut dire que généralement toutes les métaphores y peuvent ſervir, puiſqu'elles ſont toujours jointes à des expreſſions ſimples, ſans qu'il y ait jamais lieu de tirer aucune concluſion de l'une à l'autre. Car qui ſouffriroit qu'on raiſonnât de la ſorte? Un homme en colere eſt un lion. Or il n'eſt lion que par métaphore. Donc il n'eſt homme que par métaphore.

Cependant c'eſt le modele des raiſonnements des Miniſtres & de M. Claude. C'eſt par ce ſophiſme, plus que ridicule, qu'Aubertin croit avoir terraſſé tous les Catholiques, en montrant qu'ils admettent eux-mêmes quelques figures dans la ſuite de ces paroles: *Ceci eſt mon corps*, *Ceci eſt mon ſang*, ou dans les expreſſions dont S. Luc & S. Paul ſe ſont ſervis pour exprimer le même ſens; & qu'ils prennent le mot de *calice* pour la choſe contenue dans S. Luc & dans S. Paul, l'Alliance pour le ſigne de l'Alliance, & le fruit de la vigne pour ce qui l'eſt en apparence.

Enfin c'eſt ſur cela qu'eſt fondé le raiſonnement de M. Claude, qu'il fait valoir ſelon ſa coutume. *Puiſque le corps de Jeſus Chriſt ne peut être au Sacrement en qualité de mort qu'en repréſentation, & comme un objet offert à la méditation de notre ame, ne s'enſuit-il pas manifeſtement, que le vrai ſens de ces paroles de Jeſus Chriſt: Ceci eſt mon corps qui eſt rompu pour vous: Ceci eſt mon ſang qui eſt répandu pour la rémiſſion de vos péchés, eſt celui-ci: Ce pain & ce calice ſont des ſignes qui vous repréſentent mon corps mort, & mon ſang répandu pour vous?*

Je ne m'arrête pas à examiner préſentement ſi ce mot κλώμενον, rompu, ſe doit rapporter au temps préſent, ou s'il ne ſe doit point expliquer par le futur, comme l'Interprete Latin l'a rendu. Mais ſuppoſant la traduction de M. Claude, je lui réponds en un mot, que la conſéquence qu'il en tire n'eſt fondée que ſur ce ridicule principe, par lequel ils concluent de métaphore à métaphore, & prétendent autoriſer des figures extravagantes par des figures très-raiſonnables.

Le corps de Jeſus Chriſt étant dans l'Euchariſtie, c'eſt une ſuite naturelle & néceſſaire de cet état, que ce qui arrive au voile qui le couvre lui puiſſe être attribué par métaphore; comme c'eſt une ſuite naturelle & néceſſaire de l'état d'un homme vêtu, que ce qui ſe dit de ſes habits ſe diſe de lui-même par métaphore. Mais il ne s'enſuit pas que les expreſſions qui marqueront ſa préſence dans ce lieu, ſoient auſſi métaphoriques, parce qu'il n'y a pas les mêmes déterminations à la métaphore que dans les autres. Ainſi ces paroles: *Ceci eſt mon corps*, ne peuvent être métaphoriques, parce qu'on ne donne point le nom de la choſe ſignifiée au ſigne dans ſon premier établiſſement, & ſans avoir fait regarder ce ſigne comme ſigne. Mais ſuppoſé le ſens ſimple de ces paroles: *Ceci eſt mon corps*, ce ſont des expreſſions très-raiſonnables, & très-intelligibles, que de dire de ce corps préſent véritablement qu'il eſt *rompu*, parce que le pain qui le couvre eſt rompu; & de ce ſang qu'il eſt verſé, parce qu'il eſt ſous la figure d'une choſe verſée: & il eſt encore très-raiſonnable de paſſer de la vue de ces actions extérieures, de fraction & d'effuſion, à la contemplation du corps de Jeſus Chriſt briſé pour nous, & à celle du ſang répandu

ſur l'arbre de la Croix. Mais ce qui rend toutes ces métaphores raiſonnables, c'eſt qu'elles ſont fondées ſur la préſence réelle : comme ce qui rend raiſonnable celle dont Jeſus Chriſt ſe ſervit, en diſant : *Qui eſt-ce qui m'a touché?* C'eſt que cette femme, travaillée d'un flux de ſang, avoit touché la robe dont il étoit réellement revêtu. Si elle eût touché un habit qui n'auroit pas été actuellement ſur lui, la métaphore n'auroit plus été de même genre, & il ne ſe feroit jamais ſervi de ces paroles : *Qui eſt-ce qui m'a touché?*

Tant s'en faut donc que ces métaphores qui ſe rencontrent après ces paroles : *ceci eſt mon corps, ceci eſt mon ſang*, prouvent en aucune ſorte qu'il les faut entendre en un ſens de ſignification & de figure, qu'elles ſont des preuves du contraire, parce qu'elles ſont fondées ſur la préſence réelle du corps & du ſang de Jeſus Chriſt, & qu'elles la ſuppoſent ; cette préſence réelle étant ce qui les rend raiſonnables, & la ſuppoſition contraire les rendant ridicules. Car s'il eſt contre la raiſon de dire dans l'établiſſement d'un ſigne : *ceci eſt mon corps, ceci eſt mon ſang*, il ne l'eſt pas moins de dire : ceci eſt mon corps rompu : ceci eſt mon ſang verſé. Mais en ſuppoſant la préſence réelle, comme il eſt très-naturel de dire dans un ſens ſimple & littéral : *ceci eſt mon corps ; ceci eſt mon ſang*, il eſt très-naturel auſſi d'y ajouter dans un ſens métaphorique, que ce corps eſt rompu & ce ſang verſé ; ces métaphores n'ayant rien de difficile ni d'obſcur, ſuppoſé cette préſence. Voilà quelle eſt la ſolidité de cet argument, ſi ſouvent répété par Aubertin & par les Miniſtres.

CHAPITRE VI.

Que les dogmes de la préſence réelle nous ont été révélés de Dieu, d'une maniere très-conforme à celle dont il nous a révélé les autres myſteres.

M. Claude 2. Réponſ. p. 60.

MOnſieur Claude fait ſemblant de reconnoiſtre dans ſon premier Livre avec l'Auteur de la Perpétuité, *que le ſilence & les nuages qui ſe trouvent dans la révélation que Dieu nous a faite des vérités de la foi, ne ſont pas moins dans l'ordre de ſa Providence que ſes lumieres & ſa parole ; & que les ombres qu'il a voulu laiſſer ſur ſes myſteres, ſont elles-mêmes un myſtere, & de ſa ſageſſe & de ſa juſtice, dont nous ne devons nous approcher qu'avec la frayeur de Moyſe, qui diſoit au pied de la montagne : je ſuis épouvanté & j'en tremble.* Mais il ſeroit à deſirer, ou que cette reconnoiſſance eût été plus ſincere, ou qu'il eût eu plus de ſoin de méditer ce qu'elle renferme. Cette conſidération l'auroit ſans doute empêché de combattre la maniere

dont Dieu a révélé la préfence réelle & la Tranffubftantiation dans l'Ecriture, par diverfes objections qui ne viennent que de l'oubli de ce principe fi néceffaire pour l'intelligence de l'Ecriture. Liv. II. Ch. VI.

S'il l'avoit eu bien imprimé dans l'efprit, il n'auroit jamais pris le filence de Jefus Chrift & des Apôtres fur les difficultés & les fuites philofophiques de ce myftere, pour le fujet d'une déclamation où il me permettra de lui dire, qu'il paroît plus d'affectation d'éloquence que de folidité: il ne fe feroit jamais écrié, comme il fait dès le commencement de ces prétendues preuves contre la Tranffubftantiation. *Qui croira que tant de miracles fe faffent tous les jours en tous lieux par le miniftere des hommes, fans que ni les Evangéliftes ni les Apôtres aient eu charge de nous en avertir; ou fans qu'ils fe foient fouvenus de nous en rien laiffer dans leurs Ecrits! Qui croira que ces doctrines tiennent le rang que Dieu leur a donné comme fondamentales & néceffaires au falut des hommes, fans que la révélation célefte les ait favorifées du moindre de fes rayons! Qui croira que fi elles font de Dieu, Dieu les ait expofées en proie à la contradiction de la raifon & des fens, qu'il a lui-même armés contre elles, fans les munir de fa protection par quelque déclaration formelle de fa parole! Qui croira que la Sageffe divine ait voulu ravir à fes bienheureux Apôtres la gloire de nous révéler les myfteres, pour la communiquer à deux Moines dans l'obfcurité des derniers temps? Dites-en ce qu'il vous plaira, je ne faurois croire que ce filence ne vous donne de l'inquiétude.*

Il auroit encore évité de dire, comme il fait dans la fuite: *Lifez & relifez les trois Evangéliftes, & vous n'y trouverez ni le changement des fubftances du pain & du vin; ni la fubfiftance des accidents fans fujet, ni la pofition du corps de Jefus Chrift en plufieurs lieux, ni la diftinction de fon être en naturel & facramental, ni fon exiftence en la maniere d'un efprit, ni rien de ce qu'on nous ordonne de croire.*

Car la moindre réflexion qu'il auroit faite fur la conduite de Dieu, & fur la maniere dont il lui a plu de nous inftruire des principaux articles de notre foi, lui auroit fait diftinguer d'abord entre la fubftance même des articles, & les fuites & difficultés de ces articles; & il lui auroit été impoffible de ne pas reconnoître par cette diftinction, que comme Dieu a bien voulu révéler la fubftance des dogmes de foi d'une maniere affez claire pour ceux qui ont le cœur pur, & qui n'ont pas l'efprit obfcurci de paffions & de préoccupations téméraires; de même il n'en a jamais voulu expliquer ni les fuites ni les difficultés, ni allier les contrariétés qu'elles femblent renfermer, afin que ces difficultés & ces contrariétés apparentes ferviffent à humilier notre efprit, & nous appriffent à ne vouloir connoître dans les myfteres que ce que Dieu nous en veut découvrir.

En quel endroit de l'Ecriture M. Claude nous fera-t-il voir, par exem-

ple, que Dieu y ait expliqué comment il est possible qu'une ame qui sort pure de ses mains, se corrompe & devienne criminelle au moment qu'elle s'unit à un corps venu d'Adam; que ce corps, qui n'étant qu'une matiere, n'est point un sujet capable de péché, puisse communiquer à l'ame ce qu'il n'a pas & ne peut pas avoir; & que de l'union de deux choses exemptes de péché, il en puisse résulter un tout qui en soit coupable, & qui soit très-justement l'objet de la colere de Dieu?

Où nous fera-t-il voir que Dieu ait developpé les suites & les difficultés de la Trinité, que je ne veux pas exagérer ici, & qui sont capables d'effrayer tous les esprits qui n'établissent pas leur foi sur des fondements plus solides que ceux des Calvinistes, & qui donnent autant de liberté qu'eux à leur raison?

Où montrera-t-il que Dieu ait démélé les difficultés qui naissent de l'union de deux natures en une méme personne, par le mystere de l'Incarnation? Où nous fera-t-il voir qu'il soit dit en un méme endroit, que Jesus Christ étoit Dieu & homme tout ensemble, & que ces deux natures ne font qu'une même personne?

Il faut n'avoir jamais médité l'Ecriture Sainte avec quelque application, pour n'y avoir pas reconnu le soin que Dieu a pris, en découvrant ses mysteres, d'arrêter la curiosité des hommes, & de leur apprendre à recevoir simplement, & avec une humble soumission, ce qu'il leur enseigne, quoiqu'il leur paroisse contraire, ou aux principes que leur raison leur fournit, ou à d'autres vérités qu'ils trouvent dans l'Ecriture.

Jesus Christ nous enseigne qu'il est Dieu, qu'il est homme, qu'il est le même Dieu que son Pere, qu'il est une personne distincte de lui, qu'il est égal à son Pere, qu'il est moindre que son Pere, qu'il est éternel, qu'il est né d'une femme. Si notre raison s'écoute elle-même, elle trouvera d'abord mille contradictions dans ces articles de notre foi: & c'est en effet ce qui a précipité dans l'erreur ces esprits téméraires & présomptueux, qui ont cru qu'ils ne pouvoient pas autrement défendre certains dogmes de la foi, qu'en en détruisant d'autres. Les uns, pour soutenir la distinction des personnes, ont voulu détruire l'unité de la nature divine dans les trois Personnes: & les autres, pour soutenir cette unité, ont tâché de détruire la distinction des personnes. Les uns, pour établir la divinité de Jesus Christ, ont cru qu'il falloit nier qu'il fût homme: & les autres, pour soutenir qu'il étoit homme, lui ont voulu ravir la divinité. Les uns, pour conserver en lui la distinction des deux natures, ont nié l'unité de la personne: & les autres, s'attachant opiniâtrément à soutenir l'unité de la personne, ont refusé de reconnoître la distinction des natures.

Tous ces égarements ne viennent que du même principe, & de ce

que ces hérétiques se sont témérairement imaginés, que si l'Ecriture eût voulu leur faire croire ces articles qui leur paroissoient contraires, elle auroit pris la peine de les allier, & de munir leurs esprits contre les contradictions apparentes; & sur ce faux préjugé ils ont choisi par leur fantaisie, entre ces vérités que l'Ecriture établit, celle qui leur revenoit le plus, & ils s'en sont servis pour détruire l'autre. Liv. II. Ch. VI.

Tous ceux donc que la méditation de l'Ecriture & l'expérience des égarements des hérétiques, a rendus tant soit peu instruits de la maniere ordinaire dont Dieu nous révele ses mysteres, n'espéreront jamais de trouver dans la révélation expresse de Dieu, les suites philosophiques du mystere de l'Eucharistie, comme la présence d'un corps en plusieurs lieux, & les autres que les hérétiques exagerent tant, & qu'ils ont toujours devant les yeux. Ils concluront au contraire, que selon l'analogie de la foi, selon l'exemple de tous les autres mysteres, on n'y doit rien voir de tout cela; parce que ce n'est point ce qui doit occuper notre esprit; ce n'est point l'objet de notre dévotion; ce n'est pas même ce que Dieu nous propose directement à croire: ce ne sont que des conséquences que la raison tire de ce que Dieu nous a révélé, & qui fait la substance de la foi.

Ils ne s'attendront pas non plus d'y trouver la maniere dont la présence de Jesus Christ, dans l'Eucharistie, s'accorde avec sa présence dans le ciel, & avec le mystere de son Ascension, ni comment il est possible qu'il soit présent avec nous & absent de nous; qu'il ait quitté la terre & qu'il y demeure. Car ils ne peuvent ignorer que Dieu n'a point accoutumé de nous expliquer l'alliance des mysteres; qu'il les propose séparément, qu'il veut que nous les unissions par notre docilité & par notre soumission, & que c'est par-là qu'il distingue les fideles humbles, qui embrassent sans discernement tout ce qu'il leur enseigne, des hérétiques présomptueux, qui ne reçoivent ces mysteres qu'à condition qu'ils puissent comprendre par leur esprit qu'ils ne sont pas contraires, & qui les rejettent quand ils ne peuvent se démêler de ces prétendues apparentes contrariétés.

Ils ne croiront donc y trouver que la substance même du mystere; & s'ils s'appliquent à l'y chercher avec cette préparation inséparable de l'esprit de foi, ils trouveront qu'elle est établie & enseignée dans le Nouveau Testament d'une maniere, non seulement aussi claire & aussi forte que celle dont tous les autres mysteres y sont révélés, mais qu'elle a même quelque clarté particuliere, qui leur ôtera tout sujet de s'étonner que ce soit là un des derniers articles que la témérité des hérétiques a attaqués.

Car au lieu que la plupart des autres mysteres ne sont enseignés dans l'Evangile que comme en passant, & dans la suite d'un autre discours qui n'est pas destiné uniquement à en instruire les hommes, il se trouve que

la foi de l'Euchariftie y eft enfeignée par un difcours exprès, qui n'eft attaché à aucun autre, & avec une préparation qui excitoit les Apôtres à entendre de Jefus Chrift quelque chofe de fort grand, & qui eût du rapport au defir qu'il leur témoignoit de célébrer avec eux la derniere Pâque, & à la circonftance de fa mort prochaine, qu'il eut foin de leur marquer, pour leur faire efpérer un préfent digne de l'amour avec lequel il alloit offrir fa vie pour le falut des hommes. *Defiderio defideravi hoc Pafcha manducare vobifcum antequam patiar.*

Ces paroles : *ceci eft mon corps*, qui expriment ce qu'il faut croire de ce myftere, ne font point énigmatiques; & il n'y a rien qui donne aucun foupçon qu'il les faille entendre dans un autre fens que celui qu'elles forment d'elles-mêmes. Elles font nettes & précifes, & elles renferment tout ce qui eft proprement l'objet de la foi, & qui doit fervir d'occupation à notre efprit. Car Jefus Chrift difant du pain qu'il tenoit en fes mains, que c'eft fon corps, dit en même temps que c'eft fon corps, & que ce n'eft pas du pain. Et c'eft tout ce qu'il faut croire. Celui qui en demanderoit davantage voudroit fatisfaire fa curiofité, & non édifier fa foi & fa charité: ce qui eft bien contraire au deffein de Dieu dans la révélation qu'il nous fait de ce myftere.

Comment veut-on prétendre que Jefus Chrift ait dû nous entretenir de toutes ces fuites philofophiques; puifque l'efprit de la foi exige de nous, que nous ne nous en entretenions pas nous-mêmes, que nous en détournions notre vue comme d'autant de fecrets qui font cachés dans l'abyme de la puiffance de Dieu ; & que l'on voit par expérience que le gros des Catholiques, & toutes les nations orientales pratiquent à cet égard la même retenue ?

Cette réferve de Jefus Chrift n'eft donc *étonnante & inquiétante*, que pour les efprits *inquiets*, qui fe forment l'idée de la conduite de Dieu, non fur ce qu'on en peut apprendre par l'Ecriture, mais fur leurs caprices & leurs fantaifies, & qui voudroient qu'il eût parlé de fes myfteres en Philofophe, au lieu qu'il en a parlé en Dieu, & en Dieu qui avoit en vue d'aveugler les fuperbes, & d'éclairer ceux qui recevroient fa parole avec cet abaiffement profond, & ce faint tremblement qui étouffe toutes les réflexions humaines.

Mais autant qu'il a eu peu de foin de contenter la curiofité des efprits téméraires & préfomptueux, autant en a-t-il eu d'affermir dans la foi de ce myftere les humbles & les petits.

C'eft pour cela qu'il ne s'eft pas contenté de faire exprimer ce qu'il en faut croire par un des Evangéliftes; il a voulu qu'il y en eût trois qui mar-

quaffent

quassent expressément ce qu'il en avoit enseigné à ses Apôtres, & que S. Paul l'enseignât depuis aux Corinthiens.

Il n'a pas permis qu'aucun y mêlât aucune parole qui donnât lieu de les détourner de leur véritable sens. Il prévoyoit sans doute ce sens de figure qu'on y donneroit à la fin des temps, & il n'a pas voulu qu'il y eût aucune parole dans l'Evangile qui pût sembler le favoriser.

Il ne s'est pas contenté de nous instruire ainsi de la substance du mystere, mais il a même voulu nous enseigner par ses Apôtres tout ce qui nous étoit nécessaire pour en tirer les fruits qu'il nous vouloit procurer en l'établissant, & il le leur a fait faire d'une maniere très-propre à nous confirmer dans la foi que c'est son véritable corps.

Il nous apprend par S. Paul l'épreuve qui nous est nécessaire pour nous en approcher, & il nous a fait avertir par lui, que quiconque manque à cette épreuve en s'en approchant indignement, se rend *coupable du corps & du sang du Seigneur*, & que ceux qui en abusent ainsi, mangent & boivent leur jugement, en ne discernant pas non la figure du Seigneur, *mais le corps du Seigneur*.

Il nous a fait marquer par S. Paul l'effet de l'Eucharistie; mais c'est en nous disant, *que ce pain est la communion au corps de Jesus Christ*, & non à sa figure & à sa vertu. Et pour apprendre plus particuliérement ces effets, & en quoi consistoit cette communion du corps de Jesus Christ, & combien elle nous étoit nécessaire, il nous a déclaré par la bouche de S. Jean, non que nous devons méditer le corps de Jesus Christ, non que sa chair est la cause méritoire de notre salut, non que nous nous y unissons par la foi, mais *que le pain qu'il donnera est sa chair pour le salut du monde; que si l'on ne mange la chair du Fils de l'homme, & si l'on ne boit son sang, l'on n'aura point la vie*.

Je sais bien que les Ministres, sans avoir égard au consentement des Peres, soutiennent avec opiniâtreté, que dans ce Chapitre de S. Jean, il n'est point parlé de l'Eucharistie, mais seulement de la manducation du corps & du sang de Jesus Christ par la foi. Mais je sais bien que comme ils auroient quelque raison de ne pas rapporter le sixieme Chapitre de S. Jean à l'Eucharistie, supposé qu'il fallût entendre ces paroles: *ceci est mon corps*, de l'établissement d'une figure du corps de Jesus Christ, il faut être aussi extraordinairement déraisonnable pour oser nier, que supposé que Jesus Christ ait effectivement donné sa chair à manger par l'Eucharistie, ce ne soit cette même chair & ce même sang qu'il a promis dans S. Jean. Car c'est une expression si extraordinaire, que de promettre de donner sa chair à manger & son sang à boire, pour signifier seulement qu'il les proposeroit pour être des objets de méditation; & il est au contraire si

naturel de se servir de ces mêmes termes pour exprimer ce que les Catholiques croient qu'il a fait dans l'Eucharistie, qu'il est absolument sans apparence que Jesus Christ ayant effectivement dans l'esprit de donner son corps à manger & son sang à boire, & voyant que tous les Chrétiens du monde y rapporteroient les termes dont il s'est servi dans le sixieme Chapitre de S. Jean, il ne les y ait pas rapportés lui-même.

Ainsi en joignant & le sixieme Chapitre de S. Jean aux paroles de l'institution de l'Eucharistie, & les paroles de l'institution de l'Eucharistie à ce que S. Paul nous enseigne de la maniere de s'y préparer, il faut avouer qu'il y a peu de mysteres dont Jesus Christ nous ait instruits si pleinement par l'Ecriture, & qu'il n'y eut jamais rien de plus déraisonnable que les exclamations qu'on voit faire à M. Claude sur ce point, dès le commencement du premier Livre de sa seconde Réponse.

CHAPITRE VII.

Que supposé l'opinion des Calvinistes, il n'y a rien de plus étrange que la maniere dont Jesus Christ auroit instruit son Eglise du mystere de l'Eucharistie.

Mais si le reproche que M. Claude fait aux Catholiques sur ce prétendu silence de l'Ecriture est mal fondé, comme nous venons de le montrer, il n'y en a point au contraire de plus légitime que celui que les Catholiques peuvent faire aux Calvinistes, touchant la maniere dont ils prétendent que Dieu nous a révélé ce mystere. Et il est tout-à-fait étrange qu'à l'égard de la doctrine des Catholiques, M. Claude paroisse si choqué de ce qui ne lui devroit faire aucune impression, & qu'il n'apperçoive pas dans la sienne des défauts si visibles & si grossiers.

Il trouve étrange, supposé que Jesus Christ nous ait donné réellement son corps, qu'il ne nous ait point expliqué en détail toutes les suites de ce mystere. Son étonnement est injuste, comme nous lui avons fait voir; car cette explication particuliere de ces suites seroit contraire à l'analogie de la foi, à la conduite que Dieu a gardée à l'égard des autres mysteres, & à la fin qu'il se propose en nous les découvrant. Mais il auroit quelque lieu de s'étonner, qu'il ne nous eût rien révélé de la substance de ce mystere dans son Ecriture, puisque comme nous devons fermer les yeux à ses suites philosophiques, nous devons au contraire les ouvrir pour apprendre de lui la substance des mysteres.

Nous ne faisons point aux Calvinistes ce reproche injuste que Dieu,

ſelon leur opinion, n'ait point découvert aux hommes les circonſtances ou les conſéquences de l'Euchariſtie. Ce n'eſt point ce que nous leur objectons. Mais nous leur reprochons que, ſelon leur ſentiment, la ſubſtance même de ce myſtere n'eſt point du tout révélée par l'Ecriture, & qu'ils ne la peuvent tirer que par des explications forcées ou des conſéquences éloignées, comme il eſt aiſé de le montrer, ou plutôt comme nous l'avons déja montré.

Toute la doctrine calviniſte conſiſte particuliérement en deux points; premiérement à dire, que le pain euchariſtique eſt la figure du corps de Jeſus Chriſt, & le vin la figure de ſon ſang; ſecondement à dire, que Jeſus Chriſt donne de nouvelles graces & un nouveau degré de ſanctification à tous ceux qui s'en approchent avec foi, afin que ce ſoit une figure efficace. Ces deux points appartiennent, ſelon eux, à la ſubſtance même du myſtere, & font partie de leurs articles de foi.

Car ſi le pain de l'Euchariſtie n'eſt une figure du corps de Jeſus Chriſt, établie par Jeſus Chriſt même, ce ne ſera point un Sacrement: & ſi elle ne confere point de grace, elle ne ſera qu'un *pur ſigne*.

Je demande donc à M. Claude en quel endroit de l'Ecriture ces dogmes ſont contenus; & pour ſuivre ſa méthode & ſes figures, je conſulte les paroles dont Jeſus Chriſt s'eſt ſervi en inſtituant ce myſtere, rapportées par trois Evangéliſtes, & je n'y entends point parler de figure: je lis cette même inſtitution dans S. Paul, & je n'y en trouve pas davantage: j'y entends toujours retentir ces paroles, *corps de Jeſus Chriſt*, *ſang de Jeſus Chriſt*, & jamais *figure* du corps de Jeſus Chriſt. Jeſus-Chriſt avoit en vue notre différent, il prévoyoit nos diſputes, il ſavoit que les uns diroient que ce pain euchariſtique n'eſt que la figure de ſon corps, que d'autres ſoutiendroient que c'étoit ſon corps même; & malgré la prévision de ce différent uſage que l'on devoit faire de ſes paroles, il fait que ſes Apôtres ſe ſervent toujours du mot de *corps de Jeſus Chriſt*, & jamais de celui de *figure* de Jeſus Chriſt. Qu'y auroit-il de plus étonnant que cette conduite de Dieu, ſi les mots de *corps de Jeſus Chriſt* étoient l'expreſſion naturelle de l'erreur, & ceux de figure du corps de Jeſus Chriſt l'expreſſion naturelle de la vérité?

Il nous preſcrit par ſon Apôtre de nous éprouver ſérieuſement nous-mêmes, avant que de s'approcher de ce myſtere, & il fait prononcer un arrêt terrible contre ceux qui le profanent. *La raiſon en eſt*, *diſent les Calviniſtes*, *que l'injure qu'on fait à l'image retombe ſur l'original.* Je le veux. Mais il n'eût guere coûté de nous exprimer autrement cette raiſon, qu'en nous faiſant dire, que ceux *qui mangent indignement ce pain*, *ſont coupables du corps & du ſang du Seigneur*, & *qu'ils mangent & boivent leur jugement.*

en ne discernant pas le corps du Seigneur. Ce principe, quel qu'il soit, est assez éloigné pour n'être pas supposé, & pour être expliqué distinctement; les lumieres ordinaires allant à mettre une extrême différence entre les outrages que l'on fait à une image, & ceux que l'on fait à la personne.

Mais si cette figure est difficile à découvrir dans l'Ecriture, cette efficace l'est bien autrement; car elle n'y est exprimée ni littéralement, ni métaphoriquement, ni expressément, ni par conséquence. On nous dit que le pain est le corps de Jesus Christ; c'est-à-dire, disent les Calvinistes, la figure de ce corps. Donc c'est une figure efficace; donc elle donne de nouvelles graces, de nouveaux rayons de lumiere, de nouveaux degrés de sanctification. Quelle conséquence!

Le pain que nous rompons est la communication du corps de Jesus Christ; c'est-à-dire, dit Aubertin, le signe de cette communication. Donc c'est le signe d'une communication intérieure & non pas extérieure; donc c'est le signe d'une communication présente, & non pas passée ni future; donc c'est le signe d'une communication nouvelle, extraordinaire, particuliere, & non pas ordinaire, commune & perpétuelle. Qui ne voit que ce sont des conséquences arbitraires & sans fondement, dans lesquelles on prétend autoriser par l'Ecriture ses propres imaginations?

Ainsi l'usage que ces Messieurs ont fait à l'égard de l'Eucharistie de ce beau principe, de ne recevoir aucun dogme comme de foi, qui ne fût clairement contenu dans l'Ecriture, est de rejetter une doctrine qui y est expressément contenue, & d'en substituer une autre qui n'y est ni formellement, ni par conséquence, mais qui est un pur ouvrage de leur fantaisie. Et l'on peut juger par-là, si ce n'est pas avec raison que l'on a comparé au commencement du premier Livre, le procédé des Calvinistes, qui ont solemnellement promis à tous les peuples de prouver clairement par la parole de Dieu tout ce qu'ils enseignent, à celui des Manichéens, qui promettoient de prouver tous leurs dogmes par des raisons claires & démonstratives; & que l'on a dit, que comme les Manichéens ayant flatté la vanité des hommes par cette promesse, les avoient rendus capables d'approuver les plus extravagantes rêveries où l'esprit humain pût tomber, les Calvinistes de même, en ne parlant que de l'Ecriture, en se vantant de ne se fonder que sur l'Ecriture, & de ne proposer rien qui n'y fût clairement contenu, ont disposé les peuples à recevoir des opinions qui n'ont aucun fondement, ni solide, ni apparent dans l'Ecriture.

Tous les Auteurs des Sectes qui ont divisé l'Eglise, ont abusé de la foiblesse & de la vanité des peuples, par les vaines promesses qu'ils leur ont faites. Car les hommes sont si foibles, qu'ils se contentent qu'on

leur faſſe des promeſſes, ſans examiner de quelle ſorte on les exécute. On promet des preuves démonſtratives; on prend cela pour des démonſtrations. On promet des paſſages clairs & évidents de l'Ecriture; on prend cela pour une évidence effective, principalement quand ceux qui parlent ou qui écrivent, accompagnent ces diſcours de fierté & de confiance; ce que perſonne du monde ne ſait mieux faire que les Miniſtres. Après que l'erreur a été ainſi reçue, la vanité ſe met de la partie pour la fortifier & pour l'affermir. On veut, à quelque prix que ce ſoit, que ce qui nous a perſuadé ſoit la raiſon & l'évidence; parce que l'on ſait en général, qu'il eſt honteux de ſe laiſſer tromper par de fauſſes apparences, & que l'on ne veut pas ſe reconnoître coupable. C'eſt ainſi que ſe forment les attaches aux fauſſes opinions, & enſuite les ſchiſmes & les ſociétés ſéparées, qui ſe vantent toutes d'avoir l'Ecriture clairement pour elles, quoique cette prétendue clarté ſe réduiſe ſouvent à des illuſions groſſieres, comme nous l'avons fait voir de tous ces raffinements, & de toutes ces ſubtilités des Miniſtres ſur les paroles de l'inſtitution de l'Euchariſtie.



LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Etat de la cause de l'Eglise à l'égard de celle des Calvinistes. Ordre que l'on suivra dans l'examen des Peres.

L'Ordre que nous nous sommes proposés, nous engage de faire maintenant à l'égard des Peres, ce que nous avons fait à l'égard de l'Ecriture dans les Livres précédents, & d'entrer ainsi dans cette discussion, dont M. Claude a pris sujet de triompher par avance. C'est-là qu'on aura lieu d'examiner, quelle est la solidité de ces pompeuses preuves contre la présence réelle, qu'il propose dès le commencement de son Livre avec tant de faste.

Mais avant que de commencer cet examen, il est bon de faire remarquer à M. Claude, en quel état nous sommes à son égard; c'est-à-dire, quelle est la différence de la cause de l'Eglise & de la sienne. Elle ne peut pas être plus grande; puisque celle des Calvinistes est déja plusieurs fois ruinée par avance, & que celle de l'Eglise est déja plusieurs fois victorieuse. Chaque degré où nous l'avons arrêté, suffit pour détruire, de fond en comble, l'édifice de la prétendue Réformation; toutes ces disputes particulieres étant décisives de la générale. Car si les prétendus Réformés ont tort dans une seule, ils sont suffisamment convaincus d'erreur dans toutes. S'il est vrai, comme on l'a prouvé dans le premier Tome de la Perpétuité, que ce prétendu changement de créance par toute la terre dans la doctrine de l'Eucharistie est absolument impossible, il n'est plus nécessaire d'examiner davantage, ni la Tradition, ni l'Ecriture, puisque ce consentement de toutes les nations chrétiennes, dans la foi de la présence réelle & de la Transsubstantiation, est une preuve évidente que cette foi y a été plantée par les Peres, qui ne l'ont pu tirer que de l'Ecriture & de la Tradition des Apôtres.

S'il est vrai, comme nous l'avons encore montré dans le Livre des Préjugés, que les Calvinistes n'ont aucun droit de se faire écouter, & qu'il est évidemment contre la raison d'espérer de s'éclaircir de la vérité par leur moyen, il est impossible qu'ils soient établis de Dieu pour réformer & pour instruire l'Eglise, & pour en corriger les erreurs; puisqu'il est injurieux à la Providence de Dieu, de rendre porteurs & Prédicateurs

de sa vérité, des gens que la raison & le bon sens obligent de rejetter sans les entendre.

S'il est vrai que les Calvinistes, qui font une si haute profession de n'établir leur foi que sur l'Ecriture, ne sauroient prouver ce qu'ils croient de l'Eucharistie par aucun passage de l'Ecriture : s'ils sont dans l'impuissance d'y faire voir, ni leur figure, ni leur efficace; & si le sens auquel ils prennent ces paroles, *ceci est mon corps*, est visiblement contraire à la raison, la dispute est encore finie, & l'examen des Peres n'est plus nécessaire, puisque le fondement de toute leur doctrine est détruit.

Mais les Ministres ne peuvent pas dire le même des Catholiques, parce qu'ils sont dans un autre état, & que l'autorité de l'Eglise dans laquelle ils sont, rend leur condition fort différente de celle des autres sociétés. Il faut que les Calvinistes forcent tous ces retranchements les uns après les autres, & qu'ils emportent tous ces points avant que de pouvoir être reçus à combattre la doctrine de l'Eglise.

Quand ils auroient montré en général, que ces changements insensibles & universels qu'ils disent être arrivés, & sur l'Eucharistie, & sur plusieurs autres points, ne sont pas impossibles, ce n'est encore rien faire; il faut qu'ils fassent voir qu'ils sont effectivement arrivés. Pour le montrer, il faut qu'ils nous convainquent qu'il est raisonnable d'examiner leurs preuves, & qu'on ne doit pas rejetter leurs opinions ni leurs prétentions, par la seule vue des circonstances extérieures dont elles sont accompagnées.

Supposé qu'ils eussent gagné ce point-là, & qu'ils eussent fait voir qu'il est raisonnable de les écouter, l'examen du fond ne seroit pas encore commencé. Il faudroit voir d'abord sur le sujet de l'Eucharistie, si l'Ecriture leur est aussi favorable qu'ils se vantent, & s'ils y trouvent clairement & leur figure & leur efficace.

Cela même ne suffiroit pas encore. Car les Catholiques ayant pour principe, que l'Ecriture pouvant être obscure & capable de divers sens, il en faut tirer l'intelligence de la Tradition de l'Eglise, & du consentement des Peres, il faut ou que les Calvinistes détruisent ce principe, ou qu'ils s'engagent dans l'examen de toute la Tradition.

Que doit-on juger donc de la cause des Ministres, qui étant obligés de nous faire passer par tant de degrés, sont dans une entiere impuissance de nous faire seulement avancer un pas, & succombent dans toutes ces questions particulieres ? Voilà l'état où nous sommes à l'égard de M. Claude. Il faut toujours lui faire grace à chaque degré pour avancer dans cet examen ; & si nous voulions le traiter à la rigueur, nous pourrions nous dispenser d'aller plus avant, en l'arrêtant à ces questions dont la raison veut que la discussion précede celle des dogmes particuliers.

Mais après lui avoir fait connoître le droit que l'équité & la raison nous donnent sur lui, je veux bien lui déclarer maintenant que je n'ai pas envie d'en user. Il faut que la vérité, dit Tertullien, fasse paroître toutes ses forces, pourvu qu'on ne croie pas qu'elle ait besoin de les employer toutes, & que l'on sache que les voies abrégées de prescription suffisent pour la rendre victorieuse : *Decet veritatem totis viribus uti suis non ut laborantem; cæterum in præscriptionum compendiis vincit.* J'entrerai donc sans peine dans la discussion de la doctrine des Peres des six premiers siecles, qui manque encore à la chaîne qu'on a commencée dans le Livre de la Perpétuité de la Tradition de l'Eglise sur l'Eucharistie.

Si cet examen n'est pas nécessaire en général, je reconnois qu'il le peut être en particulier à certaines personnes. Car il est vrai qu'il y a des gens, qui s'appliquant sans ordre & sans méthode à l'étude des controverses, se laissent si fortement préoccuper de certaines objections, qu'il est impossible de faire impression sur leur esprit, qu'en s'accommodant à leur voie, & en portant la lumiere dans ces ténebres qu'ils se sont procurées, & qui obscurcissent en eux toutes leurs lumieres naturelles.

Pour l'ordre que j'ai suivi dans cet examen, voici les raisons qui m'ont déterminé à celui que j'ai choisi. J'ai considéré que de commencer d'abord par représenter les passages des Peres, suivant les temps qu'ils ont écrit, c'étoit plutôt suivre un ordre de hasard que de lumiere & de raison ; parce que le véritable ordre devant faire servir ce qui précede à l'éclaircissement de ce qui suit, cet avantage ne se pouvoit trouver que par hasard dans l'ordre chronologique; les Peres des trois premiers siecles ayant souvent eu moins d'occasion de parler de l'Eucharistie que ceux du quatrieme, cinquieme & sixieme siecle. Or chacun sait que lorsqu'il est constant que des personnes sont de même sentiment, la raison veut que l'on s'en instruise par les Ecrits où ils s'en sont expliqués avec étendue & à dessein, plutôt que par ceux où ils n'en parlent qu'en passant & par rencontre.

Cette raison veut non seulement qu'entre plusieurs Peres qui traitent un même point, on préfere ceux qui le traitent le plus amplement, & qui en ont écrit à dessein, & dans des circonstances qui les obligeoient d'en parler exactement, à ceux qui n'en ont parlé que par occasion, & par rapport à quelqu'autre matiere qui ne demandoit pas qu'ils s'expliquassent avec tant d'exactitude ; mais elle oblige aussi de préférer dans les Peres les lieux étendus, où ils expliquent à fond leur créance sur le mystere, aux passages écartés, où ils n'en parlent qu'autant qu'il est nécessaire pour l'éclaircissement du sujet qu'ils traitent.

Ce n'est pas que l'on prétende qu'il y ait de la contrariété entre ces lieux écartés, & ces instructions formelles & expresses, comme M. Claude le suppose

suppose sans raison, en imputant à l'Auteur de la Perpétuité de faire passer les Peres pour des *charlatans & des affronteurs*, qui ont *fourbé* les peuples, & en fondant sur ce faux prétexte les railleries pleines de fausseté & de calomnie, que l'on peut voir dans les pages 143, 144, 145, de sa seconde Réponse, & que je ne saurois m'amuser à rapporter : je me contente d'avertir ceux qui voudront voir un exemple signalé d'un discours sans raison & de mauvaise foi, qu'ils n'ont qu'à lire les trois pages que j'ai marquées. On prétend au contraire qu'il y a un parfait accord entre tous les passages des Peres : mais on dit seulement, que s'agissant de s'instruire de leur véritable sens, qui doit être tel qu'il convienne à tous les passages ensemble, il est plus raisonnable de le chercher dans les lieux où ils traitent expressément de l'Eucharistie, & où ils en parlent avec étendue, que dans ceux où ils n'ont aucun dessein de faire connoître exactement ce qu'il en faut croire, & où ils en parlent seulement par occasion, & pour éclaircir quelqu'autre point.

S'il s'agit, par exemple, de savoir en quel sens les Peres ont appellé l'Eucharistie pain & vin, & ont employé les mots d'images, de figures, & d'antitypes ; je dis que la raison veut que l'on consulte plutôt les endroits où ils se seront servis de ces mots en expliquant amplement leur doctrine sur l'Eucharistie, que ceux où ils les auront employés sans s'expliquer, parce qu'il n'en étoit pas question.

Cette regle est tellement conforme au bon sens, que jamais personne ne l'a révoquée en doute depuis que l'on examine les sentiments des Auteurs. Car étant impossible que ceux qui écrivent disent sur chaque matiere en chaque lieu, tout ce qu'ils en pensent, & qu'ils s'en expliquent par-tout avec une égale clarté, la raison nous conduit elle-même à prendre les lieux étendus & exprès, pour commentaires des lieux courts & écartés, & à supposer qu'encore qu'ils n'aient pas toujours dit dans ces derniers tout ce qu'ils avoient dans l'esprit, on ne leur fait point de tort de croire, qu'ils y ont voulu dire ce qu'il paroît par d'autres lieux qu'ils ont effectivement pensé. On observe cette regle dans toutes les autres matieres, & M. Claude ne doit pas trouver mauvais qu'on l'observe sur le sujet de l'Eucharistie. Mais en l'observant, on peut encore suivre deux méthodes différentes ; l'une, de réduire la doctrine des Peres à certains chefs, qui donnent lieu de décider le point qui est en dispute, en mêlant ainsi l'examen de divers Peres ensemble, selon ce qu'ils ont dit qui touche le principe que l'on établit ; l'autre, en examinant les sentiments d'un Pere en particulier, & en rapportant au long ses passages. Cette derniere méthode a cet avantage, que faisant voir les passages dans leur entier, elle ne laisse aucun sujet d'ap-

Liv. III. Chap. I. préhender qu'il n'y ait dans la ſuite du paſſage quelque choſe qui l'affoibliſſe, & que d'ailleurs rien ne donne plus lieu de connoître le ſentiment d'un Auteur, que lorſqu'il parle long-temps d'un même ſujet; qu'il exprime ſon ſentiment en diverſes manieres, qu'il accompagne cette explication de diverſes réflexions, & de différentes preuves, objections & difficultés.

Néanmoins nous avons préféré la premiere pour cet ouvrage, parce qu'elle eſt beaucoup plus courte, & qu'elle donne en ſoi beaucoup plus de lumiere; nous réſervant à ſuppléer, s'il eſt beſoin, à ce qui y manque par un autre Livre, où l'on pourra repréſenter les paſſages des Peres tout entiers, pour ôter tout lieu de ſoupçonner qu'il y ait rien dans la ſuite qui les affoibliſſe, & pour faire voir, au contraire, qu'ils ne font que mettre en un plus grand jour la vérité catholique qu'ils contiennent, en l'exprimant en différentes manieres.

Je puis dire néanmoins, que ſi cette exactitude eſt utile pour ôter tout ſujet de défiance, elle n'eſt pas néceſſaire à ceux qui prendront la peine d'examiner avec quelle ſincérité on rapporte, dès ce volume ici, les paſſages qui y ſont cités. Car quoiqu'en les réduiſant, comme nous faiſons, à certains chefs, on n'ait pas dû les produire dans toute leur étendue; parce qu'on ne les allegue que pour une fin particuliere, on ne les cite point auſſi d'une maniere ſi abrégée, que l'on n'y voie clairement le ſens de l'Auteur.

Cependant M. Claude, qui croit qu'à quelque prix que ce ſoit il faut accuſer les gens d'infidélité, ne laiſſera peut-être pas de faire des plaintes, de ce qu'on ne rapporte pas toutes les ſuites des paſſages dans leſquels il cherche des avantages imaginaires.

Mais on eſpere que les perſonnes judicieuſes nous feront juſtice ſur ces plaintes, & qu'ils verront aiſément, que comme ce ſeroit une choſe infinie, en réduiſant ainſi les paſſages à certains chefs, de les vouloir citer tout entiers, & que même cela détourneroit l'attention du lecteur, parce que ces paſſages contiennent ſouvent pluſieurs autres chefs différents de celui pour lequel on les produit, il faut néceſſairement uſer de quelque tempérament, & prendre un milieu entre une briéveté trompeuſe & une longueur ennuyeuſe. C'eſt ce milieu que l'on a tâché de garder dans cet ouvrage, au lieu qu'il ſeroit aiſé de convaincre M. Claude d'être tombé dans toutes les deux extrémités oppoſées, & principalement dans celle de la briéveté captieuſe, par laquelle on prend un mot qui paroît contraire à la doctrine catholique, lorſque l'on le propoſe ſéparé, & qui l'établit quand on le lit dans la ſuite du paſſage, & dans l'uſage que l'Auteur en fait.

CHAPITRE II.

Que les Peres tirant dans leurs ouvrages leur doctrine sur l'Eucharistie de ce que les Apôtres nous en ont enseigné, il ne faut pour juger de leur sentiment, qu'examiner s'ils ont entendu ces paroles, ceci est mon corps, *en un sens de figure ou en un sens de réalité.*

On ne sauroit douter que les SS. Peres n'aient fondé tout ce qu'ils ont cru & enseigné de l'Eucharistie sur des passages de l'Ecriture, comme leurs Ecrits le font assez voir. S. Hilaire même proteste, *que ce seroit une folie & une impiété que de dire ce que la Religion Chrétienne en enseigne, si on ne l'avoit appris de Dieu.* De Trin. l. 8. L'on ne doute point non plus que ces paroles, *ceci est mon corps*, n'aient été regardées par les mêmes Peres, comme contenant la principale instruction que Jesus Christ nous ait donnée sur ce mystere, qui comprend toutes les autres. Et c'est pourquoi S. Cyrille de Jerusalem les ayant rapportées dans sa quatrieme Catéchese, après l'Apôtre S. Paul, dit expressément qu'elles *suffisent pour instruire les fideles de ce qu'il faut croire de l'Eucharistie.* Et S. Cyrille d'Alexandrie dit, que Notre Seigneur y explique très-clairement à ses Disciples, ce qu'il leur avoit dit plus obscurément dans le discours rapporté au sixieme Chapitre de S. Jean. De sorte que l'on a droit de considérer ces paroles comme la source de toutes les expressions dont les Peres se sont servis sur le sujet de l'Eucharistie, & comme le principe dont ils ont tiré les conclusions qui composent leur doctrine sur l'essence de ce mystere.

Ainsi, comme dans le Livre précédent nous avons réduit l'examen de la doctrine de l'Eucharistie, & des questions qui sont en contestation entre les Catholiques & les Sacramentaires, à savoir si ces paroles, *ceci est mon corps*, se doivent entendre dans un sens de réalité ou dans un sens de signification & de figure, on ne peut aussi mieux faire pour s'éclaircir des sentiments & de la doctrine des Peres, que d'en réduire l'examen à savoir s'ils ont pris ces paroles dans l'un ou dans l'autre de ces deux sens, puisque c'est ce sens qu'ils y ont donné, qui fait leur doctrine & leur sentiment sur ce mystere.

Or il est certain que l'un & l'autre de ces deux sens a des marques & des caracteres qui lui sont propres, & qui se doivent trouver dans les expressions des Peres, qui n'ont parlé que selon qu'ils ont eu l'un ou l'autre sens dans l'esprit. Et par conséquent il est impossible que l'on ne remarque dans ce qu'ils ont dit de ces paroles, *ceci est mon corps*, l'un ou l'au-

tre de ces caracteres opposés. Voyons donc quel est le caractere particulier de chacun de ces deux sens.

Le caractere du sens des Catholiques est, qu'il est facile dans les termes, difficile dans la chose signifiée; c'est-à-dire, que la chose signifiée par les paroles est incompréhensible, mais que les paroles la signifient naturellement & proprement. Et le caractere du sens des Calvinistes est au contraire, qu'il est difficile dans les termes; c'est-à-dire, qu'il force la nature du langage, & que l'on ne comprend pas facilement le rapport que ces termes ont à ce qu'ils leur font signifier; mais qu'en soi cette chose signifiée est très-facile à comprendre, & ne fait nulle violence à la nature des choses.

Je dis que le sens des Catholiques est facile dans les termes. Et c'est ce qui n'a pas besoin de preuves après celles que nous avons alléguées dans le livre précédent; & ces preuves même n'étoient pas nécessaires, puisque tous les Calvinistes & les Zwingliens sont souvent demeurés d'accord de la clarté de ce sens; que l'expérience de toutes les nations la confirme & la rend sensible, & que les Calvinistes mêmes ont éprouvé à leurs dépens par l'exemple de ces villes d'Allemagne, qui se trouverent en peu de temps dans la doctrine de la présence réelle par la seule cessation des instructions calvinistes, qu'il étoit besoin d'un effort continuel pour empêcher que l'esprit ne s'y portât de lui-même sur les expressions de l'Ecriture.

Si brachia fortè remisit
Atque illum in præceps prono rapit alveus amne.

Je dis qu'il est difficile dans la chose signifiée. Et c'est ce que les Calvinistes n'accordent que trop, & qu'ils poussent même trop avant: comme si l'on ne pouvoit jamais exprimer ce sens sans marquer même en particulier les difficultés qu'il enferme. Car il est à la vérité impossible que l'on n'y en apperçoive, & que l'esprit n'en soit étonné: mais il est très-possible que l'on ne développe pas en détail toutes ces difficultés, & que l'on ne les apperçoive & ne les exprime qu'en gros. Et c'est ainsi que l'on a fait voir dans le premier Tome de la Perpétuité, que ces difficultés sont considérées par toutes les nations chrétiennes.

Il n'est pas moins clair que les deux marques opposées que nous avons données au sens calviniste lui conviennent parfaitement, qui sont d'être très-difficile dans les termes, & très-facile dans la chose signifiée par les termes.

Car quelle difficulté y a-t-il à comprendre, que Jesus Christ ait établi le pain pour figure de son corps? Il est permis aux hommes d'établir

tous les signes d'institution qu'il leur plaît. Le langage humain est tout composé de ces signes : la vie humaine en est remplie. Les Rois le peuvent faire dans leur Royaume ; les Maîtres dans leurs écoles ; les Peres dans leurs familles. Par quelle extravagante bizarrerie pourroit-on donc refuser le même droit à Jesus Christ, qui est le Pere, le Docteur & le Roi de son Eglise ?

Qui ne voit que dans les choses qui dépendent absolument de la volonté de Jesus Christ, & qui sont faciles en elles-mêmes comme celle-là, on peut bien douter si Jesus Christ les a voulues, ce qui se réduit à la difficulté de l'expression qui marque sa volonté ; mais que l'on ne peut jamais raisonnablement douter de la possibilité de la chose en soi.

Ce qu'ils ajoutent à ce sens de figure, que cette figure est efficace, c'est-à-dire, que Jesus Christ agit par son Esprit sur ceux qui la reçoivent, n'a rien aussi de difficile à comprendre ; & il faudroit être sans Religion pour nier que Dieu, qui est libre dans la distribution de ses graces, ne puisse promettre d'en donner à ceux qui pratiquent quelque action extérieure.

Si l'on formoit même quelque difficulté sur ce point, cette difficulté ne regarderoit pas l'Eucharistie en particulier ; mais généralement tous les Sacrements de la Loi nouvelle, selon les Catholiques, & même ceux de l'ancienne, selon les Calvinistes ; puisqu'ils leur attribuent la même efficace qu'à ceux de la Loi nouvelle.

Enfin cette difficulté n'est pas proprement une difficulté de ce sens ; puisqu'il n'a aucune liaison nécessaire avec cette efficace, comme nous l'avons montré, & qu'il subsiste tout entier quoiqu'on la nie.

Mais si la chose qu'ils prétendent être signifiée par ces paroles, *ceci est mon corps*, est très-intelligible en soi, & n'a rien qui choque tant soit peu l'esprit & les sens, l'explication qu'ils donnent est en récompense très-difficile & très-incompréhensible, selon tout ce qu'ils y renferment ou qu'ils en tirent par conséquence ; c'est-à-dire, tant à l'égard de la figure du corps de Jesus Christ qu'ils croient y être marquée, que de l'efficace qu'ils attribuent à cette figure, & qu'ils y renferment aussi, sans nous dire comment ils l'en peuvent tirer. Car à l'égard de la figure, il est très-difficile de concevoir que Jesus Christ ait voulu prendre ces paroles, *ceci est mon corps*, dans un sens auquel aucun homme raisonnable ne les avoit prises avant lui, & qu'il se soit éloigné de toutes les regles du langage humain. Et cependant nous avons fait voir, que c'est ce qu'il faudroit dire par nécessité, si l'on vouloit prendre ces paroles dans le sens de figure, comme font les Calvinistes.

Il est encore plus incompréhensible qu'il ait prétendu instruire son

Eglise que l'Euchariſtie eſt efficace, par ces paroles, *ceci eſt mon corps*; puiſque l'on ne voit aucun moyen d'attacher cette conſéquence à ces termes, ni de conclure : l'Euchariſtie eſt la figure du corps de Jeſus Chriſt; donc Jeſus Chriſt y agit d'une maniere particuliere, & il y déploie ſon efficace.

Pour juger donc ſi les Peres ont pris ces paroles, *ceci eſt mon corps*, dans le ſens des Catholiques ou dans celui des Sacramentaires, il n'y a qu'à conſidérer s'ils les ont regardées comme faciles ou comme difficiles dans les paroles ou dans le ſens; c'eſt-à-dire, ſi leurs expreſſions portent le caractere du ſens catholique ou de celui des Calviniſtes. Il n'y a point d'homme de bon ſens, & qui cherche ſincérement la vérité, qui ne demeure d'accord que cette voie eſt très-naturelle & très-propre pour s'éclaircir de leurs ſentiments. Il ne s'agit donc plus que d'examiner les paſſages des Peres dans cette vue, & d'y chercher ces différents caracteres.

CHAPITRE III.

Que les Peres ont regardé le ſens de ces paroles, ceci eſt mon corps, *comme facile, clair, incapable de tromper perſonne, & n'ayant point beſoin d'explication. D'où il s'enſuit qu'ils ne les ont pas priſes en un ſens de figure.*

LA preuve de ce point important dépend de pluſieurs remarques négatives & poſitives. Nous commencerons par les négatives.

1°. On a mis en fait dans le premier Traité, qu'on ne trouvera point que les Peres aient jamais marqué que ces paroles, *ceci eſt mon corps*, & les autres, qui dans leur ſens portent dans l'eſprit une idée de réalité, aient été mal priſes par quelques-uns des fideles, ni qu'ils ſe ſoient plaints qu'il y en avoit qui les expliquoient trop groſſiérement & trop à la lettre, en s'imaginant que l'objet préſent fût réellement le corps même de Jeſus Chriſt.

On met auſſi en fait que l'on ne trouvera point que les Peres aient jamais témoigné d'appréhender cette impreſſion que ces paroles peuvent faire, ni qu'ils aient averti les peuples qu'il ſe falloit bien garder d'entendre ces paroles à la lettre, & de croire que ce que l'on reçoit ſoit effectivement le corps même de Jeſus Chriſt.

On ſoutient encore, que l'on ne trouvera point qu'ils aient conſidéré ou donné lieu de conſidérer ces paroles comme obſcures; qu'ils ſe ſoient mis en peine de les éclaircir à deſſein, comme l'on fait les paſſages diffi-

ciles, ni d'autoriser leurs explications par des exemples de locutions sacramentales, comme celles dont les Calvinistes se servent pour autoriser leur sens. Liv. III. Ch. III.

Enfin M. Claude ne sauroit faire voir qu'ils aient jamais employé ces paroles, *faites ceci en mémoire de moi*, pour en éclaircir & en déterminer le sens ; quoique ce soient les seules qui puissent être employées à cet effet, par des personnes qui auroient eu dans l'esprit le sens de figure.

Je m'imagine que M. Claude regarde déja ces remarques avec des yeux de mépris & de dédain, & qu'il se prépare à les mettre en poudre, en répondant, comme il a déja fait, que les Peres n'avoient garde d'être touchés de cette appréhension, parce qu'ils avoient *à faire à des peuples forts, qui entendoient le langage de la foi*; & que le sens de la présence réelle n'avoit garde de leur venir dans l'esprit, parce qu'il n'y avoit que l'ombre & *l'oisiveté du Couvent de Corbie qui pût produire un si grand détour de l'imagination.* Mais je le supplie de n'aller pas si vîte. Tout le monde n'a pas l'esprit fait comme le sien. Ce qui ne le touche pas peut en toucher d'autres. Et peut-être que l'on jugera que ce n'est pas un fort bon signe pour lui de n'en être pas touché, & qu'il y a en cela plus d'insensibilité que de fermeté.

2. Réponf. p. 232.

2. Réponf. p. 303.

Car comment est-il possible de s'imaginer que ces paroles, qui ont imprimé depuis mille ans le sens de la présence réelle dans l'esprit de tous les Chrétiens du monde, comme nous l'avons montré, n'aient donné cette même idée à aucun durant les premiers siecles; que personne ne les ait prises en ce sens, que les Peres n'aient jamais appréhendé un effet qu'elles produisent si naturellement, & qui est confirmé par une expérience si sensible ?

Si M. Claude vouloit faire un peu de réflexion d'une part, sur l'obligation que les Peres ont eu de prévenir les esprits des fideles, & de les empêcher de prendre à la lettre des passages qui les auroient engagés dans l'erreur, étant pris de cette sorte, & sur la facilité que les hommes ont toujours eu de tomber dans les erreurs qui paroissent conformes au sens littéral, il reconnoîtroit sans doute que la conduite qu'il veut qu'ils aient tenue à l'égard de ces paroles, *ceci est mon corps*, est la chose du monde la plus surprenante.

Il y a quantité de métaphores dans l'Ecriture ; c'est-à-dire d'expressions, qui étant prises à la lettre, porteroient les hommes dans l'erreur. Il y est dit que Dieu se repent, qu'il est en colere, qu'il est jaloux. On attribue à Dieu des yeux, un visage, des narines, des oreilles, des mains, des pieds. On dit qu'il monte, qu'il marche, qu'il descend. Ces métaphores sont faciles, ordinaires & conformes à la regle commune de toutes les autres métapho-

res, qui permet d'expofer des chofes fpirituelles par des images corporelles qui y ont quelque rapport. Il n'y a rien d'ailleurs de mieux établi dans l'Ecriture que la fpiritualité de Dieu, fon immutabilité & fa fainteté. Cependant ces expreffions, toutes claires qu'elles font, n'ont pas laiffé d'être mal prifes par bien des gens. Les Manichéens & les Anthropomorphites en ont abufé en diverfes manieres. Et S. Auguftin témoigne même que parmi les Catholiques quelques-uns des plus fimples en prenoient occafion de fe former de fauffes idées de la nature de Dieu, & de le regarder comme un corps. *Les petits & les charnels*, dit ce Pere, *ont accoutumé lorfqu'ils entendent parler dans l'Ecriture des membres de notre corps, qu'elle attribue allégoriquement à Dieu, comme quand on parle des yeux & des oreilles de Dieu, de fe le figurer fous une forme humaine.*

Aug. cont. Ep. fund. c. 23.

Auffi les Peres qui prévoyoient cet effet, ne manquoient pas de le prévenir, en marquant qu'il ne falloit pas prendre ces expreffions à la lettre; que le fens fimple & propre qu'elles préfentoient à l'efprit étoit faux, & qu'il les falloit entendre allégoriquement. *Je me moque*, dit S. Auguftin, *auffi-bien que vous, des hommes charnels, qui ne pouvant concevoir les chofes fpirituelles, fe repréfentent Dieu fous une forme humaine.*

Epift. 111. ad Fort.

Touchant ces expreffions de l'Ecriture, dit-il en un autre endroit, *par lefquelles elle attribue continuellement à Dieu des membres corporels, de peur que quelqu'un ne crût que nous lui fommes femblables felon la forme & la figure de cette chair, la même Ecriture parle auffi des ailes de Dieu, quoique les hommes n'en aient point. Ainfi de même que par les ailes de Dieu nous entendons fa protection, nous devons entendre par le mot de main fon opération, par les pieds la vérité de fa préfence, par les yeux la connoiffance qu'il a de nous, par fon vifage la connoiffance que nous en avons.*

Quæft. in Lev. q. 33.

De même, dit encore ce même Saint, *que lorfque Dieu parle de fes yeux & de fes levres, nous ne devons pas croire qu'il foit renfermé fous une forme humaine, mais nous n'entendons autre chofe, par tous ces membres corporels, que les effets des opérations & des vertus de Dieu: ainfi lorfqu'il parle de fon ame nous devons entendre fa volonté.*

Il n'a pas moins de foin d'avertir qu'on ne doit pas prendre à la lettre les expreffions où l'on attribue à Dieu des mouvements humains, dont fa nature le rend incapable. *Il ne faut pas entendre*, dit-il (*a*), *par les mots de colere & de fureur de Dieu, un trouble & une paffion, mais feulement la force qui punit avec une juftice fouveraine les créatures qui lui font foumifes.* L'on pourroit

(*a*) In Pfal. 2. v. l. 15. de civit. Dei. c. 25. de morib. Ecclef. c. 10. l. 1. de Genefi contr. Manich. l. 1. c. 17. 83. qq. quæft. 52. contr. adverf. legis & Proph. l. 1. c. 2. Ambr. de Noë & Arca c. 4. & in Pfalm. 37. v. 1. Hier. in Efaiam. l. 13. c. 46. & 18. c. 61. in Epift. ad Ephef. c. 4. in Hier. l. 19. c. 4. Nazianz. orat. 37. Chryfoft. in Joan. hom. 14.

pourroit faire un fort long recueil des endroits où S. Augustin prévient & rejette ces imaginations charnelles, aussi-bien que de ceux où il explique expressément plusieurs autres métaphores de l'Ecriture. Et cette précaution ne lui est pas particuliere ; les autres Peres ont eu la même appréhension que l'on n'abusât de ces termes en les prenant à la lettre, & ils ont cru qu'il étoit de leur prudence & de leur charité d'avertir les peuples de ne pas suivre le sens simple & naturel de ces termes, & de les entendre d'une maniere spirituelle.

Le sens de cette proposition : *La pierre étoit Christ*, est très-clair par toute la suite de l'Apôtre : aussi n'a-t-il jamais trompé personne. Néanmoins parce que ces sortes de propositions sont moins ordinaires, les Peres ont souvent exclus très-formellement le sens littéral, & déterminé ces paroles au sens de figure, comme nous le verrons en un autre lieu ; & il n'y a presque point de Commentateur qui n'explique expressément ce passage.

Ils en font de même de cette autre proposition de l'Apôtre dans la seconde Epitre aux Corinthiens, c. 5. v. 21. *Il a rendu péché celui qui ne connoissoit point le péché :* Eum *qui non noverat peccatum pro nobis peccatum fecit ;* parce qu'elle est extraordinaire & difficile. S. Chrysostôme qui, par le mot de *peccatum*, entend un grand pécheur, & qui prétend qu'elle signifie, que Dieu a voulu que son Fils fût estimé & traité comme un grand pécheur, s'arrête long-temps à expliquer ce sens, & à le faire comprendre. Le Commentaire attribué à S. Ambroise, Pélage, Primase, Sédulius, Haimon, qui entendent par le mot de péché, *une hostie pour le péché*, ne manquent pas d'exprimer formellement cette explication ; & S. Augustin entr'autres ne se contente pas d'expliquer ce terme dans le même sens, & d'en exclure le sens littéral en un lieu de ses ouvrages ; il le fait en plusieurs, comme *de verbis Domini serm.* 48. *de verb. Apost. serm.* 6. *de peccato originale l.* 2. *c.* 32. *contra* 2. *Epist. Pelag. l.* 3. *c.* 6. *Epist.* 120. *ad Honor. c.* 30. *Enchir. ad Laur. c.* 41.

Parce qu'il y a quelque dureté dans les paroles de S. Paul, que Jesus Christ a été fait malédiction, *factus est pro nobis maledictum*, S. Augustin remarque en commentant ce passage, que quelques-uns en abusoient en le prenant à la lettre, & que cette parole étoit non seulement un scandale aux Juifs, & un sujet d'aveuglement aux Payens ; mais que plusieurs même d'entre les Chrétiens ne la vouloient pas entendre de Jesus Christ. Et c'est pourquoi il ne l'applique à Jesus Christ qu'en l'expliquant expressément & formellement, comme fait aussi le Commentaire attribué à S. Jérôme, sur le 38 Chapitre de Job ; l'Ambrosiastre, Pélage, Haimon,

In Epist. ad Gal. c. 3. v. 13.

 S. Chrysostôme & la plupart des autres Commentateurs. C'est ainsi qu'ils en ont usé à l'égard de tous les passages qui pouvoient être mal pris, & qui enfermoient quelque obscurité ; la charité & la prudence portant également à éclaircir les passages difficiles, & à en rejetter les mauvais sens qu'on y pourroit donner.

Si donc on ne trouve point que les Peres se soient mis en peine d'aller au devant de l'interprétation littérale de ces paroles: *ceci est mon corps;* s'ils ne se sont jamais plaints qu'on les prît trop grossiérement & trop à la lettre, qu'en peut-on conclure autre chose, sinon qu'ils ne mettoient pas cette interprétation au nombre de celles où l'on pouvoit abuser des paroles de l'Ecriture, & qu'ils la regardoient au contraire comme l'interprétation naturelle de ces paroles de Jesus Christ dans l'institution de l'Eucharistie?

Car je demande à toutes les personnes vraiment sinceres, si l'on peut dire que ce silence des Peres sur ce sujet, vienne de ce qu'il n'est jamais venu dans l'esprit de qui que ce soit, pendant ces six premiers siecles, de prendre ces paroles à la lettre ; c'est-à-dire, de s'imaginer que Jesus Christ, en disant, *ceci est mon corps*, eût voulu dire : ceci est mon corps? (car on ne sauroit expliquer ces paroles plus clairement que par elles-mêmes.) Je leur demande, s'il étoit plus difficile & plus contre la nature de les prendre à la lettre, que d'y prendre celles-ci : la pierre étoit le Christ? Je leur demande si l'on peut avoir une preuve plus sensible, qu'il étoit très-naturel de tomber dans cette interprétation, que de voir que tous les Chrétiens, de toutes les sociétés de la terre, y sont effectivement tombés depuis mille ans?

Je demande au contraire, si l'on peut dire que le sens de la figure pleine d'efficace, que les Calvinistes donnent à ces paroles, est une chose qui saute tellement aux yeux, que personne, durant ces six premiers siecles, n'ait pu manquer de le voir tout d'un coup, sans qu'il fût besoin que jamais les Peres en instruisissent les peuples ; & si ce n'est pas une supposition insensée, de vouloir que le seul sens commun ait fait voir & persuadé à tous les fideles de ce temps-là, ce que les Calvinistes d'aprésent ne sauroient rendre probable par des volumes entiers de raisonnements métaphysiques?

Je supplie M. Claude, s'il ne veut pas écouter la raison, de s'écouter au moins lui-même, & de se souvenir de ces cinq ordres qu'il nous met dans les six premiers siecles, dont il y en avoit trois qui n'entendoient pas le sens de ces paroles, & un quatrieme, qui ne trouvoit son sens de *figure* qu'après l'avoir long-temps cherché. Je le supplie de se souvenir, qu'Aubertin reconnoît la même chose, & qu'il dit, qu'il est impossible de n'être pas choqué d'abord, quand on entend qu'on appelle le pain corps de Jesus Christ. D'où vient donc qu'il ne nous reste aucun vestige ni aucune mar-

Dans l'examen de S. Epiphane.

que dans tous les Ecrits que nous avons des six premiers siécles que ces paroles: *ceci est mon corps*, aient été mal entendues de personne? D'où vient que les Peres n'ont jamais fait paroître qu'ils les regardassent comme obscures, & qu'ils appréhendassent que l'on n'en abusât, en suivant trop grossiérement l'écorce des paroles & de la lettre? Liv. III. Ch. III.

Si c'étoient des paroles auxquelles ils eussent fait peu d'attention, dont ils n'eussent parlé que rarement, on pourroit croire que cette conduite seroit un effet du hasard. Mais ils les avoient continuellement présentes à l'esprit; ils les récitoient tous les jours dans la célébration de nos mysteres; ils les regardoient comme renfermant un article de foi; ils les proposoient toujours aux peuples quand ils les vouloient instruire, sans que jamais, dans aucunes de ces instructions, ils aient témoigné qu'il y eût aucune difficulté à les entendre; sans qu'ils se soient crus obligés de les expliquer expressément, sans qu'ils aient jamais rejété ce sens litteral, que l'on y pouvoit donner, & que toute la terre y a donné.

Si cette conduite est incroyable, à ne considérer que ces seules paroles, *ceci est mon corps*, que doit-on dire de toutes les autres expressions dont ils les ont accompagnées, à l'égard desquelles il faut que les Ministres supposent la même sécurité de la part des Pasteurs, & le même don d'une intelligence miraculeuse dans les peuples?

Les Peres ont dit une infinité de fois au peuple, que le pain étoit changé, converti, transélémenté au corps de Jesus Christ; qu'il devenoit le corps de Jesus Christ; que la chair de Jesus Christ entroit dans nous; que son propre corps étoit dans nous; qu'il étoit mêlé avec le nôtre; que nous étions unis à sa chair corporellement; que ce que nous recevons étoit le vrai & le propre corps de Jesus Christ. Voilà sans doute de quoi donner occasion à la créance de la présence réelle. Cependant je défie M. Claude de faire voir un seul endroit où ils aient marqué qu'il ne falloit pas entendre ces expressions à la lettre, & où ils aient averti les peuples, que quoique l'on dît que le pain étoit changé au corps de Jesus Christ, il ne falloit pas croire qu'il fût changé réellement au corps de Jesus Christ; que, quoique l'on dît que le corps de Jesus Christ entroit dans nos corps, il ne falloit pas croire qu'il y entrât réellement, & qu'il y fût corporellement; que quoique l'on dît que c'étoit le vrai corps de Jesus Christ, il ne falloit pas croire que ce fût le vrai corps de Jesus Christ.

Je le défie de montrer qu'ils aient jamais témoigné aucune appréhension que ces paroles fussent mal prises; qu'ils se soient jamais plaints qu'on en abusât, & qu'on leur donnât un sens trop grossier. Et je conclus delà, malgré qu'il en ait, qu'ils ont donc considéré ces expressions comme faciles, intelligibles, litterales: & par conséquent qu'ils ne les ont pas

 prises dans le sens de figure, qui est si éloigné, qu'il a besoin, pour être entendu, d'instructions fréquentes & expresses, & qu'il ne vient pas dans l'esprit à la plupart, selon M. Claude même, & qu'il échappe à ceux-mêmes qui l'entendent.

CHAPITRE IV.

Preuves de la clarté de ces paroles par les Commentateurs de l'Ecriture. Réponse à ce qu'en dit M. Claude dans sa quatorzieme preuve. Illusion étrange qu'il fait au lecteur sur ce sujet.

MAis l'argument qu'on tire de ce silence général des Peres, pour montrer qu'ils ont supposé que ces paroles, *ceci est mon corps*, n'étoient nullement obscures, & n'avoient pas besoin d'éclaircissement, qui fait voir en même-temps qu'ils ne les ont pu prendre au sens des Calvinistes, paroîtra encore avec bien plus de force, en représentant ce que M. Claude dit sur ce sujet dans sa Réponse au premier Traité de la Perpétuité; n'y ayant rien de plus propre pour confirmer tout ce que l'on vient de dire, & pour découvrir la maniere avec laquelle il impose à ceux qui ne prennent pas garde de si près à ce qu'il dit, & qui se laissent éblouir par la hardiesse avec laquelle il avance les plus grandes absurdités.

M. Claud. 2. Réponf. p. 119. « Mais n'est-ce pas, dit-il, exercer trop la patience de l'Auteur de la » Réfutation, & ne croira-t-il pas que les difficultés se veulent venger des » métaphores? Non sans doute, le sujet que nous traitons est trop important pour me permettre ces gaietés, & cette quatorzieme démonstration » fera voir si je la pouvois taire sans trahir la vérité. Notre question est, si » les SS. Peres ont cru la conversion substantielle du pain & du vin au » corps & au sang du Seigneur. Or soit qu'elle soit faite par ces paroles: » *ceci est mon corps: ceci est mon sang*, soit qu'elle y soit seulement déclarée » comme déja faite par la bénédiction, il ne faut pas douter que pour décider cette affaire bien nettement, il ne faille avoir recours aux Commentaires que les SS. Peres nous ont laissés sur l'histoire de l'institution » du Saint Sacrement. Car ayant à interpréter de dessein formé ces paroles » de Jesus Christ, quelle apparence y a-t-il qu'ils aient négligé de nous » dire qu'elles operent, ou du moins qu'elles signifient la Transsubstantiation, s'il est vrai qu'ils en aient eu la créance? Certainement elle ne » peut manquer d'y paroître, & d'y être bien expliquée; & ce moyen me » semble un des plus propres & des plus infaillibles pour vuider une

» dispute qui tient toute la terre en suspens. Car n'y ayant rien dans l'E-
» criture qui donne plus de fondement à cette doctrine que ces paroles:
» *ceci est mon corps, ceci est mon sang*, on ne sauroit mieux savoir de
» quelle maniere les Saints les ont entendues, qu'en considérant les lieux
» mêmes où ils les ont expliquées de propos délibéré: & si le dogme que
» nous contestons ne s'y trouve pas, ou que le contraire s'y trouve, il est
» certain que c'est une victoire pour nous. J'ai donc consulté tous les
» Commentateurs anciens: j'ai lu Tatien, Disciple de Justin Martyr, qui vi-
» voit au deuxieme siecle, dans une paraphrase harmonique qu'il a faite sur
» les quatre Evangiles: j'ai lu Théophile d'Antioche, qui vivoit à-peu-près
» dans ce même temps, & qui nous a laissé des Commentaires sur S. Mat-
» thieu: j'ai lu Origene dans ses Traités sur le même Evangile: j'ai lu Ter-
» tullien dans son Livre quatrieme contre Marcion, qui est une espece de
» Commentaire polémique sur l'Evangile de S. Luc: j'ai consulté S. Hilaire
» de Poitiers dans ses canons sur S. Matthieu: j'ai vu les Commentaires
» sur la I. Epître aux Corinthiens, attribués à S. Ambroise, & que Bellar-
» min croit être d'Hilaire Diacre Romain: j'ai lu S. Chrysostôme dans
» l'Homélie quatre-vingt-troisieme sur S. Matthieu, où il expose l'histoire de
» la Cene: je n'ai pas manqué de visiter S. Jérôme dans ses Commentaires
» sur S. Matthieu: j'ai vu les Commentaires sur la I. Epître aux Corinthiens
» qui lui sont attribués, mais qui sont de Pélage: j'ai consulté ceux de Théo-
» doret sur la même Epître: j'ai lu ceux de Victor d'Antioche sur l'Evangile
» de S. Marc de la version du Jésuite Peltan: j'ai ensuite examiné Primasius
» Evêque Africain dans ses Commentaires sur la I. aux Corinthiens: j'ai vu
» Bede sur S. Marc & sur S. Luc: j'ai vu Sédulius Evêque Irlandois sur la I.
» aux Corinthiens: j'ai consulté Raban dans ses Commentaires sur S. Mat-
» thieu: j'ai vu Christien Drutmar sur le même Evangéliste: mais de tous ces
» Interpretes, il n'y en a pas un qui se soit avisé de nous enseigner la Trans-
» substantiation de Rome. D'où vient un silence si général, s'agissant d'une
» doctrine si importante, & dans une occasion où il n'est pas possible de
» la taire sans être prévaricateur? Sans mentir, si j'étois Catholique Ro-
» main, je ne serois nullement édifié de ces Commentateurs. Ils nous par-
» lent de mémorial, de figure, de signe, de représentation, de pain & de
» vin; de fruit de vigne, de symbole, de type, de gage, de Sacrement;
» mais de réalité, de conversion substantielle, & de présence locale, ils ne
» nous en disent pas un mot. Au contraire ils prennent formellement ces
» paroles, *ceci est mon corps, ceci est mon sang*, en un sens figuré. Assuré-
» ment ils étoient hérétiques comme nous. On nous produit des homé-
» lies, des exhortations populaires, où la chaleur de l'esprit & les élance-
» ments de l'ame font tout. Mais je produis les Commentaires, où d'or-

LIV. III. CH. IV. „ dinaire l'on parle dogmatiquement & de sang froid, où l'on débite les „ vrais & naturels sentiments de l'Ecriture. Jugez, je vous prie, laquelle „ de ces deux productions est la plus décisive de ce différent ".

Ceux qui ne connoîtront pas d'ailleurs le génie de M. Claude, le peuvent reconnoître à cet échantillon. Il n'avance que des démonstrations. Il ne se contente pas de réfuter ses adversaires, il s'en joue. C'est ce qui paroît dans le dehors de son discours. Mais quand on vient à l'examiner avec quelque attention, on n'y découvre que des égarements perpétuels, des témérités prodigieuses, & des illusions toutes pures.

Qui ne croiroit, à entendre parler M. Claude, que tous ces Commentateurs sont clairement favorables aux Calvinistes; qu'ils prennent formellement, comme il dit, ces paroles en un sens de figure? Mais qui croiroit qu'il ne fallût que M. Claude même, pour démentir M. Claude, & pour prouver que tout ce dénombrement de Commentateurs n'est qu'une ostentation vaine, & qu'il n'y a rien dans ces Commentaires qui le favorise? Et c'est néanmoins la chose du monde la plus facile. Car il s'engage dans la suite de ce discours à marquer tous les Peres, tant Commentateurs qu'autres, qui ont, dit-il, expliqué ces paroles en un sens de figure, pour faire voir quels garants & quels protecteurs il a; & il cite en effet seize passages, dont nous parlerons ensuite. Mais de se réduire là après cet engagement, c'est reconnoître que tout le reste ne lui est pas favorable; & cela seul fait rayer de son catalogue, Tatien, Origene S Hilaire Evêque de Poitiers, les Commentaires sur la premiere Epître aux Corinthiens attribués à S. Ambroise, S. Chrysostôme dans l'Homélie quatre-ving-troisieme sur S. Matthieu, les Commentaires de Pélage sur la premiere Epître aux Corinthiens, Théodoret sur la même Epître. Il ne lui reste que Victor d'Antioche, Tertullien, qu'il travestit sans raison en Commentateurs; S. Jerôme, Bede, Raban & Drutmar, dont nous parlerons ensuite.

Ainsi il ne s'agit donc plus que de lui ôter le petit nombre auquel il se réduit par nécessité. C'est ce qui ne sera pas bien difficile. Mais il faut auparavant faire quelques remarques sur son procédé,

L'Apôtre S. Jacques, pour empêcher que les Chrétiens ne s'étonnassent, qu'après les promesses si solemnelles que Jesus Christ avoit faites à ses Disciples, qu'ils obtiendroient ce qu'ils lui demanderoient en son nom, en leur disant: *petite & accipietis*, ils n'obtenoient pas néanmoins l'effet de leurs prieres, il leur dit en un mot, qu'ils ne recevoient pas ce qu'ils demandoient parce qu'ils le demandoient mal: *non accipitis eò quod malè petatis*, On peut dire de même, que de ce que M. Claude ne trouve pas la présence réelle & la Transsubstantiation dans les Peres & dans les Commentateurs de l'Ecriture; c'est qu'il l'y cherche mal,

& qu'il veut trouver dans les livres ce qui n'y doit pas être, & qu'il n'y veut pas voir ce qui y est. Il brouille & confond toutes choses; il abuse des mots généraux de *commentaires* & d'*exhortations*, & il ne vient jamais jusques à démêler les différentes especes comprises sous ce genre, quoique ce soit de cette différence que dépend le jugement que l'on en doit porter. Liv. III. Ch. IV.

Il y a de différentes sortes de Commentaires, & de différentes sortes d'exhortations.

Il y a des Commentaires longs & étendus, tels que sont ceux de S. Chrysostôme sur S. Matthieu & sur les Epîtres de S. Paul, & de S. Cyrille sur S. Jean, & de Téophylacte sur les quatre Evangélistes. Il y en a de courts, & qui ne consistent qu'en des notes abrégées sur les passages de l'Ecriture; comme ceux de Tatien, de Théophile d'Antioche, de S. Hilaire, de S. Jérôme, de Victor d'Antioche, de Pélage, d'Hilaire Diacre, de Primase sur les Epîtres de S. Paul.

Il y a des Commentaires dogmatiques, dans lesquels les Auteurs ne se proposent pas seulement l'éclaircissement de l'Ecriture, mais aussi l'établissement des dogmes; comme ceux de S. Chrysostôme & de S. Cyrille. Il y en a qui ne sont destinés qu'à éclaircir la lettre de l'Ecriture, & à faire quelques petites réflexions morales, comme la plupart des autres. Il y a de même des exhortations purement morales, où l'on suppose la foi: & il y en a qui sont dogmatiques, où l'on prétend instruire le peuple de ce qu'il faut croire. Il y a aussi du discernement à faire entre les passages où les Peres citent ces paroles: *ceci est mon corps*. Car il y en a où ils les proposent comme contenant une vérité de foi, & pour appuyer ce qu'il faut croire de l'Eucharistie; comme S. Justin, S. Cyrille de Jerusalem, S. Gaudence, S. Ambroise, S. Chrysostôme, S. Cyrille d'Alexandrie, l'Auteur des Homélies attribuées à Eusebe d'Emese, S. Jean de Damas & Elie de Crete. Il y en a qui ne les citent que par occasion, & pour éclaircir quelque point différent de l'Eucharistie, comme Tertullien, S. Augustin, Théodoret, Facundus.

Il doit y avoir quelque chose de commun entre toutes ces sortes d'Ecrits, qui est, de ne contenir rien de contraire à la vérité. Mais il seroit ridicule & contre le bon sens, de vouloir qu'elle fût également expliquée par-tout, & de prétendre, par exemple, qu'un Auteur qui fait des notes littérales & courtes sur l'Ecriture, doit s'arrêter autant à établir la foi d'un mystere, qu'un autre qui fait un Commentaire ample, étendu & dogmatique; ou qu'un Pere qui ne parle de l'Eucharistie que pour un autre sujet, doit se détourner de ce sujet pour enseigner ce qu'il faut croire de ce mystere.

De plus, tous les Commentateurs, étendus ou abrégés, ayant pour but-

Liv. III. Ch. IV. d'éclaircir les paſſages difficiles & obſcurs, & qui peuvent être mal pris, il eſt certain que quand on voit que pluſieurs Commentateurs ne s'arrêtent pas à expliquer le ſens d'un paſſage, c'eſt un ſigne certain qu'ils ne le regardent pas comme obſcur, & qu'ils croient qu'on ne s'y peut pas tromper.

Ces réflexions, que le bon ſens fournit de lui-même, & dont il n'y a point d'homme ſincere qui ne reconnoiſſe l'équité, étant ſuppoſées, il eſt viſible que le ſens que les Calviniſtes donnent à ces paroles, *ceci eſt mon corps*, étant fort éloigné des paroles, & les termes en imprimant naturellement un autre, on a droit de s'attendre que ſi les Commentateurs, tant étendus qu'abrégés, ont eu ce ſens dans l'eſprit, ils n'auront pas manqué d'éclaircir l'obſcurité des paroles qui le contiennent ; & nous en avons un fort bel exemple dans cette expreſſion: *la pierre étoit Chriſt*, que les Calviniſtes rapportent comme ayant un ſens ſemblable à celui qu'ils donnent à ces paroles: *ceci eſt mon corps*, & qui ſe trouve dans le Chapitre qui précede celui où S. Paul rapporte l'inſtitution du Saint Sacrement. Car quoique, comme nous l'avons prouvé, le ſens de ces paroles ſoit infiniment plus clair que celui que les Miniſtres donnent à ces termes, *ceci eſt mon corps*, néanmoins parce que toute propoſition où l'on donne au ſigne le nom de la choſe ſignifiée, ou à la choſe ſignifiée le nom du ſigne avec quelle préparation que ce ſoit, ne laiſſe pas d'être moins ordinaire & de renfermer quelque ſorte d'obſcurité, les Commentateurs n'ont pas laiſſé de l'expliquer expreſſément. Car elle eſt expliquée dans ce ſens que la pierre étoit le ſigne de Jeſus-Chriſt, par Pélage, par Théodoret, par Primaſe, par Sédulius, par Haimon: & pluſieurs autres Peres, comme S. Baſile, S. Ambroiſe, S. Auguſtin, Iſidore de Séville, ont pris ſoin d'exclure formellement le ſens littéral. Ceux même qui prétendent que ce n'eſt pas la pierre qui eſt appellée Chriſt, mais Chriſt qui eſt appellé pierre, réduiſant ainſi cette propoſition à une métaphore ordinaire, ne laiſſent pas de marquer ce ſens.

On ne peut donc douter qu'ils n'euſſent fait la même choſe de ces paroles, *ceci eſt mon corps*, contenues dans le Chapitre ſuivant, s'ils euſſent cru qu'elles euſſent renfermé une obſcurité beaucoup plus grande ; & ils l'auroient cru ſans doute, s'ils avoient été dans le ſentiment des Calviniſtes. Cependant aucun de ces Commentateurs ne les explique expreſſément ; aucun ne rejette formellement le ſens littéral ; aucun ne donne lieu de croire qu'ils y aient trouvé quelque obſcurité. Pélage & Primaſe, qui ne font qu'un Commentaire ſur ce point, le dernier n'ayant fait que copier le premier, ſe contentent de rapporter ſur ces paroles, *ceci eſt mon corps*, ce paſſage de S. Jean : *qui mange mon corps & boit mon ſang demeure en moi*

moi, & moi en lui, non dans le dessein précis d'en éclaircir le sens, mais pour marquer l'effet de la réception du corps de Jesus Christ, dont le passage de S. Jean s'entend, par l'aveu même des Calvinistes; & qu'ainsi la manducation de ce corps contenue dans ces paroles: *Prenez & mangez*, est la manducation, non d'une figure, mais du vrai corps de Jesus Christ, dont il est dit: *Celui qui mange ma chair & boit mon sang demeure en moi, & moi en lui.* Liv. III. Ch. IV.

Le Commentaire attribué à S. Ambroise, ne dit rien aussi sur ces paroles: d'où il s'ensuit que l'Auteur les a regardées comme claires & par conséquent littérales. Il s'arrête seulement aux dernieres, *hoc facite in meam commemorationem.* Mais ce n'est pas pour conclure que ces paroles: *Ceci est mon corps*, contiennent seulement une figure; au contraire il suppose toujours dans la suite, que ce qu'on reçoit dans l'Eucharistie est le corps de Jesus Christ. *L'Apôtre*, dit-il, *enseigne qu'il faut approcher de la Communion avec dévotion, avec crainte & avec un grand respect pour celui dont on va prendre le corps. Car chacun doit être persuadé que c'est le Seigneur dont il boit dans ce mystere le sang, qui est le témoin du bienfait de Dieu.* C'est ainsi qu'il faut traduire ces paroles latines: *Hoc enim apud se cogitare debet, quia Dominus est cujus in mysterio sanguinem potat, qui testis est beneficii Dei;* cet Auteur prenant en tout cet endroit le mot de *mysterium*, non génériquement pour un signe, mais spécifiquement pour le mystere de l'Eucharistie, comme il paroît par ce qu'il dit un peu auparavant: *Ostendit illis mysterium Eucharistiæ inter cœnandum celebratum;* & ensuite, *indignum esse dicit Domino qui aliter mysterium celebrat.* Et sur le Chapitre précédent il dit, que la *manne & la pierre du désert étoient la figure du mystere que nous célébrons en mémoire de Jesus Christ;* c'est-à-dire de l'Eucharistie.

Que ce procédé est éloigné de gens qui auroient eu dans l'esprit le sens calviniste, qui porte naturellement à éclaircir l'obscurité qui seroit dans ces paroles: *Ceci est mon corps*, & qui ne permet à quelque Commentateur que ce soit de s'en dispenser! Mais qu'il est conforme au contraire à la disposition où devoient être des Auteurs, qui prenant ces paroles dans le sens littéral & naturel, & les regardant par conséquent comme claires, ne se sont point crus obligés de les expliquer dans des Commentaires courts, qui sont particuliérement destinés à expliquer les difficultés de la lettre de l'Ecriture, & non les dogmes contenus dans cette lettre! Tout ce que l'on peut demander des Commentateurs de cette sorte est, qu'ils supposent cette doctrine, & qu'ils parlent de l'Eucharistie comme du corps de Jesus Christ: & c'est ce qu'on trouve qu'ils ont fait.

M. Claude allegue encore avec moins de raifon Théodoret & Victor d'Antioche ; parce que non feulement ils ne contiennent rien qui le favorife, mais que la maniere dont ils parlent de l'Euchariftie dans le Commentaire de ce paffage, lui eft formellement contraire. Ils fuppofent tous deux la clarté littérale de ces paroles, *ceci eft mon corps*, en ne fe mettant point en peine de les expliquer. Ils n'avertiffent ni l'un ni l'autre qu'il faut prendre le mot *eft* pour *fignifie*, & entendre la propofition au fens de figure, quoique ce fens foit affez éloigné pour être marqué par des Commentateurs, qui prennent la peine d'expliquer une infinité de chofes moins obfcures. Mais ce qu'ils difent de plus de l'Euchariftie, quoiqu'en paffant & fans deffein d'expliquer le dogme, qu'ils ont eu droit de fuppofer connu & entendu de tout le monde, eft fi peu conforme aux idées calviniftes, que qui voudroit imiter le procédé de M. Claude, il feroit aifé de le tourner en ridicule fur ce point.

Car quelque fierté qu'il affecte, il eft difficile néanmoins qu'il life fans quelque forte de chagrin ce que Théodoret dit fur ce paffage de S. Paul: *Dominus Jefus in qua nocte tradebatur. L'Apôtre*, dit-il, *fait reffouvenir les Corinthiens de cette très-fainte nuit, dans laquelle le Seigneur mettant fin à la Pâque typique montra le vrai original de cette figure, ouvrit les portes du Sacrement falutaire, & donna fon précieux corps & fon précieux fang non feulement aux onze Apôtres, mais à Judas même.*

Voilà le Commentaire que M. Claude a lu, & qu'il enregiftre avec les autres au nombre de ceux dont les Catholiques ne font pas édifiés. Mais pour moi je crois que les Miniftres en font encore plus mal édifiés que les Catholiques, puifqu'Aubertin, pour s'en tirer, eft obligé d'avoir recours à des folutions qui font voir qu'il ne cherchoit qu'à éluder les paffages, fans avoir aucun égard à la bonne foi & au fens commun.

Il dit premiérement, que par cet archétype, ou original de l'Agneau pafchal, il ne faut pas entendre l'Euchariftie, mais la paffion ; & que les Peres enfeignent que la paffion, c'eft-à-dire, Jefus Chrift immolé, eft le vrai & direct archétype de l'Agneau pafchal. Mais il faut renoncer à la raifon pour nier que Théodoret parle de l'Euchariftie dans l'endroit dont il s'agit, & que ce ne foit l'Euchariftie qu'il entend par cet original ; puifqu'il dit que Jefus Chrift montra cet original dans cette nuit, & qu'il ne fouffrit pas, & ne mourut pas dans cette nuit; puifqu'il éclaircit cette expreffion par deux autres, qui parlent nettement de l'Euchariftie, & qui font vifiblement l'explication de cette premiere partie de fa propofition; & qu'il y auroit un renverfement d'ordre ridicule, de faire que Théodoret eût parlé de la paffion avant que de parler de l'Euchariftie, en rapportant ce que Jefus Chrift fit ce dernier jour de fa vie, ou plutôt cette derniere nuit; & puifqu'enfin Au-

bertin avoue lui-même dans la suite, que l'Agneau paschal, selon Théodoret, est figure de l'Eucharistie, & qu'il le dit expressément sur le second Chapitre de cette Epître.

Or si l'Eucharistie est l'archétype, l'original & la vérité de l'Agneau paschal, qui ne voit qu'il faut qu'elle contienne réellement le corps de Jesus Christ, & non seulement en figure, puisque l'Agneau paschal le contenoit déja en figure & en signification, & même en efficace, comme prétendent les Ministres ? Aussi c'est ce que Théodoret exprime formellement dans la suite, appellant cet archétype & original de l'Agneau paschal, le corps & le sang de Jesus Christ ; & marquant qu'il fut donné non seulement aux onze Apôtres, mais aussi à Judas.

Il faut remarquer sur ce sujet qu'Aubertin a raison de dire que le propre objet & le propre original de l'Agneau paschal est Jesus Christ immolé ; cet Agneau étant une marque très-naturelle de la douceur de Jesus Christ, & l'immolation de l'Agneau étant une figure très-vive de la mort de cette sainte victime, qui a été immolée pour nos péchés, & qui s'est tue devant ses bourreaux, comme une brebis devant celui qui la tond & qui l'égorge. Et il faut remarquer au contraire, qu'il n'y a nul rapport apparent entre un agneau immolé & le pain figure de Jesus Christ. De sorte que la pensée, que l'Eucharistie est l'original de cet Agneau légal, est visiblement fondée sur ce qu'elle contient Jesus Christ dans l'état d'une immolation mystique, & que nous le recevons ainsi. Sans cela les Peres n'auroient jamais considéré l'agneau comme figure de l'Eucharistie, toute figure étant fondée sur quelque ressemblance, & n'y en ayant aucune autre que celle-là. Mais nous aurons lieu de traiter ce point plus amplement, en examinant les passages où les Peres disent que l'Eucharistie est la vérité des figures légales, & en réfutant les illusions par lesquelles Aubertin tâche d'éluder la conséquence que l'on en tire pour la présence réelle.

Le Commentaire de Victor d'Antioche sur ces paroles n'est pas plus à l'usage de M. Claude, & il n'y a pas moins de mauvaise foi & de témérité à lui de les vouloir faire servir à combattre la doctrine catholique. Voici tout ce qu'il contient sur ce point. *Lorsque le Seigneur dit à ses Apôtres : Ceci est mon corps : Ceci est mon sang, il veut qu'ils croient fermement, que lorsque la bénédiction & l'action de graces a été faite sur le pain, ils sont participants de son corps par le symbole du pain, & de son sang par le calice.*

Aubertin demande sur cela, quelle conséquence on prétend tirer de ce passage ? Et peut-être que M. Claude me fera la même question. Il est donc bon de l'en instruire. C'est que cette participation du corps & du sang de Jesus Christ, que Victor tire de ces paroles : *Ceci est mon corps*, suppose manifestement la présence de ce corps & de ce sang.

Car il faut remarquer, 1°. que Victor propose cette participation comme une conséquence de ces paroles : *Ceci est mon corps. Quand Jesus Christ*, dit-il, *dit à ses Apôtres : Ceci est mon corps, il veut qu'ils croient fermement.* Il suppose donc que cette foi est fondée sur ces paroles.

2°. Qu'il propose cette participation comme un objet de foi difficile à croire, & qui est appuyée sur l'autorité de Jesus Christ. C'est pourquoi il demande une ferme foi pour résister à l'opposition de la raison.

Cela supposé, je demande quelle est cette participation du corps de Jesus Christ, dont Victor entend parler? Sera-ce une simple méditation du corps de Jesus Christ? Mais il est ridicule de proposer cette sorte de participation comme un objet difficile, comme ayant besoin, pour être crue, de l'autorité de Jesus Christ. M. Claude dira-t-il en général que c'est la manducation spirituelle du corps de Jesus Christ? Mais cette manducation spirituelle n'est pas attachée à l'Eucharistie : elle se peut pratiquer aussi-bien à l'égard d'un pain commun & d'un aliment commun, que du pain consacré : elle est inséparable de toutes les actions de la foi, par lesquelles on regarde Jesus Christ mort comme la cause de notre salut. Or il est clair que Victor parle d'une participation du corps & du sang de Jesus Christ, attachée à l'Eucharistie, particuliere à l'Eucharistie, & contenue dans ces paroles, *ceci est mon corps.*

Ce sera, dira M. Claude, la participation spirituelle de la chair de Jesus Christ, avec cet accroissement de graces que Jesus Christ a particuliérement attaché à l'Eucharistie. Mais comment Victor d'Antioche auroit-il tiré cette augmentation de graces spirituelles de ces paroles, *ceci est mon corps*, en les expliquant au sens des Calvinistes? Y a-t-il du sens commun dans ce discours : *Quand Jesus Christ dit à ses Apôtres, ceci est la figure de mon corps, il veut qu'ils croient fermement qu'en la recevant ils recevront des graces nouvelles & particulieres.* Pourquoi le croiront-ils fermement, puisque ces graces nouvelles & particulieres ne sont contenues ni formellement, ni par aucune conséquence raisonnable dans les paroles de Jesus Christ? Il est donc clair que cette participation du corps de Jesus Christ, que Victor enseigne être renfermée dans ces paroles, *ceci est mon corps*, ne peut s'entendre en aucune sorte d'une participation de graces séparées de son corps; & qu'ainsi cette conclusion qu'il en tire, fait voir manifestement qu'il n'a point pris ces paroles dans le sens des Calvinistes, mais dans celui de la présence réelle.

Voilà ce que nous avons lieu de conclure de ce passage, selon la version de Peltanus, dont M. Claude se sert en deux endroits. Mais il est encore plus fort selon le texte grec, rapporté par Bulenger : car il porte expressément, que Jesus Christ ayant dit, *ceci est mon corps, ceci est mon*

sang, il faut que ceux qui offrent le pain, croient qu'après l'action de graces c'est son corps, & qu'ils y participent, & que de même ils considerent le calice comme son sang ou dans le rang de sang, ἐν τάξει αἵματος: car c'est ainsi qu'il faut traduire ces paroles grecques, & non pas comme M. Claude fait par une vaine chicanerie, *en la place du sang*, comme si ces mots, ἐν τάξει, ne se disoient que des choses qui sont prises au lieu d'autres, & mises en leur place; au lieu qu'elles se prennent ordinairement pour les choses qui sont en leur propre rang, leur propre condition & leur propre espece. Ainsi lorsque S. Luc dit que Zacharie devoit offrir de l'encens, ἐν τάξει τῆς ἐφημερίας αὐτοῦ, *in ordine vicis suæ*, il n'a pas voulu dire qu'il dût offrir de l'encens en la place d'un autre, mais en son propre rang. Ainsi quand Athenée dit que la vertu, selon les Epicuriens, tenoit le rang de servante, il vouloit dire qu'elle étoit effectivement assujettie par eux à la volupté, comme il l'exprime dans le premier membre, σαφῶς ὑπουργὸν ποιῶν ἐν τούτοις τὴν ἀρετὴν καὶ θεραπαίνης τάξιν ἐπέχουσαν; où il est clair que les mots ὑπουργὸν & θεραπαίνης τάξιν ἐπέχουσαν sont pris pour synonimes. Ainsi τάξιν νόμου ἔχειν, est avoir la force de loi, le rang de loi, ἐν ἐχθροῦ τάξει, c'est, selon Budée, avoir l'esprit d'un ennemi, *hostili affectu*. Et quand S. Cyrille dit, qu'il faut se moquer des hérétiques insensés, τὸ ἐν τάξει σημείου τεθὲν ὡς ἀλήθειαν πράγματος ἐκλαμβάνονται; c'est-à-dire, qui prennent pour vérité ce qui n'est mis que pour signe; il ne veut pas dire que ces choses n'étoient pas signes; mais il veut dire au contraire, que c'étoient de vrais signes & non des vérités. Ainsi quand Victor dit qu'il faut considérer le calice, ἐν τάξει αἵματος, il ne veut pas dire qu'il tienne la place du sang sans l'être; mais il veut dire qu'il le faut considérer comme du sang, comme étant dans le rang, dans la condition & dans l'espece du sang. Et c'est ce qui paroît manifestement par l'opposition de ces paroles avec le premier membre. Car il y a dans le premier membre, qu'il faut croire que le pain est le corps de Jesus Christ. Et par conséquent ἐν τάξει αἵματος, qui y répond, veut dire qu'il faut considérer le vin comme son sang.

Liv. III. Ch. IV.

In Joann. I. 33.

Il est assez étrange que M. Claude ait voulu mettre S. Hilaire entre les Commentateurs de ces paroles, puisqu'il n'en dit rien du tout, & qu'il n'explique point dans son Commentaire l'institution du S. Sacrement, dont il fait seulement mention en passant, en marquant que Judas en avoit été privé, parce qu'il n'étoit pas digne de la célébration des Sacrements éternels: *Dignus enim æternorum Sacramentorum communione non fuerat.*

Si M. Claude ne songeoit qu'à faire un long catalogue des Commentateurs, il pouvoit encore y ajouter l'Auteur du Livre imparfait sur S. Matthieu, S. Ambroise sur S. Luc, & Titus Bostrensis, qui lui eussent pu servir

à le grossir, aussi-bien que S. Hilaire, qui ne parle non plus que ces autres du sens de ces paroles.

L'allégation d'Origene & de Sédulius n'est aussi destinée qu'à augmenter le nombre des Commentateurs; puisqu'ils ne disent rien de l'institution de l'Eucharistie qui puisse donner à M. Claude le moindre prétexte d'en abuser, & que leur silence donne lieu d'en tirer une conclusion toute contraire à ce qu'il prétend. Ainsi il ne reste de cette armée de Commentateurs par laquelle il a prétendu nous accabler, que Tatien, Théophile d'Antioche, S. Chrysostôme & S. Jérôme, Bede, Raban & Chrétien Drutmar. Car pour Tertullien, c'est une fantaisie sans raison de l'avoir mis de ce nombre, & l'on y répondra en son lieu.

Mais ce nombre doit encore être fort diminué, comme on va voir par une remarque qu'il eût été bon que M. Claude eût faite, avant que d'alléguer en ce lieu, comme il fait, Théophile d'Antioche, Bede & Raban, & dans la page suivante Clément Alexandrin & S. Cyprien. C'est qu'on ne peut, sans un sophisme visible, prendre pour une explication de cette proposition, *ceci est mon corps*, ce que les Peres disent des raisons du choix que Jesus Christ a fait du pain & du vin pour servir de matiere à l'Eucharistie, & de ce qu'il a voulu nous apprendre par la nature de ces deux choses: car il y a une extréme différence entre marquer la signification & les rapports mystiques du pain & du vin & de l'eau, ou au Verbe ou au peuple & à l'Eglise, ou au corps & au sang de Jesus Christ; & expliquer le sens de cette proposition, *ceci est mon corps.*

Tous les Auteurs Catholiques les plus déclarés pour la Transsubstantiation marquent ces rapports; mais ils ne prétendent pas en les marquant expliquer le sens de ces paroles, *ceci est mon corps.* Les SS. Peres en font de même, & ils savent mettre une extrême différence entre l'explication de la matiere de l'Eucharistie, & l'explication de la proposition qui contient la foi & le dogme de ce mystere.

Tract. 2. in Exod. Quand Gaudence Evéque de Bresse, traite de ce que signifie la matiere de l'Eucharistie, & des raisons du choix que Jesus Christ en a fait, voici comme il en parle: *Il y a deux raisons*, dit-il, *pour lesquelles Jesus Christ a voulu que l'on offrît les Sacrements de son corps dans les especes du pain & du vin. La premiere, afin que l'Agneau immaculé donnât au peuple qu'il avoit purifié, une victime pure à célébrer, qui n'eût point besoin de feu, & où il n'y eût ni sang, ni bouillon, ni jus de viande, & que chacun pût offrir sans peine. La seconde est, que comme il est besoin que le pain soit composé de plusieurs grains réduits en farine, & qu'il soit rendu parfait par le feu, on trouve avec raison en cela une figure du corps de Jesus Christ, puisque nous savons qu'il a tiré son corps de la multitude du genre humain, & que*

ce corps a reçu la consommation par le Saint Esprit. C'est ainsi que cet Auteur explique les rapports figuratifs de la matiere de l'Eucharistie. Liv. III. Ch. IV.

Mais quand il explique le sens de la proposition dogmatique, par laquelle Jesus Christ nous a instruits de ce qu'il faut croire de ce mystere, il a bien d'autres choses à nous dire. *Croyez*, dit-il, *ce qu'on vous annonce, qui est, que ce que vous recevez est le corps de ce pain céleste, & le sang de cette vigne sacrée; car en donnant à ses Disciples le pain & le vin consacrés, il leur dit, ceci est mon corps, ceci est mon sang. Croyons, je vous prie, celui à qui nous avons cru. La vérité est incapable de mensonge.* Et plus bas: *Gardons-nous bien de briser ces os très-solides, ceci est mon corps. Que s'il reste à quelqu'un dans l'esprit quelque doute qui ne soit pas levé par ces paroles, qu'il le consume par l'ardeur de la foi.*

Et un peu auparavant il dit, que *le Créateur & le Seigneur qui produit le pain de la terre, fait du pain son propre corps, parce qu'il le peut & qu'il l'a promis; & que comme de l'eau il fit du vin, il fait aussi du vin son sang.*

C'est ainsi que S. Chrysostôme, dans cette célebre Homélie sur la premiere aux Corinthiens, où la présence réelle est établie d'une maniere invincible, ne laisse pas de marquer ce rapport de pain au corps mystique de Jesus Christ: *Comme le pain*, dit-il, *est formé de plusieurs grains unis* Hom. 24. in 1. Epist. ad Cor.
ensemble, en sorte que les grains ne paroissent plus, & que quoiqu'ils ne laissent pas d'être, on n'en voit plus leur distinction, à cause de l'union qu'ils ont ensemble, nous sommes de même unis & entre nous & avec Jesus Christ.

Tant s'en faut que ces rapports fassent aucun préjudice à la vérité littérale de ces paroles, *ceci est mon corps*, qu'ils la confirment admirablement, en faisant voir la différence que les hommes ont mise entre les propositions vraiment figuratives, & les propositions dogmatiques & littérales. Car parce que le pain & le vin mêlé d'eau, ne sont le corps des fideles qu'en figure, on n'invoque point le Saint Esprit pour faire le pain le corps des fideles; on ne dit point que le corps des fideles est joint, uni, mêlé à nos corps. Mais parce que le pain devient par la consécration le corps même de Jesus Christ, on invoque le Saint Esprit pour opérer cette merveille; & alors on ne dit pas seulement que c'est le corps de Jesus Christ, comme on dit que l'Eucharistie est le corps des fideles; l'on ne s'arrête pas là, mais on dit que ce corps est *mêlé, joint, uni* avec les nôtres, parce que l'on croit que ce qu'on appelle ce corps, l'est véritablement & réellement; au lieu qu'on ne dit rien de tout cela de l'Eucharistie considérée comme le corps des fideles, parce qu'on sait bien qu'elle ne l'est qu'en figure.

Ce sera peut-être la matiere d'un plus long discours; mais il suffit ici d'avertir M. Claude, qu'il ne faut qu'un peu de sens commun pour recon-

noître, que dire que le pain ſignifie le peuple, & le vin le Verbe, & que c'eſt pour cela que Jeſus Chriſt en a fait la matiere de ſon Sacrement, n'eſt pas expliquer ces propoſitions, *ceci eſt mon corps*, *ceci eſt mon ſang*; puiſque le mot de corps ne ſignifie pas le peuple, ni celui de vin le Verbe, & que ce ne ſont pas même les rapports naturels entre le pain & le corps de Jeſus Chriſt, qui rendent véritable cette propoſition, *ceci eſt mon corps*; mais qu'ils ont ſervi ſeulement d'occaſion à Jeſus Chriſt pour faire choix de cette matiere plutôt que d'une autre, comme Aubertin le reconnoît expreſſément.

Que veut donc dire M. Claude, lorſque pour montrer que les Peres ont expliqué ces paroles, *ceci eſt mon corps*, en un ſens de figure, il rapporte ces paroles de Théophile d'Antioche: *Quand Jeſus Chriſt a dit, ceci eſt mon corps, il a appellé ſon corps un pain qui eſt fait de pluſieurs grains, en quoi il a voulu repréſenter le peuple qu'il a pris à ſoi?* Eſt-ce qu'il prétend que Théophile ait voulu dire que ces paroles, *ceci eſt mon corps*, ſignifient, *ceci repréſente le peuple?* Que s'il eſt contraint d'avouer que cette penſée eſt ridicule, qu'il avoue donc auſſi que Théophile n'explique point du tout en cet endroit, le ſens de la propoſition de Jeſus Chriſt; mais ſeulement le rapport myſtique de la matiere de l'Euchariſtie, & les raiſons du choix que Dieu en a fait.

A quoi penſe-t-il auſſi, de nous alléguer que S. Cyprien dit: *Quand le Seigneur appelle le pain, qui eſt compoſé de pluſieurs grains de froment, ſon corps, il a voulu marquer le peuple fidelle qu'il portoit en lui-même, en tant que ce n'eſt qu'un ſeul peuple?* Car ne voit-il pas lui-même que S. Cyprien ne prétend pas dire que Jeſus Chriſt, en appellant le pain ſon corps, a entendu le peuple par le mot de corps; mais qu'il a figuré le peuple par le pain auquel il a donné le nom de corps; c'eſt-à-dire, qu'il rend raiſon du choix que Jeſus Chriſt a fait de la matiere du pain, & non du ſens de la propoſition, *ceci eſt mon corps?*

Que veut-il dire auſſi de nous citer ce que Clément d'Alexandrie écrit, que Jeſus Chriſt a bu du vin, en diſant: *Prenez, buvez, ceci eſt mon ſang, le ſang de la vigne; car cette liqueur de joie repréſente par allégorie le Verbe qui s'eſt répandu pour pluſieurs en rémiſſion des péchés?* Eſt-ce qu'il prétend que, ſelon Clément d'Alexandrie, cette propoſition veut dire: ceci ſignifie le Verbe? Et n'eſt-il pas viſible au contraire, que cet Auteur explique la raiſon pour laquelle Jeſus Chriſt a choiſi le vin pour en faire ſon ſang, qui eſt que le vin étant une liqueur de joie, repréſente l'effuſion du Verbe pour la rémiſſion des péchés?

M. Claude tombe dans la même illuſion en citant Bede & Raban. Car ces deux Auteurs, non plus que ces autres, n'expliquent dans les paſſages qu'il

qu'il en cite, que les rapports naturels du pain & du vin, non au corps de Jesus Christ, ni même à l'Eglise, mais à notre propre corps, prétendant que c'est à cause de ces rapports que Jesus Christ en a fait la matiere du Sacrement de son corps & de son sang. *Quia panis corpus confirmat, vinum verò sanguinem operatur*, disent ces deux Auteurs, *hic ad corpus Christi mysticè refertur, illud refertur ad sanguinem.* Où il est visible qu'ils n'expliquent nullement le sens de la proposition de Jesus Christ, *ceci est mon corps, ceci est mon sang;* mais les rapports des sujets de ces propositions, c'est-à-dire, du pain & du vin.

LIV. III. CH. IV.

Beda. in Marc. 14. Rab. in Matth. 26.

Ce qu'on a dit dans la Perpétuité de Chrétien Drutmar, me dispense de reprocher ici à M. Claude l'abus qu'il fait des paroles de cet Auteur; outre qu'il ne s'agit présentement que des premiers siecles, la question des autres étant plus que terminée.

Enfin c'est par un sophisme tout semblable qu'il met Tatien au nombre des Commentateurs qu'il prétend lui être favorables. Car il est encore très-faux que cet Auteur ait jamais songé à expliquer ces paroles: *ceci est mon corps.* Il suppose au contraire qu'elles sont très-claires; & ce qu'il en dit ne va qu'à les confirmer. *Jesus Christ*, dit-il, *ayant pris le pain & le vin du calice, témoigne que c'étoit son corps & son sang.* C'est tout ce qu'il dit sur la proposition en soi. Mais pour expliquer ensuite la raison du commandement que Jesus Christ fit à ses Apôtres, de manger ce pain consacré & de boire ce calice, il ajoute, qu'il commanda à ses Disciples de manger & de boire, parce que c'étoit là la mémoire de son affliction prochaine. D'où l'on peut aussi peu conclure, que Tatien ne croyoit donc pas que ce fût le corps de Jesus Christ même, que l'on concluroit, que S. Thomas ne le croyoit pas, parce qu'il appelle l'Eucharistie dans une Prose, le Mémorial de la mort du Seigneur, *ô Memoriale mortis Domini*; & qu'il dit, dans une autre Prose, que Jesus Christ commanda à ses Disciples de faire ce qu'il avoit fait en mémoire de lui; *faciendum hoc expressit in sui memoriam.* Mais il n'est pas présentement question de cette conséquence: nous la réfuterons amplement ailleurs. Il suffit d'avoir montré qu'il est très-faux que Tatien ait prétendu expliquer ces paroles: *ceci est mon corps*, ni qu'il favorise le sens que les Calvinistes leur donnent.

Ainsi de tout ce catalogue pompeux de Commentateurs, par lequel M. Claude nous a voulu effrayer, il ne reste plus que S. Chrysostôme & S. Jérôme. Mais pour S. Chrysostôme, je ne pense pas que M. Claude me fasse un procès de ce que je differe à lui rapporter son passage de l'Homélie 83 sur S. Matthieu. Il sait trop qu'il n'a rien de bon à en espérer. Il aimera mieux sans doute que l'on commence par celui de S. Jérôme,

 qui le flatte par le mot de *repræsentare*, & je m'en vais le satisfaire sur ce point.

CHAPITRE V.

Que le mot de repræsentare *signifie rendre présent dans le passage de S. Jérôme, & dans celui de Tertullien; & qu'ainsi M. Claude en abuse contre le sens de ces Auteurs.*

Voici le passage de S. Jérôme, tel que M. Claude le rapporte; c'est-à-dire, un peu tronqué. *Jesus Christ dit : prenez & mangez ; ceci est mon corps. Comme Melchisédech avoit fait en préfiguration, offrant du pain & du vin, lui aussi a voulu représenter la vérité de son corps & de son sang.*

Si l'on vouloit traiter M. Claude à la rigueur, on auroit infiniment plus de sujet de lui reprocher le peu d'exactitude de cette traduction, qu'il n'en a d'insulter à l'Auteur de la Perpétuité, sur ce que, dans l'Office du S. Sacrement, dont tout le monde sait qu'il n'est pas Auteur, & qui n'étoit pas un ouvrage de contestation, on ne s'est pas attaché servilement à la lettre, & que l'on s'est contenté d'exprimer le sens des Peres, les faisant parler comme on parle en notre langue. Car les traductions de M. Claude n'en sont nullement plus exactes pour être barbares : ces paroles, Jesus Christ dit : *prenez, mangez ; ceci est mon corps*, ne sont point de S. Jérôme; c'est une addition de M. Claude, afin qu'il parût que les paroles de S. Jérôme étoient un Commentaire de celles de Jesus Christ, *ceci est mon corps*. A quoi S. Jérôme ne pensa jamais. Ce Saint rapporte tout le texte de l'Evangéliste, qui comprend toute l'institution du mystere de l'Eucharistie, & la consécration, tant du pain que du calice. Et ensuite pour expliquer non les paroles de ce texte, mais le changement de l'ancienne Pâque en la nouvelle, & l'accomplissement de l'ancienne figure de Melchisedech, il dit : *Après que la Pâque typique eut été accomplie, & que Jesus Christ eut mangé l'Agneau avec ses Apôtres, il prend le pain qui conforte le cœur de l'homme, & passe au vrai Sacrement de la Pâque.* M. Claude n'a pas jugé à propos de traduire ces paroles, quoiqu'elles éclaircissent & découvrent le sens du passage dont il s'agit. Après cela S. Jérôme ajoute immédiatement après ces paroles : *Ut quomodo in præfiguratione ejus Melchisedech Sacerdos Dei summi panem & vinum offerens fecerat, ipse quoque veritatem sui corporis & sanguinis repræsentaret.*

C'est de l'explication de ces paroles dont on dispute. M. Claude les

traduit comme nous avons vu, en cette forte. *Comme Melchisedech avoit fait en préfiguration offrant du pain & du vin, lui aussi a voulu représenter la vérité de son corps & de son sang.* Et moi je prétends qu'il les faut traduire littéralement ainsi : *afin que comme Melchisedech avoit fait en figure de lui, en offrant du pain & du vin, lui aussi nous donnât la vérité de son corps & de son sang.* Et clairement de cette sorte : *afin que comme Melchisedech avoit offert du pain & du vin en figure de Jesus Christ, Jesus Christ aussi employât les mêmes choses pour nous donner la vérité de son corps & de son sang.*

Voilà le différent. Et comme il n'est pas nouveau, & que Bellarmin & M. le Cardinal du Perron, & tous les autres Auteurs Catholiques ont prétendu avoir clairement prouvé que c'étoit-là le vrai sens de S. Jérôme, il est assez étrange que M. Claude, de plein droit, suppose que toutes leurs raisons sont vaines, & qu'il fonde sa preuve sur cette traduction du mot *repræsentare*, qu'il sait être accusée de fausseté par les Catholiques.

Je vois bien qu'il alléguera pour excuse, qu'Aubertin prétend avoir réfuté sur ce point le Cardinal du Perron. Mais cette excuse n'est nullement recevable ; parce qu'il y a bien de la différence entre vouloir réfuter & réfuter en effet ; & que bien loin qu'il soit clair que ce Ministre ait détruit les raisons de ce Cardinal, l'on soutient au contraire, qu'il n'y a point d'homme de bon sens, qui jugeant équitablement des raisons de l'un & de l'autre, ne demeure convaincu que les raisons d'Aubertin ne sont que des chicaneries contraires au bon sens, & que les raisons de ce Cardinal sont très-claires & très-solides.

Je ne prétends pas le supposer, comme M. Claude. Je prétends le prouver. Et pour venir plutôt au point de la difficulté, je remarquerai d'abord, qu'Aubertin ne nie pas que le mot de *repræsentare* ne signifie ordinairement *rendre présent*, & qu'il ne soit pris très-souvent par les Auteurs Latins, dans le même sens que les Grecs prennent celui de *παρίσαναι*, *præsentem sistere*. Aussi cet usage est si constant & si commun, qu'outre cette foule d'exemples que le Cardinal du Perron en produit, & qui ne sont pas contestés par Aubertin, on en pourroit produire beaucoup d'autres, comme ce que dit Cicéron : *Neque expectare temporis medicinam quam repræsentare ratione possumus* ; où le mot de *repræsentare* ne signifie pas représenter, mais rendre déja présente ; & ce que dit S. Ambroise : *Multi ingrediuntur palatia, & non statim Regem istum terræ vident, sed frequenter observant ut aliquando videri mereantur, nec præsumunt videndi copiam, sed jussi repræsentantur.* C'est-à-dire, ils ne prennent pas la liberté de l'aller voir d'eux-mêmes, mais ils ne se présentent à lui que lorsqu'ils en ont reçu ordre. Et Tertullien, au Livre de l'Oraison : *Si ad Dei volun-*

Ep. fam. l. 5. ep. 16.
In Psl. 118. f. 22.

 tatem & ad nostram suspensionem pertinet regni Dominici repræsentatio; quomodo quidam protractum quemdam in sæculo postulant? C'est-à-dire, *si c'est un don qui dépend de la volonté de Dieu, & qui doit être l'objet de notre attente, que le Royaume de Dieu arrive au plutôt; comment est-ce que quelques-uns demandent la prolongation de leur vie en ce siecle?*

On ne nie pas aussi, que dans les mêmes Auteurs, le mot de *repræsentare* ne signifie quelquefois figurer & représenter une chose qui n'est pas présente; & il n'étoit pas besoin qu'Aubertin se mît en peine d'en rapporter des exemples.

Ainsi ce mot étant équivoque, & ces deux usages étant à-peu-près aussi établis & aussi communs l'un que l'autre, si l'on en demeure là, il faudra dire que ce passage ne favorise ni les uns ni les autres: & ce seroit ce que la bonne foi & la sincérité obligeroit de reconnoître.

Aussi Aubertin tâche-t-il d'aller plus avant, & il prétend que dans ce passage de S. Jérôme, aussi-bien que dans un autre de Tertullien, dont nous parlerons ensuite, on doit prendre le mot de *repræsentare* pour figurer. Et voici l'unique raison qu'il en allegue. *Le mot de* repræsentare, dit-il, *étant équivoque, il faut déterminer sa signification par la matiere à laquelle on l'applique. Or il est certain que toutes les fois qu'il s'agit ou des paroles ou des choses destinées à en signifier d'autres, le mot de* repræsentare *qu'on leur applique, ne signifie pas que ces signes rendent présente la chose signifiée, mais seulement qu'ils la signifient. Et c'est ce qui paroît manifestement par les exemples que j'ai déja allégués. Car quand, par exemple, Procope dit que les colomnes du Tabernacle, les parfums, les animaux, représentoient Jesus-Christ,* Christum *repræsentasse; quand* Tertullien dit, *qu'un corps impur représentoit Hercule, le mot de représenter, dont ces Auteurs se servent, ne marque pas que Jesus-Christ, ou que Hercule fussent rendus présents, mais seulement qu'ils étoient figurés.* Et de-là il conclut, que les Sacrements étant destinés à signifier, le mot de *repræsentare*, appliqué aux Sacrements, ne signifie que représenter.

p. 322. col. 2.

C'est à quoi se termine la subtilité de ce Ministre: & cette subtilité n'est proprement qu'un défaut véritable de lumiere, qui l'a empêché de pénétrer la vraie raison qui détermine le sens des expressions qu'il allegue. Car il est vrai que quand il s'agit de paroles ou de signes, le mot de *repræsentare* signifie ordinairement *représenter*, & non *rendre effectivement présent.* Mais ce qui le détermine à cette signification, n'est pas cela seul qu'il s'agisse de signes lorsqu'on se sert de ce terme; c'est la notoriété que ces signes sont purement des signes, & que les choses signifiées ne sont pas effectivement présentes. Ainsi quand on dit: *Hæc tabula Regem repræsentat*; ou pour me servir des exemples d'Aubertin, quand Procope dit:

que les colomnes du Tabernacle, *Christum repræsentabant*, il faut expliquer ce mot par celui de *représenter*, & non par celui de *rendre présent*, parce que chacun sait que ces colomnes n'étoient que des simples figures.

Mais quand il s'agit d'une chose qui est en même temps & signifiée & présente, alors cette notoriété qu'il s'agit d'un signe exclusif, qui déterminoit le mot de *repræsentare* dans les expressions alléguées par Aubertin à ne signifier qu'une simple représentation, n'y étant plus, non seulement ce mot n'est point déterminé à ce sens de simple figure, mais l'esprit même le détermine naturellement à l'autre.

Par exemple, quoique les langues de feu fussent les figures du S. Esprit, néanmoins si quelqu'un disoit en latin : *Christus promissum Apostolis Spiritum Sanctum linguis igneis repræsentavit*, il seroit visible que le mot de *repræsentavit* signifieroit, non que Jesus Christ représenta aux Apôtres le S. Esprit par des langues de feu, mais qu'il le donna effectivement par ces langues; & l'expliquer autrement, ce ne seroit pas entendre le latin. De même, encore que le Baptême & l'ablution extérieure soient une figure de la rémission des péchés, néanmoins si l'on parloit ainsi : *Tot legalibus olim Baptismatis præfigurata peccatorum remissio in Baptismo repræsentatur*, cela ne voudroit pas dire que la rémission des péchés fût seulement signifiée par le Baptême, mais on exprimeroit par-là qu'elle est effectivement donnée. Et si apportant des Lettres de grace pour un coupable, on lui disoit : *Impetratam tibi criminum veniam hæc tibi charta repræsentat*, on signifieroit, non que l'on figure cette grace, mais que l'on la lui donne effectivement. Et afin d'en apporter un exemple réel, qui soit dans le cas de la regle d'Aubertin, on lit dans la traduction du Livre de la Théorie des mysteres de Germain, Patriarche de Constantinople, ces paroles latines : *A communicatione immaculati corporis & pretiosi sanguinis sanctificatio & adoptio filiorum repræsentatur.* Il s'agit ici d'un Sacrement, & il est clair que par les mots de *immaculatum* CORPUS, l'Auteur entend l'Eucharistie. Cependant il n'est pas moins clair que le mot de *repræsentatur* signifie en cet endroit, *est donné effectivement*, puisqu'il répond au mot grec *παραγίνεται advenit*, nous vient. M. Claude rejettera peut-être ce Traducteur; mais quoiqu'il le fasse, il ne sauroit empêcher qu'un homme qui s'exprime naturellement ainsi, sans songer au différent qui est entre nous, ne soit meilleur témoin du langage naturel, que ni Aubertin ni lui ne peuvent être, étant intéressés & prévenus comme ils le sont.

Il ne suffit donc pas, pour avoir sujet de conclure que le mot de *repræsentare* signifie figurer, qu'il s'agisse d'un signe; mais il faut que ce soit un signe exclusif, & reconnu pour exclusif; c'est-à-dire, qu'il faudroit qu'Aubertin eût prouvé d'ailleurs, que tous les Chrétiens du monde regar-

 doient l'Euchariftie comme un figne exclufif de Jefus Chrift, & qu'ils ne croyoient en aucune forte qu'il y fût préfent, pour pouvoir prétendre que le mot de *repræfentare* ne fignifie dans ce paffage que repréfenter.

Cela étant ainfi, il eft facile de voir que l'argument d'Aubertin eft une pure pétition de principe, qui eft l'un des fophifmes les plus ridicules; puifque, pour combattre par ce terme la doctrine catholique, il faut qu'il la fuppofe détruite; c'eft-à-dire, qu'il prenne pour principe que tous les fideles croyoient alors que Jefus Chrift n'étoit point préfent dans l'Euchariftie, que fon corps ne nous y étoit pas donné, & que le pain & le vin n'en étoient que des fimples fignes exclufifs de la réalité.

La réflexion particuliere que le même Aubertin fait fur le paffage de S. Jérôme, n'eft pas moins vaine que fon principe de Grammaire fur le mot de *repræfentare.* Elle eft fondée fur ces paroles, *ipfe quoque*, LUI *auffi*, qui fe trouvent dans ce paffage: *Comme Melchifedech avoit fait en préfiguration de lui, offrant du pain & du vin, lui auffi a voulu repréfenter la vérité de fon corps & de fon fang.* Ces paroles, dit Aubertin, marquant la reddition de la comparaifon entre Melchifedech & Jefus Chrift, il faut que comme Melchifedech a offert du pain & du vin pour repréfenter Jefus Chrift, Jefus Chrift ait auffi offert du pain & du vin pour repréfenter fon corps.

Mais qui ne voit que l'oblation de Jefus Chrift n'eft pas fimplement comparée dans ce paffage de S. Jerôme à celle de Melchifedech comme femblable, mais comme étant la vérité figurée par cette oblation de Melchifedech, & comme en étant l'accompliffement? Or s'il faut qu'il y ait de la reffemblance entre la figure & la vérité, il faut auffi qu'il y ait de la différence. La reffemblance confifte, en ce que Jefus Chrift fe fervit de pain & de vin comme Melchifedech; & c'eft le fondement de ce, *quomodo*, *ut ipfe quoque.* Et la différence confifte, en ce que Melchifedec n'offrit qu'une figure, & que Jefus Chrift, en offrant du pain, rendit préfente la vérité de fon corps & de fon fang; & c'eft ce qui eft exprimé à l'égard de Melchifedech par ce terme, *in præfiguratione*, & à l'égard de Jefus Chrift par ceux de *veritatem corporis & fanguinis fui repræfentaret.*

Je n'ai prétendu jufques ici, que faire voir que M. Claude & Aubertin font vifiblement déraifonnables, d'alléguer ce paffage de S. Jérôme en faveur de leur doctrine: car il y a une injuftice évidente de fe fervir d'un paffage équivoque & reconnu pour équivoque, fans avoir aucune raifon folide qui le détermine au fens duquel on prétend tirer avantage; & c'eft un procédé que la bonne foi ne permet point. Mais je paffe maintenant plus avant, & je dis que ce terme, & dans ce paffage de S. Jerôme, & dans celui de Tertullien, eft déterminé au fens catholique, & que quoiqu'il foit

équivoque en soi, néanmoins l'équivoque est levée par les termes auxquels il est joint.

Pour en être persuadé à l'égard du passage de S. Jerôme, il ne faut que considérer, que l'on ne dit point ordinairement d'un Peintre qui a fait le portrait du Roi, qu'il a représenté la vérité du Roi, ni d'une carte qu'elle représente la vérité de l'Italie; & néanmoins il y auroit encore quelque raison dans ces expressions, parce qu'un Roi peut être bien & mal peint, & qu'une province peut être bien & mal représentée: mais cette expression seroit encore bien plus choquante dans les signes d'institution, dont la représentation ne consiste que dans un rapport d'établissement entre le signe & la chose signifiée, & qui par conséquent ne manquent jamais de signifier leur objet, leur signification dépendant toute de la volonté de l'Instituteur.

De-là vient que jamais homme n'a dit que le lierre marquât la vérité du vin, que l'olivier signifiât la vérité de la paix, que le laurier représentât la vérité de la victoire, ni que l'Agneau paschal figurât la vérité du passage du Seigneur.

Il faudroit donc, pour justifier l'expression de S. Jérôme, avoir recours à quelque vue éloignée, & prétendre par exemple qu'il auroit voulu, par ce terme de *vérité*, aller au devant de quelque erreur. Mais il n'y a rien dans toute la suite du passage qui donne sujet de le croire. Or jamais un homme qui parle raisonnablement ne laisse entrer dans son discours de ces mots écartés, qui ont rapport à des vues éloignées, & entiérement différentes du sujet dont il s'agit, sans qu'ils soient accompagnés, dans l'endroit même, de quelque chose qui montre cette vue éloignée, & qui puisse aider l'esprit à la trouver.

S. Jérôme n'auroit donc pas parlé raisonnablement, s'il avoit eu dans l'esprit le sens des Calvinistes, d'avoir affecté une expression aussi extraordinaire que nous venons de voir que le seroit celle-ci, sans y avoir laissé la moindre marque d'aucune vue éloignée, à quoi elle se pût rapporter.

Mais s'il a eu au contraire le sens catholique dans l'esprit, c'est-à-dire, s'il a pris le mot de *repræsentare* pour rendre présent & donner effectivement, son expression est la plus raisonnable & la plus naturelle du monde.

Car l'on emploie ordinairement ce terme de vrai & de vérité en deux usages: le premier, quand la chose étant difficile à croire, l'esprit fait effort pour affirmer plus fortement cette chose difficile. C'est ainsi que toutes les nations du monde se sont portées naturellement à dire, que l'Eucharistie est le vrai corps de Jesus Christ, pour résister, par cette expression forte, aux doutes qui nous éloigneroient de le croire.

2°. On se sert de ce terme par opposition aux figures; la chose figurée

LIV. III. CH. V. étant la vérité à l'égard de la figure. L'un & l'autre usage se trouve dans ce passage, en prenant le mot *repræsentare* pour rendre présent. Car comme c'étoit une vérité difficile à croire, & qui est combatue par la raison humaine, S. Jérôme a parlé fort naturellement, en fortifiant la foi par cette affirmation, & en ne disant pas seulement que Jesus Christ a rendu présent son corps & son sang, mais qu'il a rendu présente la vérité de sa chair & de son sang; & d'ailleurs comme il parle de cette chair par opposition aux figures de l'Agneau & de Melchisedech, il a dû encore se servir du mot de vérité, qui est le correlatif de ces figures.

Il est d'autant plus naturel qu'il se soit servi du mot de *vérité* dans ce sens, qu'il paroît qu'il a voulu que les deux membres, dont cette période est composée, se répondissent l'un à l'autre, & que comme il avoit opposé dans le premier le vrai Sacrement de la Pâque, c'est-à-dire l'Eucharistie, à la Pâque typique, en disant, *qu'après que la Pâque typique fut accomplie, Jesus Christ passa au vrai Sacrement de la Pâque*, il a voulu de même opposer, dans ce second membre, *la vérité de sa chair* à la *préfiguration* qui en avoit été faite par Melchisedech, en disant, *ut quomodo in* PRÆFIGURATIONE *ejus Melchisedech Rex Sacerdos Dei summi panem & vinum offerens fecerat, ipse quoque* VERITATEM *sui corporis & sanguinis repræsentaret.*

Voilà l'opposition manifestement marquée par les mots de *in præfiguratione*, & *veritatem corporis*. Cependant Aubertin ne veut pas qu'il y en ait, tant il est aveugle ou de mauvaise foi; & il soutient que S. Jérôme n'a voulu que comparer comme semblables, l'action de Jesus Christ & celle de Melchisedech. Mais il est visible que S. Jérôme, qui a certainement reconnu cette opposition, & qui a cru que l'Eucharistie étoit différente des figures légales, qui étoient de même nature que le sacrifice de Melchisedech, *comme un corps de son ombre, & un original de son image*; il est visible, dis-je, qu'il a voulu marquer cette opposition & cette différence dans ce passage par les mots de *préfiguration de Jesus Christ*, qu'il attribue au sacrifice de Melchisedech, & par ceux de *vérité du corps & du sang de Jesus Christ*, par lesquels il marque ce que Jesus Christ a donné à ses Apôtres.

In cap. I. Epist. ad Tit.

Et cela étant, l'argument de M. du Perron subsiste tout entier. Et pour le réduire en abrégé, il n'y a qu'à dire en un mot, que comme S. Jérôme appelle l'Eucharistie le vrai Sacrement de la Pâque, dans le premier membre par opposition à la Pâque typique, il dit aussi dans ce second, qu'il a représenté, *repræsentavit*, la vérité de son corps & de son sang par opposition à ce qu'il avoit dit, que Melchisedech avoit offert du pain & du vin en figure de Jesus Christ. Or le mot de *repræsentare* ne peut être opposé

posé à celui de figurer, qu'en le prenant dans la signification de *rendre présent*. Et par conséquent il faut par nécessité l'entendre dans ce sens, pour satisfaire à cette opposition si clairement marquée par les mots de *vérité* & de *figure*, & par le rapport du deuxieme membre au premier. LIV. III. CH. V.

Ce que nous venons de dire sur ce passage donne moyen d'abréger l'explication de celui de Tertullien, tiré du premier Livre contre Marcion, cap. 14. où le même terme de *repræsentare* étant employé à l'égard de l'Eucharistie, fait naître la même contestation, chacun le tirant de son côté, & prétendant qu'il est favorable à sa doctrine. Cet Auteur, pour réfuter Marcion, qui attribuoit la création du monde à un autre Dieu qu'à Jesus Christ, se sert de cet argument. *Jesus Christ n'a point rejeté l'eau puisqu'il en lave les siens, ni l'huile puisqu'il en oint les siens, ni l'usage du miel & du lait puisqu'il le donne aux siens comme à des enfants, ni le pain*, quo *ipsum corpus suum repræsentat*, ayant besoin d'emprunter ainsi du Créateur la matiere de ses Sacrements.

Il est question de ce que signifient ces termes: *quo ipsum corpus suum repræsentat.* On convient de part & d'autre que ce mot de *repræsentare* est équivoque de soi. Aubertin, pour le déterminer au sens de figure, n'a que ce principe imaginaire, que ce mot, quand il s'agit de signes, signifie toujours figurer, ce que nous avons fait voir être un pur sophisme. Mais la conjecture que les Catholiques tirent du mot *ipsum corpus suum*, pour montrer qu'il prend le mot de *repræsentat* pour rendre présent, est aussi solide que la regle d'Aubertin est vaine.

Car il ne faut pas s'imaginer que ce terme, *ipsum*, soit superflu, & qu'il ne fasse pas un sens très-considérable dans une proposition. L'impression qu'il fait dans l'esprit est telle, que l'addition ou le retranchement de ce seul mot, dans des propositions toutes semblables d'ailleurs, rend les unes ridicules, les autres raisonnables.

C'est parler raisonnablement, par exemple, que de dire, que le Roi a écrit au Pape de sa main même: & ce n'est pas parler raisonnablement que de dire, que le Roi a écrit au Pape de la main même du Secretaire d'Etat.

C'est une proposition raisonnable que de dire, que les Peres Grecs ont entendu ce passage: *mon Pere est plus grand que moi*, de Jesus Christ selon sa divinité même, sans néanmoins détruire son égalité parfaite: & c'est parler ridiculement que de dire, que les autres Peres veulent que Jesus Christ soit moindre que son Pere selon son humanité même.

C'est parler raisonnablement que de dire, que Dieu, après avoir parlé à nos Peres par les Prophetes, leur a enfin parlé par son Fils même: & c'est parler ridiculement, que de dire, que Dieu ayant parlé à nos Peres par les Prophetes mêmes, leur a enfin parlé par son Fils.

Liv. III. Ch. V.

C'eſt parler raiſonnablement que de dire, que Jeſus Chriſt a donné à ſes Apôtres ſon corps même: & ce feroit parler ridiculement que de dire, qu'il leur donna ſon pain même.

Cela fait voir que l'on ne ſe ſert point de ce mot de même dans les choſes faciles, communes, ordinaires, mais ſurprenantes, & qui frappent l'eſprit de cette idée, que le ſujet auquel on l'applique a quelque choſe d'extraordinaire, de difficile, de particulier.

Cette idée eſt merveilleuſement remplie en prenant ce terme de *repræſentare*, dont ſe ſert Tertullien, au ſens que les Catholiques lui donnent; c'eſt-à-dire, dans celui de rendre préſent, qui eſt le ſens auquel Tertullien le prend ordinairement. Car comme c'eſt une choſe que l'eſprit regarde comme très-difficile & très-ſurprenante, que de recevoir le corps de Jeſus Chriſt, il ne trouve point étrange que l'on l'en aſſure par une expreſſion forte; & diſant que Jeſus Chriſt a donné aux ſiens ſon corps même, il ſent pleinement l'effet de ce terme, & il ſatisfait parfaitement à ſon attente.

Mais qu'il y a de peine de trouver de la raiſon dans ce même terme, en prenant le mot de *repræſentare* pour figurer! Car eſt-ce une choſe ſi étrange que de repréſenter ſimplement une choſe, quelque excellente qu'elle ſoit? N'eſt-ce pas au contraire l'uſage ordinaire des images? Pourquoi donc Tertullien auroit-il dit, que Jeſus Chriſt a repréſenté ſon corps même, & non ſimplement qu'il a repréſenté ſon corps? Dit-on en parlant du portrait du Pape, ſans le comparer à d'autres portraits, qu'il repréſente le Pape même? Dit-on de l'Agneau paſchal, qu'il repréſente le paſſage même? Dit-on du Baptême qu'il repréſente le Saint Eſprit même, ou le ſang même de Jeſus Chriſt, lorſque l'on n'en fait point de comparaiſon avec d'autres ſignes moins nobles?

Il faut de plus conſidérer, qu'il y a une gradation marquée dans les paroles de Tertullien. Car il rapporte & le Baptême & le Chrême, & le miel, & le lait aux ſeuls fideles: *ſuos abluit, ſuos ungit, ſuos infantat*; mais il rapporte le pain au corps de Jeſus Chriſt, marquant viſiblement une préférence de ce Sacrement aux autres. Cependant ſi ce rapport n'eſt que de reſſemblance & de ſigne, c'eſt une illuſion que cette préférence. Car il ne tenoit qu'à Tertullien de rapporter de même le Baptême & le Chrême au ſang de Jeſus Chriſt & au Saint Eſprit, & de dire: *Neque aquam reprobavit quâ ipſum ſanguinem repræſentat, neque oleum quo ipſum Spiritum Sanctum exprimit;* & il n'auroit eu en ce cas aucun lieu de dire du pain euchariſtique, par préférence aux autres: *Panis quo ipſum corpus ſuum repræſentavit;* puiſqu'en cela l'Euchariſtie n'auroit rien eu par deſſus les autres Sacrements.

Ces preuves concluent pour ceux qui ont le jugement exact. Peut-être qu'il y en aura qui en ſeront moins touchés. Mais ceux-là mêmes ne fau-

roient nier que les Calvinistes n'ont pas le moindre prétexte de tirer avantage de ce passage, & que par conséquent le procédé de M. Claude est inexcusable, de nous avoir mis froidement S. Jerôme entre les Auteurs qu'il prétend avoir expliqué ces paroles, *ceci est mon corps*, en un sens de figure, & d'avoir cité trois fois dans son Livre ce passage de Tertullien contre Marcion, en le traduisant toujours par le mot de *représenter*, comme si c'étoit une chose certaine & incontestable qu'il le fallût traduire de cette sorte.

CHAPITRE VI.

Examen d'un passage de Zonare, dont M. Claude abuse par une fausse traduction.

L'Eclaircissement de ces deux passages, & la conviction de l'abus que M. Claude en fait, enferme celle d'une fausse traduction qu'il fait d'un passage de Zonare, qu'il traduit en cette maniere. *Les divins mysteres, je veux dire le pain & le calice, nous représentent le corps & le sang du Seigneur. Car en donnant le pain à ses Disciples, il dit: prenez & mangez, ceci est mon corps.* Il y a dans Zonare τὸ σῶμα καὶ τὸ αἷμα τῦ κυρίυ παριςῶσιν ἡμῖν. Or encore que ce terme signifie quelquefois représenter, néanmoins sa signification naturelle & ordinaire est de signifier rendre présent, comme M. Claude ne l'ignore pas. Il n'est donc pas excusable d'avoir abandonné la signification ordinaire de ce mot, selon laquelle il falloit traduire, que le pain & le vin rendent présents le corps & le sang de Jesus-Christ, pour prendre cette signification métaphorique de ce terme, qui est expressément contraire à la doctrine de tous les Grecs, par l'aveu même de M. Claude. *Car les Grecs*, dit-il, *depuis le huitieme siecle, semblent vouloir garder en quelque sorte le sens littéral de ces paroles: ceci est mon corps. Nous les entendons en ce sens: ce pain est le signe sacré, ou le Sacrement de mon corps, ou, ce qui est la même chose: ce pain signifie mon corps. Eux au contraire, prenant le terme* EST *en quelque sorte à la lettre, veulent que ce même sujet, qui est le pain, soit aussi le corps de Jesus Christ. C'est pourquoi ils disent si souvent, que le pain est non la figure du corps, mais le corps; non la figure de la chair, mais la chair; parce que le Seigneur n'a pas dit: ceci est la figure de mon corps, mais mon corps.*

2. Répons. p. 125.

3. Répons. p. 334.

On a donc droit de conclure que Zonare prenoit ces paroles: ceci est mon corps, qu'il allegue dans ce passage même, non pour *signifier & figurer*, mais pour *être*.

LIV. III. CH. VI. Et de-là il s'ensuit nécessairement, que quand il conclut de ce passage: *ceci est mon corps*, que les mysteres σῶμα καὶ αἷμα κυρίου παριστῶσι, il ne prend pas ce mot pour figurer & représenter, mais pour rendre présent. Car comme c'est fort bien conclure, en prenant le mot *est* au sens des Calvinistes: *Jesus Christ a dit le pain figure & représente mon corps; donc les mysteres nous représentent le corps & le sang de Jesus Christ*; c'est au contraire une conclusion ridicule, que de dire: Jesus Christ a dit littéralement que le pain étoit son corps; donc les mysteres nous le représentent & nous le figurent.

Que si la seule qualité de Grec suffit pour ôter tout droit à M. Claude d'attribuer ce sens à Zonare, les preuves qu'il a données de sa foi le lui ôtent beaucoup davantage. On a fait voir dans le premier Tome de la Perpétuité, que cet Auteur enseignoit positivement, *que le pain que l'on offre, est cette même chair de Jesus Christ qui fut sacrifiée au temps de sa Passion*, & qu'il est la *vraie chair de Jesus Christ*. Et nous ferons voir dans la suite de ces preuves, que ces termes excluent *la figure & la vertu* des Calvinistes; que l'on n'a jamais dit d'une chose qui contient simplement la vertu d'une autre, qu'elle étoit la chose même, ou qu'elle fût cette chose dans la vérité. Ainsi il n'est pas nécessaire de s'arrêter ici à ces petits exemples que M. Claude produit pour éluder la force de ces paroles; comme que l'on dit d'un pauvre que c'est Jesus Christ même; & de l'Eglise, que c'est le corps même de Jesus Christ, parce que nous les réfuterons amplement ailleurs.

Il suffit de remarquer ici, qu'il n'y a rien de plus vain qu'une subtilité que M. Claude allegue dans son nouveau Livre, pour montrer par la suite, que, dans ce passage de Zonare dont il s'agit, le mot de παριστῶσι signifie, non rendre présent, mais représenter, & qu'il exprime en ces termes. M. Claud. 3. Réponf. p. 261. *Que voudroit dire Zonare? Le pain & le calice nous donnent le corps & le sang du Seigneur, parce que Jesus Christ a dit: ceci est mon corps, ceci est mon sang. Il faut donc mettre de l'eau dans le calice, puisqu'il sortit du sang & de l'eau du côté de Jesus Christ. Les Arméniens au contraire auroient dit, qu'il n'en falloit pas mettre, parce que le Seigneur n'avoit fait mention que de son sang; que c'étoit une chose fort incertaine si les mysteres nous donnent cette eau qui coula du côté de Notre Seigneur; & que quand ils nous la donneroient, il ne s'ensuit pas que nous devons mettre de l'eau avec le vin dans le calice, le vin seul suffisant pour être transsubstantié au sang & à l'eau qui accompagne le sang. Il faut donc nécessairement, si l'on veut conserver le sens à Zonare, prendre le terme de παριστῶσι au sens de représentation, & alors son discours paroîtra fort raisonnable. Les mysteres représentent le corps & le sang de Jesus Christ comme ils étoient sur la Croix.*

Or en cet état il sortit du corps percé de Jesus Christ du sang & de l'eau. Il faut donc exprimer dans le mystere cette circonstance. Et pour l'exprimer il faut mêler l'eau avec le vin dans le calice, afin que comme le vin représente le sang, l'eau de même représente cette divine eau qui coula avec le sang. Et de-là M. Claude conclut, comme d'une démonstration sans replique, *que Zonare a entendu ces paroles de Jesus Christ: ceci est mon corps, en un sens de représentation mystique.*

Mais tout ce raisonnement ne mérite, comme j'ai déja dit, que le nom d'une vaine subtilité, qui ne naît que du peu d'équité de l'esprit de M. Claude. Car quand il veut, il conçoit très-bien que les Auteurs n'expriment pas souvent toutes les propositions d'où leurs conséquences dépendent; & quelquefois il ne le veut pas concevoir. Quelquefois il veut obliger les autres à prévenir toutes les réponses qu'on peut faire à leurs argumens; & quelquefois il ne veut pas les y obliger, sans qu'il garde en cela aucune autre regle que celle de son intérêt.

Quand il veut faire raisonner Zonare à sa mode, il lui fait dire que les mysteres représentent le corps & le sang de Jesus Christ, *tels qu'ils étoient sur la Croix.* Cependant Zonare ne le dit point. Ce *tels qu'ils étoient sur la Croix*, est un supplément de M. Claude pour former son argument. Il prétend donc que Zonare l'a sous-entendu. Mais c'est ce qui lui devroit faire comprendre que les Auteurs sous-entendent donc quelquefois des clauses essentielles à l'argument. Il supplée de même dans l'argument de Zonare cette autre proposition, *qu'il faut exprimer dans les mysteres cette circonstance, qu'il sortit de l'eau avec du sang dans la Passion*, quoiqu'elle ne soit pas aussi exprimée.

Mais pourvu qu'il nous permette d'user aussi du même droit dont il se sert, il verra que l'argument de Zonare est fort bon, en le prenant dans le sens des Catholiques. Car il n'y a qu'à lui dire que ce raisonnement n'est qu'un enthymême, dont la majeure est sous-entendue; & que cette majeure est, qu'il faut *qu'il y ait un rapport naturel de la matiere de l'Eucharistie avec la vérité intérieure qu'elle contient au dedans.* Cette majeure étant supposée, il n'y aura qu'à y ajouter la mineure exprimée par Zonare, qui est que les mysteres contiennent réellement le corps de Jesus Christ. Et de-là on conclura qu'il faut que la matiere eucharistique ait rapport au corps de Jesus Christ: & comme dans ces sortes de rapports on ne considere pas seulement l'objet en lui-même, mais aussi dans ses divers états, principalement dans ceux auxquels le mystere nous oblige de le regarder, on tirera de-là sans peine cette derniere conclusion, qu'il faut mêler de l'eau dans le calice, afin que cette matiere ait rapport avec le sang de Jesus Christ qui parut mêlé d'eau dans la Passion.

Et que M. Claude ne nous dise pas que l'addition de cette majeure au raisonnement de Zonare est bien étrange. Car je lui soutiens, qu'il n'y a rien de plus ordinaire que de la sous-entendre, & que dans le différent des azymes, agité entre les Grecs & les Latins avec tant de chaleur, elle est presque toujours sous-entendue; les Grecs & les Latins ayant fondé tous leurs raisonnements sur cette maxime, sans l'exprimer presque jamais.

Par exemple, c'est sur ce fondement que le Cardinal Humbert dit aux Grecs, dans l'Ecrit même qu'il fit à Constantinople l'an 1054, pour réfuter celui de Cérularius: *Examinons maintenant laquelle des deux Eglises imite la vérité & la propriété du corps du Seigneur, par un rapport plus exact & plus précis.* NUNC *videamus quænam Ecclesiarum majori diligentiâ & subtiliori significatione dominici corporis proprietatem & veritatem imitetur.* Car cette question suppose mainfestement cette maxime sous-entendue & non exprimée, *qu'il doit y avoir du rapport entre la matiere eucharistique & le corps de Jesus Christ.*

C'est sur ce fondement qu'il prétend avoir suffisamment justifié l'Eglise Romaine dans l'usage des azymes, en montrant les rapports des azymes avec Jesus Christ. *L'Eglise Romaine & Occidentale*, dit-il, *offre du pain azyme fait par les Ministres du Saint Autel, dans lequel la farine de froment mêlée avec de l'eau claire est cuite & préparée par le feu; marquant par-là que dans la personne de Jesus Christ, Médiateur de Dieu & des hommes, elle croit & adore trois substances parfaites; la chair, l'ame raisonnable & le Verbe*; car il est clair que cette analogie ne prouve qu'en vertu de cette maxime sous-entendue.

C'est en vertu du même principe qu'ayant rapporté que selon les Grecs il y a cinq substances dans le pain levé; *savoir*, le levain, la farine, l'eau, le sel, le feu, il croit être en droit de leur demander qu'ils fassent voir le rapport de ces cinq choses avec la chair du Sauveur. *Quarum omnium significationes congruas in illa simplici & sincera carne Salvatoris date nobis.*

Enfin c'est par la force de ce principe, qu'il sous-entend toujours & qu'il n'exprime jamais, qu'il préfere la pratique de l'Eglise Occidentale touchant les azymes, à celle des Grecs qui usent de pain levé: *Parce*, dit-il, *qu'un pain sans tache est plus propre à signifier le corps immaculé de Jesus Christ, & l'intégrité d'un pain l'intégrité de l'Eglise qui est faite le corps de Jesus Christ par la participation de son corps.* CUM *immaculata hostia immaculatum corpus Domini aptiùs videatur significare, & integritas panis integritatem Ecclesiæ, quæ corpus Domini fit participatione ejus integerrimi corporis.*

C'est que les Grecs n'offrent qu'une portion de pain.

Il ne faut pas s'imaginer que cette maniere de raisonner soit particu-

liere à Humbert: car si l'on consulte de même tous les autres Auteurs qui ont défendu la pratique de l'Eglise Latine contre les Grecs, on trouvera qu'ils ont tous raisonné sur ce principe, qu'il doit y avoir du rapport entre la matiere eucharistique & le corps de Jesus Christ, & qu'ils l'ont très-rarement exprimé. Liv. III. Ch. VI.

Le Pape Innocent III le suppose, par exemple, lorsqu'il nous dit, *que le pain azyme est bien plus propre pour signifier que, selon l'Apôtre, Jesus Christ a pris un corps sans péché de la masse du péché, comme s'il avoit pris un azyme d'une masse de pain levé; & que le peuple ne doit point être séparé de Jesus Christ par le péché, comme le froment dont le pain azyme est composé n'est point séparé de l'eau, qui représente le peuple, par aucun vieux levain. Ce qui peut encore signifier*, dit-il, *que comme le pain azyme est fait d'une masse pure sans levain, de même le corps de Jesus Christ a été conçu sans péché d'une Vierge pure.* L. 4. de myst. mist. l. 5. c.

Saint Anselme le suppose aussi, en répondant à l'argument des Grecs qui accusoient l'usage des azymes de Judaïsme. *Nous répondons*, dit ce Saint, *que nous ne suivons pas les erreurs des Grecs, quoique nous employions l'azyme en figure, parce que nous ne signifions pas comme les Juifs, que Jesus Christ viendra sans le mêlange du levain du péché; mais qu'il y est venu.* Où l'on voit que les Grecs & les Latins convenoient de ce principe, que la matiere eucharistique devoit avoir ses rapports avec la vérité intérieure, & que c'étoit par ce fondement que les Grecs rejetoient les azymes, comme ayant un faux rapport; & que les Latins les soutenoient, comme en ayant un véritable. Ansf. de 3. Valerian. quæst. c. 4.

C'est ce qui paroît aussi par tous les Ecrits des Grecs contre les Latins, où l'on voit qu'ils ont prétendu préférer leur pain levé à l'azyme des Latins, parce que la signification en étoit plus naturelle, & qu'ils prétendoient que l'azyme avoit de fausses significations. Car toutes ces sortes d'arguments sont appuyés sur cette maxime: *Qu'il doit y avoir du rapport entre la matiere eucharistique & le corps de Jesus Christ.*

C'est en vertu de ce principe mal appliqué, que Pierre, Patriarche d'Antioche, dans un passage rapporté par M. Claude, dit en parlant des Latins: *Que ceux qui participent aux azymes courent risque de tomber dans l'hérésie d'Apollinaire, qui a osé dire, que le Fils de Dieu avoit pris de la Sainte Vierge un corps destitué d'ame & de raison, soutenant que la Divinité lui tenoit lieu d'ame & d'intelligence. Qu'ainsi ceux qui offrent des azymes offrent une chair non vivante, mais morte; car le levain tient la place de l'ame, & le sel celle de l'intelligence. L'azyme donc qui n'a ni sel ni levain, n'est-il pas mort & inanimé, & digne en effet d'un mort?* p. 241.

Et c'est sur ce même fondement que Nicétas Pectoratus reprochoit aux

LIV. III. CH. VI. Latins : *qu'ils offroient à Dieu en sacrifice l'azyme & le pain mort des Juifs, & qu'il soutenoit que celui qui fait l'azyme & qui le mange, bien qu'il n'ait pas pris cette coutume des Juifs, il les imite en cela, & son intelligence est comme celle des Juifs.*

Tout cela n'est fondé que sur cette maxime, toujours sous-entendue & presque jamais exprimée, que la matiere eucharistique doit avoir du rapport avec le corps de Jesus Christ & la vérité contenue. Et c'est en vertu de cette maxime que les Grecs préféroient le pain levé, parce qu'ils prétendoient y trouver des rapports plus naturels ; & qu'ils vouloient rendre les Latins responsables des fausses significations de cette matiere.

Il n'y a rien donc de plus naturel pour expliquer le passage de Zonare, qui a écrit depuis cette contestation formée entre les Latins & les Grecs, que de lui faire supposer cette maxime commune entre les deux Eglises. Et il n'y a rien au contraire de moins raisonnable que le procédé de M. Claude, qui prétend, par ces sortes de figures & de rapports que Zonare remarque dans la matiere eucharistique à l'égard du sang de Jesus Christ, conclure qu'il croyoit donc que le pain ne contînt le corps de Jesus Christ qu'en figure, contre la doctrine de tous les Grecs, & la profession expresse que fait Zonare, de croire *que c'est la vraie chair de Jesus Christ, & cette chair même qui a été sacrifiée & ensevelie pour nous.*

Ce que nous venons de dire découvre aussi en passant l'illusion de la preuve que M. Claude tire dans son nouveau Livre des arguments que les Grecs faisoient contre les Latins, en préférant leur pain levé aux azymes, à cause des significations véritables qu'ils attribuoient au pain levé, & des fausses significations qu'ils attribuoient aux pains azymes. D'où M. Claude conclut, qu'ils supposoient donc que le pain levé subsistât aussi-bien que l'azyme des Latins. Car il suffit de lui répondre, que tous les Auteurs Latins disputant avec les Grecs, n'ont jamais pris leurs arguments en ce sens, quoiqu'ils conférassent avec eux tous les jours, & qu'ils eussent toutes sortes de moyens pour s'en éclaircir ; & que non seulement ils n'en ont pas pris sujet de leur imputer de ne pas croire la Transsubstantiation, mais que quelque persuadés qu'ils fussent de cette doctrine, ils n'ont pas laissé de se servir du même argument contre les Grecs, & de préférer à leur tour le pain azyme au pain levé, à cause de sa signification plus expresse & plus naturelle.

Il est donc visible que tous ces vains raisonnements que fait M. Claude, ne sont fondés que sur ce qu'il n'a pas conçu que tous ces arguments des Grecs & des Latins étoient uniquement fondés sur cette maxime, qu'il devoit y avoir un rapport naturel entre la matiere eucharistique & le corps de Jesus Christ qu'elle contient, & qu'il falloit même préférer la matiere

matiere dont le rapport étoit plus naturel ; & que cela n'empêchoit nullement qu'ils ne convinssent de la présence réelle & de la Transsubstantiation. Liv. III. Ch. VI.

Il ne resteroit plus à examiner que quatre de ces passages, que M. Claude produit comme des Commentaires dans lesquels ces paroles, *ceci est mon corps*, sont expliquées en un sens de figure, savoir, celui de Tertullien du Livre quatrieme contre Marcion, celui de S. Augustin contre Adimante, ceux que l'on tire des Dialogues de Théodoret & du Livre de Facundus. Car pour le passage du Concile de Constantinople touchant les images, M. Claude a sujet de se contenter de ce qu'on en a dit dans le Livre de la Perpétuité. Et pour celui de S. Isidore, il falloit qu'il songeât ailleurs lorsqu'il l'a cité, puisque ce Saint dit clairement dans ce passage, qui ne fut jamais un Commentaire sur ces paroles, *ceci est mon corps*, que le pain qui est tiré du fruit de la terre est fait Sacrement, & qu'il reste à savoir ce qu'il entendoit par le terme de Sacrement. S. Isidore ne l'explique pas en ce lieu, car il n'en étoit pas question ; mais il s'en explique très-nettement quand il en est question, comme on l'a fait voir dans le premier Tome de la Perpétuité. p. 682.

Ainsi tout se réduit à ces quatre fameux passages, qui sont comme les quatre colonnes du Calvinisme. Que M. Claude ne s'imagine pas que je me veuille dispenser d'en parler ; il les trouvera dans la suite de cet Ouvrage dans leur place naturelle : mais je n'ai pas besoin de le faire ici, parce qu'ils ne sont pas contraires à ce que j'ai avancé dans cette premiere preuve, ni aux conclusions que j'en veux tirer.

J'ai dit qu'aucun de ceux qui ont fait des Commentaires sur l'Ecriture, & qui ont parlé de l'institution du S. Sacrement, n'a expliqué ces paroles, *ceci est mon corps*, dans le sens de figure ; & n'a marqué qu'elles fussent métaphoriques. Or ces quatre passages ne sont pas tirés des Commentaires de l'Ecriture. Ils sont pris des ouvrages polémiques, où les Peres n'ont eu rien moins en vue que de commenter ces paroles.

J'ai dit qu'aucun Auteur, en proposant dogmatiquement ce qu'il faut croire de l'Eucharistie, & se servant pour cela de ces paroles, *ceci est mon corps*, n'a averti qu'il ne les falloit pas prendre dans le sens littéral. Or ces quatre passages ne sont point des instructions dogmatiques, dans lesquelles les Peres aient eu pour but d'expliquer la foi de ce mystere. Ce sont des arguments qu'ils font en passant contre les personnes qu'ils réfutent.

J'ai dit qu'aucun Auteur Ecclésiastique de ce temps-là, n'a témoigné qu'il regardât ces paroles comme obscures. Or ces Auteurs ne font aucune remarque sur cette obscurité.

J'ai dit qu'aucun Auteur Eccléſiaſtique n'a fait paroître ni qu'il craignît que l'on abuſât de ces paroles & de toutes les autres ſemblables, en les prenant à la lettre, ni qu'il ſût que quelques perſonnes en euſſent abuſé en les entendant trop groſſiérement. Or on ne voit rien de tout cela dans ces quatre paſſages. Cela me ſuffit, & je n'en demande pas davantage préſentement, parce que j'ai droit d'en conclure que jamais on n'a entendu ces paroles dans le ſens des Calviniſtes; puiſque ce ſens étant obſcur & contraire à la nature, il eſt contre toute ſorte de vraiſemblance, qu'aucun des Commentateurs de l'Ecriture, qui ont pour but d'en éclaircir les endroits difficiles, ne ſe fût mis en peine de l'expliquer; que nul Pere & nul Paſteur n'en eût fait remarquer l'obſcurité, & n'eût appréhendé qu'on s'y trompât; que nul fidele ne s'y fût effectivement trompé, & n'eût donné lieu à ſes Paſteurs de l'en corriger; & enfin que des paroles qui ont été priſes uniformément depuis mille ans dans le ſens de la préſence réelle, comme on l'a déja fait voir, n'aient formé cette même impreſſion dans aucun des Chrétiens des ſix premiers ſiecles.

CHAPITRE VII.

Conſidérations particulieres ſur le ſoin que S. Chryſoſtôme a eu d'expliquer les autres métaphores de l'Evangile, & ſur l'omiſſion de cette explication à l'égard d'un paſſage qu'il a pris pour équivalent à ces paroles, ceci eſt mon corps.

Mais avant que de finir la preuve qui ſe tire de ce que les SS. Peres qui ont commenté l'Ecriture, n'ont jamais regardé ces paroles, *ceci eſt mon corps*, ou les autres ſemblables comme obſcures, & de ce qu'ils n'ont jamais dit qu'il ne les fallût pas entendre à la lettre, & qu'ils n'ont jamais averti qu'elles fuſſent énigmatiques; je ne puis m'empêcher de faire quelques remarques particulieres ſur le Commentaire de S. Chryſoſtôme ſur le ſixieme Chapitre de S. Jean, que j'ai ſujet de regarder comme un Commentaire ſur les paroles de l'inſtitution de l'Euchariſtie, puiſqu'il entend ce Chapitre de l'Euchariſtie, & par rapport aux paroles de l'inſtitution de ce myſtere, & qu'il entend par conſéquent ces paroles: *Le pain que je donnerai eſt ma chair*, dans le même ſens que ces paroles, *ceci eſt mon corps*. D'où il s'enſuit qu'il les devoit regarder comme également obſcures, & ayant également beſoin d'explication, s'il les eût priſes dans le ſens des Calviniſtes.

Ce qu'il y a de particulier dans ce Commentaire, c'eſt que jamais Auteur n'a eu tant d'application à expliquer les métaphores, que S. Chryſoſtôme en a dans cet ouvrage. Il n'en laiſſe preſque paſſer aucune tant ſoit peu conſidérable ſans l'expliquer. Dans l'Homélie ſeconde, il explique le mot *verbum*, parole, dont S. Jean ſe ſert dans ce verſet: *Et Deus erat Verbum;* & il marque qu'il ne le faut pas prendre pour une parole ou extérieure ou intérieure. Il répete la même explication dans l'Homélie ſuivante. Liv. III. Ch. VII.

Il explique dans l'Homélie 10 ce mot de S. Jean, *in propria venit*, & après avoir formé cette queſtion; *D'où peut venir celui qui remplit tout & qui eſt préſent* par-tout? il conclut que cet avénement ne ſignifie que *la manifeſtation de Jeſus Chriſt dans ſa chair.*

Il donne cet avertiſſement exprès dans l'Homélie 14, que *ſi on reçoit ſans diſcernement & à la lettre tout ce que l'on trouve dans l'Ecriture, on ſe formera pluſieurs idées indignes de Dieu, que l'on concevra qu'il eſt un homme, qu'il eſt d'acier, qu'il eſt colere & furieux, & que l'on recevra pluſieurs autres dogmes beaucoup pires.* Et le but de cet avertiſſement eſt d'empêcher qu'on ne prît à la lettre ce paſſage de S. Jean: *Le Fils unique qui eſt dans le ſein du Pere; parce*, dit-il, *qu'en la ſuivant on s'imagineroit que Dieu a un ſein. Ce qui n'eſt propre qu'à un corps.*

Il explique dans la même Homélie ce qui eſt dit, que les Anges voient la face de Dieu, & il éloigne expreſſément l'idée corporelle. Quoi donc, dit-il, eſt-ce que Dieu a une face, & qu'il eſt renfermé dans le ciel? Mais il n'y a perſonne aſſez inſenſé pour le dire. Ainſi quoiqu'il croie qu'un ſens littéral eſt inſenſé, il ne laiſſe pas de l'expliquer & de le rejetter expreſſément.

Il y fait admirer la bonté de Dieu, de ce qu'il a ſouffert qu'on lui appliquât ces paroles charnelles. *Penſez*, dit-il, *à l'extrême bonté du Seigneur, qui veut bien qu'en parlant de ſon être on ſe ſerve de paroles qui ſont indignes de lui, afin qu'au moins en cette maniere il nous éleve à lui.*

Il explique dans la même Homélie la métaphore enfermée dans ce paſſage de l'Apôtre, *que nous ſommes baptiſés en un même corps*; & il dit, que ce terme marque l'union de la charité. Il s'explique auſſi lui-même, parce qu'il s'étoit exprimé un peu obſcurément dans cette Homélie, en diſant: *Que Dieu nous avoit donné à tous une même table.* Il développe ſa penſée ajoutant, *que cette table n'eſt autre choſe que la terre.*

Parce que Notre Seigneur dans cette expreſſion, *ſpiritus ubi vult ſpirat*, que S. Chryſoſtôme entend du vent matériel, auroit, ſelon ce ſens, attribué une volonté au vent; S. Chryſoſtôme va au devant de ce ſens, en avertiſſant que Jeſus Chriſt, en uſant de cette expreſſion, n'a pas voulu

 faire entendre que le vent ait une volonté, mais seulement marquer que l'on ne peut empêcher son mouvement naturel; *parce*, dit S. Chrysostôme, *que c'est la coutume de l'Ecriture de parler des choses inanimées comme si elles avoient une ame.*

Il explique dans l'Homélie 31 pourquoi le S. Esprit est tantôt appellé eau & tantôt feu; & il dit, *que ces termes ne marquent pas sa substance, mais ses opérations : qu'il est appellé feu, parce qu'il consume les péchés; qu'il est appellé eau, parce qu'il purifie ceux qui le reçoivent.*

Il ne se contente pas d'expliquer dans l'Homélie 33 les métaphores enfermées dans ces paroles de Jesus Christ: *J'ai une viande à manger que vous ignorez;* mais il en rend raison, & il justifie en général l'usage des métaphores. *Que veulent dire*, dit-il, *ces métaphores dont Jesus Christ ne se sert pas seulement dans cet endroit, mais dans tout l'Evangile, & dont l'usage est si ordinaire aux Prophetes? Quelle est la cause qui les a portés à se servir de ce langage? Car il ne faut pas croire que ce soit sans raison que le Saint Esprit l'a ordonné; mais il faut conclure qu'il a eu quelque vue & quelque dessein. On en peut apporter deux raisons : la premiere, afin de rendre le discours plus vif & plus expressif; la seconde, afin de le rendre plus agréable, & de faire qu'il demeurât plus fortement gravé dans la mémoire; la simple affirmation d'une chose ne faisant pas une impression si forte, que quand on l'accompagne d'images & de peintures qui la représentent.*

Il dit dans l'Homélie 38. que le terme *d'envoyé*, dont Jesus Christ s'étoit servi dans ce passage : *Que celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Pere qui l'a envoyé*, est un terme métaphorique, & que Jesus Christ s'est servi de ce terme grossier, pour montrer qu'il n'a que la même volonté de son Pere.

Et il n'omet pas même d'avertir que dans cet autre passage : *Nous disons ce que nous avons oui, nous rendons témoignage de ce que nous avons vu*, il ne faut pas prendre à la lettre ces mots de *voir*, & *d'ouir*, & qu'il faut entendre l'un & l'autre terme d'une connoissance certaine.

Il remarque sur ce passage : *Celui qui croit en moi, comme dit l'Ecriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre*, que le mot de ventre signifie *le cœur*. Il explique encore bien au long dans ce même lieu cette expression, *d'eau réjaillissante à la vie éternelle.*

Dans l'Homélie 58. il prévient la difficulté que l'on pourroit trouver dans cette expression : *Je suis la porte. Il ne faut pas*, dit-il, *se troubler, de ce que dans la suite il s'appelle une porte : car il s'appelle aussi pasteur & brebis, & il exprime par divers termes ce qui regarde son ministere envers les hommes.*

Il a peur que l'on n'entende pas ce que Jesus Christ dit : *Que celui qui*

entre par lui trouvera des pâturages; & il remarque que Jesus Christ a signifié par-là la nourriture des brebis spirituelles.

Ayant cité dans l'Homélie 60. ce passage d'Isaïe : *J'ai dépeint tes murs de ma main*, il a eu peur que l'on entendît une main matérielle & corporelle, & il éloigne cette pensée & la rejette expressément. *Quand vous entendez*, dit-il, *parler de main, ne concevez rien de corporel, mais seulement la force & la puissance de Dieu.*

J'ai voulu montrer, en rapportant toutes ces explications expresses des métaphores qui se trouvent dans un même livre, que jamais personne n'a été plus occupé que S. Chrysostôme du soin d'éclaircir les termes obscurs de l'Ecriture dont on pouvoit abuser; que c'est une des vues particulieres qu'il a eues en commentant l'Ecriture, que de rejetter expressément les fausses idées que le peuple se pouvoit former sur quelque passage mal pris; & qu'il a particuliérement pratiqué cette conduite dans son Commentaire sur S. Jean, & devant & après l'Homélie 45, où il explique ce qui est dit dans le sixieme Chapitre de cet Evangile de la manducation de la chair de Jesus Christ.

Voilà donc un moyen très-propre pour discerner de quelle sorte ce Saint a entendu toute la doctrine de l'Eucharistie. Car y rapportant, comme il fait, tout ce Chapitre, il faut dire que ce sont les plus étranges métaphores qui furent jamais en les prenant dans le sens des Calvinistes, soit qu'on les applique, comme fait S. Chrysostôme, à la réception des sacrés mysteres, soit qu'on les rapporte purement à la manducation spirituelle. Jesus Christ y parle plusieurs fois de manger sa chair & de boire son sang. Il dit, que sa chair est vraiment viande, & que son sang est vraiment breuvage. Il menace ceux qui ne mangeront pas sa chair & ne boiront pas son sang de n'avoir pas la vie en eux. Qu'y a-t-il de plus étrange que ces expressions, si l'on suppose que Jesus Christ n'a voulu dire autre chose par-là, sinon qu'il faut penser à sa chair, & croire que c'est par elle que nous sommes sauvés, & que par ce moyen cette chair est le principe de notre vie en qualité de cause méritoire? Quel effroyable éloignement de ces expressions & de ce prétendu sens!

Au contraire en prenant ces termes au sens des Catholiques, la chose est à la vérité étonnante, & ces paroles ne font connoître qu'obscurément la maniere de l'accomplissement du mystere; mais néanmoins elles sont naturelles & simples. On ne doit point dire qu'elles soient métaphoriques & énigmatiques; on ne doit point avertir les peuples de ne les prendre pas à la lettre, comme nous avons vu que S. Chrysostôme fait si souvent, quand il appréhende qu'en suivant la lettre on ne se jette dans l'erreur.

Le procédé de S. Chrysostôme dans cette rencontre doit donc être une

Liv. III. Ch. VII. preuve décisive de sa véritable doctrine. S'il a été dans le sentiment des Catholiques, il n'a point dû expliquer ces expressions, ni avertir qu'elles sont métaphoriques. Mais si l'on le suppose dans celui des Calvinistes, ce seroit la chose du monde la moins croyable, qu'ayant eu un si grand soin & une exactitude si ponctuelle à expliquer les autres métaphores, il n'eût rien dit sur les plus surprenantes qui furent jamais, personne n'ayant encore parlé de manger sa chair, comme il le remarque même expressément.

Hom. 45. p. 291. Que fait donc ce Saint, & comment en parle-t-il? Explique-t-il ces métaphores? Non. A-t-il soin de rejetter les mauvais sens auxquels elles porteroient étant prises littéralement? Non. A-t-il soin de prévenir sur cela l'esprit de ses Auditeurs & de ses Lecteurs? Non. Nous dit-il, comme il fait en tant d'autres lieux, qu'il faut éviter les pensées charnelles & grossieres; qu'il ne faut pas suivre la lettre, ni prétendre que le corps de Jesus Christ entre dans nous? Non. Il n'y a aucun vestige d'explication sur aucune des paroles qui parlent de manger le corps de Jesus Christ & de boire son sang.

M. Claude dira ce qu'il lui plaira, mais jamais il ne persuadera à un homme raisonnable, que ce soit une chose vraisemblable qu'un Auteur si exact, si touché de la crainte qu'on n'abuse des paroles de l'Ecriture, après avoir expliqué tant de métaphores faciles qui ne consistoient qu'en un mot dit en passant, ait pu omettre dans le même livre l'explication des plus obscures métaphores qui furent jamais, de métaphores redoublées, continuées, inintelligibles; & que son exactitude n'ait manqué justement que dans les expressions qui en avoient le plus de besoin.

Cependant si nous passons plus avant, nous trouverons bien d'autres sujets de nous étonner. Ce n'est encore là que le premier degré. Non seulement S. Chrysostôme n'explique point ces prétendues métaphores, & n'est point touché de la crainte que les Cathécumenes ou les fideles qui l'entendoient en abusassent; mais il enchérit sur ces métaphores par d'autres métaphores encore plus surprenantes, si l'on en prend les Calvinistes pour interpretes. Il dit, que Jesus Christ *se mêle dans nous par son corps; qu'il se joint à nous, afin que nous ne soyons qu'un avec lui, lui étant unis comme les membres le sont au chef.* Il dit, *qu'il ne se laisse pas seulement voir à ceux qui le desirent, mais qu'il se laisse toucher, manger, qu'il laisse mettre les dents dans sa chair;* qui sont toutes métaphores faciles & naturelles, supposé la doctrine de la présence réelle, mais ridicules & insensées dans la doctrine des Calvinistes.

Hom. 45.

Il dit *qu'il ne fait pas comme les meres qui donnent leurs enfants à nourrir à d'autres; mais qu'il nous nourrit de sa chair, qu'il se présente lui-même comme une viande,* ἑμαυτὸν ὑμῖν παρατίθημι.

Il attribue au même sang de Jesus Christ que nous prenons, toutes ces qualités : *d'être pris par nous ; d'attirer les Anges à nous, qui accourent*, dit-il, *où ils voient le sang du Seigneur ; de faire fuir les démons de nous* ; ce qui montre qu'il parle de ce que nous recevons dans le Saint Sacrement. Liv. III. Ch. VII.

Et cependant il dit de ce sang pris par nous : *Que c'est le sang dont l'effusion a délivré toute la terre ; que c'est la figure de ce sang qui a sanctifié le Temple des Juifs, & sans lequel le Grand Prêtre n'osoit entrer dans le Sanctuaire. Il lui attribue d'avoir purgé les péchés dans ses figures, d'être le salut de nos ames, de les laver, de les orner, de les embraser.* Ce qui montre qu'il parle du vrai sang de Jesus Christ ; & que ce sang que les Anges voient en nous, qui fait fuir les démons, & qui est pris par nous, c'est-à-dire le sang reçu dans le Sacrement, est le sang même de Jesus Christ.

Comment M. Claude accorde-t-il tout cela avec cette crainte dont S. Chrysostôme étoit possédé, que ses auditeurs ne fussent trompés, en prenant à la lettre ce qui ne devoit être entendu que par métaphore ? Est-ce ainsi qu'il éclaircit & qu'il commente les endroits difficiles de ce Chapitre ; c'est-à-dire, selon les Calvinistes, les étranges métaphores dont il est rempli, en les rendant encore infiniment plus difficiles & plus trompeuses, & en portant autant qu'il pouvoit les esprits au mauvais sens, au lieu de le rejetter ? Est-ce là instruire ou éclairer les peuples ? N'est-ce pas au contraire les tromper & les jetter dans l'erreur ?

Que peut-on desirer davantage, sinon que S. Chrysostôme nous ait positivement ôté tout lieu de prendre ou son discours ou les passages de l'Ecriture pour métaphoriques, en nous déclarant expressément, qu'il n'y a en ce que Jesus Christ nous a dit de manger sa chair, *ni énigmes ni paraboles*, & qu'il la faut absolument manger ? C'est aussi ce qu'il a fait de la maniere du monde la plus précise. *Que veut dire Jesus Christ*, dit ce Saint : *Ma chair est vraiment viande, & mon sang est vraiment breuvage ? Il veut dire, ou que c'est la viande véritable qui sauve l'ame, ou il les veut affermir dans la foi de ce qu'il leur avoit dit, & les empêcher de le prendre pour énigme & pour parabole, en leur* APPRENANT QU'IL FAUT ABSOLUMENT MANGER SON CORPS. ὅτι πάντως δεῖ φαγεῖν τὸ σῶμα. Hom. 46.

Voilà une étrange maniere d'éclaircir des expressions, qui, selon les Calvinistes, contiennent les plus extraordinaires métaphores qu'homme ait jamais prononcées, de les confirmer d'abord par d'autres expressions qui sont encore plus trompeuses, si on les prenoit pour métaphoriques, & de nous dire enfin, pour toute explication, que ce discours de Jesus Christ ne contient *ni paraboles ni énigmes*, mais qu'il faut absolument manger sa chair.

Si les hommes raisonnables sont capables de parler de la sorte, il faut désespérer de s'assurer jamais de rien par le témoignage des hommes.

Liv. III. Ch. VII. Aubertin, qui s'eſt ſenti incommodé de ce paſſage de S. Chryſoſtôme, a tâché de s'en démêler à ſa mode; c'eſt-à-dire, par des ſubtilités de Grammaire, ſans avoir aucun égard à la raiſon & au bon ſens.

Aubert. p. 516. Il dit que S. Chryſoſtôme nie à la vérité que ce que Jeſus Chriſt a dit de manger ſa chair ſoit une parabole ou une énigme, mais qu'il ne nie pas pour cela que ce ne ſoit une métaphore. Or il y a, dit-il, grande différence entre énigme ou parabole & métaphore; parce que l'énigme eſt un diſcours entier, dont toutes les parties ſignifient une choſe toute différente de ce qu'elles expriment littéralement, au lieu que la métaphore ne conſiſte que dans quelques mots d'une propoſition, & non dans le diſcours entier. Qu'ainſi ce que Jeſus Chriſt a dit à ſes Apôtres de manger ſa chair, n'eſt pas une énigme, parce que le mot de chair de Jeſus Chriſt ſignifie la vraie chair de Jeſus Chriſt, qu'il faut prendre par la foi, quoique le terme de manducation ſoit métaphorique.

Avant que d'examiner cette réponſe, il eſt bon d'obſerver qu'elle ne touche que ce paſſage où S. Chryſoſtôme dit, qu'il n'y a ni énigme ni parabole dans les paroles de Jeſus Chriſt qu'il explique; & que tout ce que nous venons de remarquer, qu'il eſt contre la raiſon de croire qu'un Commentateur auſſi appliqué que l'eſt ce Saint, à expliquer les métaphores, ait paſſé toutes celles qui regardent l'Euchariſtie ſans en démêler aucune, & qu'il y en ait même ajouté de nouvelles, très-capables de faire prendre celles de Jeſus Chriſt à la lettre; tout cela, dis-je, demeure dans ſon entier.

Mais il eſt viſible de plus, qu'Aubertin ſe moque de nous, de nous vouloir faire une regle de ce ſens qu'il donne au mot d'énigme. Car encore qu'il ſe puiſſe faire que des Auteurs, conſidérant métaphyſiquement les choſes, aient défini de cette ſorte le mot *d'énigme*, il eſt faux néanmoins qu'il ſe prenne ainſi dans l'uſage ordinaire, & que l'on ne puiſſe dire d'un diſcours obſcur & figuré, quand même l'obſcurité ne viendroit que d'un ſeul terme, qu'il eſt énigmatique. Et cela eſt ſi vrai que M. Claude traduit lui-même ce paſſage de Théodoret, **αἰνιγματωδῶς ἡ ἀπόκρισις ἔστω**, répondez obſcurément; quoiqu'il fût faux que cette réponſe fût une énigme, ſelon la définition d'Anbertin.

Et S. Chryſoſtôme prétendant que S. Paul dans ce paſſage: *Hæc eſt voluntas Dei ſanctificatio veſtra*, entend par le mot de ſanctification **ἁγιασμὸς**, la chaſteté, appelle cela énigme, & dit que S. Paul ne parle jamais ſi énigmatiquement que lorſqu'il parle de cette vertu, **οὐδαμοῦ περὶ ἄλλου τινὸς οὕτω σφοδρῶς αἰνίττεται ὡς περὶ τούτου**.

Et le même S. Chryſoſtôme, entendant de l'Empire Romain ce paſſage de l'Apôtre: *Vous ſavez ce qui le retient*, parce que S. Paul ne le nomme pas expreſſément, appelle ce diſcours une énigme, **ἐπειδὰν περὶ τῆς ῥωμαϊκῆς ἀρχῆς**

ἀρχῆς τοῦτο φησὶν, εἰκότως ἠνίξατο, & il explique lui-même ce mot par un autre, qui est συνεσκιασμένως, c'est-à-dire, *tectè, adumbratè.* Liv. III. Ch. VII.

Parce que le bélier que sacrifia Abraham au lieu d'Isaac en étoit la figure, & qu'il fut pris au lieu de lui, S. Chrysostôme dit qu'il fut pris en énigme. Il fut pris, dit l'Apôtre, en parabole, c'est-à-dire en énigme.

S. Cyrille d'Alexandrie sur le premier Chapitre de S. Jean, dit que S. Jean Baptiste en disant de Jesus Christ : *Celui qui doit venir après moi, a été fait devant moi*, a parlé énigmatiquement, αἰνιγματωδῶς ὁ μακάριος ἔφασκε Βαπτίστης.

Enfin ce sens du mot d'énigme est si constant, qu'Aubertin même le reconnoît, en citant un passage de S. Epiphane tiré de l'Ancorat, où ce Saint dit, que Jesus Christ est appellé énigmatiquement porte, pierre, colomne ; en prenant, dit Aubertin, *le mot d'énigmatiquement pour figurément.* P. 458.

N'est-il donc pas visible que le mot d'énigme signifiant, dans le langage ordinaire, un discours obscur & figuré dont on ne voit pas le sens, jamais S. Chrysostôme n'eût dit qu'il n'y avoit point d'énigme dans ce que dit Jesus Christ de manger sa chair, s'il l'avoit entendu au sens des Calvinistes? Car y eut-il jamais d'obscurité plus grande, & de figure plus hardie, & d'énigme plus inexplicable, que de vouloir faire entendre par ces mots : *Si vous ne mangez ma chair & ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous*, que l'on n'aura point la rémission de ses péchés, qu'en recevant les graces méritées par la chair de Jesus Christ, & en considérant cette chair comme la cause de notre salut ?

Il ne faut même que considérer l'opposition que fait S. Chrysostôme dans ce passage, pour en être pleinement convaincu. Car pour exclure l'énigme & la parabole du discours de Jesus Christ, il assure qu'il faut absolument manger son corps, πάντως δεῖ φαγεῖν τὸ σῶμα. Ainsi cette derniere clause est justement dans S. Chrysostôme le contraire de la parabole & de l'énigme, & elle exclut même, selon Aubertin, la métaphore de quelqu'un des termes de la proposition de Jesus Christ, *qu'il faut manger sa chair.* Car si tous les termes en étoient métaphoriques, elle seroit énigmatique, même selon Aubertin.

Cependant il est clair que ce n'est pas du mot de corps, mais du mot de manger qu'elle exclut la métaphore. Car pour l'exclure du mot de corps, & pour empêcher qu'on ne le prît pour un corps métaphorique, il falloit dire que c'est le véritable corps de Jesus Christ qui doit être mangé : mais en disant, comme il fait, qu'il faut absolument manger le corps de Jesus Christ, il exclut proprement la métaphore du mot de manger, & empêche qu'on ne prenne cette manducation pour une manducation métaphorique. De sorte qu'étant certain, par l'aveu même des Ministres, qu'il n'y

a point de métaphore dans le mot de corps, il s'ensuit qu'il n'y en a point du tout, selon S. Chrysostôme, dans le commandement que Jesus Christ nous fait de manger son corps.

M. Claude croira peut-être pouvoir éluder la force de cette preuve, en alléguant que S. Chrysostôme dit, non dans l'Homélie 45, ni sur les paroles où il est parlé de manger la chair de Jesus Christ, mais dans la 46, où il commente celles-ci: *C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien*, que le sens en est: *Qu'il faut entendre les paroles de Jesus Christ spirituellement: Que celui qui les entend selon la chair n'en profite point: Que ce sont des pensées charnelles que de dire, comment est-il descendu du ciel? De le croire fils de Joseph, & de demander, comment il nous peut donner son corps à manger? Que toutes ces pensées sont charnelles, & qu'il faut entendre ces choses spirituellement & mystiquement.... Que les paroles de Jesus Christ sont esprit & vie, parce qu'elles sont divines & spirituelles, & qu'elles n'ont rien de charnel, ni qui soit lié aux regles de la nature; qu'elles sont entiérement libres & dégagées de toutes les nécessités terrestres, & des loix des choses de ce monde.* Et enfin: *Qu'entendre charnellement ces choses, c'est regarder simplement les choses proposées, c'est ne penser à rien davantage; que ce n'est pas ainsi qu'il faut juger de nos mysteres par ce qu'on en voit; mais qu'il faut voir toutes ces choses par les yeux de l'esprit.*

M. Claude prétendra peut-être que par-là S. Chrysostôme a suffisamment expliqué toutes les expressions de l'Homélie précédente: mais cette prétention seroit visiblement injuste & déraisonnable. Car il faut remarquer que S. Chrysostôme, expliquant dans l'Homélie 45. & dans le commencement de celle-ci, les expressions de Jesus Christ, où il avoit assuré ses Disciples qu'il leur donneroit sa chair à manger, qu'il falloit manger sa chair & boire son sang, ne marque en aucune sorte qu'elles fussent métaphoriques; & il en exclut au contraire la métaphore formellement, & par les diverses expressions dans lesquelles il renferme le sens qu'elles contiennent, & en assurant positivement qu'elles ne sont point énigmatiques, & qu'il faut absolument manger sa chair. Mais lorsque suivant le texte de son Evangile, il a été obligé d'expliquer cet endroit où Jesus Christ, pour confondre l'infidélité & les pensées grossieres & charnelles des Juifs, leur dit: *Que la chair ne sert de rien; que c'est l'esprit qui vivifie, & que ses paroles sont esprit & vie*, il n'est pas étrange qu'il combatte cette même infidélité, & ces mêmes pensées charnelles des Capharnaïtes, & qu'il enseigne qu'il faut entendre ces paroles d'une maniere spirituelle. C'étoit une suite nécessaire du dessein qu'il avoit de commenter ce Chapitre.

Mais il ne prétend nullement changer les idées qu'il avoit données aux fideles de la manducation de la chair de Jesus Christ. Et quand il dé-

clare qu'il faut entendre ſpirituellement les paroles de Jeſus Chriſt, cela veut dire, comme il s'explique lui-même, qu'il faut retrancher ces doutes charnels. Or comme ces doutes charnels ſont ceux qui nous font chanceler dans la foi des myſteres, tant à cauſe de l'oppoſition qu'ils ont avec notre raiſon, qu'à cauſe des idées baſſes, groſſieres & terreſtres que nous en formons; entendre ſpirituellement les paroles de Jeſus Chriſt, c'eſt, ſelon S. Chryſoſtôme, renoncer à ces doutes charnels, s'aſſurer ſur la puiſſance de Dieu, & corriger ces idées groſſieres des Capharnaïtes d'une chair coupée par morceaux, en concevant que Dieu exécutera la promeſſe de donner ſa chair d'une maniere qui n'aura rien de charnel, & qui ſera au-deſſus des regles ordinaires de la nature.

Voilà ce que c'eſt, ſelon S. Chryſoſtôme, que d'entendre ces paroles *ſpirituellement* & myſtiquement. C'eſt ne les pas entendre en Capharnaïte: mais ce n'eſt pas concevoir une manducation chimérique, ni changer les idées eſſentielles de ces termes. C'eſt ſeulement en retrancher les idées groſſieres & charnelles, & croire en même temps une manducation véritable & ſpirituelle, réelle & myſtique tout enſemble.

Elle eſt véritable; parce qu'elle eſt ſans parabole & ſans énigme, parce qu'elle fait que le corps de Jeſus Chriſt eſt en nous, qu'il y attire les Anges; qu'il en chaſſe les démons. Elle eſt ſpirituelle; tant parce qu'elle eſt un effet de la toute-puiſſance de Dieu, comme la conception de Jeſus Chriſt, qui eſt appellée pour ce ſujet *ſpirituelle* par les Peres, que parce que l'objet en eſt inviſible, & que le corps de Jeſus Chriſt n'agit point ſur nos ſens, comme nos ſens n'agiſſent point ſur le corps de Jeſus Chriſt: ce qui eſt entiérement oppoſé aux idées groſſieres & charnelles des Juifs. Elle eſt effective & réelle; puiſqu'elle fait que nous mangeons très-réellement la chair de Jeſus Chriſt, *παντῶς δεῖ φαγεῖν τὸ σῶμα*: & elle eſt en même temps myſtique; c'eſt-à-dire, ſecrete, éloignée des ſens & de la raiſon, parce que, comme dit le même S. Chryſoſtôme, *Dieu ne nous a rien donné de ſenſible dans ce myſtere.* Elle eſt myſtique comme l'union des deux natures en Jeſus Chriſt, qui eſt appellée myſtique par S. Cyrille, *ἀπόῤῥητος καὶ μυστικὴ παντῶς ἡ ἕνωσις.* Elle eſt myſtique au même ſens que S. Cyrille dit, que la nature du ſerviteur a été élevée à une union myſtique en Jeſus Chriſt, *τὸ δοῦλον ἀναβαῖνον εἰς ἑνότητα τὴν μυστικήν.* Elle eſt myſtique, comme la médiation de Jeſus Chriſt eſt appellée myſtique par le même Pere, *ἡ διὰ χριστοῦ μεσιτεία μυστικωτέρα.*

Con. Neſt. l. 4.

In Joann. p. 266.

C'eſt en vain qu'Aubertin objecte qu'on ne peut pas dire qu'une manducation qui ſe fait par la bouche & l'eſtomac ne ſoit pas charnelle, & qu'elle ſoit dégagée de la néceſſité de la nature, *puiſqu'elle s'exécute*, dit-il, *par la bouche & par les organes corporels, ce qui eſt une néceſſité*

 naturelle. Car quand S. Chryſoſtôme joint cette condition, d'être *dégagée des loix ordinaires*, à la manducation de la chair de Jeſus Chriſt, il ne la joint point comme une condition qui détruiſe la vérité de la manducation, mais comme une condition qui la diſtingue des manducations ordinaires & communes. Il faut donc qu'elle ſe faſſe avec la bouche du corps, parce qu'autrement ce ne ſeroit pas manducation (ce qu'il avoit établi d'une maniere invincible) & qu'elle ne ſe faſſe pas avec les autres conditions jointes à cette manducation, parce qu'elle en eſt libre & dégagée, ſelon S. Chryſoſtôme.

Aubertin eſt encore plus mal fondé ſur la derniere partie de ce paſſage: car il paroît qu'il n'en entend pas même le ſens littéral. En voici les paroles: *Comment Jeſus Chriſt dit-il: la chair ne profite de rien? Il ne dit pas cela de ſa chair, à Dieu ne plaiſe, mais de ceux qui prennent ſes paroles charnellement. Or qu'eſt-ce que les prendre charnellement? C'eſt regarder ſimplement les choſes propoſées,* ἁπλῶς εἰς τὰ προκείμενα ὁρᾶν, *& ne concevoir rien davantage; car c'eſt-là les entendre charnellement. Or il ne faut pas ainſi juger des myſteres par ce qu'on en voit; mais il faut les conſidérer tous par les yeux de l'eſprit,* χρὴ δὲ μὴ οὕτω κρίνειν τοῖς ὁρωμένοις.

Aubertin veut que ces choſes propoſées, que S. Chryſoſtôme dit qu'il ne faut pas regarder ſimplement, ſoient les paroles mêmes de Jeſus Chriſt, & que cela ſignifie, qu'il ne faut pas s'attacher à la lettre même de ces paroles. Mais je ne ſais ſi on pourroit juſtifier par aucun Auteur, que ces termes, ὁρᾶν τὰ προκείμενα, voir les choſes propoſées, puiſſent ſignifier faire attention à des paroles, ni que ces autres termes, juger des choſes par ce que l'on voit, κρίνειν τοῖς ὁρωμένοις, aient jamais été pris pour juger des paroles par le ſens qui s'offre d'abord.

Que veut donc dire S. Chryſoſtôme? Il ne faut que prendre garde de près à ſes paroles pour le découvrir. Τὰ προκείμενα ſignifie dans ce paſſage un objet viſible, & c'eſt le nom qu'on donne d'ordinaire aux ſymboles propoſés ſur l'Autel. S. Chryſoſtôme ayant donc en vue la maniere & la coutume de l'Egliſe, & voulant en cet endroit, non pas condamner le doute des Juifs, mais prévenir celui des Chrétiens, explique ce que c'eſt qu'entendre charnellement les paroles de Jeſus Chriſt en la maniere que les Chrétiens le pouvoient faire, & il nous apprend que prendre charnellement ces paroles de Jeſus Chriſt, par leſquelles il commande de manger ſa chair, c'eſt de ne voir dans le pain & dans le vin que l'on offre, que ce que la vue y découvre, ἁπλῶς τὰ προκείμενα ὁρᾶν; c'eſt en juger par la vue, κρίνειν τοῖς ὁρωμένοις, & ſur ce témoignage des ſens, refuſer de croire les promeſſes que Jeſus Chriſt nous a faites, de nous donner ſa chair & ſon ſang dans ce myſtere. Car comme les penſées charnelles que Jeſus

Christ reproche aux Juifs, selon S. Chrysostôme, ne sont pas des pensées d'approbation, par lesquelles ils crussent ce qu'il leur disoit, quoiqu'en l'entendant d'une maniere trop grossiere; mais plutôt des pensées d'infidélité, par lesquelles ils le rejettoient à cause de la fausse idée qu'ils s'en formoient: ainsi ces pensées charnelles que S. Chrysostôme condamne en ce lieu pour en détourner les Chrétiens, ne sont pas des pensées d'une foi grossiere, par laquelle on entendroit charnellement les promesses que Jesus Christ nous a fait de nous donner sa chair; mais ce sont au contraire des pensées *charnelles* d'incrédulité, fondées sur ce qu'on n'apperçoit point par les sens l'accomplissement de la promesse de Jesus Christ dans la célébration des mysteres. Et quant à ces dernieres paroles: *Qu'il ne faut pas juger par ce que l'on voit, mais considérer tous les mysteres par les yeux intérieurs*, elles s'entendent généralement de tous les mysteres; & c'est une conclusion générale que S. Chrysostôme tire de ce qu'il a dit en particulier de l'Eucharistie.

Ainsi S. Chrysostôme n'a voulu dire dans cet endroit, que ce qu'il dit dans un autre passage de l'Homélie 83 sur S. Matthieu, qui éclaircit parfaitement celui-ci: *Croyons Dieu en toutes choses, & ne le contredisons point, encore que ce qu'il nous dit semble contraire à nos pensées & à nos yeux. Que l'autorité de sa parole soit plus forte sur nous que nos yeux & nos pensées. Pratiquons cela dans les mysteres. Ne regardons pas seulement les choses proposées*, οὐ τοῖς κειμένοις ἐμβλέποντες; *mais attachons-nous à sa parole. Car sa parole ne peut tromper, au lieu que nos sens s'abusent facilement; sa parole n'est point sujette à erreur, mais nos sens se trompent souvent. Puis donc que cette parole nous dit que c'est son corps, soyons-en persuadés; croyons-le; & voyons-le avec les yeux de l'esprit. Car il ne nous a donné rien de sensible; mais il ne nous a donné sous des choses sensibles que des choses qui ne s'apperçoivent point par les sens.* Voilà justement le contraire de ces pensées charnelles. Voilà ce que c'est que ne regarder pas simplement les choses proposées. C'est croire & être persuadé que c'est le corps de Jesus Christ, malgré le rapport des sens.

Il est visible par cette explication des paroles de S. Chrysostôme, que non seulement elles n'ont aucune difficulté, mais qu'elles confirment merveilleusement la vérité catholique. Et ce qui fait que plusieurs ne les ont pas ainsi prises, c'est qu'ils n'ont regardé ces paroles de Jesus Christ, *la chair ne profite de rien*, que comme adressées aux Juifs, & qu'ils n'ont pas considéré que Jesus Christ par ces paroles, ayant voulu condamner généralement toutes les pensées charnelles, qui porteroient à combattre ses mysteres, S. Chrysostôme les applique particuliérement aux Chrétiens infidelles, que la vue grossiere & corporelle des mysteres porteroit à désa-

vouer la vérité des paroles de Jesus Christ, & à former ce doute d'incrédulité, que S. Ambroise exprime par ces paroles : *Je vois autre chose. Comment me dites-vous que je reçois le sang de Jesus Christ?* Comme Jean Diacre rapporte qu'une femme de Rome, que S. Grégoire communioit, le forma, s'étant prise à rire en communiant, de ce qu'il appella corps de Jesus Christ le pain qu'elle avoit elle-même pêtri. Voilà les pensées charnelles fondées sur les sens, que S. Chrysostôme enseigne avoir été condamnées par Jesus Christ.

Mais quand même on entendroit ces paroles au sens d'Aubertin, elles reviendroient néanmoins à la même chose. Car il seroit toujours clair, que prendre les paroles de Jesus Christ charnellement, signifieroit rejetter & condamner les paroles de Jesus Christ par des vues charnelles : & ces vues charnelles seroient de ne voir dans ces paroles que les idées grossieres qu'elles présentent d'abord, ἁπλῶς τὰ προκείμενα ὁρᾶν, & de n'y voir pas par les yeux de la foi, que Dieu peut exécuter ce qu'il promet, d'une maniere entiérement exempte de ce qui cause de l'horreur à nos sens & à notre imagination.

Le principe d'erreur qui produit toutes ces mauvaises objections, est que les Calvinistes, à l'exemple de tous ceux qui ont attaqué la foi de l'Eglise, au lieu d'unir les vérités, les divisent, & tâchent de les détruire l'une par l'autre. S. Chrysostôme enseigne clairement que l'on reçoit le corps de Jesus Christ, qu'il est en nous, qu'il est mêlé avec nous, que l'on le mange sans parabole & sans énigme: voilà une vérité. Le même Saint nous dit que cette manducation est spirituelle, mystique, qu'elle n'est pas charnelle & sujette aux loix ordinaires de la nature : c'est une autre vérité. Au lieu donc d'unir ensemble ces vérités qui sont très-alliables, ils emploient la derniere pour combattre la premiere, & ils se conduisent même, dans le choix qu'ils font d'une de ces vérités pour détruire l'autre, avec si peu de raison, qu'ils embrassent celle qui est la moins établie & la plus obscure. Car il n'y a rien de plus clair que ce que dit S. Chrysostôme dans l'Homélie 45, pour la présence réelle, & la manducation réelle du corps de Jesus Christ : & ce qu'il dit au contraire dans ce passage tiré de la 46, est conçu en termes généraux, & capables de plusieurs sens. Ainsi la raison vouloit que l'on se rangeât du côté de la clarté. Cependant les Calvinistes, à leur ordinaire, ont pris celui de l'obscurité.

Mais il n'est point nécessaire de s'attacher à une seule; il n'y a qu'à allier deux vérités qui s'accordent parfaitement, qui sont que nous recevons très-réellement & très-effectivement Jesus Christ dans nos corps, & que néanmoins cette réception n'a rien de charnel; qu'elle est mystique & spirituelle, & n'approche nullement de l'idée que les Capharnaïtes

en avoient. Et c'eſt la doctrine de tous les Catholiques & de tous les Peres.

CHAPITRE VIII.

Que les Peres ſe ſont ſervis de ces paroles : ceci eſt mon corps, *en des rencontres où ils auroient été obligés par néceſſité de les expliquer s'ils les avoient priſes dans un ſens de figure.*

MAis s'il eſt contre le ſens commun de ſuppoſer en un ſi grand nombre de Commentateurs & de Paſteurs une auſſi extrême négligence, que ſeroit celle de n'avoir jamais expliqué ces paroles : *ceci eſt mon corps*, s'ils les avoient priſes dans le ſens des Calviniſtes ; il y a de plus certaines rencontres où cette explication eſt ſi eſſentielle & ſi néceſſaire, qu'en l'omettant, on rend ces paroles & toutes les autres abſolument fauſſes. De ſorte qu'il n'eſt pas beſoin de trouver cette omiſſion en une multitude d'Auteurs, mais il ſuffit de la trouver dans un ſeul, pour donner lieu de conclure, que cet Auteur n'entendoit pas ces paroles dans le ſens que les Calviniſtes y donnent.

Il ne faut, pour en être perſuadé, que ſe ſouvenir du principe que nous avons établi dans le Livre précédent ; qu'on ne donne jamais au ſigne le nom de la choſe ſignifiée, que lorſque l'on lit dans l'eſprit de ceux à qui l'on parle cette penſée, qu'ils ne regardent pas cette choſe dans ſon être propre ; mais qu'ils la regardent comme ſigne, & dans ſon être ſignificatif. D'où il s'enſuit que dans le premier établiſſement d'un ſigne, & avant qu'on ait fait regarder comme ſigne cette choſe, dont on ſe veut ſervir à cet uſage, on ne lui donne jamais le nom de la choſe ſignifiée. Et de-là vient que ce ſeroient des propoſitions folles & extravagantes, de dire ſans préparation d'un arbre, que c'eſt le Grand Seigneur, & d'un moulin, que c'eſt le Grand Mogol, ſous prétexte de la deſtination ſecrete que l'on auroit faite de cet arbre & de ce moulin, à ſignifier l'un & l'autre de ces Princes, ſans avoir auparavant averti ceux à qui on parle, de cet uſage qu'on en voudroit faire.

D'ailleurs il eſt viſible que c'eſt la même choſe, comme nous l'avons auſſi remarqué, d'établir un ſigne nouveau, ou de parler d'un ſigne déja établi devant des gens qui ne ſavent rien de cet établiſſement : car à leur égard c'eſt un ſigne tout nouveau, qu'ils n'ont aucun ſujet de conſidérer comme ſigne. Or ſans ce fondement, que ceux à qui nous parlons ſont

avertis de l'établissement des signes, les expressions où l'on donne aux signes les noms des choses qu'ils représentent, ne sauroient être que déraisonnables; & cela a lieu non seulement dans ces sortes d'expressions dont nous parlons, mais généralement dans toutes celles dont le sens est fondé sur quelque connoissance que l'on suppose dans ceux à qui on parle; car l'expression devient ridicule si-tôt que cette supposition n'a plus de lieu.

Il est encore beaucoup plus ordinaire, par exemple, de donner aux choses les noms des signes, qu'aux signes les noms des choses, & d'appeller la victoire *laurier*, & la paix *olivier*, qu'un laurier *victoire* & un olivier *paix*; & néanmoins si on parle devant des gens qui ignorent certainement la signification de ces signes, ces sortes d'expressions deviennent absolument insensées. Que diroit-on, par exemple, d'un Gouverneur de Canada, qui, pour signifier aux Iroquois qu'il ne leur veut plus faire la guerre, qu'il leur offre la paix, & qu'il ne se servira plus du temps de leur sommeil pour les surprendre, leur feroit dire qu'il ne veut plus cueillir de lauriers sur leurs terres, qu'il leur envoie l'olivier, & qu'il ne prétend plus troubler leurs pavots? Si ce discours seroit déja fort ridicule quand on s'en serviroit devant les personnes qui l'entendroient, combien le seroit-il davantage étant adressé à des personnes qui certainement ne l'entendroient pas?

Il en est de même des expressions où l'on donne aux signes les noms des choses, en parlant à des gens qui ne regardent pas comme signes ce que l'on fait servir à cet usage, parce qu'elles ne sont pas moins choquantes ni moins surprenantes. Et c'est pourquoi jamais homme raisonnable ne s'en sert dans ce sens, comme nous avons montré, parce qu'il sait que l'on s'y tromperoit infailliblement, & que l'on prendroit ces expressions à la lettre.

Il n'y a donc qu'à voir devant qui les Peres ont parlé de l'Eucharistie, & se sont servis de ces paroles, *ceci est mon corps;* & s'ils ont toujours eu droit de supposer en eux cette connoissance, que le pain & le vin étoient des signes, & qu'ils n'étoient en peine que de savoir ce qu'ils signifioient. Que M. Claude considere s'il pourra ajuster cette supposition aux exemples suivants

Saint Justin adresse sa seconde Apologie aux Empereurs Romains & au Sénat de Rome, comme il le déclare dans le titre même: il parle à eux dans toute la suite de son discours; & M. Claude ne nous dira pas sans doute que S. Justin ait supposé qu'ils fussent instruits des expressions sacramentales, ni qu'il ait vu dans leur esprit qu'ils regardoient le pain & le vin, dont il leur avoit dit qu'on se servoit dans les assemblées des Chrétiens, comme des figures de quelques autres choses. Cependant voici de quelle sorte

forte il leur parle de l'Euchariftie. *Nous ne recevons pas ces chofes*, c'eft-à-dire, ce pain & ce vin confacrés, *comme un pain commun, ni comme un breuvage commun. Mais de la même forte que Jefus Chrift Notre Sauveur qui a été fait chair par le Verbe de Dieu, s'eft revêtu de chair & de fang pour notre falut; ainfi nous avons appris que cette viande & ce breuvage, qui, par le changement qu'ils reçoivent dans nos corps, nourriffent notre chair & notre fang, font la chair & le fang de ce même Jefus Chrift incarné. Car les Apôtres dans les Ecrits qu'ils nous ont laiffés, que l'on nomme Evangiles, nous ont appris que Jefus Chrift leur avoit commandé de faire ce qu'il avoit fait, & qu'ayant pris du pain, & ayant rendu graces, il dit: Faites ceci en mémoire de moi, ceci eft mon corps; & que de même ayant pris le calice, & qu'ayant rendu graces, il dit, ceci eft mon fang.* Liv. III. Ch. VIII.

Il eft important de voir ce que M. Claude répond à ce paffage. Il dit que *S. Juftin a voulu faire entendre par-là, que l'Euchariftie étoit un grand Sacrement du corps & du fang de Jefus Chrift, qui eft célébré en commémoration de ce qu'il a voulu prendre un corps pour nous, étant honoré du nom du corps & du fang, felon la forme même des expreffions du Seigneur, ceci eft mon corps, ceci eft mon fang; & que fon deffein étoit de dire aux Empereurs & à ce Sénat, que comme par la parole du Pere, c'eft-à-dire, par fon ordre, Jefus Chrift a été fait chair, non en changeant la divinité en chair, mais en uniffant perfonnellement la chair à la divinité; de même par la parole de la priere, c'eft-à-dire, par la bénédiction, le pain & le vin font faits fon corps & fon fang, non en les changeant fubftantiellement, mais en les uniffant d'une union facramentale à fon corps.* M. Claud. 2. Rép. p. 263.

Voilà l'idée que M. Claude prétend que S. Juftin a voulu imprimer dans l'efprit des Empereurs & du Sénat. Et fi cela eft, je foutiens que le difcours du Gouverneur de Canada, qui envoyeroit dire aux Iroquois, *qu'il ne veut plus cueillir de lauriers dans leur terre, qu'il leur donne l'olivier, & qu'il ne troublera plus leurs pavots;* que celui de cet homme qui diroit froidement & fans préparation, qu'un arbre eft le Grand Turc, & un moulin à vent le Grand Mogol, parce qu'il les en auroit fait fignes dans fon efprit, doivent paffer pour fort fages, fort fenfés & fort raifonnables. Au moins le font-ils autant que celui de S. Juftin pris en ce fens. Car il eft auffi ridicule de fuppofer que des Empereurs Payens & un Sénat des Payens fuffent ce que c'eft que Sacrement, qu'union perfonnelle & union facramentale, & qu'ils fubftitueroient ces notions à des termes qui ne les fignifioient en maniere quelconque, que de fuppofer qu'un Iroquois entendra par le mot de *laurier* des victoires, la paix par celui d'*olivier*, & le fommeil par celui de *pavot*.

Je supplie ceux qui liront ceci, de considérer que si l'on se sert de ces sortes d'exemples qui paroissent ridicules dans une matiere si sérieuse, c'est par la nécessité de rendre sensible l'absurdité de cette explication de M. Claude : ce qui ne se peut faire qu'en faisant voir qu'elle est toute semblable à des expressions dont l'extravagance soit reconnue. Or il est très-important de la faire sentir, puisque c'est par ces sortes d'explications contraires au sens commun, que les Ministres renversent la foi de ce mystere, qu'ils en éludent toutes les preuves, & qu'ils montrent le chemin de renverser tous les autres.

Car le principe de toutes les connoissances que l'on peut tirer ou des Ecrits des hommes, ou du commerce que nous avons avec eux par la parole, est qu'ils parlent raisonnablement, & qu'ils ne renferment pas sous leurs paroles des sens ou des idées que ces expressions sont incapables d'imprimer dans l'esprit, & que celui qui les prononce ou qui les écrit a dû voir qu'elles ne pouvoient produire. Sans cela il n'y a plus de regle ni de mesure à prendre sur les discours des hommes. Et sur cela on laisse à juger si S. Justin, en disant à des Payens, que *des Chrétiens ont appris que la viande & le breuvage qu'ils prenoient dans leurs assemblées, sont la chair de ce même Jesus Christ incarné, parce que Jesus Christ avoit dit du pain que c'étoit son corps, & qu'il avoit commandé de faire la même chose que lui en mémoire de lui*, a pu croire qu'il leur feroit entendre par-là, *que ce pain étoit uni d'une union sacramentale avec le corps de Jesus Christ*, & par conséquent s'il est possible que ce soit-là ce qu'il ait voulu signifier.

Aubertin n'est pas plus heureux que M. Claude à montrer que ces paroles de S. Justin étoient intelligibles aux Payens ; *parce*, dit-il, *qu'ils étoient accoutumé de donner à leurs statues le nom de leurs Dieux.* Car s'ils les avoient entendues par rapport à la maniere dont ils entendoient que leurs statues étoient Dieux, ils en auroient conclu que la chair de Jesus Christ étoit réellement enfermée dans le pain, comme ils concevoient, selon les Peres, que leurs Divinités étoient réellement enfermées dans leurs statues ; & ainsi ils ne seroient point tombés dans les idées calvinistes qu'Aubertin attribue à S. Justin. Mais il n'y a de plus aucune apparence qu'ils eussent interprété ces expressions par le langage dont ils usoient en parlant de leurs statues ; parce que ce langage étoit fondé sur la connoissance publique, que les statues étoient destinées à représenter leurs Dieux, dont elles étoient en quelque sorte des signes naturels comme statues, & des signes d'institution par la consécration publique qui en avoit été faite. Mais ils n'avoient aucun sujet de regarder le pain & le vin comme images de la chair & du sang de Jesus Christ. S. Justin ne les avoit point avertis de cette institution. Ils ne pouvoient donc prendre ces paroles dans ce

Aubert. p. 294.

fens de figure, qui fuppofe toujours la connoiffance du figne en qualité de figne, comme nous l'avons montré amplement ailleurs. Liv. III. Ch. VIII.

Je ne m'arrête pas préfentement à remarquer dans les paroles de S. Juftin, tout ce qui détermine l'efprit au fens de la préfence réelle : je n'en examine préfentement que cette feule circonftance, qu'il parloit à des gens qui ne favoient ce que c'étoit que fignes & que Sacrements. Et je foutiens que cela feul fuffit pour conclure, que faifant entrer les paroles de l'inftitution de l'Euchariftie dans un difcours qu'il leur adreffe, il ne les a pas prifes dans un fens de figure.

On peut appliquer la même réflexion à un grand nombre d'autres paffages où les Peres fe font fervis des mêmes paroles, ou d'autres équivalentes, devant des gens en qui ils ne pouvoient fuppofer de même ces notions précédentes, qui donnent droit d'appliquer aux fignes les noms des chofes fignifiées.

On le peut appliquer par exemple à S. Cyrille de Jerufalem, lorfqu'il parle de cette forte aux nouveaux baptifés : *Puifque Jefus Chrift, en parlant du pain, a déclaré que c'étoit fon corps, qui ofera le révoquer en doute? Puifqu'en parlant du vin il a confirmé & dit que c'étoit fon fang, qui en ofera douter, & dire que ce n'eft pas fon fang?* Et qu'il ajoute, *qu'il faut croire & être fermement perfuadé que ce pain apparent n'eft pas du pain, quoique le goût rapporte que c'eft du pain, mais le corps de Jefus Chrift; & que ce vin apparent n'eft pas du vin, quoiqu'il femble du vin au goût, mais le fang de Jefus Chrift.* Car S. Cyrille n'a point dû fuppofer que ces nouveaux baptifés, qui étoient des perfonnes du commun & de toutes fortes de conditions, fuffent accoutumés au langage facramental, qui ne s'apprend, felon les Miniftres, que par un long ufage de l'Ecriture & du langage de l'Eglife. Il n'a point dû fuppofer dans leur efprit ces notions de fignes & de figures, qu'il auroit dû avoir foin d'établir auparavant, & fans quoi prefque toutes ces expreffions font contraires au fens commun. Que doit-on donc juger de ce Saint, puifqu'il ne fe contente pas de fe fervir de ces paroles fans explication, ce qui fuffiroit pour montrer qu'il ne les a pu prendre dans un fens de figure, mais qu'il établit le fens littéral par des expreffions fi précifes, qu'il l'imprimeroit aux perfonnes les plus préoccupées du fens de figure, malgré qu'ils en euffent? Catech. 4. myft.

On peut encore appliquer à S. Ambroife cette réflexion, lorfqu'il dit de même aux nouveaux baptifés : *Le Seigneur Jefus crie : ceci eft mon corps. Devant la bénédiction des paroles céleftes, on l'appelle du nom d'une autre chofe : après la bénédiction, on déclare que c'eft le corps de Jefus Chrift. Il dit lui-même que c'eft fon fang. Avant la confécration on lui donne un autre nom : après la confécration on l'appelle fang, & vous dites, Amen; c'eft-* De his qui iniciant. myft. c. 9.

 à-dire, cela est vrai. Que l'esprit confesse intérieurement ce que la bouche prononce, & que le cœur soit pénétré de ce que les paroles expriment. Car il est ridicule de supposer qu'il ait cru ces nouveaux Chrétiens assez subtils pour démêler les effroyables obscurités de ces paroles prises au sens des Calvinistes, ni qu'il ait vu en eux ces notions précédentes, qui seroient seules capables d'y donner du jour.

On la peut appliquer à S. Gaudence, lorsqu'il propose de même aux nouveaux baptisés dans sa seconde Homélie sur l'Exode, ces paroles, *ceci est mon corps*, en les exhortant simplement de les croire.

On la peut appliquer à toutes les Homélies de S. Chrysostôme, dans lesquelles il paroît qu'il avoit pour auditeurs des Cathécumenes, & peut-être même des Payens, puisqu'il s'y sert souvent de ce terme : *Initiati solummodò noverunt : Sciunt Mystæ : Hæc ignorat qui mysteriis non est initiatus* (*a*)*;* & qu'il dit expressément dans l'Homélie 40, sur la premiere Epître aux Corinthiens, en parlant du Baptême, que l'on cachoit aux non initiés aussi-bien que l'Eucharistie & l'Ordination, qu'il *voudroit bien parler du Baptême clairement, mais qu'il n'osoit à cause de ceux qui ne sont pas initiés. Et ces personnes*, ajoute ce Saint, *nous rendent l'explication de ces choses plus difficile, en nous contraignant ou de parler obscurément, ou de découvrir des choses cachées.*

Or il paroît par ces mêmes Homélies, que cette retenue consistoit principalement à ne leur pas découvrir l'ordre & la maniere de la célébration des Sacrements. Ainsi à l'égard de l'Eucharistie, il est vrai, comme le dit Aubertin, que ce qu'ils cachoient aux non initiés étoit la matiere eucharistique, quoique ce fût par une autre raison que celle que ce Ministre allegue, qui est la crainte qu'ils ne la méprisassent. Car ils vouloient aussi en leur cachant cette matiere, leur cacher en même temps la conversion de cette matiere au corps & au sang de Jesus Christ.

Cela supposé, il est clair qu'il ne pouvoit pas croire que ces non initiés fussent accoutumés aux expressions sacramentales, puisqu'on leur cachoit tout ce qui regardoit les Sacrements, & qu'il ne voyoit point dans leur esprit ces notions, que le pain & le vin sont des figures de quelque chose. Cependant il est certain d'une part, que S. Chrysostôme n'a point voulu tromper ces Catéchumenes, qu'il ne leur a point voulu donner de fausses idées de la Religion Chrétienne, qu'il ne leur a point voulu donner des pensées fausses qui les éloignassent de la foi & qui leur fissent paroître notre Religion ridicule, & que par conséquent il a cru qu'ils pourroient entendre ses paroles en un véritable sens. Et il est certain de l'autre, que

(*a*) Hom. 72. in Matth. in Epist. ad Rom. 6. 14. Hom. 14. in Joan. Hom. 18. in Epist. 2. ad Cor. & en plusieurs autres lieux.

le même S. Chrysostôme a dit plusieurs fois dans ces mêmes Homélies, que ce que les initiés recevoient, étoit le corps & le sang de Jesus Christ, & qu'il leur a proposé ces paroles, *ceci est mon corps*, sans explication. *Nous ne pouvons*, leur dit-il, *être trompés par les paroles de Jesus Christ; mais nos sens se trompent facilement. Les paroles ne peuvent être fausses; mais nos sens sont sujets à illusion. Puis donc qu'il a dit*, ceci est mon corps, *n'en doutons nullement.*

Quelle idée ces paroles pouvoient-elles donc imprimer à des Catéchumenes? Quelle impression pouvoient-elles faire sur leur esprit? Etoient-ils du nombre de ces *peuples forts*, dont parle M. Claude, *qui entendoient le langage de la foi?* S. Chrysostôme pouvoit-il raisonnablement supposer qu'ils entendroient par-là, *qu'il se faisoit une union sacramentale du pain au corps & au sang de Jesus Christ, & que ce pain étoit revêtu de tous les droits de Jesus Christ*, selon une autre chimere de M. Claude? Avoit-il dessein de les tromper, de les rebuter, de leur donner de l'aversion de la Religion Chrétienne, de leur proposer à dessein des choses capables de leur causer du trouble, comme il avoue lui-même que ces paroles en causent naturellement?

Si l'on veut prendre la peine de lire cet endroit tout entier, & qu'on y joigne la lecture de la vingt-quatrieme Homélie sur l'Epître aux Corinthiens, de la quarante-cinquieme sur S. Jean, en se mettant dans l'esprit qu'il parle dans tous ces lieux-là devant des gens qui ne savoient ce que c'étoit que ces expressions sacramentales, & à qui l'on cachoit tout l'ordre de la célébration des Sacrements, je m'assure que l'on avouera que si S. Chrysostôme n'avoit voulu faire entendre par-là autre chose, sinon que l'Eucharistie est la figure de Jesus Christ, il auroit été le plus imprudent de tous les hommes. C'est l'idée que les Protestants ne sont pas peut-être fâchés de donner des Peres. Mais comme toutes les personnes qui ont un peu non seulement de religion, mais d'équité, ne peuvent regarder cette idée sans horreur, il faut avouer que S. Chrysostôme n'a pu parler comme il a fait à ces gens-là, sans entendre à la lettre & sans figure ces paroles; *ceci est mon corps*, & les autres semblables, qu'il a si souvent répétées sans explication aux Catéchumenes, puisqu'il auroit dû juger qu'ils n'en eussent jamais pu entendre le sens, & qu'elles étoient même capables de les jetter dans l'erreur.

Mais ce qui empêche que les Calvinistes ne soient touchés autant qu'ils le devroient être de ces raisons, c'est qu'au lieu de se mettre dans la disposition & dans l'état de ceux à qui les Peres parloient, & de se transformer en eux pour ainsi dire, ils font tout le contraire; & s'étant entêtés, par une longue méditation & par les instructions continuelles de

leurs Miniſtres, des ſolutions de figure & de vertu, ils mettent ces Chrétiens des premiers ſiecles dans l'état où ils ſe trouvent, & les revêtant de leur propre forme, ils leur donnent les mêmes notions & les mêmes diſtinctions dont ils ſe ſont remplis, pour ſe démêler des paroles des SS. Peres ; ſans conſidérer, que pour inventer ces ſolutions il a fallu pluſieurs années de méditation ; que c'eſt le fruit du travail & des ſpéculations de pluſieurs Miniſtres ; & que ce ſont les choſes du monde les moins raiſonnables, de ſuppoſer ou que de ſimples fideles, des Catéchumenes, des Payens aient eu ces notions bizarres dans l'eſprit, ou que les Peres aient cru qu'ils les y auroient, ou que n'ayant aucun ſujet de le croire, ils aient parlé devant eux comme ils ont fait.

CHAPITRE IX.

Que la maniere dont les Peres propoſent ces paroles, ceci eſt mon corps, *comme un objet de foi, ſans y ajouter d'explication, eſt une preuve manifeſte qu'ils les ont priſes pour claires & pour littérales.*

L'Examen que nous venons de faire des Commentaires que les SS. Peres nous ont laiſſés ſur l'Ecriture, ne peut donner lieu de tirer une autre concluſion, ſinon qu'il eſt ſans apparence qu'ils aient pris les paroles de l'inſtitution de l'Euchariſtie dans un ſens de figure, puiſqu'ils n'ont marqué ce ſens dans aucun de leurs Commentaires, comme ils y étoient obligés en qualité de Commentateurs. Et c'eſt ce qui eſt encore clairement prouvé par la remarque que nous avons faite, qu'ils ont omis cette explication en des rencontres où elle auroit été eſſentielle par la qualité de ceux à qui ils parloient. Mais voici encore une autre voie de s'éclaircir de leur ſentiment ſur ce point, qui ſera ſans doute jugée raiſonnable par toutes les perſonnes déſintéreſſées.

Les Peres ont employé ces paroles à divers uſages, tantôt pour en tirer des arguments, tantôt par forme d'exhortation ; & on y doit avoir égard ſans doute de quelque maniere qu'ils les emploient : mais il eſt certain qu'il n'y a point d'endroit où leur ſentiment doive paroître plus clairement, & où l'on ait plus de raiſon de le chercher, & de ſe promettre de le découvrir, que lorſqu'ils ſe ſervent de ces paroles dogmatiquement ; c'eſt-à-dire, lorſqu'ils les propoſent comme un dogme, comme un objet de foi, comme une vérité de Religion qu'il faut croire. Ce ſont ces endroits-là qui décident, & qui nous marquent à quoi nous nous en devons tenir. Car l'inclination & la raiſon portant ceux qui enſeignent, à expli-

quer les figures qui se rencontrent dans les propositions dogmatiques, l'on ne sauroit produire de plus fortes preuves qu'une proposition doit être prise à la lettre, qu'en montrant que dans les endroits où les Peres l'ont proposée dogmatiquement, ils ne l'ont jamais expliquée, & n'ont jamais remarqué qu'il la fallut prendre au sens de *figure*.

Voyons donc comment les Peres en ont usé. J'ai déja rapporté de quelle sorte S. Cyrille de Jerusalem propose ces paroles de l'institution de l'Eucharistie, en parlant à de nouveaux baptisés qu'il instruit de ce qu'il faut croire de ce mystere. *Puisque Jesus Christ*, dit-il, *en parlant du pain, a déclaré que c'étoit son corps, qui osera le révoquer en doute? Puisqu'en parlant du vin il a confirmé & dit que c'étoit son sang, qui osera en douter, & dire que ce n'est pas son sang?* Que peut-on desirer de plus exprès, de plus formel & de plus décisif?

Ce n'est à la vérité que par occasion que S. Epiphane parle de l'Eucharistie dans son Ancorat: mais c'est une occasion peu favorable aux Calvinistes; puisqu'il s'agissoit expressément dans ce lieu-là de rejetter les allégories d'Origene, & de prouver qu'il faut croire des choses quoiqu'on n'en voie pas la raison. Mais laissant à part cette circonstance, il est certain qu'il en parle comme d'un objet de foi, comme d'une chose crue de tout le monde, & comme d'une chose difficile à croire. *Nous voyons*, dit-il, *que le Seigneur prit une chose entre ses mains, comme on le lit dans l'Evangile, qu'il se leva de table & qu'il prit ces choses, & qu'ayant rendu graces il dit: ceci est une certaine chose*, il parle ainsi à cause des non initiés. *Cependant nous voyons que cette chose n'est ni égale ni semblable à l'image de la chair qu'il a prise, non plus qu'à la Divinité qui ne se peut voir, ni aux linéaments, ni aux caracteres des membres. Car cette chose est ronde, & quant à sa vertu elle n'a point de sentiment. Et néanmoins par un effet de sa grace il a bien voulu déclarer que ceci étoit une certaine chose. Et il n'y a personne qui n'ajoute foi à ses paroles; & celui qui ne le croit pas comme il a dit, est déchu de la grace & du salut.*

Nous verrons ensuite quelle conséquence on doit tirer de ce qu'il propose de cette maniere la doctrine de l'Eucharistie. Mais je pense qu'il n'y a personne qui ne sente qu'un Calviniste, qui auroit eu affaire à Origene, n'auroit jamais parlé comme cela. Cependant ce langage n'est pas particulier à S. Epiphane; & quoique ceux qui empruntent les expressions des Auteurs, ne choisissent pas d'ordinaire celles qui sont les plus choquantes, il se trouve néanmoins que cet endroit de S. Epiphane a été copié presque tout entier par l'Auteur des Dialogues qu'on attribue à Césarius, frere de S. Grégoire de Nazianze, qui l'explique en même temps qu'il le copie d'une maniere peu favorable à M. Claude. *Le Verbe divin*, dit-il, *étant*

Liv. III. Ch. IX.

parmi nous & vivant avec nous... dit à la troupe de ses Apôtres, en leur divisant le pain: prenez-en, & mangez-en tous: ceci est mon corps, quoiqu'il ne fût pas encore sacrifié en sa propre chair. Et de même il leur dit; Prenez & buvez: ceci est mon sang, quoique son côté n'eût pas encore été ouvert sur la Croix d'une lance. Et nous voyons tous les jours ce saint pain, au temps de la divine & mystique Liturgie sur l'Autel non sanglant, & proposé sur la table immaculée. Il ne ressemble en aucune sorte à l'image du corps de Dieu Verbe qui est la cause de notre salut; & le calice du vin que l'on offre avec le pain n'a point de rapport avec le sang qui est dans son corps. Tout cela ne tient rien, ni de la distinction des membres de ce corps, ni de la qualité d'une chair formée du sang, ni de la divinité invisible & sans forme, qui y est jointe invisiblement. Car le corps de Jesus Christ est rempli de sang, animé, rouge, composé de divers nerfs, arteres, veines.... Il est droit, il a divers membres, il est propre à marcher & à agir. Mais cette autre chose est ronde, sans distinction de membres, inanimée, sans sang, sans mouvement, & elle n'a aucune ressemblance, ni à ce qui est visible dans Jesus Christ, ni à sa divinité, qu'on ne voit pas. Nous croyons néanmoins, par l'autorité de la parole de Dieu, que n'étant ni semblable ni égale, c'est proprement & précisément le divin corps même qui est sacrifié sur la table divine, qui est divisé sans division à toute la troupe, & auquel on participe incessamment.

Les mots Grecs dont cet Auteur se sert sont κυρίως καὶ ἀραρότως. Aubertin traduit ridiculement celui de κυρίως par celui de *potestativè*, qui ne signifie rien. J'ai traduit celui de ἀραρότως précisément; ce mot marquant une convenance exacte, & étant clair qu'il veut dire en ce lieu, qu'il y a une exacte convenance entre la chose & l'expression.

S. Ambroise, dans le Livre qu'il composa pour l'instruction des nouveaux baptisés, proposa ces mêmes paroles dogmatiquement en cette maniere: *Le Seigneur Jesus crie: ceci est mon corps. Devant la bénédiction des paroles célestes on lui donne un autre nom: après la bénédiction on déclare que c'est le corps de Jesus Christ. Il dit lui-même que c'est son sang. Avant la consécration on lui donne un autre nom: après la consécration on l'appelle sang, & vous dites, Amen; c'est-à-dire, cela est vrai. Que l'esprit confesse intérieurement ce que la bouche prononce, & que le cœur soit pénétré de ce que ces paroles expriment.*

De his qui myst. init. c. 9.

Gaudence Evêque de Bresse s'en sert dans la même fin que S. Ambroise, & il demeure aussi dans les mêmes termes; il n'y ajoute aucune modification, & il porte l'esprit à croire le sens que ces paroles présentent. *Croyez*, dit-il, *ce qui vous a été annoncé, que ce que vous recevez est le corps de ce pain céleste, & le sang de cette vigne sacrée. Car lorsque Notre Seigneur présenta à ses Disciples le pain & le vin consacrés, il leur dit: ceci est*

est mon corps : ceci est mon sang. Croyons, je vous prie, celui à qui nous avons cru. La vérité est incapable de mensonge. Et un peu plus bas : *Gardons-nous bien de briser ces os très-solides : ceci est mon corps : ceci est mon sang. Et s'il reste quelque doute dans l'esprit de quelqu'un qui ne soit pas dissipé par ces paroles, qu'il le consume par l'ardeur de la foi.* Liv. III. Ch. IX.

S. Chrysostôme, dans son Commentaire sur S. Matthieu, qui étoit de ceux que M. Claude a bien eu la hardiesse de citer, établit la foi de l'Eucharistie, par ces paroles, en la même maniere que les autres ; c'est-à-dire, sans y rien ajouter. *Croyons Dieu*, dit-il, *en toutes choses, & ne le contredisons point, encore que ce qu'il nous dit semble contraire à nos pensées & à nos yeux ; & que l'autorité de sa parole soit plus forte sur nous que nos yeux & nos pensées. Pratiquons cela dans nos mysteres. Ne regardons pas seulement les choses proposées, mais attachons-nous à sa parole. Car sa parole ne nous peut tromper, au lieu que nos sens s'abusent facilement : sa parole n'est point sujette à erreur, mais nos sens se trompent souvent. Puis donc que sa parole nous dit : ceci est mon corps, soyons-en persuadés, croyons-le, & voyons-le avec les yeux de la foi. Car Jesus Christ ne nous a donné rien de sensible, mais il ne nous a donné sous des choses sensibles, que des choses qui ne s'apperçoivent point par les sens.*

S. Jérôme ne tire pas d'autres conclusions de ces paroles dans sa Lettre à Hédibie. *Mais pour nous*, dit-il, *apprenons que le pain que Notre Seigneur rompit & qu'il donna à ses Disciples, est le corps de notre Sauveur, puisqu'il dit lui-même à ses Disciples : prenez & mangez, ceci est mon corps.*

S. Cyrille d'Alexandrie parle le même langage, dans le passage rapporté dans la Chaîne sur S. Matthieu, imprimée à Toulouse, sur un manuscrit de la Bibliotheque de l'Electeur de Baviere, & par Victor d'Antioche, par Elie de Crete, & par S. Thomas. *Ne doutez point*, dit-il, *de cette vérité, puisque Jesus Christ nous assure si manifestement que ceci est son corps ; mais recevez plutôt avec foi les paroles du Sauveur ; car étant la vérité il ne peut mentir.* Il cite ces mêmes paroles dans l'Oraison sur la Cene mystique, pour prouver de quelle façon celui qui a été mangé figurativement en Egypte, *s'immole volontairement lui-même en cette Cene, & qu'après avoir mangé la figure, parce que c'étoit à lui d'accomplir les figures légales, il en montra la vérité, en se présentant lui-même comme aliment de vie.* Après quoi il rapporte sans explication les paroles de l'institution.

L'Auteur des Homélies attribuées à Eusebe d'Emese, suit les autres Peres. *Eloignons de nous*, dit-il, *les doutes d'infidélité, puisque celui qui est Auteur de ce présent, est le témoin de cette vérité. Car le Prêtre invisible change, par sa parole & par une vertu secrete, les créatures visibles, en la substance de sa chair & de son sang, en disant : ceci est mon corps.* Hom. 5. de Pasch.

LIV. III. CH. IX. Elie de Crete, ſur la premiere Oraiſon de S. Grégoire de Nazianze, répete en propres termes les paroles de S. Cyrille que nous avons alléguées, & conclut comme lui; qu'il ne faut nullement douter que cela ne ſoit vrai, puiſque Jeſus Chriſt dit clairement: *ceci eſt mon corps.*

Voilà donc dix Auteurs, qui, dans le temps que M. Claude appelle *les beaux jours de l'Egliſe*, renferment la foi de l'Euchariſtie dans ces ſeules paroles: *ceci eſt mon corps*, ſans les expliquer, ſans les déterminer à ce ſens de figure, ſans marquer que l'on s'y puiſſe tromper; inſiſtant au contraire qu'il faut croire ce qu'elles expriment, quelque étrange qu'il nous paroiſſe, parce que Jeſus Chriſt l'a dit.

Et ce qui eſt conſidérable, c'eſt que le témoignage poſitif de ces dix Auteurs eſt joint avec cette autre vérité négative, que les Miniſtres ne ſauroient produire aucun Auteur, qui propoſant de même ces paroles: *ceci eſt mon corps*, comme contenant ce qu'il faut croire de l'Euchariſtie, ſe ſoit mis en peine d'en alléguer d'autre ſens que celui qu'elles préſentent d'abord.

M. Claud. contre le P. Nouet. p. 318. Je ſais bien que M. Claude ſe met en colere quand on lui allegue cette preuve, & qu'Aubertin la rejette avec mépris: mais on eſt accoutumé à ne ſe pas étonner de cet air dédaigneux, dans lequel il y a plus d'artifice encore que de vanité. Et c'eſt ici ſans doute une de ces occaſions où l'on peut dire de ces Meſſieurs, ſelon le langage de M. Daillé, *qu'ils font bonne mine à mauvais jeu.*

Je lui ſoutiens donc, que non ſeulement cette preuve eſt forte, mais qu'elle eſt convaincante & déciſive; qu'il ne ſauroit montrer que pluſieurs Peres aient renfermé la foi d'un myſtere auſſi important comme eſt celui de l'Euchariſtie, dans un paſſage métaphorique, obſcur, & dont le ſens fût extrémement éloigné des paroles, ſans expliquer ce paſſage; bien loin de pouvoir prouver que cela ait été fait par tous ceux qui auroient employé à cet uſage un paſſage de cette ſorte.

Et je lui ſoutiens enfin, qu'il eſt ridicule de prétendre, que le haſard puiſſe unir ainſi pluſieurs Auteurs dans un procédé ſi extraordinaire & ſi choquant.

Qui ne feroit ſurpris s'il trouvoit dans quelque Pere: *que puiſque l'Ecriture nous aſſure que Dieu a des yeux & des oreilles, il faut croire ce qu'elle nous en dit?* Mais que feroit-ce ſi on trouvoit cette expreſſion dans pluſieurs? Et enfin où en feroit-on ſi on la trouvoit en tous; s'ils n'avoient jamais parlé autrement, & ſi au lieu de nous avertir tous, comme ils font avec un très-grand ſoin, que ces expreſſions ſont métaphoriques, ils ne nous les propoſoient jamais qu'en nous diſant qu'il les faut croire, & que la vérité ne peut mentir?

Où trouvera-t-on que l'on ait dit, que puisque l'Apôtre nous assure que la pierre étoit Christ, il faut croire qu'elle l'étoit, & consumer par l'ardeur de la foi tous les doutes qu'on en pourroit avoir? Liv. III. Ch. IX.

Les Ministres trouveroient l'usage que les Peres ont fait de ces paroles: *ceci est mon corps*, aussi surprenant que toutes ces propositions, en les prenant dans leur sens de figure, s'ils consultoient un peu le bon sens; & ils en concluroient qu'il ne les faut donc pas prendre ainsi. Mais le mal est qu'ils ne le consultent jamais: ils ne suivent que l'impression dont ils sont prévenus; & pour la faire subsister malgré les regles que la raison fournit, ils réduisent tout à des précisions métaphysiques. Ainsi, comme il n'y a point de regle si générale qui ne souffre exception dans certains cas, ils appliquent tout leur esprit à les découvrir; & quand ils en ont trouvé quelqu'une, ils croient avoir détruit la regle, & être échappés à la faveur de ces exceptions, sans considérer qu'elles sont fondées sur des raisons particulieres, qui ne regardent point le sujet dont il s'agit, & qui ne peuvent ainsi servir de rien.

C'est la méthode qu'ils pratiquent en cette rencontre. M. Claude, par exemple, rapporte un passage de S. Chrysostôme, dans lequel il compare la vérité de ces paroles: *ceci est mon corps*, avec ce que Jesus Christ dit touchant les pauvres. *Celui qui a dit*, dit ce Saint, *ceci est mon corps*, *& qui a confirmé la chose par sa parole, lui-même a dit aussi: vous m'avez vu souffrir la faim, & vous ne m'avez pas donné à manger.* Et parce que ces dernieres paroles sont métaphoriques, M. Claude s'écrie. *Sera-t-il possible que ces passages, & tant d'autres semblables qui se trouvent dans les Peres, ne fassent pas connoître au monde le peu de solidité qu'il y a à conclure la présence réelle de ce qu'ils ont quelquefois pressé la vérité des paroles de Jesus Christ sur le sujet des Sacrements! Car qui ne voit qu'on le pourroit conclure à l'égard des pauvres, avec autant de force & d'évidence qu'à l'égard de l'Eucharistie?* pag. 318. contre le P. Nouet.

Il croit en être quitte avec cela. Mais on n'élude pas ainsi une raison invincible; & il n'y a qu'à réduire la chose au principe du sens commun, d'où elle dépend, pour découvrir l'illusion de cette réponse.

Il est vrai que cette regle, que lorsqu'on propose un passage de l'Ecriture comme un objet de foi, & que l'on affirme qu'il faut croire ce que Dieu nous y enseigne, on détermine l'esprit à le prendre au sens littéral, n'est pas absolument ni métaphysiquement véritable, & que l'on peut insister quelquefois sur la vérité des propositions métaphoriques. Mais ces exceptions ne rendent pas inutile la premiere regle; parce que ces exceptions ont aussi leur regle, & qu'il n'est pas vrai que l'on puisse insister indifféremment sur la vérité de toutes sortes de propositions métaphoriques,

Les exemples que j'en ai produits le font affez voir; jamais perfonne n'ayant dit, que puifque l'Ecriture nous parle des yeux & des bras de Dieu, quoi que nos fens & notre raifon nous puiffent dire, il faut croire qu'il en a.

Et non feulement on ne le peut pas toujours, mais on le peut rarement; & il n'y a qu'à parcourir les métaphores de l'Ecriture pour en être perfuadé. Car qui a jamais dit, puifque Jefus Chrift dit qu'il étoit une porte, il faut croire qu'il étoit porte, nonobftant la répugnance de nos fens?

Qui a jamais dit, que puifque l'Ecriture dit que les Apôtres font des feps de vigne, il faut croire que ce font des feps de vigne?

Qui a jamais dit, que puifque S. Jean dit de Jefus Chrift qu'il eft un agneau, il faut croire que c'eft un agneau?

Ce n'eft pas qu'il ne foit vrai que toutes ces expreffions métaphoriques ont une vérité; mais c'eft qu'en les propofant de cette forte, on applique l'efprit, non feulement à y chercher une vérité, mais une vérité difficile; de forte que l'efprit ne trouvant aucune difficulté dans le fens métaphorique, fe porteroit de lui-même à les prendre au fens littéral.

Il ne faut donc pas dire généralement, comme font les Miniftres, que ces fortes de propofitions, où l'on infifte fur la vérité des paroles de Jefus Chrift, ne prouvent rien, parce qu'on peut auffi infifter de la même forte fur la vérité des propofitions métaphoriques. Car puifqu'il n'eft pas vrai non plus que l'on puiffe preffer la vérité de toutes les expreffions métaphoriques, il faut voir fi c'eft ici une des occafions où l'on le puiffe. Et fi les Miniftres euffent pouffé leur recherche jufques à ce point, ils euffent bien reconnu que ce n'en eft pas une. Mais ils demeurent toujours en chemin, parce qu'ils veulent éluder, & non chercher fincérement la vérité. Nous le ferons pour eux, felon notre méthode ordinaire.

Je demeure donc d'accord que l'on peut quelquefois infifter fur la vérité d'une propofition métaphorique de l'Ecriture, & dire qu'il la faut croire; mais c'eft avec certaines conditions, fans lefquelles ces propofitions font ridicules, trompeufes & erronées.

La premiere eft, qu'il n'y ait pas lieu de craindre que la propofition foit prife au fens littéral, & que le fens métaphorique foit connu de tout le monde, & particuliérement de ceux à qui l'on parle.

La feconde, que ce fens métaphorique que l'on prétend appuyer en infiftant fur ces paroles, ait une difficulté confidérable & que notre raifon, ou au moins notre concupifcence y réfifte.

La troifieme, que ce fens métaphorique difficile foit clairement établi par la propofition de l'Ecriture que l'on propofe ainfi fans explication.

La quatrieme, qui eft une fuite de la troifieme, que l'on oppofe cette affirmation de la vérité des paroles de l'Ecriture, à quelque erreur qui combatte & qui anéantiffe la vérité de ces paroles de l'Ecriture.

C'eſt par le défaut de la premiere condition que l'on ne dit point qu'il faut croire, quoi que notre raiſon nous dicte, que Jeſus Chriſt *a fait ceſſer les douleurs de l'enfer*, SOLUTIS *inferni doloribus*; parce que le ſens de ce paſſage étant obſcur, on prendroit ces paroles en un mauvais ſens, ſi on les propoſoit de cette ſorte. On ne dit point non plus qu'il faut croire qu'il y a des montagnes de fromage, parce qu'il eſt parlé dans un Pſeaume de *Montes incaſeatos* ou *coagulatos.* Car quand on exige ainſi la foi de quelque paſſage de l'Ecriture, on ne prétend pas ſeulement inſinuer qu'il en faut croire le ſens, quel qu'il puiſſe être; mais on prétend de plus exiger la confeſſion & la foi d'une vérité déterminée, que l'on entend & que l'on ſuppoſe être entendue.

C'eſt par le défaut de la ſeconde condition, que nous avons fait voir que ce ſeroit une propoſition trompeuſe, que de dire qu'il faut croire que Dieu a des bras, puiſque l'Ecriture le dit. Car le ſens métaphorique étant facile, & l'expreſſion donnant l'idée d'un ſens difficile, elle porte à les prendre, non au ſens métaphorique, mais au ſens littéral.

La troiſieme condition eſt auſſi viſiblement néceſſaire. Car puiſqu'on ſe ſert de ce paſſage de l'Ecriture pour établir un certain dogme, il faut donc que ce paſſage l'établiſſe: & puiſqu'on s'en ſert ſans explication, ſans conſéquence, il faut donc qu'il l'établiſſe clairement & directement; de ſorte que ſi l'on ne voyoit point qu'il ſoit propre à prouver ce dogme, on ne ſuppoſeroit pas que ce fût ce qu'on a voulu ſignifier, & l'on reviendroit au ſens littéral.

Et enfin la quatrieme eſt une ſuite manifeſte de cette troiſieme condition. Car on ne propoſe jamais un paſſage de l'Ecriture, avec cette emphaſe qu'il le faut croire, qu'il faut s'y ſoumettre, qu'il faut reconnoître la vérité que Dieu nous y enſeigne, que pour condamner l'erreur & l'infidélité qui eſt contraire à cette foi que l'on exige & que l'on établit. Il faut donc que cette erreur enferme la négation de ce paſſage de l'Ecriture que l'on y oppoſe; puiſque ſi elle pouvoit ſubſiſter avec la vérité de ce paſſage, le paſſage ne ſeroit pas propre à la détruire. Si on ne trouve donc point cette contrariété dans le ſens métaphorique on ne s'y arrête pas.

Toutes ces quatre conditions ſont admirablement obſervées dans le paſſage où S. Chryſoſtôme inſiſte ſur la vérité de ces paroles: *vous m'avez vu ſouffrir la faim, & vous ne m'avez pas donné à manger*, pour en conclure qu'il faut regarder les pauvres comme Jeſus Chriſt même. Car le ſens de ces paroles eſt clair, puiſqu'il eſt expliqué par l'Evangile même, & que S. Chryſoſtôme en cite l'explication, en ajoutant ces paroles: *car quand vous l'avez refuſé à l'un de ces petits, c'eſt à moi-même que vous l'avez refuſé.* Auſſi perſonne n'y a jamais été trompé, perſonne n'a jamais

cru que les pauvres fussent réellement Jesus Christ, & personne même n'a été tenté de le croire. Ainsi la clarté du sens métaphorique ne donnoit pas lieu à S. Chrysostôme de craindre qu'on ne les prît au sens littéral.

D'ailleurs ce passage contient une vérité difficile non à l'esprit, mais au cœur. Il y a dans l'homme une pente à la dureté & à l'inhumanité envers les pauvres, qui porte à les méprifer, en les regardant en leur propre personne, & qui nous empêche de considérer que Jesus Christ demande par eux, & qu'il impute comme fait à soi-même, le traitement qu'on leur fait. Il est donc manifestement utile d'établir cette vérité par l'Ecriture, afin de confondre la cupidité, l'oubli & l'insensibilité des riches. Et cette raison étant manifeste, & ne donnant pas lieu de demander pourquoi on propose cette vérité en cette maniere, arrête l'esprit dans le sens métaphorique.

Troisiémement, le passage de l'Ecriture qu'il allegue & qu'il propose comme objet de foi, contient directement la vérité qu'il établit, & la contient clairement. Car c'est très-bien conclure que de dire: Jesus Christ reproche aux méchants qu'ils ne lui ont pas donné à manger quand il a eu faim. Il veut donc qu'on regarde les pauvres comme lui-même.

Enfin la disposition contraire que S. Chrysostôme combat, est clairement condamnée par la vérité qu'il établit par ces termes métaphoriques. Et ainsi rien ne détourne du sens métaphorique, rien ne porte au sens littéral.

C'est la rencontre de toutes ces conditions, qui a fait que S. Chrysostôme a pu insister sur la vérité de ces paroles: *j'ai eu faim & vous ne m'avez pas donné à manger*, sans les vouloir faire prendre en un sens littéral. C'est ce qui lui a donné droit de les comparer à ces paroles: *ceci est mon corps*, non comme conformes dans l'expression, mais comme étant également vraies, également importantes pour le salut. Mais c'est le défaut de ces mêmes conditions, qui doit faire juger que les Peres, en exigeant la foi de ces paroles: *ceci est mon corps*, n'ont pu les prendre dans le sens figuratif des Calvinistes.

Car premiérement ce sens figuratif est éloigné, & les Peres devoient supposer qu'il étoit inconnu à une partie de ceux à qui ils parloient. C'est ce que M. Claude reconnoît lui-même, lorsqu'il dit qu'il y avoit trois classes entieres des Chrétiens qui étoient choquées par l'incompatibilité de ces termes, pain & corps, & qui n'en savoient pas le vrai dénouement: & Aubertin fait le même aveu par ces paroles: *qui est-ce qui voyant dire d'abord qu'une chose ronde est appellée le corps de Jesus Christ, ne juge ces termes incompatibles?* Ainsi l'esprit ne voyant point clairement dans ces paroles d'autre sens que le sens littéral, y étoit arrêté par cette maniere de les proposer.

Dans l'examen de S. Epiphane.

Il y étoit encore porté, parce que ces ſortes de propoſitions, où l'on exige la foi en alléguant l'autorité de Dieu, donnent l'idée d'une choſe difficile à croire, & contraire aux ſens & à la raiſon. Cependant ils ne voyoient cette difficulté que dans le ſens littéral, & n'en voyoient aucune dans le ſens métaphorique, comme nous le prouverons ailleurs. Liv. III. Ch. IX.

On ne peut croire auſſi raiſonnablement que les Peres aient voulu, par ces diſcours, dans leſquels ils nous diſent qu'il faut croire que l'Euchariſtie eſt le corps de Jeſus Chriſt, parce qu'il a dit lui-même: *ceci eſt mon corps*, établir ou le ſens de figure ou le ſens d'efficace, parce que ces paroles ſont incapables de prouver ni l'un ni l'autre.

Elles ne prouvent pas le ſens figuratif, ni à l'égard de ceux qui, comme dit Aubertin, étoient choqués de l'incompatibilité de ces termes, puiſqu'elles préſentoient ces termes qu'ils jugeoient incompatibles, ſans leur apprendre le moyen de les allier; ni à l'égard de ceux qui euſſent nié poſitivement que l'Euchariſtie fût figure, parce que ceux-là auroient nié en même temps que ces paroles duſſent être priſes dans ce ſens de figure. Et ainſi les Peres, pour les convaincre, auroient dû prouver qu'elles ſe doivent prendre en ce ſens, & non pas les propoſer ſans explication. Elles prouvent encore moins le ſens d'efficace, puiſque l'on ne l'en peut tirer par aucune conſéquence raiſonnable, & que c'eſt attribuer une extravagance inouie aux Peres, que de leur faire ſuppoſer que ces paroles: *ceci eſt mon corps*, étoient capables de convaincre ceux qui auroient nié cette efficace.

Enfin le ſens figuratif de ces paroles n'eſt nullement incompatible avec la négation de cette efficace; puiſque l'on peut fort bien avouer qu'une choſe eſt figure ſans reconnoître qu'elle eſt efficace. Ainſi ces diſcours des Peres, où ils inſiſtent ſur la vérité de ces paroles: *ceci eſt mon corps*, n'ayant aucune des conditions néceſſaires pour être pris raiſonnablement dans le ſens métaphorique, n'en peuvent avoir d'autre que le littéral.

Pour rendre cela plus ſenſible, je demande ſi jamais un Calviniſte, pour réfuter un Socinien qui n'attribueroit aucune efficace à l'Euchariſtie, ſe contenteroit de lui dire, ſans rien ajouter, puiſque Jeſus Chriſt a dit: *ceci eſt mon corps*, il le faut croire? Que s'il lui parloit de la ſorte, je demande s'il n'eſt pas vrai que ce Socinien ne s'imagineroit jamais qu'il voulût combattre ſon opinion, ne voyant aucune oppoſition entre ce diſcours & ce qu'il croiroit? Ainſi il prendroit ſans doute ce diſcours au ſens littéral, & il croiroit que le Calviniſte voudroit lui faire croire que le pain eſt véritablement le corps de Jeſus Chriſt, parce que le ſens métaphorique ne lui paroiſſant pas raiſonnable, il s'en tiendroit au ſens naturel. Pourquoi auroit-on donc jugé autrement du même diſcours au temps des Pe-

Liv. III. Ch. IX. res; & pourquoi ceux qui eussent été de ce temps-là dans la disposition où sont présentement les Sociniens, en auroient-ils conçu une autre idée?

C'est ce qui doit faire juger qu'il n'y a point de voie plus trompeuse, plus sujette aux illusions & aux sophismes, que ces fausses comparaisons d'expressions; parce qu'on ne prend pas garde à une infinité de différences sécretes, qui distinguent celles qui paroissent avoir quelque ressemblance extérieure. Combien y a-t-il, par exemple, d'illusion dans cette comparaison que fait M. Claude, de ce passage de S. Chrysostôme, & dans la conséquence qu'il en tire; que puisque ce Saint insiste bien sur la vérité de cette proposition de Jesus Christ: *vous m'avez vu souffrir la faim, & vous ne m'avez pas donné à manger*, & qu'il la compare avec cette proposition: *ceci est mon corps*, quoiqu'il entende la premiere en un sens métaphorique, les Peres ont pu insister aussi sur la vérité de ces paroles: *ceci est mon corps*, en les prenant en un sens métaphorique.

1°. Cette conclusion est sophistique, comme nous l'avons montré; ces discours, où l'on propose à croire ce que contiennent les expressions métaphoriques, comme confirmés par la parole de Dieu, étant raisonnables ou extravagants, selon que ces expressions sont accompagnées ou destituées de certaines circonstances. Ainsi, de conclure que ce qui se fait raisonnablement à l'égard d'une proposition de cette sorte par la rencontre de ces circonstanees, se peut faire tout de même à l'égard d'une autre proposition où ces mêmes circonstances manquent, c'est un sophisme visible.

2°. Il est faux que les Peres insistent sur la vérité de cette proposition touchant les pauvres, en la même maniere qu'ils ont insisté sur la vérité de ces paroles: *ceci est mon corps*. Où ont-ils dit, par exemple, qu'encore qu'il ne paroisse rien de divin dans les pauvres, il ne faut pas laisser de les prendre pour Jesus Christ? Où ont-ils dit sur ce sujet, qu'encore qu'il paroisse contraire à notre raison & à nos sens que les pauvres soient Jesus Christ, néanmoins il le faut croire, puisque Dieu nous en assure? Où ont-ils dit que s'il nous reste sur cela quelque doute, il le faut consumer par l'ardeur de la foi? Il n'y a qu'à voir les expressions que nous avons rapportées, pour reconnoître que ce qu'ils disent de l'Eucharistie est infiniment plus fort que ce que S. Chrysostôme dit des pauvres, & nous le prouverons amplement ailleurs dans un Chapitre exprès.

3°. C'est un autre sophisme de conclure de ce qu'un Auteur se seroit servi d'une expression extraordinaire, que cette expression a pu être le langage ordinaire de plusieurs Auteurs, & de tous ceux qui ont parlé de cette matiere. C'est une chose rare de proposer des expressions métaphoriques comme des objets de foi. On en trouve néanmoins un ou deux exemples. Donc on peut croire que tous les Peres qui ont proposé ces paroles;

paroles: *ceci est mon corps*, comme un objet de foi sans explication, n'ont pas laissé de les entendre dans un sens métaphorique. C'est une conclusion déraisonnable.

Que M. Claude ne s'imagine donc pas s'être bien tiré d'affaire, quand il répond froidement pour éluder les passages, *qu'il nous a dit souvent que la vérité des paroles du Sauveur est incontestable;* qu'il ne s'agit que du sens auquel on les doit prendre, & qu'ainsi ces sortes de passages ne sont nullement à propos. Car quand il répéteroit cent fois cette solution, ce ne seroit qu'une illusion cent fois répétée; ces passages ne faisant pas seulement voir que les Peres ont regardé ces paroles: *ceci est mon corps*, comme véritables, mais aussi qu'ils les ont regardées comme claires, comme n'ayant pas besoin d'explication; & ainsi ils font voir qu'ils les ont regardées comme littérales, & dans le sens naturel qu'elles offrent; c'est-à-dire, qu'elles ruinent de fond en comble le système de l'opinion des Calvinistes.



LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Que tous les Peres ont reconnu de la difficulté dans la chose signifiée par ces paroles: Ceci est mon corps, *& que ce caractere ne convient qu'au sens des Catholiques, & nullement à celui des Calvinistes.*

NOus venons de voir que le premier caractere du sens de la présence réelle se trouve parfaitement dans la maniere dont les Peres ont pris ces paroles, *ceci est mon corps;* c'est-à-dire qu'ils ne les ont nullement regardées comme obscures & difficiles, & comme ayant besoin d'explication; mais qu'ils les ont regardées au contraire comme claires, intelligibles & littérales; ce qui convient parfaitement & uniquement au sens catholique. Cela nous a donné droit de conclure, que les Peres ne pouvoient avoir entendu ces paroles au sens des Calvinistes; puisqu'autrement on auroit dû trouver dans leurs expressions un caractere tout opposé; c'est-à-dire, que nous y devrions voir des marques de l'obscurité & de la difficulté qu'ils auroient trouvées dans ces paroles.

Que si le second caractere du sens catholique se remarque aussi visiblement dans les Ecrits des Peres; c'est-à-dire, s'il paroît qu'autant qu'ils ont trouvé de facilité & de clarté dans l'intelligence de ces paroles, autant ont-ils trouvé de difficulté & de contrariété avec la raison dans la chose qu'elles signifient, nous aurons une surabondance de preuve, qui ôtera tout lieu de douter de leur sentiment. Il y a même en celle-ci quelque chose de plus décisif; parce que la facilité ou la difficulté qui se rencontre dans la chose signifiée par ces paroles, naissent du fond même de l'opinion qu'on en a, & la suivent nécessairement; & que ce sont deux conséquences également certaines de dire, si les Peres ont pris ces paroles en un sens de figure, ils n'ont dû trouver aucune difficulté ni contrariété avec les sens & la raison, ni aucun sujet de trouble & d'étonnement dans la chose signifiée; & de dire, si les Peres ont pris ces paroles: *Ceci est mon corps*, dans le sens des Catholiques, ils ont dû trouver de la difficulté, de la contrariété avec la raison & avec les sens, & un sujet de trouble dans la chose signifiée.

Qui auroit affaire à des personnes sinceres, on ne seroit obligé de prou-

ver ni l'une ni l'autre de ces conséquences, car elles sont évidentes par elles-mêmes. Cependant les Ministres ne laissent pas de chicaner sur la premiere; mais d'une maniere qui fait voir, que c'est l'appréhension des autres conséquences qu'ils prévoient qu'on en peut tirer, qui les porte à contredire l'évidence même. Car qu'y a-t-il au monde de plus évident que cela, qu'il n'y a dans ces paroles: *Ceci est mon corps*, expliquées en ce sens: *Ceci est la figure de mon corps*, aucun sujet de se troubler, de s'effrayer, ni d'y trouver de la difficulté ou de l'impossibilité?

Qui a jamais dit qu'il y eût de la difficulté à concevoir que l'Agneau paschal pût signifier le passage, & que la pierre pût signifier Jesus Christ? Où a-t-on jamais marqué qu'aucune des expressions que les Ministres rapportent, comme semblables à celles de l'institution de l'Eucharistie, prise au sens des Calvinistes, eût aucune difficulté, quant à la chose signifiée?

Aussi Aubertin & M. Claude sont contraints d'abandonner ce point; & Aubertin avoue formellement, que ce sens étant connu, n'a rien de difficile, ni qui choque tant soit peu la raison & les sens. *Verum est intelligenti Dominum in hisce verbis: Hoc est corpus meum, panem corpus suum vocare, quia sit imago sacramentalis corporis, nullam jam esse repugnantiam apparentem.* Mais pour trouver cette prétendue difficulté, ils se réduisent à dire, que ce qu'il y a de difficile dans l'Eucharistie, est qu'elle soit une figure efficace, une figure pleine, un grand Sacrement revêtu des droits de Jesus Christ; c'est-à-dire en un mot, qu'il n'est pas difficile de concevoir que le pain soit la figure de Jesus Christ; mais qu'il est difficile de concevoir que cette figure soit efficace.

Aubert. p. 460.

Mais on peut dire avec vérité, que depuis qu'il y a des hommes, qui, par une opiniâtreté aveugle, tâchent d'éluder les vérités claires par de vaines subtilités, on n'en a jamais inventé de plus absurde que celle-là.

Car je demande si l'on peut dire que le sens d'une proposition est difficile, par une chose que ce sens n'enferme point? Si cette efficace prétendue n'est donc point contenue dans le sens de ces paroles: *Ceci est mon corps*, comment peut-elle rendre ce sens obscur & difficile? Or il est contre le sens commun qu'elle y soit contenue. J'y ferai entrer telle autre chose que l'on voudra avec autant d'apparence.

Y eut-il donc jamais d'illusion semblable à celle par laquelle les Ministres veulent abuser le monde? Ils font entrer, sans raison, sans apparence, une prétendue efficace dans le sens de paroles qui ne la contiennent point; & ils nous disent ensuite que ce sens est difficile, à cause de cette efficace qu'ils y ont renfermée sans raison & sans apparence.

Mais n'étoit-il pas plus court de bien raisonner, & de n'attribuer pas aux Peres une pensée impertinente, en supposant d'une part qu'ils aient pris

Liv. IV. Chap. I. ces paroles: *Ceci est mon corps*, en un sens de figure, & que de l'autre ils se soient imaginés que ces paroles marquoient que cette figure soit efficace?

Aussi les Anabaptistes, les Sociniens, les Remontrants, qui nient cette prétendue efficace, en recevant néanmoins le sens de figure, n'ont jamais songé à répondre à ces paroles; & les Calvinistes ne s'en servent pas même contre eux pour la prouver: ils ont recours à d'autres moyens. C'est donc une chimere & une vision toute pure, qu'on ait pu trouver de la difficulté à croire, que le pain fût le corps de Jesus Christ à cause de cette efficace, puisque cette efficace n'est point contenue dans cette expression, & que quiconque y auroit trouvé de la difficulté auroit une voie facile de s'en délivrer, qui seroit de dire que ce pain n'est point efficace, comme les Sociniens, les Anabaptistes & les Remontrants le disent.

Il s'ensuit de-là que le sens de figure ne pouvant donner lieu de trouver aucune difficulté dans la chose signifiée par ces paroles: *Ceci est mon corps*, tous les passages des Peres, qui prouvent qu'ils ont reconnu de la difficulté dans la chose signifiée, contiennent une preuve claire & décisive, qu'ils ne les ont point prises dans ce sens figuratif, mais qu'ils les ont entendues à la lettre & au sens des Catholiques. Or ces passages sont en très-grand nombre. Car premiérement tous les dix passages qui sont produits dans le Chapitre précédent, marquent cette difficulté & ce sujet de doute de la chose signifiée, & cette contrariété avec les sens & la raison, ou expressément comme ceux de S. Epiphane, de l'Auteur des Dialogues attribués à Césarius, qui a copié ses paroles, de S. Chrysostôme, de S. Gaudence, ou par une conséquence nécessaire.

Catech. 4. myst. On ne dit point d'une chose commune, & qui n'enferme aucune difficulté considérable, ce que S. Cyrille de Jerusalem dit de l'Eucharistie. *Puisque Jesus Christ*, dit-il, *en parlant du pain, a déclaré que c'étoit son corps, qui osera le révoquer en doute?* On n'en parle point comme fait l'Auteur des Homélies attribuées à Eusebe d'Emese. (Hom. 5. Pasch.) *Eloignons de nous*, dit-il, *les doutes d'infidélité, puisque celui qui est l'auteur de ce présent, est le témoin de cette vérité.* On n'exhorte point à le croire, comme S. Ambroise (De init. c. 9.) exhorte à croire ce que les paroles signifient, en disant: *Que l'esprit confesse intérieurement ce que la bouche prononce*; savoir, qu'il est vrai que c'est le corps de Jesus Christ, & *que le cœur soit pénétré de ce que les paroles expriment.*

On n'appuye point les choses sur la parole de Dieu, en y ajoutant cette réflexion: *Qu'il les faut croire, parce que la vérité ne peut mentir*, comme fait S. Gaudence (Tract. 2. in Exod.) à l'égard de la chose signifiée par ces paroles: *Ceci est mon corps. Notre Seigneur*, dit ce Pere, *présentant à ses Disciples le pain & le vin consacrés, leur dit: ceci est mon corps: ceci est mon sang. Croyons*

celui à qui nous avons cru; la vérité est incapable de mensonge. Et S. Cyrille & Elie de Crete avec lui: *Recevez*, disent-ils, *avec foi ces paroles du Sauveur; car étant la vérité il ne peut mentir.* Liv. IV. Chap. I. Cyrill. in Cat. Thol. Elias Cret. in 1. orat. Greg. Naz.

Mais cette même difficulté qui naît de la chose signifiée, & qui porte au doute & à l'infidélité, est aussi marquée & combattue expressément par les mêmes Peres, & par d'autres en d'autres passages que ceux que nous avons rapportés.

S. Cyrille de Jerusalem la marque & la combat par cet argument: *Il a autrefois changé l'eau en vin en Cana de Galilée par sa propre puissance; & il ne méritera pas d'être cru en changeant le vin en sang?*

Il la marque en disant: *Recevons avec une entiere certitude le corps & le sang de Christ; car sous l'espece du pain le corps nous est donné, & sous l'espece du vin le sang nous est donné.*

Il la marque en disant: *Ne considérez pas ces choses comme du pain & du vin commun; car c'est le corps & le sang de Christ, selon les paroles du Seigneur. Quoique le sens vous le suggere, que la foi vous confirme & vous affermisse. Ne jugez point de ces choses par le goût; mais soyez persuadé d'une maniere qui exclut toute sorte de doute, que vous êtes honorés du corps & du sang de Christ.*

Il la marque en disant: *Sachez & tenez pour certain que le pain apparent*, ou qui se voit, *n'est pas du pain, quoique le goût sente que c'est du pain, mais le corps de Jesus Christ; & que ce vin qui se voit n'est pas du vin, quoique le goût le rapporte, mais le sang de Christ.*

S. Hilaire marque & combat le même doute & la même difficulté du sens que ces paroles impriment: *Attachons-nous*, dit-il, *à ce qui est écrit, si nous voulons accomplir les devoirs d'une foi parfaite. Car il y a de la folie & de l'impiété à dire ce que nous disons de la vérité naturelle de Jesus Christ en nous, à moins que lui-même ne nous l'ait appris. C'est lui qui nous dit: ma chair est vraiment viande, & mon sang est vraiment breuvage. Celui qui mange ma chair & boit mon sang demeure en moi, & moi en lui. Il ne laisse aucun lieu de douter de la vérité de sa chair & de son sang, puisque la déclaration du Seigneur & notre foi portent, que c'est vraiment de la chair & vraiment du sang: & ces choses étant prises & avalées font que nous sommes en Jesus Christ, & que Jesus Christ est en nous.* Car il paroît que S. Hilaire allie ces paroles, ma chair est vraiment viande, avec celles de l'institution de l'Eucharistie, & que ce sont ces choses que nous prenons: *hæc hausta*, dont il dit, *qu'elles sont vraiment le corps & le sang de Jesus Christ.* Et enfin il paroît qu'il en exclut le doute, *non est relictus ambigendi locus*, & qu'il reconnoît néanmoins que si ces choses n'étoient point attestées par l'Ecriture, elles paroîtroient folles & impies. Hil. 8. de Trinit.

Liv. IV. Chap. I. S. Ephrem Diacre d'Edesse, le combat dans ce passage: *Participez au corps immaculé & au sang du Seigneur avec une foi très-pleine, étant assuré que vous mangez l'Agneau même tout entier. Car les mysteres de Christ sont un feu immortel. Gardez-vous de les sonder avec témérité, de peur qu'en y participant vous n'en soyez consumé.*

Hom. de natur. Dei curiosè non scrut.

S. Grégoire de Nysse propose une autre sorte de doute que la doctrine de l'Eucharistie, qui est toute renfermée dans ces paroles, *ceci est mon corps*, produit. *Il faut considérer*, dit-il, *comment cet unique corps, qui est continuellement divisé à tant de milliers de fideles dans toute la terre, est tout entier dans chacun d'eux par la partie qu'ils en reçoivent, & demeure néanmoins tout entier en soi.*

Orat. Catech. c. 37.

S. Ambroise marque les difficultés de ce qui est signifié par ces paroles très-distinctement, & les combat très-fortement dans le Livre qu'il a fait pour les nouveaux baptisés. *Vous me direz, je vois une autre chose: comment m'assurez-vous que c'est le corps de Jesus Christ? C'est donc ce qui nous reste encore à prouver. Mais par combien d'exemples pouvons-nous montrer que ce n'est pas ce que la nature a formé, mais ce que la bénédiction a consacré, & que la bénédiction a plus de force que la nature, puisque par la bénédiction la nature même est changée? Moyse tenoit une verge, il la jeta, & elle devint serpent. Il prit la queue de ce serpent, & il reprit la nature de verge. Vous voyez que la puissance du Prophete changea deux fois la nature & du serpent & de la verge. La parole de Jesus Christ*, dit-il encore en ce même lieu, *qui a pu faire de rien ce qui n'étoit pas, ne pourra-t-elle changer les choses qui sont, en ce qu'elles ne sont pas?* Et un peu plus bas: *Pourquoi cherchez-vous l'ordre de la nature dans le corps de Jesus Christ, puisque Notre Seigneur est lui-même né d'une Vierge contre l'ordre de la nature?*

cap. 9.

L'Auteur du Livre des Sacrements (car je ne veux pas ici arrêter le Lecteur par une vaine & importune critique; les Auteurs Ecclésiastiques étant presque d'une égale autorité dans un mystere également connu dans sa substance par tous les fideles) cet Auteur, dis-je, est tout occupé de la pensée de combattre ce doute, & il le marque en plusieurs endroits. *Vous me direz peut-être*, dit-il, *c'est mon pain ordinaire. Mais ce pain est du pain avant les paroles des Sacrements; mais après la consécration, de pain qu'il étoit, il est fait la chair de Jesus Christ. C'est donc ce que nous avons à prouver, comment il est possible que ce pain qui est pain, soit le corps de Jesus Christ: c'est la consécration qui le fait.* Ensuite de quoi il rapporte les exemples de la création & de la naissance de Jesus Christ, de la verge dont Moyse toucha les eaux, du bois que Moyse jeta dans la fontaine amere du désert, du fer qu'Elie retira du fond de l'eau, en jettant le manche dans

De Sacr. l. 4. c. 4.

l'eau. Et la conclusion qu'il tire de tous ces exemples, par lesquels il montre en général combien la parole de Dieu est efficace, *quantum operetur sermo cœlestis*, est que du pain il se fait le corps de Jesus Christ. *Ergo didicisti quod ex pane fiat corpus Christi.* LIV. IV. CHAP. I.

Il marque ensuite le même doute par ces paroles: *sed fortè dicis, speciem sanguinis non video*: vous me direz peut-être que je ne vois point l'espece du sang. C'est aussi pour le combattre qu'il dit un peu après: *Le Seigneur Jesus nous assure lui-même que nous recevons son corps & son sang. Devons-nous douter de la vérité de ses paroles, & du témoignage qu'il nous en rend?* Et ailleurs, après avoir dit *que, comme Notre Seigneur est vrai Fils de Dieu, non simplement par grace comme les hommes, mais comme étant né de la substance de son Pere, ainsi c'est sa vraie chair que nous recevons, comme il le dit lui-même, & c'est son vrai sang que nous buvons*, il ajoute: *Vous me direz peut-être, comment est-ce sa vraie chair, puisque je vois bien une ressemblance de sang, mais je ne vois pas la vérité du sang? Je vous ai dit de la parole de Jesus Christ, qu'elle peut par son opération changer les especes ordinaires des natures.* L. 6. c. 1.

C'est pour rejetter indirectement ce même doute que S. Isidore de Damiette dit, *qu'en consacrant le pain qui est offert dans un linge, nous croyons sans aucun doute qu'il est le corps de Jesus Christ.* Ep. 1231

Eutychius, Patriarche de Constantinople, rejette & éclaircit le doute marqué par S. Grégoire de Nysse, en disant: *que personne ne doit douter qu'après le sacrifice mystique & la sainte résurrection, le corps incorruptible & le sang immortel & vivifiant du Seigneur, introduit dans les antitypes par les Sacrifices mystiques, n'y impriment leurs propres forces, autant que les choses dont nous avons parlé, & qu'il ne se rencontre tout entier en tous.*

Hesychius le marque & le combat aussi très-expressément. *Quand nous n'avons pas assez de force*, dit-il, *pour manger le Sacrifice & le consumer tout entier, notre esprit manquant de vigueur pour comprendre qu'il faut concevoir que les choses qu'il voit sont le corps du Seigneur, lequel les Anges desirent de contempler, il ne faut pas laisser ces doutes dans son esprit, mais il les faut jetter dans le feu du Saint Esprit, afin que ce feu consume & digere ce que notre foiblesse nous rend incapables de digérer.* Or de quelle maniere les pourra-t-il consumer? Si nous pensons, dit cet Auteur, *que ces choses qui nous paroissent impossibles, sont possibles à la vertu du Saint Esprit.* Lib. 2. in Levit.

Il y a plusieurs autres expressions dans les Peres, qui marquent cette difficulté de la chose signifiée par ces paroles, *ceci est mon corps;* comme quand S. Irénée dit, *que Jesus Christ a confessé que le calice, qui est une créature, étoit son propre sang, & qu'il a confirmé* διαβεβαιώσατο, *que le pain, qui est une créature, étoit son propre corps.* Car ces mots, *il a confirmé*, Iren. l. 5. c. 2.

il a confeſſé, ne s'appliquent qu'aux choſes qui renferment quelques difficultés, & l'on ne s'en ſert pas dans celles qui n'en ont point, comme il eſt certain que ces paroles n'en ont point au ſens des Calviniſtes.

C'eſt en vain qu'Aubertin ramaſſe divers exemples où ces mots de *confirmer*, de *confeſſer*, *d'aſſurer*, ſont joints à des termes métaphoriques; comme quand Clément d'Alexandrie dit: *Que le Verbe confeſſe qu'il eſt le pain céleſte*, & qu'Origene dit: *Qu'il confeſſe qu'il eſt la porte.* Car il eſt bien vrai que ces mots ſe peuvent joindre avec des termes proprement métaphoriques; c'eſt-à-dire, où un mot eſt mis pour exprimer la qualité de quelqu'autre choſe que celle qu'il ſignifie naturellement; parce que ces ſortes de termes peuvent contenir quelque difficulté, & que la vérité ſignifiée par ces termes, peut être aſſez grande & aſſez élevée pour donner quelque peine à l'eſprit. Ce ſont de grandes vérités que le Verbe incarné ſoutienne & vivifie les ames, que l'on n'entre au ciel que par Jeſus Chriſt; & ces vérités étant exprimées par des termes métaphoriques, n'en ſont pas moins grandes ni moins difficiles; & par conſéquent on y peut bien employer les mots des *confeſſer*, *d'aſſurer* & de *confirmer*, qui marquent la difficulté de la choſe en ſoi.

Mais il n'en eſt pas de même dans les expreſſions figuratives pareilles à celles de l'inſtitution de l'Euchariſtie, priſes au ſens des Calviniſtes; c'eſt-à-dire, où l'on dit qu'un ſigne d'inſtitution ſignifie un certain objet. Car n'y ayant jamais de difficulté dans la choſe ſignifiée par ces ſortes de propoſitions, on n'y emploie auſſi jamais ces mots de *confirmer*, *d'aſſurer*, de *confeſſer*, qui font concevoir à l'eſprit quelque choſe de grand. C'eſt pourquoi on ne trouve point qu'il ſoit dit, que S. Paul a confirmé ou a confeſſé que *la pierre étoit Chriſt*, ou que l'Ecriture confeſſe & confirme que *l'Agneau étoit un paſſage.*

Auſſi Aubertin, qui en a cherché des exemples, n'en produit aucun. Et il eſt réduit à nous en alléguer où ces mots de *confeſſer*, *d'aſſurer poſitivement*, *de confirmer*, ſont joints à des termes proprement métaphoriques, de quoi il ne s'agit point du tout. Mais nous aurons lieu de remarquer plus amplement ailleurs, l'illuſion par laquelle il tâche de ſurprendre ſes Lecteurs, en ſubſtituant preſque par-tout des expreſſions métaphoriques au lieu d'expreſſions figuratives; & nous ferons voir clairement la différente nature, & les différentes propriétés des unes & des autres.

On ne peut nier après tant de témoignages ſi clairs, que le ſecond caractere, par lequel nous devions diſcerner le ſens des Peres, ne ſoit entiérement favorable aux Catholiques; & il n'y a qu'à ſe mettre dans l'eſprit le ſens de figure, pour voir que tous ces paſſages, que nous en avons allégués, deviendront ridicules & contraires au ſens commun. Mais parce

que

que d'une part, il y a des perſonnes qui ont beſoin que l'on leur en faſſe application, & que les Miniſtres de l'autre, ont accoutumé de s'en tirer par un amas de paroles qui ne ſignifient rien, dont quelques-uns ne laiſſent pas de ſe payer, il eſt bon de faire voir encore plus diſtinctement par ces paſſages mêmes les illuſions des Miniſtres.

CHAPITRE II.

Que le doute combattu par les paſſages des Peres, allégués ci-deſſus, n'eſt point un doute d'expreſſion ni de figure.

POur bien juger du véritable ſentiment des Peres ſur l'Euchariſtie, il faut bien connoître la nature du doute qui s'excite ſur ce myſtere, & qu'ils ont marqué en tant d'endroits de leurs ouvrages. Il n'y a rien de plus important que cela, non ſeulement par cette raiſon générale, que tout ce qui prouve qu'ils ont trouvé de la difficulté dans la choſe ſignifiée par ces paroles, *ceci eſt mon corps*, prouve qu'ils ne les ont pas priſes dans le ſens de figure; mais auſſi par deux autres raiſons plus conſidérables.

La premiere eſt, que par la nature de ces doutes on peut juger certainement s'ils ont cru ou n'ont pas cru la préſence réelle; parce qu'il eſt certain qu'ils ont eu pour but, d'établir & de prouver ce qui étoit combattu & mis en doute par ces difficultés qu'ils remarquent. Lorſque S. Cyrille de Jeruſalem, par exemple, affirme que le pain conſacré eſt le corps de Jeſus Chriſt, ce ne peut être que dans le même ſens qu'il condamne la hardieſſe de ceux qui diroient: *Ce n'eſt pas le corps de Jeſus Chriſt.* Ainſi, ſelon ce Saint: *C'eſt le corps de Jeſus Chriſt: Ce n'eſt pas le corps de Jeſus Chriſt*, ſont deux propoſitions oppoſées; l'une que la foi produit, l'autre qui naît d'infidélité: & qui ſait le ſens de l'une, connoît certainement le ſens de l'autre. De ſorte qu'en prouvant que cette propoſition: *Ce n'eſt pas le corps de Jeſus Chriſt*, ſignifie; *ce n'eſt pas le corps de Jeſus Chriſt* réellement, on prouve que la propoſition contraire, *c'eſt le corps de Jeſus Chriſt*, ſignifie que c'eſt le corps de Jeſus Chriſt véritablement & réellement. Catech. 4. myſt.

La ſeconde raiſon eſt, que comme les Peres ont toujours eu en vue d'étouffer ces doutes pour affermir les fideles dans la foi de ce myſtere, c'eſt auſſi de l'intelligence de ces doutes qu'il faut tirer le ſens véritable de pluſieurs de leurs expreſſions; comme quand ils diſent, *que l'Euchariſtie eſt indubitablement, certainement, véritablement & proprement le corps de Jeſus Chriſt; que c'eſt le vrai corps de Jeſus Chriſt; le propre corps de Jeſus Chriſt; le corps même de Jeſus Chriſt; le corps qu'il a tiré de Marie;*

LIV. IV. CH. II. *le corps dans lequel il s'eſt incarné*. Car il eſt viſible qu'ils ne ſe ſervent de ces expreſſions ſi fortes, que pour les oppoſer à ces doutes naturels, & établir par-là la vérité contre laquelle ils s'élevent.

Ces principes poſés, on peut diſtinguer pluſieurs eſpeces de doutes, qui peuvent naître ſur le ſujet de l'Euchariſtie; & il eſt bon de les conſidérer toutes, afin de mieux reconnoître quel eſt celui que les Peres ont combattu.

Il y en a que l'on peut nommer des *doutes d'expreſſion*, lorſque ne connoiſſant point le ſens véritable d'une expreſſion, l'on ſait ſeulement qu'elle eſt fauſſe dans le ſens que les paroles préſentent d'abord à l'eſprit. Ainſi celui qui ſachant que Dieu eſt un Etre ſpirituel, rejeteroit le ſens littéral des paſſages où l'Ecriture attribue des membres corporels à Dieu, ſans ſavoir néanmoins comment il les faut entendre, auroit cette ſorte de doute, que j'appelle d'*expreſſion*. Il ſauroit ce que ces paſſages ne ſignifient pas, & il ne ſauroit pas ce qu'ils ſignifient.

Pour trouver que l'on ait eu cette ſorte de doute à l'égard de l'Euchariſtie, il faudroit trouver qu'il y ait eu des perſonnes qui rejettant le ſens littéral que ces paroles, *ceci eſt mon corps*, préſentent à l'eſprit, ne ſuſſent pas néanmoins comment il les falloit expliquer. Car ces perſonnes auroient été proprement dans un doute d'expreſſion: & c'eſt celui où Zwingle étoit, lorſqu'ayant déja renoncé à la créance de l'Egliſe ſur ce myſtere, il n'avoit pas encore appris le ſens de *figure*.

La ſeconde eſpece de doute ſe peut nommer un *doute de choſe*. Et c'eſt quand on conçoit une certaine choſe comme affirmée dans quelque expreſſion, que l'on n'y cherche point d'autre ſens, mais que l'on doute ſeulement ſi la propoſition eſt véritable.

Cette eſpece ſe peut diviſer en trois à l'égard de l'Euchariſtie, ſelon les trois choſes dont on peut douter touchant ce myſtere. Car on peut ſuppoſer que l'on ait douté ſi l'Euchariſtie étoit figure de Jeſus Chriſt; & c'eſt ce que j'appelle le *doute de figure*. On peut ſuppoſer que l'on ait douté *ſi l'Euchariſtie étoit efficace*; & c'eſt ce que j'appelle doute *d'efficace ou de vertu*. Et enfin l'on peut dire, que ce doute avoit pour objet la réalité, & que c'étoit de cela qu'on doutoit, & ce que l'on peut nommer doute *de réalité*.

Voilà donc quatre eſpeces de doutes, que l'on peut s'imaginer en général dans les Chrétiens qui étoient du temps des Peres. Et ſi M. Claude & Aubertin en étoient crus, on ſuppoſeroit que la plupart des doutes marqués par les Peres, n'étoient que du premier genre; c'eſt-à-dire, que ce n'étoit que des doutes d'expreſſion. Car c'eſt ſur cette ſorte de doute que M. Claude bâtit trois claſſes entieres de ſon chimérique ſyſtême, auxquelles il attribue pour caractere, d'avoir été choquées de l'incompatibilité de ces

paroles, *pain & corps*, & *de n'en avoir pas ſu le vrai dénouement*. Et il faut lui faire cette juſtice, que de reconnoître qu'il n'eſt pas auteur de cette imagination, & qu'il l'a empruntée d'Aubertin, qui remarque expreſſément que ceux qui entendoient dire d'abord que *le pain eſt le corps de Jeſus Chriſt*, trouvoient de l'incompatibilité dans ces termes; ce qu'ils n'auroient pas fait s'ils avoient entendu le ſens de figure. Et le même Aubertin veut que ces expreſſions des Peres, qui nous affirment ſi poſitivement que c'eſt le corps de Jeſus Chriſt, aient été adreſſées à des perſonnes qui étoient dans cette diſpoſition. Aubert. p. 460.

Mais quoique les Miniſtres ſouhaitaſſent fort qu'on leur accordât ce point, il n'y a pas moyen de les contenter; parce que la raiſon ne le ſouffre pas, & qu'il y a peu de choſes auſſi viſiblement fauſſes que cette prétention. C'eſt ce qu'on a déja montré dans le premier Tome de la Perpétuité, d'une maniere qui ne ſouffre point de replique.

Car on a fait voir que la nature de ce doute, dans lequel on ignore le véritable ſens de l'expreſſion, eſt d'avoir beſoin de l'explication, & non de la répétition de cette même expreſſion qui le cauſe, ni des preuves de la vérité de ce qu'elle contient. Et l'on en a conclu que ce n'étoit donc pas celui que les Peres ont combattu, puiſqu'ils ne ſe ſont jamais mis en peine d'éclaircir l'expreſſion, *ceci eſt mon corps*, & qu'ils n'ont ſongé qu'à établir par des preuves la vérité de ce qu'elle enferme.

On a montré que ce ſeroit le comble de l'extravagance, que de prétendre diſſiper un doute qui naît de l'incompatibilité apparente des termes *pain & corps*, en oppoſant ſeulement la propoſition même qui le fait naître; & que néanmoins il faudroit dire, que les Peres y ſont tombés, puiſqu'ils ont combattu le doute qu'ils ont connu, par cette propoſition même, *ceci eſt mon corps*, qui joint ces termes incompatibles.

On a fait voir qu'il n'y eut jamais de folie pareille à celle qu'il faudroit attribuer aux Peres, qui ayant des moyens très-faciles d'éclaircir ce doute par l'explication du ſens de figure, auroient remué le ciel & la terre pour prouver inutilement que Dieu peut faire tout ce qu'il veut.

On peut ajouter à ces raiſons, que les diſcours des Peres ne ſeroient pas ſeulement abſurdes & ridicules, mais qu'ils ſeroient encore abſolument faux, & qu'ils auroient engagé dans l'erreur ceux qui auroient été dans ce doute.

Car ils ont affirmé poſitivement, qu'il falloit croire poſſible ce que l'on en jugeoit impoſſible & contraire aux ſens & à la raiſon. *Croyons Dieu en toutes choſes*, dit S. Cryſoſtôme, *& ne le contrediſons point, quoique ce qu'il nous dit ſemble contraire à notre penſée & à nos yeux*. Et Heſychius: *Penſons que les choſes qui nous paroiſſent impoſſibles ſont poſſibles au S. Eſprit*. Hom. 83. in Matth. Lib. 2. in Levit.

Si donc ce que la raison juge impossible, est que le pain demeurant pain soit le corps de Jesus Christ, il s'ensuivroit que les Peres par ces discours auroient porté le peuple à le croire.

Il est certain de même que quand S. Cyrille de Jerusalem dit : *Que puisque Jesus Christ dit du pain que c'est son corps, personne n'en doit douter, ni dire que ce n'est pas son corps*, il établit en effet ce qui étoit nié par cette proposition qu'il condamne. Si donc le sens de cette proposition, *ceci n'est pas le corps de Jesus Christ*, étoit, *ce pain demeurant pain, n'est pas en même temps le corps de Jesus Christ*, il s'ensuivroit qu'il auroit voulu dire que le pain demeurant pain, est en même temps le corps de Jesus Christ. Et ceux qui eussent eu cette pensée ne pouvoient pas conclure autre chose du discours de S. Cyrille.

On peut appliquer cette réflexion à presque tous les passages où ce doute est marqué. Car tous ces passages n'étant accompagnés d'aucune explication, ne pouvoient produire d'autre effet que de faire croire le sens que l'on découvre d'abord dans ces paroles, & qui fait le sujet du doute. De sorte que si l'on suppose que ceux à qui on attribue ce doute, n'y en aient point découvert d'autre que cette union de deux termes incompatibles, il faudroit dire que les Peres l'auroient voulu établir, & l'auroient effectivement établie.

Qu'on considere de plus les raisons sur lesquelles les Peres fondent le doute qu'ils ont connu, & celles par lesquelles ils les combattent; & l'on verra qu'il n'est pas possible de les appliquer au doute de figure.

Car quelle apparence y a-t-il qu'ils aient cru, que l'on pût regarder comme une chose impossible & contraire à la raison & aux sens, que Jesus Christ eût fait le pain la figure de son corps ? Cependant les Peres ont supposé, comme nous l'avons fait voir, que ce doute qu'ils attaquoient, avoit pour fondement cette impossibilité & cette contrariété à la raison & aux sens.

Qu'y avoit-il de plus facile que de détruire ce doute, en disant, que puisqu'il est permis aux hommes même d'établir des signes, il l'étoit à plus forte raison à Dieu, & en montrant qu'il en a établi un très-grand nombre dans l'Ancien Testament, & qu'il étoit ridicule de douter que le pain & le vin ne pussent être de ce nombre ? Comment seroit-il donc possible que les Peres eussent été assez aveugles pour ne pas voir des raisons si naturelles qui se présentent d'elles-mêmes, & pour recourir à d'autres qui paroissent si extravagantes en une telle occasion ?

Car ne seroient-ce pas des arguments bien dignes des Peres, que ceux qu'il leur faudroit attribuer ? Dieu a bien pu créer le monde : donc il peut bien faire le pain & le vin signes d'institution de son corps & de son sang.

Jesus Christ a bien pu s'incarner: donc il peut instituer des figures. Il a bien pu changer l'eau en vin, la verge de Moyse en serpent, les eaux ameres en douces: il peut donc bien établir cette loi, que l'on regarde dans son Eglise le pain & le vin comme des figures de son corps & de son sang.

Ne seroit-ce pas une chose bien judicieuse, que d'exhorter les fideles à croire très-fermement, & sans hésiter tant-soit-peu, *certissimè*, *indubitanter*, que le pain est figure de Jesus Christ, comme si la raison ou la volonté y avoient beaucoup de répugnance? Et n'y auroit-il pas bien du bon sens à dire, que si le doute où l'on est ne peut être levé par ces paroles: *ceci est mon corps*, *il faut le consumer par le feu du S. Esprit*, *& par l'ardeur de la foi?*

Je ne m'arrêterai pas davantage à représenter ici les absurdités de cette prétention; nous aurons lieu d'en parler encore plus bas, en réfutant les nouvelles lumieres de M. Claude sur ce sujet. Il suffit de tirer seulement ici cette conclusion décisive de tout le différent, que le doute reconnu par les Peres n'étant point le doute de *figure*, l'expression de ce doute marquée par S. Cyrille de Jerusalem & les autres Peres, qui est que le pain n'est point *le corps de Jesus Christ*, ne signifie point que le pain n'est pas la figure du corps de Jesus Christ. Et comme la vérité catholique marquée par ces paroles, *ceci est mon corps*, a un sens contradictoire à l'expression de l'erreur, si l'expression de l'erreur n'est pas selon les Peres, *ceci n'est pas la figure du corps de Jesus Christ*, l'expression de la vérité n'est pas, *ceci est la figure de mon corps;* c'est-à-dire, que ces paroles n'ont pas été prises par eux en un sens de figure.

CHAPITRE III.

Que le doute reconnu & combattu par les Peres n'est point un doute d'efficace.

CE n'est que l'importance de ce point pour la décision de tout ce grand différent, qui m'oblige de le traiter en particulier; ce que j'en ai déja dit en divers endroits étant de soi suffisant pour découvrir l'absurdité de cette prétention.

Les Calvinistes ne sauroient supposer avec quelque vraisemblance, que les Peres ont combattu le doute *d'efficace & de vertu*, sans supposer en même temps qu'ils ont reconnu eux-mêmes cette efficace & cette vertu, & qu'ils ont été persuadés, qu'elle étoit contenue dans ces paroles, *ceci est mon corps*, prises dans ce sens, *ceci signifie mon corps*. Mais la raison



ne permet pas d'attribuer aux Peres une pensée si hors d'apparence. Car cette conséquence, *ceci est la figure de mon corps*, donc *cette figure est efficace*, est si contraire au sens commun, qu'il est injuste de l'attribuer à qui que ce soit, à moins que de faire voir qu'il l'a expressément tirée. Or on ne sauroit montrer que les Peres y aient jamais pensé. Ainsi l'on ne peut allier ces deux suppositions, que les Peres aient expliqué ces paroles, *ceci est mon corps*, en un sens de figure, & qu'ils aient combattu le doute *d'efficace;* parce que s'ils les avoient prises en ce sens, la raison les auroit obligés non de combattre, mais d'approuver ce doute, en rejettant eux-mêmes cette efficace prétendue, comme les Anabaptistes, les Sociniens, & les Remontrants la rejettent, en portant le sens de figure jusqu'à ses conséquences naturelles.

Il n'y a rien de plus admirable que la maniere dont les Ministres font raisonner les Peres; car il semble que leur dessein soit, de ne pas laisser la moindre étincelle de sens commun en tout ce qu'ils ont écrit sur ce sujet.

De deux doutes que l'on peut former sur le sujet de cette efficace, il y en a un déraisonnable & l'autre raisonnable. Il est déraisonnable de douter, s'il est possible en soi que le pain & le vin de l'Eucharistie soient efficaces, & que Dieu s'en serve comme d'instruments pour communiquer ses graces. Car c'est ôter à Dieu sans raison, le pouvoir d'une chose qui n'enferme aucune contradiction, & qui ne choque en aucune sorte la raison; c'est disputer sur la possibilité d'un effet dans une espece particuliere, lorsque l'on est contraint de le reconnoître possible en plusieurs autres especes toutes semblables. Mais en entendant ces paroles, *ceci est mon corps*, dans ce sens, *ceci signifie mon corps*, il est très-raisonnable de douter, non si Jesus Christ a pu rendre l'Eucharistie efficace, mais s'il l'a rendue en effet efficace? On ne voit aucune liaison nécessaire entre l'état de figure que cette proposition attribueroit à l'Eucharistie, & cette vertu que l'on en voudroit tirer. Aussi se trouve-t-il des sectes entieres qui doutent de ce dernier point, qui est l'efficace actuelle de l'Eucharistie; & il n'y en a aucune qui doute de la possibilité de cette efficace; c'est-à-dire, que Dieu ne pût agir conjointement avec des causes secondes s'il l'avoit voulu.

Cependant par une bizarrerie inconcevable, les Ministres prétendent que les Peres se sont arrêtés à prouver la possibilité de l'efficace, & que ç'a été pour l'établir qu'ils ont remué le ciel & la terre, & qu'ils ont produit des exemples de la création du monde, de la verge de Moyse changée en serpent, des eaux ameres changées en douces, de l'eau changée en vin. Mais ils ne veulent pas qu'ils aient seulement pensé à prouver que cette efficace soit en effet; c'est-à-dire, que Jesus Christ ait eu la vo-

lonté de rendre cette figure efficace, & d'exprimer cette vertu par ces paroles, *ceci est mon corps*, où l'on ne l'apperçoit point. Ils ne prévoient jamais, selon les Ministres, que l'on puisse douter de ce point, quoique non seulement on en puisse douter raisonnablement, mais qu'il soit même déraisonnable de n'en pas douter. Liv. IV. Ch. III.

Les absurdités naissent en foule de cette supposition, & il n'y a qu'à les faire remarquer.

Premiérement elle nous oblige de croire, que quand S. Cyrille exprime ce doute par ces paroles, *ce n'est pas le sang de Jesus Christ*, il a voulu dire, *ce n'est pas l'efficace du sang de Jesus Christ.* Cyr. Hier. Catech. 4. myst.

Que quand Hesychius dit, que notre esprit *manque de vigueur pour comprendre que les choses qu'il voit sont le sang de Jesus Christ, cela veut dire qu'il manque de vigueur pour concevoir que ces choses contiennent l'efficace du sang de Jesus Christ.* Lib. 2. in Levit.

Que quand S. Ambroise fait dire à ceux qui seroient dans ce doute: *Je vois autre chose, comment me dites-vous que je reçois le corps de Jesus Christ?* cela veut dire: *Comme me dites-vous que je reçois la vertu du corps de Jesus Christ?* Que quand l'Auteur du Livre des Sacrements s'exprime par ces paroles: *Vous me direz peut-être; comment est-ce sa vraie chair, puisque je vois bien une ressemblance de sang, mais que je ne vois pas la vérité du sang?* il a voulu dire: Peut-être que vous me direz; comment est-ce que c'est la vertu de sa chair, puisque je vois bien une ressemblance de sang, mais que je ne vois point la vertu du sang?

Mais par quelle fantaisie les Peres se seroient-ils portés à des expressions si étranges & si éloignées? Et par quel aveuglement auroient-ils supposé qu'on les dût entendre? N'y avoit-il point d'expression dans leurs langues pour marquer ce doute d'*efficace*; & à quoi bon le renfermer dans des paroles qui le font si peu concevoir?

Ce qui est étrange, c'est que cette fantaisie ne les occupoit qu'à l'égard de l'Eucharistie. Car quand ils ont douté de l'efficace à l'égard des autres choses, ils ont bien su trouver des termes pour exprimer nettement ce doute, comme on le voit entr'autres très-proprement & très-distinctement exprimé par S. Grégoire de Nysse, dans l'oraison sur le Baptême de Jesus Christ.

Il faudra de plus supposer que les Peres s'étoient accordés à n'exprimer jamais ce doute de *vertu* & *d'efficace*, par des termes propres à le faire, puisque jamais ils n'en emploient d'autres que ceux que nous avons rapportés, & ils ne donnent jamais lieu de concevoir & d'exprimer ce doute que par ces paroles, *ce n'est pas le corps & le sang de Jesus Christ.*

Mais il ne coûte rien aux Ministres de faire parler tous les Peres ex-

travagamment; & quand il ne tient qu'à cela, ils ne ſe trouvent jamais embarraſſés : ils étendent même ce privilege juſqu'à leur attribuer des raiſonnements inſenſés & viſiblement ridicules. S. Cyrille de Jeruſalem, S. Epiphane, l'Auteur des Dialogues attribués à Céſarius, Gaudence Evêque de Breſſe, S. Chryſoſtôme, S. Cyrille d'Alexandrie, l'Auteur des Homélies attribuées à Euſebe d'Emeſe, & Elie de Crete, combattent par ces paroles, *ceci eſt mon corps*, le doute qu'ils ont marqué. Et ainſi il faudra dire, ſelon les Miniſtres, qu'ils ont tous tiré cette concluſion inſenſée : *ceci ſignifie mon corps;* donc ceci contient la vertu & l'efficace ſéparée de mon corps.

Non ſeulement il faudra dire qu'ils l'ont tirée, mais il faudra dire qu'ils l'ont tirée comme certaine, comme évidente, comme n'ayant beſoin ni d'éclairciſſement, ni de preuves. De ſorte qu'au lieu que nous ne voyons aucune apparence dans cette conſéquence : *C'eſt la figure de Jeſus Chriſt; donc elle en contient l'efficace*, il faudra dire au contraire que les Peres ont cru que perſonne n'en pouvoit douter, & qu'ils l'ont fait paſſer pour un principe inconteſtable; c'eſt-à-dire, qu'il faudra croire que les Peres avoient l'eſprit autrement fait que les hommes d'aujourd'hui, & qu'ils avoient d'autres principes de ſens commun.

Mais entre tous ces mauvais raiſonnements que les Miniſtres attribuent ſi facilement aux Peres, en voici un qui ſurpaſſe tous les autres en abſurdité. Le doute marqué par les Peres eſt fondé, comme ils le témoignent expreſſément, ſur ce qu'on ne voit pas Jeſus Chriſt dans l'Euchariſtie. *Je vois autre choſe*, dit S. Ambroiſe, en la perſonne de ceux qui ſeroient travaillés de ce doute, *comment m'aſſurez-vous que je reçois le corps de Jeſus Chriſt?* Et l'Auteur du Livre des Sacrements parlant aux mêmes perſonnes : *Vous me direz peut-être*, dit-il, *je ne vois que la reſſemblance du ſang, je ne vois pas la vérité du ſang.* S. Epiphane & l'Auteur du Dialogue attribué à Céſarius, fortifient de même la foi contre le doute qui naît de ce que l'Euchariſtie eſt extérieurement ronde, inanimée, & n'a rien de ſemblable à Jeſus Chriſt.

De his qui myſt. init. c. 9.

l. 6, c. 1.

Les Peres ont donc conçu qu'il y avoit une contrariété apparente, entre ne paroître pas Jeſus Chriſt, & être ſon corps en la maniere que l'Euchariſtie l'eſt; & le raiſonnement qui forme ce doute contre ce myſtere, eſt ſelon eux : Ce pain ne paroît pas le corps de Jeſus Chriſt; donc il ne l'eſt pas. Si donc être le corps de Jeſus Chriſt étoit, ſelon eux, contenir ſon efficace, il faudroit qu'ils euſſent attribué à ceux dont ils repréſentent les doutes, d'avoir cru que du pain ne pouvoit avoir la vertu de Jeſus Chriſt ſans que l'on y vît Jeſus Chriſt, & ſans paroître chair & ſang : ce qui eſt une penſée ſi ridicule que l'on ne ſait comment la qualifier. Car tant

tant s'en faut qu'il y ait lieu de conclure, de ce que l'on diroit que le pain a la vertu de Jesus Christ, qu'il dût paroître Jesus Christ même, & que l'on y dût voir de vraie chair, que l'on devroit conclure au contraire, que n'ayant que la vertu de Jesus Christ, il ne devoit pas paroître chair. LIV. IV. CH. III.

Une absurdité si étrange n'auroit pas mérité d'être réfutée. Cependant, selon les Calvinistes, non seulement les Peres la réfutent, & la réfutent sérieusement; mais ils la réfutent par des réponses encore plus absurdes. Car au lieu de dire simplement, comme tout homme de bon sens auroit fait, qu'encore que ce pain contienne la vertu de Jesus Christ, il ne lui doit pas néanmoins paroître semblable; comme l'eau du Baptême ne paroît pas le sang de Jesus Christ, quoiqu'elle en ait la vertu : ils ne répondent autre chose, sinon que Dieu empêche que l'on ne voie de la chair & du sang dans l'Eucharistie, de peur de blesser les hommes de la vue d'une chair sanglante; avouant ainsi en quelque sorte la conséquence sur laquelle seroit fondée cette ridicule difficulté, qui est que si le pain contenoit la vertu de la chair de Jesus Christ, il devroit paroître chair. C'est ainsi que répond l'Auteur du Livre des Sacrements, & S. Cyrille dans le lieu cité par Victor d'Antioche, & rapporté par S. Thomas : & cette réponse a été depuis suivie par tous les Grecs qui ont écrit depuis eux, tant elle leur a paru naturelle.

On pourroit encore représenter l'absurdité tant des autres fondements du doute rapporté par les Peres, appliqués à ce prétendu doute d'efficace, que des raisons par lesquelles les Peres les détruisent : comme quand Hesychius fonde ce doute sur l'impossibilité apparente qu'il enferme, & qu'il ne trouve point d'autre moyen de détruire cette fausse apparence, qu'en disant, que ce qui nous paroît impossible est possible à la vertu du Saint Esprit. D'où il s'ensuivroit que cette efficace lui auroit paru impossible, & qu'il n'auroit point trouvé d'autre moyen de la faire croire possible que ce moyen général de la toute-puissance de l'esprit de Dieu. Mais on peut dire que cela seroit inutile, & que ceux qui ne seront pas convaincus de l'absurdité de cette prétention par les raisons que j'ai alléguées, ne sauroient être convaincus par la raison. Car tant que les Ministres se donneront la liberté d'expliquer les paroles des Peres en des sens éloignés & insoutenables, de leur attribuer des expressions insensées, des pensées déraisonnables, des preuves extravagantes, comme ils font en cette occasion, il est certain qu'on n'y trouvera rien de ce qu'ils ne veulent pas que l'on y trouve, & qu'ils y trouveront tout ce qu'il leur plaira.

Mais pour ceux qui voudront supposer que les Peres ont parlé raisonnablement, je crois avoir prouvé démonstrativement que le doute qu'ils

Liv. IV. Ch. III. ont connu, rejeté & combattu sur le sujet de l'Eucharistie, n'est pas le doute sur l'efficace, mais sur la réalité même.

Cela paroît par leurs expressions, qui le signifient littéralement, naturellement, & qui ne peuvent signifier raisonnablement autre chose : *Ce n'est pas le corps de Jesus Christ*, disent les Peres, en faisant parler ceux qui doutent ; *ce n'est pas son sang : comment me dites-vous que je reçois le corps de Jesus Christ ? Je ne vois point la vérité du sang* ; c'est-à-dire, je ne vois point ce vrai sang que vous dites que je reçois. Ceux qui doutent & qui demandent éclaircissement n'ont nulle envie de s'expliquer par métaphore, & encore moins de ne parler jamais autrement.

Cyr. Hier. Catech. 4. myst. Ambrof. de his qui myst. init. c. 9. de Sacram. l. 6. c. 1.

Cela paroît par les fondements de ce doute, qui sont 1°. la contrariété apparente entre le rapport des sens & le témoignage de la foi. 2°. L'impossibilité apparente du mystere. 3°. De ce qu'on ne voit pas de la chair. 4°. De ce que ce que l'on reçoit est rond & inanimé.

Cela paroît par les preuves des Peres, qui sont premiérement les paroles de l'institution, qui ne sont nullement propres à établir l'efficace ; mais qui prouvent directement la réalité. Secondement, les plus grands miracles de Dieu, & ses plus incompréhensibles mysteres, qui donnent l'idée d'une expression littérale, & d'une chose grande & difficile : ce qui ne se rencontre que dans le sens de la présence réelle.

Chrysost. hom. 83. in Matth. Cyr. ibid. Hesych. sup. cit.

Cela paroît en ce que tous les Peres ont supposé que ces paroles, *ceci est mon corps*, sont claires, & qu'il n'étoit point besoin de les expliquer pour détruire ce doute. Car cette supposition ne peut avoir lieu à l'égard de tout autre doute d'*expression*, *de figure*, *d'efficace*, & elle est très-raisonnable à l'égard du doute sur la réalité.

Cela paroît en ce qu'ils disent, que ce n'est que par condescendance que Dieu n'a pas voulu qu'il parût de la chair & du sang dans ce mystere : ce qui seroit ridicule s'ils avoient cru qu'il n'y eût ni chair ni sang ; au lieu que c'est une réponse très-solide & très-raisonnable, supposé qu'il y en ait.

Enfin cela paroît par ce consentement & cet accord des expressions du doute, des expressions opposées au doute, des fondements du doute, des raisons qui détruisent le doute ; & par ce désaccord des expressions, des raisons, des fondements du doute dans les autres suppositions. Car cette union étant l'unique moyen par lequel on s'assure du sens des expressions, il faut dire qu'il n'y a plus rien d'assuré dans ce que l'on tire des Peres, si l'on peut prendre ce doute en un autre sens que dans celui de la présence réelle.

Et par-là on conclut directement & invinciblement, que le sens du langage de l'erreur étant, comme nous l'avons montré, que le pain & le vin consacrés ne sont pas réellement le corps & le sang de Jesus Christ,

le langage de la vérité & de la foi que les Peres y opposent, qui est, qu'il faut croire très-certainement & très-fermement que c'est le corps de Jesus Christ, signifie que c'est véritablement & réellement le corps de Jesus Christ, & non en figure & en efficace. LIV. IV. CH. IV.

Et de tout cela il s'ensuit, que les Peres n'ont point pris ces paroles, *ceci est mon corps*, dans ce sens de figure: *ceci signifie mon corps*; mais dans celui-ci: *ceci est réellement mon corps:* comme ceux qui en doutoient ne prenoient point ces paroles: *ce n'est pas le corps de Jesus Christ*, dans ce sens, *ceci ne signifie pas le corps de Jesus Christ;* mais dans celui-ci: *ceci n'est pas véritablement le corps de Jesus Christ.*

CHAPITRE IV.

Examen des nouvelles lumieres de M. Claude sur le doute marqué par les Peres.

LEs Ministres qui ont précédé M. Claude avoient ordinairement rapporté le doute marqué par les Peres, à cette vertu séparée qu'ils attribuent à l'Eucharistie; & Aubertin en particulier prétend, que c'est cette vertu que S. Cyrille de Jerusalem, S. Ambroise & Hesychius ont combattue. Aubert. p. 423, 501 & 853.

M. Claude lui-même, avant que d'avoir acquis toutes les lumieres qu'il possede présentement, s'étoit contenté, en examinant dans sa seconde Réponse le doute exprimé par S. Cyrille de Jerusalem, de nous dire, que ce Saint avoit eu pour but *d'établir la vérité du Sacrement contre l'infidélité des profanes, qui nient que ce soit autre chose que des simples aliments;* & qu'il avoit employé les miracles de la puissance de Dieu, pour *raffermir la foi des hommes contre les doutes qu'ils ont sur les merveilles de la grace.* C'est-à-dire, en un mot qu'il vouloit en ce temps, que ces doutes regardassent la figure & la vertu. M. Claud. 2. Réponf. p. 266.

Mais l'expérience qu'il s'est acquise dans cette guerre spirituelle, en combattant le Livre de la Perpétuité, lui ayant donné de la défiance de cette réponse, il a trouvé bon de l'abandonner, & de nous faire un nouveau plan des doutes marqués par les Peres, & des réponses qu'ils y ont faites; & c'est ce qu'il est bon de considérer. M. Claud. 3. Réponf. p. 741.

Premiérement il demeure d'accord que c'est la même espece de doute qui est marquée par S. Cyrille de Jerusalem, par l'Auteur du Livre des Initiés, c'est-à-dire, S. Ambroise, par Théophylacte & par Nicolas de Méthone.

Il nous déclare positivement, que le doute marqué par ces Peres n'est pas un doute de figure.

LIV. IV. CH. IV. M. Claud. 3. Réponſ. p. 455. Ces gens, dit-il, marqués par *Nicolas de Méthone, doutoient-ils que le pain & le vin fuſſent les ſignes ou les images du corps & du ſang de Jeſus Chriſt? Non. Ce n'étoit pas le ſujet de leur doute.* Or comme, ſelon lui, le doute marqué par Nicolas de Méthone eſt le même que celui qui a été marqué par les autres Peres, il s'enſuit qu'aucun de ces doutes n'étoit un doute de figure.

Il ſemble qu'il ait peine à dire poſitivement, que ce ne fût pas un doute de vertu. *Quand on prendroit*, dit-il, *les doutes des Peres en ce ſens*, c'eſt-à-dire, pour un *doute de vertu*, *ce ne ſeroit pas une choſe auſſi étrange que M. Arnauld ſe la figure.* Et ſur cela il rapporte, que Palladius témoigne qu'un certain Religieux doutoit ſi les dons étoient capables de ſanctifier; & que S. Ambroiſe, dans le Traité des Initiés, combat des doutes contre la vertu du Baptême.

Mais il a très-bien fait de ne s'arrêter pas à ces exemples, & de ne les propoſer qu'en paſſant; & il auroit encore mieux fait de les retrancher tout-à-fait. Car on ne dit pas qu'on ne puiſſe douter, par un caprice déraiſonnable, de la vertu de l'Euchariſtie & du Baptême; mais on dit qu'il eſt ridicule de n'exprimer ce doute que par ces paroles, *je doute ſi l'Euchariſtie eſt la chair de Jeſus Chriſt.* On dit qu'il eſt ridicule de combattre ce doute par ces paroles; *ceci eſt mon corps.* On dit qu'il eſt ridicule d'en conclure, que l'on dût voir Jeſus Chriſt dans l'Euchariſtie. On dit qu'il eſt ridicule de douter, s'il eſt poſſible que l'Euchariſtie ſoit efficace, en admettant l'efficace des autres Sacrements. Et par conſéquent que le doute marqué par les Peres étant accompagné de toutes ces circonſtances, ne peut être pris pour un doute *de vertu.*

M. Claude a donc bien fait de ſe réſoudre enfin à abandonner *ce doute de vertu*, au moins à l'égard de ces Auteurs (car nous verrons qu'il prétend encore s'en ſervir fort mal-à-propos à l'égard de quelques autres.) C'eſt ce qu'il fait par ces paroles: *mais il n'eſt pas néceſſaire d'expliquer en ce ſens le doute de ceux* dont parle Nicolas de Méthone. Et par-là il condamne tacitement & Aubertin & la maniere dont il avoit lui-même expliqué ces doutes dans ſa ſeconde Réponſe.

Ce n'eſt pas néanmoins ſur quoi je le preſſe ici, car il eſt toujours permis de croître en lumiere. Qu'il ſe ſouvienne ſeulement que ces doutes marqués par ces Peres, ne ſont *ni de figure ni de vertu.*

Mais s'ils ne ſont ni de l'une ni de l'autre eſpece, de quelle ſeront-ils donc? C'eſt où M. Claude a ſignalé ſon adreſſe, par l'invention tout-à-fait rare d'un nouveau genre de doute qu'il faut expliquer ici. Il prétend le diſtinguer de ce doute que nous avons appellé *d'expreſſion*, qui conſiſte à ignorer le ſens de ces paroles: *le pain eſt le corps de Jeſus Chriſt;* en y ajou-

M. Claud. 3. Réponſ. p. 741.

tant qu'outre l'ignorance du ſens de cette expreſſion, il enfermoit de plus une *incrédulité* qui leur faiſoit rejetter abſolument cette propoſition. Liv. IV. Ch. IV.

Ainſi ce doute myſtérieux eſt compoſé, ſelon M. Claude, de deux parties. L'une de *l'ignorance* du ſens de ces paroles, *le pain eſt le corps de Jéſus Chriſt*, fondée ſur l'incompatibilité des termes: l'autre de *l'incrédulité* qui leur faiſoit rejetter abſolument tout ſens de ces paroles, en ſuppoſant qu'elles n'en avoient point de véritable.

Mais puiſque nous avons montré qu'on ne peut ſuppoſer que le doute dont parlent les Peres, fût fondé ſur l'ignorance du ſens de ces paroles, *ceci eſt mon corps*, nous avons prouvé par conſéquent, que celui que M. Claude leur attribue ne peut ſubſiſter, puiſqu'il renferme cette ignorance.

Je veux bien néanmoins, en ſa conſidération, l'examiner encore plus en détail, & lui faire voir que ce parti où il s'eſt réduit, eſt encore pire que ceux qu'il s'eſt cru obligé d'abandonner. C'eſt ce qui paroîtra clairement par les raiſons ſuivantes.

Il faut remarquer d'abord, que nous ne connoiſſons point ces doutes par la déclaration que nous en aient faite ceux qui en ont pu être tentés, mais ſeulement par ce que les Peres nous en ont dit; & qu'ainſi l'idée que nous en devons avoir ſe doit prendre uniquement de celle qu'ils en ont eue; de ſorte que c'eſt la même choſe de demander, ſi le doute marqué par les Peres, étoit fondé ſur l'ignorance du ſens de cette propoſition: *le pain eſt le corps de Jeſus Chriſt;* ou de demander ſi les Peres ont cru que ce doute qu'ils ont marqué fût fondé ſur cette ignorance.

2°. Il faut remarquer que les Peres ne diſent point que ce doute ſe ſoit effectivement élevé; mais qu'ils ont ſeulement appréhendé qu'il ne s'élevât, & qu'ils ont tâché de le prévenir. Il n'y a que le ſeul Nicolas de Méthone qui repréſente ce doute comme actuel; c'eſt-à-dire, qu'il eſt le ſeul qui ait écrit contre des gens qui en étoient effectivement tentés.

Ces deux principes ſuppoſés, je dis qu'il eſt difficile de s'imaginer une chimere moins vraiſemblable que cette nouvelle ſolution de M. Claude; & que non ſeulement elle n'a aucun fondement dans les Peres, mais que tout ce qu'ils diſent du doute qu'ils ont connu, la détruit entiérement.

1°. Les Peres nous parlant aſſez ſouvent de ce doute, s'ils avoient donc cru qu'il enfermât l'ignorance du ſens de ces paroles, *ceci eſt mon corps*, ils les auroient dû juger difficiles à entendre, & par conſéquent ils ſe ſeroient ſouvent crus obligés de les expliquer. Cependant nous avons fait voir dans tout le Livre précédent, qu'ils n'en ont jamais eu cette idée; qu'il n'y a pas la moindre marque dans tous leurs Ecrits, qu'ils aient regardé cette expreſſion comme difficile; qu'ils n'ont jamais cru être obligés d'en apprendre le ſens aux peuples; qu'ils n'ont jamais uſé à l'égard de cette

expreſſion, des mêmes précautions dont ils ont uſé à l'égard des autres propoſitions métaphoriques, dont ils appréhendoient que les fideles ne fuſſent troublés, en les expliquant trop littéralement.

2°. Il eſt vrai qu'il y a des difficultés qui viennent de l'expreſſion, & d'autres qui naiſſent du myſtere même. Mais ces deux ſortes de difficultés ont des effets & des qualités fort différentes. Et ainſi l'on peut juger aiſément par ce que les Peres nous en diſent, quelle eſt celle qu'ils ont deſſein de prévenir & de combattre.

L'ignorance du ſens des paroles de l'Ecriture porte ordinairement à l'erreur, & non à l'incrédulité; c'eſt-à-dire, que les fideles qui ignorent le ſens de quelques paroles de l'Ecriture, ſont infiniment plus portés à ſe former un ſens faux qu'à les rejetter abſolument.

2°. Cette ignorance attire naturellement le reproche de défaut d'intelligence.

3°. Le remede naturel de cette ignorance, eſt l'éclairciſſement formel du ſens de cette propoſition que l'on n'entend pas.

4°. Elle ne demande pas des preuves formelles, les preuves étant inutiles avant qu'on ait fait entendre ce que l'on veut prouver.

Les difficultés qui naiſſent des myſteres mêmes ont des effets tout contraires. Elles ne portent point à de faux ſens, mais elles portent à l'incrédulité, & à rejetter formellement ce que Dieu nous enſeigne.

Elles n'attirent point le reproche d'ignorance.

Elles ne demandent point d'éclairciſſement formel du ſens des paroles qui renferment le myſtere.

Elles demandent des preuves poſitives, qui tendent à faire voir que le myſtere que l'on eſt tenté de ne pas croire, eſt expreſſément enſeigné par l'Ecriture, & qu'il n'eſt pas plus difficile que d'autres qu'on ne déſavoue pas, ſelon ce que dit S. Auguſtin: *fit credibilior fides incredibilioribus creditis.*

Voilà les différents caracteres de ces deux ſortes de difficultés; & c'eſt par-là que l'on doit juger de quelle nature eſt celle dont les Peres nous ont parlé. Or ce que l'on peut remarquer dans tout ce qu'ils ont écrit ſur ce ſujet eſt,

Premiérement, qu'ils n'ont jamais témoigné de craindre que ces paroles, *ceci eſt mon corps*, fuſſent priſes par les fideles en un ſens faux.

2°. Qu'ils n'ont jamais reproché aux fideles l'ignorance du ſens de ces paroles-là.

3°. Que dans tous les lieux où il eſt parlé de ce doute, qu'ils ont connu & qu'ils ont tâché de prévenir, il n'y en a aucun où ils nous aient dit, qu'il naiſſoit d'un défaut de lumiere & d'intelligence. Ce qui fait voir qu'ils n'en ont jamais ſoupçonné les fideles; étant tout-à-fait hors d'apparence

qu'ils aient cru qu'il étoit très-possible qu'ils fussent dans cette ignorance, & que cette ignorance les portoit à l'infidélité; qu'ils nous aient souvent parlé de cet effet, & qu'ils ne nous en aient jamais découvert la cause, & n'aient jamais essayé d'y remédier.

Cette raison deviendra plus sensible, si l'on fait réflexion sur tous les doutes qui ont quelque rapport avec celui que M. Claude voudroit bien supposer dans ces fideles. Car l'on verra que jamais les Peres n'ont manqué d'exprimer formellement la cause de ces doutes, & d'accuser ceux qui y tomboient de défaut d'intelligence.

Les Capharnaïtes s'étant formés une fausse idée des paroles de Jesus Christ, par lesquelles il avoit promis de donner sa chair à manger & son sang à boire, & ayant porté l'ignorance du véritable sens jusqu'à l'incrédulité, les Peres ont marqué leur doute, & l'ont combattu : mais comme ils en ont connu la cause, ils n'ont pas manqué de nous l'exprimer, & ils n'en parlent presque jamais sans la marquer expressément.

S. Augustin la marque en plusieurs endroits. *Ils ont cru*, dit-il, *qu'il avoit dessein de distribuer sa chair comme coupée par morceaux, à ceux qui croiroient en lui.* Tract. 26. in Joan.

Ils crurent, dit-il *encore*, *que Jesus Christ devoit couper des parties de son corps, & les donner à manger.* in Psal. 98.

Ils pensoient, dit S. Cyrille d'Alexandrie, *que Jesus Christ les invitoit à une cruauté de bêtes féroces, & qu'il leur commandoit de dévorer inhumainement sa chair, & de boire son sang, d'une maniere qui fait seulement horreur à entendre. Car ils ne connoissoient pas la beauté de ce mystere, ni l'œconomie admirable que Jesus Christ a trouvée pour le dispenser aux hommes.* Cyrill. in Joan. l. 4. p. 374.

S. Augustin remarque de même, que la plupart des reproches que les Manichéens faisoient contre l'Ancien Testament, étoient fondés sur le mauvais sens auquel ils prenoient les paroles de l'Ecriture. Mais en même temps il marque ces mauvais sens : il ne les laisse pas à deviner; il les exprime & il les réfute, & tous ses Livres contre les Manichéens, ne sont presque que des explications de ces passages dont ces hérétiques abusoient. Tant il est vrai que quand on conçoit que des gens ne combattent les vérités de l'Ecriture, que parce qu'ils ne les entendent pas, le sens commun & la nature porte à les accuser de défaut d'intelligence à marquer ces faux sens.

Que s'il est contre le bon sens que les Peres connoissant la cause de ce doute, ne l'eussent jamais marquée & exprimée, il l'est encore bien plus qu'ils n'y eussent jamais remédié par un éclaircissement formel & exprès. Car qui pourroit, croire par exemple, que les Peres sachant que des gens n'auroient rejeté ce qui est dit dans l'Ecriture des yeux, des oreilles, des

bras & des mains de Dieu, que parce qu'ils se fussent imaginés que dans tous ces lieux on attribueroit à Dieu des membres corporels, ils n'eussent jamais pris la peine de les tirer de cette erreur, & de leur dire expressément qu'ils se trompoient, qu'ils avoient raison de croire que Dieu n'a point réellement d'oreilles, ni d'yeux, ni de bras, ni de mains; mais que les passages où l'Ecriture se sert de ces termes, ne se doivent point entendre dans ce sens grossier.

Qui pourroit donc croire aussi que les Peres connoissant que des gens n'auroient été tentés d'incrédulité, à l'égard de ce que l'Ecriture enseigne de l'Eucharistie, que parce qu'ils n'en auroient pas entendu le sens, & qu'ils y auroient conçu de fausses incompatibilités par un simple défaut d'intelligence, n'eussent pas d'abord remédié à ce défaut? Qu'y avoit-il de plus facile à S. Cyrille de Jerusalem, après avoir dit: *Puisque Jesus Christ nous confirme que c'est son sang, qui osera en douter, & dire que ce n'est pas son sang?* Qu'y avoit-il, dis-je, de plus facile que d'ajouter: *Car ne vous imaginez pas qu'il ait voulu dire par-là, que ce vin demeurant vin devienne son sang; il n'a voulu dire autre chose, sinon qu'il devient la figure de ce sang. Et ainsi le doute que l'incompatibilité de ces paroles pourroit former dans votre esprit est entiérement vain.* Pourquoi donc ne le fait-il pas, puisqu'il concevoit, selon M. Claude, que c'étoit l'incompatibilité de ces termes qui pouvoit produire ce doute qu'il combat? Pourquoi tous les Peres se seroient-ils tous opiniâtrés comme lui, à refuser aux fideles un éclaircissement si facile d'une part, & si nécessaire de l'autre, lors même qu'ils étoient frappés de cette nécessité, qu'ils concevoient ce doute, qu'ils en parloient, qu'ils en voyoient la cause?

Il est important de représenter ici ce que M. Claude répond pour éluder cette raison, parce que sa réponse servira infiniment à en faire connoître la force. *Quelquefois*, dit-il, *on peut confirmer la chose même sans expliquer la maniere, bien que ce soit l'ignorance de la maniere qui fait douter de la chose. Ainsi Jesus Christ voyant le doute des Capharnaïtes: Comment celui-ci nous peut-il donner sa chair à manger? ne s'arrête point à leur expliquer la maniere de cette manducation; mais il les combat par une affirmation réitérée de ce qu'il leur avoit dit.*

p. 742.

Mais si M. Claude avoit autant d'envie de pénétrer le fond des choses, que d'éluder les raisons qu'on lui propose par des réponses superficielles, il auroit reconnu facilement que ce que Jesus Christ a pu faire envers les Capharnaïtes, parce qu'il étoit Jesus Christ, c'est-à-dire, Dieu & homme, qu'il dispensoit les mysteres avec une pleine autorité, & qu'il avoit le pouvoir de punir la corruption du cœur des hommes en leur cachant la vérité, suivant les ordres éternels de Dieu son Pere, ne peut être pratiqué

qué par ses Ministres ; parce qu'ils n'ont ni la même autorité, ni la même connoissance des arrêts de Dieu.

Les Capharnaïtes s'étant élevés insolemment contre ce que Jesus Christ leur avoit dit de la manducation de sa chair, à cause du mauvais sens auquel ils avoient pris ses paroles, au lieu de s'y soumettre humblement & d'attendre qu'il les éclaircît, mériterent que Jesus Christ les laissât dans leurs ténebres, & qu'il leur refusât la lumiere & l'éclaircissement dont ils s'étoient rendus indignes. Ainsi quoiqu'il vît leur doute, & qu'il en pénétrât la cause, il a pu néanmoins ne l'éclaircir pas ; parce que ces gens ne le méritoient pas, & que ce n'étoit pas encore le temps de découvrir l'ordre & l'œconomie de ce mystere.

Mais les Ministres de Jesus Christ n'ont pas droit d'user tout-à-fait de la même conduite. Ils sont établis Ministres, non de la justice, mais de la miséricorde de Dieu. Et ainsi lorsqu'ils voient qu'il s'éleve des doutes contre les mysteres dans l'esprit des fideles par un défaut d'intelligence, il ne leur est pas permis de les priver de la lumiere qui leur est nécessaire pour en sortir. Ce seroit donc une erreur très-grossiere à M. Claude, s'il s'étoit imaginé que les Peres, voyant que le doute dont les fideles pouvoient être tentés, ou étoient effectivement tentés sur l'Eucharistie, ne venoit que de l'incompatibilité apparente de ces termes, & y pouvant remédier, aient eu droit de leur refuser cette lumiere, & de confirmer simplement la vérité qui les choquoit faute de l'entendre, comme Jesus Christ a fait à l'égard des Capharnaïtes.

Aussi M. Claude a-t-il bien vu lui-même la foiblesse de cette réponse; car il l'abandonne pour en proposer une autre. Mais la maniere dont il le fait marque assez qu'il n'en est pas encore trop assuré, & qu'il ne desire pas que l'on s'y arrête. *A l'égard de ces derniers*, dit-il, *quand les Peres se seroient quelquefois contentés de confirmer leur proposition, il ne le faudroit pas trouver étrange, la nature du doute les conduisant à cela. Mais cependant il est vrai que presque toujours, ils ont ajouté à la confirmation de la chose l'explication de la maniere, comme on le pourroit clairement justifier par quantité de passages qu'on a déja rapportés ailleurs, si c'étoit le temps de les examiner ici.* Et pour nous marquer plus distinctement ce qu'il veut dire par ces paroles générales, il ajoute dans la page suivante. *Cyrille de Jerusalem parle du type du pain & du type du vin. L'Auteur du Livre des Initiés conclut que c'est le Sacrement de la chair de Jesus Christ. Gaudence dit que le pain est la figure du corps de Jesus Christ. S. Chrysostôme dit que Dieu nous donne au Sacrement des choses intelligibles ou spirituelles. Hesychius nous recommande de bien considérer la vertu du mystere & de l'entendre spirituellement.*

3. Répons. P. 742.

Liv. IV. Ch. IV. C'est ainsi que M. Claude agit quand il est question de se tirer d'un mauvais pas. Il y arrête le moins qu'il peut l'esprit du Lecteur. Ce n'est jamais le temps d'examiner les lieux des Auteurs ; il l'a toujours fait en un autre endroit. Il ne prend pas même la peine de les citer, tant il appréhende qu'on y ait recours. Il se contente d'affirmer fiérement, que les Peres ont fait effectivement ce qu'il faudroit qu'ils eussent fait s'ils avoient été dans son sentiment, & ce qu'ils n'ont point fait parce qu'ils n'y étoient point.

Et moi je soutiens au contraire, qu'il faut renoncer à toute sincérité, pour oser soutenir que les Peres aient jamais pensé à remédier à ce doute de *l'incompatibilité des termes*, & que tous ceux qui prendront la peine d'examiner cette réponse de M. Claude sur les lieux mêmes des Peres, demeureront convaincus que l'on ne peut pas se moquer du monde avec plus de hardiesse.

Il n'y a pour cela qu'à se mettre dans l'esprit, 1°. la nature de ce prétendu doute, 2°. la solution naturelle qu'on y pouvoit apporter; & considérer ensuite de quelle maniere les Peres y ont répondu.

Ce doute conçu par les Peres, selon M. Claude, se peut exprimer simplement & naturellement par ces paroles: *Je ne puis croire que le pain soit le corps de Jesus Christ, parce que* PAIN *&* CORPS *sont des termes incompatibles, & qu'il est impossible que le pain soit corps.* Voilà l'ignorance & l'incrédulité jointe ensemble.

La maniere simple & naturelle de remédier à ce doute auroit été de dire, selon l'hypothese de M. Claude: vous avez raison de croire que ces termes PAIN & CORPS sont incompatibles, & qu'il est impossible que le pain, demeurant pain, soit le corps de Jesus Christ: mais vous avez tort de prendre en ce sens ce que Jesus Christ nous a enseigné de ce mystere. Car il n'a nullement prétendu nous faire croire que le pain demeurant pain fût son corps; il a voulu seulement faire du pain le signe de son corps; & c'est pour cela qu'il l'a appellé son corps, parce que les signes reçoivent souvent le nom des choses.

C'est en cette maniere, ou en quelque autre semblable, que l'on résout un doute de cette sorte que l'on conçoit formellement. On ne se contente point d'insérer quelque mot dans la suite du discours dont on puisse tirer quelque lumiere: on applique la solution au doute même, & l'on ne donne point lieu de douter que l'on n'ait voulu l'éclaircir.

D'ailleurs les principes qui servent à cet éclaircissement n'étoient point inconnus aux Peres: ils savoient que l'on donne souvent aux signes le nom des choses, & il ne leur étoit point extraordinaire d'appliquer expressément cette maxime aux doutes de cette nature. Quand ils ont voulu,

par exemple, empêcher qu'on ne crût que la pierre fût Jesus Christ réellement, ils l'ont fait en niant formellement qu'elle fût Jesus Christ même; ou en marquant qu'elle ne l'étoit qu'en signe. Voyons donc si les Peres, auxquels M. Claude nous renvoie, auront agi de la même sorte.

S. Cyrille de Jerusalem propose & combat, selon M. Claude, ce doute fondé sur l'incompatibilité des termes, dans sa quatrieme Catéchese en cette maniere. *Puisque Jesus Christ, en parlant du pain, a déclaré que c'étoit son corps, qui osera le révoquer en doute? Puisqu'il a confirmé & qu'il a dit: ceci est mon sang, qui en doutera, en disant que ce n'est pas son sang?*

Cette maniere de proposer ce doute & de prouver la vérité opposée au doute, est déja bien étrange. Car si quelqu'un rejetoit, par exemple, ces expressions de l'Ecriture, où il est parlé des bras & des yeux de Dieu, ne seroit-il pas contre le bon sens de le vouloir retirer de ce doute, en lui disant, que puisque l'Ecriture parle des bras & des yeux de Dieu, il n'est pas permis d'en douter? Et ne seroit-ce pas le porter à une erreur aussi grande que celle dont on le voudroit retirer? Quelle apparence de plus, qu'ayant un moyen si facile de détruire ce doute, qui est de lui dire qu'il se trompe dans l'intelligence de ces passages, on eût recours à un autre moyen si trompeur & si éloigné?

C'est néanmoins ce que M. Claude fait faire à S. Cyrille. Ces gens à qui il parloit avoient raison, selon M. Claude, de juger ces termes *de pain & de corps* incompatibles. Ils avoient tort d'en prendre sujet de nier généralement ce que ces termes signifioient. Il n'y avoit rien de si aisé que de les désabuser en leur en expliquant le vrai sens. Cependant au lieu d'avoir recours à ce moyen naturel, S. Cyrille, selon lui, propose d'abord sans explication ces mêmes termes qui les choquoient, en les obligeant à les croire. N'est-ce pas vouloir que ce Pere, comme nous avons déja dit ailleurs, les ait portés à l'erreur; puisque ne concevant, selon M. Claude, qu'une incompatibilité dans ces termes, & entendant dire à S. Cyrille qu'il falloit croire ce que ces termes signifioient, ils n'en pouvoient conclure autre chose, sinon qu'il falloit croire cette incompatibilité?

M. Claude répondra peut-être que l'éclaircissement suivra ensuite. Mais quand il suivroit, ce commencement ne laisseroit pas d'être contraire à la nature & au bon sens. Voyons néanmoins en quoi consiste ce prétendu éclaircissement. Il n'est pas encore contenu dans les paroles suivantes. *Il a autrefois changé l'eau en vin en Cana de Galilée par sa propre puissance, & il ne méritera pas d'être cru en changeant le vin en son sang? Que si étant invité à des noces corporelles il a fait ce prodigieux miracle, ne confesserons-nous pas, qu'à plus forte raison il donne aux enfants de l'Epoux la jouissance de son corps & de son sang?* Non seulement ces paroles ne contiennent

aucun éclairciſſement, mais elles contiennent une extravagance toute viſible dans le ſens de M. Claude. Car tant qu'un homme eſt frappé de cette idée, qu'il y a contradiction entre quelques termes, il eſt ridicule de le vouloir détromper par des exemples de la toute-puiſſance de Dieu, qui n'ont en ſoi rien d'incroyable. S. Cyrille ne pouvoit donc faire aucune impreſſion ſur leur eſprit par un tel exemple, puiſqu'ils concevoient, comme M. Claude le ſuppoſe, ces termes de *pain* & de *corps* comme incompatibles; & c'étoit la même choſe de leur dire: *Puiſque Jeſus Chriſt a changé l'eau en vin, il peut bien changer le vin en ſon ſang*, que s'il leur eût dit, puiſqu'il a bien changé l'eau en vin, il peut bien faire une montagne ſans vallée.

Ce qu'il ajoute enſuite n'eſt pas plus ſenſé dans l'hypotheſe de M. Claude. S. Cyrille ne veut pas ſeulement que nous croyions que Jeſus Chriſt change le pain en ſon corps, comme nous croyons qu'il a changé l'eau en vin; il veut que nous le croyions beaucoup davantage, & que nous ayions plus de raiſon de confeſſer ce changement que l'autre. Or c'eſt ce qu'il n'auroit pu dire ſans folie à des gens qui n'auroient conçu aucun ſens dans ces termes, que *le pain eſt le corps de Jeſus Chriſt*. Car quand on ne conçoit rien dans une propoſition, comme M. Claude prétend que ces gens faiſoient, ou que l'on n'y conçoit qu'un ſens contradictoire, il eſt impoſſible que l'on puiſſe juger que ce ſens contradictoire eſt plus probable qu'un autre. La comparaiſon de la probabilité de deux ſens ſuppoſe l'intelligence de ces ſens, & un ſens non entendu ne peut être comparé ni préféré à aucun autre.

Il faut conſidérer de plus, que S. Cyrille repréſente le même doute ſous des termes différents. Il dit *qu'il ne faut point douter que le pain ne ſoit le corps de Jeſus Chriſt*. Il dit qu'il ne faut point douter que *le pain ne ſoit changé au corps de Jeſus Chriſt*. Et ainſi il marque que les gens dont il combat le doute, nioient également que le pain fût le corps de Jeſus Chriſt, & qu'il y fût changé. Or le ſens qu'ils attribuoient à cette propoſition, *le pain eſt changé au corps de Jeſus Chriſt*, n'étoit point qu'il y fût changé en demeurant pain, puiſque cette propoſition dit au contraire qu'il ne demeuroit plus pain, & qu'il étoit changé. Et par conſéquent ils ne prenoient point cette autre propoſition, *le pain eſt le corps de Jeſus Chriſt*, dans ce ſens incompatible que le pain demeurant pain eſt le corps de Jeſus Chriſt, puiſqu'ils en concluoient le changement, & non la permanence du pain, & que c'étoit ce changement qu'ils nioient.

Les paroles qui ſuivent dans S. Cyrille contiennent le prétendu éclairciſſement, par lequel M. Claude prétend qu'il a remédié à ce doute; & l'on va voir quel il eſt. *C'eſt pourquoi*, dit-il, *participons avec une foi entiere au corps & au ſang de Jeſus Chriſt. Car ſous le type du pain le corps*

vous est donné ; & sous le type du vin le sang vous est donné, afin qu'étant participant du corps & du sang de Jesus Christ, vous ne soyez qu'un même corps & un même sang avec lui. C'est ainsi que nous devenons porte-Christ, son corps & son sang étant distribués dans nos membres. Mais en vérité M. Claude se moque de nous, de nous vouloir faire passer ces paroles pour un éclaircissement du sens que les Calvinistes donnent à ces paroles, *ceci est mon corps.*

Quoi ! dire que *le corps de Jesus Christ est distribué dans nos membres, & qu'il nous est ainsi donné dans le type du pain*, c'est dire *que ce pain est un signe du corps de Jesus Christ résidant au ciel, & nullement présent dans nos corps ?* Est-ce ainsi qu'on éclaircit un doute tel que celui que M. Claude veut que S. Cyrille ait considéré dans ces gens ? Mais il appelle, dira-t-il, le pain *signe*. Il est vrai. Mais le représente-t-il comme signe du corps de Jesus Christ absent ? N'en donne-t-il pas une idée toute contraire, puisqu'il dit *que le corps de Jesus Christ est distribué dans nos membres, que nous le portons, qu'il nous est donné ?* A-t-il pu supposer que des gens qui auroient eu assez peu d'esprit pour ne voir aucun sens dans ces paroles, *ceci est mon corps*, auroient démélé & pénétré ces étranges métaphores ? Les Calvinistes peuvent-ils dire de bonne foi que cette réponse soit propre pour éclaircir cette difficulté ? Est-ce ainsi qu'ils s'en démêleroient eux-mêmes ? Comment peuvent-ils donc attribuer à S. Cyrille une réponse, à laquelle ils sentent au fond de leur cœur que leur opinion ne les porteroit jamais ?

Mais si elle est déja très-ridicule dans le sens des Calvinistes quand S. Cyrille en seroit demeuré-là, qu'est-ce qu'on en doit dire en la joignant à tout le reste, & si l'on y ajoute ce qu'il dit dans la suite : *Qu'il faut croire fermement que le pain que l'on voit n'est pas du pain, quoique le goût le juge tel, mais le corps de Jesus Christ ; & que le vin que l'on voit n'est pas du vin, quoique le goût le dicte, mais le sang de Jesus Christ ?* Sont-ce là des moyens d'éclaircir des gens qui auroient été frappés de l'incompatibilité de ces termes *pain & corps*, de leur persuader que le pain subsiste, & qu'il n'est appellé le corps de Jesus Christ, que parce qu'il en est rendu le Sacrement ?

Il y auroit encore plus d'extravagance dans la maniere dont S. Ambroise parle de ce doute, si l'on supposoit qu'il eût cru, que ceux qu'il veut instruire fussent simplement frappés de l'incompatibilité de ces termes, *pain & corps*, & qu'ils n'y conçussent aucun sens fixe & déterminé. Car pourquoi leur fait-il conclure de-là que l'on devoit voir Jesus Christ dans l'Eucharistie ? *Aliud video ; quomodo tu mihi asseris quod corpus Christi accipiam ?* Ce qui enferme, selon M. Claude même, ce raisonne-

De iis qui myst. init. c. 9.

Liv. IV. Ch. IV. ment : *Si je recevois le corps de Jesus Christ je le verrois. Or je ne le vois pas. Donc je ne le reçois pas.* Un sens que l'on ne conçoit pas peut-il donner lieu de tirer une conséquence déterminée ? Et peut-on conclure que l'on doit voir Jesus Christ, que d'un sens qui enferme qu'il y soit réellement présent, puisque l'on ne peut voir les choses absentes ?

N'est-ce pas de plus vouloir rendre S. Ambroise le plus ridicule de tous ceux qui se sont mêlés d'écrire, que de supposer, qu'ayant dans l'esprit qu'il parloit à des gens qui n'entendoient en aucune sorte le sens de ces paroles : *L'on reçoit le corps de Jesus Christ*, il eût entrepris de le prouver sans faire entendre ce qu'il vouloit qu'ils conçussent ? Car que peut-on prouver à un homme qui n'entend pas le sens de ce qu'on lui veut prouver ?

Quelle ombre de sens commun peut-on donc trouver dans toutes les raisons qu'il allegue ensuite, en les rapportant à ce doute d'ignorance ? Il dit que Moyse a changé sa verge en serpent ; que la vertu du Prophete a changé la nature ; que les fleuves d'Egypte ont été changés en sang, & depuis en eau ; que Moyse fendit la mer rouge avec sa verge : il allegue le changement arrivé dans les eaux de Mara qui furent adoucies ; l'exemple de la création du monde, celui de l'Incarnation. Qu'est-ce que des gens qui n'auroient pas entendu le sens de ces paroles : *Le pain est changé au corps de Jesus Christ*, ou, *est le corps de Jesus Christ*, auroient pu conclure de tous ces exemples ? Et pourquoi, sans remuer inutilement le ciel & la terre, ne les éclaircissoit-il pas en un mot de ce qui faisoit leur difficulté ?

Mais il ajoute, dit M. Claude, *que c'est véritablement le Sacrement de sa chair. Verè igitur illius carnis Sacramentum est.* On examinera dans son lieu le sens de ces paroles, & l'on fera voir que S. Ambroise prend le mot de Sacrement comme le prennent tous les Catholiques, quand ils parlent de l'Eucharistie. Mais ce qui est clair & qui suffit présentement est, qu'il n'y a qu'à lire ces paroles dans S. Ambroise, pour être pleinement convaincu qu'il ne songea jamais à les faire servir pour éclaircir ce prétendu doute d'ignorance. Car entre la proposition du doute & ces paroles-là, il y a une colomne de discours. Or il seroit entiérement ridicule de supposer que S. Ambroise ait attendu jusques-là à faire entendre ce qu'il vouloit prouver, & qu'il ait fait un si long discours, dans la pensée que ceux pour qui il le faisoit n'y entendroient rien.

Tract. 2. in Exod. Le prétendu éclaircissement que M. Claude veut trouver dans S. Gaudence, qui est qu'il dit que le pain *est la figure du corps de Jesus Christ*, a ces deux mêmes défauts. Car il est faux premiérement que ce Saint ait prétendu par-là éclaircir le sens de ces paroles, *ceci est mon corps*. Il a

voulu seulement rendre raison du choix que Jesus Christ a fait de la matiere du pain pour en faire son corps, comme nous l'avons montré ailleurs. Et de plus, ces paroles ne sont point jointes à ce qu'il dit du doute qu'il combat & qu'il condamne; elles en sont entiérement séparées, & n'y ont aucun rapport. Or ce n'est point de quoi il s'agit ici. Car il n'est pas question si l'on trouve dans les Ecrits des Peres, quelques paroles que les Calvinistes puissent rapporter à l'éclaircissement de ce prétendu doute, fondé sur l'ignorance de ces termes: *Le pain est le corps de Jesus Christ:* mais il s'agit s'il y a des passages où il paroisse que les Peres qui auroient connu ce doute, selon M. Claude, aient eu intention de l'éclaircir en la même maniere qu'ils ont éclairci cent autres passages qu'ils ont représentés comme difficiles. Il seroit impossible que cela ne fût s'ils avoient conçu ce doute fondé sur l'ignorance du sens de ces termes. Et cependant on ne trouve pas dans leurs Ecrits la moindre marque qu'ils aient pensé à démêler cette prétendue incompatibilité.

LIV. IV. CH. IV. Dans le 3. Livre.

Qu'on lise de même ce que S. Chrysostôme dit dans l'Homélie 83, sur Saint Matthieu, & l'on verra que jamais ce Saint n'a eu la moindre pensée de dissiper un doute formé par l'incompatibilité de ces paroles, *pain & corps*, comme M. Claude nous le voudroit bien faire croire; mais qu'il se sert au contraire de ces paroles, *ceci est mon corps*, comme claires & manifestes, afin de réfuter les doutes charnels de ceux qui ne jugeroient des mysteres que par l'apparence extérieure, & qui n'y concevroient rien de spirituel. *Préférons*, dit-il, *la parole de Dieu à nos yeux & à nos pensées, & pratiquons cela dans les mysteres. Ne regardons pas simplement ce qui est exposé à nos sens, mais attachons-nous à sa parole. Car sa parole ne peut nous tromper, au lieu que nos sens peuvent être facilement trompés: sa parole est infaillible, mais nos sens sont sujets à l'illusion. Puis donc que cette parole nous assure que c'est son corps, soyons-en persuadés, croyons-le, & voyons ce qu'elles signifient avec des yeux intellectuels. Car Jesus Christ ne nous a donné rien de sensible, mais dans des choses sensibles il nous donne des choses purement intelligibles.* Qui ne voit qu'il ne réfute point en cet endroit un doute fondé sur l'obscurité de ces paroles, *ceci est mon corps*; mais que c'est au contraire par la clarté de ces paroles qu'il nous excite à surmonter l'opposition que les sens & la raison ont à ce qu'elles signifient? Que s'il dit qu'il faut voir cela des yeux de l'ame, & que Dieu ne nous a donné que des choses intelligibles, ce n'est que pour s'opposer au jugement formé par les sens, selon lequel on est porté à croire que ce qu'on ne voit point n'est point, & qu'ainsi il ne nous a donné qu'un pain sensible & matériel. Et c'est pour réfuter cette erreur qu'il dit, *que Jesus Christ ne nous a donné que des choses intelligibles*, & non pour éclaircir ces

Hom. 83. in Matth.

 paroles, *ceci est mon corps*, & pour prouver qu'elles n'enferment pas de contradiction.

Enfin c'est une pure illusion, que ce que dit M. Claude sur le passage d'Hesychius. Cet Auteur parle du doute sur l'Eucharistie dans le second Livre sur le Lévitique, & dans le sixieme de ce même ouvrage. Il dit dans le second : *Que si notre esprit n'a pas assez de vigueur pour concevoir que les choses que nous voyons*, c'est-à-dire les dons, *sont le corps du Seigneur, dont les Anges mêmes ne sauroient souffrir l'éclat, qu'il ne faut pas nourrir ces pensées dans son ame, mais qu'il les faut jetter dans le feu du S. Esprit, afin qu'il digere ce que notre infirmité ne peut digérer, en nous faisant penser que ce qui nous paroît impossible, est possible à la vertu de l'esprit de Dieu.*

On voit clairement qu'il n'est point question dans ce lieu-là d'un doute fondé sur l'incompatibilité des termes. Car il n'y a point d'ame si foible qui ne le puisse surmonter, pourvu qu'on lui fasse entendre le sens de ces termes ; & quand on le surmonte, ce n'est point en pensant que ce que nous croyons impossible est possible à Dieu : car surmonter ce doute en cette maniere, ce seroit tomber dans l'erreur, & croire que le pain demeurant pain, est le corps de Jesus Christ, puisque c'est ce qui paroissoit impossible, selon M. Claude.

M. Claude peut s'excuser de n'avoir pas répondu à ce passage, parce qu'on ne l'avoit pas cité ; mais il ne peut pas désavouer qu'il ne ruine entiérement son doute d'incompatibilité. Il s'attache précisément à celui du sixieme Livre, & c'est-là qu'il prétend qu'Hesychius éclaircit ce doute d'incompatibilité, en recommandant *de bien considérer la vertu du mystere, & de l'entendre spirituellement.* Mais on ne peut guere plus visiblement abuser de l'intention d'un Auteur, que M. Claude fait de celle d'Hesychius. Il représente dans ce sixieme Livre des gens qui ignorent la vertu de l'Eucharistie ; c'est-à-dire, selon l'explication formelle qu'il donne à ce terme de vertu, *qui ne savent pas que c'étoit le corps de Jesus Christ dans la vérité. Celui-là*, dit-il, *mange par ignorance, qui ignore la vertu & la dignité de ce mystere, & qui ne sait pas que c'est le corps & le sang de Jesus Christ dans la vérité.* Voilà ce que c'est que cette ignorance. Mais le moyen d'y remédier, selon Hesychius, est-ce d'apprendre que ces termes *pain & corps*, ne sont pas incompatibles ? Non. C'est de se servir de cette parole : *ceci est mon corps*, pour détruire cette ignorance. *Car c'est cette parole*, dit-il, *qui nous délivre de l'ignorance, & qui nous empêche d'avoir des pensées charnelles & grossieres des choses saintes, & qui nous les fait entendre d'une maniere divine & spirituelle.* Tant s'en faut donc qu'Hesychius ait considéré ces paroles, *ceci est mon corps*, comme l'objet du doute qu'il

qu'il a marqué, qu'il les a regardées au contraire comme l'unique remede Liv. IV. de ce doute d'ignorance, & comme capables de le dissiper par leur clarté. Ch. V. Et par conséquent il faut que le doute dont il parle ne regardât que la difficulté du mystere même, qui est rendu croyable, selon lui, par l'autorité de celui qui l'a enseigné.

CHAPITRE V.

Examen particulier de ce que M. Claude répond au doute marqué par Théophylacte & Nicolas de Méthone.

APrès ce que nous venons de dire, il n'est plus besoin d'un examen particulier, pour réfuter la réponse que M. Claude fait à ce que l'on avoit dit dans le Livre de la Perpétuité, du doute marqué & combattu par Théophylacte & par Nicolas de Méthone. Car puisqu'il a recours pour y satisfaire à ce doute *d'ignorance & d'incrédulité*, fondé sur l'incompatibilité des termes, il est visible que cette réponse est déja détruite. Et elle se peut encore moins appliquer à ces deux Auteurs qu'à tous les autres, puisque ce sont ceux qui marquent le plus expressément, que le fondement de ce doute qu'ils combattent, étoit que l'on ne voyoit pas de la chair dans l'Eucharistie. Or il n'y a que la présence réelle de la chair de Jesus Christ dans ce mystere, dont il s'ensuive que l'on y doive voir de la chair. C'est donc cette présence que ces gens combattent. Et par conséquent c'est cette présence que Théophylacte & Nicolas de Méthone établissent contr'eux.

Il ne reste donc plus qu'à dire un mot d'un endroit de M. Claude, où il témoigne une fierté particuliere. On avoit représenté dans le Livre de la Perpétuité, que de ce que la foi enseigne, que le pain est véritablement la chair de Jesus Christ, & qu'il est changé en la chair même de Jesus Christ, il en naît naturellement un doute, selon Théophylacte, qu'il exprime par ces paroles: *Comment cela peut-il être; car ce pain ne paroît point chair?* QUOMODO, *inquit, neque enim caro videtur?* Par où il marque que la suite naturelle de ce changement étoit que le pain parût de la chair & non pas pain. *Quomodo, inquit aliquis*, dit-il encore, *non apparet caro, sed panis?* Et l'on ajoute ensuite, *qu'en prenant l'esprit d'Aubertin ou de M. Claude, pour expliquer ces paroles de Théophylacte, l'on verra que l'extravagance ne peut guere aller plus loin. Car cela voudra dire, selon eux, s'il est vrai que le pain contienne la vertu du corps de Jesus Christ, comment donc ne nous paroît-il point chair? D'où vient que nous*

 ne voyons que du pain & non de la chair? M. Claude, qui ne se possede guere quand il s'imagine qu'on l'a voulu tourner en ridicule, s'échauffe extraordinairement sur ce point, comme il paroît par l'air dont il répond.
p. 446. *Je réponds*, dit-il, *que M. Arnauld se trompe, & qu'il se trompe même un peu plus grossiérement que je ne voudrois pour son honneur. Car il prend pour le fondement du doute que Théophylacte se propose, ce qui en est au contraire la solution, comme il paroîtra par la suite. Or on ne sauroit guere tomber dans une plus grande erreur que de prendre pour la cause d'un doute, ce qui l'éclaircit, ou qui le fait cesser.* C'est-à-dire, que selon lui, *la vertu séparée* n'est pas le sujet du doute, mais la solution du doute.

Il explique de la même sorte le doute que combat Nicolas de Méthone, & qu'il représente comme fondé sur le même raisonnement. *Peut-être*, dit cet Evêque, *doutez-vous de ce mystere, & que vous ne le croyez pas, parce que vous ne voyez pas de la chair & du sang.* Et il prétend de même que dans l'explication qu'on y donne, on a pris pour fondement du doute ce qui en est la solution, parce qu'en le voulant expliquer à la maniere des Calvinistes, on a supposé qu'il étoit fondé *sur la vertu séparée.*

Mais il est aisé de faire retomber sur M. Claude ces accusations d'*erreurs grossieres*, qui ne lui coûtent rien.

Il n'y a pour cela qu'à remarquer qu'en expliquant ce que Théophylacte & Nicolas de Méthone disent de ce doute qu'ils ont combattu, on a eu une double vue : l'une, de donner la véritable idée de ce doute : l'autre, de réfuter les fausses idées qu'on peut s'en former.

Quand il s'agit de marquer précisément la véritable nature de ce doute, on prétend qu'il étoit fondé sur la présence réelle & la Transsubstantiation, & non sur la vertu séparée, & que c'étoit le dogme de la présence réelle & de la Transsubstantiation que ces gens combattoient par cet argument : *Si le pain étoit le corps de Jesus Christ, on verroit de la chair dans l'Eucharistie. Or on n'y voit point de chair. Donc ce pain n'est pas le corps de Jesus Christ.* A quoi l'on a fait voir que Théophylacte se contente de répondre, que c'est véritablement de la chair, quoique par condescendance à notre infirmité, Dieu ait voulu qu'il n'y parût que du pain.

Dans cette véritable explication de ce doute, *la vertu séparée* n'en est ni le fondement ni la solution ; car elle n'entre ni dans la difficulté ni dans l'éclaircissement. Et ainsi le reproche que fait M. Claude qu'on a pris pour la cause du doute ce qui l'éclaircit, n'y peut pas avoir de lieu.

Mais ce qui lui a donné sujet de le faire est, que pour affermir davantage l'esprit dans cette explication, on réfute aussi en passant toutes les fausses explications qu'on y peut donner : dont l'une est, que ces gens auroient voulu combattre la vertu séparée : l'autre, qu'ils y auroient voulu

combattre la figure. Et l'on prétend que, selon tous ces deux sens, l'argument que l'on feroit faire à ceux qui étoient dans ce doute, est extravagant & ridicule. M. Claude demeure d'accord qu'il l'est en effet, & il a été contraint d'abandonner ces deux hypotheses. Où est donc cette erreur grossiere ? On entreprend de faire voir la fausseté de deux explications de ce doute, & on y réussit tellement que M. Claude les abandonne.

C'est, dira M. Claude, d'avoir attribué ces hypotheses à Aubertin, d'avoir supposé que c'étoit en cette maniere qu'il expliqueroit le doute marqué par Nicolas de Méthone, & de m'y avoir compris : au lieu que j'explique ce doute d'une nouvelle maniere, selon laquelle la vertu séparée n'est pas le principe du doute, mais en est la solution.

Mais s'il y a en cela de la faute, au moins n'est-elle pas fort grossiere, puisqu'elle consiste à n'avoir pas deviné que M. Claude devoit inventer une nouvelle solution, beaucoup plus absurde que celles que les autres Ministres avoient employées : car c'est l'unique jugement que l'on en peut faire, après tout ce que nous venons de dire. Et il n'est pas difficile de le montrer, en la comparant en particulier avec la solution de la *vertu séparée*, qu'il abandonne présentement, pour se réduire à son *ignorance d'incrédulité*.

Au moins en rapportant ce doute à la vertu séparée, on demeuroit dans ce principe commun, que ces gens, dont parlent Théophylacte & Nicolas de Méthone, entendoient la doctrine de l'Eglise de leur temps, qui ne pouvoit être que celle de la présence réelle, ou de la *vertu séparée*, ou de la *figure sans vertu*.

Mais la nouvelle explication que M. Claude a inventée, est établie sur un principe tout contraire, qui est que ces gens ne connoissoient point la doctrine de l'Eglise ; qu'ils n'attaquoient ni la figure, ni la vertu, ni la réalité, & qu'ils étoient simplement choqués de ces termes, le pain est le corps de Jesus Christ ; parce, dit-il, que de *quel côté qu'ils tournassent cette proposition, il ne leur sembloit pas qu'elle pût avoir un sens raisonnable.* Et c'est en quoi elle est infiniment plus absurde.

Premiérement, parce que quand on dit que des gens désavouent une proposition, on suppose toujours qu'ils en nient le sens véritable en le concevant, à moins qu'il ne soit marqué qu'ils ne l'entendoient pas. Or Théophylacte & Nicolas de Méthone représentent ces gens comme niant que le pain fût le corps de Jesus Christ, & fût changé au corps de Jesus Christ, & ils ne marquent en aucune sorte qu'ils n'entendissent pas le sens de ces propositions. Et par conséquent on doit supposer qu'ils l'entendoient.

2°. Le doute marqué par Nicolas de Méthone, n'eſt pas un doute ſimplement prévu & appréhendé, comme celui de Théophylacte. C'eſt un doute réel, & qui étoit effectivement propoſé par diverſes perſonnes de ſon temps, qu'il entreprend de réfuter par un Traité exprès, en le marquant même dans le titre. Or il eſt ridicule de ſuppoſer en l'air, qu'un nombre de perſonnes aient ignoré la doctrine de l'Egliſe de leur temps, & de leur attribuer ſans raiſon une ignorance, que le ſeul Auteur qui nous a appris de leurs nouvelles ne leur attribue point. On doit donc croire qu'ils combattoient directement la doctrine de l'Egliſe de leur temps, qui ne pouvoit être, comme j'ai dit, que celle de la *réalité*, ou celle de la *vertu*, ou celle de la *figure*.

Cela paroît encore manifeſtement par la conſéquence que ces gens tiroient de la doctrine qu'ils combattoient, qui étoit, que ſi elle étoit vraie on devoit voir de la chair dans l'Euchariſtie. Car il eſt clair que cette conſéquence ne ſe peut tirer que d'une doctrine conçue, & que ceux qui n'auroient conçu aucun ſens dans ces paroles, ceci eſt mon corps, n'en auroient pu tirer aucune conſéquence.

Non ſeulement cette conſéquence fait voir qu'ils combattoient une doctrine déterminée & conçue; mais elle fait voir de plus qu'ils combattoient la préſence réelle. Car, comme nous avons déja dit, il n'y a que la ſeule doctrine de la préſence réelle de Jeſus Chriſt dans l'Euchariſtie, dont on puiſſe conclure que l'on l'y doit voir, étant impoſſible que l'on conclue qu'on le doive voir en un lieu où l'on ſuppoſeroit qu'il ne ſeroit pas.

Toutes les accuſations que Nicolas de Méthone fait contre ces gens qui doutoient ſi le pain & le vin conſacrés étoient le corps & le ſang de Jeſus Chriſt, font voir manifeſtement qu'il a cru qu'ils combattoient la doctrine de l'Egliſe en la connoiſſant.

Car il ne les accuſe nullement de l'ignorance de cette doctrine, comme il auroit dû faire s'il avoit cru que cette ignorance fût le fondement de leur doute: mais il les accuſe *de rejetter le ſang du Seigneur par ingratitude, d'imputer un menſonge à la vérité, d'attribuer l'impuiſſance au Tout-puiſſant, d'exiger l'ordre de la nature dans le changement du pain au corps de Jeſus Chriſt, quoiqu'il ſoit né d'une Vierge contre l'ordre de la nature, & d'une maniere qui ſurpaſſe nos penſées.* Il les accuſe de ne *pas croire la divinité de Jeſus Chriſt, & d'être dans les ſentiments ou d'Arius ou des Juifs.* Il les accuſe *d'inſolence, de nouveauté, de prévarication, d'impiété, de folie*; mais il ne leur reproche nullement le défaut d'intelligence de l'opinion de l'Egliſe.

Ainſi c'eſt une témérité ſans exemple à M. Claude, d'attribuer ſans rai-

son & sans apparence à des gens qu'il ne connoît que par le témoignage de Nicolas de Méthone, une espece de doute dont il paroît clairement que cet Auteur ne les a jamais soupçonnés. Et il a grand tort de se plaindre que l'on n'ait pas prévu qu'il pût expliquer ce doute en cette maniere, puisque ç'auroit été lui faire injure que de le soupçonner d'une telle absurdité, à moins qu'il n'eût bien voulu s'en charger lui-même.

Ce qui l'a trompé, c'est qu'il s'est imaginé de pouvoir faire servir *sa vertu séparée* de solution à ce doute prétendu, en abusant du passage de Théophylacte sur S. Marc, que nous avons amplement expliqué dans le premier Tome de cet ouvrage; parce que cet Auteur dit, que Dieu *conserve l'espece du pain & du vin, & qu'il les transélémente en la vertu de la chair & du sang.* M. Claude, qui fait usage de tout, s'est donc imaginé qu'il pouvoit se servir de ces paroles pour se demêler de ce doute, en supposant que ces gens doutoient de la vérité de ces paroles, *le pain est le corps*, parce qu'ils ne voyoient pas de la chair, & que Théophylacte éclaircit cette objection par cette réponse, en leur montrant qu'ils ne devoient pas voir de la chair, parce que le pain n'est changé qu'en la vertu de la chair de Jesus Christ, & non pas en une chair effective.

Premiérement M. Claude n'a pas pris garde qu'il ruinoit par-là sa propre hypothese, qui est, que le doute marqué par ces Auteurs fût fondé sur l'incompatibilité des termes. Car cette solution, *que ce n'est le corps de Jesus Christ qu'en vertu*, ne peut être raisonnablement alléguée que pour détromper des gens qui crussent que c'étoit réellement le corps de Jesus Christ, & qui en conclussent que l'on devoit donc voir sa chair. Et ainsi cette solution même supposoit que ces gens doutoient de la réalité.

Secondement, si M. Claude eût pris la peine de considérer avec plus d'attention les divers lieux où Théophylacte propose & résout le même doute, il auroit aisément reconnu que cette pensée, qui le flatte, est une nouvelle vision, qui ne peut aucunement subsister.

Car ce doute n'est pas proposé ni résolu en un seul endroit: il l'est en trois, & par des termes qui doivent être pris pour équivalents; puisqu'il paroît que Théophylacte a eu dessein d'y enseigner la même doctrine, d'y proposer le même doute, & d'y donner la même solution.

Il le propose dans son Commentaire sur S. Matthieu, dans celui qu'il a fait sur le sixieme Chapitre de S. Jean, & dans celui sur S. Marc.

Il dit dans le Commentaire sur S. Matthieu, *que le pain est changé par une force ineffable, quoiqu'il nous paroisse du pain*, κἂν φαίνηται ἡμῖν ἄρτος; c'est-à-dire, que nonobstant le changement il paroît pain. Par où il marque que l'effet naturel du changement devroit être qu'il parût chair; & c'est pour en rendre raison qu'il ajoute: *car parce que nous étions foibles, &*

LIV. IV. CH. V. *que nous aurions eu peine à manger une chair crue, & de plus la chair d'un homme, c'est pour cela qu'il nous paroît pain; mais dans la vérité c'est de la chair*, σαρξ δὲ τῷ ὄντι ἐςί.

Dans le Commentaire sur S. Jean il propose ce doute un peu plus expressément. Car après avoir dit que le pain est changé en la chair du Seigneur, il ajoute: *Comment*, dit-il, *ne paroît-il point chair, mais pain? Afin*, dit-il, *que nous n'eussions pas horreur de le manger: car s'il avoit paru chair, nous n'y aurions pu participer sans horreur. Et c'est pourquoi le Seigneur, s'accommodant à notre infirmité, cette viande mystique nous paroît semblable à celle dont nous usons ordinairement.* Τοιαύτη φαίνεται ἡμῖν ἡ μυςικὴ βρῶσις οἵα ἐςιν ἡ συνηθής.

Et dans le Commentaire sur S. Marc. *Le Seigneur déclare*, dit-il, *que le pain qu'il donnera est sa chair. Il ne dit pas l'image de sa chair; mais sa chair. Mais comment cela peut-il être, puisqu'on ne voit pas de la chair? C'est à cause de notre foiblesse. Car parce que le pain & le vin sont nos aliments ordinaires, & que nous aurions conçu de l'horreur si l'on nous eût mis devant nous de la chair & du sang; c'est pour cela que Dieu, plein de miséricorde, s'accommodant à notre infirmité, conserve l'espece du pain & du vin, & les change en la vertu de sa chair & de son sang*; c'est-à-dire, en sa chair & en son sang plein de vertu & d'efficace, comme on l'a montré.

On voit clairement par la comparaison de ces trois lieux, que Théophylacte y propose un même doute, qu'il le résout par une même solution. Or il est visible, par le passage tiré du Commentaire sur S. Matthieu, & par celui qui est tiré du Commentaire sur S. Jean, que cette solution n'est point une solution physique & naturelle, fondée sur cette vertu séparée, & qui tende à éclaircir cette difficulté, en expliquant la maniere du changement, puisqu'il n'en dit pas un seul mot en tous ces deux lieux; mais que c'est une solution morale & théologique, qui tend à confirmer la foi en découvrant le dessein de Dieu.

La question est, *pourquoi le pain ne paroît pas chair, puisqu'il est changé en chair*. La solution de Théologie est, que Dieu le veut ainsi, par un dessein de miséricorde envers nous. Car cela supposé, il ne faut plus se mettre en peine de prouver qu'il le peut, étant certain qu'il peut tout; & les Peres ayant toujours eu horreur de penser seulement que l'on en puisse douter, il ne reste plus que sa volonté à prouver: & sa volonté se prouve naturellement, par la raison que Dieu a eue de vouloir les choses.

C'est donc par cette raison que Théophylacte ayant à résoudre cette question, *comment le pain consacré ne paroît pas chair puisqu'il l'est effectivement*, ne s'amuse pas à prouver que Dieu le peut faire: il ne suppose pas ses auditeurs assez impies pour en douter; mais il prouve seulement

que Dieu a eu raison de le faire. Ce qui suffit pour calmer l'esprit de ceux à qui cela paroîtroit étrange : car il n'est pas étonnant que Dieu fasse des choses étranges; mais il seroit étonnant qu'il les fît sans raison. Et ainsi, en alléguant la raison, on dissipe l'étonnement. Cette raison fait voir qu'il n'y a point de sujet de trouver étrange qu'il l'ait voulu. Or supposé qu'il l'ait voulu, il n'est jamais étrange qu'il l'ait fait.

Cet éclaircissement est fort raisonnable, & très-digne de cet Auteur. Mais si l'on prend l'esprit de M. Claude, & que l'on suppose qu'il parle dans tous ces deux endroits à des gens qui n'auroient pu comprendre le sens de ces paroles: *ceçi est mon corps*, & qu'il leur ait voulu donner un éclaircissement physique, qui est, que la raison pourquoi le pain ne paroîtroit pas chair, est, qu'il n'étoit changé qu'en la vertu de la chair, & non dans la chair, il n'y aura point d'absurdité égale à celle de la question & de la solution. Car comment Théophylacte auroit-il pu prétendre faire comprendre le changement de vertu par ces paroles du Commentaire sur S. Matthieu, ἄρτος μὲν ἡμῖν φαίνε δὲ σὰρξ δὲ τῷ ὄντι ἐςί. *Il paroît du pain, mais dans la vérité, c'est de la chair?* Comment auroit-il pu au contraire s'exprimer plus précisément, pour marquer que c'est effectivement de la chair, & non de la chair en vertu? Et comment appréhendant, selon la supposition de M. Claude, que quelques personnes n'entendissent pas en quel sens on disoit que le pain étoit changé au corps de Jesus Christ, auroit-il pu prétendre, qu'en leur disant que *c'est effectivement de la chair*, ils comprendroient par-là qu'il n'étoit changé qu'en la vertu de cette chair? Quelle ombre de changement de vertu y a-t-il de même dans son Commentaire sur S. Jean, où il ne dit autre chose pour répondre à ce doute, sinon que cette viande nous paroît semblable à celle dont nous usons ordinairement, par un effet de la condescendance de Dieu à notre infirmité. N'auroit-ce pas été une folie à lui, de supposer encore que des gens si grossiers, qu'ils ne concevoient rien dans les termes dont on exprime ce mystere, auroient tiré de-là un changement de vertu?

Et que M. Claude ne nous dise pas, qu'il s'étoit déja expliqué dans son Commentaire sur S. Marc. Car il est clair qu'il forme le doute tout de nouveau dans son Commentaire sur S. Jean, qu'il le résout tout de nouveau, qu'il prétend qu'on doit être satisfait de sa réponse, & qu'il ne parle néanmoins en aucune sorte de la vertu séparée, en quoi cette solution consiste uniquement, selon M. Claude.

Ainsi en laissant là ces imaginations sans fondement, il n'y a qu'à revenir à la vérité, & suivre simplement les paroles de Théophylacte, pour trouver ces trois lieux parfaitement clairs. Il y explique en tous les trois la même question: *Pourquoi le pain consacré ne paroît pas chair, puisqu'il*

est changé en chair, avec cette différence, qu'il forme expressément la question dans le Commentaire sur S. Marc, & dans celui sur S. Jean, & qu'il l'explique & la résout sans la former dans son Commentaire sur S. Matthieu.

Il emploie dans tous ces trois lieux la même solution, qui est, que la raison que Dieu a eue d'empêcher que le pain ne parût chair, est, qu'il s'est accommodé à notre infirmité. Car de-là il s'ensuit, qu'il n'est point étrange qu'il l'ait voulu: d'où on conclut sans peine, qu'il n'est point étrange qu'il l'ait fait.

Il se contente dans le Commentaire sur S. Jean de nous dire simplement, que la viande mystique paroît semblable à notre viande ordinaire par un effet de la condescendance de Dieu, sans tirer la conclusion, *qu'encore qu'elle paroisse du pain, c'est néanmoins de la chair*, parce qu'elle étoit assez enfermée dans la question même. Mais il tire expressément cette conclusion, & dans le Commentaire sur S. Matthieu en ces termes: *C'est pour cela qu'il nous paroît du pain, quoique dans la vérité ce soit de la chair;* & dans son Commentaire sur S. Marc par ceux-ci: *Il conserve l'espece du pain & du vin, mais il les change en la vertu de son corps & de son sang.*

Ainsi ces deux clauses sont absolument équivalentes, & ont le même sens. Et par conséquent comme la premiere, qui est que c'est *véritablement de la chair*, n'est point une clause qui contienne aucun éclaircissement, mais que c'est au contraire ce que Théophylacte a prétendu éclaircir, il est visible aussi, que quand il dit dans son Commentaire sur S. Marc, que *Dieu conserve l'espece du pain & du vin, mais qu'il les change en la vertu de son corps & de son sang*, il ne prétend pas proposer une solution, mais répéter seulement la vérité qu'il a éclaircie; tout l'éclaircissement consistant uniquement dans la raison qu'il rend de la volonté de Dieu, qui est cette condescendance à notre infirmité. C'est pourquoi comme c'étoit la raison essentielle & la solution unique qu'il apportoit à cette difficulté, elle n'est omise dans aucun de ses Commentaires, au lieu qu'il varie & change tous les autres termes, & toutes les autres clauses qui ne sont pas essentielles, & qui se peuvent suppléer, ainsi que nous avons fait voir. Il ne se sert de ces termes de *changement de vertu* que dans son Commentaire sur S. Marc. Il ne se sert de ceux-ci: *Car dans la vérité c'est de la chair*, que dans son Commentaire sur S. Matthieu. Il omet toutes ces deux clauses dans son Commentaire sur S. Jean. Mais il n'omet nulle part le dessein que Dieu a eu de condescendre à notre infirmité, parce que c'étoit en cela que consistoit essentiellement la solution qu'il vouloit apporter au doute qu'il éclaircit dans ces trois endroits.

C'est encore par la même solution morale, tirée de la raison de la condescendance de Dieu, que Nicolas de Méthone résout le même doute,

à l'exemple

à l'exemple de Théophylacte & de plusieurs Peres anciens. *Peut-être*, dit-il, *que vous doutez de ce mystere, & que vous ne le croyez pas, parce que vous ne voyez pas de la chair & du sang, mais du pain & du vin.* Voilà le doute, & voici la solution : *Et c'est pourquoi il faut que vous sachiez, ingrats & injustes que vous êtes envers votre bienfaicteur, que Dieu qui connoît toutes choses, & qui aime souverainement les hommes, a fait cela par condescendance, & en s'accommodant à la foiblesse des hommes, afin que plusieurs n'eussent pas horreur de ce gage de la vie éternelle, & n'en conçussent pas du dégoût en voyant de la chair & du sang. C'est pour cela qu'il a voulu que ce mystere se fit par des choses auxquelles la nature est plus accoutumée en y joignant sa divinité, lorsqu'il a dit: ceci est mon corps... Et c'est pourquoi ajoutant foi à ce qu'il nous dit, nous offrons un pain parfait & vivant; c'est-à-dire, le corps de Jesus Christ parfait, & qui est demeuré entier après sa Passion.*

Nous avons fait voir dans le premier Tome de cet ouvrage, que cette union de la divinité dont Nicolas de Méthone parle dans ce lieu, n'est pas une union qui rende simplement la divinité présente au pain, mais que c'est une union de la divinité au pain, comme cause efficace pour opérer l'effet de ces paroles, *ceci est mon corps;* c'est-à-dire, pour changer le pain au corps de Jesus Christ; & que des Auteurs très-déclarés pour la Transsubstantiation ont parlé de cette sorte. Aussi M. Claude, qui dit en l'air que ce langage est extraordinaire, n'a pas cru devoir insister sur ce point, & il a mieux aimé se jetter sur un autre, comme nous allons voir dans les paroles suivantes, qui méritent bien qu'on les considere. *Je dis*, répond p. 314. M. Claude, *que c'est une échappatoire frivole. Car à ce compte il faudroit entendre par les choses familieres à la nature, le pain & le vin, comme la matiere à laquelle la divinité est jointe pour le changer. Mais si c'étoit-là le sens de Nicolas de Méthone, que feroit cela pour éclaircir le doute qu'il s'est proposé? Le doute porte, que si la chair & le sang y étoient ils y paroîtroient: & Nicolas de Méthone répondroit, que le pain & le vin sont la matiere changée par la divinité, laquelle opere le changement. Déja ce seroit parler d'une matiere fort extraordinaire que de dire, il y joint sa divinité, pour signifier qu'il les transsubstancie. On ne voit guere de gens qui s'expliquent de cette sorte. Mais supposons qu'on se puisse expliquer ainsi, quel rapport auroit cela au doute qu'il prétend de soudre? Si la chair y étoit, disent ces doutants, elle paroîtroit, nous la verrions. Je réponds, dit Nicolas de Méthone, selon le Commentaire de M. Arnauld, que le pain & le vin sont la matiere qui est changée, & que la toute-puissance de Dieu les change. C'est la plus* FOLLE *de toutes les réponses; & il faudroit que cet Auteur eût eu le* SENS

RENVERSÉ *pour répondre de cette maniere. Ils ne lui demandent ni quelle est la matiere changée, ni quelle est la cause efficace de ce changement; mais ils lui demandent, pourquoi, si c'est le corps de Jesus Christ, il paroît non de la chair mais du pain? Matiere, cause efficace, cela ne fait rien pour la solution du doute. Cette glose donc, M. Arnauld, est absurde, & si l'on veut conserver le sens commun à Nicolas de Méthone, il faut reconnoître que sa pensée est, que le pain & le vin demeurant pain & vin, sont faits néanmoins le corps & le sang de Jesus Christ, par le moyen de leur union à la divinité, & non autrement.*

Mais si M. Claude n'avoit pas le sens renversé en cet endroit, de quoi je ne l'accuse nullement, au moins l'avoit-il fort obscurci par la passion qui le possédoit, étant difficile de s'imaginer un plus grand éblouissement. Car si l'humeur où il étoit lui eût permis de faire réflexion sur les paroles de Nicolas de Méthone, il auroit reconnu sans peine, qu'il n'y a rien que de juste dans le raisonnement de cet Auteur, selon l'explication qu'on y donne, & que tout ce *renversement* de raison, & cette *folie* qu'il y trouve, ne vient que d'un sophisme qui lui est ordinaire, qui consiste à joindre les conclusions éloignées aux premiers principes, en supprimant les propositions interposées, qui servent à les lier avec ce principe.

Le doute proposé par Nicolas de Méthone est: *Pourquoi il ne paroît pas de la chair.*

La solution de ce doute exprimé par Nicolas de Méthone est, que cela arrive par une condescendance de Dieu, de peur que nous n'ayions horreur de voir de la chair & du sang.

L'explication de cette condescendance est, que ce mystere s'accomplit par des choses familieres à la nature; c'est-à-dire, que Dieu veut qu'il ne paroisse aux sens que des choses familieres à la nature, & que Dieu y joint sa divinité pour les changer intérieurement en son corps.

Et M. Claude, par une adresse qui lui est ordinaire, omet toutes ces propositions interposées, & joint hardiment la derniere proposition avec la premiere, pour pouvoir dire ainsi, *que c'est la plus* FOLLE *de toutes les réponses, que la glose de M. Arnauld est* ABSURDE, *& que l'on ne peut conserver le* SENS COMMUN *à Nicolas de Méthone sans l'expliquer en son sens.* Voilà de quelle sorte parle M. Claude, lorsqu'il a le plus visiblement tort, & les moyens dont il se sert pour éblouir ceux qui n'approfondissent pas les choses, & qui ne prennent pas la peine de consulter les passages qu'il cite dans les Auteurs mêmes.

CHAPITRE VI.

Du trouble que ces paroles peuvent causer, selon S. Chrysostôme: Et que ce que dit ce Pere sur ce sujet prouve qu'il entend que l'Eucharistie contient réellement le corps & le sang de Jesus Christ.

OUtre ce doute marqué par les Peres, ces paroles, *ceci est mon corps: ceci est mon sang*, sont encore capables de causer un trouble dans l'imagination, par l'image qu'elles présentent d'une chair à manger & d'un sang à boire. Ce fut le trouble qu'exciterent dans les Capharnaïtes celles de Jesus Christ, dans lesquelles il parla aux Juifs de manger sa chair & de boire son sang. Et S. Chrysostôme remarque expressément, que celles de l'institution de l'Eucharistie devoient produire le même trouble dans les Apôtres, sans deux raisons qu'il en allegue. Car après avoir rapporté les paroles, *ceci est mon corps*, ce Saint s'écrie; *Comment ne furent-ils point troublés en entendant ceci!* Et plus bas, représentant le langage que ce trouble peut faire tenir, il dit que les Apôtres pouvoient dire en eux-mêmes: *Quoi donc! est-ce du sang que nous buvons?* τι οὖν αἷμα πίομεν. Il admire là-dessus leur tranquillité, tant il croit qu'il est naturel à ces paroles de produire cet effet.

Hom. 83. in Matth.

Or de cela seul que ces paroles sont capables de causer du trouble, on en peut au moins conclure, que ce sens de figure n'est pas celui qui se présente d'abord, puisque jamais personne ne se sentira troublé pour avoir à boire du vin qui représente du sang, & ne prendra sujet de s'en écrier: *Quid igitur! sanguinem bibimus?* Quoi *donc! Est-ce du sang que nous buvons?*

Que si le premier sens est capable de jetter dans le trouble; si le sens de figure ne se présente pas d'abord, d'où vient que les Peres n'ont jamais songé à remédier à ce trouble par des solutions calvinistes, & qu'ils n'ont jamais cru être obligés d'expliquer ces paroles, *ceci est mon corps*, autrement qu'en disant qu'il les faut croire, & qu'il se faut bien garder d'en douter?

Mais ces passages de S. Chrysostôme ne prouvent pas seulement que ces paroles: *ceci est mon corps*, portent à la foi de la présence réelle, & d'une réception effective du corps & du sang de Jesus Christ, selon leur premiere idée, & que cette idée n'est point du tout celle de figure, qui ne troublera jamais personne; elles prouvent de plus, que S. Chrysostôme

Liv. IV. Ch. VI. n'a jamais pris ces paroles dans un sens de figure, & qu'il n'a jamais prétendu qu'elles s'y dussent prendre.

Cela paroît manifestement par la diversité qui se trouve entre les raisons qu'il allegue, de ce que les Apôtres ne furent pas troublés, & celles que les Ministres allégueroient s'ils avoient à répondre à la même question. Car si je leur demande, pourquoi les Apôtres ne furent pas troublés de ces paroles? Ils ne manqueront pas de répondre. 1°. Que ces paroles ne sont point obscures. 2°. Que les Apôtres étoient accoutumés à entendre Jesus Christ user d'expressions figurées. 3°. Qu'ils virent bien que s'agissant d'un Sacrement, ces paroles se devoient prendre dans un sens sacramental. 4°. Ils diront que les paroles dont les Juifs se servoient à l'égard des azymes les préparoient à ce sens de figure. 5°. Ils diront que Jesus Christ explique lui-même le sens de cette expression, en ajoutant: *Faites ceci en mémoire de moi.*

Aubert. l. 1. p. 99. M. Claude p. 236 237 & 238. C'est ainsi qu'Aubertin & M. Claude répondent. Et l'on peut voir sur ce sujet ce grand amas de considérations, que fait ce dernier dans son Livre contre le Pere Nouet, par lesquelles il prétend que les Apôtres ont été déterminés au sens de figure.

Mais si ces Ministres éclaircissent bien ce doute, il faut dire que S. Chrysostôme l'éclaircit très-mal. Car comme il ne leur est pas venu dans l'esprit d'alléguer aucune des raisons de S. Chrysostôme, S. Chrysostôme ne s'est pas non plus avisé d'en alléguer aucune des leurs. Il ne dit point que les Apôtres étoient accoutumés aux expressions figurées; que s'agissant d'un Sacrement, ils virent bien qu'il les falloit prendre dans un sens sacramental, &c. mais il dit deux choses qui ne sont point du tout à l'usage des Ministres.

La premiere est, que ce qui empêcha qu'ils n'en fussent troublés, c'est qu'ils avoient déja oui dire à Jesus Christ plusieurs choses très-grandes touchant ce mystere *πολλὰ καὶ μεγάλα*. Or il leur en avoit parlé, selon S. Chrysostôme, dans le discours rapporté au sixieme Chapitre de S. Jean. C'est-là qu'il leur avoit dit ces grandes choses; & ces grandes choses étoient, *que le pain qu'il leur donneroit seroit sa chair & son sang; que sa chair est vraiment viande, & son sang vraiment breuvage, & qu'on ne peut avoir la vie éternelle sans les manger.* Voilà ce qui a empêché le trouble des Apôtres, selon ce Saint. Il fut appaisé, non par une explication qui leur ait fait voir que ces paroles de Jesus Christ ne contenoient rien d'étonnant, mais parce qu'ils avoient oui des discours semblables. C'est à quoi se réduit la premiere raison de S. Chrysostôme.

La seconde est exprimée en ces termes. *Jesus Christ but lui-même de son calice, de peur que ses Apôtres, l'entendant dire ces choses, ne dissent en*

eux-mêmes: Quoi donc! Buvons-nous du sang, & mangeons-nous de la chair? Et qu'ils ne s'en troublassent. Car lorsqu'il parla de ces mysteres, plusieurs furent scandalisés de ses paroles. Afin donc qu'ils ne s'en troublassent pas alors, il le fit lui-même le premier; les portant ainsi à participer aux mysteres sans trouble. Et ce fut pour cela qu'il but lui-même son sang même: διὰ τοῦτο τὸ ἑαυτοῦ αἷμα καὶ αὐτὸς ἔπιεν.

Aubertin demande sur cela ce qu'on en veut conclure, & si le sang mystique, dont il prétend que ce passage se doit entendre, c'est-à-dire, selon lui, le symbole du sang, ne peut pas être appellé le sang de Jesus Christ?

On lui répond que τὸ ἑαυτοῦ αἷμα, signifie naturellement *son propre sang*, ou son sang même; que cette expression seroit fort trompeuse si elle signifioit un pur symbole; que ce seroit à lui à le prouver, & non pas à charger les Catholiques de la preuve; mais que sans y être obligés, il leur est facile de montrer, que dans ce lieu on ne peut entendre par ces paroles que le vrai & naturel sang de Jesus Christ.

Car il faut remarquer que S. Chrysostôme représente le trouble qui se devoit exciter dans l'esprit des Apôtres par ces paroles: *Quoi donc! Buvons-nous du sang?* Or il est certain que le mot de *sang* signifie là le vrai sang: car ce n'est point un sujet de trouble d'avoir à prendre un sang métaphorique. Cependant S. Chrysostôme dit, que Jesus Christ fit ce qui pouvoit paroître étrange aux Apôtres, s'il ne leur eût ôté cette peine, πρῶτος αὐτὸς τοῦτο ἐποίησεν. Il but donc du sang, puisque c'étoit ce que les Apôtres eussent pu juger étrange. Et le mot de sang ne peut pas changer de signification dans le dernier membre, puisqu'il est déterminé par le premier.

Ce raisonnement paroîtra sans replique, si l'on considere qu'il y a dans ce passage trois clauses relatives qui s'expliquent l'une l'autre. La premiere représente le doute qui se pouvoit exciter dans l'esprit des Apôtres, qui est exprimé par S. Chrysostôme en ces termes: *Quoi donc! Buvons-nous du sang?* τί οὖν αἷμα πιόμεν.

La seconde, qui est relative à cette premiere, est celle-ci: *Il fit cela le premier*, πρῶτος αὐτὸς τοῦτο ἐποίησεν; il fit ce qu'il avoit dit, c'est-à-dire, αἷμα ἔπιεν, il but du sang. Et la troisieme est manifestement explicative de la seconde, τὸ ἑαυτοῦ αἷμα καὶ αὐτὸς ἔπιεν, *il but lui-même son propre sang*. De sorte que comme la seconde est la même que la premiere, la troisieme, qui est la même que la seconde, convient aussi en signification avec la premiere. Et ainsi le mot de *sang* marquant de vrai sang dans la premiere, il ne peut pas marquer autre chose que de vrai sang dans la derniere, qui n'en est qu'une répétition.

Mais, dit Aubertin, étoit-ce le moyen d'appaiser le trouble des Apô-

tres que de boire lui-même ce ſang? N'étoit-ce pas au contraire le moyen de l'augmenter? Oui c'étoit le moyen de l'appaiſer, & un moyen très-propre, & c'eſt ne connoître pas la nature de l'eſprit humain que d'en douter. Ces horreurs naturelles ſont des effets d'imagination, & l'imagination ſe guérit par l'exemple, & ſur-tout par l'exemple d'une perſonne conſidérable que l'on fait gloire d'imiter. Ces horreurs naiſſant même ſouvent ſans raiſon, il ne faut preſque rien pour les diſſiper. La préſence d'un enfant raſſure ceux qui ont peur des eſprits. Cependant quel ſecours peut-on eſpérer d'un enfant contre un eſprit? Il n'importe, il ſoulage l'imagination. Or Jeſus Chriſt n'avoit pas deſſein de guérir la raiſon des Apôtres. Il ſuppoſoit que la foi & la docilité le devoient faire. Et comme il ſavoit bien que cette horreur ceſſeroit quand ils n'y trouveroient que le goût & l'odeur du vin, il ne vouloit que les aider à ſurmonter pour la premiere fois ce trouble naturel, qui n'eſt pas entiérement volontaire, & qui naît purement d'imagination. Et c'eſt à quoi ſon exemple étoit très-propre. Il ſeroit aiſé de rendre raiſon de ce pouvoir de l'exemple, même dans les choſes naturelles; mais il vaut mieux renvoyer à l'expérience comme plus ſenſible. On n'eſt le plus ſouvent choqué des choſes de cette ſorte que lorſqu'on les fait la premiere fois. On en perd le ſentiment enſuite. Et l'on doit juger même que dans ces alliances horribles, où l'on dit que l'on a bu du ſang humain, le premier en eut plus d'horreur que le ſecond, & le ſecond plus que le troiſieme. L'exemple la diſſipe, parce qu'il applique l'eſprit à cette idée, que ce qu'on fait a été fait par pluſieurs autres, qui ne l'ont pas cru ſi étrange ni ſi horrible.

Mais il y a bien plus lieu de demander à Aubertin, ſi ſuppoſé que Jeſus Chriſt n'eût prétendu donner à ſes Apôtres que le ſymbole de ſon ſang, c'étoit un bon moyen d'empêcher qu'ils ne ſe troublaſſent par la penſée qu'ils avoient que c'étoit du ſang, que de prendre lui-même ce qu'ils prenoient pour du ſang? Des perſonnes troublées par cette penſée, & qui par conſéquent n'avoient point dans l'eſprit ni la *clef de figure*, ni la *clef de vertu*, ni le *langage ſacramental*, étoient-ils ſuffiſamment inſtruits de toutes ces choſes, en voyant Jeſus Chriſt boire ce qu'ils prenoient pour ſon ſang? Ceux qui n'auroient pas perdu cette idée d'un vrai ſang, en voyant que Jeſus Chriſt appelloit du vin ſon ſang, & qu'il le leur préſentoit à boire, la devoient-ils quitter en voyant qu'il le buvoit lui-même? Y a-t-il tant de différence entre ces choſes pour produire de ſi différents effets? Et Jeſus Chriſt n'avoit-il point d'autre maniere de les inſtruire de ce ſens de figure que par une conſéquence ſi éloignée?

Il eſt donc clair que l'exemple de Jeſus Chriſt ne pouvoit agir ſur leur eſprit, puiſqu'il ne leur donnoit aucune nouvelle lumiere; & qu'ainſi

comme ils concevoient de vrai sang, & que c'est cette idée que S. Chrysostôme dit avoir été capable de les troubler, cette action de Jesus Christ ne la leur a pu ôter: mais il a pu agir sur leur imagination; & c'est par l'impression qu'il y fit qu'il dissipa, selon S. Chrysostôme, l'horreur naturelle que ces paroles leur pouvoient causer.

Mais ce passage nous donne lieu de faire une réflexion sur S. Chrysostôme, qui met encore son sentiment en un plus grand jour. Ce Saint reconnoît que ces paroles: *ceci est mon corps: ceci est mon sang*, sont capables de troubler. Il reconnoît qu'elles excitent l'idée d'un vrai corps & d'un vrai sang, puisque c'est par-là qu'elles troublent. Si elles ont pu troubler les Apôtres, selon lui, il a dû juger qu'elles en pouvoient troubler d'autres de son temps. Que si le moyen d'empêcher ce trouble étoit de faire entendre que ce que l'on nommoit sang n'étoit du sang qu'en figure, pourquoi ne donnoit-il pas lui-même cet éclaircissement? Pourquoi fortifie-t-il lui-même cette idée qui trouble, en donnant lieu de croire que ce que nous recevons est le vrai corps de Jesus Christ & son vrai sang?

Pourquoi dit-il, dans cette même Homélie, sur le sujet de ces paroles, qui impriment, selon lui, l'idée d'une véritable chair: *Qu'il faut croire Dieu, quoique ce qu'il nous dit paroisse contraire à nos yeux & à nos raisonnements?* Pourquoi dit-il, *que ceux qui desirent de voir sa figure ont plus que ce qu'ils desirent, puisqu'ils le voient lui-même, ils le touchent, ils le mangent?*

Pourquoi dit-il, *que Jesus Christ se mêle & s'unit avec nous, & qu'il nous fait son corps, non seulement par la foi, mais réellement & en effet?*

Pourquoi dit-il, *que nous sommes honorés jusqu'à être reçus à une table que les Anges ne regardent qu'avec tremblement, & dont ils détournent leurs yeux, à cause de l'éclat de la lumiere qui en sort?*

Pourquoi dit-il, *que Jesus Christ est l'unique Pasteur qui nourrisse ses brebis de ses propres membres?*

Pourquoi dit-il, *qu'il ne fait pas comme les meres, qui donnent leurs enfants à nourrir à d'autres: au lieu que Jesus Christ nous nourrit de son propre sang*, οἰκείῳ αἵματι?

Si le moyen de remédier à ce trouble, que ces paroles, *ceci est mon corps*, causent d'elles-mêmes, & qu'elles pouvoient causer au temps de S. Chrysostôme, aussi-bien que du temps des Apôtres, étoit de faire concevoir que ce n'étoit son corps qu'en figure, S. Chrysostôme n'étoit-il pas le plus imprudent homme qui fut jamais, d'augmenter la cause de ce trouble par des expressions si fortes, & de ne la diminuer en rien? Pouvoit-il en conscience parler de cette sorte devant les Catéchumenes, qui ne pouvoient entendre ces paroles qu'en un sens de réalité, & qui n'avoient garde

Liv. IV. Ch. VII. de changer par-là l'idée d'une chair réelle, qu'ils concevoient sans doute aussi-bien que les Apôtres? N'auroit-ce pas été les tromper, les scandaliser, les éloigner de l'Eglise, les porter à rejetter la foi?

Cette imprudence n'est pas humaine; & il est ridicule d'en soupçonner un homme tel que S. Chrysostôme. De sorte qu'il paroît manifestement, que s'il a cru que ces paroles étoient capables de troubler, il a cru aussi que le moyen d'empêcher ce trouble n'étoit pas d'ôter l'idée d'une véritable chair, mais plutôt d'y accoutumer l'esprit, & de fortifier la foi. Voilà ce qui détruit ce trouble, selon S. Chrysostôme; & c'est la méthode qu'il a pratiquée lui-même, & dans cet ouvrage & dans les autres.

CHAPITRE VII.

Explication d'un passage d'Hesychius, par lequel Aubertin prétend montrer que Jesus Christ n'a bu son sang qu'en figure.

Aubert. p. 538. AUbertin, pour fortifier l'explication absurde & insoutenable qu'il donne à ce passage de S. Chrysostôme, que nous avons rapporté, allegue un passage d'Hesychius, que nous traiterons par occasion, & il le propose en cette maniere. In Levit. l. 2. Hesychius éclaircit fort bien ce lieu. *Le Seigneur*, dit-il, *prit lui-même le premier, dans la Cene mystique, le sang intelligible, & il donna ensuite le calice aux Apôtres, marquant, par ce sang intelligible, un sang qui n'étoit appellé de ce nom qu'en figure: car c'est le sens qu'il donne toujours à ce mot d'intelligible, comme nous le montrerons en son lieu.*

Mais je prétends faire voir ici qu'Aubertin ne montre point du tout ce qu'il prétend, & qu'on ne doit conclure autre chose de tout ce qu'il dit, sinon, que ce n'est pas assez d'avoir beaucoup lu, & d'avoir fait de grands recueils, pour entrer dans le véritable sens des Auteurs, & qu'il arrive souvent qu'en voulant faire montre de sa science, on ne fait que découvrir la foiblesse de son jugement.

La preuve d'Aubertin, pour montrer que le *sang intelligible* dont parle Hesychius, se doit entendre d'un sang en figure, consiste en ce qu'il prétend, que le mot d'*intelligible* n'a que deux usages: l'un, de signifier les choses purement immatérielles; l'autre, de signifier les choses qui ne sont pas proprement, mais seulement par figure, ce que l'on dit qu'elles sont; comme quand Eusebe appelle la parole de Dieu le *pain intelligible*, pour montrer qu'il ne l'appelle pain qu'en figure.

Pour prouver la premiere signification, il renvoie à un passage de S. Grégoire de Nysse, qu'il avoit cité dans l'examen de S. Chrysostôme, où

où ce Saint dit, *que la nature des êtres se divise en deux, l'une sensible & matérielle, l'autre intelligible & immatérielle.* Et pour pouver la seconde, il cite quarante & un passages de divers Auteurs, & principalement d'Hesychius; ce qui ne lui a pas été bien difficile. Car pour peu que l'on ait dessein de recueillir dans les Auteurs Grecs les expressions où se trouve le mot de νοητὸς, *intelligible*, on en peut amasser en aussi grand nombre que l'on veut; n'y ayant guere de terme qui leur soit plus ordinaire, principalement quand ils expliquent des figures, comme il me seroit aisé de le faire voir. Liv. IV. Ch. VII.

Mais parce qu'Aubertin en produit assez, je veux bien que l'on s'arrête à ceux qu'il cite, & que l'on juge par-là du sens de ce passage contesté. Il croit que ce sont quarante & un passages qui autorisent son sens; & je prétends au contraire que ce sont quarante & un passages qui le détruisent, & que c'est un assez rare exemple des surprises où les plus savants peuvent tomber; puisque l'on peut sans doute donner le nom de savant à Aubertin, en prenant ce terme pour un homme de grande lecture.

Il ne faut presque qu'expliquer les choses pour découvrir cette surprise. Le mot d'*intelligible* signifie proprement ce qui se conçoit par l'esprit; c'est son unique signification, qu'il conserve toujours dans tous les usagés où il est employé. Mais comme les termes affirmatifs sont souvent pris dans un sens exclusif, ce terme ne se prend pas seulement pour ce qui est *conçu par l'esprit;* mais il se prend pour ce qui *n'est conçu que par l'esprit*, & il enferme ainsi une opposition secrete avec les choses sensibles qui se connoissent par les sens.

Or parce que toutes les choses immatérielles ne se connoissent que par l'esprit, il est vrai que le terme d'*intelligible* s'applique souvent & proprement aux choses immatérielles. Mais il ne faut pas conclure de-là que ce terme signifie la même chose qu'immatériel. Ce sont deux idées toutes différentes. Le mot d'*immatériel* exclut la matiere. Le mot d'*intelligible* exclut la connoissance des sens; & c'est pourquoi on les joint l'un avec l'autre, pour former ces deux idées différentes.

Ainsi ces deux propriétés convenant aux natures spirituelles, S. Grégoire de Nysse a eu raison de les marquer par ces deux épithetes *d'immatérielles & d'intelligibles.*

Mais quoique ce terme convienne à toutes les choses immatérielles, néanmoins comme il ne signifie précisément qu'une chose qui ne se connoît que par l'esprit; si une chose matérielle vient à être dans un état où nous ne la concevions plus que par l'esprit, elle devient par-là capable d'être appellée intelligible. Ainsi encore que Jesus Christ soit véritablement



LIV. IV. CH. VII. *Prêtre* ſelon ſon humanité, & que cette humanité enferme un vrai corps; néanmoins parce que nous ne voyons plus Jeſus Chriſt, il eſt appellé par Heſychius *le Prêtre intelligible*, INTELLIGIBILIS *Sacerdos*.

Lib. 6.

Voilà l'uſage propre de ce terme, qui eſt marqué par l'étymologie même, puiſqu'il vient de νοῶ, qui ſignifie concevoir; comme celui d'*intelligibilis* vient du mot *intelligere*, qui a le même ſens. Et il ne faut pas s'imaginer qu'il en change lorſqu'il eſt joint à des termes métaphoriques; car il ſignifie toujours *conçu par l'eſprit*: mais il fait changer de ſens aux termes auxquels il eſt joint, & cela d'une maniere qu'il faut expliquer exactement; car c'eſt ce qu'Aubertin n'a pas entendu.

Les hommes étant naturellement portés à concevoir les choſes ſpirituelles ſous des images corporelles, afin de ſe les mettre par ce moyen plus vivement dans l'eſprit, qui ſans ce ſecours ne les conçoit que foiblement, il arrive de-là que ces choſes corporelles en deviennent les ſignes & les images. Or comme tout ſigne préſente une double idée à l'eſprit, l'une de la choſe ſignifiante & figurante, l'autre de la choſe ſignifiée & figurée, on les peut regarder ſelon ces deux faces & ces deux manieres; l'une en les conſidérant dans leur être propre; l'autre en les regardant dans leur être ſignificatif; c'eſt-à-dire, en y conſidérant la choſe ſignifiée.

Mais comme il y a cette différence entre l'une & l'autre de ces manieres, que le ſigne corporel conſidéré dans ſon être propre peut être conçu par les ſens, & qu'il ne peut être conçu que par l'eſprit lorſque l'on le conſidere dans ſon être ſignificatif, c'eſt-à-dire, lorſque l'on conſidere ce qu'il ſignifie; les Auteurs, pour diſtinguer ce ſecond regard, ſe ſont ſervis du mot d'*intelligible*, ou de νοητὸς, qui étant joint avec le mot propre du ſigne corporel, ſignifie que ce terme eſt conſidéré dans ſon être ſignificatif, c'eſt-à-dire, qu'il eſt pris pour la choſe ſignifiée.

Ainſi le vrai uſage du mot *intelligible*, eſt de faire que le terme auquel il eſt joint, qui de ſoi-même ſignifie l'être corporel du ſigne, change de ſignification, & commence à ſignifier la choſe figurée par ce ſigne. Cela paroît par tous les exemples propoſés par Aubertin.

Le pain eſt ſouvent pris pour figure de la parole de Dieu. On peut donc regarder le pain en deux manieres; l'une dans ſon être corporel, l'autre dans ſon être ſignificatif. Mais que faut-il faire pour marquer que l'on le prend dans ſon être ſignificatif? Il ne faut qu'ajouter le mot d'*intelligible*. Et ainſi quand on parlera de *pain intelligible*, ce ſera dire, qu'on voudra faire concevoir la parole de Dieu comme la choſe figurée par le pain matériel.

Pharaon eſt la figure du diable. Qu'eſt-ce donc que le Pharaon intelligible? C'eſt le diable figuré par Pharaon.

Melchisedech est la figure de Jesus Christ. Donc le Melchisedech intelligible, c'est Jesus Christ même figuré par Melchisedech.

Le feu est la figure du S. Esprit. Ainsi le feu intelligible, c'est le S. Esprit.

Mais il faut remarquer, que comme on se sert du signe pour faire concevoir la chose signifiée, mais que l'on n'emploie pas ordinairement la chose signifiée pour faire concevoir le signe; quoique le terme qui signifie la figure joint au mot d'*intelligible*, signifie la chose figurée, le même terme d'*intelligible*, joint à la chose figurée, ne la fait pas signifier le signe, mais il marque seulement, qu'elle ne se conçoit que par l'esprit. Et c'est pourquoi les propositions que nous avons marquées ne sont point réciproques, & ne se peuvent pas renverser.

On dit que le diable est le Pharaon intelligible, mais on ne dit pas que Pharaon soit le diable intelligible; & quand on le diroit, ce terme ne marqueroit pas alors, que le terme de diable fût pris pour la figure de Pharaon. Hesychius, dans les exemples cités par Aubertin, appelle Jesus Christ le Melchisedech intelligible, le Moyse intelligible, l'Aaron intelligible, le Salomon intelligible, le bélier intelligible, l'agneau intelligible, le propitiatoire intelligible: mais on ne donne point le nom de Jesus Christ intelligible, ni à Melchisedech, ni à Moyse, ni à Aaron, ni à Salomon, ni à un bélier, ni à un agneau, ni au propitiatoire. En un mot, le mot d'*intelligible*, dans cet usage métaphorique, est toujours joint au signe, & jamais à la chose figurée.

Cela paroît sans exception dans tous les exemples d'Aubertin. Car outre ceux que j'ai déja marqués, il n'y a qu'à parcourir les autres, pour reconnoître que la regle est générale. Le terme de bouche intelligible, signifie la foi dans S. Basile; mais celui de foi intelligible ne signifie pas la bouche.

Goût intelligible, marque un sentiment spirituel de l'ame; mais sentiment intelligible de l'ame ne marque pas un goût corporel.

Os intelligible, signifie une force spirituelle; mais force intelligible ne signifie point un os.

Les viandes intelligibles sont les aliments de l'ame; mais les objets intelligibles qui nourrissent l'ame, ne signifient point des aliments corporels.

Sion intelligible, c'est l'Eglise; mais l'Eglise intelligible n'est pas la Sion terrestre.

La pierre intelligible, c'est Jesus Christ; mais Jesus Christ intelligible ne signifie pas une pierre matérielle.

Manne intelligible, c'est le Verbe; mais le Verbe intelligible n'est pas la manne corporelle.

Le vin intelligible, signifie les graces de Dieu; mais les graces intelligibles ne signifient pas du vin.

Les Lévites intelligibles ſont les Apôtres; mais les Apôtres intelligibles ne ſont pas les Lévites.

Les villes intelligibles ſont les Prophetes; mais les Prophetes intelligibles ne ſont pas des villes.

Le ſel intelligible, c'eſt la doctrine apoſtolique; mais la doctrine intelligible n'eſt pas du ſel.

La terre intelligible, c'eſt l'Ecriture; mais l'Ecriture intelligible n'eſt pas la terre.

Les bêtes & les ſerpents intelligibles ſont les diables; mais les diables intelligibles ne ſont ni les bêtes ni les ſerpents.

L'Iſraélite intelligible, c'eſt le vrai Chrétien; mais le vrai Chrétien intelligible n'eſt pas l'Iſraélite charnel.

On peut faire la même réflexion ſur tous les autres exemples produits par Aubertin: de ſang intelligible, pris pour les ames; de graiſſe intelligible, pour les deſirs; de ventre intelligible, pour notre eſprit; d'holocauſte intelligible, pour les prieres; de tabernacle intelligible, pour l'Egliſe; de lepre intelligible, pour le péché; de lépreux intelligibles, pour les faux Docteurs; d'adultere intelligible, pour l'idolâtrie; de Pharaon intelligible, pour le monde; d'Egypte intelligible, pour les ténebres du monde; d'armes intelligibles, pour la foi & la parole de Dieu; de talents intelligibles, pour les diverſes graces; de poſſeſſion intelligible, pour les vertus; de moiſſon intelligible, pour les Gentils; de matin intelligible, pour le ſiecle futur.

Le mot d'*intelligible* eſt joint, dans tous ces exemples, avec le ſigne, & jamais avec la choſe ſignifiée; & il ne change la ſignification du terme auquel il eſt joint, que parce que c'eſt un ſigne.

Et c'eſt pourquoi les Auteurs oppoſent formellement aux ſignes les choſes auxquelles ils joignent le mot d'intelligible. *La Loi*, dit Heſychius dans un paſſage cité par Aubertin, *défend de manger la Pâque, qui eſt figure, avec celle qui eſt intelligible; c'eſt-à-dire, avec la Pâque figurée.* Où l'on voit que le mot d'*intelligible*, ajouté au terme de Pâque, fait qu'il eſt pris pour la choſe figurée par oppoſition à la figure.

On voit la même choſe, quoiqu'en une autre maniere, dans ce paſſage de S. Cyrille de Jeruſalem, qui dit de Nabuchodonoſor qu'il briſa les Chérubins, οὐ τὰ νοητὰ ἀλλὰ τὰ γλυπτὰ, non les intelligibles, mais ceux qui étoient taillés ſur du bois. Car ſi le mot de νοητὰ χερουβὶν, pouvoit ſignifier des Chérubins ſymboliques, la correction feroit ridicule, & elle n'eſt fondée que ſur ce que le mot de νοητὸς, joint à la choſe figurée, ne change jamais ſa ſignification.

Il eſt donc bien aiſé de tirer de ces exemples la vraie regle, pour

reconnoître quand le terme d'intelligible rend le mot auquel il eſt joint métaphorique.

Car quand il eſt joint au ſigne, il eſt indubitable qu'alors il change la ſignification de ce ſigne, & fait qu'il marque la choſe ſignifiée; comme il eſt prouvé par tous les exemples que j'ai produits après Aubertin. Mais quand on joint ce terme avec la choſe ſignifiée, il ne la rend nullement métaphorique, & ne fait jamais qu'elle ſoit priſe pour ſon ſigne.

Suivant cette regle, il eſt indubitable, que ſi Heſychius avoit dit que Jeſus Chriſt but le vin intelligible, le mot d'intelligible, joint au terme de vin, le rendroit métaphorique, & feroit qu'il ſeroit pris pour la choſe ſignifiée; c'eſt-à-dire, pour le ſang de Jeſus Chriſt.

Mais comme il l'a joint à la choſe figurée, & qu'il a dit que Jeſus Chriſt avoit pris le ſang intelligible, le mot d'intelligible étant joint au terme de ſang, qui eſt non la figure, mais la choſe figurée, ne le peut rendre métaphorique, mais le laiſſe dans ſa propre & naturelle ſignification, puiſque, comme il eſt clair par tous les exemples produits par Aubertin, il ne fait cet effet que lorſqu'il eſt joint à la figure.

Ainſi l'on a quelque obligation à Aubertin, de la peine qu'il a priſe de ramaſſer ce grand nombre d'exemples, où le mot d'intelligible eſt employé. On en avoit beſoin, pour bien montrer, que dans ce paſſage d'Heſychius, *Dominus intelligibilem accepit ſanguinem*, le mot de ſang ſignifioit de vrai ſang.

Car on ne pouvoit pas mieux prouver, que le terme d'*intelligible* ne change la ſignification du mot auquel il eſt joint, que lorſque c'eſt un ſigne & une figure, qu'en faiſant voir que dans quarante & un exemples, produits par Aubertin comme métaphoriques, ce terme eſt toujours joint aux ſignes, & que ſon effet eſt de faire qu'ils ſignifient la vérité figurée.

Et l'on ne peut pas mieux montrer auſſi, qu'étant joint à la choſe figurée, il ne change point la ſignification, qu'en montrant qu'il n'y en a aucun exemple, & que ceux que l'on pourroit former en renverſant les exemples allégués par Aubertin, ſont viſiblement ridicules.

De ſorte qu'il n'y a qu'à ajouter à ces principes qu'Aubertin nous fournit, cette remarque indubitable, que le mot de *ſanguis*, ſang, n'eſt pas dans le paſſage d'Heſychius le ſigne, mais la choſe figurée, pour en conclure démonſtrativement, que le terme d'intelligible qu'il y joint, le laiſſe dans ſa ſignification propre; & qu'ainſi quand il dit, que Jeſus Chriſt a bu le ſang intelligible, il veut dire qu'il a bu de vrai ſang, quoiqu'il ne pût être connu que par l'eſprit.

Et par conſéquent, ce lieu d'Heſychius n'eſt propre que pour confirmer, que lorſque S. Chryſoſtôme dit, que Jeſus Chriſt but *ſon propre ſang*;

LIV. IV. CH. VII. il entend qu'il but réellement son sang, quoique dans un état intelligible & spirituel.

Aubertin ajoute à son ordinaire & à ce lieu d'Hesychius, & à celui de S. Chrysostôme, trois passages, où S. Cyrille d'Alexandrie dit, *qu'il est impossible d'être participant de soi-même;* & sans nous dire sur quel sujet S. Cyrille se sert de cette espece de principe, il en prétend conclure, que S. Chrysostôme ni Hesychius n'ont donc pas cru que Jesus Christ eût participé à son propre sang.

Mais un homme de bonne foi ne proposeroit jamais de telles objections, pour affoiblir des passages formels & décisifs. S. Chrysostôme ni Hesychius n'étoient pas obligés d'avoir présents dans l'esprit les principes de Philosophie de S. Cyrille, ni de régler sur cela leurs expressions. S. Cyrille n'y étoit pas obligé lui-même, étant très-ordinaire aux Auteurs de se servir de certains principes, qui sont bons pour la matiere dans laquelle ils les emploient; & qui ne seroient pas bons pour une autre. Il suffit qu'il ne s'agisse en aucune sorte de l'Eucharistie dans ces passages, comme Aubertin est obligé de l'avouer.

Mais quand il l'auroit eue en effet en vue, il n'eût porté aucun préjudice à la doctrine de la présence réelle par ce principe, en la maniere qu'il l'entend. Et pour le comprendre, on doit savoir en général, que le mot de participer est fort vague, & peut avoir différents sens, par rapport auxquels on peut dire sans contradiction, que l'on peut être participant de soi-même, & qu'il est impossible d'être participant de soi-même.

Tout esprit qui connoît & qui comprend un objet, participe à cet objet. Toute mémoire qui le conserve & le retient, y participe à sa mode, & toute volonté qui l'aime y participe aussi. Or il est très-possible qu'un homme se comprenne lui-même, qu'il se souvienne de lui-même, qu'il s'aime lui-même. Il est donc possible en un sens, qu'il participe à lui-même. Cette participation de soi-même se trouve aussi dans Dieu: car il se comprend lui-même, & il jouit de lui-même. Il participe donc à lui-même dans ce sens.

Mais comme il y a certainement un sens dans lequel il est très-possible de participer à soi-même, il y en a un aussi dans lequel il est impossible d'y participer; & c'est quand on entend par ce mot l'acquisition nouvelle d'un être ou d'une perfection que l'on n'a pas par sa nature. Car il est clair qu'en ce sens on ne peut participer à soi-même, puisque l'on ne s'acquiert pas soi-même, on ne commence pas à être ce que l'on a toujours été, on n'est point nouveau à son propre être.

Or c'est justement le sens auquel ce terme est pris dans les passages de S. Cyrille, rapportés par Aubertin. Il s'agit dans deux de ces lieux, sa-

voir dans celui qu'il cite du premier Livre sur S. Jean, & dans celui du sixieme Dialogue sur la Trinité, si Jesus-Christ, comme Dieu, a été sanctifié d'une sanctification nouvelle par le S. Esprit; & il y entreprend de réfuter ceux qui disoient, que le Pere avoit donné à son Fils une nouvelle sainteté, comme ne l'ayant pas, ὡς οὐχ ἔχοντι. Or c'est ce que S. Cyrille combat par ce principe, que le S. Esprit étant intérieur au Fils, il ne le pouvoit recevoir de dehors par participation, c'est-à-dire, par une acquisition nouvelle; parce que personne n'est participant de soi-même, c'est-à-dire, ne commence d'être de nouveau ce qu'il étoit déja par sa nature, & ne reçoit d'autrui ce qu'il a déja. Voilà le sens de S. Cyrille dans ces deux lieux, aussi-bien que dans le troisieme, qui est tiré du cinquieme Dialogue sur la Trinité, où il traite une question toute semblable, qui est de savoir si Jesus Christ reçoit la vie par participation, c'est-à-dire, s'il la reçoit de dehors, s'il la reçoit comme une chose étrangere à son être, & si elle lui est donnée comme ne l'ayant pas par sa nature. Liv. IV. Ch. VII. v. 32.

Or ce sens ne fait rien du tout à l'Eucharistie. On ne dit point que Jesus Christ, en participant à son corps, ait acquis un nouveau corps, comme ne l'ayant pas. Il n'est donc point corps par participation au sens de S. Cyrille. Tout ce qu'il acquiert par l'Eucharistie, est une nouvelle maniere d'être. Or ce n'est point là du tout ce que S. Cyrille nie, quand il dit, qu'on n'est pas participant de soi-même. Il veut dire, que l'on ne se reçoit pas soi-même; que l'on n'acquiert pas son propre être comme une perfection nouvelle; que l'on ne commence pas en un certain temps à être ce que l'on est par nature. Tout ce qu'on peut conclure de-là est, que Jesus Christ n'a point du tout participé à son corps & à son sang, dans le sens auquel S. Cyrille prend ce mot, quoiqu'il y ait participé en un autre. Mais c'est une pure moquerie de chercher l'éclaircissement de la doctrine de l'Eucharistie dans ces principes philosophiques, que les Peres ont appliqués à la matiere qu'ils traitoient, & qu'ils n'ont point du tout prétendu étendre plus loin.



CHAPITRE VIII.

Que ces expressions ordinaires dans tous les siecles, que l'Eucharistie est la vraie chair de Jesus Christ, que nous y recevons le vrai corps de Jesus Christ, qu'elle est véritablement le corps de Jesus Christ, *montrent que ces paroles:* Ceci est mon corps, *n'ont point été prises par les Peres dans un sens de figure ou d'efficace.*

On a déja remarqué dans le Livre de la Perpétuité, que ces expressions: *C'est la vraie chair de Jesus Christ; le vrai corps de Jesus Christ: C'est véritablement le corps de Jesus Christ: C'est le corps de Jesus Christ dans la vérité*, ne sont différentes des expressions simples, qu'en ce qu'elles marquent un certain effort de l'esprit, pour affirmer plus fortement la vérité de la proposition à laquelle on ajoute ces termes, *de vrai*, *dans la vérité*, *véritablement:* qu'ainsi ces termes n'en changent point effectivement le sens, mais qu'ils donnent lieu de le reconnoître; parce que cet effort ayant rapport au doute que l'on prétend étouffer, ils marquent nettement que l'on entend cette proposition dans un sens contraire au doute. Et comme ce doute combat la réalité, il faut que l'affirmation qui y est contraire l'établisse.

Comme nous avons prouvé encore plus fortement dans ce second Tome, que le doute reconnu & combattu par les Peres n'étoit point un doute de *figure* ou de *vertu*, mais que c'étoit un doute sur la présence réelle, nous avons encore bien plus lieu de conclure que ces propositions: *C'est véritablement de la chair*, *c'est dans la vérité le corps de Jesus Christ*, étoient des déclarations formelles de la vérité de la présence réelle. Mais comme cette preuve est très-importante, il ne sera pas inutile de la mettre ici en sa place, en répétant quelque chose de ce qui a été dit dans le huitieme Livre du premier Tome de la Perpétuité, & en le fortifiant par de nouvelles observations.

La premiere est, qu'il n'y a rien de plus ordinaire dans l'Eglise des six premiers siecles que cette expression: *C'est véritablement le corps de Jesus Christ*, parce qu'elle étoit contenue expressément dans la formule dont on usoit en administrant la communion. Car les mots de *corpus Christi*, que le Prêtre disoit en donnant l'Eucharistie, & le mot *amen*, que ceux à qui on la donnoit répondoient, formoient cette proposition entiere: *C'est en vérité le corps de Jesus Christ.* Aubertin avoue expressément que ces paroles: *corpus Christi*, signifient: *C'est le corps de Jesus Christ*,

Aubert. p. 281.

Christ, & que *l'amen* en est la confirmation, dans Tertullien, dans S. Augustin, dans S. Ambroise, dans Pélage, dans l'Auteur des livres des Sacrements. Il chicane sur S. Léon, mais sa chicanerie a été suffisamment réfutée dans le premier Tome de la Perpétuité. Et ainsi l'on peut assurer hardiment, que c'est le langage commun de l'Eglise du temps de ces Peres, que de dire que *l'Eucharistie est le corps de Jesus Christ dans la vérité.* Liv. IV. Ch. VIII. Tertul. de Spect. Aug. de verb. Ap. Serm. 29. & Serm. ad infan. Ambr. de init. c. 9. Pelag. in I. ad Cor. II. Aut. lib. de Sacr. l. 4. c. 5. I. Tom. p. 571.

Ce n'est pas seulement le langage d'une Eglise particuliere, c'est le langage de l'Eglise universelle. Car cette formule étoit établie par toute l'Eglise, & aussi bien parmi les Grecs que parmi les Latins, comme il paroît par ces paroles de la cinquieme Catéchese de S. Cyrille de Jerusalem; *quand vous approcherez de l'Eucharistie, n'ayez pas les bras étendus ni les doigts écartés; mais faisant de votre main gauche un trône à la droite, comme à celle qui doit recevoir le Roi, recevez le corps de Jesus Christ, en disant, amen.* Et cela fait voir que ces professions de foi plus expresses, qui sont en usage parmi les peuples d'Orient, ne sont que des explications de cette ancienne profession de la vérité de l'Eucharistie, qui a toujours été dans l'Eglise.

Ainsi quand les Prêtres Moscovites disent à ceux qu'ils communient: *C'est le vrai corps & le vrai sang de Jesus Christ.* Damian. p. 23.

Quand les Ethiopiens disent: *Ceci est, nous le croyons dans la vérité, votre corps.* Can. Gen. Ætyop. p. 16.

Quand les mêmes Ethiopiens disent; *C'est vraiment le corps & vraiment le sang d'Emmanuel notre Dieu.*

Quand les Cophtes disent: *C'est le corps saint & le sang précieux, pur & véritable de Jesus Christ Fils de notre Dieu; le corps & le sang d'Emmanuel notre Dieu, ce l'est dans la vérité.* Liturg. Syriaca S. Basili.

Quand les Arméniens disent: *C'est le vrai sang de Notre Seigneur Jesus Christ*, ils ne signifient que la même chose que l'on a marquée dans l'ancienne Eglise, en disant: *Corpus Christi, Amen.* Dans les Liturgies de Cass.

Quand on faisoit dire aux Sarrasins convertis dans l'Eglise Grecque, *que le pain & le vin mystiquement consacrés, sont, selon la vérité, le corps & le sang de Notre Seigneur Jesus Christ*, c'étoit encore pour marquer la même chose.

Cette expression donc, que ce que l'on reçoit est le corps de Jesus Christ dans la vérité, a toujours retenti aux oreilles de tous les Chrétiens du monde, dans l'Orient & dans l'Occident. Ils l'ont tous toujours regardée comme leur profession de foi. C'est le seul éclaircissement, la seule explication qu'on a donnée au peuple de ces paroles: *Ceci est mon corps.* Au lieu de leur dire & de leur faire confesser, que le pain & le vin que l'on leur donnoit dans les mysteres, étoient le corps de Jesus

 Christ en figure & en signification, on les obligeoit d'avouer, que c'étoit le corps de Jesus Christ dans la vérité, & d'ajouter seulement ces mots, *dans la vérité*, à ceux de l'institution, *ceci est mon corps*, pour marquer ce qu'ils en croyoient.

Les Peres, en suivant ce langage commun des fideles, ont souvent employé cette même expression, pour marquer ce qu'il faut croire de l'Eucharistie.

S. Hilaire s'en sert expressément au huitieme Livre de la Trinité, en disant: *Que Jesus Christ est dans nous par la vérité de sa nature; que nous mangeons véritablement par la viande du Seigneur le Verbe fait chair;* VERÈ *Verbum carnem cibo Dominico sumimus.* Et ensuite il dit: *Que la déclaration expresse du Seigneur & notre foi, nous apprennent que c'est vraiment de la chair & vraiment du sang.* IPSIUS *Domini professione & fide nostra verè caro & sanguis est; & hæc accepta atque hausta efficiunt ut nos in Christo & Christus in nobis sit.* Car il faut remarquer sur ce passage, que le sujet de cette proposition: *Verè caro & verè sanguis est*, qui est sous-entendu, ne peut être que le pain & le vin consacrés sous l'idée confuse de chose prise: & c'est ce qui est clairement marqué par les paroles suivantes; *Et hæc accepta atque hausta*, ces choses *prises & avalées*, qui se rapportent clairement aux symboles eucharistiques.

L. 6. c. 1. L'Auteur du livre des Sacrements s'en sert de même, en disant: *Comme Notre Seigneur Jesus Christ est vrai Fils de Dieu, & qu'il ne l'est pas par grace comme les hommes, mais comme étant Fils de la substance du Pere, de même c'est sa vraie chair que nous recevons, & son vrai sang qui est notre breuvage. Mais vous me direz peut-être, comme dirent les Disciples lorsqu'ils entendirent ces paroles de sa bouche; celui qui ne mangera pas ma chair & ne boira pas mon sang, ne demeurera pas en moi, & n'aura pas la vie éternelle; vous me direz donc peut-être, comment est-ce de vraie chair?* Ainsi l'on voit dans ce même passage l'expression du doute & de l'erreur: *Comment est-ce de vraie chair?* L'expression de la vérité opposée au doute & à l'erreur: *C'est de vraie chair;* & le modele de cette vérité qui exclut toute figure: *C'est de vraie chair; comme Jesus Christ est vrai Fils de Dieu, non par grace, mais par nature.*

C'est dans le même sens qu'Hesychius déclare, que ce mystere est *le corps & le sang de Jesus Christ dans la vérité:* SECUNDUM *veritatem;* que Hom. 5. de Pasch. l'Auteur des Homélies attribuées à Eusebe d'Emese, l'appelle le sacrifice du vrai corps de Jesus Christ: *Ad percipiendum sacrificium veri corporis ipsius te roboret & potentia consecrantis invitet;* & que Gélase de Cyzique assure, *que nous recevons véritablement le précieux corps & le précieux sang de Jesus Christ.*

Anastase Sinaïte emploie le mot *de véritablement*, dans une opposition formelle à la figure, lorsqu'il dit : *A Dieu ne plaise que nous disions que la sacrée communion est l'antitype du corps de Jesus Christ, ou de simple pain, puisque c'est véritablement le corps même de Jesus Christ Fils de Dieu :* ce qu'il répete plusieurs fois dans ce passage célebre, que l'on a traité amplement dans le premier Tome de cet ouvrage.

Liv. IV. Ch. VIII.

p. 623.

Ce n'est aussi qu'en suivant le même langage de la foi commune, que les Auteurs du neuvieme siecle ont employé souvent cette même expression. *On appelle l'Eucharistie mystere*, dit Remy d'Auxerre, *parce qu'après la consécration elle paroît une chose, & elle en est une autre : elle paroît du pain & du vin, mais dans la vérité c'est le corps de Jesus Christ* : ce qu'il répete plusieurs fois & en plusieurs manieres, tant dans ce Traité que dans son Commentaire sur l'Epître aux Corinthiens. L'Auteur des Homélies attribuées à S. Eloy, dit aussi que le pain que les Prêtres consacrent *est le vrai corps de Jesus Christ*. Et Valfridus Strabo déclare, que *les mysteres de notre rédemption sont véritablement le corps & le sang de Jesus Christ*.

In exposit. Missæ.

Il faut que la chicanerie & la contention aient étrangement étouffé dans un esprit le secret discernement qui nous fait reconnoître tout d'un coup quand les Auteurs parlent naturellement ou par métaphore, pour ne pas sentir que jamais rien n'eut moins l'air de métaphore que toutes ces expressions des Peres. Cependant M. Claude traite cette preuve avec mépris, & croit l'avoir renversée, en disant en sa maniere. *Si toutes les fois que nous trouvons le terme de véritablement dans les Peres, il le falloit prendre en un sens de substance & de réalité, par opposition au sens mystique & figuré, on tomberoit dans les plus grandes extravagances du monde. Il faudroit dire que la sanctification du S. Esprit est une onction réelle, & que Jesus Christ est réellement & proprement un premier fruit, & que la piété est réellement un vêtement blanc, sous prétexte que S. Cyrille de Jerusalem a dit, que nous sommes véritablement oints du S. Esprit ; que Jesus Christ est véritablement les prémices, & que la sainteté de vie est véritablement un vêtement blanc. Il faudroit dire que le corps de Jesus Christ est réellement un autel, qu'un homme craignant Dieu est réellement un arbre, que la volupté & l'yvrognerie est réellement un ulcere de notre chair, sous prétexte qu'Hesychius a dit, que le corps du Seigneur étoit véritablement un autel, & que celui qui médite la loi est véritablement un arbre, & que les voluptés des sens sont véritablement les ulceres de notre chair négligée. On pourroit apporter mille exemples où ce terme est employé dans des propositions impropres & métaphoriques, & où par conséquent il ne veut dire rien moins que la réalité ou la propriété de la lettre ; comme lorsque*

Contre le P. Nouet, p. 563.

S. Chrysostôme, dit que le péché est véritablement une paralysie, & l'avarice véritablement un bourbier; & S. Cyrille d'Alexandrie, que Nestorius étoit véritablement une zizanie du diable; & Chrysologue, que les Juifs étoient véritablement une engeance de viperes; & S. Basile, que les discours des Philosophes sont véritablement une toile d'araignée. C'est connoître peu le style des Peres que de presser ces sortes d'expressions, & de les rapporter à une réalité telle que Rome l'établit dans le Sacrement.

Mais M. Claude me permettra de lui répondre, que c'est avoir bien peu de lumiere que de s'imaginer, que ce ramas d'exemples qu'il a tirés d'Aubertin, quand il y ajouteroit même tous ceux que ce Ministre a recueillis, & qu'il infere dans son premier livre sur ce passage: *Ma chair est vraiment viande*, & dans son second sur celui d'Hesychius; que *les mysteres sont le corps & le sang de Jesus Christ dans la vérité*, puissent empêcher que l'on ne se serve de ceux que j'ai allégués pour établir la présence réelle, & qu'il faut avoir bien peu de discernement pour n'en pas reconnoître la différence.

Quand je dirois simplement à M. Claude, que toutes ces expressions qu'il rapporte comme semblables à celle-ci, l'Eucharistie est le corps de Jesus Christ dans la vérité, n'ont peut-être été employées séparément qu'une fois chacune par les Auteurs; au lieu que celle-ci: Que l'Eucharistie est le vrai corps de Jesus Christ, a été une infinité de fois dans la bouche des fideles & des Peres, ce seroit assez pour lui en faire connoître la différence. Car il devroit voir par-là que cette expression: *C'est le vrai corps de Jesus Christ*, vient de la nature même, & de la proportion que cette maniere de s'exprimer a avec son objet, & que c'est ce qui la rend commune à tous, parce que chacun voit cette proportion: au lieu qu'on n'est porté à ces autres métaphores que par des rencontres particulieres, par des circonstances extraordinaires, par la chaleur de l'imagination. Et c'est ce qui fait qu'il est rare qu'une même métaphore se trouve dans divers Auteurs.

Quand je lui dirois que c'est manquer de justesse d'esprit & de bonne foi, que de comparer des expressions dont on se sert dans la suite d'un discours où l'imagination s'échauffe, où les passions ont part, où l'on veut émouvoir les esprits, avec des paroles de profession de foi, où l'on parle exactement, où l'on ne veut que se faire entendre, & où l'on n'est point du tout porté à employer des expressions extraordinaires & éloignées de la maniere ordinaire de parler; je lui ferois un reproche dont il auroit peine à se justifier.

Quand je lui dirois qu'il est contre le bon sens de comparer des métaphores non prouvées, non suivies, & qui sont environnées de circonf-

tances qui portent au sens métaphorique, avec des expressions prouvées & suivies, comme celles que j'ai rapportées de S. Hilaire, de S. Ambroise, d'Hesychius, de Remy d'Auxerre, j'aurois suffisamment ruiné tout son prétendu recueil d'expressions, où le mot de *vrai* & de *véritablement*, sont joints à des termes métaphoriques.

Quand je lui dirois, qu'il y a bien de la différence entre une métaphore expliquée par la suite du discours, & une autre expression qui subsiste par elle-même, & qui ne reçoit point de lumiere d'ailleurs, ce qui fait que l'esprit est bien plus porté à la prendre littéralement, je ne lui dirois rien dont le bon sens ne l'obligeât de convenir.

Cependant cette expression, *c'est véritablement le corps de Jesus Christ*, est absolument du second genre. Les fideles, après avoir dit que ce qu'ils recevoient des mains du Prêtre étoit *dans la vérité le corps de Jesus Christ*, ne s'expliquoient pas davantage; & les Peres de même n'ajoutent rien pour éclaircir cette expression, que *c'est le vrai corps de Jesus Christ*.

Mais il n'en est pas de même des expressions que M. Claude & Aubertin produisent; elles sont pour la plupart expliquées & déterminées dans les lieux mêmes dont ils les tirent.

Si S. Cyrille de Jerusalem, par exemple, dit que nous sommes *véritablement oints du S. Esprit*, il oppose le terme *verè*, à la figure d'une onction toute corporelle, que les Pontifes & les Rois des Juifs recevoient. Ce qui fait voir qu'il le prend pour la vérité de l'onction, que ces onctions corporelles figuroient.

Quand il dit qu'il faut que nous soyons *revêtus d'habits* qui soient vraiment blancs, il le dit après avoir averti, qu'il ne prétendoit pas que les baptisés *portassent toujours des robes blanches*, pour montrer que ces habits vraiment blancs n'étoient pas des habits matériels: & ce n'est même que cette opposition avec les habits blancs matériels, qui le jette dans cette expression, par laquelle il appelle les vertus des habits vraiment blancs, parce qu'elles possedent la qualité marquée par la blancheur d'une maniere plus véritable & plus noble que toutes les choses corporelles.

De même quand S. Chrysostôme sur l'Epître aux Hébreux dit, que *l'avarice est effectivement un bourbier*, c'est dans un grand discours, où il compare l'avarice avec un bourbier; en faisant voir qu'elle est pour l'ame ce qu'un bourbier est pour le corps, & en ajoutant qu'elle est pire que tout bourbier, parce qu'elle ne souille pas le corps mais l'ame. Et quand le même Saint, dans l'Homélie 8. sur l'Epître aux Ephésiens appelle *le péché une vraie paralysie*, c'est après avoir distingué deux sortes de paralysie; l'une de l'esprit, causée par les péchés; l'autre du corps, & en opposant la paralysie de l'esprit à celle du corps comme infiniment plus redoutable.

LIV. IV. CH. VIII. Il me feroit aifé de montrer ces mêmes éclairciffements dans la plupart des paffages allégués par Aubertin & par M. Claude. Mais il y a tant d'autres différences fenfibles que je néglige celle-là.

Je puis encore dire à M. Claude, qu'il y a une différence effentielle entre le mot de *verè*, lorfqu'il eft employé par oppofition au doute, & ce même mot, lorfqu'il ne marque pas cette oppofition ; parce que dans l'oppofition au doute il prend fa fignification de la nature du doute, & ne permet pas à l'efprit de la chercher ailleurs. C'eft un principe qui ne fe peut pas contefter, & dont le fens commun fait voir clairement la vérité. Cependant ce feul principe diftingue toutes les expreffions alléguées par M. Claude & par Aubertin, de celle où il eft dit, que l'Euchariftie eft *véritablement le corps de Jefus Chrift.* Nulle de celles qu'il allegue n'eft oppofée au doute. Ce n'eft point pour défavouer un doute qu'Ifaïe dit, *véritablement le peuple eft du foin.* Et Hefychius ne combat point auffi un doute lorfqu'il dit, *que celui qui médite la loi de Dieu eft véritablement un arbre*, ou que les voluptés des fens *font véritablement des ulceres.* Mais toutes les fois que l'on a dit que l'Euchariftie eft véritablement le corps de Jefus Chrift, ç'a toujours été par oppofition au doute. Et cette oppofition eft marquée formellement par S. Hilaire, par l'Auteur du livre des Sacrements, par S. Ambroife, par Hefychius, & elle eft toujours fous-entendue ; l'Eglife n'ayant exigé des fideles cette confeffion, que l'Euchariftie étoit le corps de Jefus Chrift dans la vérité, qu'afin qu'ils témoignaffent qu'ils n'en doutoient point. De forte que ce doute déterminant le mot de *verè*, & ce doute étant lui-même déterminé à la réalité, il n'y a aucun lieu de douter que ce terme de *verè*, employé dans ces expreffions, ne fût une confeffion de la préfence réelle.

Mais je paffe plus avant, & je lui veux montrer que les expreffions qu'il rapporte comme femblables à celle où il eft dit, que l'Euchariftie *eft véritablement le corps de Jefus Chrift*, font diftinguées par elles-mêmes, parce qu'elles font d'un genre tout différent.

Il s'agit entre nous du fens de cette expreffion, *ceci eft mon corps.* Les Catholiques prétendent qu'on la doit expliquer fimplement, & la prendre en ce fens : *ceci eft réellement mon corps.* Les Calviniftes prétendent qu'il la faut entendre en un fens de figure, & l'expliquer par ces mots : *ceci fignifie mon corps*, ou eft *la figure de mon corps.* Les Catholiques infiftent & foutiennent, que tous les Chrétiens & tous les Peres les ont clairement déterminées au fens de réalité par ces additions qu'ils y ont faites, *en vérité*, *felon la vérité*, *véritablement*, ou par l'épithete de *vrai* ajouté au mot de corps. Les Calviniftes repliquent, que ces additions & ces déterminations n'empêchent pas que ces propofitions

ne se doivent expliquer en leur sens de figure, & ils prétendent en trouver une foule d'exemples dans les Peres. Si cela est, la preuve en sera moins forte. Mais qu'ils prennent garde à quoi ils s'obligent, & qu'ils ne prétendent pas nous donner le change. Ils nous doivent rapporter des exemples dans lesquels les mots de *vrai*, *véritablement*, *en vérité*, *selon la vérité*, soient employés, & qui se prennent néanmoins en un sens de figure, c'est-à-dire, où le mot *est* soit employé pour celui de *signifier*.

Que M. Claude se mette cela, s'il lui plaît, dans l'esprit, & qu'il ne fasse pas semblant de ne s'en pas souvenir: car il y a une extrême différence entre un sens de figure ou un sens figuratif, & un sens de métaphore proprement dite.

Dans la métaphore proprement dite, le verbe *est* conserve sa signification naturelle; c'est un *est* d'attribution, & il n'est nullement pris pour *signifie* ou *est figure*. Quand on dit que le péché est une *vraie paralysie*, on ne veut pas marquer ce que signifie le péché, mais ce qu'il est. Tout le changement consiste donc dans l'attribut, qui n'est pas pris pour son être réel, mais pour sa qualité ou pour la chose qu'il figure & qu'il représente. Ainsi dans cette proposition *le péché est une vraie paralysie*, le mot de *paralysie* n'est pas pris pour un maladie qui prive le corps de son mouvement; mais il est pris pour une privation des mouvements de l'ame, dont la paralysie du corps est l'image & la figure.

Au contraire dans les propositions figuratives, l'attribut retient sa signification propre, & le changement ou trope se fait dans le verbe *est*, qui est pris pour *signifie*. Ainsi quand on dit qu'une statue est *Jules César*, on veut dire qu'elle représente le vrai Jules César.

Je le répete donc encore; il ne s'agit point de savoir si les mots *de vrai*, *véritablement*, *dans la vérité*, peuvent entrer dans les expressions proprement métaphoriques, on n'a *jamais pensé* à le nier. On avoue qu'ils peuvent y avoir lieu. La raison en est toute claire. C'est que ces termes métaphoriques étant pris pour une autre chose, & signifiant dans cet usage métaphorique la vérité figurée, ou une qualité qui convient à la chose dont on parle, il y a sujet d'employer le terme de véritablement, pour montrer que cette vérité figurée & cette qualité lui conviennent réellement.

Ainsi on dira *que Jesus Christ est le vrai Melchisedech*, *que le peuple est vraiment du foin*, que *l'avarice est véritablement un bourbier*, pour montrer que la vérité figurée par Melchisedech; c'est-à-dire, d'être *Prince de paix*, convient réellement à Jesus Christ; que la qualité marquée par le *foin*, qui est de sécher en peu de temps, convient réellement au peuple; que les qualités d'un bourbier conviennent réellement à l'avarice. Mais comme ces mêmes raisons n'ont pas de lieu dans les propositions figu-

Liv. IV. Ch. VIII. ratives, où l'on ne veut pas marquer que l'attribut convient au ſujet, mais que le ſujet ſignifie l'attribut, les hommes ne ſe ſont point du tout portés à ſe ſervir de ces termes *en vérité*, *véritablement*, *vrai*, dans ces ſortes de propoſitions.

Voilà ce que l'on dit à M. Claude. C'eſt ce qu'il a à prouver. Et il ne le peut faire qu'en alléguant des exemples où ces termes ſoient employés dans des propoſitions où le mot *eſt* ſoit pris pour *ſignifie*, & qui ſoient proprement figuratives & non ſimplement métaphoriques. Sans cela il ne prouve rien & il abuſe ceux qui le croient.

Que nous dit-il donc : ou que nous dit Aubertin ? Qu'il ne faut pas toujours prendre les mots de *véritablement* & *en vérité*, dans un ſens de réalité ; que le mot de *verè* n'exclut pas toute métaphore ni tout *trope*. Je l'avoue. Mais je lui dis, que les hommes ne s'en ſont point ſervis pour marquer ce prétendu ſens de figure. Voilà de quoi il s'agit. Je lui dis, que ces termes n'ont jamais été appliqués aux choſes qui ne ſont que figurément & ſacramentalement ce que l'on dit qu'elles ſont. Que l'on ne dit point de la pierre du déſert, qu'elle étoit *véritablement Jeſus Chriſt*. Que l'on ne dit point d'un *olivier*, que c'eſt *véritablement la paix*. Que l'on ne dit point d'un *laurier*, que c'eſt une *vraie victoire*.

Voilà les exemples qu'il faudroit trouver. Voyons quels ſont ceux que M. Claude produit ? Que les Peres diſent *que Jeſus Chriſt eſt véritablement les prémices ; que celui qui médite la loi de Dieu eſt véritablement un arbre ; que Neſtorius étoit une véritable zizanie ; que les diſcours des Philoſophes ſont véritablement des toiles d'araignées*. Mais que veut dire M. Claude avec ſes exemples : & n'eſt-ce pas ſe moquer du monde que de le vouloir ſurprendre par des illuſions ſi groſſieres ? Quand on dit *que Jeſus Chriſt eſt véritablement les prémices*, veut-on dire qu'il ſignifie les prémices ? Quand on dit *que Neſtorius étoit une véritable zizanie*, veut-on dire qu'il ſignifioit la zizanie ? Qu'on parcoure tous les autres exemples qui ſont produits par Aubertin, où le mot de *verè* eſt employé dans une propoſition dont l'attribut eſt métaphorique ; on n'en trouvera aucune qui ſoit figurative, & où le mot *eſt* ſoit pris pour *ſignifie*, *repréſente*, *figure*, quoiqu'il en rapporte plus de quarante. Et comme il eſt certain qu'il a fait ce qu'il a pu pour en trouver de ſemblables à l'expreſſion à laquelle il prétend les comparer, il nous donne lieu de conclure qu'il n'y en a point, & que ce n'eſt que par néceſſité qu'il en rapporte qui ſont tout d'un autre genre. Et il s'enſuit clairement de-là, que les Peres n'ont point pris cette propoſition, *ceci eſt mon corps*, dans un ſens figuratif, puiſqu'ils y ont joint ces termes, *de vrai*, *en vérité*, *véritablement*, qui ne ſe joignent point aux propoſitions figuratives.

p. 218 & 854.

Si

Si M. Claude veut que je le conclue en forme, il me fera bien facile. Il n'y a qu'à réduire cette preuve à cet argument.

Ces deux propofitions, *ceci eft le corps de Jefus Chrift*, &, *ceci eft véritablement, ou dans la vérité le corps de Jefus Chrift*, ont le même fens, & le mot *eft* fignifie la même chofe dans toutes les deux. Or la feconde qui eft: *Ceci eft véritablement & felon la vérité le corps de Jefus Chrift*, ne fignifie point du tout: *Ceci figure ou repréfente véritablement le corps de Jefus Chrift*, puifqu'il n'y a nul exemple d'une telle expreffion, comme il paroît par les catalogues d'Aubertin, où il ne s'en rencontre aucune qui foit prife en ce fens. Donc cette propofition, *ceci eft mon corps*, ne fignifie point du tout, *ceci eft la figure de mon corps.*

A la vérité, cet argument ne conclut pas que le terme de *corps de Jefus Chrift* ne foit pas *métaphorique*, d'une métaphore proprement dite: mais auffi je n'ai pas befoin de le prouver, puifqu'Aubertin & les Miniftres l'avouent, en reconnoiffant qu'il marque toujours le vrai corps de Jefus Chrift: & fi j'étois obligé de le faire, cela ne feroit pas difficile, étant clair que le terme de *corps de Jefus Chrift*, n'eft pas employé dans ces propofitions pour marquer une qualité du pain, & pour figurer quelqu'autre chofe plus excellente qui convienne réellement au pain, en quoi confifte la métaphore proprement dite.

C'eft donc une vérité de fait, admirablement juftifiée par les catalogues d'Aubertin, que l'on ne s'eft point fervi des mots de *véritablement*, d'en *vérité*, de *vrai*, dans les propofitions proprement figuratives dans lefquelles le mot *eft* eft pris pour *fignifie*. On pourroit peut-être inventer certains exemples faits à plaifir, dans lefquels on les feroit entrer: mais ces exemples n'ont aucun rapport à l'expreffion dont il s'agit. Si l'on difoit d'un portrait du Roi parfaitement reffemblant: *Que c'eft véritablement le Roi*, pour marquer cette parfaite reffemblance, cela ne feroit pas obfcur; mais l'on n'uferoit jamais de ce langage à l'égard d'un portrait commun, & encore moins à l'égard d'un figne d'inftitution, dont le rapport n'étant fondé que fur la volonté de l'inftituteur, n'a point cette conformité vive & fenfible, qui porteroit à dire que *c'eft véritablement le Roi.*

C'eft la raifon pour laquelle on ne s'eft jamais avifé de dire que *l'Agneau pafchal fût en vérité le paffage*, & que *la Circoncifion fût en vérité l'alliance*, ou que le fang dont le peuple fut arrofé par Moyfe fût *en vérité l'Ancien Teftament.* Et c'eft par la même raifon que les Peres qui nous difent que l'eau que l'on mêle dans le calice euchariftique fignifie le peuple, que le chrême fignifie le Saint Efprit, ne nous difent pas, *que c'eft véritablement le peuple*, que c'eft *le peuple dans la vérité*, que *c'eft le vrai S. Efprit.* On fe contente des affirmations communes pour exprimer les chofes communes.

On ne dit point que le soleil est vraiment lumineux, ni que le pain nourrit véritablement. Ces expressions marquent une certaine résistance dans l'esprit de ceux à qui on parle que l'on desire surmonter, & elles deviennent ridicules quand on n'a pas lieu de prévoir cette résistance. Or on n'a aucun sujet de la prévoir, quand il s'agit de marquer simplement qu'un signe d'institution signifie son objet. Et ainsi pour signifier que le pain est figure de Jesus Christ, on ne se seroit jamais porté à ajouter toutes ces clauses & ces déterminations, que ce *l'est dans la vérité*, *véritablement*, *selon la vérité*, *indubitablement*, *certainement*; parce que c'est faire trop d'effort pour persuader une chose à laquelle l'esprit ne résiste point.

Mais, comme je l'ai déja dit plusieurs fois, la détermination de ces termes de *véritablement*, *en vérité*, & des autres qui ont le même sens, n'est point ambiguë, & les Peres ne nous l'ont point laissée à deviner: ils l'ont clairement marquée par l'opposition au doute. On ne peut nier que ces mots ne soient employés par eux pour combattre & rejetter ce doute qu'ils ont marqué, & que l'Auteur du Livre des Sacrements, par exemple, n'entende que l'Eucharistie est la vraie chair dans un sens directement contraire au doute qu'il exprime par ces paroles: *Quomodo vera?* Ainsi comme il est évident que ce doute marqué par les Peres ne regarde ni la figure, ni la vertu, il est évident aussi que cette expression: *C'est véritablement le corps de Jesus Christ*, & autres semblables, n'affirment ni la figure ni la vertu, mais qu'elles contiennent une confession nette & précise de la présence réelle.

CHAPITRE IX.

Réfutation de ces défaites par lesquelles M. Claude tâche d'éluder dans son dernier Ouvrage la preuve que l'on tire de ces termes de vrai corps.

CEux qui aiment les productions d'une imagination échauffée, & d'un esprit agité, qui met tout en œuvre & qui fait au moins exciter beaucoup de poussiere pour obscurcir les choses les plus évidentes, estimeront sans doute beaucoup les efforts que fait M. Claude, pour se défendre de la preuve que l'on avoit déja tirée dans le premier Tome de la Perpétuité, de ces expressions, par lesquelles les Peres nous ont si souvent assuré que l'Eucharistie *est le vrai corps de Jesus Christ, ou qu'elle est dans la vérité & véritablement le corps de Jesus Christ.*

Mais ceux qui jugent principalement des ouvrages & des esprits par

la bonne foi, la ſincérité & l'amour de la vérité, & qui regardent comme une choſe horrible de faire, d'un différent où il s'agit du ſalut de tant d'ames, & de celui même des perſonnes qui en diſputent, un jeu & un exercice d'eſprit, ſeront particuliérement touchés de douleur, en voyant la maniere avec laquelle il s'efforce de réſiſter ſur ce point à la vérité qui le convainc. Liv. IV. Ch. IX.

Ces efforts ſe réduiſent, 1°. à tâcher d'affoiblir cet argument par quelques chicaneries. 2°. A alléguer quelques exemples captieux, où il prétend que les termes de vrai corps de Jeſus Chriſt ſont employés par métaphore. 3°. A propoſer diverſes manieres vagues d'expliquer ces termes, ſans qu'il veuille s'arrêter à aucune préciſément. Ces paroles, dit-il, peuvent avoir ce ſens; elles peuvent avoir encore celui-là. C'eſt peut-être un doute de vertu que l'on prétend prévenir par ces termes. C'eſt peut-être une autre ſorte de doute. Mais il ne ſe fixe préciſément à rien, & il témoigne aſſez qu'il ne ſait à quoi s'en tenir.

Les chicaneries ſe réduiſent à deux principales : l'une, à nier que ces expreſſions aient été généralement reçues dans toute l'Egliſe & dans tous les ſiecles. *Pour pouvoir dire qu'une expreſſion a été généralement reçue par tous les peuples & dans tous les ſiecles*, *il faudroit*, dit-il, *avoir parcouru les Auteurs de tous les ſiecles & de tous les peuples*, *& avoir fait voir que cette expreſſion a été reçue par la plupart d'entr'eux.* M. Claud. 3. Réponſ. p. 639.

Mais M. Claude exige des conditions injuſtes, faute de bien prendre garde au ſujet dont il s'agit. Car quand on fait voir qu'une expreſſion a été employée dans des formules qui ont été dans la bouche des Latins, des Grecs, des Moſcovites, des Cophtes, des Ethiopiens, des Arméniens; que perſonne ne peut montrer qu'en aucun de ces peuples elle ait commencé d'être pratiquée en un certain temps : enfin lorſqu'un grand nombre d'Auteurs s'en ſont ſervis en divers temps, on a droit d'appeller cela un langage général. Or c'eſt ce que l'on a prouvé des expreſſions dont il s'agit.

Il allegue en ſecond lieu : *Qu'il ſe peut faire qu'une même expreſſion ſe trouve en uſage en divers ſiecles, & entre divers peuples ſous de différentes vues, & qu'elle ait été employée pour de différentes fins, & pour de différentes occaſions, & qu'ainſi ce n'eſt pas bien raiſonner que de conclure qu'il y a eu une raiſon uniforme & univerſelle dans tous les ſiecles qui les a obligés de ſe ſervir d'un terme, ſous prétexte qu'on s'en eſt ſervi.*

Mais il ne ſe ſeroit jamais ſervi de cette défaite, s'il avoit conſidéré qu'il y a de certaines poſſibilités qu'il n'eſt jamais permis d'alléguer ſans preuves, parce que le contraire étant infiniment plus probable, le bon ſens ne permet pas qu'on y oppoſe des poſſibilités métaphyſiques, qui ne

ſont appuyées d'aucune conjecture réelle & ſolide. Ainſi quand une perſonne aſſure qu'un homme eſt vivant & ſe porte bien, parce qu'il l'a vu depuis une heure, il ſeroit ridicule qu'un autre prétendît avoir droit de le contredire, parce qu'il eſt poſſible qu'un homme meure d'apoplexie en un quart-d'heure, ou qu'il ſoit écraſé par la chûte d'une maiſon.

Or ce que M. Claude fait ici eſt encore moins raiſonnable. On trouve cette expreſſion que *l'Euchariſtie eſt le vrai corps de Jeſus Chriſt, qu'elle eſt dans la vérité & véritablement le corps de Jeſus Chriſt*, employée en divers ſiecles par divers Auteurs, & par divers peuples, ſans qu'il y ait aucune marque de diverſité de ſens.

Il y a au contraire pluſieurs marques d'unité de ſens. 1°. Parce qu'ils s'en ſervent tous, pour montrer ce qu'il faut croire de ce myſtere : ce qui applique à parler ſimplement. Or il n'y a pas pluſieurs ſens ſimples d'une même expreſſion.

2°. Parce qu'ils s'en ſervent tous ſans explication, & par conſéquent qu'ils ſuppoſent que ces paroles ſont claires. Or des paroles qui auroient tant de divers ſens ne le ſeroient pas, cette diverſité étant une fort grande obſcurité.

3°. Parce que pluſieurs de ceux qui s'en ſont ſervis, les oppoſent au même doute, qui naît de ce que le pain conſacré paroît encore du pain. Car c'eſt cette contrariété de la vérité réelle de l'Euchariſtie, avec l'apparence extérieure qui eſt marquée, comme il a été dit ci-deſſus par l'Au-
L. 6. c. 1. teur du Livre des Sacrements, lorſqu'après avoir dit que c'eſt *la vraie chair de Jeſus Chriſt* que nous recevons, il s'objecte : *Mais vous me direz peut-être, comment eſt-ce de la vraie chair ?* Elle eſt auſſi marquée par Remy
In expoſ. Miſſæ. d'Auxerre, lorſqu'il dit : *Il ſemble que ce ſoit du pain & du vin, mais dans la vérité c'eſt le corps de Jeſus Chriſt.*

In cap. 26. Matth. Et c'eſt dans le même ſens que Théophylacte dit, que *le myſtere paroît du pain, quoique dans la vérité ce ſoit de la chair : τῷ ὄντι.* Car ce terme a le même ſens que celui de *verè.*

Auſſi M. Claude, qui eſt bien aiſe de jetter ces vues vagues à la traverſe, pour embarraſſer toujours un peu la diſpute, ne s'y arrête pas. Il entre plus avant dans la queſtion, & il attaque en particulier ce qu'on avoit dit dans le Livre huitieme du premier Tome de la Perpétuité, pour confirmer la preuve que l'on tire de ces expreſſions, & pour réfuter les faux exemples par leſquels Aubertin s'eſt efforcé de les éluder.

On y avoit remarqué, que lorſque de deux choſes *l'une tient lieu de la vérité figurée, & que l'autre ne tient lieu que de la figure, on ſe ſert des mots de vrai & de propre, quand même le mot auquel on les joint ſeroit métaphorique ; qu'ainſi on dira que les Chrétiens ſont les vrais Iſraélites : Que*

Jesus Christ est le véritable Melchisedech : Que Jesus Christ est le vrai soleil : Que l'Eglise est la vraie Epouse de Jesus Christ ; parce que les Israélites charnels tenoient lieu de figure à l'égard des Chrétiens, que Melchisedech étoit la figure de Jesus Christ, que le soleil visible n'est que l'image du soleil invisible.

Et l'on avoit conclu de cette remarque, que le corps de Jesus Christ ne tenant point lieu de figure à l'égard du pain, si le pain au contraire tenoit lieu de figure à l'égard de Jesus Christ, on pourroit bien dire que Jesus Christ est vraiment pain ; mais que l'on ne pourroit pas dire que le pain fût vraiment Jesus Christ : d'où il s'ensuit que l'on pourroit encore moins dire, que c'est le vrai corps de Jesus Christ.

Voilà ce que M. Claude entreprend de réfuter ; & il faut voir maintenant de quelle sorte il le fait.

Il ne conteste pas la remarque générale, qui est, que lorsque de deux choses, l'une tient lieu d'original & l'autre de figure, on n'affirme jamais l'original de la figure avec le mot de *vraiment* ou de *vrai* ; mais que c'est au contraire la figure que l'on affirme de l'original avec ces termes. *Je veux*, dit-il, *qu'on ne puisse pas dire d'une figure, qu'elle est vraiment l'original. Accordons*, dit-il, *encore à M. Arnauld, qu'on ne puisse pas dire qu'une figure, en tant que figure, soit vraiment la chose même qu'elle représente ; il n'en pourra rien conclure, sinon que ce que les Peres ont dit du pain de l'Eucharistie, qu'il étoit vraiment le corps de Jesus Christ, ils ne l'ont pas dit en tant que ce pain est une figure. Mais cela*, dit-il, *n'empêche pas qu'ils ne l'aient pu dire à d'autres égards.* pag. 634. Id. 635.

Mais cet aveu que fait M. Claude est de plus grande conséquence qu'il ne le croit, & il ruine par-là sans qu'il y pense, tous les fondements du Calvinisme. Car s'il est vrai, comme il l'avoue, que les mots de *vrai*, de *vraiment*, ne se disent pas du pain en tant que figure, il s'ensuit que ces propositions : *Le pain consacré est le vrai corps de Jesus Christ, la vraie chair de Jesus Christ, est vraiment le corps de Jesus Christ*, ne signifient point que le pain consacré soit la vraie figure de la chair & du corps de Jesus Christ. Or si cela est ; il s'ensuit que cette proposition simple : *L'Eucharistie, ou le pain consacré est le corps de Jesus Christ*, ne signifie point aussi que le pain est la figure du corps de Jesus Christ, comme prétendent les Calvinistes. Car il est certain que dans ces deux propositions : *Le pain est le corps de Jesus Christ : Le pain est le vrai corps de Jesus Christ*, le mot *est* a le même sens, aussi-bien que celui de *corps*. Et il est absolument ridicule de prétendre que dans la premiere proposition : *Le pain est le corps de Jesus Christ*, le mot *est* se prenne pour *signifie*, & le mot de *corps* pour le *vrai corps* ; & que le mot de vrai, qui ne change jamais la signification

Liv. IV. Ch. IX. des termes, & qui est au contraire destiné pour la conserver, produise néanmoins un si grand renversement dans la seconde proposition : *Le pain est le vrai corps de Jesus Christ*, qu'il fasse que le mot *est*, qui étoit un *est* de signification & de figure, devienne un *est* de réalité, & que le mot de *corps de Jesus Christ*, qui étoit pris pour le *vrai corps de Jesus Christ*, ne se prenne plus que pour sa qualité & non pour le *vrai corps*.

En un mot, il est ridicule de prétendre que dans ces propositions des Peres : *Le pain est le corps de Jesus Christ : Le pain est le vrai corps de Jesus Christ*, les mots de *est*, & de corps de Jesus Christ aient des significations différentes. Et par conséquent si le mot *est*, dans la seconde, n'est pas pris pour *signifie*, comme l'avoue M. Claude, il ne peut être pris en ce sens dans la premiere. Et si le mot de *corps de Jesus Christ* n'est pas pris dans la premiere pour la *vertu*, mais pour *le vrai corps de Jesus Christ*, comme les Ministres l'avouent encore, il ne peut être pris en ce sens dans la seconde.

Ainsi l'unité du sens de ces deux expressions, exclut en même temps toutes les deux clefs des Calvinistes. La clef de figure est excluse, parce que dans cette proposition : *Le pain est le vrai corps de Jesus Christ*, le mot *est* n'est point pris pour *signifie* ou *est figure*. D'où il s'ensuit qu'il ne l'est pas aussi dans la proposition simple : *Le pain est le corps de Jesus Christ*. La clef de vertu est excluse, parce que dans cette proposition : *Le pain est le corps de Jesus Christ*, le mot de *corps de Jesus Christ* signifie le propre corps de Jesus Christ. Et par conséquent il le signifie aussi dans cette autre proposition : *Le pain est le vrai corps de Jesus Christ*.

2°. Il s'ensuit encore de cet aveu, que la plupart des exemples qu'Aubertin & M. Claude rapportent, pour montrer que l'on peut dire selon leur doctrine, *que le pain est le vrai corps de Jesus Christ*, ou *est vraiment le corps de Jesus Christ*, sont absolument impertinents : car ils sont presque tous d'un genre qui n'a rien de commun avec l'expression dont il s'agit.

Il est très-certain, par exemple, que l'on ne peut pas dire que *le pain est le vrai corps de Jesus Christ*, au même sens que l'on dit *que Jesus Christ est le vrai soleil*, *le vrai Melchisedech*, & que *les Chrétiens sont les vrais Israélites ;* parce que le sens de ces dernieres propositions est, que Jesus Christ possede d'une maniere excellente le pouvoir d'éclairer les ames, qui n'est que figurée par le soleil. Or on ne peut pas dire que le pain possede la qualité marquée par le corps de Jesus Christ d'une maniere plus excellente que le corps de Jesus Christ même.

Ainsi comme presque tous les exemples d'Aubertin sont de ce genre, il s'ensuit qu'ils sont presque tous renversés par cette seule remarque, dont

M. Claude reconnoît la vérité, qui est que l'on ne peut pas affirmer l'original de la figure avec le terme de vrai. Et l'on en doit ainsi conclure, qu'il compare des expressions comme semblables, qui ont des sens très-différents : ce qui est une illusion manifeste. Liv. IV. Ch. IX.

Tout ce que M. Claude peut prétendre, est qu'il y ait quelque exemple, où sans marquer cette excellence & ce rapport de l'original à la figure, on dise qu'une chose est vraiment une autre, parce qu'elle en possede la qualité & la vertu.

C'est aussi à quoi il se réduit dans ces paroles : *Qui empêche*, dit-il, *qu'on ne puisse appliquer ce terme à une chose qui aura toute la vertu d'une autre, & qui nous en fera sentir tous les effets ; soit que d'ailleurs elle en soit la figure ou qu'elle ne le soit pas ? La parole de l'Evangile ne contient pas la substance du corps de Jesus Christ, elle n'en a que la vertu, & toutefois Etherius & Beatus ne laissent pas d'assurer qu'elle est vraiment le corps de Jesus Christ.* « Qu'est-ce que ce pain, disent-ils, que nous demandons » tous les jours, qui est nôtre, & que pourtant nous ne recevons point » si nous ne le demandons ? C'est vraiment le corps de Jesus Christ. Sachez » que c'est lui-même qui est notre pain quotidien. Demandez-le, recevez-le, mangez-le tous les jours. Lisons les Saintes Ecritures, & nous » trouverons ce pain. Je crois que l'Evangile, les Ecritures, la doctrine » de Jesus Christ est le corps de Jesus Christ. Car quand Jesus Christ dit, » qui ne mangera ma chair & ne boira mon sang, &c. quoique cela se » puisse entendre spirituellement & en mystere, toutefois le pain quotidien que nous demandons corporellement, & qui est *vraiment* le corps » de Jesus Christ & son sang, est la parole des Ecritures, la doctrine » divine ; & lorsque nous la lisons nous mangeons la chair de Jesus Christ, » & nous buvons son sang ». *L'Auteur du Commentaire sur le Pseaume attribué à S. Jérôme, a si peu cru que le terme de vraiment appliqué à l'Eucharistie, lorsqu'on dit qu'elle est vraiment le corps de Jesus Christ, se dût entendre d'une vérité de substance, qu'il n'a pas fait difficulté, comparant l'Eucharistie avec la parole de l'Evangile, d'affirmer que cette parole est* plus véritablement *ce corps.* « Je crois, *dit-il*, que l'Evangile est le corps de Jesus » Christ, ses Saintes Ecritures, dis-je, & sa doctrine. Et quand il dit, qui ne » mangera ma chair & ne boira mon sang, bien que cela se puisse entendre » du mystere, toutefois la parole des Ecritures, la doctrine divine est *plus* » *véritablement* le corps de Jesus Christ ».

M. Claud. p. 634.

Ether. & Beat. lib.

Comm. in Psal. 147.

Il ajoute ensuite un autre exemple, qui est que les Peres ont *dit de l'Eglise, qu'elle étoit vraiment Jesus Christ.* Car pour celui qu'il tire de Brixius, Traducteur de S. Chrysostôme, il nous permettra bien sans doute de n'y avoir aucun égard, puisque le mot de *veriùs* n'est point dans S.

Liv. IV. Ch. IX. Chrysostôme; & quand on y en devroit avoir, il sera suffisamment éclairci par les principes qu'on établira ensuite. Mais voici de quelle maniere il rapporte son exemple de l'Eglise. *S. Jérôme*, dit-il, *dans son Commentaire sur l'Epître aux Galates, emploie le même terme de vraiment, sur le sujet de l'Eglise, bien qu'elle ne soit le corps de Jesus Christ que mystiquement & moralement.* « L'Eglise, dit-il, se prend en deux manieres, ou » pour celle qui n'a ni tache ni ride, & qui est *vraiment* le corps de » Jesus Christ; ou pour celle qui est assemblée au nom de Jesus Christ, » sans avoir la plénitude ou la perfection des vertus »: *ce que Claude Evêque d'Auxerre, ou plutôt de Turin, Auteur du huitieme siecle, a inséré mot pour mot dans son Exposition sur la même Epître.* « L'Eglise, *dit-il*, qui » n'a ni tache ni ride, & qui est vraiment le corps de Jesus Christ. *On* » *trouvera la même expression dans Beda.* Comme Notre Seigneur, dit-il, » est le Chef de son Eglise, & que l'Eglise est *vraiment son corps*, ainsi » le diable est le chef de tous les méchants, & les méchants sont son » corps & ses membres ».

pag. 635.

Comm. in Gal. cap.

Beda Exp. allegor. in Tobiam.

Dans tous ces exemples que je viens d'alléguer de la parole de l'Evangile, des pauvres & de l'Eglise, M. Arnauld ne peut pas dire que Jesus Christ, ou son corps tiennent lieu de figure, ni que ces choses tiennent lieu de vérités figurées. Car le corps de Jesus Christ n'est pas la figure de l'Evangile, ni Jesus Christ la figure d'un pauvre; & l'Eglise aussi, à proprement parler, n'est pas la vérité figurée par le corps du Seigneur. Cependant les Peres ne laissent pas d'assurer, que cet Evangile & cette Eglise sont vraiment le corps de Jesus Christ, & que le pauvre est vraiment Jesus Christ. D'où il s'ensuit qu'il n'y a rien de plus vain que la remarque de M. Arnauld. « Qu'on ne » peut pas dire que le pain & le vin de l'Eucharistie soient vraiment le » corps & le sang de Jesus Christ, parce que le pain & le vin ne tiennent » point lieu de chose figurée, ni le corps de Jesus Christ de figure ». *Sur cette maxime, les Peres n'auroient pu dire ni que l'Eglise est vraiment le corps de Jesus Christ, ni que l'Evangile est vraiment ce corps, ni que les pauvres sont vraiment le Seigneur même; & néanmoins ils l'ont dit de même qu'ils ont dit, que l'Eucharistie est vraiment le corps.*

Quand tout ce que M. Claude dit en cet endroit seroit vrai & solide, il auroit tort de conclure *qu'il n'y a rien de plus vain que la remarque que l'on a faite.* Car encore qu'elle ne conclût pas généralement, elle concluroit particuliérement, & elle ruineroit toujours la plus grande partie des exemples d'Aubertin. Aussi ne l'a-t-on proposée que dans ce dessein, & l'on n'en tire que cette unique conséquence, que les expressions ramassées par Aubertin *n'ont aucun rapport avec cette expression de toutes les nations & de tous les Peres, que l'Eucharistie est le vrai corps de Jesus Christ.*

Mais

Mais je passe plus avant, & je soutiens que ces nouveaux exemples auxquels M. Claude s'attache présentement, & qui sont différents de ceux que l'on a rapportés & réfutés dans le Livre de la Perpétuité, ne prouvent nullement que les Peres aient pu dire en un autre sens que celui de la présence réelle, que l'Eucharistie *est vraiment le corps de Jesus Christ*, & qu'ils n'autorisent en aucune sorte le sens que M. Claude y veut donner. LIV. IV. CH. IX.

Je ne m'arrêterai point à faire remarquer ici, combien il est absurde de comparer des expressions rares & extraordinaires, dont un ou deux Auteurs se sont servis, en les rendant intelligibles par la suite du discours, avec une expression commune, qui a toujours été dans la bouche des plus simples, & qui y étoit détachée de toute explication, qui étoit même employée en des professions de foi, où l'on n'a point accoutumé d'insérer des expressions hardies & extraordinaires. Mais je me contenterai de marquer à M. Claude la différence de ses exemples.

Il est donc vrai que l'Auteur du Commentaire sur les Pseaumes attribué à S. Jérôme, en expliquant ce verset du Pseaume 147. *Et adipe frumenti satiat te*, s'est servi de ces paroles: *Je crois que le corps de Jesus Christ est l'Evangile, & que les Saintes Ecritures sont sa doctrine.* Et quand il dit: *Celui qui ne mangera pas ma chair & ne boira pas mon sang, quoique cela se puisse entendre du mystere, néanmoins l'Ecriture Sainte & la doctrine divine est plus véritablement le corps & le sang de Jesus Christ.* Il est vrai encore que Etherius & Beatus, l'un Evêque & l'autre Prêtre d'Espagne, les ont aussi insérées dans le premier Livre qu'ils ont écrit contre Elipandus. Mais ces termes, soit qu'on les considere dans le Commentaire attribué à S. Jérôme, soit qu'on les regarde dans le Livre de ces Auteurs postérieurs, n'ont aucun rapport avec cette expression: *Que l'Eucharistie est le vrai corps de Jesus Christ.* Et M. Claude n'auroit pas manqué sans doute d'en reconnoître la différence, n'étoit qu'il est si appliqué à ses intérêts, qu'il ne voit pas d'ordinaire ce qui n'y est pas favorable. In Psal. 147.

Premiérement le mot de *veriùs*, dont se sert l'Auteur de ce Commentaire, a un sens tout particulier dans son passage, & qui n'a nul rapport avec l'expression dont il s'agit. Car cet Auteur ne veut pas dire que l'Ecriture soit plus véritablement le corps de Jesus Christ que le mystere. Mais il veut dire, que l'Ecriture Sainte est plutôt marquée par les mots *de corps & de sang de Jesus Christ* dans ce passage, *qui non comederit carnem meam & biberit sanguinem meum*, que non pas le mystere même. C'est-à-dire, que ces paroles, *qui non comederit carnem meam*, se pouvant entendre & du mystere & de l'Ecriture, s'entendent plutôt, selon cet Auteur, de l'Ecriture que du mystere. De sorte qu'il ne compare point absolument le mystere & l'Ecriture Sainte dans la qualité du corps de Jesus Christ, comme

 M. Claude l'a cru; mais il les compare dans le rapport à ce passage de S. Jean, qu'il croit s'entendre plus naturellement de l'Ecriture que de l'Eucharistie. Et c'est aussi dans ce même sens que cet Evêque & ce Prêtre d'Espagne, qui ne font que rapporter ce passage, en changeant le mot de *veriùs* en *verè*, l'ont entendu quand ils disent, que *verè corpus Christi & sanguis ejus sermo Scripturarum doctrina divina est.* Cela ne veut dire autre chose, sinon que l'Ecriture Sainte & la doctrine de Jesus Christ, est véritablement signifiée par les mots du corps de Jesus Christ dans le passage de S. Jean. C'est ce qui paroît par le texte entier de ces Auteurs, qui porte: *Quando dicit Jesus qui non comederit carnem meam & sanguinem meum non biberit, licet spiritualiter & cum mysterio possit intelligi, tamen corporaliter panem quem petimus quotidianum verè corpus Christi & sanguis ejus* SERMO SCRIPTURARUM EST, *doctrina divina est.* Car il est visible que s'agissant dans le premier membre *du sens de ces paroles*, QUI *non comederit*, *&c.* comme il paroît par ces mots, *licet spiritualiter possit intelligi*, il s'en agit aussi dans le second, qui y est opposé par la particule *tamen*, qui marque que ces Auteurs ont eu dessein de proposer un autre sens de ces mêmes paroles dans le second membre, comme s'ils avoient dit: *Licet hæc verba de mysterio possint intelligi, tamen de Scriptura etiam verè intelliguntur.*

Ainsi ces passages n'ont effectivement aucun rapport avec les expressions où il est dit, que l'Eucharistie est le vrai corps de Jesus Christ.

Mais quand il seroit vrai que ces Auteurs auroient dit absolument, que l'Ecriture est le vrai corps de Jesus Christ, ce seroit néanmoins dans un sens fort différent de celui auquel les Ministres prétendent que les Peres ont dit que *l'Eucharistie est le vrai corps de Jesus Christ.*

Car il faut remarquer que quand ces Auteurs appellent l'Ecriture *le corps de Jesus Christ*, le mot de corps de Jesus Christ n'est point un terme individuel, qui signifie le corps naturel de Jesus Christ, le corps né de la Vierge, le corps qui a souffert; mais que c'est un terme appellatif & commun au moins par analogie.

2°. Que le fondement de cette expression n'est point, que l'Ecriture contienne la vertu du corps matériel de Jesus Christ, comme le dit M. Claude. Les Peres n'y ont jamais pensé. Et quand Jesus Christ n'auroit point de corps, ou que son corps n'auroit point de vertu, ils n'auroient pas laissé d'appeller l'Ecriture *son corps;* parce que la raison qui sert de fondement à cette expression, n'a aucun rapport au corps naturel de Jesus Christ ni à sa vertu.

Ils ont considéré le Verbe de Dieu comme la vérité essentielle, qui éclaire nos esprits par l'impression de sa lumiere divine. Mais comme il

ne le fait ordinairement que par le moyen des paroles de son Ecriture, dans lesquelles il renferme en quelque sorte ses lumieres & sa vérité, ils en ont pris sujet de considérer l'Ecriture *comme le corps du Verbe ;* c'est-à-dire, comme ce qui renferme la vérité divine, qui est le Verbe. C'est ce qui est clairement marqué par cet Evêque d'Espagne dans le lieu même où M. Claude nous renvoie. *La lettre*, dit-il, *est le corps ; mais il y a un esprit dans la lettre. Cette lettre contient un esprit, & c'est le sens : mais ce sens ne se peut connoître sans la lettre, qui est le corps, parce que le sens de la lettre n'est pas le corps.*

Voyez S. Aug. sur le Pseaum. 8.

Ainsi le sens de cette expression : *L'Ecriture est le corps de Jesus Christ*, n'a aucun rapport avec celle que les Ministres donnent à ces paroles : *L'Eucharistie est le corps de Jesus Christ.* Elle est fondée sur cette raison générale, qu'une chose corporelle, à laquelle le Verbe se joint, peut être appellée *son corps & sa chair.* Mais comme les mots de corps & de chair sont pris en cet endroit dans une signification plus générale, on ne diroit nullement que l'Ecriture fût le corps de Jesus Christ qui a souffert, le corps de Jesus Christ né de la Vierge, le corps naturel de Jesus Christ. On ne diroit point de l'Ecriture ce que disoit S. Ambroise de l'Eucharistie : *Et hoc quod conficimus corpus ex Virgine est.* On n'appelleroit point l'Ecriture, *le propre corps dont Jesus Christ s'est revêtu dans son Incarnation*, comme S. Isidore appelle l'Eucharistie. Et enfin on ne se serviroit d'aucun des termes qui attachent l'idée du corps de Jesus Christ au corps naturel.

Or c'est néanmoins en cette maniere que l'on dit, que *l'Eucharistie est le vrai corps de Jesus Christ.* Car, dans cette proposition le mot de *corps de Jesus Christ*, signifie la même chose que dans celle de Jesus Christ, *ceci est mon corps ;* & par conséquent le mot de *corps* dans la proposition de Jesus Christ, étant déterminé *au corps livré pour nous*, c'est-à-dire, au corps individuel, il s'ensuit que cette proposition : *L'Eucharistie est le vrai corps de Jesus Christ*, signifie qu'il est le vrai corps de Jesus Christ livré pour nous.

Il en est de même de l'autre exemple pris de l'Eglise. Il est vrai que l'on trouve que deux ou trois Auteurs ont dit, *que l'Eglise est vraiment le corps de Jesus Christ :* mais ce n'est pas en prenant le mot de corps de Jesus Christ pour le corps livré pour nous, ni pour le corps naturel : c'est en prenant, comme j'ai dit, le mot de corps de Jesus Christ dans un sens plus général, & sans l'appliquer au corps naturel. S. Léon dit bien à la vérité que nous sommes le corps né de la Vierge : *Hujus caro de Virgine sumpta nos sumus :* mais c'est dans un sens particulier, & qui n'a aucun rapport avec tous ceux dont il s'agit. Car il veut dire simplement que le corps de Jesus Christ né de la Vierge, étoit tiré de notre masse ; aussi cette

De Nativ. serm. 5.

Liv. IV. Ch. IX. expreſſion de S. Léon n'a jamais été imitée de perſonne, & il ne l'a même jamais répétée lui-même.

De Paſſ. ſerm. 14. Et quant à celle qu'Aubertin en cite : *Corpus regenerati fit caro crucifixi*, elle ne veut pas dire, comme l'a cru ce Miniſtre, que le corps du régénéré devienne le corps naturel de Jeſus Chriſt : mais elle veut dire que le corps du régénéré devient la chair du crucifié : parce que Jeſus Chriſt la regarde comme lui appartenant. Ainſi le mot de *chair* n'eſt point pris en cet endroit pour une autre chair que celle de l'homme même. Mais cette chair de l'homme régénéré, eſt appellée la chair du crucifié, parce que Jeſus Chriſt habite par ſon eſprit dans les baptiſés.

Enfin, encore que l'on trouvât des exemples où le nom de corps naturel de Jeſus Chriſt ſeroit donné aux fideles, ce ſeroit toujours par des raiſons toutes différentes de *cette vertu ſéparée*, dont la principale ſeroit leur union réelle avec le corps de Jeſus Chriſt, qu'ils reçoivent dans la ſainte communion.

Ainſi il ne laiſſeroit pas d'être vrai que les Miniſtres ne ſauroient alléguer aucun exemple où l'on diſe, qu'une choſe eſt une autre choſe individuelle & déterminée, & qu'elle l'eſt véritablement, parce qu'elle participe à ſon efficace, & qu'elle lui ſert d'inſtrument : & l'exemple de tant d'inſtruments du corps de Jeſus Chriſt, comme le Baptême, le Chréme, l'Evangile, qui n'ont pourtant jamais été appellés corps de Jeſus Chriſt livré pour nous, devroit convaincre les Miniſtres de l'abſurdité du ſens qu'ils veulent donner à ces termes, quand ils les trouvent employés à l'égard de l'Euchariſtie.

Que ſi la nature même de cette expreſſion : *L'Euchariſtie eſt la vraie chair de Jeſus Chriſt*, ne permet pas qu'on y donne ce ſens : *L'Euchariſtie contient la vertu du corps de Jeſus Chriſt*, la maniere dont les Peres & les autres Auteurs en uſent, fait voir encore plus clairement qu'ils ne l'ont jamais priſe en ce ſens.

L'Auteur du Livre des Sacrements, après avoir dit que c'eſt la vraie chair de Jeſus Chriſt que nous recevons, marque que la ſuite naturelle de cette doctrine ſeroit qu'on vît Jeſus Chriſt. *Vous me direz peut-être, comment eſt-ce de vraie chair & de vrai ſang, puiſque je vois bien la reſſemblance du ſang, mais que je n'en vois pas la vérité ?* Or par l'aveu même de M. Claude, c'eſt une choſe ridicule que de dire, ſi le vin avoit la vertu du ſang de Jeſus Chriſt, comment eſt-ce que je ne vois pas du ſang?

2°. Cette propoſition : *L'Euchariſtie eſt le vrai corps de Jeſus Chriſt*, eſt, ſelon les Peres, contraire à l'apparence. *Elle paroît pain, mais dans la vérité c'eſt de la chair*, diſent Remy d'Auxerre & Théophylacte

Or ce ſeroit une conſéquence extravagante, que de conclure qu'un pain

dût ne paroître pas du pain, parce qu'il serviroit d'instrument au S. Esprit: & personne ne s'est jamais avisé de dire du Baptême, quoiqu'il paroisse de l'eau, c'est dans la vérité le sang de Jesus Christ.

3°. Tous les Grecs, après Anastase Sinaïte, déclarent unanimement, que l'Eucharistie n'est pas la figure, mais que c'est *véritablement* le corps de Jesus Christ. Or le mot de corps de Jesus Christ, opposé à la figure, ne peut signifier que le corps naturel; parce qu'il n'y a que le corps véritable qui soit opposé à sa figure. La figure de la vertu peut être opposée à la vertu; mais la figure du corps de Jesus Christ n'est opposée qu'au corps même de Jesus Christ.

4°. Les Peres prouvent souvent par ces paroles, *ceci est mon corps*, que l'Eucharistie est le corps de Jesus Christ; & Hincmar prouve par les mêmes paroles, que c'est le vrai corps, & le propre corps de Jesus Christ. Le Sacrifice *du corps & du sang de Christ*, dit-il, *qui se fait avec le pain & le vin mêlé d'eau, est fait le vrai & propre corps de Notre Seigneur Jesus Christ, & son vrai & propre sang, comme il l'a protesté lui-même par ces paroles: ceci est mon corps: ceci est mon sang.* Or il est ridicule, comme nous l'avons dit souvent, de prouver par ces paroles, *ceci est mon corps*, que le pain contienne la vertu du corps de Jesus Christ, & encore plus de supposer, que cette preuve soit si claire que chacun s'y doive rendre d'abord sans autre explication. Et par conséquent on ne peut supposer que le corps de Jesus Christ signifie sa vertu, ni dans cette proposition simple: *L'Eucharistie est le corps de Jesus Christ*, ni dans cette autre, qui est encore plus expresse: *L'Eucharistie est le vrai corps de Jesus Christ.* Durand. Troar. part. ex Epicol. Hincm.

5°. Nous avons remarqué ci-dessus, que ces paroles: *c'est vraiment le corps de Jesus Christ: c'est le vrai corps de Jesus Christ*, ne changeoient pas le sens de la proposition simple: *ceci est mon corps*, *qui a été livré pour vous.* Or les Ministres mêmes n'ont jamais expliqué cette proposition: *ceci est mon corps*, dans ce sens: *ceci est la vertu de mon corps.* Il est donc impossible que le mot de vrai y étant ajouté fasse cet effet.

6°. M. Claude avoue lui-même, que lorsqu'on faisoit confesser aux Sarrasins, *que le pain & le vin sont selon la vérité le corps & le sang de Jesus Christ*, ils demeuroient *dans la généralité*, *en laissant la détermination à Dieu.* Nous lui ferons voir qu'il se trompe. Mais au moins il reconnoît par-là, que cette expression n'est pas assez claire pour porter l'esprit au sens distinct de la vertu séparée. M. Claude p. 308.

Après ces exemples, M. Claude a recours à ces vues vagues des sens, que ces expressions pouvoient avoir, qu'il se contente de proposer en l'air, sans se fixer à aucun, & sans oser dire positivement que c'étoit en ces sens qu'elles étoient prises effectivement. *Il y a*, dit-il, *tant de différentes vues* p. 636.

sur lesquelles on peut dire raisonnablement que le Sacrement est le vrai corps, ou vraiment le corps *de Jesus Christ, sans avoir aucun égard à sa substance, qu'il y a de quoi s'étonnner que M. Arnauld ait tant pressé ces termes, & qu'il ait prétendu s'en faire un grand argument. Par exemple, ceux qui avoient en vue l'héréfie des Marcionites, & des Manichéens, qui nioient que Jesus Christ eût pris un véritable corps, & qui ne lui donnoient qu'un fantôme, ne pouvoient-ils pas dire de l'Eucharistie*, que c'est le vrai corps du Seigneur, *pour signifier que c'est le mystere d'un vrai corps, & non le mystere d'un corps faux & imaginaire, tel que ces hérétiques le lui attribuoient, au même sens qu'un Catholique Romain, qui auroit en vue la fausse idée que les Juifs se forment d'un Messie temporel, pourroit fort bien dire d'un Crucifix, ou d'une autre image de Jesus Christ, que c'est-là le vrai Messie qui devoit venir au monde, par opposition au Messie chimérique des incrédules.*

Mais s'il y a tant de différentes vues, c'est-à-dire de sens différents auxquels on peut prendre ces termes, les Peres étoient donc obligés de les déterminer; puisque les termes mêmes, selon M. Claude, n'ont pas de sens déterminé; & il nous y devoit faire voir ces déterminations. Ainsi, comme les Peres n'y ont jamais pensé, & que M. Claude ne l'a pu faire, c'est un signe manifeste qu'ils les ont pris en un même sens. Or cet unique sens n'est pas certainement celui que M. Claude propose; & il l'auroit facilement reconnu s'il lui avoit plu de faire réflexion.

1°. Sur l'absurdité qu'il y a à faire convenir toute la terre dans cette expression bizarre: *L'Eucharistie est le vrai corps de Jesus Christ*, pour signifier que *c'est la figure du vrai corps de Jesus Christ ou du vrai Messie.* M. Claude trouvera peu de personnes qui aient parlé de cette sorte; mais il est sans apparence de faire de cette expression inouie le langage commun de toutes les nations.

2°. Sur l'absurdité qu'il y a à supposer, comme on y seroit obligé, que ce langage bizarre n'ait jamais été expliqué de personne.

3°. Sur cette autre absurdité, qui n'est pas petite, que les Peres pouvant s'exprimer de la même sorte sur un grand nombre d'autres sujets, & pouvant dire dans le même sens que le Baptême est le vrai sang de Jesus Christ, qu'une image du Crucifix est vraiment Jesus Christ, que l'Evangile est le vrai corps de Jesus Christ, puisqu'il est certain que le Baptême est la figure du vrai sang de Jesus Christ, qu'un Crucifix représente le vrai Jesus Christ, que l'Evangile est l'histoire du vrai Jesus Christ, ne se soient jamais portés à se servir de cette expression, qu'à l'égard de la seule Eucharistie.

4°. Sur l'absurdité des raisonnements qui seroient enfermés dans les paf-

ſages des Peres qui emploient ces termes. Car il s'enſuivroit de-là, que lorſque l'Auteur des Sacrements demande: *Comment eſt-ce de vraie chair & de vrai ſang, puiſque je ne vois que la reſſemblance du ſang & non la vérité?* Il aura voulu dire: *comment eſt-ce la figure du vrai ſang de Jeſus Chriſt, puiſque je ne vois pas ce ſang?* Ce qui eſt la même choſe que ſi on demandoit d'une ſtatue de Céſar, comment dites-vous que c'eſt la figure du vrai Céſar, puiſque je ne vois point de chair & d'os? Et de même, quand Remy d'Auxerre dit, *que quoique l'Euchariſtie paroiſſe du pain, c'eſt néanmoins dans la vérité le corps de Jeſus Chriſt,* cela voudra dire, ſelon ce nouveau ſens, que quoiqu'elle paroiſſe du pain, elle repréſente néanmoins le vrai Jeſus Chriſt, & non pas ſon corps fantaſtique ou un faux Meſſie.

Et quand les Grecs nous diſent, que l'Euchariſtie n'eſt pas l'antitype ou la figure, mais le vrai corps de Jeſus Chriſt; ils auront voulu dire, qu'elle n'eſt pas la figure, mais qu'elle eſt la figure du vrai Jeſus Chriſt.

On peut appliquer la plupart de ces mêmes conſidérations aux autres ſens chimériques que M. Claude propoſe enſuite, comme à celui qu'il exprime en ces termes.

Ceux qui avoient en vue la vérité des paroles de Jeſus Chriſt, qui a appellé le pain ſon corps, ne pouvoient-ils pas dire auſſi, que c'eſt vraiment ſon corps, non pour déterminer le ſens de ces paroles, mais pour en établir ſeulement la certitude, & pour repréſenter qu'elles ſont hors de doute, au même ſens qu'ayant en vue des profanes qui ſe moqueroient de ce que S. Paul a dit, que nous ſommes enſevelis avec Jeſus Chriſt par le Baptême, & que nous y ſommes faits une même plante avec lui, par la conformité de ſa mort & de ſa réſurrection, *je ne ferois pas difficulté de dire, que le Baptême eſt vraiment notre mort, notre ſépulture, & notre réſurrection avec Jeſus Chriſt, pour ſignifier ſeulement, que les paroles de l'Apôtre ſont très-véritables, étant bien entendues.* M. Claude p. 636.

Il ſuffit de répondre à ces chimeres, que les hommes n'ont point établi ces paroles: *c'eſt le vrai corps de Jeſus Chriſt,* pour ſignifier la vérité de la propoſition ſans avoir égard à ſon ſens, & en conſidérant ſeulement l'autorité de celui qui la propoſe, mais pour ſignifier que l'attribut conçu & entendu convient véritablement au ſujet. Qui dit que Jeſus Chriſt eſt véritablement Dieu, qu'il eſt un vrai Dieu, ne dit point ſeulement que cette propoſition, Jeſus Chriſt eſt Dieu, eſt véritable, quelque ſens qu'elle ait, ce qui ne feroit pas fort contraire aux Sociniens; mais il marque que celui qui la prononce conçoit le mot de Dieu, qu'il le diſtingue des ſens métaphoriques, & qu'il l'attribue ainſi à Jeſus Chriſt. Lors même que l'attribut que l'on joint au mot de *vraiment* eſt métaphorique, ce qui ſe peut faire

dans certaines rencontres, l'expreſſion ne marque pas ſeulement la vérité générale du ſens de la propoſition, quel qu'il ſoit; mais elle marque que l'attribut conçu & entendu convient véritablement au ſujet. Ainſi celui qui diroit que le Baptême eſt vraiment notre mort, ne voudroit pas dire que cette propoſition dans l'Apôtre a quelque ſens véritable, tel qu'il ſoit; mais il marqueroit par-là, que le ſens déterminé qu'il concevroit, ſeroit véritable. Et c'eſt pourquoi M. Claude auroit bien fait de citer quelqu'autre témoin que lui-même, pour juſtifier le ſens bizarre qu'il donne à ces termes.

Que ſi ces expreſſions, où les mots de *vrai* & de *vraiment* entrent, n'ont jamais le ſens que M. Claude y voudroit donner, quelle abſurdité eſt-ce de ſuppoſer qu'elles l'ont toujours, qu'elles l'ont eu dans la bouche des Anciens ſans explication; que l'on ait parlé de cette maniere dans des actes & des profeſſions de foi, & que l'on ait fondé ſur ce ſens-là les raiſonnements que les Peres font ſur ces paroles : *C'eſt la vraie chair de Jeſus Chriſt ?*

pag. 636. Le troiſieme ſens que M. Claude nous donne à choiſir, eſt encore plus rare. *Ceux*, dit-il, *qui avoient en vue les figures & les ombres légales, qui ne repréſentoient le corps de Jeſus Chriſt que fort imparfaitement, qui n'en donnoient qu'une idée confuſe & obſcure, qui n'en communiquoient que fort foiblement la vertu, ne pouvoient-ils pas dire, en les comparant avec notre Euchariſtie, que celle-ci eſt* LE VRAI CORPS DE JESUS CHRIST, *pour ſignifier qu'elle nous en donne une idée vive, diſtincte & parfaite, qu'elle le communique pleinement à la conſcience fidelle, & qu'elle lui en fait ſentir toute la vertu ?*

Mais nous ferons voir ſi clairement en ſon lieu, que lors même que l'Euchariſtie eſt appellée ſimplement *la vérité* des anciennes figures, on ne peut prendre cette expreſſion dans le ſens que M. Claude y donne, qu'il n'eſt pas beſoin de montrer ici qu'on ne le peut pas appliquer à ces autres expreſſions, encore plus claires & plus fortes, qui portent *qu'elle eſt le vrai corps de Jeſus Chriſt.* Il ſemble à M. Claude qu'il n'y a qu'à inventer des ſens extravagants, ſans en rapporter aucun exemple, & à ſoutenir enſuite qu'une expreſſion commune étoit priſe effectivement en ce ſens. Mais s'il eſt rare de ſoi-même qu'on ſe porte à renfermer ſous des termes des ſens qui n'y ont point de rapport, il eſt contre le ſens commun que toute la terre s'y ſoit portée, & cela ſans explication, & ſans marquer jamais que c'étoit ce ſens bizarre qu'elle renfermoit ſous ces termes. Au reſte, je ne vois pas pourquoi M. Claude ſe met en peine de prouver en ce lieu-là, que le Baptême étoit l'accompliſſement de quelques figures légales; car perſonne n'en a jamais douté. Mais la choſe dont on doute, ou plutôt

que

que l'on croit très-fausse, est, qu'en qualité de vérité de ces figures, il ait pu être appellé *vrai sang de Jesus Christ*, & qu'on ait pu dire, qu'il étoit dans la vérité le sang de Jesus Christ. C'est ce que M. Claude devoit prouver s'il eût pu, & qu'il n'a pas entrepris de prouver, parce qu'il n'y auroit pas réussi. Liv. IV. Ch. IX.

Il nous devoit aussi dire si la seule qualité d'être l'accomplissement des figures légales, sans contenir le corps même, donnoit droit de dire comme fait l'Auteur du Livre des Sacrements: *Quomodo vera caro & verus sanguis qui similitudinem video, non video sanguinis veritatem?* Ce qui voudroit dire dans le sens de M. Claude, *comment dites-vous que l'Eucharistie est une figure plus claire que les figures légales, puisque je ne vois que la ressemblance du sang & non la vérité du sang?* Il auroit été bon que M. Claude se fût mis en peine d'éclaircir ces difficultés; qu'il nous eût fait voir en particulier qu'on pouvoit appliquer ce sens à tous les autres passages des Peres, & qu'il ne se fût pas contenté de nous dire en l'air, que l'on peut prendre leurs paroles en ce sens.

Le quatrieme sens est proprement celui que nous avons déja réfuté. M. Claude l'exprime ainsi. *Ceux qui avoient en vue l'effet de la consécration du pain, qui le fait être réellement, & non par une simple imagination, le mystere du corps du Seigneur, ne pouvoient-ils pas dire que c'est* vraiment le corps de Jesus Christ, le corps de Jesus Christ en vérité, *non pour insinuer qu'il le soit en propre substance, mais pour signifier que ce qu'il est le corps mystique de Jesus Christ, n'est pas une chose imaginaire, qui n'ait de fondement qu'en notre fantaisie trompée; mais que cela est établi dans les choses mêmes: soit parce que Jesus Christ l'a ainsi ordonné en instituant son Saint Sacrement dans l'Eglise; soit parce que le Pere éternel a ratifié cette institution; soit aussi parce que le Saint Esprit descend véritablement sur le pain, afin de le consacrer. Un fils adopté ayant en vue que son adoption a été réelle & non illusoire ou chimérique, dira fort bien, qu'il est* VRAIMENT *le fils d'un tel homme, & dans ce sens chaque fidele peut dire avec assurance, qu'il est* vraiment *enfant de Dieu. C'est dans ce même sens que S. Basile a dit*, que si notre chair est digne de Dieu, elle est vraiment le tabernacle de Dieu; *& Théophylacte*, que les Juifs étoient vraiment aveuglés à l'égard de l'ame. S. Basil. in Ps. 14. Theop. in Joan. 10.

Tout ce discours n'est fondé que sur l'équivoque du mot de mystere, qui forme une idée confuse. M. Claude le prend pour une figure: & ainsi être vraiment le mystere du corps de Jesus Christ, c'est être la vraie figure du corps de Jesus Christ. De sorte que cette proposition en ce sens est proprement figurative. Or nous avons fait voir dans le Chapitre précé-

 dent, que jamais les mots de *vrai* & de *vraiment* n'entroient dans ces sortes de propositions. Et ainsi il est inutile de s'y arrêter ici davantage.

Enfin le cinquieme des sens que M. Claude propose, n'est pas plus rai-
p. 638. sonnable que les autres. *Ceux*, dit-il, *qui ont eu en vue l'opinion des Grecs, que le pain est fait le corps de Jesus Christ par union au corps naturel, & par voie d'accroissement & d'augmentation, n'auront-ils pas pu dire que c'est* vraiment *ce corps; non pour établir que ce soit la même substance en nombre que celle que Jesus Christ a dans le ciel; mais pour signifier que cette substance-ci, & celle-là, ne sont pas deux corps différents, mais un seul & même corps, comme on l'a déja si souvent expliqué, au même sens que les augmentations qu'on fait à une maison ou à une terre, deviennent vraiment cette maison ou cette terre, ou que les conquêtes du Roi ajoutées à son Royaume, deviennent vraiment son Royaume, en vertu de leur union?*

Si les Grecs avoient eu autant de soin de répéter dans tous leurs Livres ce sens bizarre, que M. Claude en a eu de l'inculquer dans le sien, il y auroit un peu plus d'apparence à le leur attribuer; mais ce qui rend M. Claude inexcusable est, qu'il se trouve qu'il ne tire cette Philosophie de l'accroissement du corps de Jesus Christ, que d'un Ecrit inconnu à tous les Grecs, & que nous lui ferons voir qu'il entend très-mal. Mais il suffit de lui répondre ici, que c'est une absurdité inouie, que de vouloir que tous les Grecs aient entendu des termes qui étoient dans leur usage ordinaire par rapport à un Ecrit qu'ils n'ont peut-être jamais vu, & qu'ils n'ont au moins jamais cité; & encore moins qu'ils supposassent que les Sarrasins convertis, à qui ils faisoient confesser *que le pain & le vin consacrés, étoient dans la vérité le corps & le sang de Jesus Christ*, les entendoient tout d'un coup, & sans aucune explication par rapport à la Philosophie de cet Ecrit expliqué au sens de M. Claude.

Les exemples qu'il rapporte pour rendre ce sens vraisemblable ne sont propres qu'à découvrir combien il est ridicule. Car il est bien clair que les additions qu'on fait à une terre voisine deviennent vraiment cette terre, parce qu'elles composent avec les autres un certain tout, qui est considéré selon l'opinion des hommes comme comprenant toutes ces parties. Mais si un Espagnol qui auroit une terre en Castille, acquéroit une terre dans le Mexique, on ne diroit point du tout que cette nouvelle terre deviendroit celle qu'il auroit dans la Castille, parce que les hommes ne sont point du tout accoutumés à considérer deux terres éloignées de deux mille lieues comme une même terre.

Il y a encore beaucoup plus d'absurdité dans le sens que M. Claude attribue aux Grecs. Un corps est un certain tout, qui demande une union bien plus réelle de ses parties qu'une terre. Et si une ame informoit deux

corps, dont l'un fût en l'Amérique & l'autre en France, on ne diroit point du tout que ce fût un même corps, comme on n'a jamais dit que dans l'opinion de la Métempſycoſe, les divers corps informés ſucceſſivement par la même ame fuſſent tous un même corps. De plus, on ne comprend ordinairement ſous le mot de corps d'un homme, & encore moins de vrai corps, que ce qui eſt informé par l'ame d'un homme: & il n'y a aucun exemple où une matiere étrangere, par la ſeule participation de la vertu de quelque choſe, ait été appellée ſon corps. LIV. IV. CH. IX.

Cependant M. Claude ne craint pas de réunir tout enſemble toutes ces abſurdités, & d'y en ajouter même encore d'autres.

Il veut que la ſeule participation d'une certaine vertu ſéparée, qu'il ſuppoſe que les Grecs ont reconnue dans l'Euchariſtie, leur ait ſuffi pour l'appeller corps de Jeſus Chriſt, & vrai corps de Jeſus Chriſt. Il veut que ſans qu'il y ait eu aucune union ni conjonction de ces pains, appellés *corps de Jeſus Chriſt*, avec le corps naturel de Jeſus Chriſt, mais les uns demeurant dans la terre & l'autre dans le ciel, ils aient dit néanmoins, que ce n'étoit pas deux corps mais un ſeul & un même corps; c'eſt-à-dire, qu'il veut qu'ils aient choqué toutes les lumieres ordinaires du ſens commun, qu'ils ont ſuivies en parlant des autres choſes.

Il faut de plus qu'il ajoute à tout cela, qu'ils ſont entrés dans ces notions bizarres & abſurdes, ſans qu'on ſe ſoit mis en peine de les leur expliquer; qu'ils n'ont eu aucun ſoin eux-mêmes d'en inſtruire les autres, & qu'ils ont ſuppoſé qu'en diſant que l'Euchariſtie étoit le vrai corps de Jeſus Chriſt né de la Vierge, & que ce ne ſont pas deux corps mais un même corps, on concluroit ſans peine que ces paroles vouloient dire, que le pain recevoit une certaine vertu ſéparée, par laquelle, demeurant en terre, il étoit uni ſpirituellement au corps de Jeſus Chriſt. C'eſt en quoi conſiſte ce merveilleux éclairciſſement que M. Claude ſe vante d'avoir donné à l'opinion des Grecs.

Je ne dirai rien ici de ce que M. Claude allegue pour montrer qu'on peut ſuppoſer que ces paroles: *C'eſt le vrai corps de Jeſus Chriſt*, ont été employées pour combattre d'autres doutes que celui de la préſence réelle; parce qu'il a recours pour cela à ſes ſens chimériques, & à ſon doute de vertu que nous avons réfuté ailleurs avec étendue, & que nous réfuterons encore en traitant en particulier de la vertu ſéparée, & du paſſage de S. Cyrille, cité par Victor d'Antioche & Elie de Crete.

Il ſuffit de dire ici, que le doute marqué par les Peres, tel qu'il ſoit, ſe pouvoit exprimer par ces paroles: *Ce n'eſt pas le vrai corps de Jeſus Chriſt*, & ſe combattre par ces paroles: *C'eſt le vrai corps de Jeſus Chriſt*, & cela ſans explication, & ſans témoigner de craindre que le ſens de ces paroles

Liv. IV. Ch. X. ne fût pas entendu, puisque les Peres n'ont jamais fait paroître cette crainte. Or il est clair qu'il n'y a que le seul sens de la présence réelle qui puisse exciter un doute à qui ces qualités conviennent, & qu'il est contre le bon sens que tous les peuples soient convenus d'exprimer & de combattre tous ces autres doutes bizarres qu'on se peut imaginer, par des paroles qui y ont si peu de rapport, sans se mettre jamais en peine de les éclaircir, & sans témoigner la moindre appréhension qu'elles ne fussent pas entendues.

CHAPITRE X.

Que ces expressions, que l'Eucharistie est le propre corps de Jesus Christ, qu'elle est proprement le corps de Jesus Christ, *font voir que les Peres n'ont point pris ces paroles:* ceci est mon corps, *en un sens de figure.*

On peut faire à peu près les mêmes réflexions sur un autre genre d'expressions qui se trouvent dans les Peres; savoir que l'Eucharistie est le *propre corps de Jesus Christ, qu'elle est* PROPREMENT *le corps de Jesus Christ.*

Adv. hær. l. 5. c. 2. Car c'est ainsi que parle S. Irénée: *Le Seigneur a déclaré que le calice, qui est une créature, est son* PROPRE *sang; & il a assuré que le pain, qui est aussi du nombre des créatures, est son propre corps.*

Lib. 4. C'est ainsi que parle le Poëte Juvencus, lorsqu'il dit: *Que Notre Seigneur enseigna à ses Disciples qu'il leur donnoit* SON PROPRE CORPS.

Tract. 2. in Exod. C'est ainsi que parle S. Gaudence, lorsqu'il dit: *Que le Créateur des natures fait du pain son* PROPRE *corps, parce qu'il le peut & qu'il l'a promis.*

Lib. 1. Ep. 109. C'est ainsi que parle S. Isidore de Damiette, lorsqu'il dit: *Que le S. Esprit fait le pain de l'Eucharistie* LE PROPRE CORPS *dont Jesus Christ s'est revêtu dans son Incarnation.*

In Matth. hom. 83. C'est ainsi que parle S. Chrysostôme, lorsqu'il dit: *Que Jesus Christ nous nourrit de son* PROPRE *sang* οἰκείῳ αἵματι.

p. 113. C'est ainsi que parle S. Cyrille d'Alexandrie, dans le quatrieme livre contre Nestorius: *Jesus Christ*, dit-il, *s'insinue lui-même dans nos corps, & par sa* PROPRE *chair*, καὶ διὰ τῆς ἰδίας σαρκός.

p. 363. Ibid. Et dans son Commentaire sur S. Jean, il dit que nous ressusciterons assurément, parce que Jesus Christ est en nous *par sa* PROPRE *chair*, & qu'il imprime en nous les semences de la vie par sa propre chair, διὰ τῆς ἰδίας σαρκὸς ἐναποκρύπτει τὴν ζωήν. Et dans un autre endroit du même

ouvrage, il dit que *Jesus Christ bénit tous les fideles par un seul corps, qui est le sien* PROPRE. Et il ajoute ensuite, *que nous prenons ce corps unique & indivisible en nos propres corps.* LIV. IV. CH. X. p. 998. p. 999.

Et c'est pourquoi on ne doit pas s'étonner que dans la Chaîne des Peres Grecs sur S. Matthieu, imprimée à Toulouse, on ait recueilli sa doctrine en ces termes: *Parce que Jesus Christ devoit, après sa résurrection, être élevé à son Pere avec son corps, il nous a donné son* PROPRE *corps &* SON PROPRE *sang, afin que sa chair & son sang demeurant dans nous, nous sanctifiât & nous rendît participants de l'immortalité:* ce qui est encore répété dans une autre Chaîne en termes un peu différents, mais qui ont le même sens.

C'est ainsi que parle l'Auteur des Dialogues attribués à Césarius, lorsqu'il dit: *Nous croyons par l'autorité de la parole divine, que quoique ce qu'on offre ne soit ni semblable ni égal, c'est néanmoins le corps divin* PROPREMENT, *κυρίως.* Dial. 3. interr. 169.

C'est le langage de l'ancienne Eglise de France, dans cette Oraison rapportée dans la Messe d'Illyricus, où il est dit, que nous mangeons & que nous buvons LE PROPRE *corps & le propre sang de Jesus Christ, qui a été donné pour nous.*

Le Diacre Epiphane, dans le second Concile de Nicée, se sert de cette même expression avec une opposition expresse à la figure, en disant: *Que l'on appelle les dons types avant la consécration, mais qu'après ils sont appellés, ils sont, ils sont crus* PROPREMENT *corps & sang.* Act. 6.

C'étoit même le langage des Iconoclastes, à qui les Ministres sont si favorables, puisqu'ils avouoient, comme le remarque Nicéphore, *que l'on recevoit le corps de Jesus Christ* PROPREMENT *& véritablement, κυρίως καὶ ἀληθῶς.* Ap. Allat. de Perp. conf. p. 1212.

Aubertin n'ignore pas ces passages: mais il prétend les avoir suffisamment détruits, en remarquant que les mots *de propre & de proprement* n'excluent pas toute métaphore, & qu'ils sont souvent employés en des expressions métaphoriques. Et sur cela il fait des catalogues d'expressions où ces mots sont joints à des termes métaphoriques: mais c'est toujours par le même sophisme, dont nous l'avons convaincu sur les mots de *vrai* & de *véritablement;* c'est-à-dire, en confondant les expressions métaphoriques avec les expressions figuratives. Car quand S. Grégoire de Nysse dit, que ceux qui tiennent dans l'Eglise le *rang de Prophetes* sont *appellés proprement yeux*, il ne veut pas dire qu'ils signifient proprement des yeux. Quand le même Saint appelle l'Eglise *le propre corps du Seigneur, sa propre maison, son propre tabernacle:* quand S. Cyrille d'Alexandrie la nomme le *propre troupeau de Jesus Christ:* quand S. Chrysostôme appelle

les fideles les *propres brebis de Jesus Christ*, ils ne veulent point dire que l'Eglise ni les fideles signifient *une maison*, *un tabernacle*, *un troupeau*.

Ces exemples sont donc entiérement hors de propos, puisqu'ils ne prouvent point ce qui est en question. Et c'est une illusion manifeste d'abuser du nom général de métaphore, dont il n'est point question, pour faire croire que l'on produit des expressions semblables à celle dont il s'agit, quoique l'on n'en produise point en effet. Car il faut se souvenir de ce que nous avons dit déja plusieurs fois, qu'il est certain, par l'aveu des Ministres, que dans cette proposition : *ceci est mon corps*, le mot *de corps* n'est point métaphorique, & qu'il signifie le vrai corps de Jesus Christ. Que si l'on ajoute à cette proposition le mot de *propre*, on ne rendra pas par-là ce terme métaphorique, puisqu'il ne l'étoit pas auparavant. Et comme toutes ces autres propositions des Peres, que Jesus Christ *nous donne son propre corps*, *qu'il nous nourrit de son propre sang*, *qu'il fait le pain son propre corps*, sont des suites de cette proposition de Jesus Christ : *ceci est mon corps*, & que le mot de *corps* y est employé au même sens, il est certain que ce terme de *corps de Jesus Christ* n'est point métaphorique dans toutes ces propositions.

Il n'est donc point question d'alléguer, que le mot de propre peut être joint avec un attribut métaphorique, puisque, par l'aveu des Ministres mêmes, le mot de *corps de Jesus Christ* n'est point métaphorique dans toutes ces propositions où il est joint avec le mot de *propre*.

Mais il s'agit uniquement de savoir si ce terme n'exclut pas le sens figuratif de toutes les propositions où il entre, & s'il ne fait pas voir que le mot *est* n'y est point pris pour *signifie*. C'est en quoi consiste la difficulté qu'Aubertin fait semblant de ne pas entendre, afin d'avoir lieu d'éblouir les yeux du monde par ces listes de passages, qui n'ont rien de semblable aux expressions auxquelles il les compare. Et cette difficulté se doit décider par le bon sens, qui est le vrai juge des expressions. Car je demande à tout homme de bonne foi, si quand on lui dit que Pithagore assuroit *que son ame étoit la propre ame d'Euphorbe*, il n'entend pas que ce Philosophe croyoit que ce l'étoit réellement ?

Si lorsque l'on dit que quelques anciens Peres ont cru, que c'étoit la propre personne du Verbe qui est apparue aux anciens Patriarches, on ne leur attribue pas d'avoir cru que c'étoit le Verbe même qui avoit parlé aux Patriarches ?

Si en disant que ce que la Pythonisse fit paroître à Saül, étoit la propre ame de Samuel, on ne marque pas par-là que l'on croit que ce n'étoit pas un démon qui empruntât sa voix & son image ?

Si quand on dit que c'est une erreur de quelques nouveaux Grecs,

que de dire que cette lumiere qui parut dans la Transfiguration, étoit la propre lumiere de l'essence de Dieu, on ne fait pas entendre que ces Grecs croient, que ce fut la propre essence de Dieu qui fut vue dans la Transfiguration? LIV. IV. CH. X.

Si quand on dit que ce que vit S. Paul dans le chemin de Damas, étoit la propre personne de Jesus Christ, on ne veut pas dire que ce n'étoit pas seulement une image ou un fantôme?

Pourquoi donneroit-on donc un autre sens à toutes ces expressions des Peres, qui nous assurent de même, que ce que Jesus Christ donna à ses Disciples étoit son propre corps, puisqu'elles sont manifestement semblables à celles-là, & que l'on ne peut pas dire qu'elles soient métaphoriques dans l'attribut, non plus que celles que nous venons de rapporter?

C'est le jugement qu'en prononce le sens commun; & il n'est pas difficile de faire voir qu'il est entiérement conforme à la raison. Il ne s'agit point d'exclure le sens métaphorique; il est exclus par lui-même, & par l'évidence que le corps de Jesus Christ n'est point pris dans ces propositions pour la qualité ou la figure d'une autre chose. Il ne s'agit donc plus que d'exclure le sens figuratif, c'est-à-dire, de montrer que le mot *est*, n'est pas pris pour *signifie*; & ce sens est exclus par un grand nombre de circonstances, que l'on peut remarquer dans les passages que nous avons allégués.

1°. Il est formellement exclus par le second Concile de Nicée & par Nicéphore, qui emploient le mot de *proprement* par opposition à *figurativement*.

2°. Il est exclus par le défaut d'aucun exemple, où le mot de *propre* étant joint à quelque terme, on ne laisse pas de prendre la proposition en un sens figuratif, & d'expliquer le mot *est* par celui de *signifie*. Car il est ridicule de donner à une proposition fort commune un sens éloigné, & qui n'est autorisé par aucun exemple.

3°. Il est exclus par la maniere dont le mot de *propre* est employé par les Peres. Car S. Irénée disant que Jesus Christ *nous a assuré que le pain qui est une créature est son propre corps*, donne par-là l'idée d'une chose difficile à croire, & qui a besoin pour être crue de l'autorité de Jesus Christ: ce qui n'a point de lieu dans le sens de figure.

Il est exclus par cette addition de S. Isidore, que le S. Esprit fait le pain le *propre corps que Jesus Christ a pris dans son Incarnation*. Car il faut avoir bien peu de discernement pour ne pas sentir, que l'on n'ajoute ces affirmations redoublées que pour fortifier l'esprit contre le doute, & que l'on ne s'en sert point dans les choses communes & ordinaires, auxquelles l'esprit ne résiste pas. Lib. 1. Ep. 109.

Quelqu'un a-t-il jamais par exemple dit, qu'il avoit mal à sa propre tête qu'il a apportée en venant au monde, ou qu'il eût été saigné au propre bras qu'il avoit en naissant? Quelqu'un a-t-il jamais dit en faisant faire son portrait, qu'il fit peindre le propre visage qu'il avoit apporté du ventre de sa mere? On ne dit pas même que le Tasse ait pris pour sujet de son Poëme, la propre prise de Jerusalem, ni qu'Homere ait décrit le propre siege de Troye, ni que Michel-Ange ait peint le propre Jugement de Dieu. Il y a un certain discernement qui nous porte à ne nous servir de ces paroles qu'en certaines rencontres, & avec certaines circonstances, sans lesquelles elles sont choquantes.

Ce même sens de figure est exclus par le mot de faire, dont use S. Isidore, en disant que le S. Esprit fait le pain le *propre corps de Jesus Christ*: car ce terme montre que le pain n'est le corps de Jesus Christ, que parce qu'il est fait corps de Jesus Christ, & qu'il est le terme d'une action du S. Esprit. Or il n'est point naturel de supposer qu'il faille une action du S. Esprit, afin que le pain signifie le corps de Jesus Christ; comme jamais personne ne s'est avisé de dire, qu'il fallût une opération du S. Esprit pour faire que la pierre du désert signifiât Jesus Christ, & que la Circoncision fût le signe de l'Alliance.

Je sais bien que les Ministres rapportent cette action du S. Esprit, à cette vertu chimérique, séparée du corps de Jesus Christ, qu'ils prétendent que les Peres ont attribuée au pain. Mais il ne leur est pas permis de disposer à leur fantaisie ni du sens ni des expressions des Peres.

Les Peres n'ont jamais donné d'autre effet à l'action du S. Esprit que de faire que le pain fût le corps de Jesus Christ. Si donc *être le corps de Jesus Christ*, signifie, *être la figure du corps de Jesus Christ*, comme prétendent les Ministres, cette action du S. Esprit n'aura pour terme que la production d'une figure. Et comme *être figure* n'enferme point d'efficace, ainsi que nous l'avons souvent prouvé, cette action du S. Esprit ne produira aussi aucune efficace; puisqu'elle n'a point d'autre effet que d'accomplir ce qui est précisément enfermé dans ces paroles: *ceci est mon corps.*

Enfin il est visible que les Peres ont dit, que l'Eucharistie étoit *le propre corps de Jesus Christ*, au même sens qu'ils ont dit, que c'étoit *son corps véritable*; & qu'ils ont dit que c'étoit *proprement son corps*, au même sens qu'ils ont dit que c'étoit *véritablement son corps*, *κυρίως καὶ ἀληθῶς*. Ces expressions s'expliquent l'une l'autre, & se déterminent l'une l'autre. Et comme nous avons prouvé invinciblement, que les expressions d'être *véritablement le corps de Jesus Christ*, d'être *le vrai corps de Jesus Christ*, ont rapport au doute marqué par les Peres, on ne peut

peut nier aussi, que celles d'être le *propre corps de Jesus Christ*, d'être *proprement le corps de Jesus Christ*, n'aient le même rapport. Elles sont toutes destinées pour combattre ces propositions de doute & d'erreur: *Comment dites-vous que c'est de vraie chair? Comment dites-vous que je reçois le corps de Jesus Christ? Ce n'est pas le corps; ce n'est pas le sang de Jesus Christ.* De sorte que comme cette proposition: *Ce n'est pas le corps de Jesus Christ*, signifie que ce n'est pas son propre corps réellement & effectivement, ces propositions contraires: *C'est le propre corps de Jesus Christ; C'est proprement le corps de Jesus Christ*, marquent que ce l'est réellement & effectivement.

CHAPITRE XI.

Que cette expression, que l'Eucharistie est le corps même de Jesus Christ, *fait voir que les Peres ont entendu ces paroles:* ceci est mon corps, *en un sens de réalité.*

Comme la principale différence qui se trouve entre le sens catholique de ces paroles, *ceci est mon corps*, & celui qu'il a plu aux Sacramentaires d'y donner est, que, selon les Catholiques, le mot *est* retenant son usage ordinaire, signifie que le pain consacré est la même chose que le corps de Jesus Christ, & qu'au contraire l'explication calviniste altérant la signification du mot *est*, ne le fait pas signifier l'*identité*, mais la *représentation* du corps de Jesus Christ: il n'y a point d'additions ni de déterminations, que l'explication catholique ait dû plutôt produire, que celles qui marquent & affirment plus fortement cette IDENTITÉ. Et il n'y en a point au contraire que l'explication calviniste ait moins dû produire.

Or cette affirmation se faisant ordinairement par le mot de *même*, & par ceux qui y répondent dans les autres langues, c'est une suite naturelle de l'opinion catholique que l'on trouve dans les Peres: *Que l'Eucharistie est le corps même de Jesus Christ: Que le pain est changé au corps même de Jesus Christ: Que nous y recevons Jesus Christ même: Que le corps même de Jesus Christ entre en nous: Que Jesus Christ nous nourrit de son corps même.* Car le mot de *même* a son usage entier dans ces propositions, qui est d'affirmer l'identité de deux termes, & une identité surprenante & qui a quelque chose d'extraordinaire, comme nous avons déja remarqué.

Et c'est au contraire une suite naturelle de l'opinion des Calvinistes, si les Peres y ont été, qu'ils ne se soient jamais servis de cette sorte d'ex-

Liv. IV. Ch. XI. pression. Car on ne s'en sert point à l'égard des choses qui ne sont regardées que comme des signes. On ne dit pas, par exemple, qu'un portrait du Roi soit le Roi *même*, ni que la statue qui est sur le cheval de bronze soit le corps *même* de Henri IV. Les Peres ne nous disent point aussi, que la Circoncision fût l'Alliance *même*, la foi *même*, la justice *même*; que l'arc-en-ciel fût la promesse *même*, que Dieu a faite aux hommes de ne les plus détruire par un déluge semblable à celui qui arriva du temps de Noé. Ils ne nous disent point que la pierre du désert fût *Jesus Christ même*, que l'eau du Baptême soit son sang *même*, que le Chrême soit le Saint Esprit *même*.

Il est visible que cette expression seroit choquante à l'égard de ces signes. Et ainsi en ne mettant l'Eucharistie que dans ce rang par la maniere dont les Calvinistes prennent ces paroles, *ceci est mon corps*, on ne voit pas que les Peres aient pu s'en servir raisonnablement, s'ils avoient été de leur sentiment.

Il semble donc qu'on peut discerner sûrement à cette marque le vrai sens des Peres sur la matiere dont il s'agit. S'ils ont été Catholiques, ils ont dû s'en servir. S'ils ont été Sacramentaires, ils n'ont pas dû s'en servir. Aussi voyons-nous que les Catholiques s'en servent présentement pour se distinguer des Calvinistes, & qu'ils ne croient pas pouvoir mieux faire entendre leur opinion, qu'en disant que l'Eucharistie n'est pas une simple figure, comme les Calvinistes le prétendent, mais que c'est le corps même de Jesus Christ. Et il est certain qu'il y a plus de mille ans que l'on fait continuellement le même usage du mot de *même*, & qu'on l'emploie pour marquer que l'Eucharistie est réellement le corps véritable de Jesus Christ.

C'est en ce sens que le prennent tous les Grecs, lorsqu'ils disent en s'approchant de la Communion : *Je crois que ceci est votre corps* MÊME *plein de pureté*.

Horologe dans l'Office de la Commun.

C'est en ce sens que les Cophtes s'en servent, lorsqu'ils disent dans leur Liturgie rapportée par Ecchellensis : *Nous croyons que c'est ce même corps qui a été attaché à la Croix : Nous croyons que c'est* CE MÊME *corps qui a été enseveli dans le sépulcre : Nous croyons que c'est ce même corps qui est monté aux Cieux.*

C'est en ce même sens que dans la Liturgie des Indiens, le Prêtre dit au peuple : *Mes freres, recevez le corps du Fils* MÊME *de Dieu.*

C'est l'usage qu'en fait Jérémie, Patriarche de Constantinople, en répondant aux Luthériens d'Allemagne. *Le pain*, dit-il, *est changé par le S. Esprit au corps* MÊME, *& le vin au sang* MÊME *du Seigneur. Le pain & le vin ne sont point des figures du corps & du sang de Jesus Christ, à Dieu ne plaise, mais le corps* MÊME *du Seigneur rempli de la divinité.*

1. Réponf. c. 10. p. 86. 2. Rép. n. 3. p. 240.

Et avant Jérémie, Marc d'Ephese, l'irréconciliable ennemi de l'Eglise Romaine, dans le Traité qu'il a fait pour montrer que les prieres sont nécessaires à la consécration. *L'oraison & la bénédiction du Prêtre*, dit-il, *changent effectivement les dons au corps* MÊME *& au sang* MÊME *du Seigneur, qui est l'original représenté dans ces dons.* LIV. IV. CH. XI.

Et avant Marc d'Ephese, Siméon Archevêque de Thessalonique : *Après que l'on a mis*, dit-il, *les restes du pain divin dans le sacré calice, on montre à tous ce calice qui est Jesus Christ, & qui est véritablement son corps* MÊME, *son sang* MÊME. Et ailleurs : *A l'heure même*, dit-il, *le Prêtre voit devant lui Jesus Christ vivant, le pain & le calice étant Jesus Christ* MÊME, *puisque c'est lui-même qui a prononcé cette parole, le pain est le corps.* Ap. Allat. Exercit. p. 426. De temp. & Missa ap. Goar. p. 212.

Et avant Siméon de Thessalonique, Cabasilas Archevêque de la même ville : *Le Prêtre*, dit-il, *ayant fait ses prieres.... le pain n'est plus une figure du corps du Seigneur. Ce n'est plus un don qui porte en soi l'image du véritable don, & qui contienne comme dans un tableau une représentation de la Passion : mais c'est effectivement le véritable don ; c'est le corps* MÊME *du Sauveur plein de sainteté......* De même le vin est *le sang* MÊME *qui est sorti du corps immolé sur la Croix. C'est ce sang, c'est ce corps formé par le Saint Esprit, né de la Vierge Marie*, &c. In Expos. lit. c. 27.

Et avant Cabasilas, Zonare : *Le pain*, dit-il, *que l'on offre dans les mysteres, est cette chair* MÊME *de Jesus Christ, qui fut sacrifiée au temps de la Passion.* Ap. Allat. Exercit. ad. Creigt. 544.

Et avant Zonare, Euthymius : *Le Verbe*, dit-il, *change par une opération ineffable le pain & le vin en son corps* MÊME, *qui est une source de grace, & en son précieux sang, & en la vertu de l'un & de l'autre* ; par où il met une distinction expresse entre le corps & le sang, & cette vertu. In Matth. c. 64.

Et avant Euthymius, Théophylacte Archevêque d'Acride en Bulgarie : *Ce pain*, dit-il, *que nous mangeons dans les mysteres, n'est pas seulement une image de la chair du Seigneur, mais la chair* MÊME *du Seigneur.* Ce qu'il répete presque dans les mêmes termes en son Commentaire sur S. Matthieu & sur S. Marc. In Joan. c. 6. 26. in Mat. 24. in Mar.

Et avant Théophylacte, Pierre de Sicile : *Le S. Esprit*, dit-il, *descend invisiblement, qui consacre les oblations, & qui les fait non les antitypes, mais le corps* MÊME *& le sang* MÊME *de Notre Seigneur Jesus Christ.* Ap. Allat. Exercit. ad. Creigt. p. 408.

Et avant Pierre de Sicile, Nicéphore Patriarche de Constantinople : *Nous n'appellons point ces dons*, dit-il, *images ou figures de ce corps, quoiqu'ils soient faits sous des symboles & des signes ; mais le corps* MÊME *de Jesus Christ.* Ap. Allat. de Perp. conf. p. 1212.

Et avant Nicéphore, le Diacre Epiphane, dans le second Concile de Nicée : *Ni le Seigneur, ni les Apôtres*, dit-il, *ni les Peres, n'ont appellé* Act. 6.

Liv. IV. Ch. XI. *image le Sacrifice non sanglant qui est offert par le Prêtre; mais ils l'ont appellé le corps* MÊME *& le sang* MÊME.

De fide Ort. l. 4. c. 14. Et avant le Diacre Epiphane, S. Jean de Damas : *Le pain & le vin ne sont pas la figure du corps de Jesus Christ, mais ils sont le corps* MÊME *de Jesus Christ uni à la divinité.*

Tract. ὁδηγός c. 23. Et avant S. Jean de Damas, Anastase Sinaïte fait confesser à l'hérétique Gajanite, avec lequel il dispute : *Que nous recevons véritablement le corps* MÊME *& le sang* MÊME *de Jesus Christ Fils de Dieu.*

Voilà le sens & l'usage de ce terme bien marqué dans cette Chaîne. Si nous le trouvons de même en remontant dans les Peres des six premiers siecles, on ne peut pas mieux prouver l'union de leurs sentiments dans la foi de la présence réelle, que par leur union à se servir de ce terme, qui a toujours été employé pour la signifier précisément. Or c'est en quoi on les trouvera tous conformes, aussi-bien que leurs Disciples.

Chap. 11. Saint Fulgence, dans son second Livre à Monime, dit, que dans le Sacrement du pain & du vin, on offre le corps *même* & le sang *même de Jesus Christ : ipsum Christi corpus & sanguis offertur.*

Saint Pierre Chrysologue emploie la même expression dans le Sermon 34, appellant l'Eucharistie le *corps même de Jesus Christ*, par opposition au vêtement que toucha la femme travaillée d'un flux de sang.

Procle, Patriarche de Constantinople, dans son Traité sur la Liturgie, se sert de cette expression d'une maniere fort authentique : car il dit que les Apôtres *attiroient le Saint Esprit par les prieres dont on se sert dans la Liturgie, afin que par sa présence il fit le pain offert pour le Sacrifice, & le vin mêlé d'eau,* CE CORPS MÊME *&* CE SANG MÊME *de Notre Seigneur.* Il n'y a guere d'occasion où l'on soit moins porté à se servir de métaphores extraordinaires, que dans l'exposition d'une Liturgie.

Saint Cyrille d'Alexandrie s'en étoit servi avant Procle plusieurs fois dans l'Oraison sur la sacrée Cene, & par opposition aux figures légales. *Contemplons*, dit-il, *que celui qui a été mangé en figure dans l'Egypte, se sacrifie ici volontairement* LUI-MÊME. *Et après avoir mangé la figure, comme étant venu pour accomplir les figures, il découvrit la vérité, se donnant* LUI-MÊME *sur l'heure en aliment de vie.*

Et par une suite de la même vérité & de la même expression, il dit : *Que le Fils est sacrifié volontairement dans la Cene, non par ses ennemis, mais par* LUI-MÊME .... & qu'il demeure LUI-MÊME Prêtre & hostie, LUI-MÊME offrant & offert, LUI-MÊME celui qui reçoit & celui qui est distribué, *ἀυτος μὲν ἱερεύς καὶ θυσία; ἀυτὸς ὁ προσφέρων καὶ ὁ προσφερόμενος καὶ δεχόμενος καὶ διαδιδόμενος.*

Saint Augustin s'en étoit aussi servi avant S. Cyrille ; car c'est par cette

expression qu'il nous assûre, que les méchants mangent la chair même & boivent le sang même de Jesus Christ : *Cùm ipsam carnem manducent & ipsum sanguinem bibant.* Liv. IV. Ch. XI.

Que dirons-nous, dit-il ailleurs, *du corps même & du sang du Seigneur, l'unique sacrifice pour notre salut ? Encore que le Seigneur déclare que quiconque n'aura pas mangé la chair du Fils de l'homme, & n'aura pas bu son sang, n'aura pas la vie en soi ; l'Apôtre ne nous enseigne-t-il pas qu'il ne laisse pas d'être pernicieux à ceux qui en usent mal ?* Serm. 11. de verbis Domini. Cont. Cresc. l. 1. c. 25.

Mais cette expression est particuliérement ordinaire à S. Chrysostôme, qui s'en sert en une infinité de lieux.

Il dit dans la vingt-quatrieme Homélie, sur la premiere aux Corinthiens: *Que nous voyons dans l'Eucharistie ce même corps que les Mages ont adoré,* αὐτὸ τῦτο τὸ σῶμα ὁρᾷς, & que nous en devons approcher avec plus de respect qu'eux, parce qu'ils le virent dans un état moins auguste.

Si l'on vous avoit donné à porter, dit-il encore dans la même Homélie, *le Fils d'un Roi avec sa pourpre, son diadême & tous ses ornements, vous vous dépouilleriez de toutes les choses terrestres & grossieres : quel doit donc être votre tremblement, puisque vous recevez, non le fils d'un Roi qui n'est qu'un homme, mais le Fils* MÊME *unique de Dieu*, αὐτὸν τὸν μονογενῆ.

Il se sert au même lieu d'une autre expression qui a la même force que le mot de *même*. Car parlant du corps de Jesus Christ, qui peut être touché, dont on s'approche & qui nous est proposé, il dit : *Que c'est ce corps-là qui a été ensanglanté*, τῦτο ἐκεῖνο τὸ σῶμα ἐςὶ τὸ ἡμαγμένον.

Il dit dans cette même Homélie, qu'au lieu que les Juifs n'étoient participants que de l'Autel, *nous sommes participants de Jesus Christ même.*

Il dit que Jesus Christ a fait entrer dans nos corps une autre masse & un autre levain, qui est la chair de LUI-MÊME, ἑτέραν μάζαν καὶ ζύμην ἐπεισήγαγε τὴν ἑαυτῦ σαρκά.

Il dit que Jesus Christ a changé les Sacrifices, & qu'au lieu *du sang des bêtes, il a commandé qu'on l'offrît* LUI-MÊME, ἀντὶ τῆς ἀλόγων σφαγῆς ἑαυτὸν προσφέρειν κελεύσας.

Il dit : *Que nous tenons dans les mains cela même qu'il a versé*, αὐτὸ τῦτο ἐξέχεεν.

Il dit dans son Commentaire sur S. Matthieu : *Que Jesus Christ se donne à nous* LUI-MÊME, *non seulement pour être vu, mais pour être touché.* In Matth. hom. 83.

Il dit : *Qu'au lieu que plusieurs seroient contents de voir sa forme & son image, nous le voyons* LUI-MÊME, *nous le touchons, nous le mangeons.*

Il dit dans son Homélie troisieme, sur l'Epître aux Ephésiens : *Que l'on touche son corps même*, αὐτῦ τῦ σωματός.

Et que M. Claude ne prétende pas se défaire de ces passages par le rai-

sonnement ridicule d'Aubertin, que les Catholiques ne disant pas eux-mêmes que l'on voie proprement Jesus Christ, ni qu'on le touche proprement, il s'ensuit qu'il y a de la métaphore dans ces discours, & qu'ainsi il n'est pas plus proprement présent que touché & vu.

On réfutera dans un Chapitre exprès cette mauvaise maniere de raisonner. Mais cependant il suffit de dire, qu'il n'y a rien de moins raisonnable que cette réponse. Car il y a des métaphores si naturelles, si nécessaires, si ordinaires, si autorisées par l'usage, qu'elles ne se distinguent presque pas des expressions simples; parce qu'elles ne causent aucune obscurité. Et c'est n'avoir aucune justesse d'esprit, que de vouloir s'en servir pour autoriser des métaphores dures, obscures, inintelligibles, trompeuses.

Jesus Christ étant réellement présent dans l'Eucharistie, c'est une expression si nécessaire de dire, que l'on l'y voit & que l'on l'y touche, qu'on ne sauroit s'en passer, & qu'il n'y a pas moyen de parler autrement. Les hommes n'ont jamais fait difficulté de dire, qu'on les voit & qu'on les touche, lorsque l'on voit & que l'on touche les habits qu'ils portent actuellement. Mais M. Claude ne prouvera pas de même qu'un tableau ait été communément appellé du nom de la chose représentée, avec l'addition du mot de *même*, & par opposition à la figure, à la forme, aux vêtements de cette chose. Que l'on ait dit, par exemple, en parlant à une personne à qui le Roi auroit donné son portrait, vous avez souvent souhaité de voir quel est le visage du Roi & ses habits, il vous accorde beaucoup davantage, car il veut que vous le voyiez lui-même, que vous le touchiez lui-même, que vous viviez avec lui-même. Ce discours seroit sans doute extravagant. Cependant il n'est en rien différent de celui qu'Aubertin attribue à S. Chrysostôme.

Le même Saint dit encore au même lieu, *que Jesus Christ ne s'est pas contenté de se faire homme, d'être touché, d'être tué, mais qu'il se mêle lui-MÊME en nous.*

J'ai déja fait voir que quand le même S. Chrysostôme dit dans cette Homélie, τὸ ἑαυτȣ̃ αἷμα καὶ αὐτὸς ἐπίεν; c'est-à-dire mot à mot, *le sang de lui-même*, il ne pouvoit entendre que son propre sang.

Il dit dans l'Homélie 51 sur S. Matthieu, que l'Eucharistie est Jesus Christ *même tout entier;* & il le dit par opposition à ses habits, quoique les habits soient des signes naturels de la personne à qui ils appartiennent, & qui ont même plus de force pour nous faire ressouvenir d'elle qu'un simple signe d'institution. *Touchons aussi*, dit ce Saint, *la frange de son vêtement, ou plutôt, si nous le voulons, possédons-le lui-MÊME tout entier; car c'est son corps qui nous est proposé. Ce n'est pas seulement son vêtement, c'est son corps. Il nous est proposé non seulement afin que nous le touchions,*

mais afin que nous le mangions, que nous nous en rassasiions. Approchons-nous-en donc avec une grande foi, puisque nous sommes malades. Car si ceux qui ont touché la frange de sa robe en ont reçu la guérison, combien la devons nous plutôt espérer l'ayant lui-même tout entier en nous? ὅλον αὐτὸν κατέχοντες. Liv. IV. Ch. XI.

Et dans l'Homélie de la trahison de Judas, il dit que Jesus Christ ne refusa pas à Judas le sang même qu'il avoit vendu.

On en pourroit rapporter un plus grand nombre. Mais en voilà bien assez pour faire voir que S. Chrysostôme a parlé de l'Eucharistie comme de Jesus Christ *même*, par opposition aux signes & aux figures.

S. Ephrem, Diacre d'Edesse, se sert du même langage, dans le Traité où il prouve qu'il ne faut pas vouloir pénétrer dans la nature de Dieu par une curiosité téméraire; & il s'en sert en proposant ce qu'il exprime comme un objet de foi, qu'il faut croire avec une entiere certitude, & en combattant le doute qui s'oppose à cette foi: *Participez*, dit-il, *au corps immaculé & au sang du Seigneur avec une foi parfaite, étant assuré que vous mangez l'Agneau* MÊME *tout entier.* Et il fait voir par-là que ce mot de *même* est encore un de ces termes que l'on emploie pour s'opposer au doute, & qu'ainsi comme le doute regarde la présence réelle, ce terme l'affirme & l'établit.

Enfin on voit ce même terme expressément employé dans les Liturgies, & dans l'endroit des Liturgies le plus éloigné de toute apparence de métaphore, & qui doit être jugé tel par M. Claude, puisque c'est dans cette Oraison même par laquelle il suppose que la consécration se fait.

Dans la Liturgie de S. Marc, le Prêtre adresse à Dieu cette priere: *Envoyez votre S. Esprit sur nous, sur ces pains & sur ces calices, afin qu'il les consacre & les rende parfaits comme Dieu tout-puissant, & qu'il fasse le pain le corps, & le calice le sang de la Nouvelle Alliance du Seigneur* MÊME, *Dieu, Sauveur & souverain Roi Jesus Christ.*

La Liturgie de S. Basile est encore plus expresse: car le mot de *même* signe ordinaire d'*identité*, est joint à ceux de *corps* & de *sang;* ce qui fait voir quel en est le sens dans celle de S. Marc, où le mot de même est joint à celui de Seigneur. Le Prêtre s'adressant à Dieu secrétement lui demande, qu'il fasse *ce pain le précieux corps* MÊME *de Notre Seigneur, Dieu & Sauveur Jesus Christ, & ce calice le précieux sang* MÊME *de Notre Seigneur, Dieu & Sauveur Jesus Christ.*

Ces seules Liturgies, jointes au passage de Procle, qui en est l'explication, suffisent pour prouver.

1°. Que cette expression, *le pain consacré est le corps même de Jesus Christ*, étoit une expression ordinaire dans tout l'Orient; n'y en ayant point

de plus ordinaire que celles qui étoient employées dans les Liturgies qui se répétoient tous les jours, & principalement dans cette partie de la Liturgie, qui étoit beaucoup plus considérable que les autres.

2°. Que c'est une expression dogmatique, & employée par des Auteurs dogmatiques; comme Procle, qui s'en sert dans des discours où l'on est très-éloigné de se servir de figures extraordinaires.

3°. Qu'ainsi l'on ne doit point faire passer tous les lieux des autres Peres qui l'emploient, pour des hyperboles & des figures surprenantes; ce consentement de tant d'Auteurs avec le langage liturgique, faisant voir qu'ils ont regardé cette expression comme naturelle, comme simple, comme intelligible par elle-même, & comme n'ayant pas besoin d'emprunter d'ailleurs la lumiere qui la fait entendre en son véritable sens.

Aubert. p. 773. Cependant Aubertin, qui n'a jamais su faire différence entre les plus fortes raisons & les plus foibles conjectures, prétend avoir suffisamment détruit la preuve qui se tire de tous ces passages, en alléguant trois ou quatre lieux, où le mot de *même* est joint avec des termes métaphoriques.

Ces lieux sont; que S. Chrysostôme, dans l'Homélie 24 sur la premiere Epître aux Corinthiens, parlant du corps de Jesus Christ, dit, *que nous sommes ce corps même*, *αὐτὸ ἐσμὲν ἐκεῖνο τὸ σῶμα*. Que S. Fulgence, dans le dernier Chapitre du Traité qu'il a fait sur le Baptême de l'Ethiopien, dit, que nous sommes le *vrai pain même & le vrai corps.* A quoi il ajoute p. 541. en un autre lieu, que les Peres disent de même, qu'en recevant les pauvres dans sa maison, *on y reçoit Jesus Christ même: qu'il faut savoir que le pauvre est Jesus Christ même, & qu'en le voyant on voit Jesus Christ même.*

Mais quand ces exemples seroient entiérement semblables, quelle conséquence pourroit-il raisonnablement tirer de trois métaphores, dont les deux premieres ne sont qu'une fois chacune dans les Peres, & la derniere trois ou quatre, à une expression qui a été dans la bouche des fideles depuis l'établissement de la Religion Chrétienne, & qui doit être regardée comme le langage ordinaire de l'Eglise, puisque c'est celui de ses Liturgies?

Quelle conséquence pourroit-il tirer de trois ou quatre passages, où le mot de *même* est employé sans aucune opposition aux figures & aux signes, à ce grand nombre de lieux que nous avons rapportés, où cette opposition est marquée expressément ou tacitement?

Quelle conséquence pourroit-il tirer de quelques expressions qui n'ont jamais été expliquées qu'en un sens métaphorique, à une autre expression que M. Claude ne sauroit nier avoir été employée dans un sens de réalité par toute la terre depuis mille ans? Car quand elle seroit douteuse & équivoque dans les Peres, ce consentement universel de tous les disciples

des

des Peres par toute la terre, ne feroit-il pas plus que suffisant pour la déterminer, & pour faire voir en quel sens elle a été prise par les Peres? Liv. IV. Ch. XI.

Mais je dis de plus que ces exemples ne sont nullement semblables. Et pour en être convaincu, il n'y a qu'à remarquer que toutes ces propositions des Peres, où ils disent que ce que nous recevons est le *corps & le sang même de Jesus Christ; que c'est le sang même qu'il a versé; que Jesus Christ s'offre lui-même; qu'il se donne lui-même à toucher; que le pain est fait le corps même de Jesus Christ*, sont toutes fondées sur cette proposition; *ceci est mon corps*, & qu'elles la renferment toutes. Car quand on prie Dieu qu'il envoie son S. Esprit afin qu'il fasse le pain le corps *même* de Jesus Christ, cela veut dire, afin qu'il fasse que le pain soit le corps *même* de Jesus Christ. Or on ne demande à Dieu qu'il le soit qu'au même sens qu'il a dit qu'il l'étoit par ces paroles; *ceci est mon corps*.

Quand on dit que Jesus Christ se donne lui-même à voir & à toucher, on suppose que ce que *l'on touche est Jesus Christ même*. Or ce qu'on touche n'est Jesus Christ même qu'en la même maniere que ce qu'il a donné à ses Disciples *étoit son corps*.

Quand on dit, *que Jesus Christ s'offre lui-même*, que l'on *offre Jesus Christ même*, on dit que ce qu'on offre est Jesus Christ. Or ce qu'on offre n'est Jesus Christ qu'en la même maniere que ce qu'il donna à ses Disciples *étoit son corps*.

Ainsi toutes ces propositions se réduisent à celle-ci, l'Eucharistie est le corps même de Jesus Christ, qui n'ajoute au sens de cette proposition; *ceci est mon corps*, que le mot de *même*. Et comme les Calvinistes prétendent que le sens de ces paroles: *ceci est mon corps*, est, que *le pain signifie le corps de Jesus Christ*, ils doivent dire de même que le sens de cette proposition, *l'Eucharistie est le corps même de Jesus Christ*, est que *l'Eucharistie signifie le corps même de Jesus Christ*. Lors donc qu'ils se vantent d'apporter des exemples d'expressions semblables à celles qui se prennent dans ce sens, ils s'obligent à trouver des expressions où le mot de *même* soit employé dans une proposition vraiment figurative, où le mot *est* soit pris pour *signifie*. Voilà des exemples qu'ils doivent produire; & s'ils ne le peuvent, il faut qu'ils avouent qu'ils n'en ont point de semblables.

Il faut donc qu'ils nous montrent que les Peres aient dit, que l'Agneau Paschal étoit le *passage même* du Seigneur, que la Circoncision étoit la *justice même*, que la pierre du désert & la manne étoient Jesus Christ *même*.

Il faut qu'ils nous montrent que ce sont des manieres de parler fort raisonnables, que de dire, que les images de Jesus Christ & des Saints,

LIV. IV. font *Jesus Christ même*, *les Saints même*, & qu'en parlant des images de
CH. XI. Jesus Christ, on ait fait admirer sa bonté de ce qu'il nous donnoit son corps même à voir & à toucher.

A moins que d'avoir de ces sortes d'exemples, il falloit se taire, & reconnoître de bonne foi que l'on n'en a point. Mais ce silence & cette sincérité ne sont point à l'usage des Ministres, qui veulent avoir raison à quelque prix que ce soit. Ils nous donnent donc ici le change à leur ordinaire; & au lieu de propositions figuratives, c'est-à-dire, où le mot *est* soit pris pour *signifie*, ils nous en produisent d'autres où le mot *est* n'est nullement pris dans ce sens, mais où il marque, suivant son usage ordinaire, une convenance de l'attribut au sujet, quoique cette convenance soit diversifiée par la matiere.

S. Chrysostôme dit donc *que nous sommes ce corps-là même*, en parlant du corps de Jesus Christ; non pas pour marquer *que nous sommes des figures de ce corps*, c'est à quoi il n'a jamais songé; mais pour signifier que le corps de Jesus Christ unissant réellement tous les fideles qui le reçoivent, & tous ces fideles composant ainsi un corps, dont le corps de Jesus Christ est le lien, cette union réelle des fideles avec le corps de Jesus Christ, donne lieu de dire qu'ils sont ce même corps, non par une identité de nature, mais par une unité d'adhésion, l'union réelle étant le degré le plus proche de l'identité. Il ne faut que lire le passage de S. Chrysostôme, pour voir que c'en est là le véritable sens; & qu'il contient ainsi une preuve admirable de la présence réelle, qui est cette union corporelle de nous avec Jesus Christ, par laquelle il nous unit aussi-bien que par son esprit en un même corps. *Parce*, dit ce Saint, *que celui qui participe à quelque chose est différent de la chose à laquelle il participe, l'Apôtre a voulu ôter cette différence même, quoiqu'elle paroisse petite. Car après avoir dit que le pain que nous rompions étoit la communion du corps de Jesus Christ, il a voulu dire ensuite quelque chose qui marquât une union plus étroite. Et c'est pourquoi il ajoute, que quoique nous soyons plusieurs, nous sommes néanmoins un seul pain & un seul corps. C'est comme s'il disoit: pourquoi est-ce que je me sers de ce terme de communion au corps de Jesus Christ; nous sommes ce corps-là* MÊME. *Car qu'est-ce que le pain? Le corps de Jesus Christ. Que deviennent ceux qui y participent? Le* CORPS *de Jesus Christ. Ce ne sont pas plusieurs corps, mais un seul corps. Car comme le pain est composé de plusieurs grains unis, en sorte que l'on n'y voit plus la différence des grains, & que quoique cette différence subsiste, elle est néanmoins invisible, nous sommes ainsi unis à Jesus Christ & entre nous.* CAR CELUI-CI N'EST PAS NOURRI D'UN CORPS, ET CELUI-LÀ D'UN AUTRE; MAIS NOUS SOMMES TOUS NOURRIS D'UN MÊME. *Et c'est pourquoi il ajoute*

Homil. 24. in 1. Epist. ad Cor.

que nous participons tous au même pain. Que si nous participons au même pain, nous devenons donc aussi la même chose. Liv. IV. Ch. XI.

N'est-ce pas une chose horrible qu'on ait prétendu abuser contre la présence réelle d'un passage qui en contient une preuve si évidente? *Nous sommes tous joints à Jesus Christ & entre nous*, dit S. Chrysostôme, *parce que nous sommes nourris d'un même corps.* Et pourquoi sommes-nous nourris d'un même corps? Parce que nous participons au même pain, & que ce pain est le corps de Jesus Christ. Ainsi le fondement de toutes ces expressions est cette vérité réelle, que le pain consacré est véritablement & réellement le corps même de Jesus Christ. C'est de-là qu'il s'ensuit que nous sommes nourris d'un même corps; puisque le pain dont nous sommes nourris est le corps de Jesus Christ. C'est de-là qu'il s'ensuit que nous sommes nourris d'un même pain; puisque tous ces pains sont le corps même de Jesus Christ, qui est un. C'est de-là qu'il s'ensuit que nous sommes joints à Jesus Christ; car en prenant son corps nous lui sommes très-réellement & très-intimément unis. C'est de-là qu'il s'ensuit que nous devenons son corps. Car comme la même ame animant divers membres en forme un même corps; de même le même corps de Jesus Christ reçu dans tous les corps des fideles, les unit & en forme un même corps.

C'est de-là qu'il s'ensuit que nous sommes *ce même corps*. Car cette union intime avec le corps de Jesus Christ, qui est le degré le plus proche de l'identité de nature, s'exprime fort raisonnablement par le terme de *même*, lorsque l'on l'explique comme S. Chrysostôme fait ici.

C'est de-là qu'il s'ensuit que le pain & les fideles ne sont pas plusieurs corps, mais un même corps; parce que le pain consacré étant le corps de Jesus Christ par identité de nature, & ce même corps étant dans les fideles par union réelle, il se fait & des fideles & de Jesus Christ, & par conséquent du pain, qui est Jesus Christ, un même corps mystique, dont le lien est le corps naturel de Jesus Christ.

Il ne faut que comparer ce lieu de S. Chrysostôme avec plusieurs lieux semblables de S. Cyrille d'Alexandrie, comme je le ferai en un autre endroit, pour reconnoître & que l'on ne peut donner d'autre sens à S. Chrysostôme, & que l'on ne peut rien dire de plus fort pour la présence réelle. Et cela fait voir que quand S. Chrysostôme se sert de cette expression: *que nous sommes ce même corps*, il s'en sert, non dans un sens de figure & de signification, mais pour marquer par-là notre étroite union avec Jesus Christ; il s'en sert d'une maniere très-raisonnable & très-intelligible tout ensemble, puisqu'elle est clairement expliquée par la suite: il s'en sert par occasion, c'est-à-dire, par l'engagement où il étoit d'expliquer l'expression de S. Paul: *Unum corpus multi sumus.* Et ce sont trois cir-

Liv. IV. Ch. XI. constances essentielles, qui rendent l'expression de S. Chrysostôme bien différente de celle dont il s'agit, qui est que l'Eucharistie est le corps même de Jesus Christ, prise dans le sens des Calvinistes, puisqu'il faut qu'ils disent que les Peres se sont servis de ces paroles dans un sens de figure, c'est-à-dire, où le mot *est* est pris pour *signifie*: ce qui ne se rencontre point ici; qu'ils s'en sont servis sans explication, au lieu que S. Chrysostôme s'est expliqué; & qu'enfin ils s'en sont servis sans que rien les y obligeât; au lieu que S. Chrysostôme y étoit engagé par le dessein d'expliquer un passage de S. Paul.

De Baptis. Ethiopis. c. 11. L'expression qu'Aubertin rapporte de S. Fulgence, a le même sens que celle de S. Chrysostôme. Ce Saint dit que *nous sommes ce vrai pain même & ce vrai corps*, parce que nous en sommes membres; c'est-à-dire, que toute la figure consiste en ce qu'il se sert pour marquer une simple union, d'un terme destiné à marquer l'identité, parce que ce sont deux degrés qui se touchent; & cela n'a nul rapport avec l'expression dont il s'agit, prise au sens des Calvinistes. Secondement, il s'en sert en s'expliquant dans tout ce Chapitre, où il dit souvent que les baptisés sont membres du même corps de Christ; au lieu de dire, comme il fait en ce lieu-là, *qu'ils sont ce corps même.*

Enfin il s'en sert par occasion, & pour expliquer de quelle sorte on pouvoit dire en un sens que l'on participoit au corps de Jesus Christ dans le Baptême, en devenant membre de son corps.

Je remarquerai seulement ici en passant, que quoique S. Fulgence, pour expliquer comment ceux qui meurent sans avoir participé à l'Eucharistie peuvent avoir la vie éternelle, & conserver néanmoins le sens général de cette parole du Fils de Dieu: *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme & ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous*, ait recours à une participation de la chair du corps de Dieu différente de l'ordinaire, & qu'il prétend être inséparable du Baptême où nous devenons membres de Jesus Christ, il est clair néanmoins que S. Fulgence n'entend nullement par-là cette manducation par foi, que les Calvinistes veulent être absolument nécessaire pour participer à la chair de Jesus Christ. Car S. Fulgence étend cette participation à tous les baptisés généralement, & par conséquent aux enfants qui n'ont point de foi actuelle, & que les Calvinistes déclarent pour cette raison incapables de manger spirituellement la chair de Jesus Christ. 2°. Il le dit particuliérement sur le sujet d'un Ethiopien qui avoit été baptisé sans connoissance, & par conséquent sans foi actuelle, & qui n'avoit point reçu l'Eucharistie. Et c'est sur ce sujet qu'il avance que lorsque l'on est baptisé, on participe à la chair de Jesus Christ d'une maniere qui satisfait à cette parole du Fils de Dieu: *Si vous ne mangez ma chair & ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous.*

Pour cette autre expression plus commune dans les Peres, qui est, *que les pauvres sont Jesus Christ même, & que l'on voit en eux Jesus Christ même*, elle ne signifie point aussi qu'ils sont des figures de Jesus Christ; elle a des fondements réels, connus, marqués dans l'Evangile & souvent expliqués par les Peres, qui sont, que Jesus Christ voulant nous donner moyen de pratiquer envers lui la reconnoissance que nous lui devons, a substitué les pauvres en sa place, & qu'il répute fait à lui-même le traitement qu'on leur fait; qu'il veut que nous considérions leurs souffrances comme les siennes, & que nous ayions le même desir de les soulager que nous aurions de le soulager lui-même; qu'il veut que nous l'ayions en vue en les assistant, & qu'il nous déclare qu'il se croira rebuté si nous les rebutons.

Qui doute qu'après cette déclaration formelle du Fils de Dieu on n'ait sujet de dire, que lorsque le pauvre demande c'est Jesus Christ même qui demande, que lorsqu'il souffre c'est Jesus Christ même qui souffre, que lorsqu'on l'assiste c'est Jesus Christ même qu'on assiste; c'est-à-dire, qu'il y a entre les pauvres & Jesus Christ identité de fonction & d'effet, & qu'il n'y a pas de différence entre la demande d'un pauvre & la demande que feroit Jesus Christ même, quant à l'effet de nous obliger à l'assister? Qu'il ne doit point non plus y avoir de différence entre les assistances que nous lui rendons, & celle que nous rendrions à Jesus Christ même; qu'ainsi le pauvre est en un sens la main de Jesus Christ, puisqu'il reçoit par ses mains; qu'il est sa bouche, puisque Jesus Christ parle & qu'il mange par lui; qu'il est son corps, puisque Jesus Christ veut que l'on regarde ses souffrances comme les siennes. De sorte que les pauvres étant d'ailleurs des créatures vivantes & animées, tout cela porte à dire que le pauvre est Jesus Christ même.

Mais toutes ces raisons n'ont point de lieu dans l'opinion des Calvinistes à l'égard de l'Eucharistie. Jesus Christ n'a point dit, tout ce que vous ferez à ce pain vous le ferez à moi-même. Il n'a point dit, quand vous mangerez ce pain vous me mangerez moi-même; quand vous toucherez ce pain vous me toucherez moi-même. Il n'a point dit, ce pain fera sur vous les mêmes effets que mon corps. Il n'a point dit, je vous récompenserai pour avoir mangé ce pain, comme pour avoir mangé mon corps. Il n'a rien dit de tout cela, il a dit seulement: *Ceci est mon corps.* Et ces paroles, prises pour *ceci est la figure de mon corps*, qui est le sens des Calvinistes, n'impriment aucune de ces idées qui sont le fondement de cette expression, par laquelle on dit que le pauvre est Jesus Christ même. C'est pourquoi comme on ne s'y est jamais porté dans les propositions purement figuratives, on ne s'y feroit jamais porté dans celle-là, si on l'avoit prise dans ce sens figuratif.

Ce seroit en vain que les Calvinistes, pour le rendre plus probable, auroient recours à leur *vertu* & à leur *efficace* prétendue, puisque cette efficace est elle-même chimérique, & que comme je l'ai déja fait voir, & comme je le montrerai encore plus amplement, il seroit impossible que l'on se fût imaginé que l'Eucharistie eût aucune efficace, si l'on avoit pris ces paroles: *ceci est mon corps*, dans le sens de figure. Mais d'ailleurs la seule efficace ne suffit pas pour porter les hommes à se servir de ces termes: *L'Eucharistie est le corps même de Jesus Christ*. Car encore, par exemple, que le Baptême & le Chrême contiennent l'efficace de la chair de Jesus Christ, selon les Calvinistes, ils ne montreront point qu'il ait jamais été dit que le Baptême ou le Chrême fussent la chair même de Jesus Christ.

Encore qu'ils contiennent la vertu du Saint Esprit, & qu'ils en soient les figures efficaces, ils ne trouveront point qu'il soit dit qu'ils sont le *Saint Esprit même*, ni que l'on ait prié Dieu de rendre ou le Baptême ou le Chrême *le Saint Esprit même*. Encore que le Baptême soit en particulier une figure efficace du sang de Jesus Christ, & qu'il en contienne la vertu, on ne trouvera point qu'il soit dit qu'il est *le sang même de Jesus Christ*, ni que l'on ait prié Dieu qu'il rendît l'eau dont on se sert au Baptême, *le sang même de Jesus Christ*.

Ainsi étant visible d'une part, que les hommes ne se sont jamais portés à dire des signes qu'ils sont les choses mêmes qu'ils signifient, ni à cause de la simple signification, ni à cause de la vertu: & de l'autre, que ces mêmes hommes se sont servis de cette expression-ci: *L'Eucharistie est le corps même de Jesus Christ*, non dans un endroit du monde, mais par toute la terre; non dans un seul siecle, mais dans tous les siecles; non rarement, mais fréquemment; non dans des discours d'éloquence, mais dans les discours les plus dogmatiques & les moins susceptibles de chaleur & de figure; qu'ils s'en sont servis sans éclaircissement, sans y être attirés par ce qui précede ou par ce qui suit; qu'ils s'en sont servis avec opposition aux signes: il faut vouloir s'aveugler volontairement, ou renoncer à la bonne foi, pour ne pas reconnoître qu'elle n'a point d'autre sens dans les Ecrits des Peres que celui qu'elle a présentement dans la bouche des Catholiques; c'est-à-dire, que dans les uns & dans les autres elle enferme une profession de la réalité du corps de Jesus Christ dans l'Eucharistie, & une exclusion du sens figuratif des Calvinistes.

CHAPITRE XII.

Examen de la nouvelle Philosophie de M. Claude sur les expressions qu'il appelle générales.

L'Une des plus importantes découvertes que M. Claude ait cru avoir faites dans son dernier ouvrage, est ce nouveau principe qu'il étale en divers endroits, touchant les expressions qu'il appelle *générales*, & qu'il propose expressément dans le troisieme Chapitre de son troisieme Livre, en traitant de l'opinion des Grecs.

Ce principe est, que toutes les expressions par lesquelles on s'efforce de montrer que les Grecs croient la présence réelle & la Transsubstantiation, comme sont celles-ci; *que le pain consacré est le corps de Jesus Christ, le corps même de Jesus Christ, le propre corps de Jesus Christ, le corps né de la Vierge, le vrai corps, le corps de Jesus Christ dans la vérité; que le pain est changé véritablement au corps de Jesus Christ; que ce ne sont pas deux corps mais un même corps;* que toutes ces expressions, dis-je, sont des expressions générales & indéterminées, au lieu que celles de *changer en la substance du corps de Jesus Christ, transsubstantier au corps de Jesus Christ*, dont les Latins se servent, sont particulieres & déterminées; qu'ainsi ces expressions des Grecs ne prouvent rien de précis, & qu'on n'en sauroit conclure qu'ils les aient entendues au même sens que les Latins entendent les leurs; parce, dit M. Claude, *que c'est une regle de la droite raison, de n'attribuer jamais un sens particulier & déterminé à des personnes qui ne s'expliquent jamais qu'en des termes généraux.* 3. Répons. p. 167.

Les utilités qu'il tire de ce principe sont merveilleuses, & il avoue lui-même qu'il sert de fondement à tout son Livre. C'est par-là qu'il répond à la plupart des passages des Grecs qu'on lui avoit produits. *Les Grecs*, dit-il, *s'arrêtent quelquefois aux expressions générales que le pain & le vin sont le corps & le sang de Jesus Christ, & qu'ils sont changés en ce corps & en ce sang, laissant au reste à Dieu la connoissance précise de l'espece de ce changement.* Voy. pag. 460. 463. 464. 465.

C'est une exception générale qu'il croit suffisante pour ruiner tout d'un coup toutes les preuves qu'on lui allegue. *Quant à moi*, dit-il, *si je ne me proposois que de montrer l'insuffisance des preuves de M. Arnauld*, JE POURROIS ME CONTENTER D'ALLÉGUER CETTE GÉNÉRALITÉ: *car elle suffit seule pour empêcher qu'il ne puisse rien conclure.* p. 310.

Ce nouveau principe ne lui fournit pas seulement des réponses, il lui

 fournit auſſi des arguments invincibles. Car c'eſt de-là qu'il tire ſa troiſieme preuve du ſentiment des Grecs, qu'il appelle *déciſive*, & qu'il répete en pluſieurs autres endroits. p. 168.

Enfin il a cru cette raiſon ſi plauſible, qu'il en fait un ſujet de raillerie, & qu'il a pris plaiſir à la propoſer de cet air qui lui eſt particulier, & qu'il croit extrêmement agréable. p. 173. *Que veulent dire ces Grecs*, dit-il, *avec leurs expreſſions générales, qui ne ſont bonnes qu'à faire ſuer les gens? Si nous en voulons croire M. Arnauld, ils ont dans la tête fort diſtinctement cette penſée, que toute la ſubſtance du pain eſt réellement convertie en la ſubſtance du corps de Jeſus Chriſt: ils veulent bien l'enſeigner comme ils le penſent; ils ont intérêt qu'on le ſache nettement, afin que cette doctrine porte les peuples à adorer cette ſubſtance après la converſion. Ils n'ignorent pas de quelle maniere l'Egliſe Romaine s'en explique. Ils ſont engagés d'ailleurs à ne recevoir pour la foi que les premiers ſept Conciles, où il n'y a pas un mot de cette converſion ſubſtantielle, & à rejetter tous ceux qui l'ont formellement décidée, ſans jamais excepter ce dogme; & cependant ils ne s'expliquent que par des généralités qui ne ſignifient rien. Et il faut que M. Arnauld, pour la gloire de qui les Grecs ſont encore au monde, & à qui ils ont obligation de n'être pas péris ſous les conquêtes des Ottomans; il faut, dis-je, qu'il ſe fatigue & qu'il fatigue ſes amis; qu'il ennuye ſes lecteurs; qu'il épuiſe le tréſor de ſes conſéquences; c'eſt-à-dire, le tréſor de ſes illuſions, & qu'il tienne toujours ſon imagination agitée pour tirer du langage ordinaire de ces gens-là, au moins une ombre & une apparence de Tranſſubſtantiation. Sans mentir il y en a là pour ſe mettre en colere contre les Grecs; car il faut qu'ils aient la tête bien dure, & la langue bien ſeche, de ne ſavoir pas exprimer nettement & ſans ambiguité, une idée qu'ils ont ſi bien dans l'eſprit, & qui d'elle-même eſt ſi diſtincte & ſi nette.*

Tout cela veut dire en un mot, que quand on allegue à M. Claude, que, ſelon les Grecs: *L'Euchariſtie eſt le corps même de Jeſus Chriſt, le corps propre de Jeſus Chriſt, le vrai corps de Jeſus Chriſt; que le pain eſt changé au vrai corps de Jeſus Chriſt, au propre corps de Jeſus Chriſt; que Jeſus Chriſt eſt dans nous par ſa chair, par ſa propre chair;* ce ſont des arguments qui ne ſont propres qu'à le mettre en belle humeur.

Or comme il eſt aiſé de juger, que quelque ſoin que nous ayions eu de montrer que tous ces termes ont été pris par les Peres dans leur ſignification propre, & qu'on ne les peut entendre en un ſens métaphorique, il ne laiſſera pas de prétendre les éluder dans les Peres, comme il croit avoir fait dans les Auteurs Grecs qui ont écrit depuis le huitieme ſiecle, en faiſant de même paſſer ces expreſſions dans les Peres pour *des termes généraux*: je crois être obligé d'examiner ici cette nouvelle Philoſophie, non

non feulement pour prévenir la réponfe qu'il pourroit faire aux paffages que nous venons d'alléguer, & à ceux que nous alléguerons dans la fuite, mais auffi pour tirer en paffant, de l'examen & de la réfutation de ce principe, des conclufions toutes contraires à celles qu'il a tirées. LIV. IV. CH. XII.

Car au lieu qu'il croit avoir renverfé par ce principe *des termes généraux*, tous les paffages qu'on lui a produits dans le premier Tome de la Perpétuité, il eft clair au contraire, qu'en le renverfant, non feulement tous ces paffages fubfiftent, mais que tout fon Livre, qui n'eft appuyé que fur ce principe fantaftique, eft entiérement détruit.

Cet examen eft donc très-important, & cependant il eft fi facile qu'on peut dire qu'il eft déja fait; puifqu'en montrant, comme nous avons fait, que ces termes: *L'Eucbariftie eft le vrai corps de Jefus Chrift, le propre corps de Jefus Chrift, le corps même de Jefus Chrift*, ne fe prennent ni dans un fens de figure, ni dans un fens de vertu, on a fait voir auffi qu'ils ne fe prennent point dans un fens général & indéterminé. Car encore que l'on fe puiffe quelquefois fervir de paroles générales & indéterminées, néanmoins la connoiffance que l'on a en particulier de la doctrine de l'Eglife, les applique toujours aux dogmes précis & déterminés qui font reçus; & c'eft pourquoi M. Claude avoue, que tous ces termes, quoique généraux, ont un fens particulier dans la bouche des Latins: *Nous favons*, dit-il, *que dans l'Eglife Romaine on croit communément la Tranffubftantiation. Quand donc elle nous dit que le pain eft fait le corps de Jefus Chrift, ou qu'il eft changé au corps de Jefus Chrift, bien que ces paroles foient générales, nous n'héfitons pas néanmoins à les entendre dans ce fens particulier.* 3. Répons. p. 167.

Il faut donc conclure le même des Peres; & ainfi quand on accorderoit à M. Claude que ces paroles feroient générales par elles-mêmes, il ne laifferoit pas d'être certain qu'ils les ont portées à quelque fens particulier, quel qu'il foit. Or il n'y en a que deux, felon lui-même. *On peut*, dit-il, *concevoir en deux façons que le pain & le vin font changés au corps & au fang de Jefus Chrift. 1°. Par une converfion réelle de toute la fubftance du pain & du vin en celle du corps & du fang de Jefus Chrift, en forte que la fubftance du pain ne fubfifte plus après le changement. 2°. Par l'addition d'une nouvelle qualité ou d'une nouvelle forme au pain & au vin.* C'eft ce que M. Claude appelle en d'autres endroits le *changement de vertu & d'efficace.* Qu'il y ajoute s'il veut encore, le fens de *figure*, pour rendre fa divifion plus exacte: mais il eft clair par-là, qu'étant certain que les Peres ont conçu ces termes en quelques-unes de ces manieres particulieres, en montrant qu'ils ne les ont point pris dans ces fens de figure 3. Répons. p. 309.

& de vertu, on montre aussi qu'ils ne les ont point pris en un sens général, & qu'ils les ont entendues en un sens de réalité & de Transsubstantiation. Ainsi comme une grande partie de cet ouvrage est employée à détruire ces sens chimériques, on détruit par conséquent presque partout ce nouveau principe de M. Claude.

Il ne seroit donc pas besoin absolument de réfuter en particulier ce principe prétendu, puisque l'on en conclut la fausseté de presque toutes les preuves que nous avons alléguées, & que nous alléguerons dans la suite de ce livre. Néanmoins pour montrer l'état que l'on fait des pensées de M. Claude, & pour tâcher de contribuer autant à sa véritable utilité, comme il s'est efforcé de contribuer au divertissement des autres, par des railleries qu'il a crues ingénieuses, je veux bien m'y appliquer en particulier, & lui faire voir, que cete maxime sur laquelle il a fondé toute sa Réponse, est un des plus grands égarements où un homme d'esprit puisse tomber.

La premiere chose qu'il est bon de remarquer sur ce sujet, est, que ce principe étant répété par-tout dans son Livre, & servant de fondement à un grand nombre d'arguments & de réponses, on ne trouve point néanmoins qu'il se mette en peine sérieusement de l'établir en aucun lieu. On le trouve toujours supposé comme un premier principe, & avec cette confiance qui fait le caractere de M. Claude. La premiere fois qu'il s'en sert, qui est le troisieme Chapitre de son troisieme Livre, il le propose si négligemment, qu'on diroit qu'il s'étoit assuré auparavant du consentement du genre humain.

Les expressions ordinaires, dit-il, *dont les Grecs se servent pour expliquer ce qu'ils croient du mystere de l'Eucharistie, sont à-peu-près celles-ci. Ils appellent les symboles, les dons saints, les choses saintes, les ineffables mysteres, le corps & le sang de Jesus Christ, le pain sanctifié, le pain saint, les particules ou les parties, la marguerite, c'est-à-dire la perle, & quelques autres termes semblables. Ils disent que le* PAIN EST LE CORPS DE JESUS CHRIST, QU'IL EST *fait le* CORPS MÊME DE JESUS CHRIST, *qu'il est changé au corps de* JESUS CHRIST, *qu'il* EST LE VRAI CORPS *de* JESUS CHRIST, *& pour exprimer ce changement, ils se servent des termes de μεταβάλλειν, μεταρρυθμίζειν, μεταποιοῦν, μεταστοιχειοῦν, μεταβαίνειν, μετασκευάζειν.*

Or il est certain que ces expressions, soit qu'on les prenne chacune à part, soit qu'on les joigne toutes ensemble, ne sauroient former l'idée de la Transsubstantiation. Car OUTRE QU'ÉTANT GÉNÉRALES, *elles sont capables de plusieurs sens particuliers, & qu'on les trouve indifféremment employées en d'autres sujets, où l'on ne s'imagine aucune Transsubstantiation, comme on le pourroit prouver par mille exemples, s'il étoit nécessaire; outre cela,*

dis-je, c'est une regle de la droite raison de n'attribuer jamais un sens particulier & déterminé à des personnes qui ne s'expliquent qu'en des termes généraux, à moins qu'il ne paroisse évidemment d'ailleurs qu'elles ont eu ce sens particulier.

On voit bien par ce discours que M. Claude suppose que ces termes sont généraux. *Outre*, dit-il, *que ces termes sont généraux, il est certain*, dit-il encore, *que ces expressions ne sauroient former l'idée de la Transsubstantiation;* mais on ne voit pas qu'il se mette en peine de le prouver. Il affirme, il suppose, il se met en possession, il tire des conséquences; mais pour le principe, il demeure toujours uniquement fondé sur la seule autorité de M. Claude.

Cependant nous sommes si éloignés d'être d'accord sur ce point, que je lui soutiens, que ce principe qu'il propose comme vrai, clair, certain, incontestable, est non seulement obscur, contestable, faux; mais qu'il est même clairement faux, & entiérement insoutenable. Je passe même encore plus avant, & je prétends lui prouver, qu'il n'avance avec tant de confiance que ces termes sont généraux, que parce qu'il ne sait pas, ou qu'il dissimule de savoir, ce que c'est qu'un terme général, & qu'il abuse de ce mot d'une maniere qui témoigne ou peu d'intelligence ou peu de sincérité.

C'est ce que l'on conclut facilement de la maniere dont il en parle; car encore qu'il n'apporte aucune preuve formelle de la généralité de ces termes, il fait voir néanmoins, que ce qui l'a jeté dans cette pensée est, qu'il prétend que tous ces termes *de vrai corps, de propre corps, &c.* peuvent être pris en divers sens; & de-là il croit avoir lieu de conclure que ce sont donc des expressions générales, & qu'elles ne sauroient former l'idée de la Transsubstantiation. C'est ce qu'il marque assez clairement par ces mots: *Outre qu'étant générales, elles sont capables de plusieurs sens particuliers, & qu'on les trouve indifféremment employées en d'autres sujets, où l'on ne s'imagine aucune Transsubstantiation, comme on le pourroit justifier par mille exemples.*

Or comme, par l'aveu des Ministres & de M. Claude même, tous ces sens auxquels ces termes se peuvent prendre sont des sens métaphoriques, il faut que M. Claude se soit mis ce principe dans l'esprit; que dès-lors qu'un terme pouvoit être employé par métaphore, & être pris ainsi tantôt en un sens propre, & tantôt en un sens métaphorique, il devoit passer pour un mot général, indéterminé & commun, & qu'il étoit incapable de former l'idée du sens propre & déterminé.

Voilà l'unique fondement de ce grand principe; & tout le raisonnement entier consiste dans cet enchaînement de propositions: *Tous ces*

 termes de vrai corps de Jesus Christ, de changer au corps de Jesus Christ, au propre corps de Jesus Christ, &c. peuvent être pris en des sens métaphoriques: donc ils sont généraux: donc ils ne sauroient former l'idée de la Transsubstantiation: donc il faut chercher des clauses qui les déterminent; & s'il n'y en a point, on doit conclure que ceux qui s'en sont servis n'ont ni enseigné ni cru la Transsubstantiation.

Mais cet enchaînement n'est qu'un amas d'illusions & de faussetés: il est faux que ces termes puissent être pris dans un sens métaphorique; on l'a déja fait voir de plusieurs, & nous le ferons voir des autres.

Mais il est de plus très-faux qu'encore qu'un mot puisse être pris en un sens métaphorique, il ne puisse plus former l'idée du sens propre & particulier; autrement il faudroit dire, que le mot de *lion* pouvant être pris métaphoriquement pour un vaillant homme, ne peut former l'idée d'un lion. Que le mot de *singe* pouvant être pris pour un mauvais imitateur, ne peut former l'idée d'un singe. Que le mot de *chien* marquant quelquefois un impudent par métaphore, ne sauroit former l'idée d'un chien. Que le mot d'*aigle* étant employé en diverses métaphores, ne sauroit former l'idée d'un aigle. Que le mot de Dieu étant appliqué par métaphore à des choses qui ne sont point Dieu, ne sauroit former l'idée de Dieu.

M. Claude poussera même bien plus loin s'il veut les conséquences de cet admirable principe. Car il en conclura, que ces paroles *de changement de substance*, qu'il nous propose dans tout son Livre comme particulieres & déterminées, ne sont ni particulieres ni déterminées, mais que ce sont encore de ces termes généraux qui ne prouvent rien; puisqu'il n'ignore pas qu'Aubertin n'ait prouvé qu'ils sont quelquefois employés par métaphore, & que c'est par cette solution qu'il prétend éluder ce passage célebre de l'Auteur des Homélies attribuées à Eusebe Evêque d'Emese: *Le sacrificateur invisible change par sa parole & par sa puissance secrete les créatures visibles en la substance de son corps.*

Il en conclura, que l'on ne doit pas non plus s'embarrasser du terme de Transsubstantiation, puisqu'il prétend lui-même, dans son Livre contre le Pere Nouet, que Gabriel de Philadelphie s'est servi de ce terme dans un sens métaphorique.

M. Claud. contre le P. Nouet, pag. 370.

La Métousiose de Gabriel, dit M. Claude, c'est-à-dire, la Transsubstantiation (car il a ce terme tellement en horreur, que quand il ne se peut empêcher d'avouer que quelqu'un s'en est servi, il aime mieux parler grec que latin ou françois) *est un changement non de destruction, par lequel la nature ou la substance du pain cesse d'être, mais de réception ou d'acquisition de grace.* Et par conséquent ce terme a aussi deux sens, selon M. Claude, & ainsi il est général & ne prouve rien.

Le principe de M. Claude eſt donc ſi vaſte & ſi étendu, qu'en ſuivant les conſéquences naturelles qui en naiſſent, il faut conclure non ſeulement des termes dont il s'agit, mais généralement de tous ceux dont les Catholiques ſe ſervent, qu'ils ne ſauroient former l'idée de Tranſſubſtantiation; puiſque pouvant être employés en des métaphores, il les faut mettre au nombre de ces termes généraux qui ne prouvent rien. LIV. IV. CH. XII.

Ces étranges conſéquences donnent d'abord ſujet de demander à M. Claude, pourquoi il nous a tant preſſés de lui montrer dans les Auteurs Grecs les termes de Tranſſubſtantiation, de μετουσίωσις, de changement de ſubſtance; puiſque quand on les lui auroit montrés une infinité de fois, il s'en ſeroit moqué comme des autres, par ſon admirable principe *des termes généraux;* & qu'il auroit pu nous dire de même, avec cet air enjoué qui lui ſied ſi bien: *Que nous veulent dire les Grecs avec leurs expreſſions générales de Tranſſubſtantiation & de changement de ſubſtance, qui ne ſont bonnes qu'à faire ſuer les gens? Sans mentir il y en a là pour ſe mettre en colere contre les Grecs. Car il faut qu'ils aient la tête bien dure & la langue bien ſeche de ne ſavoir pas s'exprimer autrement.* Cela ſeroit tout auſſi raiſonnable étant appliqué à ces termes, qu'à ceux de *vrai corps* & de *propre corps*, auxquels il plaît à M. Claude de l'appliquer.

Mais il eſt ſur-tout important de lui faire conſidérer ſérieuſement les horribles conſéquences de ce principe, à l'égard des autres articles de la foi, & les ouvertures qu'il donne aux Sociniens pour en détruire toutes les preuves. Car s'il ſuffit pour montrer qu'un terme ne prouve rien, de dire qu'il peut être employé en diverſes métaphores, & par conſéquent qu'il eſt général, que deviendront la plupart des paſſages qu'on emploie pour prouver la divinité de Jeſus Chriſt, la perſonne du Saint Eſprit, le péché originel, l'unité de la nature divine? Faudra-t-il s'engager toujours à prouver que les termes dans leſquels ces paſſages ſont exprimés, ne ſe prennent jamais métaphoriquement? Et comment le pourroit-on faire de la plupart? Je ne veux pas faire ici l'application de cet étrange principe à toutes les preuves des myſteres: les Sociniens ne la font que trop. J'aime mieux découvrir à M. Claude l'illuſion de ſon principe, qui n'eſt pas certainement digne de ſa ſubtilité, afin qu'il ſe puiſſe ſervir de ce que nous lui allons dire contre l'abus que les Sociniens en font.

Cette illuſion conſiſte, en ce qu'il ne s'eſt pas ſouvenu qu'afin qu'un terme ſoit général, il faut qu'on s'en puiſſe former une certaine idée générale, qui ſe puiſſe concevoir ſans y enfermer aucune eſpece particuliere. Comme l'on conçoit l'idée de vertu, ſans concevoir les idées des vertus particulieres, & celle de ligne ou de triangle, ſans l'appliquer à aucune des eſpeces de lignes ou de triangles.

Liv. IV. Ch. XII. C'est de ces mots généraux dont il est vrai de dire qu'ils ne prouvent rien par eux-mêmes, & qu'ils ne sauroient former l'idée des especes particulieres; puisque nous supposons qu'ils ne forment dans l'esprit qu'une idée générale à laquelle l'esprit s'arrête. Ainsi dire simplement qu'on a vu un animal, n'est pas dire qu'on a vu un homme, ni qu'on a vu un cheval.

Mais il n'en est pas de même des mots propres, qui sont quelquefois employés en des sens métaphoriques. Car le sens propre & le sens métaphorique n'ayant pas d'idée commune, l'usage que l'on fait de ces termes dans les métaphores, ne les rend pas généraux, parce que l'esprit se porte toujours au sens propre distinctement conçu, ou au sens métaphorique conçu aussi distinctement, & ne demeure jamais dans une idée générale, parce qu'il n'y en a point. Tout ce qu'il peut faire est de demeurer en suspens entre les deux sens particuliers, ou dans une ignorance absolue de tout sens, s'il ne le fait pas: mais il ne demeure jamais dans une idée générale, indistincte, & indéterminée, parce qu'il n'y en a point, comme j'ai dit.

Or tous les mots dont il s'agit: *corps de Jesus Christ*, *vrai corps*, *propre corps*, *corps même de Jesus Christ*; & toutes ces expressions: *que le pain est changé au corps de Jesus Christ*, *né de la Vierge*, *au corps crucifié*, *&c.* ne sont pas de ces idées générales qui se subdivisent en diverses especes, & qui se peuvent concevoir sans se former l'idée d'aucune de ces especes. Ce sont des termes propres & déterminés par eux-mêmes. *Corps de Jesus Christ*, signifie le corps de Jesus Christ, sa substance, son être: *vrai corps*, *propre corps*, *corps même*, le signifient encore plus fortement, plus affirmativement, plus expressément, & marquent une plus grande attention de l'ame à la vérité de la chose signifiée. Et de même quand on dit: *que le pain est changé au corps de Jesus Christ*, *& au vrai corps de Jesus Christ*, cela signifie proprement qu'il est fait la substance même du corps de Jesus Christ. Les Ministres, même les plus déraisonnables se sont contentés de soutenir jusqu'ici, que ces termes se pouvoient employer en un sens métaphorique: mais ils n'ont jamais nié que ces termes ne signifiassent proprement un changement substantiel. Il s'ensuit de-là qu'il n'y a point d'idée commune entre ces termes pris proprement, & ces mêmes termes pris métaphoriquement. Quand ils y pourroient être pris, ils seroient toujours ou propres ou métaphoriques, mais jamais généraux; c'est-à-dire, que l'on ne s'en sert jamais pour signifier une idée commune qui se puisse concevoir séparément des sens particuliers. On peut bien en ignorer absolument le sens. On peut bien être en doute à quelle idée on les doit rapporter; mais on ne s'en peut

jamais former une idée générale, ni les prendre par conséquent pour des termes généraux.

Je dis qu'on peut bien en ignorer absolument le sens, ou douter à quel sens on les doit rapporter, du propre ou du métaphorique, parce que ces dispositions ne sont pas impossibles : mais il est ridicule néanmoins d'attribuer ces dispositions ou aux Peres ou aux Auteurs Grecs qui s'en sont servis, ou même au commun des peuples à qui ils parloient. Car puisqu'ils se servoient de ces termes pour exprimer leurs pensées, ils y concevoient donc un sens; & comme ils n'ont jamais marqué que ce sens fût difficile, & qu'ils n'ont jamais appréhendé qu'on ne s'y trompât, il est encore ridicule de supposer que les peuples à qui ils parloient, & qui se servoient des mêmes paroles, ne les entendissent pas.

M. Claude doit donc d'abord corriger toute cette vaine Philosophie sur les termes généraux. Il ne nous doit plus dire, comme il fait, que ces expressions *peuvent être prises en un sens général & indistinct*; ni que les Grecs *se tiennent quelquefois dans la réserve, en se restreignant à leurs termes généraux*, ni *qu'ils abandonnent quelquefois la détermination à Dieu, demeurant, quant à eux, dans la généralité.* Car ce sens *général & indistinct* est une pure chimere; puisqu'il n'y a aucune idée générale entre le sens propre & le sens métaphorique, & qu'il faut par nécessité qu'ils aient pris ces termes dans le sens propre ou dans le sens métaphorique, & qu'ainsi il est impossible qu'ils soient demeurés dans la *généralité.* 3. Répons. p. 463. p. 308 & 309.

Il ne nous doit plus dire que ces expressions *ne sauroient former l'idée de la Transsubstantiation.* Car comme un mot est toujours capable de former l'idée de l'objet qu'il signifie proprement, il est ridicule de dire, que les mots de *pain changé au corps de Jesus Christ*, ne puissent former l'idée d'un pain changé au corps de Jesus Christ, véritable, réel & naturel.

Il ne nous doit plus dire que *la Transsubstantiation est la détermination précise & distincte de la maniere en laquelle le pain est fait corps de Jesus Christ.* Comme si dire que le *pain est fait corps de Jesus Christ*, étoit une expression générale, & dire *qu'il est transsubstantié au corps de Jesus Christ*, fût une expression déterminée & particuliere. Car on lui soutient que la premiere n'est point plus générale que la seconde; qu'elles signifient toutes deux la même chose précisément, quoique d'une maniere différente, comme nous l'expliquerons dans le Chapitre suivant. Enfin il doit reconnoître qu'il a établi tout son Livre sur un principe qu'il lui a plu de supposer comme évident & incontestable, & qui est néanmoins évidemment faux, comme nous l'avons fait voir.

CHAPITRE XIII.

Réponse à deux difficultés qui peuvent rester sur cette matiere, où l'on fait voir qu'il n'est pas possible que les peuples aient entendu les termes dont il s'agit en un sens métaphorique, & l'on découvre la véritable raison pourquoi les termes de changement de substance & de Transsubstantiation, ont été plus souvent employés par les Latins que par les Grecs.

Comme je n'ai pas seulement dessein de ruiner les vains efforts de M. Claude, & de montrer qu'il ne prouve rien, mais que je tâche autant que je puis, de donner aux choses qu'il m'oblige de traiter, toute la lumiere que l'on y peut desirer, il me semble qu'il est bon de pousser encore plus avant cet examen de la nature des termes dont M. Claude avoue que les Grecs se sont servis depuis le septieme siecle, & que les anciens Peres avoient employés aussi-bien qu'eux. Car encore qu'il soit certain, comme nous l'avons prouvé dans le Chapitre précédent, que les termes dont il s'agit ne sont nullement généraux, & que l'on ne s'en sauroit former une idée commune & indistincte ; & qu'il soit clair que les Auteurs qui s'en sont servis les ont pris ou dans le sens propre, ou dans le sens métaphorique ; & enfin quoiqu'il soit ridicule de prétendre *qu'ils ne peuvent former l'idée de la Transsubstantiation*, on pourroit pourtant, en tournant d'une autre maniere le raisonnement de M. Claude, former encore deux difficultés. La premiere seroit de dire, que si ces termes ne sont pas généraux, ils sont au moins équivoques, puisqu'ils se peuvent prendre en un sens propre, & en un sens métaphorique, & qu'ainsi ils ne suffisent pas seuls pour prouver qu'ils ont été pris par les Peres & par les Grecs postérieurs dans ce sens propre & naturel.

La seconde seroit de dire, qu'une preuve que ces termes ne suffisent pas seuls pour déterminer l'esprit au sens propre, c'est que les Latins ont introduit le nouveau terme de Transsubstantiation, pour exprimer distinctement cette idée, & pour ôter l'équivoque.

Or pour la premiere difficulté, nous y avons pleinement satisfait presque par tout cet ouvrage. Car nous ne nous sommes pas contentés de proposer simplement ces termes ; mais nous avons fait voir de plus, qu'il n'étoit pas possible de les prendre en un sens métaphorique, & que l'usage & la raison excluent positivement toute métaphore de la maniere dont les Peres s'en sont servis. Ainsi il est inutile de dire qu'on est obligé de faire voir que ces termes n'ont pas été pris par les Peres en un sens métaphorique

taphorique, puiſque l'on a entiérement ſatisfait à cette condition, quand elle ſeroit méme légitime. Liv. IV. Ch. XIII.

Mais il faut néanmoins remarquer ſur ce ſujet, que quoique preſque tous les mots dont on ſe ſert dans toutes les langues, ſe prennent quelquefois en un ſens propre, & quelquefois en un ſens métaphorique, il y a néanmoins cette différence entre l'un & l'autre, que comme le ſens propre eſt le ſens naturel du terme, il ne faut point de preuves particulieres pour montrer qu'il ſe doit expliquer en ce ſens propre; il ſuffit qu'il n'y ait point de raiſon qui force de le prendre en un autre ſens.

Mais comme le ſens métaphorique eſt étranger aux termes, il faut qu'il y ait quelque choſe qui y détermine l'eſprit. Il faut que l'idée que l'on veut exprimer ſoit très-connue; que le rapport du terme à cette autre idée, ſoit ou autoriſé par un uſage public & connu, ou clairement marqué par les circonſtances; & à moins que de cela, l'eſprit demeure dans le ſens ſimple & littéral, comme dans ſa ſituation naturelle.

Je puis bien appeller un vaillant homme un *lion*, & un homme cruel & brutal *un tigre*, parce que tout le monde connoît le rapport que le terme de *lion* a à ſignifier la *valeur*, & celui que le mot de *tigre* a à ſignifier la *cruauté;* mais ſi ce rapport étoit inconnu, ces expreſſions ſeroient ridicules dans un ſens métaphorique.

Il y a, par exemple, des Auteurs qui rapportent, qu'un certain oiſeau appellé Caradrius, ſe détourne des malades quand ils doivent mourir, & s'approche au contraire d'eux pour attirer la cauſe de leur maladie, lorſqu'ils doivent réchapper; & ſur ce fondement ils comparent cet oiſeau à Jeſus Chriſt, qui s'eſt ainſi approché des hommes pour prendre ſur ſoi leurs infirmités, & leur procurer le ſalut. Mais ne ſeroit-ce pas une extravagance, ſi en vertu de la propriété de cet oiſeau inconnu, on prenoit la liberté de ſe ſervir du mot de *Caradrius* pour ſignifier Jeſus Chriſt, en parlant à des gens qui ne connoîtroient ni cet oiſeau, ni ſa propriété, & ſi on leur diſoit, par exemple, qu'il faut eſpérer *en Caradrius*, & qu'il n'y a que *Caradrius* qui nous puiſſe ſauver?

Honorius Presb. Serm. de Aſcenſ.

Il n'eſt donc pas beſoin proprement de raiſons pour prendre un terme dans ſon ſens naturel; mais il en faut pour le prendre en un ſens métaphorique; & le ſeul défaut de ces raiſons eſt une détermination ſuffiſante au ſens propre & naturel.

Ainſi ce ne ſont point ceux qui prétendent que quand les Peres & les Auteurs Grecs diſent, que le pain conſacré *eſt le vrai corps de Jeſus Chriſt, le propre corps de Jeſus Chriſt, le corps même de Jeſus Chriſt*, ils ont pris ces termes dans leur ſens propre, qui ſont obligés de le prouver: car cela ſe ſuppoſe de ſoi-même. Mais ce ſont ceux qui prétendent qu'ils

 les ont pris en un ſens métaphorique, qui ſont obligés d'en apporter des preuves, & qui doivent faire voir que les eſprits étoient ſuffiſamment portés à les prendre dans ce ſens métaphorique par les circonſtances & les termes auxquels ils étoient joints.

Il faut qu'ils faſſent voir, que les expreſſions de *vrai corps*, de *corps propre*, de *corps même*, de *pain changé au vrai corps de Jeſus Chriſt*, ont un rapport naturel & connu à cette *vertu ſurnaturelle*, *& à cette forme économique*, au ſens de laquelle ils prétendent qu'elles ont été priſes par les Grecs.

Il faut qu'ils montrent, que comme ces expreſſions étoient communes & ordinaires, ſelon M. Claude même, l'explication en étoit auſſi commune & ordinaire, ou facile à deviner par les termes mêmes, en ſorte que l'on eût droit de ſuppoſer le rapport de ces mots à cette idée, comme auſſi connu & auſſi certain que celui de lion à un vaillant homme.

Mais comment M. Claude ſatisferoit-il à cette obligation, puiſqu'il faut qu'il reconnoiſſe, d'une part, que cette *forme économique & ſurnaturelle* du corps de Jeſus Chriſt à laquelle il rapporte ces expreſſions, n'a jamais été exprimée que par un ſeul Auteur, qu'il prétend être S. Jean de Damas, qui n'a jamais été cité de perſonne, comme nous l'avons remarqué ailleurs; & qu'ainſi elle devoit être plus inconnue à tous les Grecs, que l'oiſeau Caradrius & le rapport qu'il a avec Jeſus Chriſt: & que d'ailleurs *l'uſage* du terme de *corps*, ou de *vrai corps*, de *propre corps*, pour ſignifier une forme économique & ſurnaturelle, ou une vertu ſéparée, eſt la choſe du monde la plus éloignée des penſées ordinaires des hommes.

Comment feroit-il donc poſſible que les peuples ne connoiſſant ni cette forme, ni ce rapport, euſſent conçu que ces termes: *Le pain, le vin myſtiquement conſacrés ſont*, SELON LA VÉRITÉ, *le corps & le ſang de Notre Seigneur, étant changés par ſa vertu divine d'une maniere que les yeux ne découvrent point, & qui n'eſt connue que par l'eſprit*, ſignifient qu'ils reçoivent la *forme économique & ſurnaturelle du corps de Jeſus Chriſt?*

Comment les Evêques Grecs auroient-ils pu prétendre ſans folie que les Sarraſins, à qui ils faiſoient prononcer ces paroles en les recevant à l'Egliſe, les prendroient dans un ſens ſi extraordinaire & ſi inoui? M. Claude
p. 493. n'avoue-t-il pas lui-même, *que ces termes ne prouvent point le changement de vertu*; & ne les rapporte-t-il pas ailleurs, comme ayant été pris par les Grecs en un certain ſens général, qui ne contenoit aucune détermi-
p. 308. nation? Il eſt donc impoſſible que ces termes aient été pris par tous les peuples d'Orient dans le ſens de cette vertu & de cette forme économique.

Les exemples dont M. Claude ſe ſert pour rendre ce ſens probable, ne

ſont propres qu'à en faire mieux connoître l'abſurdité. *Dans la ſeconde maniere*, dit-il, *de concevoir le changement du pain au corps de Jeſus Chriſt, le pain eſt conſidéré comme un ſujet qui ſubſiſte toujours, mais qui, recevant en ſoi ce qu'il n'avoit pas, eſt fait par ce moyen le corps & le ſang de Jeſus Chriſt, en la maniere que le papier qui reçoit ſon caractere & le ſeing du Prince eſt fait la lettre du Prince; ou que la cire qui reçoit l'impreſſion du ſceau eſt faite le ſceau; ou que la laine teinte en écarlate eſt faite écarlate, ou que le bois recevant l'impreſſion du feu eſt fait feu; ou comme l'aliment recevant la forme de notre chair & lui étant joint, eſt fait notre corps.* LIV. IV. CH. XIII. p. 509.

Mais certainement M. Claude devroit prendre garde à ne ſe ſervir pas de comparaiſons ſi peu juſtes, & qui ont ſi peu de rapport avec le point dont il s'agit. Car tous ces exemples ſont tirés de choſes connues & expoſées aux ſens, qui ſont toutes exprimées par des termes propres, ou par des métaphores très-communes & très-ordinaires. Perſonne n'ignore que l'on n'écrive ſur du papier, que l'on n'imprime ſur de la cire le ſceau du Prince, que le bois ne devienne feu, & que l'aliment ne ſe change en chair. Toutes les expreſſions dont on ſe ſert pour marquer ces choſes ſont, comme j'ai dit, ou propres ou tirées de l'uſage commun. Il n'y a point de métaphore à dire, que le bois devient feu, que l'aliment devient chair, parce qu'ils reçoivent la forme naturelle de feu & de chair; ni à dire, que le papier devient lettre, & la cire ſceau, parce que les mots de lettre & de ſceau ſignifient des formes artificielles que tout le monde connoît.

Mais il en eſt tout au contraire de cette *forme ſurnaturelle & économique*, ou de cette *vertu ſéparée*. Ce ſont les choſes du monde les plus inconnues; & le rapport des termes de *vrai corps*, de *propre corps*, de *corps même*, de *corps né de la Vierge*, pour ſignifier cette *forme économique & ſurnaturelle*, ou cette *vertu ſéparée*, eſt encore plus inconnu. Ainſi c'eſt la prétention du monde la moins raiſonnable que de vouloir que ces termes aient été pris en ce ſens par des Sarraſins convertis; par tous les peuples qui s'en ſervoient communément lorſqu'ils aſſiſtoient aux ſacrés myſteres; par les Evêques qui ne les employoient qu'en ſuppoſant qu'ils ſeroient entendus, & qui ne ſe ſont jamais mis en peine de les expliquer.

Or l'excluſion du ſens métaphorique eſt, comme j'ai déja dit, la détermination naturelle des termes au ſens propre & naturel. Et l'on ne trouvera point que toutes les expreſſions de l'Ecriture qui contiennent les articles de foi, y ſoient déterminées d'une autre maniere. De ſorte que l'on peut dire que la préſence réelle & la Tranſſubſtantiation ſont exprimées par les Peres en des termes auſſi propres, auſſi précis & auſſi déterminés, que toutes les autres vérités de foi.

Cela paroîtra encore plus évidemment par l'éclairciſſement de la ſeconde difficulté, qui conſiſte à ſavoir pourquoi, ſi ces termes de *corps de Jeſus Chriſt*, de *vrai corps de Jeſus Chriſt*, de *propre corps de Jeſus Chriſt*, & autres ſemblables, qui ſe trouvent dans les anciens Peres & dans les Auteurs Grecs qui ont écrit depuis le ſeptieme ſiecle, ſont précis & déterminés, les Latins ont encore introduit d'autres termes pour marquer plus préciſément leur créance.

M. Claude, raiſonnant ſur le principe de ſes *termes généraux*, réduit cette difficulté en axiome, & prononce avec autorité; *qu'il faut ſavoir que la Tranſſubſtantiation eſt la détermination préciſe & diſtincte de la maniere avec laquelle le pain eſt fait le corps de Jeſus Chriſt:* mais il ſe trompe avec ſon axiome, & il abuſe des termes de détermination, comme nous l'allons faire voir.

Il faut donc remarquer premiérement, que ces termes, *ſoleil, vrai & propre ſoleil, eſſence du ſoleil, être du ſoleil, ſubſtance du ſoleil*, ont abſolument le même objet. Car le ſoleil n'eſt pas diſtingué de ſa ſubſtance & de ſon être, de ſon eſſence; & il en eſt de même des termes de *vrai ſoleil*, de *propre ſoleil:* car le vrai ſoleil n'eſt que le ſoleil.

Ces termes ne ſont point proprement déterminatifs; c'eſt-à-dire, qu'ils n'appliquent pas une idée générale à une eſpece particuliere; le vrai ſoleil & la ſubſtance du ſoleil n'étant point du tout des eſpeces de ſoleil, mais étant le ſoleil même. Il ne faut pas s'imaginer néanmoins qu'ils forment abſolument la même idée, ni que l'uſage en ſoit entiérement indifférent: car l'eſprit ſent fort bien qu'il y a des lieux où quelques-uns de ces termes ſeroient ridicules, quoiqu'ils n'aient que le même objet. C'eſt parler raiſonnablement, par exemple, que de dire, que l'on eſt fort incommodé du ſoleil, ou que le ſoleil fait ſon tour en un an: mais ce ſeroit parler extravagamment que de dire que l'on eſt incommodé par le vrai ſoleil, ou que la ſubſtance du ſoleil fait ſon tour en un an. Je ne crois pas auſſi que M. Claude prétende que ce ſoit parler d'une maniere générale & équivoque, que de dire que M. Claude a fait un Livre, & qu'il nous veuille obliger de dire, pour parler déterminément & diſtinctement: *que le vrai M. Claude, ou la ſubſtance de M. Claude, a fait ce dernier ouvrage.*

Il faut donc reconnoître de même que l'on ne ſe porte à uſer de ces termes de *vrai corps*, de *propre corps*, de *ſubſtance du corps de Jeſus Chriſt*, que par des raiſons particulieres; & ces raiſons ne ſont pas difficiles à deviner. Car quand quelque objet ſe préſente à l'eſprit comme difficile à croire, & qu'il faut que l'eſprit faſſe quelque effort pour s'y attacher, il eſt porté à ne ſe contenter pas des termes ordinaires, & à en chercher d'autres qui marquent une application plus forte de l'ame à la vérité propoſée.

C'eſt proprement l'effet & la raiſon de ces termes *de vrai corps*, *de propre corps*, *de corps même :* car ils marquent que l'eſprit s'attache plus fortement à ſon objet, & qu'il l'embraſſe plus fermement. Ainſi quand Jacob diſoit: *verè Deus eſt in loco iſto*, il ſignifioit, que Dieu étoit en ce lieu, & il marquoit de plus qu'il conſentoit pleinement à cette vérité, & la ſéparoit de toutes les fauſſes viſions; ce qui eſt le ſens du mot de *verè*.

Il n'eſt donc pas étrange que la préſence réelle & la Tranſſubſtantiation, étant des objets difficiles à croire, l'eſprit faſſe effort pour s'y attacher, & qu'il ne ſe contente pas de les exprimer ſimplement, en diſant: *Que le pain conſacré eſt le corps de Jeſus Chriſt, qu'il eſt fait le corps de Jeſus Chriſt, qu'il eſt changé au corps de Jeſus Chriſt:* mais que, pour éloigner tous les doutes qui ſe pourroient élever contre ce myſtere, il ajoute: *Que c'eſt le vrai corps de Jeſus Chriſt, le propre corps de Jeſus Chriſt, le corps même de Jeſus Chriſt.*

On fait à peu-près la même choſe quand on dit que *c'eſt la ſubſtance du corps de Jeſus Chriſt*, ou *que le pain eſt changé en la ſubſtance du corps de Jeſus Chriſt.* Car ce n'eſt pas que la *ſubſtance du corps de Jeſus Chriſt* ſoit autre choſe que ſon corps même; mais c'eſt que ce terme marque une application plus forte de l'ame à conſidérer le corps de Jeſus Chriſt, & à éloigner de la penſée tout ce qui n'eſt pas ce corps.

Mais il faut remarquer ſur ce ſujet, qu'il y a deux ſortes de doutes à l'égard de l'Euchariſtie, qui peuvent donner occaſion de chercher des termes pour marquer qu'on les déſavoue & qu'on les rejette. Il y en a de naturels & qui ont pu s'élever en tout temps; & ce ſont ceux qui naiſſent de la difficulté même du myſtere. Il y en a d'autres que les diſputes & les héréſies ont produits, dont on tâche auſſi de s'éloigner, en s'attachant à la vérité que ces héréſies combattent.

Or quand on ne déſavoue que les doutes naturels, la maniere ordinaire de le faire eſt, de ſe ſervir des termes *de vrai*, *en vérité*, *véritablement*, *de corps même*, *de propre corps;* parce que ce ſont les expreſſions naturelles dont les hommes ſe ſervent pour s'attacher fortement à une vérité difficile, & pour en exclure les figures & les métaphores.

Mais quand on a deſſein de déſavouer & de combattre des erreurs que des perſonnes téméraires ont avancées ſur quelque myſtere, on ne ſonge pas tant alors à s'exprimer naturellement, qu'à le faire d'une maniere oppoſée à l'erreur que l'on rejette, & par des termes dont ces hérétiques ne ſe ſervent point, & qu'ils avouent être contraires à leur ſentiment.

Car comme c'eſt l'ordinaire des hérétiques de ſe ſervir des termes des Peres, & d'y enfermer de faux ſens, afin qu'ils deviennent ainſi équivoques, il n'eſt pas étrange que l'Egliſe, pour ſe diſtinguer d'eux, s'atta-

Liv. IV. Ch. XIII. che particuliérement à certains termes, dont elle voit qu'ils ont moins corrompu le sens.

Ce n'est pas que ces termes soient d'eux-mêmes plus expressifs & plus formels que ceux dont les hérétiques abusent: car ils agissent pour l'ordinaire dans ce choix des termes plutôt par bizarrerie que par raison. Ils en rejettent quelquefois de certains comme entiérement contraires à leur doctrine, & ils prétendent que d'autres y sont conformes, quoique les uns & les autres n'aient que le même sens.

Cet éclaircissement démêle ce qui est arrivé dans l'usage que les Grecs & les Latins ont fait des termes sur le sujet de l'Eucharistie. Car lorsque ni les uns ni les autres n'ont voulu qu'exprimer simplement ce qu'ils croyoient de l'Eucharistie, ou qu'ils n'ont combattu que les doutes naturels, ils se sont contentés de dire qu'elle étoit *le vrai corps de Jesus Christ*, *le propre corps de Jesus Christ*, *le corps né de la Vierge*; *que le pain étoit changé au corps de Jesus Christ*; & ils n'ont point affecté le terme de *substance*, ni de *changement de substance*, quoiqu'ils en aient aussi usé quelquefois. Car c'est ainsi, comme nous avons vu, que l'Auteur des Homélies attribuées à Eusebe Evêque d'Emese, dit: *Que le Prêtre invisible change les créatures visibles en la* SUBSTANCE *de son corps & de son sang.*

Hom. 5. de Pasch.

Gélase, si souvent cité par les Religionnaires, emploie aussi une expression semblable. *Les Sacrements*, dit-il, *passent par l'opération du Saint Esprit en la* SUBSTANCE *divine.*

De duab. nat. cont. Nestor. & Eutich.

S. Fulbert s'en est aussi servi dans les paroles suivantes: *Il n'est pas permis de douter que la matiere terrestre étant élevée au dessus de sa nature dans les Sacrements spirituels, par la puissance de celui qui a tiré toutes choses du néant, elle ne soit changée en la* SUBSTANCE *de Jesus Christ, puisqu'il dit lui-même, ceci est mon corps.*

Epist. 1.

Mais quoique ces Auteurs se soient servis de ces termes, ç'a été néanmoins sans s'y attacher, & sans croire qu'ils fussent essentiels pour faire entendre cette vérité; de sorte que l'on peut dire que ç'a été plutôt par hasard que par dessein.

Les termes ordinaires par lesquels ils s'expriment, sont ceux de *vrai* & de *propre corps*, comme nous l'avons prouvé; & c'est ce qui a été même pratiqué, non seulement par Paschase & par Hincmar, mais aussi par ceux qui ont combattu Bérenger, avant que le desir que les Sacramentaires ont eu de tirer les Peres à leur parti, les eût portés à corrompre plusieurs de leurs termes.

C'est ainsi que Paschase, pour exprimer la vérité de la présence réelle, se sert ordinairement de ceux-ci: *Que c'est le corps de Jesus Christ, selon la vérité; que c'est le vrai corps de Jesus Christ,*

Celui-là, dit-il après Hesychius, *mange le corps de Jesus Christ par ignorance, qui ne sait pas que c'est le corps de* JESUS CHRIST SELON LA VÉRITÉ; *Parce*, dit-il encore, *qu'il n'est pas permis de briser Jesus Christ avec les dents, il a voulu que, dans le mystere, le pain & le vin fussent faits* VÉRITABLEMENT *sa chair & son sang, par la puissance de la consécration du Saint Esprit.* VERÈ *carnem suam & sanguinem consecratione Spiritûs sancti potentialiter creari.* Liv. IV. Ch. XIII. Cap. 2.

Et dans son Commentaire sur S. Matthieu, il oppose ces termes de vraie chair, à l'erreur de quelques personnes qui vouloient que ce ne fût que la vertu de sa chair. *Que ceux*, dit-il, *qui veulent affoiblir le sens du mot de corps, & qui disent que ce n'est pas la vraie chair de Jesus Christ ni son vrai sang, qui est célébré dans le Sacrement, entendent ces paroles.* Ainsi ces paroles: *Ce n'est pas la vraie chair de Jesus Christ*, étoient, selon Paschase, l'expression de l'erreur; & ces paroles: *C'est la vraie chair de Jesus Christ*, en étoient la condamnation. In cap. 26. Matth.

Hincmar, qui étoit du même temps que Paschase, ne se sert point aussi d'autres termes que de ceux de *vrai & de propre corps*, soit pour exprimer la foi de la présence réelle, soit pour condamner l'erreur contraire. *Le Sacrifice*, dit-il, *du corps & du sang de Notre Seigneur Jesus Christ, qui se fait avec le pain & le vin mêlé d'eau.... est fait le vrai & le propre corps de Notre Seigneur, & son vrai & propre sang, comme il l'a protesté lui-même par ces paroles: ceci est mon corps.* Hincm. in Epicol. ap. Durand. Troar.

Et au Livre de la Prédestination: *Il y a*, dit-il, *encore d'autres choses qui sont avancées par certaines gens, qui se plaisent à dire des choses nouvelles contre la vérité de la foi catholique .... que le Sacrement de l'Autel n'est pas le* VRAI CORPS ET LE VRAI SANG *de Jesus Christ, mais seulement la mémoire de son vrai corps & de son vrai sang.* Chap. 31.

Lanfranc se sert indifféremment de ces termes de *vrai corps*, *d'être changé au vrai corps de Jesus Christ, & en son vrai sang*, & *être changé en la substance de son corps & de son sang*, comme également contraires à l'erreur de Bérenger. C'est pourquoi Bérenger ayant exprimé l'opinion de Lanfranc par ces termes: que *la substance du pain & du vin ne demeure plus sur l'Autel après la consécration*, & ayant appellé cette doctrine *une folie*, Lanfranc répétant cette même doctrine, l'exprime par les mots de *vrai corps*, au lieu de ceux de substance: *Vous appellez*, dit-il, *du nom de folie la créance que nous avons, que le pain est changé* AU VRAI CORPS DE JESUS CHRIST, *& le vin en* SON VRAI SANG. Lanf. de corp. & sang. Domini. 4.

Le Pape Nicolas II s'étoit aussi contenté, pour faire abjurer à Bérenger son erreur, de lui prescrire ces termes: *J'anathématise toute hérésie, & principalement celle qui enseigne que le pain & le vin que l'on met sur l'Autel* Lanf. c. 2.

LIV. IV. CH. XIII. *ne sont que des Sacrements, & non* LE VÉRITABLE CORPS DE JESUS CHRIST. ANATHEMATISO *omnem hæresim, præcipuè eam quæ adstruere conatur panem & vinum, quæ in Altari ponuntur post consecrationem, solummodò Sacramenta esse & non verum corpus.*

Et quant au Pape Grégoire VII, quoiqu'il se serve de ces termes: *Que le pain & le vin qui sont mis sur l'Autel, sont convertis substantiellement en* LA VRAIE, PROPRE ET VIVIFIANTE CHAIR *de Notre Seigneur Jesus Christ*, il se sert aussi de ceux-ci: *Qu'après la consécration, c'est le vrai corps de Jesus Christ, né de la Vierge.* VERUM *corpus Christi quod natum est de Virgine*, qui sont les termes dont les Grecs se servent ordinairement.

Il paroît donc que ces termes: *C'est le vrai corps de Jesus Christ, c'est la substance du corps de Jesus Christ, le pain est changé au vrai corps de Jesus Christ, le pain est changé en la substance du corps de Jesus Christ, le pain est changé substantiellement au corps de Jesus Christ*, ont été regardés par les Latins, comme des expressions également opposées à l'erreur de Bérenger, & qui signifioient la même chose. Et ce qui les a obligés de les multiplier ainsi, c'est qu'ils avoient affaire à des hérétiques, qui cachoient leur erreur en abusant de la plupart des termes.

Que si dans la suite on s'est particuliérement attaché au mot de *substance du corps de Jesus Christ*, de *changement de substance*, de *changement substantiel*, cela n'est arrivé qu'à cause de la bizarrerie des Sacramentaires, qui ont d'ordinaire exprimé par ces termes l'opinion de l'Eglise, lorsqu'ils l'ont combattue, & qui ont au contraire tâché de corrompre le sens des mots *de vrai corps, de propre corps*, au lieu de les rejetter expressément. Car c'est ce qui a obligé l'Eglise d'Occident, pour ne donner aucun lieu aux hérétiques d'abuser des termes, de se servir dans ses définitions de ceux qu'ils avouoient être contraires à leur erreur. Mais cela ne prouve nullement que ces termes, qu'ils rejettent, & qu'ils avouent contenir précisément la doctrine de la présence réelle & de la Transsubstantiation, soient plus précis & plus déterminés que les autres, ni que ces termes *de vrai corps, de propre corps*, qu'ils font semblant d'admettre, soient généraux & indéterminés.

Car, comme nous avons déja dit, si leur fantaisie s'étoit tournée à prétendre que ces expressions: *Le pain est changé substantiellement au corps de Jesus Christ, le pain est changé par la consécration en la substance du corps de Jesus Christ, le pain est transsubstantié au corps de Jesus Christ*, sont des expressions générales, ils auroient pu le faire par les mêmes raisons dont ils se servent pour mettre ces expressions, le *pain consacré est le vrai corps de Jesus Christ*, & les autres semblables, au nombre des expressions générales,

nérales, puisqu'Aubertin leur fournit aussi des exemples où ces mots *de changer en la substance*, ne marquent qu'un changement accidentel.

En effet, lorsque S. Ambroise dit, que Jesus Christ dans son Baptême, *changea le genre humain comme une eau vile, en la substance de sa divinité*: lorsque S. Jérôme dit: *Qu'il faut que le feu du S. Esprit change toutes nos paroles, toutes nos pensées, & toutes nos actions, en une substance spirituelle*: lorsque Tertullien dit: *Que nous serons changés en une substance angélique*: lorsque Cassien dit: *Que la nature de la chair a été changée en Jesus Christ, par sa Résurrection, en une substance spirituelle*: tous ces Peres ne marquent pas par ces mots des changements de substance. Et cela fait voir en passant, que c'est une fort mauvaise raillerie à M. Claude, lorsque, pour prouver que le terme de changer n'est pas synonime à celui de transsubstantier, il dit que, si cela étoit, on pourroit substituer ce terme à celui de changer dans divers passages d'Auteurs Grecs qu'il allegue: car ce qu'il propose comme ridicule ne l'est nullement, ou ne l'est pas par la raison qu'il se l'est imaginé.

Aubert. p. 880. Serm. 22. In Ezech. c. 43. L. 3. cont. Mar. c. ult. De Incar. l. 3. c. 3. M. Claude p. 175.

On peut fort bien substituer, par exemple, à ce que dit Tertullien, *que nous serons changés en une substance angélique*, ces mots simples, *que nous serons changés en Anges*: & l'on pourroit aussi-bien dire, que la nature de Jesus Christ a été changée en esprit, que de dire, comme a fait Cassien, *qu'elle a été changée en une substance spirituelle.* Et par conséquent, au lieu de ce que dit S. Grégoire de Nazianze, *in Christum transmutatus sum*, je suis changé en Jesus Christ, on pourroit fort bien dire, *in Christi substantiam transmutatus sum.* Et au lieu de ce que dit S. Macaire, *tous sont changés en la nature divine*, on pourroit fort bien dire, *omnes in naturæ divinæ substantiam transmutantur.* Et comme le mot de *transsubstantiare* ne signifie précisément & littéralement que *changer en la substance*, on pourroit se servir de ces termes dans tous ces endroits, s'il ne falloit avoir égard qu'à sa signification littérale. Mais l'unique raison qui feroit qu'il y feroit moins propre, n'est pas qu'il signifie rien davantage que ces autres termes, & qu'il ne leur soit pas synonime; mais c'est qu'ayant été formé tout exprès pour signifier le mystere du changement qui arrive dans l'Eucharistie, & ayant été opposé d'abord à l'erreur des Sacramentaires, il est devenu tellement propre à cette matiere, qu'on ne le transporte guere dans une autre.

Il est donc visible que c'est par une pure fantaisie, que M. Claude prétend, que ces mots *de changer en la substance du corps de Jesus Christ, ou transsubstantier*, sont des termes particuliers & déterminés, & que les mots *de changer au vrai corps de Jesus Christ*, & autres semblables, sont généraux & indéterminés. Car le faux principe dont il se sert pour mettre

Liv. IV. Ch. XIII. ces derniers au nombre des généraux, qui est, que l'on les peut prendre quelquefois en des sens métaphoriques, lui donne lieu de conclure le même des premiers ; & la vérité est, que ni les uns ni les autres ne sont ni généraux, ni équivoques ; mais qu'ils sont propres, particuliers & déterminés. Ils ne signifient tous que le même objet signifié par les termes simples, *de changer le pain au corps de Jesus Christ*, ou *faire le pain corps de Jésus Christ* ; parce que *le corps de Jesus Christ*, *le vrai corps de Jesus Christ*, *la substance du corps de Jésus Christ* ne sont pas différents objets, & que l'on ne peut pas dire qu'aucun de ces termes soit plus général que l'autre.

Ces termes *de changer au vrai corps*, *au propre corps*, *en la substance du corps*, ajoutent seulement, comme il a déja été dit, une application plus forte de l'ame à la vérité proposée & signifiée par les termes simples, & une exclusion plus expresse des sens métaphoriques.

Il n'y a point effectivement de termes plus propres pour produire cet effet, que ceux de *vrai corps* & de *propre corps* ; & c'est pourquoi les Grecs, qui ont suivi le langage naturel, ne se sont guere servis que de ceux-là ; & comme ils n'avoient à désavouer que les doutes naturels, & non à combattre des hérétiques qui attaquassent ce mystere, ils n'ont point eu besoin de former de nouveaux mots, ni d'avoir recours à d'autres expressions.

Mais les Latins s'étant trouvés dans un autre état, ont été obligés de suivre une conduite un peu différente. Ils n'ont pas eu seulement à fortifier les fideles contre les doutes que leur esprit pouvoit former contre ce mystere ; mais ils ont été obligés de les soutenir contre des ennemis déclarés, qui s'efforçoient d'en détruire la foi dans les fideles, & qui se cachoient par l'abus qu'ils faisoient des expressions anciennes. C'est ce qui les a portés à faire plus d'efforts pour exprimer la foi qu'on en doit avoir, & à se servir non seulement des mots de vrai corps, mais aussi de ceux de *substance du corps*.

Il a plu sans raison aux Sacramentaires de se choquer plus de ce dernier terme que des autres, & de tâcher au contraire d'accommoder à leurs sentiments, les termes *de vrai corps* & de *propre corps*, comme ils ont voulu faire à l'égard de quantité d'autres ; tels que sont ceux de *présence réelle*, *de manducation réelle*, qu'ils feignent d'admettre : mais cet artifice, qui n'est fondé que sur leur intérêt, n'est pas capable de changer les idées que tout le monde a de ces termes. Ils ont beau dire que les mots *de vrai corps de Jésus Christ*, *de propre corps de Jesus Christ* sont des *mots généraux* ; qu'ils en fassent l'essai, qu'ils disent souvent à leurs peuples, que l'Eucharistie est le vrai corps de Jesus Christ, & que le pain & le vin sont changés au *propre corps* & au *propre sang de Jésus Christ*, & ils verront

que leurs peuples mêmes prendront ces façons de parler pour des termes très-particuliers; & que les solutions de *la forme économique & surnaturelle, & de la vertu séparée*, quoique publiées par M. Claude avec tant d'éclat, n'empêcheront pas cet effet. Liv. IV. Ch. XIII.

Aussi ils se donnent bien de garde de s'exposer à ce danger. Ils disent bien dans les livres que ces termes sont généraux, qu'ils ne peuvent donner l'idée de la Transsubstantiation: mais ils ont grand soin de ne se point servir de ces prétendus termes généraux, de peur qu'ils n'en donnent effectivement l'idée. M. Claude craint même de les exposer souvent aux yeux & à l'esprit des lecteurs: & il a l'adresse de réduire vingt ou trente passages, qui prouvent non seulement par ces termes, mais par la répétition de ces termes, par l'amas de plusieurs expressions synonimes, par la suite, par l'enchaînement, par l'exclusion de tout terme qui puisse donner l'idée d'une vertu séparée; il a l'adresse, dis-je, de réduire tous ces passages à trois ou quatre lignes; & il a soin même de les environner, & de les étouffer de mille bagatelles, qui empêchent l'esprit d'en sentir la force; & c'est-là ce qu'il appelle *ne laisser rien de considérable dans le Livre de M. Arnauld* à quoi il ne réponde. M. Claud. p. 441, 463. M. Claud. dans sa Préface.

Voilà donc ce que c'est que ce fameux principe *des termes généraux*, proposé & rebattu si souvent dans le Livre de M. Claude, & sur lequel toute sa Réponse est appuyée. C'est une vision sans fondement, qu'il avance sans preuve, quoiqu'elle soit clairement contraire & au sens commun & aux principes même les plus communs de la Logique. C'est un moyen qu'il présente aux Sociniens pour renverser tous les articles de la foi; ou plutôt c'est un moyen qu'il emprunte des Sociniens, qui ont tâché d'en faire le même usage à l'égard des autres mysteres, que M. Claude en fait à l'égard de l'Eucharistie. Enfin c'est un principe démenti par l'expérience de tous les peuples, & par la pratique même de tous les Sacramentaires, qui prennent tellement ces termes pour particuliers & déterminés, qu'ils évitent tous de s'en servir dans leurs discours ordinaires.

Cependant comme si c'étoit le principe le plus clair de soi-même ou le mieux prouvé, M. Claude l'emploie à toute sorte d'usages. Il en tire, comme nous avons déja fait voir, des railleries & des insultes, & il lui fournit aussi, quand il en a besoin, des preuves qu'il appelle convaincantes, & qu'il oppose à tout ce qu'on lui a dit, & qu'on lui peut jamais dire de plus fort & de plus démonstratif.

S'il veut réfuter l'argument que l'on tire de ceux qui faisoient difficulté de croire que l'Eucharistie fût le vrai corps de Jesus Christ, & que le pain fût changé au corps de Jesus Christ, parce qu'ils ne le voyoient pas, il croit qu'il lui suffit d'alléguer, qu'ils n'ont pas dit: *que la substance* p. 457.

 du pain fût changée en la ſubſtance du corps de Jeſus Chriſt, & qu'ils ſe ſont ſervis de ces termes qu'il appelle généraux ou équivoques. *Si Nicolas de Méthone*, dit-il, *eût entendu un changement de ſubſtance, pourquoi ne l'eût-il pas dit? Les langues que M. Arnauld a ſi fort enrichies, quand il a été queſtion de la vertu du corps, ſeront-elles tout d'un coup devenues pauvres quand il s'agira de la ſubſtance?*

p. 641. *Que M. Arnauld*, dit-il en un autre endroit, *nous diſe, s'il lui plaît, pourquoi ces prétendus doutants, qu'il met en avant ſans ſujet & ſans raiſon, ne conſultoient pas le ſens commun pour exprimer leur doute en des termes intelligibles? Que ne diſoient-ils:* NOUS DOUTONS SI LA SUBSTANCE DU PAIN EST CHANGÉE EN LA SUBSTANCE DU CORPS DE JESUS CHRIST.......... *les termes propres & clairs étoient-ils difficiles à trouver?* C'eſt-à-dire, ſelon M. Claude, que tous ces termes de *vrai corps*, de *propre corps*, de *corps même*, dont les Peres ſe ſervoient, n'étoient que des termes équivoques & obſcurs; & ainſi, en ſuivant ſon principe, ce ne feroit pas parler en des termes intelligibles, que de dire ſimplement: *Que le Roi eſt allé viſiter ſes places de Flandres:* mais il faudroit, pour s'exprimer en des termes propres & clairs, dire: *Que la ſubſtance du Roi Louis XIV eſt allée viſiter la ſubſtance de ſes places de Flandres.*

Enfin il porte cette abſurdité juſqu'à un tel excès, qu'il veut bien que l'on compare ce prétendu argument, qu'il tire de ce que les Grecs ne ſe ſont ſervis que des termes *de vrai corps, de propre corps, de corps né de la Vierge*, avec cette foule d'arguments, par leſquels on a prouvé qu'il eſt impoſſible que ſi l'Egliſe Latine & l'Egliſe Grecque euſſent été en différent ſur un point auſſi important que celui de la préſence réelle, elles n'en euſſent pas fait un ſujet de reproche & de diſpute pendant l'eſpace de ſix cents ans.

p. 393. Car voici l'air dont il compare ces deux preuves. « Je dis que ma conſéquence eſt évidente, certaine, immédiate, néceſſaire; au lieu que celle » de M. Arnauld n'a aucune de ces qualités. Ma conſéquence eſt évidente: » car il eſt évident que toute l'Egliſe, qui croit la converſion de la ſubſtance » du pain en la ſubſtance du corps même de Jeſus Chriſt, & qui veut que » ſes enfants la croient, la leur enſeigne en des termes clairs & diſtincts, » qui ſoient capables d'en former l'idée qu'elle veut qu'ils en aient. Or » l'Egliſe Grecque ne le fait pas: donc elle ne la croit pas. Elle eſt certaine autant qu'aucune conſéquence de cette nature le peut être; car » ce ſeroit un prodige inoui, qu'une Egliſe eût, ſur le changement qui arrive » dans l'Euchariſtie, une créance auſſi déterminée & auſſi diſtincte, que » l'eſt celle de la converſion d'une ſubſtance en une autre, & que néanmoins elle ne fût, ou ne voulût s'en expliquer en des termes clairs &

» distincts, quoiqu'elle les trouve d'ailleurs tout formés dans le langage Liv. IV.
» d'une Eglise avec qui elle conviendroit sur ce point. Or c'est ce que Ch. XIII.
» l'Eglise Grecque ne fait pas : elle ne s'en explique pas ainsi. Donc elle
» n'a pas cette créance. Ma conséquence est immédiate : car la premiere
» & la plus immédiate obligation ; le premier & le plus immédiat effet
» qui naît de la créance de la Transsubstantiation dans une Eglise qui la
» tient, est celle de l'enseigner & de s'en expliquer comme elle la croit ;
» c'est-à-dire, distinctement ; car on ne la peut croire que distinctement.
» Or l'Eglise Grecque ne s'en explique pas distinctement. Donc elle ne
» la croit pas. Je dis enfin qu'elle est nécessaire. Car il n'y a rien qui
» pût empêcher l'Eglise Grecque d'expliquer nettement cette créance si
» elle l'avoit : non l'ignorance des expressions propres ; car outre qu'elles
» sont aisées à trouver, l'Eglise Romaine les lui fournit : non la crainte
» de scandaliser ses peuples ; car on veut que ses peuples la croïent de-
» puis la naissance du Christianisme jusqu'à présent sans interruption : non
» la crainte de scandaliser les infideles ; car les infideles, parmi lesquels
» les Grecs vivent, souffrent toutes sortes de Religions ; & les Latins qui
» sont mêlés avec eux, & qui ne font pas difficulté de s'expliquer clai-
» rement touchant leur dogme, auroient il y a déja long-temps ôté ce pré-
» texte aux Grecs : l'appréhension aussi de choquer leurs Empereurs quand
» ils en ont eu, ne sauroit les avoir retenus ; car les Empereurs Grecs,
» comme nous l'avons déja vu, ont été presque tous portés à favoriser
» les Latins. Moins encore peut-on dire qu'ils en aient été empêchés par
» la crainte de l'Eglise Romaine & de sa puissance ; car c'étoit au contraire
» le moyen de se la rendre favorable. Avec tout cela les Grecs n'ensei-
» gnent point cette doctrine en termes clairs & exprès. Donc ils ne la tien-
» nent pas ».

Tout cela n'est fondé, comme je l'ai déja dit, que sur ce principe ridicule, que ce n'est parler qu'en termes généraux & indistincts, de dire simplement : *Que l'Eucharistie est le vrai corps de Jesus Christ ; qu'elle est le corps de Jesus Christ dans la vérité ; qu'elle n'est pas la figure, mais le corps même de Jesus Christ ; qu'elle est proprement & véritablement le corps de Jesus Christ : que le pain & le vin sont changés au vrai corps de Jesus Christ : que le pain, après la consécration, n'est plus un don qui porte en soi l'image du véritable don, & qui contienne comme dans un tableau une représentation de la Passion du Sauveur ; mais que c'est effectivement ce véritable don ; que c'est le corps même du Sauveur plein de sainteté, ce corps qui a souffert réellement tant de choses ; que c'est ce sang, c'est ce corps formé par le S. Esprit, né de la Vierge Marie ;* & qu'à moins que de dire que le pain est changé & transsubstantié en la substance du corps

Cabasilas in Expos. Liturg.

Liv. IV. Ch. XIII. de Jesus Christ, on ne doit point croire qu'un homme enseigne la Transsubstantiation ni la présence réelle. Mais comme il n'y eut jamais rien de plus déraisonnable que ce principe, il n'y a rien aussi de plus absurde que ces conséquences, que M. Claude ne laisse pas de nous proposer froidement, comme étant de la derniere évidence.

La vérité est donc, que tous ces termes, que nous venons de rapporter, ont absolument le même sens que ceux de *transsubstantier* & de *changer en la substance*, & qu'ils n'en sont différents que parce qu'ils sont plus naturels, & que ce sont ceux auxquels on se porte par le seul desir de se faire entendre; au lieu que le terme de *transsubstantier* a été particuliérement introduit pour l'opposer aux hérétiques Sacramentaires. C'est pourquoi lorsque les Grecs ont été plus informés des hérésies de l'Occident, ils n'ont pas fait difficulté de le recevoir aussi dans leurs professions de foi, comme nous l'avons prouvé ailleurs. Mais en le recevant, ils n'ont point prétendu recevoir rien de nouveau, ni de plus précis pour la vérité du mystere que les termes par lesquels ils l'exprimoient auparavant.

Aussi Parthenius Patriarche de Constantinople, qui a solemnellement approuvé, avec les trois autres Patriarches & les principaux Evêques de l'Eglise Orientale, une profession de foi qui porte en termes exprès, *que la substance du pain & la substance du vin sont changées, par la consécration, en la substance du véritable corps & du véritable sang de Jesus Christ*, & qu'après la priere du Prêtre, *la Transsubstantiation se fait au même instant*, ἡ μετουσίωσις παρευθὺς γίνεται, & *que le pain est changé au véritable corps de Jesus Christ, & le vin en son véritable sang, les especes visibles demeurant*; ce Patriarche, dis-je, a si peu cru que ces termes fussent plus expressifs & plus formels que ceux dont les Grecs se servent, que lorsqu'il a été question de condamner dans le Concile qu'il tint à Constantinople, la Confession de Cyrille Lucar, il se contenta de le faire en ces termes : *Il nie que le pain qui est vu & mangé, soit après la consécration, le vrai corps de Jesus Christ; mais il veut qu'il le soit spirituellement, c'est-à-dire, par imagination: ce qui est le comble de l'impiété; car Jesus Christ n'a point dit, ceci est la figure de mon corps; mais il a dit: ceci est mon corps, & ceci est mon sang.*

M. Claude, qui tire ses principaux arguments du droit qu'il se donne de deviner les intentions des gens, & qui les devine ordinairement fort mal, ne manque pas de remarquer sur ces expressions du Concile de Parthenius, *que quelque préoccupés qu'ils fussent, ils n'ont pas osé rétablir la Transsubstantiation que Cyrille Lucar avoit expressément condamnée.* Mais cette conjecture est si peu solide, qu'il se trouve, comme nous l'avons

M. Claud. 3. Réponf. p. 302.

remarqué ailleurs, que le même Parthenius, qui ne se servit que de ces termes en condamnant la doctrine de Cyrille Lucar, & les mêmes Députés de Constantinople, qui ont fait imprimer en Moldavie le Concile de Parthenius en 1642, approuverent solemnellement, en 1643, cette profession de foi où la Transsubstantiation est exprimée par le terme même de *Transsubstantiation*, & *de changement de substance*. Ce qui fait voir manifestement qu'ils ont regardé ces termes comme étant entiérement synonimes, & n'ayant que le même sens.

CHAPITRE XIV.

Que cette expression de S. Grégoire de Nysse, que le pain est appellé & est le corps de Jesus Christ, *exclut positivement le sens de figure.*

Puisque nous avons pour but dans la recherche que nous faisons des sentiments des anciens Peres, de découvrir s'ils ont pris ces paroles: *ceci est mon corps*, dans le sens de *figure*, ou dans le sens de *réalité*, on ne doit pas oublier, entre les expressions qui doivent servir à le déterminer, ce que S. Grégoire de Nysse dit sur le sujet de l'Eucharistie, dans l'Oraison qu'il a faite du Baptême de Jesus Christ.

Ce Saint ayant dessein d'empêcher que l'on ne doutât des effets du Baptême pour la régénération spirituelle, montre d'abord par un discours général, que les choses consacrées sont bien différentes de ce qu'elles étoient avant la consécration. Et comme il y a divers genres de choses consacrées, & que la consécration a des effets fort différents selon les diverses fins de Dieu, il rapporte ces exemples de choses consacrées sans prétendre les égaler, en considérant seulement en toute cette qualité commune, que la consécration les met en un autre état qu'elles n'étoient auparavant. Il allegue pour cela l'exemple d'un Autel consacré, d'un Prêtre, de la verge de Moyse, de l'huile de la Confirmation; & il n'oublie pas le pain eucharistique, dont il parle en ces termes: *Le pain n'est que du pain commun au commencement; mais si-tôt qu'il est consacré par la priere mystique, il est appellé & est fait le corps de Jesus Christ.*

Je ne m'arrête pas à réfuter ici ce que dit Aubertin, que dans tous les autres exemples, la consécration ne change pas la nature des choses. Car les effets de la consécration n'étant réglés que par la volonté de Dieu, il est bien visible qu'ils peuvent être différents; qu'il n'y a nulle conséquence à tirer de l'un à l'autre, & qu'un Auteur qui ne regarde que ce

 qu'elles ont de commun, n'eſt pas obligé de marquer ces différences. Ce n'eſt pas par des analogies qu'il faut raiſonner ſur ces ſortes de choſes; mais nous n'en devons juger que ſur ce qu'il a plu à Dieu de nous en découvrir.

Mais je prétends faire voir que le ſens figuratif eſt clairement exclus par ces paroles de S. Grégoire de Nyſſe, *que le pain eſt appellé & eſt fait*, ou *eſt le corps de Jeſus Chriſt*, σῶμα χριςοῦ λέγεται τε καὶ γίνεται.

Pour faire ſentir l'évidence de cette preuve, il faut rapporter d'abord ce qu'Aubertin dit pour l'éluder. Voici donc ce qu'il y répond: *L'obſervation que fait le Cardinal du Perron, que S. Grégoire de Nyſſe ſe ſert de ces termes, pour montrer que le pain eſt le corps de Jeſus Chriſt, non par un changement de nom, mais par un changement réel, eſt ridicule. Car eſt-il ſi peu verſé dans les Ecrits des anciens Peres, qu'il n'ait pas remarqué que c'eſt une maniere de parler qui leur eſt fort ordinaire, que de dire d'une choſe,* QU'ELLE EST APPELLÉE ET QU'ELLE EST, DICITUR ET EST, *& qu'ils s'en ſervent même en parlant de choſes qui ne ſont que figurément, & non ſubſtantiellement, les choſes du nom deſquelles on les appelle? J'en puis rapporter une infinité d'exemples.*

En effet, il en allegue dix-neuf, que nous examinerons enſuite. Mais il faut remarquer d'abord, que tout ce diſcours roule ſur le ſophiſme perpétuel d'Aubertin, & qui eſt l'une des plus grandes ſources de ſes égarements; c'eſt de confondre les propoſitions métaphoriques proprement dites, où l'attribut eſt pris pour la qualité de quelqu'autre choſe, avec les propoſitions figuratives, où le mot *eſt* ſe prend pour *ſignifie*, ſans que l'attribut change de ſens; en tirant des arguments des unes aux autres, quoiqu'elles ſoient d'une nature ſi différente, que ſouvent les mêmes raiſons qui prouvent qu'une expreſſion métaphorique eſt raiſonnable, prouvent qu'une propoſition figurative ne l'eſt pas.

C'eſt ce qui a lieu dans cette rencontre. Car il eſt vrai que l'on peut ſouvent ſe ſervir de cette expreſſion, *il eſt appellé & eſt*, à l'égard de choſes qui ne ſont que par métaphore, celles du nom deſquelles on les nomme; comme quand on dit, *que Jeſus Chriſt eſt appellé & eſt lumiere.* Et la raiſon en eſt, que le terme métaphorique de *lumiere*, étant pris pour une choſe qui convient réellement à Jeſus Chriſt, on peut affirmer de Jeſus Chriſt & le nom de lumiere, & la choſe ſignifiée, par ce mot pris non dans le ſens littéral, mais dans le ſens métaphorique, pour ce qui éclaire les eſprits. Mais il n'en eſt pas de même des propoſitions figuratives; c'eſt-à-dire, de celles où le mot *eſt* eſt pris pour repréſenter. Car en diſant d'une choſe *qu'elle eſt appellée & eſt*, on fait concevoir à l'eſprit une convenance réelle, & non de ſimple ſignification, qui eſt déja exprimée par le mot

mot eſt appellée. Et ainſi comme cet *eſt* marque un *eſt* de convenance & non de figure, cette expreſſion ne peut avoir lieu dans les propoſitions où l'*eſt* eſt pris pour *ſignifie* & eſt figure ; étant clair que quand on dit d'une choſe qu'elle eſt appellée, & qu'elle eſt en même temps ce qu'on la nomme, on la diſtingue de celles qui ſont appellées d'un certain nom, mais qui ne ſont pas cette choſe dont on leur donne le nom. Or quelles ſeront ces choſes qui ſont appellées, & qui ne ſont pas ce qu'on les nomme, ſinon celles qui ne le ſont qu'en ſignification, en figure & en repréſentation : de ſorte que le propre effet de cette expreſſion eſt d'exclure la figure non de l'attribut, mais du mot *eſt*, & de marquer que ce n'eſt point une convenance de nom, mais une convenance réelle qu'elle ſignifie. LIV. IV. CH. XIV.

C'eſt donc un ſophiſme viſible d'argumenter en cette occaſion des propoſitions métaphoriques aux propoſitions figuratives ; puiſque dans les premieres le mot *eſt* conſerve ſa ſignification naturelle, & qu'il la perd dans les autres. Voyons maintenant ſi les exemples ſeront plus favorables à Aubertin que les principes. Il allegue donc

Que S. Irénée dit, que *l'homme qui a reçu le S. Eſprit, eſt appellé & eſt un homme ſpirituel.* Cont. Hær. l. 5. c. 10.

Que S. Grégoire de Nazianze parlant des noms *de fondement, de pierre, d'agneau*, & autres que l'on donne à Dieu, dit, que *Dieu eſt appellé & eſt chacune de ces choſes.* Orat. 1.

Que ce même Saint parlant du diable dit, qu'il *eſt appellé, & eſt ténebres*, à cauſe de ſon orgueil. Orat. 38.

Qu'il dit de Jeſus Chriſt, qu'il *eſt appellé, & eſt un vêtement d'incorruption.* Orat. 42.

Que S. Auguſtin dit de Jeſus Chriſt, que Jeſus Chriſt *eſt appellé fondement & tête, & qu'il l'eſt véritablement.* De diverſ. Ser. 121.

Que Chromace d'Aquilée dit, *que pluſieurs des Saints ſont appellés & ſont Fils de Dieu.* Frag. in Matt. c. 3.

Que S. Cyrille d'Alexandrie dit de la Synagogue Judaïque, *qu'elle a été appellée veuve, & qu'elle l'a été véritablement.* Et que parlant des fideles il dit : *Nous ſommes appellés enfants de Dieu & nous le ſommes. Nous ſommes appellés la maiſon du Fils & nous la ſommes.* Glaph. in Gen. l. 6. In Joan. c. 1. v 12. Theſaur. aſſ. 32.

Que le même Saint dit : *Qu'il eſt indubitable que nous ſommes appellés, & que nous ſommes les vrais Iſraélites ; que Jeſus Chriſt eſt appellé & eſt la lumiere ; qu'il eſt appellé la bonne odeur de ſon Pere, & qu'il l'eſt en effet.* Cont. Jul. l. 8. In Joan. c. 1. v. 9.

Que Théodoret dit de l'Egliſe : *Qu'elle eſt appellée un corps, & qu'elle l'eſt.* Concil. Gener.

Que S. Iſidore de Damiette dit du Prêtre : *Qu'il eſt appellée la lumiere de l'Egliſe, & qu'il l'eſt.* Rom. t. 1. p. 170.

LIV. IV. CH. XIV. Que Germain de Constantinople dit : *Que l'autel est & appellé la crèche & le sépulcre du Seigneur.*

In Epist. 1. ad Corint. 12. 12. Que le même S. Grégoire de Nysse dit : *Que ceux qui sont purs de cœur sont appellés & sont Israël.*

L. 1. Epist. 319. *Que la vérité est appellée & est le fondement de l'édifice.*

In Theor. rer. Eccl. *Que S. Pierre a été appellé & fait pierre.*

In Cant. Hom. 6. Hom. 14. Hom. 15. Contr. Eun. L. 6. *Que Jesus Christ est conçu & est à la droite de Dieu.*

Et il conclut de tous ces exemples, que S. Grégoire de Nysse a pu dire, *que le pain consacré est appellé & est le corps de Jesus Christ*, en entendant qu'il l'est non proprement, mais en figure & virtuellement.

Je sais d'ordinaire bon gré à Aubertin de ces catalogues d'expressions, qu'il recueille avec un fort grand travail ; parce qu'ils se rencontrent souvent très-propres pour confirmer, que l'expression à laquelle il les rapporte ne peut avoir le sens auquel il la prend, & qu'ils donnent lieu de conclure également, & qu'il n'y a point d'exemple plus semblable, puisqu'il n'auroit pas manqué de les rapporter, & que ceux qu'il allegue ne le sont pas.

Je pense que M. Claude ne me contestera pas la premiere de ces deux conclusions, qui est fondée sur le travail infatigable avec lequel Aubertin a cherché dans les Peres des expressions qui pussent autoriser ses solutions & ses arguments.

Et la seconde ne me sera pas difficile à prouver.

Car il n'y a qu'à remarquer, qu'il est vrai que dans toutes ces expressions, ces termes, *il est appellé & est*, sont appliqués à des attributs métaphoriques ; mais que la raison en est, que ces termes métaphoriques ont un double sens : l'un littéral, l'autre métaphorique ; & que n'étant pas affirmés dans leur sens littéral, ils sont affirmés réellement dans leur sens métaphorique. Ainsi ces propositions sont exactement véritables. Car on donne en effet au sujet le nom métaphorique, ce qui donne lieu de dire *qu'il est appellé ;* & on affirme le sens du terme métaphorique, ce que l'on signifie en disant *qu'il l'est.* Et cet *est* est un *est* de réalité, qui marque une véritable identité. Il ne faut que repasser légérement les exemples d'Aubertin, pour reconnoître qu'il n'y en a aucun qui ne soit de ce genre.

Celui qui a reçu le S. Esprit *est appellé & est un homme spirituel*, non dans le sens littéral de ce mot, qui marqueroit une nature immatérielle ; mais dans le sens métaphorique, dans lequel il signifie un homme dégagé des passions charnelles, & qui ne connoît & n'aime que les biens qui ne se connoissent que par l'esprit.

Jesus Christ est appellé pierre, & il est pierre, non selon la signification littérale de ce mot, mais selon sa signification métaphorique, par laquelle

il marque une fermeté immobile ; & cette fermeté convient très-réellement à Jesus Christ : de sorte que l'*est* marque une convenance très-réelle de l'attribut au sujet dans son véritable sens.

Il en est de même de tous les autres. Il n'y en a aucun où l'*est* soit pris pour *signifie* ; c'est toujours un *est* de convenance réelle. Tout ce qu'il y a de particulier dans ces exemples est, que l'attribut n'est pas pris dans son sens littéral, mais dans son sens métaphorique ; c'est-à-dire, pour la qualité de quelque chose, ou pour la vérité figurée.

Et c'est de-là qu'on doit conclure, que l'on ne peut appliquer raisonnablement cette même expression aux propositions figuratives, comme les Ministres veulent que le soit cette proposition de Jesus Christ, *ceci est mon corps*, qu'ils expliquent par ces termes, *ceci signifie mon corps*. Et la raison en est, que dans les propositions qui s'entendent en ce sens, l'attribut n'a point deux sens, & il est pris dans son sens simple & naturel. Aussi les Ministres prouvent-ils eux-mêmes, que le mot de *corps de Jesus Christ* ne signifie dans cette proposition, *ceci est mon corps*, que le vrai corps de Jesus Christ ; étant clair qu'il n'est point pris ni pour la qualité de quelque chose, ni pour quelqu'autre chose dont il soit figure. Et c'est pourquoi Beze réfute en particulier ceux qui voudroient entendre les mots de corps & de sang de l'efficace & de la vertu de Jesus Christ. *Certainement*, dit-il, *c'est une absurdité trop insupportable, d'entendre le mot de corps de l'efficace & du fruit de la mort de Jesus Christ. Et pour le faire concevoir, il n'y a qu'à substituer cette interprétation aux mots de corps & de sang. Il faudra donc dire, selon ce sens, au lieu de ces paroles, ceci est mon corps, ceci est l'efficace de ma mort ; & au lieu de ceux-ci : ceci est mon sang : ceci est mon esprit qui est versé pour vous. Or qu'y a-t-il de plus impertinent que cela ?* Epist. 5. ad Aleman. Edit. Genevens. p. 55. an. 1573.

Il est donc certain que le mot de corps n'est point métaphorique dans cette proposition, *ceci est mon corps* ; c'est-à-dire, qu'il n'a point deux sens : l'un littéral, l'autre métaphorique. Et c'est ce qui a obligé les Ministres à mettre leur figure dans le mot *est*, en le prenant pour celui de *signifie*. Or c'est le propre effet de cette expression, *il est appellé & est*, d'exclure ce sens du mot *est*, & de faire qu'il soit pris pour marquer une convenance réelle. Et c'est pourquoi on n'applique jamais cette façon de parler aux choses qui ne sont ce qu'on les nomme qu'en signification.

Les Ministres n'ont besoin, pour s'en convaincre, que de repasser dans leur esprit ces fameux exemples, par lesquels ils ont accoutumé d'autoriser leur sens de figure, & ils reconnoîtront eux-mêmes, que l'on n'y sauroit appliquer sans impertinence cette expression *dicitur & est*, *est appellé & est*.

On ne dit point qu'une ſtatue d'Alexandre eſt appellée & eſt Alexandre. On ne dit point qu'une carte d'Italie eſt appellée & eſt l'Italie. On ne dit point que les ſept vaches de Pharaon ſont appellées ſept années, & qu'elles ſont ſept années. Et pour venir aux prétendues expreſſions ſacramentales : on ne dit point que l'Agneau paſchal fût appellé paſſage, & qu'il fût paſſage. On ne dit point que la Circonciſion étoit appellée l'alliance, & qu'elle étoit l'alliance. On ne dit point que la pierre du déſert étoit appellée, & qu'elle étoit Jeſus Chriſt.

Ainſi & les exemples & la raiſon nous portent également à conclure, que quand on dit que le pain conſacré *eſt appellé & eſt le corps de Jeſus Chriſt*, on veut dire qu'il l'eſt réellement & effectivement.

Les exemples ramaſſés avec tant de ſoin par Aubertin, montrent clairement que les Peres ne ſe ſont ſervis de cette expreſſion, que pour marquer une convenance réelle, & jamais pour marquer ſimplement, qu'une choſe en ſignifioit une autre.

La raiſon fait voir que cette expreſſion eſt particuliérement deſtinée à exclure du mot *eſt* le ſens figuratif ; & qu'ainſi n'y ayant point de figure, par l'aveu même des Calviniſtes, dans l'attribut de cette propoſition, *le pain eſt appellé & eſt le corps de Jeſus Chriſt*, il n'y en a point du tout. De ſorte que l'on a ſujet d'en conclure que le ſens figuratif des Calviniſtes a été formellement rejeté par S. Grégoire de Nyſſe.



LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Que l'efficace de l'Eucharistie reconnue par les Peres, prouve qu'ils n'ont point pris ces paroles: Ceci est mon corps, *dans le sens de figure.*

QUoique cette preuve que nous proposons ici, renferme celle que nous avons déja proposée sur le sujet de l'Eucharistie, en montrant que l'on ne sauroit conclure, que l'Eucharistie ait aucune efficace, si l'on prend ces paroles, *ceci est mon corps*, au sens des Calvinistes; elle en est pourtant différente par le différent usage que nous en ferons. Car dans la premiere nous avons conclu seulement, que cette efficace ne se trouvant pas dans l'Ecriture, les Calvinistes l'admettoient sans raison & contre leurs propres principes: & nous en conclurons ici, que les Peres ayant établi une efficace, & attribué plusieurs effets à l'Eucharistie qui ne se peuvent tirer de l'Ecriture prise au sens des Calvinistes, & qui sont des suites nécessaires du sens catholique; c'est une preuve démonstrative qu'ils ne l'ont pas expliquée comme les Calvinistes, mais comme les Catholiques. C'est l'usage que nous en ferons ici, & cet usage est très-légitime. Car rien sans doute n'est plus propre pour nous faire discerner le véritable sens dans lequel les Peres ont pris ces paroles: *ceci est mon corps*, que les suites & les conséquences réelles qu'ils en ont tirées. On peut bien s'imaginer qu'une expression engage à d'autres expressions, quoique cela ait même des bornes, & qu'il n'en faille pas faire une regle générale; une métaphore que l'usage rend raisonnable & intelligible n'autorisant pas toujours celles qui ne sont pas établies, quoiqu'elles aient le même sens. Mais il est certain au moins, que les conséquences qui consistent dans les choses, ne peuvent naître que du fond même de l'opinion.

Mais parce que c'est une supercherie ordinaire à ceux qui sont prévenus, lorsqu'ils savent que des conséquences ont été effectivement tirées par des personnes avec qui on est bien aise de paroître conforme de sentiment, de joindre dans leur esprit ces conséquences avec ces opinions, sans prendre garde si elles s'accordent & peuvent subsister ensemble; la raison demande que l'on examine d'abord sans prévention la liaison de la conséquence avec les principes, sans faire encore réflexion si elles ont été effectivement tirées.

Or c'eſt ce que nous avons déja fait, en prouvant qu'il ne s'enſuit nullement du ſens que les Calviniſtes donnent à ces paroles: *ceci eſt mon corps*, que l'Euchariſtie ait aucune efficace particuliere, ni qu'elle ſoit, comme ils diſent, le corps de Jeſus Chriſt *en vertu.* Car ſi Jeſus Chriſt ne nous a dit autre choſe par ces paroles, ſinon que le pain ſignifie ſon corps, il ne nous eſt pas permis d'ajouter à cette déclaration du Fils de Dieu, une choſe qui n'y eſt pas enfermée, puiſque ce n'eſt que pour éviter de donner à l'Ecriture des ſens qu'elle ne renferme pas, qu'il eſt défendu de rien ajouter au texte.

On peut bien conclure de ce ſens: *ceci ſignifie mon corps*, que le pain en vertu de cette inſtitution, peut imprimer en nous l'idée du corps de Jeſus Chriſt, quoique ce ſoit d'une maniere peu vive, parce que n'étant fondée que ſur un rapport qui ne ſe voit pas par les ſens ni par l'imagination, & qui ſe comprend ſeulement par l'eſprit, & ne ſe retient que par une mémoire intellectuelle, il n'excite naturellement que des penſées aſſez ſombres & aſſez languiſſantes. On en peut conclure qu'il peut contribuer comme ſigne à tous les avantages que l'on retire de la méditation de Jeſus Chriſt; c'eſt-à-dire, que l'on peut conclure, que l'Euchariſtie eſt efficace en la maniere que le ſont tous les ſignes arbitraires & naturels qui nous repréſentent Jeſus Chriſt, & nous en renouvellent l'idée. Mais on n'a aucun droit de conclure de-là, que Dieu donne de nouvelles graces à ceux qui la reçoivent, & qu'il ne faille pas douter que *par le moyen de ce myſtere, Dieu ne communique à ſes enfants une plus abondante meſure de ſa paix & de ſa conſolation, un nouveau degré de ſa ſanctification & de ſon amour & de ſa crainte; ni que les conſciences ſentent bien quand on a dignement communié.* Car tous ces effets étant libres & volontaires de la part de Dieu, c'eſt une témérité & une préſomption criminelle de les attacher à la réception de l'Euchariſtie, à moins que l'Ecriture ne les y attache, & que nous n'en voyions la promeſſe dans la parole de Dieu. Il ne nous eſt point permis de faire agir Dieu à notre fantaiſie, de donner aux hommes des aſſurances que Dieu ne leur donne pas, ni d'attacher ſes opérations à des moyens auxquels il ne nous a pas déclaré qu'il les attachoit. Il a promis, à l'égard du Baptême, de renouveller les hommes par ce moyen: il le faut donc croire parce qu'il l'a dit. Mais pour le croire à l'égard de l'Euchariſtie, il faut que l'on montre qu'il l'ait promis à l'égard de l'Euchariſtie.

M. Claud. 2. Réponſ. pag. 321.

M. Claude prétendra peut-être que ces paroles, *ceci eſt mon corps*, ſignifient non ſeulement, que le pain eſt le corps de Jeſus Chriſt en *figure*, mais qu'il l'eſt auſſi *en efficace.* C'eſt une illuſion dont Aubertin ſe ſert dans tout ſon Livre, joignant toujours la *figure* à *l'efficace*, comme ſi c'étoient des choſes qui puſſent être ſignifiées par les mêmes termes. Et cepen-

dant cela eſt ſi faux, que le même Aubertin en expliquant en particulier ces paroles, *ceci eſt mon corps*, eſt contraint de ſe renfermer entiérement dans le ſens de figure : il n'autoriſe que le ſens de figure, il ne produit des exemples que du ſens de figure, & il ne trouve aucun jour ni aucun lieu d'introduire ſon *efficace* dans ces paroles.

Car il eſt remarquable que de tous les exemples qu'il produit, pour montrer que le mot *eſt* peut être pris pour *ſignifie & être figure*, il n'y en a aucun où il ſoit pris pour être en *efficace*. Ainſi ce prétendu ſens *d'efficace* eſt en effet ſi nouveau & ſi inoui, que depuis que les Miniſtres ſe tourmentent à chercher dans les Ecrits des Peres des expreſſions pour appuyer leur explication, ils n'en ont encore trouvé aucune où l'on diſe qu'une choſe en eſt une autre, parce qu'elle en contient l'efficace.

Cependant quoiqu'Aubertin & M. Claude n'aient prouvé par aucune raiſon ni par aucun exemple, que ces mots : *ceci eſt le corps de Jeſus Chriſt*, puiſſent ſignifier, *ceci en contient l'efficace*, & qu'ils ſe ſoient trouvés réduits à tâcher de ſoutenir uniquement leur ſens de figure par les mauvaiſes raiſons & les faux exemples que nous avons réfutés ; ils ne laiſſent pas dans la ſuite de leurs ouvrages de gliſſer par-tout ce ſens, *d'être en efficace*, comme s'ils l'avoient prouvé par des raiſons invincibles.

Pour ruiner donc tout cet artifice, il n'y a qu'à le découvrir, & à déclarer aux Miniſtres, qu'*être le corps de Jeſus Chriſt en figure*, & *être le corps de Jeſus Chriſt en efficace*, ſont deux ſens différents, deux idées différentes qui ne s'enferment point l'une l'autre, & qui ne s'expriment point par les mêmes termes. Il y a des figures qui ne ſont pas efficaces ; il y a des choſes qui contiennent l'efficace de quelques autres ſans en être des ſignes d'inſtitution. Les Miniſtres peuvent opter auquel de ces deux ſens ils ſe voudront attacher : mais ils me permettront de leur dire, qu'il y a une abſurdité viſible à ſoutenir qu'ils ſont tous deux ſignifiés par ces paroles : *ceci eſt mon corps*, & que ces termes marquent en même temps : *ceci eſt le corps de Jeſus Chriſt en figure*, & *ceci eſt le corps de Jeſus Chriſt en efficace*.

Mais parce que leur choix eſt fait, & qu'ils ont trop étourdi le monde de leur *figure* pour s'en pouvoir départir, il faut qu'ils renoncent à leur ſens d'efficace, ou qu'ils nous faſſent voir une liaiſon néceſſaire entre être *figure* & contenir *l'efficace* ; c'eſt-à-dire, qu'il faut qu'ils donnent aux hommes une autre raiſon & un autre ſens commun ; parce que tant qu'ils auront l'eſprit fait comme ils l'ont, ces deux choſes leur paroîtront toujours entiérement différentes.

Auſſi, comme nous l'avons remarqué, tous ceux qui ſe ſont attachés uniquement à l'Ecriture, & qui ont entendu les paroles dont Jeſus Chriſt

LIV. V. CHAP. I. s'est servi dans l'institution de ce mystere au sens des Calvinistes, ont été contraints de renoncer à cette efficace, comme on le voit par l'exemple des Anabaptistes, des Remontrants & des Sociniens, qui font tous profession de ne faire aucun état des Peres, & qui trouvent que le plus court est de les compter pour rien, sans se donner la peine d'en corrompre le sens par des interprétations violentes.

Mais s'il est contre le bon sens de prétendre, que cette efficace soit contenue dans le sens calviniste, qu'il est juste au contraire de la regarder comme une suite nécessaire du sens catholique! Que c'est bien conclure que de dire, que si l'Eucharistie contient cette chair même que le Verbe a rendu vivifiante & source de vie, elle opere la vie dans nos ames & dans nos corps, en détruisant dans tous les deux les semences de la mort & de la corruption! Et qu'il est naturel de rapporter à l'Eucharistie ces paroles du Fils de Dieu, qui nous dit d'une part, que *si nous ne mangeons sa chair & ne buvons son sang, nous n'aurons point la vie en nous;* & de l'autre: *que celui qui le mange vivra à cause de lui!*

Aussi est-ce la conclusion que tous les Chrétiens en ont tirée, & selon laquelle ceux d'Afrique ne donnoient point d'autre nom à l'Eucharistie que celui *de vie*, comme S. Augustin le témoigne. (August. de pecc. mer. l. 1. c. 24.)

C'est ce qui l'a fait appeller par S. Ignace: *Le remede qui donne l'immortalité, l'antidote de la mort, un médicament qui purge tous les vices, & nous délivre de tous les maux.* (Ignat. Ep. ad Ephes.) Et qui fait dire à S. Irénée: *Que nos corps recevant l'Eucharistie ne sont plus corruptibles, ayant l'espérance de la résurrection.* (Adv. Hær. l. 4. c. 34.)

Et à S. Grégoire de Nysse: *Que le corps immortel de Jesus Christ étant dans celui qui l'a reçu, le change tout entier en sa nature.* (Orat. Cat. c. 37.)

Et à S. Chrysostôme: *Que Jesus Christ fait entrer en nous un autre levain, savoir sa chair même, qui est de même nature que la nôtre, mais exempte de péché & source de vie; & qu'il la donne à recevoir à tous, afin qu'en étant nourris, & se dépouillant de cette ancienne chair mortelle, ils reçoivent la vie immortelle par cette nourriture mêlée en eux.* (Hom. 24. in 1. Epist. ad Corint.)

Et à S. Cyrille: *Que le saint corps de Jesus Christ vivifie ceux en qui il est, & les préserve de corruption étant mêlé dans nos corps.* (In Joan. p. 324.)

Qu'il est juste encore & naturel de conclure de la présence réelle de Jesus Christ dans nous, qu'elle opere le salut & la rémission des péchés dans ceux qui le reçoivent; puisque c'est une suite nécessaire de cette vie spirituelle que Jesus Christ attribue à sa chair comme son propre effet!

Aussi voyons-nous que c'est la conclusion que toutes les Liturgies en ont tirée, comme il paroît par la Liturgie de S. Jacques, où l'on rend graces à Dieu *de ce qu'il nous a rendu participants de son corps & de son sang, pour la rémission des péchés & la vie éternelle.*

Et

Et par celle de S. Marc, où l'on prie Jesus Christ, *que la réception de son Sacrement opere la rémission des péchés.* LIV. V. CHAP. I.

Et par celle de S. Chrysostôme, où l'on demande de même à Dieu, *qu'il nous rende participants de la sacrée table pour la rémission des péchés, & le pardon des offenses*; & où le Prêtre dit au Diacre en le communiant: *Diacre, Serviteur de Dieu, vous recevez le saint & précieux corps, & le saint & précieux sang de Notre Seigneur & Sauveur Jesus Christ, pour la rémission de vos péchés*; & où après l'avoir communié il lui dit encore: *Ceci a touché vos levres, & vous délivrera de vos iniquités.*

La Liturgie de S. Basile, & généralement toutes les autres, attribuent le même effet à la sainte communion, comme aussi tous les Peres.

Que c'est encore une conséquence claire & indubitable, que recevant en nous l'Auteur de la sainteté & de la vie, il nous doive communiquer la sainteté, la charité, l'espérance, la foi, toutes les vertus, & enfin le Saint Esprit; puisque cette vie de l'ame, qui est le propre effet de l'Eucharistie, consiste dans la sainteté & dans les vertus, & que le Saint Esprit est dit habiter plus ou moins en nous, selon que nous participons plus ou moins à la sainteté & aux vertus.

Et c'est pourquoi les Peres attribuent à l'Eucharistie la sanctification, l'augmentation de la charité, de l'espérance, de la foi, & l'infusion du Saint Esprit; comme il paroît par Clément Alexandrin, par Origene, par le Synode d'Alexandrie contre Nestorius, par les Liturgies; comme par celle de S. Jacques, où l'on demande à Dieu *que ces sacrés mysteres procurent à ceux qui les reçoivent, la communication du Saint Esprit*, κοινωνίαν καὶ δωρέαν τῦ ἁγίου πνεύματος.

Pedag. l. 2. c. 2. Origen. cont. Cels. l. 8. Conc. Ephes. part. 1. c. 26.

Par celle de S. Marc, où le Prêtre s'adressant au Pere Eternel, lui dit: *Donnez-nous par la communion du saint corps & du précieux sang de votre Fils unique, une foi qui ne soit pas confondue, une charité non feinte, & une abondance de piété.*

Par celle de S. Basile, où l'on remercie Dieu de ce qu'il nous a donné la *participation des saints, très-purs & célestes mysteres, pour la sanctification & la guérison de nos ames & de nos corps.*

Il n'y auroit qu'à parcourir de même toutes les autres Oraisons de ces Liturgies, & les lieux des Peres qui marquent les effets de l'Eucharistie, pour y trouver une infinité de preuves que la sanctification des ames, l'augmentation des vertus, & l'infusion du Saint Esprit, sont des effets de l'Eucharistie, & que l'on y demande que la réception du corps de Jesus Christ les opere en nous.

Enfin un des principaux effets de l'Eucharistie est de nous fortifier contre nos ennemis intérieurs & extérieurs, de donner à l'ame une vigueur spiri-

tuelle qui la rende capable de résister aux tentations. C'est ce qui a porté les Peres à la considérer comme ce pain dont les Chrétiens ont un besoin continuel, & à entendre de l'Eucharistie cette demande de l'Oraison Dominicale: *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de tous les jours.* Ils l'ont appellée une médecine dont nous avions sans cesse besoin, *quotidianam medicinam;* & ils ont cru qu'elle étoit sur-tout nécessaire dans les tentations périlleuses.

S. Cyprien dans l'Epître à Cécilius dit, que *le calice du Seigneur enivre tellement ceux qui le boivent, qu'il les rend sobres, qu'il remplit leur esprit d'une sagesse spirituelle, qu'en ôtant le goût des choses du siecle, il donne l'intelligence de Dieu, & que de même que le vin commun bannit les inquiétudes de l'esprit, soulage l'ame & chasse la tristesse, de même en buvant le sang du Seigneur, on perd la mémoire du vieil homme, on oublie la vie que l'on a menée dans le siecle, & le cœur, que le souvenir de ses péchés tenoit dans la tristesse, est rempli de joie par l'assurance de l'indulgence divine.*

Le même Saint, dans sa Lettre LIV, témoigne qu'afin de préparer au martyre ceux qui étoient tombés dans les persécutions, & qui vouloient se relever, on leur accordoit la communion plutôt que l'on n'auroit fait selon les regles de la Pénitence ancienne. *Parce*, dit-il, *que celui-là ne sauroit être assez fort pour souffrir le martyre, que l'Eglise n'a pas armé pour le combat, & que le courage manque à ceux qui ne sont pas fortifiés & animés par la réception de l'Eucharistie: ainsi*, dit-il dans la même Epître, *il est nécessaire de leur accorder la paix, afin qu'en les excitant & les exhortant au combat, nous les y envoyions munis de la protection du corps & du sang de Jesus Christ, & non pas nuds & désarmés; l'Eucharistie étant instituée afin de servir de soutien à ceux qui la reçoivent.*

Ces pensées sont justes & raisonnables dans la bouche de ceux qui regardent l'Eucharistie comme le corps de Jesus Christ, & par conséquent comme la source de la force des Chrétiens. Mais comment auroient-elles pu venir dans l'esprit d'un homme qui auroit cru que Jesus Christ n'auroit enseigné autre chose du *pain eucharistique*, sinon qu'il signifie & représente son corps? Comment auroit-il pu s'imaginer que l'on n'a point de force sans la réception de cette figure? Comment lui auroit-il pu attribuer tous ces autres effets dont nous avons parlé? Est-ce à cause simplement que ce signe nous excite à penser à Jesus Christ, dont nous tirons toute notre force, & qui peut produire en nous tous ces effets? Mais ce signe est-il nécessaire pour exciter simplement cette pensée? Ne la pouvons-nous pas avoir sans moyens extérieurs? N'y a-t-il pas mille autres moyens de l'exciter, qui sont plus vifs, plus commodes, plus continuels, & plus en notre pouvoir? Tous les aliments communs, toutes les portes, tous

les agneaux, toutes les villes, toutes les pierres, ne peuvent-elles pas produire ce même effet, pourvu que notre volonté y attache la pensée de Jesus Christ? N'est-ce pas rendre tous les Peres extravagants, de prétendre qu'ils aient attribué à l'Eucharistie tous ces effets dont nous avons parlé, par cette seule raison, qu'elle nous fait ressouvenir du corps de Jesus Christ qui les peut opérer en nous? Quel secours, quel avantage extraordinaire procuroit S. Cyprien à ces Chrétiens tombés, à qui il accordoit la paix & l'Eucharistie, s'ils pouvoient tirer le même secours de leur pain commun, & de tant d'autres choses qu'ils avoient entre les mains? Or ils le pouvoient sans doute, si l'Eucharistie n'avoit point d'autre effet, que d'exciter en nous la pensée du corps de Jesus Christ.

Je ne crois donc pas que M. Claude veuille avoir recours à cet effet commun à tant de signes arbitraires & naturels, pour expliquer tout ce que les Peres attribuent à l'Eucharistie. Il accordera sans doute qu'ils ont voulu marquer par-là une efficace particuliere à ce mystere, & il s'en démêlera *par ce nouveau degré de consolation, de paix, de lumiere, de force, qu'il veut que l'on y reçoive.*

Mais comme il est sans doute que tous ces passages marquent clairement une efficace particuliere à l'Eucharistie, il n'est pas moins certain que jamais les Peres ne seroient entrés dans ces pensées, s'ils n'avoient considéré l'Eucharistie que de la maniere dont les Calvinistes la considerent; parce qu'elles sont toutes ridicules quand on les regarde comme des suites de cette doctrine. *Le pain eucharistique est la figure du corps de Jesus Christ.* Donc il a une vertu particuliere de sanctifier les ames, de les guérir, de donner le Saint Esprit, d'augmenter toutes les vertus, de vivifier, de détruire tous les effets du péché & de la mort dans l'ame & dans le corps. Y eut-il jamais de conséquence moins raisonnable, & ne faut-il pas avoir renoncé au bon sens pour l'attribuer à tous les Peres sans exception? Cependant il faut que les Calvinistes passent encore plus avant: car non seulement il faut qu'ils disent, que les Peres ont raisonné d'une maniere si bizarre; mais il faut qu'ils disent de plus, ou qu'ils ont tous supposé que cette doctrine, si téméraire & si mal fondée, étoit si claire & si indubitable qu'elle n'avoit point besoin de preuves, ou qu'ils ont eu recours pour la prouver à des raisonnements où nous ne voyons aucune apparence de raison.

Car il faut remarquer que les Peres proposent une infinité de fois ces effets merveilleux de l'Eucharistie, sans en alléguer aucune raison, supposant qu'ils sont liés clairement avec sa nature, & que quand ils en alleguent, ils se contentent de dire *que le corps & le sang de Jesus Christ sont vivifiants*, parce qu'ils sont *unis au Verbe*, ou que Jesus Christ dit dans le sixieme Chapitre de S. Jean, *que l'on ne sauroit avoir la vie sans manger*

sa chair. Or ce silence & ces raisons prouvent également, qu'ils n'ont point eu de l'Eucharistie l'idée que les Calvinistes en ont.

Ce silence le prouve. Car le moyen de croire qu'ils aient été assez aveugles pour s'imaginer, que parce que l'Eucharistie étoit figure de Jesus Christ, on lui pouvoit attribuer tant d'effets merveilleux, & qu'il falloit nécessairement qu'elle eût le pouvoir d'augmenter les vertus, de donner le Saint Esprit, de fortifier l'ame, de remettre les péchés, de repousser les tentations, de guérir la corruption du corps & de l'ame?

Ces raisons le prouvent. Car comment peut-on conclure sans extravagance de ce principe, que la chair de Jesus Christ est vivifiante à cause de son union avec le Verbe, que la figure de cette chair l'est aussi? Il vaudroit autant dire que si des roses qui croissent dans un jardin sont de bonne odeur, des roses peintes ne peuvent manquer d'avoir la même odeur : que si des viandes naturelles sont bonnes pour le soutien de la vie, il ne falloit point craindre de mourir de faim avec les viandes peintes d'Héliogabale: & que si l'Ange dans son passage fit un si grand massacre des Egyptiens, l'Agneau paschal, qui en étoit la figure, ne pouvoit pas avoir de moindres effets.

Enfin comme la derniere raison, qui est l'application qu'ils font du sixieme Chapitre de S. Jean, est très-concluante dans le sens des Catholiques, en supposant qu'il est parlé dans ce Chapitre de la manducation réelle du corps & du sang de Jesus Christ, puisqu'il est vrai que tous les effets de l'Eucharistie y sont clairement marqués, aussi en substituant les idées des Calvinistes, & l'application & les conséquences deviennent également impertinentes.

Car dès-lors que l'on rejette la doctrine de la présence réelle, on est obligé, par une suite indispensable, d'expliquer le sixieme Chapitre de S. Jean d'une manducation spirituelle de la chair de Jesus Christ, puisqu'on n'en reconnoît point d'autre. Et dès-lors qu'on explique ce Chapitre d'une manducation spirituelle, on peut bien ensuite l'appliquer à l'Eucharistie, parce que la manducation spirituelle s'y peut pratiquer, mais on ne le peut restreindre à l'Eucharistie seule, parce que la manducation spirituelle s'étend bien plus loin, & qu'elle se rencontre dans toutes les actions chrétiennes, & dans tous les actes de foi, & que l'on la peut joindre à mille autres signes. Et par conséquent on est obligé de prendre tous les effets de cette manducation décrits dans ce Chapitre, pour des effets généraux, qui se peuvent rencontrer dans toutes les actions de foi & dans toutes les méditations de la mort de Jesus Christ, de quelque signe que l'on se serve pour les exciter. Ainsi ces effets ne sont point du tout particuliers à l'Eucharistie; & n'y reconnoître point d'autre efficace que celle-là, c'est n'y en reconnoître aucune.

En un mot, supposé que les Peres eussent eu les idées des Calvinistes, ils auroient bien pu prouver, en appliquant le sixieme Chapitre de S. Jean à l'Eucharistie, qu'elle a une efficace générale, comme tous les signes qui nous peuvent faire ressouvenir de Jesus Christ; mais ils n'auroient pu prouver, sans un entier renversement d'esprit, cette efficace particuliere dont-il s'agit, & que M. Claude accorde qu'ils ont & reconnue & prouvée. Car tous les effets décrits dans ce Chapitre sont attachés à la manducation qui y est décrite; & si ce n'est pas une manducation réelle mais seulement spirituelle, on ne peut nier qu'ils ne se rencontrent par-tout où cette manducation spirituelle se peut rencontrer. Et comme par l'aveu des Ministres, elle se rencontre infiniment plus souvent ailleurs que dans la participation de l'Eucharistie, puisqu'il est bien plus ordinaire de penser à la mort de Jesus Christ que de communier, ces effets se rencontrent donc infiniment plus souvent ailleurs que dans la participation de l'Eucharistie. Et par conséquent tout ce qui est dit dans ce Chapitre, ne fait rien pour prouver ces effets particuliers *d'augmentation de grace, ces nouvelles forces, ces nouveaux rayons de lumiere*, dont il s'agit.

On a donc droit de conclure, que les Peres qui ont certainement reconnu cette efficace particuliere de l'Eucharistie, ne l'ont point tirée du sens & des hypotheses des Calvinistes, mais du sens & des hypotheses catholiques. De sorte qu'au lieu que les Ministres se servent de quelques passages qui parlent d'efficace à l'égard de l'Eucharistie pour éluder ceux qui établissent la réalité, & que c'est de-là qu'ils tirent leur clef de *vertu*, la raison fait voir au contraire, que tous ces passages qui parlent d'efficace sont des preuves manifestes du sens catholique & de la présence réelle, parce que les Peres n'ont pu reconnoître que l'Eucharistie eût aucune efficace particuliere, & distinguée de celle de tous les signes communs, qu'en supposant qu'elle est le corps même de Jesus Christ.

CHAPITRE II.

Que les Peres ont clairement attaché l'efficace de l'Eucharistie à la présence réelle de la chair de Jesus Christ dans nos corps.

Pour bien entendre la force des preuves que nous allons alléguer, il faut savoir que l'efficace que les Ministres attribuent à la chair de Jesus Christ, n'est qu'une efficace méritoire; c'est-à-dire, qu'ils ne veulent pas que la chair de Jesus Christ agisse sur nous comme une cause physique, mais seulement comme nous ayant mérité les graces que nous recevons;

Liv. V. Ch. II. & que ce n'eſt qu'en ce ſens qu'ils avouent, *qu'elle nous vivifie dans l'Euchariſtie*; & M. Claude s'en explique fort clairement, en diſant, *que la chair & le ſang du Sauveur ſont un principe de paix, de vie & de ſalut à nos corps & à nos ames, non en qualité* DE CAUSES PHYSIQUES *qui agiſſent par la poſition de leurs ſubſtances, mais en qualité* DE CAUSES MÉRITOIRES *qui agiſſent moralement, ou de cauſes motives qui non ſeulement produiſent leurs effets étant abſents, mais même lorſqu'elles ne ſont pas encore; comme il paroît par l'exemple des anciens Patriarches, qui ont été ſauvés par la vertu de Jeſus Chriſt, de même que nous.*

2. Réponſ. l. 321.

p. 322. Et dans un autre endroit du même Chapitre : *Nous rapportons*, dit-il, *à ce corps & à ce ſang la grace que nous recevons, comme à une cauſe méritoire, & non comme à une cauſe phyſique.* C'eſt pourquoi le même M. Claude déclare dans le Livre contre le P. Nouet, qu'il ne s'enſuit pas que Jeſus Chriſt ait du ſang de ce qu'il eſt porté dans leur Confeſſion de foi, *que l'on reçoit réellement le corps & le ſang de Jeſus Chriſt; comme ſi*, dit M. Claude, *la réalité du ſang de Jeſus Chriſt, en qualité de cauſe méritoire ne pouvoit pas bien ſubſiſter, quand même ſa propre ſubſtance ne ſubſiſteroit pas.*

Contre le P. Nouet, p. 533.

Cette doctrine de M. Claude mérite qu'on y faſſe réflexion ; parce qu'en expliquant nettement le ſentiment de ceux de ſon parti, elle développe bien des choſes.

Car premiérement elle fait voir, qu'il n'y eut jamais d'illuſion pareille à celle par laquelle Calvin, & ceux qui ont imité ſon langage, ont voulu abuſer le monde par les termes dont ils ont expliqué ce myſtere; étant impoſſible de s'imaginer, que des paroles qui donnent de ſi grandes idées ſe réduiſent à ſi peu de choſe.

Joan. Cal. in 2. explicat. veræ doctr. de particip. Corpor. & Sanguin. Inſtit. l. 4. c. 17. §. 24. 32.

Qui croiroit jamais que dire, comme fait Calvin, *que le corps de Jeſus Chriſt nous inſpire ſa vie par l'incompréhenſible vertu du Saint Eſprit : que la vie de la chair de Jeſus Chriſt pénetre à nous du ciel : que la chair de Jeſus Chriſt eſt une fontaine riche & inépuiſable, qui fait couler ſur nous la vie dont la Divinité la remplit : qu'il vivifie véritablement nos ames par la ſubſtance de ſon corps & de ſon ſang : qu'il y a en cela pluſieurs miracles, n'y ayant rien qui ſoit plus hors de l'ordre de la nature, que de dire que des ames tirent d'une chair née de la terre, & qui a été ſujette à la mort, leur vie ſpirituelle & céleſte, ni rien de plus incroyable que de dire, que des choſes auſſi éloignées que le ciel l'eſt de la terre, étoient non ſeulement conjointes, mais unies, en ſorte que les ames tirent leur aliment de la chair de Jeſus Chriſt : que Jeſus Chriſt ſouffle la vie dans nos ames de la ſubſtance de ſa chair, & qu'il répand dans nous ſa propre vie : que combien qu'il ſoit au ciel juſqu'à ce qu'il vienne pour juger tout le monde*, néanmoins *par la*

vertu secrete & incompréhensible de son esprit, *il nous nourrit & vivifie de la substance de son corps & de son sang*; qui croiroit, dis-je, que toutes ces expressions si magnifiques ne signifiassent autre chose, sinon qu'en recevant l'Eucharistie nous pensons à la chair de Jesus Christ, indépendamment de son existence, & que nous y recevons des graces que Jesus Christ a méritées par cette chair, sans qu'on puisse seulement conclure de-là qu'elle existe encore? A quoi sert donc cette remarque que Calvin & ses disciples font par-tout, de la distance du ciel & de la terre, pour trouver un miracle dans l'Eucharistie? Y a-t-il lieu de s'étonner qu'une cause qui peut opérer sans être, opere sans être présente? Et est-il jamais venu dans l'esprit de personne, de s'imaginer que la présence soit nécessaire aux causes qui n'agissent que par voie de mérite ou d'impétration?

Liv. V. Ch. II.

Conf. de Foi de l'Eglise prét. Réform. art. 36.

Qui a jamais dit que le sacrifice de la Croix s'étant passé en Judée en un certain temps, il est incompréhensible que les graces que Jesus Christ a méritées par ce sacrifice, s'étendent à tous les hommes du monde, & à tous les temps, & ne soient pas bornées à ceux qui étoient présents à ce grand spectacle?

Mais il étoit nécessaire de parler ainsi, afin de tromper non seulement les simples, mais même les personnes les plus éclairées, dont plusieurs ont cru sur ce langage, que Calvin vouloit signifier par ces termes quelque chose de grand & de mystérieux qui fût conforme aux idées que les Peres nous donnent de ce mystere.

2°. Cette confession de M. Claude nous découvre encore une différence essentielle entre le sentiment des Ministres & celui des Peres, dont les conséquences sont très-importantes. C'est que comme M. Claude avoue dans tous ces endroits que j'ai rapportés, qu'il ne regarde le corps de Jesus Christ que comme une cause méritoire & motive, qui peut opérer indépendamment de son existence, Aubertin son Maître avoue de l'autre, que S. Cyrille d'Alexandrie considere la chair de Jesus Christ comme une cause non seulement méritoire & objective, mais vraiment *efficace*, *operative & productive*, VERÈ *efficientem*, *operativam*, & *productivam*. Et comme il l'avoue sur des expressions qui sont communes à S. Cyrille avec les autres Peres, & principalement avec S. Irénée, S. Grégoire de Nysse & S. Chrysostôme, cet aveu s'étend nécessairement aux autres Peres.

Aubert. p. 751.

Je dis que cette différence est fort considérable; parce que la nature des causes vraiment opératives & productives *est d'agir*, comme il l'a reconnu lui-même, *par la position de leur substance*. C'est l'idée qu'il en a. C'est celle que tous les autres en ont. C'est celle que tous les hommes en ont eu jusqu'ici; & les Philosophes même qui ont cru que les esprits n'étoient pas proprement dans le lieu, n'ont pas laissé d'avouer qu'ils étoient présents au lieu où ils agissoient.

Liv. V. Ch. II.

Je n'examine pas ici, s'il est possible absolument parlant, qu'une cause vraiment opérante agisse sans être présente à la chose sur laquelle elle agit immédiatement. Je ne prétends pas non plus réfuter en ce lieu la réponse d'Aubertin, qui dit, que S. Cyrille *n'entend pas que la chair de Jesus Christ agisse sur nous immédiatement; mais seulement médiatement, par sa vertu imprimée dans le pain*: Sed *solùm mediatè, per virtutem suam pani & vino Eucharistiæ inditam.* Il n'y a rien de plus absurde que cela. Car on dit bien qu'une chose agit médiatement sur quelque autre par le moyen d'une chose interposée, lorsqu'elle agit immédiatement sur cette chose interposée. Mais le corps de Jesus Christ immédiatement n'agissant pas plus, dans l'opinion des Calvinistes, sur le pain que sur nos ames, il est ridicule de dire, qu'il agisse sur nos ames médiatement par sa vertu imprimée dans le pain.

Mais ce n'est point encore là ce que je veux dire. Je me contente de ce que l'on ne peut désavouer sans renoncer au sens commun, qui est que quand on parle d'une cause vraiment *opérative & productive*, on donne par ces mots l'idée d'une cause qui agit, comme dit M. Claude, par *la position de sa substance*, & que c'est un miracle extraordinaire qu'il y en ait qui agissent sans cette condition.

Ce miracle même est infiniment plus grand & plus inconcevable que celui d'un corps en plusieurs lieux. Car au lieu que ce dernier miracle est cru de tous les Chrétiens du monde, à l'exception des Calvinistes, des Sociniens & des Anabaptistes, l'autre n'est cru présentement de personne; puisque les Calvinistes, qui ne veulent pas que le corps de Jesus Christ soit vraiment présent, ne veulent pas aussi qu'il agisse sur nous autrement que comme cause méritoire; & que les Catholiques, qui le regardent comme une véritable cause de la vie de l'ame, veulent qu'il soit réellement présent.

Il est donc certain que les Peres, en attribuant à la chair de Jesus Christ, reçue par l'Eucharistie, une véritable efficace sur nos corps & sur nos ames, portoient l'esprit de tous ceux à qui ils parloient à la croire réellement présente. Car il n'y a rien dans leurs discours qui fasse voir qu'ils l'aient exceptée de la condition de toutes les autres causes efficaces dont on avoit oui parler jusques ici; & il est encore moins probable qu'ils aient prétendu que cette exception si rare, si extraordinaire & si contraire à la raison, n'étant nullement marquée par leurs discours, seroit suppléée & sous-entendue par tous ceux à qui ils parloient, ou qui lisoient leurs écrits.

Quelle impression devoient-ils donc faire dans l'esprit des peuples, non seulement en ne marquant point cette exception, mais en exprimant formellement, que la chair de Jesus Christ opéroit sur nous par sa présence dans nos corps; & en mettant nettement cette présence comme une con-

dition

dition néceſſaire à cette opération ? C'eſt ce qu'il faut faire voir par les paſſages formels des Peres, auxquels je ſupplie ceux qui liront ceci de faire une attention particuliere. Car certainement ſi ces paſſages ne ſignifient pas que la chair de Jeſus Chriſt eſt réellement préſente dans nos corps avec ſon efficace, il ne faut plus avoir égard aux diſcours des hommes pour s'aſſurer de leur ſentiment. LIV. V. CH. II.

S. Irénée attribue la réſurrection future des corps des juſtes à la réception de l'Euchariſtie; mais c'eſt parce qu'elle eſt le corps de Jeſus Chriſt. *Comment*, dit-il aux Valentiniens, *oſent-ils avancer que la chair n'eſt pas ſuſceptible du don de Dieu, étant nourrie du corps & du ſang du Seigneur?* L. 5. Adv. Hær. c. 2.

Notre corps, dit S. Grégoire de Nyſſe, *vient par un autre moyen à être uni à celui qui lui donne le ſalut. Car comme ceux à qui on a fait prendre du poiſon en empêchent l'effet en prenant du contrepoiſon, il faut de même que le médicament ſalutaire qui doit opérer notre ſalut*, SOIT REÇU DANS LES ENTRAILLES *de l'homme, comme le poiſon y a été reçu; afin que ſa force & ſa vertu ſe répande par tout le corps. Ainſi ayant pris par la bouche ce qui fait mourir notre nature, il faut que nous prenions de la même ſorte ce qui la préſerve, afin que ce médicament ſalutaire*, ÉTANT EN NOUS, *répare, par l'impreſſion d'une qualité contraire, le dommage que le poiſon a fait à notre corps. Or qu'eſt-ce que ce médicament ſalutaire ? Ce n'eſt autre choſe que ce corps que Jeſus Chriſt a fait voir être plus fort que la mort, & qui eſt la ſource de notre vie. Car comme un peu de levain communique ſa force à toute la pâte, de même ce corps que Dieu a livré à la mort étant* DANS LE NÔTRE, *le change entiérement en ſoi; & comme un poiſon mortel étant reçu dans un corps ſain, toute la maſſe du corps en eſt altérée & corrompue; ainſi ce corps immortel* ÉTANT DANS CEUX *qui le reçoivent, les change tous entiers en ſa nature.* Orat. Cat. c. 37.

A quoi il ajoute un peu après, que Jeſus Chriſt, *par une diſpenſation de grace*, ENTRE PAR SA CHAIR DANS CEUX QUI CROIENT, SE MÊLANT *dans les corps des fideles, afin que l'homme devienne participant de l'incorruptibilité par* L'UNION AVEC CE CORPS IMMORTEL.

On ne ſauroit exprimer plus fortement & plus préciſément l'union immédiate du corps de Jeſus Chriſt comme cauſe opérante avec nos corps, qu'en diſant, comme dit S. Grégoire de Nyſſe dans ce paſſage, que le corps de Jeſus Chriſt, *comme médicament ſalutaire, eſt reçu dans les entrailles de l'homme:* qu'en diſant, *qu'il y doit être reçu, afin que ſa vertu ſe répande;* ce qui ſeroit ridicule s'il ne l'entendoit d'une réception de la ſubſtance même; puiſque cela voudroit dire, qu'il faut que la vertu

Liv. V. Ch. II. soit reçue, afin que la vertu se répande : qu'en disant, *que ce médicament salutaire* EST EN NOUS, comme une condition nécessaire à son opération : qu'en disant, *que ce corps qui a souffert la mort est dans le nôtre, pour y communiquer sa force; que ce corps immortel est dans ceux qui le reçoivent*; que *Jesus Christ entre par sa chair en ceux qui croient, & qu'il se mêle à leurs corps*, afin de les rendre participants de l'immortalité par l'union avec son corps immortel.

Bien loin de séparer la vertu de la présence de ce corps, il suppose toujours la présence de ce corps, afin qu'il imprime sa vertu. Et au lieu que les Ministres se servent de cette vertu pour exclure le corps même, il ne reconnoît au contraire la vertu que parce qu'elle est inséparable du corps; que parce que ce corps immortel & source de vie est dans nos corps, qu'il est reçu dans nos entrailles, qu'il entre dans nous, qu'il se mêle à notre chair.

Claude contre le P. Nouet, p. 251. Il ne faut point que M. Claude ait recours *à ces beaux transports de dévotion*, à ces *saintes extases de piété, & à ces élancements de l'ame*, dont il se sert pour éluder de semblables passages. Jamais il n'y eut de discours moins propre à être traité d'extase, de transport, & d'élancement que celui de S. Grégoire de Nysse. C'est un discours tout simple, tout dogmatique; sans chaleur, sans figure, sans mouvement, sans élévation, où il n'a dessein que de résoudre familiérement des difficultés qu'il se propose. Et ainsi il n'y a rien qui ne porte à prendre simplement & à la lettre ces expressions redoublées, qui marquent la présence de la chair de Jesus Christ dans nos corps, comme principe d'opération.

M. Claude n'a donc pas sujet aussi de faire passer pour des *extases*, Hom. 24. in Epist. ad Corint. *des transports* & des *élancements*, ce que dit S. Chrysostôme dans le même sens que S. Grégoire de Nysse : *Jesus Christ ne s'est pas contenté de livrer son corps à la mort; mais parce que la premiere chair qui avoit été formée de la terre avoit été privée de la vie, & assujettie à la mort par le péché, il a formé, pour le dire ainsi, une autre substance & comme un levain, à savoir sa chair, qui, quoique d'une même nature que la nôtre, étoit néanmoins exempte de péché & pleine de vie; & il l'a donnée à tous, afin que tous en fussent nourris, & que se dépouillant de cette ancienne chair,* Hom. 83. in Matth. *ils reçoivent la vie immortelle par cette nourriture mêlée en eux.* Ni ce qu'il dit en un autre endroit, *qu'il n'a pas suffi à Jesus Christ de se faire homme, d'être fouetté, d'être tué; mais qu'il se mêle lui-même à notre chair, & qu'il nous fait devenir son corps, non par la foi seulement, mais réelle-* Hom. 45. in Joan. *ment.* Ni ce qu'il dit dans son Commentaire sur S. Jean : *C'est par cette viande qu'il a donnée, qu'il fait que ce n'est pas seulement par charité, mais réellement & en effet que nous sommes mêlés à cette chair. Car nou-*

lant, dit-il, *nous témoigner l'amour qu'il nous porte, il se mêle dans nous, & fait une union de son corps, comme d'une pâte, avec le nôtre*, ἀναφύρω. Liv. V. Ch. II.

Mais afin de guérir plus pleinement M. Claude de l'imagination de ces *extases*, dont il accuse les Peres, je vas lui faire voir toutes ces expressions dans l'Auteur du monde le moins extatique, & le plus éloigné de ces violents transports. C'est S. Cyrille d'Alexandrie, que l'on peut appeller avec raison le plus dogmatique, & pour le dire ainsi le plus scholastique de tous les Peres. Ce ne sont dans plusieurs de ses ouvrages que syllogismes en forme, que preuves toutes simples & toutes nues, où il est visible qu'il n'a voulu qu'établir les mysteres, sans prétendre les relever par des saillies d'éloquence. Que M. Claude écoute donc de quelle sorte ce Pere conçoit que l'Eucharistie est efficace, & s'il s'est imaginé que cette vertu étoit séparée du corps de Jesus Christ.

Il dit dans le douziéme Livre de l'adoration en esprit & en vérité, *que parce que Jesus Christ est, selon les Ecritures, une nouvelle créature, nous le recevons en nous-mêmes par sa sainte chair & par son sang, afin qu'acquérant une nouvelle vie en lui & par lui, nous nous dépouillions du vieil homme, qui se corrompt en suivant ses desirs déréglés.* Ainsi, selon ce Saint, cette réformation & cette nouvelle vie est un effet de la chair de Jesus Christ non résidante dans le ciel, mais reçue en nous. In Explic. 11. Anath. de ver. Nest. Con. Eph. part. 3.

Et dans l'Oraison de la Cene mystique: *S'il est vrai d'une part*, dit-il, *que le corps de Jesus Christ soit un aliment & son sang un breuvage*, & que de l'autre Jesus Christ *ne soit qu'un homme, comment dit-on qu'il donne la vie éternelle à ceux qui approchent de cette table ? Et comment se pourroit-il faire qu'il fût divisé & ici & en tous lieux, & qu'il ne fût point diminué ?* Ce doute, qui ne se peut former raisonnablement à l'égard du corps de Jesus Christ, servant d'objet à la méditation de l'ame, & qui suppose une réception réelle, fait voir clairement qu'il attache le don de la vie éternelle au corps de Jesus Christ réellement reçu sans division par tous les Chrétiens.

Le Seigneur Jesus, dit-il encore, *rabaisse la figure pour nous faire passer à la vérité, en disant: Ce pain que Moyse a donné n'étoit pas le pain de vie ; c'est moi seul qui le suis, étant descendu du ciel, & qui vivifie toutes choses.* Mais comment les vivifie-t-il ? Est-ce en communiquant la vertu de sa chair à quelque instrument, ou en donnant sa chair même à manger ? S. Cyrille nous en éclaircira dans la suite. *C'est moi, dit Jesus Christ, qui m'introduis en ceux qui me mangent, & cela par la chair qui m'est unie*, τοῖς ἐσθίουσιν ἐμαυτὸν ἐνιεὶς καὶ διὰ τῆς ἑνωθείσης ἐμοὶ σαρκός. Et ensuite, après avoir cité un long passage du sixieme Chapitre de S. Jean touchant la manducation de la chair de Jesus Christ, il ajoute: *Voyez de quelle sorte* Contra Nest. l. 4. p. 113.

 il demeure en nous, & nous fait surmonter la corruption, en s'introduisant lui-même dans nos corps, & cela par sa propre chair, qui est la vraie viande; au lieu que l'ombre de la Loi & le culte qui en dépendoit n'avoit point de vérité, τοῖς ἡμετέροις σώμασιν ἐγκατιεὶς ἑαυτὸν καὶ διὰ τῆς ἰδίας αὐτοῦ σαρκός.

La maniere dont Jesus Christ nous vivifie n'est donc pas, de nous envoyer du haut du ciel une vertu séparée de sa chair; mais c'est de faire entrer sa propre chair dans nos corps, & de s'introduire lui-même en nous, selon S. Cyrille.

Si M. Claude n'est pas encore satisfait de ces passages, il apprendra de S. Cyrille, que la chair propre du Verbe, qui est devenue vivifiante en vertu de cette union, est proposée dans l'Eglise; c'est-à-dire qu'elle est mise sur l'Autel, qu'elle est devant nos yeux. *Nous célébrons*, dit ce Saint, *dans les Eglises, le saint, le vivifiant, & le non sanglant sacrifice; ne croyant pas que le corps & le précieux sang qui est proposé, soit le corps & le sang d'un homme commun; mais nous le recevons comme ayant été fait le propre corps & le propre sang du Verbe; la chair d'un homme commun étant incapable de vivifier*. C'est-à-dire que puisque ce que nous recevons nous vivifie, ce ne peut être le corps d'un homme commun. Ainsi c'est ce même corps qui seul est capable de vivifier, qui est reçu & qui est mis sur l'Autel, προκείμενον.

S. Cyrille étoit si plein de cette doctrine, que la chair de Jesus Christ étant devenue vivifiante par son union au Verbe, elle nous communiquoit cette vie dont elle étoit remplie, qu'il répete la même chose en une infinité d'endroits: mais c'est toujours en y ajoutant, que le moyen dont il se sert pour nous communiquer cette vie, c'est d'entrer en nos corps, de se mêler à nos corps, d'être dans nos corps: & l'on ne trouvera jamais dans S. Cyrille, ni dans aucun autre Pere, aucune trace de ce miracle particulier aux Calvinistes, que la chair de Jesus-Christ nous inspire la vie du haut du ciel.

In Joan. p. 324. « Le saint corps de Jesus Christ, *dit-il*, vivifie ceux dans qui il est, & il » les préserve de la corruption étant mêlé à leurs corps; car l'on sait par la » foi que ce n'est pas le corps de quelque homme séparé de Dieu; mais » que c'est le corps de la vie même qui a en soi toute la vertu du Verbe » auquel il est uni, qui possede ses mêmes qualités, & qui est rempli de » sa force & de son efficace. »

Voilà la vertu de l'Eucharistie bien exprimée; mais la voilà en même temps attachée au corps de Jesus Christ, résidant en nous & mêlé à nos corps. Le même S. Cyrille ne l'y attache pas moins clairement dans cet L. 4. p. 354. autre passage. « Jesus Christ, *dit-il*, a donné son corps pour la vie de » tous, & c'est par ce corps qu'il fait encore entrer la vie en nous d'une

» maniere que je vas tâcher d'expliquer. Le Verbe vivifiant de Dieu ayant » habité dans la chair, il l'a remplie du bien qui lui étoit propre; c'est-» à-dire, de la vie; & par l'union ineffable qu'il a contractée avec elle, » il l'a rendue vivifiante, de même qu'il l'est par sa nature. Ainsi le saint » corps de Jesus Christ donne la vie à ceux qui y participent, & il chasse » la mort étant reçu dans les corps sujets à la mort, ἐξελαύνει γὰρ τὸν θάνατον ὅταν ἐν τοῖς ἀποθνήσκουσι γένηται. LIV. V. CH. II.

» Parce, *dit-il encore*, que la chair du Sauveur est devenue vivifiante » comme étant unie à la vie essentielle; c'est-à-dire, au Verbe de Dieu, » nous aurons la vie en nous lorsque nous la mangerons, puisque nous » lui serons unis aussi-bien qu'au Verbe qui habite en elle. Lib. 4. in Joan. p. 360.

» L'exterminateur, c'est-à-dire la mort de la chair, *dit-il encore dans* » *ce même livre*, avoit pris les armes contre toute la nature humaine, à » cause du péché de nos premiers parents, pour lequel nous avons en-» tendu cet arrêt: Tu es terre & tu redeviendras terre. Mais parce que Jesus » Christ ÉTANT EN NOUS par sa chair en qualité de vie, devoit vaincre » ce cruel tyran, ce mystere fut annoncé en figure aux Juifs; & c'est » pour cela qu'ils mangeoient la chair de l'agneau." Διὰ τῆς ἁγίας αὐτοῦ σαρκὸς ἐν ἡμῖν γενόμενος ὡς ζωή.

Le même Saint expliquant ces paroles de S. Jean: "Celui qui mange » ma chair a la vie éternelle, & je le ressusciterai au dernier jour, *après* » *avoir dit* que Jesus Christ est, par sa chair, en celui qui le mange, *il ajoute*, » qu'il n'est pas possible que celui qui est vie par nature ne surmonte la » corruption, & ne demeure maître de la mort. C'est pourquoi encore » que la mort, à qui le péché a donné entrée, nous assujettisse à la cor-» ruption, néanmoins parce que Jesus Christ est dans nous par sa propre » chair, il est assuré que nous ressusciterons. Car il est incroyable, ou » plutôt il est impossible que la vie ne vivifie pas ceux en qui elle réside. » Car comme quand on jette une étincelle dans un monceau de paille, » le feu s'y conserve; de même Notre Seigneur Jesus Christ cache par » sa chair en nous la vie, & nous imprime comme une semence d'im-» mortalité, en abolissant toute la corruption. In Joan. l. 4. p. 363. Ἐν ἡμῖν διὰ τῆς ἰδίας γενέσθαι σαρκός.

» Jesus Christ, *dit-il encore*, étant en nous, réprime la loi de la chair, » qui exerce sa fureur dans nos membres; il réveille la piété, il mortifie » les passions, & nous traitant en malades, il nous guérit de nos péchés, » au lieu de nous les imputer". Ibid. 365.

Ce sont-là les effets de l'Eucharistie marqués par les Peres, que S. Cyrille attache clairement à la présence de Jesus Christ en nous, en déterminant clairement cette présence, non à la présence de son esprit, mais à la présence de sa chair.

Il est mal aisé de rien souhaiter de plus précis & de plus net. Mais

 si M. Claude n'en est pas content, voici encore d'autres passages tirés du même Commentaire sur S. Jean, qui doivent étouffer tous ses scrupules. « Il est important de remarquer, *dit ce Saint Patriarche*, que Jesus » Christ ne dit pas simplement qu'il sera en nous par une relation fondée » sur l'amour & la charité, mais par une participation naturelle: car comme » en faisant fondre deux morceaux de cire joints ensemble, on ne fait » qu'un tout de ces deux corps; ainsi par la participation du corps de » Jesus Christ, & de son précieux sang, il est uni à nous, & nous sommes » unis à lui. Car ce qui par sa nature est corruptible, ne peut être au- » trement vivifié, qu'étant uni corporellement au corps de celui qui est » vie par son essence ».

Que M. Claude ne prétende pas que cette comparaison soit échappée à S. Cyrille, & que ce soit une pensée peu exacte, sur laquelle il n'a pas fait assez de réflexion; car il la répete si souvent, ou d'autres semblables, qu'il fait bien voir qu'elle naît du rapport qu'elle a avec son objet, quoique ce rapport soit fondé uniquement sur la présence réelle.

R. 103. C'est sur ce fondement qu'il compare dans le troisieme livre de l'adoration en esprit & en vérité, l'union du corps de Jesus Christ & du nôtre avec celle de l'argent & du plomb. « Si l'on fait fondre, *dit-il*, de l'ar- » gent impur avec du plomb, il se purifie parfaitement; parce que le plomb » emporte tout ce qu'il y a d'impur dans le métal avec lequel on le fait fon- » dre. Jesus Christ fait la même chose à notre égard: car nous étant uni » spirituellement & corporellement, il consume toutes nos souillures ».

Lib. 4. in Joan. p. 362. C'est sur ce même fondement qu'il compare dans le quatrieme livre de son Commentaire sur S. Jean, l'opération du corps de Jesus Christ sur nous à celle du feu sur de l'eau que l'on en approche. « De même, *dit-il*, que » si l'on approche un vase d'eau du feu, cette eau oublie presque sa propre » nature pour prendre celle de feu, qui est plus forte & plus agissante: ainsi » encore que nous soyons corruptibles par la nature de notre chair, néan- » moins étant mêlés à la vraie vie, nous sommes affranchis de notre infir- » mité, & nous nous revêtons de ce qui lui est propre, c'est-à-dire de la » vie. Car il falloit certes, que non seulement l'esprit fût rétabli dans une » nouvelle vie par le S. Esprit; mais aussi que ce corps terrestre & grossier » fût sanctifié par la participation d'une chose plus grossiere, & qui lui fût » plus proportionnée ».

Et dans le même livre, il répete encore la même comparaison de la cire, pour représenter l'étroite union du corps de Jesus Christ avec le nôtre. « De » même, *dit-il*, qu'en joignant un morceau de cire à un autre, elles se mê- » lent de telle sorte qu'on peut dire que l'un est dans l'autre; de même ce- » lui qui reçoit la chair du Sauveur, & qui boit son précieux sang, devient

» un avec lui, étant mêlé & uni à lui par cette participation, en sorte qu'il » est en Jesus Christ, & que Jesus Christ est en lui ".

On ne peut pas douter, après la lecture de ces passages, que les Peres n'aient attaché l'efficace de l'Eucharistie à la présence de Jesus Christ, & à son union réelle avec nos corps. Quand nous n'aurions que l'aveu que fait Aubertin, que les Peres parlent de la chair de Jesus Christ comme cause opérante & productive, cela suffiroit pour porter l'esprit à la concevoir unie au sujet sur lequel elle agit; puisque c'est l'idée que nous avons de toutes les autres causes de ce genre, comme M. Claude l'avoue. Quand nous n'aurions que les seules expressions, par lesquelles les Peres marquent cette union de Jesus Christ; comme *d'entrer dans nos corps, de s'introduire dans nos corps, d'être reçu dans nos entrailles, d'être en nous, d'être dans nos corps, d'être mêlé à nous, d'être joint à nous corporellement; d'être en nous comme un médicament avalé, comme un plomb qui purifie un métal avec lequel on le fond, comme un feu qui agit sur de l'eau, comme un morceau de cire mêlé avec un autre, comme une étincelle qui se conserve dans de la paille, comme un levain mêlé dans de la pâte*; toutes ces expressions, dis-je, qui n'ont jamais été employées pour marquer une union de signe & de figure, ou une participation de *vertu*, seroient encore plus que suffisantes pour prouver cette présence. Mais l'union de ces deux preuves ensemble; l'une, que les Peres ont regardé la chair de Jesus Christ comme une cause opérante qui demande d'elle-même une présence réelle; l'autre, de cet amas d'expressions qui la signifient, prouve d'une maniere si convainquante que les Peres ont cru une présence réelle, qu'il n'y a que des esprits extraordinairement préoccupés, & que la passion a rendus incapables de se rendre à la raison, qui y puissent résister. Mais tout cela paroîtra encore néanmoins tout autrement évident, lorsque nous aurons détruit les vaines solutions, par lesquelles Aubertin tâche d'éluder la force invincible de ces passages.

CHAPITRE III.

Réfutation des fausses comparaisons qu'Aubertin fait de quelques expressions des Peres, avec celles que nous avons rapportées.

Aubertin, pour se démêler de ces passages, a recours à sa méthode ordinaire, qui est d'en chercher de semblables dans les Peres, où il est visible néanmoins qu'il ne s'agit pas d'une véritable présence réelle. Mais jamais cet artifice, qui n'est qu'une source infinie d'illusions & de sophismes, ne lui réussit plus mal.

Car quelque exact qu'il ait été à lire les Peres, dans cette vue d'y chercher des expressions propres à obscurcir celles dont les Catholiques se servent pour établir la présence réelle, il n'en a trouvé aucune qui ne soit visiblement différente de celles que nous avons alléguées.

Il ne fait point voir que jamais les Peres aient dit d'une chose, qu'elle est *dans une autre par sa chair*, lorsqu'elle n'y est que par sa vertu.

Il ne fait point voir qu'ils aient jamais dit, que quelque chose entre, s'introduise, soit reçue dans les entrailles d'une autre *par son corps*, lorsqu'elle n'y est reçue que par la vertu de ce corps.

Il ne fait point voir que quoique, selon la doctrine des Ministres, nous recevions par tous les actes de foi que nous faisons, la vertu de la chair de Jesus Christ, il soit jamais dit d'un simple acte de foi, que par ce moyen le corps de Jesus Christ s'insinue dans nos entrailles.

Il ne fait point voir qu'il soit dit, d'une chose qui n'est pas réellement présente, qu'étant dans le corps d'une autre, elle le vivifie & est mêlée à son corps. Enfin il ne rapporte ni expressions semblables ni comparaisons semblables. Et il a recours à des passages qui ne contiennent que des expressions si étrangement différentes de celles dont il s'agit, que c'est n'avoir aucun discernement & aucune lumiere que d'y trouver du rapport.

Il se contente de dire en l'air, sur le passage de S. Grégoire de Nysse (car pour ceux de S. Cyrille, il ne se met pas en peine d'en chercher de semblables) que les expressions de ce Pere, rapportées ci-dessus, ne prouvent point que le corps de Jesus Christ soit réellement dans nos corps, ni qu'il y soit réellement reçu, parce qu'on trouve de même, que les Anciens ont dit du Baptême, que nous y recevions Jesus Christ Dieu & homme, que nous mangions sa chair, que nous l'avions caché en nous. Et les passages qu'il cite pour le prouver sont. (Aubert. p. 491.)

Que S. Chrysostôme dit, *que dans le Baptême nous sommes revêtus du Fils de Dieu, & que nous l'avons en nous.* (Hom. 21. in Gal.)

Que par le Baptême nous devenons sa chair & ses os. (Hom. 20. in Epist. ad Ephes.)

Que l'Auteur de l'Homélie sur la Croix qui est parmi les Œuvres de S. Chrysostôme dit, que *tous ceux qui sont baptisés sont revêtus de Jesus Christ, & que par le mot de Jesus Christ, il ne faut pas entendre un Dieu seulement, ni un homme seulement, mais l'un & l'autre.*

Que S. Cyrille d'Alexandrie parlant du Baptême dit, *que nous sommes faits participants de sa sainte chair.* (In Joan. c. 9. 6.)

Que S. Fulgence dit que ces paroles, *si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme & ne buvez son sang s'accomplissent par le Baptême, selon la vérité du mystere, quoique non selon les mysteres de la vérité.* (De Bapt. æt. c. ult.)

Et que Marc l'Hermite dit, *que depuis le Baptême Jesus Christ est caché en nous, & qu'il est reçu mystiquement en nous.*

Mais

Mais en vérité on n'entreprit jamais de tromper le monde d'une maniere plus grossiere ; étant aussi difficile de trouver de la ressemblance entre ces expressions & celles auxquelles on les compare, qu'il est aisé d'en marquer les différences. LIV. V. CH. III.

Premiérement, il y en a qui sont vraies à la lettre & sans métaphore, comme celles où il est dit, que l'on reçoit Jesus Christ par le Baptême, & qu'il est dans les baptisés ; car la grace que nous recevons par le Baptême est inséparable du S. Esprit réellement présent, & le S. Esprit est inséparable des trois Personnes divines, & par conséquent de Jesus Christ. Et c'est en vain qu'Aubertin allegue, que Dieu est présent par essence en toutes choses, pour faire conclure, que ces lieux où il est dit que le S. Esprit est présent dans nos cœurs, que Jesus Christ y habite, n'enferment pas cette présence, & qu'ils s'entendent d'une présence d'opération. Car c'est avoir une fausse idée de cette présence d'opération, que les Théologiens attribuent au S. Esprit à l'égard des justes, que de la concevoir comme séparée de la présence réelle du S. Esprit dans les ames ; & il est très-faux de dire, comme fait Aubertin, que nous ne sommes joints à Jesus Christ dans le Baptême qu'en signe & en efficace ; car nous lui sommes réellement unis par son esprit, qui n'est point séparé de son opération ni de Jesus Christ même. p. 763.

« Croyez, dit S. Ambroise, que la Divinité y est présente. Vous me » direz que vous croyez qu'elle y opere, mais que vous ne croyez pas » qu'elle y soit présente. Mais comment y opérera-t-elle si elle n'y étoit » auparavant présente"? Ambr. de init. c. 3.

Il peut être à la vérité dans des ames sans y agir par sa grace ; mais il n'agit en aucune sans y être, sans y habiter. Son opération enferme sa présence, & elle y ajoute quelque chose. Il ne faut point considérer les dons du S. Esprit ni ses opérations comme séparées de lui ; mais il faut concevoir qu'il est dans les justes avec ses dons, qu'il les éclaire, qu'il les anime, qu'il les embrase, & qu'il fait tout cela par sa présence, qui enferme celle de toutes les trois Personnes divines.

Il n'y a donc point de métaphore à dire que par le Baptême nous avons Jesus Christ en nous, & qu'il est caché en nous, puisqu'il y est en effet invisiblement & réellement. Il y en a seulement à dire que nous en sommes revêtus ; parce que le mot de vêtement ne signifiant qu'une chose extérieure, il n'exprime que métaphoriquement la maniere dont Jesus Christ présent en nous, nous garantit des objets extérieurs qui nous pourroient blesser ; & l'ornement que notre ame reçoit de sa grace, & de lui-même opérant par sa grace, qui cache & couvre aux yeux de Dieu même la difformité & la nudité où elle étoit réduite par le péché.

Mais ce n'est point ajouter une nouvelle métaphore, de dire avec l'Auteur de cette Homélie sur la Croix, que *par Jesus Christ il ne faut pas entendre, ni seulement un Dieu, ni un homme seulement, mais l'un & l'autre.* Car cet Auteur ne prétend pas expliquer de quelle maniere nous recevons Jesus Christ, & en sommes revêtus par le Baptême, il veut seulement expliquer ce qui est compris en Jesus Christ. Or il est bien vrai que Jesus Christ, dont nous sommes revêtus par le Baptême, est Dieu & homme tout ensemble: mais cette expression ne marque point que nous en soyons revêtus selon son humanité aussi-bien que selon sa divinité. Jesus Christ, qui est Dieu & homme, est par-tout par essence; mais il n'est pas par-tout en tant qu'homme, comme les Calvinistes le soutiennent avec raison contre les Luthériens Ubiquistes.

On peut encore remarquer sur ce terme de revêtir, qu'étant visiblement métaphorique dans l'expression, qui porte que nous sommes revêtus de Jesus Christ, il peut être pris pour quelque idée spirituelle, qui n'enferme pas une présence réelle. Mais les mots dont il s'agit dans les autres expressions qu'Aubertin prétend expliquer, ne sont point des termes métaphoriques, & qui soient destinés à servir d'image de quelqu'autre chose: les mots *d'être, de s'insinuer, d'être reçu dans les entrailles, d'être dans nos corps*, ne sont point mis pour d'autres mots; & Aubertin même cherche ailleurs que dans ces termes, la figure qu'il prétend trouver dans ces expressions. Il veut qu'il y ait une vertu réellement reçue & qui soit réellement en nous, qui entre, s'insinue, se mêle réellement à nous; de sorte que ces mots marquant d'ailleurs une présence réelle de la chose que l'on dit *être, entrer & s'insinuer dans nous*, il n'y a rien de plus ridicule que de comparer des termes certainement métaphoriques, & qui n'enferment point de présence réelle, avec d'autres, qui selon Aubertin, ne le sont point & qui enferment cette présence.

Et c'est ce qui découvre une différence palpable & essentielle entre ces expressions qu'Aubertin voudroit faire passer pour semblables. Car dans toutes celles qu'il rapporte pour éluder celles des Peres sur l'*Eucharistie*, la métaphore ne consiste que dans un mot qui est pris pour un autre, selon l'usage ordinaire de toutes les métaphores; au lieu qu'il ne sait où la placer dans les expressions que nous avons rapportées ci-dessus.

Les Peres disent que nous sommes revêtus de Jesus Christ, en prenant ce mot, non dans sa signification ordinaire, qui est de marquer un habillement corporel, mais dans une signification métaphorique, pour marquer une protection ou un ornement spirituel. Il n'y a rien en cela d'extraordinaire, rien qui soit éloigné de l'usage commun du langage humain, qui permet d'employer les choses corporelles pour faire comprendre les spirituelles.

On trouve de même dans les Peres un seul passage, où en parlant du Baptême, il est dit que nous y sommes faits participants de la chair de Jesus Christ. Mais outre qu'il n'est pas certain par le lieu de S. Cyrille où se trouve cette expression, si cet effet est attribué précisément au Baptême à cause du Baptême même, ou parce que l'on joignoit toujours dans l'ancienne Eglise la réception de l'Eucharistie à celle du Baptême, quand on trouveroit nettement dans quelque Pere, que par le Baptême séparé de l'Eucharistie, nous sommes faits participants de la chair de Jesus Christ, cette expression n'auroit encore rien de semblable à celles dont il s'agit. Car rien n'empêcheroit qu'on ne la prît pour une métaphore très-ordinaire, le mot de *participer* ayant de soi-même une signification fort vague & indéterminée, & y ayant diverses manieres selon lesquelles on peut dire, que tous ceux que l'on baptise participent à la chair de Jesus Christ.

Le passage de S. Fulgence, qui dit que cette parole ; *si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme vous n'aurez point la vie en vous, s'accomplit dans le Baptême selon la vérité du mystere*, n'enferme que cette métaphore très-intelligible, *que l'on mange par le Baptême la chair de Jesus Christ* selon la vérité du mystere. Car ce Saint veut dire, que l'effet & la fin de l'Eucharistie étant de nous incorporer avec Jesus Christ, & de nous rendre membres de son corps, on participe à cette fin & à cet effet par le Baptême même, parce que l'on y est incorporé avec Jesus Christ, & que l'on entre dans ce grand corps qui est animé par son esprit & qui lui est uni : qu'ainsi l'on mange en quelque sorte sa chair, non de la même maniere que dans l'Eucharistie, mais selon l'effet & la fin de la réception de l'Eucharistie. Toute la métaphore consiste en ce que cette union avec le corps de Jesus Christ, dans laquelle on entre par le Baptême, est exprimée par le mot de manger, dont S. Fulgence a été obligé de se servir par la nécessité d'expliquer ce passage, *si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme ;* & cette métaphore est expliquée par ces mots, *selon la vérité du mystere ;* c'est-à-dire, selon la fin & l'effet véritable du mystere, sans lequel *tout le reste est inutile :* ce qui est un des sens du mot de vérité.

Il y a donc, selon S. Fulgence, deux manieres de manger la chair de Jesus Christ : l'une, selon la vérité du mystere ; c'est-à dire par l'incorporation à la société des Saints, qui est signifiée par l'Eucharistie : l'autre, selon le mystere de la vérité ; c'est-à-dire, l'Eucharistie, qui contient la vérité de cette chair. Mais il y a cette différence entre ces deux manieres, que la premiere est métaphorique, & ne signifie que l'union au corps de Jesus Christ figurée par l'Eucharistie. Et la seconde est réelle, le corps de Jesus Christ étant appellé viande & son sang breuvage dans ce mystere, par une expression propre & littérale, selon S. Grégoire de Nysse : *Si*

Liv. V. Ch. III. Contra Apollinar. *quelqu'un*, dit-il, *ayant égard au mystere, dit que Jesus Christ est appellé proprement breuvage, il ne s'éloignera pas en cela de l'expression propre : car sa chair est vraiment viande, & son sang est vraiment breuvage.* Il n'y a point en cela, dit S. Chrysostôme, de parabole ni d'énigme ; car il faut absolument manger son corps πάντως δεῖ φαγεῖν τὸ σῶμα.

Mais quel rapport ont toutes ces expressions avec celles dont il s'agit? Comment Aubertin & M. Claude y trouveront-ils l'usage ordinaire des métaphores, & dans quels termes les placeront-ils ?

Quand S. Grégoire de Nysse dit, par exemple, *que le corps livré à la mort est dans le nôtre, qu'il est reçu dans nos entrailles, qu'il est au dedans de nous.* Quand S. Cyrille d'Alexandrie dit, *que Jesus Christ est dans nous par sa propre chair.* Quand il fait dire à Jesus Christ, *qu'il s'introduit dans ceux qui le mangent par la chair qui lui est unie, qu'il y entre par sa propre chair*, où est la figure & la métaphore ? Est-ce dans le mot de Jesus Christ, dans les mots *d'être, d'entrer, d'introduire*, dans les mots *de propre chair?*

Ce n'est point certainement dans ceux *d'être, d'entrer, & d'introduire*, puisque même selon l'explication d'Aubertin, ces mots retiennent leur signification naturelle. Il faudroit donc qu'elle fût dans ceux de corps de Jesus Christ, ou *de propre chair*, & qu'Aubertin prétendît, que quand les Peres disent que Jesus Christ est en nous *par sa chair*, le mot de Jesus Christ ou celui de *chair* signifie la vertu de la chair de Jesus Christ, ou un morceau de pain rempli de vertu. Or c'est ce que je soutiens être sans exemple aussi-bien que sans raison. On peut bien dire, par exemple, d'un Roi absolu & parfaitement obéi, qu'il est en quelque sorte par tout son Royaume par son autorité ; mais on ne dira jamais qu'il soit par tout son Royaume en sa propre personne. On ne dira pas même qu'il soit entré dans une ville lorsqu'il n'y entre que par ses Lieutenants. Mais on diroit encore bien moins qu'il y est entré par son propre corps, pour marquer qu'il y est entré selon sa puissance, & qu'il y a fait reconnoître son autorité.

S'il étoit possible que les qualités d'un simple entrassent dans quelque composition séparées de sa substance, on diroit qu'il y entre en vertu, pour marquer qu'il n'y entre pas en substance. Mais on ne dira jamais qu'il y entre par sa substance pour signifier qu'il n'y entre que par sa vertu. Ainsi il est contre toutes les regles du langage humain, & du bon sens dont elles dépendent, de dire que Jesus Christ *entre en nous, s'insinue en nous, est reçu en nous, est en nous*, au *dedans de nous, dans nos entrailles, par sa propre chair*, s'il n'y étoit que par l'impression de la vertu de sa chair.

Plus on s'applique à ces fausses comparaisons d'expression que fait Aubertin, plus on y trouve de défaut de lumiere. En voici un très-considérable.

C'est qu'il n'a pas remarqué qu'une propriété des expressions simples Liv. V.
& non métaphoriques qui les rend reconnoissables, est d'avoir quantité Ch. III.
de suites réelles & simples que la vérité littérale y attache, & que l'esprit en infere naturellement; au lieu que les expressions métaphoriques n'étant pas prises pour elles-mêmes & dans leur sens propre, n'ont point d'ordinaire de suites, ou elles en ont peu. C'est pourquoi l'on a droit de conclure, que si les expressions des Peres dont il s'agit se prennent en un sens simple, elles doivent être toutes enchaînées, & être accompagnées de leurs suites naturelles, & c'est ce qui se rencontre en effet. Si le corps de Jesus Christ, par exemple, est réellement présent, il s'ensuit que le pain est donc changé en ce corps; & c'est ce que les Peres nous confirment, en nous disant que le pain sanctifié est changé au corps du Verbe, *ἄρτον εἰς σῶμα τοῦ θεοῦ λόγου μεταποιεῖσθαι πιστεύομαι*, dit S. Grégoire de Nysse. Nyss. orat. Cathech. c. 37.

Il s'ensuit de-là, que le corps de Jesus Christ est proposé, c'est-à-dire, mis sur l'Autel & devant nos yeux : & c'est pourquoi S. Cyrille l'appelle comme nous avons vu *le corps proposé σῶμα προκείμενον.* Il s'ensuit qu'il est pris : c'est aussi ce que S. Cyrille exprime par le mot de *δεχόμενοι.* Il s'ensuit que nous y participons : c'est ce que signifie le mot de *μέτοχοι γινόμενοι* dont il se sert au même lieu. Il s'ensuit qu'il est reçu dans nos entrailles comme un médicament salutaire : c'est ce que marque S. Grégoire par cette expression *ἔνδον τῶν ἀνθρωπίνων γίνεται σπλαγχνῶν.* Il s'ensuit que Jesus Christ entre en nous, s'insinue en nous par sa chair : ce sont aussi les expressions ordinaires de S. Grégoire de Nysse, de S. Chrysostôme, & de S. Cyrille; comme nous avons vu ci-dessus, *ἑαυτὸν ἐνσπείρει διὰ τῆς σαρκός. τοῖς ἡμετέροις σώμασιν ἐγκαθιεὶς ἑαυτὸν διὰ τῆς ἰδίας αὐτοῦ σαρκός.*

Il s'ensuit qu'il est dans nos corps par sa chair : c'est ce que ces mêmes Peres expriment souvent dans les passages que nous avons allégués.

Il s'ensuit qu'il est mêlé à notre chair, parce que les especes y sont mêlées, & c'est encore ce que les mêmes Peres expriment souvent.

Il s'ensuit que l'on le peut comparer fort justement à de la cire, & à du levain; aussi trouve-t-on toutes ces comparaisons dans les Peres, comme nous avons fait voir.

Il s'ensuit que Jesus Christ nous vivifie par sa chair présente en nous : & c'est ce que les Peres nous disent en termes formels *ζωοποιεῖ τοὺς ἐν οἷς ἂν γένοιτο.* Cyr. Alex. in Joan. l. 3. p. 24.

Il s'ensuit que Jesus Christ nous est corporellement uni, & non pas seulement par le S. Esprit : & c'est ce que les Peres en concluent expressément, comme nous verrons ci-après.

Nous parlerons de cela plus au long en un autre endroit. Mais quand il n'y auroit point d'autres suites que celles que nous venons de marquer,

elles suffisent pour faire juger que toutes ces expressions se confirment les unes les autres ; qu'elles appliquent toutes l'esprit au sens simple & naturel, & qu'elles éloignent les idées figuratives ; parce qu'il est moralement impossible que tant de termes liés au sens naturel se prennent en des sens métaphoriques.

N'est-ce donc pas se moquer du monde, que de comparer avec cette suite de termes, qui attachent tout l'esprit à l'idée simple, un ou deux termes détachés, sans suite, sans liaison, & qui sont déterminés au sens métaphorique par toutes les circonstances, sans qu'il y en ait aucune qui porte au sens naturel ? Quelle suite a par exemple cette expression, que nous *sommes revêtus de Jesus Christ ?* Y a-t-il quelque cérémonie dans l'Eglise où l'on dise qu'un vêtement est changé en Jesus Christ ? Y a-t-il quelque vêtement qu'on appelle Jesus Christ, ou corps de Jesus Christ ? Dit-on que le corps de Jesus Christ est appliqué sur la peau des hommes ? C'est donc une expression sans suite & entiérement détachée, & qui ne peut être raisonnablement comparée avec celles dont nous parlons qui sont attachées au sens simple & naturel, non seulement par elles-mêmes, mais encore par toutes les autres qui en naissent.

Mais comme cette fausse comparaison d'expressions n'est que l'effet d'un faux principe qui regne dans tout le Livre d'Aubertin, qui est de s'être imaginé que toute métaphore autorise toute métaphore ; ce Ministre n'ayant jamais pu comprendre, que des métaphores raisonnables sont aussi peu propres à autoriser des métaphores extravagantes, que la vérité l'est à prouver la fausseté ; il n'y a qu'à lui répondre en un mot, que les expressions où l'on dit que nous sommes revêtus de Jesus Christ, & que l'on participe en quelque sorte à sa chair par le Baptême étant raisonnables, elles ne peuvent autoriser ce langage déraisonnable dont il veut que les Peres se soient servis, en nous disant que Jesus Christ *est dans nous, entre en nous par sa propre chair*, pour signifier qu'il imprime en nous la vertu de sa chair ; & qu'ainsi ce faux sens se détruisant de soi-même, il n'y a que celui des Catholiques qui subsiste.

CHAPITRE IV.

Réfutation de quelques autres chicaneries d'Aubertin, par lesquelles il tâche d'éluder les expressions des Peres ci-dessus rapportées.

AUbertin, qui voit assez combien il est important pour sa cause d'affoiblir la preuve qui se tire des passages que nous avons rapportés, s'efforce encore d'y donner atteinte par quelques autres petites objections, qu'il est bon de réfuter en passant, pour faire voir que si l'évidence de la vérité ne peut rien sur les esprits opiniâtres, leur opiniâtreté ne peut aussi diminuer par tous ses vains efforts la force & l'évidence de la vérité. Aubert. pag. 759. 761. 764.

La premiere est celle que nous avons déja marquée, qui consiste dans la comparaison de ce qui est dit du S. Esprit avec ce que les Peres disent de la chair de Jesus Christ. Car supposant que lorsqu'il est dit que nous sommes *unis au S. Esprit*, *que nous le recevons*, *qu'il est en nous*, ces expressions ne signifient autre chose, sinon qu'il y est par sa vertu, il en conclut, que quand il est dit que le corps de Jesus Christ est en nous, qu'il entre en nous, on doit entendre qu'il y est & qu'il y entre par sa vertu. Mais cette comparaison est fausse dans le fait en plusieurs manieres.

1°. Il est faux, comme je l'ai déja remarqué, que quand on dit que le S. Esprit habite en nous, on n'entend cela que de son opération sans marquer la présence de son essence, le S. Esprit n'agissant que sur les ames dans lesquelles il est présent. Ainsi quand on dit qu'il réside & qu'il habite dans les justes, comme dans son trône, comme dans son temple, il n faut pas concevoir seulement par ces expressions qu'il y agit, qu'il les éclaire, qu'il les sanctifie; il faut concevoir qu'il y est réellement en les éclairant & les sanctifiant. Car Dieu ne nous donne pas seulement des dons & des graces créées, il nous donne même la grace incréée; c'est-à-dire le S. Esprit, qui s'appelle par cette raison le *don* par excellence; & nous ne devons point séparer ces dons de leur source, ni considérer la grace dans notre cœur, sans y considérer le S. Esprit qui la produit, *charitas Dei diffunditur in cordibus nostris per Spiritum Sanctum, qui datus est nobis.*

Ainsi tant s'en faut que cette comparaison du S. Esprit avec la chair du Fils de Dieu donne lieu de conclure que cette chair n'est présente qu'en vertu, qu'il en faut conclure directement le contraire. Car comme le S. Esprit ne vivifie les ames qu'en leur étant réellement présent, de même la chair de Jesus Christ ne vivifie non plus, selon les Peres, les corps & les ames, que par une présence réelle & effective.

Liv. V. Ch. IV.

In defenſ. 12. Anath. contra Orient.

S. Cyrille a donc raiſon de dire, que parce *que le corps de la vie, c'eſt-à-dire, le corps de Jeſus Chriſt, eſt vivifiant, il fait paſſer la vie en nous & détruit l'empire de la mort; de la même maniere auſſi le S. Eſprit de Chriſt nous vivifie.*

Mais la concluſion qu'il en faut tirer n'eſt pas, que ni l'un ni l'autre ne nous vivifie que par l'impreſſion de ſa vertu, indépendamment de ſa perſonne. Mais c'eſt au contraire, que comme le S. Eſprit ne communique ſa vie aux ames qu'en y étant intimément & réellement préſent, il faut concevoir de même que la chair de Jeſus Chriſt eſt intimément préſente à nos corps & à nos ames quand elle les vivifie.

La ſeconde fauſſeté de cette comparaiſon conſiſte, en ce qu'Aubertin lui-même ne prétend pas que dans les expreſſions où il eſt dit que le Saint Eſprit nous vivifie, on doive entendre qu'il imprime ſeulement ſa vertu ſur quelque choſe corporelle, ſans agir lui-même immédiatement ſur nos ames.

Il ne doit donc pas auſſi prétendre que lorſqu'il eſt dit que la chair de Jeſus Chriſt nous vivifie, cette expreſſion ſignifie qu'elle imprime ſa vertu dans le pain ſans agir par elle-même immédiatement ſur les ames & ſur les corps. En un mot, comme l'on a raiſon de conclure des expreſſions où il eſt dit que le Saint Eſprit réſidant en nous nous vivifie, qu'il y a une action immédiate du Saint Eſprit ſur les ames, on a droit de tirer la même concluſion, quand les Peres appliquent cette même expreſſion à la chair de Jeſus Chriſt.

Enfin la troiſieme fauſſeté eſt, qu'il n'eſt pas vrai que la préſence du Saint Eſprit dans nos ames pour les vivifier, ſoit exprimée par les mêmes termes que la préſence de la chair de Jeſus Chriſt dans nos corps. Ceux dont les Peres ſe ſervent à l'égard du Saint Eſprit ſont aſſez forts à la vérité pour nous faire conclure une préſence réelle; mais néanmoins ceux qu'ils emploient à l'égard de la chair de Jeſus Chriſt, le ſont tout autrement. Car il n'eſt point dit, par exemple, que le S. Eſprit ſoit mêlé avec nos corps, qu'il ſoit reçu par la bouche & qu'il entre comme un médicament ſalutaire dans nos entrailles. Il n'eſt point dit qu'il entre, qu'il ſoit dans nos corps par ſon eſſence & par ſa ſubſtance, quoiqu'il y ſoit en effet. Ainſi bien loin qu'il ſoit dit que nous le mangeons, il eſt dit au contraire, que nous ne le ſaurions manger, parce que nous ne ſaurions manger les choſes incorporelles. Il n'eſt point dit qu'il vivifie les corps, mais ſeulement les ames. Tout cela eſt dit, au contraire, de la chair de Jeſus Chriſt. On dit qu'elle entre, qu'elle eſt en nous, qu'elle y eſt mêlée. On dit que Jeſus Chriſt entre en nous par ſa chair, & par ſa propre chair. On dit que cette chair eſt mangée d'une maniere dont la divinité ne peut être mangée.

De

De sorte que quand on pourroit n'entendre les expressions qui parlent de la présence du S. Esprit en nous, que d'une présence d'efficace, on n'auroit pas encore droit de prendre au même sens celles où il est parlé de la présence de Jesus Christ dans nos corps. LIV. V. CH. IV.

La seconde objection, qui paroît plus spécieuse, n'est pas moins vaine dans le fond. *C'est*, dit-il, *que selon la doctrine de S. Cyrille, le corps né de la corruption ne peut être autrement vivifié qu'étant joint corporellement avec le corps de celui qui est vie par son essence; & le moyen de cette union consiste, selon ce Saint, dans la participation de l'Eucharistie. Or s'il entendoit*, dit Aubertin, *que cette union nécessaire à la vivification se fit par l'entrée réelle du corps de Jesus Christ dans les nôtres, il s'ensuivroit que tous les Anciens qui sont morts avant Jesus Christ, & tous ceux qui meurent sans participer à l'Eucharistie, ne ressusciteroient pas, puisqu'ils n'ont point reçu le corps de Jesus Christ en eux. Il faut donc qu'il entende simplement que le corps de Jesus Christ entre dans nos corps par sa vertu: ce qui peut convenir aux Anciens qui ont reçu en cette maniere le corps de Jesus Christ.*

Pour répondre précisément à cette objection, il n'y a qu'à demander aux Ministres s'ils prétendent que la maniere de vivification, de présence, d'union, exprimée par les passages des Peres rapportés ci-dessus, est telle qu'elle convienne aussi-bien aux justes de l'Ancien Testament, qu'à ceux qui reçoivent présentement l'Eucharistie dans l'état de grace; ou s'ils avouent qu'il y est parlé d'une maniere d'union avec la chair de Jesus Christ, qui n'a pu convenir aux justes de l'Ancien Testament?

S'ils prennent le premier parti, qu'ils considerent à quoi ils s'engagent. Car il faut qu'ils soutiennent que l'on peut appliquer véritablement à tous ceux qui ont vécu avant Jesus Christ, tous les termes dont les Peres se sont servis pour marquer cette union.

Il faut qu'ils soutiennent que l'on peut dire raisonnablement, que quoique le corps de Jesus Christ ne fût pas encore, il étoit néanmoins reçu dans les entrailles d'Abraham, des Patriarches & des Juifs qui étoient justes. Il faut qu'ils disent, que ce sont des expressions qui n'ont rien d'absurde ni d'extravagant, que de dire qu'avant l'Incarnation le corps de Jesus Christ étoit dans quelques Juifs pour les vivifier; qu'il s'introduisoit en eux par sa chair; que quoiqu'il n'eût point encore de chair il entroit en leurs corps par sa propre chair, qu'il se mêloit avec leurs corps; qu'il étoit en eux par sa propre chair, que cette chair étoit cachée en eux comme une étincelle; qu'elle leur étoit jointe comme de la cire qu'on fait fondre avec une autre cire, comme du levain que l'on met dans

de la pâte, & qu'ils étoient corporellement unis à un corps qui n'étoit point.

Il faut qu'ils disent, que de toutes ces expressions ordinaires à S. Cyrille d'Alexandrie, *que Jesus Christ est dans nous par sa chair, par sa propre chair, qu'il nous vivifie étant dans nos corps, & que nous sommes corporellement unis à son corps*, on ne peut pas même conclure que cette chair & ce corps existent, bien loin que l'on puisse conclure qu'ils existent en nous. Enfin il faut qu'ils passent jusqu'à ce comble d'absurdité, que de soutenir que la chair de Jesus Christ n'étant pas encore, vivifioit néanmoins les Juifs en qualité de cause physique, puisqu'ils avouent que S. Cyrille l'a considérée dans tous ces passages, comme nous vivifiant en qualité de cause vraiment opérative, *productive & efficace.*

Que si l'excès de ces absurdités les effraie, il faut donc qu'ils avouent que, selon S. Cyrille, les justes de l'Ancien Testament ont été vivifiés par un autre moyen que nous; & qu'ainsi l'objection d'Aubertin est vaine & frivole, puisqu'il est obligé de chercher aussi-bien que nous, comment S. Cyrille, qui ne croit pas que cette vivification & cette présence de la chair de Jesus Christ, exprimées par ces passages, convienne aux justes de l'Ancien Testament, a pu représenter cette sorte d'union comme nécessaire pour donner la vie à nos corps.

Mais cette difficulté est aisée à résoudre, & pour eux & pour nous; & c'est un grand défaut de lumiere que de s'en servir pour détourner de leur véritable sens des expressions claires & précises, telles que sont celles que nous avons rapportées. Il y a des choses qui sont nécessaires, supposé un certain ordre établi de Dieu, qui ne le sont pas absolument; comme il étoit nécessaire que Jesus Christ souffrît pour entrer dans sa gloire, supposé l'ordre établi pour la rédemption des hommes, quoiqu'il ne fût pas absolument impossible à Dieu d'en établir un autre.

Il est nécessaire de même d'être baptisé pour être sauvé; & l'on peut dire très-véritablement qu'il est impossible d'être sauvé sans être baptisé; puisque cette parole de l'Evangile, quiconque ne renaîtra pas par l'eau & par l'esprit, ne peut entrer dans le Royaume de Dieu, s'entend du Baptême, selon tous les Peres. Mais la généralité de ces expressions n'empêche pas néanmoins que, selon les mêmes Peres, Dieu ne supplée l'effet du Baptême dans ceux qui meurent pour la confession de Jesus Christ, ou même dans ceux qui sont prévenus de la mort avec un desir sincere du Baptême.

Ainsi la chair de Jesus Christ étant le moyen ordinaire choisi de Dieu pour la vivification des ames & des corps, on peut dire avec S. Cyrille en un bon sens; que ce moyen est nécessaire, & qu'il est impossible d'être

autrement vivifié que par l'union avec ce corps immortel. Mais cela n'empêche pas que Dieu, par sa puissance absolue, qui n'est liée à aucun ordre, n'ait suppléé l'effet de l'Eucharistie dans les justes de l'Ancien Testament, sans que l'exception qu'il a fait d'eux en les vivifiant d'une autre maniere, donne atteinte à la généralité des expressions, qui se doivent toujours entendre de l'ordre commun établi de Dieu. Liv. V. Ch. IV.

J'ai de la peine à m'arrêter à quelques petits arguments qu'Aubertin entasse au même lieu, tant ils sont peu dignes d'un homme de sens.

Il dit que les Catholiques n'admettent pas eux-mêmes que le corps de Jesus Christ soit proprement mêlé ou touché: d'où il s'ensuit qu'il y a de la métaphore dans les termes de S. Cyrille. Mais cette objection est tout-à-fait vaine. Car encore qu'il soit vrai qu'en prenant ces termes dans une rigueur scholastique, ils ne conviennent pas proprement au corps de Jesus Christ, il est pourtant vrai qu'ils lui conviennent étant pris d'une maniere moins exacte & moins philosophique; & il est vrai de plus qu'il n'y en a point dans les langues par lesquels on puisse mieux exprimer l'état du corps de Jesus Christ, qui est porté par les especes en diverses parties de notre corps.

Il est vrai encore que depuis que les hommes parlent & écrivent, ils ne les ont jamais employés pour marquer une union de vertu. Ainsi c'est une conséquence tout-à-fait déraisonnable que de conclure, comme fait Aubertin, que puisqu'on ne les peut prendre dans la rigueur métaphorique, il faut donc les prendre en un sens inoui & ridicule; puisqu'entre ce sens ridicule d'être *uni en vertu*, mêlé *en vertu*, & la rigueur métaphysique d'un mélange par division de parties, & d'un contact par application d'une surface à l'autre, il y a un sens raisonnable, qui est celui qui naît de l'état où Jesus Christ est dans nos corps par ce mystere. Mais les Ministres ne savent jamais demeurer dans le milieu de la raison; ils ne connoissent que les extrêmités, & il leur semble toujours qu'on ne sauroit quitter l'une que pour se précipiter dans l'autre.

C'est encore une autre chicanerie, que de dire que les Théologiens ne croient pas que le corps de Jesus Christ demeure perpétuellement dans les nôtres. Car quoiqu'il soit nécessaire, afin qu'une cause physique opere sur une autre, qu'elle y ait été une fois unie, il ne l'est pas qu'elle y demeure toujours unie; l'impression qu'elle lui laisse pouvant continuer même en son absence, & faisant qu'on la considere toujours comme présente, & qu'on lui attribue l'effet qui n'arrive quelquefois que long-temps après qu'elle en est séparée.

Voilà les principales objections par lesquelles Aubertin s'efforce d'obscurcir ces passages: & il est visible qu'elles ne peuvent servir qu'à faire

voir que ce Ministre avoit peu de discernement des bonnes & des mauvaises raisons, & que l'opiniâtreté inflexible qui l'attachoit à son parti, le rendoit capable de préférer les plus foibles & les plus petites conjectures aux preuves les plus évidentes.

Mais comme il est très-important pour l'établissement de la vérité catholique, que le sens de ces passages, qui marquent formellement & expressément une présence réelle du corps de Jesus Christ dans le nôtre, ne puisse être détourné à cette chimérique présence de *vertu & d'efficace*, il est bon de fortifier ce sens par plusieurs arguments, qui prouvent clairement que les Peres les ont entendus dans le sens littéral & naturel, & de détruire tous les fondements de cette prétendue *efficace, séparée* du corps de Jesus Christ, dont les Ministres ont fait un des principaux appuis de leur doctrine.

CHAPITRE V.

Que la manducation par laquelle les Peres disent que le corps de Jesus Christ est reçu dans nos entrailles, n'est ni une manducation par foi, ni une manducation de signe, ni une manducation d'efficace. Réfutation des sophismes d'Aubertin & de M. Claude sur ce point.

POur juger plus sûrement de quelle maniere & en quel sens les Peres nous disent que Jesus Christ *entre, s'insinue, est reçu, & est en nous, dans nos corps, dans nos entrailles, par son corps, par sa propre chair,* & que cette chair *étant en nous, & étant mêlée à la nôtre,* nous vivifie, & produit tous les autres effets qu'ils lui attribuent, il faut considérer ce qu'ils nous disent du moyen par lequel la chair de Jesus Christ est mise en cet état à notre égard. Or ce moyen étant uniquement de la manger, la nature de cette manducation nous assurera sans doute de la nature de ces effets. Car si c'est une manducation réelle, qui ait pour objet la vraie chair de Jesus Christ, on ne peut pas douter que son effet ne soit de mettre le corps de Jesus Christ réellement dans les nôtres.

Il faut donc voir ce que les Peres nous enseignent de cette manducation, & de quelle sorte ils nous la décrivent.

1°. Il est certain que cette manducation est une manducation corporelle, qui se fait par la bouche du corps : car S. Grégoire de Nysse, après avoir dit, *que le corps immortel étant au dedans de celui qui l'a pris, le change tout entier en sa nature,* ajoute ensuite immédiatement, pour exprimer comment il y est reçu, *qu'il est impossible qu'une chose soit reçue dans le*

Orat. 35.

corps, si elle n'y entre par le manger & par le boire, pour être mêlée dans ses entrailles.

On prétendra peut-être que ce boire & ce manger ont pour objet une simple vertu, & non pas le corps de Jesus Christ; mais c'est ce qu'on ne sauroit dire raisonnablement; puisque le boire & le manger ne sont point du tout des voies nécessaires pour nous faire recevoir en nous ce qu'on appelle qualité ou vertu séparée d'une substance. Et il auroit été tout-à-fait ridicule à S. Grégoire de Nysse de prétendre que la vertu du corps de Jesus Christ ne peut entrer que par-là dans nos corps. Car n'y entre-t-elle pas, selon ce Pere même, par l'eau du Baptême, qui n'est qu'appliquée extérieurement au corps? N'y entre-t-elle pas par le Crême, qui n'est qu'une onction extérieure? N'y entre-t-elle pas par toutes les bonnes œuvres & par toutes les prieres qui attirent l'Esprit de Dieu dans nos ames? Par quelle fantaisie se seroit-il donc porté à nous dire en cet endroit, que la vertu du corps de Jesus Christ ne peut entrer dans nous que par le boire & le manger?

Les Peres prétendent encore, que la maniere dont la chair de Jesus Christ est mangée ne sauroit convenir à la divinité; S. Cyrille & Nestorius étant demeurés d'accord de ce principe commun, que ce que nous recevons dans l'Eucharistie n'est pas la divinité, mais le corps de Jesus Christ, parce que la divinité ne peut être mangée. Et c'est ce qui exclut positivement toutes les manducations métaphoriques, *de vertu, de signe, de foi.*

Car il s'ensuit de-là clairement. 1°. que la chair de Jesus Christ n'est point simplement mangée par son signe, puisqu'il est aussi possible de manger un signe de la divinité de Jesus Christ qu'un signe de son corps; & que s'il est de la nature de la divinité d'être incorporelle, il est au contraire de la nature des signes qui la représentent, d'être corporels: ce qui les rend capables d'être mangés.

Il s'ensuit, 2°. qu'elle n'est pas simplement mangée par la réception de *sa vertu*, parce qu'on peut aussi manger la divinité par la réception de sa vertu; & que comme il est dit dans l'Ecriture & dans les Peres, que nous recevons la vertu du Saint Esprit, on pourroit donc dire aussi que nous mangeons le Saint Esprit: ce qui seroit une expression inouie & ridicule.

Il s'ensuit, 3°. que ce n'est point une manducation par foi & par les organes de l'ame; puisque cette manducation par foi, peut aussi-bien avoir pour objet la divinité du Pere, du Fils & du Saint Esprit, que le corps de Jesus Christ.

C'est donc une manducation réelle, & par conséquent le corps de Jesus Christ entre réellement en nous, & il est réellement reçu dans les nôtres.

Liv. V. Ch. V. Mais pour mieux comprendre la force & l'évidence de cette raison, il est bon de considérer l'extrême foiblesse, pour ne rien dire davantage, de la réponse par laquelle Aubertin a tâché de l'éluder; car il est vrai qu'elle est extraordinaire en absurdités: *Les Peres*, dit-il, *enseignent, que la divinité ne peut être mangée par nous, & qu'elle n'est pas actuellement mangée, pour deux raisons. La premiere est, qu'étant considérée en elle-même, sa sainteté fait qu'elle ne peut être l'aliment des hommes, qui sont encore dans l'état du péché, & qu'elle leur est contraire. La seconde, qu'elle n'est pas l'objet proprement désigné par les signes sacramentaux, mais la chair de Jesus Christ, qui a été livrée à la mort pour nous.*

Aubert. p. 758.

Ce sont les raisons d'Aubertin, qu'il a la hardiesse d'attribuer aux Peres. Et M. Claude qui fait gloire de le copier, & qui emploie cette même réponse dans son Livre contre le Pere Nouet, en la relevant par quelques-uns de ces termes magnifiques qui lui sont propres, & qui le mettent au dessus des autres Ministres. *La divinité*, dit-il, *considérée en elle-même hors de l'union hypostatique, est en effet un objet de foi plus que l'humanité de Jesus Christ; mais non de cette foi dont les actes nous sont recommandés sous l'image du manger & du boire; c'est-à-dire, de cette foi qui cherche une victime & un principe de vie, pour des criminels que la justice divine a condamnés. L'objet de cette foi n'est que la chair de Jesus Christ. C'est ce qui a fait avouer à S. Cyrille ce que l'objection de Nestorius portoit, que la nature de la divinité n'étoit pas l'objet de notre manducation; les signes mystiques ne représentant pas directement la nature de la divinité.*

p. 552.

C'est ainsi que ces Messieurs se jouent des Peres, en les faisant raisonner à leur fantaisie. Mais par malheur pour eux, ces Peres ne nous ont pas laissé à deviner leurs raisons; ils les expriment très-nettement, & ils fondent clairement cette impossibilité de manger la divinité, non sur la disproportion de sa sainteté avec l'état des pécheurs (c'est une pure rêverie d'Aubertin) ni sur ce que la foi cherche une victime pour des criminels (c'est une autre rêverie de M. Claude) mais sur ce qu'il est impossible à des êtres corporels de se nourrir de choses incorporelles. Il ne faut que voir les passages où ils en parlent, pour être convaincu de la mauvaise foi d'Aubertin, que M. Claude a suivi trop légérement. Voici comment S. Cyrille s'en explique dans le quatrieme Livre contre Nestorius, Chapitre V. *Il s'ensuit*, dit-il, *des principes de Nestorius, que cette hostie non sanglante est de très-peu d'utilité; parce qu'il n'est pas possible qu'avec la chair on consume la nature de la divinité, & que nous ne pouvons pas faire l'impossible, qui est d'avoir pour aliment une chose incorporelle.* Voilà la raison de S. Cyrille, qui lui étoit commune avec Nestorius, à qui il accorde ce principe, que nous ne saurions manger la divinité. Il ne dit

point que cette divinité eſt trop ſainte pour pouvoir être l'aliment des pécheurs; il dit qu'étant incorporelle, il eſt impoſſible qu'elle nous ſerve d'aliment.

C'eſt encore ſur la nature de la divinité qu'il fonde l'impoſſibilité de la manger, dans cet autre paſſage: *Encore qu'il ſoit vrai*, dit-il, *que la nature de la divinité n'eſt pas mangée, il ne s'enſuit pas que le corps de Jeſus Chriſt ſoit le corps d'un homme.* Apol. Adv. Orient. p. 193.

Et c'eſt pourquoi, comme la manducation de la divinité ſuppoſeroit que la divinité fût corporelle, il éloigne toujours cette penſée comme impie. *Celui qui me mange*, dit-il, *vivra. Or nous le mangeons, non en conſumant la divinité, à Dieu ne plaiſe que nous ayions une ſi extravagante penſée; mais nous mangeons la propre chair du Verbe devenue vivifiante.* Adv. Neſt. l. 4. p. 110.

Et dans le Livre de la vraie Foi, il propoſe cette même doctrine comme certaine, ſans en apporter aucune preuve: ce qui montre manifeſtement qu'il fonde cette impoſſibilité ſur la raiſon évidente de l'incorporéité de Dieu, & non ſur la raiſon cachée de ſa ſainteté. *Celui qui me mange*, dit-il, *vivra à cauſe de moi. Cependant il eſt certain que le Verbe ne peut être mangé*, ὐκ ἔδεστος ὁ λόγος; *mais parce qu'il raſſemble les deux natures en une, il s'approprie par l'économie de l'Incarnation, les noms de l'une & de l'autre.* p. 35.

Ce n'eſt pas la doctrine du ſeul S. Cyrille; on la voit auſſi exprimée très-clairement dans un paſſage de Sévere, rapporté dans la Chaîne ſur S. Jean imprimée à Anvers: *Nous ne mangeons pas le Verbe en tant que Verbe*, dit cet Auteur; *car le moyen d'exercer cette action ſur le Verbe, qui eſt impalpable & incorporel, & qui ne peut être l'objet ni des yeux ni des dents? Mais parce qu'il eſt uni avec la chair de la plus grande union que l'on puiſſe concevoir, cette chair eſt rendue vivifiante, quoiqu'elle ſoit demeurée ce qu'elle étoit, & qu'elle n'ait pas été changée.*

Il n'y a donc dans les Peres aucun veſtige des deux ſonges d'Aubertin & de M. Claude; puiſque l'unique raiſon pour laquelle ils rejettent cette penſée, que la divinité ſoit mangée dans l'Euchariſtie, c'eſt qu'étant incorporelle, elle ne peut être l'objet d'une manducation corporelle. Ce qui fait voir clairement, qu'ils entendent une manducation effective par la bouche du corps.

Mais lorſque par le mot de manducation on n'entend plus une manducation corporelle, mais une manducation ſpirituelle, tant s'en faut que les Peres nient alors que la divinité puiſſe être mangée, qu'ils font du Verbe le propre aliment de l'ame. *L'ame*, dit S. Grégoire de Nyſſe, *a ſon toucher, par lequel elle touche le Verbe d'une maniere toute ſpirituelle & toute incorporelle. Il y a*, dit S. Baſile, *une bouche ſpirituelle dans l'homme* In Cant. Hom. 1. In Pſal. 33.

intérieur, par laquelle il se nourrit en recevant le Verbe de vie, qui est le pain descendu du ciel.

Serm. 127. de temp. Il est vrai que S. Augustin enseigne, que le Verbe étant la vraie nourriture de l'ame, & l'ame s'en étant rendue incapable par le péché, il avoit fallu que le Verbe se fit chair, & se réduisit ainsi comme en lait, pour devenir un aliment proportionné aux pécheurs; mais ce seroit abuser de cette doctrine de S. Augustin, que d'en conclure que notre esprit ne s'éleve jamais jusqu'à la divinité même du Verbe, & demeure toujours attaché à l'humanité: au contraire, la fin de cet abaissement du Verbe est, que l'humanité dont il a voulu se revêtir nous serve de degré pour monter jusqu'à sa divinité, & pour en faire notre nourriture: & ce lait dont nous nous nourrissons, selon S. Augustin, bien loin d'être l'humanité seule de Jesus Christ, c'est sa divinité même qui en est couverte & qui nourrit véritablement nos esprits, lorsque nous l'adorons & que nous l'aimons dans cet homme Dieu, que ce même Saint appelle pour cette raison, *Sapientia lactescens*, & qu'il regarde comme la nourriture commune des hommes & des Anges, qui vivent, selon lui, du même aliment. Et c'est pourquoi ce Saint conclut, *que le Verbe éternel & égal à son Pere, dont les Anges se nourrissent*, est mangé par les hommes, & que c'est le sens de cette parole, *Panem Angelorum manducavit homo.*

Vide Exp. in Ps. 134.

S. Cyrille n'auroit donc pas eu raison de dire, selon ce sens, que l'on ne mange pas spirituellement la divinité; puisque cette maniere d'être mangée lui convient pour le moins autant qu'à l'humanité, & que l'on mange aussi peu l'humanité seule que la divinité, séparée de l'humanité. Ainsi l'argument que nous avons proposé se trouvant même confirmé par le peu de solidité de la réponse d'Aubertin, nous avons droit d'en conclure encore plus positivement, que Jesus Christ *n'étant* en nous, *n'entrant* en nos corps, & n'y *étant mêlé* selon sa chair que par la voie de manducation, & cette manducation n'étant ni une manducation de *figure*, ni une manducation de *vertu*, mais une véritable manducation corporelle de Jesus Christ, il est reçu réellement, il entre, il est mêlé, il est réellement dans nos corps.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Que selon les Peres la chair de Jesus Christ nous vivifie immédiatement, & qu'ils n'ont point reconnu ce degré chimérique inventé par les Ministres, du pain rempli de l'efficace de la chair de Jesus Christ séparée de cette chair.

Comme c'est une suite de l'opinion des Catholiques, & de la maniere dont ils entendent les passages que nous avons rapportés de S. Grégoire de Nysse & de S. Cyrille d'Alexandrie, que le corps de Jesus Christ nous vivifie immédiatement, & sans l'interposition d'un autre corps qui reçoive sa vertú pour nous la communiquer; c'est aussi une suite de la maniere dont les Ministres entendent ces passages, que le corps de Jesus Christ ne nous vivifie pas immédiatement, mais seulement par l'interposition d'un autre corps; c'est-à-dire, du pain, qui reçoit premiérement sa vertu pour nous la communiquer.

Je dis que c'est une suite de la maniere dont ils entendent les Peres, plutôt que de l'opinion des Ministres. Car il est remarquable qu'après avoir rempli tous leurs Livres de cette solution *de la vertu du corps de Jesus Christ imprimée au pain*, & avoir soutenu que tous les passages des Peres qui parlent du changement au corps de Jesus Christ, ou de la présence & du mélange du corps de Jesus Christ dans nos corps, se doivent entendre de cette *vertu imprimée au pain:* quand on vient à leur demander à eux-mêmes s'ils croient l'impression de cette vertu au pain, ils répondent nettement qu'ils ne la croient pas; que ç'a été le sentiment des Peres, mais que ce n'est pas le leur; qu'ils croient seulement que le Saint Esprit agit avec le pain. *Quoique nous reconnoissions*, dit Aubertin, *que le* Aubert. *Sacrement est vivifiant en sa maniere, nous n'admettons point néanmoins dans* p. 754. *les Sacrements cette impression vivifiante.* De sorte qu'il se trouve qu'ils éludent tous ces passages des Peres, en leur imputant une doctrine qu'ils croient fausse.

Mais comme les Ministres n'imposent aux Peres d'avoir admis cette vertu imprimée au pain, qu'afin d'empêcher de croire qu'ils aient admis la présence réelle, & qu'ils avouent la vérité de cette alternative, qu'ils ont admis ou l'impression de la vertu ou la présence de la substance du corps de Jesus Christ dans le pain; en réfutant cette imagination de la vertu séparée imprimée au pain, on ne réfute pas seulement une opinion à laquelle les Calvinistes ne prennent point de part; mais on établit abso-

lument la présence réelle, & l'on détruit le sentiment des Calvinistes qui la nient.

C'est pourquoi sans m'arrêter à distinguer l'opinion que les Calvinistes attribuent aux Peres, de leur véritable sentiment, je ferai voir seulement que cette vertu séparée imprimée au pain ne peut aucunement subsister. Selon les Catholiques, il n'y a que deux degrés: le Verbe vivifie la chair qu'il s'est unie, & cette chair nous étant unie nous communique sa vie.

Mais selon l'opinion que les Ministres attribuent aux Peres, il y en a trois. Car il ne suffit pas, afin que la chair de Jesus Christ nous vivifie, qu'elle soit rendue vivifiante par le Verbe (ce qui est le premier degré) il faut de plus qu'elle communique cette force à un corps interposé, c'est-à-dire, au pain (ce qui est le second) & il faut que ce corps interposé nous vivifie, ce qui fait le troisieme.

Et cette différence en produit une autre; c'est qu'à l'égard de cette vertu de vivifier, l'opinion catholique n'a qu'une difficulté, qui est de savoir si la chair de Jesus Christ est vivifiante, & elle n'a aussi besoin que d'un seul éclaircissement & de la preuve de ce seul point. Car supposé qu'elle ait cette force, il est évident qu'étant reçue dans nos corps, elle leur peut communiquer la vie, & cela n'a pas besoin de preuve.

Mais celle des Calvinistes a deux difficultés, & a besoin de la preuve de deux points qui ne suivent pas l'un de l'autre. Car pour montrer que la chair de Jesus Christ nous vivifie dans l'Eucharistie de la maniere qu'ils le conçoivent, il faut premiérement montrer qu'elle est d'elle-méme source de vie, & secondement qu'elle communique au pain consacré cette force de donner la vie.

Cette seconde difficulté est même en quelque sorte plus grande que la premiere. Car on comprend bien mieux que le Verbe ait rendu vivifiante la chair à laquelle il s'est joint d'une union aussi intime que celle qui naît du mystere de l'Incarnation, qu'on ne comprend que le corps de Jesus Christ demeurant dans le ciel, puisse agir ici-bas sur un pain matériel & le remplir de sa vertu: ce qui est contre la maniere ordinaire d'agir de toutes les causes qui n'operent que sur les sujets auxquels elles sont jointes.

Et que M. Claude ne prétende pas répondre avec Aubertin, que les Anciens ont toujours supposé que les êtres matériels, comme l'eau, l'huile & le pain pouvoit être des instruments & des organes de la grace, & être remplis de la vertu du S. Esprit; & qu'ainsi il n'y a point de difficulté particuliere à concevoir que l'Eucharistie soit remplie de la vertu de la chair de Jesus Christ. Car lorsque les Peres ont reconnu que les choses inanimées pouvoient être les instruments du S. Esprit, ils ont

toujours conçu le S. Esprit présent & opérant avec elles & par elles. Mais il y a une difficulté bien plus grande à concevoir, que le pain eucharistique puisse être rempli de la vertu d'une chose absente, & qui ne lui est point jointe, & cette difficulté sans doute méritoit bien d'être éclaircie.

Mais quand on en seroit venu à bout, on n'auroit rien fait; puisque cette communication de la vertu de Jesus Christ au pain étant toute volontaire & toute libre, il faudroit encore prouver que Jesus Christ l'eût voulu faire; sans quoi on ne sauroit assurer sans témérité que le pain consacré ait la force de vivifier; & c'est ce qui est très-difficile à prouver, pour ne pas dire impossible.

Enfin il s'ensuit encore de la différence de ces opinions, & des sens que les Catholiques & les Calvinistes donnent à ces passages, que comme, selon les Catholiques, le corps de Jesus Christ ne se trouve réellement que dans l'Eucharistie, il n'y a aussi que l'Eucharistie à qui l'on doive attribuer cette force de vivifier les corps, qui est une suite de l'Incarnation; & qu'ainsi, suivant cette doctrine, on a un sujet particulier à l'égard de ce mystere de reprocher aux Nestoriens qu'ils en anéantissoient l'utilité; puisqu'en niant que la chair de Jesus Christ fût unie au Verbe, & la privant par-là de la propriété d'être source de vie qu'elle tire de cette union, ils l'ôtoient en même temps à l'Eucharistie.

Mais comme les Calvinistes veulent que, selon les Peres, la chair de Jesus Christ n'agisse sur nous que médiatement par le pain eucharistique, & qu'ils enseignent qu'elle agit de la même sorte par le Baptême; on peut aussi-bien dire, selon eux, que le Baptême est vivifiant, parce que la chair de Jesus Christ est unie au Verbe, que l'on le peut dire de l'Eucharistie: & l'on auroit eu tout autant de sujet de reprocher aux Nestoriens, qu'ils détruisoient l'utilité du Baptême en niant cette union, que de les accuser de détruire l'utilité de l'Eucharistie.

Voilà donc plusieurs caracteres & plusieurs marques par lesquelles on peut reconnoître en quel sens S. Cyrille a dit que Jesus Christ entre & est en nous, & qu'il nous vivifie par sa chair. Car s'il a reconnu l'interposition d'un corps entre celui de Jesus Christ & le nôtre; s'il a marqué ce deuxieme degré, qui consiste dans la communication de la vertu du corps de Jesus Christ résidant dans le ciel au pain qui est en la terre; s'il s'est mis en peine d'éclaircir la difficulté qui en naît, & d'expliquer comment il se pouvoit faire que le corps de Jesus Christ remplît le pain de sa vertu sans s'y joindre; s'il a dit qu'il s'ensuit du mystere de l'Incarnation & de l'union du Verbe avec la chair de Jesus Christ que le Baptême nous vivifie aussi-bien que l'Eucharistie; s'il a reproché à Nestorius d'ôter au Baptême & aux autres Sacrements la force de nous purifier, & de

Liv. V. Ch. VI. nous donner la vie, comme il lui reproche de l'ôter au Sacrement de l'Euchariſtie ; les Calviniſtes pourront trouver dans ces remarques quelques conjectures pour prouver qu'il ne faut pas prendre les termes de ce Pere à la rigueur. Mais s'il n'a rien fait de toutes ces choſes ; s'il n'a jamais reconnu ce ſecond degré interpoſé entre la chair de Jeſus Chriſt & nos corps ; s'il n'a jamais expliqué les difficultés extrêmes de la communication de la vertu du corps de Jeſus Chriſt à ce corps interpoſé ; s'il n'a jamais attribué qu'à la ſeule Euchariſtie cette vertu vivifiante qui naît de l'union du Verbe avec la chair de Jeſus Chriſt ; s'il n'a reproché aux Neſtoriens de détruire l'utilité & l'efficace que de l'Euchariſtie ſeule, & non jamais du Baptême, du Chrême, ni des autres Sacrements ; il faut être poſſédé d'une opiniâtreté bien aveugle, pour continuer à chercher dans ces expreſſions un autre ſens que celui des Catholiques.

Cependant il n'y a qu'à changer ces propoſitions conditionnelles en affirmations poſitives ; puiſqu'il eſt très-vrai qu'on ne trouve rien de tout cela dans S. Cyrille ; qu'il n'a pas dit un mot de ce qu'il étoit impoſſible qu'il ne dît pas, s'il eût été dans l'opinion des Calviniſtes ; & qu'il a dit tout ce qu'il devoit dire, ſelon les ſentiments Catholiques. Il n'a jamais parlé de cette interpoſition du pain rempli de la vertu du corps de Jeſus Chriſt, qui fait le ſecond degré des Calviniſtes. Et bien loin de le reconnoître, il a toujours conſidéré le corps de Jeſus Chriſt comme étant dans le nôtre, lorſqu'il a voulu expliquer de quelle ſorte il nous donne la vie, & a toujours formé par toutes ces expreſſions, l'idée d'une opération immédiate du corps de Jeſus Chriſt ſur les nôtres.

C'eſt dans ce ſens qu'il dit dans le Livre XII de l'Adoration, que *nous recevons Jeſus Chriſt en nous, afin que nous ſoyons rétablis dans une nouvelle vie par ſa chair.*

p. 906. Et dans ſon Commentaire ſur Iſaïe, *qu'il nous nourrit à l'immortalité par ſa propre chair.*

p. 707. Et dans le Dialogue de l'Incarnation, *qu'il nous vivifie en nous donnant*
p. 35. *à manger la chair qu'il a priſe.* Ce qu'il répete en mêmes termes dans le Traité de la vraie Foi.

p. 412. Et dans l'Homélie de la Cene myſtique, *que nous le recevons comme un levain dans notre maſſe, pour être faits participants de la vie éternelle qui eſt en lui.*

l. 4. c. 5. Et dans le Livre contre Neſtorius, *que nous ſommes vivifiés, puiſque le*
p. 111. *Verbe demeure en nous, non ſeulement par le Saint Eſprit, mais auſſi d'une maniere humaine par ſa ſainte chair. Que le corps de Jeſus Chriſt qui eſt*
Ibid. *dans nous ſans diviſion, nous réduit en unité. Que Jeſus Chriſt s'introduit*
p. 113. *dans ceux qui le mangent par la chair qui lui eſt unie. Qu'il entre dans nos*

corps par sa chair, qui est la véritable viande. Qu'il abolit par lui-même la loi de la chair étant en nous. LIV. V. CH. VI.

Et dans son Commentaire sur S. Jean : *Que le saint corps de Jesus Christ vivifie ceux en qui il est. Qu'il fait entrer la vie en nous par son corps. Qu'il chasse la mort étant dans nos corps mortels ; & que nous aurons la vie en goûtant la chair de Jesus Christ. Que Jesus Christ est en nous par sa chair, par sa propre chair. Qu'il cache en nous par sa chair les semences de la vie. Que nous sommes unis corporellement au corps de celui qui est la vie par lui-même.* Ce que ce Pere répete en une infinité de manieres en d'autres endroits, mais en exprimant toujours que le corps de Jesus Christ nous communique sa vie en ce qu'il est en nous, & que nous lui sommes unis, sans parler jamais de ce corps interposé auquel il imprime sa vertu du haut du ciel, selon S. Cyrille, si l'on en croit les Ministres. In Joan. p. 365. p. 324. p. 363.

Qu'y a-t-il aussi de plus ordinaire à S. Cyrille, que de dire que l'union du Verbe avec la divinité rend la chair de Jesus Christ vivifiante, & de prouver par cette raison que l'Eucharistie nous vivifie? Et le Concile d'Alexandrie, où ce Saint présida, n'a-t-il pas même fait un article de foi de cette doctrine, en décidant *que nous ne croyons pas que le corps & le sang qui nous sont proposés soient le corps & le sang d'un simple homme comme nous ; mais que nous les recevons comme ayant été faits le corps & le sang du Verbe qui vivifie toutes choses : car une chair commune*, ajoute le Concile, *est incapable de vivifier, selon ce que dit le Sauveur même, que la chair ne sert de rien, & que c'est l'esprit qui vivifie.* Vide l. 4. cont Nest. p. 110. 113. In Joan. l. 3. p 324. & lib. 4. p. 354. 360. 365. 376. 377. Apol. adv. Orient. p. 192.

Enfin les livres de S. Cyrille sont pleins de reproches qu'il faisoit à Nestorius, de détruire le fruit & l'efficace de l'Eucharistie, en niant que la chair de Jesus Christ fût unie au Verbe : & dans cet article même du Concile d'Alexandrie que nous venons de citer, il est dit que Nestorius & ses sectateurs détruisent la vertu du mystere de l'Eucharistie. On peut voir la même accusation dans le quatrieme Livre contre Nestorius, & elle se trouve encore dans l'Homélie de la Cene mystique. Concil. Eph. p. 3. ch. 26.

Il est donc visible que ce Pere a suivi toutes les idées qui naissent du sens que les Catholiques donnent à ses paroles, au lieu qu'on n'y voit pas les moindres vestiges de celles où le sens calviniste l'auroit porté. Car M. Claude, ni qui que ce soit, ne feront jamais voir qu'il ait dit que la chair de Jesus Christ communiquât sa vertu au pain du haut du ciel. Jamais il ne témoigne d'étonnement d'une communication qui feroit si miraculeuse, & si contraire aux loix de la nature. Il représente toujours comme une conséquence naturelle & nécessaire que l'Eucharistie nous doit vivifier, parce que la chair de Jesus Christ est vivifiante : ce qui n'est nullement une conséquence nécessaire dans l'opinion des Calvinistes ; puis-

 qu'outre cette force de vivifier dans la chair de Jesus Christ, ils ont encore à prouver qu'il ait voulu communiquer cette force au pain, & que cette communication soit possible. Il passe même plus avant; car il croit cette conséquence si évidente, qu'il ne craint pas de dire que la chair de Jesus Christ étant véritablement source de vie, il est impossible que l'Eucharistie n'ait le pouvoir de vivifier: *Parce*, dit-il, *que Jesus Christ est en nous par sa propre chair, nous ressusciterons assurément; car il est incroyable, ou plutôt il est impossible que la vie ne vivifie pas ceux en qui elle est.* Or cette pensée, qui est raisonnable supposé qu'il parle de la chair de Jesus Christ source de vie & résidante réellement dans nos corps, est ridicule & extravagante s'il ne parle que de sa figure. Car il est très-croyable & très-possible que cette figure ne nous donne pas la vie: & il paroît plutôt incroyable & impossible qu'elle nous la donne; puisque nous ne sommes assurés ni si cet effet est possible, ni si Jesus Christ a voulu qu'il fût, & que nous n'avons ni raison ni autorité qui nous le persuade.

In Joan. l. 4. p. 363.

Ce silence des Peres à l'égard de cette vertu du pain eucharistique est d'autant plus convainquant, que quand ils ont eu sujet de marquer cette communication de vertu à une chose insensible, comme à l'eau du Baptême, ils l'ont formellement exprimée: témoin S. Cyrille, qui dit *que l'eau matérielle, par l'efficace du S. Esprit, est transformée en une force spirituelle.* Pourquoi n'auroit-il donc pas dit de même en aucun lieu, que le pain recevant l'efficace de la chair de Jesus Christ, est transformé en une vertu spirituelle? Je sais bien qu'il y a quelques endroits dans les Peres, où il est dit que le S. Esprit change le pain en une vertu spirituelle & en la vertu du corps de Jesus Christ; & nous ferons voir pleinement en son lieu qu'ils ne favorisent en rien l'opinion des Ministres; mais ce que je dis ici, c'est qu'on ne sauroit produire un seul passage où il soit dit que la chair de Jesus Christ étant dans le ciel, agisse sur le pain & lui communique sa vertu: c'est ce qui ne se trouve point, & ce qui se trouveroit sans doute si les Peres avoient été du sentiment des Ministres.

In Joan. p. 147.

Quoique, selon les Ministres, il soit aussi naturel de conclure du Baptême qu'il est vivifiant, parce que la chair de Jesus Christ est vivifiante, qu'il est naturel de le conclure de l'Eucharistie, on ne trouvera point que S. Cyrille, qui tire continuellement cette même conséquence à l'égard de l'Eucharistie, l'ait jamais tirée à l'égard du Baptême.

Quoique, selon eux, nous soyons bien plus souvent vivifiés par la chair de Jesus Christ sans l'Eucharistie que dans l'Eucharistie, ils ne sauroient montrer qu'il ait jamais attribué cette vivification de notre corps, ni aux prieres, ni aux actes de foi, ni à tout ce que les Ministres font

passer pour une manducation aussi réelle de la chair de Jesus Christ que celle qui se fait en l'Eucharistie. Liv. V. Ch. VII.

Enfin quoique, selon leur doctrine, l'erreur de Nestorius détruise tout autant l'utilité des autres Sacrements que celle de l'Eucharistie, on ne trouvera point que S. Cyrille lui ait reproché d'ôter au Baptême la force de nous vivifier en l'ôtant à la chair de Jesus Christ. Et en un mot, comme nous avons déja dit, ils ne trouveront jamais qu'il ait rien dit de ce qu'il auroit dû dire s'il avoit eu le sens calviniste dans l'esprit.

CHAPITRE VII.

Que selon la doctrine de S. Cyrille d'Alexandrie, l'Eulogie ou l'Eucharistie est la chair même de Jesus Christ.

Comme l'on prévoit que les Ministres pourront faire quelques objections contre ce qui a été dit dans le Chapitre précédent, nous en prendrons sujet de le confirmer par de nouvelles preuves, en y répondant par avance dans celui-ci. Il est facile de juger qu'ils ne manqueront pas de repliquer, qu'il est faux que ce troisieme degré n'ait point été marqué par S. Cyrille, & que ce n'est autre chose que l'Eulogie ou l'Eucharistie que ce Saint, diront-ils, distingue du corps de Jesus Christ en plusieurs manieres Aubert. p. 749.

Premiérement en disant qu'elle est faite par Jesus Christ, ce qui fait que S. Cyrille l'appelle *Eulogia illa quæ per Christum est.* In Joan. p. 324.

Secondement, en disant que par l'Eulogie nous recevons le Fils. Ib. p. 361.

Troisiémement, en disant que la plus petite Eulogie change en soi-même tout le corps où elle est reçue, & le remplit de son efficace, & que c'est ainsi que Jesus Christ *est en nous, & nous en lui.* Or, dit Aubertin, le corps de Jesus Christ n'étant ni grand ni petit, il faut que l'Eulogie qui peut être grande ou petite en soit distinguée. Cependant S. Cyrille attribue nettement à cette Eulogie de faire que Jesus Christ soit en nous, & il fait consister cette présence en ce que nous sommes remplis de l'efficace de l'Eulogie. C'est-là ce degré que nous cherchons. Le corps de Jesus Christ est en nous, parce que la vertu de l'Eulogie y est. Ib. p. 365.

Ce n'est pas dans un seul endroit qu'Aubertin tire cette conséquence, & qu'il rapporte ce passage. On ne voit presque autre chose dans tout son livre; c'est une de ses clefs, & un des principaux fondements de sa doctrine. Et je ne saurois m'empêcher de dire là-dessus, qu'outre le défaut de lumiere qui paroît dans ces sortes d'objections, il semble encore

Liv. V. Ch. VII. que ce soit par un jugement exprès de Dieu sur les Ministres, que faisant une profession particuliere de la Dialectique, & la mettant à tout moment en œuvre contre les vérités de la foi, ils y fassent encore plus de fautes que dans toutes les autres sciences.

Car qui ne fait qu'une même chose, selon les différents états & les différentes manieres dont on la regarde, peut produire des pensées différentes, & être conçue par de différentes idées: & que la diversité de ces idées, dont les unes peuvent être plus confuses, les autres plus claires, ne fait rien à l'objet, & n'empêche point qu'il ne soit toujours le même, quoique les unes soient plus claires, & le distinguent de plus de choses, & les autres plus confuses, & le distinguent de moins.

On conçoit par exemple un homme comme un être, comme un corps, comme la substance qui remplit un certain espace, comme une chose vêtue: & cependant c'est le même qui est l'objet de ces différentes idées. Il est donc certain aussi que le corps de Jesus Christ dans l'Eucharistie, peut être conçu par une idée claire qui nous le représente avec les qualités qui le distinguent de toutes les autres choses, ou par diverses idées confuses qui le font seulement regarder, ou comme objet présent, ou comme objet revêtu de l'apparence de pain, comme pain consacré, comme produit & mis sur l'Autel par la consécration.

Ces dernieres idées ont pour objet le corps de Jesus Christ confusément conçu; au lieu que les mots & les idées de chair de Jesus Christ, de corps de Jesus Christ le représentent distinctement.

Or encore qu'une chose ne puisse être cause de soi-même absolument, elle peut néanmoins être cause de soi-même à l'égard d'un certain état; c'est-à-dire qu'elle peut être cause de ce qu'elle est en un certain état. Et c'est pourquoi lorsqu'une idée exprime confusément une chose par rapport à un état, on peut dire quelquefois de cette chose considérée absolument & clairement qu'elle en est la cause. C'est ainsi que S. Paul dit

Heb. 9. 26. & 10. 2. que Jesus Christ *a apparu par son hostie*, & qu'il a offert *une seule hostie*, quoiqu'elle ne fût pas différente de lui-même offert en sacrifice à son Pere; & c'est ainsi que quoique l'Eulogie soit Jesus Christ même, néanmoins l'Eulogie est faite par lui, parce que c'est lui qui se met en cet état, & qui fait par sa puissance que cet objet présent, qui étoit du pain, devienne son corps.

C'est encore une suite nécessaire de cet état & de cette maniere de concevoir Jesus Christ par des idées & des attributs confus de chose consacrée, de chose revêtue des apparences du pain & du vin; c'est, dis-je, une suite nécessaire de cet état, que nous lui attribuions les qualités de l'objet présent, comme la petitesse & la grandeur, & qu'ainsi l'on parle de grandes

& de

& de petites Eulogies, de grandes & petites hosties, des parties de ces hosties; que l'on dise qu'on en prend peu, qu'on en prend beaucoup. Et l'objection qu'Aubertin forme sur ce sujet, en disant que le corps de Jesus Christ n'est ni grand ni petit, est aussi ridicule, que si l'on concluoit qu'un homme ne peut être appellé vêtu, parce que cet attribut ne lui convient pas par lui-même & par son essence; & que Jesus Christ n'a pas dit raisonnablement qu'on l'avoit touché, lorsqu'on avoit touché sa robe, parce que sa robe & sa personne ou son corps étoient des choses différentes. Ainsi ces arguments ne faisant nullement voir que l'Eulogie soit distinguée réellement de Jesus Christ, ils ne prouvent point aussi que cette efficace de l'Eulogie, soit autre que l'efficace même du corps de Jesus Christ. Liv. V. Ch. VII.

Voilà ce qu'il suffiroit de répondre aux objections d'Aubertin selon les principes de la Dialectique. Mais en les examinant en Théologien, & par rapport à S. Cyrille, du sentiment duquel il s'agit, on peut encore dire qu'elles marquent non seulement un grand défaut de lumiere, mais aussi un grand défaut de sincérité. Car on ne sauroit lire les Ecrits de ce Pere avec quelque attention, sans y reconnoître clairement, qu'il prend l'Eulogie & la chair de Jesus Christ pour la même chose, & que la différence n'est que dans les idées par lesquelles il conçoit l'une & l'autre; & qu'ainsi il est aussi certain, selon lui, que la chair de Jesus Christ entre dans nos corps, & y est réellement reçue, comme il est certain que l'Eulogie y entre réellement. C'est ce qu'il est facile de prouver par un grand nombre de passages très-clairs.

Jesus Christ, dit ce Pere, *nous ayant rendus libres*, c'est-à-dire, *nous ayant délivrés de nos péchés, & nous ayant enrichis de ses graces, a voulu que nous fussions participants de l'Eulogie vivifiante; c'est-à-dire, de sa sainte chair*. Voilà ce que c'est que l'Eulogie selon S. Cyrille; c'est la sainte chair de Jesus Christ. De ador. l. 7. p. 231.

Il dit dans le livre contre Nestorius, que la manne étoit la figure de l'Eulogie mystique; c'est-à-dire, que l'Eulogie est la vérité de la manne: & immédiatement après, expliquant en quoi consiste cette vérité opposée au type, il dit que cette vérité est Jesus Christ *même descendu du ciel, qui s'introduit lui-même par la chair qui lui est unie dans ceux qui le mangent.* Ainsi la vérité qui est opposée à la manne selon S. Cyrille, est *l'Eulogie mystique*, & c'est en même temps Jesus Christ *entrant par sa chair dans le corps de ceux qui le mangent.* l. 4. c. 5.

Lorsqu'il définit l'Eulogie dans le troisieme livre de son Commentaire sur S. Jean, bien loin de dire que c'est un pain rempli de la vertu du corps de Jesus Christ, il dit que c'est la participation même de son corps & de p. 324.

Liv. V. Ch. VII. fon fang. *Jefus Chrift*, dit-il, *marque par ces paroles cette Eulogie, qui confifte dans la participation de fon corps & de fon fang précieux.* A quoi il ajoute, *que le faint corps de Jefus Chrift vivifie ceux en qui il eft, & les préferve de corruption.*

Mais que peut-on demander de plus clair que ce qu'il dit fur ce fujet dans le quatrieme livre du même Commentaire fur S. Jean, où après avoir dit *que la chair de Jefus Chrift eft devenue vivifiante par fon union à la vie par effence, & que nous avons cette vie en nous lorfque nous mangeons cette chair, & que nous lui fommes unis comme elle eft unie au Verbe qui habite en elle*; & après avoir encore remarqué, *que Jefus Chrift n'avoit pas employé fa parole feulement pour reffufciter, mais auffi fa chair, afin de montrer qu'elle étoit fource de vie*, il ajoute ces paroles : *Si les corps morts & corrompus font vivifiés en touchant feulement fa chair, quel avantage ne recevrons-nous point de l'Eulogie vivifiante que nous ne touchons pas feulement, mais même que nous mangeons* ὅταν αὐτῆς καὶ ἀπογευσόμεθα. Y auroit-il dans ce difcours une étincelle de fens commun, s'il n'entendoit la chair de Jefus Chrift par l'Eulogie ; & n'eft-ce pas auffi ce qu'il fait voir bien clairement dans la fuite, en difant que *cette Eulogie communique fon propre bien, c'eft-à-dire, l'immortalité*, à ceux qui y participent? Car il ne faut pas être bien fubtil pour conclure que cette chofe dont l'immortalité eft le propre bien, ne fauroit être que la propre chair de Jefus Chrift & non pas un pain matériel.

p. 365. Il dit un peu après dans le même livre, qu'il faut croire que *l'Eulogie n'a pas feulement la force de détruire la mort, mais auffi de chaffer les maladies* : & la preuve qu'il en apporte eft, *que Jefus Chrift étant en nous, amortit la loi de la chair qui domine dans nos membres.* Qui peut donc douter que lorfqu'il dit quelques lignes auparavant, que *la moindre Eulogie mêle & transforme en elle-même tout notre corps, & le remplit de fon efficace*, il n'entende par cette Eulogie la chair même de Jefus Chrift, dont il venoit de dire qu'elle fe mêle dans nos corps comme de la cire que l'on mêle avec d'autre cire ? Et c'eft en vain qu'Aubertin objecte, que S. Cyrille attribue à l'efficace de cette Eulogie que Jefus Chrift foit en nous, & nous en lui. Il ne fait que montrer par-là combien il entend imparfaitement les Auteurs qu'il cite, & combien il abufe de leurs plus innocentes expreffions.

S. Cyrille, par une comparaifon ordinaire aux Peres, dit que l'Eulogie, c'eft-à-dire la chair de Jefus Chrift, eft femblable au levain, & que comme un peu de levain mêlé dans de la pâte, la change toute en fa nature, de même la moindre Eulogie nous remplit de fon efficace & de fa vertu. Et enfuite pouffant la comparaifon plus loin, il ajoute que comme

ce changement que le levain fait dans la pâte, donne lieu de dire que toute la pâte eſt dans le levain, & le levain dans toute la pâte; cette efficace de l'Eulogie fait auſſi qu'on peut dire que Jeſus Chriſt eſt en nous, & que nous ſommes en Jeſus Chriſt.

Or il eſt vrai que comme cette expreſſion, que le levain eſt *dans toute la pâte, & la pâte dans tout le levain*, eſt repréſentée par S. Cyrille comme une ſuite, non de la ſimple préſence du levain dans la pâte, mais de la force du levain qui transforme & change la pâte; de même S. Cyrille repréſente cette expreſſion, *que Jeſus Chriſt eſt en nous, & nous en Jeſus Chriſt*, comme une ſuite non de la ſimple préſence de la chair de Jeſus Chriſt dans nos corps, mais des effets de grace qu'elle y opere. Mais de conclure de-là qu'elle n'y eſt donc préſente que par efficace, c'eſt tomber dans la même abſurdité, que ſi l'on concluoit de ce que S. Cyrille attribue à l'efficace du levain, qu'on puiſſe dire *qu'il eſt dans toute la pâte, & que la pâte eſt dans tout le levain*, que le levain n'eſt donc pas réellement dans la pâte, & qu'il n'y a que ſa vertu.

Pour ſuivre donc la comparaiſon de S. Cyrille, il faut dire que comme le levain eſt réellement préſent dans la pâte, la chair de Jeſus Chriſt eſt réellement préſente dans notre corps; que comme le levain transforme la pâte & la remplit de ſon efficace, de même la chair de Jeſus Chriſt transforme nos corps & les remplit de ſon propre bien, qui eſt l'immortalité.

Et que comme, en vertu de cette transformation opérée par le levain réellement préſent, on peut dire que le levain eſt dans toute la pâte, & la pâte dans tout le levain, cette transformation que la chair de Jeſus Chriſt opere dans nos corps, donne pareillement lieu de dire que nous ſommes en Jeſus Chriſt, & Jeſus Chriſt en nous; ce qui marque, non une ſimple union locale, ni une ſimple préſence, mais une union de transformation & de reſſemblance, que la chair de Jeſus Chriſt opere lorſqu'elle eſt dans nos corps.



CHAPITRE VIII.

Quatre Conséquences du sens catholique.

I. *Union corporelle avec Jesus Christ.* II. *Double union, l'une spirituelle, l'autre corporelle.* III. *Union corporelle attachée à l'Eucharistie.* IV. *Union spirituelle sans la corporelle.*

Quatre Conséquences opposées du sens calviniste.

I. *Nulle union corporelle.* II. *Double union spirituelle, l'une avec l'esprit, l'autre avec le corps de Jesus Christ.* III. *Ces deux unions inséparables.* IV. *Aucune particuliere à l'Eucharistie.*

Que les Conséquences du sens catholique se trouvent exactement dans S. Cyrille, & que celles du sens des Calvinistes ne s'y trouvent point.

LA voie que nous avons prise d'examiner les suites opposées du sens catholique & du sens calviniste, & de chercher ensuite ce qu'on en trouve dans les Peres pour juger par-là de leur véritable sentiment, nous donne encore un moyen de nous en assurer par quatre autres conséquences très-importantes, qui naissent tellement du sens catholique, que non seulement le sens calviniste ne les peut produire, mais qu'il en produit quatre autres directement opposées: de sorte que ces conséquences étant autant de caracteres propres & particuliers qui distinguent ces opinions, on ne peut pas douter que les Peres n'aient été de l'opinion qui produit nécessairement celles qu'on trouve dans leurs Ecrits.

Je ne crois pas que les Ministres veuillent contester, qu'une des plus naturelles & des plus sensibles suites de la présence réelle, & qui la marque le plus nettement, ne soit que nous sommes par-là corporellement unis à Jesus Christ, non pas en prenant ces termes dans le sens grossier d'une application de diverses parties d'un corps aux diverses parties d'un autre; mais dans le sens d'une union réelle; c'est-à-dire, en entendant par-là que le corps de Jesus Christ est véritablement & réellement dans le nôtre, & qu'il est uni immédiatement au nôtre.

Cette premiere suite en produit une autre; c'est que nous avons ainsi deux unions avec Jesus Christ, l'une spirituelle avec son esprit qui nous est réellement uni par sa grace, dont on ne doit jamais le séparer; l'autre corporelle avec son corps, par la réception réelle de ce divin corps dans le nôtre.

De ces deux suites il en naît encore une troisieme, qui est, que le seul moyen établi de Dieu pour être uni corporellement au corps de Jesus Christ, c'est la réception de l'Eucharistie: au lieu que l'union spirituelle avec son esprit n'y est pas attachée, & qu'on y peut parvenir par divers moyens, comme par le Baptême, par les autres Sacrements, par les bonnes œuvres, par les prieres qui attirent le S. Esprit en nous. Liv. V. Ch. VIII.

Et de tout cela il naît cette quatrieme conséquence, que tout ce qui nous unit à l'esprit de Jesus Christ d'une union spirituelle, ne nous procure pas pour cela la corporelle; ces deux sortes d'unions étant différentes.

L'opinion des Calvinistes, bien loin de produire aucune de ces suites, en produit au contraire quatre autres qui y sont directement opposées. Car premiérement le corps de Jesus Christ n'étant, selon eux, que dans le ciel, ne nous est jamais uni sur la terre. 2°. Nous sommes à la vérité unis, selon eux, au corps de Jesus Christ & à son esprit; au corps comme cause méritoire de ses graces, & à l'esprit comme cause opérante de ces mêmes graces. Mais comme cette double union se fait par la foi, l'une & l'autre est spirituelle: & ainsi nous avons, selon eux, deux unions spirituelles avec Jesus Christ.

Troisiémement, ces deux unions sont inséparables l'une de l'autre: c'est-à-dire que, selon les Calvinistes, on ne participe jamais à la chair de Jesus Christ sans participer à son esprit. C'est une suite nécessaire de deux principes de leur doctrine, dont le premier est, que de manger le corps de Jesus Christ & boire son sang, c'est croire qu'il a offert l'un & l'autre pour notre rédemption, comme Pierre Martyr le dit clairement (a). Le second, qu'il n'y a que cette foi de Jesus Christ mort pour nous qui nous justifie & nous unisse à Jesus Christ par son esprit.

Car il s'ensuit clairement de-là, & que tout acte de la foi justifiante est aussi une manducation de la chair de Jesus Christ, & que toute manducation de la chair de Jesus Christ est un acte de la foi justifiante, qui nous communique l'esprit de Jesus Christ; c'est-à-dire, que l'on ne peut séparer ces deux unions, l'union avec l'esprit de Jesus Christ de l'union avec sa chair.

4°. Il s'ensuit encore de-là, que l'union avec la chair de Jesus Christ n'est point particuliere à l'Eucharistie, mais qu'elle est commune à tous les actes de foi. C'est pourquoi les Ministres enseignent expressément, que l'on mange aussi-bien le corps de Jesus Christ par le Baptême que par l'Eucharistie. *Nous ne sommes pas moins unis à Jesus Christ par le Baptême que par l'Eucharistie*, disoit Pierre Martyr; *il y est présent, il y est* Ap. Hosp. fol. 259. verso.

(a) Edere carnem Christi & bibere sanguinem ejus, est credere hæc pro nobis in pretium redemptionis fuisse data. P. Martyr, apud Hospin. fol. 259. verso.

 reçu de la même maniere, n'étant reçu que ſpirituellement en l'un & en l'autre: Par *utrobique preſentia & perceptio, nimirum ſpiritalis.*

Voyons préſentement leſquelles de ces conſéquences oppoſées ſe trouvent dans S. Cyrille d'Alexandrie, qui a le plus clairement parlé de cette union.

In Joan. p. 862. *La doctrine catholique*, dit ce Saint, *ne nous permet aucunement de déſavouer que nous ne ſoyons unis ſpirituellement à Jeſus Chriſt, par l'infuſion d'une charité parfaite, par une foi inébranlable, & par un eſprit rempli d'une piété ſincere & véritable. Et en cela nous ne ſaurions qu'approuver ce qu'ils diſent. Mais d'oſer dire que rien ne nous lie avec lui ſelon la chair, c'eſt une choſe que nous ferons voir être abſolument contraire aux Ecritures. Car qui peut douter, parmi ceux qui ont des ſentiments raiſonnables & orthodoxes, que ce ne ſoit par-là que Jeſus Chriſt eſt appellé la vigne & nous les branches, & que nous tirons de lui la vie qui vient de lui, ſelon que S. Paul l'enſeigne, en diſant que nous ſommes tous un même corps en Jeſus Chriſt, parce que nous devenons un même pain en participant à un même pain? Que l'on nous diſe donc, & que l'on nous explique la cauſe & la vertu de l'Eulogie myſtique? Car pourquoi la recevons-nous au dedans de nous, ſi ce n'eſt afin qu'elle faſſe habiter corporellement Jeſus Chriſt en nous par la participation de ſa ſainte chair?* Et enfin, après avoir cité quelques paſſages de S. Paul, & celui-ci de S. Jean: *celui qui mange ma chair & boit mon ſang demeure en moi, & moi en lui*, il ajoute: *il eſt important de remarquer que Jeſus Chriſt ne dit pas qu'il ſera dans nous par une relation d'affection & de charité, mais par une participation naturelle. Car comme en fondant deux morceaux de cire enſemble on ne fait des deux qu'un même corps; ainſi par la participation du corps de Jeſus Chriſt & de ſon ſang précieux, il eſt en nous, & nous lui ſommes unis; un être corruptible comme le nôtre, ne pouvant être autrement vivifié, qu'étant uni corporellement au corps de celui qui eſt la vie par eſſence.*

Ce Pere fait trois choſes à la fois par ce ſeul paſſage. Il établit les quatre conſéquences des Catholiques; il détruit les conſéquences oppoſées des Calviniſtes: & il ruine toutes les vaines défaites par leſquelles ils ſoutiennent leurs conſéquences, & éludent celles des Catholiques. Premiérement il établit clairement cette union corporelle de nos corps avec Jeſus Chriſt; puiſqu'il dit que nous *ſommes corporellement unis à ſa chair*: il attribue particuliérement cette union à l'Euchariſtie, qu'il appelle Eulogie, & non au Baptême & aux bonnes œuvres: il la diſtingue clairement de l'union d'affection & de foi, & par conſéquent il marque deux unions, l'une ſpirituelle & l'autre corporelle. Et comme il y a dans la Religion Chrétienne pluſieurs moyens d'augmenter l'union de foi & de charité

distingués de l'Euchariſtie, il s'enſuit qu'il y a des choſes qui nous uniſ- ſent ſpirituellement à Jesus Chriſt, ſans nous unir à ſa chair, & ſans nous procurer cette union corporelle dont S. Cyrille parle en ce lieu. Liv. V. Ch. VIII.

Les quatre conſéquences oppoſées à celles-là ſont auſſi clairement détruites par ce paſſage. Car il eſt faux, ſelon S. Cyrille, que nous ne ſoyons point unis corporellement à Jeſus Chriſt. C'eſt proprement ce qu'il entreprend de combattre par ce paſſage.

2°. Il eſt faux que l'union avec l'eſprit & l'union avec le corps de Jeſus Chriſt, ſoient deux unions ſpirituelles, puiſqu'il y a une union avec le corps de Jeſus Chriſt qui eſt corporelle.

3°. Il eſt faux que ces deux unions ſoient inſéparables; tout ce qui nous augmente la foi & la charité ne nous communiquant pas la chair de Jeſus Chriſt, puiſque c'eſt l'effet particulier de l'Eulogie, ſelon S. Cyrille.

4°. Il eſt faux qu'il n'y ait aucune union particuliere à l'Euchariſtie, puiſque l'union corporelle lui eſt ſinguliérement attribuée.

Mais comme rien ne fait mieux voir la force des preuves que la foibleſſe de ce qu'on y oppoſe, il eſt important d'examiner les défaites dont Aubertin ſe ſert pour éluder celles-ci. Elles conſiſtent, à ſon ordinaire, dans un ramas de paſſages des Peres, qu'il prétend être ſemblables à ceux dont nous avons parlé, parce qu'il y eſt dit, que par le Baptême nous ſommes faits un ſeul corps. Que nous avons le Fils de Dieu en nous. Que nous ſommes ſes membres. Que nous ſommes incorporés en lui. (*concorporales*) Que nous ſommes réputés appartenir à ſa chair, *& que la chair du régénéré devient la chair du crucifié* (b).

Voilà tout ce qu'Aubertin a pu trouver d'approchant du paſſage de S. Cyrille. Et cependant je ne ſais ce qu'il auroit pu faire de mieux, s'il avoit eu deſſein de faire voir les différences de ce que ce Pere dit de l'Euchariſtie, & de ce qui eſt dit des autres Sacrements; puiſque ces paſſages marquent d'un côté, ce que l'on dit du Baptême, & que de l'autre, celui de S. Cyrille fait voir ce qu'on n'en a jamais dit.

Il eſt certain que nous ſommes unis & au corps & à l'eſprit de Jeſus Chriſt par le Baptême, & que nous ſommes faits ſes membres; cela n'eſt pas en queſtion, & c'eſt tout ce que diſent ces paſſages. Mais ils ne diſent point du tout, que par ce Sacrement nous ſoyons *unis corporellement au corps de Jeſus Chriſt*, & d'une maniere différente de l'union que le S. Eſprit forme par la charité & par la foi. Et c'eſt ce qu'on trouve formellement à l'égard de l'Euchariſtie dans le paſſage de S. Cyrille que nous avons allégué, où il eſt dit, que nous ſommes unis à Jeſus Chriſt

(b) Chryſoſt. in 1. ad Cor. hom. 30. In cap. 3. Epiſt. ad Gallatas. Cyrill. Alexand. Glaph. In gen. lib. 3. Iſidor. Pet. lib. 3. Epiſt. 145. Leo, de Paſſion. Serm. 14.

 d'une autre maniere que par la charité & par la foi ; c'est-à-dire, d'une autre union que celle qui est formée par le S. Esprit.

Il y est dit, que *nous sommes unis à Jesus Christ selon la chair*, avec opposition à l'union spirituelle : & cela ne se trouve point dans les passages d'Aubertin.

Il y est dit, que Jesus Christ habite en nous corporellement par la participation de sa sainte chair, ce qui n'est point encore dit du Baptême dans les autres. Et enfin il y est dit, *que le corps corruptible est joint corporellement à celui qui est la vie par sa nature ?* Y a-t-il rien de semblable à cela dans les expressions alléguées ? Y est-il dit *que nous sommes corporellement unis au corps de Jesus Christ ?* Cette union corporelle y est-elle expliquée par la comparaison de deux morceaux de cire fondue ensemble, dont il ne se fait qu'un corps ?

N'est-ce donc pas se moquer du monde, & abuser de la crédulité des simples d'une maniere indigne d'un homme sincere, que de vouloir faire passer pour semblables des expressions si différentes ?

Aubert. p. 416. Mais, dit Aubertin sur un passage semblable, le mot de *corporellement* se peut prendre en deux manieres ; l'une pour marquer la nature des objets auxquels on participe : & ainsi *être uni corporellement à Jesus Christ*, c'est être uni seulement à son corps, quoique la maniere de cette union soit spirituelle ; l'autre est de prendre ce mot pour une désignation de la maniere de l'union : & ce n'est pas de cette sorte qu'il faut entendre ce terme dans S. Cyrille.

C'est la solution que les Ministres appliquent ordinairement à ces passages ; & Chamier la propose fiérement, sans se mettre en peine de la prouver, comme si c'étoit la chose du monde la plus constante. Mais cette solution est encore une pure illusion. Car encore que le mot de *corporellement* signifie quelquefois simplement l'objet, & non pas la maniere de l'union, il y a deux rencontres où il est visible que cela ne peut avoir de lieu. La premiere, lorsque l'objet est déja exprimé par un autre terme, Cyrill. in Joan. p. 863. comme il l'est dans S. Cyrille, qui dit que *le corps corruptible est joint corporellement au corps qui est vie par sa nature.* Car l'objet étant marqué par le mot propre de *corps*, il est clair que le mot de *corporellement* qui y est ajouté, ne peut signifier que la maniere de l'union.

Secondement, cela n'a point encore de lieu lorsque le mot de *corporellement* est opposé au mot de *spirituellement*, & que le mot de *spirituellement*, est certainement pris pour la maniere. Et c'est ce qui se rencontre encore dans le passage de S. Cyrille. Car le dessein de ce Saint est d'y prouver une autre sorte d'union que celle par laquelle nous sommes unis *spirituellement à Jesus Christ* πνευματικῶς, & il explique lui-même ce terme

terme de *ſpirituellement*, en diſant que c'eſt une union *intellectuelle par la charité & par la foi.* Et par conſéquent, quand il dit dans la ſuite, pour marquer une union différente de celle-là, que nous ſommes unis *corporellement au corps de la vie*, on ne ſauroit nier qu'il ne prenne le mot de *corporellement* pour la maniere de l'union, & par oppoſition au mot de *ſpirituellement.* Liv. V. Ch. VIII.

Si ce ſeul paſſage ſuffit pour nous aſſurer du ſentiment de S. Cyrille, le moyen d'en douter de bonne foi, quand on lui voit répéter la même doctrine en je ne ſais combien d'endroits, & attribuer toujours à l'Euchariſtie, de nous unir corporellement à Jeſus Chriſt, & d'être le lien de l'union corporelle que nous avons avec lui?

Si nous ne faiſons, dit-il en un autre lieu, *qu'un même corps en Jeſus Chriſt, & non ſeulement entre nous, mais avec celui qui eſt dans nous par ſa propre chair, n'eſt-il pas viſible que nous ne ſommes qu'un & entre nous & avec Jeſus Chriſt?* Et après avoir expliqué cette union corporelle formée par le corps de Jeſus Chriſt, il paſſe à l'union ſpirituelle que le Saint Eſprit forme. *Touchant l'union ſpirituelle*, dit-il, *nous dirons, en ſuivant la même voie, que recevant tous le même Saint Eſprit, nous ſommes tous unis entre nous & avec Dieu.* In Joan. p. 999.

Ainſi, comme l'union que le Saint Eſprit forme ne conſiſte point dans la ſeule réception de la vertu du Saint Eſprit ſéparée du Saint Eſprit, mais, comme dit S. Cyrille, en ce que le même *Eſprit de Dieu étant indiviſible & réſidant dans les fideles, réduit par lui-même à l'unité les eſprits des hommes qui ſont diviſés entr'eux;* parce que les graces du Saint Eſprit ne ſe doivent jamais conſidérer comme ſéparées du Saint Eſprit, qui eſt la grace eſſentielle: de même l'union corporelle formée par le corps de Jeſus Chriſt, ne conſiſte point dans la réception d'une vertu ſéparée de ce corps, mais dans ce corps même reçu réellement dans ceux des fideles, & les rempliſſant de la vie dont il eſt la ſource & le principe. Ibid.

Et c'eſt pourquoi il n'y a rien de plus foible que l'objection qu'Aubertin tire de ce que S. Cyrille ajoute un peu après, *que, comme la vertu de ſa ſainte chair unit ceux en qui elle eſt en un même corps; ainſi le même Eſprit indiviſible habitant dans tous les fideles, les réduit à une unité ſpirituelle.* Car il eſt clair que ces termes, *la vertu de ſa ſainte chair*, ſignifient *la chair pleine de vertu*, ou que ſa chair fait cet effet par la vertu qu'elle a en elle; la chair étant comparée au Saint Eſprit, comme la vertu de la chair à la vertu du Saint Eſprit. Et c'eſt pourquoi S. Cyrille dit ſimplement en cent autres lieux, que Jeſus Chriſt eſt en nous par ſa chair: & il le dit même quatre ou cinq lignes avant ces paroles, en marquant expreſſément

Liv. V. *que nous sommes unis à celui qui est en nous.* Il le dit dans ce passage même
Ch. VIII. où l'on lit ces paroles : *La vertu de sa sainte chair unit en un même corps*
p. 1000. *ceux en qui cette chair est.* Car c'est ainsi qu'il faut traduire ces paroles grecques, ὥσπερ γὰρ τῆς ἁγίας σαρκὸς ἡ δύναμις συσσώμους, ἀποτελεῖ τοὺς ἐν οἷς ἂν γένοιτο, & non pas *en qui cette vertu est*, comme il paroît, tant par un grand nombre d'expressions de S. Cyrille, dont nous avons déja rapporté une partie, où il dit *que la chair de Jesus Christ réside en nous*, que par plusieurs autres endroits que nous citerons ensuite, dans lesquels ce Saint assure que le corps de Jesus Christ est le lien de cette union ; & qu'il en est le lien, parce qu'il est indivisible ; au lieu que la vertu du corps de Jesus Christ n'est nullement indivisible, & qu'elle se partage très-inégalement entre les fideles, qui ne reçoivent pas tous le même degré de grace, en participant également à son corps.

On peut encore voir ces deux sortes d'unions, l'une corporelle & l'autre spirituelle, clairement distinguées par le même S. Cyrille, dans les passages suivants, qu'il suffira maintenant de citer simplement, parce que nous venons de détruire toutes les chicaneries par lesquelles Aubertin s'efforce de les éluder.

p. 1001. *Le Fils de Dieu*, dit ce Pere, *est en nous* CORPORELLEMENT *comme homme, étant mêlé & joint avec nous par l'Eulogie mystique ; & spirituellement comme Dieu, parce qu'il renouvelle notre esprit par la vertu & la grace de son Esprit, & qu'il nous rend participants de la divine nature..... Car la nature sujette à la corruption ne peut être élevée à l'incorruptibilité, si la nature exempte de corruption & de changement ne descend en elle.... Nous sommes donc réduits à une parfaite unité avec Dieu le Pere, par le Médiateur Jesus Christ, en recevant corporellement & spirituellement en nous-mêmes celui qui lui est substantiellement uni. Nous devenons*, dit-il dans un
Glaph. in Gen. l. 1. p. 12. autre lieu, *un même corps avec lui par l'Eulogie mystique ; & nous lui sommes encore unis d'une autre sorte, parce que nous sommes rendus participants de sa divine nature.*

p. 707. Et dans le Dialogue de l'Incarnation : *Jesus Christ nous vivifie*, dit-il, *comme Dieu, non par la seule participation de son Esprit, mais en nous donnant aussi sa chair à manger.*

Cap. 5. Et dans le Livre quatrieme contre Nestorius : *Nous sommes vivifiés*, dit-il, *non seulement d'une maniere divine par le Saint Esprit, mais aussi d'une maniere humaine par la sainte chair & le précieux sang de Jesus Christ.*

p. 323. Et dans le troisieme Livre sur S. Jean : *Jesus Christ*, dit-il, *est le pain du ciel qui nous nourrit à la vie éternelle, & par la grace du Saint Esprit, & par la participation de sa chair.*

Cette distinction si précise & si marquée, que S. Cyrille fait de deux

nourritures, dont l'une consiste dans la grace du S. Esprit, l'autre dans la chair de Jesus Christ reçue par l'Eucharistie, combat directement les principes de ceux qui veulent que la réception du Saint Esprit & la réception de la chair de Jesus Christ soient absolument la même chose ; la chair de Jesus Christ n'agissant, selon eux, que par la grace du Saint Esprit, & le Saint Esprit ne faisant qu'appliquer la vertu de la chair de Jesus Christ: & qui veulent que comme l'on reçoit la grace du Saint Esprit hors de l'Eucharistie par toutes les actions de piété, on mange aussi la chair de Jesus Christ hors de l'Eucharistie, & même bien plus souvent que dans l'Eucharistie. Mais elle s'accorde parfaitement avec les principes des Catholiques, qui ne sauroient exprimer leur sentiment d'une maniere plus précise & plus naturelle, qu'en empruntant les expressions de ce Pere.

CHAPITRE IX.

Deux autres conséquences naturelles du sens de la présence réelle qu'on trouve dans les Peres, & qui n'ont point de lieu dans le sens calviniste.

VOici encore deux autres réflexions de même nature que celles du Chapitre précédent, puisqu'elles sont tirées de deux conséquences qui naissent si précisément du sens *de réalité*, que les sens *de figure* & *de vertu* sont incapables de les produire.

Depuis que les hommes considerent certaines choses comme en représentant d'autres, & en étant les images & les figures, ils ne se sont jamais avisés de dire que l'original fût tout entier dans ses figures, & encore moins d'admirer qu'il demeurât indivisible en lui-même, lors même qu'on en divise & qu'on en multiplie les figures. Qui s'est jamais avisé de dire comme une grande merveille, qu'un même Roi indivisible fût en une infinité de lieux, à cause des différents portraits que l'on en fait; ou d'admirer, qu'en rompant ces portraits ou en les multipliant, on ne rompe pas & on ne multiplie pas pour cela le Roi?

Qui s'est jamais étonné, que la même alliance indivisible se soit trouvée dans toutes les circoncisions particulieres que firent les Juifs, depuis qu'ils en eurent reçu le commandement; & que le même passage de l'Ange ait été représenté & figuré par autant d'agneaux que les Juifs en immoloient dans la solemnité de la Pâque?

On s'étonne & l'on remarque aussi peu qu'une même chose, en communiquant sa vertu à plusieurs autres, demeure entiere & indivisible en

Liv. V. Ch. IX. elle-même. Qui a jamais admiré que le ſoleil demeurant indiviſible, produiſe tant de divers effets dans la nature? Et qui a jamais dit qu'il eſt étrange que le même ſang de Jeſus Chriſt opere ſans diminution dans tant d'hommes baptiſés, & qu'il ne ſoit point diviſé par l'effuſion de tant d'eaux qui le repréſentent dans l'adminiſtration du Baptême?

Il eſt donc viſible que ſi le corps de Jeſus Chriſt n'étoit dans l'Euchariſtie qu'en figure & en vertu, ce ſeroit une remarque froide & peu ſenſée, de faire conſidérer qu'en diviſant les ſignes, il ne ſe diviſe pas, qu'il demeure indiviſible en lui-même, que l'on le reçoit tout entier ſans diviſion.

Il eſt même faux qu'il ſoit indiviſible quant à ſa vertu, puiſque les graces que les fideles reçoivent ſont particulieres à chacun, & dans des meſures différentes, ſelon ce que dit l'Ecriture, *que Dieu donne la foi ſelon la meſure qu'il lui plaît, & qu'il diviſe ſes dons comme il veut:* DIVIDENS *ſingulis prout vult.*

Mais que ces conſéquences ſont naturelles, & qu'en même temps elles ſont dignes d'admiration dans la doctrine catholique! Qu'il eſt juſte d'inculquer aux fideles que le même corps de Jeſus Chriſt ſe rencontre ſans diviſion dans chacun de ceux qui le reçoivent! Qu'il eſt néceſſaire de prévenir la penſée qu'on pourroit avoir, que le corps de Jeſus Chriſt ſe diviſe lorſqu'on diviſe les eſpeces! Qu'il eſt bon de fortifier la foi contre ce doute! Qu'il eſt naturel d'admirer cette merveille ſi étonnante, de l'unité indiviſible du corps de Jeſus Chriſt dans tant de ſujets différents! Et qu'il y a peu de ſujet de s'étonner que cette remarque ſe trouve en divers Auteurs!

De ces conſéquences oppoſées du ſens calviniſte & du ſens catholique, il en naît deux autres qui nous aideront encore à juger du ſentiment des Peres. Car comme le corps de Jeſus Chriſt n'eſt point réellement dans les fideles, ſelon les Calviniſtes, il s'enſuit auſſi, ſelon eux, qu'il n'unit point réellement les fideles, & qu'il leur procure ſimplement une union de volonté, en leur inſpirant une même charité. Mais il eſt ridicule de fonder cette union ſur l'indiviſibilité du corps de Jeſus Chriſt, puiſque ce corps, tout indiviſible qu'il eſt, n'étant pas en eux, il ne les unit pas davantage que le ſoleil unit ceux qui le regardent & qui jouiſſent de ſa lumiere.

Mais comme c'eſt au contraire une penſée fort naturelle & fort raiſonnable de dire, que le Saint Eſprit qui reſide dans les vrais fideles, *étant le même en tous, il les unit réellement entr'eux*, & que l'ame de même unit les divers membres du corps qu'elle anime; c'eſt auſſi une autre penſée très-juſte que de dire, comme ſont les Peres, que le même corps indiviſible de Jeſus Chriſt, étant réellement reçu dans l'Euchariſtie par les fideles qui y participent, il les unit entr'eux & en fait le même corps; tout lien com-

Cyrill. in Joan. p. 999.

mun qui se trouve en différents sujets, produisant nécessairement cette sorte d'union naturelle, qui n'est pas simplement une union de volonté & d'affection. Liv. V. Ch. IX.

Nous n'avons donc qu'à examiner les Peres avec ces vues, que tout homme non préoccupé trouvera sans doute très-raisonnables. Mais cet examen ne nous portera pas à juger qu'ils aient raisonné en Calvinistes, puisque nous allons voir qu'ils ont expressément remarqué cette indivisibilité du corps de Jesus Christ dans les fideles qui le reçoivent, & dans les diverses parties de l'hostie, malgré la division des especes; & qu'ils ont fondé l'union des fideles en un même corps, non sur l'amour mutuel qu'ils se portent, mais sur l'indivisibilité, tant du Saint Esprit que du corps de Jesus Christ qui est en eux.

Les Peres ont jugé qu'il étoit si nécessaire d'instruire les fideles de cette vérité, qu'ils en ont fait une clause expresse de la Liturgie, comme on le peut voir en termes formels, tant dans la Liturgie de S. Jacques que dans celles de S. Basile & de S. Chrysostôme, qui portent toutes trois, *que l'Agneau de Dieu & le Fils du Pere est divisé sans division, qu'il est coupé en parties sans séparation de ses parties; qu'il est toujours mangé & n'est jamais consumé.* Et c'est de ce lieu de la Liturgie que S. Germain Patriarche de Constantinople tire cette remarque: *Qu'après l'élévation on divise aussi-tôt le divin corps, & que quoiqu'il soit divisé il demeure néanmoins indivisible, étant reconnu & trouvé tout entier en chaque partie.*

On a fait voir dans le premier Tome de la Perpétuité, que ce passage s'entendoit de Jesus Christ & non du corps symbolique, & l'on y réfute invinciblement les vaines chicaneries d'Aubertin sur ce sujet. Aussi comme on l'a montré au même lieu, un Evêque nommé Théodore, qui emprunte ces paroles de S. Germain, les applique expressément à Jesus Christ, en disant, *que sous chaque partie des hosties que l'on coupe, Jesus Christ, Dieu & homme, se rencontre tout entier.* Et quoique Samonas Evêque de Gaze les applique au pain, c'est néanmoins au pain consacré & changé au corps de Jesus Christ, *lequel*, dit-il, *demeure entier en chaque partie de l'hostie rompue.* Tom. I. Liv. 7.

Et c'est encore pour marquer la même vérité, que Remy d'Auxerre, & l'Auteur du Traité des divins Offices attribués à Alcuin, disent, *que soit qu'on en prenne beaucoup, soit qu'on en prenne peu, tous néanmoins en général & en particulier reçoivent le corps de Jesus Christ tout entier.* In Exposit. Can.

Mais cette remarque n'est pas particuliere aux Grecs & aux Latins modernes, & ce n'est pas de la seule Liturgie qu'ils l'ont empruntée, puisqu'on la trouve aussi dans les Peres des premiers siecles.

LIV. V. CH. IX. S. Ephrem, Diacre d'Edeſſe, veut que les fideles *ſoient aſſurés qu'ils mangent l'Agneau tout entier :* CERTUS *quod Agnum ipſum integrè comedas.* Et il marque, en fortifiant la foi contre ce doute, que la vérité qu'il propoſe eſt difficile à croire.

De Nat. Dei curioſ. non ſcrut.

Orat. Cat. c. 37. S. Grégoire de Nyſſe en fait une queſtion expreſſe, en diſant : *Il faut conſidérer comment il ſe peut faire, que cet unique corps étant diviſé par toute la terre à tant de milliers d'hommes, ſe trouve tout entier dans chacun par chaque partie, & demeure tout entier en lui-même.*

In Alex. Ang. l. 3. Eutychius, Patriarche de Conſtantinople, établit la même vérité par ces paroles, rapportées par Nicetas Choniate : *Quoiqu'on ne reçoive*, dit-il, *qu'une partie de l'hoſtie, on reçoit le ſacré corps du Seigneur tout entier, car il eſt diviſé ſans diviſion dans tous.*

L'Auteur des Homélies qui portent le nom d'Euſebe Evêque d'Emeſe, s'exprime de la même ſorte : *Ce corps que le Prêtre diſtribue eſt auſſi grand dans la plus petite partie de l'hoſtie que dans l'hoſtie toute entiere.* Et les Actes du martyre de S. André, qu'Aubertin avoue avoir été cités au neuvieme ſiecle par Etherius, & qu'il ſoutient être un fragment des Actes de S. André, inventé, dit-il, par d'anciens hérétiques (ce qui feroit toujours voir l'antiquité de ce paſſage) portent expreſſément, *qu'encore que l'Agneau immaculé ſoit tous les jours vraiment ſacrifié, & que ſa chair ſoit vraiment mangée par le peuple, il demeure néanmoins vivant & entier.*

Mais S. Cyrille d'Alexandrie eſt celui de tous qui a eu plus de ſoin d'inculquer cette unité indiviſible du corps de Jeſus Chriſt reçu par les fideles, & qui la marque en plus de lieux.

Il allegue cette merveille dans l'Oraiſon de la Cene myſtique, comme une preuve que ce corps eſt joint à la divinité : *Si Jeſus Chriſt*, dit-il, *n'eſt qu'un ſimple homme, comment dit-on qu'il donne la vie éternelle à ceux qui s'approchent de cette table ? Et comment pourra-t-il être diviſé & ici & en tous lieux ſans diminution ?*

Cap. 5. Il dit la même choſe dans le Livre quatrieme contre Neſtorius, & il en conclut que c'eſt par l'indiviſibilité de ce corps qu'il réunit les fideles en un même corps. *Le corps de Jeſus Chriſt qui eſt en nous, & qui n'eſt aucunement diviſé, nous réduit*, dit-il, *à l'unité.*

Mais il s'étend particuliérement ſur ce ſujet dans ſon Commentaire ſur S. Jean, & il s'y explique d'une maniere qui ne donne aucun lieu aux Miniſtres, de faire entrer dans ces paſſages leurs imaginations creuſes *de figure & de vertu.*

p. 998. *Afin*, dit-il, *que nous fuſſions réduits en unité & avec Dieu & entre nous, quoique ſéparés d'ame & de corps par la diſtinction qui ſe conçoit entre nous, le Fils unique de Dieu a trouvé un moyen, qui eſt une invention de ſa ſageſſe*

& un conseil de son Pere. Car unissant dans la communion mystique tous les Liv. V.
fideles par un seul corps qui est le sien propre, il en fait un même corps & Ch. IX.
avec lui & entr'eux. Aussi qui pourroit diviser & séparer de l'union naturelle qu'ils ont entr'eux, ceux qui sont liés en unité avec Jesus Christ par ce corps unique? Si nous participons donc tous à un même pain, nous ne faisons tous qu'un corps, parce que Jesus Christ ne peut être divisé. C'est pour cela que l'Eglise est appellée le corps de Jesus Christ, & que nous en sommes nommés les membres, selon S. Paul. Car nous sommes tous unis à Jesus Christ par son saint corps, recevant dans nos propres corps ce corps unique & indivisible, ce qui fait que nos membres lui appartiennent plus qu'à nous.

Et au Livre douzieme, expliquant cet endroit de l'Evangile, où il est p. 1063.
dit que les soldats diviserent les habits de Jesus Christ en quatre parties, mais qu'ils ne diviserent point sa tunique, il dit que *les quatre parties du monde ont obtenu par sort, & qu'elles possedent sans division le saint vêtement du Verbe, c'est-à-dire son corps; parce que le Fils unique, quoique divisé dans tous les fideles particuliers, & sanctifiant l'ame & le corps de chacun par sa propre chair, est néanmoins entier & sans division en tous, étant un par-tout; puisque, comme dit S. Paul, il ne peut être divisé.*

La clarté de ces passages est si grande, qu'elle étouffe toutes les réflexions qu'on pourroit faire; parce qu'elles ne sauroient être ni si claires ni si fortes. Cependant au lieu que ces conséquences sont justes & naturelles dans le sens catholique, d'abord qu'on substituera les idées des Calvinistes *de figure* & *de vertu*, à la place des mots de corps de Jesus Christ, on verra qu'il n'y a pas de sens commun.

Mais, diront les Ministres, n'est-ce pas une pensée raisonnable que d'avertir les fideles, que soit qu'ils reçoivent une grande ou une petite partie de l'Eulogie, ils reçoivent autant de vertu par l'une que par l'autre; comme on peut fort bien les avertir, qu'on ne reçoit pas moins la vertu du Baptême par quelques gouttes d'eau répandues sur la tête, ou sur quelque autre partie du corps, que si l'on étoit entiérement plongé dans l'eau?

Il est vrai qu'on peut donner ces avis aux fideles; mais ce n'est pas en disant, *que nous recevons dans nos propres corps le corps indivisible de Jesus Christ, & que ce corps unique qui est en nous, nous unit & entre nous & avec Dieu.* Ce n'est pas en témoignant de l'étonnement de ce que le corps de Jesus Christ est tout entier dans les fideles. Ce n'est pas en fondant sur cette indivisibilité la cause de cette union, puisque la vertu reçue par l'Eucharistie n'est nullement indivisible.

Enfin on le peut faire en des termes qui signifieroient ce que l'on voudroit faire entendre; mais non en des termes qui ne signifieroient aucunement cette pensée: & on le peut encore moins faire en ne s'exprimant

LIV. V. CH. IX. jamais autrement, & en n'appliquant jamais cette indivisibilité du corps de Jesus Christ qu'à la seule Eucharistie, quoiqu'en l'entendant simplement de la vertu de ce corps, on la puisse également appliquer au Baptême, & à toutes les actions de foi excitées par quelque signe que ce soit. Parler de la sorte, ce seroit vouloir tromper le monde & tendre des pieges aux fideles: & attribuer aux Peres ce procédé, ce seroit les transformer en trompeurs, & les rendre ministres, non de la vérité, mais de l'illusion & du mensonge.

Avant que de finir ce Chapitre, il est important de remarquer que ces passages de S. Cyrille, qui établissent si clairement le corps de Jesus Christ comme moyen d'union entre les fideles, en éclaircissent admirablement quelques autres des Peres, où l'on voit la même vérité établie, mais moins expliquée & moins étendue; comme ce que dit S. Chrysostôme: *Qu'est-ce que le pain? C'est le corps de Jesus Christ. Et que deviennent ceux qui le prennent? Le corps de Jesus Christ: non plusieurs corps, mais un corps. Car comme le pain est composé de plusieurs grains tellement unis ensemble, que les grains ne paroissent point du tout, & que quoiqu'ils subsistent, toute la distinction néanmoins en est cachée: ainsi nous sommes unis & entre nous & avec Jesus Christ. Car vous n'êtes pas nourris, vous d'un corps & lui d'un autre; mais vous êtes nourris d'un même corps.*

Hom. 24. in 1. Epist. ad Corint.

Et ce que dit Anastase Sinaïte: *Que Jesus Christ & l'Eglise ne font qu'un même corps individuel.*

Et ce qui est dit dans Haimon, Evêque d'Halberstadt: *Que la chair que le Verbe a prise, ce pain & l'Eglise, ne sont pas trois corps de Jesus Christ, mais un même corps.*

Car il est visible que tous ces passages ne contiennent que la même doctrine, qu'on trouve plus amplement expliquée dans S. Cyrille, qui est, que le corps de Jesus Christ étant reçu dans les fideles, produit entre eux une espece d'union, qui n'est pas seulement morale, mais physique & naturelle, puisqu'elle consiste dans l'union réelle de notre corps avec celui de Jesus Christ, en vertu de laquelle on peut dire, que tous ces corps, avec lesquels Jesus Christ est uni par le moyen de l'Eucharistie, ne font qu'un corps, parce qu'ils n'ont qu'un même lien individuel, qui est le corps de Jesus Christ. Ainsi tant s'en faut que ces passages soient contraires en aucune sorte à la présence réelle, qu'elle en est au contraire le fondement; puisque les fideles ne sont unis entr'eux en un même corps, que parce que l'Eucharistie, qui est le corps de Jesus Christ, est unie à eux.

Et M. Claude peut apprendre par-là, avec combien peu de raison il produit dans la Réponse au P. Nouet, un passage de Nicolas de Méthone, qui n'est que le passage même de S. Chrysostôme que nous venons de citer,

p. 389.

citer, pour en conclure que cet Auteur, qui est déclaré pour la présence réelle à-peu-près comme S. Thomas, & qui étoit dans un siecle où le sentiment des Grecs sur ce point, n'étoit pas moins net & moins précis que celui des Peres du Concile de Trente, doit être entendu dans un sens mystique, & qu'il ne faut pas prendre ses expressions à la lettre. Car ce passage donne si peu lieu de tirer cette conséquence, soit qu'on le considere dans S. Jean Chrysostôme ou dans Nicolas de Méthone, qu'il en faudroit conclure tout le contraire, quand même on n'auroit d'égard qu'au passage tout seul. Que sera-ce donc si on le regarde dans ces deux Auteurs avec tout ce qui s'y trouve joint; c'est-à-dire, avec tout ce que S. Chrysostôme dit dans l'Homélie 24 sur la premiere Epître aux Corinthiens, de la présence réelle du corps de Jesus Christ dans l'Eucharistie, & avec tout le Traité de Nicolas de Méthone, dont l'unique but est de combattre *ceux qui doutent que le pain consacré soit le corps de Jesus Christ?* Mais quand on a une fois l'imagination frappée de ces idées mystiques, il n'y a plus moyen de s'en défaire. On les trouve par-tout. La plus foible & la plus petite conjecture suffit pour changer en expressions mystiques les paroles les plus précises & les plus formelles. Un Auteur a beau parler dans tout un Traité, aussi fortement qu'il se peut pour l'opinion catholique, s'il lui est échappé quelque mot que les Calvinistes croient pouvoir être entendu mystiquement, c'en est assez pour leur donner lieu de le tirer à leur parti, & de ne compter pour rien tout ce qu'il peut dire contr'eux de plus exprès & de plus clair. Voilà quel est l'esprit de presque tous les Ministres, & quel est le fondement de cette fierté avec laquelle ils soutiennent les plus grandes & les plus visibles faussetés, comme des vérités claires & incontestables.

Liv. V. Ch. IX.

CHAPITRE X.

Examen d'un passage de S. Cyrille d'Alexandrie, dont Aubertin fait le principal fondement de la clef de vertu.

APrès tant de preuves si convaincantes du sentiment de S. Cyrille d'Alexandrie, il est temps de venir à un passage de ce Pere, qu'Aubertin a tâché de rendre célebre à force de le répéter, en le prennant pour le fondement de cette fameuse solution *de vertu & d'efficace*, que nous avons appellée la clef de vertu, à l'imitation de Zwingle, qui appelle la solution de signe *la clef de figure.*

Voyez Aubert. pag. 299, 306, 426, 427, 443, 490, 492, 504, 511, 513, 553, 560, 742, 752, 762, 773, 774, 788, 791, 832.

Liv. V. Ch. X.

Mais avant que de l'examiner, je ſupplie ceux qui liront ceci d'eſſayer de ſe former une idée de ce terrible paſſage, & de conſidérer quel il devroit être, pour détruire, comme on le prétend, tous ceux que nous avons rapportés de ce Pere, & les faire entendre en un ſens qui n'y paroît point. Car s'il y eut jamais des paſſages clairs, précis, déciſifs, on peut dire que ce ſont ceux que nous avons allégués de S. Cyrille, pour montrer qu'il a cru que le corps de Jeſus Chriſt étoit réellement reçu dans nos corps, & que c'étoit-là ce qui faiſoit l'efficace de l'Euchariſtie.

Ce ne ſont point des paſſages obſcurs & qu'il faille tirer à ce ſens à force de ſubtiliſer. Ce ſont des paſſages clairs & formels, qui expriment nettement *que le corps de Jeſus Chriſt entre en nous par ſa propre chair; que nous le recevons en nous; qu'il eſt en nous; qu'il ſe mêle aux nôtres; & que c'eſt par cette union qu'il nous vivifie.*

Ce ne ſont point de ces paſſages qui ne conſiſtent qu'en deux ou trois mots, qui peuvent échapper à un Auteur ſans qu'il y ait fait réflexion. Ce ſont des diſcours ſuivis, ſur leſquels il eſt certain que l'Auteur a eu beſoin de faire attention.

Ce ne ſont point des paſſages rares & écartés, dans leſquels on puiſſe ſoupçonner que l'Auteur ait parlé avec peu d'exactitude, & qu'il faille corriger par ſes expreſſions ordinaires. C'eſt une foule de paſſages dans leſquels S. Cyrille parle toujours de la même ſorte, ſans ſe départir jamais ni de ſa doctrine, ni de ſes expreſſions.

Ce ne ſont point des fougues & des ſaillies d'éloquence, que M. Claude puiſſe faire paſſer pour *de beaux tranſports de dévotion, pour de ſaintes extaſes de piété, pour d'aimables excès, pour des élancements de l'ame.* Ce ſont des diſcours dogmatiques, dogmatiquement propoſés, & employés en preuve contre les ennemis de l'Egliſe, par le plus dogmatique & le moins extatique de tous les Peres.

Enfin, ce ne ſont point des paſſages ſans ſuite & détachés de leurs conſéquences naturelles. C'eſt une doctrine ſuivie & accompagnée, comme nous l'avons montré, des conſéquences qui en naiſſent naturellement, & qui excluent le ſens oppoſé.

Cependant Aubertin prétend renverſer tout cela par un ſeul paſſage dont il tire ſa fameuſe ſolution de vertu. Ce paſſage nous doit ouvrir tous les autres; il doit changer toutes nos idees, & nous obliger de bannir, comme autant d'illuſions, ces images d'une préſence réelle que tous les autres nous impriment naturellement dans l'eſprit, pour mettre ſa prétendue vertu en leur place. Il doit avoir tant de force & tant de clarté, qu'il nous emporte malgré nous, & nous faſſe juger que la regle qui

veut qu'on explique un passage par plusieurs autres n'a point ici de lieu, & que l'on doit au contraire réduire tous les autres au sens de celui-ci. LIV. V. CH. X.

Enfin il doit être tel, qu'il nous fasse avouer que les Calvinistes ont raison d'en faire un des principaux fondements de leur doctrine & de leur salut; puisqu'il leur sert d'une clef générale pour expliquer une partie des passages des Peres, & pour faire trouver le sens d'efficace & de vertu en une infinité d'endroits, où il n'en paroît quoi que ce soit.

Il n'y a personne sans doute qui, sur une si grande attente, n'ait quelque impatience de savoir en quel Livre de S. Cyrille on trouve cet admirable passage. Mais c'est dès-là qu'il faut que cette idée commence à déchoir; puisqu'il est certain qu'on ne trouve ce passage dans aucun des Livres qui nous restent de S. Cyrille, & qu'il est seulement rapporté par un Auteur ancien, & par quelques autres plus récents.

Il y a quelque chose d'assez incommode dans cette rencontre. Mais au moins, dira-t-on, l'Auteur ancien qui le cite ne l'attribue-t-il pas à S. Cyrille? Point du tout. Victor d'Antioche, qui est cet Auteur, sans nommer S. Cyrille, cite seulement ce passage avec ce titre, *un autre dit* ἄλλος φησίν. Et si l'on veut savoir d'où Aubertin a su que *cet autre* étoit S. Cyrille, ce ne peut être que de S. Thomas, qui l'insere dans sa Chaîne sur S. Luc, sous le nom de S. Cyrille; mais qui le rapporte selon une traduction toute contraire au sens d'Aubertin, & d'une Chaîne Grecque sur S. Matthieu, imprimée à Toulouse, dont Aubertin rejette l'autorité, & qu'il voudroit bien faire passer pour une rapsodie de nouveaux Grecs, parce qu'elle contient de certains passages des Anciens qui ne l'accommodent pas.

Il est remarquable de plus, que ce passage n'est que la derniere partie de celui qui est cité dans cette Chaîne sous le nom de S. Cyrille, & que ce qui précede, & ce qu'Aubertin en voudroit séparer, porte expressément ces paroles. *Jesus Christ dit démonstrativement, ceci est mon corps, ceci est mon sang. Ne vous imaginez pas que ce que vous voyez soit une figure, mais croyez que ces dons offerts sont changés véritablement au corps & au sang de Jesus Christ, par la force ineffable de Dieu tout-puissant, & qu'en y participant nous y recevons la vertu sanctifiante de Jesus Christ.*

Tout cela n'est guere propre à persuader que les Calvinistes en puissent tirer de grands avantages. On ne sait si le passage est de S. Cyrille, que par l'Auteur de cette Chaîne (car S. Thomas l'a apparemment pris de lui) & cet Auteur le rapporte avec une tête qui détruit absolument l'opinion calviniste, qui exclut le sens de figure, qui établit le changement véritable du pain & du vin au corps & au sang de Jesus Christ, & qui attache l'efficace de l'Eucharistie à ce changement.

Mais Victor d'Antioche, dit Aubertin, ne rapporte point cette tête,

& il y en met même une autre. Je l'avoue. Mais qui nous a dit que toute cette longue suite rapportée par Victor d'Antioche, soit d'un même Auteur & d'un même lieu, & que ce ne soit point aussi-tôt divers passages ramassés? Car il ne dit point que ce n'en soit qu'un; il ne marque point quand finit la citation qu'il attache à ces paroles *alius dicit*. Et il se peut fort bien faire qu'il ait joint plusieurs passages ensemble, & qu'il ait détaché celui dont il s'agit de la suite qui s'y trouve jointe dans cette Chaîne. Car pour ce que dit Aubertin, que S. Cyrille appelle ailleurs l'Eucharistie *type*, & qu'il ne peut donc pas avoir nié qu'elle soit un type & une figure comme il est nié dans cette suite, & que par conséquent elle ne peut être de lui, il n'y a rien de plus foible; puisque quand un mot a deux sens, on peut sans aucune contradiction le nier & l'affirmer selon l'un & l'autre de ces sens. Les Catholiques nient & affirment tous les jours que l'Eucharistie soit une figure, en prenant ce mot tantôt dans un sens exclusif de la réalité, & tantôt dans un sens qui ne l'exclut pas. Et par conséquent S. Cyrille a bien pu appeller l'Eucharistie type dans un de ces sens, & nier qu'elle fût type dans l'autre.

Ainsi il n'y a nulle preuve solide que si ce passage est effectivement de S. Cyrille, il n'en soit de la maniere qu'il est rapporté dans cette Chaîne; c'est-à-dire, que la tête qui s'y trouve jointe n'en soit aussi. Et l'autorité positive du compilateur de cette Chaîne, qui cite le passage avec cette tête, est infiniment plus considérable que l'autorité négative de Victor d'Antioche qui ne la rapporte pas, & qui ne nommant pas même l'Auteur, ne fait point du tout profession de citer exactement ce qu'il rapporte dans ce lieu-là, & de n'y omettre rien.

Tout cela va assez mal jusqu'ici, & jamais passage qu'on ait voulu faire passer pour capital & fondamental ne fut accompagné de circonstances moins favorables. Peut-être néanmoins que la lecture du passage même réparera tout cela, & dissipera le dégoût que tant de rencontres fâcheuses pourroient donner à ceux qui prétendent y trouver un grand appui pour l'opinion calviniste.

Voici donc ce que contient la tête que Victor y ajoute, au lieu de celle qui est dans la Chaîne de Toulouse.

Un autre dit (c'est S. Cyrille, puisqu'il plaît à Aubertin que cette tête soit de lui) *qu'il ne faut pas considérer la nature des dons proposés, mais qu'il faut croire que par l'action de graces* ILS SONT DEVENUS CES CHOSES MÊMES D'ONT ON LEUR DONNE LE NOM. *Car le Verbe de Dieu source de la vie s'unissant à la chair de la maniere qui lui est connue, l'a rendu vivifiante. C'est lui qui dit: Celui qui croit en moi a la vie éternelle. Je suis le pain de vie: Celui qui mangera ce pain vivra éternellement: & le pain que*

je donnerai est ma chair pour la vie du monde. Je vous dis en vérité, que si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, & ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Quand nous le faisons donc, nous avons la vie en nous, nous sommes rendus un avec lui, nous demeurons en lui, & nous l'avons en nous-mêmes. LIV. V. CH. X.

Je ne vois pas de quel usage peut être ce préambule pour les Calvinistes. Car s'il faut croire *que les dons sont les choses mêmes qu'ils ont été faits par la bénédiction* ταῦτα ἐκεῖνα, il faut donc croire qu'ils sont le corps & le sang de Jesus Christ. D'ailleurs tous ces passages de S. Jean qui sont entendus de l'Eucharistie dans celui-ci, arrêtent merveilleusement l'esprit à la vraie chair de Jesus Christ. Aussi les Ministres en rapportant ce passage, retranchent d'ordinaire ce préambule, & ne trouvant pas leur compte dans les dehors, toute leur espérance se réduit au passage même. Voyons donc enfin ce qu'il contient.

Il falloit, dit S. Cyrille, *que Jesus Christ fût en nous en tant que Dieu d'une maniere conforme à sa nature divine par le S. Esprit, & qu'il fût comme mêlé à nos corps par sa sainte chair que nous avons reçue en bénédiction vivifiante, comme dans le pain & dans le vin;* c'est-à-dire, que la maniere dont Jesus Christ est en nous par son esprit est différente de celle dont il y est par sa sainte chair: ce qui n'est point distingué par les Calvinistes, qui veulent que sa chair n'y soit que par son esprit; c'est-à-dire, que Jesus Christ se mêle en nous par sa sainte chair. Or les Calvinistes ne sauroient faire voir que jamais personne ait parlé de cette sorte d'un simple mélange de vertu. Quelques recueils qu'en ait pu faire Aubertin, il s'est trouvé court en ce point. Il n'est même pas dit nettement que cette chair nous soit donnée dans ou avec le pain & le vin, quoiqu'on le puisse dire sans blesser en rien la doctrine des Catholiques. S. Cyrille a voulu affoiblir cette expression, en disant que nous recevons cette chair *comme dans le pain & dans le vin* ὡς ἐν ἄρτῳ καὶ οἴνῳ, & Aubertin a jugé à propos de faire éclipser *comme* dans sa traduction, à telle fin que de raison.

Jusqu'ici il n'y a encore rien que de contraire aux Calvinistes dans ce passage; aussi n'est-ce que par la fin qu'ils prétendent triompher. Nous allons voir quel est le fondement de ce triomphe.

Car de peur, dit S. Cyrille, *que nous ne fussions saisis d'horreur en voyant de la chair & du sang devant nos yeux, Dieu s'accommodant à notre infirmité, envoie dans les dons proposés une vertu de vie & les change* εἰς ἐνέργειαν τῆς ἑαυτοῦ σαρκός. Aubertin traduit ces paroles: IN EFFICACIAM CARNIS SUÆ, *en l'efficace de sa chair.* Et la traduction rapportée par S. Thomas les exprime par celles-ci, en la vérité de sa chair. C'est sur ces deux

Liv. V. Ch. X. mots qu'eſt fondé le triomphe des Calviniſtes; encore faut-il s'y arrêter bien préciſément, & ſe bien garder de paſſer outre. Car la ſuite gâte tout, & ils l'ont ſi bien ſenti, qu'ils ſe diſpenſent autant qu'ils peuvent de la rapporter. M. Claude cite ce paſſage trois fois dans ſon Livre ſans citer cette ſuite, non pas même dans l'édition in quarto, où il s'eſt obligé de rapporter les paſſages tout au long; & Aubertin en fait de même preſque par-tout. Voici ce qu'elle contient: *Afin que nous les recevions comme une communion vivifiante, & que le corps de la vie ſe trouve en nous comme une ſemence de vie. Et ne doutez point que cela ne ſoit véritable, puiſque c'eſt lui-même qui le dit. Recevez plutôt avec foi la parole du Sauveur. Car étant la vérité même, il ne peut mentir.*

Je vois bien que M. Claude ſe plaindra à ſon ordinaire, que l'on tourne ſon paſſage en ridicule, & que pour s'en venger, il nous dira que la maniere dont on le rapporte, fait voir que *le cœur nous bondit dans le ſein.* Mais je lui réponds que c'eſt l'avantage qu'il en tire, & non pas le paſſage, que je traite de ridicule; & que c'eſt avec juſtice que je le fais, puiſqu'il n'y a point de paroles qui en puiſſent aſſez exagérer l'abſurdité.

2. Réponſ. p. 369.

Je n'ai pas beſoin de m'arrêter ici à prouver que ces mots, *Dieu les change en l'énergie de ſa chair*, n'ont point d'autre ſens, ſinon qu'il les change en la vérité de ſa chair, comme les a pris l'ancien Traducteur, en ſuivant un ſens du mot ἐνέργεια reconnu par Aubertin même, ſelon lequel ce terme ſe prend pour les choſes actuelles, par oppoſition à celles qui ne ſont qu'en puiſſance ou en vertu; ou bien qu'il ſignifie qu'il les change en ſa chair efficace, ce qui s'exprime très-ſouvent de cette maniere dans toutes les langues, & principalement en grec. Il ſuffit de renvoyer à ce qui a été dit ſur ce ſujet dans le premier Tome de la Perpétuité, où l'on montre que des Auteurs très-perſuadés de la préſence réelle ſe peuvent ſervir de cette expreſſion: *que le pain eſt changé en la vertu de la chair;* & à ce que nous dirons ci-après, en réfutant les chicaneries de M. Claude ſur les paſſages de Théophylacte & d'Euthymius.

Tom. I. l. 2. ch. 9.

Le ſeul paſſage de S. Grégoire de Nyſſe qui eſt allégué au même lieu, eſt une preuve convaincante que ce langage eſt très-naturel. Car ce Pere, pour exprimer que le pain que Jeſus Chriſt mangeoit étoit changé en ſon véritable corps, ſe ſert de cette expreſſion: *Qu'il étoit changé en une vertu divine.* Et il s'en ſert au même lieu où il dit de ce même pain: *Que la puiſſance du Verbe le rendoit ſon ſaint corps, & qu'il paſſoit au corps du Verbe par le manger.*

Mais pour ne m'arrêter maintenant qu'au ſeul paſſage de S. Cyrille, je dis qu'il eſt clair par le lieu même, que ces paroles: *Que Dieu change*

les dons proposés, εἰς ἐνέργειαν τῆς ἑαυτοῦ σαρκός, ne signifient point du tout qu'il les change en une vertu séparée de sa chair, mais qu'il les change en *sa chair pleine de vertu*, ou, *en sa véritable chair* ; & que c'est avec raison qu'Elie de Crete, qui emprunte ces mêmes paroles dans son Commentaire sur la premiere Oraison de S. Grégoire de Nazianze, met à la tête aussi-bien que cette Chaîne de Toulouse, *que le pain & le vin sont* VÉRITABLEMENT *changés par la puissance ineffable de Dieu, au corps & au sang de Jesus Christ* ; & que peu après ces paroles de S. Cyrille il dit encore, que *les dons ne sont pas appellés antitypes, comme* S'ILS N'ÉTOIENT PAS VÉRITABLEMENT *le corps & le sang de Jesus Christ.*

Elias Cret. in Orat. 1. Gregor. p. 202.

Cela paroît si évidemment par ce qui précede, par ce qui suit, & par tout le raisonnement du passage, qu'il faut un aveuglement étrange pour ne le pas voir. S. Cyrille avoit dit déja absolument & sans modification, que Jesus Christ *se mêle à nos corps par sa sainte chair*, en opposant cette maniere à celle dont on dit *qu'il y est par son esprit*, c'est-à-dire, par opposition à une simple présence de vertu ; puisque, selon Aubertin, y être par son esprit, & y être par la vertu de l'esprit, c'est la même chose, & que la vertu du S. Esprit n'est point distinguée de la vertu de la chair de Jesus Christ.

Cela est déja décisif pour le sens des Catholiques ; mais la suite l'est encore davantage. Il dit *que c'est par condescendance que Dieu change les dons en l'énergie de sa chair, de peur que nous n'ayions horreur de voir devant nous de la chair & du sang.* Car ce discours n'a rien de raisonnable, qu'en supposant que par ces mots *dans l'efficace de sa chair*, il entend la chair même remplie d'efficace. Il est visible qu'il veut répondre par-là à un doute qui ne manque point de s'élever dans l'esprit, & qui est exprimé par S. Ambroise, par Théophylacte & par Nicolas de Méthone : savoir, comment il est possible que le pain & le vin soient le corps & le sang de Jesus Christ, puisqu'il n'y paroît ni chair ni sang. *Aliud video, quomodo dicis quod corpus Christi accipiam ?* disent S. Ambroise & Théophylacte : *Comment cela peut-il être, si ce pain ne paroît point du tout de la chair ?* Et Nicolas de Méthone : *Peut-être que vous doutez de ce mystere, & que vous ne le croyez pas, parce que vous ne voyez ni chair ni sang.* Or il n'y a rien de plus extravagant que ce doute, supposé que le corps de Jesus Christ ne soit pas réellement dans l'Eucharistie, puisque tant s'en faut que n'y étant pas il doive paroître de la chair, qu'il ne doit point paroître de la chair puisqu'il n'y est pas.

De iis qui Myst. init. c. 9.

Comm. in Marc. & in Joan.

Aussi jamais ni les Peres ni aucun homme raisonnable ne s'est avisé de recourir à la condescendance de Dieu, & à l'horreur que nous aurions de voir du sang & de la chair, lorsqu'il n'a été question que de

 choſes qui ne contenoient le ſang de Jeſus Chriſt qu'en vertu. Qui a jamais dit, par exemple, que c'eſt par condeſcendance que nous ne voyons pas le ſang de Jeſus Chriſt, dans lequel nous ſommes lavés par le Baptême, de peur que nous n'euſſions de l'horreur d'un bain de ſang?

Il eſt auſſi contre le ſens commun de rendre des raiſons morales des choſes impoſſibles. Jamais, ſans avoir perdu l'eſprit, on ne dira que c'eſt par condeſcendance que Dieu ne fait pas une montagne ſans vallée. Cependant les Miniſtres ne font pas difficulté d'attribuer cette folie à S. Cyrille, puiſque d'un côté il eſt impoſſible, ſelon eux, que nous mangions réellement la chair de Jeſus Chriſt, & que le pain y ſoit changé, & que de l'autre ils veulent que S. Cyrille ſe ſoit amuſé à chercher dans la condeſcendance de Dieu, la raiſon pour laquelle cette choſe, qui n'eſt, ni ne ſauroit être, ſelon eux, n'eſt pas.

Il eſt donc viſible que ſi S. Cyrille avoit conſidéré la chair de Jeſus Chriſt comme abſente de l'Euchariſtie, & qu'il eût cru impoſſible que nous la mangeaſſions, jamais il n'auroit eu recours à cette raiſon; comme on ne voit pas que ni lui ni aucun Pere y ait recours à l'égard de l'eau du Baptême, parce qu'ils ne l'ont point crue réellement convertie en ſang. Auſſi la concluſion qu'il tire lui-même de cette raiſon & de ce changement que Dieu fait du pain *en l'efficace de ſon corps*, c'eſt *que le corps de la vie ſe trouve en nous.* Il entend donc que le pain ſoit véritablement changé en ce *corps de vie*, puiſqu'autrement il ne ſauroit le mettre en nous. Et la preuve qu'il en apporte en doit convaincre tous ceux qui ont quelque reſte de ſincérité, puiſqu'il fonde tout cela ſur ces paroles: *ceci eſt mon corps*, qu'il a viſiblement en vue lorſqu'il dit: *Qu'il ne faut point douter que cela ne ſoit véritable, puiſque c'eſt Jeſus Chriſt même qui le dit, & qu'il faut recevoir avec foi la parole du Sauveur, parce qu'étant la vérité il ne peut mentir.*

Car on ne ſauroit nier que par cette parole du Sauveur il n'entende celles-ci, *ceci eſt mon corps*, qu'Elie de Crete & la Chaîne de Toulouſe expriment formellement en rapportant les paroles de S. Cyrille, & qui ſont viſiblement marquées dans la maniere dont Victor d'Antioche les rapporte. Ainſi, ſelon S. Cyrille, il faut croire que le pain eſt changé en l'efficace de la chair de Jeſus Chriſt, & que le corps de vie eſt en nous, parce que Jeſus Chriſt a dit, *ceci eſt mon corps.*

Or il eſt viſible que ce paſſage peut fort bien prouver une efficace jointe au corps de Jeſus Chriſt; mais qu'il eſt contre le ſens commun de vouloir prouver par-là une efficace ſéparée, qui ne s'en peut conclure par aucune conſéquence ni ſolide ni apparente. Il eſt donc certain que ce changement *en l'efficace de la chair de Jeſus Chriſt* étant, ſelon S. Cyrille,

une

une conséquence de ces paroles, *ceci est mon corps*; & une conséquence claire qui n'a point besoin d'éclaircissement ni de preuves, il faut que ce soit un changement non en une *efficace séparée*, mais en une *efficace conjointe* à la chair de Jesus Christ; c'est-à-dire, qu'il faut que ces paroles signifient que Dieu change le pain en sa chair pleine d'efficace. Ainsi il n'y a rien dans ce passage de S. Cyrille qui ne porte au sens d'une *vertu* & d'une *efficace jointe* au corps de Jesus Christ. Il n'y a rien qui n'éloigne du sens d'une *efficace séparée*. Et bien loin que les Ministres s'en puissent servir pour expliquer les passages qui parlent de la présence de Jesus Christ dans nos corps, & les réduire au sens d'une *vertu séparée* de ce corps, il est très-propre au contraire pour montrer que quand on parle de l'efficace de l'Eucharistie, on n'entend pas la séparer de la chair même de Jesus Christ. Liv. V. Ch. X.

Aussi M. Claude, ayant dessein de faire croire que S. Cyrille & Elie de Crete ne parloient en cet endroit que d'un changement de vertu, & que c'est de ce changement de vertu qu'ils ont exhorté à ne point douter, s'est bien donné de garde de rapporter cette preuve alléguée par ces Auteurs, qui fait voir trop visiblement leur sens; & il a jugé prudemment que le seul moyen de donner cette impression, étoit de tronquer leurs passages, & d'en retrancher non seulement le commencement, où ils nous disent si formellement *que Jesus Christ se mêle à nos corps par sa sainte chair, & que le pain & le vin sont véritablement changés par la puissance ineffable de Dieu au corps & au sang de Jesus Christ*; mais aussi cette fin, en ne citant point la preuve qu'ils tirent de ces paroles, *ceci est mon corps*.

Je lui ferai voir, dit M. Claude, *que c'est en effet le doute qu'on a eu quelquefois dessein de prévenir, comme il paroît par Cyrille d'Alexandrie. Dieu*, dit-il, *a changé les choses offertes en l'efficace de sa chair, & nous ne devons pas douter que cela ne soit vrai.* Et par Elie de Crete: *Dieu change les choses proposées en l'efficace de sa chair, & ne doutez point que cela ne soit vrai.* M. Claude propose toujours ainsi ces passages, en éclipsant finement que la raison pourquoi il n'en faut point douter, est, selon S. Cyrille, *que c'est Jesus Christ même qui le dit, & qu'il faut recevoir avec foi la parole du Sauveur, parce qu'étant la vérité il ne peut mentir.* Et selon Elie de Crete, que Jesus Christ l'a déclaré nettement par ces paroles, *ceci est mon corps, ceci est mon sang, & qu'il faut recevoir avec docilité la parole du Sauveur, qui étant véritable ne peut mentir.* 3. Répons. p. 642. In Gregor. Naz. Orat. 1. p. 201.

C'est ainsi que M. Claude a soin de vérifier cette louange qu'il se donne dans sa Préface, qu'*on ne pourra lui reprocher d'avoir fait des traductions peu fidelles, ni d'avoir tronqué les passages en supprimant des clauses importantes, ni qu'il en ait allégué abusivement & contre l'intention des Auteurs.*

Liv. V.
Ch. XI.

CHAPITRE XI.

Examen des preuves subsidiaires de la vertu séparée.

LEs Ministres ont bien senti qu'une chose aussi importante que *cette vertu séparée*, par laquelle ils veulent expliquer une grande partie des passages des Peres pour l'Eucharistie, avoit besoin d'être établie elle-même sur des fondements très-solides, puisqu'ils en vouloient faire un des principaux fondements de leur doctrine. C'est ce qui les a portés à ramasser dans les Peres, tout ce qu'ils ont cru capable de donner l'idée de *cette vertu séparée.* Mais leurs efforts se sont réduits à si peu de chose, qu'il est impossible de s'imaginer rien de plus foible.

Le lieu de S. Cyrille dont nous venons de parler fait, comme nous avons dit, la principale de leurs preuves. Mais comme il étoit honteux d'en être réduits à un passage tel que celui-là, ils ont tâché de le fortifier par quelques autres encore plus foibles, & qui ne sont que pour faire nombre. C'est pourquoi encore que M. Claude ne trouve pas bon qu'on lui cite Theophylacte, & qu'Aubertin accuse cet Auteur d'imprudence, il trouve bon néanmoins de le citer lui-même pour appuyer sa prétendue vertu : mais l'on a fait voir déja, & l'on fera voir encore dans la suite, l'abus visible qu'il en fait.

Quoiqu'il n'y ait rien de moins propre pour établir cette vertu séparée que ce passage de S. Cyrille, où il dit que *la moindre Eulogie remplit tout le corps de son efficace*, puisqu'il paroît, par ce qui précede & par ce qui suit, comme nous l'avons fait voir, que cette Eulogie n'est, selon lui, que la chair même de Jesus Christ ; néanmoins dans la disette des preuves où Aubertin s'est trouvé sur ce point, il ne laisse pas de citer plusieurs fois ce passage sur ce sujet.

Il n'en reste que très-peu d'autres dont nous parlerons ici, afin que M. Claude ne se plaigne pas qu'on affoiblit & qu'on diminue les preuves de sa clef de vertu.

On les peut distinguer en deux ou trois classes, qui sont toutes très-peu remplies, & qui ne consistent presque qu'en autant de passages.

La premiere consiste en un seul passage de même genre que celui que nous venons d'examiner ; c'est-à-dire, qu'il se trouve un Auteur qui, ayant exprimé que nous avons dans nous la vraie chair de Jesus Christ, dit ensuite, pour varier simplement la phrase, que nous recevons la *vertu & la grace de sa vraie nature*, comme on dit que nous avons reçu une telle grace de la bonté de Dieu, ou bien de Dieu plein de bonté. Et

comme S. Jean dit qu'ils avoient *vu la gloire du Verbe* pour marquer, non qu'ils avoient vu une gloire séparée du Verbe, mais le Verbe plein de sa gloire. LIV. V. CH. XI.

Cet Auteur est S. Ambroise, ou l'Auteur du livre des Sacrements; & voici comme il parle. *De peur*, dit-il, *que le sang ne causât de l'horreur, & afin que la grace que Jesus Christ nous vouloit faire pour notre rédemption demeurât entiere, vous recevez le Sacrement sous la ressemblance de sang, mais vous obtenez la grace & la vertu de la véritable nature.* IDEO *in similitudinem accipis Sacramentum, sed veræ naturæ gratiam virtutemque consequeris.*

On pourroit faire sur ce passage la même réflexion que sur le précédent. Car on peut dire avec raison que cette horreur du sang, qui n'est qu'une raison morale, seroit extravagante, si l'Auteur de ce livre avoit regardé comme une chose impossible de boire le sang de Jesus Christ.

On pourroit faire considérer que si nous ne recevions que la vertu du corps de Jesus Christ, jamais on n'auroit mis en question pourquoi nous ne recevons pas son corps en sa propre espece; & jamais on ne se seroit mis en peine d'en apporter des raisons, comme on ne demande jamais pourquoi nous ne sommes pas lavés actuellement dans le sang de Jesus Christ; & que jamais on ne dit que c'est parce qu'il nous sembleroit horrible d'être baignés dans du sang.

On pourroit encore remarquer que cet Auteur veut que Dieu ait remédié à l'horreur de voir du sang, de telle sorte que la grace & le présent qu'il nous a voulu faire demeure en son entier: *Ne plures hoc dicerent, & velut quidam horror esset cruoris, sed maneret gratia redemptionis.* Or l'horreur regardoit le sang même. Donc le présent étoit le sang. Afin donc que ce présent demeure entier, & que l'horreur en soit ôtée, il faut que ce sang soit seulement couvert, & qu'il nous soit donné sous une autre forme. Autrement, si Jesus Christ ne nous donnoit pas son sang, il remédieroit bien à cette horreur, mais ce seroit en détruisant son présent.

Mais il est inutile d'expliquer par des raisonnements, un Auteur qui s'explique comme celui-là. Et c'est pourquoi les Ministres se gardent bien de rapporter son passage tout entier. Si l'on veut donc savoir ce qu'il entend par la vertu & la grace de la vraie nature, il n'y a qu'à le consulter lui-même, & il répondra que c'est la vraie chair de Jesus Christ. *Comme Notre Seigneur Jesus Christ*, dit-il, *est le vrai Fils de Dieu, & qu'il ne l'est pas seulement par grace comme les hommes, mais qu'il l'est comme Fils de la substance du Pere; ainsi c'est sa* VRAIE CHAIR QUE NOUS RECEVONS, ET SON VRAI SANG QUI EST NOTRE BREUVAGE. *Vous direz peut-être ce* Ambr. de Sacram. l. 6. c. 1.

que dirent quelques Disciples de Jesus Christ, lorsqu'il leur dit: Celui qui ne mangera pas ma chair, & ne boira pas mon sang, ne demeurera pas en moi, & n'aura point la vie éternelle: peut-être, dis-je, que vous direz: Comment est-ce sa vraie chair, puisque je ne vois qu'une ressemblance de sang & non la vérité du sang? Je réponds à cela premiérement, que la parole de Dieu est si efficace qu'elle peut changer les loix ordinaires de la nature. Je vous réponds en second lieu, que c'est pour empêcher qu'il n'arrive ce qui arriva quand les Disciples ne purent souffrir le discours de Jesus Christ, & que lui entendant dire qu'il donnoit sa chair à manger, & son sang à boire, ils se retirerent tous, à la réserve de S. Pierre, qui lui dit: Vous avez les paroles de la vie éternelle, où pourrions-nous aller en vous quittant? Pour empêcher donc qu'on ne dise ce que dirent les Disciples qui abandonnerent Jesus Christ, & pour faire en même temps que la vue du sang ne causât pas de l'horreur, & que néanmoins la grace que Jesus Christ nous fait pour notre rédemption demeurât entiere, vous recevez le Sacrement sous la ressemblance du sang, mais vous obtenez la grace & la vertu de la véritable nature.

Qui peut douter du véritable sens de cet Auteur, en voyant le passage tout entier. Ce que nous recevons est aussi-bien, selon lui, la vraie chair de Jesus Christ, *comme Jesus Christ est véritablement Fils de Dieu.* C'est la comparaison la plus forte dont on se puisse servir pour établir la réalité.

Il marque que l'effet naturel de cette vérité devroit être que l'on vît de la vraie chair dans le Sacrement, puisque c'est de-là que naît le doute qu'il propose. Et c'est ce qu'on ne sauroit dire sans folie d'une chair *en vertu*.

Il cherche les raisons pourquoi cette chair ne paroît pas; ce qui feroit ridicule si elle n'y étoit pas.

Il a recours à la toute-puissance de Dieu, pour expliquer comment il se peut faire qu'on ne voie pas de la chair; ce qui feroit le comble de l'extravagance, s'il n'y avoit dans l'Eucharistie que la vertu de la chair. Car ce qui n'est point & ne doit point être, n'a nul besoin de causes, & encore moins d'une cause toute-puissante.

Enfin le discours tout entier est une démonstration évidente, qu'on ne sauroit expliquer les dernieres paroles autrement que nous les avons expliquées. Car toute la suite tend uniquement à établir cette proposition qu'il prétend prouver, & qu'il a pris pour these: *Vera est caro quam accipimus*, c'est sa vraie chair que nous recevons. C'est contre cette these qu'il propose le doute contenu dans ces paroles: *Quomodo vera*, comment est-ce de vraie chair? qui ne peut être proposé que contre une véritable chair. Et c'est le contraire de ce doute qu'il affirme lorsqu'il dit, *que nous recevons la grace & la vertu de la véritable nature*; qui fait la

conclusion de son discours. De sorte qu'à moins que de vouloir imputer à cet Auteur cette insigne extravagance d'avoir conclu ce qui n'étoit pas en question, de n'avoir pas résolu le doute qu'il s'étoit proposé, & de n'avoir pas prouvé la chose qu'il avoit entrepris de prouver, mais une autre toute différente, il faut par nécessité que cette proposition : *C'est la vraie chair de Jesus Christ que nous recevons*, & cette autre : *Nous obtenons la grace & la vertu de la vraie chair*, dont l'une est la proposition affirmée & qu'il prétend prouver, & l'autre la conclusion & le résultat de la preuve, aient absolument le même sens. Et comme le doute qui est inséré entre deux, détermine clairement la premiere au sens de réalité ; il seroit ridicule d'en donner un autre à la seconde, qui n'est que la premiere énoncée en d'autres termes : de sorte qu'il paroît démonstrativement par ce passage, que ces mots, *veræ naturæ virtus*, la vertu de la vraie nature, ne signifient autre chose que la vraie nature pleine de vertu.

Voilà la premiere classe qu'on peut faire des preuves d'Aubertin, qui consiste en un passage unique, & qui est manifestement contre lui. L'autre n'est pas moins plaisante ; car elle est fondée sur le plus ridicule des sophismes, qui est, de conclure que deux choses ne sont pas jointes ensemble, parce qu'on parle quelquefois de l'une sans parler de l'autre. Comme si l'on concluoit que Jesus Christ n'est point Dieu, parce qu'on parle quelquefois de son humanité sans parler de sa divinité, & qu'il n'est point homme, parce que l'Ecriture parle souvent de lui comme Dieu, sans faire mention de son humanité ; ou comme si l'on concluoit, ainsi qu'ont fait quelques hérétiques, que le Verbe n'a point pris d'ame raisonnable, parce qu'il est dit seulement que *le Verbe s'est fait chair*, & qu'il n'est point dit qu'il ait pris d'ame.

Car c'est par un raisonnement semblable qu'il plaît à Aubertin de supposer, que, lorsque des Peres parlent de la vertu de l'Eucharistie, sans parler au même lieu de la chair de Jesus Christ, quoiqu'ils en parlent en cent autres endroits, ils entendent une vertu séparée de la chair de Jesus Christ. C'est sur ce fondement qu'il cite, pour appuyer *sa vertu séparée*, ce que dit S. Epiphane, *que dans le pain eucharistique il y a une vertu vivifiante* ; & ce que S. Chrysostôme dit du calice, *qu'il contient une grande vertu*, & *que cette vertu est connue de ceux qui sont initiés*. Epiph. in comp. fid. Chrysost. Orat. Adv.

A quoi Aubertin auroit sans doute ajouté ce que dit Hesychius, *que celui-là mange le sacrifice avec ignorance, qui ignore sa vertu & sa dignité*, QUI *virtutem ejus & dignitatem ignorat*, pour en tirer, comme des autres passages, cette vertu séparée, si cet Auteur n'ajoutoit immédiatement après, qu'ignorer la vertu de l'Eucharistie, c'est ne savoir pas qu'elle est Aubert. p. 537.

LIV. V. CH. XI. le corps & le sang dans la vérité, *qui nescit quia corpus & sanguis est secundùm veritatem.*

Mais que cela soit ajouté ou non dans les passages qui parlent séparément de la vertu, ce raisonnement est toujours faux. Car tant s'en faut que l'on doive conclure que si la vertu est jointe à la chair de Jesus Christ dans l'Eucharistie, il faut toujours parler de la chair quand on parle de la vertu, que l'on doit conclure tout le contraire; puisque la nature de l'esprit humain est de concevoir par des pensées différentes, les choses les plus unies & les plus inséparables; & que comme il les conçoit séparément, il est impossible qu'il ne les exprime quelquefois séparément, sans qu'on puisse conclure, ni de la distinction des pensées, ni de celle des paroles, qu'il y ait de la séparation entre les choses.

Que les Ministres apprennent donc que les passages des Peres, qui parlent de l'efficace & de la vertu de l'Eucharistie, sans parler de la chair de Jesus Christ, prouvent seulement que l'Eucharistie est efficace, ce qui n'est pas en question; mais non pas qu'elle ait une efficace séparée de la chair de Jesus Christ, ce que nous leur nions. Qu'ils ne prennent pas pour la même chose efficace, & efficace séparée; & qu'ils cessent d'abuser le monde par ces sortes de passages, dont il n'est pas possible qu'ils ne voient eux-mêmes l'inutilité.

Enfin la derniere classe est rare en toutes manieres, & par la qualité de l'Auteur du passage unique dont elle est composée, & par la qualité du passage même. Il est tiré d'un Traité d'un hérétique Valentinien, appellé Theodotus, qui se trouve imprimée à la fin des œuvres de Clément d'Alexandrie.

Aubertin dit qu'on ne doit pas considérer si cet Auteur est Catholique ou non, puisque l'Eglise n'avoit aucun différent avec les Valentiniens sur l'Eucharistie. Et je lui pourrois répondre que cela veut dire simplement, que ceux-ci demeuroient d'accord de toutes les expressions eucharistiques, quoiqu'ils les entendissent peut-être à leur mode; comme les Manichéens demeuroient d'accord des expressions catholiques sur la Trinité, quoique voulant que Dieu fût corporel, il soit impossible qu'ils donnassent le même sens que nous à ces expressions. Mais je ne veux pas l'arrêter sur cela; voyons ce que dit ce passage, qui approche, selon lui, de la force de celui de S. Cyrille, & qu'il appelle avec son discernement & sa modestie ordinaire, *palmarium & invictum*, un passage invincible & triomphant.

Theod. ap. Clem. Alexand. p. 800. Il faut donc voir ce que c'est qu'un *argument invincible & triomphant* dans le style d'Aubertin. Voici le passage. *Le pain & l'huile sont consacrés par la vertu du nom de Jesus Christ, & ils ne demeurent pas comme il*

paroît au dehors dans l'état où ils étoient quand on les a pris pour cet usage, mais ils sont changés par la puissance de Dieu en une force spirituelle. Ainsi l'eau étant consacrée & rendue Baptême ne retient pas seulement ce qui est moindre, c'est-à-dire, ses effets naturels, *mais elle reçoit aussi la sanctification.* Cela est clair, dit Aubertin, contre les sentiments des adversaires. *Cet Auteur affirme que le pain est changé par la consécration; mais il enseigne en même temps que ce changement n'est pas en la substance, mais en la vertu du corps de Jesus Christ; en sorte qu'il devient le corps de Jesus Christ par une ressemblance de vertu, non par une identité de substance; & cela paroît par les exemples de l'huile & du Baptême, qui ne sont pas substantiellement changés.*

Liv. V. Ch. XI.

Aubert. p. 320.

Mais en vérité il faut que la préoccupation porte avec soi d'étranges ténebres, puisqu'elle fait prendre ainsi l'obscurité pour la lumiere, & la lumiere pour l'obscurité, & qu'elle donne la hardiesse de proposer comme un argument invincible un sophisme si visible. Et quoi! n'est-il donc pas ordinaire, lorsque des choses conviennent en un point, & qu'elles sont en même temps distinguées par des différences particulieres, de les considérer selon ce qu'elles ont de commun, lors principalement que l'on n'a besoin que de cette qualité commune, & que les différences ne font rien au sujet particulier dont il s'agit? Sera-t-il dit que la fantaisie des Ministres interdira aux Auteurs une maniere de raisonner si naturelle & si nécessaire en plusieurs rencontres? Et faudra-t-il, parce qu'il leur plaît, qu'on ne puisse plus comparer les choses dans un genre selon lequel elles sont conformes, sans marquer en particulier tout ce qui distingue les especes de ce genre? Les Sacrements de l'Eucharistie, du Baptême & de la Confirmation ont cela de commun, que la consécration en éleve la matiere à une vertu spirituelle. Ils ont cela de différent, que cette vertu spirituelle dans l'Eucharistie vient du corps de Jesus Christ qui y réside, & qu'elle n'en vient pas dans les autres. Quelquefois les Auteurs expriment ce qu'ils ont de commun sans en marquer les différences; ils marquent quelquefois les différences sans parler de ce qu'ils ont de commun, & ils parlent quelquefois de l'un & de l'autre.

Tout cela est permis; tout cela est naturel, & il faut connoître bien peu l'esprit humain pour ne pas voir que supposé la doctrine de la Transsubstantiation, on doit trouver dans les Auteurs des passages de ces trois genres différents.

Celui de Theodotus est du premier, qui est fort simple & fort naturel. Cet Auteur ne considere dans les trois Sacrements de l'Eucharistie, du Chrême & du Baptême, que cette vertu spirituelle qu'ils reçoivent par la consécration. Il ne marque pas la différente source de cette vertu dans

LIV. V. CH. XI. ces Sacrements, parce qu'il n'en étoit pas question : il ne distingue pas même ce terme *de vertu*, qui peut signifier diverses choses selon les sujets auxquels on l'applique ; car il y a des vertus substantielles, & il y en a d'accidentelles. *Le Verbe de Dieu* est appellé par S. Grégoire de Nysse, *la vertu divine qui nous a apparu par la chair* (a). Les Sacrements reçoivent donc tous par la consécration une vertu spirituelle ; mais cette vertu est substantielle dans l'Eucharistie & ne l'est pas dans les autres.

Pour le second genre, il ne faut que lire les Catécheses mystagogiques de S. Cyrille de Jerusalem pour en trouver plusieurs exemples. Car en parlant du Baptême, il a soin d'en expliquer toutes les métaphores ; il avertit les nouveaux fideles que nous n'y mourons pas véritablement, que nous n'y sommes pas véritablement crucifiés & ensevelis ; mais que cela se passe en figure & par une figure qui imite la vérité. Il dit de même à l'égard du Chrême, *qu'il est l'image du S. Esprit* ; il leur dit que le Chrême après l'invocation, est rempli d'efficace par la présence de la Divinité : mais il ne leur dit jamais qu'il soit le S. Esprit, ni qu'il soit changé au S. Esprit. Mais quand il vient à parler de l'Eucharistie dans la quatrieme Catéchese, on entend bien un autre langage. *Il leur enseigne qu'il faut croire & se bien garder de douter que ce ne soit le corps & le sang de Jesus Christ. Qu'il change le vin en son sang. Qu'il nous donne son corps & son sang sous le type du pain & du vin. Que nous recevons ce corps & ce sang en nous-mêmes. Que ce pain qui paroît n'est pas du pain, mais le corps de Jesus Christ.* Voilà les différences bien marquées & les ressemblances fort obscurcies, aussi-bien que dans ce que S. Grégoire de Nysse dit du Baptême & de l'Eucharistie dans sa Catéchese. Car l'on y voit une différence extrême entre les expressions dont il se sert pour expliquer la nature de l'un & de l'autre de ces Sacrements.

Enfin quelquefois les Auteurs marquent tout ensemble & le rapport & les différences. Et c'est ce que fait S. Cyrille de Jerusalem, en comparant l'Eucharistie au saint Chrême dans la troisieme Catéchese mystagogique : *Comme le pain de l'Eucharistie*, dit-il, *n'est plus du simple pain après l'invocation du S. Esprit, mais le corps du Sauveur ; de même cette huile sacrée n'est plus de l'huile commune après l'invocation, mais c'est un présent de Jesus Christ & du S. Esprit qui est efficace par la présence de la Divinité* : par où il marque tout ensemble, & ce qui est commun au pain de l'Eucharistie & au saint Chrême, & ce qui est particulier à l'un & à l'autre. Ce qu'il y a de commun est d'être tiré par l'invocation du S. Esprit de l'état de pain

(a) Greg. de Nysse Orat. Catech. Τὴν διὰ σαρκὸς ἡμῖν ἐπιφανεῖσαν δύναμιν ἀληθῶς θείαν εἶναι.
Catech. myst. 2.

pain commun & d'huile commune à un autre état ; & c'eſt ce que marquent ces termes : *Ce n'eſt plus de ſimple pain : ce n'eſt plus de l'huile commune.* Ce qu'il y a de particulier eſt, que le pain devient le corps de Jeſus Chriſt par la conſécration, au lieu que la conſécration ne fait que rendre le Chrême l'organe du S. Eſprit & le remplir de ſon efficace : & c'eſt ce qu'on voit encore très-clairement exprimé dans ce paſſage. Liv. V. Ch. XI.

S. Grégoire de Nyſſe en fait de même dans ſon Oraiſon ſur le Baptême de Jeſus Chriſt. Car pour montrer en général la force que la conſécration a d'élever les êtres de leur état commun à un autre état, & de leur donner une efficace divine, il confond le vin conſacré avec l'huile du Chrême à l'égard de cet effet commun, en diſant : *Que l'huile myſtique & le vin ſont des choſes de peu de prix avant la conſécration ; mais qu'après avoir été conſacrés par le S. Eſprit, l'un & l'autre ont des effets admirables* ἐνέργει διαφόρως. Mais il marque au même lieu une extrême différence entre les effets de la conſécration ſur le pain & ſur les autres choſes conſacrées, en diſant, *que le pain qui étoit commun au commencement, ayant été conſacré par la priere myſtérieuſe, eſt appellé & eſt fait le corps de Jeſus Chriſt :* ce qui n'a jamais été dit d'aucune figure, ni d'aucun Sacrement comparé à la choſe ſignifiée, & qui marque clairement, comme nous l'avons fait voir, une vraie préſence réelle, & exclut entiérement le ſens de figure.

Il eſt donc viſible que cette vertu ſéparée du corps de Jeſus Chriſt n'a pas le moindre fondement apparent dans les Peres, & qu'elle y eſt auſſi clairement détruite qu'aucune erreur le puiſſe être.

CHAPITRE XII.

Vains efforts de M. Claude pour ſoutenir la clef de la vertu ſéparée.

Examen des paſſages d'Eutychius & d'Euthymius.

Comme on avoit déja attaqué aſſez fortement dans le premier Tome de cet ouvrage cette *vertu ſéparée*, par laquelle les Calviniſtes prétendent ſe démêler d'une partie des paſſages des Peres qu'on leur oppoſe, M. Claude a fait divers efforts pour la ſoutenir : & il eſt bon d'en faire une revue, parce que c'eſt-là le principal fondement de l'opinion qu'il attribue aux nouveaux Grecs.

Il emploie, comme nous avons vu, les paſſages de Victor d'Antioche & d'Elie de Crete en trois endroits ; c'eſt-à-dire, dans la page 321,

LIV. V. CH.XII. 322 & 642; mais c'eſt en les tronquant de la maniere que nous avons repréſentée, en ſupprimant toujours la tête & la fin de celui de S. Cyrille, & la fin de celui d'Elie de Crete.

Il cite pour le même ſujet, les paſſages de Théodote, celui de S. Grégoire de Nyſſe, & celui de S. Epiphane, que nous avons auſſi examinés. Il y ajoute celui d'Eutychius Patriarche de Conſtantinople, qui vivoit au commencement du ſeptieme ſiecle, & il le falſifie, comme nous l'avons repréſenté ailleurs, en lui faiſant dire, *que le corps & le ſang de Jeſus Chriſt étant* APPLIQUÉS *ſur les antitypes par la conſécration, leur impriment leur propre puiſſance.* Car le paſſage d'Eutychius ne porte point *étant appliqués ſur les antitypes*, ſelon la traduction de M. Claude, mais mis dans les antitypes, τοῖς ἀντιτύποις ἐντιθέμενον, *antitypis inditum*, comme Aubertin même le traduit.

Mais parce que M. Claude forme ſur ce paſſage une accuſation contre l'Auteur de la Perpétuité, en ſuppoſant que c'eſt à deſſein qu'on n'en a cité que le commencement & la fin, quoique ce deſſein ſe réduiſe à avoir
p. 971. cité ce paſſage en la même maniere qu'il eſt cité par Aubertin; pour éviter tout lieu de chicaner, il eſt bon de le produire ici tout entier, afin que l'on
M. Claud. 3. Réponſ. p. 254. puiſſe juger par-là, ſi la plainte que M. Claude fait de cette ſuppreſſion eſt bien fondée, & ſi ce paſſage eſt fort propre pour établir cette prétendue *vertu ſéparée.*

In Alexio l. 3. Voici donc le paſſage entier, tel qu'il eſt rapporté par Nicetas. *L'homme reçoit le ſacré corps du Seigneur tout entier, & ſon précieux ſang, quoiqu'il n'en reçoive qu'une partie. Car il eſt diviſé indiviſiblement en tous, y étant*
Je crois qu'il faut traduire en tous. *mêlé lui-même (propter immixtionem ſui,* comme traduit Aubertin) *comme le même ſceau imprime ſes traits & ſon image aux matieres qui le reçoivent, & demeure néanmoins un après cette communication, ſans être ni diminué ni changé en ces choſes qui participent à l'impreſſion, encore qu'elles ſoient pluſieurs en nombre; & de même qu'une ſeule voix eſt portée toute entiere dans l'air aux oreilles de tous ceux qui l'entendent, & demeure toute entiere en celui qui la prononce, ſans qu'aucun des auditeurs en reçoive ni plus ni moins, mais elle demeure indiviſible & toute entiere en tous, quand ils ſeroient pluſieurs milliers en nombre, encore qu'elle ſoit un corps. Car la voix n'eſt autre choſe qu'un air frappé. Que perſonne ne doute donc qu'après le ſacrifice & la ſainte réſurrection, le corps incorruptible du Seigneur & ſon ſang précieux & vivifiant étant mis ou introduit dans les antitypes, n'y imprime auſſi-bien ſa propre force que les choſes que je viens de propoſer, & qu'il ne ſe trouve tout entier en tous.*

p. 255. M. Claude dit ſur cela, *qu'il eſt fort trompé ſi cela ne donne l'idée d'un corps de Jeſus Chriſt en vertu.* Et il n'y a qu'à lui répondre ſimplement

qu'il eſt en effet fort trompé, parce que ce paſſage bien loin de donner cette idée la détruit entiérement. Liv. V. Ch.XII.

La ſeule queſtion qu'il veut éclaircir ſuffit pour ôter tout-à-fait l'idée d'un changement de *vertu*. Car on ne ſe met jamais en peine d'expliquer ſi l'on reçoit le ſang de Jeſus Chriſt tout entier dans le Baptême, ſi chaque portion de l'eau en communique toute l'efficace. Et il n'y auroit pas plus de ſujet de faire ces queſtions à l'égard de l'Euchariſtie, ſi elle ne contenoit que la *vertu ſéparée* du corps de Jeſus Chriſt.

On ne trouvera point auſſi qu'on ſe ſoit ſervi de ces comparaiſons d'une même voix qui ſe fait entendre toute entiere à diverſes perſonnes, ou d'un même ſceau qui imprime ſa forme à diverſes matieres, pour expliquer de quelle ſorte le même ſang de Jeſus Chriſt agit ſur tous ceux qui reçoivent le Baptême, & ſur toutes les eaux dont on ſe ſert. Et l'on trouve au contraire que des Auteurs ſi déclarés pour la Tranſſubſtantiation, que les Calviniſtes ont été contraints de les abandonner, comme Samonas Evêque de Gaze, n'ont point trouvé d'exemples plus propres pour faire entendre comment le même corps de Jeſus Chriſt étoit reçu réellement tout entier par tant de diverſes perſonnes qui y participent. En effet, quoique l'unité de la voix qui eſt entendue par diverſes perſonnes, ou de la forme du ſceau imprimé ſur diverſes matieres, ne ſoit pas la même que celle du corps de Jeſus Chriſt, puiſque l'on peut dire en parlant exactement, que la voix qu'une perſonne entend, n'eſt pas préciſément celle qui eſt entendue par une autre, & que les formes imprimées ſur différentes matieres ſont différentes en nombre: néanmoins les perſonnes moins exactes conſiderent ordinairement ces choſes comme ayant une véritable unité; & quand ils y reconnoîtroient quelque diſtinction, ils ne laiſſeroient pas d'avoir droit de s'en ſervir; parce qu'étant impoſſible de trouver des comparaiſons entiérement juſtes pour expliquer un myſtere ſingulier, il eſt permis & naturel de ſe ſervir des plus approchantes: de même que pour expliquer l'unité individuelle des trois Perſonnes divines dans une même nature, on ſe ſert des comparaiſons les plus proches que l'on peut trouver, quoiqu'elles ne ſoient pas parfaitement ſemblables.

Mais comme ces comparaiſons n'ont aucun rapport à la communication d'une même vertu à divers ſujets, ou à l'emploi que Dieu fait de diverſes matieres pour communiquer ſes graces; on ne trouve point auſſi que jamais perſonne ait ſongé à s'en ſervir à l'égard de tous les autres Sacrements, & on n'auroit pas eu plus de ſujet de le faire à l'égard de l'Euchariſtie, ſi elle n'eût pas contenu le corps de Jeſus Chriſt d'une autre maniere que le Baptême.

Enfin ce paſſage bien loin d'établir la vertu ſéparée la détruit entiére-

ment. Car il ne dit pas que le corps de Jesus Christ demeurant dans le ciel, imprime sa vertu dans le pain & dans le vin; mais il dit, qu'afin qu'il imprime cette vertu, il faut qu'il soit mis & introduit dans les antitypes, *antitypis inditum.*

Il dit qu'il est tout entier en chaque partie; il dit que cela se fait par un mélange de ce corps aux nôtres, qui sont toutes expressions dont on n'a jamais usé à l'égard des choses qui reçoivent la seule impression de la vertu de quelque chose.

On auroit droit de se plaindre de M. Claude quand il n'auroit fait autre chose que d'alléguer ce passage pour y répondre, & pour s'en démêler comme il pourroit. Mais qu'il ait la hardiesse de le produire lui-même pour prouver *sa vertu séparée*, & pour montrer que le corps de Jesus Christ n'est point du tout réellement dans les antitypes, contre la déclaration expresse d'Eutychius, c'est ce qui n'est point du tout excusable.

Mais les plus grands efforts de M. Claude, sont ceux qu'il fait pour éluder un passage d'Euthymius cité dans la Perpétuité, & les solutions qu'on a données à un passage tiré d'un Commentaire de Théophylacte sur S. Marc.

Euthymius dit, *que comme le Verbe déifie la chair à laquelle il s'est uni, de même il change par une opération ineffable le pain & le vin en son corps même, qui est une source de vie, & en son précieux sang, & en la vertu de l'un & de l'autre.* On a remarqué sur cela que M. Claude avoit trouvé bon de retrancher *cette addition* ET EN LA VERTU DE L'UN ET DE L'AUTRE. C'est ce qu'il est contraint d'avouer par son silence.

Secondement, on a fait voir que cette addition détruit entiérement *cette vertu séparée*, qui est un des fondements de la doctrine des Calvinistes; parce que s'il étoit vrai que cette premiere clause de l'expression d'Euthymius, le Verbe *change le pain en son corps même*, dût être prise en ce sens, *le Verbe change le pain en la vertu de son corps*, le sens de la proposition entiere seroit, *que le Verbe change le pain en la vertu de son corps & de son sang, & en la vertu de l'un & de l'autre.*

Pour faire mieux connoître l'absurdité de ce sens, on a remarqué au même lieu que l'on ne joint jamais par un & au terme métaphorique, l'explication de la métaphore, & que l'on ne dit point par exemple, que *la pierre étoit Jesus Christ & le signe de Jesus Christ;* que *l'Arche étoit l'Eglise & le signe de l'Eglise;* que *l'Agneau paschal étoit le passage & l'image du passage;* & qu'ainsi Euthymius n'auroit pu dire que *le Verbe change le pain en son corps, & le vin en son sang, & en la vertu de l'un & de l'autre*, si par le mot de corps & de sang il avoit déja entendu la vertu du corps & du sang.

Cela paroît assez convaincant. M. Claude néanmoins, qui croit qu'avec un peu de subtilité de Grammaire ou de Logique, il n'y a rien dont on ne se démêle, n'a pas jugé qu'il en dût demeurer d'accord: & voici de quelle maniere il y répond. *Quand Euthymius*, dit-il, *ajoute que Jesus Christ change le pain & le vin en son corps même & en son sang, il est vrai que cela signifie, selon moi, qu'il les change en la vertu de son corps & de son sang. Mais ce qu'il dit ensuite, & en la vertu de l'un & de l'autre, n'est pas une autre chose distincte & différente de ce qu'il avoit dit; ce n'en est que l'explication. Cet* ET *est un* ET *explicatif, qui a la force d'un* C'EST-À-DIRE, *comme s'il disoit, ils sont changés au corps & au sang;* C'EST-À-DIRE, *en la vertu de l'un & de l'autre. M. Arnauld ne nous éblouira pas par son* QUI A JAMAIS OUI PARLER. *Car il n'y a rien de si ordinaire dans les Auteurs, que l'usage de cette particule dans un sens d'explication.*

Mais quoique M. Claude n'aime pas ce qu'il appelle de *petits lieux communs de censure*, & qu'il se plaigne qu'on lui ait dit en un endroit, *qu'il ne considéroit les choses dont il écrit que d'une vue superficielle, qui ne donnant pas assez de lumiere pour pénétrer jusqu'au fond des choses, engage souvent en des fautes ridicules*, sans qu'il se mette en peine de rapporter le sujet particulier auquel on applique ce reproche, comme s'il étoit clair qu'il est incapable de ce défaut, & qu'ainsi on ne pût l'en accuser que par passion; je ne laisserai pas de lui dire, que la maniere dont il prétend se tirer ici du passage d'Euthymius est très-propre à justifier ce reproche; parce qu'elle fait voir qu'il n'a conçu que très-imparfaitement & très-superficiellement la maxime de Grammaire qu'il emploie.

Il a peut-être lu dans quelques Grammairiens que l'& étoit quelquefois *explicatif*, & il en a conclu qu'il pouvoit donc être rendu par le mot de *c'est-à-dire*, & qu'il pouvoit appliquer indifféremment cette remarque à toutes sortes d'expressions. Mais c'est en quoi il s'est abusé. Jamais cette particule & ne signifie *c'est-à-dire:* autrement une infinité de propositions qui sont certainement ridicules, deviendroient fort raisonnables; & l'on pourroit dire par exemple, que l'Arche est l'Eglise & la figure de l'Eglise, puisque l'on peut fort bien dire que l'Arche est l'Eglise, c'est-à-dire, la figure de l'Eglise. On pourroit dire de même que l'Agneau paschal étoit le passage & l'image du passage; que la pierre du désert étoit Jesus Christ & l'image de Jesus Christ; qu'un portrait d'Alexandre est Alexandre & la représentation d'Alexandre. Cependant il n'y a personne qui ne sente tout d'un coup que ces expressions sont ridicules. Or elles ne le seroient pas si le mot & pouvoit signifier *c'est-à-dire*. On pourroit se plaindre peut-être que l'on y explique des choses trop faciles; mais on n'auroit pas sujet de dire que l'on s'exprimeroit d'une maniere contraire au bon sens & à l'usage.

M. Claude auroit dû concevoir par ces exemples, que jamais l'& n'est explicatif en la maniere qu'il le devroit être pour signifier *c'est-à-dire*, & qu'il ne perd jamais sa fonction naturelle, qui est de faire regarder d'une part le mot précédent comme entendu, & de l'autre le mot suivant comme signifiant une nouvelle idée que l'on y ajoute. Mais ce qui est véritable, c'est que cette nouvelle idée ne signifie pas toujours une chose & un objet différent, & que ce n'est quelquefois que le même objet & la même chose qui est conçue par deux idées différentes. Ainsi l'Apôtre a pu

1. ad Tim. 4. 3. *dire*, comme M. Claude le rapporte, *que Dieu a créé les viandes pour être reçues avec action de graces par les fideles, & par ceux qui connoissent la*

Item. 6. 3. *vérité.* Il a pu dire: *Si quelqu'un n'embrasse les saines instructions de Notre*

Gal. 6. 16. *Seigneur Jesus Christ, & la doctrine qui est selon la piété.* Il a pu dire: *Paix soit sur ceux qui marchent selon cette regle & sur l'Israël de Dieu.* Mais M. Claude se trompe quand il en conclut que tous ces & sont mis pour des *c'est-à-dire.* Il est vrai que S. Paul désigne les mêmes personnes par le mot de *fideles*, & par le mot de ceux *qui connoissent la vérité;* mais il n'a point prétendu que le dernier terme fût l'explication de l'autre. Il a voulu seulement désigner plus clairement ces personnes, en les marquant par ces deux idées. Par le mot de *fideles* il exprime leur soumission à la foi; par les mots, ceux *qui connoissent la vérité*, il marque la lumiere de leur esprit.

Il est vrai de même que *les saines instructions de Notre Seigneur Jesus Christ, & la doctrine qui est selon la piété*, sont la même doctrine: mais elle est exprimée par deux idées différentes, & la derniere ajoute quelque chose qui n'étoit pas enfermée dans la premiere. Le mot d'*Israël de Dieu* ajoute de même une nouvelle idée qui n'est pas comprise dans ces termes, *ceux qui marchent sur cette regle;* & il en est de même de tous les autres exemples. On regarde toujours le terme précédent comme conçu & entendu, & l'on y ajoute par le second une nouvelle idée: & ainsi le mot & conserve sa signification naturelle. Mais cela ne peut avoir lieu quand on ne joint par un & au terme métaphorique, l'explication précise de la métaphore. Car la particule & marquant que le terme métaphorique est entendu & conçu, l'addition que l'on fait ensuite de l'explication de ce terme est inutile, choquante & fausse, parce qu'elle n'ajoute point une nouvelle idée, quoique l'& eût signifié que l'on alloit y en ajouter une.

C'est la raison qui fait que toutes ces propositions, *l'Arche est l'Eglise & la figure de l'Eglise: l'Agneau paschal étoit le passage & la figure du passage: Ce portrait est César & le portrait de César*, seroient ridicules. Car elle fait voir qu'elles enferment toutes une fausseté secrete. En disant d'un portrait que c'est César, & ajoutant &, on suppose que celui à qui l'on parle entend que c'est le portrait de César, & l'on lui fait attendre une

nouvelle idée qui n'eſt pas encore conçue: de ſorte que quand on ajoute, & *le portrait de Céſar*, on le trompe en ne lui diſant rien que ce qu'il avoit déja conçu.

Mais par une raiſon contraire, quand ces mêmes propoſitions ſont exprimées par le mot de *c'eſt-à-dire*, elles ne ſont point ridicules, & il eſt permis de dire, *que l'Arche étoit l'Egliſe*, *c'eſt-à-dire*, *la figure de l'Egliſe*: Que *la pierre du déſert étoit Jeſus Chriſt*, *c'eſt-à-dire*, *la figure de Jeſus Chriſt*. Car encore que ces propoſitions puiſſent être déſagréables lorſque l'on explique ce qui étoit déja conçu, elles ne ſont pas néanmoins ridicules, parce que le mot de *c'eſt-à-dire*, fait entendre à l'eſprit que l'on ne lui donnera aucune nouvelle idée, & que l'on prétend ſeulement lui faire concevoir ce qui étoit enfermé dans le premier terme dont on s'étoit ſervi.

On voit par-là que tant s'en faut que le mot *&*, & celui de *c'eſt-à-dire*, aient le même ſens, qu'ils font ſur l'eſprit deux impreſſions toutes contraires. Le mot de *c'eſt-à-dire*, marque que l'on ſuppoſe que le terme dont on s'eſt ſervi n'a pas été aſſez entendu, & que l'on va ajouter une idée qui y eſt compriſe, & le mot *&* marque que l'on ſuppoſe le mot précédent conçu & entendu, & que l'on y va ajouter une nouvelle idée qui n'y eſt pas compriſe.

Et c'eſt ce qui fait voir que l'expreſſion d'Euthymius ſeroit ridicule & fauſſe dans le ſens de M. Claude. Car cet Auteur diſant que le Verbe change le pain en ſon corps même, & le vin en ſon précieux ſang, & ajoutant la particule *&*, repréſente les termes *de corps même & de précieux ſang* comme entendus, & il fait attendre une nouvelle idée. Ainſi ajoutant comme il fait & en *la vertu de l'un & de l'autre*, ſi c'étoit ce qu'il avoit déja ſignifié par le mot de corps même & de ſang même, ſa propoſition ſeroit viſiblement fauſſe & trompeuſe.

Si M. Claude ſe plaint que l'on réduiſe l'examen de ces choſes à des diſcuſſions trop ſubtiles, qu'il s'en prenne à lui-même. Car c'eſt lui ſeul qui nous y contraint. Il nous auroit épargné cette peine, s'il lui eût plu de conſulter ce ſentiment ſecret, par lequel on reconnoît tout d'un coup la différence des expreſſions d'une maniere plus ſûre que par toutes les regles du monde; puiſque les regles mêmes ne ſont vraies que lorſqu'elles ſont conformes à ce ſentiment. Mais ayant voulu abuſer d'une maxime mal entendue, que l'*&* eſt quelquefois explicatif, il nous a obligé de lui faire voir qu'il ſe trompoit avec ſa maxime, qui n'a point d'autre ſens véritable, ſinon que l'*&* joignant deux idées, il ſe trouve quelquefois que la ſeconde eſt plus claire que la premiere, & lui ſert ainſi en quelque ſorte d'explication. Mais il a eu tort d'en conclure que dans ces ren-

contres elle ait la même force que le mot de *c'est-à-dire;* puisque comme nous avons fait voir, elle fait toujours une impression contraire à celle de ce terme, & qu'elle signifie toujours que le mot précédent est entendu, & que l'on y va ajouter une nouvelle idée.

CHAPITRE XIII.

Réfutation des vaines subtilités de M. Claude sur un passage de Théophylacte.

Il ne reste plus à examiner que ce que M. Claude allegue contre les explications que l'on a données au passage tiré du Commentaire de Théophylacte sur S. Marc, qui porte, *que Dieu plein de miséricorde s'accommodant à notre foiblesse, conserve l'espece du pain & du vin, mais qu'il la change en la vertu de sa chair & de son sang.*

On propose trois explications de ce passage, dont on donne le choix à M. Claude, & on les autorise toutes par des raisons & par des exemples.

M. Claude voyant donc qu'elles rendoient inutile l'argument qu'il tiroit de cet endroit de Théophylacte pour établir sa clef de vertu, entreprend de les réfuter, & il les rejette d'abord par une raison commune. *En général*, dit-il, *ces trois explications nous paroissent trop violentes pour en choisir aucune : il ne faut pas tant s'agiter pour trouver le véritable sens de Théophylacte. Il veut dire simplement ce que portent ses termes, savoir, que le pain & le vin sont changés en la vertu de la chair & du sang de Jesus Christ, & il ne veut dire autre chose. S'il eût cru un changement de substance, il l'eût dit aussi-bien qu'un changement de vertu; d'autant plus que, comme je l'ai déja montré, la difficulté qu'il s'étoit proposé de résoudre l'obligeoit à s'en expliquer nettement. Pourquoi le pain étant chair ne paroît-il pas chair? C'est parce qu'il n'y a que la substance de changée, & que ses accidents demeurent. Un homme qui croiroit la Transsubstantiation devroit naturellement dire cela.*

M. Claud. 3. Répons. p. 450.

Mais il est étrange que M. Claude n'ait pas considéré combien cette raison étoit plus forte contre lui que contre son adversaire. Théophylacte dit une fois, que le pain est changé *en la vertu du corps de Jesus Christ;* il dit plusieurs fois qu'il est changé *au corps de Jesus Christ, au corps même de Jesus Christ*, que *c'est de la chair dans la vérité.* Il faut expliquer quelqu'une de ces expressions.

On prétend que dans cet unique passage, par cette *vertu du corps de Jesus Christ*, il entend le corps de Jesus Christ plein de vertu, ou l'essence intérieure

intérieure du corps de Jesus Christ. M. Claude prétend au contraire, que par toutes ces expressions *de corps de Jesus Christ*, de corps *même* de Jesus Christ, *de chair dans la vérité*, il n'entend que la *vertu séparée de la chair de Jesus Christ.* Quel sens est le plus violent & le plus contraint? Vaut-il mieux expliquer plusieurs passages par un seul, qu'un seul par plusieurs? Les termes de *corps de Jesus Christ*, de *corps même de Jesus Christ*, de *corps de Jesus Christ dans la vérité*, sont-ils plus propres à exprimer une vertu séparée, que ceux de vertu de corps de Jesus Christ à exprimer le corps de Jesus Christ avec sa vertu? Que si l'on ajoute que ce langage, que *le pain est changé au corps même de Jesus Christ*, *au corps de Jesus Christ dans la vérité*, est l'expression de tous les Peres & de tous les Grecs, & que cette autre expression qu'il *est changé en la vertu*, n'est l'expression que de trois Auteurs: si l'on ajoute que ces expressions, *le pain est changé au corps de Jesus Christ*, *au vrai corps de Jesus Christ*, sont proposées une infinité de fois sans explication, & qu'au contraire cette autre expression, qui est *changé en la vertu du corps de Jesus Christ*, est expliquée formellement par les trois Auteurs qui s'en servent, qui sont S. Cyrille, Elie de Crete & Théophylacte (*a*); n'aura-t-on pas sujet de s'étonner que M. Claude ait osé rejetter en général ces explications comme forcées & violentes, en même temps qu'il veut en faire valoir une autre mille fois plus forcée & plus violente que celle-là? Liv. V. Ch. XIII.

On a répondu ailleurs à ce qu'il allegue ici, que cette solution n'est pas propre à éclaircir le doute proposé par Théophylacte: & ainsi il n'est pas nécessaire de s'y arrêter davantage. Il faut voir seulement ce qu'il dit en particulier contre ces explications, après avoir vu combien ce qu'il allegue en général est peu raisonnable.

La premiere est, que le mot δύναμις étant opposé à εἶδος, se prend quelquefois pour l'essence & la vérité intérieure; ce que l'on justifie par plusieurs exemples. Et voici ce que M. Claude allegue contre cette explication. « En particulier, *dit-il*, la premiere explication ne peut avoir M. Claud. p. 450.
» lieu; parce que quand on dit LA VERTU d'une chose pour signifier sa
» vérité, sa réalité, son essence intérieure, ce n'est que lorsqu'il s'agit de
» cette vérité par égard à son opération ou à ses effets, & les exemples
» que M. Arnauld allegue confirment ce que je dis. Car quand S. Paul a
» dit, parlant des hypocrites, qu'ils ont l'apparence de la piété, μόρφωσιν,
» mais qu'ils en ont renié la force δύναμιν, il veut dire qu'ils n'en ont
» qu'un faux semblant, une vaine ombre, mais qu'ils n'en ont pas la
» vérité qui se démontre par les effets. De même quand Hesychius a dit,

(*a*) M. Claude y ajoute encore Theodote & Euthymius; mais il se trompe: ces Auteurs n'ont jamais dit que le pain fût changé en la vertu du corps de Jesus Christ.

Liv. V. Ch. XIII.

» QUE C'EST prendre la communion par ignorance, que de n'en savoir
» pas LA VERTU ou la dignité, & d'ignorer que c'est le corps & le sang
» de Jesus Christ SELON LA VÉRITÉ : que c'est recevoir les mysteres & ne
» savoir pas la vertu des mysteres, il n'a pas entendu que les mysteres
» fussent le corps & le sang de Jesus Christ en substance; mais il a voulu
» dire que selon l'intelligence spirituelle, qui est ce qu'il appelle la vérité
» du mystere, c'est le corps & le sang de Jesus Christ; parce que ce qui
» paroît à nos yeux n'est que l'ombre & le voile du mystere; mais que
» l'objet divin représenté par ces choses sensibles, est le corps & le sang
» de Jesus Christ. C'est ce qu'il appelle la vertu du mystere, parce que
» toute son opération & tous ses effets ne dépendent que de-là. Quant à
» ce qu'il nous allegue de Paschase, outre que c'est un Auteur qui cher-
» che à s'obscurcir lui-même, comme font d'ordinaire les novateurs, &
» qu'il n'y a pas de justice à vouloir régler sur ses expressions le sens de
» Théophylacte; outre cela, dis-je, il n'y a rien qui nous empêche de
» dire, que quand il a appellé l'essence intérieure des choses leur VERTU,
» ç'a été par égard à leur opération & à leurs effets. Mais on ne peut pas
» dire cela de Théophylacte : car il ne s'agit pas dans son discours des
» effets de l'Eucharistie; il s'agit seulement de savoir pourquoi le pain étant
» la chair de Jesus Christ, il ne paroît pas néanmoins de chair ".

Pour renverser tout d'un coup tout ce discours, il n'y a qu'à faire remarquer premiérement, que le passage de Théophylacte dont il s'agit, est une preuve dont M. Claude & les Ministres se servent pour établir *leur vertu séparée* & leur changement *de vertu*, & que ce n'est pas une preuve que nous employions contr'eux pour la détruire. Nous avons nos preuves séparées pour la réfuter, & M. Claude a sujet d'être content de celles qu'on a apportées; mais à l'égard de ce passage nous n'avons que la qualité de défenseurs.

Or il est clair que c'est à celui qui emploie une preuve de montrer qu'elle est concluante, & qu'il suffit au contraire à celui qui s'en défend, de montrer qu'elle ne conclut pas nécessairement, & d'y apporter une solution vraisemblable. Il ne suffit donc pas à M. Claude de montrer que les explications que l'on donne au passage de Théophylacte ne sont pas certaines & nécessaires; c'est à lui de montrer qu'elles ne sont pas probables, & que les termes dont il s'agit ne peuvent en aucune sorte souffrir le sens qu'on y donne. Et comme on a prétendu les autoriser par quelques exemples, il ne lui suffit pas d'expliquer ces exemples à sa fantaisie; il faut qu'il montre qu'il est certain qu'ils ne s'entendent pas comme on le prétend. Or tant s'en faut qu'il s'acquitte de cette obligation, qu'il ne paroît pas même qu'il l'ait comprise. Il nous allegue froidement ses plus

déraisonnables prétentions, comme si nous étions obligés de nous y arrêter. On lui dit que le mot de *vertu* est employé pour *l'essence intérieure* dans ce passage d'Hesychius, *que c'est prendre la communion par ignorance, que de ne savoir pas sa vertu & sa dignité, & d'ignorer que c'est le corps de Jesus Christ dans la vérité.* Et il nous replique que Hesychius n'a pas entendu *que les mysteres fussent le corps & le sang de Jesus Christ en substance.* C'est la question. On prétend qu'il l'a entendu. Les termes favorisent cette prétention. *La substance du corps de Jesus Christ, & le corps de Jesus Christ dans la vérité*, sont la même chose: comme *M. Claude dans la vérité*, est la même chose que la *substance de M. Claude.* Il lui plaît d'expliquer ces termes d'une autre maniere. Mais au moins ne devoit-il pas être assez injuste pour nous vouloir faire recevoir cette explication comme certaine. Que si elle n'est pas certaine, elle n'est donc pas propre à prouver que l'explication qu'on donne à Théophylacte ne soit pas vraisemblable. Or c'est ce qu'il est obligé de faire voir.

C'est de plus un principe entiérement arbitraire, & qui n'est fondé sur rien, que de dire comme il fait: *Que l'on ne se sert du mot de vertu pour signifier la réalité, & l'essence intérieure d'une chose, que lorsqu'il s'agit de cette vérité par rapport à ses effets.* On s'en sert par opposition à l'apparence extérieure dans le passage de S. Paul; & ce rapport aux effets n'est marqué ni dans le passage d'Hesychius que l'on cite, ni dans celui de Paschase. De sorte que quand M. Claude nous dit en l'air que rien n'empêche d'y concevoir ce rapport, il fait voir qu'il ne sait pas ce qu'il est obligé de prouver; & il suffit de lui répondre en un mot, que rien n'oblige aussi à concevoir ce rapport dans ces passages.

Enfin, il est absolument ridicule d'alléguer qu'il ne s'agit point des effets de l'Eucharistie dans le passage de Théophylacte. Il y a des choses qui sont tellement jointes ensemble, que l'idée de l'une excitant naturellement celle des autres, on les peut toujours joindre dans l'expression. Il ne s'agit pas de la grandeur de Dieu toutes les fois qu'on en parle: il est pourtant permis d'ajouter au nom de Dieu des épithetes qui marquent sa grandeur. Il ne s'agit pas du prix du sang de Jesus Christ toutes les fois que l'on en parle; & néanmoins on y ajoute souvent l'épithete de τίμιος précieux. S'agissoit-il précisément si le corps de Jesus Christ est source de vie, lorsqu'Euthymius dit que le Verbe *change le pain en son corps même, qui est une source de vie?* L'idée du changement attire naturellement celle de la fin du changement; & quoiqu'il ne soit question que de l'une, on ne laisse pas d'y joindre l'autre. Ainsi, encore que Théophylacte ne fût obligé précisément que de dire que Dieu change le pain en son corps, il a pu choisir une expression qui nous représentât ce corps comme efficace,

comme ſource de vie, comme plein de force: & c'eſt ce que M. Claude avoue que le mot de δύναμις peut ſignifier.

Cette même remarque ſuffit pour diſſiper la chicane que M. Claude oppoſe à la ſeconde ſolution, qui eſt, que c'eſt une façon de parler ordinaire aux Grecs de dire δύναμιν σαρκός, *la force ou la puiſſance de la chair*, pour ſignifier la chair pleine d'efficace, à quoi M. Claude répond: *Que quand les Auteurs expriment de cette maniere la vertu d'une choſe, pour ſignifier une choſe pleine de vertu & d'efficace, ce n'eſt que lorſqu'ils conſiderent cette choſe ſous l'idée de ſa vertu ou de ſon efficace & non autrement...... qu'il n'y a rien de tel dans le paſſage de Théophylacte, parce qu'il ne conſidere pas la chair de Jeſus Chriſt à l'égard des effets qu'elle déploie ſur les fideles, mais qu'il la conſidere par égard au pain qui eſt changé en elle.*

Mais s'il y eut jamais de défaite vaine & frivole, on peut dire que c'eſt celle-là; car elle ſuppoſe qu'on ne peut repréſenter une choſe ſous l'idée de ſon efficace, que lorſqu'il s'en agit expreſſément. Et cependant il n'y a rien de ſi commun que de donner à la chair de Jeſus Chriſt l'épithete de *vivifiante*, d'*immortelle*, de *ſainte*, de *précieuſe*, de *pleine de pureté*, ſans qu'il s'agiſſe particuliérement ni de ſa vertu, ni de ſon immortalité, ni de ſa ſainteté, ni de ſon excellence, ni de ſa pureté. L'idée de la chair de Jeſus Chriſt excite toutes ces autres idées; & comme elle ſe préſente à l'eſprit avec ces qualités, on ne manque guere d'en exprimer quelques-unes: mais celle qui ſe préſente le plus naturellement, eſt celle de ſa vertu & de ſon efficace; parce-que l'on ſait qu'elle n'eſt préſente dans ce myſtere que pour agir ſur nos ames & ſur nos corps d'une maniere toute divine: de ſorte que l'on peut dire qu'il s'agit toujours dans ce myſtere, de conſidérer la chair de Jeſus Chriſt comme efficace & vivifiante, parce qu'elle ſe préſente toujours ſous ces idées à notre eſprit, & qu'il n'eſt pas étrange que l'eſprit qui les conçoit les exprime par ces paroles.

Enfin, M. Claude ſuit encore la même méthode pour réfuter la troiſieme ſolution, qui eſt d'oublier que c'eſt à lui à prouver qu'elle n'eſt pas bonne. Car il ne nous y oppoſe encore que ſes prétentions les plus déraiſonnables, qu'il transforme en axiomes. Et c'eſt pourquoi nous ne nous y arrêterons pas davantage.

C'eſt à quoi ſe réduiſent tous les efforts que M. Claude a faits pour ſoutenir cette *vertu ſéparée* qui ſert de fondement à la foi & au ſalut des Calviniſtes. Il n'oppoſe à cette foule de preuves qui en découvrent la fauſſeté, qu'une expreſſion qui ſe trouve dans trois Auteurs. On lui montre qu'elle ſe peut expliquer avec très-grande raiſon en trois manieres différentes, & que ces trois Auteurs l'expliquent très-préciſément dans ces

passages mêmes. Il n'a rien à opposer à ces solutions que des décisions vaines & téméraires. Cependant il ne craint pas de dire, avec cette confiance qui lui est propre, que *l'on prouve le changement de vertu par des témoignages si formels & si exprès, que M. Arnauld n'y sauroit faire de réponse solide.* Mais il y a lieu de croire qu'après tout ce qu'on a dit ici, il y aura peu de personnes à qui cette confiance impose.

LIV. V. CH. XIV. M. Claud. 3. Réponf. p. 463.

CHAPITRE XIV.

Considérations générales sur le procédé des Ministres dans l'établissement de leur chimere de la vertu séparée.

APrès avoir montré par tant de preuves l'absurdité de cette efficace séparée du corps de Jesus Christ, dont les Ministres ont fait un des fondements de leur doctrine, il est bon de considérer tout d'une vue la conduite qu'ils ont tenue dans l'établissement de cette chimere, & de réunir ensemble tous les divers traits qui composent le tableau que nous en avons fait, afin qu'on puisse mieux voir avec quelle hardiesse ils se jouent de la crédulité des simples.

Si les Ministres n'avoient eu égard qu'à la seule Ecriture, jamais ils ne se seroient avisés de nous parler de cette *efficace* & de cette *vertu séparée* du corps de Jesus Christ, puisqu'on n'en sauroit trouver la moindre preuve, ni même la moindre idée dans l'Ecriture. Et c'est pourquoi ceux qui renoncent absolument aux Peres, comme les Anabaptistes, les Sociniens & les Remontrants, n'ont pas manqué de la rejetter, & de se moquer de cette invention des Calvinistes. Mais comme ceux-ci ne se sont jamais mis en peine de la liaison de leur doctrine avec leurs principes, parce qu'au lieu d'avoir pour unique but l'établissement de certains dogmes, ils y ont voulu joindre le soin de leur propre conservation & de leur agrandissement, & que dans cette vue ils ont reçu les opinions qui étoient nécessaires pour attirer la multitude, & ne pas effaroucher les esprits, ils se sont portés à admettre cette vertu séparée par un artifice de leur politique, & non pas par une suite de leurs autres sentiments.

Car quoiqu'il leur soit permis par leurs principes de supposer que tous les Chrétiens ont été dans l'erreur depuis les Apôtres, & qu'ils ne trouvent en cela aucune impossibilité, parce que, selon eux, l'Eglise est faillible en tous les temps; ils ont jugé néanmoins qu'il y avoit quelque chose de dur, d'accuser l'Eglise d'erreur sur le sujet de l'Eucharistie depuis le temps des Apôtres, & que cette conduite ne seroit pas propre pour

 attirer bien des gens à leur parti. Ils ont donc cru que pour remédier à cette foiblesse humaine, qui fait que les hommes s'effrayent de se voir opposés au sentiment de tous les Peres sur un article capital, il falloit s'y prétendre conformes à quelque prix que ce fût.

Mais comme ce dessein enfermoit celui de se défendre de ces passages où il est continuellement parlé du corps de Jesus Christ, il falloit trouver le moyen de les expliquer, & inventer des solutions pour s'en démêler. Celle que Zwingle appelle *la clef de figure*, & qui consiste à prendre le mot de corps de Jesus Christ pour son image, leur a paru très-commode, & ils ont fait ce qu'ils ont pu pour l'autoriser tant par l'Ecriture que par les Peres. Mais parce qu'il y a quantité de passages où il est visiblement ridicule de l'appliquer, & dans lesquels il est clair par le passage même que les Peres ont voulu dire autre chose, il falloit renoncer à leur prétention, ou trouver quelque chose de plus: & c'est où ils ont bien montré qu'il n'y a rien d'impossible à une hardiesse aussi ingénieuse que la leur.

Car comme il n'y a jamais eu de gens qui aient mieux pénétré la foiblesse de l'esprit humain, & qui en aïent mieux su profiter, ils ont bien vu qu'un effet ordinaire de cette foiblesse, c'est que le commun du monde ne se met point en peine d'examiner la solidité des principes, pourvu qu'ils soient appliqués avec quelque adresse; qu'on s'accoutume enfin aux sens les plus extraordinaires à force de les entendre répéter, & que l'on suppose aisément qu'une chose a été prouvée, ou qu'elle est bien aisée à prouver, quand on la voit avancer fiérement comme certaine & inconteſtable.

C'est dans cette confiance que pour se défaire de ces passages incommodes, où *la clef de figure* leur étoit de nul usage, ils ont cru qu'ils n'avoient qu'à inventer une autre solution en l'air, sans apparence, sans raison & sans preuve, & à l'appliquer hardiment à tous ces passages qu'ils ne pouvoient résoudre autrement. Cette solution est la célebre *clef de vertu ou d'efficace séparée de la chair de Jesus Christ*, dont nous avons si souvent parlé: & c'est par-là qu'ils ont prétendu éluder la plupart des Peres, & principalement ceux où il est parlé de changement & d'opération réelle du S. Esprit.

Suivant ce projet, ils ont rempli leurs Livres de cette prétendue solution. Ils ont répété à chaque page qu'il faut entendre tel & tel passage, non du corps même de Jesus Christ, mais de son efficace & de sa vertu. Tantôt ils ont proposé cette chimere comme un premier principe qui n'a point besoin de preuves, tantôt ils l'ont accompagnée de ces misérables preuves que nous avons rapportées. Et cela leur a suffi pour dire avec une

confiance inconcevable, *qu'il n'y avoit rien dans les Pères* qui favorisât les Catholiques, & qu'ils avoient pleinement réfuté tous leurs Livres.

Et parce que la plupart des Auteurs Catholiques ne se sont pas appliqués en particulier à détruire cette rêverie, & qu'ils ont simplement proposé les passages des Peres, sans en faire l'application *à cette vertu séparée*, ils affectent de les traiter avec mépris, pour les rendre méprisables aux personnes peu intelligentes. Toutes les preuves des Catholiques deviennent foibles, & n'ont aucune force contr'eux s'ils en sont crus; parce qu'il leur est facile de dire en l'air, que ces passages s'entendent du corps de Jesus Christ, en vertu ou en efficace.

Voilà la conduite qu'ils ont tenue, & ils ne se sont pas tout-à-fait trompés dans le succès qu'ils en avoient espéré. Les esprits foibles leur voyant répéter si souvent & si hardiment leur solution d'*efficace séparée*, se sont imaginés qu'elle avoit quelque fondement solide, & que les arguments qui ne la détruisoient pas directement ne prouvoient rien.

Mais comme il est toujours permis, pour découvrir le défaut des conséquences, de remonter à la source, & d'en examiner les principes; il est juste de faire rendre raison aux Ministres de ce procédé, & de leur demander de quel droit ils ont introduit ce songe dans leur Théologie? A la vérité, s'il n'y avoit point d'autre vie que celle-ci, & qu'il ne s'agît que de soutenir le parti qu'on a embrassé par quelque moyen que ce pût être, on ne sauroit s'empêcher de louer leur esprit & leur industrie. Mais ces louanges seroient criminelles dans une occasion où il s'agit de la vérité, qui ne dépend point de nos inventions; où il s'agit de leur salut même, & de celui d'une infinité de misérables qu'ils entraînent avec eux. Ainsi cette effroyable conséquence nous doit bien plutôt porter à les regarder d'un œil de compassion, & à traiter d'un excès déplorable de témérité cette facilité à inventer de nouvelles solutions pour se séparer de Jesus Christ, en se séparant de son Eglise.

Car enfin, pour reprendre en peu de mots tous les points que nous avons pleinement justifiés, ne leur pouvons-nous pas dire, & nous & tous ceux qu'ils abusent si indignement: Vous nous parlez continuellement d'une certaine vertu séparée du corps de Jesus Christ, qui est imprimée, dites-vous, dans le pain de l'Eucharistie, selon les Peres, ou qui l'accompagne, selon vous. Vous l'employez à mille usages différents; elle vous sert en toute occasion pour vous défendre de l'autorité des Peres qu'on vous oppose. Quand on vous presse par des passages précis & formels, vous prétendez qu'on se doit payer de cette réponse, qu'on les doit entendre non du corps de Jesus Christ même, mais de son efficace & de sa vertu. Il est donc bien juste au moins que vous nous disiez où vous

Liv. V. Ch. XIV. avez pris ce grand principe, qui eſt le fondement de votre doctrine, & ſans quoi elle ne ſauroit ſubſiſter.

Eſt-ce de l'Ecriture, hors de laquelle vous faites profeſſion de ne rien recevoir au nombre des dogmes qui compoſent votre foi? Mais nous n'y voyons rien qui puiſſe ſervir à établir, même probablement, cette *efficace ſéparée;* puiſque vous ne ſauriez l'en tirer que par cette conſéquence viſiblement ridicule, que Jeſus Chriſt ayant dit du pain conſacré que c'étoit ſon corps, c'eſt-à-dire, ſelon vous, la figure de ſon corps, il faut qu'il en contienne la vertu. Car les autres paſſages de l'Ecriture ſont encore moins propres, s'il ſe peut, pour le prouver. Et vous ne la pouvez par conſéquent admettre ſans renoncer à ce grand fondement de votre Réformation, de ne reconnoître que l'Ecriture pour regle de la foi.

Mais nous voulons bien que vous ne ſoyez pas ſi rigoureuſement attachés à l'obſervation de vos propres regles, & que vous ayiez droit de vous en diſpenſer quand il vous plaît, au même temps que vous voulez forcer les autres de les recevoir. Montrez-nous au moins que ce principe d'efficace ſéparée ſoit autoriſé par les Peres. On voit à la vérité que vous faites quelques efforts pour cela, quoique ce ſoit rarement & à regret, & plutôt en paſſant qu'à deſſein formé, tant vous avez peur qu'on ne vous arrête ſur ce point. Mais comment y pourriez-vous réuſſir, s'il eſt même ſans apparence qu'on le puiſſe entreprendre? Le moyen que les Peres, qui ont tiré toute leur doctrine ſur l'Euchariſtie de ces paroles, *ceci eſt mon corps*, & qui l'y ont ſouvent renfermée toute entiere, aient pu tirer de-là une efficace ſéparée du corps de Jeſus Chriſt? Nous ſavons qu'ils parlent ſouvent d'efficace; mais nous en concluons naturellement, que c'eſt une efficace qui procede de la chair même de Jeſus Chriſt réellement préſent, & non une efficace ſéparée de cette chair même; puiſque ce paſſage, *ceci eſt mon corps*, qui eſt le fondement de la doctrine de l'Euchariſtie, prouve parfaitement cette efficace conjointe, & ne ſauroit être employé ſans extravagance pour prouver une efficace ſéparée.

Cependant nous ſommes prêts de vous écouter, & d'apprendre de vous ſur quels paſſages vous établiſſez votre efficace ſéparée. Sur un paſſage de S. Cyrille, dites-vous, qui eſt rapporté par Victor d'Antioche.

Mais en vérité n'eſt-ce pas nous vouloir abuſer honteuſement, que de nous produire un paſſage qui vous condamne ſi nettement, auſſi-bien que celui de S. Ambroiſe & de Théophylacte? Et n'eſt-il pas encore impoſſible que vous ne reconnoiſſiez vous-mêmes, combien ce petit nombre d'autres paſſages, dont vous vous ſervez pour appuyer ceux-là, vous eſt inutile; puiſque la concluſion que vous en tirez n'eſt fondée que ſur ce ridicule principe, que quiconque parle de l'efficace de l'Euchariſtie ſans parler en

même

même temps de la chair de Jesus Christ, quoiqu'il en parle ailleurs, admet une efficace séparée? Il y a même de la honte à réfuter des absurdités si grossieres; & il est étrange que vous n'en ayiez pas eu de les proposer. Liv. V. Ch. XIV.

Reconnoissez donc enfin que votre clef d'efficace est absolument sans preuves & dans l'Ecriture & dans les Peres, qu'elle est purement de votre invention, que c'est une production de votre entêtement; & jugez vous-mêmes ce qu'on doit penser de ceux qui n'ont point trouvé d'autre moyen, pour soutenir une opinion qui les a fait séparer de l'Eglise universelle, que d'inventer une solution fantastique, sans preuve & sans apparence, & convaincue de fausseté par mille preuves positives, par laquelle néanmoins ils prétendent changer le sens des paroles de tous les Peres. Y eut-il jamais une illusion plus étrange, une témérité plus étonnante, un procédé moins sincere & moins digne de gens qui se disent Théologiens? Est-ce témoigner qu'on a quelque amour pour la vérité, quelque soin de son salut, quelque crainte de Dieu & des hommes?

Mais je me trompe. La gloire de cette invention ne vous est pas due; vous n'avez fait qu'employer contre le mystere de l'Eucharistie, le même artifice que d'anciens hérétiques ont employé autrefois contre la divinité du Fils de Dieu. Car S. Chrysostôme témoigne dans son Homélie IV sur l'Epître aux Corinthiens, que Marcellus Photin & Sophronius, pour empêcher qu'on ne crût que le Verbe qui s'étoit fait chair étoit une personne subsistante, s'aviserent de dire que c'étoit une *énergie;* c'est-à-dire, une vertu & une efficace *qui avoit habité parmi nous.* Voilà l'origine de votre clef de vertu. C'est sur ce modele que, pour anéantir tous les passages où les Peres nous assurent que nous recevons le vrai corps de Jesus Christ, vous transformez le corps en une énergie & une efficace séparée.

Mais si cet artifice est capable de surprendre les gens simples & imprudents, il ne fera que vous rendre odieux à tous ceux qui auront assez d'intelligence pour le reconnoître, & ils n'en seront que plus disposés à avouer les justes conséquences que la vérité nous donne droit de tirer contre vous. Elles se réduisent à trois, qui en comprennent plusieurs autres, & qui renversent toutes vos prétentions.

La premiere est, que tous les passages des Peres que vous prétendez expliquer par votre *efficace séparée* sont mal expliqués, & que toutes les fois que vos Auteurs s'en servent pour y répondre, ils n'y répondent point du tout. De sorte qu'au lieu que jusques ici, ils ont cru qu'il leur suffiroit de dire en l'air, qu'un passage d'un Pere ne s'entend pas du corps même de Jesus Christ, mais de sa vertu; il doit suffire présentement de montrer, que quelqu'un de vos Auteurs se sert de cette solution pour le convaincre qu'il raisonne mal, & que sa solution est fausse.

La seconde est, que les passages des Peres, qu'ils ont tâché d'éluder par cette efficace séparée, subsistent dans toute leur force, & doivent passer pour décisifs & pour convaincants, & qu'ainsi ils détruisent absolument votre doctrine.

Et la troisieme, que tout le systême de l'opinion des Grecs, que M. Claude propose dans le troisieme Livre de sa nouvelle Réponse, & toutes les solutions qu'il apporte dans le quatrieme aux passages des Auteurs Grecs qu'on lui avoit allégués, sont absolument renversées; puisque cette prétendue *vertu séparée* est le fondement de ce systême & de toutes ces solutions.



LIVRE SIXIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Que l'invocation du S. Esprit qu'on voit contenue dans toutes les Liturgies, pour faire du pain & du vin le corps & le sang de Jesus Christ, prouve qu'on a toujours pris ces paroles au sens de la Transsubstantiation.

Si les discours & les expressions particulieres des Peres sur l'Eucharistie méritent qu'on y ait égard, parce qu'il n'y a aucune apparence qu'il y ait eu dans l'Eglise aucune diversité de sentiments sur l'essence de ce mystere ; on doit encore plus considérer certaines expressions communes, & qui se trouvent avoir été en usage parmi tous les Chrétiens du monde. Car le but des paroles étant d'exprimer nos pensées ; & les unes les exprimant simplement, & par un rapport naturel qui porte directement l'esprit à l'objet, les autres les exprimant par une espece de détour, & sous quelque image qu'on emprunte pour se faire entendre plus vivement & plus agréablement, ce qu'on appelle métaphore ; il est fort naturel que toutes les nations du monde se rencontrent d'elles-mêmes sans concert dans une expression simple & naturelle ; mais il est contre la nature qu'elles se portent toutes d'elles-mêmes, sans exception, à exprimer une vérité importante de la Religion, par des termes bizarres & éloignés de l'idée qu'elles voudroient imprimer.

Or il n'y a point d'expression plus commune, & à laquelle les Chrétiens se soient portés par un consentement plus général, que celle qui compose cette priere mystérieuse par laquelle on demande à Dieu qu'il envoie son S. Esprit pour *faire le pain le corps, & le vin le sang de Jesus Christ*. Cette invocation ou du S. Esprit en particulier, ou de Dieu sans distinction de Personnes, ou du Pere ou de Jesus Christ, se trouve généralement dans toutes les Liturgies. L'effet qu'on demande y est exprimé par ces termes de faire *du pain le corps, & du vin le sang*, ou de changer & transférer le pain au corps de Jesus Christ, avec quelques additions particulieres dans certaines Liturgies, qui fortifient encore l'expression, & l'attachent encore davantage au sens naturel.

Dans la Liturgie de S. Jacques cette priere est conçue en ces termes. *Envoyez, Seigneur, votre Esprit même sur nous & sur ces saints dons pro-*

posés, afin que par sa sainte & glorieuse présence il les consacre, & qu'il fasse de ce pain ici le saint corps de votre Christ, & de ce calice ici le sang vénérable de votre Christ.

Dans les Constitutions de Clément, elle est ainsi exprimée. *Envoyez votre S. Esprit sur ce sacrifice, afin qu'il fasse ce pain le corps de votre Christ, & ce calice le sang de votre Christ.*

Envoyez, dit la Liturgie de S. Marc, *votre S. Esprit sur nous & sur ces pains & ces calices, afin qu'il les sanctifie & les consacre comme Dieu tout-puissant, & que de ce pain & de ce calice il fasse le corps & le sang de la nouvelle alliance de Notre Seigneur même, Dieu, Sauveur & Souverain Roi Jesus Christ.*

Dans celle de S. Basile cette Oraison se dit secrétement : & si le mot de *faire* n'y est pas exprimé, il y est visiblement sous-entendu. Car le Prêtre s'adressant à Dieu même, joint à ce qu'il a dû dire dans son esprit les paroles suivantes : *Le pain le corps même de Notre Seigneur Dieu & Sauveur Jesus Christ, & le calice le précieux sang même de Notre Seigneur Dieu & Sauveur Jesus Christ.*

Dans celle de S. Chrysostôme le Prêtre dit à Dieu : *Faites ce pain le précieux corps de votre Christ, & ce calice le précieux sang de votre Christ.*

Les Liturgies de l'Eglise Latine mettent cette priere avant la prononciation des paroles sacramentales ; mais on y demande de même à Dieu : *que l'oblation soit faite pour nous le corps de Notre Seigneur Jesus Christ son Fils unique ;* comme il se voit dans l'Ordre Romain, dans la Messe d'Illyricus, dans la Messe attribuée à S. Grégoire.

La Liturgie des Arméniens, rapportée dans le premier Tome de la Perpétuité, sur l'attestation d'un Evêque Arménien, porte ces paroles : *Nous vous prions, ô Dieu plein de bonté, d'envoyer sur nous & sur les dons proposés votre Esprit saint & éternel comme vous, & de même essence que vous, par lequel en bénissant le pain vous le ferez le corps de Notre Seigneur, & en bénissant ce calice vous le ferez véritablement le sang de Notre Seigneur Jesus Christ.*

La Liturgie intitulée *Canon Generalis Æthiopum*, porte le mot de changer au lieu de celui de faire. *Seigneur Jesus*, dit le Prêtre, *amateur des hommes, nous implorons humblement votre bonté, afin que vous tourniez les yeux vers ce pain & vers ce calice. Bénissez-les, sanctifiez-les, purifiez-les, & changez ce pain en votre chair sans tache, & ce vin en votre sang précieux.*

Et c'est aussi le mot que l'on lit dans la Messe Egyptienne attribuée à S. Grégoire, dans laquelle le Prêtre s'adressant à Dieu lui dit : *Envoyez sur nous la grace de votre S. Esprit, qui purifie & change ces oblations au*

corps & au ſang qui nous a délivrés : que ce pain ſoit fait votre ſacré corps, Notre Seigneur, notre Dieu & notre Sauveur Jeſus Chriſt. LIV. VI. CHAP. I.

Saumaiſe dans ſa Lettre XXXII, rapporte une priere tirée d'une Liturgie des Cophtes, que M. de Thou avoit rapportée de ſon voyage de Levant, où le Prêtre demande à Dieu qu'il envoie la grace de ſon S. Eſprit, *afin que nous changions*, dit-il, *ces oblations viles au corps & au ſang de Notre Seigneur.*

Mais la Liturgie Syrienne attribuée à S. Baſile, ſe ſert du mot de faire. *Faites ce pain*, dit le Prêtre, *le corps glorieux de Notre Seigneur Jeſus Chriſt, pour l'expiation de nos fautes & la rémiſſion de nos péchés.*

Euſebe de Céſarée, dans un paſſage cité par S. Jean de Damas, repréſente ce langage de l'Egliſe par ces paroles, qui ont viſiblement rapport à celui des Liturgies : *Le S. Eſprit conſacre les dons propoſés, & le pain eſt fait le précieux corps de Notre Seigneur, & le breuvage le précieux ſang du Seigneur.*

Et c'eſt mal-à-propos qu'Aubertin s'inſcrit en faux contre ce paſſage, ſur ce que le Cardinal du Perron l'avoit cité, par mépriſe, comme étant pris du quatrieme Livre de la Foi Orthodoxe, au lieu qu'il eſt du troiſieme des Paralleles, Chapitre XLV. Car comme ce Livre n'eſt pas inconnu à Aubertin, & que ce lieu même eſt cité par Blondel, il ne ſauroit ſe défendre d'avoir agi peu ſincérement, en s'amuſant à chicaner ſur une erreur dans la citation, lui qui n'ignoroit pas d'ailleurs que le paſſage ne fût véritable. Blondel Eclairc. p. 61.

S. Cyrille de Jeruſalem ſe ſert de la même expreſſion dans ſa premiere Catécheſe myſtagogique : *Le pain & le vin*, dit-il, *avant l'invocation de l'adorable Trinité, n'étoient que de ſimple pain & de ſimple vin ; mais après l'invocation le pain eſt fait le corps de Jeſus Chriſt, & le vin le ſang de Chriſt.* Et dans la Catécheſe cinquieme il rapporte l'Oraiſon même de la Liturgie : *Par laquelle*, dit-il, *on prie Dieu qu'il faſſe le pain le corps de Jeſus Chriſt, & le vin ſon ſang.*

S. Auguſtin en parle de même au Sermon 87. *De Diverſis*, cité par Bede, ſur le dixieme Chapitre de la premiere aux Corinthiens : *Ce n'eſt pas toute ſorte de pain*, dit-il, *mais celui ſeul qui reçoit la bénédiction de Chriſt, qui eſt fait le corps de Chriſt.*

S. Gaudence emploie le même terme, en diſant : *Que le Créateur de toutes choſes qui produit le pain de la terre, fait du pain ſon propre corps, parce qu'il le peut & l'a promis.*

Et enfin l'Auteur du Livre des Sacrements s'en ſert en quantité d'endroits, comme quand il dit : *Vous direz peut-être : C'eſt mon pain ordinaire. Mais ce pain eſt pain avant la conſécration ; lorſque la conſécration* L. 4. c. 4.

 y est jointe, du pain la chair de Jesus Christ est faite. Et un peu après: *Vous avez donc appris que du pain est fait le corps de Jesus Christ, & qu'on ne met que du vin & de l'eau dans le calice, mais qu'il est fait le sang de Jesus Christ par l'opération de la parole divine.* Et au Chapitre V. *Avant que les paroles de Jesus Christ soient prononcées, c'est un calice plein de vin & d'eau; & après que les paroles de Jesus Christ ont opéré, le sang qui a racheté le peuple est fait dans ce calice.*

S. Isidore de Damiette emploie cette expression d'une maniere plus
L. 1. Epist. 105. forte, en disant: *Que le S. Esprit fait le pain commun le propre corps de Jesus Christ incarné.*

Proclus Archevêque de Constantinople, fait la même allusion au langage liturgique, dans un passage que nous avons déja cité, qui porte, *que les Apôtres attiroient le S. Esprit par ces prieres, afin que sa divine présence fit le pain proposé en sacrifice, & le vin mêlé d'eau le corps même & le sang même de Notre Sauveur Jesus Christ.* Et Théodoret se sert du même terme dans son Dialogue intitulé l'*Inconfus*, disant: *Que l'on conçoit par l'esprit que les symboles sont ce qu'ils ont été faits, & qu'on les croit, & qu'on les adore comme étant ce qu'on les croit.*

Il n'y a donc point de langage plus autorisé & plus universel que celui-là, & qui ait plus les marques de ce langage naturel qui naît du rapport entre l'expression & l'objet. Cependant il est visible que la doctrine des Catholiques le produit directement, & qu'il exprime littéralement ce qu'elle soutient, & qu'au contraire celle des Calvinistes ne le produit point, & n'y peut être renfermée que par un tour bizarre d'imagination.

Car il faut bien considérer que c'est cette expression, *ceci est mon corps*, qui a produit cette invocation du S. Esprit, & cette priere par laquelle on demande qu'il fasse *du pain le corps de Jesus Christ*: c'est-à-dire, que les fideles ont conclu du sens qu'ils donnoient à ces paroles, *ceci est mon corps*, qu'elles ne se pouvoient accomplir sans le S. Esprit, & qu'afin que le pain devînt le corps de Jesus Christ, de la maniere qu'il est dit l'être dans cette proposition, *ceci est mon corps*, il falloit que le S. Esprit fît qu'il le fût. Ainsi ils ont regardé ce qui est signifié par cette proposition, *ceci est mon corps*, comme le terme de l'opération du S. Esprit. Ils ont cru que c'étoit le S. Esprit qui faisoit le pain le corps de Jesus Christ, & qu'il ne le pouvoit être s'il ne faisoit qu'il le fût. De sorte que comme, selon les Calvinistes, le pain n'est appellé le corps de Jesus Christ qu'en figure, il s'ensuit que le terme de cette opération du S. Esprit, ne seroit que de produire, ou plutôt d'établir une figure du corps de Jesus Christ, & qu'ainsi le sens de cette priere seroit: Envoyez, Seigneur, votre S.

Esprit afin qu'il fasse que ce pain nous soit une figure du corps de Notre Seigneur.

Mais ce sens est ridicule & extravagant pour plusieurs raisons. 1°. Parce que cette invocation du S. Esprit n'étant point prescrite par l'Ecriture, & cette opération du S. Esprit n'y étant point marquée, ce n'est que du sens que les Chrétiens ont donné à ces paroles, *ceci est mon corps*, & de ce qu'ils ont cru qu'elles ne se pouvoient accomplir sans le S. Esprit, qu'ils ont conclu qu'il le falloit invoquer. Or il est contre le sens commun que toutes les nations du monde aient conclu qu'il fût besoin d'une opération du S. Esprit, afin de faire que le pain devînt un signe d'institution du corps de Jesus Christ.

Cette conclusion est bien juste & bien naturelle dans la doctrine catholique, puisqu'afin que le pain & le vin soient faits le corps & le sang de Jesus Christ, il faut que Dieu agisse d'une maniere qui surpasse les forces de la nature; & par conséquent il est nécessaire de l'invoquer. Mais il n'est nullement évident que pour destiner une certaine matiere à signifier le corps de Jesus Christ, on ait besoin d'une opération du S. Esprit. Et en effet, on ne trouvera point qu'après l'institution générale d'un signe, on se soit adressé au S. Esprit pour l'application particuliere d'une certaine matiere à cet usage. On n'a point invoqué le secours de Dieu, afin que chaque circoncision que les Juifs pratiquoient sur leurs enfants devînt un signe d'alliance entre Dieu & cet enfant. On ne s'adressoit point à Dieu afin que les agneaux qu'on immoloit fussent un signe du passage de l'Ange. On ne demande point à Dieu que le jour de Pâque soit le signe de sa Résurrection.

A la vérité on invoque le S. Esprit sur les eaux du Baptême, sur le S. Chrême, sur l'eau bénite, & sur quantité de choses que l'on consacre. Mais ce n'est pas simplement pour les rendre des signes: c'est pour les rendre des instruments & des organes des graces de Dieu; & l'on n'y adresse point à Dieu de priere dans laquelle on lui dise: *Faites Seigneur cette eau votre précieux sang: Faites cette huile votre S. Esprit.*

2°. Quand même il y auroit quelque lieu de s'adresser au S. Esprit pour ce changement de simple signification, il n'y en auroit aucun d'exprimer ce changement par ces paroles: Faites le pain le corps de Notre Seigneur Jesus Christ. Car ce terme *de faire* donnant l'idée d'une opération réelle, il est contre la nature que l'on s'en soit servi généralement pour exprimer une chose qui n'a aucun besoin d'une opération de cette sorte.

En vérité il est étrange que les Calvinistes nous obligent toujours de supposer, que les idées qui composent leur doctrine étant si aisées à concevoir & à exprimer, tous les Chrétiens du monde soient néanmoins

Liv. VI. Chap. I. convenus de ne se servir d'aucun des termes qui les signifient naturellement, & qu'ils se soient généralement portés à d'autres expressions qui impriment une idée toute différente. Etoit-il si difficile de dire: Envoyez, Seigneur, votre S. Esprit, afin *qu'il fasse que ce pain représente votre corps, & que ce vin soit la figure de votre sang;* ou bien: Envoyez, Seigneur, votre S. Esprit, afin qu'il établisse ce pain pour figure de votre corps?

Cette expression, qui nous paroît si naturelle, étoit-elle si mal-aisée à trouver, ou si embarrassée qu'elle ne soit jamais venue dans l'esprit de personne, ou qu'on l'ait évitée avec tant de soin que jamais aucune Eglise n'en ait usé? Pourquoi se sont-elles toutes portées à dire: Faites ce pain le corps de Jesus Christ Notre Seigneur, & ce vin son sang? Qui a pu produire en elles un tour d'imagination si surprenant? & d'où vient qu'aucune n'est demeurée dans les idées naturelles qui naissent du sens des Calvinistes, ni n'a parlé comme ils parlent présentement?

Mais il n'est point ici question d'une opération morale qui n'ait qu'un signe pour effet. Il est question d'une opération qui produise un changement; il est question d'une opération de la toute-puissance de Dieu. On lui demande qu'il agisse comme Dieu tout-puissant ὡς πανδύναμος Θεός; c'est-à-dire, qu'on lui demande un effet très-réel & très-positif. Aussi les Calvinistes ont bien vu que c'étoit trop peu que cette prétendue figure, pour remplir l'idée que donne cette invocation & cette opération du S. Esprit; & c'est ce qui les a obligés d'avoir recours à leur autre clef *de vertu séparée.*

Ils veulent donc que ce que l'on demande au S. Esprit par cette invocation soit, qu'il remplisse le pain de sa vertu, qu'il y déploie son efficace, qu'il en fasse le corps de Jesus Christ, non réellement, non simplement en signe, mais en efficace.

C'est tout ce qu'ils ont pu trouver pour éluder cette invocation & ces expressions de tous les Chrétiens du monde. Mais il s'ensuit de-là que leur premier sens de figure, qui est l'unique qu'ils appliquent à ces paroles, *ceci est mon corps*, quand ils les considerent dans l'Evangile même, ne peut subsister; parce qu'*être en vertu* n'est pas *être en figure*, & que quand on dit que le pain est le corps de Jesus Christ en vertu, c'est un *est* de réalité & non de signification. Car on ne veut pas dire que le pain signifie cette vertu, mais qu'il la contient. Si donc l'effet de cette opération du S. Esprit est de faire que le pain soit le corps de Jesus Christ en vertu, il ne faut plus dire qu'il l'est en figure: car il n'est corps de Jesus Christ que de la maniere que le S. Esprit accomplit cette parole, *ceci est mon corps;* & si cette action se termine *à un être en vertu*, il faut que ces paroles signifient aussi *un être en vertu;* & par-là les Calvinistes renoncent

cent à leur *être en figure*, & à tous ces exemples d'expressions figuratives dont ils ont tant étourdi le monde; ils se réduisent à un sens qui est sans exemple & sans aucune autorité; & après avoir long-temps trompé les peuples par les noms *de type*, *de symbole*, *d'image*, ils abandonnent eux-mêmes tout cela pour embrasser un autre sens & un *est* de réalité, comme si la vérité leur étoit soumise & qu'ils la pussent changer selon leurs intérêts.

Mais nous avons déja ruiné ce dernier retranchement, par cet argument général dont nous nous sommes servis contre toutes ces solutions, que la vertu séparée étant une chimere sans fondement & sans apparence, & qui se trouve démentie & convaincue de fausseté par des passages clairs, & par des principes indubitables des SS. Peres, comme nous l'avons fait voir, toute solution fondée là-dessus n'est qu'une pure illusion, qui ne peut rien contre l'évidence de nos preuves. Et par conséquent on a droit de conclure que ces prieres, par lesquelles toutes les Eglises ont toujours demandé à Dieu qu'il fit le pain son corps, ne pouvant marquer une opération qui se termine à une figure, parce qu'il paroît qu'on y demande à Dieu un effet réel; & ne marquant pas aussi une vertu séparée imprimée au pain, parce que c'est une fausseté & une chimere, elles ne peuvent marquer autre chose que ce qu'elles signifient naturellement; c'est-à-dire, que l'on demande à Dieu qu'il fasse que le pain soit réellement le corps même de Jesus Christ, comme les Liturgies de S. Marc, de S. Basile, & le passage de Procle l'expriment formellement.

Enfin, il n'est pas même besoin d'avoir recours aux preuves qui détruisent cette *vertu séparée*, pour montrer que cette priere de toutes les Eglises ne peut être prise en ce sens. Cela paroît assez par l'expression même; puisqu'il est absolument ridicule de prétendre, qu'en demandant à Dieu qu'il fasse du pain le corps de Jesus Christ, ou le corps même de Jesus Christ, on lui demande simplement qu'il le fasse le corps de Jesus Christ *en vertu*. La raison est, que c'est une absurdité inouie, de vouloir que toutes les Eglises du monde se soient portées à une expression qui est entiérement sans exemple, & qui n'a jamais été prise en ce sens en aucune matiere. Car, a-t-on jamais dit: *Faites que cela soit une telle chose*, pour marquer une simple addition de vertu? Cet usage est inconnu & inoui parmi les hommes, & il n'en faut point d'autre preuve, sinon qu'Aubertin, dont le principal soin & le principal artifice a été de ramasser dans les Peres, les expressions métaphoriques qu'il a cru propres à expliquer les passages dont on se sert contr'eux pour établir la présence réelle, n'en rapporte aucune où le nom d'une chose soit pris

pour sa vertu, & où il soit dit, par exemple, que Dieu fait de l'eau du Baptême le sang de Jesus Christ, & que de l'huile de la Confirmation il en fait le S. Esprit, pour marquer qu'il les remplit de la vertu du sang du Sauveur & de celle du S. Esprit.

S'il est donc hors d'apparence qu'un homme sensé se puisse servir d'une expression contraire à l'usage ordinaire de tous les autres hommes : n'est-ce pas le comble de l'extravagance, que de vouloir que tous les Chrétiens généralement, sans concert & sans convention entr'eux, se soient portés à s'exprimer sur un sujet particulier, & dans la même occasion, d'une maniere contraire tout ensemble à la coutume, à la raison & à la nature?

C'est de plus une regle indispensable en toute sorte de métaphores, que le fondement en soit parfaitement connu, soit de la part du sujet, soit de la part du terme dont on se sert pour en exprimer un autre. Par exemple, on appelle bien un vaillant homme un lion, & un homme brutal & sanguinaire un tigre, parce que tout le monde convient que le mot de lion se prend pour la valeur, & celui de tigre pour la cruauté.

Mais seroit-il permis pour cela de donner le nom de certains animaux à quelques personnes, dans la vue de quelques propriétés cachées & inconnues de ces animaux, & encore plus si on leur donnoit ces noms pour marquer en eux quelque qualité cachée? Cependant c'est ce que les Peres auroient fait s'ils avoient donné au pain le nom de corps de Jesus Christ, à cause de cette prétendue *vertu séparée.* Car il n'y a rien de plus inconnu que l'émanation de cette vertu. Elle n'est ni dans l'Ecriture, ni dans les Peres, & l'on n'y voit aucunes traces, ni que le corps de Jesus Christ imprime cette vertu au pain, ni que le pain la reçoive.

Ainsi cette vertu est bien éloignée de pouvoir servir de fondement à une métaphore, & à une métaphore aussi ordinaire que celle-là; n'y ayant rien de plus ridicule que de supposer que ce qui ne pouvoit être connu de personne, parce qu'il n'est exprimé nulle part, ait été exprimé toujours en ces termes métaphoriques, comme une chose que personne ne pouvoit ignorer, & qu'on n'avoit pas besoin de faire entendre à personne.

Aussi ceux d'entre les Calvinistes qui sont un peu de meilleure foi, & qui aiment mieux rejetter absolument les Peres, que de se donner la gêne pour les détourner à des sens ridicules, avouent franchement que cette Oraison qu'on adresse à Dieu pour lui demander que le pain soit fait le corps de Jesus Christ, est une preuve de la Transsubstantiation. C'est ce que reconnoît un Hollandois qui a écrit de l'état présent de l'Eglise d'Angleterre, & qui a fait une longue Préface contre la Liturgie que le Roi Charles I. voulut introduire en Ecosse. Car une des choses qu'il blâme le plus dans cette Liturgie, c'est qu'on y avoit laissé cette priere

Hon. Reg. de statu Eccles. Britan. in Præf.

du Canon; *Ils ont laissé*, dit-il, *dans la consécration les paroles formelles des Papistes, sur lesquelles leur Transsubstantiation est appuyée. Car on demande à Dieu qu'il sanctifie tellement les oblations du pain & du vin, qu'elles soient faites pour nous le corps & le sang de Christ.* Et cette objection lui paroît si considérable, qu'il la répete encore en un autre endroit de cette Préface, où il prouve fort bien qu'on ne sauroit entendre par ces paroles *une simple consécration spirituelle, mais qu'elles signifient une consécration par Transsubstantiation.* Liv. VI. Chap. I.

On peut encore voir le même aveu dans Hospinien, qui prouve que Mélancton avoit établi la Transsubstantiation dans l'Apologie de la Confession d'Augsbourg, parce qu'il y avoit cité ce passage du Canon de la Messe, & un certain lieu de Théophylacte. Et il ajoute, que c'est ce qui a fait retrancher ces citations dans les autres éditions. Voilà le jugement que les Calvinistes & les Luthériens en portent quand ils parlent sincérement. Hosp. p. 2. fol. 120.

Cependant M. Claude, qui découvre dans les passages & les expressions des Peres ce que personne n'y voit, bien loin de rejetter ces termes des Liturgies, comme favorables à la Transsubstantiation, y trouve au contraire une preuve invincible pour la détruire. C'est, dit-il, qu'après que le Prêtre a dit, « *Fais le pain le précieux corps de ton Christ; & » ce qui est dans le calice le précieux sang de ton Christ, les changeant par » ton Esprit*, il ajoute: *afin qu'ils soient faits à ceux qui les recevront en » purification de l'ame, en rémission des péchés, en communication du S. » Esprit, pour accomplir le regne du ciel, & pour leur donner confiance en » toi.* Ces paroles, dit-il, expliquent, ce me semble, assez bien de quel chan» gement il s'agit; savoir, d'un changement de sanctification & de vertu. » Car s'il étoit question d'un changement de substance, il eût fallu dire, » *les changeant par ton esprit, afin qu'ils soient faits la propre substance de » ce corps & de ce sang*, ou quelque chose de semblable". M. Claud. 3. Répons. p. 197.

Mais ces nouvelles lumieres de M. Claude ne sont fondées que sur une maniere de raisonner qui lui est particuliere. On avoit cru avant lui, qu'après avoir exprimé une certaine chose & un certain effet, il étoit naturel d'en exprimer la fin; & ainsi on ne trouvoit point étrange que le Prêtre, après avoir demandé à Dieu, *qu'il fît le pain & le vin le corps & le sang de Jesus Christ, les changeant par son esprit*, ce qui marque l'effet qu'il prétend obtenir de Dieu, ajoutât ensuite la fin de cet effet, par ces termes qui l'expriment naturellement, *afin qu'ils soient à ceux qui les recevront en purification de l'ame, &c.* puisque c'est-là en effet la fin véritable de l'Eucharistie. Car Jesus Christ ne s'y rend pas présent simplement pour y être présent, mais pour purifier ceux qui le reçoi-



Liv. VI. Chap. I. vent, pour leur remettre leurs péchés, pour leur conserver & leur augmenter la vie de l'ame.

Néanmoins M. Claude, par une Logique inconnue jusques ici, trouve qu'il y a de la contrariété entre ces deux clauses, & détruisant la premiere par la derniere, il veut que le pain ne soit point fait réellement le corps de Jesus Christ, comme il est dit dans cette premiere clause; mais qu'il soit seulement rendu capable de purifier l'ame, & qu'il ne soit fait le corps de Jesus Christ qu'en cette maniere.

C'est ainsi qu'il se joue de ses lecteurs par ces sens bizarres, par lesquels il détourne à ses fins les paroles les plus claires. Car qu'y a-t-il de plus net & de plus précis que celles de ces Liturgies dont il abuse? N'est-il pas visible que cette derniere clause désigne la fin de l'Eucharistie? Les particules εἰς & ἵνα en grec, & *ut* en latin, ne sont-elles pas destinées à exprimer la fin & le but des choses? Et nonobstant tout cela, M. Claude a bien la hardiesse de prétendre que cette derniere clause: *afin qu'ils soient à ceux qui les recevront en purification de l'ame*, détruit la premiere, & qu'elle marque que le pain n'est changé qu'en la vertu du corps de Jesus Christ, & non en ce corps même, comme portent les Liturgies.

Mais assurément qu'en proposant cette pensée, il n'a pas assez prévu où elle le conduisoit, & quels étranges raisonnements elle l'oblige d'approuver.

Car s'il est permis de conclure, que parce que le Prêtre après avoir dit à Dieu: *Faites le pain le précieux corps de votre Christ*, &c. ajoute: *afin qu'ils soient faits à ceux qui les recevront en purification de l'ame*: S'il est, dis-je, permis d'en conclure que le pain n'est fait le corps de Jesus Christ, *qu'en tant qu'il est rendu capable de nous sanctifier*, & *que c'est précisément ce que le Prêtre demande à Dieu*; qui empêchera de même, que de ce que Jesus Christ dit qu'il est venu afin de sauver le monde, *ut salvificem mundum*, & afin de donner la vie aux hommes, *ut vitam habeant*, on n'en conclue qu'il n'est venu au monde qu'en vertu, & *en tant* qu'il a donné le salut & la vie aux hommes? Qui empêchera de même, que de ce qu'il est dit que Jesus Christ est mort *afin qu'il nous offrît à Dieu*, on n'en conclue en faveur des Manichéens, qu'il n'est point mort effectivement, mais seulement en vertu, *en tant qu'il nous a offerts à Dieu en sacrifice?*

M. Claud. 3. Réponf. p. 318.

1. Petr. 3. 18.

Mais, dit M. Claude, s'il *eût été question d'un changement de substance, il eût fallu dire, les changeant par ton esprit, afin qu'ils soient faits la propre substance de ce corps & de ce sang.* Et moi je lui réponds qu'il ne falloit point dire ce qu'il dit, parce qu'il faut parler raisonnablement,

& que ce discours n'auroit pas été raisonnable. Quand le Prêtre demande à Dieu *qu'il fasse le pain & le vin le corps & le sang de Jesus Christ, en les changeant par son esprit*, il exprime le terme de ce changement, qui est *d'être le corps & le sang de Jesus Christ*. Il auroit donc été ridicule de l'exprimer une seconde fois, & par une nouvelle clause: comme ç'auroit été, par exemple, un discours extravagant, si l'on avoit dit à Moyse: *Faites que votre verge devienne serpent en la changeant, afin qu'elle soit changée en la substance de serpent*; ou si l'on avoit dit à Jesus Christ aux noces de Cana: *Faites que cette eau devienne vin en la changeant, afin qu'elle soit changée en la substance de vin*.

Ainsi M. Claude n'est heureux, ni à expliquer le langage dont les Auteurs ont usé effectivement, ni à deviner celui dont ils devoient user selon certaines hypotheses; parce qu'il ne suit dans ces explications & ces divinations que les préjugés dont il est préoccupé, & qu'il ne consulte dans l'un & dans l'autre, ni la bonne foi ni le sens commun.

CHAPITRE II.

Que le changement que les Peres ont reconnu nécessaire, afin que le pain & le vin soient faits corps & sang de Jesus Christ, marque qu'ils n'ont point pris ces paroles: ceci est mon corps, *dans un sens de figure ou de vertu.*

Réflexion générale sur ces passages.

On peut faire à peu près les mêmes réflexions sur les expressions qui marquent le changement que les Peres ont reconnu dans l'Eucharistie, que sur celles qui marquent que le S. Esprit fait *le pain*, ou *du pain*, *le corps de Jesus Christ*. Car premiérement, il faut remarquer que ce sont des expressions généralement reçues dans l'Eglise, puisqu'elles sont autorisées par les Liturgies, & par les principaux d'entre les Peres. 1

Les Liturgies de S. Basile & de S. Chrysostôme ajoutent à la priere par laquelle le Prêtre demande à Dieu qu'il *fasse le pain le corps de Jesus Christ, & le vin son sang*, que cela se fasse par changement, ou en *les changeant par son Esprit*, μεταβαλὼν τῷ πνεύματι σου τῷ ἁγίῳ.

La Liturgie des Ethiopiens, & l'Egyptienne de S. Grégoire, se servent aussi du mot de changer. *Changez*, dit l'Ethiopienne, *ce pain en votre chair sans tache, & le vin en votre sang précieux.* Et celle de S. Grégoire: *Envoyez sur nous la grace de votre Esprit, qui purifie & change ces oblations au corps & au sang qui nous a délivrés.* Le même terme

 se trouve encore dans la Liturgie des Cophtes, citée par Saumaise, comme nous l'avons déja remarqué.

Hom. 83. in Matth. S. Chrysostôme se sert du mot μετασκευάζειν, qui signifie la même chose, *Les choses qui sont proposées*, dit-il, *ne sont pas des effets de la puissance des hommes, mais celui qui les opéra dans cette premiere Cene, les opere encore maintenant. Nous ne tenons lieu que de Ministres, & celui qui les consacre & les change, c'est Jesus Christ même.* Mais il emploie celui de μεταρρυθμίζειν, dans l'Homélie de la trahison de Judas, lorsqu'il dit que cette parole : *Ceci est mon corps, change les dons proposés.* Blondel p. 68. traduit ce passage dans son Eclaircissement en cette maniere : *Réforme & change en mieux les choses proposées.* Mais cette traduction est ridicule; puisqu'il n'y a dans le grec que τῦτο τὸ ῥῆμα μεταρρυθμίζει τὰ προκείμενα. Aussi Aubertin le traduit-il simplement par ces mots : *Hoc verbum proposita transmutat.*

Il est donc clair que l'opération reconnue par les Peres, & jugée nécessaire pour accomplir le mystere de l'Eucharistie, est une opération de changement; & c'est ce qui est marqué plusieurs fois par S. Ambroise & par l'Auteur du livre des Sacrements.

Ambroif. de iis qui Myst. init. c. 9. C'est ce qui fait dire au premier : *Que par la bénédiction la nature est changée, & que si une bénédiction humaine a bien pu changer la nature, la consécration divine en aura encore plus le pouvoir : Que si la parole d'Elie a bien fait descendre le feu du ciel, la parole de Jesus Christ pourra bien, à plus forte raison, changer les especes des éléments : Que la parole de Jesus Christ peut changer les choses qui sont en ce qu'elles n'étoient pas.* Et dans le livre quatrieme de la Foi, il dit : *Que par le mystere de l'Oraison sacrée, les Sacrements sont transfigurés en corps & en sang.*

Et l'Auteur du livre des Sacrements dit, que la parole de Dieu fait L. 4. c. 4. *que les choses qui étoient déja soient, & soient changées en autres; que la parole de Dieu a accoutumé de changer toutes les créatures; & qu'il change quand il veut les ordres de la nature.* Et dans le Chapitre suivant il conclut sur le sujet de l'Eucharistie, des exemples qu'il avoit allégués : *Que la parole de Jesus Christ est capable de changer toutes choses.*

Théodoret, au second de ses Dialogues, reconnoît dans l'Eucharistie un changement fait par grace, ce que nous expliquerons en son lieu; car nous ne prétendons ici que le joindre aux autres Peres dans l'usage du mot de changement.

Non seulement les Peres nous marquent ce changement, mais ils nous marquent que le terme de ce changement est le corps de Jesus Christ. C'est ce que nous avons vu expressément dans la Liturgie des Ethiopiens, & dans celle qui est attribuée à S. Grégoire : & on le doit sous-entendre

de même dans tous les lieux où il n'eſt pas exprimé. Auſſi eſt-il ſouvent marqué par les Peres en termes formels, comme il paroît par ce paſſage de S. Cyrille de Jeruſalem : *Autrefois Jeſus Chriſt, par ſa volonté, changea l'eau en vin; ne mérite-t-il donc pas d'être cru quand il change le vin en ſon ſang?* Et par celui-ci de S. Grégoire de Nyſſe : *Je crois que le pain ſanctifié par le Verbe eſt changé au corps du Dieu Verbe.* Et par cet autre du même Chapitre : *Le pain eſt conſacré*, comme dit l'Apôtre, *par la parole de Dieu & par la priere, non en paſſant par le manger au corps du Verbe, mais étant ſoudainement changé au corps du Verbe, ſelon qu'il a été dit par le Verbe : ceci eſt mon corps.*

 Catech. 4. myſt. Orat. Cat. c. 37.

L'Auteur des Homélies qui portent depuis l'an 850, comme dit Blondel, le titre d'Euſebe d'Emeſe, exprime le terme de ce changement par les mots de ſubſtance du corps & du ſang de Jeſus Chriſt, en diſant : *Que le Sacrificateur inviſible convertit, par ſa parole pleine d'une puiſſance ſecrete, les créatures viſibles en la ſubſtance de ſon corps & de ſon ſang.* C'eſt cette ſubſtance du corps & du ſang de Jeſus Chriſt, qu'il exprime enſuite par le mot général de choſe meilleure. *Quelle merveille*, dit-il, *qu'il puiſſe changer les choſes qu'il a pu créer par ſa parole? Au contraire, il ſemble qu'il y ait moins de merveille à changer en une choſe meilleure ce qu'il a formé de rien.*

S. Cyrille, dans ce paſſage qui eſt cité par Victor d'Antioche, & par Elie de Crete, ſans nom d'Auteur, & par S. Thomas, & par la Chaîne ſur S. Matthieu imprimée à Toulouſe, avec l'expreſſion du nom de S. Cyrille, & que Blondel croit être tiré de la Lettre de ce Saint à Calozyrius, exprime, comme nous avons vu, le terme du changement par ceux de εἰς ἐνεργείαν τῆς ἑαυτῦ σαρκός, comme Théophylacte l'exprime par les mots de εἰς δύναμιν, en faiſant alluſion, comme le croit Blondel, au même paſſage de S. Cyrille. Mais comme nous avons prouvé que ces mots εἰς δύναμιν, εἰς ἐνεργείαν, ne ſignifient autre choſe que *dans la chair de Jeſus Chriſt pleine d'efficace*, ils ne changent point l'idée qu'on doit avoir du terme de changement.

Blondel Eclairc. p. 68.

Cet uſage eſt ſi univerſel & ſi conſtant, qu'un Proteſtant qui a fait un livre des Religions d'Orient, ſous le titre de *Tradition Catholique*, duquel M. Claude ſemble avoir emprunté pluſieurs choſes, a été forcé d'avouer d'une part : *Que toutes les Nations Chrétiennes croient unanimement, que le pain & le vin du S. Sacrement ſont convertis au corps & au ſang du Seigneur.*

p. 152.

Et de l'autre : *Qu'il ne conſte pas qu'en aucun lieu du monde, cette créance de la converſion ait été introduite comme nouvelle.*

Les Miniſtres ne peuvent nier que le dehors de ces expreſſions ne leur

 ſoit peu favorable, & que s'ils avoient été maîtres du langage des Peres, ils ne leur auroient pas conſeillé de s'en ſervir. Ce ſont ces ſortes d'expreſſions qu'ils ont accoutumé d'appeller *groſſieres, craſſas.* Cependant il eſt au moins certain, que ce qui choque préſentement les oreilles des Proteſtants, n'a point choqué celle des Peres, & que l'idée qu'ils avoient de la nature du Sacrement les y a portés, & ne leur a point fait craindre que perſonne en abuſât.

S. Greg. de Nyſſe & S. Cyrille de Jeruſal. S. Ambr. Ils s'en ſervent en toute ſorte de diſcours, dans les Liturgies, dans les inſtructions préciſes & formelles qu'ils donnent à des perſonnes qu'ils ſuppoſent n'être pas inſtruites de ce myſtere, qui n'y pouvoient être accoutumées, & qui ne ſavoient, par conſéquent, *ni la clef de figure, ni celle de vertu.*

Ils s'en ſervent ſans explication, & ſans employer les termes ſimples, propres à déſigner les idées Calviniſtes. Cependant on peut mettre en fait, que les Calviniſtes ne trouveront point que les Peres ſe ſoient jamais plaints que perſonne entendît mal ces expreſſions, ni qu'ils aient eu aucun ſoin de les accompagner d'aucun adouciſſement, pour empêcher qu'elles ne donnaſſent l'idée d'une converſion ſubſtantielle.

Aubert. p. 788. Et néanmoins Aubertin reconnoît lui-même, que de dire que le pain eſt changé au corps de Jeſus Chriſt, & appeller enſuite cet objet corps de Jeſus Chriſt, donne l'idée d'un changement ſubſtantiel : *Les foibles d'entre les fideles,* dit-il, *entendant donner au pain & au vin les noms de corps & de ſang de Jeſus Chriſt, comme l'effet d'un changement qui avoit précédé, pouvoient concevoir l'idée du changement de la ſubſtance du pain & du vin au corps & au ſang de Jeſus Chriſt. Car les ſens leur dictoient que la forme extérieure demeuroit, & que la faculté de nourrir n'étoit point auſſi changée.* C'eſt ainſi que parle ce Miniſtre, qui n'avoit pas encore les lumieres qui ont fait conclure à M. Claude, qu'excepté Paſchaſe, perſonne n'étoit capable de cette penſée. Et comme on doit bien avoir autant d'égard aux ſentiments d'Aubertin qu'à ceux de M. Claude, il nous eſt permis de conclure de ce lieu que je viens de rapporter, que puiſque la penſée d'un changement de ſubſtance pouvoit venir aux foibles, & que néanmoins les Peres n'ont eu aucun ſoin de la prévenir, lors même qu'ils parloient aux perſonnes les moins inſtruites, comme aux nouveaux baptiſés, on doit conclure de leur procédé, qu'ils vouloient bien que leurs paroles fiſſent cette impreſſion.

Enfin, il eſt certain, & c'eſt un fait qui réſulte du premier Tome de la Perpétuité de la Foi, que toutes les nations chrétiennes ont conçu par ces paroles, une véritable converſion du pain au corps & au ſang de Jeſus

Jesus Christ, & qu'aucune n'est entrée par ces termes dans la créance que le pain & le vin ne fussent changés qu'en figure ou en vertu.

Tout cela forme un préjugé si fort pour l'opinion catholique, contre celle des Calvinistes, qu'on peut dire avec vérité, que c'est une démonstration morale, & que tout homme de bon sens y doit céder. Car enfin, un sens qui ne vient dans l'esprit de personne n'est point un sens, c'est une rêverie d'un esprit qui s'égare de la voie de la raison & du sens commun. Et c'est-là néanmoins le véritable caractere du sens que les Calvinistes donnent à ces paroles: *ceci est mon corps*, puisqu'il est démenti par l'autorité de toute la terre, & qu'ils ne sauroient produire aucune société dans laquelle ils l'aient trouvé établi. Mais comme on a dessein de prouver dans cet ouvrage, par des arguments tirés des Peres mêmes, qu'ils n'ont point eu dans l'esprit le sens calviniste, & qu'ils y ont eu celui des Catholiques, on va faire voir que ces expressions mêmes excluent nettement le sens de figure & de vertu, & qu'elles renferment nettement l'idée d'un changement réel, non en la *figure* ni en *la vertu*, mais au corps même de Jesus Christ.

CHAPITRE III.

Que les mots de conversion, changement, transélémentation, employés par les Peres, ne marquent point un changement de figure & de signification, mais un changement véritable, soit accidentel ou substantiel.

COmme les Ministres ont bien senti que ces expressions des Peres, qui expriment si nettement la conversion du pain & du vin au corps & au sang de Jesus Christ, avoient une apparence très-avantageuse aux Catholiques, & très-désavantageuse aux Sacramentaires, ils ont cru qu'ils devoient tout mettre en œuvre, pour montrer qu'elles étoient susceptibles d'un autre sens que celui de la Transsubstantiation. Ils ont donc tâché à l'envi de se signaler sur ce sujet. Ils y ont épuisé tous leurs recueils des passages des Peres, qu'ils comparent à ceux dont nous nous servons. Et l'on peut dire que s'ils n'y ont pas marqué une grande justesse d'esprit & de raisonnement, ils y ont au moins acquis la gloire de gens savants & laborieux.

Aubertin, qui a surpassé ordinairement tous les autres dans cette sorte de recherche, s'est surpassé lui-même dans cette occasion. Car il rapporte plus de six-vingts passages des Peres, dans lesquels il prétend que les mots

de changement, mutation, conversion, & en grec μεταβάλλειν, μεταποιεῖν, μετασκευάζειν, μετασχηματίζειν, μεταρρυθμίζειν, ne signifient point un changement substantiel: d'où il conclut que les expressions où il est dit que le pain & le vin sont changés au corps & au sang de Jesus Christ, n'emportent point non plus par elles-mêmes, & par la force de ces mots, un changement de substance.

Et afin que ces passages fassent plus d'effet, il les distribue comme en divers corps d'armée, dans l'examen qu'il fait de S. Cyrille de Jerusalem, de S. Grégoire de Nysse & de S. Chrysostôme. Et par-là il croit avoir pleinement renversé l'avantage que les Catholiques tirent de ces expressions des Peres.

Blondel a tenté la même chose dans le cinquieme Chapitre de son Eclaircissement; mais il s'en acquitte à son ordinaire d'une maniere plus confuse qu'Aubertin.

Et enfin M. Claude, qui, écrivant après des Auteurs si exacts & si laborieux, a cru qu'il n'avoit qu'à se servir de leur travail, répete en divers lieux quelques-uns des passages allégués par Aubertin.

~~S'ils n'avoient prétendu, comme on l'a déja dit~~, qu'à la ~~gloire d'avoir~~ beaucoup lu, nous serions bientôt d'accord, puisqu'on ne leur refusera jamais cette louange, & qu'on peut même passer plus avant, & reconnoître qu'il y a quelque chose d'éblouissant dans ces ramas de passages entassés.

Il est même comme impossible que les gens d'une intelligence médiocre ne s'y laissent abuser, & que leur voyant avancer hardiment qu'ils prouveront par une infinité de passages, que ceux des Catholiques ne prouvent rien, & ensuite en citer un grand nombre, où les mots qui marquent un changement sont effectivement joints à des termes métaphoriques, ils ne croient, sans pénétrer plus avant, qu'ils se sont pleinement acquittés de leur promesse.

Mais nous prétendons faire voir, en examinant ces passages par rapport à la vérité, au bon sens, & à ce qu'en doivent juger les personnes intelligentes, non seulement qu'ils n'affoiblissent en rien ceux que les Catholiques produisent, mais qu'ils les fortifient même d'une maniere invincible, & qu'ils font une partie de la preuve & des recherches nécessaires, pour montrer que les autres sont entiérement concluants, & qu'on ne les peut prendre que dans le sens d'un changement substantiel.

La source de l'égarement des Ministres, dans la conclusion qu'ils tirent de cet amas de passages, c'est qu'ils n'ont pas compris, ou n'ont pas voulu comprendre, sur quoi sont fondés les arguments des Catholiques, ni distinguer ce qui est en contestation de ce qui n'y est pas. D'où il est arrivé que s'amusant à établir inutilement ce qu'on leur auroit accordé sur la

seule proposition, ils ne disent rien du tout de l'unique sujet de la dispute, Liv. VI.
& laissent ainsi toutes les preuves des Catholiques en leur entier, comme Ch. III.
nous l'allons faire voir.

Aubertin, par exemple, emploie ses plus grands efforts pour montrer que les termes qui signifient *changement*, ou en grec ou en latin, ne marquent pas toujours un changement substantiel, & il rapporte un grand nombre de passages où ces termes joints à un attribut accidentel, ne signifient en effet qu'un changement accidentel. Mais qu'y a-t-il de plus inutile que cette preuve pour une chose qui n'a jamais été contestée? Qui ne sait que non seulement tous les changements ne sont pas substantiels, mais même que ceux-ci sont très-rares, & que les changements accidentels étant très-communs, & l'occasion se présentant souvent d'en parler, on ne se peut servir que des mots qui signifient un changement en général, & qui sont déterminés par l'attribut qu'on y joint, à signifier un changement accidentel, comme lorsque l'on dit que la doctrine de Jesus Christ change les hommes en mieux, que le visage de Moyse étoit changé en un état éclatant.

Greg. Nyss. in Cant. Idem. de vita Mos.

Aubertin a encore raison d'étendre cela généralement à tous les termes qui marquent un changement, & même à celui de transélémentation, & de dire que les Peres l'ont employé une infinité de fois pour marquer un changement purement accidentel, parce qu'en effet il se trouve souvent joint à un attribut accidentel.

Mais comme les Catholiques ne fondent nullement leurs preuves sur la seule force de ces mots considérés séparément de l'attribut, & qu'ils n'ont jamais mis en fait, ni qu'ils ne pouvoient être joints avec un attribut accidentel, ni qu'y étant joints, ils marquassent un changement substantiel, il est clair que tout cet amas de passages qui ne prouve que cela est absolument inutile, & qu'il ne prouve rien de tout ce qui est contesté.

Cette seule remarque oblige les Ministres de retrancher plus des deux tiers de leurs passages; la plupart ne contenant que des expressions où les mots qui signifient *changement* sont joints avec des attributs accidentels. Et comme cette remarque n'est pas si fine qu'ils ne s'en soient bien apperçus eux-mêmes, il est visible qu'ils n'ont voulu qu'étonner les ignorants par une foule de citations, sans avoir aucun égard à satisfaire les gens éclairés.

On ne prétend pas non plus soutenir, que jamais un accident & une qualité d'un sujet ne soit exprimée par des mots qui signifient d'eux-mêmes des substances. On demeure d'accord qu'Eusebe de Césarée se sert de cette expression: *Que Notre Seigneur a été changé après sa résurrection en divinité.*

LIV. VI. CH. III.

Que S. Epiphane dit: *Que la main de Moyse a été changée en neige.*

Que S. Grégoire de Nazianze dit: *Que nous sommes changés en Christ par le Baptême.*

Enfin on leur accorde que le mot de *changement de nature* n'emporte pas toujours un changement substantiel, parce que, comme dit Aubertin; le mot de *nature* est souvent pris pour *l'état*, *la condition* & *la qualité.* Ce que M. Claude reconnoît aussi de bonne foi en un endroit de son Livre contre le Pere Nouet.

Mais comme ils prétendent conclure de ces observations, que les passages produits par les Catholiques ne prouvent point que le pain & le vin soient substantiellement changés au corps & au sang de Jesus Christ, je réponds que leur conclusion est fausse, frivole & téméraire: parce que ces trois points, qui sont tout ce qu'ils ont voulu prouver, ne leur donnent aucun lieu de la tirer, comme je prétends de le faire voir par leurs propres passages.

La premiere remarque que j'oppose à celles des Ministres, c'est que les hommes n'ont pas encore reçu dans leur langage ces sortes d'expressions, par lesquelles, pour faire entendre qu'une chose est rendue signe d'une autre, on diroit qu'elle est changée en cette chose. *J'avoue*, dit M. Claude, *qu'on ne dit point que du lierre soit changé en vin, & que l'on ne dit pas non plus que l'olivier soit changé en paix.* On ne dit point qu'un morceau de bois dont on fait un sceptre, ou de l'or dont on fait une couronne, ou un bandeau dont on fait un diadême, soient changés en Royaume. Mais ce n'est point le défaut de pompe & d'éclat dans l'établissement de ces signes qui empêche l'usage de ces expressions, comme M. Claude le dit en l'air & sans raison, puisque ce défaut de pompe n'empêchant pas que de la qualité de simples êtres, ils ne passent à la condition de signes, n'empêcheroit pas aussi qu'on ne dit qu'ils sont changés aux choses qu'ils représentent, si cette expression étoit propre pour exprimer cette idée.

2. Répons. p. 390.

Aussi voyons-nous que la pompe avec laquelle on bénit l'eau qu'on emploie pour baptiser, & l'huile dont on confirme, n'a point introduit ces expressions, *que le Baptême est changé au sang de Jesus Christ*, *que le Chrême est changé au Saint Esprit*, comme M. Claude en demeure d'accord. On n'a jamais dit non plus que l'Agneau paschal, que la Circoncision, que la pierre du désert, que l'Arche d'alliance, ni qu'aucun des signes mystérieux qui composoient le culte de l'ancienne Loi, aient été changés aux choses qu'ils représentoient, quelque solemnel qu'en ait été l'établissement. Et ainsi pour prouver que ces expressions dans lesquelles on diroit d'un signe d'institution, *qu'il est changé en la chose qu'il représente*, sont

entiérement hors de propos, il ne faut point d'autres preuves que cet amas de paſſages allégués par Aubertin. Car comme il n'y en a aucun dans ce grand nombre qui ſoit de ce genre, & qu'il eſt certain néanmoins que ce ne ſont que ces ſortes d'exemples qui peuvent favoriſer ſes prétentions, il eſt viſible que puiſqu'il n'en a pu trouver dans les Peres après une recherche ſi exacte & ſi laborieuſe, & dans laquelle il avoit tant d'intérêt, on doit conclure qu'il n'y en a point. Liv. VI. Ch. III.

Ce recueil d'expreſſions rapportées par Aubertin, nous donne donc déja lieu de tirer une concluſion très-importante, & qui a de grandes ſuites; c'eſt que la ſeule deſtination du pain à être ſigne du corps de Jeſus Chriſt, n'auroit point été ſuffiſante pour autoriſer cette expreſſion, *le pain eſt changé au corps de Jeſus Chriſt*; cette expreſſion marquant quelque choſe de plus réel & de plus ſolide qu'un ſimple changement de ſignification & de figure.

Mais cela ne paroît pas ſeulement par les termes qui marquent le changement; les circonſtances, les preuves, les comparaiſons dont ils ſont accompagnés dans les Peres, font encore voir ſi évidemment l'abſurdité qu'il y auroit à prétendre qu'ils n'aient entendu qu'un changement de cette nature, qu'il n'y a rien d'évident au monde ſi cela ne l'eſt.

Que M. Claude remarque, s'il lui plaît, à quoi je borne préſentement la preuve que j'entreprends. Je ne dis pas encore que le changement établi par les Peres ſoit un changement de ſubſtance. Je prétends ſeulement que ce n'eſt pas un changement de *figure*, de *ſignification* & de *ſigne*; & qu'en diſant que *le pain eſt changé au corps de Jeſus Chriſt*, ils n'ont pas voulu dire ſimplement qu'il en étoit rendu le ſigne; qu'ils ont déſigné par ces termes un effet réel, un changement réel, qui étoit produit par une opération réelle du Saint Eſprit, & non pas ſeulement un changement métaphorique, produit par une action métaphorique, & qui ſe termine plutôt à changer nos idées qu'à changer les choſes mêmes.

Le ſeul S. Ambroiſe nous fournit plus de preuves qu'il n'en faut pour obliger les plus opiniâtres d'en convenir. Ce Pere parlant aux nouveaux baptiſés, entreprend de répondre au doute que pouvoit former dans leur eſprit la contrariété de ce qu'on leur diſoit de l'Euchariſtie, & de ce qui en paroît aux ſens.

Vous me direz peut-être, dit-il: *Je vois autre choſe, comment me dites-vous que je reçois le corps de Jeſus Chriſt? Il faut donc que je vous prouve cette vérité:* Et *hoc nobis ſupereſt ut probemus.* Cap. 9.

Il faut bien remarquer que ce que S. Ambroiſe entreprend de prouver, *c'eſt que nous recevons le corps de Jeſus Chriſt*; que c'eſt-là tout ſon but, que c'eſt l'objet de toutes ſes preuves. *De combien d'exemples*, pourſuit ce

Saint, *nous pouvons-nous servir pour l'établir ! Je veux donc faire voir que ce n'est point ce que la nature a formé, mais ce que la bénédiction a consacré, & que la force de la bénédiction est plus grande que celle de la nature, parce que la bénédiction change même la nature.*

Je n'examine pas ici quel est le sens véritable de ces paroles, *que ce n'est pas ce que la nature a formé, mais ce que la bénédiction a consacré*, & je n'entreprends pas de réfuter ce que dit Aubertin, que c'est une expression semblable à celle d'un Pere, qui dit que le *Baptême ne permet pas que les hommes demeurent hommes*, NON *sinit homines esse homines*: mais je me réduis à une chose indubitable & qui me suffit présentement, qui est que cette expression est équivalente littéralement à celle-ci: *Ce n'est pas le pain que la nature a formé, mais c'est le corps de Jesus Christ que la bénédiction a consacré.*

Qu'Aubertin entende cela métaphoriquement tant qu'il lui plaira, il est au moins certain que la chose que S. Ambroise veut prouver dans tout ce Chapitre, s'exprime par ces termes, *que ce n'est pas du pain formé par la nature, mais le corps de Jesus Christ produit par la consécration.*

Voilà la premiere conséquence que je tire des paroles de ce Pere, qui n'incommode encore en rien les Ministres, puisqu'il leur est tout aussi aisé de trouver de la métaphore dans cette expression, *ce n'est pas du pain que la nature a formé, mais le corps de Jesus Christ que la bénédiction a consacré*, que dans celle dont S. Ambroise s'est effectivement servi; dont il est clair que celles-ci ne sont que l'interprétation littérale.

La seconde ne leur est pas plus contraire, & elle est aussi réellement enfermée dans les paroles de S. Ambroise. C'est que ce changement dont il parle, & qu'il entreprend de prouver, en disant que la bénédiction a plus de force que la nature, puisque par la bénédiction la nature même est changée; c'est, dis-je, que le changement a pour objet de faire que nous recevons le corps de Jesus Christ, & que ce que nous recevons n'est pas un pain que la nature a formé, mais le corps de Jesus Christ. Car S. Ambroise fait là trois propositions qu'il enchaîne & qu'il fait suivre l'une de l'autre. Il prouve la premiere, *que nous recevons le corps de Jesus Christ*, parce que *ce n'est point ce que la nature a formé, mais ce que la bénédiction a consacré*: & pour prouver celle-ci il en avance une troisieme, *que la bénédiction change même la nature*; c'est-à-dire, que ce n'est plus du pain.

Que M. Claude ne prenne point l'alarme. Je ne prétends point par tout ce discours conclure encore directement que le pain ne demeure pas, ni qu'il soit changé substantiellement. Je lui laisse toutes ses solutions bannales, que ce *n'est point un pain commun & simple: que c'est le corps de Jesus Christ en Sacrement, en symbole, en vertu, en signe: que c'est un chan-*

gement sacramental, de signe de vertu; un changement mystique; un change- LIV. VI.
ment en mystere, & tout ce qu'il lui plaira. Mais enfin il ne sauroit nier que CH. III.
les propositions de S. Ambroise ne s'expliquent littéralement par celles-ci.

Nous recevons le corps de Jesus Christ.

Ce que nous recevons n'est point le pain que la nature a formé, mais le corps de Jesus Christ que la bénédiction a consacré.

Cette bénédiction change la nature.

Ces trois propositions se renferment & se prouvent l'une l'autre. La seconde suit de la premiere, & la troisieme de la seconde, & la preuve de la derniere renferme celles des deux autres. Et c'est pourquoi S. Ambroise, qui s'est obligé de prouver la premiere, qui est que nous recevons le corps de Jesus Christ, s'attache uniquement à prouver que par la bénédiction la nature est changée.

Et par-là il est clair que toute idée de changement ne répond pas au changement qu'il veut prouver; mais que c'est un changement qui fait que nous recevons le corps de Jesus Christ, & que ce n'est plus le pain que la nature a formé, mais le corps de Jesus Christ que la bénédiction a consacré. Cette qualité essentielle, & que je supplie M. Claude de bien retenir, parce que nous aurons occasion de l'en faire souvenir dans la suite, est la premiere que nous découvrons dans ce changement, & nous allons apprendre les autres par les exemples des changements que S. Ambroise compare à celui-là, & dont-il ne se sert que pour l'autoriser.

Il propose premiérement celui de la verge que Moyse jeta & qui fut changée en serpent, & celui de ce serpent qu'il prit par la queue & qui fut changé en verge: d'où il conclut que la nature fut deux fois changée: *Vides propheticâ gratiâ bis mutatam esse naturam & serpentis & virgæ.*

Il propose ensuite celui des eaux d'Egypte changées en sang, & de ce même sang rechangé en eaux. Celui de la Mer rouge que Moyse divisa avec sa verge, & qui se soutint comme un double mur de côté & d'autre, pour donner passage aux Israélites.

Celui du Jourdain qui remonta vers sa source: d'où il conclut que la nature & de la mer & du fleuve fut changée.

Celui de la pierre du désert dont Moyse fit sortir de l'eau: & il en conclut que la grace opéra sur cette pierre contre l'ordre de la nature.

Celui des eaux de Mara, qui d'ameres qu'elles étoient de leur nature, devinrent douces par le bois que Moyse y jeta.

Et enfin il propose celui de ce fer de coignée, qui revint du fond de l'eau, & se rejoignit au bois qu'Elisée y avoit jeté: & il conclut de-là que la grace est plus forte que la nature. Ensuite relevant la force de la consécration au dessus de ces grands effets opérés par les Prophetes, il ajoute:

LIV. VI. CH. III.

Que si une bénédiction humaine a la force de changer ainsi la nature, que dirons-nous de la consécration divine dans laquelle ce sont les paroles mêmes du Seigneur qui operent? Que si la parole d'Elie a eu tant de force qu'elle a fait descendre le feu du ciel; la parole de Jesus Christ n'aura-t-elle pas le pouvoir de changer les especes des éléments? NON *valebit sermo Christi ut species mutet elementorum?* N'AVEZ-VOUS *pas lu qu'il a dit, & que toutes choses ont été faites, qu'il a commandé & qu'elles ont été créées? La parole de Jesus Christ qui a pu créer de rien ce qui n'étoit pas, ne pourra-t-elle changer les choses qui sont déja en ce qu'elles ne sont pas? Car ce n'est pas une moindre chose de donner l'être à ce qui n'en a point, que de changer la nature de ce qui a déja l'être.*

Qu'on suppose maintenant que S. Ambroise n'a voulu prouver autre chose par-là, sinon que le pain est rendu figure & image du corps de Jesus Christ par la consécration, & l'on verra que ce discours renferme une extravagance inconcevable, & indigne non seulement de S. Ambroise, mais de tout homme qui n'auroit pas entiérement perdu l'esprit.

Car que sauroit-on dire qui ne soit au dessous de ce que mériteroit un raisonnement comme celui-ci? Dieu a bien pu créer le ciel & la terre: donc il a bien pu établir un signe d'institution. Il a bien pu faire tous ces grands miracles d'Egypte, & changer la verge de Moyse en serpent, convertir en sang les rivieres, diviser la mer rouge, tirer des fleuves d'un rocher: il peut donc bien faire qu'un morceau de pain devienne un signe ou une figure de son corps.

Que pourroit-on dire de cette pensée: *Qu'il n'est pas moins difficile de donner l'être à ce qui ne l'a pas, que de destiner un être déja créé à être un signe de quelqu'autre chose*, sinon que c'est le comble de l'extravagance? Cependant c'est le sens qu'il faudroit donner à ces paroles de S. Ambroise: *Non est minus novas dare rebus quam mutare naturas.* Par ces termes, *novas dare*, il entend la création; & par ces autres, *mutare naturas*, il entend un changement pareil à celui qui se fait dans l'Eucharistie.

Que pourroit-on dire enfin de l'avantage que ce Pere donne à la consécration opérée par les paroles de Jesus Christ au dessus de la bénédiction prophétique, si après avoir apporté tant de miracles pour prouver la force de cette bénédiction, il n'attribuoit point d'autre effet à la consécration que d'établir dans le pain un signe & une figure de Jesus Christ?

Mais ce n'est pas encore tout. Il faudra dire que S Ambroise, pour prouver que la consécration a la force d'établir un signe, emploie encore le mystere de l'Incarnation. *Mais à quoi bon*, dit-il, *se servir de tant d'arguments? Employons des exemples propres; & par l'exemple de l'Incarnation établissons la vérité de ce mystere. La naissance de Jesus a-t-elle*

été

été précédée de ce qui précede celle des autres, selon l'ordre de la nature ? Or ce corps que nous faisons est le corps né de la Vierge. Pourquoi exigez-vous l'ordre de la nature dans le corps de Jesus Christ, puisque le Seigneur Jesus est né d'une Vierge contre l'ordre de la nature ? LIV. VI. CH. III.

Il n'y a point de termes qui puissent assez exagérer l'extravagance de ce raisonnement, si l'on suppose que S. Ambroise n'ait voulu prouver autre chose, sinon que Dieu peut rendre le pain un signe de son corps, ce qu'il n'est pas par la nature. Et de-là résulte la conviction la plus évidente qu'on puisse souhaiter, que ce Pere ne prend pas le mot de *Sacrement de la chair de Jesus Christ* grammaticalement, & pour un simple signe sacré, mais qu'il l'entend de la même maniere que les Catholiques, lorsqu'il dit ensuite : *C'est la vraie chair de Jesus Christ qui a été crucifiée, qui a été ensevelie. C'est donc aussi véritablement le Sacrement de sa chair.* C'est-à-dire, que comme les Catholiques suppléent à la signification générale du mot de Sacrement, quand ils le voient appliqué à l'Eucharistie, en y ajoutant l'idée de tout ce que ce Sacrement enferme selon la doctrine de l'Eglise, comme il arrive dans toutes les langues de suppléer ainsi à la signification des mots généraux, par la matiere dont on parle ; de même S. Ambroise prend en ce lieu le mot de Sacrement de la chair, pour un Sacrement qui contient réellement la chair, non que cette idée soit renfermée dans le mot général de Sacrement, mais parce qu'elle y étoit jointe par la doctrine de l'Eglise de son temps, quand ce mot étoit appliqué à l'Eucharistie, comme elle y est encore jointe parmi toutes les nations chrétiennes, qui, par les mots *de Sacrement du corps de Jesus Christ*, entendent toutes, à la réserve des Calvinistes, un Sacrement contenant réellement le corps de Jesus Christ. Je ne pousse pas cela plus loin, parce que la preuve qui nait de l'absurdité qu'il y auroit dans le discours de S. Ambroise, si on l'entendoit comme les Ministres, suffit présentement.

Quand il n'y auroit donc que ce Pere qui auroit employé ces exemples & ces raisonnements, pour prouver le changement qui arrive dans l'Eucharistie, ce seroit bien assez pour justifier qu'on ne le sauroit prendre pour un simple changement de signe, puisque l'éminence de l'esprit de ce grand homme le rendoit incapable d'une telle extravagance.

Mais il faudroit de plus qu'il y eût eu quelque charme inévitable, & quelque malignité plus que magique dans cette matiere, qui renversât l'esprit de tous ceux qui en parloient, & les empêchât de faire paroître dans tout ce qu'ils en disoient la moindre étincelle de sens commun. Car tous ces mêmes raisonnements & ces mêmes exemples sont répétés

dans le quatrieme Livre du Traité des Sacrements, que les Ministres prétendent n'être pas de S. Ambroise, sur quoi je ne m'arrête pas à contester avec eux; ces disputes de critique ne faisant que produire des longueurs infinies dans l'examen des matieres, & étant peu importantes dans celle-ci, où il s'agit seulement de découvrir le sentiment de l'ancienne Eglise sur un dogme qui ne pouvoit être ignoré d'aucun de ceux qui y vivoient.

Cet Auteur entreprend, aussi-bien que S. Ambroise, de prouver que le pain est fait chair de Jesus Christ; & pour cela il prouve que la parole de Jesus Christ a la force de changer la nature; de sorte que *changer la nature & faire que le pain devienne le corps de Jesus Christ*, ce sont pour lui des expressions synonimes.

Il emploie de même l'exemple de la création, & ajoute celui du renouvellement de l'homme par la grace, qui est toujours un changement réel.

Il se sert de celui de l'Incarnation, & il en tire la même conséquence. Il répete ceux de tous les miracles que Moyse fit en Egypte, & en conclut que la parole de Dieu opére dans les Sacrements, & que le pain est fait le corps de Jesus Christ.

L'Auteur des Homélies attribuées à Eusebe Evêque d'Emese (que Blondel croit être Fauste Evêque de Riez, ou Césarius Evêque d'Arles) se sert encore des mêmes preuves, & tombe par conséquent dans la même extravagance. Et enfin par la plus étrange merveille qui fut jamais, il ne se trouve pas un seul Auteur Ecclésiastique qui ait voulu faire voir la possibilité de ce prétendu changement de signe, qu'on auroit pu prouver par mille raisonnements démonstratifs & convaincants; qui se soit servi d'aucun de ceux qui sont raisonnables, & qui ne se soit engagé dans ceux qui n'ont pas la moindre ombre de raison. Car les preuves que S. Cyrille de Jerusalem & S. Grégoire de Nysse en rapportent ne sont pas moins absurdes, étant prises en ce sens, que celles dont nous venons de parler.

Catech. 4. Myst.

S. Cyrille prouve qu'il est juste de croire que Jesus Christ change le vin en son sang, puisqu'il changea l'eau en vin aux noces de Cana en Galilée. Ce qui contiendra ce rare raisonnement, que si Dieu a pu faire un grand miracle dans une cérémonie purement humaine, il peut bien en faveur de ses enfants établir un signe de son sang.

Et il faudra dire de même que S. Grégoire de Nysse s'est servi de l'exemple des aliments qui étoient changés au corps de Jesus Christ, pour expliquer de quelle sorte il rend le pain la figure de son corps; ce qui est une impertinence signalée.

Je ne crois donc pas qu'il se puisse trouver des gens assez déraison-

nables, pour trouver mauvais que je conclue au moins de tous ces passages, que le changement reconnu & établi par les Peres n'est point un simple changement de signe; mais qu'il enferme un effet réel, positif & qui répond à la grandeur des exemples dont les Peres se sont servis pour l'autoriser, & de la puissance à laquelle ils l'attribuent. Liv. VI. Ch. IV.

Cette conclusion est même d'autant plus certaine, que je ne vois pas qu'Aubertin ni les Ministres s'y opposent directement. Il se plaint au contraire, que le Cardinal du Perron attribue à ceux de sa secte, de *n'entendre par ces passages qu'un simple changement de signe, de figure & de signification*. Il tâche lui-même d'y en trouver un autre. Il avoue que l'Auteur des Homélies attribuées à Eusebe d'Emese, reconnoît une opération réelle dans ce changement qui a un effet réel. Nous le suivrons dans ses vaines subtilités: mais il faut auparavant recueillir le fruit de ce que nous avons établi dans ce Chapitre, & faire voir que cela seul ruine entiérement toutes leurs explications, & tout le systéme de leur doctrine. p. 507.

CHAPITRE IV.

Qu'il s'ensuit nécessairement de ce que le changement reconnu par les Peres n'est point purement de figure & de signe, que c'est un changement substantiel.

Ce que nous venons de prouver, qui nous est presque accordé par les Ministres, & qu'ils ne sauroient contredire avec la moindre apparence de raison, nous conduira plus loin qu'ils ne pensent, & nous donnera lieu de tirer la conclusion qui décide tout notre différent, qui est, que ces termes des Peres ne peuvent signifier qu'un changement substantiel. Je n'ai besoin pour cela que de quelques remarques sur ce que les Peres nous disent de ce changement. Et premiérement il faut observer que ces expressions : *Que le pain est changé au corps de Jesus Christ*, ou que *Jesus Christ change le pain en son corps, & le vin en son sang*, ne sont pas de l'Ecriture : mais que les Peres les ont regardées comme ayant le même sens que les expressions de l'Ecriture qui renferment l'essence de ce mystere.

Ainsi, comme nous avons fait voir, S. Ambroise prouve indifféremment que *c'est le corps de Jesus Christ que nous recevons; que ce que nous recevons n'est point le pain que la nature a formé, mais le corps de Jesus Christ que la bénédiction a consacré, & que la bénédiction change la nature du pain.* Ces trois expressions, dont la premiere est de l'Ecriture, se renferment

LIV. VI. CH. IV. l'une l'autre, selon ce Pere; & la preuve de chacune des trois emporte celle des deux autres.

Ainsi ce même Pere, après avoir établi par ce grand nombre d'exemples des miracles de Dieu, que la bénédiction change la nature, que la consécration change les especes des éléments, il en conclut enfin qu'il faut croire que *c'est le corps de Jesus Christ*, comme on le proteste par l'*Amen* que l'on répond.

Ainsi l'Auteur du Livre des Sacrements fait servir tous les exemples des changements qu'il rapporte à la preuve de cette proposition: *de pane fit caro Christi*; & il conclut tout cela par ces paroles: je vous dis qu'après la consécration *c'est le corps de Jesus Christ.*

Orat. Cat. c. 37. Ainsi S. Grégoire de Nysse représente cette proposition: Le pain est changé au corps du Verbe, comme renfermée dans ces paroles, *ceci est mon corps*. Le pain, dit-il, est tout d'un coup changé au corps du Verbe, selon ces paroles du Verbe, *ceci est mon corps.*

Catech. 4. Myst. S. Cyrille de Jerusalem regarde de même ces propositions ou comme synonimes, ou comme contenues l'une dans l'autre, lorsqu'il s'explique en ces termes: *Puisque Jesus Christ dit du pain: C'est mon corps, qui osera en douter? Puisqu'il confirme & qu'il dit: C'est mon sang, qui osera ne le pas croire, & dire que ce n'est pas son sang? Il a autrefois changé l'eau en vin aux noces de Cana en Galilée, & il ne méritera pas que l'on croie qu'il change le vin en son sang?* Il est visible que c'est le même objet de foi qui est proposé par S. Cyrille dans ces deux expressions; l'une de l'Ecriture, il a dit, *ceci est mon sang*; l'autre des Peres, *Jesus Christ a changé le vin en son sang.*

Il s'ensuit de-là deux choses. La premiere, que le sens de ces propositions de l'Ecriture, *ceci est mon corps, ceci est mon sang*, de la maniere qu'elles ont été entendues par les Peres, a pour conséquence nécessaire, *que le pain est changé au corps, & le vin au sang.* L'autre, que le changement exprimé par ces propositions des Peres: *Le pain est changé au corps, & le vin au sang*, a pour unique terme; *que le pain soit le corps de Jesus Christ & que le vin soit le sang.* Changer le pain au corps, c'est faire que le pain soit le corps, c'est accomplir & exécuter pleinement cette parole, *ceci est mon corps*, sans qu'il soit besoin d'autre chose. Et il n'y a point d'autre différence entre ces expressions, sinon que dans l'une la chose est regardée comme faite, & dans l'autre elle est regardée comme se faisant.

Cependant il est certain que le sens de signification & de figure que les Calvinistes donnent à ces paroles, n'a point pour conséquence un changement réel, positif, miraculeux, & qui soit un effet de la toute-puissance de Dieu, comparable à ses plus grands ouvrages, comme la création du

monde & l'Incarnation, puisqu'il est extravagant de dire, le pain signifie le corps de Jesus Christ; donc il faut qu'il soit réellement, positivement changé par un effet de la toute-puissance de Dieu, aussi grand que les plus grands miracles. LIV. VI. CH. IV.

Et il est certain aussi que le changement positif & réel reconnu par les Peres, n'a point pour terme & pour effet unique l'établissement d'une figure & d'un signe d'institution; puisqu'il est ridicule, comme nous l'avons prouvé, de représenter d'une part ce changement comme comparable aux plus grands effets de la toute-puissance de Dieu, de marquer en mille manieres qu'il est très-réel, très-positif, qu'il est produit par une action de Dieu très-positive & très-réelle, & de le réduire de l'autre à un changement de signification & de figure.

Ainsi le sens de figure & le changement réel sont entiérement incompatibles. Le sens de figure détruit la réalité du changement, parce qu'il ne faut point de changement réel pour faire que le pain & le vin deviennent figures d'institution. Et la nature du changement réel détruit le sens de figure, & prouve que l'*est* de cette proposition, *ceci est mon corps*, n'est point un *est* de signification.

Si les Peres avoient pris ces paroles, *ceci est mon corps*, dans le sens de figure, ils ne se seroient jamais imaginés que pour faire que le pain fût la figure du corps, il fût besoin d'un autre changement que d'un changement de figure. Or nous avons montré qu'ils n'ont point conçu un changement de figure, mais un changement réel: ils n'ont donc point conçu que le pain fût simplement en figure le corps de Jesus Christ; & par conséquent ils ont conçu qu'il l'étoit en quelque autre maniere.

Que répondra M. Claude à ce raisonnement? S'engagera-t-il à dire, que ce changement dont parlent les Peres, est un simple changement de figure? Il sera donc abandonné par Aubertin même, qui avoue enfin que toutes ces grandes expressions signifient un changement réel. Dira-t-il qu'un simple changement de figure ne suffit pas, afin que le pain devienne la figure du corps de Jesus Christ? Il nieroit une proposition claire comme le jour, & que jamais homme de bon sens n'a niée.

Niera-t-il que le changement reconnu par les Peres soit une conséquence immédiate qu'ils ont tirée de ces paroles, *ceci est mon corps*? Il n'a qu'à faire réflexion sur leurs passages pour s'en convaincre lui-même. Enfin soutiendra-t-il que de ce sens, *ceci est la figure de mon corps*, il s'ensuit que le pain est réellement changé? Je lui ai déja fait voir qu'afin que le pain soit la figure du corps de Jesus Christ, il suffit qu'il soit changé en la figure de ce corps, & qu'il n'est nullement besoin pour cela d'un changement réel & positif.

LIV. VI. CH. IV.

Il faut donc qu'il se réduise à dire que ces paroles : *ceci signifie mon corps*, dans lesquelles les Ministres renferment ordinairement leur doctrine, & dont on ne sauroit tirer ce changement réel reconnu par les Peres, n'expriment qu'imparfaitement le sens de celles-ci : *ceci est mon corps*, & qu'il y faut ajouter une nouvelle idée bien différente d'une simple signification & d'une simple figure ; savoir, que ce pain n'est pas seulement la figure du corps de Jesus Christ, mais qu'il en contient encore la vertu ; qu'il n'en est pas une figure creuse, mais une figure efficace : qu'ainsi il est vrai que la qualité de simple figure ne produit pas cette conséquence du changement réel, puisqu'il suffit, afin que le pain soit figure, qu'il devienne figure ; mais que pour cette efficace il est besoin d'un changement réel ; que c'est cette efficace qui est le terme de ce changement ; que c'est à quoi se rapportent tous ces grands exemples de la création du monde, de l'Incarnation, & de toutes les merveilles que Dieu a opérées dans l'Ancien Testament, & enfin que c'est de l'efficace contenue dans ces paroles : *ceci est mon corps*, que ce changement réel est tiré.

Voilà tout ce que M. Claude peut dire ; ou du moins tout ce qu'on peut tirer des réponses d'Aubertin : & dans tout cela il n'y a rien de raisonnable, & que nous n'ayions déja détruit. Car cette réponse suppose que ces paroles : *ceci est mon corps*, peut signifier : *ceci est la figure de mon corps, & en contient l'efficace* : mais cette prétention est ridicule & insoutenable. Elles ne contiennent dans la vérité ni l'un ni l'autre de ces deux sens ; mais, comme nous l'avons déja dit plusieurs fois, il est au moins clair qu'elles ne peuvent contenir l'un & l'autre. Ce sont deux sens différents, deux idées toutes distinctes, deux *est* qui n'ont rien de commun. Quand on dit que *le pain est le corps de Jesus Christ en figure*, c'est un *est* de signification. Quand on dit qu'il l'est en efficace, c'est un *est* de réalité. Quand on dit que le pain signifie le corps de Jesus Christ, le mot *de corps* de Jesus Christ retient sa signification naturelle : il n'y a que l'*est* qui change la sienne. Quand on dit que ces paroles, *est le corps de Jesus Christ*, marquent qu'il en contient la vertu, l'*est* demeure dans son sens naturel, & le mot de *corps de Jesus Christ* change de sens pour en recevoir un extraordinaire & inoui, qui est *celui d'efficace*.

Le sens de *figure* pourroit être autorisé par quelques exemples, si les Apôtres y avoient été préparés, & avoient regardé le pain comme un signe : & ce qui donne lieu de le rejetter, ce n'est pas qu'absolument parlant on ne puisse donner le nom de la chose signifiée au signe ; mais c'est que les préparations nécessaires & indispensables manquant dans la conjoncture où Jesus Christ s'est servi de cette expression : *ceci est mon corps*, elle n'est pas susceptible de ce sens.

Mais ce sens *d'efficace* est un sens absolument inoui. On n'en trouve d'exemple ni avec préparation, ni sans préparation; c'est-à-dire, que pour signifier que le pain contient l'efficace du corps de Jesus Christ, on n'a jamais dit *qu'il est le corps de Jesus Christ.* Les recueils des Ministres se sont trouvés courts sur ce point, & ils n'en sauroient produire un seul exemple, ni dans cette matiere, ni dans aucune autre.

Cependant, par une adresse ingénieuse, mais pleine de mauvaise foi, comme ils ont besoin de ces deux sens pour divers usages, & qu'ils savent que ces paroles : *ceci est mon corps*, ne sont point équivoques & ne peuvent avoir qu'un sens, ils nous veulent faire passer ces deux-là pour le même, en attachant finement l'un à l'autre, & en ne les exprimant pas par des clauses séparées, mais en renfermant le second dans une épithete qu'ils ajoutent à l'autre. *Le pain*, disent-ils, *est la figure efficace du corps de Jesus Christ*, *la figure inondée*, *la figure pleine*, pour insinuer que cette proposition : *ceci est mon corps*, signifie tout ensemble que le pain est la figure du corps de Jesus Christ, & qu'il en est une figure efficace.

Mais quand ils auroient renfermé leur sens d'efficace, non seulement dans une épithete, mais dans une syllabe & dans une seule lettre, ils ne feront jamais qu'être figure & contenir l'efficace soient une même idée & un même sens, ni que ces paroles: *ceci est mon corps*, les puissent signifier tous deux ensemble. L'abrégement des mots ne réunit point des sens que l'esprit ne sauroit confondre. Ils peuvent opter s'ils veulent, comme je l'ai déja dit plusieurs fois, & choisir celui qu'ils aimeront le mieux; mais il faut qu'ils renoncent à l'un ou à l'autre.

Et parce qu'ils sont déja trop engagés à leur figure, & que tous leurs exemples d'expressions sacramentales s'en iroient en fumée s'ils l'abandonnoient, il faut qu'ils avouent, malgré qu'ils en aient, que le sens d'efficace n'est point un des sens de ces paroles; *ceci est mon corps*; qu'elles ne donnent point lieu de conclure une efficace, ni par conséquent un changement d'efficace.

Ce sens *d'efficace* étant donc exclus par les paroles même de Jesus Christ, il ne reste plus que le sens *de figure* ou le sens *de réalité.* Ainsi l'exclusion de l'un de ces deux sens suffit pour l'établissement de l'autre; & si ces paroles : *ceci est mon corps*, ne signifient pas que le pain est le corps de Jesus Christ en figure, elles signifient qu'il l'est en réalité.

Or l'exclusion du sens de figure se conclut directement du changement reconnu par les Peres. Car ce changement qui est, selon eux, l'accomplissement de l'exécution de ces paroles: *ceci est mon corps*, n'a point du tout pour effet de faire que le pain soit le corps de Jesus Christ en

 figure; parce qu'étant réel & positif, comme nous l'avons montré, ce ne peut être un changement qui se termine à l'établissement d'une figure: & par conséquent il ne reste plus que le sens de réalité.

En un mot, le changement reconnu par les Peres a deux qualités. Il est très-réel, positif, merveilleux, & produit par une opération de Dieu. Il est l'accomplissement & la suite nécessaire de ces paroles: *ceci est mon corps.*

Il s'ensuit de la premiere qualité, que ce n'est point un changement de signification & de figure.

Il s'ensuit de la seconde, que ces paroles: *ceci est mon corps*, n'ont point un sens de figure, parce que si cela étoit, elles s'accompliroient par un changement de simple figure; & que le sens de figure n'a point pour suite un changement réel & positif.

Or il s'ensuit, comme nous venons de dire, de l'exclusion du sens de figure, que ces paroles: *ceci est mon corps*, se prennent donc au sens de la présence réelle, & que le changement qui en naît & qui les accomplit est un changement substantiel.

Ainsi, sans choquer ce qu'Aubertin a prétendu prouver par ses six vingts passages; sans dire que les mots qui signifient *changement* signifient par eux-mêmes un changement de substance; sans dire que le mot de nature ne doit pas être pris pour l'amas des qualités; sans prétendre que les idées de qualité ne puissent être exprimées par des termes qui marquent des substances; je n'ai pas laissé de conclure directement que le changement du pain au corps de Jesus Christ, exprimé par les Peres, ne peut signifier qu'un changement de substance, & les passages ramassés par Aubertin ont plutôt favorisé qu'empêché cette conclusion; puisqu'en faisant voir que l'on ne s'est jamais servi de ces termes, *changer une chose en une autre*, pour marquer qu'on la rend signe de cette chose, ils nous ont donné lieu de conclure, que quand les Peres ont dit *que le pain est changé au corps de Jesus Christ*, ils n'ont pas voulu dire qu'il en étoit rendu figure. Or cette conclusion, en excluant le sens de figure de ces paroles: *ceci est mon corps*, enferme le sens de réalité, & fait voir que le changement qui en naît est non seulement réel, mais substantiel.



CHAPITRE

CHAPITRE V.

Que les qualités & les caracteres du changement reconnu par les Peres, font voir que ce n'est point un changement de vertu & d'efficace, mais un changement de substance.

Quoiqu'en montrant que ce changement reconnu par les Peres n'est point un simple changement de *signification* & de *figure*, nous ayions aussi fait voir que ce ne peut être aussi un changement de *vertu & d'efficace*, puisque, selon les Peres, il naît de ces paroles : *ceci est mon corps;* qu'il y est enfermé, & qu'il en est une suite nécessaire ; ce qu'on ne sauroit dire d'un changement de vertu, qui n'en peut être tiré que par une induction déraisonnable : néanmoins comme les Ministres se réduisent, dans l'explication des passages des Peres qui établissent le changement du pain & du vin au corps & au sang de Jesus Christ, à ce changement *de vertu & d'efficace;* que c'est dans cette solution qu'ils mettent tout leur appui ; que c'est ce qu'ils tâchent d'autoriser par leurs comparaisons d'expressions ; & qu'en leur ôtant cette défaite, ils seront obligés d'avouer, s'ils ont quelque reste de sincérité, que les passages des Peres dont il s'agit n'ont point d'autre sens que celui que les Catholiques y donnent : on a cru qu'il étoit à propos de faire encore mieux voir combien ce prétendu changement d'efficace est absurde. C'est ce qui paroîtra clairement par les considérations suivantes.

Premiérement, quand on veut réduire quelque expression à une doctrine qui en paroît fort éloignée, il faut au moins que cette doctrine soit constante, certaine & établie d'ailleurs ; car il seroit visiblement ridicule d'en fonder la preuve uniquement sur ces mêmes expressions éloignées. Les métaphores extraordinaires supposent toujours la notoriété de la chose qu'elles expriment d'une maniere nouvelle & surprenante, & ce n'est même que cette notoriété qui donne la hardiesse de s'en servir. Il seroit donc nécessaire, afin qu'on pût réduire ces expressions des Peres, par lesquelles ils disent si formellement que le pain *est changé*, *converti*, *transélémenté au corps & au sang de Jesus Christ*, & qui sont accompagnées de tant d'exemples propres à nous donner l'idée d'une conversion substantielle, & telle que les mots la signifient ; il seroit, dis-je, nécessaire, afin qu'on pût réduire ces expressions au sens d'un changement d'efficace & de vertu, qui est un sens très-extraordinaire, très-bizarre & très-écarté,

qu'il n'y eût rien de plus connu, rien de plus constant, rien de plus commun que cette *vertu de l'Eucharistie séparée du corps même de Jesus Christ*, & qu'elle se trouvât par-tout exprimée dans les Peres en des termes si formels, qu'ils ne donnassent aucun lieu de douter de leur sentiment.

Mais les choses sont bien éloignées d'être en cet état. Cette vertu séparée ne se trouve nulle part dans les Peres. Elle est absolument sans autorité, sans preuve, sans fondement, sans raison. C'est un pur ouvrage de la fantaisie des Ministres, une chimere toute de leur invention, & qu'ils n'ont mise au jour que par le dessein d'allier les passages des Peres avec leur doctrine.

Aubertin, qui a recueilli tout ce qu'il a pu dans les Peres pour appuyer ce songe dont il fait le fondement de sa foi, est réduit à cinq ou six passages mal pris qu'il répete sans cesse, & qui bien loin d'établir cette prétendue vertu séparée, ne peuvent être pris raisonnablement qu'au sens de la présence réelle, comme nous l'avons déja montré. Y eut-il donc jamais une illusion pareille à celle-là, de vouloir réduire au sens de cette vertu chimérique toutes ces expressions des Peres, qui sont si peu propres à en donner l'idée, & si claires dans le sens des Catholiques?

2°. Il ne suffiroit pas même que cette vertu séparée fût bien constante & certaine d'ailleurs, pour y pouvoir réduire les passages des Peres qui expriment le changement dont il s'agit; parce qu'ils sont par eux-mêmes incapables de ce sens, & que par la description que les Peres font de ce changement, on y découvre des caracteres & des qualités qui ne sauroient convenir à un simple changement de *vertu & d'efficace*.

La premiere qualité que nous avons déja marquée, & dont nous nous sommes servis pour rejetter cette efficace, c'est d'être une suite nécessaire de ces paroles: *ceci est mon corps*. Or un changement en une vertu séparée n'en est une suite ni nécessaire ni probable. Car elles ne peuvent avoir que deux sens: le sens *de figure*, qui est exclus par les raisons que nous avons rapportées: le sens *de réalité*, qui est le véritable. Le sens *de figure* ne produit point cette conséquence de changement d'*efficace & de vertu*. Le sens *de réalité* a bien pour conséquence un changement de vertu, mais de vertu jointe, & non de vertu séparée: il renferme un changement de vertu qui accompagne le changement de substance, & non qui en tient la place; & ainsi ce n'est point celui que les Ministres proposent.

La seconde qualité du changement reconnu par les Peres, c'est d'être non seulement renfermé dans ces paroles: *ceci est mon corps*, mais d'y être si clairement & si visiblement renfermé, qu'il ne soit aucunement besoin d'expliquer la liaison de la conséquence & du principe. Car il est remarquable que tous ceux qui parlent de ce changement, & qui le

tirent de ces paroles : *ceci est mon corps*, & qui le regardent comme en étant l'accompliſſement, ont trouvé cela ſi clair, qu'aucun d'eux n'a penſé à donner la moindre preuve de la liaiſon de cette conſéquence. *C'eſt le corps de Jeſus Chriſt.* Donc le pain eſt changé au corps de Jeſus Chriſt.

Or il eſt contre le bon ſens de ſuppoſer, que les Peres aient été aſſez aveugles pour croire que de ces paroles : *ceci eſt mon corps*, expliquées en ce ſens : *ceci eſt la figure de mon corps*, il s'enſuive ſi clairement & ſi viſiblement que le pain, pour devenir figure de ce corps, changeoit de vertu & d'efficace, & que cette conſéquence fût ſi évidente & ſi naturelle, qu'elle dût être apperçue & reconnue de tout le monde, ſans qu'il fût jamais beſoin d'en faire voir la néceſſité. On défie tous les Miniſtres du monde de prouver par quelque raiſonnement que ce ſoit, qu'elle ait quelque eſpece de probabilité. Mais l'extravagance ne ſauroit guere aller plus loin que de la prétendre claire & indubitable. Cependant c'eſt ce qu'ils attribuent néceſſairement aux Peres, quand ils prétendent qu'ils ont eu le ſens de figure dans l'eſprit, & qu'ils en ont conclu comme une choſe indubitable, que le pain changeoit d'efficace & de vertu.

La troiſieme qualité du changement reconnu par les Peres eſt tout auſſi peu favorable à la vertu ſéparée ; c'eſt qu'il eſt par eux oppoſé à un doute ſur ce myſtere qu'ils ont pareillement reconnu. Car tous les grands diſcours que fait S. Ambroiſe dans ſon Livre aux nouveaux baptiſés, qui comprend tous ces exemples de changements merveilleux, a pour but de répondre au doute qu'il avoit d'abord propoſé en ces termes : *Aliud video, quomodo dicis quod corpus Christi accipio ?* Je vois autre choſe, comment me dites-vous que je reçois le corps de Jeſus Chriſt ?

L'Auteur du Livre des Sacrements n'établit de même le changement dont il parle, & ne rapporte les mêmes exemples qui ſont dans le Traité de S. Ambroiſe, que pour répondre au doute qu'il propoſe d'abord en ces termes : *Vous direz peut-être : c'eſt mon pain ordinaire.* Forte *dicis : meus eſt panis uſitatus.* A quoi ayant répondu préciſément, *que ce pain eſt pain avant la conſécration, mais que lorſqu'il a été conſacré, il a été fait le corps de Jeſus Chriſt*, il entreprend la preuve immédiatement enſuite. *C'eſt donc cela*, dit-il, *qu'il faut prouver.* Hoc *igitur aſtruamus.* Et pour cela il ne prouve que la vérité du changement. Il faut donc qu'il y ait du rapport entre ce changement & ce doute, puiſque le changement établit ce que le doute combat, & que ſi c'eſt un *changement d'efficace*, ce ſoit auſſi un *doute d'efficace* : c'eſt-à-dire, que ce doute auquel les Peres ont voulu remédier doit conſiſter en ce que ceux à qui ils parloient ne pouvoient croire cette efficace : & en ce cas ce ſeroit raiſonner juſte, que d'établir un changement d'efficace. Mais ſi ce doute ne regarde point

l'efficace, il est certain que le changement qu'on y oppose ne la regarde point non plus. C'est donc par la nature de ce doute qu'il faut juger de celle du changement.

Or la nature de ce doute n'est nullement douteuse, & nous avons déja fait voir dans un Chapitre exprès, que ce ne sauroit être un simple doute de *vertu* ou *d'efficace*, par des preuves si claires qu'il faut renoncer à la raison pour n'en pas convenir. Nous ne répéterons point ici tout ce qui a été dit dans ce lieu-là. Ce sera assez de rapporter une des raisons qu'on y allegue, & qui suffit pour faire voir l'absurdité de cette supposition. C'est qu'il faudroit que les Peres eussent attribué à ceux qui formoient ce doute, ces ridicules pensées, ou que les vertus des choses étoient visibles, & qu'elles n'étoient point quand on ne les voyoit pas, ou que quand une chose possédoit la vertu d'une autre, elle devoit paroître cette chose même. Car on ne peut donner d'autre sens que celui-ci aux paroles par lesquelles S. Ambroise exprime ce doute, si on les entend d'un doute de vertu. *Je vois autre chose*, disent ces gens, selon ce Pere, *comment me dites-vous que je reçois le corps de Jesus Christ ?* C'est-à-dire, en rapportant cela au doute *de vertu*, comment me dites-vous *que je reçois la vertu du corps de Jesus Christ ?* Ces gens ne vouloient donc pas croire qu'ils reçussent la vertu, parce qu'ils voyoient autre chose. C'est donc cette vertu qu'ils vouloient voir dans le pain, ou bien ils vouloient voir le corps de Jesus Christ, supposé que le pain eût sa vertu: ce qui seroit une autre imagination aussi plaisante que bizarre.

Ce qui seroit encore plus étrange, c'est que ce Pere, au lieu de leur dire simplement que les vertus des choses ne sont pas visibles, & qu'ils avoient tort de demander à voir ce qui est invisible par sa nature, aille remuer inutilement le ciel & la terre pour éclaircir ce doute, plus digne de risée que d'une application sérieuse.

Celui que l'Auteur du Livre des Sacrements exprime, renferme encore, selon ce sens, cette même extravagance des vertus visibles, & qui mettent réellement l'original devant les yeux. *Comment me dites-vous*, fait il dire à ceux qui sont dans ce doute, *que c'est de vraie chair, puisque je ne vois pas du sang effectif, mais la ressemblance ?* C'est-à-dire, selon le sens du *doute d'efficace :* Comment me dites-vous que c'est la vraie vertu de la chair, puisque je ne vois pas la vérité de la vertu du sang, ou que je ne vois pas de vrai sang ? Ils vouloient donc voir la vertu du sang ou de vrai sang, pour croire que ce qu'on leur donnoit contint cette vertu. C'est le doute que les Peres ont entrepris d'éclaircir, si l'on en croit les Ministres : & je ne sais s'il y a moins d'extravagance dans la supposition d'un tel doute, que dans la maniere dont ils y répondent.

Les Miniſtres digerent ſans peine toutes ces abſurdités : ils n'y font pas ſeulement de réflexion. Ce n'eſt rien pour eux que d'attribuer aux Peres des penſées extravagantes. Mais comme tout le monde n'a pas l'imagination ſi flexible, ſans doute qu'on choiſira plutôt de croire que les Miniſtres ſe trompent, & que ce raiſonnement paſſera pour convaincant : On ne peut prendre le changement du pain & du vin au corps & au ſang de Jeſus Chriſt qui eſt marqué par les Peres pour un changement *de vertu & d'efficace*, ſans prendre auſſi le doute auquel ils ont oppoſé ce changement & qu'ils ont réſolu par-là, pour un doute de vertu & d'efficace. Or on ne ſauroit dire que ce doute eût pour objet l'efficace & la vertu de l'Euchariſtie ſans attribuer aux Peres des penſées déraiſonnables & inſenſées. On ne peut donc expliquer ce changement d'un changement de vertu & d'efficace.

CHAPITRE VI.

Que cette expreſſion : Le pain eſt changé au corps de Jeſus Chriſt, *ne ſauroit ſignifier un ſimple changement de vertu.*

Si les qualités qui marquent la nature du changement reconnu par les Peres, nous éloignent ſi fort de le prendre pour un changement de vertu & d'efficace, la maniere dont ils l'expriment ne nous en éloigne pas moins. Ils diſent que le pain & le vin ſont changés, convertis, tranſélémentés, & qu'ils paſſent au corps & au ſang de Jeſus Chriſt ; c'eſt-à-dire, diſent les Miniſtres, qu'ils ſont changés *en ſa vertu & en ſon efficace :* mais il faudroit au moins, pour cela, que ces termes puſſent ſouffrir ce ſens, & c'eſt ce qui eſt très-faux. Car l'eſprit des hommes ne s'eſt point encore porté, pour marquer qu'une choſe eſt rendue l'inſtrument d'une autre, & qu'elle participe ainſi à ſa vertu & à ſon efficace, à dire qu'elle eſt changée en cette choſe-là, quoiqu'ils aient eu lieu d'employer cette expreſſion en pluſieurs occaſions, & dans la Religion, & dans la vie commune.

L'eau du Baptême contient en cette maniere l'efficace du ſang de Jeſus Chriſt. Qui a jamais dit néanmoins *qu'elle fût convertie au ſang de Jeſus Chriſt ?* Elle contient, ſelon les Peres, la vertu du S. Eſprit, plus éminemment encore que le pain ne contient, ſelon les Calviniſtes, celle de la chair de Jeſus Chriſt ; puiſque le S. Eſprit y eſt préſent intimément, & qu'il agit par elle, ſelon les Peres, n'en étant point réellement ſéparé ; ce qui a fait dire à un Ancien, qu'il n'en eſt *ſéparé que par la penſée.* Ce-

pendant on ne dit point que cette eau soit changée au S. Esprit; on ne le dit point non plus du Chrême, quoique le S. Esprit en fasse aussi un instrument de ses graces. Les linges qu'on ôtoit à S. Paul contenoient *la vertu* de S. Paul; c'est-à-dire, qu'ils guérissoient les malades comme il les guérissoit lui-même. On ne dit point néanmoins que ces linges étoient changés en S. Paul. L'attouchement de la robe de Jesus Christ guérissoit l'hémorrhoïsse, comme auroit pu faire l'attouchement de sa chair; elle en avoit donc la vertu. Mais cela n'a donné lieu à personne de dire qu'elle étoit changée en la chair de Jesus Christ. Tous les Sacrements de l'ancienne Loi avoient, selon les Ministres, la vertu de la chair de Jesus Christ. Cependant, excepté le seul Bertram, dont l'expression est reconnue extraordinaire par M. Claude, & qui doit plutôt passer pour littérale que pour figurée, comme nous l'avons prouvé ailleurs, personne n'a jamais dit que l'agneau, la manne, les pains de proposition, les bêtes sacrifiées, la pierre du désert, aient été changées en Jesus Christ.

En un mot, les Ministres ne sauroient faire voir que de cela seul qu'une chose est employée comme un instrument qui agit par la vertu d'une autre, on en ait pris sujet de dire qu'elle étoit *convertie en cette autre chose*. Et il n'en faut point d'autres preuves que les Catalogues des expressions rapportées par Aubertin, comme semblables à celles par lesquelles les Peres expriment ce changement. Car cet Auteur n'en ayant pu trouver aucune de ce genre; c'est-à-dire, où il soit dit qu'un instrument est converti en la chose dont il contient la vertu, c'est une preuve évidente qu'il n'y en a point. Ainsi ces Catalogues pompeux, que les Ministres étalent avec tant d'ostentation, ont au moins cela de bon, que ne prouvant jamais rien de ce qu'ils prétendent, ils prouvent tout ce qui est nécessaire pour détruire leur opinion, en faisant voir que jamais on n'a parlé comme ils prétendent qu'ont parlé les Peres.

Ces expressions, que le pain est *changé*, *converti*, *transélémenté* au corps de Jesus Christ, ne devroient donc pas être prises au sens d'un changement d'efficace, quand même les Peres ne s'en seroient servis que rarement. Mais de ce qu'elles leur sont ordinaires, ce sens seroit encore tout autrement ridicule; puisqu'il faudroit leur attribuer pour cela le plus bizarre caprice qu'il soit possible de s'imaginer, & prétendre qu'ayant à exprimer une chose aussi extraordinaire & aussi difficile à concevoir, que ce changement du pain en cette vertu séparée, ils aient tous conspiré de ne l'exprimer jamais en des termes qui la fissent entendre, & de n'y employer que des expressions inouies, & dont ils ne se servent jamais en aucun autre sujet semblable.

C'est la preuve que l'usage nous fournit; & il est bien aisé de faire

voir que cet usage est très-raisonnable, & que sans choquer les regles Liv. VI.
que le bon sens a établies pour les métaphores, on ne sauroit dire que Ch. VI.
le pain est changé au corps de Jesus Christ, pour marquer qu'il devient l'instrument efficace de ce corps.

Car il est visible, & selon la raison, & selon l'usage, que quand on dit qu'une chose est changée en une autre, on veut dire qu'elle passe en un état où elle est cette chose. Et c'est pourquoi, parce que l'Ecriture dit du pain consacré, que c'est le corps de Jesus Christ, les Peres en concluent qu'il a été changé au corps de Jesus Christ. Et il s'ensuit de-là que, lorsqu'on ne sauroit dire par métaphore d'une chose qu'elle est une autre dans un certain état, on ne sauroit dire aussi qu'elle y a été changée.

Or, ce ne seroit pas une métaphore raisonnable que de dire, que le pain fût le corps de Jesus Christ, parce qu'il en seroit l'instrument efficace; puisque le mot de corps de Jesus Christ ne peut être employé raisonnablement pour signifier une efficace, comme Beze même le reconnoît en ces termes: *Corporis & sanguinis nomen nimis absurdum est* Epist. ad
de fructu & efficacia mortis Domini interpretari. Et par conséquent, il est Aleman.
contre la raison de dire que le pain est changé au corps de Jesus Christ, pour signifier qu'il en devient l'instrument, & qu'il est rempli de son efficace.

2°. Encore que les mots de changer, de convertir, & en grec *μεταβάλλειν, μεταποιεῖσθαι, μετασκευάζειν, μεταστοιχειοῦν*, puissent signifier des changements non substantiels, ils en peuvent aussi signifier de substantiels; & les hommes ont des regles pour le reconnoître. Par exemple, quand S. Cyrille de Jerusalem dit, que les Manichéens enseignoient, que celui qui mange une herbe est changé en cette herbe, *εἰς αὐτὴν μεταβάλλεται.* Catech. 6.
Illum.

Quand il dit, que par la volonté de Dieu, la verge de Moyse fut changée en la nature étrangere du serpent, *εἰς φύσιν ὄφεως ἀνοίκειον βουλῇ* Catech. 4.
θεοῦ μετεβλήθη. Illum.

Quand il dit que le Fils de Dieu n'est pas changé en son Pere, *οὐκ εἰς πατέρα μεταβληθείς.* Cat. 11.

Quand S. Chrysostôme dit que l'eau qui descend du ciel est changée Hom. 7. in
en diverses choses. Epist. ad Thess.

Quand S. Cyrille d'Alexandrie dit, que la verge de Moyse changea un Glaph. in
grand fleuve en sang, *μεταβάλλουσα εἰς αἷμα*, & que cette eau fut tran- Exod. l. 3.
sélémentée en sang, *μεταστοιχειοῦντο εἰς αἷμα.* & in Num. p. 408.

Quand on dit que la femme de Loth fut changée en statue de sel; ce que S. Cyrille de Jerusalem exprime en ces termes: *στήλη ἁλὸς γέγονεν*; il est certain que tout le monde comprend que le changement exprimé par tous ces termes, est un changement substantiel.

Les hommes fentent cela, & ils ne s'y trompent jamais. Ils ont donc des regles pour en juger; & il ne faut qu'examiner celles qui les ont portés à entendre toutes ces expreffions d'un changement de fubftance, pour conclure qu'ils n'ont pu entendre d'un autre changement, celles où les Peres difent que le pain eft changé au corps de Jefus Chrift.

C'eft que les verbes qui fignifient *changement*, étant joints avec un attribut qui fignifie une fubftance, fignifient littéralement un changement fubftantiel. C'eft la raifon fondamentale. Mais il eft vrai que cette raifon ne fuffit pas, & qu'il faut de plus qu'il ne fe préfente à leur efprit aucune idée qu'ils puiffent croire avec raifon être métaphoriquement fignifiée par l'attribut; c'eft-à-dire, que l'efprit demeure dans le fens littéral, lorfqu'il n'en eft pas détourné par quelque autre idée qui fe préfente naturellement, & qui puiffe raifonnablement être exprimée par le mot qui fert d'attribut, pris en un fens métaphorique.

Ils jugent, par exemple, que l'on marque un véritable changement de fubftance, quand on dit que la femme de Loth fut changée en ftatue de fel; parce que cette expreffion fignifie par elle-même un changement de fubftance, & que d'ailleurs l'efprit ne voit pas quelle autre idée pourroit être fignifiée par cette ftatue; toutes celles qu'on pourroit s'imaginer étant trop éloignées.

Ainfi cette expreffion, le pain eft changé au corps de Jefus Chrift, fignifiant d'elle-même un changement de fubftance, c'eft une néceffité que l'efprit s'arrête à ce fens, s'il n'en eft point détourné, & s'il n'y a point d'autre idée plus vraifemblable qui fe préfente. Or certainement il n'y en a pas, & toutes les autres font trop éloignées & trop bizarres en ce qui regarde l'expreffion.

Il s'y arrête donc, & il conçoit ce qui eft exprimé littéralement par ces termes; c'eft-à-dire, un changement de fubftance.

Je vois bien que les Miniftres prétendront que leur efficace féparée eft cette idée, qui ne manque pas de fe préfenter: mais ils le prétendront fans raifon.

1°. Parce que cette efficace féparée eft une chofe inconnue & chimérique, & qu'il eft difficile que les hommes appliquent des termes dont le fens eft connu, à des idées inconnues & chimériques.

2°. Parce que les idées qui ne font jamais fignifiées par de certains mots, ne fe préfentent point quand on entend ces mots. Or nous avons fait voir que l'on ne s'eft jamais fervi du mot de la chofe pour marquer fon efficace.

3°. L'efprit s'arrête toujours au fens littéral, quand aucun des fens métaphoriques qu'une expreffion peut avoir ne convient à celle dont il s'agit.



s'agit. Or en examinant tous les sens métaphoriques que les hommes ont donnés à ces expressions, par lesquelles on dit *qu'une chose est changée en une autre*, on trouve que nul de ces sens ne permet de rapporter ces paroles: *Le pain est changé au corps de Jesus Christ*, à un changement d'efficace. Liv. VI. Ch. VI.

Le premier de ces sens, c'est quand une chose a une certaine qualité à laquelle l'esprit se porte d'abord: ce qui fait que le mot qui signifie cette chose, peut être employé par métaphore pour signifier cette qualité. Ainsi la cruauté étant la qualité éminente du tigre, le courage celle du lion, la blancheur celle de la neige; & ces qualités éminentes servant de fondement à ces expressions: Cet homme est un tigre; cet homme est un lion; cette main est de la neige; on peut dire qu'un homme est changé en tigre ou en lion; & S. Epiphane dit sur ce fondement, que la main de Moyse fut changée en neige.

Mais parce que la vîtesse n'est pas la qualité éminente des tigres, quoiqu'ils soient très-vîtes, non plus que la force celle des lions, quoiqu'ils ne soient pas foibles, & que quelque froideur qu'ait la neige, ce n'est pas ce qu'on a accoutumé d'y considérer; il seroit ridicule de dire d'un homme à qui la peur auroit donné de la vîtesse, que la peur l'a changé en tigre; ou d'un jeune cerf quand il est devenu grand & fort, que l'âge l'a changé en lion; ou d'un métal qui se seroit refroidi après la fonte, qu'il a été changé en neige.

Or quoique le corps de Jesus Christ ait un grand nombre de qualités; que ce soit un corps glorieux, pur, subtil, impassible, incorruptible, lumineux; qu'il soit le temple du S. Esprit & la source de vie; qu'il soit plein de vertu pour produire des effets spirituels sur les ames, & des effets corporels sur les corps; il n'y a pourtant aucune de ces qualités qui soit tellement particuliere & tellement éminente au dessus des autres, que l'esprit s'y porte tout d'un coup, & qu'elle ait donné lieu d'employer le mot *de corps de Jesus Christ* par métaphore pour la signifier. Il n'y en a donc point aussi qui donne sujet de dire: *Le pain est changé au corps de Jesus Christ*; puisqu'il est ridicule de prétendre que l'esprit démêle entre toutes les qualités de ce corps, celle pour laquelle il sera pris en cette occasion particuliere.

Le second sens que les hommes ont aussi voulu exprimer par ces sortes de figures, c'est une très-grande ressemblance, non dans une seule qualité, mais en plusieurs, & dans celles sur-tout qui se remarquent le plus. Car le mot *de conversion d'une chose en une autre*, marquant littéralement qu'elle est faite la même, si l'on ne demeure pas dans ce sens,

on se porte au moins au degré le plus proche, qui ne peut être qu'une très-grande & très-parfaite ressemblance.

Eufeb. de dem. l. 3. cont. Eun. l. 4.

C'est ainsi qu'Eusebe de Césarée dit que le Sauveur a été changé en la Divinité après sa Résurrection, & que S. Grégoire de Nysse se sert de la même expression à l'égard de la chair de Jesus Christ: par où ce dernier ne veut pas simplement marquer qu'elle en est devenue l'instrument efficace, ce qui ne remplit nullement l'idée que donne cette expression; mais il marque par-là cette effusion admirable de la divinité sur l'humanité, qui a donné sujet à quelques Peres de dire de Jesus Christ après sa Résurrection, qu'il étoit tout Dieu: *Totus Deus*, & qui fait dire à l'Eglise: *Regnat Deus Dei caro*.

Orat. 40.

C'est ainsi que nous sommes changés en Jesus Christ par le Baptême, selon S. Grégoire de Nazianze, non d'un changement d'efficace, mais en ce que nous sommes remplis de son esprit, & que nous lui devenons semblables par l'innocence & la pureté.

In Joan. 6. 55.

C'est ainsi que S. Cyrille d'Alexandrie dit, que le Verbe en s'unissant à la chair, l'a changée toute entiere en lui; car il ne veut pas dire parlà qu'il lui communique une simple efficace; mais qu'il l'a revêtue & remplie de ce qui n'appartient qu'à la Divinité, qu'il l'a rendue source de vie, de puissance, d'incorruptibilité, de pureté, de justice.

Cat. c. 37.

C'est ainsi que S. Grégoire de Nysse dit, que lorsque le corps de Jesus Christ qui a été livré à la mort est dans le nôtre, il le change tout entier en lui-même. Car il s'en faut bien qu'il n'entende par-là que nous sommes rendus de simples instruments de l'opération de ce divin corps, sans qu'il y ait de ressemblance réelle. Il veut dire qu'il imprime au nôtre ses divines qualités, qu'il se l'unit, qu'il se le rend semblable. Ces idées approchent de l'identité réelle. Elles sont capables de soutenir & de remplir par métaphore ce qu'emporte le mot de conversion. Mais l'emploi d'une matiere pour être un instrument inanimé des graces de Dieu, ne le remplit nullement, puisqu'il ne produit point la ressemblance qui est au moins désignée par ce terme.

Et en effet, on ne sait ce que c'est que cette communication de vertu. Il n'est pas même bien certain si les Peres ont voulu que ce fût une qualité réelle, imprimée dans la matiere de ces instruments; ou si ce n'est point simplement que Dieu en accompagne l'application extérieure, d'une action intérieure de son esprit, à laquelle ils n'ont point de part. Cette vertu ne regarde de plus qu'un effet particulier, & elle laisse ces matieres dans toutes les autres imperfections de leur être. Et c'est pourquoi l'esprit de l'homme n'en a jamais pris sujet de concevoir l'union de Dieu à ces instruments, sous l'idée de *conversion de ces choses en* Dieu, ni de l'exprimer par ces termes.

Il y auroit même moins de raison d'employer cette expression en comparant le pain de l'Eucharistie avec le corps de Jesus Christ, qu'en comparant l'eau du Baptême ou le Chrême de la Confirmation avec le S. Esprit. Car 1°. la vertu séparée à l'égard de l'eau & du Chrême est souvent exprimée par les Peres : & ainsi le fondement de la métaphore seroit certain. 2°. Le S. Esprit est conçu avec raison comme intimément présent à ces instruments, & agissant par eux & avec eux. Et cependant cela n'a pas encore suffi pour porter qui que ce soit à dire que *l'eau ou l'huile sont changées au S. Esprit.* Il est donc bien aisé de juger que cette expression ne pouvoit avoir lieu à l'égard de l'Eucharistie, quand même il faudroit concevoir ce mystere comme les Ministres le conçoivent. Car 1°. la vertu séparée que les Calvinistes ont inventée est la chose du monde la plus inconnue, & par conséquent la moins capable de servir de fondement à une métaphore. 2°. Le corps de Jesus Christ n'étant, selon eux, qu'au ciel, & par conséquent cette transmission de sa vertu au pain étant inconcevable, & ne se trouvant de plus expliquée en aucun lieu, l'esprit ne conçoit qu'un effroyable éloignement entre la chair de Jesus Christ & ce pain : & ainsi il ne peut pas être moins disposé qu'il l'est par cette doctrine, à se servir d'une expression qui marque ou une vérité réelle ou une parfaite union.

CHAPITRE VII.

Que ces expressions qui marquent le changement du pain & du vin, sont clairement déterminées à signifier un changement de substance par la suite des lieux où elles sont employées.

Quoique les preuves qui naissent de la nature du changement décrit par les Peres, des caracteres qu'ils lui attribuent, des expressions dont ils se servent pour l'exprimer, déterminent clairement l'esprit à le prendre pour un changement de substance, il y en a encore une autre plus sensible, pour ainsi dire, que celles-là, & qui, sans détruire directement les solutions des Ministres, & en leur accordant même en apparence tout ce qu'ils demandent, en détruit néanmoins tout l'effet, & établit la vérité catholique d'une maniere si claire, qu'il n'y a qu'une opiniâtreté aveugle qui y puisse résister.

Car quand tous ces catalogues magnifiques, dont les Ministres se servent pour expliquer les passages des Peres qui marquent le changement

LIV. VI. CH. VII. du pain & du vin au corps & au sang de Jesus Christ, auroient tout l'effet qu'ils peuvent desirer : quand leurs comparaisons seroient aussi justes qu'elles sont fausses & défectueuses, qu'en pourroient-ils conclure, sinon que ces passages détachés de ce qui les précede & de ce qui les suit, ne sont pas incapables par eux-mêmes de recevoir un sens de figure ou d'efficace? C'est tout ce qu'ils peuvent demander. Mais on leur veut bien donner quelque chose de plus, & leur permettre de supposer (quoiqu'on ait fait voir le contraire) qu'il n'y a point de caractere marqué dans aucun de ces passages qui applique tellement l'esprit au changement de substance, que métaphysiquement parlant, on ne le puisse appliquer à quelqu'autre nature de changement. Tout cela ne fera encore rien pour eux; parce que nous avons d'autres moyens que ceux-là pour reconnoître le sens précis des expressions, & pour distinguer celles qu'on doit prendre en un sens métaphorique de celles qu'on doit entendre à la lettre. Il est rare au contraire que l'esprit se détermine par-là; ce qui l'arrête à un sens plutôt qu'à un autre ne venant pas d'ordinaire d'une seule raison, mais d'un grand nombre de raisons probables, qui font ensemble une raison concluante & décisive : parce que l'esprit juge & doit juger qu'il est impossible que celui qui parle ne se soit apperçu de la pente que toutes les parties de son discours avoient à un certain sens, où que s'en étant apperçu, il n'en eût pas expressément éloigné l'idée, s'il ne l'avoit pas effectivement eue dans l'esprit.

Après cette ouverture, il suffiroit de renvoyer les personnes sinceres à la quatrieme Catéchese mystagogique de S. Cyrille de Jerusalem : au trente-septieme Chapitre de celle de S. Grégoire de Nysse : au Chapitre IX de l'instruction que S. Ambroise a faite pour les nouveaux baptisés : à la cinquieme Homélie pour la Pâque, entre celles qui sont attribuées à Eusebe Evêque d'Emese : au quatrieme Chapitre du quatrieme livre, & au premier du sixieme de l'Auteur du Traité sur les Sacrements. Car sans examiner chaque expression en particulier, la seule lecture des endroits que je viens de citer doit faire conclure qu'il faudroit qu'ils eussent été insensés, s'ils avoient parlé de la sorte sans avoir la Transsubstantiation dans l'esprit.

Mais parce que les fausses subtilités ont obscurci ce discernement naturel dans les Ministres, & dans ceux qu'ils ont entêtés de leurs vaines solutions, il faut essayer de leur aider à le recouvrer, & de leur rendre sensible par une autre voie, ce qu'ils sentiroient d'eux-mêmes sans cette malheureuse prévention.

Qu'ils choisissent donc entre les expressions qu'ils comparent avec celles par lesquelles les Peres marquent le changement du pain au corps de

Jesus Christ, celles qu'ils jugeront les plus clairement métaphoriques, & les plus fausses dans le sens littéral : je dis qu'en les proposant dans le même enchaînement que les Peres proposent celles du changement du pain & du vin, & y joignant les mêmes suites, elles deviendront littérales ; que tout le monde les prendra pour littérales, & que si ce sens littéral est faux & hérétique, la proposition sera fausse & hérétique. Liv. VI. Ch. VII.

On convient par exemple avec Aubertin, qu'il est clair qu'il ne faut pas prendre à la lettre ce passage de S. Grégoire de Nysse : *La chair de Jesus Christ n'étoit pas la même chose que sa divinité, avant que d'être changée en divinité.* Il est certain que par ce changement de la chair en la divinité, il n'entend pas un changement de substance, mais un changement de qualité, & qu'il a seulement voulu dire qu'elle en a été remplie, que la divinité a détruit dans cette chair tout ce qu'elle avoit de mortel & de corruptible, qu'elle l'a fait entrer dans un état tout divin. Cela est évident, comme je viens de dire, soit que l'on considere ce passage sans liaison, soit qu'on l'examine dans le lieu même. Mais cela cesseroit d'être clair, si l'on enchassoit ce passage dans un discours semblable à celui que S. Cyrille de Jerusalem fait de l'Eucharistie. C'est ce qui paroîtra clairement en comparant les deux discours suivants, dont l'un est pris de la quatrieme Catéchese de S. Cyrille, l'autre en est l'imitation dans une autre matiere, qui est celle du changement du corps de Jesus Christ en divinité.

« Si Jesus Christ est maintenant esprit, » comme le dit l'Ecriture : *Spiritus ante* » *faciem ejus Christus Dominus* ; s'il a été » glorifié de la gloire qu'il a eue avant » la création du monde, peut-on dou» ter que sa chair ne soit maintenant » sa divinité, & qu'elle n'ait été changée » en un pur esprit ? Puisque la divine pa» role nous assure que Jesus Christ est » esprit, qui osera en douter, & dire » que sa chair n'est pas un esprit ?

Puisque Jesus Christ nous dit du pain : ceci est mon corps, *qui en osera désormais douter ? Puisqu'il nous dit :* ceci est mon sang, *qui osera le révoquer en doute, & dire que ce n'est pas son sang ?*

« Il a autrefois changé l'eau en vin par » sa seule volonté, & l'on ne croira pas » qu'il puisse changer son corps en un » esprit ? Il a bien fait ce miracle pour les » autres, & nous refuserons de croire

Il a changé autrefois l'eau en vin, qui approche fort du sang ; & nous ne le jugerons pas digne d'être cru, quand il dit qu'il a changé le vin en son sang ? S'il a

LIV. VI. CH. VII.

» qu'il en ait fait un semblable pour lui-» même? Croyons donc, & croyons sans » hésiter, que la chair de Jesus Christ est » maintenant esprit & divinité. Car sous » l'apparence de chair c'est la divinité » qui a été vue après la résurrection. Les » Apôtres qui la virent ne devoient donc » pas considérer ce qu'ils voyoient com-» me une simple chair, puisque c'étoit » un pur esprit & la divinité même, se-» lon l'Ecriture. Car encore que leurs » sens leur suggérassent que c'étoit de » la chair qu'ils voyoient, la foi les de-» voit fortifier. Ils n'en devoient pas ju-» ger par les yeux, & ils devoient être » fortement persuadés qu'ils avoient de-» vant eux la divinité. Il faut donc aussi » que nous croyions que cette chair qui » leur apparut n'étoit point de la chair, » quoique leurs yeux le leur rapportas-» sent. Il faut que nous soyons pleine-» ment persuadés que ce qui leur parois-» soit matiere ne l'étoit point, mais que » c'étoit une substance spirituelle".

fait ce miracle si prodigieux étant appellé à des noces humaines, ne confesserons-nous pas encore plutôt qu'il donne son corps & son sang aux enfants de l'époux? Recevons donc avec une entiere certitude le corps & le sang de Jesus Christ: car c'est son corps qui nous est donné sous le type du pain, & son sang que nous recevons sous le type du vin.... Ne considérez donc pas ce que vous recevez comme de simple pain & de simple vin; puisque c'est le corps & le sang de Jesus Christ, selon les paroles du Seigneur. Car encore que les sens vous le suggerent, que la foi néanmoins vous fortifie. Ne jugez pas cela par le goût; mais soyez fortement persuadés par la foi, que le corps & le sang de Jesus Christ vous est donné. Croyez donc & soyez fortement persuadés, que ce pain qui vous paroît n'est pas du pain, quoique le goût le juge tel, mais le corps de Jesus Christ; & que ce vin que vous voyez n'est pas du vin, quoiqu'il semble tel au goût, mais que c'est le sang de Jesus Christ.

Que pourroit-on dire, je le demande encore une fois, d'un homme qui parleroit de la sorte? Et peut-on désavouer, pour peu qu'on ait de bonne foi, que ce discours ne fût faux & hérétique, & qu'il ne marquât une conversion réelle de la chair de Jesus Christ en sa divinité?

Que seroit-ce donc si l'on ajoutoit à ces expressions de S. Cyrille sur l'Eucharistie, celles de S. Ambroise, en les appliquant à ce changement de la chair en la divinité? Si après s'être fait cette objection: *Mais les Apôtres virent une autre chose que la divinité, comment dites-vous donc que cette chair étoit la divinité*, on la résolvoit en disant, que la nature

de cette chair étoit changée en la divinité par la puissance de Dieu? Si l'on se servoit de tous les miracles de Dieu pour le prouver? Si l'on y employoit la création du monde & l'Incarnation, pour en conclure qu'ayant bien pu donner l'être à cette chair, il la pouvoit bien changer en esprit: & qu'enfin on ajoutât qu'il en faut être pleinement persuadé, & confesser de cœur & de bouche *que le corps de Jesus Christ est maintenant un pur esprit?*

Que feroit-ce si l'on y appliquoit les comparaisons, les doutes, les expressions de S. Grégoire de Nysse, & qu'on proposât cette question, comment *il se peut faire que la chair de Jesus Christ fût par-tout jointe au Verbe qui est par-tout*, comme il propose celle-ci: *Comment il se peut faire que le corps de Jesus Christ soit sans diminution dans tous ceux qui communient*, & qu'on la résolût, en disant que c'est parce qu'elle est devenue un pur esprit; & que l'on y joignît les comparaisons des changements les plus réels & les plus substantiels, & toujours en recourant à la toute-puissance de Dieu?

Peut-être que ceux même qui seroient dans cette erreur, n'affecteroient pas de s'exprimer avec tant de force; parce que l'on ne suppose pas une si grande résistance dans l'esprit des autres à comprendre ce qu'on leur dit. Cependant c'est ainsi que les Peres ont agi à l'égard de la doctrine de la présence réelle & de la Transsubstantiation, & ils expriment ces dogmes par une suite de paroles qui y appliquent encore tout autrement l'esprit; & qu'il est bien moins possible de détourner à un autre sens que celles dont nous nous sommes servis pour exprimer l'erreur du changement de la chair de Jesus Christ en esprit. Car il n'y a point d'homme de bonne foi qui puisse comparer ces expressions que nous avons représentées à côté les unes des autres, sans demeurer d'accord que la seule différence qu'il y a, c'est que celles qui portent au sens de la Transsubstantiation, sont bien moins susceptibles du sens de figure & d'efficace, que celles qui portent au sens du changement de la chair de Jesus Christ en esprit.

Car ce passage de la chair de Jesus Christ à un état glorieux, mérite bien mieux ces grandes comparaisons de la création du monde & de l'Incarnation, & l'on peut dire même qu'elles ne sont ridicules, étant appliquées à ce sens, que parce que la nature ne permet pas qu'on emploie des preuves pour établir des propositions exprimées métaphoriquement avec quelque obscurité, & sur-tout en y continuant si long-temps; au lieu qu'il y a une disproportion entiere de ces grandes comparaisons avec l'établissement d'une figure, & même avec cette prétendue efficace.

Enfin ce changement de la chair de Jesus Christ en cet état glorieux, souffre bien mieux & le doute qu'on a marqué, & l'expression du doute,

LIV. VI. CH. VII. & la réponse au doute, & la confirmation de la foi contre le doute, & l'exclusion du rapport des sens, que le sens de figure ou de vertu que les Ministres veulent trouver dans les paroles de S. Cyrille & de S. Ambroise, qui ne donne lieu à rien de tout cela.

Il n'y a donc en effet aucune comparaison entre les expressions qui signifient le changement du pain au corps de Jesus Christ, & ces autres qui exprimeroient le changement de cette chair en la divinité; ces dernieres étant infiniment plus foibles, moins précises, plus propres à être prises par métaphore. Cependant elles suffiroient, comme j'ai dit, pour persuader à toute la terre, qu'un Auteur seroit effectivement engagé dans cette erreur.

Je m'imagine que le parti que prendra M. Claude pour éluder cette comparaison, sera de nier hardiment que ce discours établisse cette hérésie, & qu'il dira qu'il est très-orthodoxe & très-catholique. Il nous accusera même apparemment d'être peu intelligents dans les figures, comme Zwingle accuse ceux qui n'avoient pas cette flexibilité d'esprit qui prend tout en un sens figuratif, d'être grossiers dans l'intelligence des tropes: *Crassulus es, ut video, in intelligendis tropis.* Mais s'il en vient jusqu'à ce point, il suffira, pour le guérir d'une si étrange illusion, de le renvoyer à sa propre expérience, & de lui soutenir qu'il n'oseroit parler de cette sorte en prêchant à Charenton, & sur-tout en expliquant aussi peu ce qu'il voudroit dire, que S. Cyrille & S. Ambroise l'expliquent: & qu'il l'oseroit encore moins, en donnant à des enfants ou à des personnes peu instruites les premieres teintures de la foi touchant la nature de Jesus Christ, comme les Peres se sont servis sur l'Eucharistie des expressions que nous avons rapportées, pour instruire des personnes à qui ils donnoient les premieres instructions de ce mystere.

Que si cela ne le persuade pas encore, j'avoue que je perds l'espérance de lui pouvoir être utile par des discours & par des raisons. Mais si c'est perdre du temps à son égard, il n'en sera peut-être pas de même à l'égard de beaucoup d'autres moins prévenus & plus équitables que lui. Et je ne puis croire que la seule réflexion qu'ils feront sur l'usage que nous venons de faire de cette expression de S. Grégoire de Nysse, *que la chair de Jesus Christ est changée en la divinité*, qui fait voir clairement qu'une expression métaphorique devient littérale par la seule union avec un grand nombre d'autres expressions, qui, toutes considérées séparément, pourroient plus souffrir un sens métaphorique que celles dont les Peres se servent à l'égard de l'Eucharistie; je ne puis croire, dis-je, que cette seule considération ne suffise pour les convaincre, non seulement qu'il n'y a aucune apparence d'entendre en un sens métaphorique les expressions

expressions des Peres qui marquent le changement du pain & du vin au corps & au sang de Jesus Christ; mais encore qu'il n'y a rien en général de plus trompeur, de moins sincere, de plus sujet à l'illusion que toute la méthode d'Aubertin. Car toute son adresse consiste à séparer en plusieurs petites parties les passages des Peres composés de plusieurs expressions qui portent toutes à un même sens, & qui conspirent toutes à imprimer la même idée, de les faire considérer séparément & sans avoir égard à la liaison & au rapport qu'elles ont les unes aux autres, & ensuite de chercher dans les Peres des expressions qui se prenant en un sens métaphorique, paroissent néanmoins semblables à ces expressions détachées.

Il y réussit mal le plus souvent, & jamais il n'en trouve presque qui aient un véritable rapport avec celles auxquelles il les compare, comme je l'ai déja fait voir en plusieurs occasions, & en particulier à l'égard de celles qui regardent le changement dont il s'agit. Mais quand elles seroient toutes aussi semblables qu'elles le sont peu, il y auroit encore une différence infinie; parce que les siennes ne sont que des expressions détachées, qui, bien loin de pouvoir être prises pour littérales dans les lieux d'où elles sont tirées, y sont visiblement déterminées au sens métaphorique: au lieu que les nôtres sont des expressions qui s'entretiennent & qui se fortifient l'une l'autre, qui conspirent toutes au sens littéral, sans qu'il y ait rien qui en détourne l'esprit; de sorte que quand elles seroient par elles-mêmes susceptibles d'un autre sens, cet enchaînement & le rapport qu'elles ont avec celles qui les suivent & qui les précedent, les en rend absolument incapables. Il ne faut donc regarder ces comparaisons d'expressions qui font tout ce qu'il y a de spécieux dans le Livre d'Aubertin, que comme un jeu d'esprit où il s'est plu à étaler inutilement ce qu'il a recueilli dans les Peres, mais qui n'a rien de solide dans le fond, & rien de propre à nous faire discerner leur sens véritable, dont on ne doit point juger par des expressions détachées, mais par toute la suite de leurs discours.



CHAPITRE VIII.

Que de ce que les Peres ont déclaré unanimement que l'Eucharistie étoit la vérité & l'accomplissement des figures de l'Ancien Testament, & de ce qu'ils l'ont préférée à ces figures, en ce qu'elle étoit le corps de Jesus Christ, il s'ensuit qu'ils n'ont point pris ces paroles, ceci est mon corps, *en un sens de figure.*

LA voie que nous avons prise dans cet examen de la doctrine des Peres, de considérer particuliérement les expressions & les conséquences qui sont nées du sens auquel ils ont entendu ces paroles, *ceci est mon corps*, nous conduit naturellement à faire réflexion sur les comparaisons que les Peres font de l'Eucharistie avec les Sacrements de l'ancienne Loi, que tout le monde avoue n'avoir été que des figures; parce que ces comparaisons sont si ordinaires dans leurs Ecrits, qu'elles peuvent très-justement tenir lieu d'un langage commun, & généralement établi par toute la Tradition.

Etant communes comme elles sont, il ne se peut aussi qu'elles ne soient naturelles; parce qu'il n'est pas croyable qu'un grand nombre d'Auteurs se puissent porter à des comparaisons éloignées de l'idée qu'ils auroient d'une chose, & à s'exprimer tous d'une maniere bizarre & contraire à la nature, comme nous l'avons souvent remarqué.

Mais pour bien entrer dans la force des passages que nous allons alléguer, il est bon de considérer auparavant de quelle sorte les Peres ont dû parler selon qu'ils auroient eu dans l'esprit, ou le sens de *figure* ou le sens de *réalité*: c'est ce qui n'est pas difficile à décider; car il ne faut que se demander à soi-même, si l'Eucharistie n'étant que la figure du corps de Jesus Christ, il s'ensuivroit qu'elle fût la vérité, l'accomplissement, le corps des Sacrements de l'ancienne Loi, & que le sacrifice de Melchisedech, la manne, l'Agneau paschal, les pains de proposition n'en fussent que les figures & les ombres? S'il s'ensuivroit qu'elle fût le corps de Jesus Christ en la comparant à ces figures, & que ce soit en cela qu'elle les surpasse? On verra sans doute qu'il s'ensuit de-là tout le contraire, & qu'on en doit conclure qu'elle n'est elle-même qu'une ombre & une figure; qu'elle n'est point le corps de Jesus Christ, & qu'elle ne surpasse nullement les autres figures par elle-même, mais seulement par quelques circonstances étrangeres & extérieures, qui sont, disent les Calvinistes.

1°. Que l'Euchariftie eft figure d'une chofe paffée; au lieu que les Sacrements Judaïques ne l'étoient que de chofes avenir. Liv. VI. Ch. VIII.

2°. Qu'elle eft plus expliquée & plus entendue, parce qu'encore qu'elle confifte en des fignes plus éloignés, néanmoins la fignification en eft plus conftante par l'explication expreffe que l'on y joint.

Ce font-là, à dire vrai, de bien petits avantages. Car il n'y avoit donc qu'à bien expliquer la fignification de la manne & de l'Agneau pafchal pour les rendre égaux à l'Euchariftie, & même plus excellents, puifque d'eux-mêmes ils avoient un rapport plus naturel avec la chofe fignifiée. Mais quelque grands que fuffent ces avantages, ils ne fauroient donner lieu de dire qu'elle eft la vérité à l'égard des figures légales, qu'elle en eft l'accompliffement, & qu'elle les furpaffe autant que le corps de Jefus Chrift furpaffe les chofes terreftres & matérielles. Et ce ne font point là des termes par lefquels on exprime des idées fi petites & fi communes.

Auffi Aubertin, qui doit mieux favoir que perfonne à quoi porte fon opinion, foutient formellement qu'il eft faux, à le prendre à la rigueur, que ces Sacrements Judaïques fuffent des figures de l'Euchariftie. Et parce qu'il voyoit bien qu'il étoit aifé de le prouver par les Peres, il a tâché de fe mettre à couvert de leur autorité, en l'affoibliffant, & faifant paffer ce qu'ils ont dit pour des penfées fans folidité. *C'eft*, dit-il, *une conjecture de quelques anciens Peres, qui ont cherché en Orateurs des figures de nos myfteres dans l'ancien Teftament, & qui les ont appliquées en Prédicateurs: d'où l'on ne peut pas, comme je crois, tirer des arguments fort folides.* Aubert. p. 197.

M. Claude après Aubertin, dit nettement *que les figures légales trouvant leur accompliffement en Jefus Chrift hors de l'ufage de l'Euchariftie, rien ne nous oblige de les rapporter à ce faint Sacrement.* M. Claud. contre le P. Nouet, p. 179.

En effet, ils ne raifonnent pas mal felon leurs principes; & jamais un homme qui les fuivra ne s'avifera de confidérer les Sacrements anciens comme figures de ceux de la Loi nouvelle, & encore moins de les y oppofer comme des ombres aux corps folides. Mais en fuppofant au contraire le fens & la doctrine catholique, il n'y a rien de plus naturel que d'en conclure que l'Euchariftie eft la vérité & l'accompliffement des figures légales, & qu'elle les furpaffe autant que le corps du Fils de Dieu furpaffe de fimples fignes. Il ne fe faut point donner la gêne pour tirer cette conféquence; il ne faut point forcer fon imagination pour fe porter à ces expreffions; il ne faut que fuivre la nature & la lumiere de la raifon.

Si ces figures fe rapportent toutes à Jefus Chrift, comme il s'enfuit néceffairement de l'état même de l'Ancien Teftament, & comme les Miniftres en demeurent d'accord; qu'il eft aifé de conclure qu'elles fe rapportent auffi à Jefus Chrift réellement caché fous les fymboles euchariſ-

 ques! & qu'avec cela tous les autres rapports sont naturels & faciles à démêler !

Car le moyen de ne pas voir, que comme la manne nourrit les Israélites, non en tous les lieux ni en tous les temps, mais dans le désert avant qu'ils fussent entrés dans la terre qui leur étoit promise, après quoi elle cessa; de même les Chrétiens sont nourris de Jesus Christ dans l'Eucharistie pendant tout le temps de leur pélerinage dans le désert de ce monde; cette nourriture devant cesser, comme dit S. Cyrille, lorsqu'étant entrés dans le ciel, figuré par cette terre promise, ils seront unis à Jesus Christ d'une maniere toute spirituelle & toute conforme à cet état tout spirituel & tout divin.

Qu'autant que cet agneau qui s'immoloit tous les ans à la fête de Pâque, représente peu l'Eucharistie considérée comme du pain & du vin figures de Jesus Christ, autant la représente-t-il naturellement, quand on la regarde comme contenant Jesus Christ en un état d'immolation mystique, & devant servir de nourriture au peuple de Dieu pour le préserver de la mort.

Que les pains de proposition qu'on offroit tous les jours à Dieu, & qui se rapportoient à Jesus Christ comme tous les autres Sacrements de l'ancienne Loi, représentent parfaitement l'état où il est dans l'Eucharistie; c'est-à-dire, offert tous les jours à Dieu sous la forme de pain, & servant tous les jours de nourriture à ceux qu'il a associés à son royal Sacerdoce.

Il est donc aussi difficile que ceux qui ne croiroient pas la présence réelle, s'arrêtent à considérer ces rapports des Sacrements Judaïques avec l'Eucharistie, & qu'ils les expriment de cette sorte, comme il est difficile que ceux qui la croient ne les découvrent & ne les expriment pas comme ont fait les Peres. Et c'est par-là qu'il faut juger des Auteurs que nous allons citer, dont nous ne ferons d'abord que rapporter les passages, pour répondre ensuite aux mauvaises défaites par où les Ministres prétendent les éluder.

Je commencerai par Origene, qui parle ainsi en son Homélie VII sur les Nombres: *En ce temps-là on se nourrissoit en énigme de la manne, & maintenant la chair du Verbe Dieu est sans énigme & par elle-même le vrai aliment.*

Que si Aubertin fait semblant d'ignorer ce que signifie cette chair sans énigme opposée à la manne énigmatique, il l'apprendra des passages suivants.

Cap. 10. Eusebe de Césarée, dans le premier Livre de la Démonstration Evangélique, exprime en ces termes la différence des Sacerdoces de la Loi nouvelle & de l'ancienne, qu'il fonde sur la différence des Sacrifices: *C'est avec raison qu'accomplissant tous les jours la mémoire de son corps & de*

son sang, & étant honorés d'un Sacerdoce & d'un Sacrifice plus excellent que les anciens, nous ne croyons plus qu'il nous soit permis de nous rabaisser jusques aux éléments & aux cérémonies de la Loi, qui ne contenoient que des symboles & des images, & non la vérité même.

Ainsi, selon Eusebe, les Sacrements de la Loi ancienne ne contenoient que des symboles & des images par opposition à ceux de la Loi nouvelle, qui contiennent, selon lui, la vérité même. Et comme il est certain par ce passage même, que les anciens Sacrements contenoient la vérité du corps de Jesus Christ en figure & en image, & même en vertu, selon les Calvinistes, il faut que le Sacrifice de la Loi nouvelle la contienne, selon Eusebe, non en figure & en image, mais en effet & en réalité. Nous examinerons dans la suite les chicaneries ridicules d'Aubertin sur ce passage.

S. Ambroise, dans le Traité fait pour l'instruction des nouveaux baptisés, marque cette différence encore plus clairement, & en faisant voir en quel sens on dit que l'Eucharistie est la vérité de la manne. Et il est bien étrange qu'Aubertin, après s'être obligé de rapporter ce lieu tout entier, *integrum adducemus*, en retranche d'abord les onze lignes que je vais traduire. Cap. 9. Aubert. p. 498.

Considérez lequel est le plus excellent, du pain des Anges ou de la chair de Jesus Christ, qui est le corps de la vie. La manne venoit du ciel, & ce corps est au dessus du ciel; la manne étoit un aliment céleste, la chair de Jesus Christ est la chair du Maître des cieux; la manne étoit sujette à se corrompre, lorsqu'on la réservoit à un autre jour; mais cette chair est exempte de corruption, & en exempte celui qui la mange dignement. L'eau sortit d'une pierre pour les Juifs, & c'est le sang de Jesus Christ qui coule pour vous; l'eau les a désaltérés pour un temps, & ce sang vous lave pour jamais. Le Juif qui a bu de cette eau, n'a pas laissé d'avoir encore soif; & quand vous aurez bu de ce sang, vous en serez pour jamais délivrés. Ce que les Juifs faisoient se passoit en figure; mais ce que vous faites se passe en vérité. Si donc ce que vous admirez n'est qu'une ombre, combien grande doit être la chose même dont l'ombre a été digne d'admiration!

Voilà ce qu'Aubertin a jugé à propos de retrancher, comme marquant apparemment avec trop de clarté la comparaison de la manne avec le vrai corps de Jesus Christ, & non pas avec une prétendue efficace, ainsi qu'il prétend. Voici maintenant ce qu'il rapporte, & qui suffit néanmoins pour le convaincre. *Je vas vous montrer que ce qui s'est passé parmi les Juifs n'étoit qu'une ombre. Ils buvoient*, dit l'Apôtre, *de la pierre qui les suivoit, & cette pierre étoit Jesus Christ; mais plusieurs d'entr'eux déplurent à Dieu, & demeurerent morts dans le désert. Or ces choses n'étoient que les figures de ce qui nous arrive. Reconnoissez donc que les Sacrements*

 des Chrétiens sont plus excellents que ceux de l'ancienne Loi. Car la lumiere est préférable à l'ombre, la vérité à la figure, le corps de l'auteur à la manne du ciel. Et pour montrer qu'il entend parler du corps de Jesus Christ dans l'Eucharistie, il se propose immédiatement après ce doute: *Peut-être, me direz-vous, je vois autre chose que le corps de Jesus Christ.*

L. 4. c. 5. L'Auteur du Livre des Sacrements releve l'Eucharistie au dessus de la manne, presque en mêmes termes & par les mêmes raisons. *Puisque le Seigneur Jesus*, dit-il, *nous assure que nous recevons son corps & son sang, devons-nous douter de la fidélité de ses paroles? Reprenons le discours que nous avons commencé. C'est une chose grande & digne d'admiration, que Dieu ait voulu faire descendre la manne du ciel: mais lequel est plus excellent de cette manne ou du corps de Jesus Christ? Oui le corps de Jesus Christ, qui est l'auteur du ciel. De plus, ceux qui ont mangé la manne sont morts; mais celui qui mange ce corps en reçoit la rémission de ses péchés & l'exemption de mourir pour l'éternité. C'est pourquoi ce n'est pas par une vaine cérémonie que vous dites, Amen; confessant ainsi en esprit que vous recevez le corps de Jesus Christ. Le Prêtre vous dit: Le corps de Jesus Christ, & vous répondez, Amen. Que votre cœur soit pénétré de ce que votre bouche confesse.*

On ne sauroit marquer plus clairement que ce corps de Jesus Christ, ce corps de l'auteur du ciel, ce corps plus excellent que la manne, est cela même que nous recevons, & que nous protestons de recevoir. Mais comme ce passage importunoit Aubertin, il a trouvé bon de ne le pas rapporter: si bien que de deux passages décisifs, il en tronque un de plus de la moitié, & omet entiérement l'autre.

Gaudence Evêque de Bresse, en comparant de même tant la Passion que l'Eucharistie avec l'Agneau paschal, comme la vérité avec la figure, préfere l'Eucharistie par une raison qui marque parfaitement qu'il la regarde comme le corps même de Jesus Christ. *Dans la Pâque légale qui n'étoit qu'une ombre*, dit-il, *on ne tuoit pas un seul agneau mais plusieurs. Car il y en avoit un pour chaque maison, un seul ne pouvant servir à tous; parce que ce n'étoit pas véritablement la Passion du Seigneur, mais seulement la figure; & que la figure n'est pas la vérité, mais l'imitation de la vérité.... Donc dans la vérité où nous sommes maintenant, un seul est mort pour tous, & c'est le même qui étant immolé dans le mystere du pain & du vin, nourrit ceux qui le reçoivent dans toutes les Eglises particulieres. Il vivifie ceux qui croient en lui: il sanctifie ceux qui* LE CONSACRENT. *C'est la chair de l'agneau, c'est son sang. Car le pain qui est descendu du ciel a dit lui-même, que le pain qu'il donneroit étoit sa chair pour la vie du monde.*

(Tract. 2. in Exod.)

Hom. 45. S. Chrysostôme exprime en plusieurs lieux & d'une maniere admirable,

cette opposition de l'Euchariſtie aux Sacrifices anciens, comme de la vérité à la figure. Dans ſon Commentaire ſur S. Jean, après avoir dit que Jeſus Chriſt *ſe mêle en nous, qu'il joint ſon corps avec le nôtre:* après avoir dit, *qu'il ſe laiſſe toucher & manger:* après avoir dit, *que ce ſang chaſſe les démons loin de nous & qu'il y attire les Anges, parce que les démons fuient des lieux où ils voient le ſang du Seigneur, & que les Anges au contraire y accourent*, il ajoute: *Si la figure de ce ſang a tant eu de force dans le Temple des Juifs, & lorſqu'en Egypte leurs portes en furent marquées, quelle ſera la force de la vérité même de ce ſang? Ce ſang*, dit-il encore, *purgeoit les péchés dans la figure, & s'il a eu tant de vertu en cette maniere; ſi la mort a tellement appréhendé l'ombre de ce ſang, combien ſera-t-elle épouvantée par la vérité même?* LIV. VI. CH. VIII.

Que ces termes s'accordent peu avec le ſentiment de ceux qui croient que nous ne recevons que l'efficace & la figure du ſang de Jeſus Chriſt, & que les Juifs recevoient l'un & l'autre auſſi-bien que nous, & qu'ainſi il leur étoit préſent comme à nous, en figure & en efficace, & qu'il ne nous l'eſt non plus en réalité qu'à eux!

Il dit dans l'Homélie XXIV ſur la premiere aux Corinthiens, que *Dieu, par une bonté ineffable, avoit ſouffert qu'on lui offrît autrefois le ſang des bêtes à cauſe de l'imperfection de ceux qui vivoient ſous la Loi ancienne: mais qu'il a changé ce Sacrifice en un autre bien plus grand & plus terrible, ayant ſubſtitué une autre victime, & commandé qu'on* L'OFFRÎT LUI-MÊME, *au lieu d'immoler des animaux.* Ainſi, ſelon ce paſſage, l'Euchariſtie qui eſt offerte, eſt Jeſus Chriſt même dans la vérité, & non pas en repréſentation, puiſque les animaux immolés l'étoient auſſi de cette maniere.

Et dans l'Homélie précédente: *Comme vous mangez*, dit-il, *le corps du Seigneur, les Juifs mangeoient la manne; & comme vous buvez ſon ſang, ils buvoient de l'eau de la pierre.* Et un peu plus bas: *Il a donné aux Juifs la manne & l'eau, & il vous donne ſon corps & ſon ſang.* Hom. 23.

Et dans l'Homélie qu'il a faite expreſſément ſur ces paroles de S. Paul: *Je ne veux pas que vous ignoriez, mes freres, que tous nos peres ont été dans la nuée;* après avoir établi cette regle, que ce qui n'eſt que figure ne doit pas être égal à la vérité, ni auſſi ne contenir rien de la vérité, il fait voir que cela ſe rencontre dans les figures du Baptême; & pour montrer la même choſe de celles de l'Euchariſtie, il ajoute, que comme nous avons *un breuvage admirable, qui eſt le ſang de Jeſus Chriſt, ils avoient de même un breuvage qui étoit admirable dans ſa nature, qui étoit l'eau du rocher.*

Il dit dans l'Homélie de la trahiſon de Judas, en comparant notre Pâque avec la Pâque des Juifs: *Que Jeſus Chriſt n'a pas ſeulement établi notre Pâque, mais qu'il a été fait lui-même notre Pâque*, καὶ αὐτὸς πάσχα ἐγένετο.

Il dit que dans la même table on célébra l'une & l'autre Pâque, de la figure & de la vérité: que comme les Peintres ont accoutumé de dessiner d'abord imparfaitement le tableau qu'ils veulent faire, & qu'ensuite ils y ajoutent la vérité des couleurs; Jesus Christ en fit de même en cette rencontre: car dans la même table il célébra la Pâque figurative qui fut comme un crayon, & il y ajouta la véritable (a).

Et cette vérité, selon S. Chrysostôme, étoit *Jesus Christ même devenu la Pâque;* c'étoit ce corps, dont ce Saint dit en s'adressant à Judas: *Voici ce corps qui tu as vendu: voici ce sang dont tu as traité avec les Pharisiens. O miséricorde de Jesus Christ! ô fureur de Judas! Il vendoit son Maître trente deniers, & Jesus Christ lui donna le sang qu'il avoit vendu.*

Il ne parle pas moins clairement dans l'Homélie aux Néophytes: *Lorsque l'ennemi,* dit-il, *apperçoit, non le sang de la figure dont on arrosoit les poteaux, mais le sang de la vérité qui reluit dans la bouche des fideles, il se retire beaucoup plutôt; & si l'Ange a épargné l'image, l'ennemi sera bien plus effrayé quand il verra la vérité même.*

Enfin, on ne peut rien dire de plus fort pour marquer cette opposition de l'Eucharistie aux Sacrements de l'ancienne Loi, en ce qu'elle contient Jesus Christ, que ce que ce Pere a dit sur le Pseaume 133. *Considérez,* dit-il, *quelle doit être votre sainteté, vous qui avez reçu des symboles beaucoup plus grands que n'étoient ceux du sanctuaire des Juifs. Car au lieu des Chérubins, vous avez le Maître des Chérubins: vous n'avez pas l'urne, ni la manne, ni les tables de pierre, ni la verge d'Aaron; mais vous avez le corps & le sang du Seigneur; vous avez l'esprit au lieu de la lettre, & la grace qui passe toutes les pensées des hommes, & le don ineffable. Que votre sainteté soit donc d'autant plus grande, que Dieu vous a accordé de plus grands signes & de plus grands Sacrements.*

S. Jérôme a parlé le même langage, comme il est clair par ce que nous avons déja rapporté de son Commentaire sur S. Matthieu, où il dit, qu'*après l'accomplissement de la Pâque typique & la manducation de l'Agneau paschal, Jesus Christ passa au vrai Sacrement de la Pâque, & que comme Melchisedech avoit offert en figure du pain & du vin, Jesus Christ rendit présente la vérité de son corps & de son sang;* car nous avons montré que c'est le véritable sens de ces dernieres paroles; & par ce qu'il dit encore sur l'Epître à Tite en parlant de l'Eucharistie, *qu'il y a autant de différence entre les pains de proposition & le corps de Jesus Christ, qu'entre l'ombre & le corps, l'image & la vérité, les figures des choses avenir & ce qui étoit représenté par ces figures.*

S. Aug.

(a) Voyez le Cardinal du Perron, qui explique fort bien cette comparaison. Liv. 1. de l'Eucharist. pag. 71. 72. 73.

S. Augustin exprime la même chose si clairement, qu'il n'y a rien à desirer après ce qu'il en dit dans la Cité de Dieu sur ces paroles de l'Ecclésiaste, *que l'unique bien de l'homme consiste à manger & à boire. De quoi*, dit-il, *est-il plus croyable que ces paroles s'entendent que de cette table où le Prêtre & le Médiateur du Nouveau Testament nous appelle selon l'ordre de Melchisedech, & qui consiste en son corps & en son sang? Car ce sacrifice a succédé à tous les autres sacrifices de l'Ancien Testament, qui étoient les figures du sacrifice avenir: & c'est pourquoi nous reconnoissons que c'est par prophétie que ce même Médiateur dit dans le trente-neuvieme Pseaume: vous n'avez point voulu de sacrifice & d'oblation, mais vous m'avez formé un corps, puisqu'au lieu de tous ces sacrifices & de toutes ces oblations, c'est son corps qu'on offre & qu'on distribue à ceux qui s'y présentent pour y participer.*

Liv. VI. Ch. VIII. De Civit. Dei. l. 17. c. 20.

Il explique encore plus amplement la même doctrine sur le Pseaume XXXIX. *Les sacrifices anciens ont été ôtés*, dit-il, *comme n'étant que de simples promesses, & on nous en donne qui contiennent l'accomplissement.* Data *sunt completiva. Qu'est-ce qu'on nous a donné pour accomplissement? Le corps que vous connoissez, mais que vous ne connoissez pas tous, & plût à Dieu qu'aucun de ceux qui le connoissent, ne le connoisse à sa condamnation! Vous n'avez point voulu, dit Jesus Christ, de sacrifice & d'oblation. Quoi donc! nous sommes maintenant sans sacrifice? A Dieu ne plaise! mais vous m'avez formé un corps. Vous avez rejeté ces sacrifices afin de former ce corps, & devant qu'il fût formé vous vouliez bien qu'on vous les offrît. L'accomplissement des choses promises a fait cesser les promesses: car si ces promesses subsistoient, ce seroit une marque qu'elles ne seroient pas accomplies. Ce corps étoit promis par quelques signes. Les signes qui marquoient la promesse ont été ôtés, parce que la vérité qui étoit promise a été donnée. Nous sommes dans ce corps, nous en sommes participants.*

Le même S. Augustin parle généralemnet de tous les Sacrements de la Loi nouvelle par opposition à ceux de l'ancienne, dans ce passage tiré de l'explication du Pseaume LXXIII. *Nous n'avons pas les mêmes Sacrements que ceux de l'ancienne Loi, parce qu'il y a bien de la différence entre les Sacrements qui donnent le salut, & les Sacrements qui promettent le Sauveur. Les Sacrements du Nouveau Testament donnent le salut; les Sacrements de l'Ancien le promettoient.* Mais il est facile de voir que l'Eucharistie étant comprise dans ces Sacrements, & cette qualité de donner le salut lui étant par conséquent attribuée par S. Augustin, il faut qu'elle le donne en donnant le Sauveur même. Car on peut bien dire du Baptême qu'il est efficace & qu'il donne le salut, sans dire qu'il communique Jesus Christ même; parce que la vertu qu'il a de nous régénérer & de nous purifier

 est marquée dans l'Ecriture. Mais n'y ayant rien de cela à l'égard de l'Eucharistie, & tout étant renfermé dans ce qu'elle est appellée *corps de Jesus Christ*, on ne lui peut raisonnablement attribuer aucune efficace pour le salut, qu'en supposant qu'elle en contient réellement l'auteur, & qu'elle nous le communique, comme nous avons souvent remarqué.

S. Cyrille d'Alexandrie n'enseigne pas seulement en passant cette excellence de l'Eucharistie au dessus de la manne & de l'Agneau paschal, mais il s'en sert comme d'une doctrine constante parmi les Chrétiens pour réfuter l'erreur de Nestorius. *Les Juifs*, dit-il, *mangeoient de la chair de l'agneau immolé: & cela seul qui n'étoit que la figure & que l'ombre, ne laissoit pas de les garantir de la mort. Que sera-ce donc des Chrétiens, eux à qui la vérité a été manifestée, c'est-à-dire Jesus Christ, & à qui il a donné sa chair à manger?* C'est ce qu'il dit sur l'Agneau paschal, & voici de quelle sorte il parle de la manne.

Contr. Nest. pag. 112.

Parce, dit-il, *que les Israélites relevoient fort Moyse de leur avoir donné la manne qui tomba du ciel pour ceux qui étoient dans le désert, & qui étoit la figure de l'Eucharistie, la Loi ancienne n'étant qu'une ombre de la nouvelle; Jesus Christ, pour les faire passer à la connoissance de la vérité, rabaisse prudemment la figure. Cette manne, leur dit-il, n'étoit point le pain de vie; c'est moi-même qui le suis, & qui vivifie toutes choses, & qui m'introduis moi-même par la chair qui m'est unie, dans ceux qui me mangent.* Et ensuite ayant cité le passage du sixieme Chapitre de S. Jean: *Ma chair est vraiment viande*, il conclut cette comparaison de l'Eucharistie avec la manne par ces paroles. *Considérez*, dit-il, *de quelle sorte il demeure en nous, & nous fait surmonter la corruption, en entrant lui-même dans nos corps, & cela par sa propre chair* καὶ διὰ τῆς ἰδίας σαρκός, *qui est le véritable aliment; au lieu que l'ombre de la Loi & tout son culte n'avoit point de vérité.* Ainsi l'Eucharistie est la vérité selon lui, parce qu'elle contient la propre chair de Jesus Christ.

Il répete la même doctrine dans le quatrieme Livre de son Commentaire sur S. Jean, & dans plusieurs lieux de ses Glaphyres & de son Livre de l'Adoration, en rapportant les sacrifices de l'ancienne Loi à l'Eucharistie, comme à la vérité signifiée.

Chap. 2. C'est encore dans ce même sens que Théodoret, comme nous avons déja vu, dit dans son Commentaire sur l'Epître aux Corinthiens, *que le Seigneur mit fin à la Pâque typique, qu'il montra l'original de cette figure & ouvrit la porte aux mysteres du salut; & qu'il donna son corps, non seulement aux onze Apôtres, mais au Disciple même qui le trahit.* Et il faut ici donner à M. Claude la louange qu'il mérite, de ce que rapportant ce passage, il ne s'est pas amusé à chicaner ridiculement comme Aubertin,

& à prétendre que par cet original de la Pâque, Théodoret n'a pas entendu l'Euchariſtie, puiſqu'il le cite au contraire pour montrer que les Peres ont regardé l'Euchariſtie comme l'original de l'Agneau paſchal. Liv. VI. Ch. VIII.

Je n'ajouterai plus à tant de témoins de ce langage de l'Egliſe que deux Auteurs du cinquieme ſiecle. Le premier eſt Salvien, qui, dans le Livre qu'il adreſſe à l'Egliſe Catholique répandue par tout le monde, contre les déſordres de ſon temps, exprime en ces termes la différence de l'état des Juifs & de celui des Chrétiens. *Les Juifs*, dit-il, *avoient l'ombre : nous avons la vérité. Les Juifs étoient les eſclaves : nous ſommes les enfants adoptifs. On les a aſſervis au joug : on nous a donné la liberté. Ils ont eu la lettre qui tue ; & nous avons l'eſprit qui vivifie. Les Juifs ont paſſé par la mer au déſert : & nous nous entrons au ciel par le Baptême. Les Juifs ont mangé la manne : & nous nous mangeons Jeſus Chriſt. Les Juifs ont mangé la chair des oiſeaux ; & nous la chair de Dieu : les Juifs la roſée du ciel ; nous le Dieu du ciel.*

Le ſecond eſt S. Léon, qui parle ainſi du changement que fit Jeſus Chriſt de la Pâque ancienne en celle qu'il a établie. *Afin*, dit-il, *que l'ombre cédât au corps, & que les images ceſſaſſent en préſence de la vérité, l'ancien culte eſt aboli par un nouveau Sacrement ; l'ancienne hoſtie fait place à une autre ; une hoſtie fait place à une autre hoſtie ; un ſang exclut un ſang ; & la fête légale eſt changée pour être accomplie.*

Ceux qui auroient eſſayé de prévoir le langage que doit produire la doctrine de la préſence réelle, & le ſens naturel de ces paroles : *ceci eſt mon corps*, dans la comparaiſon des Sacrements de la Loi ancienne avec ceux de la nouvelle, ont ſans doute ſujet d'être pleinement ſatisfaits ; & il eſt difficile qu'une idée ait jamais porté à des expreſſions qui marquaſſent plus vivement tout ce qu'elle enferme.

Les Peres ont dit tout ce que pouvoient dire des gens fortement perſuadés que l'Euchariſtie étoit le corps de Jeſus Chriſt, & que les anciens Sacrements ne l'étoient pas ; & ils n'ont rien dit au contraire de ce qui devoit venir dans l'eſprit de ceux qui n'y euſſent conſidéré qu'un certain avantage de clarté naiſſant de quelques circonſtances étrangeres. Tous ces paſſages rempliſſent parfaitement notre attente, & trompent étrangement celle des Miniſtres. Auſſi ils ne ſauroient s'en taire ; & ils déclarent nettement que, ſelon leur ſens, il n'y a rien en tout cela de ſolide. Mais ce n'eſt pas aſſez, il faut qu'ils ajoutent qu'il n'y a rien de raiſonnable ; & le mal eſt qu'ils ne trouveront point que perſonne ſe ſoit jamais mis en peine d'expliquer ces expreſſions, & de les réduire à un bon ſens. Ainſi l'hypoteſe des Miniſtres enferme d'abord ces trois conſéquences, qui ne paſſent

 pour rien à leur égard ; mais qui paroîtront fort absurdes à ceux qui en jugeront sans prévention.

1°. Que presque tous les Peres ont mal raisonné sur la comparaison de la Loi ancienne avec l'Eucharistie, en disant que ces anciens Sacrements en étoient la figure.

2°. Qu'ils ont tous exprimé ce mauvais raisonnement d'une maniere bizarre & extravagante, en disant que l'Eucharistie en étoit la vérité & l'accomplissement, & qu'elle les surpassoit autant que le corps de Jesus Christ surpasse les êtres terrestres & matériels.

3°. Qu'aucun des Peres ne s'est exprimé raisonnablement sur ce sujet; aucun n'ayant marqué que ces Sacrements n'étoient moins nobles que l'Eucharistie, que parce qu'elle signifioit la même chose plus clairement. Car il faut bien remarquer qu'encore que quelques Peres aient dit en général, que les Sacrements de la Loi nouvelle étoient des signes plus clairs que tous ceux de l'ancienne, aucun n'a dit néanmoins que cette plus grande clarté fût la raison pour laquelle on considéroit les uns comme les ombres & les images, & les autres comme la vérité.

Il faut que les Calvinistes digerent d'abord ces conséquences, & les Ministres, comme j'ai dit, ne s'en défendent pas. Ils se retranchent à dire, qu'il ne s'ensuit pas de ces expressions que les Peres aient cru la présence réelle, & il ont travaillé comme ils ont pu à y trouver diverses défaites que nous allons examiner.

CHAPITRE IX.

Que les nouvelles lumieres que M. Claude croit avoir trouvées pour se défaire de ces passages ne sont que des illusions.

LA subtilité d'Aubertin s'est trouvée réduite sur le sujet des passages que nous avons allégués dans le Chapitre précédent, à dire que l'Eucharistie est préférée par les Peres aux anciens Sacrements, & qu'elle en est considérée comme la vérité & l'accomplissement, pour trois raisons.

1°. Parce qu'elle est une figure plus claire, tant à cause qu'elle marque un événement accompli, qu'à cause qu'elle est accompagnée de la parole évangélique qui l'explique.

2°. Parce qu'elle leur a succédé.

3°. Parce qu'elle a plus de vertu.

Mais soit que M. Claude ait eu quelque honte de réduire toutes ces grandes expressions des Peres qui préferent l'Eucharistie à la manne, à

l'Agneau paschal, & à tous les anciens Sacrements, comme étant *le corps de Jesus Christ*, *le corps de l'auteur de la vérité & la vérité même*, à des idées si petites, si basses, & qui ont si peu de rapport à des termes si grands & si élevés; soit qu'il ait été bien aise de se signaler en disant quelque chose de lui-même, & en ne marchant pas toujours sur les pas des autres, lui qui dans la vérité a pour le moins autant de génie & d'invention qu'eux, il a mieux aimé dans sa Réponse au P. Nouet, avoir recours à une nouvelle Philosophie, qu'il est d'autant plus nécessaire d'examiner ici, qu'il nous y renvoie lui-même dans sa troisieme Réponse à la Perpétuité, en nous promettant que l'on y trouvera de quoi se satisfaire, & que les solutions qu'il donne au même lieu à un passage de S. Isidore, & à plusieurs autres en d'autres endroits, ne sont appuyées que sur cette nouvelle découverte. Il la propose à son ordinaire d'un air mystérieux & magnifique.

p. 650.

« Pour éclaircir, dit-il, la doctrine des Peres sur ce sujet, il faut » poser trois distinctions, dont la premiere regarde la Loi, la seconde » Jesus Christ, la troisieme nos Sacrements.

p. 182.

» Je dis donc premiérement, que la Loi peut être considérée à deux » égards; ou comme une alliance temporelle, qui n'apportoit aux Israélites » que des avantages corporels & mondains, la délivrance d'Egypte, la » conservation des premiers nés, le passage de la mer rouge, l'eau du rocher, la manne, la colomne de feu, & enfin la terre de Chanaan avec » toute son abondance; ou comme une Alliance céleste qui leur communiquoit les biens de l'ame, la sanctification, la consolation, l'espé» rance d'une meilleure vie; & à ce dernier égard elle étoit en substance » la même que la Religion Chrétienne. C'étoit l'Evangile en sommaire & » en abrégé; l'ébauche de ce que Jesus Christ a ensuite plus clairement & « plus distinctement achevé. Mais quoi qu'il en soit, c'étoit la même Re» ligion en substance que celle que nous avons.

» Je dis secondement, que Jesus Christ peut être considéré, ou immé» diatement en lui-même comme une personne divine, qui ayant pris » notre chair, a fait en elle-même l'œuvre de notre salut, & est ensuite » monté au ciel pour y régner éternellement: ou comme un objet qui » nous est offert & communiqué par quelques moyens extérieurs, c'est-à» dire, par la parole & par les Sacrements, par l'eau du Baptême, & » par le pain & le vin de l'Eucharistie.

» Enfin, je dis que nos Sacrements peuvent être considérés en deux » manieres; ou conjointement avec les objets qu'ils représentent & qu'ils » communiquent; ou séparément & par distinction d'avec eux, en tant » que ce sont des Sacrements ou des signes qui nous conduisent à Jesus » Christ: à-peu-près comme on peut considérer un aqueduc, ou con-

LIV. VI. CH. IX. » jointement avec l'eau qu'il contient, auquel sens on dira qu'il abreuve » toute une ville; ou par opposition à son eau, auquel sens vous direz » que c'est un canal qui porte l'eau; ou si vous voulez, comme on peut » considérer des Lettres de grace que le Prince donne, ou conjointement » avec la grace qu'elles apportent, auquel sens vous dites que c'est la » grace du Prince, ou par distinction d'avec l'objet qu'elles signifient, » auquel sens vous dites, non que c'est la grace, mais que c'est des Let- » tres de grace ".

Les distinctions coûtent si peu à M. Claude qu'il en fait encore naître quatre autres de la premiere & de la troisieme. « Pour m'expliquer, » dit-il, avec plus de netteté, je dis que quand ils ont pris la Loi en ce » sens, c'est-à-dire, comme alliance temporelle, ils en ont fait quatre sortes » d'oppositions; la premiere à Jesus Christ considéré en lui-même, & c'est » la plus ordinaire & la plus commune; car vous en trouvez des exem- » ples à chaque page.

» La seconde à ce même Jesus Christ considéré dans l'usage de la parole » & des Sacrements. Ainsi S. Cyrille d'Alexandrie dit que la manne sen- » sible donnée aux Israélites n'étoit qu'une image, mais que Jesus Christ » est la vraie manne. Car il nous nourrit à la vie éternelle, & par ses » préceptes de piété, & par son Eulogie mystique. Il a à-peu-près les » mêmes pensées sur l'Agneau paschal; & il ne feroit pas difficile d'en » produire d'autres exemples, si cela pouvoit tomber en contestation.

» La troisieme opposition est aux Sacrements considérés conjointement » avec leur objet; & c'est dans ce sens que S. Ambroise a comparé le mi- » racle qui se faisoit en la Piscine avec notre Baptême. *Les Juifs*, dit-il, » *avoient un signe, mais vous avez la foi. Un Ange descendoit vers eux,* » *mais le S. Esprit vient à vous. Une créature travailloit pour eux, mais* » *Jesus Christ le maître des créatures opere en vous. Alors un seul homme* » *étoit guéri, mais maintenant la guérison est répandue sur tous les hommes.*

» La quatrieme opposition est aux Sacrements mêmes séparés & distin- » gués de leur objet: *Si nous voulons montrer les figures de nos Sacre-* » *ments*, dit Théodoret, *nous n'avons qu'à mettre en avant l'Agneau paf-* » *chal, & le sang dont les portes des Israélites furent arrosées, le passage* » *de la mer rouge, l'eau du rocher, la manne, & un nombre presque* » *infini d'autres choses; car par ces figures on démontre la vérité*".

Qui doute que des gens peu éclairés qui voient cette distinction en trois membres, subdivisés en quatre autres, proposée d'un air hardi, qui sont frappés de ce qu'elle a de vrai, sans pénétrer ce qu'elle a de faux, & qui ne prennent pas la peine d'en faire une application exacte aux passages des Peres, ne s'imaginent que M. Claude y a parfaitement satis-

fait? Le moyen qu'ils démêlent toutes les fauſſetés qu'il y a ſubtilement gliſſées, & qui produiſent un mécompte terrible dans l'application? Ainſi cet exemple eſt très-propre pour montrer que ce n'eſt pas un métier bien difficile que celui de tromper le monde, & qu'il n'y a point d'abſurdité qu'on ne faſſe paſſer, en amuſant ainſi les perſonnes, ou ſimples, ou peu inſtruites, ou peu appliquées (ce qui comprend preſque tous les hommes) par des diſcours généraux, confus, éblouiſſants, pourvu qu'on ſache ſoutenir tout cela par un air déciſif, & qu'on ne ſe trahiſſe pas ſoi-même par des marques de défiance.

C'eſt un effet qu'on ne ſauroit empêcher; & tout ce que l'on peut, c'eſt de diſſiper ces fauſſes lueurs pour ceux qui ne s'y attachent pas avec une opiniâtreté inflexible, comme je vas tâcher de faire, en découvrant les illuſions de ce diſcours.

Premiérement, cette double conſidération de la Loi comme alliance temporelle, & comme alliance céleſte, eſt entiérement fauſſe: car la Loi, comme Loi ne fut jamais une alliance céleſte. Il n'y en a qu'une, qui eſt la nouvelle, & tous ceux qui ont obtenu le ſalut dans l'Ancien Teſtament, n'y ſont parvenus qu'en vertu de l'alliance que Jeſus Chriſt a apportée & ſcellée de ſon ſang, & point du tout par celle de Moyſe. C'eſt ce que les Peres, & particuliérement S. Auguſtin, enſeignent en une infinité de lieux après S. Paul: & Calvin qui ſuppoſe le contraire, & qui s'eſt imaginé que Dieu avoit fait une alliance ſpirituelle avec la poſtérité charnelle d'Abraham, ne ſe fonde que ſur de vaines conjectures démenties par S. Paul & par les Peres. Ce ſeroit le ſujet d'un plus grand diſcours. Mais comme M. Claude avance cette doctrine ſans preuve, & qu'elle eſt formellement contraire à l'Ecriture, qui nous dit *que la Loi opere la colere, qu'elle ne conduit à rien de parfait, qu'elle a été réprouvée pour ſon inutilité*; & qui ne nous dit nulle part, comme fait M. Claude, *qu'elle communique les biens de l'ame, la ſanctification, la conſolation, l'eſpérance d'une meilleure vie*, c'eſt à lui à prouver ces propoſitions téméraires: & cette contrariété viſible à l'Ecriture ſuffit aux autres pour les rejetter.

Ce qu'il y a de vrai eſt, que la Loi n'étant d'elle-même qu'une alliance temporelle, mais qui repréſentoit l'alliance céleſte, on la pouvoit néanmoins conſidérer en deux manieres; l'une par rapport aux biens temporels qu'elle regardoit directement, & qu'elle conféroit réellement; l'autre par rapport aux biens ſpirituels, qu'elle ne donnoit ni ne contenoit, mais dont elle étoit la figure.

La premiere maniere étoit celle des Juifs charnels, qui ne conſidéroient l'obſervance extérieure de la Loi, que comme un moyen d'éviter des maux, ou d'obtenir des biens temporels; & la ſeconde étoit celle des

Juifs spirituels, des Prophetes & des Justes qui ont vécu avant Jesus Christ, qui, appartenant à l'Ancien Testament selon l'alliance charnelle de la Loi, appartenoient par une anticipation de grace au nouveau & à l'Eglise de Jesus Christ, dont quelques membres avoient déja paru dans le monde avant que le Chef y vînt, & qu'on en vît paroître le corps, comme dit S. Augustin.

Or il est vrai que ces Juifs spirituels voyoient d'autres rapports dans les Sacrements Judaïques que les Juifs charnels, & qu'ils les considéroient comme des figures & des images du Nouveau Testament auquel ils appartenoient déja.

La seconde partie de la distinction de M. Claude, qui est de considérer Jesus Christ *ou comme une personne divine, ou comme nous étant communiqué par les Sacrements*, est encore trompeuse & imparfaite ; parce que les Peres ne s'arrêtent pas à cette idée générale que Jesus Christ nous est communiqué par les Sacrements, mais qu'ils la rendent particuliere, en disant qu'il nous est communiqué spirituellement & corporellement par son esprit & par son corps, & par son corps reçu en nous, entrant en nous, demeurant en nous, mêlé avec notre chair. De sorte que c'est agir de mauvaise foi, que de demeurer dans ces idées confuses de communication, lorsque les Peres les réduisent, comme nous avons tant fait voir, à des idées si particulieres, si précises, si nettes & si distinctes.

La troisieme partie de la distinction est aussi mal entendue & mal exprimée, non qu'il ne soit bien certain que l'on considere souvent les Sacrements selon tous les principes d'opération qu'ils contiennent, tant extérieurement qu'intérieurement ; & qu'ainsi on regarde le Baptême comme l'eau & le S. Esprit joints ensemble, lavant le corps & purifiant l'ame conjointement ; & l'Eucharistie comme le corps de Jesus Christ joint à une forme extérieure de pain & de vin ; & que l'on les considere quelquefois aussi selon leur partie extérieure. Mais dans la premiere considération, on ne regarde point si cette chose spirituelle considérée avec le signe extérieur, en est l'objet ou si elle ne l'est pas, mais si elle se rencontre véritablement & effectivement dans le Sacrement. Quand le S. Esprit ne seroit pas représenté par l'eau du Baptême, comme M. Claude a témoigné d'en douter, on ne laisseroit pas de l'y considérer, parce qu'il y est & qu'il y opere. Et au contraire, quand l'objet n'est pas le principe des opérations sacramentales, on ne l'enferme point dans la notion du Sacrement. Ainsi l'on ne dit point que l'Eucharistie soit le peuple, & que l'on reçoive le peuple, & qu'elle surpasse les Sacrements de l'ancienne Loi, autant que l'Eglise surpasse les aliments terrestres, & des sacrifices de bêtes, parce que l'Eglise n'est qu'objectivement dans l'Eucharistie,

charistie, & qu'elle n'y est pas comme un principe d'opération effective- ment présent. Liv. VI. Ch. IX.

Ces trois membres de la distinction étant donc pleins d'illusions, la subdivision du premier & du troisieme en quatre autres l'est encore beaucoup plus.

Car il est premiérement très-faux, que quand les Peres ont comparé les Sacrements de la Loi ancienne avec ceux de la nouvelle, ils les aient considérés de la maniere que M. Claude le fait entendre; c'est-à-dire, par un simple rapport à des choses purement temporelles. Ils les ont comparés comme figures, comme ombres, comme signes; & ces notions enferment le rapport au Nouveau Testament & à la Loi de grace, que personne ne nie avoir été figurée par l'autre: & c'est en considérant dans les Sacrements de l'ancienne Loi ce rapport à Jesus Christ, cette préfiguration de Jesus Christ, qu'ils préferent ceux du Nouveau Testament à ceux-là, comme la vérité à l'image, le corps solide à l'ombre.

Que M. Claude ne prétende donc pas nous en faire accroire par sa fausse distinction de la Loi ancienne en alliance temporelle & spirituelle. Toute temporelle qu'elle étoit, elle étoit figurative; & c'est en cette qualité de figurative & non seulement de temporelle, que les Peres disent qu'elle n'est que l'ombre & l'image des nouveaux Sacrements. Et les Peres en marquant cette préférence, enfermoient expressément dans les Sacrements de l'ancienne Loi, cette qualité qu'ils avoient de figurer ceux de la nouvelle, & non pas seulement celle de procurer des avantages temporels.

2°. Il est très-faux que le rapport des Sacrements Judaïques avec Jesus Christ considéré en lui-même, soit universellement le plus commun. Car au contraire il est bien plus fréquent aux Peres de considérer la manne comme figure de l'Eucharistie, que de la regarder comme figure de Jesus Christ en lui-même: & le sacrifice de Melchisedech, qui étoit un Sacrement de la Loi de nature, est presque toujours rapporté à l'Eucharistie, aussi-bien que les pains de proposition, qui en sont un de la Loi écrite.

La seconde comparaison des Sacrements avec Jesus Christ, considéré dans l'usage des Sacrements, est aussi exprimée par M. Claude d'une maniere trompeuse; parce que les Peres ne demeurent pas, comme nous avons dit, dans une idée générale de Jesus Christ simplement communiqué par les Sacrements; mais qu'ils particularisent cette idée à l'égard de l'Eucharistie, en décrivant la maniere dont il s'y communique. C'est ainsi, comme nous avons vu, que S. Cyrille exprime cette communication,

LIV. VI. CH. IX. lorſque comparant l'Agneau paſchal comme une ombre avec Jeſus Chriſt communiqué dans l'Euchariſtie, il s'écrie : *Quel ſera donc l'état des Chrétiens, à qui la vérité, qui eſt Jeſus Chriſt, a été manifeſtée, & à qui il donne ſa chair à manger!* Et enſuite comparant la manne avec Jeſus Chriſt ſe communiquant par l'Euchariſtie, il dit : *Que Jeſus Chriſt avoit voulu rabaiſſer la figure, pour faire paſſer ceux à qui il parloit à l'intelligence de la vérité figurée, en leur diſant : Cette manne n'étoit point le pain de vie, c'eſt moi-même qui le ſuis, & qui m'introduis moi-même, par la chair qui m'eſt unie, dans ceux qui me mangent.*

Contr. Neſt. l. 4. c. 5.

Mais les principales illuſions de M. Claude ſont renfermées dans le troiſieme membre de la ſubdiviſion. Et pour démêler toutes ſes fauſſes ſubtilités, il faut les rapporter dans ſes propres termes.

M. Claud. contre le P. Nouet, p. 185.

« Quand on conſidere, dit-il, les Sacrements conjointement avec leur » objet, on leur attribue tout ce qu'on attribue à l'objet même. On dit » du Baptême qu'il nous régénere, qu'il nous ſanctifie, qu'il nous fait de » nouvelles créatures, bien que ce ſoient les effets, non de l'eau, mais » du S. Eſprit. On dit après S. Paul, que nous ſommes enſevelis avec » Jeſus Chriſt par le Baptême, parce que la mort de Jeſus Chriſt nous y eſt » repréſentée. On dit de même de la parole évangélique, que Jeſus Chriſt » nous eſt prêché, qu'il nous eſt offert, qu'il eſt crucifié devant nos » yeux, & que ſi nous le recevons avec foi il habite dans nos cœurs : & » l'on trouvera étrange que l'on diſe de l'Euchariſtie à cet égard, qu'elle » eſt le corps & la vérité des ombres légales? Elle l'eſt en effet, parce » qu'elle contient Jeſus Chriſt, qui eſt l'accompliſſement de la Loi; & elle » le contient, non ſubſtantiellement, mais myſtiquement, pour nous le » communiquer d'une maniere morale.

» Or c'eſt la ſeule maniere en laquelle il nous peut être utilement com- » muniqué; car quand j'aurois mille fois la ſubſtance de ſa chair ſur ma » chair, cela ne me profite de rien. Ce n'eſt point par-là que je dois » obtenir mon ſalut, mais j'en dois être participant, en le recevant com- » me mon Rédempteur par la foi & la dévotion de l'ame. Quand donc » les Peres auront dit de l'Euchariſtie à cet égard, qu'elle eſt le corps » & la vérité des figures de la Loi, on ne ſauroit, ſans abuſer de leurs » expreſſions, leur attribuer la réalité dont nous ſommes en queſtion. » Quand ils auront dit qu'elle eſt le corps de Jeſus Chriſt, le corps » du maître de toutes choſes, avec tous les titres qu'on lui peut donner » par oppoſition aux figures anciennes, il n'y aura rien en tout cela » qui nous doive faire la moindre peine; parce qu'ils ont parlé du Sa- » crement conjointement avec ſon objet, & dans cette vue ils en ont » parlé comme de l'objet même; ce qui eſt ſi ordinaire, qu'on en pour-

„ roit donner mille exemples même dans la vie civile. C'est dans ce sens Liv. VI.
„ qu'il faut entendre la comparaison que S. Ambroise a fait de la manne Ch. IX.
„ & de l'eau du rocher avec l'Eucharistie, dans le Livre des Initiés, où il Cap. 9.
„ prouve que cette derniere est plus excellente que les autres, *parce que*
„ *c'est ici le corps & le sang de Jesus Christ, le pain vivant qui est descendu*
„ *du ciel, qui apporte avec soi une vertu de vie éternelle*; au lieu que ce
„ n'étoit-là qu'un pain sujet à corruption, & qui n'empêchoit pas les hom-
„ mes de mourir, & une eau qui désaltéroit seulement pour un temps.

„ *Ces choses-là*, dit-il, *étoient l'ombre, mais celles-ci sont la vérité. Si*
„ *l'ombre même nous paroît admirable, combien grand doit être ce qui donne*
„ *de l'admiration par son ombre même?* Je sais qu'on abuse de ce passage;
„ & que le Pere Nouet n'a pas manqué de s'en servir dans un autre lieu:
„ mais ce que je viens de dire l'éclaircit si nettement, qu'il n'y reste plus
„ aucune difficulté. Car S. Ambroise oppose la manne & l'eau du rocher à
„ notre Sacrement pris conjointement avec son objet; & dans cette considé-
„ ration, il est vrai que c'est le corps de Jesus Christ, le pain vivant qui est
„ descendu du ciel, sans que pourtant on en puisse conclure aucune pré-
„ sence réelle ou substantielle, comme l'enseigne le Pere Nouet. En effet,
„ S. Ambroise ne compare-t-il pas là même le feu qu'Elie fit descendre
„ des cieux pour consommer son Sacrifice avec notre Baptême: *Dieu*, Ibid. c. 5.
„ dit-il, *envoya un feu visible à ces gens-là, afin qu'ils crussent: mais quant*
„ *à nous qui avons cru, nous en avons un invisible qui opere sur nous. Ils*
„ *l'eurent en figure, mais nous l'avons pour notre instruction. Croyez donc*
„ *que Jesus Christ est présent étant invoqué par les prieres des Prêtres. Il*
„ *a dit qu'il seroit là où il y auroit deux ou trois personnes assemblées en son*
„ *nom; & combien plus accordera-t-il sa présence où est l'Eglise, & où ses*
„ *mysteres sont célébrés?* Ne compare-t-il pas le miracle que Moyse fit sur
„ les eaux de Mara avec ce même Baptême? *Moyse*, dit-il, *jeta du bois* Ib. c. 30.
„ *dans la fontaine, & le Prêtre jette dans nos eaux la parole de la croix du*
„ *Seigneur, & elles reçoivent la douceur de la grace. Ne croyez donc pas*
„ *seulement à vos yeux corporels: car ce que vous ne voyez pas est plus visi-*
„ *ble que ce que vous voyez; parce que ce que vous voyez est temporel, mais*
„ *ce que vos yeux ne peuvent comprendre, & qui n'est visible qu'à l'esprit*
„ *& à la pensée, est éternel.* Il est évident qu'il considere le Baptême con-
„ jointement avec son objet, & qu'il en parle dans cette vue, sans pour-
„ tant prétendre d'établir aucune présence réelle. Il en fait de même de
„ l'Eucharistie ".

Voilà proprement en quoi consistent les nouvelles lumieres & les nouvelles subtilités de M. Claude, & à quoi aboutit tout cet appareil de distinctions. C'est le fruit de toutes ses spéculations, qui tendent uniquement

Liv. VI. Ch. IX. à persuader que quand les Peres ont préféré l'Eucharistie aux Sacrements de l'ancienne Loi, c'est qu'ils l'ont considérée avec son objet, & ces anciens Sacrements sans leur objet. Mais que ces lumieres sont ténébreuses! que ces subtilités sont fausses! & que j'ai de regret de voir que M. Claude n'emploie l'esprit que Dieu lui a donné, qu'à obscurcir des vérités claires, & à tromper ceux qui n'ont pas assez d'intelligence pour percer les nuages qu'il y répand!

J'ai déja fait voir que cette maniere de considérer les Sacrements avec leurs objets est vaine & chimérique; mais ce n'est pas à quoi je m'arrête présentement. La grande & capitale illusion de M. Claude, c'est qu'il fait faire aux Peres une comparaison des Sacrements de l'ancienne Loi avec ceux de la nouvelle, qui est d'une part entiérement extravagante, & de l'autre aussi opposée à leurs paroles qu'elle le peut être, & qu'ainsi cette solution nouvelle est également contraire à la bonne foi & au bon sens.

Pour éclaircir tout cela, il n'y a qu'à remarquer que comme l'Eucharistie, de ce qu'elle a pour objet le corps de Jesus Christ qu'elle figure, peut être considérée, selon M. Claude, avec le corps de Jesus Christ, & comme le corps de Jesus Christ, ce qu'il appelle la considérer conjointement avec son objet; de même les Sacrements de l'ancienne Loi ayant aussi leur objet, qui étoit Jesus Christ même & son corps, peuvent par conséquence être considérés conjointement avec leur objet, aussi-bien que l'Eucharistie. Mais comme, selon le même M. Claude, les Peres n'auroient pas trouvé grand sujet en ce cas de préférer l'Eucharistie à ces Sacrements, il leur fait avoir recours à une finesse aussi rare qu'il y en eut jamais. C'est de considérer d'un côté l'Eucharistie avec son objet, & de regarder de l'autre les Sacrements de l'ancienne Loi sans leur objet; & par ce moyen ces choses comparées, qui étoient égales si on les eût voulu considérer de la même sorte, comme il n'étoit pas difficile, & comme le bon sens le demandoit, deviennent inégales, non par la différence des choses en soi, mais par la différence de la maniere dont il leur a plu de les regarder. C'est sur cela, si l'on en croit M. Claude, que les Peres ont fondé les prérogatives qu'ils donnent à l'Eucharistie au dessus de la manne & des autres Sacrements de l'ancienne Loi, d'*être le corps de Jesus Christ* par opposition à ces Sacrements anciens: d'être *le corps de l'auteur de la manne & du ciel*: d'être *la vérité & l'accomplissement* de ces mêmes Sacrements.

Pour faire bien voir l'extrême absurdité de cette pensée & du procédé que M. Claude attribue aux Peres, je n'ai qu'à me servir d'un exemple qui doit la lui rendre sensible. Si quelqu'un avoit entrepris de montrer que la statue du Roi Louis XIII, qu'on voit dans la Place royale, est in-

niment plus excellente que celle qui repréſente le Roi Henri IV ſur le Pont-neuf, & que conſidérant bien ſérieuſement par l'invention de M. Claude, la figure de la Place royale conjointement avec ſon objet, & celle du Pont-neuf ſans ſon objet, il ſoutint hardiment qu'il y a autant de différence entre l'une & l'autre, qu'entre de la bronze & un Roi de France; entre des matieres mortes & inanimées & un Roi vivant & animé; entre un métal moins noble que les moindres animaux, ſans action, ſans pouvoir, & un grand Roi qui a été la terreur de toute l'Europe; n'eſt-il pas vrai que l'impertinence de ce raiſonnement eſt telle qu'on déſeſpéreroit de cet homme, & qu'à peine daigneroit-on lui dire qu'il ne tient qu'à lui de conſidérer de même la figure du Pont-neuf avec ſon objet, & celle de la Place royale ſans le ſien, pour donner à la premiere à ſon tour les mêmes avantages qu'il auroit donné à l'autre? S'amuſeroit-on à lui demander, de quel droit il ſe rend maître du ſort de ces figures par ſon ſeul caprice, & à lui remontrer ſérieuſement qu'il n'y a rien de plus ridicule que cette préférence fondée ſur la ſeule maniere de conſidérer les choſes, & non ſur leur eſſence même, parce que le bon ſens ne ſouffre pas que l'on conſidere les choſes qu'on veut comparer, l'une en une maniere, & l'autre en une autre, pour en prendre un prétexte de préférer l'une à l'autre?

N'eſt-il pas vrai même, que parce qu'on ne ſauroit ſoupçonner un homme d'une ſi impertinente penſée, & qu'elle ne vient pas ſeulement dans l'eſprit, ſi quelqu'un ſe mettoit à ſoutenir ſans découvrir ce beau principe, qu'il y a bien de la différence entre ces ſtatues, en ce que l'une eſt de métal & l'autre eſt un Roi vivant, on croiroit ſimplement qu'il auroit l'eſprit perdu, ſans s'aviſer de recourir à la ſubtilité de M. Claude pour le ſauver, en diſant qu'il conſidere peut-être l'une avec ſon objet & l'autre ſans ſon objet?

Si quelqu'un ſoutenoit de même qu'il y a bien de la différence entre Joſeph & Iſaac, tous deux figures de Jeſus Chriſt, parce que l'un n'étoit qu'une ombre & une figure, & l'autre étoit Jeſus Chriſt même, cette comparaiſon paſſeroit ſimplement pour inſenſée, & ceux qui la feroient pour inſenſés; on en auroit pitié, & on ne s'aviſeroit jamais de deviner qu'ils auroient fondé ces expreſſions ſur cette fineſſe, de conſidérer une de ces choſes comparée conjointement avec ſon objet, & l'autre ſans ſon objet.

Ne devroit-il donc pas avoir quelque honte d'avoir attribué aux Peres un procédé ſi ridicule, & de vouloir que des expreſſions autoriſées par toute la Tradition, ſoient fondées ſur un tel égarement? Ils conſidéroient, dit-il, l'Euchariſtie conjointement avec ſon objet; & c'eſt ſelon ce regard qu'ils l'ont préférée aux figures de l'ancienne Loi. Mais qui les

LIV. VI. CH. IX. empêchoit de considérer ces anciens Sacrements conjointement avec leur objet, aussi-bien que l'Eucharistie, pour les rendre égaux; & même de les considérer avec leur objet, & l'Eucharistie sans son objet, afin de pouvoir dire avec autant de raison, que la manne étoit la vérité & le corps de Jesus Christ, & que l'Eucharistie n'en étoit que la figure? Qui ne voit que cette préférence arbitraire, & qui dépend seulement du différent regard de l'esprit, n'est qu'une imagination & une chimere, au lieu que les Peres ont reconnu une excellence réelle, solide, véritable de l'Eucharistie au dessus des anciens Sacrements?

Mais quel sujet a M. Claude de dire que les Peres ont considéré dans cette comparaison les Sacrements de l'ancienne Loi *sans leur objet?* Ne les ont-ils pas regardés comme ombres, comme figures, comme images dans cette comparaison même? Et les mots d'ombre, de figure, d'image, ne sont-ce pas des relations qui enferment l'objet indirectement? C'est donc en les considérant avec leur objet qu'ils ont dit que l'Eucharistie étoit le corps de Jesus Christ, & qu'ils n'en étoient que les figures.

On peut tirer de ce que nous venons de dire trois remarques très-importantes pour l'établissement du véritable sentiment des Peres.

La premiere est, que quand les Peres ont comparé les Sacrements de la Loi nouvelle avec ceux de l'ancienne, comme ils ont considéré dans ceux de la nouvelle tout ce qui y étoit réellement compris, & tout ce qui s'y passoit effectivement; de même ils ont considéré dans les Sacrements de l'ancienne Loi tout ce qu'ils enfermoient réellement, & tout ce qui y étoit joint par l'ordre de Dieu. Ainsi comme ils ont enfermé dans la considération du Baptême, le Saint Esprit qui y opere la rémission des péchés qui nous y est donnée; Jesus Christ qui nous incorpore à lui, & dont nous sommes en quelque sorte revêtus; ils ont considéré aussi tout ce qu'ils ont pu dans les Sacrements de l'ancienne Loi. Ils ont regardé l'effet immédiat qu'ils produisoient, ils ont regardé leur signification & leur rapport à Jesus Christ & aux Sacrements nouveaux: mais ils n'ont point considéré ni le S. Esprit, ni la rémission des péchés, ni l'application du sang de Jesus Christ dans aucune des figures du Baptême, parce qu'ils n'ont point cru que Dieu y eût joint ni son esprit, ni la rémission des péchés, quoiqu'il l'accordât par anticipation à quelques Juifs, non par la vertu de ces figures, mais par une faveur toute gratuite qui n'étoit point attachée à ces moyens extérieurs. Ils ont considéré de même l'Eucharistie comme le corps de Jesus Christ, & la manne comme une simple figure, non pas par une union arbitraire de l'objet de l'Eucharistie avec le Sacrement, & un retranchement arbitraire de ce même objet à l'égard de la manne qui le signifie; mais parce que

l'Eucharistie est effectivement le corps de Jesus Christ, & que la manne ne faisoit que le figurer.

La seconde remarque est, que quand les Peres appellent l'Eucharistie le *corps de Jesus Christ*, par opposition à la manne, à l'Agneau paschal & aux autres Sacrements de l'ancienne Loi, ce ne peut être que dans un sens de réalité; parce qu'il est faux que la manne & l'Agneau paschal ne fussent pas le corps de Jesus Christ en figure: c'est pourquoi tous les passages des Peres où l'Eucharistie comparée aux anciens Sacrements est appellée le *corps de Jesus Christ*, comme sont ceux de S. Ambroise, de l'Auteur du Livre des Sacrements, de S. Chrysostôme, de S. Augustin, de S. Cyrille, de Théodoret & de Salvien sont absolument décisifs. Qui dit que l'Eucharistie est le corps de Jesus Christ & que l'Agneau paschal & la manne n'en étoient que l'ombre, ne peut prendre le mot *est* en un sens de figure, parce qu'en ce sens l'Agneau paschal & la manne étoient aussi le corps de Jesus Christ. Autrement ce seroit faire parler les Peres de la maniere du monde la plus insensée; parce qu'il faudroit qu'ils eussent entendu que l'Eucharistie est le corps de Jesus Christ parce qu'elle en est la figure, au lieu que l'Agneau paschal, considéré comme un simple être & non comme un signe, ne l'étoit pas.

Cela même ne peut subsister avec les passages des Peres, parce qu'ils remarquent expressément qu'ils regardent ces anciens Sacrements comme des figures du Christ; de sorte que si l'Eucharistie n'étoit le corps de Jesus Christ qu'en figure, la préférence que les Peres lui donnent comme étant le corps de Jesus Christ au dessus de ces Sacrements considérés comme figures, seroit aussi ridicule, que si l'on préféroit un tableau de S. Paul, que l'on appelleroit S. Paul par une expression abrégée, à un tableau de S. Pierre, qu'on appelleroit par une expression entiere & parfaite, tableau de S. Pierre, & non pas S. Pierre.

La troisieme remarque est, qu'encore que dans ces comparaisons des Sacrements de la Loi nouvelle avec ceux de l'ancienne, les Peres aient regardé les uns & les autres avec tout ce qui y étoit joint, & que ce soit par cette raison qu'ils ont considéré dans le Baptême & le Saint Esprit, & Jesus Christ, & la parole évangélique, & qu'ils y ont enfermé les effets & l'objet du Baptême; néanmoins toutes ces manieres de concevoir le Baptême ne les ont jamais portés à dire, que la raison pour laquelle le Baptême est préférable à la pierre du désert, à la mer rouge, à la Piscine, c'est qu'il est le Saint Esprit, & le sang de Jesus Christ, & la parole de Dieu. L'union de toutes ces choses dans l'idée du Baptême n'a jamais donné lieu à aucune de ces expressions. Ils ont dit que toutes ces choses se trouvoient dans le Baptême; mais jamais que le Baptême en fût au-

cune. Ils en auroient fait autant sans doute à l'égard de l'Eucharistie, s'ils l'avoient conçue comme les Calvinistes la conçoivent. Ils auroient dit, si l'on veut, qu'elle est préférable à ces anciennes figures, parce que la vertu de la chair de Jesus Christ nous y est communiquée, parce que nous y participons par la foi à cette chair: mais ils n'auroient jamais dit qu'elle leur est préférable, parce qu'elle est le corps de Jesus Christ & la vérité figurée, parce qu'elle est le corps de l'auteur de la manne & du Dieu du ciel. Ce sont des expressions contraires à la nature & au bon sens, principalement dans cette comparaison où il s'agit de préférer un Sacrement à un Sacrement, non en signification & en figure, par où ils sont tous deux égaux, mais en essence & en réalité; & c'est pourquoi tout ce qui a été dit, ou qu'on peut dire sur ce sujet, porte à une idée de réalité, & seroit faux si on l'entendoit autrement.

CHAPITRE X.

Suite des défaites de M. Claude & d'Aubertin, pour éluder les passages des Peres ci-dessus allégués.

MOnsieur Claude ne se contentant pas de cette union de l'objet avec le Sacrement pour fonder cette préférence, a encore recours à d'autres raisons qu'Aubertin touche quelquefois en passant, mais qu'il ne propose pas avec tant de force & d'éloquence que M. Claude; & c'est pourquoi pour ne lui rien ôter, il est bon de l'entendre parler lui-même.

« La quatrieme opposition, dit-il, n'a rien qui favorise la cause du Pere » Nouet, non plus que les autres. Car bien que les Peres aient regardé les » Sacrements anciens comme des ombres, dont les nôtres sont la vérité, » il ne s'ensuit pas que les nôtres soient réellement & substantiellement » Jesus Christ; mais il s'ensuit seulement qu'ils sont de vrais & solides Sa- » crements, des Sacrements d'une alliance éternelle & qui regardent l'ame, » au lieu que les autres étoient des images dépourvues de toute vertu sa- » lutaire, des Sacrements d'une alliance temporelle, & qui ne regardoit » que le corps. En effet, l'Agneau paschal, par exemple, en tant qu'il » étoit un mémorial du passage de l'Ange ou de celui des Israélites par la » mer rouge, n'étoit qu'une ombre creuse, & une figure vaine, si vous le » comparez avec notre saint Sacrement, qui est un mémorial efficace de » la délivrance que nous avons obtenue par Jesus Christ. La Circoncision » de même, en tant qu'elle étoit un signe de la promesse faite à Abraham » touchant la terre de Chanaan, & une confirmation de cette alliance que Dieu

„ Dieu avoit faite avec les Juifs, qui aboutiſſoit à des bénédictions ter-
„ reſtres; à cet égard, dis-je, elle n'étoit qu'une peinture vuide & impar-
„ faite; au lieu que notre Baptême, qui nous remet devant les yeux la
„ vertu du ſang de Jeſus Chriſt & celle de ſa Réſurrection, & qui nous en
„ communique le fruit, eſt un grand & ſolide Sacrement, le vrai original
„ de cet ancien Sacrement typique, comme les Sacrificateurs qui ſonne-
„ rent la trompette pour faire tomber les murailles de Jéricho, furent des
„ figures de nos Apôtres, qui ont fait retentir par tout le monde la pa-
„ role de l'Evangile, pour faire tomber l'empire du démon & de ſes idoles.
„ Mais comme ce dernier exemple n'emporte pas que les Apôtres aient été
„ réellement l'Evangile même, ni que leur parole ait été réellement &
„ ſubſtantiellement Jeſus Chriſt; comme on ne peut pas dire auſſi que le
„ Baptême ſoit réellement le ſang de Jeſus Chriſt, ni ſa mort ni ſa réſur-
„ rection, bien que la Circonciſion en fût une figure, l'on ne doit pas
„ dire non plus que l'Euchariſtie ſoit réellement & ſubſtantiellement Jeſus
„ Chriſt, encore qu'elle ait été figurée par l'Agneau paſchal & par la manne.
„ Nos Sacrements n'ont pas beſoin de cette réalité qu'on veut donner au
„ pain de l'Euchariſtie pour être l'original & la vérité de ces anciennes
„ ombres: car ils ont mille avantages qui les élevent à cette qualité. Sans
„ toucher ici à ce que S. Auguſtin a remarqué en quelque endroit: *Qu'ils*
„ *ſont plus faciles, plus purs, & plus auguſtes en leur célébration que n'étoient*
„ *les anciens*, il ne faut que conſidérer qu'ils ſont les Sacrements d'une
„ alliance réelle & ſalutaire, au lieu que les autres l'étoient d'une alliance
„ typique & corporelle; qu'ils confirment la plus haute & la plus grande
„ de toutes les promeſſes divines, au lieu que les autres confirment des
„ promeſſes terreſtres; qu'ils repréſentent à notre ame des objets vivifiants,
„ Jeſus Chriſt & toutes ſes graces, au lieu que les autres repréſentoient des
„ objets infiniment au deſſous de ceux-ci; qu'ils ſont accompagnés d'une
„ efficace ineffable qui change l'homme, & en fait une créature nouvelle,
„ au lieu que les autres n'avoient rien de tout cela, & au plus n'étoient
„ accompagnés que d'un eſprit de ſervitude; que leur participation eſt
„ ſuivie des plus admirables effets qui ſe puiſſent concevoir, au lieu que
„ les autres ne produiſoient que la crainte & un attachement mercenaire
„ aux choſes de la terre; il ne faut, dis-je, que conſidérer cela pour con-
„ clure que les Peres ont eu droit d'appeller ceux-là, ombres, figures &
„ images, & ceux-ci l'original & la vérité, ſans y établir pourtant la réalité
„ du Pere Nouet.

„ C'eſt dans cette oppoſition que S. Jérôme a dit: *Qu'il y a autant de*
„ *différence entre les pains de propoſition & le corps de Chriſt* (c'eſt-à-dire,

LIV. VI. CH. X. » le Sacrement, selon le style des Anciens) *comme entre l'ombre & le » corps, entre l'image & la vérité, entre les exemplaires des choses futures, » & ce qui étoit figuré par ces exemplaires.* C'est-là aussi que je rapporte ce » que Théodoret dit: Que *le Seigneur mit fin à la Pâque typique, & qu'il » montra l'original de cette figure, & ouvrit la porte à son mystere salutaire.* » Et ailleurs, *que la mer étoit la figure de notre Baptême, la pierre l'ombre » de nos ruisseaux immortels, & la manne l'image de notre viande céleste.* Et » ce qui est dit dans le Livre des Images attribué à Charlemagne: *Lorsque » les ombres légales ont pris fin, Dieu ne nous a point donné quelque signe » imaginaire, mais le Sacrement de son corps & de son sang. Car le mystere » du corps & du sang du Seigneur ne doit pas être appellé maintenant image, » mais vérité; non ombre, mais corps; non type des choses futures, mais ce » qui étoit préfiguré par les types* ".

Ce seroit faire une égale injustice si l'on refusoit à M. Claude la gloire d'être pompeux en expressions, ou qu'on lui accordât celle d'être solide & sincere dans ses raisonnements. Car le seul endroit que je viens de rapporter peut servir d'une preuve convaincante, qu'il sait donner un air grand & magnifique aux plus grossieres & aux plus visibles illusions.

On peut remarquer d'abord que ces nouvelles solutions ne sont pas destinées pour résoudre les passages où l'Eucharistie est appellée *le corps de Jesus Christ, l'auteur de la manne, le corps de la vie, la chair du maître des cieux, la chair incorruptible, le sang qui désaltere pour jamais, le corps de Jesus Christ qui est auteur du ciel, le sang qui chasse les démons & qui attire les Anges, Jesus Christ même, le sang de la vérité, le corps qui accomplit les promesses, la chair présentée à manger, Jesus Christ qui s'introduit par sa propre chair, la propre chair de Jesus Christ, le corps de Dieu*, & tout cela par opposition & avec préférence à la manne & autres Sacrements Judaïques. C'est de son autre solution des Sacrements conçus avec leur objet, qu'il a attendu ce grand effet; & comme il s'y est certainement trompé, & qu'il ne nous a produit dans cette distinction qu'une pensée contraire au sens commun, tous ces passages demeurent dans toute leur force, & n'ont pas reçu la moindre atteinte.

C'est donc fort inutilement que n'ayant rien à répondre à ces passages-là, il s'efforce de se défaire de ceux où l'Eucharistie est appellée simplement la vérité, & l'original des figures légales, & qu'il en va chercher tant de raisons. Car les Peres ne nous ont pas laissé ces raisons à deviner. Ils nous marquent clairement qu'ils l'appellent l'original & la vérité de ces figures, parce qu'elle est le corps de Jesus Christ. *La lumiere*, dit S. Ambroise, *est préférable à l'ombre, la vérité à la figure, le corps de l'auteur du ciel à la manne du ciel.* Et l'on peut voir la même chose dans les passages

que nous avons rapportés de S. Chryſoſtóme, de S. Auguſtin, de S. Cyrille, de Théodoret & de Salvien. De ſorte qu'être le corps de Jeſus Chriſt & être l'original & la vérité de ces figures, c'eſt la même choſe dans le langage des Peres; ou plutôt ce ſont deux propoſitions qui ſuivent l'une de l'autre. Ainſi comme il n'y a nulle conſéquence néceſſaire ni raiſonnable entre cette propoſition, l'Euchariſtie eſt le corps de Jeſus Chriſt, priſe au ſens des Calviniſtes, & expliquée par ces termes, l'Euchariſtie eſt la figure du corps de Jeſus Chriſt, & celle-ci: l'Euchariſtie eſt l'original & la vérité de la manne, il eſt impoſſible que les Peres qui ont conclu qu'elle étoit la vérité & l'original de la manne, de ce qu'elle eſt le corps de Jeſus Chriſt, aient entendu qu'elle l'étoit ſeulement en figure.

Et de-là il s'enſuit que comme les Peres, en appellant l'Euchariſtie le corps de Jeſus Chriſt en tant de manieres par oppoſition à ces figures légales, n'ont pu entendre autre choſe, ſinon qu'elle l'étoit réellement; auſſi en l'appellant original & vérité comme corps de Jeſus Chriſt, ils n'ont pu entendre autre choſe, ſinon qu'elle contenoit la vérité même du corps de Jeſus Chriſt, comme le dit S. Jérôme.

Cette expreſſion, que l'Euchariſtie eſt la vérité & l'original des figures légales, n'a donc point été laiſſée ambiguë par les Peres. C'eſt une expreſſion qu'ils ont ſouvent déterminée: & tant que ce qui la détermine ſubſiſtera, il eſt inutile à M. Claude de prouver que cette expreſſion ſéparée de ſes déterminations, & conſidérée en elle-même, pourroit recevoir un autre ſens.

N'eſt-ce donc pas une choſe pitoyable que ce qu'il entreprend de prouver lui étant inutile, il n'y réuſſiſſe même pas? Car il n'y eut jamais d'illuſion pareille à ce qu'il avance dans tout ce diſcours que nous venons de rapporter. Il ſe réduit à dire que l'Euchariſtie eſt appellée vérité à l'égard des figures légales, parce qu'elle eſt un Sacrement d'une alliance ſalutaire, au lieu que les autres l'étoient d'une alliance typique & corporelle.

2°. Qu'elle repréſente à notre eſprit des objets vivifiants, Jeſus Chriſt & toutes ſes graces; au lieu que les autres repréſentoient des objets infiniment au deſſous de ceux-là.

3°. Qu'elle eſt accompagnée d'une efficace ineffable; au lieu que les autres n'avoient rien de tout cela.

Qui ne croiroit là-deſſus que dans l'opinion de M. Claude les Sacrements de l'ancienne Loi n'avoient pas rapport à une alliance ſpirituelle; qu'ils n'offroient pas à l'eſprit Jeſus Chriſt & ſes graces; qu'ils étoient deſtitués d'efficace; puiſque c'eſt par ces trois conditions qu'il veut qu'ils n'aient tenu lieu que d'ombres & de figures à l'égard des Sacrements de la Loi nouvelle, & en particulier de l'Euchariſtie?

LIV. VI. CH. X. Mais il ne faut pas juger du langage des Ministres comme de celui des autres hommes. M. Claude, qui nous dit que l'Eucharistie est préférable aux Sacrements de l'ancienne Loi, parce qu'elle a une *efficace ineffable*, & que *les autres n'ont rien de tout cela*, ne laisse pas de croire que les Sacrements de l'ancienne Loi avoient la même efficace ineffable que l'Eucharistie. Le même M. Claude qui nous dit que l'Eucharistie est un Sacrement d'une alliance éternelle; & que ceux de l'ancienne Loi ne l'étoient que d'une alliance temporelle, ne laisse pas de croire qu'ils étoient Sacrements d'une alliance spirituelle & éternelle. Le même M. Claude enfin qui nous dit que les Sacrements de la Loi nouvelle présentent à l'esprit des objets vivifiants, Jesus Christ & toutes ses graces, & que les Sacrements de l'ancienne Loi *en présentoient de beaucoup moindres*, nous dira aussi, & avec raison, que ces anciens Sacrements figuroient & présentoient à l'esprit les mêmes objets que ceux de la Loi nouvelle. La différence n'est pas dans les choses, elle ne vient que de la maniere dont il lui plaît de les regarder, ou du besoin qu'il en a.

Toute cette adresse consiste à distinguer dans les Sacrements de l'ancienne Loi deux significations, deux rapports, deux efficaces. L'Agneau paschal, selon lui, signifioit le passage de l'Ange; il se rapportoit à la Loi Judaïque comme alliance temporelle, il avoit un effet commun & temporel, qui étoit de procurer les biens promis aux observateurs de la Loi. Mais outre cela il avoit une signification plus relevée, par laquelle il signifioit Jesus Christ; & selon cette signification, il étoit Sacrement d'une alliance spirituelle & éternelle, & avoit aussi son *efficace ineffable* en communiquant Jesus Christ & sa chair tout de même que l'Eucharistie. Voilà ce que croit M. Claude avec Calvin & les Calvinistes. Mais pour trouver son compte dans la comparaison des Sacrements de l'ancienne Loi avec ceux de la nouvelle, il lui plaît de ne point considérer cette signification spirituelle, ce rapport à une alliance spirituelle, cette efficace ineffable qu'il reconnoît dans les Sacrements de l'ancienne Loi, & de ne les regarder que par ces autres qualités dans lesquelles ils sont inférieurs à ceux de la Loi nouvelle. S'il avoit eu besoin de les égaler, il l'auroit fait avec la même facilité, en ne considérant que les rapports dans lesquels ils sont égaux. Ainsi cette inégalité & cette égalité ne dépendent que du différent tour de son imagination, & des abstractions qu'il lui plaît de faire. Et tout ce mystere se réduit à dire, que les Sacrements de l'ancienne Loi, considérés sans leur efficace, & sans leur rapport à Jesus Christ, & à une alliance spirituelle, qu'ils ont pourtant dans la vérité, sont infiniment au dessous des Sacrements de la Loi nouvelle, considérés avec toutes ces choses. De sorte que M. Claude raisonne, & fait raisonner les Peres, comme un hom-

me qui diroit que le Roi d'Eſpagne eſt infiniment plus puiſſant que le Roi de France, parce que le Roi de France, conſidéré ſimplement comme Roi de Navarre, ſeroit obligé de céder l'avantage de la grandeur & de la puiſſance au Roi d'Eſpagne, conſidéré comme Roi de l'Eſpagne, de Naples, de la Sicile & des Indes Occidentales. Toute cette réponſe n'eſt donc qu'un ſophiſme, & un ſophiſme ridicule. C'eſt un ſophiſme, parce que M. Claude préfere abſolument & ſans reſtriction les Sacrements de la Loi nouvelle à ceux de l'ancienne; qu'il appelle les uns *ſolides*, *efficaces*, *la vérité même*, & les autres, *vains*, *creux*, *ſans efficace*, *ombres;* non parce qu'en toutes manieres, & ſelon toutes ſortes de regards, ces différences ſe rencontrent entre ces Sacrements; mais parce que les Sacrements de l'ancienne Loi, pouvant être conſidérés, à ce qu'il dit, comme creux & inefficaces, ou comme efficaces & réels, ſelon différents rapports, il lui plaît de ne les conſidérer que de la premiere maniere.

Mais au moins, dira-t-il, on ne doit pas conclure de ce que l'Euchariſtie eſt appellée la vérité des anciens Sacrements, qu'elle contienne réellement Jeſus Chriſt; car les Peres ont oppoſé les ombres légales au Baptême & à la parole de l'Evangile comme des figures & des ombres, auſſi-bien qu'à l'Euchariſtie. Et il ſe ſervira même, comme il a déja fait, d'un paſſage de S. Baſile, & d'un autre de S. Gaudence, pour appuyer ce raiſonnement emprunté d'Aubertin, qui ne ſe laſſe point de le répéter, mais qui en le répétant ne l'a pas rendu bon, non plus que M. Claude en le copiant.

Car il eſt vrai que les mots *d'être la vérité d'une figure*, n'enferment point par eux-mêmes d'être le corps de Jeſus Chriſt; & qu'ainſi le Baptême ſans être réellement le ſang de Jeſus Chriſt eſt néanmoins la vérité, l'original, l'accompliſſement de pluſieurs figures légales. Mais c'eſt que ces figures légales ne figuroient pas le Baptême comme ſang de Jeſus Chriſt; elles le figuroient ſeulement dans ſon effet. Les Baptêmes de la Loi deſtitués d'efficace, le paſſage de la mer rouge, où les ennemis des Iſraélites furent enſevelis, repréſentent notre Baptême plein d'efficace, enſeveliſſant & détruiſant les péchés qui ſont nos véritables ennemis, & nous ouvrant le chemin à la véritable terre promiſe. Ainſi il eſt la vérité, l'original, & l'accompliſſement de ces figures par l'accompliſſement de ce qu'elles figuroient.

Mais en quel ſens l'Euchariſtie a-t-elle été figurée par les anciens Sacrements, comme par la manne & par l'Agneau paſchal? Eſt-ce dans ſon efficace? Nullement: car nous avons fait voir que toute ſon efficace dépend d'être réellement le corps de Jeſus Chriſt, & que ſans cela on ne lui en ſauroit raiſonnablement attribuer aucune, cette efficace n'étant marquée nulle part. Il eſt viſible d'ailleurs que la manne & l'Agneau paſchal

Liv. VI. Ch. X. n'ont aucun rapport à l'Euchariſtie que par le corps de Jeſus Chriſt, dont ces Sacrements ſont les images. La manne ſignifie le pain vivant, & elle n'eſt figure de l'Euchariſtie que parce que l'Euchariſtie eſt elle-même le pain vivant. L'Agneau paſchal ſignifie Jeſus Chriſt immolé, & il n'eſt figure de l'Euchariſtie que parce qu'elle contient Jeſus Chriſt immolé. Et enfin les paſſages que nous avons cités marquent clairement que ces anciens Sacrements ſe rapportent à l'Euchariſtie comme au corps de Jeſus Chriſt. Ainſi comme de ce que le Baptême eſt figuré dans ſon efficace par les Sacrements de l'ancienne Loi, & de ce qu'il eſt appellé vérité & original par les Peres, à cauſe de ſon efficace, il s'enſuit qu'il a réellement & effectivement cette efficace que ces figures n'avoient pas; il s'enſuit de même que l'Euchariſtie n'étant figurée par les Sacrements de l'ancienne Loi que comme corps de Jeſus Chriſt, & n'étant appellée *vérité* par les Peres que comme corps de Jeſus Chriſt, elle contient réellement le corps de Jeſus Chriſt, les mots *de vérité & d'original* marquant toujours la réalité de la choſe figurée.

Outre ce raiſonnement, M. Claude produit encore quelques paſſages, par leſquels il prétend prouver, que les Peres ont conſidéré l'Euchariſtie comme une image plus claire & plus parfaite que les anciens Sacrements. Mais que veut-il conclure de-là? Que l'Euchariſtie eſt une image? Qui doute qu'elle n'en ſoit une, & une image plus claire, comme nous l'expliquerons plus amplement ailleurs? Donc c'eſt cette qualité d'image plus claire que les Peres ont entendue par le mot de vérité. Mais qui eſt-ce qui tire cette conſéquence? Sont-ce les Peres? Point du tout. C'eſt l'imagination de M. Claude qui la tire ſans apparence & ſans raiſon. La vérité, comme vérité, n'a rapport qu'à la figure, & la figure, comme figure, n'a rapport qu'à l'original & à la vérité. L'Euchariſtie comme figure, ſoit plus obſcure ou plus claire, ne ſe rapporte donc point aux anciens Sacrements, & n'eſt point leur vérité; elle ſe rapporte en ce ſens au corps de Jeſus Chriſt qui s'y trouve couvert; elle ſe rapporte aux biens du ciel qu'elle nous repréſente, & dont elle nous eſt un gage & une aſſurance.

Orat. 42. Ainſi S. Grégoire de Nazianze a pu dire que la Pâque de la Loi étoit une figure plus obſcure d'une autre figure. Et quoique ces paroles s'entendent plus naturellement de la fête de Pâque que de l'Euchariſtie, néanmoins en les entendant même de l'Euchariſtie, le ſens en eſt clair & entiérement éloigné de la penſée de M. Claude. S. Grégoire veut que la participation préſente de l'Euchariſtie, figure la participation claire & manifeſte que nous aurons de Jeſus Chriſt dans la gloire. Et c'eſt ſelon ce ſens qu'il veut en cet endroit que l'Euchariſtie ſoit figure: *Dans peu de jours*, dit-il, *nous y participerons plus purement & plus parfaitement.*

Il veut auſſi que la Pâque légale ſoit la figure de notre Pâque; mais ce n'eſt pas par la même raiſon. La Pâque légale eſt figure de l'Euchariſtie, parce qu'en figurant le corps de Jeſus Chriſt, elle ne le contient pas, & que l'Euchariſtie le contient: & l'Euchariſtie eſt figure de l'état du ciel, parce qu'on n'y jouit pas de Jeſus Chriſt à découvert; ni avec cette abondante effuſion de graces qu'il nous communiquera dans le ciel.

C'eſt l'unique fondement de ces trois degrés marqués par les Peres, dont M. Claude abuſe, par leſquels ils attribuent les figures à l'ancienne Loi, l'image *à la Loi nouvelle*, & la vérité au ciel. Ce qu'ils appliquent non ſeulement à l'Euchariſtie, mais à tout l'état de la Loi nouvelle & à tous ſes Sacremens. Car il eſt clair que dans ces degrés ils prennent le mot de vérité pour la poſſeſſion claire & parfaite de Dieu. *Elevons*, dit S. Ambroiſe, *tous nos deſirs aux choſes où ſe trouve la perfection & la vérité. L'ombre & l'image ſont ici, & la vérité eſt là*; c'eſt-à-dire, dans le ciel. *L'ombre étoit dans la Loi, l'image eſt dans l'Evangile, la vérité eſt aux cieux*. C'eſt-à-dire, que ſelon ce Saint, la grace, la rémiſſion des péchés, le corps de Jeſus Chriſt n'étoient *qu'en figure* dans l'ancienne Loi, que nous les avons préſentement *en image*, & que nous les aurons *en vérité* dans le ciel. Mais comme en appliquant ces degrés à la rémiſſion des péchés & à la grace, il ne s'enſuit pas que nous ne les ayions pas réellement, mais ſeulement que nous ne les avons qu'imparfaitement dans l'état même de l'Evangile; il ne s'enſuit pas auſſi que nous n'ayions pas réellement Jeſus Chriſt dans l'Euchariſtie, mais ſeulement que nous ne l'y poſſédons pas avec la même perfection que nous le poſſéderons dans le ciel. Ainſi cette penſée de S. Ambroiſe, qui a été ſuivie par Maxime, Commentateur de S. Denys, n'a point d'autre ſens que celui de l'Auteur des Homélies attribuées à Euſebe d'Emeſe: *Que le premier Tabernacle eſt la Synagogue, le ſecond l'Egliſe, & le troiſieme le ciel. Que le premier étoit en figure & en ombre, le ſecond en figure & en vérité, & le troiſieme en vérité ſeulement.* Ou que ce que dit Alger: *Que les myſteres de la Loi étoient figure & non vérité; les myſteres de la grace vérité & figure; les myſteres de la gloire vérité ſans figure.* Car c'eſt ce mélange de figure & de vérité que veut marquer S. Ambroiſe par le mot *d'image*, qui tient en quelque façon le milieu entre les premiers traits d'un tableau & la choſe même qu'il repréſente; comme l'état de la Loi de grace tient le milieu entre l'imperfection de celui de la Loi, & la perfection de celui du ciel. Auſſi la conſéquence qu'il en tire, n'eſt pas que l'oblation de la figure de Jeſus Chriſt ſuccede aux Sacrifices qui le figuroient; mais que Jeſus Chriſt eſt offert dans ce monde d'une maniere différente de celle dont il s'offre ſans ceſſe dans le ciel comme notre interceſſeur. *Autrefois*,

Liv. VI. Ch. X. dit-il, *on offroit un agneau ou un jeune bœuf; maintenant Jesus Christ est offert; mais il est offert comme homme, comme étant capable de souffrir, & il s'offre lui-même comme Sacrificateur, pour nous obtenir le pardon de nos péchés. Ici cela se fait en image, mais là en vérité; là, dis-je, où comme notre Avocat il intercede pour nous envers le Pere.* Car il est clair que ce mot d'image n'exclut pas la réalité, mais la clarté, & qu'il désigne seulement les marques de mortalité, qui sont encore conservées dans l'oblation de Jesus Christ sur la terre, au lieu qu'il n'y a rien de tout cela dans l'oblation qu'il fait de lui-même à son Pere dans le ciel, & qu'il y fera éternellement.

Quoique répondant à l'abus que fait M. Claude du passage de S. Grégoire de Nazianze, en ce qu'il insinue en passant que l'Eucharistie est appellée *vérité*, parce qu'elle est une figure plus claire, j'aie aussi répondu à Aubertin, qui ne s'arrête presque qu'à cette derniere solution, & qui produit toujours ce même passage pour l'appuyer, encore qu'il ne soit nullement certain qu'il s'entende de l'Eucharistie, & que quand il s'en entendroit, il ne prouve rien du tout; il ne sera pas inutile néanmoins, pour faire connoître le génie de ce Ministre, de rapporter encore deux solutions dont il se sert sur deux des passages que nous avons cités.

De Dem. l. 1. c. 10. Eusebe de Césarée dit: *Que les Sacrements de la Loi de Moyse ne contenoient que des ombres & non la vérité même.* Et Aubertin, pour éluder ce passage, répond que le mot de *contenir* ne signifie pas *contenir physiquement*, mais qu'il est souvent pris pour *contenir civilement*; c'est-à-dire, pour *déclarer* & pour *signifier*; & que c'est en ce second sens qu'il est pris par Eusebe, qui l'emploie, dit-il, pour *désigner* & *testifier.*

Mais il n'y eut jamais de surprise plus grossiere & plus visible que celle-là. Car si le mot de *contenir* περιέχειν, est pris en ce lieu-là pour *signifier*, comme il se rapporte également aux mots *d'ombre* & de *vérité*, il s'ensuivra que le sens d'Eusebe sera, selon Aubertin, que les Sacrements de l'ancienne Loi ne signifioient que des ombres & non pas la vérité; ce qui est visiblement faux, & n'a même pas de sens raisonnable. Et par conséquent, comme *contenir des ombres* n'est pas là signifier des ombres, mais les renfermer actuellement; contenir *la vérité* n'est pas non plus la signifier, mais c'est la renfermer & la contenir réellement.

Que si Aubertin prétend, ce qui seroit une assez plaisante vision, que le mot de *contenir* veut dire *contenir réellement* à l'égard de *ces ombres*, & *signifier* simplement à l'égard *de la vérité*, Eusebe sera tombé, selon lui, dans une contradiction manifeste, en disant, d'une part, que les anciens Sacrements *contenoient des images & des ombres*, ce qui emporte qu'ils signifioient la vérité du nouveau, & disant par l'autre membre qu'ils ne signifioient

signifioient pas cette vérité, *non ipsam veritatem continentia*, puisqu'Aubertin explique le mot de *continentia* par celui de *signifioient*. Liv. VI. Ch. X.

Le second passage est celui de S. Augustin, qui porte: *Qu'autres sont les Sacrements qui donnent le salut, autres les Sacrements qui promettoient le Sauveur.* ALIA *sunt Sacramenta dantia salutem, alia promittentia Salvatorem.* Car ces mots de *dantia salutem*, QUI *donnent le salut*, ayant importuné Aubertin, il s'en est défait d'une maniere qui seroit mal aisée à deviner, n'y ayant peut-être jamais eu que lui qui fût capable de s'en aviser. *Je réponds directement*, dit-il, *que nos Sacrements donnent le Sauveur par voie de témoignage & de déclaration. Car c'est un des sens du mot de* DARE, *comme quand on dit en françois; Je vous donne cela pour certain.* Ce qu'il fortifie en un autre lieu par d'autres exemples, en appellant cette solution *très-solide*, *solidissimam.* Ces exemples sont, que S. Paul dit qu'il a *donné du lait à boire*, LAC VOBIS POTUM DEDI; qu'il dit *qu'il a donné des préceptes*, NOSTIS QUÆ MANDATA DEDERIMUS VOBIS; & que Terence dit: *Nunc quamobrem has partes didicerim, paucis dabo;* c'est-à-dire, *docebo*, dit Aubertin. In Ps. 73.

Ces solutions sont si peu raisonnables, que je ne crois pas que M. Claude même se veuille engager à défendre Aubertin sur ce sujet. Il est trop habile pour ignorer, que le mot de *dare* ayant une signification fort générale, il n'est déterminé à ses significations particulieres que par les mots que l'on y joint. Ainsi *dare pœnas*, c'est être puni; *dare mandata*, c'est ordonner; *dare sermonem*, c'est faire parler de soi; *dare malum*, c'est causer de la perte. Et de même, quand Terence dit: *Quamobrem has partes didicerim paucis dabo*, il est vrai que *dabo* signifie, je vous montrerai, non pas de soi, mais par le mot de *rationem*, ou quelque autre mot semblable, qui est sous-entendu. Il est vrai encore que *dare lac*, signifie dans S. Paul, donner des instructions; mais ce n'est pas par la force du mot de *dare*, c'est par celle du mot de *lac*, qui signifie métaphoriquement une instruction proportionnée à ceux qui commencent. De conclure donc de-là, que le même mot de *dare* peut signifier instruire, lorsqu'il est joint avec un substantif qui n'a nul rapport à l'instruction, comme le mot de *salutem*, c'est ne témoigner ni discernement, ni justesse d'esprit, & faire voir qu'on se laisse aveugler par l'envie d'avoir raison à quelque prix que ce soit.

Quoique j'espere, comme j'ai dit, que M. Claude ne s'opiniâtrera pas à soutenir cette extravagance, je ne laisse pas d'être fâché qu'il s'y est comme engagé sans y penser, en nous renvoyant, dans sa Réponse au Pere Nouet, à une solution qu'Aubertin donne à un passage célebre de S. Augustin, où ce Pere dit, que *nous recevons avec un cœur & une bouche*

 fidelles le Médiateur de Dieu & des hommes, Jesus Christ, qui nous DONNE *sa chair à manger & son sang à boire*, lequel Aubertin tâche d'éluder en expliquant encore le mot de *dantem* par celui de *significantem*; & en y ajoutant même cette autre absurdité, d'expliquer ces mots: *Nous recevons avec un cœur & une bouche fidelles*, par ceux-ci: *Nous confessons de cœur & de bouche.* Il ne tiendra néanmoins qu'à M. Claude de se tirer de-là, en avouant qu'il avoit peu examiné ces solutions d'Aubertin. Pour moi je l'en quitte de bon cœur pour cela, & le veux bien croire incapable de s'aviser de lui-même d'une chose si peu sensée. Aussi avons-nous vu que dans tous ces passages, où l'Eucharistie est appellée *vérité & corps de Jesus Christ* par opposition aux figures, il s'est jeté à l'écart, & a supprimé autant qu'il a pu les mauvaises défaites de son Maître. Il a au-moins tenté là-dessus des routes nouvelles, & s'il n'y a pas réussi, c'est plutôt le défaut de sa matiere que le sien, & qu'il ne dépend pas de lui de changer la nature des choses, ni de rendre vrai ce qui ne l'est pas.

CHAPITRE XI.

Que l'union des Peres à expliquer de l'Eucharistie le sixieme Chapitre de S. Jean, & la maniere dont ils en ont parlé, sont des preuves qu'ils ont cru la présence réelle de Jesus Christ dans le S. Sacrement.

SI je n'avois présentement pour unique objet, de montrer quel a été le sentiment des Peres, par la maniere dont ils ont entendu l'Ecriture, il ne me seroit pas difficile, en considérant le sixieme Chapitre de S. Jean séparément de l'autorité des Peres, de faire voir qu'ils ont eu raison de l'entendre de l'Eucharistie, & que les preuves métaphysiques que M. Claude allegue pour faire voir le contraire ne sont nullement considérables. Ce consentement même des Peres à le prendre dans ce sens, & la maniere dont ils le proposent, non seulement dans leurs Homélies & dans leurs Discours populaires, mais dans leurs commentaires, & leurs Traités les plus dogmatiques, fait assez voir que c'est l'impression naturelle que forment les paroles de Jesus Christ.

Il est si vrai que les paroles de Jesus Christ, rapportées dans ce Chapitre, donnent cette idée, qu'il paroît que ceux à qui Jesus Christ parloit, firent la même différence que les Catholiques font, entre les expressions dont Jesus Christ se servit au commencement, & celles dont il se servit à la fin. Ils entendirent sans peine le sens des premieres, lorsqu'il leur

dit simplement, *qu'il étoit le pain du ciel.* Car la difficulté qu'ils y trouverent ne fut pas sur ce qu'il se proposoit sous l'image du pain, mais sur ce qu'il disoit qu'il étoit descendu du ciel. *N'est-ce pas*, disent-ils, *le fils de Joseph, dont nous connoissons le pere & la mere? Comment dit-il donc qu'il est descendu du ciel?* Mais quand il leur dit: *Que le pain qu'il donneroit étoit sa chair*, ces paroles firent sur eux une impression toute différente. Le rapport que fit Jesus Christ de sa chair & de son sang, au boire & au manger, sans marquer en aucune sorte que ces actions appartinssent à l'ame; cette distinction de boire & de manger, qui ne se rencontre point dans les actions de l'esprit, & les autres circonstances du discours de Jesus Christ, les frapperent de telle sorte, qu'ils en conçurent l'idée d'une manducation réelle & corporelle. Et cette idée occupant entiérement leur esprit, leur fit oublier la premiere difficulté, pour ne s'arrêter qu'à celle qu'ils trouvoient dans cette manducation. Ils ne dirent donc plus, comme ils avoient fait: *Comment dit-il qu'il est descendu du ciel?* mais ils dirent: *Comment nous peut-il donner sa chair à manger?* LIV. VI. CH. XI.

Ainsi les Juifs & les Peres, les ennemis & les amis de Jesus Christ ont senti la différence des expressions qui sont au commencement & à la fin de ce Chapitre. Ils ont tous été frappés d'une autre idée que de celle d'une manducation purement spirituelle. Et quoique les Peres aient corrigé ce qu'il y avoit de grossier dans l'idée que les Juifs s'en formerent alors, ils n'ont pas laissé d'appercevoir, comme eux, que Jesus Christ n'avoit pas voulu parler d'une manducation qui ne se fît que par l'esprit. Et cependant, sans compter pour rien cette preuve si convainquante de l'impression naturelle de ces paroles, mille fois plus forte que tous les arguments métaphysiques des Ministres, Aubertin ne laisse pas de prononcer gravement, que l'application de ce Chapitre à l'Eucharistie n'est pas trop juste, *minus propriam*, & que pour le dire franchement elle est forcée, *ut liberè dicam, coactam.*

Mais parce que la discussion de tous les raisonnements des Ministres nous éloigneroit trop de l'ordre que nous nous sommes proposé, & que l'abondance des preuves que l'Ecriture & les Peres nous fournissent de toutes parts, fait qu'on se peut aisément passer de celle qui naît de ce Chapitre, que quelques Auteurs Catholiques ont affoiblie par une crainte excessive de donner de l'avantage aux Hussites, je ne le regarderai ici que par rapport aux Peres qui l'ont expliqué.

Que si, en suivant notre méthode ordinaire, nous considérons d'abord quel sentiment ils en ont dû avoir, selon qu'ils auront eu dans l'esprit ou le sens de figure, ou le sens de réalité, il est impossible que la raison ne nous fasse conclure, que ces deux opinions différentes doivent pro-

LIV. VI. CH. XI. duire des raisonnements fort différents, & que c'est une suite nécessaire de l'opinion des Calvinistes, de ne pas entendre ce Chapitre de la manducation sacramentale, comme c'est une conséquence naturelle de la doctrine catholique, de l'entendre de la manducation de la chair de Jesus Christ qui se fait dans le Sacrement.

Car s'il est vrai, comme les Ministres le prétendent, que la chair de Jesus Christ ne se mange que par la foi, & qu'elle se mange par la foi toutes les fois que nous nous unissons par la foi à la mort de Jesus Christ, & que nous considérons cette mort comme la cause de notre salut: s'il est vrai que la manducation de la chair de Jesus Christ n'est attachée à aucun signe, qu'elle se peut pratiquer hors de l'Eucharistie comme dans l'Eucharistie, & qu'elle se pratique même bien plus souvent hors du Sacrement que dans le Sacrement, parce que, de cette derniere maniere, elle a nécessairement besoin de certaines cérémonies & de certains Ministres, au lieu que de l'autre elle est en tout temps & en tout lieu au pouvoir des fideles: enfin s'il est vrai que même dans le Sacrement on ne mange la chair de Jesus-Christ que spirituellement & métaphoriquement, & de la même maniere qu'on la mange sans le Sacrement, & qu'ainsi ces expressions: *Ma chair est vraiment viande, & mon sang est vraiment breuvage*, n'ont pas plus de vérité & plus de réalité dans la manducation sacramentale, que dans cette manducation générale & commune; il est certain qu'il n'y a aucune raison de rapporter ce que Jesus Christ dit dans ce Chapitre à l'Eucharistie en particulier; puisqu'il ne dit pas un seul mot qui marque en particulier le pain & le vin, & qu'il demeure dans les termes généraux de manger sa chair & de boire son sang, qui ont, selon les Calvinistes, tout leur sens & toute leur vérité, aussi-bien hors de l'Eucharistie que dans l'Eucharistie.

Car comme il seroit ridicule de rapporter ce que Jesus Christ dit en général de l'oraison, qu'il faut veiller & prier, que quiconque prie reçoit, qu'il sera donné à celui qui demande, à une sorte d'oraison particuliere; & de prétendre par exemple que cela s'entend des oraisons de la nuit & non de celles du jour: de même s'il n'y a point d'autre manducation de la chair de Jesus Christ que celle qui se fait par la foi, il est ridicule d'appliquer précisément une chose si commune, si continuelle, si nécessaire en tout temps & en tous lieux, à une action rare comme la participation à l'Eucharistie, & qui n'est point nécessaire, ni en tout temps ni en tous lieux.

C'est pourquoi ce que disent les Ministres, que l'application de ce Chapitre à l'Eucharistie est contrainte & impropre, n'est déraisonnable que parce que le fond de leur opinion est contraire à la raison. Car on

ne peut désavouer, que, supposé leur doctrine, cette application ne soit en effet très-forcée, très-peu naturelle, pour ne pas dire ridicule & contraire au bon sens; y ayant très-peu de raison d'appliquer des passages qui marquent une vérité générale, qu'il est important de connoître en général, & qui répond précisément à la généralité des termes, à une espece particuliere, qui ne renferme qu'une très-petite partie de ce qui est compris dans les termes généraux, & qui produit même des difficultés qui ne se rencontrent point en la prenant autrement. Liv. VI. Ch. XI.

Mais en changeant de supposition & de doctrine, & considérant ce qui doit suivre de la présence réelle, il faut aussi changer de sentiment à l'égard de ce Chapitre de S. Jean. Car cette doctrine nous fournissant l'idée d'une maniere de manger la chair & de boire le sang de Jesus Christ toute particuliere à l'Eucharistie, où l'on voit la raison de la distinction de ces deux actions de boire & de manger, & où l'usage de ces termes est aussi naturel & aussi juste, que le sens métaphorique, qui ne signifieroit qu'une méditation de la mort de Jesus Christ, est extraordinaire & contraire à l'usage du commun des hommes: le rapport de ce mystere établi dans la derniere Cene, avec les paroles dont Jesus Christ use dans ce Chapitre, est si vif & emporte tellement l'esprit, qu'il est impossible qu'on ne prenne ce qui est dit dans S. Jean comme une promesse, & ce qui est rapporté par les autres Evangélistes de l'institution de l'Eucharistie, comme l'exécution de cette promesse.

Rien ne détermine plus le sens des Prophéties que l'événement, & ce qu'il y avoit d'ambigu avant cela, devient clair & déterminé, si-tôt qu'on voit un effet qui y répond parfaitement. Il n'y a donc pas lieu de douter, que supposé que Jesus Christ ait donné effectivement sa chair à manger, en instituant la Cene de la maniere que les Catholiques le croient, ce ne soit de cette même maniere qu'il ait promis de la donner lorsqu'il dit dans S. Jean: *Que le pain qu'il donneroit seroit sa chair pour la vie du monde.*

L'expérience confirme parfaitement ce que nous venons de dire de la différente pente que donnent ces deux sens *de figure* & *de réalité*, à entendre diversement le sixieme Chapitre de S. Jean. Car les Calvinistes, suivant la liaison de leurs principes, se sont tous portés à soutenir que ce Chapitre ne s'entendoit point de la manducation sacramentale: leur doctrine leur en a fourni une infinité de preuves; & ils ont mis dans ces preuves un des principaux appuis de leur opinion.

Quand les Catholiques au contraire ont suivi leur instinct, ils ont uniformément entendu ce Chapitre de l'Eucharistie; & quoique par application ils l'aient pu rapporter à d'autres vérités, comme à la manducation spirituelle & générale, ce n'a pas été néanmoins en prétendant exclure

Liv. VI. Ch. XI. le ſens littéral. Et c'eſt principalement depuis l'héréſie des Huſſites que quelques Auteurs, dont le nombre n'eſt pas comparable à celui des autres, ont voulu prouver qu'il n'y eſt point parlé de l'Euchariſtie, parce qu'ils ont cru en pouvoir tirer quelque avantage contre ces ennemis de l'Egliſe qu'ils avoient uniquement en vue.

Ainſi la maniere dont les Peres auront entendu ce Chapitre, nous fournira une preuve aſſurée de leur véritable ſentiment. Car il eſt moralement impoſſible que s'ils euſſent eu dans l'eſprit le ſens de figure, ils ſe fuſſent généralement portés à l'expliquer de l'Euchariſtie; ce ſens étant viſiblement faux, contraire à la raiſon, & même ridicule dans cette ſuppoſition, comme les Miniſtres le reconnoiſſent.

Mais s'ils y ont eu au contraire la préſence réelle & la manducation réelle, il eſt moralement impoſſible qu'ils ne l'aient pas expliqué de la manducation ſacramentale; le rapport de ce ſens aux paroles de Jeſus Chriſt dans S. Jean étant ſi ſenſible, qu'il emporte naturellement l'eſprit de tous ceux qui ſont perſuadés de la préſence réelle.

Il n'y a donc qu'à conſidérer laquelle de ces deux marques ſe trouve effectivement dans les Peres; & cet examen eſt bien facile, puiſque les Miniſtres mêmes ſont obligés de demeurer d'accord à l'égard de preſque tous les Peres, qu'ils ont tellement rapporté ce Chapitre à l'Euchariſtie, qu'ils ont regardé ce ſens comme le ſens littéral & unique; & qu'ils n'ont pas même cru qu'il y en pût avoir d'autre. Les Miniſtres ſont ravis quand ils trouvent quelque Pere qu'ils puiſſent excepter de cette regle générale: mais ils ne déſavouent pas au moins que ce Chapitre ne ſoit ainſi expliqué par S. Irénée, par Origene, par S. Cyprien, par S. Hilaire, par S. Cyrille de Jeruſalem, par S. Baſile dans ſes Regles morales, par S. Ambroiſe, par l'Auteur du Livre des Sacrements, par S. Auguſtin, par la Lettre du Concile d'Alexandrie contre Neſtorius, par S. Cyrille d'Alexandrie, par Théodoret, par S. Léon, par Caſſiodore, & par un grand nombre d'autres (*a*).

C'eſt-là, ſi je ne me trompe, ce qu'on appelle être confirmé par la Tradition: & tant de Peres de l'Egliſe Orientale & Occidentale, répandus en tant de lieux différents, ſuffiſent bien, ce me ſemble, pour repréſenter le ſentiment de l'Egliſe de leur temps.

Que M. Claude diſe ce qu'il lui plaira, il n'y a guere d'apparence que le ſens des Calviniſtes, éloignant préſentement tous ceux qui en ſont

(*a*) Iren. l. 4. c. 34. Orig. Hom. 16. in Num. Cypr. de Orat. Dom. Hilar. 9. de Trinit. Cyrill. Hier. Catech. 4. Ambr. de iis qui myſt. c. 8. de Sacram. l. 6. c. 1. Aug. in Joan. Conc. Alexand. Epiſt. ad Neſt. Cyrill. Alexand. in Joan. Theodor. in Hiſt. l. 4. c. 2. Leo Hom. 6. de Jejun. 7. menſis. Caſſ. in Pſ. 107.

persuadés d'appliquer ce Chapitre à l'Eucharistie, & celui que tous ces Peres avoient dans l'esprit les ayant portés au contraire à l'entendre de cette sorte; il n'y a, dis-je, guere d'apparence que des effets si différents, & des impressions si opposées puissent naître du même sens. Pour allier une rencontre si bizarre avec leur prétention, il faut nécessairement que les Calvinistes supposent que tous les Peres n'ont su ce qu'ils disoient, qu'ils ont mal suivi leurs principes, qu'ils se sont embarrassés mal-à-propos en des difficultés qu'il leur étoit facile d'éviter. Et cette supposition d'un aveuglement général dans tous les Peres, au même temps qu'on voit les plus simples Calvinistes assez éclairés pour découvrir par la suite nécessaire de leur doctrine, que ce Chapitre ne doit pas s'entendre de l'Eucharistie, a sans doute quelque chose de choquant.

Mais ce n'est pas seulement le choix de cette explication qui découvre le sentiment des Peres; ce sont encore les conséquences de ce choix & de cette explication. Car il s'ensuit de l'alliance qu'ils ont faite du sixieme Chapitre de S. Jean avec les paroles de l'institution de l'Eucharistie, qu'ils ont considéré cette expression: *ceci est mon corps*, comme ayant le même sens que celles de ce Chapitre, & qu'ainsi ils les ont prises pour un éclaircissement de ce qui est dit là, *de manger la chair de Jesus Christ.* Ils ont aussi considéré le Chapitre de S. Jean comme une confirmation de la grace que Dieu nous fait dans ce Sacrement, de nous y donner sa chair à manger & son sang à boire; de sorte que ces paroles de Jesus Christ: *ceci est mon corps*, ont été jointes dans leur esprit, & n'ont fait qu'un même corps avec toutes celles qui sont rapportées par S. Jean, ce qui y faisoit le même effet, que si l'on voyoit de suite dans un même Evangéliste, après ces paroles: *ceci est mon corps*, tout ce que Jesus Christ dit dans ce Chapitre de S. Jean: *Le pain que je vous donnerai est ma chair pour la vie du monde, ma chair est vraiment viande, & mon sang est vraiment breuvage; si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, & ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie.* Or qui peut douter que l'union de ces passages n'exclue totalement la figure, & ne détermine clairement l'esprit au sens de réalité?

Pour exclure la figure, il n'y a qu'à l'exclure de la manducation, & de la chair de Jesus Christ; c'est-à-dire, qu'il n'y a qu'à admettre une manducation réelle, & à reconnoître que l'objet de cette manducation est la vraie chair de Jesus Christ. Or la figure est nettement bannie du mot de manducation par les paroles de l'institution, *prenez & mangez*, qui s'entendent, selon les Ministres mêmes, d'une vraie manducation. Elle est bannie de même du mot de *chair* par tout le sixieme Chapitre de S. Jean, qui s'entend encore, selon eux, de la chair même de Jesus

LIV. VI. CH. XI.

Christ. Et par conséquent les Peres n'ont pu unir, comme ils ont fait, ce Chapitre de S. Jean avec les paroles de l'institution : *ceci est mon corps*, sans en exclure absolument la figure. Aussi n'y a-t-il qu'à voir leurs passages, pour reconnoître clairement qu'ils ont entendu que cette même chair dont Jesus Christ parle dans S. Jean, étoit réellement reçue dans l'Eucharistie.

De Orat. Dominic.

Jesus Christ, dit S. Cyprien, *nous assure que le pain qu'il donnera est sa chair pour la vie du siecle. Puis donc qu'il dit que celui qui mange de son pain vit pour l'éternité, comme il est manifeste que ceux-là ont la vie qui* TOUCHENT *son corps, & qui reçoivent l'Eucharistie par le droit de communion; il faut aussi dans le sentiment d'une humble crainte, demander à Dieu, que n'étant point séparés du corps de Jesus Christ par l'ordre de l'Eglise, nous ne demeurions point privés du salut; Jesus Christ ayant fait lui-même cette menace: Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, & ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous.* Ainsi, selon S. Cyprien, ce pain que Jesus Christ dit être sa chair est l'Eucharistie; demander à Dieu cette chair, c'est demander l'Eucharistie; recevoir l'Eucharistie c'est *toucher* le corps de Jesus Christ; être privé de l'Eucharistie, c'est être privé du corps du Fils de Dieu, & de cette chair sans laquelle on n'obtient point le salut.

Que ce Saint étoit peu instruit des principes des Calvinistes, & qu'un habile Protestant se seroit bien moqué de ces menaces! Car le moyen, selon eux, d'ôter à un homme la participation de cette chair qui donne la vie, de quelque excommunication qu'il soit lié, puisque le moindre aliment & le moindre signe arbitraire qui le fera songer à la Passion de Jesus Christ, lui communiquera sa chair aussi réellement, que le pain le plus solemnellement consacré?

Lib. 8. de Trinit.

S. Hilaire, comme nous avons déja vu, conclut de ces paroles: *Ma chair est vraiment viande, & mon sang est vraiment breuvage*, qu'il ne *faut point douter de la vérité de la chair & du sang*, & *que ce que nous prenons & buvons est véritablement de la chair, & véritablement du sang:* VERE *caro & sanguis est; & hæc accepta efficiunt, ut nos in Christo & Christus in nobis sit*..... Qu'ainsi Jesus Christ est en nous par sa chair, *est ergo in nobis ipse per carnem.*

S. Ambroise dans le Chapitre IX de son Traité aux nouveaux baptisés; appliquant les paroles que Notre Seigneur dit dans S. Jean à l'Eucharistie, fait voir manifestement qu'il entend que ce que nous recevons est le corps même de Jesus Christ. *Il est dit de la manne*, dit-il, *que l'homme a mangé le pain des Anges: & cependant tous ceux qui ont mangé de ce pain, n'ont pas laissé de mourir dans le désert. Mais cette viande que*

vous

vous recevez, ce pain des Anges qui est descendu du ciel, donne la substance de la vie éternelle, & quiconque aura mangé de ce pain ne mourra point pour l'éternité : & il est le corps de Jesus Christ. Qu'est-ce que cette viande que nous recevons, sinon l'Eucharistie ? Cependant cette viande est *le pain des Anges qui est descendu du ciel ; c'est le corps de Jesus Christ*, selon S. Ambroise.

Et l'Auteur du Livre des Sacrements, après avoir rapporté ces paroles de Jesus Christ, tirées du même endroit de S. Jean : *Quiconque ne mangera point ma chair & ne boira point mon sang, ne demeurera point en moi*, pour montrer que l'Eucharistie est cette chair, & qu'elle l'est véritablement, il se propose ensuite ce doute, qui exprime l'erreur qu'il combat. *Vous me direz peut-être : comment est-ce de vraie chair, puisque je ne vois qu'une ressemblance de sang, & non de vrai sang ?*

Il faudroit copier tout ce que S. Chrysostôme & S. Cyrille d'Alexandrie ont écrit sur ce sixieme Chapitre de S. Jean, si l'on vouloit rapporter tout ce qui fait voir, qu'ils ont tellement joint ce Chapitre dans leur esprit avec les paroles de l'institution du S. Sacrement, qu'ils ont pris la chair de Jesus Christ dont il est parlé dans ce Chapitre, & l'Eucharistie, pour la même chose.

Car S. Chrysostôme étoit tellement persuadé que ce discours s'entendoit de l'Eucharistie, qu'il ne se met seulement pas en peine de le dire expressément : il le suppose comme une vérité constante, & après avoir rapporté ces paroles de Jesus Christ : *Le pain que je donnerai est ma chair*, il se propose d'abord cette question, qui en marque la notoriété. *Vous me demanderez*, dit-il, *pourquoi Jesus Christ a mêlé le discours de nos mysteres ?* Il suppose donc que l'intelligence des paroles de Jesus Christ dépendoit de celle des mysteres, & que la faute des Juifs n'est pas de ne les avoir point entendues, mais de n'en avoir pas cru la vérité sans les entendre, & de n'avoir pas attendu qu'il plût à Dieu de les en éclaircir. S. Cyrille d'Alexandrie suppose la même chose : ce qui ne s'accorde point du tout avec l'hypothese des Ministres ; puisque ces paroles de Jesus Christ dans S. Jean sont intelligibles, selon eux, par elles-mêmes, & sans rapport à l'Eucharistie, & qu'au contraire le rapport à l'Eucharistie les obscurcit.

Enfin, S. Chrysostôme ajoute ce que nous avons déja rapporté ailleurs, que c'est par cette viande *que Jesus Christ nous a donnée, que voulant nous montrer l'amour qu'il nous portoit, il se mêle avec nous, & joint son corps au nôtre ; afin que nous ne soyons qu'un. Qu'il ne nous permet pas seulement de le voir, mais aussi de le toucher & de le manger ; de mettre les*

dents dans sa chair.... qu'il ne fait pas comme les meres qui donnent leurs enfants à nourrir à d'autres, mais qu'il nous nourrit lui-même de sa chair; que ce sang pris dignement, ἀξίως λαμβανόμενον, chasse les démons loin de nous, & qu'il y attire les Anges.... que c'est ce sang dont la figure a purifié le temple, & délivré le peuple de ses péchés, & que s'il a eu tant de force en ses figures il en aura bien plus dans sa vérité.

Pour S. Cyrille d'Alexandrie, j'en ai déja rapporté tant de choses, que je craindrois d'ennuyer les Lecteurs par la multitude des passages que j'en pourrois citer. Je dirai seulement ici, qu'établissant comme il fait dans son Commentaire sur S. Jean, comme dans tous ses autres ouvrages, que l'on ne peut être vivifié que par la chair de Jesus Christ, il ne reconnoît point d'autre maniere d'être vivifié que de la recevoir par l'Eucharistie; ce qui seroit une ignorance incroyable, s'il étoit vrai qu'on la pût recevoir à tous moments d'une autre maniere. Il décrit toujours cette manducation, comme faisant que Jesus Christ demeure en nous par sa chair. *Le corps de Jesus vivifie*, dit-il, non ceux qui le méditent, mais *ceux en qui il est.* Et c'est pourquoi il dit que ceux qui sont longtemps *sans recevoir l'Eulogie, sur des scrupules mal fondés, se privent de la vie éternelle, & refusent d'être vivifiés;* ce qui seroit ridicule s'ils avoient le moyen d'être vivifiés cent fois le jour par cette chair sans recourir à l'Eucharistie.

Vide Dial. de Incarn. p. 707. & de recta fide. p. 35.

Cyrill. in Joan. p. 324.

p. 354. Il dit au même livre, que *Jesus Christ fait entrer la vie en nous par son corps, que ce corps vivifie ceux qui y participent, qu'il chasse la mort étant dans les hommes mortels.*

p. 360. Il dit que *Jesus Christ ne découvrit pas alors aux Juifs la maniere dont il leur devoit communiquer sa chair;* ce qui seroit ridicule si cette communication n'avoit point besoin de manieres particulieres & de moyens extérieurs.

Il dit qu'il le découvrit clairement aux Apôtres par ces paroles, *ceci est mon corps:* ce qui est très-faux dans l'opinion des Ministres; puisqu'ayant déja donné la foi à ses Apôtres, il leur avoit déja donné sa chair, & leur avoit enseigné le moyen de la manger.

Il prend nettement, comme nous avons dit ailleurs, la chair de Jesus Christ & l'Eucharistie pour la même chose, lorsqu'il dit: *Si un corps déja corrompu est vivifié par le seul attouchement de sa chair, comment l'Eulogie vivifiante ne nous apporteroit-elle pas de plus grandes richesses, lorsque nous ne la toucherons pas seulement, mais que nous la mangerons? Car elle nous changera sans doute en son propre bien; c'est-à-dire, dans son immortalité.*

Voilà comment parlent les Peres, quand ils expliquent littéralement

ce que Jesus Christ dit dans ce Chapitre, de manger sa chair: mais comme le sens littéral d'un passage n'empêche pas qu'on n'y cherche encore des sens moraux & allégoriques pour l'instruction des fideles, il est arrivé aussi que quelques Peres, en supposant l'explication littérale de ces paroles de Jesus Christ, selon laquelle elles se rapportent au Sacrement, s'en sont servis pour instruire les fideles, ou de la manducation spirituelle de la chair de Jesus Christ, qui doit être jointe à la participation réelle de cette chair, ou de la fin & de l'effet de l'une & de l'autre, qui est de nous unir avec Jesus Christ & à tous les Saints dans une même société dont l'esprit & le corps de Jesus Christ sont le lien. LIV. VI. CH. XI.

C'est ce que fait S. Bernard, dont la foi n'est point en doute, & qui a combattu expressément les sectateurs de l'hérésie de Bérenger. Car après avoir rapporté ce passage: *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme & ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous*, il l'explique de cette maniere: *Qu'est-ce que manger la chair du Seigneur & boire son sang, sinon communiquer à ses souffrances, & imiter la vie qu'il a menée dans sa chair? Et c'est ce que désigne le Sacrement très-pur de l'Autel, où nous recevons le corps du Seigneur; afin que comme on voit que cette forme de pain entre en nous, nous sachions de même qu'il entre en nous par l'imitation de sa vie, pour demeurer par la foi dans nos cœurs.* In Ps. Qui habitat serm. 3.

Si les Ministres avoient trouvé ce passage dans quelque ancien Pere, ils ne manqueroient pas de s'écrier que c'est un passage triomphant, *palmarius locus*, & qu'il est décisif pour leur opinion: mais comme il est de S. Bernard, qui a confondu leurs prédécesseurs par ses miracles, il n'est propre qu'à leur faire voir que ces applications morales des passages de l'Ecriture n'empêchent pas ceux qui les regardent ainsi d'y reconnoître le sens littéral; & que c'est fort mal-à-propos qu'ils abusent de ce que S. Augustin dit dans son Commentaire sur S. Jean, où après avoir expliqué de l'Eucharistie le Chapitre dont il s'agit, il prend moralement la manducation de la chair de Jesus Christ, non pour la manducation spirituelle de cette chair par la foi, mais pour l'incorporation dans la société des Saints, qui est le corps de Jesus Christ en un sens (*a*). Et par-là ce Pere apprend aux fideles, que la fin de l'Eucharistie est de désigner & de communiquer cette union avec tout le corps de Jesus Christ, sans rien dire de favorable pour les Calvinistes; puisque leur manducation spirituelle doit être rapportée non au corps mystique, mais au corps naturel, & qu'ainsi ce sens de S. Augustin est aussi peu littéral selon eux que selon les Catholiques.

(*a*) Hunc ergo cibum & potum societatem vult intelligi corporis sui, & membrorum suorum, quod est Sancta Ecclesia.

CHAPITRE XII.

Que les expreſſions des Peres, qui marquent que l'on offre Jeſus Chriſt dans l'Euchariſtie, excluent le ſens de figure.

RIen ne diſtingue tant aujourd'hui les Catholiques des Sacramentaires, que l'oblation & le ſacrifice du corps même de Jeſus Chriſt que les Catholiques croient faire dans la meſſe, & que les Calviniſtes combattent & rejettent de toutes leurs forces, comme auſſi ont-ils raiſon de le rejetter ſuivant leurs principes. Car quelle apparence que n'y ayant, à ce qu'ils diſent, qu'une figure de Jeſus Chriſt dans l'Euchariſtie, dont l'unique fin eſt de nous le repréſenter, & d'exciter notre foi, pour nous procurer une union ſpirituelle avec lui, qui eſt ce qu'ils appellent manducation; quelle apparence, dis-je, que cette doctrine puiſſe produire la pratique d'offrir à Dieu le pain & le vin comme le corps de Jeſus Chriſt, & qu'elle faſſe naître ces expreſſions, *que Jeſus Chriſt eſt offert*, *qu'il s'offre ſoi-même*, *qu'il eſt l'offrant & l'offert*, & *que l'Euchariſtie eſt le ſacrifice de ſon corps?*

Pourquoi, ſelon la doctrine des Miniſtres, offriroit-on plutôt à Dieu le pain & le vin, que l'eau du Baptême, puiſque cette eau figure le ſang de Jeſus Chriſt, auſſi-bien que le vin euchariſtique? Pourquoi dire que l'on offre Jeſus Chriſt, & que cette action myſtique eſt le ſacrifice de ſon corps, puiſqu'on ne dit rien de cela à l'égard du Baptême, quoique la mort de Jeſus Chriſt y ſoit repréſentée, auſſi-bien que dans l'Euchariſtie, & que cette repréſentation contenue dans le Baptême, ſoit formellement exprimée par S. Paul?

Auſſi n'y a-t-il rien que les Calviniſtes aient eu plus de ſoin d'abolir que le Sacrifice de la meſſe, & toutes les pratiques & les expreſſions qui y ont quelque rapport: ils avouent eux-mêmes qu'ils ont détruit l'oblation, quoiqu'ils avouent en même temps qu'ils la trouvent dans S. Juſtin & dans S. Irénée. On n'entend plus parler parmi eux d'oblation du corps de Jeſus Chriſt; & ils condamnent même formellement dans leur Catéchiſme cette expreſſion, en diſant: que *la Cene n'eſt pas inſtituée pour faire une oblation du corps de Jeſus Chriſt à Dieu ſon Pere.* (Dimanche 52.)

Comme ils ne raiſonnent pas mal en cela, il y a bien de l'apparence que les Peres en auroient fait à-peu-près de même s'ils avoient été de leur ſentiment: car il eſt aſſez naturel que la même doctrine produiſe les mêmes expreſſions, & il eſt au moins contre la nature qu'elle en

produise de toutes contraires. Cependant il faut qu'ils reconnoissent qu'il n'y a rien de plus opposé que le langage qu'ils ont établi en conséquence de leur sens, & celui des Peres, qui parlent presque sans cesse d'oblation & de sacrifice. J'en pourrois citer une infinité de passages; mais parce que les Calvinistes rapportent cette oblation au pain & au vin, je me contenterai ici de ceux qui marquent expressément, que c'est le corps même de Jesus Christ qui est offert. LIV. VI. CH. XII.

C'est ce qu'on peut voir dans cette priere, qui se trouve tant dans la Liturgie de S. Basile, que dans celle de S. Chrysostôme. *Fortifiez-moi par la vertu de votre Esprit saint, & permettez qu'étant revêtu de la grace du Sacerdoce, je me présente à votre table sacrée, & que j'y sacrifie votre saint & très-pur corps & votre précieux sang. Je vous prie donc avec un profond abaissement, de ne pas détourner votre visage de moi, de ne me pas rejetter du nombre de vos enfants; mais de vouloir bien souffrir que ces dons vous soient présentés par un serviteur indigne, & pécheur comme je suis. Car c'est vous qui êtes offert & qui offrez; c'est vous qui recevez ce Sacrifice, & qui êtes distribué; & nous vous rendons gloire avec votre Pere sans principe, & avec l'Esprit saint & vivifiant, maintenant & pour toujours dans tous les siecles des siecles.*

Ainsi, selon cette divine priere, c'est Jesus Christ qui est offert & distribué; c'est son corps très-pur qui est sacrifié; & par conséquent ces dons qui sont offerts, sont ce corps sacrifié & Jesus Christ même.

S. Cyrille d'Alexandrie se sert des mêmes paroles de cette Liturgie dans son Homélie de la Cene mystique. *Recevons*, dit-il, *le corps de la vie même, qui a habité dans notre corps, selon ce que dit le divin Jean, que la vie a été manifestée, & qu'elle a habité parmi nous. Et cette vie est Jesus Fils de Dieu vivant, une des Personnes de la Sainte Trinité. Buvons son sang pour la rémission de nos péchés, & pour participer à l'immortalité dont il est la source, & croyons en même temps qu'il demeure Prêtre & hostie; que c'est lui qui offre & qui est offert, qui reçoit le Sacrifice & qui est distribué.* L'hostie offerte, selon ce Pere, est Jesus Christ même; c'est Jesus Christ même qui est distribué; & cette chose offerte & distribuée est ce que nous recevons, c'est le corps de la vie; & ce corps de vie reçu & cette hostie offerte, ne sont que la même chose.

Comme c'étoit la suite naturelle de la doctrine de l'Eucharistie qui les portoit à ces expressions, elles leur étoient fort ordinaires. Le même S. Cyrille, au commencement de cette Homélie, dit encore: *Que le Fils est sacrifié dans ce mystere, non par ses ennemis, mais par lui-même.* Et L. 10.
dans l'ouvrage qu'il a fait de l'adoration en esprit & en vérité, rapportant p. 362.
à ce qui se fait dans l'Eglise ce qui est dit dans le septieme Chapitre des

Nombres, que par l'ordre de Moyse chaque Prince des tribus offrit des dons à son tour pour l'Autel du Tabernacle : *Le saint & véritable Tabernacle, qui est l'Eglise*, dit-il, *ayant été manifesté dans le monde, Jesus Christ y est offert, & par nous & pour nous, comme une sainte victime à Dieu son Pere, pour le prix & la rédemption de la vie de tous les hommes.* Et de peur qu'on ne rapportât cette oblation à la dévotion particuliere des fideles, il ajoute que cela se fait par ceux *qui conduisent l'Eglise, & que Jesus Christ sera toujours offert de la sorte, & toujours mystiquement sacrifié dans ces saints Tabernacles.*

S. Chrysostôme, qui n'a fait qu'abréger la Liturgie, comme le témoigne Proclus un de ses successeurs, & qui ainsi ne doit pas être considéré comme l'Auteur de l'Oraison que nous en avons rapportée, fait voir dans les Livres dont il est véritablement Auteur, qu'il avoit cette doctrine profondément gravée dans l'esprit, tant il l'inculque & l'établit fortement.

Hom. 24. Il dit dans son Commentaire sur la premiere Epître aux Corinthiens: *Que Dieu a reçu le sang des bêtes à cause de l'imperfection de la Loi; mais qu'il a établi un Sacrifice bien plus grand & plus terrible, lorsqu'il a commandé qu'on l'offrît lui-même au lieu d'immoler des victimes.*

Hom. 83. C'est pour la même raison qu'il dit dans son Commentaire sur S. Matthieu : *Qu'au lieu des brebis & des veaux qu'avoit l'ancienne Loi, la nouvelle possede le sang du Seigneur.*

Hom. 17. p. 356. Mais il explique plus distinctement l'unité de ce Sacrifice dans son Commentaire sur l'Epître aux Hébreux. *Nous offrons*, dit-il, *toujours la même victime, non pas (comme dans l'ancienne Loi) tantôt une victime & tantôt une autre; mais ici c'est toujours la même, & c'est pourquoi il n'y a qu'un Sacrifice. Car si la diversité des lieux où l'on offre multiplioit le Sacrifice, il faudroit donc dire qu'il y auroit plusieurs Jesus Christ; mais il n'y a qu'un Jesus Christ qui est entier ici & entier là, n'ayant par-tout qu'un seul corps; & c'est pourquoi il n'y a qu'un Sacrifice. C'est lui qui est notre Grand Prêtre, qui a offert la victime qui nous purifie, & nous offrons encore maintenant cette victime qui a été offerte alors, qui est inconsumptible: & cela se fait en mémoire de ce qui s'est fait alors.*

Ce lieu seul suffit pour faire voir en quel sens S. Chrysostôme & les autres Peres ont dit que Jesus Christ étoit offert, & qu'ils n'ont point entendu par-là l'oblation d'une figure & d'une image de Jesus Christ : car ce sens y est exclus en plusieurs manieres.

1°. Il y est dit que l'ancienne Loi avoit plusieurs victimes, & que nous n'en avons qu'une. Or s'il s'ensuivoit qu'il n'y eût point plusieurs victimes dans la Loi nouvelle, parce que les oblations qu'on y fait sont toutes

des figures d'un même Sacrifice, il faudroit dire que l'ancienne Loi n'avoit aussi qu'un seul Sacrifice, puisque les Sacrifices qu'on y offroit, avoient tous pour original le Sacrifice de Jesus Christ; de sorte que par la même raison que S. Chrysostôme auroit conclu que nous n'avons qu'un Sacrifice, on concluroit contre lui que les Juifs aussi n'en avoient qu'un; ou bien de ce que S. Chrysostôme après S. Paul, enseigne que les Juifs avoient plusieurs Sacrifices, à cause de la multiplicité de leurs victimes, quoique rapportées à un même objet, on conclura de même contre S. Chrysostôme, que les Chrétiens en ont plusieurs; parce qu'encore que selon les Calvinistes, les pains de la Cene se rapportent tous au même corps de Jesus Christ, néanmoins l'unité de rapport ne suffit pas pour l'unité du Sacrifice, & il y faut encore l'unité individuelle de la chose offerte.

2°. Jesus Christ est opposé dans ce passage comme victime de la Loi nouvelle, aux animaux qu'on offroit dans l'ancienne. Or si Jesus Christ n'étoit offert qu'en figure dans l'Eglise, on auroit tort d'opposer en ce point l'ancienne Loi à la nouvelle, puisque Jesus Christ y étoit aussi offert en figure, comme les Calvinistes l'avouent. C'est pourquoi cette opposition de Jesus Christ comme victime aux animaux de l'ancienne Loi, est ridicule dans leur opinion, & ne peut en aucune façon subsister que par la doctrine de la présence réelle: car si l'on entend par cette victime la chose figurée, il est faux que Jesus Christ n'ait point été offert dans l'ancienne Loi; & si on entend par-là les choses figurantes, il est faux, selon les Calvinistes, qu'elles n'aient pas la même multiplicité dans la Loi nouvelle que dans l'ancienne.

3°. Il auroit été encore plus ridicule de fonder comme il fait l'unité du Sacrifice, *sur ce que le corps de Jesus Christ est un & non plusieurs, & sur ce qu'il n'y a qu'un Jesus Christ*, s'il avoit entendu que Jesus Christ ne fût qu'objectivement dans l'Eucharistie: car l'unité de l'objet n'empêche pas que les actions qui le regardent ne soient différentes. Et c'est comme si l'on disoit que toutes les prieres des hommes ne sont qu'une même priere, parce qu'elles s'adressent toutes à Dieu & à Jesus Christ.

4°. La même chose paroît encore, en ce que dans ce même Commentaire, quelques pages avant ce que nous en venons de citer, il dit que le sang dont Moyse arrosa le peuple pour confirmer l'ancienne Alliance, n'étoit pas le sang de Jesus Christ, parce qu'il en étoit le type: il avoue donc qu'il l'étoit en figure, & ce n'est qu'à cause de cela qu'il l'appelle type. Cependant il veut ensuite que ce qui est figuré par cette aspersion de sang, ait été accompli par l'Eucharistie. *Ce n'est point Moyse*, dit-il, *qui nous arrose de ce sang, c'est Jesus Christ qui le fait, en nous disant: Ceci est mon sang de la nouvelle Alliance pour la rémission des péchés*. Ce

LIV. VI. CH. XII. ne peut donc point être un ſang en figure, puiſqu'il s'enſuivroit que nous n'aurions pas plus le ſang de Jeſus Chriſt que les Juifs, & qu'on pourroit dire de notre Euchariſtie, ce que S. Chryſoſtôme dit du ſang dont les Juifs furent arroſés, qu'il ne faut pas s'étonner ſi ce n'eſt pas le ſang de Jeſus Chriſt, puiſque ce n'en eſt que le type.

Il ſemble même que S. Chryſoſtôme ait prévu toutes les défaites des Calviniſtes, & qu'il les ait voulu empêcher de rapporter cette unité du Sacrifice à une unité de vertu : car il ne ſe contente pas de dire ſur l'Epitre à Timothée : *Que le myſtere qui s'accomplit tous les jours, eſt le même myſtere que celui de la Pâque, & que l'on offre tous les jours le même Sacrifice;* il ne ſe contente pas de dire : *Que tous les Sacrifices ont la même grace, la même dignité, la même force, μία δύναμις ἐςι, μία ἀξία, μία χάρις;* mais il ajoute encore, qu'il n'y a qu'un corps & un même corps, ἓν σῶμα καὶ τὸ αὐτό, que celui-là *n'eſt pas plus ſaint que celui-ci, ni celui-ci moindre que celui-là.*

Hom. 6. p. 439.

Et comme il enſeigne cette doctrine générale, qui exclut toute ſorte de figure, il en tire auſſi toutes les conſéquences qui en naiſſent naturellement.

Car il s'enſuit, par exemple, de ce qu'on offre Jeſus Chriſt même ſur nos Autels, que la victime qui expie les péchés de tous les hommes y eſt préſente ; & c'eſt ce qu'il exprime en ces termes, en parlant de la priere pour les morts : *Ce n'eſt point témérairement que ces choſes ſe font dans l'Egliſe, & ce n'eſt point en vain que nous faiſons mémoire des morts dans les ſacrés myſteres, & que nous intercédons pour eux en adreſſant nos prieres à l'Agneau qui a pris ſur ſoi les péchés du monde qui eſt étendu devant nous.*

Hom. 41. in 1. Epiſt. ad Corint.

Et plus bas : *Ne nous laſſons donc point de ſecourir les morts, & d'offrir des prieres pour eux ; car le prix dont toute la terre a été rachetée eſt giſant ſur l'Autel.*

Ce ne peut être qu'avec la même vue qu'il dit dans ſon Commentaire ſur les Actes, *que c'eſt un grand honneur aux Martyrs d'être nommés en préſence du Seigneur*, & qu'il rapporte hiſtoriquement dans le ſixieme Livre du Sacerdoce, non ſeulement que les Anges ſont préſents pendant le Sacrifice, mais que c'eſt pour honorer celui qui eſt giſant ſur l'Autel, εἰς τιμὴν τοῦ κειμένου, & qu'un vieillard d'une admirable vertu avoit raconté à quelqu'un qui le lui avoit dit, que *Dieu lui avoit fait la grace de voir une multitude d'Anges qui environnoient l'Autel, les yeux baiſſés comme des ſoldats devant leur Roi;* à quoi S. Chryſoſtôme ajoute qu'il croit cette viſion.

Hom. 11.

Ainſi il n'y a nul ſujet de prendre pour des métaphores & pour des figures, ni ce qu'il dit dans le troiſieme Livre du Sacerdoce, *ô miracle, ô bonté de Dieu! celui qui eſt aſſis là-haut à la droite de ſon Pere eſt touché*

dans

dans ce moment par toute ſorte de mains, & il ſe donne à tous ceux qui le veulent recevoir; ni ce qu'il dit dans l'Homélie des Séraphins, *quand vous approchez de la Table ſacrée, croyez que le Roi y eſt préſent, puiſqu'il y eſt en effet préſent;* ni ce qu'il dit dans l'Homélie III, de l'incompréhenſible nature de Dieu, qu'au temps de la célébration de l'Euchariſtie les Anges ſe proſternent en terre devant le Seigneur, *προσπίπ]ουσι τῷ κυρίῳ*, *qu'ils lui préſentent le corps du Seigneur, & le prient pour la nature humaine en lui diſant, nous vous prions pour ceux que vous avez tant aimés en mourant, que vous avez donné votre vie pour eux; nous vous offrons des prieres pour ceux pour qui vous avez répandu votre ſang; nous vous prions pour ceux pour qui vous avez offert ce corps que voilà.*

Les Peres de l'Egliſe Latine, qui n'avoient pas d'autre ſentiment ni d'autre doctrine ſur ce myſtere que les Peres Grecs, ne s'expriment pas autrement ſur cette oblation de Jeſus Chriſt.

S. Ambroiſe, dans la derniere de ſes Lettres, où il d'écrit comment il trouva les corps de S. Gervais & de S. Protais, & où il rapporte le diſcours qu'il fit à ſon peuple ſur ce ſujet, parlant d'un Autel ſous lequel il avoit deſſein de mettre les Reliques de ces Saints, ſe ſert de ces paroles: *Que ces victimes triomphantes ſoient miſes dans le lieu où Jeſus Chriſt eſt* HOSTIE; *mais au lieu qu'il eſt ſur l'Autel comme ayant ſouffert pour tout le monde, elles ſeront deſſous, comme ayant été rachetées par ſes ſouffrances.*

Et à la fin de l'exhortation aux Vierges, qu'il fit en dédiant une Egliſe bâtie par la veuve Julienne, dont il loûe fort la piété, il parle de cette ſorte: *Que tout ſacrifice qui ſera offert dans ce Temple avec une foi entiere & une piété ſincere, ſoit reçu de vous en odeur de ſanctification, & lorſque vous regarderez* CETTE HOSTIE SALUTAIRE, PAR LAQUELLE LE PÉCHÉ DU MONDE EST ABOLI, *jettez auſſi les yeux ſur ces victimes d'une ſainte chaſteté, & leur accordez une protection continuelle.*

Mais il s'explique encore plus amplement ſur le Pſeaume XXXVIII, & ce que nous en allons citer eſt d'autant plus conſidérable, qu'il éclaircit un autre paſſage tiré du Livre des Offices, que nous avons déja rapporté, & dont nous avons fait voir le véritable ſens, qui paroît encore plus clairement par ce paſſage ici. Ce Pere expliquant ce verſet du Pſeaume XXXVI, *in imagine pertranſit homo*, dit que cette image dans laquelle l'homme marche eſt Jeſus Chriſt qui eſt l'image de ſon Pere, & que cette image eſt venue ſur la terre, afin que nous ne marchaſſions plus dans l'ombre comme les Juifs, mais dans l'image; parce que celui qui ſuit l'Evangile marche en Jeſus Chriſt: & de-là il prend ſujet de diſtinguer trois états du monde, comme nous avons dit ailleurs: l'un dans l'om-

bre ; l'autre dans l'image, l'autre dans la vérité. *L'ombre*, dit-il, *a précédé: l'image a suivi, la vérité viendra ; l'ombre est dans la Loi, l'image dans l'Evangile, la vérité dans le ciel.* Ainsi en comprenant tout l'état de l'Evangile sous le mot d'image, parce qu'on y est conduit par Jesus Christ qui est l'image du Pere, & que l'on n'y voit pas Dieu clairement, il rapporte les Sacrements à cet état, & particuliérement celui du Baptême, dont il veut que le déluge, la mer rouge & la pierre du désert aient été les figures ; & ensuite passant au Sacrifice de l'Eucharistie : *Nous voyons*, dit-il, *par l'image, & nous possédons les biens de l'image ;* c'est-à-dire, *Jesus Christ : Nous avons vu le Souverain Prêtre venir à nous ; & nous avons appris qu'il a offert son sang pour nous. Imitons-le nous qui sommes Prêtres, & offrons le Sacrifice pour le peuple ; quoique nous soyons méprisables en nous-mêmes, notre sacrifice néanmoins nous rend dignes d'honneur. Car encore qu'il semble que Jesus Christ n'offre pas maintenant, il est pourtant offert sur la terre lorsque son corps est offert, & c'est lui-même qui l'offre ; puisque c'est sa parole qui consacre le Sacrifice. Il est notre Intercesseur envers son Pere, mais nous ne le voyons pas. Nous le verrons lorsque l'image sera passée, & que la vérité sera venue. Ce sera alors que l'on ne verra plus comme par un miroir, & que l'on verra face à face la perfection même.*

Qui ne voit que ce Pere ne prend pas la vérité pour la réalité ; mais pour la clarté d'un état plus parfait ? Qu'il n'attribue le mot d'image à l'état de la Loi nouvelle, que parce que nous n'y voyons pas Dieu clairement & parfaitement, & que c'est le défaut de clarté & de perfection qui fait cet état, & non le défaut de réalité. Ainsi quand il dit que Jesus Christ y est offert, que son corps y est sacrifié, on peut bien conclure que Jesus Christ n'y est pas visiblement comme dans le ciel, mais non qu'il n'y est pas réellement ; comme on ne peut pas conclure que la sanctification & la rémission des péchés ne soient pas réellement conférées par le Baptême, quoique le Baptême appartienne, selon lui, à l'état d'image, & qu'il soit opposé comme l'Eucharistie à l'état du ciel ; c'est-à-dire, à la possession parfaite de ces mêmes biens.

Mais ce que l'on doit conclure des passages allégués dans ces Chapitres, & de ceux des autres Peres qui y sont semblables, c'est qu'ils ont reconnu dans l'état de la Loi nouvelle une oblation du corps de Jesus Christ qu'ils n'ont point reconnue dans l'ancienne Loi, d'où il s'ensuit directement que le corps de Jesus Christ n'y est point offert seulement en figure & en représentation, puisqu'il a été offert de même dans l'ancienne Loi, & par des figures plus naturelles ; & qu'ainsi on auroit eu autant de raison de leur donner le nom de sacrifices du corps de Jesus Christ qu'à l'Eucharistie ; bien loin de le pouvoir donner à l'Eucharistie

par opposition aux anciens sacrifices. Or pour montrer que cette opposition est ordinaire, il n'y a qu'à lire outre les passages de S. Chrysostôme, de S. Cyrille & de S. Ambroise déja cités, ce que dit le même S. Ambroise dans ses Offices, *qu'autrefois on offroit un veau, mais que l'on offre présentement Jesus Christ.* Et ce que dit S. Augustin contre Fauste, *les Hébreux, dans les sacrifices des bêtes qu'ils offroient à Dieu en grand nombre, & en diverses manieres, comme une si grande chose le méritoit bien, marquoient prophétiquement la victime que Jesus Christ a depuis offerte sur la Croix: & les Chrétiens célebrent la mémoire de ce sacrifice, déja accompli par la sacrée oblation & participation du corps & du sang de Notre Seigneur.*

LIV. VI. CH. XII.

L. 1. c. 48.

Lib. 20. c. 18.

Et dans la Cité de Dieu: *Le Sacrifice de l'Eucharistie a succédé*, dit-il, *à toutes les anciennes victimes, qui étoient immolées pour signifier le sacrifice à venir; & c'est pour cela que nous entendons en ce sens la parole du Médiateur dans le Pseaume XXXIX, où il dit par prophétie, vous n'avez pas voulu d'oblation & de sacrifice, & vous m'avez formé un corps; parce qu'au lieu de tous ces sacrifices on offre* (maintenant) *son corps, & on le donne à ceux qui y participent.* Et sur le Pseaume XL. *Pendant*, dit-il, *que le* véritable sacrifice *qui est connu des fideles, étoit encore annoncé par des figures qui le prédisoient, les Anciens célébroient ces figures d'une chose future, quelques-uns avec connoissance, la plupart sans connoissance.... Ces sacrifices, comme des paroles de promesse, ont été ôtés. Et qu'est-ce qui nous a été donné pour accomplissement? C'est le corps que vous connoissez, & que vous ne connoissez pas tous: & plût à Dieu qu'aucun de ceux qui le connoissent ne le connoisse à sa condamnation!*

Lib. 10. c. 20.

Il est assez difficile après cela de comprendre ce qu'a voulu dire un Calviniste, qui a réduit en ordre les passages dont se servent les Ministres, sous le titre d'*Histoire de l'Eucharistie*, lorsqu'il parle de cette sorte dans la page 104. *De cette même source coule une autre doctrine des premiers conducteurs de l'Eglise Chrétienne. Elle consiste en ce qu'instruisant ceux de dedans, & leur enseignant ce qui a succédé aux sacrifices de la Loi, je n'apperçois pas,* QUELQUE APPLICATION QUE J'Y AIE APPORTÉE, *qu'ils mettent en avant l'Eucharistie; mais ils se contentent d'opposer à tous les Sacrifices Mosaïques, les sacrifices spirituels que nous offrons à Dieu sous l'Evangile, ou le Sacrifice véritablement propitiatoire de la Croix.*

Certainement il faut qu'il n'y ait jamais eu d'Auteur moins appliqué que celui-là, pour n'y pas appercevoir ce qui s'y trouve si souvent & si formellement exprimé. Je ne m'en étonne pourtant pas, puisqu'il semble que l'inapplication soit son véritable caractere; & il en donne sur ce même sujet d'autres preuves si surprenantes, qu'il n'est pas possible d'en douter:

Liv. VI. Ch. XII. car ce qu'il dit là qu'il n'a pu appercevoir dans les Peres, il l'avoit apperçu vingt pages auparavant. *Les Saints Peres*, dit-il, *considérant que l'Eucharistie* p. 96. *tient lieu maintenant des Sacrifices Mosaïques, étant notre culte externe sous la dispensation de la grace, comme les sacrifices étoient celui des Juifs, ils l'ont volontiers nommée sacrifice.* Il avoit donc alors remarqué que les Peres ont considéré l'Eucharistie comme tenant lieu des Sacrifices Mosaïques. Et dans la page même où il nous dit: *Que les Peres ne mettent point en avant l'Eucharistie, comme ayant succédé aux sacrifices de la Loi*, il cite un passage Lib. 6. c. 2. 3. des Constitutions Apostoliques, qui porte: *Qu'au lieu des sacrifices qui se faisoient par effusion de sang, Jesus Christ nous a donné un sacrifice raisonnable, mystique & non sanglant, que l'on célebre en commémoration de sa mort:* ce qui s'entend de l'Eucharistie, comme il ne le désavoue pas. Comment auroit-il donc apperçu cette doctrine dans les Peres, s'il ne la voit pas dans ce passage qu'il cite au même lieu, & dans lequel un aveugle l'appercevroit?

Mais pour revenir aux conséquences que ces passages nous donnent lieu de tirer, nous pouvons dire qu'outre toutes les autres preuves que nous avons apportées, qui font voir en particulier que les Peres, en disant *que Jesus Christ est offert dans l'Eucharistie*, n'ont point prétendu que ce fût en figure, il suffit, pour en persuader un homme sincere, qu'y ayant dans l'ancienne Loi & dans la nouvelle tant d'autres figures de Jesus Christ & de son sang, il ne soit venu dans l'esprit de personne de donner à aucun de ces signes le nom de sacrifice du corps de Jesus Christ, ni de dire que Jesus Christ y fût offert; qu'on ne se soit pas même avisé d'offrir à Dieu ni l'eau du Baptême, ni le chrême de la Confirmation, quoique ce fussent des créatures aussi capables de lui être offertes que le pain & le vin. Il suffit de dire que les Peres n'ont point pris cette coutume, d'offrir l'Eucharistie comme le sacrifice du corps de Jesus Christ, pour un établissement humain, mais pour un ordre exprès de Jesus Christ. *Il a commandé*, dit S. Chrysostôme, *qu'on l'offrît lui-même.*

Or comme cet ordre est encore une suite fort naturelle de la présence réelle & du sens littéral de ces paroles: *ceci est mon corps*, parce que Jesus Christ se donne réellement à nous dans ce mystere, afin que nous l'offrions à son Pere, & que nous nous offrions avec lui; & qu'au contraire toutes ces conséquences n'ont nul rapport avec le sens figuratif des Calvinistes, ce n'est pas sans raison qu'on a conclu de ces expressions, que les Peres qui les ont tirées de ces paroles: *ceci est mon corps*, les ont dû prendre dans le sens littéral qu'elles supposent, & avec lequel elles s'allient; & non pas dans le sens de figure, que non seulement elles ne supposent pas, mais qu'elles détruisent absolument.

CHAPITRE XIII.

Que selon le sens des Ministres, les Ecrits des Peres seroient pleins de raisonnements & de pensées ridicules.

COmme ce n'est que par un renversement extraordinaire de la nature que les hommes pensent & parlent contre le bon sens, toutes les conséquences qu'on tire de leurs paroles sont fondées sur ce qu'on ne suppose jamais gratuitement qu'ils s'écartent des lumieres du sens commun, & sur-tout dans les choses simples, & qui sont comme à découvert aux yeux de l'esprit.

Que si l'on doit cette justice-là à chaque homme en particulier, on y est encore plus obligé quand il s'agit d'un grand nombre d'Auteurs, dont on connoît même d'ailleurs la capacité & l'intelligence; en sorte que c'est une espece de démonstration qu'ils n'ont point eu, par exemple, une certaine opinion dans l'esprit, quand il s'ensuit de-là qu'ils auroient tous manqué de sens, & que leurs Ecrits seroient pleins de pensées fausses & de raisonnements ridicules.

Cependant c'est ce qu'il faudroit dire de tous les Peres, si ce que soutiennent les Ministres étoit véritable, & qu'ils aient pris ces paroles, *ceci est mon corps*, dans le sens de figure. Et tout ce que nous avons dit jusqu'ici contre ce sens, peut être employé à cette preuve particuliere; parce que tous les passages que nous avons cités deviennent ridicules, d'abord qu'on les entend de cette maniere.

Il seroit par exemple contre le bon sens d'avoir supposé que ces paroles: *Ceci est mon corps*, fussent claires & intelligibles à tout le monde dans le sens de figure, & d'avoir appréhendé en même-temps qu'une infinité de métaphores infiniment plus claires ne le fussent pas. Voyez l. 3. c. 3 & 7.

Il seroit contre le bon sens d'avoir tant de fois proposé ces paroles comme un objet de foi sans aucune explication, s'ils n'avoient voulu qu'on les prît dans un sens littéral. L. 3. c. 9.

Il seroit contre le bon sens de nous les avoir représentées comme contenant un sens difficile, & d'avoir voulu fortifier la foi contre les doutes que ce sens peut exciter. L. 4. c. 1.

Il seroit contre le bon sens d'avoir exprimé ces doutes par ces paroles: *Ceci n'est pas le corps de Jesus Christ*, & encore plus de ne les avoir jamais exprimés autrement. Ibid. c. 2.

Il seroit contre le bon sens d'avoir fondé ce doute sur ce qu'on ne voyoit pas dans l'Eucharistie le corps de Jesus Christ. Ibid. c. 3.

Liv. VI. Ch. XIII. Ibid. Il feroit contre le bon fens d'avoir allégué, pour détruire ce doute & établir le fens de figure, tous les plus grands miracles que Dieu ait jamais fait depuis la création du monde.

Ibid. Il feroit contre le bon fens d'avoir combattu ce doute par ces paroles: *Ceci eft mon corps*, qui n'auroient été propres qu'à le confirmer.

Ibid. c. 6. Il feroit contre le bon fens d'avoir prétendu que ces paroles entendues au fens de figure fuffent capables de troubler les efprits.

Ibid. Il feroit contre le bon fens de n'avoir pas remédié à ce trouble par une explication nette & précife du fens de figure ou de vertu.

Ibid. c. 8. 10 & 11. Il feroit contre le bon fens d'avoir ordinairement exprimé ce fens de figure ou de vertu par ces paroles: *C'eft le vrai corps de Jefus Chrift; c'eft le propre corps de Jefus Chrift; c'eft le corps même de Jefus Chrift*, qui n'ont jamais été appliquées à des propofitions où le mot *eft* fe prend pour *fignifie*, comme nous l'avons montré.

Ibid. c. 4. Il feroit contre le bon fens d'avoir dit que *l'Eucharistie eft appellée & eft le corps de Jefus Chrift;* cette expreffion étant deftinée pour exclure le fens de figure, & pour diftinguer les chofes dont on dit qu'elles font appellées & font, de celles qui font appellées & ne font pas les chofes fignifiées.

Voyez l. 5. c. 1. Il feroit contre le bon fens qu'ils euffent attribué aucune efficace à l'Eucharistie, s'ils avoient eu le fens de figure dans l'efprit; puifqu'on n'en fauroit inférer cette efficace par aucune conféquence raifonnable.

Ibib. c. 2. Il feroit contre la raifon, fuppofé qu'ils euffent cru cette prétendue efficace, de l'avoir exprimée par ces termes: *que Jefus Chrift eft préfent dans nos corps par fa propre chair*, & d'avoir fuppofé que ces termes feroient intelligibles à tout le monde.

Ibid. c. 5. Il feroit contre le bon fens de nous avoir dit: *Qu'on mange la chair de Jefus Chrift d'une maniere dont il eft impoffible de manger la divinité*, puifqu'on peut auffi-bien manger la divinité en figure & en efficace que l'humanité de Jefus Chrift, & que, felon les Peres, on la mange en effet fpirituellement.

Ibid. c. 6. Il feroit contre le bon fens de nous avoir toujours dit, que nous fommes vivifiés par le corps de Jefus Chrift, fans avoir jamais parlé de ce troifieme degré, inventé par les Miniftres, d'une vertu communiquée au pain avant que de nous être communiquée.

p. 446. Il feroit contre le bon fens d'avoir dit, comme S. Cyrille a fait: *Qu'il eft impoffible que nous ne foyons vivifiés en recevant l'Eulogie*, fi cette Eulogie n'eft que la figure de la chair de Jefus Chrift; puifqu'on ne fait en aucune forte, ni s'il eft poffible qu'un pain matériel donne la vie, & qu'il en reçoive le pouvoir de la chair de Jefus Chrift, ni fi Jefus Chrift l'a voulu.

Il ſeroit contre la raiſon de nous avoir toujours parlé de l'Eulogie comme étant la chair de Jeſus Chriſt, s'il y avoit autant de différence entre l'une & l'autre qu'il y en a entre une matiere vile & une chair unie au Verbe, & autant de diſtance qu'il y en a entre la terre, d'où ce pain ne part point, & le ciel où les Miniſtres prétendent que le corps de Jeſus Chriſt réſide uniquement à l'excluſion de tout autre lieu. Ibid. c. 7.

Il ſeroit contre le bon ſens d'avoir dit ſans explication, que nous ſommes unis à Jeſus Chriſt ſpirituellement & corporellement, & d'avoir attaché cette union corporelle à l'Euchariſtie, s'il étoit vrai que nous n'euſſions aucune union corporelle avec Jeſus Chriſt, & que nous fuſſions auſſi-bien unis à ſon corps par le Baptême, & même par une ſimple méditation, que par la réception de l'Euchariſtie. Ibid. c. 8.

Il ſeroit contre le bon ſens d'aſſurer que le corps de Jeſus Chriſt eſt indiviſible dans tous ceux qui le reçoivent, s'ils ne le reçoivent qu'en figure ou en vertu. Voyez l. 5. c. 9.

Il ſeroit contre la raiſon de dire, qu'il les unit entr'eux par cette indiviſibilité; perſonne n'ayant jamais attribué au ſimple regard d'un même objet abſent, la faculté de produire une union réelle. Ibid.

Il ſeroit contre la raiſon d'avoir conclu de ces paroles: *Ceci eſt mon corps*, expliquées au ſens des Calviniſtes, qu'il eſt néceſſaire de demander à Dieu qu'il faſſe du pain le corps de Jeſus Chriſt, & qu'il envoie ſon Saint Eſprit pour produire cet effet. L. 6. c. 1.

Il ſeroit contre la raiſon d'avoir exprimé cette converſion métaphorique, qui n'eſt que dans l'imagination des hommes, par des paroles qui ſignifient une opération très-réelle. Ibid. c. 3.

Il ſeroit contre la raiſon, ou d'avoir conclu que le pain ne peut devenir figure de Jeſus Chriſt que par un changement réel, ou d'avoir exprimé & prouvé un changement métaphorique par des preuves qui ſont toutes ridicules, à moins que de les appliquer à un changement très-réel & très-effectif. Ibid.

Il ſeroit contre la raiſon de nous avoir repréſenté l'Euchariſtie comme la vérité & l'original des Sacrements de l'ancienne Loi, & de l'avoir préférée comme étant le corps de Jeſus Chriſt; au lieu qu'ils n'en étoient que les figures, ſi elle n'étoit pas plus le corps de Jeſus Chriſt que ces anciens Sacrements. Ibid. c. 8.

Il ſeroit contre la raiſon d'avoir expliqué de l'Euchariſtie le ſixieme Chapitre de S. Jean, ſi l'on n'y mangeoit la chair de Jeſus Chriſt que comme on la mange par les moindres actions de foi. Ib. c. 11.

Il ſeroit contre la raiſon d'avoir conclu de ces paroles: *Ceci eſt mon corps*, que c'eſt Jeſus Chriſt même qu'on offre dans l'Euchariſtie, & que Ib. c. 12.

 l'Euchariſtie eſt le ſacrifice du corps de Jeſus Chriſt, ſi le corps de Jeſus Chriſt n'y étoit pas plus ſacrifié qu'il l'eſt dans le Baptême, & qu'il l'étoit dans les ſacrifices de l'Ancien Teſtament, qu'on n'a jamais appellés de ce nom.

L. 6. c. 12. Il ſeroit contre la raiſon d'avoir conclu que nous n'avons qu'un ſacrifice, & qu'en quelques lieux qu'on offre Jeſus Chriſt par toute la terre, ce n'eſt que le même ſacrifice, à cauſe de l'unité de la victime, qui eſt le corps de Jeſus Chriſt, ſi cette victime n'étoit qu'objectivement dans l'Euchariſtie; l'unité objective de la choſe ſignifiée par l'oblation n'ayant jamais donné la penſée à qui que ce ſoit, que les diverſes oblations qui ſe rapportent à ce même objet ne fuſſent qu'un ſacrifice.

Enfin nous n'avons vu juſqu'ici qu'égarements & que paralogiſmes continuels dans les raiſonnements des Peres, en leur attribuant le ſens des Miniſtres. Il ſemble que ce ſoit une troupe de gens fanatiques: ils craignent ce qui n'étoit point à craindre, & n'appréhendent point ce qu'ils devoient effectivement appréhender. Ils ſe font des objections ridicules; ils y répondent ridiculement, & ils ſont aveugles pour les réponſes les plus naturelles & les plus faciles. Ils prennent tout à contre ſens: ils ne s'expriment jamais que d'une maniere inſenſée. Et ce qui eſt étrange, c'eſt qu'ils ſont toujours unis, & comme de concert à penſer extravagamment & à parler de même, & qu'il n'y en a aucun qui s'en ſoit apperçu, ou qui ait daigné nous en avertir.

Quoique ce que je viens de dire ne ſoit que trop prouvé par les paſſages que nous avons juſqu'ici rapportés, je ne laiſſerai pas d'en ajouter quelques autres, pour enrichir l'idée que les Miniſtres nous veulent donner de l'eſprit de ces grands hommes.

S. Juſtin auroit parlé, par exemple, d'une maniere très-ridicule lorſqu'il dit, *que de même que le Verbe de Dieu a pris une chair, ainſi nous ſommes inſtruits que l'Euchariſtie eſt la chair de Jeſus Chriſt*, en marquant le rapport des deux parties de cette comparaiſon par les mots ὃν τρόπον οὕτως. Car encore que ces termes n'emportent pas une parfaite égalité, comme Aubertin s'efforce vainement de le prouver, ils excluent néanmoins les inégalités choquantes. On ne dira pas, par exemple, que de même que Jeſus Chriſt s'eſt incarné, de même il a parlé à la Samaritaine. On ne dira pas que comme il a créé le ciel & la terre, de même il a fait ſon entrée en Jeruſalem. On ne dira pas que de même que Moyſe a fendu la mer rouge, de même il dormoit quand il étoit fatigué. S. Juſtin n'auroit donc pu dire raiſonnablement, que de même que le Verbe a pris une chair, de même il a fait le pain figure de ſon corps; l'inégalité eſt trop grande & trop

trop choquante. Or l'exclusion du sens de figure attache l'esprit à celui de réalité, comme nous l'avons prouvé. LIV. VI. CH. XIII.

Qu'y a-t-il aussi de moins raisonnable, que le raisonnement par lequel S. Irénée prouve la résurrection aux Valentiniens, en l'expliquant selon le sens des Ministres. *Comment*, dit-il, *osent-ils dire que notre chair tombera* (pour jamais) *en la corruption, & qu'elle ne recevra pas la vie, étant nourrie du corps & du sang du Seigneur?* Et ailleurs: *Comment*, leur dit-il, *osent-ils avancer que la chair n'est pas susceptible du don de Dieu, qui est la vie éternelle, étant nourrie du corps & du sang du Seigneur?* Car est-ce une conclusion raisonnable que de dire: nous recevons la figure du corps de Jesus Christ, donc nous ressusciterons? En a-t-on jamais tiré de semblables de tant d'autres figures auxquelles les hommes ont participé? L. 4. c. 34. L. 5. c. 2.

Je sais qu'Aubertin replique, que cet argument est fondé sur ce que l'Eucharistie est le gage de la résurrection, selon les Peres; mais cette réponse n'est qu'une vaine défaite.

Car 1°. l'Eucharistie n'est appellée gage de la résurrection, selon les Peres, que parce qu'elle est le corps de Jesus Christ même; autrement cette épithete n'auroit aucun fondement. 2°. Il est visible que les Valentiniens qui nioient la résurrection, ne pouvant demeurer d'accord de ce principe: *Que l'Eucharistie fût gage de la résurrection*, S. Irénée étoit trop habile pour fonder ses raisonnements sur un principe arbitraire, qui auroit été désavoué par ceux contre qui il disputoit. 3°. Si ce principe étoit le fondement de son raisonnement, il n'auroit pas manqué de le marquer, puisqu'il n'étoit pas facile à deviner & à suppléer; & néanmoins il ne le fait jamais. Il suppose toujours que cette conséquence, que nos corps ressusciteront, puisqu'ils sont nourris de la chair de Jesus Christ, est claire par elle-même, & non en vertu de ce principe. Il n'y a donc qu'à demander aux Ministres, si le sens commun souffre que l'on fonde une preuve sur un principe nié par ceux contre qui on dispute, & qui par conséquent ne pouvoit faire aucune impression sur eux, & que l'on ne prenne pas même la peine de l'exprimer. Cependant c'est-là le procédé qu'ils attribuent à S. Irénée, & non seulement à S. Irénée, mais aussi à plusieurs Peres; comme à S. Grégoire de Nysse, à S. Chrysostôme, à S. Cyrille d'Alexandrie, qui enseignent après lui, que l'union du corps immortel de Jesus Christ à notre chair, est la cause de notre résurrection.

Mais en supposant que cette preuve de S. Irénée est fondée sur la doctrine des Catholiques, elle n'a rien que de vraisemblable & de solide. Il n'est pas étrange que l'Auteur de la vie communique la vie, que le corps incorruptible communique l'incorruption; & ce mystere si étonnant, de l'union de ce corps au nôtre, donnant l'idée de quelque fin & de quel-

LIV. VI. CH. XIII. que effet extraordinaire, nos esprits n'en attendent pas un moindre que la communication de l'immortalité.

N'est-ce pas aussi changer en une pensée basse & frivole, ce que l'on trouve de l'Eucharistie dans une Oraison sur le Jeudi Saint, qui est entre les Œuvres de S. Athanase, que de l'expliquer au sens des Ministres? *C'est aujourd'hui*, dit l'Auteur de cette Oraison, *que Jesus Christ prononce cette parole: Prenez & mangez, ceci est mon corps. Je préviens ma croix, je vous divise mes membres; je verse par avance, ô Judas, ce sang que tu veux vendre. Car c'est mon corps, ô Judas, & c'est toi qui le veux vendre par un baiser.*

Athan. t. 2. p. 669.

Mais il n'y a point de Peres à qui les Ministres fassent faire des raisonnements plus dépourvus de sens commun qu'à Saint Chrysostôme. Et outre les preuves qu'on en a déja rapportées, on va voir dans celles que nous rapporterons ici, qu'en prenant ses paroles dans le sens des Ministres, il faudroit dire qu'on ne parla jamais moins raisonnablement que lui.

Dans l'Homélie 51. sur S. Matthieu, il veut exciter les fideles à attendre de grands effets de l'Eucharistie, & voici ce qu'il leur dit: *Touchons aussi la frange de son vêtement, ou plutôt si nous le voulons, possédons-le tout entier: car son corps est encore mis devant nous. Ce n'est pas seulement sa robe, c'est son corps. Et il ne nous est pas offert afin que nous le touchions seulement, mais aussi afin que nous le mangions, & que nous nous en nourrissions. Approchons-nous donc de Jesus Christ avec foi, puisque nous sommes malades. Car si ceux qui toucherent la frange de sa robe en reçurent une si grande vertu, que ne devons-nous point espérer, nous qui l'avons tout entier en nous?*

Il exprime cette différence de l'Eucharistie & du vêtement de Jesus Christ, aussi fortement encore dans l'Homélie 24 sur la premiere aux Corinthiens. *Si vous voulez savoir*, dit-il, *quelle est la vertu de ce corps, demandez-le à cette femme* (dont parle l'Evangile) *qui étoit travaillée d'un flux de sang, & qui ne toucha pas ce corps même, mais seulement la robe dont il étoit couvert, & qui n'en toucha même que la frange.*

Il est bien visible que ce corps que cette femme ne toucha pas, étoit le corps même de Jesus Christ. Cependant c'est de ce corps qu'elle ne toucha pas, que S. Chrysostôme dit dans la suite que Jesus Christ *nous l'a donné à tenir entre les mains & à manger.* Ce Pere oppose dans ces deux passages l'Eucharistie à la robe de Jesus Christ, non comme étant un signe plus sacré, non comme ayant plus de vertu, mais comme étant Jesus Christ tout entier; au lieu que cette robe n'étoit pas Jesus Christ: ce qui est aussi ridicule dans l'hypothese des Ministres pour la pensée, que pour l'expression.

L'expreſſion en eſt ridicule; parce que quand il feroit vrai que l'Euchariſtie n'étant qu'une figure, fût plus noble qu'un ſimple vêtement de Jeſus Chriſt, & qu'elle eût plus d'efficace, cela ne donneroit pas lieu de l'appeller Jeſus Chriſt tout entier, en la comparant à ce vêtement. Car le vêtement de Jeſus Chriſt eſt auſſi-bien un ſigne, & un ſigne naturel de Jeſus Chriſt tout entier que l'Euchariſtie, puiſqu'il en excite naturellement l'idée; & il l'excite même plus vivement qu'un ſigne, tel que le feroit l'Euchariſtie, ſelon les Miniſtres; parce que n'étant qu'un ſigne d'inſtitution, elle ne ſauroit faire une impreſſion ſi forte & ſi vive ſur l'eſprit. Il y avoit aſſez de termes dans la langue grecque pour exprimer cette excellence de l'Euchariſtie, ainſi conſidérée, au deſſus des ſimples vêtements de Jeſus Chriſt, ſans que S. Chryſoſtôme s'allât ſervir d'une expreſſion ſi bizarre. C'eſt en vain qu'Aubertin s'efforce de la juſtifier par quelques exemples: (*a*) car pour en produire de ſemblables, il falloit qu'il trouvât qu'un ſigne comparé à un autre ſigne, eût été préféré comme étant la choſe entiere dont il eſt le ſigne. C'eſt à quoi il a ſi peu penſé, qu'il n'en rapporte ſeulement pas où il ſoit parlé d'un ſigne: ce qu'il ſuffit de marquer en paſſant, pour ne pas ennuyer le monde par ces comparaiſons d'expreſſions.

La penſée n'eſt pas moins ridicule; parce que n'y ayant rien dans l'Ecriture de cette efficace de l'Euchariſtie, & les effets que produiſit le vêtement de Jeſus Chriſt étant, au contraire, marqués par l'Evangile, on auroit droit de préférer le vêtement de Jeſus Chriſt à l'Euchariſtie, ſi elle n'étoit qu'un ſigne d'inſtitution; & il n'y auroit rien de plus déraiſonnable que d'exprimer cette inégalité fondée ſur rien, par des termes qui mettent autant de différence entre l'Euchariſtie & la robe de Jeſus Chriſt, qu'entre cette robe & ſon propre corps.

Il faut donc que les Miniſtres avouent nettement, qu'il n'y a aucune ſolidité dans cette penſée, & qu'ils enveloppent quantité d'autres Peres dans la même condamnation.

Car S. Denys, Patriarche d'Alexandrie, oppoſe tout de même l'Euchariſtie à la robe de Jeſus Chriſt, comme étant le corps de Jeſus Chriſt. *Je n'eſtime pas*, dit-il dans ſon Epître Canonique, *que les femmes qui ont une véritable piété oſaſſent approcher en cet état de la Sainte Table, & toucher le corps & le ſang du Seigneur: car cette femme qui avoit un flux de ſang depuis douze ans, n'oſa toucher ſon corps même, mais ſon vêtement;*

(*a*) Voyez Aubertin p. 356, où pour juſtifier ces expreſſions, il allegue que les Peres ont appellé les fideles Jeſus Chriſt même, par oppoſition à ſon vêtement: mais il n'y a rien d'étonnant en cela; car ils ne ſont pas Jeſus Chriſt comme ſignes, mais comme étant animés par ſon eſprit qui les remue comme notre ame remue notre corps; & ainſi ces exemples n'ont rien de ſemblable.

c'est-à-dire, selon les Calvinistes, qu'il n'estime pas que des femmes qui auroient une véritable piété, osassent toucher en cet état la figure du corps du Seigneur, puisque cette femme de l'Evangile n'osa pas toucher son corps même, mais seulement son vêtement. S'il n'y a là de l'absurdité, j'avoue que je ne m'y connois pas.

Serm. 33. On voit encore la même pensée dans S. Pierre Chrysologue. *Cette femme*, dit-il, *toucha le vêtement de Jesus Christ & en fut guérie & délivrée de sa longue infirmité. Et nous, misérables que nous sommes, nous touchons tous les jours le corps du Seigneur & nous le prenons, & cependant nous ne sommes pas guéris de nos plaies. Ce n'est pas Jesus Christ qui nous manque, c'est la foi. Car demeurant dans nous, il guériroit bien plutôt nos blessures, puisqu'il guérit bien une femme qui se cachoit, & qui le toucha seulement en passant.* Et dans le Sermon suivant: *Que les Chrétiens*, dit-il, *qui touchent tous les jours le corps même de Jesus Christ, apprennent par cet exemple quel remede ils y peuvent trouver pour leurs maux, puisque cette femme fut pleinement guérie par la seule frange de sa robe. Mais ce qui est déplorable, c'est qu'au lieu qu'elle trouva dans cette frange le remede de sa plaie, nous trouvons, au contraire, de nouvelles plaies dans le remede même. Et c'est ce qui fait que l'Apôtre avertit ceux qui touchent indignement le corps du Seigneur, qu'ils reçoivent leur propre condamnation.* Quel auroit été l'entêtement de ce Pere, de s'arrêter à une pensée si peu solide, & d'opposer toujours l'Eucharistie à cette robe, comme étant tout Jesus Christ; & Jesus Christ même; ou plutôt quel entêtement est-ce aux Calvinistes d'attribuer aux Peres un sens si peu raisonnable?

Pour revenir à S. Chrysostôme, non seulement il oppose l'Eucharistie à la robe de Jesus Christ, comme étant son corps même; mais il l'oppose encore au sépulchre, comme contenant ce qui n'étoit plus dans le sépulchre, après que Jesus Christ fut ressuscité. Ce qui seroit ridicule, s'il n'étoit qu'un signe dans l'Eucharistie; n'y ayant point de signe plus vif de Jesus Christ que ce sépulchre, dont la gloire a même été prédite par les Prophetes. C'est dans l'Homélie que ce Pere a fait sur la Croix, où

P. 435. il dit: *Ne savez-vous pas comment les Anges se tinrent debout devant le sépulchre de Jesus Christ, lors même que son corps n'y étoit plus, & que ce n'étoit qu'un sépulchre vuide, & quel honneur ils rendirent à cette pierre, pour avoir reçu le corps du Seigneur? Si donc les Anges, qui sont d'une nature supérieure à la nôtre, se tinrent debout avec tant de respect & de révérence au sépulchre de Jesus Christ: comment est-ce que nous, qui n'avons pas à paroître devant un sépulchre vuide, mais qui devons nous approcher de la table même ou l'Agneau est, osons-nous nous y présenter avec tant de confusion & d'irrévérence?*

Il dit dans son Homélie 83. sur S. Matthieu : *Que Jesus Christ ne fait pas comme les meres qui donnent leurs enfants à nourrir à d'autres ; mais qu'il nous nourrit de son propre sang*, οἰκείῳ αἵματι. Substituez à cela la notion calviniste, & vous en ferez cette plaisante comparaison ; que Jesus Christ ne fait pas comme les meres qui donnent leurs enfants à nourrir à d'autres femmes, mais qu'il nous nourrit de la propre figure de son sang. LIV. VI. CH. XIII.

Cette pensée lui semble néanmoins si solide & si forte, qu'il la répete encore dans son Commentaire sur S. Jean. Hom. 45.

Il dit encore au même lieu : *Que Jesus Christ est l'unique Pasteur qui nourrisse ses brebis de ses propres membres.* Cela signifie, disent les Ministres, qu'il est l'unique Pasteur qui leur donne à manger la figure de ses membres, ou qui leur communique la vertu de ses propres membres ; c'est-à-dire proprement que cela ne veut rien dire. In Matth. 83.

Il attribue à l'Eucharistie, dans l'Homélie 45. sur S. Jean : *De renouveller en nous l'image du Roi, de nous donner une beauté inconcevable ; d'arroser l'ame, de la nourrir, & de lui donner une force extraordinaire ; de chasser d'autour de nous les démons, & d'y attirer les Anges ; d'être le salut de nos ames, de les laver, de les orner, de les rendre plus brillantes que l'or.* Il dit dans l'Homélie 24. sur l'Epître aux Corinthiens : *Que cette table est la force de notre ame, le lien qui retient notre entendement, le fondement de notre confiance, notre espérance, notre salut, notre lumiere, notre vie.* Ce sont autant de pensées téméraires & sans fondement, si l'on suppose qu'elle n'est pas le corps de Jesus Christ même : car quel droit auroit-on de conclure tout cela de la notion de figure ?

Il dit : *Que celui qui se donne ainsi à nous en cette vie, s'y donnera à plus forte raison dans l'autre.* La réalité du corps de Jesus Christ souffre bien ce raisonnement ; mais la figure ne le souffre point du tout. Car on n'a nullement lieu de conclure avec cette force, que s'il se donne en figure à nous dans cette vie, il s'y donnera à plus forte raison πόλλῳ μᾶλλον dans la vérité. Tout ce que le don de la figure, ou même l'union avec Jesus Christ par la foi peuvent produire, c'est une espérance légitime ; mais elles ne produisent point l'assurance marquée par ces termes, πόλλῳ μᾶλλον, qui font juger que ce qu'on espere est beaucoup plus aisé à croire que ce qu'on a déja reçu. In Joan. hom. 45.

Mais avec quelle force & quelle éloquence pousse-t-il encore cette pensée dans l'Homélie 24. sur la premiere aux Corinthiens : *S'il n'y a personne*, dit-il, *qui voulût recevoir le Roi sans lui rendre les respects qui lui sont dus ; que dis-je, le Roi ? S'il n'y a personne qui ne fit même difficulté de toucher ses vêtements avec des mains sales, quelque seul qu'il fût, & sans témoins, quoique ce ne soit que l'ouvrage des vers..... Comment ose-*

rons-nous recevoir avec tant d'irrévérence le corps de Dieu, qui est au dessus de toutes choses; ce corps sans tache & tout pur; ce corps uni à la nature divine; ce corps par qui nous sommes & nous vivons; ce corps qui a brisé les portes de la mort, & ouvert les voutes du ciel? Qu'on applique tout cela à la figure des Calvinistes, ce ne sera plus qu'une pensée de déclamateur, qui n'aura aucune solidité. Au lieu de monter de la personne ou du vêtement du Roi au corps de Jesus Christ, en quoi consiste toute la force de ce discours, la comparaison véritable ne sera plus qu'entre un Roi & la figure de Jesus Christ; & tout cela se réduira à dire, si vous n'oseriez toucher le Roi, ni même son vêtement avec irrévérence, comment osez-vous faire cet outrage à la figure de Jesus Christ? Ce qui frappe peu, & auroit moins besoin d'exclamation que d'éclaircissement & de preuves; de sorte que toute cette gradation, toutes ces qualités attribuées au corps de Jesus Christ, pour exagérer le crime de ceux qui le reçoivent indignement, ne seront plus que des paroles en l'air, & de vains amusements, indignes d'un Patriarche de la seconde Eglise du monde.

Il faudra de même qu'il se soit joué de ceux qui l'écoutoient, quand il disoit dans la même Homélie: *Ce corps fut adoré par les Mages dans l'étable, & ce fut pour cela que ces gens impies & barbares quitterent leurs maisons, & entreprirent un si long voyage; & étant arrivés à Bethléem, ils l'adorerent avec de grands sentiments de crainte. Imitons donc ces barbares, nous qui sommes les citoyens des cieux: ils ne le virent que dans une étable, & ne laisserent pas de trembler en s'en approchant, quoiqu'ils n'y vissent rien de pareil à ce que vous voyez; mais vous, vous le voyez sur l'Autel & non pas dans une étable. Vous ne le voyez pas entre les mains d'une femme; mais vous voyez le Prêtre qui est debout, & l'abondance du S. Esprit qui couvre de ses ailes les dons proposés. Vous ne voyez pas simplement ce corps comme les Mages, mais vous savez quelle en est la vertu; vous savez toute l'économie de sa vie, & vous n'ignorez rien de ce qu'il a fait.*

Je soutiens en premier lieu, que jamais personne n'a dit d'une image de Jesus Christ, comme auroit fait là S. Chrysostôme, qu'on eût le même avantage en la voyant, que ceux qui ont vu Jesus Christ même.

Et secondement, qu'il n'est pas vrai, comme le prétend Aubertin, que ce Pere ne préfere l'état des Chrétiens qui voient l'Eucharistie, à celui des Mages qui virent Jesus Christ dans la crêche, qu'en ce que les Chrétiens ont plus de connoissance que les Mages de la vertu des mysteres. Il les préfere dans l'objet même de leur vue, & parce que Jesus Christ qui est cet objet, est maintenant dans un état plus noble qu'il n'étoit lorsque les Mages le virent, & que l'autel est un lieu plus convenable à sa grandeur, qu'une étable & une crêche. *Ils ne virent*, dit-il, *rien de pareil* à ce que

vous voyez; vous ne le voyez pas dans une étable, mais sur l'Autel. Mais, dit Aubertin, il n'est qu'en figure sur cet Autel ; & c'est ce que je soutiens qu'on ne peut dire, sans attribuer à S. Chrysostôme un raisonnement ridicule. Car par la même raison il sera permis de dire, que nous voyons dans le soleil quelque chose de plus grand que ce que les Mages virent, & que nous le devons regarder avec encore plus de respect qu'ils ne firent l'humanité de Jesus Christ ; & il suffira, pour justifier ce discours scandaleux & impie, de sous-entendre que nous regardons le soleil comme l'image de la lumiere incréée, qui a quelque chose de plus noble que l'humanité du Verbe.

Tous les Peres auroient de même eu droit de préférer le Baptême, où la mort de Jesus Christ nous est figurée avec sa Résurrection, à ce que la Vierge vit sur le Calvaire, en assistant réellement à la mort de son Fils. Ils auroient pu préférer le Chrême, comme figure du S. Esprit, à l'Eucharistie, qui ne représente comme figure que le corps de Jesus Christ. Mais ils n'ont point usé de ce droit, & jamais homme raisonnable n'en usera. On compare les objets avec les objets, les figures avec les figures ; mais il est ridicule de préférer une simple figure à un objet réel & adorable, comme l'humanité de Jesus Christ, sous ombre qu'elle représente ce même objet dans un état plus grand & plus auguste ; & l'on ne peut, sans impiété, prétendre d'exciter les hommes à rendre à cette figure les mêmes respects qu'on a rendus à l'objet.

Et qu'Aubertin ne nous replique pas que S. Jérôme dit bien de Sainte Paule, *qu'elle voyoit par les yeux de la foi l'enfant enveloppé de langes jettant des cris dans la crèche, & les Mages qui adoroient le Seigneur ;* & qu'il écrit à Marcelle : *que toutes les fois qu'il entre dans le sépulchre, il y voit autant de fois le Sauveur enveloppé dans son suaire*, pour conclure de-là qu'on ne voit que de cette sorte le corps de Jesus Christ dans l'Eucharistie. Toutes ces fausses comparaisons ne sont que des preuves de son peu de discernement.

Il est vrai que ce que dit S. Jérôme ne se peut en effet entendre que de la vue de la foi. Mais il y a bien de la différence, entre ce que les Peres disent de l'Eucharistie, & ce que dit S. Jérôme de Sainte Paule & de lui-même. Il n'admire point la bonté de Dieu d'avoir donné à Sainte Paule son corps à voir & à toucher dans la grotte de Bethléem, comme S. Chrysostôme l'admire à l'égard de l'Eucharistie (*b*). Il ne dit point qu'elle ait vu le même corps que les Mages ont adoré, *αὐτὸ τῦτο τὸ σῶμα* ; il ne représente point ce corps de Jesus Christ, & cet enfant qu'elle voyoit

(*b*) Τῦτο τὸ σῶμα ἔδωκεν ἡμῖν καὶ κατέχειν καὶ ἐσθίειν.

 comme un corps couché, comme un corps dont on approche, un corps étendu devant elle, *προκείμενον*. Enfin je mets en fait que si l'on ajoutoit à ce que S. Jérôme dit de Sainte Paule & de lui-même, un discours pareil à celui que S. Chrysostôme fait de l'Eucharistie dans l'Homélie 24 sur l'Epître aux Corinthiens, il n'y a personne qui ne dût conclure, & qui ne conclût en effet, que Sainte Paule avoit vu réellement Jesus Christ dans cette grotte, & que S. Jérôme voyoit effectivement le corps de Jesus Christ dans son sépulchre.

Ce sera encore quelque chose de bien pensé que ce que dit S. Chrysostôme au même lieu: Que par le moyen de cette table, *nous avons sur la terre ce qu'il y a de plus précieux dans le ciel; parce que comme la personne du Roi est ce qu'il y a de plus précieux dans son palais, de même ce qu'il y a de plus précieux dans le ciel c'est le corps de Jesus Christ;* & qu'il nous est permis de le voir sur la terre. Car si S. Chrysostôme avoit voulu prouver simplement, que nous avons la figure de la chose la plus précieuse qui soit dans le ciel, la pensée seroit basse & la preuve ridicule; puisqu'on ne s'amuse point à prouver les choses claires comme celle-là, par des choses beaucoup moins claires. Que s'il avoit voulu dire absolument, que nous avons la plus précieuse chose qui soit dans les cieux, parce que nous avons la figure de Jesus Christ, la pensée ne seroit pas seulement vaine, mais absolument fausse, & la preuve ridicule; n'y ayant rien de plus extravagant que de dire, que puisque la personne du Roi est la plus précieuse chose qui soit dans son palais, la figure de Jesus Christ, que nous avons sur la terre, est ce qu'il y a de plus précieux dans le ciel.

Enfin nous ne laisserions presque rien dans les Ecrits des Peres, & particuliérement de S. Chrysostôme, si nous en voulions rapporter tout ce qui devient froid, sans force, sans solidité & sans raison, par l'explication des Ministres. Il n'y en a déja que trop pour convaincre ceux qui ont quelque bonne foi: en voici seulement deux ou trois exemples qu'il n'y a pas moyen d'omettre.

Le même S. Chrysostôme, en comparant Elie avec Jesus Christ, y met cette différence, qu'*Elie laissa son manteau à son disciple, & que Jesus Christ nous a laissé sa chair. Mais qu'Elie laissa son manteau en s'en dépouillant; au lieu que Jesus Christ, en nous donnant sa chair, n'a pas laissé de l'emporter avec lui dans le ciel.*

Hom. 2. ad Pop. Ant.

Si les Ministres trouvent là une ombre de sens commun, il faut que l'intérêt de leur cause les ait rendus bien indulgents. Car on pourra dire aussi sur ce plaisant fondement, que ceux qui laissent leur portrait à leurs amis font bien plus qu'Elie, puisqu'ils emportent ce qu'ils laissent, en

sous-entendant

ſous-entendant qu'ils emportent l'original, au lieu qu'Elie demeura ſans manteau après avoir donné le ſien à ſon diſciple. Liv. VI. Ch. XIII.

Mais au moins ils ne diront pas que la réflexion de S. Chryſoſtôme ſur les prieres qu'on faiſoit pour les morts dans le Sacrifice de la Meſſe, & la remarque qu'il fait, qu'on avoit choiſi le temps que le Roi étoit préſent, comme un temps favorable pour obtenir grace, ſoient des choſes fort avantageuſes à ceux de leur ſecte. Car outre que cela doit faire reſſouvenir de la témérité qu'ils ont eue d'abolir ces prieres, que S. Chryſoſtôme dit expreſſément être de Tradition Apoſtolique, cette circonſtance de placer ces prieres après la conſécration, & lorſque l'on dit que le corps de Jeſus Chriſt eſt préſent, leur doit paroître bien vaine & bien pleine de ſuperſtition. Hom. 3. in Epiſt. ad Philipp.

En effet, on n'a jamais penſé à prier pour les morts dans l'adminiſtration du Baptême, quoiqu'on y voie une image du ſang & de la mort de Jeſus Chriſt. Jamais perſonne n'a dit que ce fût-là un temps à choiſir pour obtenir l'effet de ſes prieres; & quoiqu'Aubertin nous diſe ſouvent que Jeſus Chriſt y eſt auſſi préſent que dans l'Euchariſtie, nul des Anciens ne s'eſt pourtant aviſé d'en conclure qu'il fallût prier pour les morts dans cette cérémonie, & s'adreſſer à l'Agneau préſent; ni n'en a dit pour raiſon, comme fait S. Chryſoſtôme à l'égard de l'Euchariſtie: *Que le prix commun de toute la terre eſt devant nous*, καὶ γὰρ τὸ κοινὸν τῆς οἰκουμένης κεῖται καθάρσιον; paroles qu'Aubertin a trouvé bon de retrancher, au lieu où il rapporte le commencement du paſſage de S. Chryſoſtôme. Hom. 41. in Epiſt. ad Corint. p. 467. p. 558.

Que ſera-ce encore qu'une exagération puérile que cette méditation de S. Chryſoſtôme: *Que l'ame de l'homme n'auroit jamais pu réſiſter au feu de ce ſacrifice, mais que tous les hommes en auroient été anéantis, ſi Dieu ne nous avoit ſecourus par une grace extraordinaire. Car ſi l'on conſidere*, dit-il, *combien il eſt terrible qu'un homme compoſé de chair & de ſang, s'oſe approcher de cette heureuſe & incorruptible nature, on reconnoîtra par-là à quel degré d'honneur les Prêtres ſont élevés par l'onction du S. Eſprit.* De Sacer. l. 3.

Pourquoi S. Chryſoſtôme, ni aucun Pere, n'a-t-il dit cela du Baptême, & pourquoi celui-ci le dit-il de l'Euchariſtie? Pourquoi l'appelle-t-il *nature bienheureuſe & incorruptible* (*a*)? Pourquoi tire-t-il cette étrange conſéquence, que ſans une grace particuliere de Dieu, le feu de ce ſacrifice devroit anéantir tous les Prêtres? Y a-t-il quelque choſe de plus

(c) Je ne ſais pourquoi Aubertin traduit, page 570, ces paroles grecques: Τῆς μακαρίας καὶ ἀκηράτου φύσεως ἐκείνης ἐγγὺς δυνηθῆναι γίνεσθαι, *ad hanc gratiam & incorruptam naturam appropinquare poſſe*, au lieu de traduire, *ad hanc beatam.*

grand pour marquer la majesté de Dieu même, & peut-on rien inventer de moins proportionné à une figure? Pourquoi la figure du corps de Jesus Christ anéantiroit-elle les hommes, puisque les hommes sont plus nobles que cette figure, & sont eux-mêmes des figures plus excellentes de Jesus Christ que le pain & le vin, considérés comme le représentant simplement?

Quoique je me sois principalement attaché à S. Chrysostôme dans cette preuve, où il s'agit de faire voir que les discours des Peres sont pleins de pensées fausses & ridicules, en les prenant en un autre sens que celui de la présence réelle, il me seroit aisé d'en faire voir autant à l'égard des autres Peres, & particuliérement à l'égard des deux SS. Cyrille entre les Grecs; de S. Ambroise, de S. Gaudence & d'Hesychius entre les Latins.

CHAPITRE XIV.

Que les métaphores qui naissent de ces paroles, ceci est mon corps, *prouvent qu'elles ont été expliquées par les Peres en un sens de réalité & non de figure.*

Comme les Ministres se servent de quelques termes figurés, *qui se trouvent ensuite de ces paroles, ceci est mon corps*, dans S. Luc & dans S. Paul, pour en conclure que l'on doit expliquer ces paroles en un sens de figure, ils se servent de même des termes métaphoriques, dont les Peres ont usé à l'égard de l'Eucharistie, pour tâcher de faire croire que tous les passages que les Catholiques emploient pour la preuve de leur doctrine, ne sont que des métaphores. Ainsi Aubertin n'a point de défaite plus ordinaire pour éluder les passages des Peres qui forment le plus nettement l'idée d'une présence réelle, & qui marquent qu'ils ont pris ces paroles, *ceci est mon corps*, dans le sens littéral & naturel des paroles, que de répondre que ces mêmes Peres, dont les expressions représentent le corps de Jesus Christ comme présent dans nos corps & sur nos Autels, le représentent aussi comme *vu*, *touché*, *immolé*, *égorgé*, *rompu*, *brisé*, *séparé de son sang*, & se servent de quantité d'autres termes, qui étant certainement métaphoriques, donnent lieu de conclure que ceux qui marquent la présence réelle le sont aussi.

Cette maniere de raisonner est si commune dans son Livre, & il l'emploie en tant d'endroits différents, qu'afin de faire voir à combien de lieux on répond tout à la fois en la réfutant, & combien de faux raisonne-

ments on y découvre, j'ai bien voulu les recueillir & les citer à la marge, comme on le pourra voir ici (*a*). Liv. VI. Ch. XIV.

L'illusion de cette réponse comprend trois sophismes, ou plutôt c'est un sophisme fondé sur trois fausses suppositions (*b*).

La premiere est, qu'il soit permis d'argumenter généralement de métaphore à métaphore : ce qui est un faux principe que nous avons déja réfuté ailleurs ; la raison faisant voir au contraire, que l'usage d'une métaphore raisonnable ne peut justifier ni établir l'usage d'une métaphore déraisonnable & extravagante. Ainsi quand Aubertin conclut de ce que les Peres représentent par métaphore Jesus Christ comme immolé & comme mort dans l'Eucharistie, que ce peut donc aussi être une métaphore, lorsqu'ils disent qu'il entre par sa chair en nous, il tire une très-fausse conclusion ; n'y ayant aucune conséquence d'expression à expression, ni de métaphore à métaphore, à moins qu'on n'en prouve la parfaite ressemblance ; & c'est ce qu'il ne fait jamais.

La seconde est, qu'il n'y ait point de regle pour distinguer entre les termes dont les Peres se servent à l'égard de l'Eucharistie, ceux qui sont métaphoriques de ceux qui ne le sont pas. Car s'il y en a, il est visible que l'on ne peut argumenter de l'un à l'autre, à moins que de prouver qu'ils sont compris dans la même regle, & qu'il n'y a pas plus de raison de prendre les uns pour métaphoriques que les autres : ce qu'Aubertin n'entreprend aussi jamais, se contentant de comparer simplement les expressions. Or cette supposition choque les principes même du langage humain, qui est tout fondé sur les moyens qu'ont les hommes de discerner les expressions littérales des métaphoriques.

Enfin Aubertin suppose par ce raisonnement, que de prouver qu'un terme est métaphorique, c'est le rendre incapable d'établir la présence réelle. Et c'est pour cela qu'il se met fort en peine de faire voir par divers Auteurs, même Catholiques : *Que Jesus Christ n'est pas proprement vu, touché, mêlé ; que nous n'avons pas proprement d'union corporelle avec son corps*, & qu'ainsi les Peres qui parlent de la sorte ne parlent pas proprement. Mais il se trompe encore grossiérement en ce point : car il y a plusieurs métaphores qui prouvent aussi précisément certaines vérités littérales que les termes les plus simples.

S. Jean fait aussi-bien voir qu'il avoit toujours vécu avec Jesus Christ, en disant : *Qu'il annonce ce qu'il a vu de ses yeux, & ce que ses mains ont*

(*a*) Pag. 385, 505, 520, 551, 553, 554, 556, 557, 561, 563, 569, 570, 571, 574, 575, 576, 579, 754, 767.

(*b*) Voyez pag. 220, 221 & 222. Item 285, 292, 288, 320, 358, 364, 373, 376, 377, 388, 398, 421, 428, 432, 433, 442, 495, 527, 543, 547, 564, 565, 569, 623, 633, 645, 658, 662, 694, 771, 750, 762, 765, 800, 833, 844.

 touché du Verbe de vie, que s'il s'étoit servi d'une expression qui marquât seulement qu'il avoit toujours suivi Jesus Christ en qualité de son Apôtre. Celui qui dit *qu'un homme est un lion dans les combats*, marque aussi nettement sa valeur, que s'il s'étoit servi de l'expression la plus exacte & la plus précise. Il se peut donc aussi faire qu'il y ait des termes qui tout métaphoriques qu'ils soient, marquent aussi précisément la présence réelle que s'ils étoient propres & simples ; parce qu'ils ne peuvent naître que de cette doctrine, & que faisant une métaphore juste, noble, élevée, naturelle & ordinaire par rapport à ce sens, ils en feroient une fausse & ridicule par rapport au sens des Calvinistes.

Ce n'est donc pas bien raisonner, que de se contenter de prouver qu'un terme est métaphorique, pour montrer qu'il n'enferme pas la présence réelle, puisqu'il se peut fort bien faire qu'il la prouve tout métaphorique qu'il est. Cependant Aubertin ne va jamais plus avant, & cette fausse maniere de raisonner tient un rang considérable entre les moyens généraux dont il se sert pour éluder les passages que l'on lui objecte.

Pour éclaircir donc toute cette matiere, & faire voir encore plus en détail l'abus qu'Aubertin fait de cette comparaison d'expressions, il faut remarquer en général que les hommes étant naturellement portés à relever leurs pensées par des termes métaphoriques, principalement quand elles sont grandes & élevées, parce que les termes simples n'égalent pas l'idée qu'ils en ont, & qu'ils en veulent imprimer aux autres, c'est une suite nécessaire du mystere de l'Eucharistie, en la maniere que les Catholiques le conçoivent, qu'enfermant tant de merveilles inconcevables & tant de grandeurs réelles, les Peres aient employé pour les exprimer des expressions figurées, pour élever les esprits à en concevoir quelque petite partie, & pour détruire les idées basses & fausses que les sens en donnent.

Cela est d'autant plus inévitable que l'état où Jesus Christ est dans l'Eucharistie étant singulier, il n'y a pas toujours des termes simples qui le puissent précisément représenter, & il faut par nécessité en emprunter des idées les plus proches, & qui s'y rapportent le mieux.

Ce que l'on doit donc considérer dans ces expressions dont les Peres se sont servis, n'est pas si elles sont métaphoriques ; car il n'est pas possible qu'il n'y en ait de ce genre parmi celles qu'ils ont employées : mais c'est si elles sont naturelles, & si elles sont les plus propres qu'on pouvoit trouver pour exprimer cet état. Car il est clair qu'en ce cas non seulement on ne doit pas s'étonner que les Peres s'en soient servis, mais qu'il y auroit lieu de s'étonner s'ils ne s'en étoient pas servis.

Or c'est ce qui se rencontre généralement dans toutes ces métaphores. Car elles naissent si naturellement de la doctrine de la présence réelle,

que l'on a presque toujours sujet de conclure, non seulement que cette doctrine les devoit produire; mais qu'il n'y avoit que cette doctrine qui les pût produire. Liv. VI. Ch. XIV.

Les Peres disent, par exemple, que nous touchons Jesus Christ, que nous le tenons entre les mains. Cette expression approche tellement d'être simple, que l'on peut dire en un sens qu'elle l'est, comme nous l'avons déja remarqué. Car quoiqu'il n'y ait pas une application des diverses parties de nos mains aux diverses parties du corps de Jesus Christ, il est vrai néanmoins que le corps de Jesus Christ est entre les mains de ceux qui le tiennent. Cypr. de Orat. Dom. Chr. Hom. 51 & 83. In Matth. Hom. 24. ad Corint. Cyrill. in Joan. pag. 1104.

Les Peres disent qu'on voit le corps de Jesus Christ. Mais comment auroient-ils pu parler autrement, en supposant que cet objet vu contient le corps de Jesus Christ? Est-ce que l'Ecriture ne devoit pas dire, que ceux à qui les Anges ont apparu les ont vus? L'usage commun n'a-t-il pas établi ce double langage, que lorsque l'objet est en même temps présent & couvert, & que l'on voit quelque chose qui lui est joint, on peut dire que l'on le voit & que l'on ne le voit pas? Et c'est selon ces deux divers sens, que les Peres disent tantôt de Jesus Christ qu'il est visible, & tantôt qu'il est invisible dans l'Eucharistie. Chrysost. Hom. 33. in Matth. Cyrillus in Joan. pag. 1104.

Ils disent que l'on met ses dents dans sa chair. Mais ne les met-on pas dans une chose qui contient sa chair, & cela ne s'appelle-t-il pas les mettre dans sa chair dans le langage de tous les hommes? Non seulement il n'étoit pas difficile que cette idée de présence réelle portât à cette expression, mais il étoit très-difficile qu'elle n'y portât pas. Chrysost. in Joan. Hom. 45.

Ils disent que la langue est teinte & empourprée de son sang; qu'y a-t-il de plus naturel pour exprimer que le sang de Jesus Christ entre réellement dans nos bouches, & qu'elles sont teintes de la couleur qui le couvre?

Ils disent que nous sommes nourris, remplis, & rassasiés du corps de Jesus Christ. Comment ne l'auroient-ils pas dit, puisque nous sommes en effet nourris, remplis, rassasiés en prenant le corps de Jesus Christ?

Ils disent que le corps de Jesus Christ est *divisé, rompu;* que nous en recevons une partie petite ou grande. Mais l'état où Jesus Christ est ne produit-il pas naturellement & nécessairement ces métaphores? Peut-on concevoir l'hostie comme le corps de Jesus Christ, & l'hostie divisée & rompue, sans s'imaginer ce corps comme divisé & rompu? Peut-on la concevoir séparée en parties, sans attribuer ces parties au corps de Jesus Christ? Et ne suffit-il pas de corriger ces idées, que l'imagination produit nécessairement, en faisant connoître que le corps de Jesus Christ n'est pas actuellement divisé, comme l'Eglise a toujours eu soin de le faire par ses



 Liturgies, & les Peres par leurs discours & par leurs Ecrits, comme nous l'avons prouvé ci-dessus.

On dit que *Jesus Christ est sur l'Autel comme immolé, comme égorgé, comme mort*. Mais comment les vérités de ce mystere n'auroient-elles point produit ces métaphores? Jesus Christ y est réellement; il y est réellement offert en qualité *d'hostie propitiatoire*, comme parlent S. Cyrille de Jerusalem & S. Chrysostôme. Il y est en un état de mort, sans y faire à l'extérieur aucune action de vie. Sa mort est représentée par tout le dehors de l'Eucharistie; les Prêtres, suivant l'esprit du mystere, ne doivent avoir dans la pensée que Jesus Christ mort. Que pouvoit-on donc moins faire pour exprimer ces idées, que de dire qu'il y étoit *immolé, tué, mort*: & y eut-il jamais de métaphore plus naturelle que celle-là?

Cyr. Hier. Catec. 5. mystag. Chrysost. Hom. 41. in 1. Epist. ad Corint.

Toutes ces métaphores sont d'ailleurs intelligibles par elles-mêmes. Il n'est pas besoin d'avertir que l'on ne voit pas Jesus Christ dans sa propre espece. Il n'y a que les enfants, selon S. Augustin, qui aient besoin de cet avertissement: mais les autres qui savent que le corps de Jesus Christ étoit un corps semblable aux nôtres, sont assez avertis par les sens mêmes, qu'il n'est pas dans ce mystere dans l'état commun des corps.

Aug. de Trinit. l. 3. c. 10.

Que s'il est besoin de prévenir l'esprit des peuples, & de leur faire entendre que Jesus Christ n'est pas actuellement divisé, les Peres se sont parfaitement acquittés de ce devoir, en exprimant en tant de manieres l'unité indivisible du corps de Jesus Christ, comme nous l'avons montré.

D'ailleurs, non seulement l'Apôtre, mais les Peres nous avertissent assez & d'une maniere très-expresse, que Jesus Christ ne meurt plus, & que sa mort n'est que représentée dans ce mystere. Il n'y avoit donc rien de trompeur dans ces métaphores, & elles s'allioient parfaitement avec la doctrine de la présence réelle.

Mais dira-t-on, il n'étoit pas possible aux fideles de démêler dans ce mélange d'expressions littérales & métaphoriques, celles qu'il falloit entendre en un sens littéral, & celles qu'il falloit prendre dans un sens métaphorique. Ce doit être là le fondement de tous les raisonnements, par lesquels Aubertin veut faire entendre que ces termes métaphoriques dont les Peres se servent sur le sujet de l'Eucharistie, prouvent que tous les autres le sont aussi. Mais ce fondement est vain & frivole, comme nous l'avons déja remarqué, & il montre que les Ministres sont tellement occupés de leurs fantaisies, qu'ils ne font aucune réflexion sur la maniere ordinaire dont les hommes parlent: car tous les discours des hommes ne sont qu'un mélange continuel d'expressions simples & d'expressions métaphoriques; & même il est rare que l'on se serve d'expressions métaphoriques, qu'en les joignant à d'autres expressions simples & littérales.

De sorte que s'il n'y avoit aucun moyen de les discerner, & si l'on pouvoit conclure de ce que les unes sont métaphoriques, que les autres le sont aussi, on ne pourroit rien apprendre de fixe & de certain par les paroles des hommes.

Si les Ministres demandent donc comment on a discerné ces métaphores dont les Peres se sont servis en parlant de l'Eucharistie, des expressions simples & littérales, & comment les fideles ont pu juger que quand les Peres disent, *que Jesus Christ entre dans nous par sa chair*, c'est une expression simple & littérale, & que quand ils disent que ce corps est *tué*, *immolé*, *rompu*, *divisé*, ce sont des expressions métaphoriques ; je réponds qu'ils l'ont discerné par les mêmes moyens par lesquels on discerne toutes les autres métaphores, qui sont que nous n'avons pas les mêmes raisons de prendre ces dernieres expressions pour littérales, que nous en avons de prendre les autres pour telles.

Il n'y a qu'à parcourir pour cela toutes les preuves que nous avons apportées, pour montrer que ces paroles, *ceci est mon corps*, *se doivent prendre en un sens littéral & naturel*, & il sera facile de voir qu'elles ne conviennent point à ces expressions vraiment métaphoriques.

On a prouvé la réalité, & exclus la figure des Calvinistes, parce que L. 3. c. 9.
les Peres ont proposé comme un objet de foi, que *l'Eucharistie est le corps de Jesus Christ* sans y rien ajouter, & qu'ils ont dit qu'il le faut croire. Mais où est-ce qu'ils ont proposé comme un objet de foi, que le corps de Jesus Christ est rompu, divisé, immolé dans l'Eucharistie, & qu'ils ont dit qu'il faut croire fermement que ce corps est divisé ?

Les Peres représentent des doutes qui combattent cette expression, L. 4. c. 3.
ceci est mon corps, & ils disent, qu'il faut croire ce que Dieu nous y enseigne malgré ces doutes : mais ils n'ont jamais proposé de même de difficulté contre la fraction & la division du corps de Jesus Christ, ni contre son immolation & sa mort mystique. Ils n'ont jamais dit : Comment me dites-vous qu'il est en état de mort dans l'Eucharistie, puisque je ne le vois pas en cet état de mort ?

Tous les Peres nous disent que l'Eucharistie est véritablement & pro- L. 4. c. 8.
prement le corps de Jesus Christ. Mais où nous disent-ils que Jesus Christ y est véritablement & proprement égorgé, rompu, immolé, vu, brisé ?

L'efficace que les Peres ont reconnue dans l'Eucharistie, nous donne L. 5.
lieu de prendre à la lettre ce qu'ils disent de la présence réelle, parce que sans en être persuadé, on ne sauroit admettre cette efficace que témérairement ; mais elle ne nous donne lieu de prendre à la lettre aucune de ces expressions métaphoriques.

La réalité du changement & de l'opération toute-puissante du S. Esprit, L. 6. c. 3.

reconnue par les Peres, pour faire que le pain ſoit le corps de Jeſus Chriſt, prouve que le terme de ce changement & de cette opération eſt réel : mais les Peres ne nous diſent point que l'opération du S. Eſprit ſe termine à faire mourir Jeſus Chriſt dans ce myſtere, ni à rompre ſon corps en pluſieurs parties.

La vérité de la préſence réelle marquée par ces expreſſions littérales, eſt accompagnée de toutes les ſuites naturelles qui la doivent accompagner, comme on l'a pu voir par tout ce que nous avons rapporté des Peres, & comme on le fera voir encore plus amplement. Au contraire, toutes ces expreſſions métaphoriques ſont des expreſſions détachées, ſans ſuite, ſans conſéquences, & qui ne ſont accompagnées d'aucune de celles qu'elles devroient avoir ſi elles étoient littérales.

La vérité que nous concevons par les expreſſions littérales, eſt le fondement des métaphoriques qui la ſuppoſent toutes. Car ſi Jeſus Chriſt eſt vu dans l'Euchariſtie, il y eſt donc. S'il y eſt touché, il y eſt. S'il y eſt immolé, s'il y eſt diviſé, il y eſt. C'eſt toujours cette exiſtence réelle & littérale qui ſoutient ces métaphores. Mais ce qui ſe conçoit par les expreſſions métaphoriques, à les prendre à la lettre, n'eſt le fondement de rien, ne ſe conclut de rien, & n'a liaiſon avec rien. Cela ſe trouvera vrai à l'égard de toutes celles qui ſont vraiment métaphoriques, & c'en eſt une marque infaillible & eſſentielle.

Les fideles avoient donc cent voies de les diſtinguer des expreſſions ſimples ; & rien ne fut jamais moins raiſonnable que la conſéquence *qu'Aubertin* tire ſans ceſſe des unes aux autres, comme ſi les fideles n'euſſent pu s'empêcher de les confondre.

Non ſeulement les expreſſions métaphoriques dont les Peres ſe ſont ſervis à l'égard de l'Euchariſtie, ne font aucun préjudice aux vérités qu'ils nous ont enſeignées par des termes précis & ſimples, mais elles ſervent encore à les prouver. Car il eſt viſible qu'il n'y a eu que la grandeur & l'éminence de la vérité enfermée dans la foi de la préſence réelle, qui ait pu porter les Peres à toutes ces expreſſions qui en ſont des ſuites naturelles, & qui ſont comme enfermées dans l'analogie de ce myſtere ; comme de dire que Jeſus Chriſt eſt *mort ſur l'Autel*, qu'il y eſt *immolé*, *égorgé*, *diviſé*, *vu*, *touché*. Il eſt contre la nature que des gens qui n'auroient cru de l'Euchariſtie que ce que les Calviniſtes en croient, ſoient allés juſques à ces excès, qui auroient été inſupportables à ceux qui entendoient parler les Peres en cette ſorte, ou qui liſoient leurs Ecrits. Mais ce qui auroit été dur, choquant, abſurde, extravagant dans l'hypotheſe des Calviniſtes, étoit naturel, recevable, intelligible dans la doctrine de la préſence réelle.

S. Chryſoſtôme

S. Chryſoſtôme, par exemple, dit que Jeſus Chriſt *ſe mêle & ſe paîtrit lui-même avec nous*, entendant manifeſtement par le mot de *ſeipſum*, ſon corps, comme il le marque aſſez en ajoutant, *que la main qui coupe cette chair doit être auſſi pure que les rayons du ſoleil.* Je veux que le mot de *paîtrir* ſoit métaphorique: mais s'il exprime l'union que nous avons avec le corps de Jeſus Chriſt, d'une maniere qui va au de-là de la vérité ſimple, il n'en eſt que plus incapable de ſignifier une union métaphorique. Et Aubertin ne ſauroit faire voir que pour exprimer qu'une choſe figurée s'unit par ſon ſigne à ce qui touche ce ſigne, on ſe ſoit ſervi d'une expreſſion ſemblable. LIV VI. CH. XIV. Hom. 83. in Matth.

C'eſt en vain qu'il objecte que S. Chriſoſtôme dit, que par le Baptême nous ſommes mêlés avec le corps de Jeſus Chriſt. Car outre que le Baptême étant autrefois joint à l'Euchariſtie, on lui peut attribuer ce qui ne lui convient qu'à cauſe de l'Euchariſtie, il n'eſt pas dit dans ce lieu de S. Chryſoſtôme, que notre corps ſoit mêlé avec le corps de Jeſus Chriſt. Il eſt dit en général que nous y ſommes mêlés : ce qui ne s'entend que de notre eſprit. Or un mélange attribué à l'eſprit s'entend naturellement d'un mêlange ſpirituel, comme un mêlange attribué au corps s'entend d'un mêlange & d'une union corporelle ; de ſorte que c'eſt très-mal raiſonner que de conclure comme fait Aubertin, que ſi un mêlange de notre eſprit avec le corps de Jeſus Chriſt peut ne ſignifier qu'une union ſpirituelle, le mêlange du corps de Jeſus Chriſt avec notre corps, peut ne pas ſignifier une union réelle & corporelle. In Epiſt. ad Coloſſ. Hom. 6.

Quand il feroit vrai que le mot de *toucher* ne feroit pas tout-à-fait propre, il marque néanmoins dans l'uſage que les Peres en font, une union toute autre qu'une union ſpirituelle avec le corps de Jeſus Chriſt, ou une union corporelle avec le ſigne.

Car il eſt certain que S. Chryſoſtôme & les autres Peres l'appliquent au corps même de Jeſus Chriſt, & non pas ſimplement aux ſignes. Et que c'eſt du corps véritable de Jeſus Chriſt, dont il dit que nous ne voyons pas *ſeulement ce qui eſt de plus précieux dans le ciel, mais que nous le touchons, nous le mangeons, nous nous en retournons chez nous après l'avoir reçu.* Or il eſt abſolument ridicule de faire valoir, comme une grande marque de la bonté d'un Roi, qu'il voulût bien être touché, & qu'il permît que l'on approchât les mains de ſa chair, en entendant tout cela non de lui-même, mais de ſon portrait. Les hommes n'ont point encore introduit ce langage dans leurs diſcours, parce que la raiſon ne le ſouffre pas. Hom. 24. in Epiſt. 1. ad Corint.

Aubertin tâche inutilement de ſe démêler de ces paſſages par un autre de Théodoret, où il eſt dit : *Que les Ecrits des Apôtres nous font voir l'enfant*

Jesus enveloppé de langes & couché dans la crèche : & un autre de S. Chrysostôme, qui appelle le pauvre, Jesus Christ même ; car ces deux passages n'ont rien de semblable à celui dont il s'agit. 1°. Dans le passage de Théodoret, il est clair que le mot de *voir* ne s'entend que d'une vue métaphorique, de la même maniere que nous appellons peinture d'une chose, une description qui fait que nous nous la représentons ; au lieu que dans ces passages de S. Chrysostôme, le mot de *vue*, aussi-bien que ceux de *toucher*, de *manger*, marquent visiblement des actions corporelles.

Dans le passage de Théodoret, le mot de *voir* ne se termine point à quelque objet sensible & réellement présent, qui soit dit être l'enfant Jesus : au lieu que dans les passages de S. Chrysostôme, les mots de *voir*, de *toucher*, de *manger*, d'*emporter*, se terminent à un objet sensible & réellement présent, qui est dit être le corps de Jesus Christ.

Enfin le passage de Théodoret disant que nous voyons l'enfant Jesus dans les langes & dans la crèche ; & les langes ni la crèche n'étant pas réellement présents, nous sommes assez avertis que l'enfant Jesus ne l'est pas non plus, & que par conséquent rien de tout cela ne se peut prendre à la lettre. Mais dans ces passages de S. Chrysostôme rien ne nous avertit de ne les pas prendre à la lettre, & tout contribue au contraire à nous mettre ce sens réel & littéral dans l'esprit ; S. Chrysostôme disant, après avoir parlé du corps même de Jesus Christ, que c'est ce corps qui est l'objet de cette vue & de ce toucher.

Il est vu, dit Aubertin, par son signe. Mais pour avoir droit de répondre de la sorte, il faudroit qu'il eût fait voir que quand on a une fois appliqué l'esprit de celui à qui on parle au corps de Jesus Christ, on peut dire ensuite raisonnablement que ce corps est *vu*, *touché*, *mangé*, quoiqu'on ne voie, qu'on ne touche, & qu'on ne mange que son signe. Or c'est ce qu'Aubertin n'a point fait, & il n'a point encore trouvé d'exemples d'un semblable langage.

Je répondrai en particulier à ce que S. Chrysostôme dit des pauvres ; & il suffit de dire ici que les pauvres ne sont pas appellés Jesus Christ comme son signe & son Sacrement, & qu'ainsi cet exemple n'est pas à propos. Lorsqu'Aubertin aura donc fait voir que l'on ait dit que l'on nous montrera dans le Baptême la *plus précieuse chose qui soit dans les cieux*, savoir le corps de Jesus Christ qui y est figuré comme enseveli : lorsqu'il aura fait voir que l'on ait dit de tous ceux qui ont des portraits du Roi, qu'ils possedent ce qu'il y a de plus précieux dans le palais du Roi, qui est son corps, & que l'on l'ait dit après avoir parlé du corps même, & non des portraits de ce corps ; il pourra dire qu'il a allégué des exemples qui ont quelque rapport à ce qu'il veut expliquer. Mais ceux qu'il allé-

gue ne ſont propres qu'à montrer qu'il auroit bien voulu en rapporter de ſemblables, & que c'eſt par une pure impuiſſance qu'il ne l'a pas fait.

CHAPITRE XV.

Que la différence des expreſſions dont les Peres ſe ſont ſervis à l'égard du Baptême & des autres ſignes d'inſtitution d'une part, & de l'Euchariſtie de l'autre, eſt une preuve convaincante que ce qu'ils ont dit de l'Euchariſtie ne ſe doit point prendre en un ſens de figure.

AUbertin ne ſe contente pas, pour éluder les paſſages des Peres qui établiſſent ſi fortement la préſence réelle de Jeſus Chriſt dans l'Euchariſtie, de ramaſſer des expreſſions des mêmes Peres qu'il prétend être ſemblables à celles qu'ils emploient ſur ce ſujet, & qui s'entendent néanmoins dans un ſens métaphorique; mais il s'attache en particulier à de certaines façons de parler dont ils ſe ſervent ſur le ſujet du Baptême, & s'efforce de faire voir, qu'elles ſeroient auſſi capables de nous perſuader que le corps de Jeſus Chriſt eſt réellement préſent dans l'eau du Baptême, ſi nous voulions les prendre à la lettre, que celles dont les Peres ſe ſervent en parlant de l'Euchariſtie le ſont d'établir ſa préſence réelle dans ce Sacrement.

M. Claude ne manque pas auſſi de pratiquer la même méthode; & pour empêcher l'impreſſion que pourroient faire ſur les eſprits les paſſages des Peres qui repréſentent ce qu'ils ont cru de l'Euchariſtie, il jette incontinent à la traverſe ces paſſages du Baptême, pour détourner l'eſprit des Lecteurs & les éblouir par cette conformité apparente.

Or quoiqu'il ſoit aiſé de juger par ce que nous avons déja dit en divers endroits de ce Livre, combien cette prétention eſt fauſſe, & combien les Peres ont dit de choſes de l'Euchariſtie qu'ils n'ont jamais dites du Baptême; néanmoins j'ai cru qu'il étoit bon de repréſenter ici en abrégé les conformités & les différences des expreſſions dont les Peres ſe ſont ſervis à l'égard du Baptême & de l'Euchariſtie, afin que l'on puiſſe mieux juger de la mauvaiſe foi des Miniſtres, qui en mettent continuellement devant les yeux les rapports, & en ſuppriment toujours les différences.

Mais avant que d'entrer dans cette diſcuſſion, il eſt néceſſaire d'établir certains principes de ſens commun, d'où dépendent quelques concluſions que l'on doit tirer de cette comparaiſon d'expreſſions, & ſans leſquels on raiſonne en l'air, comme font d'ordinaire les Miniſtres, qui ſe contentent de comparer enſemble des termes qui paroiſſent avoir quelque rap-

 port, & qui en concluent brusquement qu'ils ont donc le même sens, comme si la conformité de sens dans deux expressions ne dépendoit que des termes, & non d'un grand nombre de déterminations, qui appliquent l'une à un sens & non pas l'autre, comme nous l'avons expliqué ailleurs.

Le premier principe est, que quand deux choses conviennent en quelque qualité commune, quoiqu'elles soient différentes en plusieurs autres qualités & attributs qui les distinguent, on les peut souvent unir dans cette qualité commune, sans marquer expressément les différences, parce qu'il n'en sera pas question. C'est un principe dont nous nous sommes déja servis pour empêcher l'abus qu'Aubertin tâche de faire d'un passage de S. Grégoire de Nysse & de quelques autres Auteurs sur le sujet même du Baptême. (L. 5. ch. 11.) Or il s'ensuit clairement de ce principe, que l'Eucharistie convenant en plusieurs choses avec le Baptême, on peut tenir le même langage sur l'un & sur l'autre de ces Sacrements, ayant en vue ces qualités communes aux deux, sans marquer en ce lieu-là ce qui les distingue. Ce principe est clair par lui-même, aussi-bien que la conséquence qui s'en tire, & l'on en peut voir l'éclaircissement ailleurs. (Ibid.)

Le second principe est, que comme tous les grands objets sont sujets à produire de grandes métaphores, à cause du desir naturel que l'on a de les relever par la grandeur des expressions dont on se sert pour les représenter, & que le Baptême enferme réellement de très-grandes choses, & qui remplissent l'esprit d'admiration, il n'est nullement étrange que les Peres, pour les exprimer, se soient portés à diverses métaphores. On s'y doit attendre. Ils n'auroient pas parlé comme des hommes s'ils ne l'avoient fait; & il auroit fallu qu'ils eussent fait violence sans raison à l'inclination naturelle qu'a l'esprit à se rehausser par de grandes expressions pour faire mieux comprendre les grandes choses.

Mais quand il se trouve que d'une part on se sert des mêmes expressions à l'égard de deux différents objets, & qu'on vient ensuite à les distingues par un très-grand nombre de différences; que l'on dit une infinité de choses de l'un que l'on ne dit point de l'autre, & que tout ce que l'on dit de l'un dans cette expression commune aux deux, est soutenu & fortifié à l'égard de celui-là, par un grand nombre de suites dont on voit la liaison avec l'idée que cette expression commune nous donne de ce premier objet; au lieu que quand on s'en sert à l'égard de l'autre, elle est seule & sans aucune suite qui l'appuye & qui la fortifie; alors on a tort de conclure, que si cette expression est métaphorique à l'égard du dernier, auquel elle est appliquée sans soutien & sans suite, elle l'est aussi à l'égard du premier, où elle se trouve jointe avec cette foule d'autres expressions qui la déterminent à un autre sens.

Il faut en ce cas-là conclure tout au contraire que ces deux choses ne convinennent que dans le terme, mais qu'elles ne conviennent pas dans le sens, & que ce même terme a, selon ces deux différentes applications, deux significations très-différentes, étant propre dans l'une, & métaphorique dans l'autre. Liv. VI. Ch. XV.

Ces principes supposés, il n'y a qu'à en faire l'application particuliere à l'égard du Baptême.

Et premiérement, on ne doit point s'étonner que l'efficace du Baptême étant marquée par l'Ecriture, qui lui attribue la renaissance, la purification de l'ame, la rémission des péchés, de nous sanctifier, de nous revêtir de Jesus Christ, ce qui comprend les graces dont les hommes sont le plus touchés, parce qu'elles leur mettent plus vivement devant les yeux le passage de l'état du péché à celui de la grace, c'est-à-dire, des ténebres à la lumiere, de la captivité du diable à la liberté des enfants de Dieu, de la mort à la vie: on ne doit pas s'étonner, dis-je, si les Peres ont tâché de relever par leurs paroles des avantages si grands que le Baptême nous procure, & s'ils y ont employé non seulement les expressions simples & littérales, mais aussi les métaphores les plus magnifiques. Ils appellent donc avec raison le Baptême, le salut, le remede, & l'antidote: ils lui attribuent de nous délivrer de tous les maux, de noyer les péchés, de dissiper les ténebres, de bannir la servitude, de rompre les liens: ils l'appellent guide de la vie immortelle, robe lumineuse, fontaine de vie, eau vivifiante, eau réjaillissante à la vie éternelle, robe blanche, saint & ineffaçable caractere, chariot pour aller au ciel, délices du Paradis, grace de l'adoption des enfants. Joan. 3. 5. 1. Petr. 3. 21. Actor. 2. 38. 1. Cor. 6. 11. Gal. 3. 27.

Ils l'appellent grand, divin, saint & ineffaçable Sacrement, mystere incompréhensible & inaccessible. Et quoique les mots de mystere terrible sans addition soient demeurés propres à l'Eucharistie, parce qu'elle est terrible par éminence; néanmoins comme il y a assez de merveilles dans le Baptême pour étonner l'esprit, & lui causer une sainte frayeur, on trouve que cette épithete a été appliquée au Baptême par quelques Peres, aussi-bien qu'à l'Eucharistie.

Il n'y a rien en tout cela qui ne naisse très-naturellement des idées que l'Ecriture donne du Baptême, & qui n'ait rapport aux effets qui y sont formellement exprimés. Et ainsi il n'y a rien dans tous ces termes que de très-solide, de très-juste, de très-édifiant: & l'on n'en peut conclure autre chose, sinon que les Peres ont conçu le Baptême comme l'Ecriture les obligeoit de le concevoir.

Mais il n'en est pas de même des éloges que les Peres donnent à l'Eucharistie, & des effets qu'ils lui attribuent, que nous avons rapportés

ailleurs; comme d'être le remede d'immortalité, l'antidote pour ne point mourir, notre espérance, notre force, d'opérer la rémission des péchés, la sanctification des ames, de nous munir contre les tentations, de vivifier les ames & les corps. Comme l'Ecriture ne dit rien de tout cela, & qu'elle nous dit simplement du pain que c'est le corps de Jesus Christ, tous ces effets & tous ces éloges ont été tirés par les Peres du sens qu'ils ont donné à ces paroles, *ceci est mon corps.* Et comme le sens de figure ne peut produire ces conséquences, & que le sens de réalité les produit naturellement, tous ces titres & tous ces effets attribués à l'Eucharistie sont autant de preuves de la présence réelle.

C'est donc en vain qu'Aubertin prend tant de soin de faire voir que les Peres ont donné au Baptême ces épithetes magnifiques, & qu'ils lui ont attribué d'aussi grands effets qu'à l'Eucharistie. Ces épithetes & ces effets ne prouvent rien à l'égard du Baptême; parce qu'il est visible que c'est ce que l'Ecriture en dit qui donne lieu aux Peres d'en parler de la sorte. Mais ces épithetes, ces titres, ces effets à l'égard de l'Eucharistie sont des preuves convainquantes de la présence réelle; parce que les Peres ne les ont pu tirer raisonnablement que de cette doctrine, & que celle des Calvinistes changeroit tous ces discours des Peres, non seulement en discours sans solidité, mais en propositions téméraires & indignes de la piété des Peres.

Le Baptême nous rendant les Temples du Saint Esprit, & la sanctification qui nous y est donnée étant inséparable de sa présence même, comme la présence du Saint Esprit l'est de celle des trois Personnes divines, il n'est pas étrange qu'ils aient dit du Baptême, comme nous avons dit ailleurs: que *par le Baptême Jesus Christ habite en nous, qu'il y est caché, & que nous l'avons en nous, que nous le recevons par le Baptême, que nous devenons porte-Christs.* Il ne faut point chercher en cela de métaphores, toutes ces expressions étant vraies à la lettre de la divinité de Jesus Christ. Mais on ne trouve pas de même dans les Peres à l'égard du Baptême: *Que Jesus Christ entre en nous, s'insinue en nous, est dans nous* PAR SA CHAIR, PAR SA PROPRE CHAIR (*a*).

C'est encore une suite nécessaire de ces effets surnaturels attribués au Baptême par l'Ecriture, que l'on invoque le Saint Esprit pour les produire, & c'est pourquoi on trouve dans les Peres (*b*) que le Baptême est consacré, sanctifié, béni, que les eaux sont pleines de la sanctification du Saint Esprit

(*a*) Naz. Orat. 40. Marcus Erem. de Bapt. Chrysost. in Gal. 3. Hom. 27. ad Eph. Hom. 20. Auctor. Dialog. Cæsario trib. Dial. 3. interr. 127.

(*b*) Dion. Eccl. Hier. c. 2. Auct. Const. l. 7. c. 44. Tert. de Bapt. l. 4. Amb. de Spir. Sanct. l. 1. c. 7. Basil. de Spir. Sanct. c. 27. Gel. Cyzice cap. de Bapt. Theoph. Alex. Pasch. 1. Cyr. Cat. ill. 3. Cyrill. Alexand. in Joan. p. 147. Epitome Theod. ad finem Clementis Alex. Chrys. Hom. 83.

C'est une suite nécessaire que l'on dise que l'eau acquiert une vertu, & une force pour sanctifier les ames: que l'on dise qu'elle est changée & transélémentée en une force divine & ineffable. Mais quoique l'eau soit signe du sang de Jesus Christ, & qu'elle en tire sa vertu, on n'invoque point le Saint Esprit pour la faire le sang de Jesus Christ, pour la changer & la transélémenter au sang de Jesus Christ, & l'on ne se sert de ces expressions qu'à l'égard de l'Eucharistie. Liv. VI. Ch. XV.

Comme il y a dans le Baptême quelque chose d'invisible où les sens ne peuvent atteindre, on ne se doit pas étonner que les Peres nous déclarent que ce qui se fait dans le Baptême est *intelligible*, qu'il ne faut pas s'arrêter à la seule idée que les sens nous donnent de ce qui s'y passe, que les sens se trompent souvent. Mais si S. Chrysostôme établit ce principe commun à l'égard des Sacrements de l'Eucharistie & du Baptême, à cause de la conformité qu'ils ont en ce point, que les sens ne peuvent voir ni dans l'un ni dans l'autre de ces mysteres l'effet *intelligible* que le Saint Esprit y opere, il en tire des conclusions bien différentes, parce que ces effets du Saint Esprit dans l'Eucharistie & dans le Baptême sont bien différents. Il conclut, à l'égard du Baptême, que cette eau opere *le renouvellement & le nettoyement de l'ame*, qui sont ces effets *intelligibles* (c) où les sens ne peuvent atteindre, & sur lesquels il ne les faut pas croire. Mais il conclut à l'égard de l'Eucharistie que *c'est le corps de Jesus Christ*, & que *c'est ce qu'il faut croire sans hésiter*. Il conclut *que nous le voyons*, *que nous le touchons*, *que nous le mangeons lui-même*, *non sa forme & sa figure*. Il conclut qu'il se donne lui-même à nous, qui devrions nous estimer trop heureux de voir seulement ses vêtements. Outre qu'il ne dit pas à l'égard du Baptême, que ce que l'Ecriture *nous en apprend soit contraire au rapport de nos yeux & de nos pensées*; il ne dit pas que ce que l'Ecriture nous en apprend paroisse impossible, comme Hesychius le dit formellement de l'Eucharistie. Hesyc. l. 2. in Levit.

Le Baptême opérant des effets surnaturels de grace, qui n'étoient que signifiés par les Sacrifices de l'ancien Testament, les Peres ont eu sujet de dire qu'il y avoit entre ce Sacrement & le Baptême de l'ancienne Loi, la même différence qu'entre les songes & la réalité, entre des ombres ou des figures & la vérité solide; qu'il s'y rencontroit quelque chose de plus grand que le Temple, savoir Jesus Christ; que ces eaux étoient plus pures que le sang des victimes que l'on offroit sous la Loi. Basil. de Spirit. Sancto. c. 14. Nazianz. Orat. 40.

Mais ces Peres ne préferent pas le Baptême à ces anciens Sacrements, comme étant le corps de Jesus Christ, ou le sang de Jesus Christ, & ils

(c) Νοητὸν δὲ τὸ ἀποτελούμενον ἡ γέννησις καὶ ἡ ἀνακαίνισις.

LIV. VI. CH. XV. ne disent pas qu'il y a autant de différence entre les Sacrifices & les Baptémes de la Loi ancienne & notre Baptéme, qu'entre des figures & le corps de Jesus Christ. Ils le préferent en efficace & non en essence (*d*).

Le Baptéme nous donnant entrée dans le corps de Jesus Christ, & nous y unissant par le moyen de son esprit qu'il nous communique, nous rendant membres de cette société des Saints qui compose le corps du Grand-Prêtre, il n'est pas étrange, comme nous l'avons remarqué, que les Peres disent que par le Baptéme nous sommes faits *concorporels* avec Jesus Christ: que notre chair devient la chair du crucifié, parce qu'elle commence à appartenir à Jesus Christ, que nous sommes participants de ce corps, & enfin que nous le mangeons en un certain sens. Mais toutes ces expressions auxquelles cette vérité de l'union au corps de Jesus Christ a porté les Peres, ne les a jamais engagés à dire que dans le Baptéme *Jesus Christ entre en nous par sa chair, & qu'il y est reçu par son corps.*

Isid. Polus Epist. 195. Leo Serm. 14. de Pass.

Voyez ci-dessus l. 5. ch. 2.

Quand il seroit vrai que les Peres auroient dit que les Anges sont présents au Baptéme, & qu'il ne faudroit point entendre par métaphore ce que S. Cyrille de Jerusalem dit des baptisés, χορεύουσι περὶ ὑμῶν ἄγγελοι, ce qui semble se devoir traduire par ces mots: *exultabunt*, ou, *exilient propter vos Angeli*, & non pas comme Aubertin le traduit, *saltabunt circa vos Angeli*, il y a néanmoins bien de la différence entre ces expressions & ce que les Peres rapportent littéralement des Anges à l'égard de l'Eucharistie, qu'ils sont présents à la célébration des Mysteres, qu'ils y baissent la tête comme des soldats devant leur Roi, & que Dieu avoit accordé à de saints hommes de les voir en cet état. Car à l'égard du Baptéme, la présence des Anges marquée par ce Pere se rapporte aux baptisés & non pas aux signes, parce qu'un baptisé est plus noble que le Baptéme: au lieu que toutes les fois que les Peres parlent de la présence des Anges dans l'Eucharistie, ils la rapportent toujours à l'honneur de Jesus Christ & de son corps (*e*).

Catech. illumin. 3.

Chrysost. de Sacerd. l. 6.

L'efficace du Baptéme venant du sang de Jesus Christ, & ce Sacrement nous appliquant la grace que Jesus Christ nous a méritée par l'effusion de son sang, il n'est pas étrange que cette vérité réelle ait produit ces métaphores, *que nous sommes baptisés dans le sang de Jesus Christ, dans le sang de l'Agneau:* que nous sommes *oints, teints, protégés, nettoyés, arrosés par le sang de Jesus Christ, par le sang de l'Agneau;* que *le Baptéme est rougi*

(*d*) Ambros. de iis qui myst. initiant. c. 9. Hier. in cap. 1. Epist. ad Tit. Voyez ci-dessus l. 6. c. 8 & 10.

(*e*) Chrysost. in Joan. Hom. 45. in Actis. hom. 21. Hom. 3. in Epist. ad Ephes. Hom. 3. de incom. nat. Dei. Hieron. in Esai 1 & 53. Naz. Orat. 40. Prosper. de promis. part. 2. c. 2. August. in Joan. c. 4. Auct. Hom. de Pasch. Cæsar. tribul.

est rougi du sang de Jesus Christ (métaphore qui a son fondement & dans la rougeur du sang, & dans le rapport du Baptême à la mer rouge qui en étoit la figure) *que nous y sommes revêtus d'une pourpre teinte dans le sang de Jesus Christ*; que nous *y sommes revêtus de Jesus Christ.* Toutes ces expressions ayant des fondements clairs & certains dans l'Ecriture, étant destituées des suites & des conséquences qui les devroient accompagner si ces paroles étoient littérales; n'étant ni prouvées, ni fortement affirmées, ni défendues contre les doutes qui s'éléveroient en foule contre le sens littéral; n'étant jamais proposées à croire dans ces termes, & la vérité signifiée par ces expressions étant souvent exposée en termes simples, elles portent les caracteres naturels de métaphores; elles y sont clairement déterminées, elles ne peuvent tromper personne, & elles n'ont effectivement jamais donné d'autre idée que celle du sens métaphorique.

Enfin nous avons fait voir en d'autres lieux, en quel sens S. Chrysostôme dit que nous sommes mêlés avec Jesus Christ; & S. Cyrille & S. Fulgence, que nous mangeons le corps de Jesus Christ dans le Baptême. Nous avons montré combien ces expressions sont différentes de celles dont ils se servent à l'égard de l'Eucharistie; de sorte que dans ces prétendues conformités, il y a pourtant toujours d'extrêmes différences entre la maniere dont les Peres ont parlé du Baptême, & celle dont ils ont parlé de l'Eucharistie. Que sera-ce donc si l'on ramasse toutes les distinctions qu'ils y ont mises, & que l'on réunisse tout ce qui est particulier à l'Eucharistie, & qui n'a jamais été appliqué au Baptéme?

Voyez ci-dessus p. 424.

Nous avons tâché de le faire remarquer dans la suite de nos preuves: mais il est utile d'en faire ici une image racourcie, afin de faire voir que ces comparaisons continuelles, qu'Aubertin fait de l'Eucharistie avec le Baptême, ne sont que des illusions continuelles, & que rien n'est plus propre à persuader combien cette méthode est fausse & trompeuse, que d'avoir prétendu la faire servir à prouver que les expressions des Peres ne portoient pas plus à croire que le corps de Jesus Christ étoit présent dans l'Eucharistie, qu'elles portent à croire que son sang est présent dans le Baptême; puisque c'est la prétention du monde la plus déraisonnable & la plus hors d'apparence. Car il faut bien remarquer, comme nous avons déja dit, que ces différences ne montrent pas seulement que l'Eucharistie doit être distinguée du Baptême, par ces expressions que l'on n'applique jamais au Baptême; mais que celles mêmes qui sont communes à l'Eucharistie & au Baptême ont des sens différents, parce que ces expressions communes sont déterminées par les particulieres.

Pour confondre donc les Ministres sur cette vaine ressemblance, qu'ils prétendent mettre entre les expressions familieres aux Saints Peres sur le

Liv. VI. Ch. XV. sujet de l'Euchariſtie, & celles dont ils ont uſé à l'égard du Baptême, il n'y a qu'à leur demander.

Où trouveront-ils que l'on ait dit que l'eau du Baptême fût le ſang de Jeſus Chriſt, quoique ce langage ſacramental, que les Miniſtres prétendent être ſi autoriſé & ſi commun, donnât autant de lieu de le dire, qu'ils s'imaginent qu'on en a eu à l'égard de l'Euchariſtie? M. Claude croit-il qu'il ſuffiſe, pour rendre raiſon de cette différence que les Peres ont miſe entre l'Euchariſtie & le Baptême par la diverſité de ces expreſſions, d'alléguer que ce qui a fait que l'on a toujours appellé l'Euchariſtie le corps & le ſang de Jeſus Chriſt, & que l'on n'a pas employé la même expreſſion à l'égard du Baptême, en appellant l'eau ſang de Jeſus Chriſt, c'eſt que l'exemple de Jeſus Chriſt autoriſoit l'une, & que ne s'étant pas ſervi du même langage à l'égard du Baptême, elle ne s'eſt pas établie de la même ſorte. Mais ſi ces expreſſions, où l'on donne aux ſignes le nom des choſes qu'elles ſignifient, ſont ſi naturelles, on n'avoit pas beſoin d'un exemple particulier pour s'exprimer de la ſorte; l'uſage commun de ce langage ſuffiſoit pour s'en ſervir, auſſi-bien à l'égard du Baptême qu'à l'égard de l'Euchariſtie. Que s'il n'eſt pas naturel, pourquoi prétendent-ils que Jeſus Chriſt s'en eſt ſervi?

Où trouveront-ils que les Peres aient propoſé quelqu'une des métaphores que nous avons alléguées, *que nous y ſommes arroſés*, *nettoyés*, *teints*, *oints*, *protégés* par le ſang de Jeſus Chriſt, comme des objets de foi, en les appuyant ſur l'Ecriture; en diſant qu'il les faut croire, qu'il s'y faut arrêter; & cela ſans s'expliquer davantage, comme ces mêmes Peres le font à l'égard de l'Euchariſtie?

Où trouveront-ils que de même que S. Epiphane (f) & l'Auteur des Dialogues attribués à Céſarius diſent expreſſément, qu'encore que l'Euchariſtie n'ait rien de ſemblable au corps de Jeſus Chriſt, qu'on n'y voie qu'une figure ronde & inanimée, néanmoins il n'y a perſonne qui n'ajoute foi à cette parole: *Ceci eſt mon corps*, il ſoit dit de même, à l'égard du Baptême, qu'encore qu'il ne paroiſſe pas rouge, & que l'on ne voie pas que nous ſoyons teints & arroſés de ſang, il faut croire néanmoins & que l'eau du Baptême eſt rouge, & que nous y ſommes proprement teints de ce ſang?

Ambroſ. de iis qui Myſt. init. c. 9. Où trouveront-ils que l'on ait fait confeſſer aux fideles, que nous ſommes revêtus de Jeſus Chriſt, teints & arroſés de ſon ſang dans le Baptême; que nous y ſommes revêtus d'une pourpre teinte dans le ſang de Jeſus Chriſt, comme on leur a fait confeſſer qu'ils recevoient le corps de Jeſus Chriſt par l'*Amen* que l'on leur faiſoit dire en les communiant?

(f) Epiph. in anch. Auth. Dialog. Cæſar. tribut. Dial. 3. inter. 169. Voyez ci-deſſus p. 263.

Où trouveront-ils qu'on ait appuyé toutes ces métaphores du Baptême sur la vérité de Dieu, en ajoutant, comme fait S. Gaudence à l'égard de l'Eucharistie: Croyons ce qui vous a été annoncé, que l'eau du Baptême est rouge, que vous êtes teints du sang de Jesus Christ, & que vous êtes revêtus de Jesus Christ?

Gaudent. tract. 2. in Exod. Cyr. Catech. 4. myst. Chr. hom. 83. in Matth.

Où trouveront-ils qu'on ait exhorté les fideles, s'il leur restoit quelque doute que l'eau du Baptême ne fût rouge, & que nous n'y fussions arrosés du sang de Jesus Christ, que nous n'en fussions revêtus, de le consumer par l'ardeur du Saint Esprit, comme S. Gaudence & Hesychius y exhortent les fideles à l'égard de ce qui est contenu dans ces paroles: *Ceci est mon corps?*

Gaudent. tract. 2. in Exod. Hesychius lib. 2. in Levit.

Où trouveront-ils qu'on ait exhorté les fideles à ne s'en fier pas à leurs yeux & à leur raisonnement à l'égard du sens de ces expressions: *Nous sommes teints & arrosés du sang de Jesus Christ: le Baptême est rouge* par le sang de Jesus Christ, & autres métaphores; mais de les recevoir avec une humble foi?

Où trouveront-ils que ces expressions, que nous sommes revêtus dans le Baptême *de la pourpre* teinte dans le sang de Jesus Christ; qu'il est *rouge du sang de Jesus Christ*, que nous *y sommes teints & arrosés de son sang*, aient excité un doute & une difficulté que les Peres se soient crus obligés d'éclaircir, comme il s'en est élevé un à l'égard de la vérité contenue dans ces paroles: *Ceci est mon corps?*

Voyez ci-dessus L. 4. ch. 1.

Où trouveront-ils que ce doute ait été exprimé par des paroles contradictoires à ces expressions métaphoriques, en disant: Je ne vois pas cette eau du Baptême rouge: je ne vois pas ces baptisés teints de sang, comme tout cela se trouve à l'égard de l'Eucharistie?

Ambr. de init. c. 9. de Sacr. l. 6. c. 1.

Où trouveront-ils que l'on ait fondé ce doute sur la contrariété entre la vue & ce qu'il faut croire du Baptême, & que l'on ait dit: Je vois cela comme de l'eau ordinaire; comment me dites-vous que cette eau est rougie par le sang de Jesus Christ? Je vois ce baptisé tout nud & avec la couleur ordinaire des corps; comment me dites-vous qu'il est arrosé du sang de Jesus Christ, qu'il est revêtu d'une pourpre teinte du sang de Jesus Christ?

Où trouveront-ils que ces doutes aient été combattus, ou par ce que dit l'Ecriture, que nous sommes revêtus de Jesus Christ, ou par l'autorité des Peres, qui nous assurent que l'eau du Baptême est teinte du sang de Jesus Christ, comme ils savent que tout cela a été fait à l'égard de l'Eucharistie?

Où trouveront-ils que l'on ait déclaré aux fideles, que le Baptême est véritablement rouge; qu'il est rouge selon la vérité; que c'est de vrai sang,

 que nous y sommes véritablement arrosés, teints du sang de Jesus Christ; comme nous avons fait voir que tous les Peres ont dit, que le pain consacré étoit le vrai corps de Jesus Christ; que c'étoit véritablement, selon la vérité, le corps de Jesus Christ?

Voyez ci-dessus l. 4. c. 8.

Voyez ci-dessus l. 4. ch. 10 & 11.

Où trouveront-ils qu'il soit dit, à l'égard du Baptême, que ce dont nous y sommes arrosés, est proprement le sang de Jesus Christ, est le propre sang de Jesus Christ, est le sang même de Jesus Christ, & que les Peres & les fideles de tous les siecles de l'Eglise se soient accordés dans ces expressions, comme nous avons fait voir que toute l'Eglise, de tous les siecles, s'est accordée dans ces autres expressions, que l'Eucharistie est le *propre corps, le corps même de Jesus Christ, & que Jesus Christ entre en nous par sa propre chair?*

Cyr. Cat. myst. Où est-ce qu'on a dit du Baptême, recevez avec une foi entiere ce sang de Jesus Christ; car sous l'espece d'eau le sang vous est donné?

Cyrill. Ib. Où a-t-on dit, sachez & tenez pour certain, que vous n'êtes pas arrosés d'eau, mais du sang de Jesus Christ, quoique les yeux vous disent que c'est de l'eau, comme S. Cyrille de Jerusalem dit, qu'il faut tenir pour certain que le pain qui se voit n'est pas du pain; quoique le goût le juge tel, mais le corps de Jesus Christ?

Hil. de Trin. l. 8. Où a-t-on jamais dit du Baptême, que ce seroit une folie de dire que nous y sommes revêtus de Jesus Christ, si l'Ecriture ne nous l'enseignoit, comme S. Hilaire dit cela à l'égard de cétte proposition; *ma chair est vraiment viande?*

Voyez ci-dessus L. 5. c. 9.

Où a-t-on dit que le sang de Jesus Christ étoit divisé sans division à tous les baptisés, & où a-t-on demandé, comment cela se pouvoit faire, comme S. Grégoire de Nysse demande, comment il se peut faire que le corps de Jesus Christ soit continuellement divisé à tant de milliers d'hommes, & qu'il soit tout entier en chacun d'eux?

Orat. Cat. c. 37.

Où a-t-on dit que ce qui est marqué par ces paroles, que nous sommes *revêtus* de Jesus Christ dans le Baptême paroît impossible, comme Hesychius le dit à l'égard de ce que signifient ces paroles: *Ceci est mon corps?*

Hesyc. l. 2. in Levit.

Où a-t-on dit, à l'égard du Baptême, qu'il est appellé & est en effet le sang de Jesus Christ, comme S. Grégoire de Nysse dit, que le *pain est appellé & est en effet le corps de Jesus Christ?*

Greg. Nyss. Orat. de Bapt.

Où trouvera-t-on que l'efficace de l'eau du Baptême ait été attribuée au sang de Jesus Christ, présent & nettoyant nos corps, & que comme S. Grégoire de Nysse dit, que Jesus Christ, par une dispensation de grace, entre par sa chair dans ceux qui croient, se mêlant dans le corps des fideles, quelque Pere ait dit de même, en parlant du Baptême, que Jesus Christ,

Orat. Cat. c. 37.

par une dispensation de grace, s'applique & se joint par son sang au corps des baptisés, qui en sont arrosés & lavés?

Où trouvera-t-on que, pour expliquer l'effet du Baptême, on ait eu recours à la vertu de vivifier, que la chair & le sang de Jesus Christ ont reçue par l'union avec le Verbe, comme S. Cyrille explique toujours, par cette union de la chair de Jesus Christ au Verbe, de quelle maniere elle nous vivifie dans l'Eucharistie? Voyez ci-dessus l. 5. c. 6.

Où trouvera-t-on qu'il soit dit de Jesus Christ dans le Baptême, qu'il nous est joint par son propre sang, comme il est souvent dit à l'égard de l'Eucharistie, que Jesus Christ entre en nous par sa propre chair?

Où est-il dit que nous sommes unis au sang de Jesus Christ par le Baptême, comme une cire est jointe à une autre cire, de même que S. Cyrille le dit pour exprimer notre union avec Jesus Christ dans l'Eucharistie? Voyez ci-dessus p. 422.

Où est-il dit que Dieu nous donne dans le Baptême son sang à voir & à toucher, comme les Peres le disent de l'Eucharistie?

Où est-il dit, en montrant l'eau du Baptême, que c'est-là ce sang qui nettoie les péchés du monde?

Où est-il dit, à l'égard du Baptême, que nous avons dans la terre ce qu'il y a de plus précieux dans le ciel, savoir la chair & le sang de Jesus Christ, comme on a vu que S. Chrysostôme dit tout cela de ce que nous recevons à l'Autel? Chrysost. hom. 24. in 1. Epist. ad Cor.

Où est-il dit, à l'égard de cette manducation de la chair de Jesus Christ dans le Baptême, admise par S. Fulgence, que nous la mangeons d'une maniere dont-il est impossible que la divinité soit mangée: ce que S. Cyrille dit expressément de la maniere de manger Jesus Christ dans l'Eucharistie? Voyez ci-dessus l. 5. c. 5.

Où est-il dit du Baptême, que Jesus Christ nous y donne sa chair; qu'il nous vivifie par sa chair, quoique, selon la doctrine des Ministres, on ait autant de sujet de le dire à l'égard du Baptême qu'à l'égard de l'Eucharistie? Ibid.

Où a-t-on dit que puisque le Verbe rend sa chair vivifiante, il ne faut pas douter que le Baptême ne nous vivifie, parce que nous y recevons cette chair? Voyez ci-dessus p. 421.

Où a-t-on reproché à Nestorius de rendre le Baptême de peu d'utilité, en privant la chair de Jesus Christ de l'union avec le Verbe?

Où a-t-on dit de l'eau du Baptême, ce que S. Cyrille dit de l'Eulogie, qu'*elle nous communique son propre bien, qui est l'immortalité?*

Où a-t-on dit du Baptême, que de même que Jesus Christ, afin de montrer que sa chair est vivifiante, ne s'est pas contenté d'employer ces paroles aux miracles qu'il a faits, mais encore l'attouchement de sa chair,

il avoit voulu auſſi nous toucher par ſon ſang dans le Baptême, comme S. Cyrille le dit de l'Euchariſtie ?

Voyez ci-deſſus p. 450.

Où a-t-on remarqué expreſſément, que par le Baptême nous n'étions pas ſeulement ſpirituellement unis à la chair de Jeſus Chriſt, mais auſſi corporellement, comme le même S. Cyrille dit, que nous le ſommes par l'Eulogie myſtique, & que nous avons cette double union avec Jeſus Chriſt ?

In Joan. l. 11. p. 862.

Où eſt-il dit, que Jeſus Chriſt, par le Baptême, habite corporellement en nous, comme S. Cyrille le dit de l'Euchariſtie ?

In Joan. p. 1001.

Où a-t-on remarqué que le ſang de Jeſus Chriſt eſt indiviſiblement appliqué au corps des baptiſés, & que quoique reçu ſur tant de différents corps, il demeure néanmoins tout entier en ſoi ; comme nous avons vu que tous les Peres font cette remarque à l'égard du corps de Jeſus Chriſt, que l'Euchariſtie nous communique ?

Voyez ci-deſſus p. 463.

Où eſt-ce que ces mêmes Peres ont remarqué, que le ſang indiviſible de Jeſus Chriſt, reçu par le Baptême en tant de ſujets différents, les unit en un même corps, parce qu'il eſt un, comme ils attribuent à l'Euchariſtie d'être le lien d'union entre les fideles, à cauſe de l'indiviſibilité du corps de Jeſus Chriſt ?

Où a-t-on dit, à l'égard du Baptême, ce que l'Auteur du Livre des Sacrements, S. Cyrille d'Alexandrie, & pluſieurs autres Auteurs après eux diſent de l'Euchariſtie, que c'eſt par une condeſcendance de Dieu que l'on n'y voit pas du ſang, de peur de nous cauſer de l'horreur ?

Où a-t-on dit du Baptême, que les méchants y reçoivent le corps & le ſang de Jeſus Chriſt, & qu'ils font un auſſi grand crime en recevant ce corps en une conſcience corrompue, que ceux qui l'ont percé de cloux, comme S. Chryſoſtôme & pluſieurs Peres le diſent de l'Euchariſtie ?

Où eſt-il dit du Baptême, que l'eau y ſoit convertie en l'efficace du ſang de Jeſus Chriſt, comme on le trouve dit de l'Euchariſtie dans un paſſage de S. Cyrille, dont Aubertin abuſe ſi mal à propos, comme nous l'avons montré ?

Quel Auteur a jamais dit du Baptême, que comme Notre Seigneur eſt le vrai Fils de Dieu, & qu'il ne l'eſt pas ſeulement par grace, mais qu'il l'eſt comme Fils de la ſubſtance du Pere, ainſi c'eſt ſon vrai ſang dans lequel nous ſommes plongés dans le Baptême, comme l'Auteur du Livre des Sacrements le dit en parlant de l'Euchariſtie ; ajoutant enſuite de cette même comparaiſon, que c'eſt ſa vraie chair que nous recevons, & ſon vrai ſang qui eſt notre breuvage ?

L. 6. c. 1.

Où eſt-ce que les Miniſtres feront voir que l'on ait invoqué le S. Eſprit par toute la terre, pour rendre l'eau du Baptême ſang de Jeſus

Christ, ou sa chair même; comme on leur fait voir que l'on a invoqué le S. Esprit par toute la terre, & dans toutes les Liturgies, afin qu'il fît le pain corps de Jesus Christ, & le corps même de Jesus Christ? Liv. VI. Ch. XV.

Où a-t-on dit que l'eau du Baptême étoit changée, convertie, transformée, transélémentée au sang de Jesus Christ, comme on dit tout cela du vin consacré?

Où est-ce que les Peres ont allégué l'exemple des effets les plus merveilleux de la puissance de Dieu, de la création du monde, de l'Incarnation, des miracles de l'Egypte & du désert, non pour prouver en général que Dieu fait des opérations merveilleuses dans le Baptême, mais pour prouver en particulier que la nature y est changée; que ce n'est plus ce que la nature a formé, mais ce que la bénédiction a consacré, & qu'après la consécration de l'eau c'est le sang de Jesus Christ? Or ce qu'ils n'ont jamais fait à l'égard du Baptême, M. Claude sait bien qu'ils l'ont fait à l'égard de l'Eucharistie?

Où a-t-on demandé, *pourquoi cherchez-vous l'ordre de la nature* dans le sang & la chair de Jesus Christ que vous recevez au Baptême, puisque Jesus Christ est né d'une Vierge contre l'ordre de la nature, comme S. Ambroise fait cette demande à l'égard de l'Eucharistie? Ambrof. de iis qui myst. init. c. 9.

Où a-t-on opposé le Baptême à l'eau de la pierre du désert, comme le sang de Jesus Christ à sa figure; de même que S. Ambroise oppose l'Eucharistie à la manne, comme le corps de Jesus Christ à son image? Ibid.

Où a-t-on dit, à l'égard du Baptême, que Dieu nous y donne son sang au lieu du sang des bêtes, comme S. Chrysostôme le dit expressément de l'Eucharistie? Hom. 24. in I. Epist. ad Corint.

Où est-il dit, que nous recevons dans le Baptême cette chair & ce sang, qui est l'accomplissement de tous les Sacrifices de la Loi ancienne, & dont il est dit dans le Pseaume: *Vous n'avez point voulu d'oblation & de sacrifice, mais vous m'avez formé un corps*, comme S. Augustin dit expressément tout cela de l'Eucharistie? In Psal. 39.

Pourquoi tous les Peres sont-ils convenus de dire, que Jesus Christ est offert dans l'Eucharistie, que son corps & son sang y sont sacrifiés à Dieu; & qu'aucun des Peres ne s'est avisé de dire, que le sang de Jesus Christ soit offert dans le Baptême? Voyez ci-dessus l. 6. c. 12.

Pourquoi ne trouve-t-on dans aucun Pere, que si la femme de l'Evangile fut bien guérie d'un flux de sang, en touchant seulement la frange de la robe de Jesus Christ, nous devons bien plutôt être guéris de nos maladies en le possédant lui-même tout entier par l'eau du Baptême; de même que l'on trouve cette comparaison appliquée à l'Eucharistie par S. Denys d'Alexandrie, S. Chrysostôme & S. Chrysologue? Voyez ci-dessus l. 6. c. 13.

Liv. VI. Ch. XV.

Pourquoi n'a-t-on pas dit, à l'égard du Baptême, que Jesus Christ n'imite pas les meres qui donnent leurs enfants à nourrir à d'autres, ou qui les lavent dans de l'eau commune, mais qu'il nous y lave dans son sang, & nous nourrit de son sang ? Et pourquoi ces expressions n'ont-elles paru raisonnables aux Peres qu'étant appliquées à l'Eucharistie ?

Voyez ci-dessus l. 6. c. 13.

Ibid. D'où vient que les Peres ne se sont point avisés, à l'égard du Baptême, de se servir de ces belles raisons qu'ils emploient à l'égard de l'Eucharistie, & de nous dire, à l'imitation de S. Chrysostôme : *Si personne ne voudroit toucher le vêtement du Roi avec des mains sales*, oserons-nous donc recevoir avec tant d'outrages le sang de Jesus Christ, ce sang sans tache & tout pur, ce sang uni à la Divinité ?

Chrysost. hom. 24. in 1. Epist. ad Cor.

Id. Ibid. Pourquoi les Peres ne nous exhortent-ils point à révérer le sang de Jesus Christ dans le Baptême par l'exemple des Mages, comme ils emploient cet exemple pour nous porter à révérer son corps dans l'Eucharistie?

Id. Ibid. Pourquoi ne disent-ils point que nous voyons dans le Baptême plus que ne virent les Mages, comme ils le disent à l'égard de l'Eucharistie?

Chrysost. hom. 41. in 1. Epist. ad Cor. Hom. 3. in Epist. ad Philip. Pourquoi n'ont-ils point choisi la célébration du Baptême comme un temps favorable de prier pour les morts, comme ils ont choisi la célébration de l'Eucharistie comme un temps très-convenable à cette action de charité, à cause de la présence du Roi, si ce Roi n'étoit pas plus présent dans l'un que dans l'autre de ces Sacrements ?

Hom. 2. ad pop. Ant. Pourquoi S. Chrysostôme ne disoit-il pas aussi-bien du Baptême que de l'Eucharistie, qu'au lieu qu'*Elie, en laissant son manteau à son disciple, ne l'avoit pas emporté, Jesus Christ nous avoit laissé son sang & l'avoit emporté ?* Et par quel étrange hasard toutes ces expressions se trouvent-elles toutes réunies sur le sujet de l'Eucharistie, sans que les Peres s'en servent jamais à l'égard du Baptême, où, selon les Calvinistes, ils avoient le même droit de les employer ?

Il faudroit être ou bien opiniâtre ou bien aveugle, pour prétendre encore, après tout cela, avoir le même droit de prendre en un sens métaphorique les expressions par lesquelles on fait entendre, que Jesus Christ est présent dans l'Eucharistie, que l'on en a d'expliquer ainsi celles qui semblent dire la même chose du Baptême. Car les expressions ne sont pas les mêmes dans le sens lorsqu'elles ont tant de différentes déterminations, qui naissent de la matiere, & qui les attachent à des sens différents. Or toutes ces différences, que nous venons de remarquer, tiennent lieu de déterminations, & ne permettent pas à l'esprit de recourir au sens métaphorique, dans les expressions mêmes qui en seroient susceptibles, parce qu'il en juge par le sens, & par la pensée des Peres, dont ces différences ne leur laissent aucun lieu de douter.

CHAPITRE

CHAPITRE XVI.

Qu'il n'y a nulle proportion entre ce que les Peres ont dit des autres signes d'institution, & ce qu'ils ont dit de l'Eucharistie, ni même entre ce qu'ils ont dit des pauvres, & les expressions ci-dessus rapportées.

CE que nous avons prouvé dans le Chapitre précédent s'étend beaucoup plus loin que l'exemple particulier du Baptême, auquel nous l'avons appliqué, & il n'y a qu'à repasser ces différences que nous avons marquées, pour reconnoître qu'elles ont lieu généralement dans tous les signes d'institution de l'Ancien & du Nouveau Testament, & que comme elles font voir que l'on a parlé de l'Eucharistie d'une maniere toute différente de celle dont on s'est servi à l'égard de tous ces autres signes, elles donnent lieu de conclure, que l'on en a eu une idée toute différente.

Car si l'Eucharistie ne tenoit lieu que d'un signe d'institution, & que ce fût en quoi consiste sa nature, & l'idée que les Peres ont voulu nous en donner, il est certain que l'on en pourroit dire peu de choses, que l'on ne pût dire de la même sorte de la manne & des autres figures d'établissement. Par quelle étrange bizarrerie les Peres auroient-ils donc inventé, à l'égard de la sainte Eucharistie, un langage tout nouveau, & dont ils ne se seroient jamais servis à l'égard d'aucune de ces choses qui leur auroient donné lieu d'employer de semblables expressions?

Pour en être convaincu il n'y a qu'à se remettre dans l'esprit ces différences, & à considérer qu'il n'est dit ni à l'égard de la manne, ni à l'égard de l'Agneau paschal, ni à l'égard des pains de proposition, ni à l'égard de la pierre du désert, ni à l'égard du chrême, ni à l'égard de l'Eucharistie comme symbole du peuple, aucune de ces choses que nous avons fait voir que les Peres ont dit de l'Eucharistie comme Sacrement du corps de Jesus Christ. On n'a point exhorté, par exemple, à croire que l'Agneau paschal fût le passage, ou que la pierre fût Christ. On ne s'est point servi de l'autorité de l'Ecriture pour le prouver. On n'a point dit qu'il le fallût croire *certainement*, *indubitablement*, *fermement*. On n'a point dit qu'il en fallût être persuadé nonobstant la différence apparente de ces choses & de ce que l'on disoit qu'elles étoient. On n'a point fait confesser que la pierre fût Christ, ni que l'Agneau fût passage.

On n'a point exhorté les fideles, s'il leur restoit quelque doute sur ce point, de le consumer par l'ardeur de la foi.

On ne leur a point dit, sur aucun de ces signes, qu'il ne s'en falloit pas fier à leurs yeux ni à leur raisonnement.

On n'a marqué ni réfuté aucun doute sur aucun de ces exemples.

On n'a point dit que l'Agneau fût véritablement le passage, ni que la pierre du désert fût le propre corps de Christ, ni que l'Eucharistie fût le peuple même.

On n'a point dit que sous l'espece du pain & du vin, le peuple nous étoit donné, quoique nos yeux ne nous le rapportassent pas.

On n'a point dit que sans l'autorité de l'Ecriture, ce seroit une folie de dire que la pierre fût Christ.

On n'a point fait entendre que la raison y trouvoit des impossibilités.

On n'a point dit d'aucun de ces signes, qu'il fût appellé, & qu'il fût en effet son original.

On n'a point dit que Jesus Christ entrât par sa chair dans ceux qui mangeoient la manne ou l'Agneau paschal, ni que le peuple entre ou s'introduise par sa chair en ceux qui mangent l'Eucharistie; ni qu'il leur est joint comme un cire jointe à une autre cire; comme un levain mêlé dans de la pâte, comme une étincelle cachée dans la paille, comme du plomb fondu avec de l'argent.

On n'a point dit que Jesus Christ ait vivifié par sa chair aucun de ceux qui mangeoient ou l'Agneau paschal, ou la manne, ou qui ont bu l'eau de la pierre du désert.

On n'a point dit que Jesus Christ leur ait été corporellement uni.

On n'a point remarqué que sa chair & son sang aient été indivisiblement dans tous les Juifs spirituels.

On n'a point dit que c'est par condescendance que la manne n'avoit pas le goût de la chair, & que l'Agneau paschal ne paroissoit pas un passage.

On n'a jamais invoqué le S. Esprit, ni pour faire la manne ou l'Agneau paschal corps de Jesus Christ, ni pour faire le pain & le vin de l'Eucharistie le peuple.

On n'a jamais dit que l'Agneau paschal ait été converti au corps de Jesus Christ. Un seul Auteur l'a dit de la manne, & M. Claude avoue que son expression est inouie.

On n'a jamais prouvé par la création du monde, & par les miracles du désert, que Dieu puisse faire le pain & le vin le peuple, ou l'Agneau passage.

On n'a point remarqué qu'il fût contre l'ordre de la nature, que la pierre du désert fût Jesus Christ, ou que la manne le marquât, ou que le pain signifiât le peuple dans l'Eucharistie.

Quelle eſt donc la juſteſſe de l'eſprit, ou plutôt la ſincérité des Miniſtres, de vouloir confondre des expreſſions que les Peres ont diſtinguées en tant de manieres ? Pourquoi le ſens commun ne leur fait-il pas voir tout d'un coup que ſi ces paroles, *ceci eſt mon corps*, étoient ſemblables dans le ſens à celles-là, *la pierre étoit Chriſt*, ou à celles que l'on peut former ſur ce modele ; que *l'eau eſt le peuple*, que *le pain de l'Euchariſtie eſt l'Egliſe*, que *l'Agneau immolé eſt Jeſus Chriſt*, elles n'auroient pas des ſuites ſi différentes ? Comment ne voient-ils pas que toutes ces ſuites qui accompagnent ces paroles, *ceci eſt mon corps*, dépendent uniquement du ſens de réalité auquel elles ont été priſes, & que le défaut de ces mêmes ſuites, dans tous les autres exemples, vient auſſi uniquement de ce qu'ils n'ont jamais été pris dans un ſens de réalité, mais ſeulement dans un ſens de figure ?

Pourquoi ne font-ils pas réflexion, que c'eſt-là la principale regle qui nous fait diſcerner les expreſſions métaphoriques des ſimples, & par conſéquent, que c'eſt un des fondements du langage humain, qui eſt tout appuyé ſur ce diſcernement que nous en faiſons naturellement ?

A quoi bon nous produire donc ſans ceſſe, la conformité que peuvent avoir quelques expreſſions dont les Peres ſe ſervent ſur le ſujet de l'Euchariſtie, avec celles qu'ils emploient ſur ces autres ſignes purement ſignes, puiſque l'on ne peut pas ignorer qu'ils les ont ſéparées en tant de manieres ?

A quoi bon nous répéter auſſi continuellement, que les Peres ont parlé des pauvres comme de Jeſus Chriſt même : Que S. Grégoire de Nazianze, en parlant des pauvres, dit : *Viſitons Jeſus Chriſt pendant que nous le pouvons ; ayons ſoin de Jeſus Chriſt, nourriſſons Jeſus Chriſt, revêtons Jeſus Chriſt, donnons retraite à Jeſus Chriſt, honorons Jeſus Chriſt.* Que S. Ephrem dit, que celui *qui conduit un pauvre en ſa maiſon y conduit Jeſus Chriſt même.* Que S. Grégoire de Nyſſe dit, *que Jeſus Chriſt a revêtu les pauvres de ſa propre perſonne.* Orat. 16. De amor. paup. De paup. amand.

Que S. Paulin dit : *Concevez qu'en la perſonne de chaque pauvre on donne à boire & à manger à Jeſus Chriſt.* Orat. 1.

Que S. Léon dit, *que celui-là diſtribue ſon bien comme il faut, qui connoît, qui nourrit & qui habille Jeſus Chriſt en la perſonne des pauvres.* De jejun. ſep. menſ. Serm. 6.

Que S. Céſarius dit, *que quand le pauvre a faim, c'eſt Jeſus Chriſt qui eſt dans l'indigence.* Hom. 22.

Que S. Chryſoſtôme fait ces reproches à ſon peuple : *Quoi ! vous n'êtes point touchés en voyant Jeſus Chriſt même, comme un pauvre étranger qui n'a point d'habits ?*

On avoue qu'il y a une infinité de lieux ſemblables dans les Peres,

& le ſeul S. Chryſoſtôme en peut fournir un très-grand nombre; mais c'eſt toujours la même métaphore. Et quoiqu'elle produiſe un petit nombre d'expreſſions ſemblables & qui ont le même fondement, elle eſt pourtant dépourvue de toutes les ſuites naturelles qu'elle auroit ſi elle étoit priſe à la lettre.

Si les Peres parlent ſouvent des pauvres comme de Jeſus Chriſt, ils les diſtinguent ſouvent de Jeſus Chriſt; ils en parlent comme étant des hommes, comme étant nos freres, comme étant capables d'être trompeurs, hypocrites, menteurs, comme n'étant pas Jeſus Chriſt. *Quoique ce que vous voyez*, dit S. Chryſoſtôme, *ne ſoit pas Jeſus Chriſt, néanmoins c'eſt lui qui demande & qui reçoit ſous cette forme.* (Hom. 89. in Matth.)

Ils ne les appellent Jeſus Chriſt, & *Jeſus Chriſt même*, que lorſqu'il eſt queſtion de quelque néceſſité, qui peut être ſoulagée par notre aſſiſtance: mais cette expreſſion n'a point de lieu dans les autres rencontres. On dit bien que Jeſus Chriſt eſt nud en la perſonne des pauvres; qu'il eſt malade, qu'il a faim, qu'il manque de retraite: mais on ne dit point qu'il vit, qu'il ſe promene, qu'il s'entretient dans leur perſonne; parce que ce ne ſont pas des actions dans leſquelles on exerce la charité envers eux en regardant Jeſus Chriſt. On ne ſait pas même comment on ſe pourroit imaginer qu'un pauvre eſt Jeſus Chriſt, puiſque ceux qui ſont pauvres ſentent bien qu'ils ne le ſont pas: ce qui donne plus de liberté à la métaphore, parce qu'il y a moins de danger de ſe tromper. Et enfin, on dit cent choſes de l'Euchariſtie que l'on ne dit point des pauvres, quoique l'on les dût dire s'ils étoient réellement Jeſus Chriſt.

On ne dit point d'un riche devenu pauvre, qu'il eſt devenu Jeſus Chriſt. On exhorte bien les riches à revêtir Jeſus Chriſt en la perſonne des pauvres; mais on ne les exhorte point de quitter leurs richeſſes pour devenir eux-mêmes Jeſus Chriſt. On ne dit point de ceux que la providence de Dieu réduit en cet état, que Dieu les a changés, tranſélémentés, convertis, transformés en Jeſus Chriſt. On ne congratule point les pauvres d'être Jeſus Chriſt. On n'invoque point le S. Eſprit, afin qu'il faſſe un homme riche Jeſus Chriſt en le rendant pauvre. On ne ſe met point en peine de juſtifier ce changement d'un riche en Jeſus Chriſt par la pauvreté, en alléguant l'exemple de la création du monde. On ne propoſe point de doute contre le ſens de ces paroles: le pauvre eſt Jeſus Chriſt; & l'on ne dit point: *Je vois autre choſe, comment me dites-vous que c'eſt Jeſus Chriſt?*

On ne tire point de cette propoſition: le pauvre eſt Jeſus Chriſt, la néceſſité d'un changement de cet homme en Jeſus Chriſt. On ne dit point que les pauvres ſont véritablement & proprement Jeſus Chriſt même. On

ne dit point que la raison pourquoi le pauvre ne paroît pas Jesus Christ, est, que Dieu ne nous veut pas éblouir de l'éclat de sa gloire. On n'exhorte point à adorer les pauvres de la même sorte que les Mages adorerent Jesus Christ. On ne dit point que l'on voit en la personne des pauvres, autant ou plus que ce que virent les Mages. On n'exhorte point à consumer par l'ardeur de la foi, les doutes que l'on pourroit avoir sur ce point, que les pauvres sont Jesus Christ. On ne dit point que Jésus Christ est sans division en tous les pauvres.

On ne rapporte point pour raison de l'union des fideles, de ce qu'ils reçoivent un même Jesus Christ en la personne des pauvres. Après avoir dit que les pauvres sont Jesus Christ, on n'insiste point sur cette expression, en ajoutant; c'est ce Jesus Christ qui est mort, c'est ce Jesus Christ qui est monté aux cieux; c'est ce Jesus Christ qui nous a délivrés de tous nos péchés.

On ne dit point que le pauvre soit la vérité des Sacrifices & des Sacrements de l'ancienne Loi. On ne dit point qu'il y a autant de différence entre ces Sacrements & les pauvres, qu'entre l'ombre & la vérité, qu'entre des images & le corps de Jesus Christ.

On ne dit point que l'on offre le pauvre à Dieu, ni qu'il est le sacrifice de l'Eglise. On ne dit point que Jesus Christ nous ait laissé son corps en la personne des pauvres, au lieu du sang des bêtes qui le figuroient. On dit souvent tout cela de l'Eucharistie, & on ne le dit jamais des pauvres.

Enfin, il y a un si grand nombre de différences essentielles, qui distinguent ce que l'on dit de l'Eucharistie de ce que l'on dit des pauvres, que c'est se vouloir aveugler que de ne les vouloir pas reconnoître.

Ainsi je ne puis m'empêcher, en finissant ce point, de prier ceux qui liront ceci, de considérer combien la voie que les Ministres prennent pour répondre aux passages des Peres sur l'Eucharistie est fausse, trompeuse, & remplie d'illusion. Car voici toute leur adresse, comme nous l'avons déja remarqué en plusieurs lieux. Quand ils se sentent pressés par un passage qui donne l'idée d'une présence réelle, & qui la signifie littéralement, ils cherchent dans les Peres des expressions qui ne se devant pas prendre littéralement, y paroissent néanmoins semblables. C'est en quoi Aubertin s'est particuliérement signalé; & c'est ce qui releve son ouvrage, & qui le distingue de ceux des autres Ministres. Nous avons fait voir qu'il y réussit ordinairement fort mal; que ces amas de passages prouvent souvent le contraire de ce qu'il prétend; qu'il nous donne souvent le change, & qu'au lieu de produire des exemples semblables, il en substitue qui sont d'un genre tout différent; qu'il nous rapporte des exemples de propositions métaphoriques qu'on ne lui demande point, & dont il n'est point

question, au lieu d'exemples de propositions figuratives que l'on lui demande, & dont il est question. Mais quand il y auroit mieux réussi qu'il n'a fait, & que les expressions qu'il compare seroient aussi semblables qu'elles le sont peu, que s'ensuivroit-il de-là? Que si les unes sont métaphoriques, les autres peuvent être prises dans le même sens? Nullement. Car des expressions peuvent être toutes semblables, quoiqu'il soit très-certain que l'une est litterale & l'autre métaphorique; parce que l'une sera accompagnée de suites qui la déterminent au sens littéral, & que l'autre en étant destituée, le sens littéral en sera exclus; & c'est proprement ce qui arrive ici.

Le pauvre est Jesus Christ; l'Eucharistie est le corps de Jesus Christ: ces deux expressions sont semblables, il est vrai. Donc elles peuvent toutes deux se prendre en un sens de figure. La conséquence est fausse & ridicule; parce que les Peres ont ajouté à l'une un grand nombre de déterminations qu'ils n'ont point ajoutées à l'autre.

Mais pour égaler ces expressions, que l'on y ajoute aussi les mêmes suites & les mêmes déterminations, & je dis qu'alors elles signifieroient la même chose. C'est-à-dire, que celle par laquelle on dit que les pauvres sont Jesus Christ, marqueroit qu'ils le sont réellement, pourvu que l'on dît des pauvres ce que les Peres ont dit de l'Eucharistie. Si on avoit dit par exemple, que le pauvre est changé en Jesus Christ par la force de quelques paroles de l'Ecriture; qu'il n'en faut point douter; que quoiqu'il paroisse différent de Jesus Christ, c'est néanmoins Jesus Christ; que Jesus Christ s'est voulu cacher à nous sous cette forme, pour ne nous étonner pas par l'éclat de sa gloire: si on avoit rapporté pour le prouver, le changement d'eau en vin aux noces de Cana, la création du monde, & les miracles du désert & celui de l'Incarnation; si on avoit attribué aux pauvres la vertu de vivifier, comme une conséquence de l'union hypostatique; si on avoit représenté l'immortalité comme le propre bien des pauvres, & enfin, si on avoit dit des pauvres une partie seulement de ce que les Peres ont dit de l'Eucharistie, ce seroit alors qu'on auroit été porté à expliquer ces expressions, accompagnées de ces suites dans le sens littéral, quelque impossibilité qu'il y ait de s'imaginer que les pauvres soient Jesus Christ. Mais parce que les Peres n'ont point voulu nous faire prendre ce qu'ils ont dit des pauvres dans le sens simple & naturel des paroles, on ne trouve point aussi ces déterminations & ces suites. Les expressions où ils appellent les pauvres Jesus Christ y sont toutes nues, sans appui, sans conséquence; & ainsi l'esprit est facilement détourné du sens littéral, parce qu'il n'en voit point les marques & les caracteres; comme on perd facilement la pensée qu'un homme qu'on ap-

pelleroit *le Roi*, fut véritablement le Roi, quand on ne voit en lui aucune des marques de la dignité royale.

Et c'est ce qui a fait aussi que personne ne s'y est jamais trompé, & ne s'est imaginé que les Peres aient voulu dire que les pauvres fussent véritablement Jesus Christ. Toute la terre a vu cette différence que les Ministres ne veulent pas voir; & en expliquant dans un sens métaphorique les expressions qui regardent les pauvres, sans que personne ait jamais été tenté de les prendre autrement, elle a pris au contraire dans un sens de réalité, les expressions qui marquent la présence de Jesus Christ dans l'Eucharistie.

L'effet répond parfaitement à la cause, comme la cause à l'effet. Des expressions distinguées par tant de différences essentielles, devoient être prises en des sens très-différents; & des sens si différents devoient avoir été formés par des expressions très-distinctes. L'hypothese & le sens des Ministres renversent au contraire toutes choses: ils veulent que les expressions qui regardent les pauvres soient semblables à celles qui regardent l'Eucharistie; & ainsi ils ne sauroient rendre aucune raison de ce qu'elles ont été expliquées si diversement.

Ils sont obligés, malgré eux, de reconnoître que tous les Chrétiens du monde ont pris les pauvres pour de simples hommes, & l'Eucharistie pour Jesus Christ même, & ils veulent que cela se soit fait sans raison. Ils admettent d'une part une cause sans effet, & de l'autre un effet sans cause; c'est-à-dire, une diversité d'idées & de sens qui n'a point de cause, & des expressions semblables qui ne forment point des idées semblables, comme elles l'auroient dû. Ils aiment mieux confondre toutes choses, & s'engager dans des absurdités & des contrariétés inexplicables, que de rendre gloire à la vérité, qui fait disparoître toutes ces contrariétés, en montrant que les hommes ont toujours parlé & raisonné de la même sorte qu'ils parlent & raisonnent présentement, & qu'ils ont toujours distingué ce qu'ils distinguent encore.

LIVRE SEPTIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Que la multitude des expressions des Peres, qui signifient littéralement la présence réelle & ses suites, est une preuve démonstrative qu'elles se doivent toutes expliquer littéralement.

COmme nous avons réuni dans les derniers Chapitres du Livre précédent, les principales différences entre les expressions que les Peres ont employées, en parlant du Baptême & des autres signes d'institution, & sur le sujet des pauvres, & celles dont ils se sont servis pour faire entendre ce qu'ils croyoient de l'Eucharistie, quoique nous les eussions marquées en passant en divers endroits de ce Livre, j'ai dessein de même de proposer ici tout d'une vue, la suite & l'enchaînement des expressions des Peres sur le sujet de l'Eucharistie, quoiqu'elles soient contenues, pour la plupart, dans les passages qui ont été rapportés dans cet ouvrage; parce que je prétends en faire un usage différent de celui que j'en ai fait jusques ici.

Car nous n'avons presque considéré ces passages que séparément, ou joints avec un petit nombre de même genre; & nous en avons conclu, qu'ils ne pouvoient signifier qu'une présence réelle. Mais j'ai dessein de les faire regarder dans ce Chapitre, selon l'enchaînement & la suite qu'ils ont entr'eux, qui est telle, qu'on y verra tout ce que la créance de la présence réelle devoit naturellement produire, & tout ce qu'on doit attendre du discours de ceux qui en sont le plus certainement persuadés: ce qui donnera lieu de conclure, non de la force particuliere de chaque passage, mais de celle qu'ils empruntent les uns des autres, par cette liaison si naturelle, qu'on les doit tous entendre en particulier dans le sens littéral des termes; parce qu'il est ridicule de supposer qu'ils se puissent tous prendre généralement en un sens métaphorique.

Ces deux manieres de considérer les mêmes passages sont fort différentes; parce qu'il ne suffit pas, pour éluder cette derniere, d'expliquer chaque passage en particulier, & de montrer qu'il se peut prendre en un sens de figure. Il faut de plus que les Ministres montrent qu'il soit vraisemblable, que les Peres aient employé sur un même sujet, un nombre

bre si effroyable de métaphores suivies, enchaînées, & qui ont autant de liaison que les expressions les plus exactes & les plus littérales que l'on auroit portées à leurs conséquences naturelles. Il faut qu'ils fassent voir qu'ils aient pratiqué cela sur quelqu'autre sujet, & qu'ils ne nous y montrent pas seulement des métaphores sans liaison & sans rapport entr'elles, mais des métaphores suivies, & qui dépendent l'une de l'autre. Et enfin, il faut qu'ils nous expliquent comment il s'est pu faire que les Peres, sans avoir la présence réelle dans l'esprit, aient parlé comme ceux qui l'y auroient le plus vivement imprimée, & qui voudroient l'imprimer aux autres. Liv. VII. Chap. I.

Mais nous verrons ensuite les conséquences que l'on doit tirer de ces passages unis ensemble. Il faut d'abord entendre parler les Peres mêmes.

Je demande seulement aux personnes sinceres & équitables qui liront ceci, qu'ils se mettent dans l'esprit que les Peres ont parlé de l'Eucharistie sans aucune vue d'adversaires qui attaquassent formellement ce mystere, & qu'ainsi le bon sens veut que l'on ne s'attende de trouver dans leurs Ecrits, que les expressions propres à représenter simplement la présence réelle & la Transsubstantiation, les suites naturelles qui doivent être l'objet de la piété des fideles, & ce qui est nécessaire pour combattre les doutes naturels qui s'élevent contre cet article. Or en ne s'attendant qu'à cela, comme la raison le veut, ils auront sujet d'être pleinement satisfaits de ce que je vas leur représenter.

1°. La plus simple expression, & qui représente le plus naturellement ce que les Catholiques croient de ce mystere est, que l'Eucharistie ou le pain & le vin consacré, sont le corps & le sang de Jesus Christ. On a donc droit de s'attendre de la trouver dans les Peres, au cas qu'ils aient été dans cette créance, & l'on ne se trouvera pas trompé dans cette attente; car elle s'y trouve en effet une infinité de fois, comme les Ministres en demeurent d'accord.

C'est ainsi que parle S. Ignace, lorsqu'il dit dans l'Epître à ceux de Smyrne. *Ces hérétiques ne reçoivent point l'Eucharistie & les oblations, parce qu'ils ne confessent pas que l'Eucharistie soit la chair de Notre Sauveur Jesus Christ, qui a souffert pour nos péchés, & que le Pere a ressuscité par sa bonté.*

C'est ainsi que parle S. Irénée: *Comment*, dit-il, *s'assureront-ils que le pain sur lequel on a rendu graces est le corps de leur Seigneur?* Et en un autre lieu, il répete trois fois, que *l'Eucharistie est le corps de Jesus Christ, & que cela se fait par la parole de Dieu.* L. 4. adv. Hær. c. 34. L. 5. c. 2.

C'est ainsi que parle S. Jérôme: *Mais pour nous*, dit-il, *écoutons ce que l'Evangile nous dit, que le pain que le Seigneur rompit, & qu'il donna à ses Disciples, est le corps de Notre Seigneur & Notre Sauveur, puisqu'il leur dit: Prenez & mangez: Ceci est mon corps.* Hieron. Epist. ad Hedib.

Liv. VII. Chap. I.

2°. Mais si l'Eucharistie est le corps de Jesus Christ, il s'ensuit que les Peres ont dû prendre pour la même chose, recevoir le corps de Jesus Christ & recevoir l'Eucharistie; & qu'ils ont dû se servir communément du mot de corps de Jesus Christ, de chair de Jesus Christ, pour signifier ce que l'on prend à la sainte Table.

Cette conséquence se vérifie aussi tellement par l'expérience, que les Ministres ne désavouent pas, que les mots de corps de Jesus Christ, & de sang de Jesus Christ, ne se trouvent une infinité de fois dans les Peres, employés dans ce sens, & que ce ne soit le nom ordinaire que l'on donnoit à l'Eucharistie; ce qui a donné lieu à Œcolampade, lorsqu'il avoit dessein de quitter la doctrine de l'Eglise sur l'Eucharistie, de dire qu'il n'avoit pu trouver, par le moyen des Peres, l'opinion qu'il a embrassée depuis: *Parce qu'il rencontroit à tout moment, corps de Jesus Christ, sang de Jesus Christ*, sans y trouver que rarement ce qu'il a pris pour explication de ces termes: *Sæpe antiquorum Doctorum lectione infirmitatem suam vincere conabatur, sed principio non occurrebat quo juvaretur: Crebrò erat obvium, corpus Domini, sanguis Domini; sed qualiter corpus qualiter sanguis rariùs explicabatur & valdè obscurè* (a).

3°. Si l'Eucharistie est véritablement le corps de Jesus Christ, les Peres n'ont dû reprendre personne, de croire que l'Eucharistie fût réellement le corps de Jesus Christ. Ils n'ont point dû appréhender que l'on abusât de leurs paroles; & l'on ne doit point trouver dans les Peres aucune marque de cette crainte, ni aucun lieu où ils aient repris personne d'abuser de ces paroles, & de les entendre en un sens trop grossier. Cette conséquence est très-étendue; elle comprend tous les Peres, & elle se trouve exactement véritable dans tous les Peres.

4°. En voici une autre de même genre. C'est qu'il s'ensuit de-là qu'ils ont dû considérer ces paroles: *Ceci est mon corps*, comme claires, comme faciles, comme propres à donner l'intelligence de ce mystere, sans qu'il fût besoin de les expliquer. Ils ont dû les regarder de la sorte, supposé qu'ils aient été dans la créance où est aujourd'hui l'Eglise Catholique; & l'on trouve que c'est en effet de cette sorte qu'ils les ont regardées, & qu'aucun Commentateur ne s'est mis en peine de les expliquer comme difficiles; qu'aucun Pere n'a marqué que l'on en pût abuser, & qu'elles portassent à un faux sens.

5°. La suite de cette même hypothese nous oblige de conclure, que s'ils ont dû considérer ces paroles comme claires selon l'expression, ils ont dû, au contraire, considérer ce qu'elles signifioient comme grand &

(a) Cela est rapporté en ces termes dans Lavaterus p. 5. & dans Hospinien 2. part. p. 36. Voyez le premier Tome de la Perpétuité, Liv. 1. Ch. 5. p. 55.

Liv. VII. Chap. I. par l'Auteur du Livre des Sacrements, par S. Isidore, par Eutychius Patriarche de Constantinople, & par Hesychius.

Supposé que ce doute prévu par les Peres ait eu pour objet la présence réelle, quelle étoit l'expression la plus naturelle pour le signifier? Ce sont sans doute celles-ci: *Ce n'est pas le corps de Jesus Christ, ce n'est pas de vraie chair, ce n'est que la ressemblance du sang.* Aussi trouve-t-on que les Peres l'ont renfermé dans ces paroles. *Qui osera*, dit S. Cyrille de Jerusalem, *dire que ce n'est pas son sang? Comment me dites-vous que je reçois le corps de Jesus Christ*, dit S. Ambroise? *Comment dites-vous que c'est de vraie chair, puisque je ne vois que la ressemblance du sang, & non la vérité du sang*, dit l'Auteur du Livre des Sacrements?

Catech. 4.

Ambrof. de iis qui myst. init. c. 9.

De Sacr. l. 6. c. 1.

8°. Mais d'où les Peres pouvoient-ils prévoir avec plus de vraisemblance, que ce doute contre la présence réelle pouvoit naître, que de la différence entre ce que les sens rapportent, & ce que l'on nous propose à croire de ce mystere? Et c'est aussi justement le fondement que S. Ambroise, S. Epiphane, l'Auteur des Dialogues attribués à Césarius, l'Auteur du Livre des Sacrements, S. Cyrille de Jerusalem, S. Chrysostôme & Théophylacte, lui attribuent. *Je vois autre chose*, dit S. Ambroise. *Comment dites-vous que je reçois le corps de Jesus Christ? Nous voyons*, dit S. Epiphane, *que cette chose n'est semblable, ni à l'image de la chair qu'il a prise, ni à la Divinité, ni aux linéaments, ni aux caracteres des membres. Car cette chose est ronde, & à l'égard de sa vertu elle n'a point de sentiment, & néanmoins, par un effet de sa grace, il a bien voulu déclarer que ceci étoit une certaine chose, & il n'y a personne qui n'ajoute foi à ses paroles; & celui qui ne le croit pas comme il l'a dit, est déchu de la grace & du salut.*

De iis qui myst. init. c. 9.

9°. Que devoient faire les Peres en prévoyant ce doute? Ils le devoient sans doute combattre & le faire rejetter par les fideles. Or les doutes tels que celui-là, qui attaquent une vérité clairement exprimée par l'Ecriture, se détruisent; 1°. en exhortant les fideles à ne douter point: 2°. en assurant fortement la vérité opposée aux doutes: 3°. en le faisant rejetter & désavouer formellement, par l'aveu & la confession de la vérité combattue par le doute: 4°. en y opposant l'autorité de l'Ecriture, qui établit cette vérité: 5°. en rejettant le témoignage des sens & de la raison qui le produisent: 6°. en rendant raison pourquoi Dieu avoit voulu que son corps & son sang étant réellement dans l'Eucharistie, ils ne parussent pas aux sens: 7°. en fortifiant l'esprit contre ce doute, par les exemples de la puissance de Dieu qui y ont plus de rapport; 8°. en marquant cette vérité par les comparaisons les plus fortes.

Il suffiroit bien que les Peres se fussent servis de quelques-uns de ces

moyens ; car il eſt rare que l'on les emploie tous à
vérité que ce ſoit. Cependant Dieu a voulu qu'ils les
pour ne nous laiſſer aucun lieu de douter de leur
Ils y ont employé le premier, qui conſiſte à exh
point douter que l'Euchariſtie ſoit le corps de Jeſus C
ce deſſein que S. Cyrille de Jeruſalem dit : *Puiſque*
lant du pain, a déclaré que c'étoit ſon corps, qui oſer
teur du Livre des Sacrements : *Notre Seigneur*, dit-
nous recevons ſon corps & ſon ſang, devons-nous dou
témoignage ?

Toutes ces autres expreſſions des Peres, que nc
avec une foi entiere le corps & le ſang de Chriſt ;
toutes les penſées d'infidélité ; *qu'il faut le ſavoir & l*
qu'il n'y a aucun lieu de douter de la vérité de ſa chai
qu'il faut participer au corps & au ſang du Seigneur
que c'eſt ſans aucun doute le corps du Seigneur, INDUBI
ces expreſſions, dis-je, ont pour but d'étouffer le d
& de ne permettre pas à leur eſprit de s'y fortifier,
raiſons pour l'appuyer.

Ils ont employé le ſecond, qui eſt l'affirmation fo
traire au doute ; en déclarant, comme ils ont fait en
bre de lieux que nous avons rapportés, que l'Eucl
ment & ſelon la vérité le corps de Jeſus Chriſt ; que
Jeſus Chriſt, de vraie chair & de vrai ſang.

Ils l'ont employé, en déclarant que c'eſt le *pro*
Chriſt ; que c'eſt proprement le corps de Jeſus Chriſ

Ils l'ont employé, en diſant que c'eſt le corps mê
que Jeſus Chriſt nous donne ſon corps même.

Et ils ne l'ont pas employé en un ſeul endroit d
tout le monde : non dans un ſeul ſiecle, mais dans
expreſſions ayant toujours été dans la bouche de tou
nous l'avons fait voir.

Ils ont employé le troiſieme, en obligeant tous l
la terre, de déclarer en communiant, qu'ils recevoi
Jeſus Chriſt, ſoit par une expreſſion abrégée, en l
Amen, au Prêtre qui leur diſoit en les communiant,
par une expreſſion plus expliquée & plus étendue, c
parmi les nations orientales. Nous l'avons prouvé a

(*b*) Cyrill. Hier. Catech. 4. Myſt. Euſeb. Emiſene hom. 5. de Paſ
Ephrem. Edeſſ. tract. de Nat. Dei cur. non ſcrut. Iſid. Epiſt. 123.

LIV. VII. CHAP. I. d'alléguer ici ce que dit S. Prosper: Toute la terre recevant le sacré sang de Jesus Christ, crie, *Amen;* c'est-à-dire, cela est vrai: & S. Augustin, que le sang de Jesus Christ a une voix éclatante dans la terre, lorsque toutes les nations du monde qui le prennent répondent *Amen.*

De prom. Dei. p. 1. c 6.

l. 12. cont. Faust. c. 10.

Ils ont employé le quatrieme, en opposant ces paroles: *ceci est mon corps*, à ces pensées d'infidélité; en apprenant aux fideles d'établir leur foi sur la solidité de la parole de Dieu. Et c'est ce que l'on voit dans S. Cyrille de Jerusalem, dans S. Ambroise, dans l'Auteur du Livre des Sacrements, dans S. Gaudence, dans S. Chrysostôme, dans l'Auteur des Homélies attribuées à Eusebe Evêque d'Emese, dont nous avons rapporté les passages ailleurs. Et S. Hilaire de même se sert de ces paroles: *Ma chair est vraiment viande*, pour combattre le même doute.

Voyez ci-dessus L. 3. c. 9.

S. Chrys. Hom. 83. in Matth.

Ils ont employé le cinquieme, puisqu'ils avertissent les fideles de croire Dieu en tout, quoique ce qu'il dit semble contraire à nos pensées & à nos yeux.

Cyr. Hier. Catech. 9.

Puisqu'ils les exhortent à tenir pour *certain, que le pain qui se voit n'est pas du pain, quoique le goût sente que c'est du pain, mais le corps de Jesus Christ: & que ce vin qui se voit n'est pas du vin, quoique le goût le rapporte, mais le sang de Jesus Christ.*

Ils ont employé le sixieme, en déclarant que Dieu a voulu que son sang ne se vît pas, de peur que l'on n'eût horreur du sang: *Ne velut quidam horror esset cruoris. Ut nullus horror esset cruoris*, dit l'Auteur du Livre des Sacrements. Et l'on voit la même raison dans le passage de S. Cyrille rapporté par Victor d'Antioche, qui est tiré de son Epître à Calosyrius (*c*).

Ils ont employé le septieme (*d*), en alléguant pour la preuve de cette proposition: *Que du pain se fait le corps de Jesus Christ, ou que le pain est le corps de Jesus Christ; que nous recevons le corps de Jesus Christ*, les plus grands miracles de Dieu; la création du monde, l'Incarnation, les miracles du désert, les miracles des Prophetes, le changement de l'eau en vin.

Enfin ils ont employé le dernier, qui consiste dans les comparaisons fortes, & qui appliquent l'esprit au sens de la présence réelle, en nous disant, comme l'Auteur du Livre des Sacrements: *Que comme Notre Seigneur Jesus Christ est le vrai Fils de Dieu, non comme les hommes par grace, mais comme étant de la substance de son Pere, de même c'est de vraie chair que nous recevons.*

(*c*) De Sacramentis l. 4. c. 4. & l. 6. c. 1. Cyrill. Hier. Catech. 4. Myst.
(*d*) Ambros. de iis qui Myst. init. c. 9. Auctor. libri de Sacram. l. 4. c. 4. Euseb. Emis. Hom. 5. de Pasch. L. 6. c. 1.

Ou comme S. Justin Martyr, *que de la même m* *veur Jesus Christ, qui a été fait chair par le Verb* *chair & de sang pour notre salut, ainsi nous avons* *& ce breuvage, qui, par le changement qu'ils reçc* *nourrissent notre chair & notre sang, sont la chair &* *Jesus incarné*

Il étoit difficile de combattre par des moyens précis, un doute que les Peres ne faisoient qu'appréh proposé formellement par qui que ce soit. Ils y ajo core, que s'il reste dans l'esprit quelques nuages d l'on dit, que ce que l'on voit est le corps de Jesus C sumer par l'ardeur du S. Esprit & de la foi. C'est ce sément S. Gaudence & Hesychius.

Mais de quelles raisons se doit servir la foi pour En pensant, dit Hesychius, *que ce qui nous paroît im* *force de l'esprit de Dieu.*

Les Peres ne pouvoient pas sans doute s'exprimer liée avec la doctrine de la présence réelle. Mais il fa autres expressions qui sont nées du sens qu'ils avoie

10°. La supposition que les Peres ont cru Jesus l'Eucharistie, & que ce Sacrement le contenoit véri turellement à juger, que comme ils avoient à en par l'esprit humain se plaît à concevoir le même objet so qu'il renferme en divers noms, ils n'auront pas man inclination à l'égard de l'Eucharistie. Mais ces non caractere de leur opinion; & c'est ce qui se rencontr le nom de *Saint des Saints*, SANCTA *Sanctorum*, qui ristie par Denys d'Alexandrie; *de Saint du Seigneur*, par S. Cyprien; *de Sanctus Sanctorum*, qui lui est do de *Saint*, qui lui est donné par S. Prosper; de *sang* donné par Julius Firmicus; de *sang vivant*, qui lui es sostôme; de *Sacrement éternel*, qui lui est donné par *incorruptible*, qui lui est donné par Origene; de *vie*, par tous les Chrétiens d'Afrique; de *pain des Anges*, par S. Jérôme; de pain descendu du ciel, qui lui est Saint, d'Agneau immaculé & de victime sainte, qui S. Augustin (*e*).

(*e*) Epist. Canon. can. 2. Cypr. tract. de laps. Hesych. l. 2. in L *c.* 6. De Err. prophan. Rel. c. 22. Chrysost. hom. 7. in Matth. Ori Evang. locis. Hier. Epist. ad Hed. Aug. Epist. 86. & Conf. l. 9. c. 13

Liv. VII. Chap. I. 11°. Cette présence réelle produit aussi diverses conséquences, que la foi est obligée de considérer, qui entrent par nécessité dans les expressions dans lesquelles on renferme cette vérité, parce qu'elles ne sont pas du nombre de ces suites philosophiques auxquelles on n'est pas obligé de s'appliquer. Car si Jesus Christ est réellement présent dans l'Eucharistie, il faut donc que le pain & le vin soient changés en son corps & en son sang; & qu'au lieu qu'avant la consécration nous regardions le pain & le vin comme des êtres communs & ordinaires, nous les regardions après la consécration, comme le corps & le sang de Jesus Christ. Et c'est aussi ce qui est exprimé formellement par les Liturgies de S. Basile & de S. Chrysostôme, par celle des Ethiopiens & des Egyptiens, par S. Cyrille de Jerusalem, par S. Ambroise, par S. Grégoire de Nysse, par l'Auteur du Livre des Sacrements, par S. Chrysostôme, par Théodoret, par S. Cyrille d'Alexandrie & autres.

Voyez ci-dessus l. 6. c. 2.

12°. Cela ne suffit pas encore, & il est naturel qu'ils soient allés plus avant. Car en parlant de ce changement, ils n'ont pu sans doute s'empêcher de nous en exprimer la nature, & de le marquer par quelques caracteres qui le distinguassent des changements métaphoriques de signe & de vertu.

Il faut en premier lieu, qu'ils nous aient fait entendre qu'ils parloient d'un changement réel; & c'est à quoi ils n'ont pas manqué, en y exigeant une opération invisible du S. Esprit, *operante invisibiliter Spiritu Sancto*, dit S. Augustin; une opération par laquelle il agisse en Dieu *tout puissant* ὡς πανδύναμος Θεός; une opération égale ou semblable aux opérations les plus admirables de la puissance de Dieu; comme l'Incarnation, la création du monde, les miracles de l'Egypte & du désert.

Aug. de Trinit. l. 3. c. 4. Ambr. de init. c. 9.

Le terme de cet effet réel doit être double; l'un à l'égard du pain & du vin, qui doivent cesser d'être ce qu'ils étoient par leur nature, puisqu'ils sont changés; l'autre à l'égard du corps & du sang de Jesus Christ, auquel on doit dire que le pain est changé. Et c'est aussi ce que ces Peres nous disent, *en assurant que ce n'est plus ce que la nature a formé, mais ce que la bénédiction a consacré; qu'avant la consécration c'est du pain; qu'après la consécration ce n'est plus du pain, mais le corps de Jesus Christ: qu'il ne faut pas croire que ce soit du pain & du vin, quoique le goût le rapporte, mais que c'est le corps & le sang de Jesus Christ.* Et tout cela est même renfermé dans cette expression ordinaire, que le pain est changé au corps de Jesus Christ: car il n'est pas changé s'il est toujours tout ce qu'il étoit.

Ambrос. de iis qui myst. init. Cyr. Hier. Catech. 4. Myst. Chr. hom. de pan. seu de Eccli. in Encan.

Le mot de corps de Jesus Christ, auquel on dit que le pain est changé, ne doit point être pris, dans la doctrine de la présence réelle, pour un terme

Liv. VII. Chap. I.

Ce changement donc étant au dessus des forces de la nature, il est bien juste de s'adresser à Dieu, pour le prier de l'opérer par son esprit. Et c'est aussi ce que toutes les Eglises du monde pratiquent, en demandant à Dieu, qu'il envoie son esprit pour le produire. Et si cette priere a pour but d'obtenir qu'il fasse que le pain devienne effectivement & réellement le corps de Jesus Christ, il faut qu'elle s'exprime en demandant à Dieu, non que ce pain soit rempli de la vertu du corps de Jesus Christ, & qu'il en devienne la figure; mais en le priant qu'il fasse le pain le corps & le vin le sang de Jesus Christ, ou qu'il change le pain au corps, & le vin au sang de Jesus Christ. Voilà la maniere la plus naturelle & la plus expresse de demander à Dieu ce que l'Eglise Catholique croit de ce mystere, si ce n'est qu'on y ajoute le mot de *même*, pour exclure encore plus fortement tous les faux sens. Or il se trouve, comme nous l'avons fait voir, que toutes les Eglises du monde ont demandé à Dieu qu'il fasse le pain le corps, & le vin le sang, ou qu'il change le pain au corps & le vin au sang de Jesus Christ; & que s'ils y ont ajouté quelque chose, ce n'est que le mot de *même*, en priant Dieu qu'il fasse le pain le corps *même* de Jesus Christ, comme il est porté dans la Liturgie de S. Basile.

Voyez ci-dessus l. 6. c. 1.

13°. Si le pain est réellement changé au corps de Jesus Christ, nous avons donc le corps de Jesus Christ présent devant nous: il nous est *proposé*, & les Peres l'ont dû regarder souvent en cette maniere. Aussi ont-ils parfaitement satisfait à ce devoir: car ils l'appellent ordinairement le corps *proposé*, l'Agneau gisant ou mis devant nous, κειμένον. C'est ainsi que parlent Gélase de Cizyque & S. Chrysostôme. Et c'est ce qui fait dire à S. Cyrille d'Alexandrie, dans ses Livres contre Nestorius (g): *Ce n'est pas la Divinité, mais le propre corps du Verbe qui est proposé sur les sacrées tables des Eglises.* Et dans l'éclaircissement de l'onzieme Anathématisme prononcé par le Synode d'Alexandrie contre Nestorius: *Nous célébrons*, dit-il, *dans les Eglises, le saint, vivifiant, & non sanglant sacrifice; croyant que le corps qui nous est* PROPOSÉ (c'est-à-dire mis devant nous) *n'est pas le corps d'un simple homme & qui nous soit semblable; mais le recevant comme ayant été fait le propre corps & le propre sang du Verbe, qui vivifie toutes choses.*

14°. S'il est *proposé*, il est donc sur l'autel. Et c'est pourquoi S. Chrysostôme dit que cette *table a sur soi l'Agneau*, τράπεζη ἄμνον ἔχουσα; que nous voyons ce corps, non dans une créche, mais sur l'autel, ἐν τῷ θυσιαστηρίῳ; & Optat Evêque de Milevis, *que les membres de Christ sont portés sur l'autel; que l'autel est le siege du corps & du sang de Jesus Christ;*

(g) Hom. 51. in Matth. Hom. 24. 41. in Epist. ad Corint. & hom. de Beat. Philog. Cyril. cont. Nestor. l. 4. c. 5.

Liv. VII. Chap. I. *entre nos mains.* Et dans la même Homélie il dit, *que nous ne voyons pas seulement sur la terre ce qu'il y a de plus précieux dans les cieux, mais que nous le touchons & que nous le mangeons.*

Hom. 3. in Epist. ad Ephes. Orat. in Nat. Chr. Il dit ailleurs: *Que Jesus Christ est tenu pour un temps entre le mains. Considérez*, dit-il encore, *quelle hostie vous devez toucher, de quelle table vous devez vous approcher; pensez en vous-même, que n'étant que poudre & cendre, vous recevez le corps & le sang de Jesus Christ.*

p. 1104. Et S. Cyrille d'Alexandrie, dans son Commentaire sur S. Jean: *Jesus Christ*, dit-il, *survient & apparoît dans nos mysteres, invisiblement comme Dieu, visiblement en son corps, & il nous donne sa sainte chair à toucher.*

Hom. 27. in I. Epist. ad Corint. Et non seulement on le touche avec les mains, mais aussi avec la langue. *Quoi*, dit S. Chrysostôme, *vous faites cela le jour même que vous avez reçu la grace de toucher sa chair avec votre langue? Purifiez*, dit-il au même lieu, *cette langue qui a servi d'entrée à Jesus Christ.*

15°. Mais comme dans l'ancienne Eglise les hommes recevoient l'Eucharistie dans les mains, de quelles expressions plus exactes & plus précises, dans le sens de la présence réelle, les Peres pouvoient-ils décrire cette action, qu'en disant comme fait S. Cyrille de Jerusalem dans sa cinquieme Catech. 5. myst. Catéchese: *Vous approchant de la communion, n'ayez pas les mains étendues ni les doigts écartés; mais faisant de votre main gauche un siege à la droite qui doit recevoir le Roi, recevez avec le creux de la main le corps de Jesus Christ en disant, Amen; & communiez ensuite après avoir sanctifié vos yeux par l'attouchement de ce saint corps.*

Or comme il y avoit quelque danger que l'on n'en laissât tomber quelque partie, il faut aussi que les Peres aient recommandé aux fideles d'éviter cet accident, en des termes proportionnés à la grandeur de celui qui est reçu: & c'est ce qu'ils ont fait aussi.

Tertul. de Coc. c. 3. Car Tertullien marque le soin qu'ils apportoient comme une tradition apostolique. *Nous souffrons*, dit-il, *avec une extrême peine qu'il tombe quelque chose à terre de notre pain ou de notre calice.*

Hom. 13. in Exod. Et Origene en parle de cette sorte: *Quand vous recevez le corps du Seigneur, vous apportez toute la précaution possible, afin qu'il n'en tombe pas la moindre partie, & vous vous croyez coupables, & avec raison, quand il arrive, par votre négligence, que quelque partie en tombe.*

L'on ne peut recommander aux fideles plus fortement d'éviter cet inconvénient, que S. Cyrille de Jerusalem le fait, puisqu'il leur dit: *Prenez bien garde de ne perdre rien de ce que vous recevez, & croyez avoir perdu un de vos membres s'il vous arrivoit d'en perdre quelque chose. Si l'on vous donnoit de la poudre d'or, vous la conserveriez avec soin, & vous tâcheriez de n'en rien perdre, & de ne souffrir pas le dommage qui vous en revien-*

droit. Combien devez-vous être plus soigneux
moindre partie de ceci qui est plus précieux qu

S. Augustin marque aussi dans son Homélie
tion des fideles envers la communion. *Autant*
de soin pour empêcher, lorsque l'on vous admin
qu'il n'en tombe quelque partie de vos mains
avoir de soin que la parole de Dieu qui nous e
notre cœur.

16°. Comme il y a diverses manieres de pa
ment cette présence, ou qui en sont des suites
si les Peres l'ont crue, ils se soient servis de l
c'est aussi ce que l'on trouve qu'ils ont fait.

C'est une expression fort littérale & fort just
doctrine, que le Seigneur est présent. C'est a
me, lorsqu'il rend raison pourquoi l'on nomm
crifice: *C'est un grand honneur*, dit-il, *aux M*
présence du Seigneur.

C'est une expression fort littérale de dire, qu
du Pere est ici. C'est celle du même Saint dans
aux Hébreux, ὁ καθήμενος ἐν δεξίᾳ τοῦ πατρός ἐν

C'est une expression très-littérale, de dire que
s'en sert expressément dans l'Homélie III sur
Roi même est présent, dit-il encore, *& vous vous*
Et dans l'Homélie des Saraphins: *Croyez*, dit-il
sainte Table, que le Roi de toutes choses y est pré
ment présent καὶ γὰρ πάρεστιν ὄντως (*i*).

Si le corps de Jesus Christ est présent, il e
nous nous en aprochons. Et c'est ce qui rend
Peres, & qui fait qu'ils s'en servent en une infir

Il est vrai à la lettre que nous y participon
souvent employé à l'égard de l'Eucharistie, qu'i
des exemples. Mais parce que nous n'y partic
Denys dit que Jesus Christ est participé par l
les vénérables symboles, par lesquels Jesus Christ
Victor d'Antioche, sur S. Marc, dit, que par *le*
faits participants du corps de Christ, & de son

Il est vrai à la lettre que nous recevons son c
le langage de tous les Peres.

(*i*) Vid. Chrysost. Hom. de beat. Philog. Chrysost. Hom
Epist. ad Ephes. Cyrill. Hier. Catech. 4 & 5.

Il est vrai à la lettre que nous le prenons : & c'est pourquoi S. Chrysostôme dit : *Vous ne prenez pas l'enfant d'un Roi de la terre, mais le Fils même de Dieu.*

Hom. 83. in Matth.

Les Mages, dit encore ce Saint, *n'ont fait qu'adorer le corps du Seigneur ; mais pour vous, si vous vous en approchez avec une conscience pure, nous vous permettrons même de le prendre*, καὶ λαβεῖν αὐτὸ συγχωρήσομεν.

Hom. 24. in Epist. ad Corint.

Il y a tant de ces sortes de passages, que M Claude sait bien que si je n'en rapporte que peu, c'est afin de n'ennuyer pas le monde par la répétition des mêmes expressions.

Nous ne recevons pas seulement Jesus Christ, mais nous le mangeons, & cela sans *enigmes & sans paraboles :* & c'est ce que dit S. Chrysostôme. Nous *le mangeons absolument :* c'est ainsi que s'exprime le même Saint.

In Joan. hom. 46.

Il nous donne véritablement son corps à manger. S. Augustin nous en assure par ces paroles : *Verè nobis manducare dedit corpus suum.*

In Psal. 33.

Tous les Peres sont pleins de semblables expressions, qui expriment littéralement une vraie manducation, & qui conviennent ainsi parfaitement avec la doctrine de la présence réelle.

17°. Mais si cette manducation reconnue par les Peres est véritable & réelle, & telle que les Catholiques la conçoivent, elle est donc d'une nature qui ne peut convenir à la Divinité, qui remplissant tous les lieux, ne peut pas passer par notre bouche dans notre estomac. C'est aussi ce qui étoit avoué par S. Cyrille & par Nestorius, qui demeuroient d'accord de part & d'autre, que la Divinité ne pouvoit être mangée comme le corps de Jesus Christ l'est, & qui en apportoient pour unique raison, que l'homme ne sauroit se nourrir des choses incorporelles. Et c'est en empruntant cette doctrine de ces Auteurs, que Cabasilas, Archevéque de Thessalonique, enseigne dans son Livre de la Vie de Jesus Christ : *Que si Jesus Christ étoit Dieu seulement, il ne pourroit s'unir à nous de cette maniere ; car comment la Divinité seroit-elle notre viande ? Et s'il étoit seulement homme, il ne le pourroit pas non plus ; mais étant homme & Dieu tout ensemble, il se joint & se mêle avec nous par son humanité, & il éleve & transforme en lui notre nature par sa divinité.*

2°. Il faut donc que la chair de Jesus Christ entre dans le corps par voie d'aliment & de breuvage ; ce qui n'est pas nécessaire dans la manducation métaphorique. La conséquence est nécessaire, & elle est aussi formellement exprimée par S. Grégoire de Nysse, comme nous l'avons marqué.

Orat. Cat. c. 37.

Ainsi quand on dit que la chair de Jesus Christ est un aliment, & que son sang est un breuvage, c'est une expression propre & littérale. Et c'est aussi ce que le même S. Grégoire enseigne formellement dans son Livre contre Apollinaire.

 n'étoient que des figures de cet unique sacrifice par lequel on obtient la rémission des péchés ? Car non seulement on ne défend à personne de boire du sang de ce sacrifice, mais on y exhorte plutôt tous ceux qui veulent avoir la vie.

S. Chrysostôme est du nombre de ceux qui croient que Jesus Christ a participé à l'Eucharistie. Et ainsi il ne manque pas de tirer la seconde conséquence, qui est que Jesus Christ a bu lui-même son sang τὸ ἑαυτȣ̃ αἷμα καὶ αὐτὸς ἔπιεν. Et pour la troisieme elle a été tirée expressément par S. Augustin. *Qui pourroit entendre, mes freres*, dit ce Pere, *comment cette parole, il étoit porté dans ses mains, se peut accomplir dans un homme? Car on peut bien être porté par les mains d'un autre, mais personne n'est porté dans ses propres mains. Nous ne trouvons pas le moyen d'entendre cela à la lettre de David, mais nous trouvons comment on le peut entendre de Jesus Christ. Car Jesus Christ étoit porté dans ses mains, lorsque parlant de son corps même, il dit: Ceci est mon corps: car il portoit ce corps en ses mains.* Et S. Prosper, Bede & Adon, ont trouvé cette expression si juste, & cette explication si naturelle, qu'ils l'ont empruntée de S. Augustin; ayant tous trois dit comme lui, qu'il avoit porté son corps en ses mains, pour expliquer ce même titre de ce Pseaume.

Hom. 83. in Matth.

In Psal. 33.

La quatrieme conséquence, qui est que quoique Jesus Christ soit dans ce mystere, il n'y est pas néanmoins sous sa propre forme, parce que comme le pain y change de nature, le corps de Jesus Christ change au contraire de forme en se revêtant de celle de pain, a été exprimée par S. Ambroise, lorsqu'il dit, *que l'on offre sur l'Autel le corps de Jesus Christ qui doit être transfiguré:* « & par S. Grégoire le grand, lorsqu'il dit que le bon „ Pasteur à mis son ame pour ses brebis en changeant son corps & son „ sang dans notre Sacrement, & en nourrissant de l'aliment de sa chair les „ brebis qu'il a rachetées ”.

De Incarnatione Dom. Sac. c. 4.

Hom. 14. in Evang.

Comme il s'ensuit du sens calviniste que nous ne recevons Jesus Christ que par l'esprit, il s'ensuit aussi du sens catholique que nous le recevons par la bouche comme par l'esprit. Et c'est pourquoi il est vraisemblable que les Peres nous auront exprimé cette conséquence. C'est aussi ce qu'ils ont fait, comme quand S. Léon dit, *que l'on prend par la bouche ce que l'on croit par la foi, & que c'est en vain que ceux-là répondent Amen, qui disputent contre ce que l'on prend.*

De Jejun. sep. mens. Serm. 6.

Et S. Grégoire le grand, *que le sang de l'Agneau est mis sur l'un & l'autre poteau lorsqu'il n'est pas pris seulement par la bouche du corps, mais aussi par la bouche du cœur.*

In Evang. hom. 22.

Il ne reste plus sur ce sujet que de nous dire littéralement que ce ne sont pas les bons seulement qui mangent le corps de Jesus Christ, mais aussi les méchants, quoiqu'il y ait aussi un autre sens selon lequel les méchants

chants n'y participent pas. Mais parce qu'il est chants reçoivent le corps de Jesus Christ, c mystere, si les Peres nous l'ont dit, ils ont par me fort littéralement la doctrine de la présence une infinité de lieux. Le seul S. Augustin en *plusieurs*, dit-il, *qui mangent cette chair & q cœur feint.* Et dans le Livre premier contre C dit-il, *du corps même & du sang même de Je pour notre salut? Car encore que le Seigneur as ge pas sa chair & ne boit pas son sang il n'aura enseigne-t-il pas, qu'il est pernicieux à ceux qui quiconque mange le pain & boit le calice du Seig pable du corps & du sang du Seigneur.*

Et dans le cinquieme Livre du Baptême, il di *gnement le Sacrement du Seigneur ne fait pas que qu'il prend soit mauvais, & qu'il ne reçoive rien pour son salut: car il n'est pas moins le corps & gard de ceux dont l'Apôtre dit, que celui qui le n & boit sa condamnation.*

Ce même Saint dit, que Judas reçut le prix d compagnie des Disciples innocents: & il enseign & les hypocrites mangent & boivent le corps leur condamnation. Aubertin en demeure d'acco prime de cette sorte en un très-grand nombre *plurimis;* c'est-à-dire, que S. Augustin a parlé selon la doctrine de la présence réelle, en un trè

Ce langage n'est pas particulier à S. Augustin, aux autres Peres.

On fait violence, dit S. Cyprien, *au corps & & l'on fait un plus grand outrage au Seigneur p che, que ne lui en ont fait ceux même qui l'ont nié*

On se met en colere, dit-il encore, *contre les l reçoit pas avec des mains souillées le corps du Sei pas son sang avec une bouche corrompue.*

Nous avons vu ci-dessus ce que dit S. Basile Baptême Chapitre III, de ceux qui reçoivent le gnement; & nous y ajouterons ici ce qu'il dit, indignement, dans le Chapitre précédent: *Le Seig qu'il est plus grand que le Temple, nous fait voir a l'insolence de sacrifier en cet état le corps du Seig*

LIV. VII. CHAP. I. *même comme un sacrifice agréable à Dieu, est d'autant plus énorme que celle de ceux qui offroient les anciens sacrifices avec les défauts marqués par la Loi, que le corps du Fils unique de Dieu est plus excellent que des béliers & des taureaux.* Ainsi il ne faut point accuser S. Chrysostôme d'exagération, ni prendre pour une hyperbole ni une *extase*, ce qu'il dit en comparant le crime de ceux qui ont tué Jesus Christ, avec celui de ceux qui communient indignement. *Ceux-là*, dit-il, *ont fait mourir Jesus Christ; & vous, après tant de bienfaits, vous le recevez dans une ame toute souillée.*

Hom. 83. in Matth.

Ce n'en est pas une non plus que ce qu'il dit sur l'Epître aux Ephésiens: *Comment pourrez-vous paroître devant le tribunal de Jesus Christ, vous qui avez osé toucher son corps même avec des levres & des mains impures?*

Hom. 3.

Ni ce qu'il dit dans l'Homélie de la trahison de Judas: *Que Jesus Christ ne refusa pas de donner à ce traître le sang même qu'il avoit vendu, pour la rémission de ses péchés, s'il avoit voulu le recevoir.*

Ni ce que dit Théodoret: *Que Jesus Christ ne donna pas seulement aux onze Apôtres son corps & son sang, mais aussi à celui qui l'avoit trahi... & que ceux-là lui font outrage qui reçoivent son saint corps avec des mains impures.*

Theod. in 1. Epist. ad Cor. c. 11.

Ni ce que dit S. Léon des Manichéens, qui se cachoient parmi les Catholiques: *Qu'ils recevoient avec une bouche souillée le corps de Jesus Christ, mais qu'ils évitoient de prendre le sang de notre rédemption.*

Leo Ser. 4. de Quadr.

Mais quelle conformité & quelle différence les Peres ont-ils dû mettre, en suivant cette doctrine, entre les bons & les méchants, à l'égard du Sacrement & de ses effets?

Ils ont dû dire sans doute, que les uns & les autres recevoient le corps de Jesus Christ; que les uns & les autres l'adoroient, l'adoration extérieure étant commune & aux bons & aux méchants; mais qu'à l'égard de l'effet, les bons recevoient le fruit de ce mystere, qu'ils en étoient rassasiés, & que les autres ne le recevoient pas & n'en étoient pas rassasiés.

Cette comparaison est aussi juste dans la doctrine de la présence réelle, qu'elle seroit fausse dans celle des Ministres. Cependant on la voit expressément marquée par S. Augustin. *Les riches*, dit-il, *c'est-à-dire les superbes, ont été aussi admis à la Table de Jesus Christ: ils participent à son corps & à son sang; mais ils adorent seulement, & n'en sont pas rassasiés.* Et ailleurs: *Ceux-ci mangent & adorent; ceux-ci mangent & sont rassasiés; mais ils mangent tous.*

Epist. ad Hon. c. 27. & in Ps. 48.

Et comme, suivant cette doctrine, on doit conclure que les méchants recevant réellement le corps du Seigneur dans le Sacrement, outragent aussi directement ce corps, & que ce n'est pas seulement un outrage relatif

fondé ſur ce principe, que l'injure faite à l'image n
il s'enſuit que jamais les Peres, en nous diſant qu
coupables du corps & du ſang du Seigneur, n'ont
ſur ce principe philoſophique; & qu'au lieu qu'il fe
n'avoient pas cru Jeſus Chriſt réellement préſent, qu
qué, & qu'ils n'euſſent averti les peuples, que la raiſo
qui communient indignement ſont coupables du c
Seigneur, eſt que Jeſus Chriſt répute comme fait à
l'injure que l'on fait à ſon Sacrement: ce principe n'e
pour être toujours ſuppoſé & jamais expliqué, ils o
s'ils ont cru qu'on recevoit effectivement ſon corps,
tion de ce principe, qui n'a point de lieu dans cette

Car il eſt naturel à l'homme de diſtinguer entre l
fait immédiatement à Dieu, & l'abus que l'on fait d
c'eſt pourquoi le Prophete Malachie repréſentant ce
pécheurs, leur fait dire: *In quo polluimus te?* En qu
outragé? Et c'eſt pour réfuter cette excuſe naturelle
Que lorſque l'on outrage les Sacrements de Dieu, on
Si les méchants avoient donc été dans la créance des
roient jamais manqué d'avoir la même penſée à l'ég
& de croire que ç'auroit été à tort qu'on les auroit
outrage au corps de Jeſus Chriſt, pour avoir ſimple
que irrévérence envers ſon Sacrement; & les Peres
de les réfuter par ce principe de S. Jérôme. Mais s'i
Chriſt même étoit contenu dans ce Sacrement, com
alléguer cette excuſe, les Peres n'ont point auſſi dû l

Or cette conſéquence ſe vérifie parfaitement dans le
Car quoiqu'ils aient ſouvent parlé du crime de ce
indignement, & qu'ils les aient ſouvent accuſés de fa
de Jeſus Chriſt, jamais ils n'ont employé pour le p
que les Miniſtres ne manquent jamais d'alléguer pour
dre ce crime, & pour expliquer le paſſage de S. Paul
aucun, qui, pour nous rendre raiſon pourquoi l'o
communient indignement ſont coupables du corps
gneur, ait dit, que c'eſt que l'injure faite à l'image n
même.

19°. Cette vérité de la préſence réelle doit produ
nombre d'autres expreſſions. Car ſi Jeſus Chriſt eſt a
che, il entre donc dans nous. C'eſt auſſi ce que S. G
prime, par le mot d'ἐνσπείρειν, ἑαυτὸν ἐνσπείρει διὰ τῆς

LIV. VII. CHAP. I. par sa chair. Et S. Chrysostôme par celui ἐπεισάγειν, ἐπεισήγαγε τὴν ἑαυτοῦ σάρκα. Et S. Cyrille d'Alexandrie par ceux d'ἐνιέναι, ἐνιέναι. *Je m'introduis*, fait-il dire à Jesus Christ, *dans ceux qui me mangent par la chair qui m'est unie*, ἐμαυτὸν ἐνιεὶς διὰ τῆς ἑνωθείσης ἐμοὶ σαρκός. Et plus bas: *s'introduisant*, dit-il, *lui-même dans nos corps par sa propre chair*, τοῖς ἡμετέροις σώμασιν ἐγκαθιεὶς ἑαυτὸν καὶ διὰ τῆς ἰδίας σαρκός.

Contr. Nest. l. 4. c. 5. p. 113.

Epist. ad Januar. S. Augustin l'explique simplement par le mot *d'entrer*, INTRARE. *Il a plu*, dit-il, *au S. Esprit, qu'en l'honneur de ce grand Sacrement, le corps du Seigneur entrât dans la bouche du Chrétien avant toutes les autres viandes.*

C'est aussi par ce même terme que la Liturgie Ethiopienne de Dioscore exprime ce mystere, dans cette Oraison : *De même*, dit-on à Dieu dans cette Liturgie, *que vous avez fait entrer le corps de votre Fils dans nos corps, & que vous avez mêlé le sang de votre Messie avec notre sang, faites aussi entrer votre crainte dans nos cœurs.*

Il s'ensuit aussi de-là qu'il se mêle dans nous ; c'est-à-dire ; qu'il s'unit intimément à nous ; & c'est ce que S. Grégoire de Nysse exprime par le mot κατακίρνασθαι. *Etant mêlé*, dit-il du corps de Jesus Christ, *dans nos corps, afin que l'homme devienne participant de l'immortalité par l'union avec ce corps immortel.*

Hom. 45. in Joan. Et S. Chrysostôme par ceux de ἀναμιγνύναι, ἀναφύρειν. Ἀνέμιξεν ἑαυτὸν ἡμῖν καὶ ἀνέφυρε τὸ σῶμα ἑαυτοῦ εἰς ἡμᾶς. *Il s'est*, dit-il, *mêlé lui-même avec nous : il s'est uni comme un levain à nos corps.*

In Matth. hom. 83. Et en un autre lieu : *Il ne s'est pas contenté*, dit-il, *de se faire homme, de souffrir les soufflets & la mort ; mais il se joint lui-même à nous comme un levain*, ἀναφύρει, *& non seulement par foi, mais en effet il nous fait son corps.*

In Joan. p. 324. S. Cyrille se sert du mot ἀνακίρνασθαι. *Le saint corps de Jesus Christ*, dit-il, *vivifie ceux en qui il est, & les préserve de la corruption étant mêlé dans nos corps*, ἀνακιρνάμενον. Il se sert encore de celui de συνανακίρνασθαι, συνενοῦσθαι. *Le Fils*, dit-il, *est corporellement avec nous comme homme, étant mêlé avec nous & uni avec nous*, συνανακιρνάμενος καὶ συνενούμενος.

In Joan. l. 11. pag. 1001.

Ammonius, cité dans la Chaîne sur S. Jean imprimée à Anvers, se sert aussi du mot ἀνακίρνασθαι. *Comme les nourritures corporelles*, dit cet Auteur, *étant mêlées à nos corps soutiennent le corps, de même la participation mystique fait comme une alliance naturelle entre nous & Jesus Christ, en mêlant Jesus Christ avec le fidele.*

Voyez ci-dessus. Quelles comparaisons plus naturelles pourroit-on employer pour marquer cette union, que celle d'un levain mêlé dans la pâte ; d'une cire jointe à une autre cire, de deux métaux fondus ensemble ? Or nous avons fait voir que ce sont justement les comparaisons des Peres.

Il s'enfuit qu'il eft dans nous, & qu'il y eft
pre chair. C'eft ce que le même S. Cyrille dit e
avons fouvent rapportés: *Parce*, dit-il, *que*
fa propre chair, nous reffufciterons affurément.

Jefus Chrift, dit-il encore, *devoit détruire l*
fainte chair, διὰ τῆς ἁγίας ἑαυτῦ σαρκὸς ἐν ἡμῖν

Et S. Hilaire le dit auffi formellement par c
donc en nous par fa chair : EST *ergo in nobis ip*

Il s'enfuit que nous ne fommes pas feulem
Jefus Chrift par fon efprit, mais que nous lui
rellement par fon corps. Or nous avons vu c
reconnu cette double union, fpirituelle & cor
bué l'union corporelle à la feule Euchariftie. *Il*
rille, *que ce qui eft corruptible de fa nature foit*
qu'étant corporellement uni au corps de celui qui
à-dire, du corps du Fils unique de Dieu.

Il s'enfuit que le corps de Jefus Chrift eft a
C'eft auffi l'expreffion de S. Grégoire de Nyffe
γινέται σπλάγχνων.

Il s'enfuit que nous prenons à l'Autel le mê
vivre dans toute l'éternité.

C'eft auffi ce que S. Pierre Chryfologue expr
qu'il eft le pain qui eft defcendu du ciel, nous pri
nous recevions du feftin du faint Autel, pour fo
corps, ce même pain dont nous vivrons tous le
nuellement dans l'éternité.

Il s'enfuit que nous portons Jefus Chrift en
nous ne le portons pas feulement dans nos c
corps & dans nos mains. C'eft auffi la conf
Jerufalem en tire. *Nous ferons*, dit-il, *porte*
fang étant diftribués dans nos membres.

20°. Mais fi cela eft, comme il eft impoffi
en nous n'y produife des effets merveilleux po
ames, ces effets auffi ne doivent point être attri
féparée, mais à la chair même de Jefus Chrift
auffi ce que les Peres ont obfervé, en attachant
chariftie à la chair de Jefus Chrift reçue dans
dit S. Cyrille, *étant en nous, appaife la loi de l*
en nos membres : il excite en nous la piété enver
fions, il ne nous impute pas nos péchés, mais il l

Liv. VII. Chap. I. *comme malades. Le corps de Jesus Christ*, dit-il encore, *vivifie ceux en qui il est, & les préserve de corruption.*

Ib. p. 324. 21°. Que si Jesus Christ, résidant en nous a été ainsi considéré comme une source de vie, & comme le moyen établi de Dieu pour la vivification & des ames & des corps, qu'est-ce que les Peres ont dû faire appréhender à ceux ou qui en sont séparés par l'ordre de l'Eglise, ou qui s'en éloignent eux-mêmes par leur négligence? Sans doute qu'ils leur ont dû dire, qu'étant séparés du corps de Jesus Christ, & ne le recevant pas en eux, ils étoient séparés de la vie & ne la pouvoient recevoir. Et c'est ce que l'on trouve qu'ils ont fait.

Jesus Christ, dit S. Cyprien, *est notre pain à nous qui touchons son corps: & nous demandons que ce pain nous soit donné tous les jours, afin que nous qui sommes en Jesus Christ, & qui recevons tous les jours l'Eucharistie pour aliment de salut, nous ne venions point à tomber en quelque grand péché, qui, nous faisant séparer du pain céleste, nous sépare du corps de Jesus Christ; Jesus Christ nous ayant dit : Je suis le pain de vie qui suis descendu du ciel. Si quelqu'un mange de mon pain, il vivra éternellement, & le pain que je donnerai est ma chair pour la vie du monde. Puisqu'il dit donc que celui-là vivra éternellement qui mangera de ce pain, comme il est clair que ceux-là reçoivent la vie qui touchent son corps & qui reçoivent l'Eucharistie par le droit de la communion, ainsi il faut prier avec crainte qu'il ne nous arrive pas de nous faire interdire la communion, & de nous faire séparer du corps de Jesus Christ, de peur que nous ne soyons exclus du salut; Jesus Christ nous ayant menacé lui-même, que si nous ne mangeons sa chair & ne buvons son sang, nous n'aurons pas la vie en nous.*

S. Cyrille d'Alexandrie ne fait point appréhender une moindre punition à ceux qui se séparent de l'Eucharistie par négligence, comme on le peut voir dans son Commentaire sur S. Jean Livre III, où il tire cette conclusion de ce qu'il avoit dit, *que le saint corps de Jesus Christ vivifie ceux en qui il est, & les préserve de corruption étant mêlé dans nos corps. Que ceux donc*, dit-il, *qui sont baptisés, & qui ont goûté la grace divine, sachent que s'ils sont négligents de se trouver aux Eglises, & qu'ils passent*
p. 325. *un long-temps sans recevoir l'Eulogie instituée par Jesus Christ, en prenant pour prétexte de ce qu'ils ne veulent pas communier mystiquement à lui, une crainte & un scrupule très-préjudiciable; qu'ils sachent, dis-je, qu'ils se privent eux-mêmes de la vie éternelle, refusant d'être vivifiés* : ce qu'il répete encore en d'autres endroits, comme dans le Livre IV du même Commentaire, pag. 365.

22°. Mais si le corps de Jesus Christ est dans l'Eucharistie, de quelle sorte y est-il? Est-il divisé à ceux qui le reçoivent, & chacun n'en reçoit-

il qu'une partie, ou si chacun le reçoit tout entier? Tous les Catholiques enseignent cette intégrité & indivisibilité du corps de Jesus Christ dans tous ceux qui le reçoivent, & ils la regardent comme une merveille capable d'exciter des doutes qu'il faut étouffer par la foi. Il est donc vraisemblable que l'on trouvera que les Peres ont reconnu & admiré cette merveille. C'est aussi ce que nous voyons qu'ils ont fait. *Il faut considérer*, dit S. Grégoire de Nysse, *comment il se peut faire que cet unique corps étant distribué à tant de milliers de fideles, soit tout entier en chacun par la partie qu'il reçoit, & demeure tout entier en soi-même.* Et plus bas : *On demande*, dit-il, *comment cet unique corps de Jesus Christ vivifie toute la nature des hommes, & ne reçoit néanmoins aucune diminution.*

Liv. VII. Chap. I.

Orat. Cat. c. 37.

On voit qu'il propose cette question, en supposant la vérité de cette indivisibilité du corps de Jesus Christ, & nous avons fait voir qu'elle a été aussi reconnue & enseignée par les autres Peres.

La Liturgie de Dioscore, Patriarche d'Alexandrie, imprimée à Londres en éthiopien, à la fin du Lexicon éthiopique sur le manuscrit d'Edouard Pocornius, remarque de plus, que non seulement le corps de Jesus Christ est tout entier dans l'Eucharistie, mais que le corps n'est pas séparé du sang & de la divinité, ni le sang du corps & de l'esprit. *Que personne ne s'imagine*, dit cette Liturgie, *que ce corps qu'il mange soit un corps privé de sang & d'esprit, & que ce sang qu'il boit soit du sang seulement sans corps & sans esprit; mais c'est le corps & le sang & l'esprit.*

Mais comme de cela seul qu'une même chose est jointe réellement à plusieurs choses différentes, il s'ensuit qu'elles sont unies par cette chose, c'est une conséquence de cette union du corps de Jesus Christ à nos corps, que son corps soit un lien qui unit les fideles, & qui en forme un même corps, se trouvant réellement dans ces divers fideles lorsqu'ils le reçoivent, & les unissant ainsi & avec soi & entr'eux. Et c'est aussi la conclusion que S. Chrysostôme & S. Cyrille d'Alexandrie en ont expressément tirée, comme nous l'avons prouvé.

Voyez ci-dessus.

Sans cette unité du corps de Jesus Christ, nous aurions plusieurs calices, plusieurs pains, plusieurs sacrifices, comme les Juifs en avoient plusieurs; puisque l'unité du même objet, auquel les diverses victimes se rapportoient, n'empêchoit point la diversité des victimes & des sacrifices. Mais parce que c'est le même sang de Jesus Christ qui est dans tous les calices, que tous ces pains offerts sont son même corps, il s'ensuit que nous n'avons qu'un pain, qu'un calice, qu'un sacrifice; & que ce sacrifice est un à cause de l'unité du corps de Jesus Christ dans tous les lieux où il est offert.

C'est pourquoi S. Ignace dit qu'il n'y a *qu'un pain rompu à tous*, &

Ign. Epist. ad Philad.

Liv. VII. Chap. I. *qu'un calice distribué à tous.* Et S. Chrysostôme, *que celui-là n'est pas nourri d'un corps de Jesus Christ, & celui-là d'un autre; mais qu'ils sont tous nourris du même corps*, ἐκ τοῦ αὐτοῦ πάντες. Et sur l'Epître aux Hébreux, *y a-t-il plusieurs Christs*, dit-il, *parce qu'il est offert en plusieurs lieux? Nullement, mais il n'y a qu'un Jesus Christ qui est tout entier ici & tout entier là, & un même corps* (par tous ces lieux) *Parce donc qu'étant offert en plusieurs lieux, il est toujours un même corps & non plusieurs, c'est aussi un même sacrifice.* Il est difficile d'exprimer plus naturellement cette conséquence si particuliere de la présence réelle.

Hom. 24. in Epist. 1. ad Cor.

Hom. 17. in Epist. ad Hebr.

Cette oblation de Jesus Christ dont il est fait mention dans ce passage, est encore une expression littérale, née de la doctrine de la présence réelle. Car l'oblation de l'Eucharistie étant de Tradition apostolique, & enseignée par les premiers Peres, il est clair que si Jesus Christ y est réellement présent, on a pu & l'on a dû appeller cette oblation l'oblation de Jesus Christ, l'oblation du corps de Jesus Christ, le Sacrifice du corps de Jesus Christ. On a dû conclure que l'on y offre Jesus Christ même, & que Jesus Christ s'y offre lui-même. Et c'est aussi le langage qui est autorisé par les Peres aussi-bien que par les Liturgies, comme nous l'avons prouvé. *Il a commandé*, dit S. Chrysostôme, *qu'au lieu des animaux que l'on offroit dans l'ancienne Loi, on l'offrît lui-même.* Il falloit, dit Théodoret dans les questions sur l'Exode, que *nous qui sacrifions l'Agneau immaculé, sussions que Dieu l'avoit représenté auparavant par un type.*

Voyez ci-devant L. 6. c. 12.

Quæst. 24.

23°. Si cela est, que doit-on donc dire de la puissance sacerdotale, sinon qu'elle s'étend jusqu'à produire le corps même de Jesus Christ? C'est aussi par ces termes que S. Jérôme exprime l'éminence du Sacerdoce évangélique. *A Dieu ne plaise*, dit-il, *que je dise quelque chose au désavantage de ceux qui succédant au degré apostolique, forment le corps de Jesus Christ par leur bouche sacrée. Christi corpus sacro ore conficiunt.* Et ailleurs, il appelle le Prêtre, *un Médiateur entre Dieu & les hommes, qui produit le corps de Jesus Christ par sa bouche sacrée.*

Epist. ad Heliod.

Epist. ad Fabiol.

24°. Que ne doit-on point dire, cela supposé, de la grandeur de nos mysteres? Qu'y a-t-il aussi de plus grand que ce que dit S. Chrysostôme: *Qu'il faut une grace particuliere de Dieu pour rendre un homme capable d'en soutenir le feu qui devroit nous faire mourir?* D'où les Grecs ont emprunté cette priere qu'ils mettent en la bouche de ceux qui vont communier: *Je m'en vas m'approcher de la communion divine, ô mon Créateur. Ne me brûlez pas lorsque j'y participerai; car vous êtes un feu qui consumez les indignes.*

Lib. 3. de Sacerd.

Hor. dans l'Office de la Comm.

25°. La grandeur de ce mystere ineffable, ne peut manquer d'avoir de très-grandes suites, & d'exiger de nous de grandes dispositions. Elle demande

Liv. VII. Chap. I.

C'eſt ce qui devoit arriver à l'égard des hommes.

26°. Mais que doit produire cette préſence à l'égard des eſprits, c'eſt-à-dire, des Anges & des démons? Elle doit attirer les Anges, elle doit faire fuir les démons. C'eſt auſſi la conſéquence qu'en tire S. Chryſoſtôme. *Les démons*, dit-il, *s'enfuient quand ils voient le ſang du Seigneur, & les Anges y accourent.*

Les Anges ſont donc préſents quand on célebre le Sacrifice? Oui, & il n'en faut pas douter, ſelon S. Ambroiſe: *Ne doutez point qu'il n'y ait un Ange préſent, lorſque Jeſus Chriſt eſt préſent, & que l'on l'immole.*

In Luc. l. 1.

Ils y ſont préſents à l'entour de l'Autel, *pour honorer celui qui y eſt giſant.*

De Sacer. l. 6.

Ils y ſont préſents, & *ils contemplent les ſplendeurs inacceſſibles de cette table*, dit S. Chryſoſtôme.

Hom. 45. in Joan.

Ils y ſont préſents, & ils *tremblent* en regardant ce ſacrifice.

Hom. 3. in Epiſt. ad Epheſ.

Ils y ſont préſents, & ils *voilent leurs faces*, comme dit ce même Saint.

Orat. in Nat. Chr.

Ils y ſont préſents, & *ils ſe jettent contre terre, en la préſence du Seigneur*, προσπίπτουσι τῷ δεσπότῃ, comme il dit encore.

Hom. 3. de incom. nat. Dei.

Ils y ſont préſents, & *ils y prient pour les hommes, en préſentant à Jeſus Chriſt ſon corps immolé.*

Car au lieu de rameaux d'oliviers dont on ſe ſert pour fléchir les Rois, ils préſentent ce corps même *pour le ſalut de la nature humaine*, comme s'ils diſoient: *Nous vous prions pour ceux que vous avez tant aimés, que vous avez donné votre vie pour eux; nous vous offrons nos prieres pour ceux pour qui vous avez verſé votre ſang: nous vous prions pour ceux pour qui vous avez immolé ce corps-là*, τὸ σῶμα τοῦτο κατέθυσας.

Chryſoſt. hom. 3. de incom. natura.

Mais peut-être que ces Saints n'entendoient pas que les Anges fuſſent réellement préſents dans ce ſacrifice. Ce n'eſt pas de quoi il s'agit préſentement: car je n'ai pas deſſein d'examiner ici ſi ces expreſſions ſon ſimples ou figurées. Mais je dis, que ſuppoſé la préſence réelle, il eſt naturel que les Peres nous aient dit que les Anges étoient préſents lorſque Jeſus Chriſt y eſt, & qu'il ſe trouve qu'ils l'ont dit, & qu'ils l'ont dit, non en rapportant cette préſence des Anges à d'autres objets, mais au ſeul corps de Jeſus Chriſt. Il eſt certain de plus, que les Peres témoignent tellement que ces expreſſions ſont littérales, & que les Anges y ſont effectivement préſents, & préſents à cauſe de Jeſus Chriſt, qu'ils déclarent que des perſonnes à qui Dieu a fait cette faveur les y ont vus effectivement; & ils trouvent cette viſion ſi conforme à l'analogie de la foi, qu'ils ne font pas difficulté de dire qu'ils la croient.

De Sacer. l. 6.

C'eſt de cette maniere qu'en parle S. Chryſoſtôme. *J'ai oui rapporter à une perſonne*, dit-il, *qu'un vieillard admirable, qui avoit accoutumé d'avoir des révélations, avoit été favoriſé de Dieu d'une telle viſion, que dans la*

Liv. VII. Chap. I. pour le prier pour les morts, & qu'ils en eussent rendu les mêmes raisons que les Peres en rendent à l'égard de l'Eucharistie : cependant cela ne se trouve point.

S'il est utile aux morts qui ne sont pas entiérement purifiés, que l'on fasse mention d'eux en la présence de Jesus Christ, il est honorable aux Martyrs & aux ames bienheureuses d'être nommées dans ce saint sacrifice. C'est aussi ce que S. Chrysostôme en conclut expressément : *Quoiqu'ils soient Martyrs*, dit-il, *c'est un grand honneur pour eux d'être nommés en la présence du Seigneur*. Hom. 21. in Acta.

28°. Mais voici encore quantité d'occasions, où les Peres n'ont point du tout parlé comme il le pourroit souhaiter. Ils ont fait diverses comparaisons de l'Eucharistie.

1°. Avec les sacrifices & les Sacrements de l'ancienne Loi.

2°. Avec ce que toucha la femme travaillée d'un flux de sang.

3°. Avec le vêtement de Jesus Christ.

4°. Avec le vêtement d'un Roi.

5°. Avec l'image & la forme de Jesus Christ.

6°. Avec ce qu'il y a de plus précieux dans les cieux ; c'est-à-dire, avec le corps de Jesus Christ.

7°. Avec le fils d'un Roi que nous porterions entre nos mains.

8°. Avec ce que virent les Mages dans la crêche.

9°. Avec le corps de Jesus Christ crucifié par les Juifs.

10°. Avec Jesus Christ enfant auquel Hérode envoya les Mages.

11°. Avec le saint sépulchre.

12°. Avec le charbon mystérieux que vit Isaïe, que le Séraphin n'osa toucher, & qu'il prit avec des tenailles.

13°. Avec le Temple, & les animaux que l'on y sacrifioit dans l'ancienne Loi.

14°. Ils ont comparé en particulier la charité que nous témoigne Jesus Christ dans ce mystere, avec celle d'Elie, qui laissa son manteau à son disciple.

15°. Avec celle d'un Pasteur envers ses brebis.

16°. Avec celle des meres envers leurs enfants.

Qu'ont-ils dû dire dans toutes ces comparaisons, en parlant exactement selon les notions que la présence réelle doit imprimer dans l'esprit ?

Ils ont dû dire, en la comparant avec les sacrifices de l'ancienne Loi, que l'Eucharistie étant le corps de Jesus Christ, étoit la vérité de tous ces Sacrements & de tous ces sacrifices : & il se trouve qu'ils l'ont dit en effet, comme nous l'avons montré ci-dessus.

Ils ont dû dire, qu'elle les surpassoit autant que le corps de Jesus Christ

de plus précieux dans le ciel. Il vous est permis, dit-il au même lieu, *de voir dans la terre le corps du Roi.*

Ibid. Ils ont dû dire, en la comparant avec le fils d'un Roi, que nous ne recevons pas seulement le fils d'un Roi de la terre, mais le Fils même de Dieu: & c'est aussi en ce sens & en ces termes, que S. Chrysostôme emploie cette comparaison.

Ils ont dû dire, en la comparant avec ce que les Mages virent dans la crêche, que nous voyons dans l'Eucharistie la même chose que virent ces Mages; savoir le corps de Jesus Christ; mais que nous le voyons dans un état plus auguste, & avec plus de fruit: ils en ont aussi parlé de cette

Ibid. maniere: *Vous voyez ce même corps*, dit S. Chrysostôme en ce même lieu, *vous ne le voyez pas dans la crêche, mais sur l'Autel. Les Mages*, dit-il encore, *n'ont rien vu de tel que vous.*

Ils ont dû dire, en la comparant avec le corps de Jesus Christ crucifié par les Juifs; que comme les Juifs ont tué Jesus Christ, ainsi ceux

Hom. 83. in Matth. qui reçoivent indignement l'Eucharistie reçoivent son corps dans une ame souillée. C'est aussi ce que S. Chrysostôme dit expressément, sans marquer jamais cette différence entre la propre personne de Jesus Christ & son image, qui distingueroit étrangement le crime des Juifs de celui des Chrétiens qui communient indignement, si les Peres en avoient eu l'idée qu'en ont les Calvinistes. Il marque même expressément que l'un & l'autre outrage regarde & attaque directement le corps de Jesus Christ. Car au lieu de comparer ceux qui souillent la pourpre du Roi avec ceux qui le tuent, pour représenter par les premiers ceux qui communient indignement, dont le crime ne regarde pas directement Jesus Christ, selon les idées des Calvinistes, mais seulement son image; & par les seconds, les Juifs qui ont fait mourir le corps même de Jesus Christ, il compare ceux qui profanent l'Eucharistie à ceux qui souillent la pourpre du Roi; & ceux qui ont tué Jesus Christ à ceux qui rompent cette pourpre, pour montrer que comme ces deux crimes s'exercent à l'égard de la pourpre du Roi, de même les deux crimes représentés par ces images s'exercent à l'égard du corps de Jesus Christ. C'est ce que l'on peut voir dans ce passage de l'Homélie 45 sur S. Jean. *Si ceux*, dit-il, *qui souillent la pourpre du Roi sont punis comme ceux qui la rompent, doit-on s'étonner que ceux qui reçoivent le corps de Jesus Christ dans une conscience impure, soient punis du même supplice que ceux qui l'ont déchiré par les cloux?*

Et Tertullien avoit exprimé encore plus fortement la grandeur du crime

De Idolol. c. 7. de ceux qui communioient indignement. *Les Juifs*, dit-il, *n'ont mis à mort Jesus Christ qu'une fois; mais ceux-ci outragent tous les jours le corps*

de J
O m
Il
envo
de n
à-dir
en c
à l'e
Jesu
mais
Ils
de l'
qu'il
fostó
celui
l'Agn
Ils
térie
plus
Chry
Ils
ble à
aussi
de l'
n'avo
empe
parai
qu'av
ce ra
fostó
port
d'Àn
Ils
times
avec
taure
que
une
appr
S. B

LIV. VII. CHAP. I.

Ils devoient, en comparant la charité que Jesus Christ nous fait paroître dans ce mystere, avec celle des Pasteurs & des meres de la terre, remarquer que les Pasteurs ne nourrissent pas leurs brebis de leur propre sang & de leurs propres membres, & que les meres qui semblent devoir nourrir leurs enfants de leur propre sang, ne les en nourrissent pas toujours, mais les donnent souvent à nourrir à d'autres : & ils ont fait exactement ce qu'ils ont dû faire, en distinguant expressément de Jesus Christ & les Pasteurs & les meres, par les deux différences que j'ai marquées. *Quel Pasteur*, dit S. Chrysostôme, *a jamais nourri ses brebis de ses propres membres? Que dis-je, les Pasteurs? Plusieurs meres donnent souvent leurs enfants à nourrir à d'autres nourrices : mais Jesus Christ ne fait pas ainsi; car il nous nourrit de son propre sang, & nous joint entiérement à lui.*

Hom. 83. in Matth.

Enfin, pour abréger les autres suites de la présence réelle, qu'il est juste & naturel, suivant cette doctrine, d'expliquer ce qui est dit dans le sixieme Chapitre de S Jean, de manger la chair & de boire le sang de Jesus Christ, du Sacrement de l'Eucharistie; puisque l'on y voit une distinction sensible entre manger le corps & boire le sang de Jesus Christ, que l'on ne trouve point dans la manducation spirituelle! Et que ces expressions, de manger de la chair & de boire du sang, qui paroissent si extraordinaires, y ont un sens simple & naturel! Aussi tous les Peres se sont-ils portés d'eux-mêmes, en suivant l'idée qu'ils avoient de ce mystere, à cette explication, dont tous les Protestants s'éloignent d'un commun accord, en suivant la leur.

Voyez ci-dessus c. 12.

Qu'il est juste de parler à l'Eucharistie comme animée, puisque, selon cette doctrine, Jesus Christ y est vivant! Et c'est aussi ce qui est formellement pratiqué par S. Denys: *O divin & sacré mystere*, dit-il, *daignez ouvrir les voiles des énigmes dont vous êtes environné, & manifestez-vous clairement à nous, en éclairant par la splendeur de votre lumiere la vue de notre ame.*

Qu'il est juste d'exhorter de s'approcher de l'Eucharistie comme de Jesus Christ même, ce qui seroit scandaleux & capable de porter à l'idolâtrie s'il n'y étoit pas! Cependant c'est ainsi que S. Chrysostôme parle dans l'Homélie 51 sur S. Matthieu.

Qu'il est juste, en parlant de l'Eucharistie, de décrire les qualités du corps & du sang de Jesus Christ, comme étant ce que nous recevons! C'est ce que fait S. Chrysostôme avec tant d'étendue dans l'Homélie 45 sur S. Jean, dans l'Homélie 24 sur la premiere aux Corinthiens, comme nous l'avons remarqué ailleurs.

Que ce Saint aura parlé d'une maniere simple, naturelle & raisonnable, lorsqu'il dit dans l'Homélie 3 sur l'Epître aux Ephésiens: *Puisque nous*

sommes

sommes tombés sur le discours du corps de Je
ce corps & buvez ce sang, considérez que no
n'est en rien différent de celui dont j'ai parlé (c
dont il avoit parlé auparavant.) *Considérez q*
assis là-haut, qui est adoré par les Anges, & q
veraine pureté de Dieu.

Qu'il aura parlé d'une maniere vive, mais
ses auditeurs dans une autre Homélie: *Consi*
vous devez toucher, de quelle table vous vous
vous-même que n'étant que poudre & cendre,
sang de Jesus Christ. Si un Roi vous appelloit à
vous pas à la table avec crainte, & ne prendr
l'on vous serviroit avec révérence & en silence
appelle à sa table, & qui vous y présente son F
avec crainte & tremblement, les Chérubins y vo
crient saint, saint, saint est le Seigneur; & vo
ment spirituel avec des cris confus & avec tumu

Enfin cette hypothese & cette idée rend to
& des autres, juste, précis, exact, raisonnabl
these des Ministres le rend faux, hyperboliqu
à la raison. Nous verrons dans le Chapitre su
clure de cet amas d'expressions enchaînées, &
& littéralement le sens de la présence réelle

CHAPITR

Réflexions sur ces expressions alléguées dans
marquent simplement & naturellement la
essentielles.

Quelque force qu'aient les passages que
& par leur nombre & par leur enchaîneme
Peres ont cru la présence réelle de Jesus Ch
néanmoins certain, & les Ministres le savent
l'exception d'un très-petit nombre dont j'ai
autrement forts dans le lieu même d'où ils so
étant détachés; parce qu'ils y sont fortifiés p
qui suit, & que la multitude des expressions

ploie pour signifier une même chose, sert infiniment à arrêter l'esprit dans la même idée.

C'est ce qu'on peut voir dans cet Extrait même, par les expressions que l'on y rapporte de la quatrieme Catéchese Mystagogique de S. Cyrille de Jerusalem; du Chapitre IX du Livre de S. Ambroise pour les nouveaux baptisés; du quatrieme & du sixieme Livre des Sacrements; du second Traité de S. Gaudence sur l'Exode; de l'Homélie 83 de S. Chrysostôme sur S. Matthieu; de la quarante-cinquieme sur S. Jean; de la vingt-quatrieme sur la premiere Epître aux Corinthiens; de diverses autres Homélies; du Chapitre V du quatrieme Livre de S. Cyrille d'Alexandrie contre Nestorius; du troisieme & du quatrieme Livre de son Commentaire sur S. Jean. Car ces expressions étant tirées des lieux d'où elles sont prises, & séparées de celles qui les accompagnent, n'ont pas à beaucoup près tant de force qu'elles en ont dans les Auteurs mêmes.

Il faut encore que les Ministres avouent que quand ils répondent à ces passages, ce n'est point par des solutions qu'ils tirent des passages mêmes, mais en y appliquant au hasard leurs clefs *de figure* & *de vertu*, qu'ils fortifient à leur ordinaire de quelques passages écartés, & de quelques principes philosophiques, qui sont comme du train & de la suite de ces solutions. Cela a presque lieu dans tous ceux que j'ai cités. Il y en a seulement quelques-uns de la suite desquels ils prétendent tirer quelque avantage; comme ceux de S. Irénée & de Théodoret, & un très-petit nombre d'autres que j'ai rapportés, & que nous examinerons ailleurs.

Je sais qu'ils prétendent expliquer tous ces passages, & leur donner leur sens de figure. Mais on a vu dans l'examen particulier que l'on a fait dans cet ouvrage même de la plupart de ces expressions, combien ils y réussissent mal; que toutes leurs explications sont ridicules, & surtout que leurs comparaisons d'expressions, par lesquelles ils prétendent les autoriser sont fausses, trompeuses, pleines d'illusion & de sophisme. Ainsi, comme il y en a certainement un très-grand nombre qu'ils ne peuvent expliquer, celles-là déterminent toutes les autres, & font voir qu'elles se doivent prendre en un même sens, qui est le sens naturel & littéral.

Car il faut remarquer que toutes ces expressions conspirant à donner une même idée, & à faire concevoir une vraie présence réelle, c'est en vain que l'on chicane sur une ou deux, puisqu'il faut trouver un sens qui convienne à toutes. Or c'est ce qu'un homme sincere & judicieux n'entreprendra jamais à l'égard de toutes ces expressions. On les doit au moins regarder comme un chiffre dont on cherche le sens. Or comme il est certain que ce n'est pas expliquer une lettre en chiffre, que de trouver seulement, par une certaine supposition, que cinq ou six caracteres

du chiffre, & la véritable signification des caracteres dont il est composé; de même quand on a trouvé un sens dans lequel un aussi grand nombre de passages que ceux que j'ai allégués s'accordent & conspirent à donner la même idée, que d'ailleurs c'est le sens & l'idée que ces passages impriment d'eux-mêmes, & selon la signification naturelle & littérale des termes, alors on a droit de conclure que ce sens littéral est le véritable & l'unique sens de ces passages; parce que depuis que les hommes parlent il n'est jamais arrivé, & que l'on ne conçoit pas qu'il puisse arriver, qu'un aussi grand nombre d'expressions étant prises littéralement, aient conspiré à nous imprimer un certain sens dans lequel elles s'entretiennent & se favorisent toutes réciproquement, & que ce sens ne fût pas le véritable.

Et de-là on peut tirer une regle pour distinguer les expressions simples des métaphoriques, qui est au dessus de toutes les chicaneries des Ministres, & qui montre tout d'un coup que tous leurs efforts sont vains, & que toutes leurs comparaisons d'expressions sont fausses & trompeuses. C'est que quand on voit une foule d'expressions différentes, qui étant expliquées simplement, conspirent en un même sens, on doit croire que ce sens est le véritable; parce qu'il n'arrive point qu'un grand nombre de métaphores prises littéralement aient toutes rapport à un même objet, & en impriment la même idée.

Les Ministres se travaillent donc inutilement à trouver dans les Peres à l'égard du Baptême & des pauvres & de quelques autres sujets, des expressions métaphoriques qu'ils comparent séparément avec les expressions dont ils se servent à l'égard de l'Eucharistie, pour en conclure qu'on peut prendre aussi ces derniers dans un sens métaphorique. Car quand ils auroient fait ce qu'ils prétendent, ils seroient encore bien loin de leur compte, & leurs comparaisons ne laisseroient pas d'être fausses par cette raison essentielle, que toutes les expressions des Peres sur le sujet de l'Eucharistie, que les Ministres s'efforcent d'expliquer en un sens métaphorique, conspirent toutes en un même sens; qu'elles sont toutes enchaînées, qu'elles sont toutes dépendantes les unes des autres, qu'elles forment toutes, étant jointes ensemble, la même idée d'une présence réelle. Or c'est ce qui ne se rencontre point du tout dans toutes les métaphores qu'ils rapportent comme semblables. Car ce sont ou des métaphores toutes détachées & absolument sans suite, sans soutien, sans enchaînement; ou si elles ont quelques suites, comme il arrive quelquefois, elles en ont peu; elles n'ont pas celles qui sont les plus naturelles & les plus essentielles, & elles se trouvent contraires à d'autres métaphores dont les Peres se servent sur le même sujet.

Les Peres ont appellé, par exemple, le Baptême *robe lumineuse*, pour-

quences philoſophiques qu'on en peut tirer. Car il eſt faux que toute expreſſion littérale ſoit accompagnée dans les Auteurs de toutes les ſuites littérales qui en peuvent naitre, & qu'ils aient été obligés d'en tirer toutes les conſéquences qu'on en peut tirer. On a déja réfuté cette fauſſe regle, & l'on a défié M. Claude de trouver dans les Peres toutes les conſéquences philoſophiques du myſtere de la Trinité, de celui de l'Incarnation, & de pluſieurs autres. Mais c'eſt une propriété qui ne convient qu'aux ſeules expreſſions littérales de ſe réunir toutes, en quelque grand nombre qu'elles ſoient, dans un même ſens; le haſard ne raſſemblant jamais tant de métaphores pour donner une même idée.

CHAPITRE III.

Des regles des métaphores que l'on a propoſées dans la réfutation de la premiere Réponſe de M. Claude. Défenſe de la premiere de ces regles.

Comme l'on n'ignore pas, ni la fertilité de l'eſprit des Miniſtres à trouver des défaites pour obſcurcir les lumieres du ſens commun, ni la nature des preuves morales qui y ſont plus expoſées que les autres, on s'étoit cru obligé, en propoſant quelques regles pour diſtinguer les métaphores des expreſſions ſimples, d'avertir *qu'il ſeroit néceſſaire de traiter cette matiere avec plus d'étendue, ſi l'on avoit deſſein de la mettre à couvert de toute ſorte de chicanerie; mais que parce que ce n'étoit pas le lieu de le faire alors, & que ce ſeroit une trop longue digreſſion, on ſe contentoit de propoſer ces regles en abrégé, & d'une maniere capable d'aider & de ſatisfaire les perſonnes de bonne foi qui cherchent ſincérement la vérité, quoiqu'elle ne fût peut-être pas ſuffiſante pour convaincre les perſonnes opiniâtres & prévenues.*

[1] Réfutat. pag. 195.

On n'a donc pas été ſurpris que M. Claude ſe ſoit particuliérement élevé contre cet endroit, & qu'il ait prétendu le renverſer. On s'y étoit attendu, & l'on n'en a conclu autre choſe, ſinon qu'il n'étoit pas de ceux pour qui ces regles ſont faites; c'eſt-à-dire, qu'il étoit trop prévenu pour en profiter.

Mais il ne s'enſuit nullement de-là, ni que ces regles ne ſoient pas bonnes en elles-mêmes, ni que l'on ait mal fait de les propoſer ſans les appuyer davantage, & ſans diſſiper par avance les nuages qu'il s'efforce de répandre pour empêcher qu'elles ne faſſent impreſſion ſur les eſprits. Le fruit des Ecrits ne conſiſte nullement dans la conviction des opiniâtres,

Elle eſt trop rare dans l'ordre même de la grace, pour ſe la propoſer comme le but de ſon travail. On ſe doit contenter de tâcher de porter la lumiere dans les eſprits ſinceres, qui ſont diſpoſés à recevoir la vérité, qui la cherchent de tout leur cœur, & qui ne mettent pas leur plaiſir à la repouſſer & à l'obſcurcir. C'eſt pour ceux-là que les livres ſont faits, ou plutôt c'eſt pour eux que toute la Religion eſt deſtinée. Car Dieu, qui vouloit y diſtinguer les hommes, plutôt par le cœur que par la lumiere & la ſubtilité de l'eſprit, n'a pas voulu que les preuves de ſa vérité conſiſtaſſent dans des démonſtrations pareilles à celles de la Géométrie; c'eſt-à-dire, qui ne dépendant que d'un enchaînement de peu de principes groſſiers & palpables, réduiſiſſent les hommes dans une impuiſſance abſolue d'y réſiſter, quelque déraiſonnables qu'ils fuſſent. Ce ſont des preuves tout d'un autre genre. Les principes n'en ſont point ordinairement ſi univerſellement convaincants chacun en particulier, qu'il n'y ait quelque ouverture pour s'en échapper. Il y a toujours quelque choſe à faire à la bonne foi. La concluſion n'en dépend pas toujours d'une ſeule regle; il en faut unir pluſieurs. Et pour le faire, il ne faut pas s'amuſer à chicaner ſur chacune en particulier, mais conſidérer de bonne foi l'effet qu'elles produiſent par leur union. Liv. VII. Ch. III.

On avoue donc encore, comme on l'a reconnu d'abord, que ces regles des métaphores que l'on a propoſées dans ce Traité, ſont des regles morales, qui ayant leur vérité & leur étendue, ne laiſſent pas auſſi d'avoir leurs exceptions. On a même marqué qu'elles n'étoient vraies *que pour l'ordinaire*. Et M. Claude, à qui il faut peu de choſe pour en prendre ſujet d'inſulter à ſon adverſaire, a cru que cet aveu lui ſuffiſoit pour les renverſer toutes, & pour les traiter même de ridicules. *A quoi bon*, dit-il, *pour décider notre différent, établir des regles qui n'ont lieu que pour l'ordinaire; c'eſt-à-dire, qui ne ſont pas toujours véritables: puiſque ſi elles ſouffrent des exceptions, le ſujet de notre diſpute peut être auſſi-bien ſous l'exception que ſous la regle?* A quoi il ajoute enſuite: *Que pour agir de bonne foi, il falloit, ou faire voir qu'encore que cette regle ne s'entende que pour l'ordinaire, elle ne laiſſe pas pourtant d'avoir lieu au ſujet du S. Sacrement: ou bien nous la donner comme une regle générale & néceſſaire, & qui s'étend par-tout: mais l'Auteur ne fait ni l'un ni l'autre. Il la produit avec la reſtriction* D'UN POUR L'ORDINAIRE, *& en même temps il prétend qu'elle vaille pour les expreſſions des Peres touchant l'Euchariſtie, ſans le prouver d'ailleurs. La ſurpriſe eſt trop évidente: c'eſt frapper ſon coup en ſe réſervant un moyen d'échapper: c'eſt vouloir faire le brave en mer, & ſe munir néanmoins d'une planche en cas de naufrage.*

Mais quelque ſatisfait de lui-même que M. Claude paroiſſe en cet en-

droit, je ne laisserai pas de lui dire, qu'on a eu droit d'établir des regles qui ne sont vraies que *pour l'ordinaire ;* c'est-à-dire, qui souffrent des exceptions.

Que l'on n'a pas été obligé de faire voir en particulier qu'elles avoient lieu sur le sujet du S. Sacrement, & que l'on n'a pas dû néanmoins les proposer comme générales & nécessaires.

Il est vrai que les regles morales ont leurs exceptions. Il faudroit donc, dit M. Claude, montrer que le sujet dont il s'agit tombe sous la regle, & non sous l'exception ; autrement on ne prouve rien. Il se trompe. On ne laisse pas de prouver autant qu'il est nécessaire, sans entrer dans ces discussions ; parce que l'esprit & la bonne foi y suppléent, & reconnoissent que les exceptions n'ont pas de lieu dans la matiere dont il s'agit.

Il faut d'ordinaire de fort longs discours pour marquer en détail toutes les exceptions de ces regles morales, & faire voir que le sujet où on les applique n'est pas compris dans les exceptions : cela va à l'infini & engage à des discussions, qui au lieu d'éclaircir l'esprit, ne font le plus souvent que le confondre. Il trouve la vérité par une voie plus abrégée : il voit tout d'un coup si les regles ont lieu dans le sujet dont il s'agit. La bonne foi & la conscience l'en persuadent & l'en font demeurer d'accord, sans qu'il en puisse être détourné par ces exceptions, qu'il sent être d'un genre tout différent & dépendre de raisons particulieres.

Il est donc permis de proposer ces regles morales qui ont des exceptions, en laissant à la conscience de chacun d'en sentir la vérité ; parce qu'il est permis de faire tout ce qui est utile pour y conduire les hommes. Tout ce que M. Claude, ou d'autres qui appliquent leur esprit à découvrir ces exceptions, peuvent conclure est, que ce ne sont pas des preuves géométriques : ce que l'on n'a jamais prétendu ; mais ils n'en concluront jamais légitimement, que ce ne soient pas des preuves très-propres à persuader des esprits sinceres & raisonnables.

Or pour lui montrer que ce n'est que le desir d'éviter la longueur qui a obligé dans ce premier Traité, de remettre l'application de ces preuves à la conscience & à la bonne foi de ceux qui les liroient, j'ai dessein de passer ici plus avant, & de faire voir en ruinant ses défaites, que toutes ces prétendues exceptions sont vaines, & qu'il est clair que le sujet dont il s'agit tombe sous la regle, & non sous l'exception.

Il faut donc remarquer, qu'encore qu'une regle ait une exception, il ne s'ensuit pas qu'elle ne prouve rien ; parce que la regle a sa raison, & l'exception la sienne ; & que ce qui fait que l'exception n'est pas comprise sous la regle, est que la raison de la regle n'a pas lieu dans l'exception, ou est empêchée par une raison plus forte. De sorte qu'il est de la justesse

justesse de l'esprit de pénétrer ces r
raison particuliere de l'exception, po
Il faut se demander à soi-même pour
& telles occasions ; & pour l'ordinai
son qui fait qu'elle a lieu en une ce
pas au-delà.

On a dit par exemple dans ce T
peut aussi facilement exprimer naturel
pressions naturelles & simples sont pou
que les métaphoriques : d'où il arri
l'idée distincte de la vérité, servent
ajouté : *Que la raison de cela est, que*
quand rien ne les en empêche, à ce qui
nature. Or les expressions métaphoriq
à la nature, parce qu'elles sont fausses
peuvent être si ordinaires : & si elles l'
& inintelligibles.

M. Claude avoue d'abord que *cett*
incontinent *qu'elle n'a point de solidité*
mille exemples tirés du langage ordi

« Voici ceux qui allegue pour cet
» *le Livre d'Aristote, de Platon, de S.*
» *Aristote, Platon, S. Augustin, Janse*
» *pression*, qui est la métaphorique, *es*
» *miere qui est la propre. Il est aussi a*
» *de S. Etienne, de S. François, que a*
» *un S. Etienne : & néanmoins on pa*
» *sorte. Il est aussi aisé de dire un pap*
» *donation, ou l'accord, ou les conve*
» *donation, l'accord, la convention :*
» *nieres expressions au préjudice des aut*
» *qu'il conduit son armée, & qu'il est*
» *qu'il est à la tête de son armée : aussi*
» *extrême chaleur, que de dire qu'il es*
» *dire, voilà les paroles qui expriment*
» *de dire voilà ma doctrine & mes se*
» *expressions sont plus communes que le*

Je pourrois avec raison contester
ples ; car il y en a plusieurs dont il

point dont il s'agit, par des circonstances qu'il seroit aisé de marquer. Mais sans entrer dans cette discussion, j'aime mieux reconnoître d'abord que ce sont ces sortes d'exemples qui ont porté à ajouter cette restriction, *pour l'ordinaire*, à cette regle, *que les expressions naturelles & simples sont infiniment plus fréquentes, que les métaphoriques.* Mais s'ensuit-il de ces exemples que la regle ne prouve rien? Nullement, & la conclusion en est ridicule. Il y a cinquante mille expressions naturelles & simples dans le langage, qui sont toutes plus fréquentes que les expressions métaphoriques. Il y en a peut-être une centaine où la métaphore a prévalu sur l'expression simple; & si la chose valoit que l'on en vînt à cette discussion, on en fourniroit mille pour une. Il y a donc déja bien plus d'apparence que les expressions qui regardent l'Eucharistie soient du nombre de ces cinquante mille qui font la regle commune des expressions, que de cette petite classe d'expressions métaphoriques, que l'usage auroit rendu plus fréquentes que les expressions simples. Mais nous sommes en plus forts termes à l'égard de M Claude: car il ne s'agit pas ici d'une seule expression du genre de celles dont M. Claude produit des exemples, qui sont toutes expressions détachées, sans suite & sans liaison. Il s'agit d'un très-grand nombre d'expressions qui s'unissent à former un même sens, & qui ont toutes ce caractere & cette marque, d'être ordinaires & fréquentes: au lieu que les expressions contraires à celles-là, que M. Claude prétend être les simples, sont extraordinaires & souvent entiérement inusitées.

Il est ordinaire chez les Peres de dire que le pain est *converti, changé, transélémenté au corps de Jesus Christ.* Il est très-rare de dire *qu'il est changé en la vertu du corps de Jesus Christ.* Il est sans exemple de dire qu'il est transélémenté, converti, changé en la vertu séparée du corps de Jesus Christ. Il est ordinaire de dire que Jesus Christ *entre en nous, descend en nous, s'introduit en nous, est dans nous, par son corps, par sa chair, par sa propre chair.* Et il est sans exemple de dire qu'il entre en nous, qu'il descende en nous, qu'il s'introduise en nous *par sa vertu séparée de sa chair*, ni même de dire simplement qu'il y *entre par sa vertu.*

Il est ordinaire de dire *qu'il nous vivifie par son corps, par sa chair.* Il est sans exemple de dire qu'il nous vivifie par une vertu imprimée au pain & séparée de sa chair.

Il est ordinaire de prier Dieu *qu'il fasse, par la vertu de son esprit, que le pain soit le corps de Jesus Christ.* Et il est sans exemple de lui demander qu'il *remplisse le pain de la vertu séparée de sa chair.*

Il est ordinaire d'exprimer le doute que l'Eucharistie produit, en disant: *Ce n'est pas son corps: Ce n'est pas de la chair.* Et il est sans exemple de

l'exprimer en ces termes, *ce n'est p*
n'est pas l'image ou la vertu de sa cha

Il est ordinaire de réfuter ce doute
de Jesus Christ. Et il est sans exemp
vraie image ou *la vraie vertu de Jes*

Il est ordinaire d'instruire les fidel
mystere, en leur disant que *c'est le c*
Jesus Christ, le propre corps de Jes
dire dans cette occasion, où il est
ment & le plus exactement qu'il est p
du corps de Jesus Christ; sa vraie figu
sa propre vertu.

Il est ordinaire d'avoir fait confesse
le vrai corps de Jesus Christ. Il est s
noître que c'est sa vraie vertu.

Que l'on prenne la peine de repasse
que nous avons ramassés dans le prem
tiennent les suites & les dépendances
l'on trouvera que les expressions qu'il
dans cette marque, d'être sans comp
pressions contraires que M. Claude p

Ainsi c'est en vain qu'il nous allegu
empire souverain de l'usage. Ce peti
liaison & de suites qu'ils ont entr'eux
porté sa bizarrerie jusqu'à ce point que
a été renfermé en un très-grand nor
expressions métaphoriques fussent tou
naturelles toujours ou rares ou sans e
met point ces sortes de raisonnements
mot en assemblant témérairement des
peut rencontrer un vers entier; donc
on en peut rencontrer cent; donc on
Virgile. La multitude des hasards qu'i
effet, réduit la chose à une telle impos
la distinguent plus d'une impossibilité
qu'il y a quelque chose de plus possib
s'agit. Car étant certain en général qu
tuitement des caracteres, de rencontre
raison ne contribue rien à faire trouve
pas. Mais si le hasard avoit rendu ain

phoriques, qui contiennent un certain mystere beaucoup plus fréquentes que les expressions simples, comme il seroit impossible que cette multitude de métaphores ne produisît une extrême obscurité, & que l'on ne s'apperçût de ce mauvais effet, la raison s'y opposeroit formellement & expressément, & corrigeroit l'abus de ces métaphores trop fréquentes par des déclarations positives & par un autre langage moins trompeur.

Ainsi le nombre seul de ces expressions est une preuve convaincante, qu'étant ordinaires comme elles sont, elles ne peuvent être métaphoriques, & qu'il est contre le bon sens que M. Claude y oppose ces métaphores détachées & sans liaison, qu'il ramasse dans le lieu que nous avons rapporté.

Car les expressions simples étant plus conformes à la vérité & à la nature que les métaphoriques, il est impossible que la nature ne nous y porte davantage d'elle-même. Mais il est vrai que cette inclination que la nature nous donne, n'est pas telle qu'elle ne puisse être surmontée par quelqu'autre considération qui sera plus forte sur l'esprit des hommes, & qui les portera à rendre en quelques occasions une expression métaphorique plus fréquente que la simple.

Par où mesurerons-nous donc l'étendue qu'il faut donner à ces regles que nous examinons présentement? Le voici. Elles marquent la pente naturelle de l'esprit, lorsqu'il n'est point emporté par des raisons particulieres qui prévalent. Or comme il est moralement impossible qu'à l'égard d'un grand nombre d'expressions sur le sujet d'une même chose, il y ait toujours de ces raisons particulieres qui prévalent sur la pente de la nature, & qui rendent ainsi les expressions métaphoriques plus fréquentes que les simples en certaines occasions, cette regle que les expressions simples sont plus ordinaires que les métaphoriques, est absolument certaine quand il s'agit d'un grand nombre d'expressions, comme celles dont les Peres se servent sur le sujet de l'Eucharistie.

Mais elle n'est pas seulement certaine en général à l'égard d'un grand nombre d'expressions, elle l'est aussi en particulier à l'égard de quelque petit nombre que ce soit: 1°. quand il n'y a point de raison particuliere qui empêche les hommes de suivre leur inclination naturelle: 2°. quand la métaphore produit obscurité: 3°. quand ce sont des métaphores proprement dites, & qui conservent la vraie nature des métaphores. C'est ce qui sera éclairci par les remarques suivantes.

Il faut considérer premiérement, qu'il y a des métaphores fondées sur un rapport naturel exposé aux sens, & qui ont par conséquent une telle clarté qu'elles ne peuvent presque jamais produire d'obscurité, parce qu'elles sont toujours expliquées par ce rapport naturel & sensi-

ble que l'esprit voit. Ainsi il y a un rapport si visible d'un tableau à son original, d'un livre à son Auteur, que quand on appelleroit une infinité de fois un certain tableau, Jules César ou Alexandre, sans jamais l'appeller tableau de Jules César ou d'Alexandre, jamais les hommes ne pourroient y être embarrassés, parce que la raison de la métaphore est sensible & toujours exposée aux yeux.

De même il est si clair qu'un livre s'appelle S. Augustin, parce qu'il a été fait par S. Augustin; & cela est confirmé par un usage si connu à l'égard d'une infinité d'autres livres, qu'on peut sans obscurité se servir toujours de ce terme sans l'expliquer. Or il est vrai que quand des métaphores sont dans ce degré de clarté, il faut peu de raison pour détourner les hommes de l'expression naturelle & simple, & les porter à la métaphorique.

La raison, par exemple, de la briéveté leur suffit, parce que les hommes aiment naturellement à abréger les paroles. Ainsi parce qu'il est plus court de dire un S. Augustin, que les livres de S. Augustin, on se servira plus ordinairement de la premiere expression que de la derniere. Il en est de même dans ces autres exemples que M. Claude produit d'un S. George, d'un S. François, d'un testament. Comme ce sont des métaphores dont l'explication ne peut être ignorée, la raison de la briéveté suffit pour les rendre plus fréquentes que les expressions simples.

Mais il ne faut pas raisonner de la même sorte, quand la figure n'est pas fondée sur quelque chose qui se supplée naturellement, mais sur quelque établissement ou sur quelque effet caché, qui ne se supplée point par la raison: & c'est proprement la nature des métaphores qui regardent l'Eucharistie. Le pain n'est point naturellement figure de Jesus Christ. On ne connoît, ni par les sens, ni par la seule raison qu'il contienne la vertu du corps de Jesus Christ: il faut une instruction expresse pour l'apprendre à chaque fidele en particulier. Ainsi les expressions métaphoriques dont on se serviroit sur ce sujet auroient besoin d'être éclaircies; & ce besoin d'éclaircissement les a dû rendre plus rares que les expressions qui n'en avoient pas besoin.

Le moyen de deviner que quand on dit, que Jesus Christ *entre & est en nous par sa propre chair*, cela veuille dire qu'il *entre en nous par la vertu de sa chair?* Quelle autre expression semblable autorise ce sens? Elle auroit donc besoin d'être éclaircie presque autant de fois qu'on s'en serviroit; & ce besoin d'éclaircissement l'auroit dû rendre très-rare.

Le moyen de deviner que *changer le pain au corps de Jesus-Christ*, en décrivant ce changement comme réel & effectif, signifie qu'il est rempli de la vertu séparée du corps de Jesus Christ? Il n'est donc pas possi-

ble que cette expreſſion obſcure ſoit preſque l'unique dont les Peres ſe ſerviſſent pour exprimer ce ſens, & que l'expreſſion claire ne s'y rencontrât jamais.

Ainſi il eſt clair que la regle dont il s'agit a encore lieu dans toutes les métaphores obſcures, éloignées, & qui auroient beſoin d'éclairciſſement; comme il y en auroit pluſieurs de ce genre entre les expreſſions qui regardent l'Euchariſtie, priſes au ſens des Miniſtres.

Il faut remarquer en ſecond lieu, qu'il y a des métaphores où l'on ſe porte ſeulement pour s'exprimer, & d'autres où l'on ſe porte pour s'exprimer fortement. Par exemple, quand on dit *qu'un Prince eſt à la tête d'une armée*, quand on parle du *front* d'un bataillon, *du pied* d'un baſtion & d'une montagne, on n'a deſſein que de ſe faire entendre; & l'on ſe ſert pour cela de ces termes qui ſont devenus plus communs que les termes ſimples. Or en ces ſortes de métaphores, il eſt moins étrange que les termes métaphoriques ſoient plus fréquents que les ſimples; parce que c'eſt alors qu'a lieu cette regle que M. Claude propoſe en des termes ſi pompeux: *Que l'uſage eſt le maître de ces ſortes de choſes; qu'il donne aux mots la ſignification, le prix & le cours, que perſonne ne choque ni la vérité ni la nature, en ſe ſervant des termes, ſelon la force de ces établiſſements; que l'uſage a ſes caprices, dont il ne faut pas chercher la raiſon.*

Mais quand on ne ſe porte à des métaphores que par le deſir de s'exprimer plus fortement, & par un effort d'imagination, comme les mouvements qui mettent l'eſprit en cet état extraordinaire, ne peuvent pas être ſi fréquents que ſon état naturel, les métaphores qui en naîtroient, ne pourroient être ſi ordinaires que les expreſſions ſimples. Or M. Claude ne déſavoue pas qu'il n'y ait pluſieurs de ces expreſſions, dont les Peres ſe ſervent ſur le ſujet de l'Euchariſtie, qui étant expliquées ſelon ſon ſens, ſeroient de ce dernier genre; c'eſt pourquoi il prétend que quand les Peres s'en ſont ſervis, ils étoient comme en *extaſe, & dans de beaux tranſports de dévotion.* Il veut que ce ſoient des *élancements de l'ame.* Ce n'eſt point, ſelon lui, le ſeul deſir de ſe faire entendre, qui a engagé les Peres à dire, que l'Euchariſtie eſt le *vrai corps de Jeſus Chriſt, le propre corps de Jeſus Chriſt, le corps même de Jeſus Chriſt*; qu'il nous *vivifie par ſa chair*, qu'il nous communique *la vie étant en nous*, qu'il eſt *mêlé & paîtri avec nous*, que nous tenons entre les mains le corps qui a été percé de clous. Il ne ſeroit donc pas poſſible que ces expreſſions, qui ne ſeroient point ſimplement empruntées de l'uſage, mais qui ſeroient, dans le ſens des Miniſtres, des élancements d'une imagination échauffée, leur euſſent été communes, & plus communes infiniment que celles par leſquelles on

pourroit exprimer les mêmes choses, en des termes qui répondissent proprement & exactement aux idées que les Calvinistes en ont.

En troisieme lieu, il faut remarquer qu'il y a des termes qui ne conservent pas la nature de la métaphore, qui consiste à présenter une double image, & à faire entendre celle que l'on veut signifier, par le rapport qu'elle a avec celle qui est marquée immédiatement par le terme métaphorique; mais qui ne portent plus qu'une idée dans l'esprit, qui est celle que l'on veut signifier: & alors ces termes sont plutôt équivoques que métaphoriques, parce qu'ils ne présentent plus alors qu'une idée. Les exemples que M. Claude propose sont presque tous de ce genre. On ne songe point à la *tête* d'un animal quand on parle de la *tête* d'une armée. Ainsi le terme de *tête*, que j'ai nommé métaphorique en prenant ce terme dans une signification fort étendue, n'en conserve pas la véritable nature; & dans l'usage il tient lieu d'un terme équivoque, qui signifie la tête d'un animal, quand on parle d'un animal, & les premiers rangs d'une armée & d'un escadron, quand on parle d'une armée & d'un escadron.

On ne doit donc pas s'étonner que les termes du premier genre, qui ne retiennent pas le vrai usage des métaphores, soient plus communs quelquefois que les termes entiérement simples; parce que la raison de la regle que nous avons alléguée cesse entiérement à cet égard. Car comme ils ne présentent à l'esprit qu'une seule idée, qui est celle que l'on veut signifier, & qu'ainsi ils n'enferment aucune ombre de fausseté, l'esprit y a tout autant d'inclination qu'à ceux qui sont entiérement simples.

Mais il n'en est pas ainsi des métaphores proprement dites; c'est-à-dire, qui conservent la vraie nature des métaphores, en présentant une double image; l'une exprimée & l'autre conçue. Car la disposition qui y porte l'esprit étant extraordinaire, ne peut être si fréquente, que l'état ordinaire de l'esprit qui conçoit la chose en elle-même, & l'exprime par conséquent sans cette addition d'image.

Cependant il faut encore que M. Claude reconnoisse, qu'entre ces expressions qu'il prétend être métaphoriques sur le sujet de l'Eucharistie, il y en a plusieurs qu'il ne sauroit rapporter au premier genre; c'est-à-dire, à ces métaphores qui ont cessé de l'être, & qui ne présentent plus qu'une idée. Quand les Peres disent *que Jesus Christ se mêle lui-même dans nous*, & qu'ayant appliqué l'idée des mots de chair, de corps & de sang, à la chair véritable, au corps véritable, au sang véritable de Jesus Christ, ils ajoutent, *que nous la tenons*, *que nous la touchons*, *que nous la mangeons*; *que ce sang fait fuir les démons & attire les Anges à nous*: quand ils disent, *que nous sommes corporellement unis à son corps*, *que nous som-*

mes unis par son corps qui est indivisible: quand ils disent, *que l'Eulogie nous communique son propre bien, qui est l'immortalité*; quand ils disent, *que le corps qui a été plus fort que la mort, est reçu dans les nôtres & dans nos entrailles*, toutes ces expressions, & un grand nombre d'autres semblables, retiendroient au moins la vraie nature des métaphores; elles se feroient sentir, elles présenteroient la double image, & par conséquent elles ne pourroient être si ordinaires que celles qui naissent de l'état tranquille de l'ame, qui considere son objet en lui-même, & sans le comparer avec des images qui sont hors de lui.

Voilà donc quatre cas, où la regle proposée pour le discernement des métaphores, qui est, *que les expressions simples & naturelles sont plus ordinaires que les métaphoriques*, a lieu, & où les exceptions de M. Claude n'ont point de lieu.

1°. Quand il s'agit d'un très-grand nombre d'expressions.

2°. Quand il s'agit de métaphores obscures, & qui ont besoin d'une explication expresse.

3°. Quand il s'agit de métaphores où l'on se porte par chaleur, par transport, par effort d'imagination, par élancement.

4°. Quand il s'agit de métaphores qui retiennent la vraie nature de métaphores; c'est-à-dire, qui se font sentir, & qui ne tiennent pas lieu simplement de termes équivoques.

Toutes les exceptions de M. Claude sont hors de ces regles. Car 1°. elles sont prises d'un petit nombre de métaphores sur chaque sujet.

2°. Elles sont prises de métaphores claires & qui n'ont pas besoin d'explication, parce que le fondement en est ou notoire ou évident.

3°. Elles sont prises de métaphores où l'on se porte par le seul desir de s'exprimer, & non par chaleur & par effort d'imagination.

4°. Elles sont prises de termes qui ont perdu le vrai usage de termes métaphoriques, & qui n'ont plus que celui de termes équivoques; c'est-à-dire, de termes qui ont deux sens. Et au contraire, les expressions qui regardent l'Eucharistie seroient comprises dans ces regles, comme nous l'avons fait voir, si l'on les prenoit au sens des Ministres.

Que si chacune de ces regles que nous avons proposées, étant appliquée séparément à notre sujet, nous doit porter à conclure, qu'il seroit impossible que les expressions dont les Peres se servent sur le sujet de l'Eucharistie, fussent fréquentes & ordinaires comme elles sont, si elles étoient métaphoriques, que sera-ce donc si on les réunit ensemble; c'est-à-dire, si l'on regarde ces expressions comme revêtues de ces quatre qualités qu'elles auroient, & qu'il faut que les Calvinistes leur donnent, les prenant pour des métaphores; d'être obscures, d'être des efforts d'imagination,

tion, de conserver leur nature de métapho
grand nombre? Le moyen qu'avec ces quatr
être plus fréquentes que les termes qui re
naturellement ce que les Ministres veulent
indubitable qu'elles auroient toutes ces quali
sens métaphorique, comme il est facile de le
gués. Et de-là il s'ensuit manifestement, qu'
sont, il est contre le bon sens de les voulo
taphores.

Voilà comment ces regles, que l'on avoit
termes généraux, parce que, comme on l'
n'avoit en vue que les personnes sinceres, qu
le bon sens tout ce qu'on a dit ici, se peuve
précis, qui les mettent hors d'atteinte des va
ne cherchent pas la vérité.

Je ne m'arrête pas à ce que M. Claude al
regle que l'on a proposée est mal appliquée
termes qu'il prétend être simples, & marquer
l'Eucharistie, qui sont assez ordinaires dans les
pain, de *vin*, d'*image*, de *figure*, de *mémori*
de *mystere*. Nous verrons dans le troisieme
qu'on doit dire de ces expressions; & nous fe
qu'elles soient contraires à la présence réelle,
cessaires, & que, supposé cette doctrine, elle
suffit de dire ici que M. Claude ne répond avec
regle dont on s'est servi est mal appliquée, q
l'application que l'on en fait, & qu'il en substit
dit que les expressions métaphoriques doive
simples & naturelles, on n'a entendu les com
naturelles, qui exprimeroient simplement ce qu
que les Ministres prétendent être métaphorique
si c'étoit une expression métaphorique, que d
au corps de Jesus Christ, & que l'expression si
la consécration d'une vertu méritée par le corp
niere expression seroit plus fréquente que la
seulement elle n'est pas plus fréquente, mais
du tout.

On dit que si c'étoit par métaphore que S.
Jesus Christ entre & est en nous par sa chair
chair, & que l'expression simple fût, *que la ve*

Liv. VII. Ch. IV. *imprimée dans le pain entre & est dans nous*, il ne se seroit pas porté à se servir toujours de la premiere expression & jamais de la derniere. C'est donc en vain que M. Claude nous substitue d'autres expressions dont il n'est pas question, & qui ne sont pas celles qui répondent à ces expressions eucharistiques dont nous parlons.

Ce n'est pas qu'il ne soit encore vrai qu'à l'égard même de ces mots d'image, d'antitype, de figure, les passages où l'Eucharistie est appellée corps de Jesus Christ, ne soient infiniment plus fréquents que ceux où ces autres mots sont employés: & c'est ce que les Ministres reconnoissent eux-mêmes quand ils parlent sincérement. Ce qui faisoit dire à Œcolampade, comme on l'a déja remarqué, *que l'on trouvoit souvent dans les Ecrits des Peres le corps du Seigneur, le sang du Seigneur; mais que l'on y expliquoit rarement en quelle maniere c'étoit le corps & le sang du Seigneur; & quand on l'expliquoit, c'étoit fort obscurément:* Crebro *erat obvium corpus Domini, sanguis Domini; sed qualiter corpus, qualiter sanguis rariùs explicabatur & valde obscurè.* Ce qui est un aveu formel du fait supposé dans la regle que nous avons soutenue contre M. Claude, & un désaveu formel de ce qu'il avance avec tant de hardiesse, qu'il n'y a rien dans les Peres de plus fréquent, de plus découvert, ni de plus connu que ces prétendus éclaircissements.

Lavat. in Hist. Sacr. p. 5.

CHAPITRE IV.

Défense de la seconde regle. Qu'il est contre la nature de continuer dans la métaphore! Efforts inutiles de M. Claude pour la détruire.

CEtte seconde regle est proposée en ces termes dans la Réfutation du premier Traité de M. Claude.

p. 209 & 210.

La métaphore enfermant quelque sorte de fausseté, il est contre la nature d'y continuer long-temps; & les Rhétoriciens remarquent même que quand on le fait, ce n'est plus un ornement, mais un défaut, qu'ils appellent énigme, parce qu'il rend le discours obscur & difficile à entendre. Et l'on conclut de cette regle, *que si on s'en sert pour examiner les expressions des Peres qui marquent d'elles-mêmes une présence réelle, l'on verra qu'il n'étoit pas possible aux fideles de les prendre pour des métaphores. Car après s'en être servis ils n'en sortent point; ils y persistent jusques au bout, ils enchérissent souvent par les secondes sur les premieres. Enfin il faudroit que pour parler de ce mystere comme ils ont fait, ils eussent eu un dessein formel de tromper ceux à qui ils parloient.*

M. Claude rejette d'abord cette regle, par une de ces décisions courtes & précises qui lui sont si familieres. *La seconde regle*, dit-il, *que l'Auteur propose avec beaucoup d'éclat, a moins de solidité que la premiere.* Liv. VII. Ch. IV. M. Claud. p. 220.

Et ensuite entreprenant de la réfuter en particulier, il commence par un aveu qui est peu propre à autoriser sa décision. Le voici.

Il n'y a rien, dit-il, *de si mal fondé que cette regle. Car premiérement il est vrai qu'il y a des métaphores dures, éloignées, qui d'elles-mêmes ne tombent pas facilement dans la pensée des hommes, & ce n'est proprement que de celles-là qu'on peut dire, qu'étant continuées elles rendent le discours obscur, & font ce que l'on appelle énigme.* Il n'y a donc plus qu'à savoir si les expressions dont il s'agit étant prises pour des métaphores, ne seroient pas de ce dernier genre; c'est-à-dire, des métaphores dures, éloignées, obscures, énigmatiques: & alors il se trouvera que cette regle, que M. Claude entreprend de réfuter sera, par son aveu même, très-solide & très-bien fondée. Or que ces expressions qui regardent l'Eucharistie, étant prises pour des métaphores, seroient les plus dures & les plus étranges dont on ait jamais oui parler, je n'ai pas besoin de le prouver ici, l'ayant fait dans le cours de cet Ouvrage à l'égard d'un très-grand nombre des principales, comme de celles qui marquent le doute exprimé par les Peres.

De celles qui marquent la réfutation de ce doute.

De celles où les Peres disent, que l'Eucharistie *est vraiment, & selon la vérité le corps de Jesus Christ; que c'est son vrai corps, sa vraie chair.*

De celles qui disent que c'est *proprement son corps*, que c'est *son propre corps.*

De celles où il est dit, *que c'est son corps même.*

De celle par laquelle S. Grégoire de Nysse dit, *que le pain est, & est appellé corps de Jesus Christ.*

De celles où il est dit, que *Jesus Christ entre en nous par sa chair, & sa propre chair.*

De celles où il est dit, *que nous avons une double union avec Jesus Christ; l'une spirituelle & l'autre corporelle.*

De celles où il est dit, *que nous sommes unis corporellement à son corps.*

De celles où il est dit, *que le corps de Jesus Christ qui est en nous, est indivisible.*

De celles où il est dit, *que le pain est changé au corps de Jesus Christ*, par un changement qui a tous les caracteres d'un changement réel.

De celles où il est dit, *que l'Eucharistie est la vérité & l'accomplissement des figures de l'Ancien Testament.*

De celles où elle est opposée comme corps de Jesus Christ, à ces figures considérées comme figures.

Enfin tout ce que nous avons dit jusques ici, en éclairciſſant le ſentiment des Peres, faiſant voir par un très-grand nombre de preuves très-claires, que leurs expreſſions ſont inintelligibles dans le ſens métaphorique, il ne faut que joindre ce fait, prouvé par tout cet Ouvrage, avec l'aveu que fait M. Claude, que l'on ne continue jamais long-temps dans ces ſortes de métaphores dures & obſcures, pour en conclure que ces expreſſions qui regardent l'Euchariſtie, ne peuvent être priſes en un ſens métaphorique; parce que les Peres y continuent long-temps, & qu'il eſt contre la nature, par l'aveu même de M. Claude, de continuer long-temps dans des métaphores de cette ſorte.

Voilà donc déja un cas où la regle que l'on a propoſée a lieu, & un cas qui comprend la plus grande partie des expreſſions dont il s'agit. Mais on peut encore faire voir par pluſieurs autres conſidérations, que cette continuation de métaphores, que les Miniſtres ſont obligés d'admettre en prenant ces expreſſions des Peres ſur l'Euchariſtie pour métaphoriques, eſt entiérement contre la nature & le ſens commun.

Les ſuppoſitions que les Miniſtres ſont obligés de faire pour ſoutenir cette étrange prétention ſeront tout-à-fait plaiſantes.

Car au lieu qu'il eſt rare que l'on trouve dans les Peres des métaphores long-temps continuées ſur quelque matiere que ce ſoit, qu'il eſt encore plus rare qu'ils aient continué la métaphore pluſieurs fois ſur la même matiere, & qu'il eſt ſans exemple qu'en parlant d'une certaine matiere avec étendue, ils ne manquent jamais de ſe ſervir de métaphores continuées, il faudra que les Miniſtres nous diſent qu'il eſt arrivé, par une certaine fatalité, que ce qui eſt rare & inuſité ſur tous les autres ſujets, eſt ſi familier & ſi fréquent ſur le ſujet de l'Euchariſtie, que les Peres n'ent parlent jamais avec étendue, ſans entrer & ſans continuer long-temps dans ces prétendues métaphores. De ſorte qu'il ſembleroit qu'il y eût dans ce ſujet une certaine vertu magique, qui leur troubloit le jugement, & les faiſoit parler d'une maniere toute différente de celle dont ils parlent ſur toutes les autres matieres.

Il faut qu'ils paſſent encore plus avant, & qu'ils diſent que les Peres s'étoient accordés enſemble, quand ils entroient une fois dans ces prétendues métaphores, de n'en ſortir jamais, & d'y continuer juſqu'au bout, ſans les éclaircir en aucune ſorte. Car c'eſt ce qui ſe voit dans les diſcours qu'ils ſont de l'Euchariſtie, & qui ne ſe voit point dans ces prétendus exemples de métaphores continuées produits par M. Claude, dans leſquels les Peres entrent & ſortent fort ſouvent, interrompant leurs métaphores par des expreſſions ſimples, qui en détruiſent le ſens littéral.

Par exemple, dans la métaphore continuée de l'aumône, que M. Claude

rapporte dans l'Homélie 20. de S. Chryſoſtôme ſur la ſeconde Epître aux Corinthiens, la métaphore eſt interrompue preſque dans tous les membres par l'explication de ce qu'elle ſignifie. Liv. VII. Ch. IV.

Si c'eſt, par exemple, une métaphore que de dire, que celui qui fait l'aumône eſt oint d'huile: c'eſt l'explication de la métaphore que de dire que cette huile n'eſt faite d'aucune matiere ſenſible, mais qu'elle eſt faite du Saint Eſprit.

Si c'eſt une métaphore que de dire qu'il a une couronne: c'eſt l'explication de la métaphore, que de dire que c'eſt une *couronne* de bonté & de compaſſion.

Si c'eſt une métaphore que de lui attribuer un autel: c'eſt expliquer la métaphore que de dire que cet autel eſt fait d'ames raiſonnables. Et ainſi dans toute la ſuite S. Chryſoſtôme appliquant toujours les choſes qui appartiennent au Sacrifice à des idées réelles & non métaphoriques; c'eſt-à-dire, l'image à la vérité, ſi ſon diſcours peut paſſer pour une énigme, c'eſt une énigme expliquée qui n'a rien de vicieux. Ce n'eſt pas en cette ſorte que les Peres continuent dans ces prétendues métaphores euchariſtiques. Ils y continuent ſans explication & ſans en ſortir. Ce feroient de pures énigmes ſans éclairciſſement: ce qui choque abſolument le ſens commun.

S. Chryſoſtôme ſort encore plus ſouvent de la métaphore dans l'autre exemple que M. Claude produit, qui eſt celui qui regarde les pauvres, & qu'il tire de l'Homélie 89. ſur S. Matthieu.

Il a dit à la vérité, en parlant des pauvres: *Il n'importe à qui vous donniez, ou à celui qui eſt préſent devant vous, ou à celui que les femmes avoient devant leurs yeux: car vous n'avez pas moins aujourd'hui qu'avoient les femmes quand elles le nourriſſoient;* par où il ſemble égaler les pauvres à la propre perſonne de Jeſus Chriſt. Mais il détruit bientôt cette égalité, & il explique clairement le ſens de ces paroles, en ajoutant immédiatement après: *Ne ſoyez pas étonnés de ce que je dis; car il y a bien de la différence entre le nourrir lui-même, vu dans ſa propre perſonne, ce qui étoit capable d'attirer même des ames de pierre; ou d'avoir ſoin par la ſeule créance que l'on a à ſes paroles, d'un pauvre, d'un impotent, d'un homme courbé par la maladie. Dans la premiere de ces occaſions, la vue & la majeſté de ſa préſence partage avec vous l'honneur de ce que vous faites: mais en celle-ci la gloire & la récompenſe de votre charité vous demeure toute entiere; & vous lui donnez une marque d'un plus grand reſpect, en aſſiſtant un ſerviteur comme vous à cauſe de ſes paroles.* Κυρίως φαινόμενον.

Que ſi M. Claude ne juge pas encore cette explication aſſez claire, pour ôter la penſée que le pauvre ſoit Jeſus Chriſt même, il en peut trouver



une encore plus précise dans ce que S. Chrysostôme ajoute: *Encore que ce qui vous paroît ne soit pas Jesus Christ, si est-ce que c'est lui qui, sous cette figure, demande & reçoit votre aumône.*

M. Claude se moque donc de nous, quand au lieu de métaphores continuées, il nous produit des métaphores discontinuées; c'est-à-dire, expliquées & développées, feignant ainsi de n'entendre pas le sens de ce qu'on lui dit. Car lorsque l'on a dit qu'il est contre la nature de continuer long-temps dans la métaphore, on a entendu d'y continuer long-temps sans explication; puisque l'explication interrompt la continuation, ou en détruit le mauvais effet.

Mais quand M. Claude trouveroit en effet quelques métaphores continuées dans les Peres sur d'autres matieres, elles seroient néanmoins si étrangement différentes de celles qui se trouvent, selon eux, sur l'Eucharistie, qu'il faut n'avoir aucune justesse d'esprit ou aucune sincérité, pour comparer ensemble des choses si inégales.

Car en expliquant au sens des Calvinistes les expressions dont les Peres se servent sur ce Mystere, il faudra dire qu'ils ont continué dans ces métaphores d'une maniere si étrange, si contraire à toutes les lumieres de l'expérience & de la raison, qu'on ne pourroit attribuer cet effet qu'à quelque enchantement, ou à quelque aveuglement surnaturel.

Pour donner lieu aux Ministres de considérer jusqu'où ils seront obligés de porter cette rare invention des métaphores continuées, j'ai bien voulu faire une revue des lieux étendus sur l'Eucharistie qui se trouvent dans les Peres, & compter les métaphores qu'ils y doivent reconnoître selon leur sens.

En voici un petit dénombrement que je suis prêt de vérifier.

La quatrieme Catéchese Mystagogique de S. Cyrille de Jerusalem, qui est toute de l'Eucharistie, en contiendra vingt de cette sorte, selon la supposition des Ministres. Il y entre dès les premieres lignes, & n'en sort point jusqu'à la fin.

Le trente-septieme Chapitre de l'Oraison Catéchétique de S. Grégoire de Nysse, qui est toute de l'Eucharistie, en contiendra vingt & une, qui sont très-dures & très-extraordinaires. Il y entre peu après le commencement, & n'en sort point.

Le lieu célebre de S. Hilaire du Livre VIII de la Trinité, en contiendra seize.

Le Chapitre IX du Livre de S. Ambroise aux nouveaux baptisés, en contiendra quatorze.

Les Chapitres IV & V du Livre IV des Sacrements, en contiendront seize.

Il y a un lieu assez long sur l'Eucharistie dans l'Homélie LI de S. Chrysostôme sur S. Matthieu. Il faudra que les Ministres prétendent qu'il est composé de quatorze métaphores. Liv. VII. Ch. IV.

L'Homélie LXXXIII sur le même Evangéliste, en contiendra plus de vingt.

Ce sera traiter très-favorablement les Ministres, que de n'en mettre qu'un pareil nombre dans l'Homélie XLV sur S. Jean.

L'Homélie XXIV sur la premiere aux Corinthiens, en contiendra plus de quarante.

L'Homélie III sur l'Epître aux Ephésiens, en contiendra dix.

Les Chapitres IV, V, VI du Livre IV de S. Cyrille contre Nestorius, en contiendront vingt.

Le Chapitre II du Livre IV sur S. Jean, en contiendra trente.

Les lieux plus courts des Peres qui en contiennent moins, ont néanmoins cela de commun avec ceux qui sont plus étendus, que lorsqu'ils sont entrés dans ce que les Ministres prennent pour métaphores, ils n'en sortent plus, & n'ajoutent jamais d'explications pour les faire entendre.

Si M. Claude veut donc répondre de bonne foi à cette preuve, que l'on tire de ce ridicule amas de métaphores sans explication que les Ministres sont obligés d'admettre, qu'il choisisse dans les Ecrits des Peres quelqu'autre matiere où il en fasse voir un pareil, & qu'il nous montre de même qu'il y ait un certain sujet dont les Peres ne puissent parler sans y entasser métaphore sur métaphore.

Qu'il nous fasse voir cet amas de métaphores sur ce sujet, non dans un seul lieu, mais dans plusieurs, & même en autant de lieux qu'il y en a où il soit traité avec étendue ; & qu'il nous fasse voir dans cet amas de métaphores continuées, cette rare propriété, qui convient néanmoins exactement à celles qu'il est obligé d'admettre sur le sujet de l'Eucharistie, que non seulement ces métaphores ne se détruisent pas l'une l'autre, comme il arrive d'ordinaire ; mais qu'elles s'établissent & se fortifient mutuellement, & se réunissent toutes à former une même idée, qui est celle qui naît du sens littéral ; & il lui sera permis alors de prononcer décisivement, qu'il n'y a point de solidité dans cette regle, *qu'il est contre la nature de continuer long-temps dans la métaphore.*

Mais tandis qu'il n'aura rien à y opposer que deux exemples de métaphores, qui n'approchent nullement de la maniere dont il faudroit dire que les Peres ont continué dans ces autres prétendues métaphores qui regardent l'Eucharistie, on ne laissera pas de leur opposer cet amas effroyable d'expressions littérales, qui se trouvent dans les Peres sur ce sujet ; c'est-à-dire, selon l'hypothese des Ministres, de ce nombre prodigieux de

métaphores continuées, fortifiées, exagérées; & de s'en servir comme d'une preuve convaincante, que cette hypothese est très-fausse & très-contraire à la nature & au sens commun.

Que si M. Claude, au lieu de regarder la vérité comme un ennemi, qu'il tâche par toutes sortes de moyens de repousser & de détruire, avoit eu quelque desir de la connoître, il auroit trouvé dans ces exemples mêmes des métaphores continuées qu'il rapporte, de quoi se convaincre de la solidité de cette regle qu'il combat.

Car cette regle, aussi-bien que toutes les autres de même genre, marque seulement, comme je l'ai déja dit, l'inclination naturelle, & la pente que le sens commun nous donne, qui est de rentrer dans le style simple après que l'on s'est servi d'expressions métaphoriques & figurées. Mais, comme on l'a dit aussi, cette pente n'est pas telle qu'elle ne puisse être surmontée par quelque raison plus forte, dans certaines rencontres particulieres; & lorsque ces raisons se rencontrent, la regle générale n'a pas lieu, parce que s'il est contre la nature de continuer sans raison dans une métaphore, il n'est pas contre la nature d'y continuer avec raison.

Si j'ai dessein, par exemple, de faire une comparaison d'une chose composée de diverses parties, à une autre chose aussi composée de diverses parties; d'expliquer une longue parabole, de rapporter allégoriquement une figure à la vérité figurée, il est bien clair que ce dessein enferme par nécessité, une espece de continuation de métaphore, comme le dessein d'expliquer une énigme renferme celui de rapporter tout ce qu'elle contient à un même sens.

Ainsi S. Chrysostôme ayant entrepris, dans l'Homélie XX sur la seconde Epître aux Corinthiens, de prouver que l'aumône nous fait Sacrificateurs, & qu'elle nous communique un Sacerdoce, ce dessein renferme celui de trouver dans celui qui fait l'aumône, tout ce qui appartient au Sacerdoce, & par conséquent d'y chercher une robe sacerdotale, une huile, une couronne, un autel, une invocation du S. Esprit, un feu, un parfum, une fumée: tout cela n'est que la suite nécessaire de ce dessein de comparer l'aumône à un sacrifice. Et ainsi l'esprit ne trouve point étrange qu'il y continue; il trouveroit au contraire étrange qu'il n'y continuât pas.

Le même Saint, pour exhorter à l'aumône envers les pauvres, dans l'Homélie LXXXIX sur S. Matthieu, fonde son discours sur ce que Jesus Christ dit dans l'Evangile, qu'il considérera comme fait à lui-même le traitement que l'on fait aux pauvres. Ainsi entreprenant de vaincre l'éloignement que la dureté du cœur humain a de considérer le pauvre comme Jesus Christ, il étoit obligé, par son sujet, de continuer dans cette

métaphore

métaphore évangélique, qui faisoit to
che pas néanmoins d'en sortir & de
remarqué.

Mais quand il n'y a pas de ces raiso
tinuer dans la métaphore, comme cette
te, tous ceux qui parlent raisonnablem
ils ne s'y portent pas eux-mêmes, ils
autres s'y portent, & ils ont peine à
qui obligeroit à leur attribuer ce défa
métaphores continuées sans raison qu
posée, & non de celles qui sont conti
qui font des exceptions de cette regle.
miner si les expressions qui regarden
sous la regle ou sous les exceptions. Q
il est clair que rien n'a obligé les Pere
res sur le sujet de l'Eucharistie. Ils n'ont
gorie, ni faire un rapport entre des cho
comme S. Chrysostôme fait sur le sujet

Ils se sont portés à ces expressions da
c'est pourquoi il ne s'en trouve pas m
plus dogmatiques, comme dans la Caté
de Jerusalem, dans celle de S. Grégoire
S. Cyrille d'Alexandrie, que dans les dis
sostôme. Il est donc visible que l'on ne
métaphoriques; puisque ce seroient des
son, sans engagement, & qui feroient
clination que les hommes ont de sortir de
raison particuliere qui les y retienne.

Je ne m'arrêterai pas ici à réfuter av
observations que M. Claude entasse sur
charistie est un sujet abondant en métaph
rien. Quoiqu'un sujet fournisse diverses
pas néanmoins d'observer, dans l'usage q
gage humain. On n'y continue pas d'une
gante, comme il faudroit dire que les P
des Ministres. On ne se laisse pas transp
n'en sortir point. On ne se fait pas une
ment de ce Mystere, quand on en parle
s'engage pas dans celles qui feroient dur
ne suppose pas que celles qui ne peuvent

seront intelligibles à tout le monde. Ce sont donc des discours en l'air que toutes ces observations, puisque l'on n'en peut tirer aucune conséquence raisonnable.

Je remarquerai néanmoins que le desir que M. Claude a de les multiplier, fait qu'il y mêle quantité de fausses réflexions.

1°. Il appelle les rapports naturels entre des choses qui sont effectivement semblables, comme entre les hommes avares & les hommes altérés, des rapports arbitraires; parce qu'il trouve quelque petit avantage de rabaisser en cet endroit ces sortes de rapports. Or toutes les ressemblances naturelles ne sont point arbitraires, quoiqu'il soit arbitraire de s'en servir.

2°. Il nous fait un genre confus des choses dont *les relations*, dit-il, *sont de droit & d'institution publique*; & il range tous les signes d'institution sous ce genre, pour en conclure que cet établissement public autorise davantage les expressions où l'on donne à ces signes le nom des choses signifiées. Mais il devoit faire distinction entre ces signes, & remarquer qu'il y en a qui, outre l'établissement, renferment une similitude naturelle & sensible, comme celles des statues à leurs originaux, & d'autres dont la relation dépend toute de l'établissement, & qui par conséquent ont besoin d'une instruction expresse; ce qui fait qu'en cette derniere espece de signe on est bien moins porté à se servir d'expressions figurées, parce que n'étant pas aidées par le rapport naturel, elles ne sont pas si intelligibles. C'est par cette raison que l'on n'appelle point le Baptême sang de Jesus Christ, ni le chrême S. Esprit, & que l'on ne se sert point à l'égard de ces deux signes d'institution, de plusieurs expressions que l'on emploie à l'égard des statues & des autres signes naturels.

3°. Parce qu'il croit qu'il lui est avantageux de faire valoir ce droit d'institution, il suppose, malgré le sens commun, que l'on est plus porté à appeller l'image de la Vierge une Vierge, que celle de Diane une Diane. Cependant il n'avoit qu'à consulter l'usage pour se détromper de cette imagination; n'y ayant personne qui ne sache que l'on dit aussi volontiers une Vénus, un Hercule, un Alexandre, que l'on dit un S. Paul, un S. Etienne, une Sainte Agnès; ce droit d'institution publique ne contribuant rien du tout à rendre ces expressions ni plus ni moins fréquentes dans une occasion que dans l'autre.

La troisieme réflexion de M. Claude, qui est que l'on prend souvent les signes pour les choses signifiées, lorsqu'ils suppléent à l'absence de ces choses, n'est pas moins vaine. Car il est clair que les Sacrements de l'ancienne Loi ayant suppléé à l'absence des objets qu'ils représentoient, & le Baptême, figure du sang de Jesus Christ, suppléant à l'absence du sang:

de Jesus Christ, on auroit eu droit par cette regle de se servir à l'égard de ces Sacrements anciens & du Baptême, de toutes les expressions dont on se sert à l'égard de l'Eucharistie. Cependant nous avons fait voir qu'on ne s'en est point servi. Et ainsi il faut que les expressions que les Peres emploient sur le sujet de l'Eucharistie, naissent d'une autre cause que de celle-là.

La quatrieme, qui est fondée sur ce que, selon M. Claude, le rapport de l'Eucharistie au corps de Jesus Christ *n'est pas une relation froide & morte, mais active & efficace;* d'où il conclut qu'elle est plus propre à produire des métaphores, & à engager ceux qui en parlent à y continuer, a ce double défaut; qu'elle est fausse, pour le dire ainsi, dans le fait & dans le droit.

Car en premier lieu, il est faux que quand les Peres auroient expliqué ces paroles, *ceci est mon corps*, en la maniere que les Calvinistes les expliquent, ils eussent pu raisonnablement attribuer aucune efficace à l'Eucharistie. Et par conséquent la relation qu'ils y auroient reconnue, auroit proprement été de ces relations *froides & mortes*, & non de ces relations *actives & efficaces.*

2°. Il est encore faux que quelque efficace que l'on reconnoisse dans la relation d'un signe à l'original, elle soit capable de porter à des expressions pareilles à celles dont les Peres se servent à l'égard de l'Eucharistie. On a souvent montré le contraire par l'exemple de la relation du monde la plus efficace & la plus autorisée, qui est celle du Baptême au sang & à la mort de Jesus Christ. Cependant cette relation n'a point donné lieu de dire du Baptême ce que l'on dit de l'Eucharistie, comme nous l'avons prouvé bien au long. Toutes ces conjectures sont donc de pures visions, démenties par l'expérience.

La cinquieme considération, qui est, *que quand un objet fait une impression plus forte sur notre esprit, nous avons accoutumé d'en parler comme s'il étoit effectivement présent*, n'est que la continuation de ce même égarement: car l'application que M. Claude en fait à l'Eucharistie se trouve contraire à l'expérience, à la raison & au fait même.

Il est faux que le corps de Jesus Christ fasse dans l'esprit une impression plus forte par l'Eucharistie que par les autres signes. Au contraire, si l'Eucharistie n'étoit le corps de Jesus Christ qu'en figure, comme elle n'auroit qu'un rapport d'institution au corps de Jesus Christ, les sens en seroient moins vivement frappés que des images & de plusieurs autres signes.

Il est faux que quelque vif que soit un signe, on soit porté à en parler comme les Peres ont parlé de l'Eucharistie. C'est ce que nous avons déja

réfuté sur l'exemple même de ce que S. Jérôme dit à Sainte Marcelle. Car jamais S. Jérôme n'a dit que le S. Sépulcre fût changé en Jesus Christ. Il n'a jamais dit que Jesus Christ y fût par sa chair. Il n'a jamais demandé: Pourquoi donc on ne voyoit pas Jesus Christ des yeux corporels. Il n'a jamais établi par l'Ecriture & par les plus grands effets de la toute-puissance de Dieu, qu'il y fût effectivement.

Enfin la derniere réflexion qu'il fait sur ce même sujet, n'a encore rien de solide ni de véritable. Elle porte, que lorsque l'on représente par quelques *actions extérieures les actes internes de l'ame vers un objet, on est porté à parler de ce qui se passe intérieurement, comme si cela se faisoit corporellement.* Il en apporte pour exemple ce que l'on fait à l'égard d'un Crucifix, & ce que les Peres disent du Baptême: & il ne faut que ces deux exemples pour faire voir la fausseté de la regle appliquée à l'Eucharistie. Car on ne dit ni d'un Crucifix, ni du Baptême ce que l'on dit de l'Eucharistie; & il n'y a qu'à lire le Chapitre où nous avons fait voir les différences de ce que les Peres ont dit de l'Eucharistie & de ce qu'ils ont dit du Baptême, pour être convaincu par une expérience sensible combien les conjectures de M. Claude sont frivoles.

Cependant après cet amas de vaines réflexions, comme s'il avoit établi des principes démonstratifs, il croit avoir des raisons de reste. *Si chacune,* dit-il, *de ces raisons donne lieu de pousser & de continuer la métaphore, que dira-t-on d'un sujet où elles se trouvent toutes assemblées? Ne m'avouera-t-on pas que la figure y est admise plus facilement & plus heureusement continuée, que dans les autres choses où il n'y a qu'une ou deux de ces choses qui en autorisent l'usage?*

C'est-à-dire, selon M. Claude, que chacune de ces raisons suffisant pour continuer la métaphore, & étant toutes réunies sur le sujet de l'Eucharistie, il y a cinq fois plus de raisons qu'il n'en faut pour cette continuation. Mais le mal est que l'expérience ne favorise jamais les méditations de M. Claude. Car toutes ces prétendues raisons se trouvent réunies sur le sujet du Baptême par rapport au sang de Jesus Christ, sur le chrême par rapport au S. Esprit. Cependant le malheur a voulu que les Peres n'en aient nullement parlé comme ils ont fait de l'Eucharistie.

Mais quand M. Claude consultera un peu plus le sens commun qu'il ne fait, il reconnoîtra que quand ses réflexions seroient beaucoup plus considérables qu'elles ne sont, elles n'autoriseroient pas néanmoins cette continuation si prodigieuse de métaphores sur le sujet de l'Eucharistie, que les Ministres sont obligés d'admettre, parce qu'elles ne feroient pas qu'il fût vraisemblable, que si-tôt que les Peres tomboient sur cette matiere, ils se laissassent transporter par un enthousiasme qui ne leur arrive jamais en

aucune autre matiere, & qui les portât à pousser la métaphore sur ce sujet jusques à l'excès, à y continuer long-temps, & à n'en sortir jamais, & cela dans les Traités les plus dogmatiques & les moins animés qu'ils aient fait, & presque autant de fois qu'ils ont parlé de l'Eucharistie avec étendue. La nature, le sens commun, la piété ne permettent pas d'attribuer aux Peres un procédé si peu raisonnable. LIV. VII. CH. IV.

Ce n'est pas ici le lieu de réfuter les vaines réponses de M. Claude sur le passage de S. Chrysostôme, tiré de la vingt-quatrieme Homélie sur l'Epître aux Corinthiens, que l'on avoit rapporté pour servir d'exemple de la continuation prodigieuse de métaphores que les Ministres sont obligés d'admettre dans les Peres, en les prenant dans leur sens. Ce passage a déja été produit par parties dans cet ouvrage même; & comme on a fait voir sur chacune qu'elle ne se pouvoit entendre que dans le sens de la présence réelle, les réponses de M. Claude sont déja réfutées. Mais je ne puis m'empêcher de répondre en passant à l'accusation qu'il forme contre la traduction que l'on en a faite dans la Réfutation de son premier Traité, qui est *que les deux premieres lignes contiennent deux dépravations essentielles*. M. Claude 2. Répons. p. 361.

Ces sortes d'accusations sont une partie de la politique des Ministres, & ils ne manquent jamais de les former en l'air, parce qu'ils en tirent toujours deux avantages considérables. Le premier, de répandre cette impression parmi les ignorants, que les passages qu'on allegue contre eux sont des passages falsifiés. Le second, de tourner la dispute sur des pointilleries de Grammaire, dont peu de personnes sont capables, & où par conséquent ils ont plus de facilité à couvrir leur propre foiblesse.

C'est par des raisons toutes contraires que je m'arrête rarement à reprocher à M. Claude le défaut des siennes, ni à répondre à toutes les vaines objections qu'il fait sur la maniere dont on a traduit certains passages, de peur d'obscurcir & d'embarrasser cette dispute par ces discussions ennuyeuses, où l'erreur & la vérité se confondent aisément: & l'éloignement que j'ai de ces chicaneries va quelquefois si loin, que j'ai souvent traduit des passages en la maniere que M. Claude l'exigeoit, quoique je fusse très-persuadé qu'il l'exigeoit sans raison, & qu'on les pouvoit traduire autrement.

C'est ainsi que pour exprimer ce que dit Gélase de Cyzique en ces termes grecs, πίστει νοήσωμεν κεῖσθαι ἐπὶ τῆς ἁγίας τραπέζης τὸν ἀμνὸν τοῦ Θεοῦ, on a mis dans le premier Tome de cet Ouvrage, le mot de *gisant* au lieu de celui de *présent*, dont on s'étoit servi dans la Réfutation de son premier Traité; & l'on l'a traduit encore de même dans quelques endroits de ce Volume ici, pour éviter simplement ces importunes objections, quoique M. Claude n'ait aucun droit d'exiger qu'on le traduise de cette sorte

LIV. VII. CH. IV. Car le mot de κεῖσθαι signifiant en grec *jacere*, être *gisant*, ou *positum esse*; c'est-à-dire, *être mis*, *être en quelque lieu*, *y être présent*: je mets en fait que dans les Auteurs Grecs, cette derniere signification est vingt fois plus ordinaire que la premiere. Cependant par un droit que les Ministres s'attribuent, que tous les termes qui reçoivent plusieurs interprétations se doivent traduire de la maniere qui leur est plus favorable, ils ne manquent jamais de former une accusation d'infidélité, quand au lieu de se servir du mot de *gisant*, on se contente de mettre est *placé*, ou est *présent*, quoique ce soit la signification ordinaire de ce terme.

Ces deux dépravations essentielles du texte de S. Chrysostôme, que M. Claude reproche à l'Auteur de la Perpétuité, sont à-peu-près de ce genre; & l'on pourra juger par-là de la justice de tous les reproches semblables auxquels on ne s'arrête pas, & dont on fera peut-être un jour un petit recueil, afin de ne mêler pas ces discussions importunes avec les autres matieres plus importantes. Le texte grec porte σφόδρα πιστῶς καὶ φοβερῶς εἴρηκεν; & on l'a traduit ainsi: *Ces paroles de l'Apôtre ne doivent pas imprimer moins de terreur que de foi.* M. Claude dit sur cela, qu'il falloit traduire, *l'Apôtre a parlé fort fidellement & fort terriblement.* Mais je lui réponds que cette expression *a parlé fidellement*, ne signifie rien, & par conséquent qu'elle est très-mauvaise, puisqu'elle cache le sens de S. Chrysostôme, au lieu de le découvrir, & que celle dont on s'est servi est exacte & représente parfaitement son sens. Car ce Saint, en disant que l'Apôtre a parlé terriblement, veut dire sans doute qu'il a parlé d'une maniere capable d'imprimer de la terreur. Car il parle de la terreur, non qu'il ressentoit, mais qu'il produisoit. Et par conséquent, quand il joint le mot de πιστῶν à celui de φοβερῶς, il parle de même de la foi qu'il imprimoit dans l'esprit, & non de celle qui le faisoit parler. Ainsi il est impossible de rendre ces paroles plus exactement, qu'en traduisant comme l'on a fait: *Ces paroles ne doivent pas donner moins de terreur que de foi.* Et il faut avoir une grande envie de chicaner, pour avoir pu appeller la plus nette & la plus littérale traduction qu'il soit possible de s'imaginer, *une dépravation essentielle du texte de S. Chrysostôme.*

La seconde, qui paroît plus apparente, n'est pas plus solide dans le fond. On a fait dire à S. Chrysostôme, *que ce qui est dans le calice est le même sang qui a coulé du côté du Sauveur*; au lieu, dit M. Claude, qu'il falloit traduire: *Ce qui est dans le calice est ce qui a coulé.* Je réponds que pour traduire littéralement S. Chrysostôme, il ne falloit se servir, ni de la premiere traduction ni de la seconde: mais que la premiere rend mieux le sens de S. Chrysostôme que la seconde. Car les termes grecs de ce Pere sont τοῦ τὸ τῷ ἐν ποτηρίῳ ὄν, ἐκεῖνό ἐστι τὸ ἀπὸ τῆς πλευρᾶς ῥεῦσαν. Or il est

clair que dans ces termes grecs il y a deux pronoms démonſtratifs & deux articles, qui ne paroiſſent point dans la traduction françoiſe, & qui ont pourtant une force particuliere dans le grec, en affirmant beaucoup plus que s'il n'y avoit que les ſeuls articles. Car ſi S. Chryſoſtôme avoit dit ſimplement, que ce qui eſt dans le calice, ἐςὶ τὸ ἀπὸ πλευρᾶς ῥεῦσαν, il ſe ſeroit ſervi d'une expreſſion auſſi forte que les paroles françoiſes; & l'on auroit déja dû traduire, *eſt ce qui a coulé du côté.* De ſorte qu'ayant ajouté ἐκεῖνο ἐςὶ τὸ ἀπὸ πλευρᾶς ῥεῦσαν, il s'eſt ſervi d'une affirmation redoublée par cette double démonſtration. Et ainſi on n'a pu mieux repréſenter cette double démonſtration que par le mot de *même*; qui ne fait auſſi que redoubler l'affirmation, & empêcher l'eſprit de ſe détourner de l'idée du mot auquel il eſt appliqué. Ceux qui ſavent un peu ce que c'eſt que de traduire, ſavent auſſi que toute la force des termes d'une langue ne ſe pouvant pas toujours rendre dans l'autre par des termes qui y répondent préciſément, on eſt obligé d'avoir recours à ceux qui en approchent le plus.

CHAPITRE V.

Défenſe de la troiſieme & de la quatrieme regle des métaphores combattues par M. Claude.

IL nous ſera d'autant plus facile de défendre les autres regles pour le diſcernement des expreſſions littérales d'avec les métaphoriques, qu'il ſe trouve que tous les principes néceſſaires pour cela ont été établis dans la ſuite de cet ouvrage, & que toutes les défaites de M. Claude y ſont ruinées par avance.

M. Claude rapporte la troiſieme en ces termes: *Les métaphores ne ſe prouvent point en leur ſens propre, parce qu'à cet égard elles ſont fauſſes.* Je veux croire qu'il a voulu repréſenter ſincérement le ſens de l'Auteur de la Réfutation. Cependant il eſt certain ou qu'il l'a fort mal conçu, ou qu'il l'a fort mal exprimé. Car qui dit que les métaphores ne ſe prouvent point en leur ſens propre, reconnoît tacitement qu'elles ſe prouvent au ſens figuré, qui eſt ce que M. Claude demande. Et en exprimant ainſi cette regle, on fait dire à cet Auteur une choſe non conteſtée, qui eſt, que les métaphores ne ſe prouvent point dans leur ſens propre; & on lui fait accorder tout ce qui eſt conteſté, qui eſt qu'elles ſe prouvent au ſens figuré. Et ainſi je ne m'étonne pas que M. Claude, après avoir tourné cette regle en cette maniere, s'en démêle en un mot, en diſant: *qu'il n'y a rien là qui le puiſſe arrêter un moment.*

LIV. VII. CH. V.

Mais pourvu qu'il veuille se donner la peine de comprendre cette regle dans le sens auquel elle est proposée dans ce Livre, qui est celui que les termes forment, assurément qu'il aura lieu de s'y arrêter plus d'un moment. On ne dit donc point dans cet endroit, *que les métaphores ne se prouvent point dans leur sens propre*, ce qui ne signifie rien ; mais on dit *que les métaphores ne se prouvent point* ; c'est-à-dire, qu'elles ne se prouvent ni dans le sens propre qui est faux, ni dans le sens figuré ; parce que la preuve applique l'esprit au sens propre, & ainsi elle persuaderoit une fausseté.

C'est en ce sens que l'on a entendu cette regle : c'est ce sens que l'on a exprimé ; c'est ce sens que l'on soutient. C'est-à-dire, qu'on prétend que c'est une marque qu'une expression n'est pas métaphorique, quand l'on voit que l'on se met en peine de prouver sérieusement ce qu'elle contient, & que c'est l'impression naturelle que la preuve donne. Ainsi celui qui diroit il faut croire que Dieu a des bras, puisque l'Ecriture le dit, donneroit lieu de croire qu'il prend cette proposition littéralement, & qu'il est Anthropomorphite. Ainsi celui qui diroit que l'on ne doit point douter que Dieu ne soit capable de colere, puisque l'Ecriture le dit en termes exprès, donneroit lieu de croire qu'il attribue réellement à Dieu le mouvement de colere. Ainsi celui qui diroit que les Séraphins ont des ailes, puisque le Prophete les a vues, persuaderoit à tout le monde qu'il croit que les Séraphins ont des ailes.

Il est donc visible que le bon sens ne permet pas de rejetter cette regle, que les métaphores ne se prouvent point ; puisqu'on peut faire voir par une infinité d'exemples, que la seule preuve ajoutée à une métaphore la fait prendre pour une expression littérale, & qu'il est rare même que cela arrive autrement. Et c'est pourquoi on n'entreprend jamais de prouver ni que Benjamin fût un loup, ni que Jesus Christ fût un lion, ni qu'Issachar fût un âne. Tout ce que l'on peut faire est, de rendre raison de ces métaphores. Mais si après avoir dit par exemple, que Benjamin est un loup ravissant, on ajoutoit qu'il le faut croire, puisque l'Ecriture le dit, & que l'on apportât pour le prouver tous les miracles que Dieu a opérés, il est indubitable que toutes ces preuves persuaderoient que celui qui s'en serviroit croiroit que Benjamin auroit été effectivement changé en loup.

Mais ce que l'on peut dire raisonnablement est, que cette regle n'est pas générale, comme presque toutes les regles morales ; qu'elle a ses exceptions, & qu'il arrive quelquefois que l'on prouve certaines choses, quoiqu'exprimées en termes métaphoriques. Si M. Claude s'étoit réduit à cela, je lui aurois avoué qu'il auroit raison. Mais je lui aurois dit en même-temps

temps que les exceptions ne ruinent point les regles, qu'elles en diminuent feulement l'étendue, & qu'ainfi la regle fubfiftant, elle ne laiffe pas d'avoir fa force fur tout ce qui eft compris dans fon étendue; ce que l'efprit difcerne tout d'un coup, fans qu'il foit befoin de marquer expreffément les exceptions.

Que fi néanmoins M. Claude defire que je les lui marque, je n'ai qu'à lui dire en un mot, comme je l'ai déja marqué ailleurs, que l'on peut prouver les chofes exprimées en termes métaphoriques avec trois conditions. La premiere, que le fens exprimé métaphoriquement foit parfaitement clair & connu. La feconde, que ce fens parfaitement clair contienne une difficulté véritable, & qui mérite d'être prouvée. La troifieme, que les preuves dont on fe fert fe rapportent clairement à la preuve de cette difficulté véritable, & ne tendent pas d'elles-mêmes à autorifer le fens fimple.

Avec ces trois conditions, j'avoue que l'on peut prouver des métaphores. Mais parce qu'elles font rares, on les prouve rarement. Et c'eft pourquoi l'impreffion commune que donne une preuve, principalement quand elle eft formelle, expreffe, étendue, eft que l'on prend la propofition qui contient la chofe prouvée dans le fens littéral.

Ce qui eft certain eft, qu'aucune de ces conditions ne convient aux exemples où les Peres prouvent la vérité de l'Euchariftie. Car il eft très-faux premiérement que les propofitions que les Peres prouvent, expriment par une métaphore claire, que le pain eft le corps de Jefus Chrift en figure & en vertu; & cela eft fi faux, que M. Claude compofe lui-même fon Eglife chimérique de trois ordres entiers qui n'entendoient point ces expreffions, & d'un quatrieme, qui étoit long-temps à en trouver le fens.

Il eft très-faux que le fens que les Miniftres attribuent aux propofitions prouvées par les Peres, contienne une difficulté qui mérite d'être prouvée. Nous avons réfuté ailleurs cette imagination, & il fuffit de renvoyer ici M. Claude à ce que l'on en a dit.

Enfin il eft faux que les preuves dont les Peres fe fervent aient aucun rapport direct à ces prétendues difficultés. Ces paroles: *Ceci eft mon corps*, qui font leur preuve la plus ordinaire, ne prouvent ni la figure ni la vertu. Les exemples de la puiffance de Dieu qu'ils alleguent, ne portent auffi réellement l'efprit qu'au fens littéral, parce qu'il eft fans apparence que les Peres, pour prouver dans le pain ou la fimple qualité de figure, ou celle de figure efficace, y aient eu recours en négligeant plufieurs autres preuves plus proches & plus convaincantes.

Ainsi il est visible que le sujet dont il s'agit n'étant point renfermé dans l'exception, il est absolument compris dans la regle; c'est-à-dire, que les preuves par lesquelles les Peres font voir que le pain consacré est le corps de Jesus Christ, & qu'il est changé en son corps, montrent en même temps qu'ils ont expliqué littéralement ces propositions.

Au reste, ce n'est pas une chose digne d'un homme aussi éclairé que M. Claude, d'avoir confondu, comme il paroît qu'il a fait, la preuve d'une métaphore, & l'éclaircissement d'une métaphore, quoique ce soient deux choses très-différentes. Car dans la preuve d'une métaphore, on veut effectivement prouver une vérité contestée; & dans l'éclaircissement, on veut seulement expliquer le rapport & la convenance de la métaphore avec la vérité qu'elle représente. La preuve suppose un doute formé sur une matiere connue & entendue. L'éclaircissement suppose seulement une ignorance des rapports & des convenances que l'on prétend expliquer. Ainsi quand S. Chrysostôme fait voir de quelle sorte, au jour de la Pentecôte, la terre devint un ciel, il ne veut rien prouver, parce qu'il ne suppose aucun doute réel dans ses auditeurs; il veut simplement comparer la terre au ciel, & faire voir dans la suite le rapport & la justesse de cette comparaison, en en développant les parties, & en montrant que les Apôtres sont des astres. Prouver une métaphore n'est rien moins que cela; c'est la prouver comme contestée; c'est la vouloir établir contre un doute qui s'y oppose. Ce n'est pas faire entendre ce qu'on n'entendoit pas; c'est faire croire ce que l'on ne croyoit pas, ou que l'on étoit tenté de ne pas croire.

M. Claude eût donc bien fait de supprimer cet exemple, & de se réduire à celui de S. Augustin, où il est vrai que ce Saint prouve, que Dieu peut faire de la *chair* un *Ange;* en quoi il y a quelque métaphore. Mais c'est une métaphore claire: c'est une métaphore qui contient une difficulté réelle. C'est une métaphore dont le sens métaphorique est clairement établi par la preuve dont il se sert, & dont on la peut conclure directement. Ainsi elle est clairement contenue dans l'exception, & ne détruit point la regle.

J'ai répondu ailleurs à l'exemple des pauvres, que M. Claude allegue ensuite. J'ai réfuté cent fois cette vertu chimérique, dont les Ministres font le sujet du doute marqué & combattu par les Peres. J'ai fait voir que lorsqu'ils ont insisté sur la vérité de ces paroles de Jesus Christ: *Ceci est mon corps,* ils ont marqué par-là clairement qu'ils les prenoient à la lettre. Après cela je pense qu'on sera peu disposé à suivre l'impression que M. Claude s'efforce de donner, en traitant cette regle avec un dédain artificieux, & en décidant avec son air ordinaire, *qu'il n'y a rien de plus foible que cette petite regle de l'Auteur.*

Il ne témoigne pas plus d'intelligence sur la quatrieme regle, qui est que les métaphores ne sont jamais un sujet de doute.

Car premiérement quand on parle d'un doute, on parle d'un doute réel, qui va à désavouer une vérité; tels que sont ceux que les Peres nous représentent se pouvoir élever sur l'Eucharistie, & non de l'admiration d'une vérité connue; tels que sont les exemples que M. Claude produit de S. Chrysostôme & de S. Basile: ce qui est fort différent, & naît même de dispositions contraires. Car on est porté à exprimer simplement les choses dont on dit que d'autres doutent ou peuvent douter, & à combattre ces doutes par des termes simples: au lieu que l'admiration d'une grande vérité, comme celle des effets du Baptême & de la glorification de l'Eglise dans son chef, porte d'elle-même aux termes métaphoriques. Voilà quelle est la justesse des exemples de M. Claude.

Mais il y a encore plus ou de mauvaise foi, ou de défaut de lumiere dans le troisieme exemple, qu'il propose en cette sorte. *S. Ambroise*, dit-il, *ne forme-t-il pas des doutes sur l'eau du Baptême, de même que sur le pain de l'Eucharistie? Je vous ai dit*, dit-il, *qu'il ne faut pas seulement croire ce que vous voyez, de peur que vous ne disiez aussi: Est-ce donc ce grand mystere que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point oui, & qui n'est pas monté dans le cœur de l'homme? Je vois la même eau que je voyois tous les jours. Est-ce donc là ce qui me doit nettoyer? Il fortifie les fideles contre ces doutes, qui naissent du témoignage des sens, par la parole de Dieu, ni plus ni moins que sur le sujet de l'Eucharistie.*

En vérité M. Claude se fait tort de songer si peu à ce qu'il avance. Est-il question, si l'on peut former des doutes en général sur les mysteres? Qui est-ce qui a jamais eu la moindre pensée d'en douter? Il s'agit de savoir si l'on peut former des doutes sur des propositions métaphoriques, pareilles à celles que les Ministres s'imaginent que les Peres ont employées sur l'Eucharistie. Voilà l'unique question dont il s'agit; & il est vrai que l'exemple du Baptême est très-propre pour la décider: mais c'est contre les prétentions de M. Claude. Car où est-ce que les Peres ont représenté des gens qui doutassent que le Baptême fût le sang de Jesus Christ? Où nous ont-ils parlé de gens qui demandassent: Comment dites-vous que c'est le sang de Jesus Christ, que c'est la mort de Jesus Christ, puisque je vois bien la ressemblance de la mort, mais non la vérité de la mort? Ils ont donc fortifié les fideles contre les doutes qui se pouvoient élever sur le Baptême; mais ce n'est pas en renfermant ces doutes en des propositions semblables à celles dont ils se servent sur le sujet de l'Eucharistie.

Que si M. Claude prétendoit s'échapper sur ce que l'on peut dire en un sens, que le mot de *mundare*, dont se sert S. Ambroise pour exprimer

l'effet du Baptême, qui eſt le ſujet du doute qu'il combat, eſt métaphorique, il ne feroit que donner de nouvelles preuves qu'il ne cherche que de vaines défaites, & non l'éclairciſſement de la vérité. Car la néceſſité d'exprimer ce qui ſe paſſe en notre eſprit par certains termes empruntés des actions corporelles, a rendu ces termes tellement propres qu'ils ceſſent d'être métaphoriques; qu'ils n'en retiennent plus l'uſage, & qu'ils deviennent tout auſſi intelligibles que les termes ſimples. Ainſi nettoyer & purifier l'ame, ſont des termes auſſi peu obſcurs que celui de remettre les péchés. Or ce n'eſt point du tout de ces métaphores néceſſaires que l'on a prétendu parler, comme on l'a expreſſément marqué dans la Réfutation du premier Traité de M. Claude. On parle de métaphores ſemblables à celles que les Miniſtres admettent ſur le ſujet de l'Euchariſtie : on parle de propoſitions éloignées du langage ſimple & naturel, où l'on n'eſt point porté par la néceſſité de s'exprimer, & qui retiennent la vraie nature des propoſitions métaphoriques. C'eſt de ces ſortes de métaphores, pareilles à celles que les Miniſtres admettent ſur le ſujet de l'Euchariſtie, que l'on a dit qu'elles ne ſont jamais un ſujet de doute; en quoi on a prétendu propoſer une regle morale qui peut avoir des exceptions, mais qui ne regardent point l'exemple dont il s'agit. Car ſi dans quelque rencontre on peut témoigner du doute d'une propoſition exprimée métaphoriquement, ce ne peut être qu'avec ces trois conditions marquées ci-deſſus, dont aucune ne ſe rencontre dans le ſujet dont il s'agit.

p. 199.

1°. Que le ſens métaphorique ſoit clair & connu.

2°. Que ce ſens contienne une difficulté réelle, capable de cauſer le doute, & d'être exprimée par les termes dans leſquels on le renferme.

3°. Que les raiſons par leſquelles on le combat, regardent clairement ce ſens métaphorique, & n'aient pas au contraire un rapport naturel au ſens littéral.

Il n'eſt pas néceſſaire de prouver ici, que les expreſſions dont les Peres ont fait le ſujet de ces doutes qu'ils ont exprimés, n'ont aucune de ces qualités, non plus que les raiſons dont ils les combattent. Nous l'avons fait amplement ailleurs. Et ainſi nous avons droit de conclure ici, que ces expreſſions n'étant point compriſes ſous l'exception, il s'enſuit qu'elles ſont compriſes ſous la regle.

(

M
pa
gl
fa
je

»
»
»
»
»
»
»

qu
le
de
vé
M

au
re
co
qu
n'
la
un
&
de
qu

qu
les

taphores extraordinaires, c'eſt-à-dire, celles qui ſont d'un genre extraordinaire, qui ne ſont point autoriſées par d'autres métaphores ſemblables, ne ſont pas propres aux diſcours ſimples, hiſtoriques & dogmatiques; & cela eſt ſi inconteſtable, que l'on verra que M. Claude en va demeurer d'accord tout-à-l'heure, & qu'il aimera mieux choquer des faits notoires & conſtants, qu'une vérité ſi claire par la lumiere du ſens commun.

Je ne ſuis donc pas de ſi mauvaiſe humeur, que je ne trouve bon que M. Claude égaie un peu cette diſpute quand il en trouve l'occaſion; mais je lui conſeille en ami d'en choiſir de plus raiſonnables que celle-là.

M. Claude. « Parlons, je vous prie, franchement. Dites, ou que toutes les métaphores ſont extraordinaires; & en ce cas je vous ferai voir » que non, puiſqu'il n'y a rien de plus ordinaire que d'appeller les ſignes » du nom des choſes qu'ils repréſentent; une Vierge, un Crucifix, un » Agnus, un S. Michel, un S. François: entre les Juifs, la Pâque, le » pain d'affliction; entre les Payens, Jupiter, Hercule, Minerve, pour » les ſtatues; & le langage commun nous en fournit mille exemples: ou » dites que la métaphore ſur le ſujet du S. Sacrement, ne pourroit être » qu'extraordinaire, & en ce cas je vous répondrai que vous vous trom» pez; car l'uſage autoriſé par l'expreſſion de Jeſus Chriſt, qui a dit du » pain, *ceci eſt mon corps*, a voulu que l'Euchariſtie ait ordinairement porté » ce nom. Ne ſe ſouviendra-t-on jamais de la remarque de S. Auguſtin? » Preſque tous appellent le Sacrement le corps de Chriſt: il ne faut donc » pas trouver étrange que Juſtin Martyr & Grégoire de Nyſſe aient dit, » que le pain eſt le corps de Chriſt, ni que les Peres ſe ſoient ſervis de » cette figure dans les explications littérales de l'Ecriture ».

Réponse. Je crois que j'ai parlé juſqu'ici aſſez *franchement* à M. Claude, & qu'il a lieu d'en être ſatisfait. Mais puiſqu'il me preſſe encore ici de lui parler de la même ſorte, je lui dirai *franchement* qu'il n'y a rien de raiſonnable dans tout ce qu'il dit ici. Il nous propoſe de fauſſes alternatives, & nous veut obliger de choiſir ou l'une ou l'autre de deux propoſitions qu'il repréſente comme n'ayant point de milieu. Cependant il eſt ſi clair qu'elles en ont, qu'elles ſont toutes deux clairement fauſſes, & qu'il n'y a que le milieu que M. Claude ne veut pas voir qui ſoit raiſonnable. Il veut que nous diſions, ou *que toutes les métaphores ſont extraordinaires, ou que la métaphore ſur le ſujet du S. Sacrement ne pourroit être qu'extraordinaire*. Et moi je lui réponds, que je ne dirai point *que toutes les métaphores ſont extraordinaires*, parce que je dirois une extravagance, ni *que la métaphore ſur le ſujet du S. Sacrement ne pourroit être qu'extraordinaire*; ou, pour parler plus intelligiblement, qu'on ne ſauroit ſe ſervir de métaphores ſur le ſujet du S. Sacrement qui ne ſoient extraordinaires;

car ce seroit dire une autre extravaganc
dicte à ceux qui la consultent, qu'entre
admettent sur le S. Sacrement, il y en a
& d'autres qui tiennent le milieu.

Celles par lesquelles on donne aux figı
ne sont extraordinaires que lorsque que
n'y a rien qui nous avertisse de regarder ce
ce n'est point du tout de ces sortes de méta
dans la regle dont il s'agit, qui est, que
n'entrent pas dans toutes sortes de disco
très-contraire à la bonne foi, de ne s'êtr
l'on ne l'ait jamais comprise sous ce gen
des Peres.

Mais si M. Claude veut savoir quelle
dinaires, que l'on reproche aux Ministres
discours, il est facile de le satisfaire, &
C'est de dire que l'Eucharistie est *véritab*
que c'est le corps de Jesus Christ dans la
c'est de dire *que c'est proprement le corps d*
corps de Jesus Christ; que c'est le corps m
Christ nous donne son corps même.

C'est de dire *que le pain est changé, e*
de Jesus Christ.

C'est de dire, pour exprimer le doute
de vraie chair?

C'est de dire, pour le combattre, *qu'il*
recevions le corps de Jesus Christ.

C'est de dire *que Jesus Christ est en no*
nous par son corps, par sa chair, par sa
nous vivifie étant en nous par sa chair. C'
passe autant les figures judaïques que le co
images. Enfin c'est employer toutes les exp
dans la suite de cet ouvrage, qu'elles ne
sens de figure ni dans celui de vertu. Vo
métaphores extraordinaires: & M. Claude
de ne pas entendre ce qu'on vouloit dire
aisé à découvrir.

M. Claude. « Mais en même temps il
» également servis des expressions propres
» vin, vin; disant que ce sont des signes

„ types & des repréſentations du corps & du ſang de Jeſus Chriſt, qui en „ portent les noms, parce qu'ils en ſont les myſteres & les mémoriaux, „ & que quand ils ont voulu pouſſer la métaphore avec quelque force, „ ils ont choiſi les grandes occaſions où il falloit enflammer la dévotion, „ & ravir l'ame de leurs auditeurs. C'eſt alors qu'ils ont eu *ces tranſports* „ qui naiſſoient de la chaleur de l'eſprit dont parle l'Auteur; & il le falloit „ reconnoître dans l'exemple qu'il nous a rapporté de S. Chryſoſtôme; „ car c'eſt-là où ils paroiſſent viſiblement, & *non ailleurs*. Les Sermons „ populaires les admettent facilement; & quand il s'en verroit quelqu'un „ dans leurs ouvrages, ils ſeroient plus pardonnables que n'eſt celui de „ l'Auteur même, qui s'emporte juſqu'à appeller ces ſortes de figures, des „ métaphores plus que poétiques ".

Réponse. Je ne m'arrête pas préſentement à ces mots de *pain*, d'*image*, de *myſteres*, de *repréſentations*, dont M. Claude dit que les Peres ſe ſont ſervis. Ce que l'on en a dit dans le premier Tome de la Perpétuité, ſuffit pour détruire les vaines conſéquences qu'il en tire, & pour montrer que tant s'en faut que ce langage ſoit contraire à la doctrine de la préſence réelle, qu'il en eſt une ſuite néceſſaire. Auſſi tous les Catholiques s'en ſervent tous les jours, en appellant l'Euchariſtie *S. Sacrement*, c'eſt-à-dire ſaint ſigne; *Sacrement de l'autel*, c'eſt-à-dire, ſaint *ſigne de l'autel*, bien plus ſouvent qu'elle n'a été appellée par les Peres de ces mêmes noms, ou de ceux d'images & de figures, qui ſignifient la même choſe: & je me réſerve de l'en entretenir à fond dans ſon lieu. Mais ce n'eſt pas de quoi il eſt queſtion ici: il s'agit de ſavoir ſi des métaphores auſſi extraordinaires que celles que nous venons de marquer, pouvoient avoir lieu dans les Ecrits dogmatiques des Peres. M. Claude a bien ſenti qu'il y avoit quelque inconvénient à le reconnoître, & c'eſt pourquoi il a mieux aimé s'en ſervir, par une fauſſeté notoire, en nous diſant: *Que lorſque les Peres ont voulu pouſſer la métaphore avec excès, ils ont choiſi les grandes occaſions, & que c'eſt-là où elles paroiſſent*, ET NON AILLEURS.

Il eſt vrai qu'on a peine à comprendre comment on peut avoir la hardieſſe d'avancer des faits ſi groſſiérement faux. Et quoi! M. Claude nous dira-t-il, que S. Cyrille d'Alexandrie étoit agité d'un violent tranſport, lorſqu'il réfutoit dogmatiquement Neſtorius dans le cinquieme & ſixieme Chapitre de ſon quatrieme Livre? Etoit-il en extaſe quand il compoſoit le troiſieme, le quatrieme, le dixieme, le onzieme & le douzieme Livre de ſon Commentaire ſur S. Jean? S. Grégoire de Nyſſe avoit-il envie de *ravir l'ame de ſes auditeurs*, lorſqu'il éclairciſſoit avec un ſtyle ſi ſimple, des doutes ſur l'Euchariſtie dans ſon Oraiſon Catéchétique? Eſt-ce un Auteur fort tranſporté que celui des Livres des Sacrements? Eſt-ce un ſtyle fort pompeux

pe
C
qu
je
pa
Ec
ce
fai
ne

ta
ha
au
tes
fur
ph
qu
où
à c
fig
ma
a p
de
I
imp
lui
il in
adr
s'écl
I
fe f
par
lieu
la fe
vini
fuje
Ain
nem
E
fans
P

leur langage des expressions dures & contraires à la nature, n'est qu'une suite de toutes les autres regles, & elle est indubitable en les supposant.

Il est donc clair que ces regles, pour discerner les métaphores des expressions simples, n'ont reçu aucune atteinte par toutes les attaques de M. Claude, & qu'il ne nous a fait que donner lieu d'en faire connoître davantage la solidité, & de les mettre plus à couvert de ses chicaneries, que l'on n'avoit été obligé de faire en les proposant seulement aux personnes de bonne foi.

Il feroit facile d'ajouter à la justification de ces regles, la réfutation des fausses regles par lesquelles M. Claude a voulu autoriser ces prétendues métaphores que les Ministres attribuent aux Peres : mais je ne crois pas devoir fatiguer les lecteurs, en faisant de nouveau une chose qui est déja faite. Car excepté la premiere & la seconde regle, dont on parlera expressément en traitant du passage de S. Augustin tiré du troisieme Livre de la Doctrine Chrétienne, & qui ont été réfutées en partie, en répondant à l'argument par lequel M. Claude a prétendu conclure, des difficultés philosophiques du mystere de l'Eucharistie, qu'il falloit expliquer ces paroles, *ceci est mon corps*, en un sens de figure, toutes les autres ne sont que des visions & de fausses suppositions, qui ont été pleinement détruites dans la discussion que nous avons faite de la doctrine des anciens Peres.

Voyez ci-dessus p. 146.

M. Claude suppose, par exemple, dans sa troisieme regle, que le sujet dont il s'agit admet facilement & nécessairement la métaphore : *Parce*, dit-il, *que quand on donne au signe le nom de la chose qu'il représente ; à un gage le nom de la chose dont il est assurance, personne ne fait difficulté sur ces façons de parler ; car elles sont évidemment figurées.* Mais nous avons fait voir au contraire par les plus clairs principes du langage des hommes, que ces paroles : *ceci est mon corps*, ne pouvoient souffrir le sens de figure ; & nous l'avons de plus averti, qu'il ne s'agit pas, à l'égard des Peres, de cette seule expression : *L'Eucharistie est le corps de Jesus Christ* ; mais d'une infinité d'autres qu'ils en ont tirées, qui ne pouvant être entendues dans le sens de figure ni d'efficace, font voir manifestement qu'ils n'ont pris en aucun de ces deux sens les paroles de l'Ecriture dont ils les ont tirées.

Il suppose dans sa quatrieme regle, que la figure a été employée dans des sujets tous semblables à celui de l'Eucharistie, & qu'ainsi on a autant de droit d'expliquer en un sens métaphorique les expressions qui regardent l'Eucharistie, que celles auxquelles il lui plaît de les comparer : *Parce*, dit-il, *que les hommes gardent à-peu-près la même forme de s'exprimer dans des sujets égaux.* Mais ayant détruit dans tout le cours de cet Ouvrage ces

fausses comparaisons d'expressions, que M. Claude emprunte d'Aubertin, la regle qu'il en tire tombe d'elle-même.

La cinquieme regle, qui est, que quand l'usage a autorisé des expressions, nous ne devons pas consulter si elles sont figurées ou non, mais les prendre dans le sens que l'usage leur a donné, n'est qu'un discours en l'air qui ne conclut rien, ou plutôt qui conclut directement le contraire de ce que prétend M. Claude; puisque nous avons prouvé de la plupart des expressions eucharistiques, qu'elles n'ont jamais été prises par les Peres dans le sens de figure & de vertu.

Nous avons réfuté expressément la sixieme regle, selon laquelle M. Claude prétend juger du sens de ces paroles: *ceci est mon corps*, par les fins & les raisons de Dieu dans l'institution de ce mystere, en montrant qu'il n'y a rien de plus dangereux ni de plus téméraire que cette voie, & qu'elle ouvre la porte au renversement de tous les mysteres. Voyez ci-dessus p. 161.

La septieme regle, par laquelle il nous renvoie aux éclaircissements que les Peres ont donnés aux expressions dont ils se servent sur l'Eucharistie, est encore absolument contre lui; puisque les Peres ont supposé au contraire, comme nous l'avons fait voir, que ces paroles, *ceci est mon corps*, & les autres semblables, n'avoient pas besoin d'éclaircissement: qu'ils n'ont jamais appréhendé aucun mauvais effet des expressions les plus fortes, & les plus capables d'imprimer l'idée de la présence réelle; que tous les lieux où ils ont dû parler le plus clairement de ce mystere, & où ils en parlent en effet avec plus d'étendue, sont les plus précis, & les plus forts pour l'établissement de la doctrine catholique, & les plus contraires aux prétentions des Ministres. Et quant à ces prétendus éclaircissements auxquels M. Claude nous renvoie, qui consistent dans ces mots de *pain* & de *vin*, de *figure*, de *Sacrement*, dont les Peres se servent quelquefois, on lui a dit plusieurs fois, & on lui dira encore plus amplement, que ce ne sont que des suites naturelles de la doctrine de la présence réelle, qui sont par conséquent incapables de la détruire; puisque cette doctrine les produit au contraire nécessairement.

La huitieme regle, que M. Claude tire de la considération de l'état de ceux à qui les Peres parloient, fait voir qu'il dit au hasard tout ce qui frappe son imagination dans le moment présent; pourvu qu'il le juge propre à appuyer ses prétentions. Car il auroit dû se souvenir que ces *peuples forts* à qui il veut que les Peres aient parlé, étoient, selon lui-même, ou des Payens ou des Catéchumenes, ou de nouveaux baptisés qui n'avoient presque encore rien appris de l'Eucharistie, ou des fideles de trois ordres de son systême, qui ignoroient le sens de cette expres-

fion : *L'Eucharistie est le corps de Jesus Christ*, ou du quatrieme, *qui étoit long-temps à le chercher & long-temps sans le trouver.*

Il fait bien que les plus fortes expressions pour établir la présence réelle, sont contenues dans les Traités les plus dogmatiques qui soient dans les Peres, comme nous l'avons montré ; & cependant il ne craint pas, pour éblouir le monde, de renvoyer ces expressions aux actions populaires, & de les faire passer pour *d'aimables excès*, pour des *transports* & pour des *extases*.

Il n'est pas possible que le sens commun ne lui dicte, que dans tous les siecles, les Livres de science & de contestation, comme ceux qui contiennent la réfutation des héréfies subtiles, ne sont pas entre les mains du peuple ; qu'il n'y a guere que les Savants qui les lisent, & que ce n'est pas même de quelques lieux écartés, qui se trouveroient dans des Livres faits touchant quelqu'autre mystere, que ceux qui les lisent tirent la créance qu'ils doivent avoir des mysteres qui ne sont traités qu'en passant. Cependant il s'opiniâtre à soutenir l'absurdité que l'on lui a reprochée, d'avoir mis entre les éclaircissements que le peuple pouvoit avoir des expressions qui regardent l'Eucharistie, quelques passages écartés de Tertullien, de S. Augustin, de Théodoret & de Facundus, contenus dans des Livres qui n'ont jamais été qu'entre les mains d'un petit nombre de Savants.

Enfin la neuvieme regle, qui est celle qu'il tire des suites où *la présence* réelle engage, est pleinement détruite, tant par ce qui a été prouvé dans le dixieme Livre de la Perpétuité ; que ces suites philosophiques, que les Ministres ont toujours devant les yeux, n'ont point dû être considérées par les fideles des premiers siecles, que par ce que nous avons fait voir dans celui-ci, que les Peres ont reconnu & établi toutes les suites de la présence réelle que cette doctrine devoit leur donner lieu de considérer, & qu'ils les ont renfermées dans un nombre prodigieux d'expressions, enchaînées & liées les unes aux autres, qui se réunissent dans cette doctrine.

C'est tout ce que je dirai présentement sur ce quatrieme Chapitre de la seconde partie de M. Claude, n'étant pas raisonnable qu'après avoir traité ailleurs toutes ces choses à fond, je sois encore obligé d'en faire une répétition longue & ennuyeuse, parce qu'il a plu à M. Claude de répéter en cet endroit de son livre, la plupart des suppositions téméraires qui servent de fondement aux Calvinistes, en les qualifiant du nom d'observations & de regles.

Et ainsi je crois que toutes les personnes équitables me permettront de conclure, tant de la réfutation de ces fausses regles proposées par M.

(
o
q
fi
p
a
a
fa
a
-

Q

]
c
ra
b
q
li
y
n
te
c

v
c
te
le
p
in
le
n
d

LIV. VII. CH. VII. de plus, qu'afin de se déterminer sur la foi de quelque mystere, il soit nécessaire d'avoir un éclaircissement entier sur toutes les difficultés qu'il enferme.

Dieu ne s'est point obligé de satisfaire jusques à ce point la curiosité des hommes. Il suffit qu'il leur donne assez de lumiere sur les vérités de la foi, pour leur faire conclure raisonnablement, que les difficultés qui peuvent rester n'y sont nullement comparables. Car cette inégalité suffit pour leur faire distinguer la vérité de l'erreur, & les mettre ainsi en état, ou de ne se pas soucier de rechercher avec plus de soin l'éclaircissement de ces difficultés, ou de le chercher tranquillement dans le sein de la vraie Eglise, sans en faire dépendre leur foi, ni le choix de la Communion dans laquelle ils doivent vivre.

Lors donc qu'un livre établit un point de foi par des preuves si claires & en si grand nombre qu'elles l'emportent de beaucoup sur celles que l'on y peut opposer, il doit suffire à tout homme raisonnable, sans même que ces preuves opposées y soient positivement détruites. Et l'on n'a pas droit de dire qu'il traite sa matiere d'une maniere imparfaite, puisque cela suffit à la fin principale que l'on se doit proposer dans ces ouvrages, qui est de faire connoître la vérité de la foi aux personnes sinceres & équitables.

C'est ce qu'on prétend avoir fait dans ce volume ici; & l'on croit se pouvoir promettre que tous ceux qui prendront la peine de considérer de bonne foi cette foule de passages des Peres par lesquels on a confirmé la doctrine de l'Eglise, & combien les réponses que les Ministres y font sont vaines & illusoires, seront peu touchés de ce petit nombre de passages difficiles, que nous n'avons pas encore traités en particulier, quoique nous ayions marqué en divers endroits, tant de ce volume ici que du précédent, les principes nécessaires pour les résoudre, comme nous le ferons voir.

Mais quelque opinion qu'aient les Ministres de la force de ces passages, ils ne sauroient se servir de ce prétexte qu'avec une extrême injustice, pour détourner ceux qui ont créance en eux de la lecture de cet ouvrage que l'on leur présente.

Car puisque l'on n'a fait que proposer en général les principes par lesquels on les doit expliquer, sans en faire l'application, ils subsistent donc encore en quelque sorte dans toute leur force dans l'esprit de ceux de leur Communion, à qui ils ne manquent pas de les inculquer sans cesse. Et par conséquent ils n'en sont que plus capables de balancer l'impression que les preuves de la foi de l'Eglise, qu'ils verront dans ce volume ici, sont capables de faire sur eux.

Il n'y a personne sur-tout qui soit plus obligé que M. Claude à exhor-

te
il
tr
s.
pc
un
de
s.
N
au
m
N
di
qu
&
fo
aff
y.
vo
én
for
dis
qu
en
éq
fai
re
re
ge
po
Ca
da
va
po
d'a
de
dà
po
féc

n'y a rien dans ces passages qu'on y allegue, qui puisse établir la Transsubstantiation où la présence réelle. Or cela étant, ce livre ici ne pourroit servir qu'à les affermir dans la foi de l'Eglise prétendue Réformée, & à leur fournir une preuve de *la derniere certitude & de la derniere évidence* de la vérité de leur doctrine.

M. Claude auroit-il donc si peu de soin de leur bien spirituel, que de négliger de leur procurer un avantage si considérable? Craindroit-il que l'on enchantât leurs yeux, ou que l'on empêchât leur sens commun de voir des choses *de la derniere évidence?* Et n'a-t-il pas au contraire sujet de craindre, que s'il manque à exhorter tous ceux de sa Communion à cette lecture, ils ne jugent par-là, qu'il a reconnu lui-même la fausseté & la témérité de ses principes; puisqu'il n'oseroit dire que c'est qu'il ne les a pas trouvés capables d'un examen, qui n'a besoin, selon lui, que des yeux & du sens commun; ce qui seroit leur faire à tous une injure signalée?

On verra de quelle sorte il s'acquittera de ce devoir, & s'il conseillera cette lecture autant qu'il y est obligé par ses propres principes. Mais de quelque maniere qu'il agisse, Messieurs de la Religion prétendue Réformée auront sujet d'en conclure, qu'ils doivent se porter avec ardeur à la lecture de cet ouvrage. Car si M. Claude leur avoit dit vrai, ils y trouveroient de quoi se fortifier dans leur doctrine, ce qu'ils regardent présentement comme un avantage; & s'il leur avoit dit faux, ils doivent apprendre de-là à ne se fier pas sur les discours de leurs Ministres, & à user du droit qu'ils leur donnent de s'instruire de ces matieres par eux-mêmes, sans s'en rapporter à eux.

C'est aussi ce que je leur demande, ou plutôt c'est ce que l'équité & leur propre intérêt demandent d'eux; & pourvu qu'ils fassent ce premier pas auquel la raison les engage si visiblement, & qu'ils s'appliquent à cette lecture avec un desir sincere de trouver la vérité & de l'embrasser après l'avoir trouvée, il y a lieu d'espérer qu'on n'aura pas besoin de les solliciter à faire les autres.

Car au lieu que M. Claude leur assure que la présence réelle & la Transsubstantiation sont des dogmes inconnus aux Peres, qu'on ne les trouve dans leurs Ecrits, ni en termes formels ni en termes équivalents, & que ni les yeux ni le sens commun ne les y découvrent point, ils les y verront au contraire exprimés en tant de manieres précises & formelles, avec toutes les suites & les dépendances naturelles qui ont dû être marquées, qu'ils seront contraints de reconnoître qu'il y a peu de mysteres dont les Peres aient parlé plus clairement. Au lieu que M. Claude a eu la hardiesse de leur dire *que la révélation céleste n'a pas favorisé cette*

doctrine

doctrine du moindre de ses rayons, ils demeureront convaincus que Dieu l'a révélée à son Eglise d'une maniere si intelligible, que tous les peuples de la terre l'ont comprise sans peine, & qu'il a fallu bien des raisonnements métaphysiques pour s'empêcher de la comprendre, & pour étouffer l'impression que les termes de l'Ecriture, qui forment l'idée de la présence réelle, font naturellement sur l'esprit. Et ainsi ils avoueront sans peine, qu'on ne les a pas trompés quand on leur a dit que les preuves intérieures de ce mystere n'étoient pas moins fortes, ni moins évidentes que ses preuves extérieures qu'on leur a représentées dans le Livre des Préjugés.

Que s'ils prennent la peine ensuite de rassembler ces différentes lumieres, qui sont si vives & si claires, étant même regardées séparément, & qu'ils considerent combien elles se fortifient les unes les autres, ils ne pourront assez admirer le soin que la Providence divine a pris de munir ce mystere de notre foi, par une abondance de preuves & de clartés, contre l'incrédulité des hommes.

Car il faut remarquer, que quoiqu'il ne s'ensuive pas ordinairement que qui se trompe en un point se trompe en un autre qui en est tout séparé, parce qu'il n'y a guere d'hérétiques qui ne retiennent plusieurs vérités de la foi; Dieu a néanmoins tellement disposé les choses, qu'il s'ensuit nécessairement que si les Calvinistes se trompent dans quelqu'un des points sur lesquels nous les accusons d'hérésie, leur doctrine sur l'Eucharistie est fausse, & celle de l'Eglise véritable.

Il n'y a, pour en être convaincu, qu'à considérer deux principes: l'un de droit, l'autre de fait; tous deux également certains & constants.

Le premier est, qu'il est impossible que la vérité du mystere de l'Eucharistie ne soit connue que par une société hérétique, & que toutes les autres sociétés soient dans l'erreur sur un point si important & si capital. Car si cette hypothese étoit possible, il s'ensuivroit qu'il seroit possible aussi que le monde entier fût dans l'erreur, & qu'il n'y eût point d'Eglise orthodoxe; puisque cette unique société qui connoîtroit la vérité du mystere de l'Eucharistie, seroit hérétique sur d'autres points, & que toutes les autres le seroient sur l'Eucharistie.

Le second est, qu'il n'y a présentement au monde que la seule société des Calvinistes, & celles qui sont sorties d'elle, ou nées avec elle; comme les Anabaptistes, les Sociniens, les Trembleurs, qui peuvent tous être compris sous le nom commun de Sacramentaires, qui refusent de croire la présence réelle du corps de Jesus Christ dans l'Eucharistie. C'est ce qui ne peut être contesté, après les preuves que nous avons apportées

de la créance des sociétés d'Orient sur ce mystere, tant dans le premier Tome de cet ouvrage, que dans la Réponse générale au troisieme livre de M. Claude.

Il s'ensuit donc nécessairement, que si les Sacramentaires avoient raison de nier cette présence, toutes les autres Sociétés seroient dans l'erreur sur cet article, & comme il est impossible, ainsi que nous avons dit, que la vérité de ce mystere ne soit connue que par des hérétiques, il n'y a qu'à convaincre les Calvinistes d'hérésie sur quelqu'autre point qui leur soit commun avec les autres Sacramentaires, pour en conclure démonstrativement qu'ils sont aussi hérétiques sur l'Eucharistie; parce qu'autrement il s'ensuivroit que quoiqu'hérétiques, ils connoîtroient seuls la vérité de ce mystere: ce qui est entiérement impossible.

Ainsi ce ne sont pas seulement des conséquences probables, mais entiérement certaines & démonstratives, que de dire, les Calvinistes sont hérétiques, en croyant que l'Eglise est tombée tellement en ruine, que l'état en a été interrompu, de sorte qu'il a fallu que des gens aient été extraordinairement envoyés de Dieu pour la redresser. Donc leur doctrine sur l'Eucharistie est fausse.

Les Calvinistes sont hérétiques, en condamnant les Traditions, & prétendant que la seule parole écrite est la regle de notre foi. Donc leur doctrine sur l'Eucharistie est fausse.

Les Calvinistes sont hérétiques, en rejettant les prieres pour les morts. Donc leur doctrine sur l'Eucharistie est fausse.

Les Calvinistes sont hérétiques, en condamnant d'idolâtrie l'invocation des Saints, & l'honneur qu'on rend à leurs Reliques. Donc leur doctrine sur l'Eucharistie est fausse.

Les Calvinistes sont hérétiques sur la nécessité du Baptême. Donc leur doctrine sur l'Eucharistie est fausse.

Les Calvinistes sont hérétiques sur le sujet des vœux & du célibat, & des loix de l'Eglise. Donc leur doctrine sur l'Eucharistie est fausse.

Les Calvinistes sont hérétiques par l'abolition des Sacrements de Confirmation, de Pénitence, de Mariage & d'Extrême-Onction. Donc leur doctrine sur l'Eucharistie est fausse.

Quelque éloignées que ces conséquences particulieres paroissent de ces principes, les deux maximes générales que nous avons posées, qu'il est impossible que ce mystere ne soit connu que par des hérétiques, & que cependant les Sacramentaires sont les seuls qui nient la présence réelle, les y unit & les y attache par un lien indissoluble.

Ainsi toutes les preuves des autres points controversés sont des convictions de l'erreur des Calvinistes sur le mystere de l'Eucharistie. Comme

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

Où l'on montre que les paroles, *ceci est mon corps*, se doivent entendre au sens des Catholiques, & ne se peuvent entendre en celui des Calvinistes.

LIVRE TROISIEME.

En quel sens les Peres ont entendu ces paroles : *Ceci est mon corps.*

LIVRE CINQUIEME.

Présence réelle prouvée par l'efficace & les suites de l'Eucharistie, reconnues par les Peres, avec la réfutation de *la vertu séparée.*

LIVRE SIXIEME.

Où l'on montre que le changement reconnu par les Peres est un changement substantiel, & l'on établit par diverses autres preuves la présence réelle & la Transsubstantiation.

LIVRE SEPT

Contenant les preuves de la Doctrine Cath des Peres considérées toutes ensemble, é métaphores contre les défaites de M. Cla

L'on a toujours cité dans cet ouvrage les Réponses de M. Claude selon la premiere impression

FIN de la Table & du Tome second.